Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



Apud Cardinalem
Farnesium in marmore

LES ŒVVRES DE L. ANNÆVS SENECA

MISES EN FRANÇOIS PAR
MATHIEV DE CHALVET,
Con.r du Roy en son Conseil d'estat,
& Président es enquestes du
Parlem.t de Tolose.

A ROVEN
Chez Robert
valentin dans
la Court du
Palais, pres la
grand porte.

1618

AV ROY.



IRE,

Voici Seneque ce grand perſonnage Eſpagnol qui vient à vous, & ſe rend François. C'eſt le bruit & la gloire de voſtre nom eſpanduë par toute la terre, qui l'ameine pour admirer en voſtre Majeſté la rencontre de toutes les excellentes qualitez par luy déſirees en ce Prince, qu'il s'eſt tant eſtudié de former en ſes eſcrits. Si vous les daignez voir, SIRE, vous vous y cognoiſtrez, comme dans vn miroir, repreſenté au vray, & releué de tous vos plus rares ornemens; meſmes de ceſte Clemence incomparable, qui ne trouue point d'exemple en l'antiquité, & ne laiſſe aucune eſperance d'imitation aux ſiecles aduenir: laquelle vous a plus que toutes vos autres vertus enſemble, bien que grandes, mis & affermy la Couronne ſur la teſte. Il m'a voulu, SIRE, pour ſon truchement, m'ayant recogneu bon François, & croyant puis que i'ay eu l'honneur de vous ſeruir, & les Roys vos predeceſſeurs depuis cinquante ans, en l'office de Conſeiller & Preſident en voſtre Parlement de Toloſe, & depuis n'agueres de Conſeiller en voſtre Conſeil d'Eſtat, que ie ſerois propre à le vous preſenter. Aduoüez-le, SIRE, comme voſtre, & l'embraſſez auec la meſme douceur de viſage, de laquelle il vous a pleu me receuoir tout autant de fois que i'ay paru deuant voſtre Majeſté, & vous comblerez d'honneur & de contentement,

SIRE,

Voſtre tres-humble, tres-obeiſſant & tres-fidelle ſubjet & ſeruiteur,

MATTHIEV DE CHALVET.

Bayerische Staatsbibliothek München

FRANCOIS DE CHALVET SIEVR DE FENOVILLET, PRESIDENT ES ENQVESTES du Parlement de Toloſe, fils de l'Autheur.

OV t'en vas-tu, beau Liure? où vas-tu, docte eſcrit?
Faire honneur à la France? Adieu doncques, cher frere,
Non germain proprement, quoy que d'vn meſme pere:
Car ie ſuis fils du corps, & tu l'es de l'eſprit.

Ce pere, de l'amour de la Vertu s'éprit,
Et d'elle t'engendra: maintenant il eſpere
Que comme vn bon enfant, tu ſeruiras ta mere;
Car pour elle, ſans plus, ceſt œuure il entreprit.

Certes, qui lira bien tes diſcours, ô beau Liure,
Apprenant comme il faut bien mourir & bien viure,
Du plus celebre honneur, dont l'homme eſt reueſtu,

Aura par ton moyen, l'heureuſe ioüiſſance:
Car c'eſt de la Vertu que l'honneur prend naiſſance,
Et tu nous fais au vray cognoiſtre la Vertu.

MATHÆI CALVENTII V. C. ELOGIVM.

Auctore SCÆVOLA SAMMARTHANO.

MATHÆVM CALVENTIVM, *togati ordinis hac ætate insigne ornamentum, genuit Aruernia superior ex antiqua nobilique familia; nec sibi tamen ipsa vindicauit. Auunculum enim is habebat primæ notæ Senatorem, Petrum Liſetum, in suprema Parisiorum Curia (cuius postea princeps fuit) ea tempestate fisci patronum; quo suasore & impulsore generosus adolescens bonis in literis à parentibus educatus est; confectisque tum in Gallia, tum in Italia Iurisprudentiæ studiis, Tholosæ tandem Vrbe ampliſsimâ & secundum Lutetiam inter Gallicas nobiliſsimâ consedit; adeò quidem lætis initiis, vt breui tempore & Vxorem duceret claro loco virginem, & in Senatum allegeretur, & interiectis aliquot annis ad ipsam Præsidis authoritatem ex vnanimi Collegarum consensu & electione perueniret. Floruit in his tanti momenti magistratibus ad quinquaginta quatuor ipsos annos, incredibili apud omnes tum doctrinæ & solertiæ, tum æquitatis & prudentiæ famâ, non minus quàm ipso togæ splendore spectabilis & conspicuus: vel eo magis quòd supra tam raras & excellentes animi dotes ipsa personæ dignitas & formæ gratiſsimus decor eum quoque non mediocriter honestarent; in eóque tantus eniteret blandiſsimi sermonis lepos, tanta morum elegantia, tanta comitas, vt suauiſsimo suo congressu & allocutione, tanquam potenti quodam philtro, omnium ferè amorem & beneuolentiam excitaret sibique adiungeret. Nec ea porro tanti viri postrema laus fuit, quòd rerum nouarũ nusquã appetens acerbiſsimis Galliæ temporibus à Rege semper stetit, nec à boni ciuis officio vel tantulum deflexit. Vnde magno certè suo merito factũ est, vt cùm is identidem grauiſsimis de rebus nunc à Senatu, nunc à tota prouincia delegatus aulam adiret, cordatus ille princeps* HENRICVS MAGNVS *hanc admiratus in egregio Senatore præstantiam, cum tanta fidi & constantis animi fidelitate coniunctam, non modò semper eum exceperit amantiſsimè, sed & postremò nihil tale cogitantem, nec ambientem, sacri consistorij consiliarium renuntiarit. Auctus igitur hac suprema dignitate senex laudis & gloriæ plenus, in ea demum acquieuerat, eiuratóque Præsidis honore in gratiam Franciſci filij, præstantiſsimi quoque Senatoris, otio tandem & quieti se dederat; cùm enatus in latere lethalis abscessus occultam attulit febrem, quæ hominem longa iam ætate affectum, & penè octoginta natum annos facilè oppreſsit. Elatus est magno Senatus & omnium ordinum luctu sub finem Iunij mensis, anno supra sesquimilleſimum & centeſimum septimo: Plurimáque reliquit moriens eruditæ suauitatis poëmatia, quæ nondum in vulgus exiere; sed Senecam Philosophum Gallicè nunc legimus, diligenti eius labore & industria luculentiſsimè translatum.*

DISCOVRS SOMMAIRE
DE LA VIE DE MONSIEVR DE CHALVET, TRADVCTEVR DE SENEQVE.

MESSIRE Mathieu de Chaluet, iſſu de la famille des Chaluets de Rochemontez en la haute Auuergne, naſquit l'an mil cinq cens vingt & huict au mois de May. Monſieur Lizet lors Aduocat general du Roy, & depuis premier Preſident du Parlement de Paris, ſon oncle, qui eſtoit du meſme pays, eſtant allé voir ſa maiſon & ſes parens durant les vacations de l'annee mil cinq cens trente-neuf, le demanda à ſes freres, & l'amena à Paris, où il le fiſt eſtudier és bonnes lettres ſix ans, ſous Oronce Finance, Tuſan, Buchanan, & autres ſçauans hommes qui fleuriſſoient en ce ſiecle. Fut conduit à Toloſe en l'an mil cinq cens quarante & ſix pour y apprendre le droict ciuil: où il logea en diuers auec tẽps Turnebe, Mercerus, Gouean. Il paſſa en Italie en l'an mil cinq cens cinquante pour y continuer ſes eſtudes: ouït quelques mois Alciat à Pauie, & puis le Socin à Bologne la graſſe: d'où il reuint en France à la haſte, mandé pour les affaires de ſa maiſon, faiſant eſtat d'y retourner bien toſt apres: mais il fut conſeillé de s'en aller derechef à Toloſe, y acheuer ſon cours és loix, où il fut compagnon des ſieurs Roaldes & Bodin, liſans enſemble le droict aux eſcoles publiques auecque reputation. Durant les eſtudes de ſa ieuneſſe, il relaſchoit ſouuent ſon eſprit par les plus honneſtes exercices du corps auſquels il s'eſtoit inſtruit en Italie: eſtant fort bon homme de cheual, beau danſeur, & le meilleur ioüeur de paulme de ſon temps. Il temperoit auſſi l'auſterité de la doctrine des loix, par la douceur de la poëſie Latine & Françoiſe, eſquelles il n'eſtoit point des derniers: comme il paroiſtra par ſes vers, ſi ſes heritiers ne les enuient point au public. Ayant pris ſes degrez de docteur à Toloſe, il eſtoit tout preſt de quitter le Languedoc, pour aller eſtablir ſa fortune à Paris, où Monſieur Lizet l'appelloit par ſes lettres: mais par l'entremiſe de quelques ſiens parens & amis, il fut arreſté & marié à Toloſe, en l'an mil cinq cens cinquante & deux, auec Ieanne de Bernüy fille du Seigneur de Palficat Baron de Villeneufue: & toſt apres, à ſçauoir en l'an mil cinq cens cinquante trois, fut receu en vn office de Conſeiller du Roy au Parlemẽt de Toloſe: puis creé Iuge de la Poëſie Françoiſe & mainteneur des ieux floraux de Clemence qui ſe celebrent ſi ſolennellement tous les ans en ladicte ville. En l'an mil cinq cens ſoixante & treize, il y fut faict Preſident des Enqueſtes, par la nomination du Parlement. Il euſt force amis: auſſi les ſçauoit-il bien cultiuer: mais ſur tous, il y euſt vne ſinguliere & parfaicte amitié entre Monſieur du Faur de ſainct Iory premier Preſident de Toloſe, & luy, tant pour l'amour des lettres, que pour leur prochaine affinité. Il auoit la taille haute & quarree, l'œil riant, le poil blond, le viſage doux & venerable, le maintien graue, modeſte & plein de maieſté: le propos & la conuerſation des plus aggreables du monde. Aucun preſque ne l'abordoit, qu'il n'en reſtaſt comme charmé: car il eſtoit d'vn naturel affable, courtois, bien-faiſant, franc, ſans hypocri-

ſie, ſans ambition, ſans auarice, s'employant beaucoup plus volontiers pour autruy, que pour ſes affaires propres: Craignant Dieu, deteſtant & condamnant toute ſorte de vices, & principalement les violences & les nouueautez, meſme celles de la religion. Il aymoit l'ordre, la droicture, & la paix. Et comme il auoit l'ame tranquille & innocente: durant les premieres & dernieres fureurs de nos guerres ciuiles, pour ne voir les deſordres qu'il preuoyoit deuoir arriuer dans Toloſe, ſe retira en ſa maiſon en Auuergne: où pour ſe conſoler des miſeres publiques, & pour employer vtilement ſon loiſir, il ſe mit à lire & traduire Seneque. Parmy les confuſions de la France, il perſeuere conſtamment en l'obeiſſance de ſon Prince: le party duquel comme le iugeant ſeul iuſte & legitime, il a touſiours fidellement ſuiuy. Auſſi lors que le Parlement fut transferé de Toloſe à Caſtelſarraſy, il fut choiſi entre tous, pour aller de ſa part ſaluer le Roy à Lyon l'an mil cinq cens quatre vingts quinze: dequoy le Roy fut merueilleuſement content, comme il teſmoigna par le gracieux accueil qu'il luy fit, & par vn preſent qu'il luy donna: Et luy s'eſtima tres-heureux d'auoir eſté le premier officier du Parlement de Toloſe que le Roy vid depuis ſon aduenement à la Couronne, & depuis le cõmencement de la reduction du Languedoc à ſon ſeruice. Derechef en l'an mil ſix cens & trois, il fut delegué par le meſme Parlement deuers ſa Maieſté, pour pluſieurs affaires importantes: Auquel voyage, pour vne honorable recompẽſe de ſes longs ſeruices, le Roy de ſon propre mouuement & ſans qu'il l'eut demandé, le fit Cõſeiller en ſes Cõſeils d'Eſtat & Priué, dont il preſta le ſerment és mains de Monſieur le Chancelier de Bellieure, auquel il appartenoit de quelque alliance. Vn an apres ſon retour de ceſte commiſſion, il print reſolution de quitter les affaires, & le Palais, auquel il auoit ſeruy honorablement cinq Rois en ſes offices de Conſeiller ou de Preſident, durant cinquante & quatre annees. Il reſigna pluſtoſt ſa dignité de Preſident à François de Chaluet l'vn de ſes fils, qui l'exerce à preſent: & ſe retira chez ſoy, pour ne penſer plus deſlors qu'à prier Dieu, & à couler doucement le reſte de ſes iours parmy le repos & les liures. Il veſquit apres ceſte heureuſe retraite deux annees auec tant de ſatisfaction, qu'il diſoit ſouuent à ſes parens, que tout le long du reſte de ſa vie paſſee, il n'auoit aucunement veſcu. En fin atteint d'vne fiebure cauſee par vne tumeur interieure, & par vn abſcez caché, où les Medecins ne pouuoient rien voir ni appliquer; ayant touſiours l'ame ſaine, la parole ferme, & le iugement raſſis, iuſques à ſon dernier ſouſpir: il mourut Chreſtiennement parmy les ſiens dans Toloſe, le vingtieſme de Iuin mil ſix cens & ſept, aagé de ſoixante & dix-neuf ans, & regretté vniuerſellement de tous ceux qui l'auoient veu & cogneu durant ſa vie.

AV MESME.

SONNET.

LA France qui ſouloit t'honorer & te ſuiure,
Se reueſt en ta mort de triſteſſe & de dueil,
Et voudroit volontiers t'arracher du cercueil,
Si par force on pouuoit faire le mort reuiure.

Mais toy qui en mourant as commencé à viure,
N'attriſte point, dis-tu, ny de larmes ton œil,
Ny ton ame d'ennuy: vn plus plaiſant ſoleil
De vitales douceurs mes ſentimens enyure.

Si tu es ennuyé de ne m'entendre plus,
Approche de ce liure: ainſi qu'en vne eſchole
Tu entendras dedans, la voix de ma parole.

Là mon ame, mon cœur, mes eſprits ſont reclus.
Comme on dit le Phœnix de ſa cendre renaiſtre,
Ainſi de ces eſcrits i'ay pris vn nouuel eſtre.

NIC. DROVET.

STANCES SVR LE TRESPAS, ET SVR LES ESCRITS DE FEV MONSIEVR DE CHALVET, Preſident au Parlement de Toloſe.

TOY, de qui la deſpoüille en la tombe eſt recluſe,
Grand Chaluet, qui te vois par les vers conſumé,
Accorde au beau ſouhait de ma rampante Muſe,
Qu'on t'auouë tout haut par ces vers r'animé.
Ceſte mer de ſçauoir & feconde & profonde,
Ce Chaluet immortel eſt doncques au cercueil?
Viuant de ſon renom il eſclairoit le monde:
Mourant, helas! quel change? il l'obſcurcit de dueil.
La Vertu, de ſon ame eſtoit la chaſte hoſteſſe,
Il eſtoit ſa retraicte, & ſa douce priſon:
Et depuis ſon depart, ceſte belle Deeſſe
Se voit parmy le monde errante & ſans maiſon.
Luy mourant, la Vertu d'vne bouche dolente
Dit tout haut, i'ay perdu mon plus fidelle amy:
L'Ignorance au rebours, d'vne bouche riante,
Dit tout haut, i'ay perdu mon plus grand ennemy.
Ie n'auray plus, dit-elle, vn ſi fort aduerſaire,
Dont, tremblante de peur, ie redoutois l'effort:
Celuy qui ſe monſtroit à tous mes vœux contraire,
Eſt mort, me pourſuiuant pour me donner la mort.
Cent aiguillons de dueil percerent nos poitrines,
Quand pour auoir la vie il receut le treſpas.
Helas! que ceſte fleur nous produiſit d'eſpines,
Lors qu'en naiſſant au Ciel elle mourut ça bas!
Mille rares vertus en ſa vie on contemple,
Il fut de ſa Toloſe vn eſclairant flambeau:
Il fut de tout ſçauoir le venerable temple,
Et ie crains qu'eſtant mort il en ſoit le tombeau.
Le temps qui fait tomber les fleurs de la ieuneſſe,
Alloit deſſus ſa teſte vne neige eſpanchant:
Il paroiſſoit aux yeux Cygne par la vieilleſſe,
Et quand il diſcouroit, Cygne par ſon beau chant.
Il a des plus diſerts la memoire eſtouffee:

Non pas en attirant les rochers & les bois,
Comme faiſoit le ſon de la lyre d'Orphee,
Mais attirant les cœurs par ſa faconde voix.
Les neuf Sœurs l'ont pleuré tout ainſi que leur frere,
Quand il toucha le terme à ſon aage preſix:
Ie faus, elles l'ont plaint tout ainſi que leur pere;
Ie faus, elles l'ont plaint tout ainſi que leur fils.
Son ame n'eſtoit rien qu'vne perle eſpuree,
Sur la terre viuant comme lon vit és Cieux:
Ceſte perle, montant en la voûte azuree,
Fit deſcendre & rouler des perles de nos yeux.
Son Du Faur immortel; ceſt aſtre de doctrine,
Qui rend les plus luiſans de ſon luſtre obſcurcis;
A fait, que comme en terre, en la grand' cour diuine,
Il eſt autres de luy fatalement aſsis.
Son los, ores qu'il eſt en l'obſcur de la biere,
Luit plus que s'il faiſoit au monde ſon ſeiour:
De meſme que les feux iettent plus de lumiere
En l'obſcur de la nuict, qu'en la clarté du iour.
La mort voyant le poil de ſa teſte chenuë,
Alla deſſus ce blanc ſes fleches décochant.
L'aage courboit ſon corps, & la mort ſuruenuë
L'a coupé de ſa faux comme vn eſpi panchant.
Blaſmant le reconfort que lon prend de ſon aage,
Ie dy que par ſon aage eſt mon dueil renforcé:
L'aage l'auoit parfait; & ie plains d'auantage
Vn pourtrait accomply, qu'vn pourtrait commencé.
Pour la celeſte vie, il meſpriſoit l'humaine:
En ſçauoir recherché luiſoit en ſes propos:
Prenant pour le ſçauoir vne incroyable peine,
Sa peine luy donna le celeſte repos.
Content il a voulu dans la tombe deſcendre,
Pour eſleuer ſon ame au ſeiour glorieux:
Le feu de ſon eſprit a mis ſon corps en cendre:
Ce feu montant en haut l'a fait monter aux cieux.
Il n'eſtoit enuié bien qu'il fut enuiable:
La ſeule Parque a peu ſon trauail limiter,
Qui luy fut dommageable, & à nous profitable;
Qui ſe peut admirer, & non pas imiter.
Les Eſchecs par Chaluet ont receu la lumiere;
La mort deſira prendre à ce ieu ſon esbat;
Elle luy donne eſchec par ſa fleche meurtriere,
Ses eſcrits à la mort donnent eſchec & mat.
Par luy le grand Seneque à ſa langue quittee,
Et par luy la lumiere il rendoit autresfois:
Chaluet a de ſon corps la vieille robbe oſtee,
Monſtrant qu'vn Eſpagnol peut parler bon François.

Nous diſmes, en liſant ceſt ouurage celeſte;
O Cygne de nos iours tu ne dureras pas;
Ton chant, auantcourrier de ton heure funeſte,
Eſtant par trop diuin, preſage ton treſpas.
Les plus obſcurs ſecrets de Seneque il reuele,
Et par ſa docte main de leur ombre les ſort;
En terre, comme au Ciel, ſa gloire eſt immortelle,
Pour rauir les Viuans faiſant parler ce mort.
Dans ce Dedale entré, le pas il facilite,
Et de tous ſes deſtours il ſort heureuſement;
Ayant pris pour ſa ſeule & ſa ſeure conduite,
Le fil de ſon ſçauoir & de ſon iugement.
Il baſtit ſon tombeau dans l'enclos de ce liure,
Tombeau de maint ſçauoir, non de iaſpe ennobly,
Qui fait de papier mol eſt plus dur que le cuyure,
Pour reſiſter aux coups de l'aage & de l'oubly.
Ce liure eſt des Vertus le magnifique temple,
Pour eſtre Veu de tous, il Verra tout ce rond:
Il ſert d'eſtonnement, & non pas d'Vn exemple:
Comme il n'a de premier il n'aura de ſecond.
Il fait taire l'enuie & parler la memoire,
Et donne à ſon autheur pour Vn preſent des cieux,
Cent lauriers qui pour fruict ne portent que ſa gloire;
Cent aiſles à ſon nom pour Voller en tous lieux.
Par ton ſang eſpandu fut ton ame rauie,
O Seneque qui fus Chreſtiennement Payen:
Mais Chaluet te redonne & le ſang, & la Vie;
Et cauſe ton honneur, ſi tu cauſes le ſien.
Pour d'Vn Prince brider la ieune intemperance,
Tu fus auec honneur de l'exil rappellé:
Et Chaluet te rappelle au giron de la France,
Hors des bornes duquel tu ſemblois exilé.
Narciſſe deuint fleur: & mon ame affligee,
Croit, liſant de Chaluet les rauiſſans eſcrits,
Qu'en quelque belle fleur ſa deſpoüille eſt changee,
Et qu'il le faut nommer la fleur des grands eſprits.
Nous eſperions encor' mille rares ouurages,
Qui de l'aage Vainqueur auroient eſté Vainqueurs,
Dont le facond diſcours eut baſtí nos courages,
Et le fecond ſçauoir abbatu tous nos cœurs.
Il fit couler ces mots de ſa bouche faconde
Approchant de ſa mort; Seneque mon ſoucy,
Tu ſais que conſtamment ie delaiſſe le monde;
I'y ſuis entré pleurant, mais ie n'en ſors ainſi.
O non-pareil eſprit, qui meſpriſant la terre
T'enuoles bien ioyeux nous quittant les douleurs;
Voy ces Vers que ie graue au tombeau qui t'enſerre,

Que ie nettoyeray tous les iours de mes pleurs.
C'eſt le dernier deuoir que ie paye à ta tombe,
Pour marquer le regret de mes ſens poſſeſſeur:
Ce ſont des Vers plaintifs, au lieu d'vne Hecatombe,
Qui cruelle à meurtrir eut faſché ta douceur.
Bien te dois-ie payer ce deuoir mortuaire,
Puis que ie t'adorois pour le pere des Sœurs;
Et puis que ià mes Vers commençoient à te plaire,
Me diſant que leur Verd produiroit quelques fleurs.
Helas! i'allois croyant que le ciel fauorable
Ne t'auoit point ſoubſmis à la rigueur du ſort:
Ie croyois que ton chef en lauriers Venerable,
Te pouuoit preſeruer des foudres de la mort.
Tes beaux mots pouuoient bien charmer ceſte cruelle
Qui ſes dards meurtriſſeurs iette par tout ce rond:
Mais tu Voulois au ciel la couronne immortelle,
Ne te contentant point de celles de ton front.

ALEXANDRE PAVL DE FILERE, Toloſain.

IN SENECAM, Gallice expreſſum,

A

MATHÆO CALVENTIO PRÆSIDE Toloſano & in ſacro conſiſtorio Regis Conſiliario.

NON modò Gallorum populis tu vera loquentis
Verba refers Senecæ, mentémque animúmque reſignas,
Ora ſed Annæi das conſpicienda, verendam
Canitiem, moréſque pios, nullóque madentes
Felle mali, quos non tetrici cenſura Catonis
Carpſerit, aut rigidum Stoici Zenonis acumen.
Quin mage crediderim, Samius ſi vera magiſter
Edocet, Hiſpanum Senecam, ciuémque togatum,
Jam brachis mutaſſe togam, vultúque renatum
Apparere tuo; tum, quæ tua pagina dictat,
Ipſius auctoris, non verba interpretis eſſe.

G. CRITTONII Profeſſoris Regij.

ORDRE ET SVITTE des Liures & diuers Traictez de Seneque, ſelon la preſente Edition.

DEs bien-faits, à Ebutius Liberalis. VII. liures.
Les Epiſtres, à Lucilius. CXXIIII.
De la Prouidence, ou, Pourquoy les gens de bien ſentent & ſouffrent ſouuent des maux. I. liure.
De la Cholere, à Nouatus. III. liures.
De la Clemence, à Nero Ceſar. II. liures.
De la vie heureuſe, à Gallio ſon frere. I. liure.
De la tranquillité, & repos de l'ame, à Serenus. I. liure.
Que le Sage ne peut ſouffrir aucune iniure, à Serenus. I. liure.
De la briefueté de la vie, à Paulinus. I. liure.
De la Conſolation, à Polybius. I. liure.
De la Conſolation, à Marcia. I. liure.
De la Conſolation, à Heluia. I. liure.
Des Queſtions naturelles. VII. liures.
Apocolocyntoſe, ou, diſcours plein de mocquerie, ſur la mort de Claudius Ceſar, nouuellement traduit.
Certains beaux paſſages recueillis & ramaſſez de diuers endroits des liures de Seneque.
Diuers remedes contre les euenemens de la Fortune.
Des Controuerſes.



ΤΟΙΟΣ ΕΗΝ ΣΕΝΕΚΑΣ, ΟΝ ΤΙΚΤΕΝ ΙΒΗΡΙΑΣ ΑΙΑ
Τ.ΟΝΓΕ ΜΟΝΟΝΚΑΘΟΡΩΝ ΑΜΦΟΤΕΡΟΙΣ ΚΑΘΟΡΑ

IDEM LATINE.

SIC OCVLOS SENECA HISPANVS, SIC ORA FEREBAT:
ORA QVE CALVENTI QVI VIDET, AMBO VIDET.

G. CRITTONII, *Professoris Regij*.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

EPISTRES DE LVCIVS ANNÆVS SENECA, A LVCILIVS.

EPISTRE PREMIERE.

Les anciens auoient ſouuent en la bouche quelques ſentences briefues, qu'ils rapportoient à Dieu, leſquelles en peu de mots contenoient vne grande ſageſſe, comme furent celles-cy, Ayez cognoiſſance de vous : Suiuez Dieu : Rien par trop, *& autres ſemblables: Mais entre les plus celebres & renommees a eſté ceſte-cy,* Ne perdez point le temps. *C'eſt pourquoy Seneque en ceſte epiſtre enſeigne comme il faut arreſter & approfiter la courſe & legereté du temps, lequel ſe perd par trois diuerſes façons qu'il dit, & qu'vn homme n'eſt point pauure, pour ſi peu qu'il ait de bien.*

Combien il importe de bien employer le temps. & Quelle eſt la miſere de ceux qui le perdent.

CAIS ainſi, mon Lucilius, reprens ta liberté ſur toy-meſmes, amaſſe & approfite le temps qu'on te rauiſſoit cy-deuant, ou qu'on te deſroboit, ou qui t'eſchappoit. Croy fermement que ce que ie t'eſcris eſt veritable. Quelque partie du temps nous eſt rauie, quelque partie nous en eſt deſrobee, & quelque autre nous en eſchappe. Mais la perte la plus honteuſe que nous faiſons, eſt celle qui aduient par noſtre nonchalance. Et ſi tu veux y prendre bien garde, vne grande partie de la vie ſe perd a ceux qui font mal, la plus grande à ceux qui ne font rien, & toute la vie entiere à ceux qui ne penſent point à ce qu'ils deuroient faire. Quelle perſonne trouueras-tu qui ſçache priſer le temps? qui ſçache eſtimer ce que vaut vn iour? qui ait cognoiſſance qu'il s'en va tous les iours mourant? C'eſt en cecy que nous ſommes trompez : Nous regardons la mort comme venant de loin : toutesfois la plus grande partie en eſt dela paſſee : elle tient en ſon pouuoir tout le temps qui eſt derriere nous. Continuë donc de faire, (Lucilius mon amy,) ce que tu m'as eſcript que tu faiſois. Embraſſe toutes les heures du iour : tu ne deſpendras pas du lendemain, ſi tu te ſaiſis du temps auiourd'huy. Pendant qu'on differe & remet la vie, elle paſſe. Toutes autres choſes, (Lucilius mon amy,) ſont hors de nous: il n'y a que le temps qui ſoit noſtre. Nature nous a mis en la poſſeſſion de ceſte choſe ſeule ſubiecte à la fuitte, & à s'eſchapper viſtement, de laquelle celuy qui voudra, nous pourra chaſſer. Mais la folie des hommes eſt ſi grande qu'ils ſe confeſſent obligez quand ils ont obtenu des biens de peu de valeur, deſquels ils pourroient aiſément rendre la pareille : & toutesfois il n'y a pas vn qui ſe ſente redeuable du temps qu'on luy a donné, combien que ce ſoit la ſeule choſe de laquelle le plus recognoiſſant homme du monde ne pourroit rendre la pareille. Tu me de-

manderas, peut-eſtre, qu'eſt-ce que ie fais, moy, qui ſçay ſi bien commander tout cela? Ie te confeſſeray librement, que i'en vſe comme fait vn prodigue & grand deſpenſier, toutesfois diligent. Ie tiens bon compte de ma deſpenſe. Ie ne puis pas dire que ie ne perde beaucoup de temps, mais au moins ie rendray bon compte de ma pauureté. Il m'aduient comme à pluſieurs qui ſont tombez en indigence ſans leur faute, deſquels tout le monde a pitié, mais pas-vn ne leur ayde. Qu'eſt-il donc de faire? Ie n'eſtime point pauure celuy à qui ce peu qui luy reſte, peut ſuffire. Toutesfois i'aime mieux que tu gardes tes biens, & que tu commences de bonne heure à les conſeruer: par ce, (comme diſoient nos anciens,) qu'on s'aduiſe trop tard d'eſpargner, quand on eſt au fonds du vaiſſeau. Car ce qui demeure au plus bas, eſt non ſeulement fort peu, mais encore c'eſt le pire.

Aſſez riche eſt celuy qui ſe contente, & qui eſpargne de bonne heure.

EPISTRE II.

Des perſonnes qui ne peuuent s'arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & faſcheries de l'eſprit.

IE conçois vne belle eſperance de toy, & par ce que tu m'eſcris, & par ce que i'en oy dire. Tu ne cours point çà & là, tu ne trauailles pas ta perſonne par diuers changemens de lieux. Ceſte agitation & ce remuëment eſt ſigne d'vn eſprit malade. La principale cognoiſſance d'vne ame bien raſſiſe, c'eſt de pouuoir s'arreſter, & demeurer auec elle-meſme. Au reſte prends garde que la lecture de tant de diuers autheurs, & de toutes ſortes de liures, ne ſoit vn teſmoignage d'inconſtance & de legereté. Il te faut nourrir & t'arreſter aux eſprits de certains autheurs, ſi tu en veux tirer quelque choſe que ta memoire puiſſe fidellement retenir. Celuy qui veut eſtre par tout, en fin n'eſt en aucun lieu. Il aduient à ceux qui deſpendent toute leur vie à voyager par les pays eſtrangers, de faire beaucoup de logis, mais pas-vne amitié. Il faut qu'il en aduienne autant à ceux qui courent, & ne ſe rendent familiers du ſçauoir d'aucun autheur certain, mais paſſent legerement & comme à la haſte ſur toutes choſes. La viande qu'on rend auſſi toſt qu'on l'a mangee, ne profite de rien, & ne donne aucune ſubſtance au corps: il n'y a rien qui empeſche plus la guariſon, que de changer ſouuent de remedes: la playe ne ſe peut bonnement cicatriſer, ſi on eſſaye la guarir par trop de diuers onguens: vne plante ne peut ſe prendre, ſi elle eſt ſouuent tranſplantee. Bref il n'y a rien, pour ſi profitable qu'il ſoit, qui nous puiſſe faire bien en paſſant. La multitude des liures ns fait que diſtraire l'eſprit. Par ainſi ne pouuant lire tous ceux que tu as, il te ſuffira d'en auoir autant que tu en pourras lire. Mais ie veux, (diras-tu,) fueilleter maintenant ceſtuy-cy, & maintenant ceſtuy-là. C'eſt ſigne qu'on eſt degouſté, de vouloir taſter de pluſieurs viandes, leſquelles auec leur diuerſité & changement, gaſtent vn eſtomach, au lieu de le nourrir. Ly donc ceux qui ſont les plus approuuez, & ſi quelquefois tu veux faire vn court paſſage vers les autres, retourne bien toſt aux premieres. Fay touſiours prouiſion de quelque remede qui te puiſſe ſeruir contre la pauureté, contre la mort, & contre les autres peſtes de la vie. Et apres que tu auras diſcouru ſur pluſieurs choſes, choiſis-en quelqu'vne que tu puiſſes digerer ce iour-là. I'en fais ainſi moy-meſmes: de pluſieurs diſcours que ie lis, i'en retiens quelqu'vn. Voicy ce que i'ay trouué auiourd'huy dans Epicure, car i'ay accouſtumé de m'aller promener quelquesfois dans le camp des ennemis, non point comme fuitif, mais comme vn eſ-

Diuers changemens de lieux & la lecture de diuers autheurs ſont marques d'incóſtance & de legereté.

car Eſtre par tout, c'eſt eſtre nulle part. &

Pluralité d'autheurs, diſtrait l'eſprit. comme

Diuerſité de viandes gaſte l'eſtomach. Methode pour bien lire.

Doctrine d'Epicure touchant la pauureté & les richeſſes.

pion. Vne pauureté ioyeuſe (dit-il) eſt choſe fort honneſte. Mais ce n'eſt pas deſia pauureté, ſi elle eſt ioyeuſe. Car celuy qui ſe peut accorder auec la pauureté, eſt riche. Celuy qui a peu de bien, n'eſt pas pauure : c'eſt celuy qui en deſire encore d'auantage. Que ſert-il à vn homme de faire eſtat des grands threſors qu'il a dans ſes coffres, des bleds qui ſont en ſes greniers, des paſturages qui ſont à luy, & de l'argent qu'il donne à vſure, s'il eſpie encor à ſe ietter ſur les biens d'autruy : s'il ne conte point ſeulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il veut acquerir d'auantage ? Demandes-tu de quelles richeſſes on ſe doit contenter ? Premierement d'auoir ce qui nous fait beſoin, en ſecond lieu ce qui nous peut ſuffire.

EPISTRE III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot, Amy, comme fait le vulgaire, & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous-meſmes.

Examen du nom d'amy, & quel eſt celuy qu'il faut eſtimer tel.

TV m'eſcris auoir baillé des lettres à vn tien amy pour me les faire tenir. Tu m'aduertis apres que ie me garde bien de luy communiquer tous les affaires, parce que toy-meſme n'as point accouſtumé de le faire. C'eſt donc par meſme lettre que tu dis qu'il eſt ton amy, & que tu nies qu'il le ſoit. Par ainſi tu as vſé de ceſte premiere parole, comme d'vne parole commune & vulgaire, de laquelle tu te ſers à l'endroit de tout le monde. Tu l'as appellé amy, de meſme façon que nous appellons gens de bien, ceux qui briguent quelque dignité : & de meſme façon que nous appellons, Monſieur, celuy que nous rencontrons par la ruë, s'il ne nous peut ſouuenir de ſon nom. Paſſons cela. Mais ſi tu mets quelqu'vn au rãg de tes amis, auquel tu ne te vueilles autant fier qu'à toy-meſmes, tu te trompes grandement, & tu n'as pas aſſez parfaictement cogneu la force de la vraye amitié. Celuy ſe trompe qui ne cherche vn amy que dans ſa baſſe cour, & ne l'eſprouue qu'à ſa table. Vn homme qui eſt empeſché de la grandeur de ſes biens, & qui eſt aſſiegé par ſes propres richeſſes, n'a mal-heur aucun plus grand, que de croire que ceux-là ſoient ſes amis, deſquels il ne l'eſt point. Pren donc conſeil de ton amy en tous tes affaires : mais pren pluſtoſt conſeil qui doit eſtre ton amy. Il ſe faut fier apres vne declaration d'amitié, mais il en faut au preallable faire le iugement. Certainement ceux qui iugent apres auoir aimé. & n'aiment point apres auoir iugé, font contre les preceptes de Theophraſtes, & mettant l'vn deuant l'autre, confondent l'office & le deuoir qu'on y doit apporter. Penſe longuement ſi tu dois donner entree à quelqu'vn en ton amitié, & quand il t'aura pleu de le faire, reçois-le d'vn cœur tout entier. Parle auec luy auſſi confidemment, comme auec toy-meſmes. Mais quant à toy, ie te conſeille de viure de telle façon, que tu n'ayes à luy fier aucune choſe, que celle que tu pourrois fier à ton ennemy. Et parce qu'il peut ſuruenir quelques cas, que la familiarité doit faire tenir ſecrets, communique hardiment a ton amy toutes tes penſees & toutes les faſcheries de ton eſprit. Tu le rendras fidele, ſi tu penſes qu'il le ſoit. Car pluſieurs ont appris comme on les deuoit tromper, quand ils ont eu crainte qu'on les trompaſt, & par leur ſoupçon ont eſté cauſe que ceux deſquels ils ſe defioient, leur ont fait quelque faute. Pourquoy donc me retiendray-ie de parler deuant vn mien amy ? Pourquoy ne feray-ie eſtat d'eſtre tout ſeul, quand ie ſuis auec luy ? Il y en a quelques vns qui content au beau premier qui leur vient deuant, tout

Il faut bien ſonder vne perſonne deuant que faire profeſſion d'amitié auec elle.

& Ne luy fier qu'autant qu'a ſon ennemy. Moyen de rendre vn amy fidele.

ce qu'ils ne deuroient fier qu'à vn amy : & qui deſchargent dans les oreilles de qui que ce ſoit tout ce qui les ronge dans le cœur. Au contraire il y en a qui redoutent la conſcience des plus chers amis qu'ils ont, & leſquels, comme s'ils ne ſe fioient point d'eux-meſmes, tiennent tous leurs ſecrets cachez dedans leur eſtomach. Il ne faut faire ni l'vn ni l'autre : car tous ces deux ſont vices, ſe fier de tout le monde, & ne ſe fier de pas-vn. Mais ie dis que l'vn eſt plus honneſte, & que l'autre eſt plus aſſeuré. Tout ainſi pourrois-tu reprendre ceux qui ne ſont iamais en repos, & ceux qui ſont touſiours en repos. Car la diligence qui prend tant de plaiſir à ſe tourmenter, n'eſt point diligence, c'eſt vne agitation d'vne ame furieuſe. Et le repos qui penſe que tous mouuemens ſoient pleins de faſcherie, n'eſt point repos : c'eſt vne laſcheté & vne langueur d'eſprit. Tu retiendras donc ce que i'ay leu dans Pomponius ? Il y a quelques vns qui ſont ſi longuement cachez dans les lieux tenebreux, qu'il leur ſemble que tout ce qui eſt à la clarté du iour ne ſoit qu'obſcurité. Il eſt beſoin d'entre-meſler cela : il faut en repoſant faire quelque choſe, & en faiſant, il ſe faut repoſer. Pren conſeil de la nature mere des choſes, elle te dira qu'elle a fait le iour & qu'elle a fait la nuict.

Inconueniés où tombent ceux qui ne ſçauent pas diſcerner les amis.

EPISTRE IIII.

Il admonneſte Lucilius de pourſuyure l'eſtude de la Philoſophie, & de s'accouſtumer au meſpris de la mort, & ſe mocque des choſes qui ſont ſuperfluës à la vie de l'homme.

PErſeuere comme tu as commencé, & aduance-toy le plus que tu pourras, afin que tu puiſſes iouyr plus longuement d'vne ame bien reformee : tu en ioüis pendant le temps meſmes que tu la rends meilleure, & que tu la prepares. Toutesfois c'eſt bien vn autre plus grand plaiſir qu'on reçoit de la contemplation d'vne ame pure & nettoyee de tous vices. Tu te peux encore ſouuenir de l'aiſe que tu ſentis, lors que laiſſant l'accouſtrement d'enfance, tu veſtis la robbe virile pour eſtre mené à l'aſſemblee du peuple. Attens encore vne volupté plus grande, apres que tu auras laiſſé le ſens que tu auois en enfance, & que la Philoſophie t'aura faict eſcrire au roolle des hommes : car l'enfance n'eſt point ſeulement demeuree dans noſtre eſprit : mais, ce qui eſt plus dommageable, l'imperfection de l'enfance y eſt encore logee. Et le pis eſt, qu'ayant l'authorité qu'ont les gens vieils, nous auons les vices non ſeulement d'enfans, mais des plus petits enfans. Les vns ont peur des choſes legeres, & les autres des fauſſes. Mais nous craignons les vnes & les autres. Profite ſeulement, & tu cognoiſtras qu'il y a quelques choſes deſquelles il faut d'autant moins auoir peur, qu'elles nous portét plus grande frayeur. Il n'y a aucun mal qu'on doiue eſtimer grand, s'il peut eſtre noſtre dernier mal. La mort vient-elle à toy ? Tu la deurois craindre ſi elle pouuoit demeurer auec toy. Il faut par neceſſité ou qu'elle ne vienne point, ou qu'elle paſſe tout outre. C'eſt vne choſe fort difficile (diras-tu) de faire trouuer bon à noſtre ame, qu'elle vueille meſpriſer la vie. Ne vois-tu pas pour combien d'occaſions fort legeres on la meſpriſe ? L'vn s'eſt pendu deuant la porte de ſon amie : l'autre s'eſt ietté du toict de ſa maiſon en bas, pour ne voir plus longuement ſon maiſtre touſiours en cholere contre luy : & vn autre qui s'en eſtoit fuy, a mieux aimé ſe mettre vne dague dans le ſein, que d'eſtre ramené à ſon ſeruice. Ne penſes-tu point

La perſeuerance en l'eſtude reforme l'eſprit, & le rend plus raſſis: mais

On reçoit encore plus de plaiſir apres auoir quitté le ſens d'enfance: car

On apprend à meſpriſer les choſes legeres & fauſſes. Voire la mort meſmes. &

Comme on peut quitter ceſte vie. Et cõment la poſſeder.

que la vertu aura les meſmes effects, que peut auoir la crainte? Aucun ne peut ioüir d'vne vie bien aſſeuree, qui penſe trop affectionnément à la prolonger, & qui met entre ſes plus grands biens, d'auoir veu beaucoup de Conſuls. Penſe donc tous les iours à cecy, comme tu pourrois conſtamment, & ſans te faſcher, laiſſer ceſte vie: laquelle quelques vns embraſſent & ſuyuent de meſmes façons, que font ceux qui eſtans tombez dans vn torrent deſbordé, ſont portez par ſa violence contre des eſpines & des choſes aſpres. Pluſieurs perſonnes vont flottans miſerablement entre la frayeur de la mort, & les tourmens de la vie. Ils n'ont aucun deſir de viure, & ne ſçauent mourir. Fay donc que ta vie ſoit ioyeuſe, oubliant tout le ſoucy qu'elle te donnoit. Car aucun bien ne peut eſtre agreable à celuy qui ne reſout ſon ame à ne s'en ſoucier point, s'il le pert. Or il n'y a perte plus facile à ſupporter, que des choſes que nous ne pouuons plus deſirer, apres que nous les auons perduës. Endurcy toy donc, & t'exhorte contre tous les malheurs qui peuuent aduenir, meſmes aux plus grands ſeigneurs. Vn pupille & vn chaſtré firent le iugement de la teſte de Pompee: le Parthe cruel & inſolent, de celle de Craſſus. Caius Ceſar commanda que Lepidus preſentaſt ſon col à coupper à Decius mareſchal de ſon camp, & Ceſar le tendit apres à Cherea. La fortune n'a iamais donné aucune grandeur à vn homme, qu'elle ne luy ait fait autant de menaces que de promeſſes. Ne te fie point à ceſte bonaſſe, la mer ſe change & renuerſe en vn inſtant. En meſme iour les nauires s'abyſment au lieu où elles s'eſtoient ioüees. Penſe qu'vn voleur, vn ennemy te peut porter la dague à la gorge. Et ſans parler d'autres plus grands Seigneurs, ton eſclaue a puiſſance ſur ta vie & ſur ta mort. Ie dis que quiconque voudra meſpriſer ſa vie, il ſera maiſtre de la tienne. Remets en ta ſouuenance les exemples de ceux qui ſont morts par la trahiſon de leurs domeſtiques, ou par force ouuerte, ou par quelque ſecrette conſpiration: tu trouueras qu'il s'en faut peu, qu'il n'y en ait plus de tuez par la fureur de leurs ſerfs que par celle des Roys. Pourquoy regardes-tu donc, ſi celuy que tu crains eſt vn puiſſant Seigneur, veu qu'il n'y a pas vn qui n'ait le pouuoir de faire ce que tu crains? Mais ſi par fortune tu tombes au pouuoir des ennemis, le vainqueur commandera qu'on te meine, ſçauoir eſt, au lieu où tu allois touſiours. Pourquoy prens-tu plaiſir à te tromper, & pourquoy commences-tu de t'apperceuoir tant ſeulement à ceſte heure de ce que tu ſouffrois il y auoit long-temps? Ie dis cela; On te meine à la mort depuis l'heure que tu naſquis. Il faut ſouuent en noſtre entendement diſcourir de ces choſes, & autres ſemblables, ſi nous voulons attendre auec quelque tranquillité d'eſprit, ceſte heure derniere, la crainte de laquelle nous oſte le repos de l'ame en toutes autres heures de la vie. Mais pour mettre fin à ma lettre, apprens vne choſe qui m'a donné auiourd'huy beaucoup de plaiſir, & encore l'ay-ie cueillie dans les iardins d'autruy. Ce ſont de grandes richeſſes qu'vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature. Veux-tu ſçauoir que c'eſt, dont la nature veut que nous ſoyons contens? de ne ſouffrir point de faim & de ſoif, & de ne ſentir point de froid. Il n'eſt pas beſoin de s'aſſeoir dans les porches des ſuperbes maiſons, ny que tu ſouffres ces regards deſdaigneux, où aucun outrage couuert ſous ie ne ſçay quelle courtoiſie. Il n'eſt pas beſoin de ſe hazarder aux dangers de la mer, ny de ſuiure les armees. Ce que nature deſire, ne couſte guere à dreſſer. Il eſt tout appreſté. Le ſuperflus ne nous donne que peine & ſueur, nous fait vſer la robbe, nous fait enuieillir ſous vne tente de camp, nous fait aller ſuiure les bords des mers eſtrangeres. Ce qui nous doit ſuffire, nous le pouuons recouurer quand il nous plaiſt. Celuy ſe peut dire riche, qui s'accorde auec la pauureté.

Plutarq. és vies de Pompeius & Craſſus: Sueſtone en Caligula.

Dont l'inconſtance paroiſt en ce qu'il n'y a promeſſe qui ne ſoit contrequarree d'vne menace.

La meditation de la mort nous fait viure auec de la tranquillité d'eſprit. &

Nous apprend à reietter les ſuperfluitez de ceſte vie.

EPISTRE V.

Mauuaiſe couſtume de quelques vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout addonnez à la Philoſophie, portoient les cheueux longs, ne pignoient iamais leur barbe, auoient les ſourcils renfrongnez, eſtoient deſireux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encore quelques vns de noſtre temps.

IE ſouë grandement, & me reſioüis que toutes autres choſes meſpriſees, tu pourſuis opiniaſtrement tes eſtudes, & que tu ne penſes à rien tant qu'à te rendre tous les iours plus vertueux. Ie ne te veux pas ſeulement conſeiller de perſeuerer, mais ie t'en prie de bon cœur. Toutesfois ie te veux bien admonneſter que tu ne faces rien qui puiſſe eſtre trop remarqué, comme font ceux qui n'aiment pas tant le bien de leur ame, comme ils ſont d'eſtre regardez du peuple en la façon de leurs habillemens, ou en la maniere de leur viure. Fuy, ie te prie, à porter les cheueux longs, ſalles, mal-pignez, la barbe ſans aucun ſoin: fuy la hayne que quelques vns font ſemblant de porter à l'argent: fuy le coucher par terre, & tout ce que l'ambition peut ſuyure par vn chemin qui va au rebours de tous les autres. Ce nom de Philoſophie, pour ſi modeſtement qu'on la ſuyue, eſt aſſez hay de luy-meſmes. Mais quoy? ſi nous commençons de nous retirer de la commune façon de viure des hommes: que les actions de noſtre ame ſoient tant qu'on voudra au dedans du tout diſſemblables aux leurs, au moins noſtre viſage ſe doit accommoder au commun des autres. Ie ne veux point que noſtre robe reluiſe, ny qu'elle ſoit ſalle. Ie ne veux point que nous ayons de l'argent enrichy d'ouurages dorez par deſſus. Mais ne penſons pas auſſi que ce ſoit vne grande ſobrieté, de ne vouloir tenir ny or ny argent. Taſchons de mener vne meilleure vie, & plus ſaincte que celle du vulgaire, pluſtoſt que contraire au vulgaire. Autrement nous chaſſerons loing de nous, & rebuterons ceux que nous voulons reformer. Nous ferons auſſi qu'ils ne voudront rien imiter de noſtre vie, quand ils penſeront qu'il leur ſoit force d'imiter tout ce que nous faiſons. Le premier bien que la Philoſophie nous promet, c'eſt de ſçauoir conſentir auec nos citoyens, & d'entretenir l'humanité & la ſocieté, de laquelle la diuerſité de ceſte profeſſion nous ſepareroit. Prenons garde que ce que nous faiſons pour eſtre admirez du peuple, n'engendre pluſtoſt vne haine & vne riſee. Certainement nos intentions ſont de viure ſelon nature. Mais ceſte choſe contre nature de tourmenter ſon corps, de hayr la netteté qui ne couſte guere, ou ſuyure vne craſſeuſe nonchalance: & ſe nourrir non ſeulement de viandes de peu de prix, mais encores de viandes meſchantes & qui font horreur. Tout ainſi que c'eſt ſuperfluité de deſirer choſes trop delicates, auſſi c'eſt folie de reietter les choſes ordinaires, & qui ſe peuuent achepter auec peu d'argent. La Philoſophie demande la ſobrieté, & qu'on ſe contente de peu, mais non pas qu'on tourmente ſon corps: & encore la ſobrieté ne doit point eſtre du tout mechanique. C'eſt ceſte façon de viure qui me plaiſt. Accommodons noſtre vie entre les bonnes mœurs & les mœurs du vulgaire. Que tout le monde ait en admiration noſtre vie, & qu'il la cognoiſſe. Mais quoy? Ne ferons nous rien que ce que les autres font? N'y aura-il point quelque difference entre nous & eux? Si aura: il y en aura beaucoup. Faiſons que celuy qui nous controollera, cognoiſſe que nous ſommes fort diſſemblables au commun des hommes. Que celuy qui entrera dans noſtre maiſon, face plus de

Quelle doit eſtre la conuerſation & maniere de viure du Philoſophe, contre ceux qui ſous vne vaine apparence exterieure preſument auoir quelque choſe par deſſus le commun: leſquels,

Se penſans faire admirer s'expoſent en haine & riſee car

Ceſte vie auſtere & ſordide eſt contre nature, &

Contre la Philoſophie, qui ne veut point meſme de ſobrieté mechanique.

cas de nous, que de la richeſſe de nos meubles. C'eſt vne grande vertu à vn homme qui ſe contente autant d'vne vaiſſelle de terre, que ſi elle eſtoit d'argent. Mais ie ne l'eſtime pas moindre en celuy qui ſe ſçait ſeruir de la vaiſſelle d'argent comme d'vne vaiſſelle de terre. L'homme a le cœur bien laſche, qui ne ſçait ſupporter les richeſſes. Mais afin que ie te face part du profit que i'ay faict ce iourdhuy, i'ay trouué dans noſtre Hecaton, que la fin & le but de nos deſirs, peut beaucoup ayder aux remedes dont nous auons beſoin contre la peur. Tu n'auras iamais crainte d'aucune choſe, ſi tu ne ſouhaites iamais rien. Tu me demanderas comme il eſt poſſible que deux choſes ſi contraires puiſſent eſtre enſemble? Cela eſt vray (Lucilius mon amy) & iaçoit qu'il ſemble qu'elles ne ſoient point d'accord, elles ſont toutesfois iointes l'vne à l'autre. Car tout ainſi qu'vne meſme chaiſne tient liez le priſonnier & le ſoldat qui le garde: pareillement ces deux choſes ſi diuerſes l'vne de l'autre, marchent enſemble. La peur ſuit l'eſperance: & ie ne m'eſtonne pas qu'elles aillent ainſi: car l'vne & l'autre, eſt le tourment d'vn eſprit qui vit en ſuſpens, & l'vne & l'autre eſt le tourment d'vne attente faſcheuſe. Mais la principale cauſe de l'vne & de l'autre, c'eſt, que nous ne iettons point nos penſees aux choſes preſentes, mais nous les enuoyons bien loing au deuant de celles qui ſont à venir. Voila comment la prouidence, qui eſt le plus grand bien qui ſoit en la condition de la vie humaine, eſt changee en malheur. Les beſtes ſauuages fuyent aux dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux: & apres qu'elles en ſont eſchappees, elles ſont en toute ſeureté. Mais nous ſommes tourmentez & de l'aduenir & du paſſé. Beaucoup de biens que nous auons, nous apportent dommage. Car la memoire nous rameine le tourment de la crainte, & la preuoyance la fait venir auant le temps. Il n'y a pas vn qui ſoit ſi miſerable ſeulement par les choſes preſentes.

Qui ne ſouhaite rien, n'a iamais faute de rien.

Eſperance iointe auec crainte tourmente fort l'ame.

EPISTRE VI.

Il ſe reſioüiſt auec Lucilius, de ce qu'il cognoiſt que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des Philoſophes.

La cognoiſſance de ſes imperfectiõs & vices, eſt vn bon acheminemẽt à la vertu: & ceux qui les cognoiſſent mieux approchent le plus de la perfection.

IE cognois (Lucilius mon amy) que non ſeulement ie me rẽds meilleur, mais ie me transforme. Ie n'oſe toutesfois ny promettre, ny eſperer, qu'il n'y ait encore quelque choſe en moy, qui ait beſoin de changement. Pourquoy ne puis-ie auoir beaucoup de choſes, qui meritent d'eſtre ou corrigees, ou rabaiſſees, ou rehauſſees? C'eſt deſia vn ſuffiſant argument pour cognoiſtre que mon eſprit s'eſt changé en mieux, de ce qu'il recognoiſt ſes vices, leſquels il auoit auparauant ignorez. On ſe reſioüit auec quelques malades, quand ils ont ſenty leur mal. Ie ſerois donc tres-aiſe de te pouuoir faire part de mon changement ſi ſoudain i'euſſe commencé lors de conceuoir vne eſperance plus certaine de noſtre amitié: de ceſte vraye amitié, dis-ie, que ny l'eſperance, ny la crainte, ny le ſoin de l'vtilité ne peut rompre: de celle amitié auec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils prennent plaiſir de mourir. Ie t'en nommeray pluſieurs qui n'ont point eu faute d'amis mais faute d'amitié. Cela ne peut point aduenir, lors qu'vne pareille volõté attire les ames à vne ſocieté de deſirer les choſes hõneſtes. Pourquoy ne pourroit aduenir cela? c'eſt pource qu'ils ſçauent que toutes choſes leur ſont communes, voire leurs

plus grandes aduerſitez meſmes. Tu ne ſçaurois comprendre le bien & l'aduancement que ie ſens de iour en iour. Enuoye-moy donc (diras-tu) ces choſes qui ont eu tant de vertu ſur toy. Quant à moy, ie ne deſire rien plus, que de pouuoir tout verſer dans ton ſein. Car le plus grãd plaiſir que ie puis receuoir, c'eſt d'apprẽdre quelque choſe pour apres l'enſeigner. Il n'y a rien, pour ſi profitable, pour ſi excellent qu'il ſoit, qui me peuſt apporter plaiſir, ſi ie ne le ſçauois que pour moy-meſmes. Si on me vouloit donner la ſageſſe ſous telle condition que ie la tinſſe enfermee dedans moy, & que ie ne la peuſſe enſeigner à quelqu'vn, ie la refuſerois. La ioüiſſance d'aucun bien ne peut eſtre agreable, ſi on n'y reçoit quelqu'vn en compagnie. Ie t'enuoyeray donc les meſmes liures: & pour n'auoir pas beaucoup de peine à chercher par tout, ce qui te pourroit eſtre profitable, ie mettray des marques, afin que tu puiſſes incontinent te ietter ſur ceux que ie priſe & que i'admire le plus. Toutesfois & la viue voix, & la conuerſation, te pourroit porter plus de profit, que la lecture des liures. Il faut que tu viennes ſur le lieu. Premierement, parce que les hommes ſe fient plus à leurs yeux qu'aux oreilles. En outre parce que le chemin eſt trop long par les preceptes: mais il eſt court & a plus d'effect par les exemples. Cleanthes n'euſt iamais bien reſſemblé à Zenon, s'il ſe fuſt ſeulement contenté de l'oüir. Il a veſcu auec luy, & a veu comme il viuoit: il a remarqué ſes ſecrets, il a pris garde à tout ce qu'il faiſoit, pour voir s'il ſe conformoit à ſa façon de viure. Platon, Ariſtote, & toute la trouppe des ſages qui ont introduit tant de ſectes diuerſes, ont plus appris aux mœurs qu'aux paroles de Socrates. Ce n'a pas eſté à l'eſcolle, ç'a eſté en la compagnie d'Epicurus, que Metrodorus, Hermachus, & Polyænus ſe ſont rendus ſi grands perſonnages. Ie ne t'appelle point ſeulement pour faire ton profit, mais afin que tu puiſſes eſtre profitable. Nous nous aiderons beaucoup l'vn l'autre. Cependant, parce que ie te dois vne petite rente de ma iournee, ie te diray ce qui m'a auiourd'huy beaucoup pleu dans Hecaton. Tu demandes (dit-il) ce que i'ay appris? C'eſt d'eſtre amy de moy-meſmes. Il a gaigné beaucoup: il ne ſera iamais ſeul. *Aſſeure-toy que celuy qui eſt amy de ſoy-meſme, le ſera de tous.*

Ceux-là meſmes doiuent faire part de leurs graces aux autres.

La frequentation & les deuis communs auec les doctes & vertueux apportent plus ſolide inſtruction que la lecture.

Preuues par exemples de Cleanthes.

De Platon & d'Ariſtote.

Des diſciples d'Epicure.

Ainſi Seneque communique ſon ſçauoir à Lucilius.

EPISTRE VII.

Il apprend qu'il faut fuir les aſſemblees, les ſpectacles des ieux publicqs, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux-meſmes ſe rendre tels en nous hantant.

DEmandes-tu ce qu'il me ſemble que tu doiues principalement fuir? Les aſſemblees des hommes. Tu ne t'y pourrois encore ſeurement fier. Quand à moy ie confeſſe librement ma foibleſſe, ie n'en rapporte iamais les mœurs que i'y auois apportez en y allãt. Quelque choſe de ce que i'auois chaſſé dehors, reuient encore. Et comme ceux qu'vne longue maladie a tellement affoiblis, qu'ils ne peuuent ſortir dehors ſans rechoir en quelque mal: il en aduiẽt auſſi de meſmes en nous, de qui les ames cõmencent à reuenir d'vne longue maladie. La conuerſation & la hantiſe de pluſieurs, nous eſt fort contraire. Il n'y a pas-vn qui ne nous apporte quelque vice, ou qui ne l'imprime dans nous: ou, ſans qne nous y prenions garde, qui ne nous en ſoüille. Certainement tant plus l'aſſemblee du peuple eſt grande, tant plus elle eſt dangereuſe pour nous. Mais il n'y a rien de ſi dommageable aux bonnes

Pour eſtre orné de bonnes mœurs, il faut éuiter les grandes aſſemblees.

Les ieux & ſpectacles publicqs... car On n'en reuient que plus depraué. &

mœurs que de s'aller ſeoir aux ieux, & aux ſpectacles publicqs: car alors les vices, auec le plaiſir qu'on y prend, s'eſcoulent plus facilement dedans nous. Que penſes-tu que ie vueille dire? en reuiens-ie plus auaricieux, plus ambitieux, plus prodigue, i'en reuiens meſmes plus cruel, & plus inhumain, pour auoir eſté parmy des hommes. De fortune ie me trouuay aux ieux de midy, regardant les eſbats, les farceries, & les autres recreations qu'on dõnoit afin que la veuë des hommes ſe delaſſaſt de l'horreur du ſang humain qu'elle auoit veu reſpandre le matin. Mais ce fut tout le contraire: tous les combats qui s'eſtoient faits de deuant, au prix de cecy n'eſtoient que miſericorde & douceur. Mais maintenant laiſſant tous autres paſſe-temps à part, ce n'eſtoient que vrais meurtres: ils n'auoient rien pour parer aux coups, ils eſtoient deſcouuerts de tous les endroits du corps, ils ne tiroient iamais qu'ils ne ſe bleſſaſſent. Il y en a qui prenoient plus de plaiſir à voir cela, que de voir combattre les couples des gladiateurs ordinaires, ou celles que le peuple demãdoit. Pourquoy n'y prendroient-ils plus de plaiſir? Ils n'ont ny morion ny bouclier pour ſe couurir. Dequoy leur pourroit ſeruir la deffenſe? dequoy l'art, & l'adreſſe? ce ne ſont que vrais maſſacres. Au matin les hommes ſont expoſez aux ours & aux lyons: & à midi au peuple qui les auoit regardez. On commande à ceux qui auoiẽt tué, de combattre contre d'autres qui les tueront: on retiẽt celùy qui auoit eſté vainqueur, pour eſtre tué incontinent apres: la fin de ces cõbats eſt vne mort toute certaine: on y va à feu & à ſang. Cela ſe fait pendant que l'arene eſt vuide d'autres ieux. Mais quelqu'vn de ceux-là eſtoit voleur: qu'auoit-il merité: d'eſtre pendu. Il auoit tué vn homme pour auoir fait ce meurtre, il meritoit bien de ſouffrir ceſte peine. Mais toy qu'as-tu merité, miſerable d'aller voir cela? & oüir dire, Tuë, bruſle, foüette. Pourquoy ſe iette-il ſi laſchemẽt ſur les armes? pourquoy meur-til ſi poltronnemẽt? que ne meurt-il auec plus de gayeté de cœur? On les contraint à coups de foüets d'aller receuoir des playes: ils s'enferrent l'vn l'autre: les vns prennent les coups des autres, qu'ils s'entreiettent ſur leurs poitrines toutes nuës. Si les ieux ſont entremis, on fait cependant entre-couper la gorge à des hommes, afin qu'on ne demeure pas ſans rien faire. Ne conſiderez-vous pas, que les mauuais exemples redondent contre ceux qui les donnent? Rendez graces aux Dieux, au moins de ce que vous enſeignez d'eſtre cruel, à celùy qui ne le peut apprendre. Il faut retirer de telles aſſemblees du peuple vn eſprit ieune & tendre, & qui n'eſt pas encore bien aſſeuré à la vertu. On paſſe facilement à ce que pluſieurs font. Vne aſſemblee ſi diuerſe & diſſemblable aux mœurs de Socrates, de Caró & de Lelius, pourroit eſbranſler leur ame: tant s'en faut qu'aucun de nous, pour ſi bien que nous ramaſſions les forces de noſtre entendement, puiſſe reſiſter à la violence des vices qui nous aſſaillent parmy des troupes ſi grandes. Vn ſeul exemple de prodigalité ou d'auarice a eſté cauſe de beaucoup de mal. La compagnie d'vn friand qui mange à noſtre table, nous rend effeminez & delicats. Vn riche voiſin nous fait venir enuie d'auoir des biens. Vn compagnon meſchant noircit de ſa roüillure ſon compagnon, pour ſi blanc & net, pour ſi ſimple qu'il ſoit. Que penſes-tu à quoy puiſſent venir les mœurs ſur leſquelles on court d'vne impetuoſité publique? Il faut par force que tu leur reſſẽbles, ou que tu les hayſſes. Mais il faut fuir & l'vn & l'autre, afin que tu ne te rendes ſemblablable aux meſchans, parce qu'ils ſont en grand nombre: ou que tu ne te faces ennemy de pluſieurs, parce qu'ils ſont diſſemblables à toy. Retire-toy dans toy-meſmes le plus que tu pourras: ne hante que ceux qui te peuuent faire plus vertueux. Ne reçois en ta compagnie que ceux que tu peux rendre meilleurs. C'eſt vn mutuel office que l'vn fait à l'autre. Les hõmes s'apprennent eux-meſmes, quand ils

Les duels des gladiateurs Romins n'eſtoiẽt qu'aiguillons à cruauté.

C'eſt vne impertinente repartie, dire qu'auſſi bien auoiẽt-ils d'ailleurs merité la mort.

Ces ſpectacles ne doiuent eſtre permis aux ieunes gens, comme eſtans de mauuais exemples.

La hantiſe des vertueux eſt d'vne treſvtile efficace à toutes perſonnes.

en enſeignent d'autres. Il ne faut donc point que la gloire de faire cognoiſtre ton eſprit, te face ſortir aux aſſemblees publiques, pour reciter deuant eux quelque œuure que tu auras faicte, ou pour diſputer. Ce que ie te conſeillerois, ſi ton eſprit ſe pouuoit accommoder à celuy du peuple. Il n'y a pas-vn d'entre eux qui te peuſt entendre. Tu en pourras rencontrer ſeulement vn ou deux: & encore te faudra-il façonner celuy-là, & l'inſtituer à ta capacité. Pourquoy donc (diras-tu) auray-ie appris tout ce que ie ſçay? Ne crain point d'auoir perdu ta peine: c'eſt pour toy meſmes que tu l'as appris. Mais afin que ie n'aye rié appris auiourd'huy pour moy ſeulement, ie te veux faire part de trois belles ſentences qui ſe ſont preſentees à moy preſque ſur ce meſme propos. Democritus diſoit, Vn ſeul me vaut autant que tout vn peuple: & tout vn peuple ne m'eſt qu'vn homme ſeul. Celuy (quel qu'il fuſt) reſpondit auſſi fort bien, (parce que l'autheur qui l'a dit eſt incertain) quand on luy demanda, pourquoy il prenoit tant de peine d'enſeigner vn art qui ne profiteroit qu'à peu de perſonnes? Peu de perſonnes (dit-il) me tiennent lieu de pluſieurs. C'eſt aſſez qu'vn tout ſeul, c'eſt aſſez qu'il n'y ait pas-vn. Mais ceſte troiſieſme ſentence eſt la plus belle de toutes. Epicurus eſcriuant à vn ſien compagnon d'eſtudes, I'eſcris cecy, (dit-il) non pour ſeruir à pluſieurs, mais à toy: car l'vn de nous ſert à l'autre d'aſſez grand auditoire. Il faut bien grauer ces choſes dans noſtre memoire, afin que tu puiſſes meſpriſer le plaiſir & la volupté qui procede du iugement & conſentement de pluſieurs. Beaucoup d'hommes te loüent: mais quelle choſe as-tu, dont tu puiſſes plaire? Si tu es tel que pluſieurs penſent que tu ſois, il faut qu'ils regardent tes biens dedans ton ame.

Il vaut mieux eſtre approuué de peu de perſonnes qui meritent que du iugement volage d'vne populace.

EPISTRE VIII.

On pourroit penſer que Seneque fuſt contraire aux autheurs de ſa ſecte, quand il conſeilloit à Lucilius, qu'il quittaſt tous affaires, & qu'il fuiſt la frequentation preſque de toutes perſonnes, pour aimer le repos d'eſprit & la ſolitude. Car Zenon & Chryſippus, & les plus grands d'entre les Stoïciens preſchoient qu'il falloit prendre le ſoing & gouuernement de la choſe publique, & que le ſage ne deuoit pas vieillir au repos. Mais Seneque dit qu'il ne veut prendre ce conſeil pour ſoy, ny le bailler à pas-vn, de s'adonner à l'oiſiueté & à la faineantiſe. Il apprend toutesfois qu'il faut ſe retirer à part: afin que l'exemple des meſchans, le nombre deſquels eſt fort grand, ne nous plonge dans leurs vices: & quitter le ſoin de tous autres affaires pour nourrir l'eſprit au repos pendant lequel le ſage pourra mettre par eſcrit les preceptes de la Philoſophie. Car le vice de ceux qui font cela, porte beaucoup plus de fruict à toutes ſortes d'hommes, que ſi s'eſtans addonnez aux affaires du Palais, & aux plaidoiries, ils deſpendoient tout le temps à des choſes legeres, qui n'appartiennent aucunement à ce qui peut rendre la vie de l'homme bien-heureuſe.

TV me commandes (dis-tu) de fuyr les aſſemblees, de me retirer à part, & me contenter que ie ſçache moy ſeul ce que ie fais. Que ſont deuenus vos beaux enſeignemens, qui commandent de mourir en faiſant touſiours quelque choſe? Quoy? te ſemble-il que cependant ie demeure aſſis? Ie me ſuis retiré, i'ay fermé les portes, afin que ie puiſſe profiter à pluſieurs. Ie ne paſſe point vn ſeul iour en oiſiueté: ie donne vne partie de la nuict à mes eſtudes: ie ne cherche pas le ſommeil, mais i'attens qu'il me ſurprenne. Ie tiens mes yeux laſſez, & ennuyez de trop veiller ſur la beſongne, iuſques à ce qu'ils n'en peuuent plus. Ie me ſuis retiré, non feu-

Encore que le ſage & vertueux ſe tire loin de la preſſe, ſi ne laiſſe il pas de trauailler pour ſon prochain, & pour la poſteriré.

lement de la compagnie des hommes, mais de toutes affaires, & tout premierement des miennes: ie ne trauaille que pour ceux qui viendront apres moy. I'eſcris quelques choſes qui leur pourront eſtre vtiles: ie leur laiſſe par memoire des admonitions qui leur ſeront ſalutaires, comme des receptes de quelques bons medicamens, ayant experimenté la vertu que elles auoient ſur mes vlceres: leſquels ſi ie n'ay peu entierement guarir, au moins les ay-ie gardez de croiſtre. I'enſeigne le chemin, dans lequel ie m'eſtois eſgaré & laſſé, & le fouruoyement duquel ie n'ay recognu que trop tard. Ie crie, Gardez vous de ce qui eſt agreable au vulgaire, & de ce que la fortune donne. Craignez les biens qui vous aduiennent d'auenture tenez-les pour ſuſpects. Les beſtes ſauuages, & les poiſſons ſe prennent ſous l'eſperance de quelque choſe qui leur plaiſt. Penſez-vous que ce ſoient des preſens de fortune? ce ſont des embuſches. Celuy d'entre nous qui voudra mener vne vie bien aſſeuree, doit fuyr le plus qu'il luy ſera poſſible, ces biens couuerts de glu: dans leſquels nous ſommes ſi miſerablement trompez, que quand nous les penſons tenir, ils nous tiennent. Ceſte courſe que nous prenons, nous iette dans vn precipice. La fin d'vne vie ſi haut eſleuee, c'eſt de tomber en bas. Outre ce qu'il n'eſt pas poſſible de s'arreſter quand les richeſſes nous font rouller hors du vray chemin. Tien-toy debout, ou fuy-t'en. Ceux qui ſont ainſi, la fortune ne les renuerſe point, mais elle les pouſſe la teſte premiere, & les renuerſe contre terre. Tien donc ceſte reigle de viure, qui te ſera ſalutaire & profitable, de ne nourrir ce corps plus delicatement qu'il ne ſera de beſoin pour l'entretenir en vne bonne ſanté. Il le faut traicter rudement, afin qu'il ne refuſe point d'obeyr à l'ame. Il faut ſeulement que la viande puiſſe appaiſer la faim, le boire eſtancher la ſoif, la robbe chaſſer le froid, & que la maiſon nous ſerue de deffence contre ce qui pourroit nuire au corps. Il ne ſert de rien qu'elle ſoit baſtie de gazons, ou de pluſieurs ſortes de pierres portees de pays eſtrangers. Sçaches qu'vn homme eſt auſſi bien à ſon aiſe couuert de chaume, comme d'or. Meſpriſe tout ce que le trauail ſuperflu peut dreſſer pour ſeruir, d'ornement & d'embelliſſement. Souuienne-toy qu'apres l'eſprit il n'y a rien en toy qu'on doiue admirer: & que s'il eſt grand il n'y a rien qui luy puiſſe ſembler grand. Si ie parle ainſi auec moy-meſme, ſi ie parle ainſi auec ceux qui viendront apres moy, ne te ſemble-il point que ie te face plus de bien, que ſi i'eſtois prié d'eſtre caution, que ſi ie ſignois vn teſtament auec mon cachet, ou ſi ie preſtois ma main & ma parole dans le Senat à celuy qui pourſuiuroit vne dignité? Croy-moy, ceux qui ſemblent ne faire rien, ou bien peu, ſont ceux qui font les actes les plus grands: ils manient les choſes humaines & diuines tout enſemble. Mais il faut mettre fin à noſtre diſcours: il faut, comme ie me ſuis reſolu, de payer quelque choſe pour la rente accouſtumee de mon epiſtre. Ce ne ſera pas de ma bourſe, ie ne ceſſe point encore de piller Epicure, dans lequel i'ay leu auiourdhuy ces mots: Il faut que tu ſerues à la Philoſophie pour ioüir d'vne vraye liberté. N'attens point au lendemain. Celuy qui s'eſt du tout aſſubiecti & donné à elle, a bien toſt faict le tout pour eſtre affrãchi. Car ſeulement ſeruir à la Philoſophie, c'eſt eſtre en liberté. Il pourra eſtre que tu me demanderas, pourquoy ie vay prendre ces belles ſentences pluſtoſt aux liures d'Epicure que des noſtres. Mais qui empeſche que tu ne puiſſes eſtimer ces paroles d'Epicure eſtre communes & publiques? Combien de Poëtes ont dit ce que les Philoſophes deuoient dire, ou cela meſmes qu'ils ont dit? Ie ne parleray point des Tragiques, ny de nos Comedies Romaines: car elles ont auſſi quelque ſeuerité, & marchent au milieu d'entre les Comedies Grecques, & les Tragedies. Combien de beaux vers & tres-elegans ſont eſcripts par les ioüeurs de farces? Combien de

Il fuit l'oiſiueté, & meſpriſe neantmoins ceſte vie tumultueuſe, luy preferant la contemplatiue.

Enſeigne que le corps pour ſa ſanté ne veut eſtre nourri delicatemẽt, & que

L'eſprit ſeul doit eſtre cultiué. car

Au moyen d'iceluy on ſe rend capable de toutes choſes d'ailleurs. La Philoſophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté.

beaux mots de Publius ſe pourroient dire non ſeulement par les ioüeurs qui montent nuds pieds, mais auec des brodequins, ſur les eſchafaux? Ie reciteray vn de ſes vers, parce qu'il appartient & depend de la Philoſophie, & meſmes du propos que nous auions maintenant entre mains, par lequel il nie qu'il faille faire eſtat des biens de fortune, comme s'ils eſtoient à nous:

Les autres biẽs fortuits ne sõt point proprement noſtres.

Ce bien n'eſt pas à nous qui nous vient par ſouhait.

Ie me ſouuiens de t'auoir ouy dire ceſt autre vers qui n'eſt pas de beaucoup meilleur, mais plus contraint toutesfois:

Cela ne peut eſtre tien
Que la fortune a fait tien.

Ie ne veux point oublier encore ceſte meilleure parole, que i'ay appriſe de toy:

Le bien qu'on peut donner ſe peut auſſi rauir.

Ie ne veux pas que ces deux-là me tiennent lieu de payement, car ie les ay pris de ta bourſe.

EPISTRE IX.

Il monſtre que l'homme ſage, encore qu'il ſoit content de ſoy-meſme, à beſoin d'vn amy. Et en fin pour vn petit preſent, qu'il a accouſtumé de faire au fonds de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure.

TV deſires ſçauoir, ſi Epicure a iuſtement repris en quelque epiſtre, ceux qui ſouſtiennent que le ſage ſe contente de ſoy-meſmes tout ſeul, & que pour ceſte raiſon il n'a pas beſoin d'vn amy. Cela eſt reproché à Stilpon par Epicure, & à ceux qui pẽſent q̃ le ſouuerain biẽ ſoit d'auoir vne ame qui ne ſouffre aucune paſſion. Nous tomberions en ambiguité, ſi nous voulions elegamment ſignifier par vn ſeul mot, ce que les Grecs nomment Apathie, & l'appeller Impaſſibilité: d'autant qu'on pourroit par ce mot entendre le contraire de ce que nous voulons dire. Car nous voulons parler de celuy qui reiette loing le ſentiment de tout mal: on entendroit que ce fuſt de celuy qui ne pourroit ſupporter aucun mal. Regarde dõc s'il vaudroit mieux dire, vne ame qui ne peut receuoir aucune playe: ou vne ame qui ne ſent du tout rien. C'eſt la difference qui eſt entre nous & eux: car noſtre ſage ſurmõte toutes les faſcheries, mais il les ſent: & le leur, ne les veut point ſeulement ſentir. Nous auons bien cela de commun enſemble, que le ſage eſt content de ſoy-meſme tout ſeul: mais il veut auoir vn amy, vn voiſin, vn homme qui luy tienne compagnie, encore que tout ſeul il puiſſe ſuffire à ſoy-meſmes. Voy, ie te prie, combien il eſt content de ſoy, & cõme il eſt encore quelquesfois cõtent d'vne partie de ſoy. Si quelque maladie, ou ſi ſon ennemy luy a fait perdre la main, ſi quelque malheur luy a creué vn œil, le reſte de ſa perſonne luy ſuffira. Il ſera auſſi ioyeux eſtant manchot, & ayant perdu vn membre, comme quand il eſtoit tout entier. Il ne trouue point à dire ce qui luy defaut. Il aime mieux toutesfois que rien ne luy de-

Quel eſt le contẽtement du ſage des Stoïques, & enquoy il differe d'auec les autres ſages.

Il ne peut eſtre ſans amy.

faille. Ainſi le ſage eſt content, non point qu'il vueille viure ſans quelque amy, mais il veut pouuoir viure ſans luy. Et ce que ie dis pouuoir, ſe doit entendre, que s'il le perd, il n'en ſent aucune triſteſſe, mais il ne ſera iamais ſans amy. Il eſt en ſa puiſſance d'en recouurer incontinent vn autre. Comme ſi Phidias auoit perdu vne ſtatuë, il en peut tout auſſi toſt refaire vne autre, pareillement ceſt ouurier qui ſçait ſi bien faire les amitiez, en mettra vne autre au lieu de celuy qu'il aura perdu. Demandes-tu comment il pourra ſi toſt faire vn amy? Ie te le diray, pourueu que nous ſoyons d'accord d'vne choſe, ſçauoir eſt, que ie te paye tout preſentement ce que ie te dois, & que pour raiſon de ceſte epiſtre tu me tiennes quitte de la pareille. Hecaton dit, Ie t'apprendray vne recepte d'amour ſans breuuage, ſans herbes, ſans enchantement d'aucune ſorciere: Aime ſi tu veux eſtre aimé. Car non ſeulement l'vſage d'vne ancienne & certaine amitié, apporte beaucoup de contentement, mais le commencement & la pourſuitte d'vne nouuelle amitié eſt auſſi agreable. La difference qu'il y a entre vn laboureur qui couppe la moiſſon, & celuy qui ſeme, ceſte meſme difference eſt entre celuy qui a deſia faict vn amy, & celuy qui eſt apres à le faire. Le Philoſophe Attalus ſouloit dire qu'il y auoit plus de plaiſir à faire vn amy, que de l'auoir deſia tout fait: comme vn ouurier a plus de plaiſir de faire vne peinture que de l'auoir faicte. Car la peine qui eſt employee ſur l'ouurage, porte vn fort grand plaiſir, pendant qu'on eſt apres la beſongne. Celuy qui a deſia retiré la main d'vn ouurage acheué, n'y prend pas tant de plaiſir. Il iouït maintenant du fruict de ſon art: mais il ioüiſſoit de l'art meſmes, lors qu'il peignoit. La ieuneſſe de nos enfans nous porte plus de profit, mais leur enfance nous eſtoit plus douce. Reuenons à noſtre diſcours. Le ſage donc, encore qu'il ſoit content de ſoy, ſi eſt-ce qu'il veut auoir vn amy, quand ce ne ſeroit pour autre conſideration, que pour practiquer l'amitié, & pour ne ſouffrir point qu'vne ſi grande vertu luy demeure ocieuſe: Non point pour la raiſon qu'Epicure alleguoit dans ceſte meſme epiſtre, afin qu'il ait vn amy qui ſe tienne au cheuet de ſon lict quand il ſera malade, & qui luy puiſſe aider, ou quand il ſera priſonnier, ou quand il ſera tombé en pauureté: mais pour auoir vn amy aupres duquel il puiſſe eſtre luy meſmes, quand ceſt amy deuiendra malade, ou pour le pouuoir mettre en liberté, quand l'ennemy le tient priſonnier aux fers. Celuy qui ne regarde ſeulement qu'à ſoy, & qui ſur ceſte intention baſtit vne amitié, penſe treſ-mal, & acheuera comme il a commencé. A-il acquis vn amy pour le tirer des fers quand il ſera priſonnier? Il n'orra pas ſi toſt le bruit de la chaiſne, qu'il s'en reculera. Ce ſont des amitiez, comme on dit, pour quelque temps. Celuy qui n'a eſté pris que pour noſtre vtilité, ne ſera agreable que pour autant de temps que nous pourrons tirer profit de luy. C'eſt pourquoy les amis ſont à trouppes à l'entour de ceux à qui la fortune fleurit: mais il n'y a qu'vn deſert vuide à l'entour de celuy qui eſt ietté par terre. Les amis fuyent loing des lieux où ils deuroient faire preuue de leur amitié. C'eſt pour cela auſſi qu'on a veu tant de meſchans exemples, des vns qui par crainte fuyent loing de leurs amis, & des autres qui par crainte les trahiſſent. Il faut par neceſſité que la fin reſſemble au commencement. Si quelqu'vn a commencé d'eſtre amy, parce qu'il luy eſtoit profitable de l'eſtre, ſans doute il prendra plaiſir de faire pour de l'argent quelque choſe contre l'amitié, & meſmement s'il penſe qu'il y ait aucun autre loyer qui nous doiue plaire en l'amitié que l'amitié ſeule. Pour quelle autre raiſon dõc veux-ie chercher vn amy? Afin que i'aye quelqu'vn pour qui ie puiſſe mourir, que ie puiſſe ſuyure en ſon exil, à la mort duquel ie me puiſſe oppoſer, & y employer la mienne propre. Car cela que tu deſcris, c'eſt pluſtoſt vn trafic qu'vne amitié: lequel

Vertu neantmoins pour-uoir viure ſans luy: & L'vn perdu il en remplace aiſément vn autre.

Moyens de le faire en peu de tẽps.

A quel deſſein le ſage deſire auoir vn amy. Contre la raiſon d'Epicure.

Dont la foibleſſe appparoiſt en ce que la pluſpart des amis ne ſentrecognoiſſent plus és afflictions.

Pour quel deſſein il faut auoir des amis.

ne penſe

ne penſe qu'au profit, lequel ne regarde qu'à ce qu'il y pourra gagner. La paſſion des amoureux a ſans doute quelque reſſemblance à l'amitié. Mais tu pourrois dire que c'eſt vne amitié furieuſe. As-tu veu iamais qu'vn homme deuint amoureux pour ſon profit, ou pour ſon ambition, ou pour ſa gloire? Ceſt amour-là, meſpriſant toutes autres choſes, bruſle les cœurs pour ſoy-meſmes, pour le ſeul deſir d'vne beauté, & ſous l'eſperance qu'il ſera auſſi mutuellement aimé. Et que ſeroit-ce donc, voudrois-tu dire, qu'vne affection vilaine fuſt conceuë par vne occaſion plus honneſte que l'amitié? Il n'eſt pas queſtion (diras-tu) maintenant de cela, à ſçauoir-mon ſi l'amitié ſe doit deſirer pour elle-meſme, ou pour quelque autre choſe eſtrangere. Car ſi elle doit eſtre deſiree pour l'amour d'elle-meſme, celuy qui eſt content de ſoy-meſme, ſe peut approcher de telle amitié. Comment donc s'en deura-il approcher? Comme d'vne choſe tres-belle, ſans eſtre pouſſé d'aucun profit, & ſans eſtre eſtonné ou rebuté d'aucun changement de fortune contraire. Celuy oſte toute la maieſté de l'amitié, qui ne la pourchaſſe que pour les heureux ſuccez. Le ſage eſt content de ſoy. Quelques-vns, (Lucilius mon amy) interpretent fort mal cela. Ils chaſſent le ſage de tous lieux, ils le veulent contraindre à demeurer dans ſa ſeule peau. Il faut diſtinguer, que c'eſt que ceſte parole nous promet, & iuſques où elle s'eſtend. Le ſage eſt content de ſoy, pour viure bien & heureuſemẽt, mais non pas pour viure: car pour cecy il a beſoin de beaucoup de choſes, mais pour cela il ne faut qu'vne ame ſage, vn courage grand, & qui meſpriſe la fortune. Ie te veux enſeigner auſſi la diſtinction de Chryſippus. Il dit que le ſage n'a beſoin d'aucune choſe, & que toutesfois il a faute de pluſieurs choſes: au contraire, le fol n'a beſoin de rien, parce qu'il ne ſçait vſer d'aucune choſe, mais il a faute de tout. Le ſage a beſoin de ſes mains, de ſes yeux, & de beaucoup de choſes qui ſont neceſſaires tous les iours à ſon vſage: mais il n'a faute d'aucune choſe: Car auoir faute, eſt ſigne de neceſſité: mais le ſage n'a neceſſité de rien. Parquoy encore qu'il ſoit content de ſoy-meſmes, il a beſoin d'auoir des amis. Il deſire d'en auoir en grand nombre, non pas pour viure heureuſement: car ſans amis il peut heureuſement viure. Le bien ſouuerain ne cherche point des inſtrumens de dehors, il s'entretient dans ſa maiſon, il depend tout de ſoy. Il commenceroit d'eſtre ſubiect à fortune, s'il cherchoit hors de ſoy quelque partie de ſoy. Mais quelle pourra eſtre la vie du ſage, ſi eſtant mis en priſon, il eſt delaiſſé de ſes amis, s'il eſt abandonné tout ſeul en quelque pays eſtranger, s'il eſt retenu en vne longue nauigation, ou s'il eſt ietté ſur le bord d'vn pays deſert? Elle ſera pareille à celle de Iupiter, quand ce monde ſe reſoudra, & que le Ciel & la terre ſeront confus & meſlez en vn, & que ceſſant la nature de rien faire pour quelque peu de temps, il ſe repoſera en ſoy, du tout arreſté à ſes propres penſées. Le ſage fait quelque choſe de ſemblable à cela. Il ſe cache dans ſoy-meſmes, il eſt auec ſoy-meſmes, & auſſi longuement qu'il peut ordonner luy ſeul de ſes affaires, ſelon ſa volonté & iugemẽt, il eſt content de ſoy. Il prend femme, encores qu'il peuſt viure content tout ſeul: il fait des enfans, encores qu'il ſe contente de ſoy. Et toutesfois il ne pourroit viure s'il eſtoit contraint de viure ſans la compagnie d'vn homme. Le deſir naturel le contraint de faire amitié, & non le profit. Car comme le deſir & la douceur des autres choſes eſt née auec nous, tout ainſi l'eſt celle de l'amitié. Comme nous hayſſons la ſolitude, ainſi la douceur de la compagnie nous eſt agreable. Comme la nature rend l'homme, aimable a l'homme il y a pareillement quelque aiguillon en cela qui nous fait rechercher les amitiez. Neantmoins encore qu'il aime infiniement ſes amis, qu'il les tienne auſſi chers que ſoy-meſmes, voire encore qu'il en face ſouuent plus de compte que de ſoy, il

Amitiez trompereſſes, qui reſſemblent aux paſſions amoureuſes.

Cõme il faut entẽdre que le ſage eſt content de ſoy.

C'eſt pour viure heureuſement. Quelles choſes ſont requiſes pour ceſt effect.

Comme il faut auſſi prendre le dire de Chryſippus, touchant ce poinct. &

Comme le ſage conforme ſa vie en aduerſité.

Pourtraict du ſage Stoïque.

Diog. Laert. en la vie d'iceluy.

bornera ce bien dans ſoy-meſmes. Il dira ce que Stilpon dit, ce Stilpon que l'Epiſtre d'Epicure reprend. Car voyant ſa ville priſe, ayant perdu ſes enfans & ſa femme, ſe ſauuant de ceſt embraſement public, tout ſeul, & toutesfois heureux, luy eſtãt demandé par Demetrius, qui fut, à cauſe de pluſieurs villes qu'il auoit priſes, ſurnommé Poliorcetes, s'il auoit rien perdu: I'ay (dit-il) tous tes biens auec moy. Voy donc comment ceſt homme vertueux & vaillant ſurmonta la victoire meſmes de l'ennemy de ſa patrie. Ie n'ay (dit-il) rien perdu. Il mit Demetrius en doute, s'il eſtoit victorieux ou non. Tous mes biens ſont auec moy: la iuſtice, la vertu, la temperance, la prudence, & encores cela, de ne conter entre les biens ce qui luy pouuoit eſtre rauy. Nous auons en admiration quelques beſtes qui paſſent à trauers le feu ſans ſe faire aucun mal: mais combien eſt plus admirable ceſt homme qui eſt paſſé ſain & ſauue par les armees, par les feux, & par tant de ruines? Tu vois qu'il a eſté plus facile de vaincre tout vn peuple, que de vaincre vn ſeul homme. Ceſte parole luy eſt commune auec le Stoïque: car ceſtuy-cy porte pareillement ſes biens à trauers des villes bruſlees; il eſt content de ſoy-meſmes; il borne ſa felicité par ceſte marque-là. Et afin que tu ne penſes que nous ſoyons ſeuls qui nous vantons de ces genereuſes paroles, Epicure meſmes qui ſe courrouce tant contre Stilpon, a prononcé vne parole ſemblable, laquelle tu prendras en bonne part, iaçoit que i'aye deſia rayé ceſte iournee de mon compte: S'il y a aucun à qui les biens qu'il a, ne ſemblent eſtre fort grands, encores qu'il fuſt ſeigneur de tout le monde, il eſt toutesfois miſerable. Ou ſi tu penſes qu'il fuſt mieux dit en ceſte façon, (car il faut prendre garde de n'eſtre pas ſubiect aux parolles, mais au ſens:) Celuy eſt miſerable, qui ne s'eſtime tres-heureux, encore qu'il commandaſt ſur tout le monde. Et afin que tu ſçaches que ce ſens eſt commun, & que c'eſt nature qui le nous apprend, tu le trouueras dans vn Poëte comique,

Epicure meſme ſouſtigne la doctrine des Stoïques, touchant le contentement du ſage.

Celuy n'eſt pas heureux qui ne penſe pas l'eſtre.

Car que te ſert-il en quel eſtat tu ſois, ſi tu as opinion d'eſtre mal-heureux? Que ſera-ce donc, diras-tu, ſi ceſtuy-cy qui a ſi vilainement amaſſé des richeſſes, & ſi ce maiſtre d'vn ſi grand nombre d'eſclaues, qui eſt toutesfois luy meſmes eſclaue d'vne infinité de perſonnes: ſe veut dire bien-heureux? ſera-il pour ſon dire bien-heureux? Il faut ſçauoir non ſeulement ce qu'il dit, mais ce qu'il en penſe, & non ſeulement ce qu'il en penſera pour vn ſeul iour, mais ce qu'il en penſe certainement tous les autres iours de ſa vie. Toutesfois il ne faut pas que tu ayes peur qu'vne choſe ſi excellente ne puiſſe arriuer à vne perſonne qui en ſoit indigne. Il n'y a que le ſage qui ſe plaiſe aux choſes ſiennes. Toute folie ſe deſdaigne & deſplaiſt à ſoy-meſme.

EPISTRE X.

Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle eſt pernicieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. En fin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu.

Le ſage cherche la ſolitude, pource

CE que i'ay dict eſt vray, ie ne veux point changer d'opinion, fuy les grandes aſſemblees, fuy les petites, fuy encor vn homme tout ſeul. Ie n'en trouue pas-vn

en la compagnie duquel ie te puiſſe fier. Voy combien mon iugement va loin: i'oſe te fier à toy-meſmes. Crates, comme on dit, auditeur de ce meſme Stilpon, duquel nous auons parlé en la precedente Epiſtre, ayant veu vn ieune garçon ſe promenant retiré à part, luy demanda qu'il faiſoit-là tout ſeul? Ie parle (dit-il) auec moy. Aduiſe bien, ie te prie, (reſpondit Crates,) & pren garde que tu ne parles point auec vn mauuais garçon. Nous auons accouſtumé de faire garder ceux qui portent impatiemment la mort de leurs amis, ou qui ſont peureux, afin qu'en ſe voyans ſeuls ils n'vſent mal de la ſolitude. Il n'y a pas-vn de ces perſonnes mal-aduiſées qu'on doiue laiſſer tous ſeuls en la garde d'eux-meſmes. C'eſt à ceſte heure-là que quelques mauuais conſeils leur paſſent par la fantaſie: c'eſt à ceſte heure-là qu'ils baſtiſſent quelque meſchant deſſein, ou contre eux-meſmes, ou contre quelque autre perſonne: c'eſt lors qu'ils s'appreſtent à quelque mauuais deſir. Tout ce que leur ame tenoit caché, ou par honte, ou par crainte, c'eſt lors qu'elle le tire dehors: c'eſt alors qu'elle aiguiſe ſa temerité, qu'elle reueille ſes vilains appetits, & qu'elle eſchauffe ſa cholere. Finalement l'homme fol perd alors toute la commodité qui eſt en la ſolitude, ſçauoir eſt de ne fier ſes ſecrets à pas-vn, & de ne craindre aucun qui le puiſſe deſcouurir. Il s'accuſe & ſe trahit luy-meſmes. Penſe donc que c'eſt que i'eſpere de toy, ou bien que c'eſt que ie m'en puis promettre: car l'eſperance eſt le nom d'vn bien incertain. Ie ne trouue pas-vn auec lequel i'aime mieux que tu ſois, qu'auec toy-meſmes. Ie me ſouuiens de quelle grandeur de courage quelques paroles t'eſchaperent, & de quelle conſtance elles eſtoient pleines: ie m'en reſioüis incontinent, ie dis lors en moy-meſmes: Ce ne ſont point paroles dites du bout des léures ſeulement: ces propos ſortent du profond du cœur. Ceſtuy-cy n'eſt pas vn homme vulgaire, il ne penſe qu'au bien de tout le monde. Parle touſiours de ceſte façon, vy de ceſte façon. Pren garde que rien ne te puiſſe eſtonner. Encore que tu quittes aux Dieux les biens que tu leur auois cy-deuant demandez, fay-leur-en encore demande de tout nouueaux. Prie-les de te donner vn bon entendement, vne bonne ſanté d'ame, & apres vne bonne ſanté au corps. Pourquoy ne ferois-tu ſouuent ceſte priere? Demãde à Dieu hardiment, tu ne luy peux rien demãder qu'il luy faille emprunter d'autruy. Mais afin que ſuiuant ma couſtume ie t'enuoye mon Epiſtre auec quelque petit preſent, ce que i'ay trouué dans Athenodorus, eſt veritable: Sçache que tu ſeras eſchappé à tous tes mauuais deſirs, quand tu ſeras paruenu à ce poinct, que tu ne demanderas rien à Dieu, ſinon ce que tu luy pourrois demander en la preſence de tout le monde. Mais combien eſt grande maintenant la folie des hõmes? Ils font tout bas des prieres vilaines & des-hõneſtes. Si quelqu'vn veut approcher ſon oreille pour les ouyr, ils ſe taiſent tout court. Ils oſent bien dire des choſes à Dieu, qu'ils ne voudroient point que les hommes ſçeuſſent. Aduiſe, ſi pour leur grand bien on ne leur pourroit pas commander cecy: Vy tout ainſi deuant les hommes, comme ſi Dieu le voyoit, & parle tout ainſi auecque Dieu, comme ſi les hommes l'entendoient.

qu'elle luy aide, & le fol la fuit, pource qu'il en abuſe.

Doctrine touchant ce qu'il faut demander à Dieu. & Reprehenſion de ceux qui forment mal leurs prieres, ou qui requierent choſes illicites.

EPISTRE XI.

Il veut monſtrer qu'il a bonne eſperance de quelque amy de Lucilius, lequel toutesfois à ſon aduis, encore apres qu'il ſera paruenu à la perfection de ſageſſe, ne perdra iamais ceſte grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilanie. C'eſt qu'ils ſe doiuent propoſer deuant les yeux quelque grand & vertueux perſonnage, ſur lequel ils ietteront touſiours leur penſee, & s'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien, encore qu'ils ſoient ſeuls, qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vne exemple pareil en l'Epiſtre xxv.

La pudeur que demonſtre vn viſage rougiſſant, fait cõceuoir de belles eſperances d'vn ieune homme.

CE tien amy a parlé auec moy. Ie l'ay trouué de belle eſperance : ſon premier propos m'a fait cognoiſtre combien il auoit l'ame belle, & l'entendemẽt bon, & combien il auoit deſia profité. Il nous a dõné vn bon gouſt, duquel ie penſe qu'on ne ſera pas trompé. Car il n'auoit pas eu loiſir de penſer à ce qu'il nous a dit, parce que ie l'auois pris de court. Quand il reuenoit à ſoy, il ne pouuoit chaſſer la honte qu'il auoit (qui eſt vn fort bon ſigne en vn ieune homme) tant la rougeur luy eſtoit montee au viſage. Ceſte honte, comme ie puis cognoiſtre, le ſuiura encore apres qu'il ſe ſera raſſeuré, apres qu'il aura deſpoüillé tous ſes vices, & qu'il ſera entierement deuenu ſage: parce que les vices naturels, ſoient-ils dans l'ame, ſoient-ils dans le corps, ne ſe peuuent perdre par aucune ſageſſe. Tout ce qui eſt nay auec nous, & qui eſt enraciné en nous, ſe peut addoucir par enſeignemens, mais non pas ſurmonter. A quelques-vns des plus conſtans & aſſeurez, quand ils ſe voyent deuant vne aſſemblee de peuple, la ſueur leur degoutte par tout le corps, comme s'ils auoient pris quelque grande peine vn iour de grande chaleur. A d'autres les genoux tremblent ſur le poinct qu'ils veulent commencer de parler, les dents martellent à quelques-vns, la langue begaye, & les léures ſe ſerrent à d'autres. Ces choſes-là ne ſe peuuent chaſſer ni par art, ni par vſage, mais la nature exerce ſa puiſſance, & fait ſouuenir les plus forts de leurs vices. Entre ces choſes-là, ie ſçay auſſi qu'on peut mettre la honte, qui ſurprend ſoudainement les hommes les plus ſages, & les plus aſſeurez. Il eſt bien vray qu'elle apparoiſt plus en la face des ieunes hommes, parce qu'ils ont plus de chaleur dans le corps, & la peau du viſage plus delicate. Si eſt-ce toutesfois qu'elle ſurprend auſſi les vieilles gens, & anciennes perſonnes. Il y en a d'aucuns qui ſont plus à craindre quand ils deuiennent rouges : comme s'ils auoient ietté toute la honte au dehors. Sylla eſtoit plus cruel & furieux, quand le ſang luy eſtoit monté au viſage. Il n'y auoit rien plus tendre que la face de Pompee: il ne ſe trouua iamais deuant quelque peu de perſonnes, qu'il ne rougiſt auſſi bien que s'il euſt parlé deuant vne grande aſſemblee. Il me ſouuient que Fabianus rougit quand il fut mené deuant le Senat pour eſtre ouy à teſmoin, & que ceſte honte luy fut merueilleuſement bien ſeante. Cela ne vient point de foibleſſe d'entendement, mais de la nouueauté d'vne choſe, laquelle encore qu'elle n'eſtonne point, toutesfois elle eſmeut ceux qui ne ſont aucunemẽt exercitez, & qui par vne facilité de nature ont la complexion du corps ſuiette à cela. Car comme il y en a quelques-vns qui ont le ſang bon, auſſi y en a-il qui l'ont ſubtil & mobile, & qui monte facilement au viſage. Ces choſes-là, comme i'ay dit, ne ſe peuuent

Pourquoy la rougeur paroiſt plus en la face des ieunes gens.

Les effects de ceſte rougeur sõt differens.

Sylla rougiſſoit furieuſement.

Pompee tendrement.

Fabianus decentement.

D'où procede ceſte rougeur.

dit, ne ſe peuuent chaſſer par aucune ſageſſe: car autrement la ſageſſe auroit pouuoir & commandement ſur la nature meſmes, ſi elle pouuoit arracher toutes ſortes de vices. Tout ce que nous auons pris par la condition de noſtre naiſſance, & par la temperature de noſtre corps, pour ſi bien & pour ſi longuement que l'ame le façonne, demeure encor attaché auec nous. Il n'y a aucune de ces choſes qu'on puiſſe chaſſer, quand elle vient, non plus que la faire venir quand nous voudrions. Ces bõs ioüeurs de comedies, qui ſçauẽt ſi bien imiter toutes les paſſions, qui ſçauent ſi bien repreſenter la crainte, l'effroy, & contre-faire la triſtelle: repreſentent la honte par ce ſigne cy: ils baiſſent la ceſte, ils parlent doucement, ils tiennent les yeux fichez contre terre: Mais auec tout cela, ils ne peuuent pas faire monter la rougeur au viſage: on ne peut chaſſer ceſte couleur, ni la faire venir. La ſageſſe ne promet rien contre cela, elle n'y ſert de rien. Ces choſes ne ſont au pouuoir de perſonne, elles viennent ſans qu'on le commande: elles s'en-vont ſans qu'on leur donne congé. Ceſte Epiſtre demande deſia que ie face fin: pren-la donc: car elle ſera vtile & ſalutaire. Ie veux que tu la graues dans ton cœur. Il nous faut choiſir quelque vertueux homme, il le nous faut auoir touſiours deuant nos yeux, & que nous viuions cõme s'il nous regardoit, & que nous facions toutes choſes comme s'il nous voyoit. C'eſt ce qu'Epicurus a commandé, (mon amy Lucilius,) il nous a donné vn gardien, vn pedagogue, & non ſans cauſe. La plus grande partie des pechez ſera oſtee, ſi on baille vn teſmoin qui n'abandonne iamais ceux qui pourroient pecher. Il faut que noſtre ame ait quelqu'vn qu'elle craigne, & ſous l'authorité duquel elle rende ſes ſecrets plus ſaincts. O que celuy là eſt bien-heureux, qui n'amende point ſeulement les fautes qui ſe voyent au dehors, mais qui corrige auſſi ſes penſées! O que celuy eſt bien-heureux, qui peut auoir en telle reuerence quelqu'vn, qu'à ſa ſeule ſouuenance il vueille regler & ordonner ſa vie & ſes mœurs! Celuy qui aura ainſi quelqu'vn en reuerence, ſera bien toſt luy-meſme reueré. Choiſi donc Caton, & s'il te ſemble trop ſeuere, choiſi Lelius, qui auoit l'eſprit plus doux & facile. Choiſi quelqu'vn de qui la vie & la façon de parler t'aura eſté bien agreable, & mettant touſiours deuant tes yeux & ſon ame & ſon viſage, fay cognoiſtre que c'eſt ton gardien, que c'eſt ton exemple. Nous auons beſoin, dis-ie, de quelqu'vn au patron duquel nos mœurs ſe puiſſent dreſſer. Tu ne dreſſeras iamais vne choſe tortuë, qu'auec la regle.

Elle eſt ſi naturelle qu'on ne la peut empeſcher de venir, ni la faire monter au viſage par artifice.

Precepte profitable à ceux qui veulent ſuiure le chemin de vertu, De ſe propoſer deuãt les yeux quelque hõme de bien.

EPISTRE XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs, il y trouua pluſieurs teſmoignages & prennes de ſa vieilleſſe. En outre, il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort.

Plaiſant diſcours des choſes qu'il a veuës en ſa maiſon aux champs, par leſquelles il eſt inuité à penſer à ſon aage, & à ſe preparer à la mort.

DE quelque coſté que ie me tourne, ie trouue par tout des marques de ma vieilleſſe. I'eſtois allé au domaine que i'ay hors la ville, & me plaignois de la deſpenſe que ie faiſois pour reparer la maiſon qui tomboit par terre. Le fermier me dit que ceſte faute ne venoit point de ſa negligẽce, qu'il l'entretenoit le mieux qu'il pouuoit, mais que ce baſtiment eſtoit vieil. Ceſte maiſon s'eſt enuieillie entre mes mains. Que ſera-ce de moy, ſi les pierres de ma ſouuenance ſont deſia toutes pourries? M'eſtant ainſi mis en cholere contre luy, ie pris la premiere occaſion que ie trouuay pour me courroucer encor d'auantage: Ie cognois bien, dis-ie, qu'on ne

tient conte de ces planes : elles n'ont deſia point de fueilles, les branches ſont toutes ſeiches, le tronc eſt craſſeux, & couuert de mouſſe : elles ne ſeroient pas ainſi, ſi quelqu'vn les foſſoyoit à l'entour, & s'il les arrouſoit. Il me iura par mon bon ange, qu'il faiſoit tout ce qu'il pouuoit, qu'il eſtoit touſiours apres, & que iamais il ne repoſoit : mais que elles ſe perdoient de vieilleſſe : & toutesfois (ce qui ſera dit icy entre nous) ie les auois plantees, i'auois veu leur premiere fueille. Ayant apres ietté mes yeux ſur l'entree de la maiſon, Qui eſt, dis-ie, ce vieil homme qu'à bon droict on a mis-là pour garder la porte? car il regarde dehors. Où l'as-tu trouué? quel plaiſir prens-tu de vouloir enſeuelir les treſpaſſez d'autruy? Alors ce vieillard reſpondit, Ne me cognoiſſez-vous point? ie ſuis (dit-il) Felicio, à qui vous auiez accouſtumé, quand i'eſtois petit, de porter des poupees & des ioüets : Ie ſuis le fils de Philoſitus voſtre fermier, i'eſtois voſtre petit mignon, auec qui vous preniez tant de plaiſir. En bonne foy (dis-ie) voila ce vieillard qui reſue bien : il a eſté mon petit mignon : Cela ſe peut bien faire, maintenant que les dents luy tombent. Ie dois cela à ma maiſó des châps, que de quelque coſté que ie me ſois tourné, ie n'y ay veu qu'enſeignes & marques de ma vieilleſſe. Embraſſons-là, aimons-là, elle a encor ſes plaiſirs & ſes douceurs, ſi tu en ſçais bien vſer. On trouue les pommes meilleures quand elles commencent de faillir : la plus grande beauté de la ieuneſſe eſt en la ſaiſon que nous en ſortons. Les bons yurongnes prennent plus de plaiſir aux derniers verres de vin qu'ils boiuent, & à ceux qui les noyent, & qui acheuent du tout de les enyurer. Ce que la volupté de l'homme a de plus agreable, elle le garde pour faire ſa derniere main. L'aage deſia aduancé eſt celuy qui plaiſt le plus. Ie ne dis point ceſt aage, qui eſt preſt à donner du nez par terre. Ie penſe encore que celuy qui eſt ſur la derniere tuille, tout preſt à tomber, a ſes plaiſirs & ſes voluptez, ou ce bien au moins (qui a ſuccedé à toutes les voluptez) qu'il ſe peut paſſer d'elles. O que c'eſt vne choſe fort douce d'auoir donné congé aux deſirs, & de les auoir quittez ! C'eſt auſſi choſe bien faſcheuſe (diras-tu) d'auoir touſiours la mort deuant les yeux. Premierement la mort doit eſtre autant deuant les yeux des ieunes perſonnes, que des vieilles. Car on ne nous appelle point à tour de roolle de noſtre naiſſance. D'auantage il n'y a homme, pour ſi vieil qu'il ſoit, qui n'ait quelque meſchante eſperance de viure encor vn iour. Vn iour c'eſt vn degré de noſtre vie. Toute la vie eſt compoſee de ſes parties, & de cercles & de replis bien grands, enueloppez d'autres plus petits. Il y en a vn qui contient & enuironne tous les autres. C'eſt celuy qui procede du premier iour de noſtre naiſſance, iuſqu'à celuy qui ſera noſtre dernier. Il y en a vn autre circuit terminé qui chaſſe les ſens de noſtre ieuneſſe. Il y en a auſſi vn qui termine noſtre enfance. Apres y eſt encore l'an qui contient en ſoy tous les temps, de la multiplication deſquels noſtre vie eſt compoſee. Le mois eſt ceint d'vn lien plus eſtroit, & le iour a le tournoyement le plus court de tous. Mais ceſtuy-là va du commencement à la fin, & du Leuant iuſques au Couchant. C'eſt pourquoy Heraclytus, (celuy qui pour l'obſcurité de ſon langage fut ſurnommé Scotinus, c'eſt à dire obſcur,) Vn iour (dit-il) eſt tout ſemblable à l'autre. Quelqu'vn prit ces mots autrement : car il dit qu'il eſtoit ſemblable au nombre des heures. En quoy il ne mentoit point, parce que ſi le iour eſt l'eſpace de vingt & quarre heures, il faut par neceſſité que les iours ſoient tous pareils entre eux : car la nuict a pris ce que le iour a perdu. Vn autre dit, qu'vn iour eſt pareil à tous autres par reſſemblance : parce que l'eſpace du temps le plus long, n'a rien que tu ne trouues dans le iour, ſçauoir eſt la lumiere & la nuict, & les changemens des ſaiſons du Ciel l'vne apres l'autre. Vne nuict plus courte à ceſte heure, ou le

Doit touſiours eſtre deuant les yeux d'vn chacun.

iour vne autrefois plus long, nous fait cognoiſtre cela clairement : & par ceſte raiſon il faut ainſi ordonner tous les iours, comme ſi le iour comprenoit tout le cours du temps, & comme s'il acheuoit & rempliſſoit noſtre vie. Pacuuius, qui auoit ſi longuement hanté la Syrie, qu'il ſembloit qu'il fuſt nay en ce pays-là, apres s'eſtre enſeuely dans le vin & dans les banquets funebres qu'il dreſſoit, comme ſi luy meſmes euſt voulu faire ſes funerailles, eſtoit apres ſoupper porté dans ſa chambre, auec grande ioye & battement de mains de ſes vieux bardaches, & en le portant ainſi on chantoit ces mots auec vn air de muſique, Il a veſcu, Il a veſcu. Ce que ceſtuy-là diſoit d'vne mauuaiſe ame, faiſons-le nous d'vne ſaincte conſcience : & comme nous voudrons partir de ce monde, diſons auec vne contenance ioyeuſe,

I'ay veſcu ce qu'il faut, i'ay acheué le cours
Dont fortune a borné le nombre de mes iours.

Heureux celuy qui attend le lendemain ſans peur.

Si Dieu veut y adiouſter encore le lendemain, receuons-le ioyeuſement. Celuy eſt tres-heureux & ſçait ioüir de ſoy-meſme auec beaucoup d'aſſeurance, qui attend le lendemain ſans aucune crainte. Tous ceux qui diſent, I'ay veſcu, ſe leuent tous les matins auec gain. Mais il eſt temps de fermer ceſte Epiſtre. Et quoy ? ſera-ce, diras-tu, ſans me porter quelque preſent ? N'aye point ceſte peur, elle portera quelque choſe. Pourquoy ay-ie dit, quelque choſe ? Ie deuois dire beaucoup. Car quelle parole plus belle pourroit-on trouuer que celle que ie luy ay baillee pour te porter ? C'eſt vn grand mal de viure en neceſſité. Mais il n'y a aucune neceſſité qui nous puiſſe contraindre de viure en neceſſité. Comment pas-vne ? Parce qu'il y a de tous coſtez pluſieurs chemins qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu de ce que pas-vn ne peut eſtre contraint de s'arreſter en ceſte vie malgré luy. Nous pouuons fouler aux pieds toutes les miſeres du monde. C'eſt Epicurus (ce dis-tu) qui l'a dit : qu'as-tu affaire auec ceſt eſtranger ? Ce qui eſt fondé en verité eſt à moy. Ie continueray de te mettre dans le ſein Epicurus tout entier, afin que ceux qui ont iuré de croire tout, & qui ne conſiderent point ce qu'on dit, mais ſeulement qui eſt celuy qui le dit, ſçachent que ce qui eſt fort bon, doit eſtre commun à tous.

Paradoxe Stoïque, des moyens de quitter ceſte vie.

EPISTRE XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuantables plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir & n'aduenir point.

Vn cœur genereux ſe cognoiſt bié mieux apres auoir eſprouué ſes forces: ainſi l'eſprit ſe renforce par afflictiõs & ſe roidit contre tous ſiniſtres accidens.

IE ſçay que tu as beaucoup de courage. Car auant que ie t'euſſe enſeigné les preceptes qui ſeruent à bien viure, & à pouuoir ſurmonter les choſes difficiles, tu prenois aſſez de plaiſir à te rendre conſtant contre la fortune. Mais tu le fais maintenant encore plus volontiers, depuis que tu as combattu contre elle, & que tu as eſprouué tes forces, deſquelles on ne ſe tient iamais bié aſſeuré, iuſques à ce que pluſieurs difficultez ſe ſeront preſentees, ou qu'elles t'auront aſſailly de plus pres. C'eſt ainſi qu'on cognoiſt vn cœur genereux, & qui ne pourroit tomber ſous la puiſſance d'autruy. C'eſt la plus certaine preuue qu'on en face. Vn luiteur ne peut

bonement s'aſſeurer de ſes forces entrant au combat, s'il n'a quelquesfois auparauant receu des coups ſur le viſage. Celuy qui a deſia perdu de ſon ſang, de qui les dents ont craqueté ſous les coups de poing: celuy qui eſtant ruë par terre a ſouſtenu ſon aduerſaire ſur ſon corps: qui eſtant couché deſſous luy, n'a point perdu le cœur: qui s'eſt releué plus courageux toutes les fois qu'il eſt tombé: c'eſt celuy-là qui rentre aux combats auec plus d'aſſeurance. Or donc (afin que ie pourſuiue ceſte comparaiſon) la fortune t'a mis ſouuent le pied ſur la gorge: toutesfois tu ne t'es pas rendu, mais tu t'es bien ſçeu releuer, tu t'es trouué ſur tes pieds, plus eſchauffé au combat qu'auparauant. Car la vertu ſouuent eſprouuee, s'eſt acquis beaucoup de forces. Mais encore, ſi tu le trouues bon, preu du ſecours que ie te veux donner, auec lequel tu te puiſſes mieux deffendre. Il y a plus de choſes, Lucilius mon amy, qui nous font peur, que de celles qui nous poignent. Nous ſommes plus ſouuent malades d'opinion que d'effect. Ie ne parle point à toy auec l'eloquence & le langage Stoïcien, mais auec ceſtuy-cy qui eſt plus commun & abaiſſé. Car nous diſons que tout ce qui nous fait ietter des ſouſpirs & des plaintes, eſt choſe fort legere & laquelle nous deurions meſpriſer. Laiſſons à part ces graues paroles, leſquelles (ô bons Dieux!) ſont neantmoins veritables. Ie te veux apprendre de ne te rendre point miſerable deuant le temps: veu que ce que tu craignois, comme s'il eſtoit deſia ſur la teſte, ne t'aduiendra peut-eſtre iamais: au moins n'eſt-il pas aduenu encore. Car il y a des choſes qui nous tourmẽtẽt plus qu'il ne faut, quelques vnes pluſtoſt qu'elles ne deuroient, & quelques autres, encores qu'elles ne le deuſſent aucunement faire. Ou nous augmentõs noſtre douleur nous-meſmes, ou nous la faignõs, ou on nous la prenons auant qu'il en ſoit temps. Quant au premier poinct, par ce que la choſe eſt deſia venuë en procez, & que la cauſe eſt conteſtee, ie ſuis d'aduis de la plaider tout maintenant. Sus donc, ce que ie penſe eſtre leger, tu le ſouſtiendras eſtre inſupportable. Ie ſçay qu'il y en a qui rient parmy les coups de foüet, & d'autres qui pleurent pour vn petit ſoufflet: & apres nous verrons ſi ces choſes nous aduiennent de leur propre force, ou par noſtre imbecilité. Ie te prie, fay cecy pour l'amour de moy: Quand il y aura quelques-vns aupres de toy, qui te voudront faire croire que tu es miſerable, que tu te mettes lors à conſiderer, non point ce qu'on te dit, mais ce que tu ſens, & que tu entres en conſeil auec ta conſtance, que tu demandes à toy-meſmes, qui as meilleure cognoiſſance de toy que nul autre: Quelle occaſion ont ceux-cy de pleurer ma fortune aupres de moy? dequoy s'effrayent-ils? Ont-ils peur que ma calamité leur ſoit contagieuſe, & qu'elle puiſſe paſſer iuſques à eux? y a-il icy rien de mauuais? Ceſte choſe eſt elle plus pleine d'infamie que de mal-heur? Demande à toy meſmes encore cecy. Ne me tourmentray-ie pas ſans cauſe? Ne me plains-ie pas ſans occaſion? Ne fais-ie pas mon mal-heur de choſe qui ne l'eſt point? Comment eſt-ce, (dis-tu,) que ie pourray entendre, ſi ce qui me tourmente eſt faux ou veritable? Apprens ceſte regle certaine: Ou bien nous ſommes tourmentez d'vn mal-heur preſent, ou d'vn que nous craignons pouuoir aduenir, ou de tous deux enſemble. Quant au preſent, le iugement en ſera bien facile: en conſiderant ſi ta perſonne eſt libre, ſi elle eſt en bonne ſanté, ſi tu ſens douleur d'aucune iniure qu'on t'ait faite: nous verrons apres que ce pourra eſtre de l'aduenir, au moins n'auons-nous d'auiourd'huy aucune faſcherie. Mais pour certain elle aduiendra. Premierement, regarde de bien prés ſi les cauſes que tu as à craindre, ſont certaines. Car le plus ſouuent nous ſommes tourmentez par des ſeuls ſoupçons, & le faux bruit qui nous fait ſouuent la guerre à nous, nous abuſe, &

Beaucoup de choſes nous eſtonnent, mais nous les apprehendõs plus par opinion que par raiſon.

&

L'opinion que le mal ſoit grand, accroiſt la douleur.

Comment il ſe faut gouuerner auec ceux qui nous fomẽtent ceſte opinion.

&

Cõment on peut diſcerner ſi ceſte apprehenſiõ eſt vraye ou fauſſe.

Bien ſouuẽt les ſeuls ſoupçons nous font de la peine.

peut encores plus facilement tourmenter vne ſeule perſonne. C'eſt la verité (Lucilius mon amy) nous conceuons trop legerement des opinions, nous ne contrediſons iamais à ce qui nous met en crainte, nous ne le repouſſons point: mais nous tremblons incontinent de peur, & tournons auſſi toſt le dos, comme ceux à qui la pouſſiere eſleuee par vn troupeau de moutons qui fuyent, fait quitter le champ, ou comme ceux qui s'effrayent d'vn faux bruit: duquel il n'y a aucun certain autheur. Et ſi ie ne ſçay encore pourquoy les opinions fauſſes le plus ſouuent nous troublent d'auantage. Car les choſes vrayes ſe retiennent dans quelque certaine meſure. Mais ce qui procede d'vne opinion incertaine, eſt ſubiect au iugement qu'vne ame craintiue voudra faire auec toute la licence qu'il luy plaira. C'eſt pourquoy il n'y a point de frayeurs ſi dangereuſes ny plus hors de remede que celles des lymphatiques. Car encore que les autres ſoient ſans raiſon, toutesfois celles-cy ſont du tout ſans iugement. Enquerons-nous donc ſoigneuſement d'où la choſe procede. Mais il eſt vray ſemblable qu'il aduiendra quelque malheur: cela pourtant n'eſt pas incontinent vray. Combien de choſes ſont aduenuës qu'on n'attendoit point? combien en a l'on arrenduës qui ne vindrent iamais? Et ſi rien doit aduenir, pourquoy voulons-nous aduancer noſtre malheur? Tu ne ſentiras que trop toſt la douleur quand elle ſera venuë. Cependant promets-toy vne meilleure fortune. Mais que gagnerois-tu à cela? Le temps pour le moins. Pluſieurs choſes pourront ſuruenir, par le moyen deſquelles vn danger prochain & qui te menaſſoit de bien pres, s'arreſtera, ou prendra fin, ou tombera ſur la teſte d'autruy. Le feu a fait quelquesfois vne ouuerture par laquelle on s'eſt ſauué. La ruine d'vne maiſon a porté doucement quelques vns par terre. L'eſpee a eſté ſouuent retiree de deſſus le col, & quelques perſonnes condamnees ont plus veſcu que le bourreau. La mauuaiſe fortune meſme a ſon inconſtance. Paraduenture elle viendra, paraduenture non: au moins n'eſt-elle point encores venuë. Mets-toy donc deuant les yeux vne meilleure eſperance. Quelquesfois noſtre ame conçoit des fauſſes imaginations, & ſans apparence d'aucuns ſignes qui nous puiſſent annoncer du mal: elle prend en mauuaiſe part vne parole douteuſe, qui peut ſignifier vne autre choſe: ou elle ſe repreſente auoir eſté offenſee de quelqu'vn plus griefuement qu'elle n'a eſté: & ne penſe pas tant combien celuy-là eſt courroucé, comme elle penſe au grand pouuoir de celuy qui eſt courroucé. Ie ne vois point comment on puiſſe viure, ie ne vois pas que nos miſeres puiſſent iamais prendre fin, ſi nous craignons autant comme noſtre crainte ſe peut eſtendre. C'eſt là qu'il faut que la ſageſſe & la conſtance de ton ame te ſerue. Repouſſe la crainte, meſme quand elle ſe preſentera deuant tes yeux: & ſi tu ne le peux faire, au moins chaſſe vn vice par vn autre: & adoucy ta crainte par quelque eſperance. Il n'y a rien ſi certain de tout ce que nous craignons, qu'il ne ſoit encore plus certain que ce qui nous fait peur ſe puiſſe arreſter, & que ce que nous eſperons, nous puiſſe tromper. Il te faut donc bien examiner ton eſperance & ta crainte: & quand toutes choſes ſeront incertaines, donne-toy quelque allegement, & croy pluſtoſt ce que tu aimerois le mieux. Encore que la crainte ait plus d'opinions pour elle, toutesfois penche pluſtoſt de l'autre party, & ceſſe de tourmenter ainſi ton eſprit. Mets quelquesfois deuant tes yeux, que la plus grande partie des hommes ſe troublent d'effroy, & ſe met en alarme lors qu'il n'y a aucun mal, & qu'ils ne ſont point certains qu'il y en doiue aduenir. Pas vn n'a reſiſté à ſoy-meſme, s'il commence vne fois à s'eſbranſler, & s'il ne veut s'enquerir ſi l'opinion de ſa crainte eſt veritable. Il n'y a aucun qui die, L'autheur de ce bruit eſt vn menteur: ou, Il l'a feint: ou, Il l'a trop legerement creu. Nous donnons trop ſe-

Pour ne point contrequarrer ces legeres & fauſſes opinions.

Elles ſont de plus grãde efficace pour nous troubler.

Ces apprehenſions ſont d'autãt plus ridicules que le plus ſouuẽt elles n'ont aucun effect.

L'ame humaine ſe iette ſouuẽt en horrribles troubles pour conceuoir des imaginatiõs &

Si elle n'applique en icelles ſa conſtance & ſageſſe, ſa condition eſt tres miſerable.

gerement creu. Nous donnons trop de croyance aux rapporteurs. Nous tremblons auſſi-toſt pour les choſes fauſſes, comme pour les veritables. Nous ne gardons aucune meſure : d'vn petit doute nous en faiſons vne grande peur. I'ay honte de parler ainſi auec toy, & de te vouloir raſſeurer auec des remedes ſi legers. Qu'vn autre die, Parauanture cela n'aduiendra point. Mais quand à toy, dis hardiment, Que m'en chaut-il encore qu'il aduienne ? Ie verray s'il aduiendra. Ce ſera peut-eſtre mon grand bien qu'il aduienne. Ceſte mort portera grand honner à ma vie. La ciguë que beut Socrates, luy a donné ceſte grande reputation qu'il a. Oſtez de la main de Caton le poignard auec lequel il garda ſa liberté, vous luy oſterez la plus grande partie de ſa gloire. Ie mets trop de temps à t'exhorter, tu as plus de beſoin d'aduertiſſement que d'exhortation. Ie ne te meine pas loin de ta nature. Tu es nay pour bien ſçauoir faire tout ce que ie dis : que cela te ſerue pour agrandir ton bien, & l'honorer d'auantage. Mais ie vay mettre fin à mon Epiſtre, apres que ie l'auray ſeellee de mon cachet, c'eſt à dire apres que ie luy auray commandé de te porter quelque belle & magnifique ſentence. La folie entre tous ſes maux a encor ceſtuy-cy, qu'elle commence touſiours de viure. Penſe, que ceſte parole ſignifie, (mon bon Lucilius,) & tu cognoiſtras combien eſt des-honneſte l'inconſtance & la legereté des hommes, qui iettent tous les iours de nouueaux fondemens de leur façon de viure, & qui conçoiuent des nouuelles eſperances ſur la fin de leur aage. Regarde-les bien l'vn apres l'autre. Il ſe preſentera deuant toy des vieillards qui s'appreſtent plus volontiers en ce temps-là à l'ambition, aux voyages des pays eſtrangers, aux trains de marchandiſe. Mais que peut-on voir de plus laid qu'vn homme deſia vieil qui ne face que commencer de viure? Ie n'alleguerois point l'autheur de ceſte belle parole, ſi elle n'eſtoit bien ſecrette, & ſi elle ſe voyoit entre les vulgaires ſentences d'Epicure, leſquelles ie me ſuis permis & de loüer, & de les rendre toutes miennes.

Quelle reſolution doit prendre l'homme vertueux, ores meſme que ſes apprehenſions fortiſſent leur effect.

Vanité du monde depeinte au viſ.

EPISTRE XIV.

Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres : qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité, par des enſeignemens & admonitions ſalutaires qu'il met par eſcrit.

Quel ſoin nous deuons auoir de noſtre corps, &

IE confeſſe que nous aimons naturellement noſtre corps. Ie confeſſe que nous ſommes comme ſes tuteurs, que nous le deuons traicter doucement : mais ie nie pourtant que nous deuions nous rendre ſes eſclaues. Celuy qui veut ſeruir le corps, qui a trop de crainte que mal ne luy aduienne, qui ne trauaille & ne fait rien que pour luy, ſe rendra ſuiect à trop de choſes. Nous deuons nous porter en ſon endroit de telle façon, qu'on ne cognoiſſe pas que nous ne viuions que pour l'amour de luy ; mais pluſtoſt comme ſi nous ne pouuions viure ſans luy. Le trop grand amour que nous luy portons, nous trouble continuellement de peur & de frayeur, nous accable de peine & de ſoucis, & ne nous fait ſouffrir que honte. Celuy meſpriſe l'honneur, qui cherit ſon corps plus qu'il ne doit. Nous pouuons hardiment auoir ſoin de luy, mais à la charge que quand la raiſon le commandera, quand l'honneur & la foy promiſe le requerra, l'on le iette dans vn feu. Toutesfois, tant qu'il nous ſera poſſible, fuyons non ſeulement les dangers, mais

encor les incommoditez. Retirons-nous donc en quelque lieu d'aſſeurance, & penſons apres comme nous pourrons reietter les choſes que nous deuons craindre: qui ſont trois, ſi ie ne me trompe. Nous craignons la pauureté, nous craignons les maladies, nous craignons le mal qui nous peut aduenir par la force & violence d'vn plus grand que nous. De toutes ces trois choſes rien ne nous eſtonne ſi fort, que ce dont nous ſommes menaſſez par la puiſſance d'autruy. Car auant que cela aduienne, il mene vn grand bruit, & vne grande tempeſte: mais ces autres maux naturels, que i'ay dit, ſçauoir eſt la pauureté & les maladies, viennent tous doux ſans donner aucun eſtonnement, ny à nos oreilles ny à nos yeux. L'autre traine auec ſoy vne grande brauade: elle eſt accompagnee d'armes, de feux, de chaines de fer, d'vne grande ſuitte de beſtes ſauuages pour deuorer les entrailles des hommes. Fais eſtat qu'aupres de ceux-là tu ne verras que priſons, gibets, eſchafaux, geines, crocs, hommes empalez par le milieu du corps, à qui la pointe d'vn pieu ſort par la bouche, les membres tirez à quatre cheuaux, vne robbe ointe & frottee de ſouffre, ou d'autres matieres qui prennent facilement feu, & tels autres tourmens que la cruauté des hommes a peu imaginer. Il ne ſe faut donc point eſmerueiller ſi la crainte eſt ſi grande, d'vne choſe en laquelle nous voyons tant de diuerſité de tourmens, & vn appareil ſi eſpouuentable. Car tout ainſi qu'vn bourreau qui a mis plus grand nombre d'inſtrumens deuant les yeux d'vn patient, le tourmente d'auantage, parce que tels qui euſſent conſtamment ſouffert, ſont vaincus du ſeul regard de tous ſes outils: pareillement des choſes qui vainquent & abatent noſtre courage, celles aduancent le plus qui ſe peuuent monſtrer à nos yeux. Ces peſtes ne ſont pas moins inſupportables: i'entends la faim, la ſoif, le crachement des poulmons, & la fiéure qui nous bruſle les entrailles: mais elles ſont cachees, on ne les void point. Elles n'ont rien dont elles nous puiſſent menaſſer, on preſente à nos yeux. Elles ſont comme les grandes armees victorieuſes, quand on les voyoit venir auec vn ſi puiſſant appareil. Prenons doncques garde ſoigneuſement de n'offencer perſonne. Mais quelquesfois c'eſt de tout vn peuple que nous deuons auoir peur: quelquesfois ſi c'eſt la couſtume d'vne cité que toutes choſes preſque paſſẽt par l'aduis d'vn Senat, il faut craindre ceux qui ont plus d'authorité là-dedans: quelquesfois des perſõnes ſeules, entre les mains deſquelles tout le peuple a mis ſa puiſſance ſouueraine ſur le peuple meſmes. Et s'il y a trop de peine à gaigner l'amitié de ceux-là, il ſuffira qu'ils ne ſoient point ennemis. Par ainſi vn homme ſage ne prouoquera iamais le courroux des grands ſeigneurs, ains tout au contraire il s'en donnera garde comme le marinier d'vne forte tempeſte. Quand tu allois en Sicile, tu paſſas la mer: le patron de nauire ſe monſtrant peu ſage, ne tint compte des menaſſes du vent d'autant. C'eſt le vent qui tourmente plus ceſte mer là, & qui engendre de plus grands orages. Il ne frappe pas le bord gauche, mais le coſté qui s'approche plus pres de Charybde, ou il enfle la mer de grandes vagues, & de tourbillons. Mais vn autre patron plus ſage s'enquiert auec ceux qui cognoiſſent les endroits du pays, quelle tempeſte il y a ſur la mer, quel ſigne on peut prendre des nuees: & s'eſloignant de ces quartiers deſcriez à cauſe des gouffres qu'on y void, va chercher vn autre chemin pl⁹ aſſeuré. Le ſage en doit faire de meſmes. Il doit s'eſloigner d'vne puiſſance qui luy pourroit nuire. Il la doit fuir, prenant garde toutesfois ſur tout qu'on ne s'apperçoiue point qu'il s'en vueille eſloigner. Car vne partie de ſon aſſeurance eſt qu'on ne cognoiſſe point ouuertement qu'il ſe vueille aſſeurer contre les grands: parce que celuy qui fuit vne choſe, la blaſme

Comment nous pouuons eſquiuer les choſes redoutables.

Pour nous garantir de la plus importante des trois choſes redoutables à l'homme, qui eſt la violence d'vn plus puiſſant que nous, il faut aduiſer à n'offencer perſonne car Le courroux des grands eſt dangereux a guiſe de celuy de la mer irritee. Le ſage prudemment cõparé au pilote bien aduiſé.

Auſſi faut-il euiter la furie d'vn peuple: le moyen eſt, de ne deſirer rien de ce don, pluſieurs debatent à qui l'aura. N'eſtre point ſomptueux.

aſſez. Il nous faut donc ſoigneuſement aduiſer comment nous pourrons eſtre aſſeurez contre vn peuple. Premierement, ne pourſuyuons iamais vne choſe dont il puiſſe aduenir contention entre les pourſuyuans. En apres, n'ayons rien en noſtre pouuoir de ſi grand, dont celuy qui nous guettera pour l'auoir, ſe puiſſe de beaucoup enrichir en le nous rauiſſant. Fay qu'il n'y ait point grand butin à prendre ſur ton corps. Pas-vn n'entreprint iamais d'eſpandre le ſang humain pour l'amour du ſang meſmes, ou fort peu de perſonnes. Il y a plus d'hommes qui comptent ce qu'ils pouuent gagner ſur toy, que de ceux qui te hayſſent. Vn voleur laiſſe paſſer volontiers vn homme nud: vn pauure paſſe paiſiblement par vn chemin aſſiegé & couuert de ſoldats. Bref, pour fuir ces gens-là, il ſe faut garder de trois choſes, comme dit le vieil prouerbe, de la haine, de l'enuie & du meſpris. La ſeule ſageſſe nous apprendra comme cela ſe peut faire. Il eſt bien difficile de ſuyure ce temperament. Il eſt à craindre que l'enuie & la peur ne nous mettent en meſpris: & que, quand nous ſemons ſemblant de ne vouloir pas eſtre mis ſous les pieds, on ne cognoiſſe que nous le pouuons eſtre. La puiſſance que pluſieurs ont euë de ſe faire craindre, a eſté cauſe qu'ils ſont tombez en crainte. Aſſeurons-nous de tous coſtez. Il ne nous eſt pas moins dommageable d'eſtre meſpriſé, que d'eſtre trop craint & reueré. Il nous faut donc ietter entre les bras de la Philoſophie. Ces lettres-là ſeruent comme de mitre pour la faire reuerer, non ſeulement aux bons, mais encor à ceux qui ne ſont qu'vn peu mauuais. Car l'eloquence & le bien-dire en public, & toutes autres choſes qui peuuent faire ſuyure vn peuple, ont leurs contraires & ennemis. Mais la Philoſophie qui eſt pleine de repos, & laquelle ne ſe meſle que de ſes affaires, ne peut eſtre meſpriſee de pas-vn: luy portans toutes les autres ſciences, à l'opinion meſmes des meſchans, beaucoup d'honneur & de reſpect. La meſchanceté des hommes ne pourra iamais tant, il n'y aura iamais vne conſpiration ſi grande contre la vertu, que le nom de la Philoſophie ne ſoit ſaint & ſacré, & qu'il ne ſoit venerable. Au ſurplus, il faut manier doucement & modeſtement la Philoſophie. Et quoy? diras-tu, te ſemble-il que Caton fuſt modeſte en ſa Philoſophie, quand il vouloit par ſon opinion eſteindre la guerre ciuile? quand il ſe mettoit au milieu des armes de ces deux Princes furieux? quand il reprenoit en meſme temps ces deux partis: dont l'vn eſtoit bandé contre Pompee, & l'autre contre Ceſar? Quelqu'vn pourroit demander iuſtement, ſi en ce temps-là, vn homme ſage deuoit deſirer d'auoir aucun maniement de la choſe publique. Que veux tu faire, Caton? Il n'eſt plus queſtion de la liberté publique, il y a long-temps qu'elle eſt miſe ſous les pieds: il n'eſt queſtion que de voir qui demeurera maiſtre & ſeigneur de la choſe publique, ou Ceſar, ou Pompee. Qu'as-tu à faire de te meſler en ceſte querelle? Ta ſageſſe n'y peut de rien ſeruir. On veut choiſir vn maiſtre: quel intereſt y as-tu lequel des deux vaincra? Le meilleur ne demeurera pas vainqueur. Celuy qui ſera vaincu, pourra eſtre le plus meſchant: mais celuy qui vaincra, ne pourroit pas eſtre plus homme de bien. I'ay parlé du dernier office & deuoir, que fit Caton ſur la fin. Mais les precedentes annees ne ſouffroient point qu'vn homme vertueux peuſt eſtre receu en part au pillage de la choſe publique. Qu'a peu faire autre choſe ce pauure Caton, que crier inceſſamment & perdre les paroles qu'il diſoit, lors que le peuple maintenant le portoit leué ſur ſes mains, & qu'il luy couuroit le viſage de crachats lors qu'on le tiroit par force pour l'enuoyer en exil: ou quand on le ietteoit hors du Senat pour le mener en priſon? Mais nous mirerons apres, ſi vn

Fuir la haine, l'enuie, & le meſpris du monde.

Pour ceſt effect il faut recourir à la Philoſophie.

Comment il la faut manier.

Cenſures de quelques actions de Caton d'Vtique.

homme ſage ſe doit hazarder de perdre ſa peine. Cependant, ie t'appelle deuant les Stoïques, qui eſtans chaſſez hors de leur republique, ſe ſont retirez pour enſeigner comme on doit iuſtement viure, & pour ordonner des loix profitables aux hommes, hors de crainte d'eſtre offenſez d'vn plus puiſſant qu'eux. Vn homme ſage ne troublera iamais les mœurs & les couſtumes publiques: il n'attirera iamais vn peuple à ſoy par vne nouuelle façon de viure. Quoy dõc? celuy qui ſuyura ce deſſein, pourra-il au moins viure auec ſeureté? Ie ne te puis nõ pl⁹ promettre cela, qu'vne bonne ſanté à celuy qui vit ſobrement: & toutesfois la ſobrieté nous conſerue la bonne ſanté. Quelques nauires ſe perdent dans le port: que penſes-tu donc qu'il leur puiſſe aduenir au milieu de la mer? O que le danger ſera bien touſiours plus grand pour celuy qui ſe meſle de tant d'affaires, & qui meine tant d'entrepriſes: ſi celuy-meſme qui demeure oiſif, & qui ne fait rien, à grand' peine encore eſt-il aſſeuré! Quelquesfois les perſonnes innocentes periſſent. Qui peut nier cela? Mais les meſchans plus ſouuẽt. Celuy eſt bon maiſtre d'eſcrime qui ne ſe laiſſe toucher que ſur ſes armes. Finalement l'homme ſage ne regarde qu'au commencement de toutes choſes: il ne penſe point à la fin. Les commencemens ſont en noſtre puiſſance, mais la fortune iuge des euenemens: au iugement de laquelle ie ne me veux point ſoubmettre. Ouy, mais elle apporte touſiours quelque tourment d'eſprit & quelque aduerſité. Le brigand n'eſt pas condamné dés l'heure qu'il fait le meurtre. Tu tends la main, afin que ie te donne quelque piece d'argent, comme i'ay de couſtume. Ie veux remplir ta bourſe de pieces d'or. Et puis que ie parle de l'or, appren comme l'vſage & le fruict d'iceluy te pourra eſtre plus agreable. Celuy ioüit des richeſſes mieux que nul autre, qui n'a aucun beſoin de richeſſes. Tu me diras que ie dois nommer l'autheur de ceſte ſentence. Afin que tu cognoiſſes combien ie ſuis gracieux & honneſte, ie veux loüer la vertu d'autruy. Elle eſt d'Epicure, ou de Metrodorus, ou de quelque autre de ceſte boutique-là. Et que te ſert-il de ſçauoir qui a tenu ce propos? Il l'a dit pour ſeruir à tout le monde. Celuy qui a beſoin des richeſſes, vit en perpetuelle crainte pour elles. Mais pas-vn ne peut ioüir d'vn bien qui luy donne peine, s'il eſt touſiours ſoigneux d'y en adiouſter d'autres, s'il penſe à les augmenter. Il en oublie l'vſage, il eſt inceſſamment empeſché d'oüir ſes comptes, il ne bouge des Cours à plaider: il fueillette à toutes heures ſes liures de raiſons: bref au lieu d'eſtre maiſtre, il n'eſt que procureur.

Comportemens du ſage durant les confuſions publiques.

Celuy eſt le plus riche qui a moins beſoin de richeſſes.

Elles tiennent en cõtinuelle perplexité celuy qui en a beſoin.

EPISTRE XV.

Si le ſage doit eſtre content de ſoy-meſme, ou s'il doit auoir vn amy duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil.

C'Eſtoit la couſtume des anciens, laquelle a eſté gardee iuſques au temps où ie vis, d'eſcrire au commencement des lettres, Si tu te portes bien, cela va bien. Il me ſemble donc que ie puis dire à bon droict, Si tu ſuis la Philoſophie, cela va bien. Car en fin c'eſt ſe bien porter: ſans cela noſtre ame eſt malade: noſtre corps meſmes, pour ſi grandes forces qu'il ait, ne peut eſtre puiſſant, que comme l'eſt vn furieux ou vn phrenetique. Aye donc tout premierement ſoing de la ſanté de ton ame: en ſecond lieu, de celle du corps: laquelle ne te couſtera guere, ſi tu te veux bien porter. Ce ne ſeroit que folie (Lucilius mon amy) à vn homme de lettres, &

Il faut preferer les exercices de l'eſprit à ceux du corps: car ſans la Philoſophie on ne ſe peut bien porter.

choſe mal-ſeante à luy, d'employer le temps à faire exercice de ſes bras, d'engroſſir ſon col, & de renforcer ſes reins. Apres que tu te ſeras bien engraiſſé, que tes bras ſeront deuenus bien renforcez, tu n'auras iamais la force, ny la peſanteur d'vn bœuf de haute graiſſe. En outre la charge, & la groſſeur du corps accable l'eſprit, & le rend plus morne. Par ainſi reſerre, & eſtrain ton corps le plus que tu pourras, & mets ton eſprit au large. Ceux qui prennent tant de ſoin & de peine, ſentent beaucoup d'incommoditez: Premierement, par les exercices trop penibles, qui font perdre l'haleine, & la rendent ſi foible, qu'elle ne peut apres faire aucun effort, ou quelque autre exercice plus ſubtil. En ſecond lieu, pour l'abondance des viandes, qui empeſche la vigueur de l'eſprit. Apres cela viennent des eſclaues de tres-meſchante vie, que nous prenons pour nous enſeigner les exercices: gens occupez touſiours à l'huile & au vin, qui penſent auoir bien employé la iournee s'ils ont fort ſué, & ſi au lieu de la ſueur qu'ils ont renduë, ils peuuent auec vn goſier alteré aualer beaucoup de vin, aux deſpens de quelqu'vn. Certainement c'eſt la vie d'vn cardiaque, de ne faire que ſuer & boire. Il y a des exercices faciles, courts, qui recreent le corps en peu d'heure, & qui eſpargnent le temps, auquel il faut ſur toutes choſes penſer: la courſe, le mouuement des mains auec des contrepoids: le ſauter & leuer le corps en haut, ou le pouſſer & ietter au loing: ou celuy des preſtres de Mars, qu'on appelloit Saliens: ou pour parler encore plus deshonneſtement, le mouuement pareil à celuy des foullons. Choiſi celuy que tu voudrois de tous ceux-là: l'vſage te le rendra facile. Mais quoy que tu faces, laiſſe bien-toſt celuy du corps, & reuiens à celuy de l'ame: exerce-le & de nuict, & de iour: peu de trauail nourrira ceſtuy-là: car ny le froid, ny le chaud ne pourront empeſcher ceſt exercice, ny la vieilleſſe meſmes. Accouſtume-toy à ce bien, qui ſe rend meilleur, tant plus nous deuenons vieux. Ie ne te commande point pour cela, d'eſtre touſiours panché ſur le liure, ou ſur tes tablettes à eſcrire. Il faut donner quelque recreation à ton eſprit, auec telle façon toutesfois, qu'il ne ſe deſbande point du tout, mais qu'il ſe relaſche vn peu. Le pourmenoir, où l'on a accouſtumé de ſe faire porter en vne chaire à bras, ſecouë le corps, & n'empeſche point l'eſtude. Tu peux lire, tu peux dicter, tu peux parler, tu peux eſcouter: toutes leſquelles choſes le pourmenement n'empeſche point que tu ne faces. Ne meſpriſe point auſſi d'efforcer ta voix: laquelle ie te deffens de hauſſer par degrez, & par tons, & de la baiſſer apres. Et ſi tu veux ſçauoir encore apres cela, comme tu deuras cheminer, tu en trouueras quelques vns, auſquels la faim a fait apprendre de nouueaux artifices. Tu trouueras quelqu'vn, qui t'enſeignera à moderer tes allures: qui prendra garde à ta bouche quand tu mangeras: & qui te voudra enſeigner autant de choſes, comme la douceur de ta patience permettra que ſon audace s'eſtende. Comment doncques deuras-tu faire? faudra-il que du beau premier coup tu te mettes à crier, & que ta voix commence par vn grand efforcement? La nature nous apprend de s'eſchauffer peu à peu: comme ceux qui plaident, commencent auec vne parole accouſtumee, & apres ſe mettent à crier à plein goſier. Pas-vn du commencement de ſon oraiſon n'implore la foy & l'aide des Quirites. Par ainſi comme l'impetuoſité de ton eſprit te le conſeillera, commence maintenant d'vſer d'iniures contre les vices auec vne grande vehemence, maintenant plus doucement: comme la moderation de ta voix & de tes coſtez le pourront ſouffrir. Et apres que tu auras recouuré ta voix, apres que tu l'auras repriſe, fay qu'elle deſcende peu à peu, & qu'elle ne tõbe pas tout d'vn coup: qu'elle ſuyue la modeſtie, & le temperament de ſon maiſtre: & qu'elle ne ſe mette pas en fureur comme celle d'vn ignorant, ou d'vn vilageois.

Quels exercices du corps il faut blaſmer &

Quels loüer.

Mais il faut ſoudain reuenir à ceux de l'ame.

Leſquels doiuent eſtre temperez, pour relaſcher l'eſprit, non le deſbander.

Il eſt bon auſſi d'exercer la voix, & façonner ſes contenãces.

Car ce n'eſt point noſtre deſſein d'exercite noſtre voix: nous voulons qu'elle nous ſerue d'exercice. Vn peu d'argent pour le loyer que tu leur donneras, t'aura oſté hors d'vne grande peine. Tu pourras apres recompenſer leur bien-faict de quelque plus honneſte preſent. Mais voicy vn beau precepte, que ie te veux enſeigner. La vie d'vn fol eſt deſagreable, pleine de frayeur, n'ayant ſa penſee que ſur l'aduenir. Qui eſt celuy (demanderas-tu) qui dit cela? C'eſt celuy, qui nous apprenoit ce que i'ay dit cy-deſſus. Quelle vie doncques eſtimes-tu maintenant eſtre folle? Eſt-ce celle de Baba & d'Ixion? Non, ce n'eſt pas ceſte-là: c'eſt la noſtre, qui ſommes precipitez par vn deſir aueuglé ſur des choſes, qui ne font que nous porter dommage, & qui ne pourroient iamais nous ſaouler. Nous ſerions deſia contens de ce que nous auions, ſi iamais aucune choſe nous euſt peu contenter: qui ne penſons iamais au plaiſir que nous ſentirions de ne rien ſouhaitter. Combien ſeroit-il plus magnifique d'eſtre plein de contentement, & de ne dependre point de la fortune? Souuienne-toy en fin, Lucilius, des grands biens qui te ſont aduenus. Apres que tu auras regardé combien il y a de perſonnes qui te precedent, aduiſe auſſi combien il y en a qui marchent apres toy. Si tu veux eſtre recognoiſſant enuers les Dieux & enuers ta propre vie, penſe combien il y a d'hommes, auſquels tu as mis le pied deuant. Qu'as-tu à faire des autres? Tu t'es deuancé toy-meſmes. Propoſe-toy quelque but, que tu ne puiſſes outre-paſſer, quand bien tu le voudrois. Quelque iour ces richeſſes trompeuſes paſſeront, leſquelles ſemblent eſtre meilleures à ceux qui les eſperent, qu'à ceux qui deſia les ont acquiſes. Si elles eſtoient accompagnees d'aucune fermeté, elles nous euſſent quelquesfois ſaoulez: mais elles ne font qu'exciter la ſoif de ceux qui les amaſſent, & les irriter par leur ſuperbe appareil. Pourquoy iray-ie pluſtoſt impetrer de la fortune qu'elle me donne ce que le hazard incertain du temps peut trainer auec ſoy, que d'obtenir de moy-meſme, que ie ne le demande point? Mais pourquoy ne me ſouuenant pas de la fragilité humaine, le demanderay-ie? Aſſembleray-ie? Et ſur quoy? Trauail ſur trauail? Ie ſuis au dernier iour de ma vie: & ſi ce n'eſt pas le dernier, il n'en eſt toutesfois guere loing.

La vie humaine eſt pleine de miſeres & de faſcheries: & le ſage n'y trouue aucun contentement.

Les richeſſes ſont choſes corruptibles. Rendent l'homme inſatiable. & S'occuper à la recherche d'icelles, C'eſt aſſembler trauail ſur trauail.

EPISTRE XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la Philoſophie, mais il l'en faut ſaouler & abreuuer de tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloient ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme les Stoïciens croyent, ou qu'elles aduinſſent, ſans raiſon & par aduenture, comme les Epicuriens enſeignent, que la Philoſophie eſt inutile. En dernier lieu il expoſe vne treſ-belle ſentence d'Epicure, Quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez.

IE ſçay bien que tu crois, Lucilius, qu'aucun ne peut heureuſement ny aſſez paſſablement viure, ſans l'eſtude de la Philoſophie: & que la vie ſe rend du tout heureuſe par la perfection de la ſageſſe: voire qu'elle eſt paſſable pour auoir ſeulement commencé de la ſuyure. Mais il te faut bien aſſeurer en l'opinion de ce que tu crois: il le faut grauer dans ton ame par vne continuelle penſee. Il y aura plus de peine à bien garder & ſuyure les honneſtes reſolutions que tu

On ne peut auoir aucun contentemẽt en ceſte vie ſans l'eſtude de la Philoſophie: & la volonté qu'on

En a, ſe doit renforcer par vne conſtante & ferme reſolution.

auras faictes, que non point a les faire. Il te faut perſeuerer. Il faut donner courage à ton continuel eſtude iuſqu'à ce que la volonté que tu as, ſoit paſſée & paruenuë à vne ferme & parfaicte reſolution. Par ainſi il ne t'eſt pas beſoin d'employer enuers moy tant de ſermens d'aſſeurance, ny tant de longues paroles: car ie cognois bien que tu as beaucoup profité. Ie ſçay d'où part ce que tu m'eſcris. Ce ne ſont point propos feints ny deſguiſez. Toutesfois ie t'en diray ouuertement ce qu'il m'en ſemble. I'ay deſia bonne eſperance de toy, mais non point encore vne certaine aſſeurance. Ie veux que tu ſois en ceſte meſme opinion que ie ſuis. Il ne faut point que tu ayes ſi toſt & ſi facilement ceſte croyance de toy. Foüille dans ton ſein: eſpluche-toy de toutes parts: regarde-toy bien: & regarde ſur tout, ſi tu as plus appris, ou en la Philoſophie, ou en ta façon de viure. La Philoſophie n'eſt pas vn artifice pour complaire au peuple, ou qu'on doiue appreſter pour l'oſtentation. Elle ne conſiſte point en paroles, mais en effects. Elle n'eſt point inuentee pour paſſer le iour tout entier en quelques plaiſirs, ou pour ſe garder de ſe fatcher de l'oiſiueté. Elle façonne l'ame, elle dipoſe la vie, elle gouuerne nos actions, elle enſeigne ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut laiſſer. Mais auec le gouuernail qu'elle tient en main, elle dreſſe le cours de la vie de ceux qui flotent comme incertains de ce qu'ils doiuent faire. Bref, ſans elle aucun ne vit en aſſeurance. Il y a vne infinité d'accidens qui ſuruiennent à toutes heures, qui ont beſoin de conſeil, lequel il faut aller demander à la Philoſophie. Quelqu'vn me dira, Dequoy me peut ſeruir la Philoſophie, s'il y a vne deſtinee: Que me ſert-elle, s'il y a vn Dieu qui gouuerne tout? Que ſert-elle, ſi la fortune & le ſort commande? Car les choſes certaines ne ſe peuuent changer, & l'on ne ſe peut armer contre les incertaines? ſi Dieu a gaigné le deuant à mon conſeil: s'il a arreſté ce que ie dois faire: ou ſi la fortune ne donne aucune liberté au conſeil que ie pourrois prendre. Quoy qu'vne de ces choſes là ſoit vraye, ou que toutes le ſoient, Lucillius, il faut philoſopher. Car ſoit que les deſtinees nous tiennent attachez par vne loy inexhorable, ou que Dieu diſpoſe de tout ceſt vniuers comme il luy plaiſt, ou que la fortune roulle çà & là, ſans aucun ordre, & pouſſe à la fantaſie les choſes humaines, la Philoſophie nous doit tenir aſſeurez. Elle nous exhortera d'obeyr volontairement à Dieu de reſiſter vertueuſement à la fortune: elle t'enſeignera de ſuyure le vouloir diuin, & ſupporter conſtamment les cas de fortune. Mais il ne ſe faut point ietter pour ceſte heure ſur ceſte queſtion, qu'eſt-ce que nous deuons faire, ſi la prouidence commande ſur toutes choſes, ſi la ſuitte des deſtinees nous traine enchainez & liez apres elle, ou ſi les cas inopinez & ſoudains de la fortune ont toute puiſſance ſur nous. Ie reuiens maintenant à ce poinct-icy, qui eſt de t'exhorter & t'admonneſter de ne laiſſer point eſchapper & refroidir ceſte belle chaleur de ton eſprit. Retien là, afin que ce qui n'eſt qu'vne impetuoſité, deuienne vne certaine habitude de ton ame. Tu as ietté les yeux (ſi ie te cognois bien) dés le commencement de ceſte Epiſtre, pour voir quel preſent elle t'apportoit: foüille-la bien, tu le trouueras. Ne t'eſmerueille point de la couſtume de mon eſprit. Ie ſuis encores liberal du bien d'autruy. Mais pourquoy ay ie dit, d'autruy? Tout ce qui a eſté ſagement & bien dit par qui que ce ſoit, eſt mien: par meſme raiſon ce qui a eſté dit par Epicure: Si tu vis ſelon ta nature, tu ne ſeras iamais pauure: mais ſi tu veux ſuyure tes opinions, tu ne ſeras iamais riche. Nature ſe contente de peu: l'opinion embraſſe tout. Si on mettoit dans ton ſein tous les biens que pluſieurs hommes riches ont poſſedé: ſi la fortune t'eſleuoit par deſſus les felicitez de toutes autres perſonnes priuees: ſi elle te couuroit d'or, te veſtoit de pourpre, ſi elle te hauſſoit à vne telle grandeur de ri-

Deſcription de la vraye Philoſophie.

Son vſage.

Elle nous aſſeure contre tous accidens qui ſont, & de conſeil, & de fortune.

Elle fournit de preceptes vtile à la vie humaine.

Pour viure content il faut ſuyure Nature, non point l'opinion.

car,

cheſſes

cheſſes & de voluptez, que tu peuſſes pauer la terre de marbre : que tu n'euſſes point ſeulement en ton pouuoir, mais encor que tu fuſſes contraint de marcher deſſus les richeſſes, & les fouler aux pieds : ſi d'auantage tes maiſons eſtoient ornees de ſtatuës, de peintures, & de tous les beaux ouurages que l'art a inuentez pour la prodigalité des hommes: tout cela ne t'apprendroit que d'en deſirer encor de plus grandes. Les deſirs naturels ont quelque meſure: mais ceux qui naiſſent d'vne fauſſe opinion ne trouuent aucune fin, à laquelle ils ſe puiſſent arreſter. Car la fauſſeté n'a point de bornes. Celuy qui va par vn chemin certain, en trouue la fin : mais l'egarement & le fouruoyement eſt ſans meſure. Retire-toy doncques de ces vanitez: & quand tu voudras cognoiſtre ſi tes deſirs ſont naturels, ou aueuglez d'vne ſotte gloire, regarde s'ils ſe peuuent arreſter à quelque choſe certaine. Mais ſi apres eſtre allez fort loin, ils veulent encor paſſer plus auant, croy que ces deſirs ne ſont point naturels.

Les deſirs naturels ſe renferment dans quelques bornes, mais non ceux qui ſont d'opinion.

EPISTRE XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy il doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté, laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire, elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher.

REiette loin de toy toutes ces choſes-là, ſi tu es ſage : ou pluſtoſt, ſi tu veux deuenir ſage: & cours d'vne grãde viteſſe & de toute ta force à rendre ton ame bonne. S'il y a quelque affaire qui te retienne, depeſche-le, ou quitte le du tout. Les affaires de ma maiſon (ce dis-tu) me retardent. Ie la veux diſpoſer de telle ſorte, qu'elle ne puiſſe poinct auoir faute d'argent, afin que la pauureté ne me ſoit point faſcheuſe, ou que ie ne ſois faſcheux à quelqu'vn. Quand tu tiens ce propos, il ſemble que tu ne cognois pas la vertu & la grandeur de ce bien auquel tu penſes tant. Tu vois bien an gros ce qu'il en eſt, & combien la philoſophie eſt profitable : mais tu ne cognois point encores aſſez ſubtillement toutes ſes parties, Tu ne ſçais pas combien elle nous peut aider en tous lieux, & de quelle ſorte (afin que i'vſe des mots de Ciceron) elle nous donne ſecours aux choſes plus grandes, & comme elle s'abaiſſe iuſqu'aux plus petites. Croy-moy, appelle-là en ton conſeil, elle te perſuadera de ne t'aſſeoir point pour faire tes comptes aux iettons. Ce que tu cherches doncques en retardant ainſi, c'eſt afin que tu n'ayes point occaſion de craindre la pauureté. Que diras-tu s'il la faut ſouhaitter ? Les richeſſes ont donné empeſchement à pluſieurs de ſuiure la ſageſſe : mais la pauureté eſt deſchargee de tout ſoin, elle eſt pleine de ſeureté. Si elle oit ſonner la trompette, elle ſçait bien qu'on ne la cherche pas. Si elle oit crier au feu, elle cherche ſeulemẽt quelque trou pour ſortir, ſans qu'elle ſoit en peine de rien ſauuer. Ou s'il faut qu'elle ſe mette ſur mer, les ports ne ſe rempliſſent point de bruit: ils ne ſont pas importunez pour vne ſeule perſõne. Elle n'a point ceſte grãde ſuitte de ſeruiteurs apres elle, pour la nourriture deſquels il faudroit deſirer la fertilité des regions d'outre mer. Il eſt facile de paiſtre peu de ventres bien enſeignez, & qui ne deſirent autre choſe que d'eſtre emplis. Il ne couſte guere d'oſter la faim : mais eſtre degouſté par trop de viandes, couſte beaucoup. La pauureté ſe contente de ſatisfaire à ſes deſirs les plus preſſez. Qu'eſt-ce donc? Pourquoy voudrois-tu refuſer de la loger dans ta maiſon, veu que l'homme ſage, pour ſi riche qu'il ſoit, prend plaiſir de ſuiure ſa façon de viure ? Si

L'appreheñſion de pauureté ne doit deſtourner l'homme de l'eſtude, & amour de ſageſſe : au contraire.

Les richeſſes y donnent ſouuent de l'empeſchement.

& La pauureté a meſmes ſes commoditez és temps incommodes.

Les plus ſages en font comme profeſſion, & recognoiſſent qu'elle leur eſt expediente.

tu veux eſtre en liberté d'eſprit, il faut que tu ſois pauure, ou que tu faces ſemblant de l'eſtre. On ne peut faire aucun eſtude profitable ſans la ſobrieté, & la ſobrieté n'eſt autre choſe qu'vne pauureté volontaire. Chaſſe donc au loin telles excuſes: Ha ie n'ay point encores tout ce qu'il me faut: mais que i'aye amaſſé toute ceſte ſomme, lors ie m'addonneray entierement à la Philoſophie. Et toutesfois il n'y a rien qu'il faille pluſtoſt appreſter, que ce que tu mets en arriere, & que tu veux acquerir le dernier. C'eſt par là qu'il te faut commencer. Ie veux au preallable aſſembler (ce dis-tu) quelque bien dont ie puiſſe viure. Apprens auſſi en meſme temps comme tu le dois aſſembler. Si quelque choſe t'empeſche de bien viure, rien ne t'empeſche de bien mourir. Il ne faut point que la pauureté nous retire de la Philoſophie, non pas l'indigence meſme de toutes choſes. Il faut que celuy qui la veut ſuiure, face eſtat d'endurer la faim qu'ont enduree quelques-vns qui ont eſté aſſiegez. Et quelle autre recompenſe pouuoient-ils attendre d'auoir tant ſouffert, que de ne tomber point à la mercy du vainqueur? Mais de combien eſt plus grand le bien par le moyen duquel on nous promet vne perpetuelle liberté, de n'auoir iamais peur, ni des hommes, ni de Dieu? Et certainement on ne peut paruenir à cela qu'auec la faim. Les grandes armees ont ſouffert neceſſité de toutes choſes, ont veſcu de racines d'herbes, & ont enduré vne ſi grand' faim, qu'on auroit honte de le dire. Elles ont enduré tout cela pour la conqueſte d'vn Royaume, & lequel (choſe qui te doit plus faire eſmerueiller) ils pourſuiuoient pour autruy. Se trouuera-il aucun qui doiue faire difficulté d'édurer la faim pour deliurer ſon ame des fureurs qui la tourmentent? Il ne faut point doncques penſer pluſtoſt d'acquerir. On peut paruenir à la Philoſophie sãs faire prouiſion de viures pour le chemin. Vrayemẽt c'eſt bien dit: apres que tu auras amaſſé ton ſaoul de bien, tu voudras lors acquerir la ſageſſe. Elle ſera donc le dernier inſtrument de ta vie, ou comme vn ſurcroiſt & adiouſtement à icelle. Tout au contraire, ſi tu as quelque bien, mets toy incontinent à philoſopher. Car comment peux-tu ſçauoir ſi tu en as deſia plus qu'il ne t'en faut? Et ſi tu n'as rien, cherche la Philoſophie pluſtoſt que toute autre choſe. Ouy, mais i'auray faute de ce qui m'eſt neceſſaire. Premierement, rien ne te peut defaillir, d'autant que ce que nature demande eſt peu de choſe, & que le ſage s'accommode à la nature. Mais ſi quelque extréme neceſſité luy ſuruient, il eſt en ſa puiſſance de ſortir hors de ceſte vie quand il voudra, & de n'eſtre plus ennuyeux à ſoy-meſmes. Et ſi c'eſt quelque legere & petite infortune qui le puiſſe encore laiſſer viure, il le prendra en bonne part. Et ſans ſe ſoucier plus qu'il ne ſera beſoin, il donnera à ſon ventre & à ſes eſpaules, ce qui leur ſera beſoin: & plein de toute aſſeurance & de ioye, ſe moquera des occupatiõs des riches, des chemins & des voyages de ceux qui courent apres les richeſſes: & dira, Pourquoy te remets tu en plus grande longueur? Attendras-tu que tes deniers ayent encores gagné de plus grandes vſures, ou le profit que tu peux faire ſur la vente de ta marchandiſe, ou que quelque riche vieillard te face heritier, ſi tout maintenant tu te peux faire riche? La ſageſſe nous met incontinent en main des biens qu'elle donne à celuy à qui elle apprend de meſpriſer les richeſſes. Mais ces propos tombent ſur quelques autres: car pour ton regard tu approches fort pres des plus riches. Change de bourſe, tu as trop de bien. On trouuera dans toutes pochettes ce qui doit ſuffire. Ie pouuois en ceſt endroit mettre fin à mon Epiſtre, ſi ie ne t'enſeignois vne mauuaiſe façon de faire. Il n'eſt permis à pas-vn de ſaliier les Roys des Parthes ſans quelque preſent. Ie ne te puis dire à Dieu, ſans te donner quelque choſe. Et que ſera-ce? Ie l'emprunteray d'Epicure. Il y en a pluſieurs qui pour auoir amaſſé beaucoup de richeſſes, n'ont

Folie du cõmun des hõmes, qui veulent premierement acquerir ce qui leur eſt moins neceſſaire.

L'extréme neceſſité ne doit pas meſme diuertir de la philoſophie: car

Sa recompenſe eſt grande & ſinguliere. &

La recherche d'icelle ne diminuë pas les moyens du ſage, qui

Trauaillé d'extréme indigence peut abreger ſes iours ſuiuant l'vn des paradoques Stoïques: autrement

Il ſe contentera d'auoir dequoy ſe nourrir & veſtir.

Les biens que la ſageſſe donne, ne ſont point corruptibles. mais

point pour cela mis fin à leurs miſeres : cen'a eſté qu'vn changemẽt. Ie ne m'eſmerueille point de cela : car le vice n'eſt point aux choſes,il eſt en l'ame. Et le meſme vice qui nous faiſoit trouuer la pauureté peſante, nous fait auſſi trouuer les richeſſes faſcheuſes. Comme c'eſt tout vn que tu mettes coucher vn malade dans vn lict de bois,ou dedans vn lict doré : parce qu'en quelque part que tu le portes, il traine auec ſoy ſa maladie : pareillement il n'importe à vn eſprit malade, qu'on le mette ſur les richeſſes,ou ſur la pauureté:ſon mal le ſuit par tout.

Les richeſſes de ce monde ne rabattent rien des miſeres de l'homme.

EPISTRE XVIII.

Comment celuy qui s'eſt addonné à l'eſtude de la philoſophie, ſe doit porter à quelques certains iours de l'annee,eſquels en toutes les villes les perſonnes pour recreer leurs eſprits, deuiennent publiqueuent foles, ainſi qu'il ſe faiſoit iadis à Rome au mois de Decembre, & auiourd'huy nous faiſons durant quelques iours du mois de Feurier. D'auantage, il dit qu'il faut choiſir quelques iours pour eſſayer comme nous pourrions ſouffrir la pauureté. Apres il met fin à ſa lettre par vn dire d'Epicure, touchant le voiſinage qu'il y a entre la cholere & la fureur.

C'Eſt au mois de Decembre principalement que la ville ſe fond en ſueur. On permet toute ſorte de diſſolutions,de deſbauches, & de folles deſpenſes : on n'oit par tout que le bruit d'vn grand appareil. Comme s'il y auoit auiourd'huy aucune difference entre les feſtes Saturnales & les iours ouurables. Il y en a ſi peu, qu'à mon aduis celuy qui diſoit qu'anciennement il n'y auoit qu'vn mois de Decembre,mais qu'auiourd'huy c'eſt toute l'annee entiere, ne ſe trompoit point. Si ie te tenois icy, ie diſcourois volontiers auec toy, que c'eſt que tu penſerois qu'on deuſt faire : s'il faudroit retrancher aucune choſe de ceſte couſtume ordinaire, ou s'il nous ſeroit force de banqueter plus ioyeuſement, & deſpoüiller noſtre robbe longue, afin qu'il ne ſemblaſt pas que nous euſſions en meſpris les couſtumes de la ville. Car pour prendre plaiſir les iours de ceſte feſte, i'ay changé de robbe, & fait ce qu'on n'auoit accouſtumé de faire qu'aux temps les plus triſtes & mal-heureux de noſtre cité. Mais ſi ie te cognois bien,ie penſe à mon aduis,que parlant cõme arbitre,tu n'euſſes pas voulu que nous euſſions reſſemblé du tout au commun vulgaire,ni que nous euſſiõs voulu nous rendre du tout diſſemblables à luy,ſinon qu'il fuſt beſoin de retenir la bride entierement ces iours-là à noſtre ame, afin qu'elle ſeule s'abſtint des voluptez, lors que tout le peuple y eſt plongé. Elle prend vn tres certain ſigne de ſa conſtance,ſi elle ne va,ou ſi elle ne ſe laiſſe trainer aux delices & aux amorces de la diſſolution. Elle eſt encore plus vertueuſe d'eſtre ſeche & ſobre, quand tout le reſte du peuple s'eſt enyuré,& qu'il rend ſa gorge par les ruës. Cela eſt encor plus plein de modeſtie, de ne ſe bannir point de ces compagnies, de ne ſe faire point remarquer par deſſus les autres, de ne ſe meſler parmy tous, & faire neantmoins toutes choſes,mais non pas de la meſme façon qu'ils les font. Car on peut paſſer le iour de la feſte,ſans faire aucune diſſolution. Au reſte,il me plaiſt tellement d'eſſayer la fermeté de ton ame,que ſuiuant le commandement des plus grands hommes de ce monde,ie te commande auſſi de prendre quelques iours, auſquels te contentant de fort peu deviande,& de la plus pauure que tu pourras trouuer,& veſtu d'vne robe heriſſee,rude & peſãte,tu puiſſes dire à toy-meſmes: Eſt-ce tout ce que ie craignois? Il faut que l'ame eſtãt ainſi en ſeureté s'appreſte à cõbattre

Quelle doit eſtre la vacation du ſage durant les deſbauches, & diſſolutions publiques.

Il ſe peut laſcher en certaines choſes, mais ſe doit roidir en d'autres.

S'accõmoder aux cõpagnies, mais ſans ambition particuliere, & auec choix.

Moyens de ſupporter la pauureté.

les choſes difficiles, & qu'au milieu des biens que fortune luy donnera, elle ſe rende conſtante, pour ſouffrir les aduerſitez qu'elle luy pourroit eſmouuoir. Le gendarme durant la paix court la lance ſans voir l'ennemy, ruë la barre & le pal, & ſe laſſe apres vn trauail inutile, afin qu'il puiſſe prendre ceſte peine quand il ſera beſoin. Celuy que tu voudras ne s'eſtonner point en quelque affaire, il le faut exercer auparauant. C'eſt ce qu'ont fait ceux qui contre-faiſans tous les mois la pauureté, ſont preſque deuenus pauures, afin qu'ils n'euſſent iamais plus crainte de ce qu'ils auoient appris auparauant. Ne penſe pas donc maintenant que ie te vueille ramener à vn petit ſouper, ou aux armoires des pauures gens, & à toutes autres choſes, où la ſuperfluité des richeſſes, quand elle eſt trop ſaoulle, prend plaiſir à ſe delaſſer. Il faut que ce ſoit vn vray lict de mendiant, vne haire, & vn pain bis & faſcheux à manger. Pren ceſte patience trois iours, & quatre auec, & encores quelquesfois d'auantage, afin que ce ne ſoit point vn paſſe-temps, mais vne experience. Croy moy, Lucilius, qu'alors tu ſauteras d'aiſe, quand tu te ſeras ſaoulé pour deux grands blancs de viande. Tu cognoiſtras que pour manger ton ſaoul, tu n'as que faire de la fortune. Car quand elle ſeroit bien courroucee contre nous, elle nous bailleroit ce qui peut ſuffire pour nous ſaouller. Il ne faut point que pour cela tu ayes opinion d'auoir fait beaucoup pour toy: car tu ne feras que ce qu'vne milliace d'eſclaues, & vne milliace de pauures ont fait. Toutesfois, tu te peux priſer d'vne choſe, que tu le feras ſans eſtre forcé. Il te ſera auſſi facile de ſouffrir cela touſiours, que de l'eſſayer quelquesfois. Exerçons-nous comme au pal. Et afin que la pauureté ne nous puiſſe prendre au deſpourueu, faiſons qu'elle nous ſoit familiere. Nous ſerons riches auec plus d'aſſeurance, ſi nous pouuons apprendre que ce ne ſoit point choſe faſcheuſe d'eſtre pauure. Ce maiſtre de la volupté Epicurus, auoit certains iours auſquels il chaſſoit la faim auec vn mauuais traictement, pour voir s'il defailloit quelque choſe à vne pleine & parfaicte volupté: ou combien il y en defailloit: & ſi cela meritoit que quelqu'vn y employaſt beaucoup de peine. Certainement il dit cela aux Epiſtres qu'il eſcriuoit à Polyenus, au temps que Charinus eſtoit preteur. Et ſe vantoit ne manger point pour vn ſol de viande à ſon repas: & que Metrodorus, qui n'auoit point encor tant profité que luy, deſpendoit bien le ſol tout entier. Penſes-tu que viuant de ceſte façon on ſe puiſſe pas ſaouller? C'eſt pluſtoſt vne grande volupté. Ce n'eſt pas comme vne volupté legere qui paſſe bien toſt, ou qui nous puiſſe eſchapper, & laquelle il faille ſouuent renoueller. C'eſt vne volupté certaine & perdurable. Non pas que ce ſoit grand plaiſir de boire de l'eau, & de manger de la boüillie, ou vne piece de pain d'orge: mais c'eſt vn grand plaiſir de pouuoir tirer du plaiſir d'vn tel ſubiect, & de s'eſtre reduict à vn tel eſtat, que la plus meſchãte fortune du mõde ne pourroit le nous rauir. La nourriture des priſons eſt encor plus abondante que cela: mais quand on a mis à part ceux qui ſont condamnez à perdre la vie, celuy qui les doit executer, ne les nourrit pas ce iour-là ſi chichement. Mais de combien eſt plus grande la vertu de courage de ſe rendre de ſoy-meſmes au poinct que ceux qui ſont reduicts en vne extremité ne doiuent pas craindre? C'eſt aller au deuant des armes de la fortune. Commence donc, mon amy Lucilius, de ſuiure la couſtume de ceux-là, & choiſi quelques iours auſquels tu te retireras de tes affaires, & t'accouſtumeras à te contenter de fort peu. Commence de te rendre familier à la pauureté.

Il faut peu pour raſſaſier le ſobre.

Et vaut mieux l'eſtre volontairement.

Voyez Pegece, liu. 1. chap. xii. liu. ij. ch. xiij.

A l'exemple d'Epicure, grand maiſtre neantmoins de volupté.

Courage, mon amy, meſpriſe la richeſſe.
Rends-toy digne de Dieu auec ta ſageſſe. 8. Æneid.

Il n'y a autre perſonne qui ſoit digne de Dieu, que celuy qui a meſpriſé les richeſſes: la ioüiſſance deſquelles ie ne te veux pas interdire, mais ie te veux apprendre de les ſçauoir poſſeder ſans aucune crainte. Ce que tu pourras faire par ce ſeul moyen, ſi tu te perſuades que tu puiſſes viure ſans elles, & ſi tu les regardes comme choſe qui te peut laiſſer. Mais il eſt deſia temps de plier ma lettre. Paye moy premierement (diras-tu) ce que tu me dois. Ie te bailleray vne deſcharge ſur Epicure: il payera pour moy. Vne trop grande cholere ſe conuertit en fureur. Il te ſera force de le ſçauoir, quand tu auras vn ſeruiteur & vn ennemy. Ceſte paſſion s'allume contre toutes ſortes de perſonnes: elle s'engendre auſſi bien d'amour comme de haine: & auſſi toſt entre les paſſe-temps & les ieux, comme entre les choſes ſerieuſes. Il ne faut point conſiderer ſi elle prend ſa naiſſance de quelque grande occaſion, mais ſur l'ame de qui elle tombe. Il en eſt ainſi du feu: il n'importe combien il eſt grand, mais en quel lieu il eſt ietté. Car les choſes dures & maſſiues ne ſe peuuent allumer pour ſi grand que le feu ſoit: au contraire, les matieres ſeches & faciles à s'embraſer, nourriſſent vne petite bluette de feu, iuſqu'à ce qu'elles s'embraſent du tout. Il n'eſt auſſi rien plus certain, Lucilius, que l'iſſuë d'vne grande cholere, c'eſt la fureur: c'eſt pourquoy il faut fuyr la cholere, non ſeulement pour eſtre eſtimé modeſte, mais pour noſtre ſanté.

Expediente vtile pour vrayement meſpriſer les richeſſes, & les poſſeder deuement.

Quelle conuenance il y a entre la cholere exceſſiue & la fureur.

La modeſtie & la ſanté meſme requierent que on fuye telle cholere.

EPISTRE XIX.

Il veut perſuader à Lucilius, qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ni à cachettes, mais que reiettant tous ennuis, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit.

IE me reſioüis infiniement toutes les fois que ie reçois de tes lettres, parce qu'elles me rempliſſent d'vne belle eſperance: elles ne promettẽt point deſormais ſimplement pour toy, mais elles entrent en plegement. Ie te prie donc de continuer ainſi. Car de quelle meilleure choſe puis-ie prier mon amy, que de celle pour laquelle ie voudrois faire prieres aux Dieux pour luy? Retire-toy de toutes ces occupations, & ſi tu ne peux de bon gré, arrache-t'en par force. Nous auons aſſez deſpendu de temps, commençons en noſtre vieilleſſe d'amaſſer nos hardes. Cela peut-il eſtre ſuiet à l'enuie? Nous auons touſiours veſcu ſur mer, venons mourir au port. Ie ne te voudrois pas pourtant conſeiller de vouloir acquerir aucune reputation de t'eſtre retiré au repos: dequoy tu ne te dois ni trop vanter, ni trop cacher. Car ie ne te chaſſeray pas ſi loin, que blaſmant la fureur des hommes, ie vouluſſe que tu chercha ſſes quelque cachette pour te couurir & pour eſtre oublié de tout le monde. Fais en ſorte que ton repos ne ſoit point trop remarqué: il ſuffit qu'il paroiſſe. Puis apres, ceux qui ſont encore en leur entier, & qui ſe gouuernent par leur propre conſeil, prendront garde à cela, s'ils veulent paſſer leur vie à l'obſcur, & ſans faire parler d'eux: car deſormais tu ne le pourrois faire. La grandeur de ton eſprit, l'elegance de tes eſcripts, les amitiez que tu as acquiſes auec les plus grands & les plus nobles, t'ont fait deſia cognoiſtre à tout le monde. Tu es ſi cogneu d'vn chacun, qu'encor que tu vouluſſes t'aller plonger & cacher au bout du monde, toutesfois les belles choſes

Il ſe faut meſme à force arracher du tracas de ce mõde, pour iouir de quelque repos & viure ſans enuie.

En ſorte neantmoins qu'il ſoit trop affecté.

que tu as faictes par cy-deuant, te rendroient aſſez renommé: tu ne peux eſtre ſurprins d'aucune obſcurité, en quelque lieu que tu vueilles fuyr. Ceſte grande clarté que tu as gaignee par le paſſé, te ſuiura par tout. Tu peux mettre ton eſprit en repos: tu te peux retirer, ſans que pas-vn t'en porte enuie, ſans aucun regret & ennuy de ton eſprit. Car qu'eſt-ce que tu laiſſeras apres toy, à quoy tu puiſſes auoir regret? Seront-ce ceux qui ſe ſont mis ſous ta protection & deffenſe? pas-vn deſquels ne te ſuit pour reſpect qu'il te porte, mais pour tirer quelque bien de toy. Seront-ce tes amis? on cherchoit anciennement les amitiez, & maintenant la proye. Les perſonnes vieilles qui ſe verront abandonnees, changeront-elles leurs teſtamens? Ceux qui auoient accouſtumé de te venir ſaluër tous les matins, iront-ils à vne autre porte? Tu ne peux point acquerir ce grand bien qu'il ne te couſte cher. Choiſi ſeulement ſi tu aimes mieux t'abandonner toy-meſmes, que quelque partie de ton bien. Pleuſt aux Dieux que tu euſſes peu enuieillir dans la meſme fortune de tes maieurs, & que ta felicité ne t'euſt point eſleué ſi haut. Mais vn ſoudain bon-heur, les charges publiques, & le gouuernement des prouinces, & tout ce que ces grandeurs promettent, t'ont ietté loin de la veuë d'vne vie heureuſe & ſalutaire. Tu auras encor des dignitez plus grandes, qui naiſtront les vnes apres les autres. Quelle fin prendra cela? Qu'attens-tu? Que tu n'ayes plus en ton pouuoir ce que tu deſireras trop tard? Tu ne trouueras iamais le temps à propos. Telle que nous diſons eſtre la liaiſon & l'ordre des cauſes, auec leſquelles les deſtinees ſont attachez: telle eſt celle des cupiditez: l'vne naiſt de la fin de l'autre. Tu es plongé en vne telle condition de vie, qu'elle ne mettra iamais fin, ni à tes miſeres, ni à ta ſeruitude. Retire ta teſte hors de ce ioug. Il vaut beaucoup mieux la laiſſer coupper vne bõne fois, que de ſentir touſiours ceſte peſanteur. Si tu te peux remettre en ta maiſon priuee, ie confeſſe que toutes choſes te ſeront plus petites, mais elles ne te contenteront que trop: au lieu que maintenant vne infinité de biens, venus & portez de toutes parts, ne te peuuent ſaouller. Mais que dois-tu plus deſirer, ou bien de te ſaouller en ta pauureté, ou de mourir de faim auec vne ſi grande abondance de biens? La richeſſe deſire touſiours d'auantage, & ſi eſt-elle ſuiette au deſir & à l'enuie d'autruy. Pendant que tu ne ſeras iamais content en toy-meſmes, les autres ne le ſeront iamais de toy. Mais comment en pourray-ie ſortir? (diras-tu) par quelque moyen que ce ſoit. Souuienne toy en combien de hazard tu t'es mis pour amaſſer des richeſſes, combien de choſes penibles tu as entrepriſes pour l'hõneur. Il faut auſſi oſer entreprendre quelque choſe pour la tranquillité & pour le repos de l'ame: ou bien il faut faire eſtat d'enuieillir auec le ſoin de l'adminiſtration & du gouuernement des prouinces, & dans le tumulte des offices & charges de la cité, & ſentir ordinairement des nouuelles tẽpeſtes, que nulle modeſtie, ou nul repos de la vie ne peut euiter. Car dequoy te ſert-il que tu te vueilles mettre en repos? Ta fortune ne le permet point. Et que ſera-ce, ſi tu la laiſſes encor croiſtre d'auantage? tant plus elle s'approchera du bon-heur, tant plus elle s'approchera auſſi de la crainte. Ie te veux à ce propos raconter ce que Mecenas diſoit. Il nous apprenoit la verité au milieu de la gehenne qu'il ſouffroit: La hauteſſe meſme tonne, & traine eſpouuantement aupres des choſes hautes. Si tu me demandes en quel liure il dit cela, c'eſt en celuy qui eſt intitulé Prometheus. Il a voulu dire qu'elle tient les choſes hautes en effroy. Y a-il puiſſance & grandeur aucune, que tu vouluſſes tant eſtimer, pour tenir apres vn tel langage d'yurongne? C'eſtoit vn homme d'vn bel eſprit, qui euſt ſerui d'vn grand exemple d'eloquence aux Romains, ſi ſes richeſſes ne l'euſſent effeminé: ou pour mieux dire, ſi elles ne l'euſſent chaſtré. Tu feras vne pareille fin, ſi tu ne plies

Le but des ſuiuans, eſt leur profit & auancement particulier.

Les honneurs & dignitez publiques ſont extrémemẽt contraires au repos de l'eſprit. & L'ambition & conuoitiſe n'a ny commencement ny fin en ſes deſirs.

Et qui pis eſt, ſubiecte à l'enuie d'autruy. &

Plus l'homme iouït de proſperité, plus il eſt aſſailly de crainte.

Apophthegme de Mecenas ſur ce propos.

voile,& ſi tu ne te retires en terre ferme comme il voulut faire, mais trop tard. Ie pouuois auec ceſte ſentence de Mecenas payer & cõpenſer ce que ie te dois. Mais, ou ie ne te cognois pas bien,ou tu feras difficulté de receuoir ce que ie te dois en en deniers tous neufs,encore qu'ils ſoient fort bons. Et puis qu'il en va ainſi,il faut que i'emprunte à intereſt,de la vieille monnoye d'Epicurus : Il faut pluſtoſt regarder auec qui tu mangeras & boiras,que ce que tu boiras & mangeras. Car de manger tout ſeul ſans la compagnie d'vn amy, c'eſt la vie d'vn lyon & d'vn loup. Cela te peut aduenir, que tu ne te ſois retiré : ou bien tu n'auras aucun autre à table, que ceux que ton contreroleur aura choiſis d'entre ceux qui te viennent ſaluer tous les iours. Certainement celuy ſe trõpe bien, qui cherche vn amy en ſa baſſe-court, & qui penſe s'aſſeurer de ſa fidelité par la table. Vn homme empeſché en tant d'affaires, & aſſiegé de ſes richeſſes, ne peut auoir vn mal-heur plus grand que d'eſtimer que ceux-là ſoient ſes amis, deſquels il ne l'eſt pas : & de penſer que ſes bien faicts luy puiſſent acquerir des amis : veu qu'il y a des perſonnes qui hayſſent d'auantage,lors qu'ils ſont plus redeuables. Peu d'argent preſté fait bien vn debteur: mais vne grande ſomme le rend ennemy. Que ſeroit cecy ? les bien-faicts n'aquierent-ils point d'amitiez ? Ouy, il vous en acquierent, ſi vous auez bien peu choiſir ceux à qui vous les deuiez donner, & s'ils ont eſté bien employez, & non point eſpandus à l'aduenture. Par ainſi pendant que tu commences d'eſtre en ton bon ſens, ſers-toy de ce conſeil des ſages : Qu'il faut pluſtoſt regarder qui eſt celuy qui receura, que non pas ce qu'il aura receu.

Reſipiſcence trop tardiue eſt vne double gehenne.

Deuant que boire & mãger, il faut aduiſer en quelle compagnie.

Quel eſtat il faut faire de tous ces beaux amis de table.

Preſter argent, c'eſt faire bien ſouuent d'vn amy vn ennemy.

Il conuient regarder à qui l'on fait bien.

EPISTRE XX.

Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bonne vie, & que celuy qui voudra ſuiure à bon eſcient la philoſophie,doit rechercher la pauureté.

SI tu te portes bien, & ſi tu t'eſtimes digne de pouuoir eſtre quelque iour tout à toy,i'en ſuis tres-aiſe. Ce me ſeroit beaucoup d'honneur ſi ie te pouuois retirer du lieu où tu es, agité de tant de tempeſtes, ſans eſperance d'en pouuoir ſortir. Sur tout ie te prie,Lucilius,ie t'en admonneſte,que tu mettes la philoſophie le plus profondement que tu pourras dedans ton eſprit : & que tu faces experience de ce que tu auras profité, non point par ton langage,ou par tes eſcrits, mais par la conſtance de ton ame, & par le retranchement de tes deſirs. Fay cognoiſtre auec effects que tes paroles ſont vrayes. L'intention eſt autre de ceux qui declament, & qui pourſuyuent d'acquerir de l'honneur à l'opinion d'vne grande aſſemblee qui les oit, & autre de ceux qui par diuerſes ſortes de diſputes, & par des argumens trouſſez legerement,retiennent les oreilles des ieunes hommes pleins de loiſir. La Philoſophie nous apprend à faire, & non point à parler. Elle requiert que chacun choiſiſſe vne regle & vne loy pour viure : que ſa vie ne ſoit point diſſemblable à ſon dire : & que ſans aucune contrarieté en ſes actions, elle ſoit touſiours d'vne meſme couleur. C'eſt l'exercice le plus grand, & le plus beau de la ſageſſe, & la marque par où elle ſe peut mieux faire cognoiſtre, quand l'homme ſage eſt en tout & par tout ſemblable & pareil à ſoy. Mais qui pourra gagner ce poinct-là? peu de perſonnes : toutesfois quelques-vns le feront. Cela eſt bien difficile: ie ne dis pas pourtant qu'vn homme aille touſiours d'vn meſme pas, pourueu qu'il aille par vn meſme chemin. Pren garde donc ſi ton accouſtrement reſpõd aux

L'vn des principaux profits qu'on tire de la philoſophie, c'eſt le retranchemẽt de ſes deſirs.

Le faire & le dire du philoſophe n'eſt qu'vn.

Vſage de la philoſophie, &

La marque d'icelle, qui ſe trouue en peu de perſonnes.

meubles de ta maiſon : ſi tu es liberal enuers toy, & chiche enuers les tiens : ſi tu fais maigre chere à table, & baſtis trop ſomptueuſement. Choiſis en fin vne façon de viure, ſur laquelle tu compaſſeras toute ta vie. Quelques-vns viuent chichement dans leurs maiſons, & ſont les grands, & les magnifiques par les ruës. Ceſte diuerſité eſt vicieuſe : c'eſt le ſigne d'vn eſprit inconſtant, & qui n'eſt point bien arreſté. Encore te veux-ie dire d'où vient ceſte legereté, & ceſte diſſimilitude de faicts & de conſeils. Pas-vn ne fait eſtat certain comme il veut viure : & s'il le fait, il n'y perſeuere point, il paſſe plus outre. Il ne change point ſeulement d'aduis, ains retourne prendre, & reuient à la façon de viure qu'il auoit delaiſſee & blaſmee auparauant. Mais pour ne parler point des anciennes deffinitions de ſageſſe, & pour dire toute la façon comme on doit viure, ie me contenteray de cecy. Qu'eſt-ce que ſageſſe ? C'eſt vouloir touſiours vne meſme choſe, & reietter touſiours vne meſme choſe : Encore que ie n'vſe point de ceſte petite exception, Pourueu que ce que tu deſires ſoit iuſte & raiſonnable. Vne choſe ne pourroit pas touſiours plaire, ſi elle n'eſtoit iuſte & raiſonnable. Les hommes donc ne ſçauent iamais ce qu'ils veulent, ſinon ſur le poinct meſmes qu'ils le veulent. Bref, il n'y a pas-vn qui ſe ſoit reſolu de ce qu'il doit vouloir, & de ce qu'il ne doit point vouloir. Ils changent de iugement tous les iours, & le tournent en actions contraires. Et encor y en a-il, qui paſſent toute leur vie comme par ieu. Continuë donc ce que tu as commencé. Car peut-eſtre ſeras-tu conduit au plus haut, ou à tout le moins à ce degré, que tu ſeras tout ſeul, qui cognoiſtras que ce n'eſt point le plus haut. Que deuiendra, dis-tu, ceſte grande trouppe de ceux qui me ſont amis & familiers? Toute ceſte trouppe-là ſe nourrira elle meſmes, quand tu ne la nourriras plus : ou tu apprendras par ie moyen de la pauureté ce que tu ne peux apprendre de toy-meſme. Elle retiendra les vrais & fideles amis : & ceux qui ſuiuoient pluſtoſt quelque autre choſe que toy, ſe retireront. Ne dois-tu pas aimer la pauureté, quand ce ne ſeroit que pour ce regard-là, qu'elle te fera cognoiſtre ceux de qui tu es aimé ? Hé quand viendra ce iour, que pas-vn ne mentira pour te faire honneur ? Iette donc là deſſus toutes tes penſees : n'aye autre ſoin, autre deſir, que ceſtuy-là. Quitte tous les autres vœux & prieres que tu fais à Dieu, & contente-toy de toy-meſmes, & des biens qui peuuent naiſtre de toy. Quelle felicité te peut aduenir, qui s'approche plus de Dieu? Retranche-toy dans vn petit bien d'où tu ne puiſſes iamais eſtre chaſſé : & pour te perſuader à cela plus volontiers, tu te pourras ſeruir du tribut de mõ Epiſtre, que ie te vay payer tout à ceſte heure. Et encore que tu m'en portes enuie, Epicurus le payera pour moy de bon cœur. Croy-moy, tes paroles me ſembleront plus belles & plus magnifiques dans vn meſchant lict, & ſoubs vn ſimple accouſtrement de gros drap. Car cela ne ſe dira point ſeulement, il ſe prouuera par effect. Certainement i'apprens mieux ce que dit noſtre Demetrius, quand ie le vois couché tout nud ſur vne paillaſſe : car adonc il n'eſt point precepteur de la verité : il en eſt le teſmoing. Et quoy ? ne ſera-il pas loiſible de meſpriſer les richeſſes que nous auons chez nous ? Mais pourquoy ne nous ſeroit-il permis? I'eſtime celuy eſtre homme de grand cœur, qui les ayant longuement veuës & admirees eſtenduës à l'entour de ſoy, ſe rit qu'elles ſoient venuës deuers luy, & qui a ouy pluſtoſt dire qu'elles fuſſent ſiennes, qu'il ne le ſçeut. C'eſt vn grand bien de ne pouuoir eſtre corrompu par la familiarité des richeſſes. Celuy eſt homme de grand cœur, qui eſt pauure au milieu de ſes richeſſes : toutesfois il viuroit en plus grãde ſeureté, s'il n'en auoit point du tout. Ie ne ſçay (diras-tu) comment ceſtuy-là pourra ſouffrir la pauureté, s'il y eſt vne fois tombé.

Marque de uerſe & vicieuſe, d'vn eſprit inconſtant & leger, dont les faicts ne reſpondent point aux paroles.

Deffinition de ſageſſe.

Qui veut philoſopher à bon eſciẽt doit ſuiure la pauureté.

Par elle nous recognoiſſons nos amis.

Les paroles d'vn pauure ſage ſont mieux recueillies que celles d'vn riche.

Le meſpris des richeſſes eſt ſigne d'vn grand courage: mais Encor vaudroit-il mieux n'en auoir point du tout. car

Et moy qui annõce la doctrine d'Epicure, ie ne ſçay ſi ce pauure voudroit meſpriſer les richeſſes, quand il les auroit vne fois gouſtees. C'eſt pourquoy il faut pluſtoſt conſiderer l'intẽtion de l'vn & de l'autre: & prendre garde ſi ceſtuy-cy prend plaiſir à la pauureté, & ſi ceſtuy-là ſe deſplaiſt aux richeſſes. Autrement & le coucher ſur le foarre, & porter la robe d'vn drap groſſier, ſont marques fort legeres d'vne bonne volonté: ſinon qu'on cognoiſſe, que quelqu'vn ne ſouffre point cela par neceſſité, mais parce qu'il aime mieux viure ainſi. Au demeurant, c'eſt ſigne d'vne grande vertu, de ne ſe haſter point d'y courir, comme à vne vie meilleure, mais de s'appreſter comme à des choſes plus faciles. Certainement, Lucilius, elles ne ſont point ſeulement faciles: mais quand, apres y auoir longuement penſé, tu y arriueras, elles te ſeront agreables. Car tu y trouueras vne grande aſſeurance, ſans laquelle il n'y a rien qui nous puiſſe plaire. Ie iuge donc eſtre neceſſaire ce que ie t'ay eſcrit, que pluſieurs grands perſonnages ont fait ſouuentesfois, d'entre-meſler quelques iours, auſquels auec vne pauureté contrefaicte, nous puiſſions nous exercer à la vraye. Ce qu'il nous faut pluſtoſt entreprendre, parce que nous ſommes trop plongez en delices, & que nous eſtimons toutes choſes aigres & difficiles. Il vaut mieux eſueiller noſtre ame de ſon ſommeil. Il luy faut tirer l'oreille: il luy faut faire voir ce que la nature nous a ordonné, eſt de petite valeur. Aucun ne peut naiſtre riche: tous ceux qui viennent à la lumiere de ce monde, ſont condamnez à ſe contenter d'vn peu de laict, & de petits langes. Et toutesfois n'ayans que ces commencemens-là, les Royaumes entiers ne nous peuuent apres contenter.

Il y a danger que les ayant vne fois gouſtees on n'en ſoit alleché.

On ne peut bien recognoiſtre vne bonne volonté par marques exterieures.

La pauureté eſt non ſeulement facile à ſupporter mais agreable.

Pource qu'elle nous empeſche d'eſtre enuiez par autruy.

Moyen de s'y diſpoſer.

La conſideration de noſtre naiſſance nous y doit acheminer.

EPISTRE XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'eſtre point cognus des hommes, qui ayans laiſſé les beux tiltres d'honneur, ſe ſont iettez entre les bras de la Philoſophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcripts, & par la familiarité des hommes ſçauans.

PEenſes-tu n'auoir affaire qu'auec les choſes que tu m'auois eſcrites? Le plus grand affaire que tu as, c'eſt auec toy-meſmes. Il n'y a rien qui te ſoit plus ennuyeux que toy: tu ne ſçais que tu veux: tu cognois mieux les choſes honneſtes que tu ne les ſuys. Tu vois bien où giſt la felicité, mais tu n'oſes point l'aller trouuer. Ie te veux apprendre ce qui t'en garde, puis que tu te ſoucies ſi peu de le cognoiſtre. Tu as opinion que ce qu'il te faut quitter, ſoit quelque grand cas. Et quand tu te veux reſoudre de ſuyure ceſte ſeureté, à laquelle tu dois paſſer, la lueur & la ſplendeur de la vie, que tu veux quitter, te retient, comme ſi tu deuois choir en quelques lieux ſalles & obſcurs. Tu te trompes, Lucilius: c'eſt de ceſte façon de vie qu'on monte à l'autre. Autant qu'il y a de difference entre la clarté & la lumiere: veu que la lumiere a vne certaine origine propre à elle-meſme, & que la clarté reluit par autruy: autant y en a-il entre ceſte vie & l'autre. A l'vne parce qu'elle eſt frappee d'vne clarté eſtrangere, ſi quelqu'vn ſe met au deuant, il luy engendrera vne ombre eſpeſſe: mais l'autre eſt reluiſante par ſa propre lumiere. Tes eſtudes te rendront illuſtre & renõmé. Ie te rapporteray vn exemple d'Epicure, quand il eſcriuoit à Idomeneus, le voulant retirer de la vie pleine de grandeurs, & d'hon-

La grande eſtime que nous faiſons des commoditez de ceſte vie, nous y tient ſeulement attachez, que nous en negligeons l'eſtude de vertu.

qui Neantmoins apprend le moyen de paruenir à la felicité eternelle, & rend l'homme immortel.

Exemple en Idomeneus.

neur qu'il ſuyuoit, pour le ramener au chemin d'vne vraye & aſſeuree gloire : maniant lors auec vne grande puiſſance & ſeuerité les plus importans affaires d'eſtat: Si tu es, dit-il, ambitieux de gloire, mes Epiſtres te feront plus cognoiſtre, que ne feront tous ces honneurs que tu priſes, & par leſquels tu te vois priſé. Dy-moy donc s'il a menty? qui auroit cognoiſſance d'Idomeneus, ſi Epicure n'en euſt parlé dans ſes lettres? Vn oubly profond tient enſeuelis ces grands ſeigneurs & Satrapes, & ce Roy meſmes duquel Idomeneus prenoit ſa grandeur. Les Epiſtres de Ciceron ne permettront iamais que le nom d'Atticus ſe perde. Il ne luy euſt rien ſerui d'auoir Agrippa pour gendre, Tiberius pour pere de ſon gendre, & Druſus Ceſar pour arriere-nepueu: entre tant de noms honorables, il ne ſe parleroit plus du ſien, ſi Ciceron ne l'euſt fait cognoiſtre. Vne longue ſuitte d'annees tombera deſſus nous. Peu de beaux eſprits leueront haut la teſte: & quelques vns auant que ſe perdre dans le ſilence, reſiſteront longuement, & ſe defendront contre l'oubly. Ie te promets, Lucilius, ce qu'Epicure auoit promis à ce ſien amy. Ie ſeray agreable à la poſterité. Ie pourray trainer auec moy des noms, qui viuront longuement. Noſtre Virgile promit à deux vne vie eternelle, & leur a tenu promeſſe.

Dont la memoire ſeroit eſteinte, ſans les Epiſtres d'Epicure.

&

En Atticus immortaliſé par les Epiſtres de Ciceron.

9. Aeneid.

O tous deux bien-heureux, ſi mes Vers ont pouuoir,
Nul iour Voſtre memoire eſteinte pourra Voir,
Tant que de Capitol ceſte roche eſleuee.
Logera les nepueux & la race d'Enee:
Et tandis qu'on Verra que le pere Romain,
De ce monde Vainqueur, aura l'empire en main.

Tous ceux qui ſe ſont aggrandis par la faueur de fortune, ou qui ont eſté membres & comme parties de la puiſſance d'autruy, leur credit a duré & leur maiſon a eſté frequentee, tant qu'ils ont veſcu : mais apres eux leur memoire a bien toſt pris fin. L'honneur des beaux eſprits croiſt touſiours : on ne fait point ſeulement cas d'eux : mais tout ce qui eſt attaché à leur memoire, eſt bien receu. Or afin qu'Idomeneus ne ſoit couché pour-neant dãs ma lettre, luy-meſme la payera de ſa bourſe. Epicurus luy eſcriuit ceſte ſentence remarquable, par laquelle il l'exhortoit de rendre riche Pythocles, par vn chemin qui ne fuſt ny ordinaire, ny incertain: Si tu veux faire (dit-il) riche Pythocles, il ne luy faut rien adiouſter à ſes richeſſes, mais pluſtoſt retrancher ſes ambitions. Ceſte ſentence eſt trop claire pour auoir beſoin d'interpretation: & ſi bien dite, qu'il ne la faut pas expliquer. Ie t'aduertis ſeulement de ce poinct, que tu ne penſes pas que cela ſoit dit pour les ſeules richeſſes: elle aura puiſſance ſur tout ce que tu la voudras appliquer. Si tu veux rẽdre Pythocles honorable, il ne faut rien adiouſter à ſes honneurs, ains retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pythocles ſoit en perpetuelle volupté, il ne faut rien adiouſter à ſes voluptez, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Si tu veux que Pythocles deuienne vieil, & qu'il puiſſe paruenir à vne pleine vie, il ne faut rien adiouſter à ſes ans, il ne faut que retrancher ſes ambitions. Il ne faut point que tu penſes que ces paroles ſoient d'Epicure, elles ſont vulgaires à tous. Il me ſemble qu'il faut ſuyure en la Philoſophie, ce qu'on a accouſtumé de faire au Senat. Si quelqu'vn en diſant ſon aduis, a dit quelque choſe dont vne partie me plaiſe, ie le prie d'opiner par articles: & en ceſtuy-là ie ſuy ſon aduis. Ie ramentois plus volontiers ces mots excellens d'Epicure, afin que ie prouue à ceux qui s'y retirent, pouſſez d'vne mali-

Les grandeurs mondaines s'eſtouffent quand & le corps: mais les belles occupations anobliſſent l'homme.

Le moyen d'enrichir, c'eſt de donner borne à ſes appetits & conuoitiſes.

Des eſcrits d'Epicure on peut meſme apprendre qu'en quel-

cieuſe eſperance,& qui penſent qu'ils pourront eux-meſmes eſtre la couuerture de leurs vices, qu'en quelque lieu qu'ils aillent, il y faut viure honneſtement. Quand ils ſeront entrez dans ces iardins, & qu'ils verront ces mots eſcrits ſur les portes: Paſſant, c'eſt icy que tu ſeras bien logé:c'eſt icy que la volupté eſt eſtimee le ſouuerain bien: le concierge de ceſte maiſon eſt tout preſt à te receuoir, à te traicter gracieuſement, à te donner des gaſteaux & de l'eau tout ton ſaoul: & il te dira:Et quoy? n'es-tu pas bien traicté? Ces iardins,di-ie,n'aiguiſent point la faim,ils l'appaiſent: ils n'excitent point vne plus grande ſoif apres auoir beu, mais ils l'eſteignent auec vn remede naturel, qui ne couſte rien. Ie me ſuis enuieilli en ceſte volupté, ie diſcours auec toy de ces deſirs & cupiditez, qui ne reçoiuent aucune conſolation,auſquelles il faut donner quelque licence pour les faire perdre peu à peu. Car quand à ces autres extraordinaires,qu'on peut retarder,qu'on peut chaſtier,ou qu'on peut eſtouffer,ie t'apprendray ſeulement,que ceſte volupté là n'eſt point naturelle, n'eſt point neceſſaire:tu n'es pas contraint de luy obeyr: ſi tu y employes quelque choſe, c'eſt de ta ſeule volonté: mais le ventre n'eſcoute aucun enſeignement: il demande, il crie: il n'eſt pas toutesfois creancier rigoureux, on le contente de peu: pourueu que tu ne luy donnes ſinon ce que tu luy dois, & non tout ce que tu pourrois.

que lieu que on ſoit, il faut mener vne vie honneſte.

Contre ceux qui preſument couurir leurs vices par eux-meſmes.

Il faut donner quelque licence à certains deſirs: mais contrequarrer les extraordinaires,qui ne ſont point naturels.

EPISTRE XXII.

Par quel moyen ſe doit deuelopper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires,penſe de s'adonner à la Philoſophie.

TV cognois maintenant qu'il te faut retirer de ces miſerables occupations, qui ne ſont belles qu'en apparence. Mais tu demandes comme tu en pourrois venir à bout. Il y a des choſes qui ne ſe peuuent enſeigner, qu'on ne ſoit preſent. Le medecin ne peut monſtrer par lettres, comme il faut choiſir l'heure du repas & du bain. Et puis il faut taſter le pouls. C'eſt vn vieil prouerbe, que l'eſcrimeur à outrance prend conſeil au milieu du camp clos. Le viſage de l'ennemy, le remuëment d'vne main,la poſture de la perſõne,apprend touſiours quelque choſe à celuy qui la regarde. On peut bien en general donner vn aduis, ou de bouche ou par eſcrit, de ce qu'on a accouſtumé,ou de ce qu'il eſt beſoin de faire:& tels conſeils ſe donnent aux abſens,& à la poſterité. Mais aucun ne voudra de loin donner aduis en quel temps il faudra qu'il mange,ou qu'il boiue:il en faut deliberer ſur les choſes meſmes. C'eſt le deuoir d'vn homme qui eſt non ſeulement preſent, mais bien aduiſé de prendre l'occaſion quand elle vient.Et par ainſi fait bon guet apres elle. Pren-là au poil, quand tu la verras:& auec toute l'ardeur de ton eſprit, & de toutes tes forces,mets peine de te deſpoüiller de toutes les charges, que tu auois priſes. Sur tout pren garde quel en eſt mon aduis. Ie iuge ou qu'il te faut perdre ceſte façon de vie, ou qu'il te faut perdre la vie. Mais ie iuge auſſi qu'il y faut aller auec quelque douce façon: afin que tu puiſſes facilemẽt deuider ce que tu auois broüillé, pluſtoſt que le rompre: & quand il n'y auroit pas moyen de le demeſler,que tu le rompes hardiment. Il n'y a point homme de ſi peu de cœur, qui aimaſt mieux demeurer touſiours pendu en l'air, que de tomber vne bonne fois. Cependant garde-toy principalement de ne t'enfoncer plus auant: contente-toy des affaires que tu as entrepris, ou (puis que tu veux qu'on le croye ainſi)qui t'ont ſurpris.Il ne faut point que tu en embraſſes d'auantage:ou bien tu prẽdras toutes tes excuſes,&

On prend conſeil ſelon les choſes qui ſe preſentent, & ſ.

Faut empoigner l'occaſion quand elle ſe preſente.

Aduis de Seneque ſur ce propos.

feras cognoiſtre qu'ils ne t'ont pas ſurpris. Car ces excuſes qu'on allegue, ſont fauſſes : Ie ne pouuois faire autrement : &, Ie ne l'euſſe pas voulu : il eſtoit force de le faire. Il n'y a homme, qui ſoit contraint de ſuyure la felicité à bride abbatuë. C'eſt beaucoup ſi on la peut repouſſer, au moins luy faire teſte, & reſiſter à la viſteſſe de la fortune. T'offences-tu ſi ie viens non ſeulement te donner conſeil, mais ſi i'en appelle encore d'autres? Certainement ils ſont plus ſages que ie ne ſuis. C'eſt d'eux que ie prens aduis, ſi i'ay rien à deliberer. I'ay leu vne Epiſtre d'Epicure, qui appartient à ce propos. Elle eſt eſcrite à Idomeneus, lequel il prie de s'enfuir en diligence, auant qu'vne autre force plus grande ſuruienne, qui luy oſte la liberté de s'en retourner. Toutesfois il adiouſte en ceſte meſme lettre, qu'il ne faut rien tenter, qu'on ne le puiſſe entreprendre bien à propos, & en temps conuenable. Mais quand le temps, qu'on aura attendu longuement, ſera venu, il dit qu'il faut ſoudain deſloger. Il defend le dormir à celuy qui penſe à s'enfuir. Il eſpere encor vne bien-heureuſe iſſuë des choſes les plus difficiles : ſi nous ne nous haſtons point auant le temps, & ſi nous ne ſommes pareſſeux, quand il ſera temps de ſe haſter. Mais ie penſe que tu demandes l'aduis des Stoïciens. Il ne faut point qu'aucun les accuſe enuers toy de temerité : ils ſont plus fins qu'ils ne ſont vertueux. Tu attends peut-eſtre qu'on te diſe cecy: C'eſt hõte de defaillir ſous le faix: il te faut luitter contre la charge que tu as priſe. Vn homme qui fuit au trauail, n'eſt ny vaillant, ny hardy: celuy l'eſt à qui le courage redouble, tant plus la difficulté des affaires croiſt. On te dira tout cela, ſi la perſeuerance doit porter quelque profit, ſi elle eſt neceſſaire, s'il ne faut rien faire ny ſouffrir qui ſoit indigne d'vn homme de bien. Autrement il ne ſe tuera pas apres vn trauail honteux & deshonneſte, & ne ſe voudra point meſler d'affaires pour n'y auoir que de la peine : moins-fera-il ce que tu penſois qu'il feroit, que ſe trouuant enueloppé en des affaires pleins d'ambition, il vueille touſiours ſupporter ceſte paſſion. Mais apres qu'il aura cognu les dangers où il s'eſt plongé, pleins d'incertitude & de doutes, il s'en voudra reculer doucement arriere, & ſans leur tourner le dos tout d'vn coup, il ſe retirera peu à peu en lieu bien aſſeuré. Certainement il eſt facile, Lucilius mon amy, d'eſchapper aux occupations, ſi tu meſpriſes le profit des occupatiõs. C'eſt ce qui nous retient, & qui nous arreſte. Que feray-ie donc? Quitteray-ie toutes ces belles eſperances? m'en iray-ie ſur le point qu'il faut coupper vne ſi riche moiſſon? n'auray-ie plus aucun à mon coſté qui me face la court? ma litiere ne ſera elle ſuyuie de perſonne? ma baſſe-court ſera-elle deſormais toute vuide? C'eſt auec beaucoup de regret, que les hommes ſe departent de ſes eſperances : ils aiment le profit qui prouient de ces miſeres, & ſi les deteſtent. Ils ſe plaignent de leur ambition, cõme de leurs amis : & ſi tu conſideres bien leur vraye affection, ils ne les hayſſent point, mais ils ſe courroucent auec elles. Foüille ces gens-là, qui ſe plaignent des choſes qu'ils ont deſirees, & parlent de fuir celles ſans leſquelles ils ne pourront viure: tu verras qu'ils tiennent tres-volontiers compagnie à ce qu'ils diſent inceſſamment leur eſtre ennuyeux & deſagreable. C'eſt la verité, Lucilius mon amy, que la ſeruitude retient peu de perſonnes, & que plũſieurs retiennent la ſeruitude. Mais tu es reſolu en ton ame de t'en deffaire, & c'eſt à bon eſcient que la liberté te plaiſt. Toutesfois tu demandes ſeulement conſeil en cela, que tu le puiſſes faire ſans te voir iamais plus en ce continuel trauail d'eſprit, où tu eſtois. Mais pourquoy eſt-ce que toute la compagnie des Stoïciens ne trouueroit bon cela : Tous ces Zenons, ces Chryſippes ne t'apprendront que choſes modeſtes, honneſtes & veritables. Mais ſi tu fais du retif pour aduiſer que c'eſt que tu en apporteras auec toy, &

Du Philoſophe Epicure.

Des Stoïciens.

Le moyen de ſe tirer arriere des affaires du monde, ſ'eſt de meſpriſer le profit qui en reuient: &

Pour renoncer à l'ambition, il ſe faut auſſi deſpeſtrer des choſes qui retiennent l'ame en cõtinuelle inquietude.

quelles grandes richeſſes il te faut pour viure en repos, tu n'en ſortiras iamais. Car vn homme chargé de ſes hardes ne ſe peut ſauuer à nage. Sors delà, pour entrer, auec la faueur des Dieux, en vne meilleure vie : pourueu que ceſte faueur ne ſoit point ſemblable à celle de ceux, auſquels ils ont donné des maux d'vn riant & gracieux viſage : ſe pouuans couurir de ceſte ſeule excuſe, que ces biens qui poignent & qui bourrellent, n'ont eſté donnez qu'à ceux qui les ſouhaittoient. I'auois deſia cacheté ceſte lettre, mais il la faut ouurir, afin qu'elle ſoit accompagnee d'vn honneſte preſent, & qu'elle porte auec elle quelque magnifique ſentence. Et en voicy vne qui s'eſt offerte : ie ne ſçay ſi elle ſera plus veritable, que pleine d'eloquence. De qui eſt-elle priſe? diras-tu. D'Epicure : car i'enrichis encor les beſongnes d'autruy. Aucun ne ſort hors de ceſte vie, que comme s'il n'y faiſoit que d'entrer. Surpren tel hõme que tu voudras, ieune, de moyen aage, vieil : tu le trouueras auoir autant de peur l'vn que l'autre de la mort, & ſçauoir auſſi peu l'vn que l'autre, que c'eſt que la vie. Aucun n'a iamais rien acheué : car nous remettons nos affaires touſiours à l'aduenir. Il n'y a rien en ceſte ſentence qui me plaiſe tant, que quand il reproche aux vieillards, qu'ils ſont encore enfans. Aucun (dit-il) ne ſort de ceſte vie, que tel qu'il y eſt entré. Et toutesfois cela eſt faux. Car nous mourons plus meſchans, que nous ne naſquiſmes. C'eſt noſtre vice, non point celuy de nature. Elle ſe doit plaindre de nous, & dire, Comment va cecy? Ie vous ay engendrez ſans ambition, ſans crainte, ſans ſuperſtition, ſans deſloyauté, & ſans aucune de telles autres peſtes : ſortez-en tels que vous eſtes entrez. Celuy eſt paruenu à la vraye ſageſſe, s'il meurt auec autant d'aſſeurance qu'il eſt nay. Mais quoy? nous tremblons ſi quelque danger ſe preſente : le courage nous faut, nous deuenons palles, les larmes nous eſchappent, qui ne nous peuuent de rien ſeruir. Quelle plus grande honte pourroit-ce eſtre, que d'auoir peur ſur le ſeüil de la porte d'aſſeurance? Mais la raiſon en eſt que nous sõmes deſpourueus de tous les biens que nous deſirons le plus ſur la fin de noſtre vie. Car aucune partie d'elle n'eſt demeuree auec nous : elle s'eſt perduë, elle s'eſt eſcoulee. Il n'y a pas vn qui ſe ſoucie de bien viure, mais de longuement viure, combien qu'il ſoit donné à tous de pouuoir bien viure, & à pas-vn de pouuoir longuement viure.

L'hõme ſort du monde en meſme eſtat qu'il y eſt entré.

Mais en pire.

Il faut apprendre en vne autre eſchole quelle eſt la vraye ſageſſe, & le moyen de viure & mourir heureuſement.

EPISTRE XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure, qu'ils n'ont commencé.

TV penſes que ie te doiue eſcrire, combien nous auons paſſé gracieuſement ceſt Hyuer, combien il a eſté doux & court : combien le Printemps eſt mauuais, & le froid hors la ſaiſon, & telles autres ſornettes de perſonnes qui ne demandent qu'à railler. Pour mon regard, ie te veux eſcrire quelque choſe, qui ſoit profitable & à toy & à moy. Mais que pourroit eſtre cela, ſinon que t'exhorter d'auoir l'ame bonne? Demandes-tu quel en ſera le fondement? Ne te reſioüir point des choſes vaines. I'ay dit que s'en eſtoit le fondement : mais s'en eſt le plus haut faiſte. Celuy eſt paruenu à la perfection, qui ſçait dequoy il ſe doit eſioüir : & qui n'a pas engagé ſon bon-heur ſous la puiſſance d'autruy. Celuy eſt touſiours en peine, il eſt incertain en ſoy-meſme, qui s'eſt chatoüillé de quelque eſperance : encore qu'elle viene à la main, qu'il n'y ait aucune difficulté à la rechercher, & que ſon eſperan-

Le comble d'vne bonne ame, c'eſt de ne s'eſioüir point de choſes vaines, & ne s'entretenir point d'vne eſperance fruſtratoire.

ce ne l'ait iamais trompé. Sur toutes autres autres choſes, Lucilius mon amy, appren dequoy tu te dois reſiouïr. Tu penſes que ie te vueille maintenant retrancher beaucoup de tes plaiſirs, en te voulant oſter les biens que la fortune donne, & croyant qu'il faille fuir les eſperances qui apportent tant de plaiſirs agreables. C'eſt tout au contraire: ie veux que tu n'ayes iamais faute de ioye : ie veux qu'elle naiſſe dans ta maiſon. Elle y naiſtra, pourueu qu'elle ſoit dans toy-meſme. Toutes autres ioyes ne rempliſſent point l'ame : elles deridents ſeulement le front, elles ſont fort legeres: ſinon que tu vueilles dire que celuy qui rit, ſoit en ioye. L'ame doit eſtre alaigre, pleine d'aſſeurance, eſleuee par deſſus toutes choſes. Croy-moy que la vraye ioye eſt accompagnee de ſeuerité. Penſes-tu qu'aucun auec vn viſage content, ou comme diſent ces delicats, d'vn œil riant, puiſſe meſpriſer la mort, vueille ouurir ſa porte à la pauureté, tenir les voluptez en bride, ſe reſoudre à ſouffrir patiemment les douleurs ? Celuy qui penſe ſouuent à ces choſes, eſt en vne grande ioye, qui ne flate gueres. Ie veux que tu entres en poſſeſſion de ceſte ioye. Elle ne faillira iamais, ſi tu as vne fois trouué le lieu d'où il la faut prendre. Le fruict des plus legers metaux ſe prend ſur la crouſte de la terre : mais les plus riches, & qui donnent plus de profit à ceux qui les foüillent, ſont ceux dont la veine eſt profondement cachee. Les biens plus agreables au commun des hommes, n'ont qu'vn plaiſir fort leger, & de peu de duree : & la ioye qui vient de dehors n'a point de fondement. Mais celle dont ie parle, & à laquelle ie taſche de te conduire, eſt ferme, & ſe cognoiſt mieux, tant plus on la ſonde. Fay donc, ie te prie, Lucilius mon tres-cher amy, vne choſe laquelle ſeule te peut rendre bien-heureux. Iette par terre, & foule aux pieds ces biens, qui ne luiſent que par dehors, qui te ſont promis par autruy. Iette tes yeux ſur les vrays biens, & te reſiouy de ce qui eſt à toy. Qu'eſt-ce à dire, de ce qui eſt à toy? C'eſt de toy, & de la meilleure partie qui eſt en toy. Croy auſſi, que ce petit corps, encore que ſans luy on ne puiſſe rien faire, eſt bien choſe neceſſaire, mais ce n'eſt pas grand cas. Il nous fait ſentir quelques vains plaiſirs, qui ne durent gueres, ſuiuis d'vne ſoudaine repentance, & qui tiendront vn chemin tout contraire, s'ils ne ſont retenus d'vne grande modeſtie. Ie le veux dire ainſi, que les plaiſirs ſont ſubiects à bien toſt donner par terre. Ils panchent ſur la douleur s'ils ne ſont pris auec meſure. Or il eſt mal-aiſé de tenir meſure en vne choſe que tu crois eſtre bonne. Mais la faim & le deſir du vray bien, eſt choſe treſ-aſſeuree. Demandes-tu quel il eſt, & d'où eſt-ce qu'il ſort : ie te le diray: d'vne conſcience bonne d'honneſtes conſeils, d'actions vertueuſes, du meſpris de fortune, d'vne façon de vie touſiours douce, tenant continuellement vn meſme chemin. Car ceux qui d'vne deliberation qu'ils auoient priſe, ſautent en vne autre, ou n'y ſautent pas, mais y ſont pluſtoſt tranſportez par aduenture, comment pourroient-ils auoir rien de certain & d'arreſté en leur ame, veu qu'ils ſont touſiours vagans & irreſolus? Il y a peu d'hommes, qui ſe conduiſent en leurs affaires par conſeil : & le reſte des autres, ne vont point, ains ſont portez : reſſemblans aux choſes qui flottent ſur les riuieres : vne partie deſquelles a eſté retenuë par vne eau plus petite, qui l'a trainee mollement: vne autre a eſté rauie par vne eau plus violente: vne autre par vn cours languiſſant a eſté doucement iettee ſur la riue, & l'autre a eſté par la roideur d'vn torrent pouſſee dans la mer. C'eſt pourquoy il ſe faut reſoudre à ce que nous voulons, & perſeuerer en cela. Mais voicy l'endroit où il me faut payer ce que ie dois. Car ie puis acquiter ceſte lettre, en te rendant vne parole de ton Epicure. C'eſt vne grande peine de commencer tous les iours vne nouuelle vie? ou bien, ſi cela ſe peut mieux dire en ceſte façon, Ceux viuent mal, qui commencent à viure tous les iours.

Quelle eſt la vraye ioye, & — Sa nature; — Pour eſtre heureux, il faut reietter les biens fortuits, & Faire peu d'eſtat des plaiſirs du corps: mais — Pour ſuyure le vray bien & le ſçauoir cognoiſtre. — Erreurs & vanitez du monde, comparees à ce qui va flottant ſur les riuieres. — Peu de gens ont apprins à viure lors

Pourquoy? diras-tu. Car ces paroles meritent bien d'eſtre expliquees. C'eſt parce que la vie de ces gens-là n'eſt iamais contente. Or celuy ne peut eſtre bien preſt pour mourir, qui ne fait que commencer à viure. Il faut faire en ſorte que nous ayons aſſez veſcu. Mais pas-vn ne penſe l'auoir fait, qui ne fait que commencer ſa vie. Tu ne dois pas penſer que ce nombre ſoit petit. Tout le monde en eſt. Quelques-vns commencent à viure ſur l'heure qu'il faudroit auoir acheué. Si tu t'eſmerueilles de cela, ie diray encore choſe qui te fera bien eſmerueiller d'auantage: Quelques-vns ont acheué de viure, auant qu'ils euſſent commencé.

meſme qu'ils viennent à mourir: & qui pis eſt, aucuns acheuent leur vie deuant que l'auoir commencée.

EPISTRE XXIIII.

Tres-belle Epiſtre, par laquelle il monſtre à Lucilius qui craignoit l'euenement & l'iſſuë de quelque iugement, premierement quelle folie c'eſt de ſe tourmẽter de l'attente d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Apres il enſeigne des remedes tres-certains contre les euenemens des hommes dont les hommes ont accouſtumé de s'eſpouuanter.

TV m'eſcris que tu es en peine quelle ſera l'iſſuë du iugement, duquel la fureur de ton ennemy te menace: & penſes que ie te conſeilleray d'en attendre vn meilleur ſuccés, & de te repoſer ſur vne bonne eſperance. Car quel beſoin auons-nous d'appeller les maux auant l'heure, & de leur aller au deuant, puis qu'on ne les ſentira que trop toſt, quand ils ſeront arriuez, & perdre le fruict du temps preſent par la crainte du futur? C'eſt vne grande folie de vouloir eſtre deſia miſerable, parce que tu le dois eſtre quelque iour. Mais ie te veux mener à ta ſeureté par vne autre chemin. Si tu veux deſpoüiller toute crainte, fais eſtat que ce que tu as peur qui t'aduienne, doiue aduenir: & quelque mal que ce ſoit, meſure-le auec ton iugement, & mets quelque meſure à ta crainte: certainement tu cognoiſtras qu'il ne ſera pas grand, ou qu'il ne ſera pas long. On aura bien toſt ramaſſé les exẽples qui te pourront confirmer. Il n'y a ſiecle qui en ait porté. Sur quelque ſorte d'affaires, que tu vueilles ietter ta ſouuenance, ou ſur celles de nos citoyens, ou ſur celles des eſtrangers, tu verras des eſprits qui ont beaucoup aduancé, & beaucoup entrepris. Te peut-il aduenir, quand bien tu ſerois condamné, rien de plus grief que d'eſtre banny? que d'eſtre mené en priſon? que peut autre choſe craindre le corps, que mourir? Mets tous ces dangers deuant tes yeux, & nomme apres, ceux qui les ont meſpriſez il ne les faut pas aller querir gueres loin: il ne faut que les choiſir. Rutilius ſupporta ſa condamnation, comme ſi rien ne l'euſt faſché que d'auoir eſté mal condamné. Metellus endura conſtamment ſon exil, & Rutilius y alla volontairement. L'vn de ceux-là reuint pour le bien de la republique, & l'autre refuſa ſon retour à Sylla, auquel en ce temps-là pas-vn ne refuſoit rien. Socrates diſputa dans la priſon, & ne s'en voulut iamais fuir, encore qu'on luy promiſt de luy en donner le moyen: il y demeura pour faire perdre aux hommes la crainte de deux choſes qui leur ſont plus peſantes & faſcheuſes, de la mort, & de la priſon. Mutius mit ſa main dans le feu: c'eſt choſe cruelle d'eſtre bruſlé: mais combien l'eſt-elle d'auantage, quand toy-meſmes le fais? Voy ceſt homme qui n'eſtoit inſtruit d'aucuns preceptes contre la mort & contre la douleur, qui n'eſtoit eſchauffé que d'vn courage militaire, qui ſe veut chaſtier luy-meſme d'auoir failli le coup qu'il vouloit faire. Il demeura ferme pour regarder la main qui degouttoit ſur le fouyer de l'ennemy, &

C'eſt folie d'apprehender l'iſſuë vn accident certain.

car La crainte de ce temps à venir fait perdre le fruict du temps preſent.

Moyens de ſe deſſaiſir de toute crainte.

A l'exemple de Rutilius.

De Metellus.

De Socrates.

De Mutius Scevola. *Liu. li. 1. Dec. 2. & Plu. en la vie de Publicola.*

ne retira pluſtoſt ceſte main decoulante, & où il n'y auoit rien plus que les os tous nuds, que l'ennemy ne luy oſtaſt le feu de deſſous. On euſt peu dans ceſte armee faire quelque acte plus heureux, mais non point vn plus courageux. Voy de combien la vertu eſt plus ardante à ſuyure les dangers, que la cruauté à les preſenter. Porſenna pardonna plus volontiers à Mutius, qui l'auoit voulu tuer, que Mutius à ſoy-meſme, pour auoir failly ſon coup. Ce ſont (diras-tu) des fables qu'on a couſtume de declamer en toutes eſcholes. Ie croy que quand il ſera temps de meſpriſer la mort, tu me feras des contes de Caton. Mais pourquoy ne le ferois-ie? La nuict qui fut la derniere de ſa vie, liſant le liure de Platon, ayant caché vn poignard ſous ſa teſte (car voyant ſes affaires du tout perdus & deſeſperez, il auoit pourueu par ces deux inſtrumens, qu'il euſt le courage & le pouuoir de mourir) apres auoir donné ordre, au moins tel que les choſes rompuës & diſſipees, comme elles eſtoient, le pouuoient permettre, il penſe qu'il falloit empeſcher qu'autre que luy n'euſt moyen de tuer Caton, ny de luy ſauuer la vie. Et deſgainant lors le poignard qu'il auoit iuſques à ce iour-là gardé pur & net de toute autre meurtre: Tu n'as (dit-il) rien aduancé, Fortune, pour t'eſtre oppoſee à tous mes deſſeins. Ie n'ay point encore combattu pour ma liberté particuliere, ç'a eſté pour celle de ma patrie: ce n'eſtoit pas pour moy que ie pourſuyuois ſi opiniaſtrement d'eſtre libre, c'eſtoit ſeulement pour viure auec des perſonnes libres. Mais maintenant que tous les affaires du monde ſont deplorez, il faut mettre Caton en lieu de ſeureté. Il ſe donna apres vn coup mortel dans le corps, lequel ayant eſté penſé & bandé par les Medecins, ayant beaucoup moins de ſang & de forces, mais autant de cœur que iamais, n'eſtant pas ſeulement courroucé contre Ceſar, mais contre ſoy-meſmes, il enfonça ſes mains nuës dans ſa playe: & ne rendit pas ceſte ame genereuſe, qui auoit touſiours deſdaigné les trop grandes puiſſances, mais il la chaſſa par force hors du corps. Ie ne ramaſſe point tous ces exemples pour donner exercice à mon eſprit, mais pour te rendre conſtant contre ce qui ſemble eſtre la plus terrible choſe de ce monde. Or ie te perſuaderay cela plus facilement, ſi ie te fais voir que non ſeulement les plus courageux ont meſpriſé ce moment de temps, dans lequel on rend l'ame: mais encor que quelques-vns, qui eſtoient laſches en autres entrepriſes, ont eſgallé en cela la vertu des hommes les plus magnanimes. Comme fit ce Scipion beau-pere de Pompee, lequel eſtant porté en Afrique par vn vent contraire, & voyant que ſes ennemis eſtoient deſia entrez dans ſon nauire, ſe donna vn coup de dague dans le ſein: & comme on demandoit, où eſtoit le general de l'armee, il reſpondit que le general ſe portoit bien. Ceſte parole le rendit pareil à ſes anceſtres, & ne permit point que la gloire des Sipions, fatale a l'Afrique, n'y fuſt encor continuee. Ce fuſt beaucoup de vaincre Carthage, mais plus encor d'auoir vaincu la mort. Le general (dit-il) ſe porte bien. Vn general, & meſmement qui commandoit à Caton, deuoit-il mourir autrement? Ie ne te veux pas renuoyer aux hiſtoires: ie ne te veux pas ramaſſer ceux qui ont en tous les ſiecles paſſez meſpriſé la mort, qui ſont toutesfois en grand nombre. Regarde ceux de ce temps, de la mignardiſe & volupté deſquels nous nous plaignons: tu trouueras des hommes de toutes conditions, de tous eſtats, de tous aages, qui par leur mort ont mis fin à leurs maux. Croy-moy, Lucilius: la mort n'eſt pas tant à craindre qu'il ne faille eſtimer le bien qu'elle nous donne, par deſſus tous les autres. Eſcoute donc auec toute aſſeurance les menaces de ton ennemy. Et iaçoit que ta conſcience te puiſſe rendre aſſez aſſeuré toutesfois parce que pluſieurs choſes qui ſont hors du procés peuuent beaucoup ſeruir, eſpere d'auoir vne bonne iuſtice, & appreſte-toy auſſi à ſouffrir la plus grande

De Caton d'vtique. *Plutarq. en ſa vie.*

Application des remedes precedents, ſelon les preceptes Stoïques.

Autre exẽples de Scipion.

Remedes contre les inconueniens dont l'apprehenſion eſtonne nos ſens.

grande iniuſtice qu'on te pourroit faire. Souuienne-toy ſur tout de chaſſer l'effroy que les choſes apportent, & de bien cognoiſtre ce qui eſt au dedans de chaque choſe. Tu trouueras qu'il n'y a rien de terrible que la ſeule peur. Ce que tu vois arriuer aux petits enfans, nous arriue auſſi quand nous ſommes grands, mais encor enfans. S'ils voyent maſquez ceux qu'ils aiment, qu'ils hantent, & auec leſquels ils ont accouſtumé de ſe ioüer, ils s'effrayent. Il faut leuer le maſque non ſeulemẽt aux hommes, mais aux choſes, & leur faire reprendre leur naturel viſage. Pourquoy me monſtres-tu ces eſpees nuës, ces feux, & ceſte ſuitte de bourreaux qui grinſent & hurlent aupres de toy? Oſte ceſt appareil ſous lequel tu te caches, auec lequel tu eſpouuantes les fols. C'eſt la mort, que ma ſeruante, que mon eſclaue nagueres meſpriſoit. Pourquoy viens-tu apres deſplier ces foüets, & ceſte gehenne auec vn ſi grand appreſt? Pourquoy appliques-tu à chaſque iointure, des engins pour les bourreller, & mille autres inſtrumens qui ne ſeruent qu'à deſchirer les hommes piece à piece? Oſte ces choſes qui nous eſpouuantẽt. Commande que ces plaintes & ces cris, qui eſchappent à la cruauté de ce deſchirement, ſe taiſent. Ce n'eſt en ſomme que douleur qu'vn goutteux porte patiemment: qu'vn qui eſt trauaillé de colique & de mal d'eſtomach, endure au milieu de ſes delices: qu'vne ieune femme ſouffre en accouchant. Elle eſt legere, ſi ie la puis ſouffrir: elle ſera courte, ſi ie ne la puis ſupporter. Remets en ta memoire ce que tu as ſouuent ouy, ce que tu as ſouuent dit. Mais ſi ce que tu as ouy, ſi ce que tu as dit, eſt vray, monſtre-le par effect. Ce qu'on nous reproche tous les iours, eſt fort vilain, que nous ne traictons que les paroles, & non point les effects de la Philoſophie. Mais que diras-tu? Eſt-ce dãs ceſte heure ſeulement que tu as ſçeu que tu eſtois ſuiet à la mort, & maintenant à vn exil, & tantoſt à vne douleur: tu es nay à tout cela. Penſons que tout ce qui peut aduenir, nous aduiendra. Certainement ie ſçay que tu as fait ce que ie te cõſeille de faire. Mais maintenant ie te prie de ne plonger pas trop ton ame dans ce ſoucy. Car elle s'affoibliroit, elle auroit moins de force quand il faudroit s'eſueiller. Retire-là de ſon faict particulier, au penſement du public: dy que tu as vn corps mortel & fragile, ſuiet à ſentir douleurs, non ſeulement par iniure d'autruy, ou par la force des plus puiſſans, mais qu'auſſi les voluptez meſmes ſe changent en tourmens. Les viandes engendrent cruditez d'eſtomach: l'yurongnerie, ſtupidité & tremblement de nerfs: la paillardiſe cauſe la goutte aux pieds, aux mains & aux iointures. Deuiẽdray-ie pauure? I'auray force compagnons. Seray-ie enuoyé en exil? Ie feray eſtat d'eſtre nay au lieu où l'on m'enuoyera. Seray-ie enchainé? Et quoy? ſuis-ie à ceſte heure en liberté? C'eſt dans ce peſant fardeau de mon corps que nature m'a attaché & lié. Mourray-ie? Quand tu dis cela, c'eſt autant que dire, Ie perdray de pouuoir iamais plus eſtre malade, de pouuoir eſtre lié & garotté, & de pouuoir mourir. Ie ne ſuis pas ſi ſot de vouloir icy pourſuiure la chanſon d'Epicure, ni dire que la crainte des enfers ſoit vaine, qu'Ixion ne ſoit attaché à vne rouë, que Siſyphe ne pouſſe inceſſamment de ſon eſpaule vn rocher, qu'il n'y ait aucun à qui le foye puiſſe tous les iours eſtre mangé & renaiſtre. Car il n'y a pas-vn ſi enfant qui ait peur de Cerberus & des tenebres, ni de ces fantoſmes qui n'ont que les os tout nuds. La mort nous aneantit du tout, ou nous fait paſſer ailleurs. Il reſte vn meilleur eſtat à ceux qui ſont paſſez, & deſchargez de leur peſant fardeau: mais il ne reſte rien pour ceux qui ſont aneantis & du tout conſumez. Le ſuiect du mal & du bien eſt oſté. Permets qu'en ceſt endroit ie face mention d'vn vers que tu as fait: mais que ie t'aye auparauant admonneſté de penſer que tu n'as pas eſcrit cela tant pour autruy que pour toy-meſmes. C'eſt choſe honteuſe de dire d'vn, & de penſer d'autre. Mais combien eſt-

Se roidir contre la crainte des maux, & les bien ſonder.

Faire eſtat qu'ils ſont aiſez à ſupporter.

Qu'vn grãd mal eſt incontinent paſſé.

Que l'homme eſt nay ſubiect à iceux.

Que ſes plaiſirs meſmes luy deſplaiſent & le trauaillent.

Qu'ils ſont communs à d'autres.

Que par la mort les plus grãds maux pretendus ſe conuertiſſent en tres-grãds biens

Qu'elle aneantit le corps, mais affranchit l'ame.

il plus vilain d'eſcrire l'vn & de penſer l'autre? Ie me ſouuiens que tu as autrefois traicté ce poinct, Que nous ne tombons pas tout d'vn coup à la mort, mais que nous y allons peu à peu. Nous mourons tous les iours, car tous les iours quelque partie de la vie nous eſt oſtee: voire lors meſmes que nous croiſſons, noſtre vie decroiſt. Nous auons perdu l'enfance: nous perdons apres la ieuneſſe, & l'adoleſcence: tout ce qui s'eſt paſſé iuſques au iour d'hier eſt perdu. Ce iourd'huy meſmes que nous viuons, nous le departirons auec la mort. Et comme la derniere goutte ne vuide pas plus vn horloge d'eau, que ce qui en eſtoit eſcoulé deuant: pareillement l'heure derniere que nous defaillons, ne fait pas toute ſeule la mort, mais elle ſeule l'acheue. C'eſt lors que nous y paruenons, mais nous auons demeuré longuement pour y venir. Apres que tu eus eſcrit tout cela auec ton beau langage accouſtumé, qui n'eſt iamais plus graue, que lors que tes paroles s'accommodent à la verité, tu dis en fin,

Que tous les iours de la vie ſont cõme autant de morts.

L'homme ſent pluſieurs morts, toutesfois la derniere
C'eſt celle qui mettra ſon corps dedans la biere.

Ie aime mieux que tu te liſes toy-meſmes, que mon Epiſtre. Car tu cognoiſtras que ceſte mort, que nous craignons, c'eſt bien la derniere, mais non pas la ſeule. Au reſte ie voy bien où tu viſes. Tu demandes que c'eſt que i'ay fourré dans ceſte lettre: ſi c'eſt quelque beau mot d'vn autre autheur, ou quelque ſentence profitable. Ie t'enuoyeray quelques traicts de ceſte meſme matiere, que nous tenõs entre mains. Epicure ne blaſme pas moins ceux qui ſe deſirent la mort, que ceux qui la craignent: diſant, C'eſt vne ſottiſe de courir à la mort pour le regret que tu as de viure, puis que tu as fait par ta façon de viure, que tu coures à la mort. Il dit pareillement en vn autre lieu, Quelle plus grande ſottiſe que de ſouhaitter la mort, apres que tu as rendu ta vie mal-heureuſe par la crainte de la mort? Tu peux encor adiouſter cecy qui appartient à ce propos, que l'imprudence des hommes, voire la folie eſt ſi grande, que quelques-vns pour la crainte de la mort ſont cõtrains de ſe donner la mort. Quelque argument de ces deux-là que tu vueilles traicter, tu ne feras qu'aſſeurer ton ame à la patience de la vie, ou à la patience de la mort. Nous deuons nous exhorter, & reſoudre à l'vn & à l'autre: à n'aimer par trop noſtre vie, & à ne la hayr par trop: voire d'y mettre fin, quand la raiſon le commandera. Mais il ne faut point temerairement s'aduancer, ni prendre courſe pour y aller à corps perdu. L'homme ſage & vertueux ne doit pas s'enfuir, mais ſortir hors de la vie. Sur tout il faut quitter le deſir furieux de mourir, qui s'eſt ietté dans l'ame de pluſieurs. Car cõme nous auons en toutes autres choſes, Lucilius, vne inclination inconſideree, nous l'auons pareillement pour la mort, & laquelle ſaiſit ſouuent les hommes genereux, & de vertueux naturel: & ſouuent auſſi ceux qui ont le cœur laſche, & les faineants: les vns deſquels deſdaignent la vie, & les autres s'en faſchent. Quelques-vns ſont ſaouls de faire & de voir touſiours vne meſme choſe: ayans vn deſdain pluſtoſt qu'vne haine de la vie: dans lequel nous tombons par la perſuaſion de la Philoſophie, quand nous diſons, Iuſqu'à quand ſera-ce que nous ne ferons qu'vne meſme choſe? Ie me reueilleray tous les iours, apres dormir: ie me ſaoulleray, puis i'auray faim: i'auray froid, apres i'auray chaud: ce n'eſt iamais fait. Toutes choſes ſont enchainees en rond: elles fuyent, & ſe ſuiuent. La nuict chaſſe le iour, le iour chaſſe la nuict: l'Eſté s'acheue par l'Automne, l'Hyuer le ſuit incontinent: lequel finit, quand le Printemps reuient. Toutes choſes paſſent, pour reuenir apres: ie ne

Que ceſte mort, laquelle nous craignons, n'eſt pas ſeule.

En ſomme il ne faut ny craindre ny ſouhaitter la mort.

Ny trop aimer, ny trop hayr ſa vie.

Contre ceux qui ſe procurent la mort eux meſmes.

Perpetuelle viciſſitude, qui fait que pluſieurs s'ennuyent de viure.

voy rien, ie ne fais rien de nouueau : de ſorte qu'on ſe faſche auſſi de cela. Il y en a pluſieurs qui penſent qu'il ne ſoit pas faſcheux, mais qu'il ne ſert rien de viure.

EPISTRE XXV.

Il dit que l'eſprit de deux amis de Lucilius, l'vn deſquels eſt encore ieune homme, & l'autre plus vieil, ne ſont point ſemblables, & qu'ils ne ſe peuuent corriger par vn meſme remede. Il emprunte apres de l'eſchole d'Epicure des raiſons pour l'exhorter à ce que, obeyſſant à l'ordonnance de la nature, il s'accouſtume à ſe contenter de peu. Il y adiouſte encor cecy d'Epicure, qu'il doit faire toutes choſes, comme s'il eſtoit touſiours à la veuë & à la preſence de quelque vertueux homme plein de grauité & ſeuerité.

POur le regard de ce qui appartient à nos deux amis, il y faut aller par deux diuers chemins : car il faut corriger les vices de l'vn, & rõpre du tout ceux de l'autre. I'en vſeray auec toute liberté. Ie ne l'aime pas, ſi ie ne l'offenſe. Et quoy donc ? dis-tu : penſes-tu contenir vn pupille de 40. ans ſous ta tutelle ? Conſidere que ſon aage eſt deſia dur. Il ne peut perdre ſon ply : il ne ſe peut redreſſer. Les choſes tendres prennent la forme qu'on veut. Ie ne ſçay ſi i'aduanceray rien : mais i'aime mieux perdre ma peine, que de ne l'eſſayer pas. Tu ne perds point l'eſperance de pouuoir guarir ces maladies fort longues, ſi tu gardes le malade de faire excez, ſi tu le contrains de faire & d'endurer beaucoup de choſes contre ſon gré. Ie n'ay pas auſſi vne fiance bien aſſeuree de l'autre, ſi ce n'eſt qu'il rougit de faire mal. Il faut nourrir ceſte honte : car tant qu'elle luy durera, on en peut eſperer quelque choſe de bon. Pour le regard de celuy qui eſt plus vieil, ie penſe qu'il le faut mener plus doucement, afin qu'il ne perde point le courage. Il n'y a pas vn temps plus propre de parler auec luy, que quand on cognoiſt qu'il a ſon eſprit repoſé, & qu'il ſemble eſtre du tout corrigé, & en ſon bon ſens. Ceſte intermiſſion en a trompé quelques-vns, mais elle ne me trompe pas : ie crains de voir bien toſt redoubler ſes vices, qui repoſent pour le preſent, & ne ſont pas eſteins. Ie deſpendray volontiers le temps à cela, pour eſſayer ſi l'on y peut faire quelque choſe, ou non. Mais pour ton regard, moinſtre-toy vertueux & conſtant, comme tu fais, & trouſſe bagage. Il n'y a rien de ce que nous auons, qui nous ſoit neceſſaire : reuenons à la loy de nature. Les richeſſes nous ſont toutes appreſtees : le bien dont nous auons beſoin, ne couſte rien, ou bien peu. Nature ne demande que du pain & de l'eau : pas vn ne peut eſtre pauure de ce bien. Et qui arreſte ſon deſir, & ſon contentement à cela, il peut comparer ſa felicité à celle de Iupiter, ce dit Epicure : duquel ie mettray quelques paroles dans ceſte Epiſtre. Fay toutes choſes (dit-il) comme ſi quelqu'vn te voyoit. Sans doute il ſert grandement de ſe donner à ſoy-meſme vn gardien : & d'auoir vne perſonne, ſur laquelle tes yeux ſoient touſiours fichez, & que tu la croyes touſiours eſtre preſente à tes penſees. Mais il ſeroit encores plus magnifique de viure ainſi comme tu ferois en la preſence, & à la veuë de quelque homme de bien : toutesfois ie me contente, que tu faces tout ce que tu feras, comme ſi quelqu'vn te regardoit. La ſolitude ne nous met que maux en la fantaſie. Mais quand tu auras ſi bien profité, que tu puiſſes porter reuerence à toy-meſmes, tu pourras donner congé à ce pedagogue. Cependant garde-toy ſous l'authorité de quelqu'vn : ſoit Caton, ſoit Scipion,

Tous eſprits ne ſe corrigent point par vn meſme remede, ains ſe faut accommoder à leurs aages & humeurs.

La rougeur en vn ieune homme promet quelque choſe de bõ.

Nature ſe contente de peu: & pour le bien de l'ame il eſt bon de s'imaginer quelque grand teſmoin, & de reſpect preſent à nos actions & penſees.

Cat.

Les plus vicieux meſme ont honte de manifeſter leurs vices deuant iceux.

ou Lelius, ou autre, à l'arriuee duquel les plus meſchans voudroient couurir leurs vices: iuſqu'à tant que tu te ſeras rendu tel, que tu n'oſeras plus pecher deuant toy. Quand tu auras gagné ce poinct-là, & que tu commenceras de porter quelque reuerence à toy-meſmes, ie commenceray de te permettre ce q'Epicure conſeille: Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblee, retire toy principalement dedans toy-meſme. Il eſt bon que tu ſois diſſemblable à pluſieurs. Et lors que tu ne pourrois auec aſſeurance ſortir hors de toy, pren garde à tous. Il n'y a pas vn qui ne ſoit plus content d'eſtre auec quelque autre que ce ſoit, qu'auec ſoy. Lors qu'on te contraindra de te trouuer en quelque grande aſſemblee, ſur tout retire-toy dedans toy-meſme, ſi tu es homme de bien, ſi tu es homme paiſible, & modeſte. Autrement il faut que tu ſortes hors de toy, pour te ietter dans l'aſſemblee: car eſtant là, tu es fort pres d'vn mauuais homme.

Qui ne trouue bonne compagnie en ſoy, ne la trouue point ailleurs.

EPISTRE XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort.

Au prix que le corps du vertueux ſe caſſe, ſon ame ſe renforce, pour ſe conſoler en ſa vieilleſſe.

IE te diſois n'agueres, que i'eſtois à la veuë de ma vieilleſſe: mais ie crains maintenant que ie n'aye laiſſé ma vieilleſſe derriere moy. Vn autre nom eſt deſia plus propre à c'eſt aage, & à ce corps: parce que vieilleſſe eſt le nom d'vn aage laſſé, & non pas caſſé. Tu me peux mettre au nombre de ceux qui ſont en decrepitude, & qui touchent aux extremitez de leur vie. Toutesfois ie me reſioüis auec toy, de ce que ie ne ſens en mon ame aucune incommodité de mes ans, encore que i'en ſente en mon corps. Il n'y a que les vices, & ce qui ſeruoit aux vices, qui ſoit enuieilli. L'eſprit eſt gaillard, & ſe reſioüiſt qu'il n'ait que peu d'affaires à demeſler auec le corps: Il s'eſt deſchargé d'vne grande partie de ſon fardeau: il s'en eſioüit, & ſouſtient qu'il n'eſt pas vieil. Il dit que c'eſt la fleur de ſon aage. Ie ſuis bien aiſe de le croire, & le voir ioüir de ce bien-là. Ie prens plaiſir d'entretenir mes penſees, & diſcourir en moy meſmes, dequoy ie ſuis redeuable à la Philoſophie, dequoy à ma vieilleſſe, de la tranquillité, & de la modeſtie de mes mœurs, & d'eplucher ſoigneuſement que c'eſt que ie ne puis, ou que ie ne veux pas faire, & ſi ie ne puis quelque choſe que ie ne vouluſſe point faire. Car ſi ie ne puis riẽ, ie ſuis aiſe de ne le pouuoir pas. Quelle plainte puis-ie faire, quelle incõmodité pourray-ie ſentir, ſi ce qui doit prẽdre fin eſt deſia failli? C'eſt vne grande perte, diras-tu, de ſe voir diminuer, & perir peu à peu, & à parler plus proprement, ſe voir fondre. Car nous ne ſommes pas tout à coup ruez & tõbez à terre: nous nous deſcheons ſans le ſentir, & chaſque iour nous deſrobe quelque partie de nos forces. Et quelle mort pourroit eſtre meilleure, que de tomber auec la nature qui va elle-meſme chercher ſa fin? Pour cela, ie ne dis pas qu'vn coup de poignard, ou de ſortir de la vie par vne mort ſoudaine, ſoit mal: mais parce que c'eſt vne belle ſorte de mort, d'eſtre retiré doucement de ce monde. Certainement ie prens garde à moy, comme ſi i'en deuois bien-toſt faire l'experience: & cõme ſi ce iour, qui doit donner ſa ſentence de toute ma vie, eſtoit deſia venu, ie parle ainſi auec moy: Ce n'eſt encor rien, dis-ie, ce que nous auons monſtré iuſqu'icy, ou de parole, ou d'effect: ce ne ſont que quelques teſmoignages de noſtre eſprit, legers & trompeurs, couuerts de beaucoup de couleur & d'artifice: pour ſçauoir que c'eſt que i'ay profité, i'en croiray la mort que ie feray. Par ainſi, ie m'appreſte à n'auoir

Puiſque la vie doit prendre fin, pour-neant trouue-on la mort grieue & ennuyeuſe.

point de crainte à ce iour-là, auquel iettant loin toutes ſubtilitez, & tous fards, ie prononceray ſi i'ay la vertu au bec, ou en l'ame: ſi toutes ces paroles iniurieuſes, que i'ay ſi ſouuent dites cõtre la fortune, eſtoient vne feinte & vn maſque. Mets à part l'opinion des hommes: car elle eſt touſiours incertaine, & prend ſouuent les choſes en bonne ou en mauuaiſe part. Mets à part tes eſtudes, & reſſouuien-toy de toute ta vie. La mort donnera ſon iugement de toy. Ie veux bien dire cela, que les diſputes, les ſçauans diſcours, les beaux mots recueillis des preceptes des ſages, le docte parler, ne font point cognoiſtre la vraye force de l'ame. Car les plus paoureux ont quelquesfois la parole braue & audacieuſe. Il ſe cognoiſtra ce que tu auras fait, lors que tu feras le dernier ſouſpir. Ie me ſoubsmets à ceſte condition-là: ie n'ay pas peur de ce iugement. C'eſt ce que ie dis en moy-meſme: mais penſe auſſi que ie parle à toy. Tu es plus ieune. Qu'y fait cela? on ne conte point les ans. Il eſt incertain en quel lieu la mort t'attend. Par ainſi tu la dois attendre en tous lieux. Ie voulois mettre fin à ceſte lettre, & la main eſtoit ia toute preſte pour la clorre: mais il faut premierement faire le paquet, & luy bailler ſon fauf-conduit. Pren le cas que ie ne dis point d'où ie le dois emprunter. Tu ſçais bien du coffre de qui ie me ſers: attends vn peu, & ie te payeray de ma maiſon meſme. Cependant Epicure m'en preſtera: lequel dit, Aduiſe ce qui doit eſtre plus comme, ou que la mort vienne à nous, ou que nous allions à elle. Voicy comme cela s'entend. C'eſt choſe excellente d'apprendre, ce qu'on ne fait qu'vne fois? Mais c'eſt pourquoy il y faut ſouuent ſonger. Il faut tous les iours apprendre ce que nous ne pouuons eſſayer, ni cognoiſtre ſi nous le ſçauons. Songe à la mort. Celuy qui dit cela, nous commande de ſonger à noſtre liberté. Celuy qui apprend de mourir, oublie de ſeruir. Il eſt par-deſſus toutes les puiſſances humaines: & qui plus eſt, hors de toutes les puiſſances. Dequoy luy peut nuire la priſon, les gardes, & les lieux fermez? il a la porte ouuerte. Il n'y a qu'vne chaine qui nous tienne attachez: c'eſt l'amour de ceſte vie: laquelle comme il ne faut point du tout reietter, auſſi la faut-il amoindrir & accourcir: afin que s'il en eſtoit quelquesfois beſoin, rien ne nous retienne, & n'empeſche que nous ne ſoyons touſiours preſts de faire tout ſoudain, ce qu'il faudroit quelque iour faire.

C'eſt par elle que nous eſprouuons le profit qu'auons fait en ceſte vie.

Elle deſcouure comment nous auons veſcu.

En quel temps, & en quel lieu il la faut attendre.

La ſeule amour de ceſte vie nous empeſche de preuenir la mort.

EPISTRE XXVII.

On ne peut ſouffrir vn homme qui reprend en autruy les vices auſquels il eſt luy-meſme ſubiet. Il amene vne plaiſante hiſtoire d'vn certain Caluiſius Sabinus: & à la fin traicte quelles ſont les vrayes richeſſes.

TV me donnes conſeil, dis-tu: mais c'eſt apres que tu t'en es deſia donné, & que tu t'es corrigé. C'eſt pourquoy tu employes maintenant ta peine à rendre les autres meilleurs. Ie ne ſuis pas ſi eshonté de me meſler de guarir les autres, tant que ie ſeray malade. Mais comme ſi i'eſtois couché dans vne meſme maladerie, ie parle auec toy de nos maux communs, & te fais part des remedes que ie ſçay. Eſcoute moy donc, comme ſi ie parlois auec moy-meſme. Ie te veux laiſſer entrer dans mes ſecrets: & apres que tu y ſeras receu, ie veux demander compte de ma vie à moy meſmes. Ie crie apres moy, Compte les ans que tu as, & tu rougiras de honte, de vouloir les meſmes choſes, que tu voulois eſtãt ieune garçon, & d'auoir les meſmes

Qui ne ſçait corriger ſoy meſme, eſt incapable de reprendre autruy.

deſſeins. Sur tout, ſans attendre le iour de ta mort, fay que tes vices meurent pluſtoſt que toy: donne congé à ces voluptez, qui ne font que troubler l'eſprit, & qu'il te faudra vn iour cherement payer. Non ſeulement celles qui ſont à venir, mais celles qui ſont paſſees nuiſent. Or comme le remors de la conſcience ne s'en va point auec les crimes, encor qu'ils n'ayent peu eſtre deſcouuerts quand on les commettoit: tout ainſi les voluptez deteſtables laiſſent, apres qu'elles ſont paſſees, vn faſcheux repentir. Elles ne ſont ni aſſeurees, ni durables: & encore qu'elles ne nuiſent pas, elles s'enfuyent bien-toſt. Iette pluſtoſt tes yeux ſur quelque bien qui ſoit perdurable: & tu n'en trouueras aucun, que celuy ſeul que l'ame a trouué dãs elle meſme. Il n'y a que la ſeule vertu, qui nous puiſſe donner vne ioye perpetuelle, & pleine d'aſſeurance. Et ſi quelque choſe ſe met au deuant, ce n'eſt que cõme les nuees, qui volent bas, & ne peuuent vaincre la clarté du iour. Quand eſt-ce qu'on pourra ioüir de ce contentement? On ne s'arreſte pas en chemin, mais auſſi l'on ne s'y haſte pas. Il y reſte encor beaucoup de beſongne à faire: apres laquelle il faut que tu trauailles toy-meſmes, & que tu y employes ta peine, ſi tu veux qu'elle s'acheue. Il n'en faut point donner la charge à vn autre. Il y a bien quelque autre ſorte d'eſtude, auquel on peut bien eſtre aidé. Caluiſius Sabinus eſtoit vn homme fort riche de noſtre tẽps, & qui auoit vn des plus nobles & des plus beaux biens. Ie ne vey iamais hõme qui meritaſt moins ceſte bõne fortune. Il auoit ſi pauure memoire, qu'il oublioit tantoſt le nom d'Vlyſſes, ou celuy d'Achilles, & tantoſt celuy de Priam, leſquels il cognoiſſoit auſſi bien que nous cognoiſſons nos pedagogues. Il n'y eut iamais aucun vieillard, ſeruant de protocole, qui nommaſt plus à rebours les noms des citoyens, qu'ils forgent à plaiſir quand ils ne s'en ſouuiennent point, qu'il faiſoit ceux des Troyens & des Grecs. Et toutesfois il vouloit auec tout cela qu'on l'eſtimaſt ſçauant. A ces fins, il s'aduiſa d'vn chemin plus court. Il achepta des ſeruiteurs cherement, l'vn qui ſçauoit Homere ſur le doigt, vn autre qui ſçauoit Heſiode, puis neuf autres qui ſçauoiẽt chacun vn des neuf Poëtes Lyriques. Il ne te te faut point eſmerueiller s'ils luy couſtoient beaucoup: car il ne les auoit pas trouuez tout appris, il les auoit fait enſeigner. Apres qu'il euſt dreſſé tout ce train, il commença d'eſtre importun à ceux qui venoient manger auec luy: il auoit à ſes pieds ces eſclaues, auſquels il demandoit à tous coups les vers qu'il vouloit dire: mais le plus ſouuent la moitié du vers luy eſchappoit. Satellius Quadratus, qui faiſoit meſtier d'aller ronger ces riches fols, & par conſequent de rire, quand ils rioient, &, ce qu'on fait auſſi ordinairement auec ces deux autres choſes, de ſe moquer d'eux, luy conſeilla que ceux qui balieroient ſa maiſon fuſſent bons grammairiens. Mais quand Sabinus luy dit, qu'il n'auoit aucun de ces eſclaues, qui ne luy couſtaſt deux mille eſcus, Quadratus luy reſpondit, qu'il euſt achepté à meilleur marché autant de cabinets pour mettre ces Poëtes. Toutesfois il eſtoit ſi fol de croire, qu'il ſçauoit tout ce que ceux de ſa maiſon pouuoient ſçauoir. Ce meſme Satellius cõmença de luy conſeiller apres, combien qu'il fuſt maladif, maigre & desfaict, de paſſer ſon temps à luitter. Mais comme Sabinus luy euſt reſpondu, Et comme le pourrois-ie? i'ay aſſez à faire de viure. Ne dy point cela (dit-il) ie te prie: ne vois-tu pas le grand nombre d'eſclaues forts & puiſſans que tu as? Le bon entendement ne ſe peut preſter, ni achepter: & s'il ſe pouuoit vendre, ie penſe qu'il ne ſe trouueroit aucun qui en vouluſt achepter: & toutesfois le mauuais s'achepte tous les iours. Mais pren maintenant ce que ie te dois, & adieu. Ce ſont de grandes richeſſes qu'vne pauureté reſtreinte à la meſure & à la loy de nature. Epicure redit cela fort ſouuent, encore que ce ſoit en diuerſes façons. Mais on ne peut iamais aſſez dire ce qu'on ne pourroit

Voluptez, ou paſſees ou futures, nuiſibles.

La ſeule vertu donne vn plaiſir perpetuel & certain. Cõparaiſon bien accommodee.

Hiſtoire facetieuſe de Cal. Sabinus, riche homme. &

Satellius Quadratus eſcornifleur & bouffon. par laquelle il appert que les riches ignorans & forts achepent bien cherement leur riche impertinence.

Ainſi telle maniere de gens ſe mocquent de ceux qu'ils mangent & pillent.

Pauureté contente eſt aſſez riche. Ce qui ne ſe peut trop ramentenuoir.

aſſez apprendre. Il y a des perſonnes à qui il ne faut monſtrer qu'vne fois vn remede, & d'autres auſquels il les faut mettre par force dans la teſte.

EPISTRE XXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Ceſt argument eſt preſque ſemblable à celuy de l'Epiſtre ſeconde.

TV penſes eſtre ſeul à qui cela ſoit aduenu, & t'en eſmerueilles, comme ſi c'eſtoit quelque choſe nouuelle, qu'en vn voyage ſi long, & en voyant tant de diuers pays, tu n'ayes peu perdre la triſteſſe, & la faſcherie de ton eſprit. Tu deuois changer d'entendement, & non pas d'air. Iaçoit que tu ayes trauerſé la mer, pour ſi large qu'elle ſoit: iaçoit, comme dit noſtre Virgile, que la terre & les villes ſe reculent de toy, les vices te ſuiuront quelque part que tu ailles. Socrates dit à vn qui luy faiſoit vne pareille plainte: Pourquoy t'eſmerueilles-tu que les voyages loingtains ne te profitent de rien, quand tu y vas auec toy-meſmes? la meſme cauſe qui t'a chaſſé te tourmente. Dequoy te peut ſeruir la nouueauté des regions? dequoy la cognoiſſance des villes, & des lieux eſtrangers? ce changement eſt du tout inutile. Veux tu ſçauoir pourquoy ceſte fuitte ne t'apporte aucun bien? tu t'en-fuis quand & toy. Il faut deſcharger tout ce qui te peſe dans l'ame: tu n'auras iamais autrement plaiſir en aucun lieu. Croy que ta contenance eſt à ceſte heure pareille à celle de la deuinereſſe que deſcrit Virgile eſmeuë & concitee, ayant dedans ſoy vne impetueuſe vehemence d'vn eſprit qui n'eſtoit pas ſien.

Pour changer d'air on ne deuient point plus ſage, ſi l'on ne quitte ſes imperfections.

Apophthegme de Socrates ſur ce propos.

Pour auoir du plaiſir en pays eſtranger, il n'y faut porter aucun vice.

La preſtreſſe taſchant ietter de ſa poictrine
La puiſſance du Dieu, comme folle chemine. 6. Aeneid.

Tu cours çà & là pour chaſſer ceſte peſanteur, qui te preſſe, qui ſe rend plus faſcheuſe par l'agitation. Comme dans vn nauire la charge qui ne peut bouger d'vn lieu, donne moins d'empeſchement, & celle qui eſt mal-rangee, & qui en remuant panche vers quelque coſté du nauire, le fait plonger dans l'eau. Tout ce que tu fais c'eſt contre ton propre bien, & ton agitation te nuit: car tu ne fais que tourmenter vn malade. Mais quand tu aurois oſté ce mal hors de ton eſprit, tout chãgement de lieu te ſeroit agreable. En quelque pays qu'on te chaſſe, en quelque coin de terre barbare qu'on te mette, tu prendras plaiſir d'y habiter. Il importe plus quel, qu'en quel lieu tu es venu. Et pourtant nous ne deuons attacher noſtre fantaſie à vn lieu plus qu'à l'autre. Il faut viure auec ceſte opinion: Ie ne ſuis pas nay pour vn ſeul lieu: mõ pays eſt par tout le monde. Si tu cognoiſſois bien cela, tu ne t'eſmerueillerois pas, que les diuerſes regions où tu voyages, & le changement de celle qui te faſche, à vne autre, ne te peuuent donner plaiſir: car la premiere te plairoit, ſi tu faiſois eſtat que toutes fuſſent tiennes. Tu ne voyages point, tu erres, & t'eſgares: tu ne fais que ſauter d'vne place à vne autre, iaçoit que le bien-viure que tu cherches, ſe puiſſe trouuer en tout lieu. Pourroit-on voir rien plus tumultueux, & plein de bruit, que la ſalle des plaids? toutesfois on y viuroit auec repos d'eſprit, ſi la neceſſité nous y contraignoit. Mais ſi on pouuoit diſpoſer de ſoy, ie m'enfuirois le plus loin que ie pourrois hors du voiſinage des plaideurs. Car comme les lieux mal ſains eſbranlent la ſanté, ſi aſſeuree qu'elle ſoit: pareillement il y a des choſes qui

Belle ſimilitude.

L'homme vertueux ſe trouue bien par tout. & Par tout on peut bien viure. Meſme dans vne vie tumultueuſe. Laquelle toutesfois il vaut mieux ſupporter que rechercher.

pourroient eſbranler vne bonne ame, qui eſt en chemin de guariſon, & qui n'eſt encor bien parfaicte. Ie ne ſuis pas de l'aduis de ceux, qui ſe iettent au milieu des flots: & n'aimans qu'vne vie tumultueuſe, combattét tous les iours auec vn grand courage contre les plus difficiles affaires. L'homme ſage fera bien de les ſupporter: mais non pas de les rechercher. Il aimera mieux viure en paix qu'en debat. Car il n'y a pas grand profit d'auoir chaſſé loin ſes propres vices, s'il faut apres combattre contre ceux d'autruy. Trente tyrans, dis-tu, eſtoient tout à l'entour de Socrates, & ne peurent iamais flechir ſon courage. Mais que ſert-il de dire, combien il y a de maiſtres, veu que ce n'eſt qu'vne meſme ſeruitude? Celuy qui l'a meſpriſee, eſt libre au milieu d'vne trouppe de Roys, pour ſi grande qu'elle ſoit. Il eſt temps de mettre fin à ma lettre, pourueu que i'aye au preallable payé le port. Le commencement du ſalut c'eſt la cognoiſſance du peché. Il me ſemble que ces paroles d'Epicure ſont admirables. Car celuy qui ne ſçait pas s'il peche, ne veut pas ſe corriger. Il faut que tu te trouues en faute, deuant que t'amender. Outre ce qu'il y en a qui font gloire de leurs vices. Crois-tu que ceux qui mettent leurs meſchancetez au nombre des vertus, penſent à corriger leur mauuaiſe vie? C'eſt pourquoy tu te dois reprendre toy-meſme, le plus que tu pourras: tu dois informer contre toy-meſme. Pren premierement la perſonne d'accuſateur, & apres celle de Iuge: & en dernier lieu confeſſant ta faute, demande pardon à toy-meſme, & quelquefois condamne-toy.

Exemple de Socrates.

Fondement de noſtre repos.

Pour ſe pouuoir corriger il faut ſçauoir qu'õ eſt en peché.

Moyen de s'amender.

EPISTRE XXIX.

Qu'il eſt difficile que Marcellinus, homme ciuil & de bel eſprit, puiſſe receuoir correction: toutesfois qu'il n'en a point perdu l'eſperance, & qu'il eſſayera toutes choſes pour y paruenir. Il adiouſte à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'eſt addomé à la Philoſophie, ne doit point deſirer de plaire au peuple.

TV demandes des nouuelles de Marcellinus noſtre commun amy, & deſires ſçauoir ce qu'il fait. Il ne nous vient voir gueres ſouuent, non pour autre raiſon, que pour la crainte qu'il a qu'on luy die la verité. Il eſt toutesfois maintenant hors de ce danger, car il ne la faut dire qu'à celuy qui la veut ouyr. C'eſt pourquoy pluſieurs ont douté, ſi Diogenes & les autres Cyniques, qui ont indifferemment & auec vne liberté ouuerte repris tous ceux qui leur venoient au deuant, l'ont deu faire ainſi. Car que ſert-il de tanſer les ſourds, & ceux qui de nature, ou par maladie ſont deuenus muets? Mais pourquoy auſſi (diras-tu) eſpargneray-ie les paroles? Elles ne couſtent rien. Ie ne puis deuiner, ſi ie dois porter profit à celuy que ie reprens: mais ie ſçay bien, ſi i'en admonneſte pluſieurs, que ie profiteray à quelqu'vn. Il faut tendre la main. Il ne ſe peut faire, que celuy qui entreprend beaucoup de choſes, n'en vienne à bout de quelqu'vne. I'eſtime toutesfois, Lucilius mon amy, qu'vn homme de grande reputation ne doit point faire ce meſtier. Son authorité en ſeroit amoindrie: elle n'auroit point aſſez de croyance à l'endroit de ceux qui prendroient moins de correction, quand ils la verroient raualee & perduë. Il ne faut point dire qu'vn archer doiue quelquesfois toucher au blanc, mais qu'il peut quelquesfois faillir. Ce n'eſt point art, ſi elle fait par rencontre ce qu'elle veut. La ſageſſe eſt vn art, il faut qu'elle pretende ſur quelque choſe aſſeuree & certaine. Quelle choiſiſſe donc ceux qui pourront profiter deſſous elle, & qu'elle quitte ceux de qui elle aura perdu eſperance: non

L'homme vicieux craint ſe trouuer deuant ceux qui cognoiſſent ſon vice, & ne le peuuent celer.

Sçauoir mon s'il faut reprendre ceux qui ne veulent eſcouter correction.

Si vn homme de grande qualité le doit faire. &

toutesfois qu'elle les abandonne du premier coup, & ſans auoir, ſur le deſeſpoir qu'elle en prend, eſſayé les derniers remedes. Ie n'ay point perdu eſperance de noſtre Marcellinus: on le peut encore ſauuer, pourueu qu'on luy tende bien-toſt la main. Il eſt toutesfois à craindre, qu'il ne traine à ſoy celuy qui la luy baillera. Il a vn eſprit fort eſueillé, panchant du tout ſur le vice. Ie me veux neantmoins mettre en ce danger. I'oſe bien entreprendre de luy faire cognoiſtre ſes maux. Ie ſçay bien qu'il en vſera comme de couſtume. Il fera le plaiſant, il me dira des ſornettes, qui feroient rire vn homme qui ſeroit en dueil. Il ſe moquera premierement de ſoy-meſme, & puis apres de moy. Il viendra au deuant de tout ce ce que ie voudray dire. Il ira rechercher tous les vices de nos ſectes. Il reprochera aux Philoſophes les penſions, que les Princes leur font, leurs amoureuſes, & leur gourmandiſe. Il m'en nommera vn, qui a eſté ſurpris en adultere, vn autre dans vn cabaret, & vn autre à la cour & à la ſuitte d'vn Roy. Il me monſtrera ce beau parleur Ariſton Philoſophe qui diſputoit pendant qu'on le trainoit dans ſon coche à l'eſbat: car c'eſt le temps qu'il auoit choiſi pour monſtrer ce qu'il ſçauoit. C'eſt celuy duquel (quand on demanda de quelle ſecte il eſtoit) Scaurus dit: Au moins n'eſt-il pas Peripatetique. C'eſt de luy auſſi duquel Iulius Grecinus, homme d'excellent eſprit, quand on voulut ſçauoir ce qu'il luy ſembloit d'Ariſton, reſpondit: Ie ne le puis dire, car ie ne ſçay point ce qu'il feroit en cheminant: comme ſi on s'eſtoit enquis d'vn qui vouluſt combatre ſur vn chariot: Il me me mettra incontinent ſur le nez vn tas de bateleurs, qui euſſent plus honneſtemẽt fait, de n'auoir iamais tenu compte de la Philoſophie, que de la rendre comme ils font. Toutesfois ie ſuis reſolu d'endurer ſes gauſſeries. Peut-eſtre s'il me fait rire, que ie le feray pleurer: ou bien s'il continuë ſes riſees, ie me reſioüiray, que parmy ſes autres maux, ceſte plaiſante humeur de folie luy ſoit aduenuë. Mais ceſte ioye ne dure pas longuement à ces gens-là. Prens y garde. Tu les verras en fort peu de temps extremement rire & extremement recaner. I'ay deliberé de l'attaquer, & de luy faire cognoiſtre, qu'il valoit encor plus, lors qu'à l'aduis de pluſieurs il eſtoit moins eſtimé. Si ie ne puis du tout arracher ces vices, au moins ie les arreſteray. Ils ne ſe perdront point du tout, mais ils ceſſeront pour quelque temps: & peut-eſtre ſe perdront-ils, s'ils ont accouſtumé de prendre intermiſſion. Il ne faut point meſpriſer cela, veu qu'aux perſonnes meſmes qui ſont griefuement malades, vn bon relaſche du mal, eſt vne eſpece de ſanté. Or pẽdant que ie m'appreſte à le combatre, ie te prie, toy qui peux & ſçais comprendre, d'où, & iuſques où tu es paruenu, & par là cognoiſtre encor iuſques où tu pourras paruenir, pren quelque belle façon de viure, hauſſe ton courage, fay teſte à ce que tout le monde craint, ne vueilles point compter ſur le doigt ceux qui te font peur. Celuy ne te ſembleroit-il pas fol, qui craindroit toute vne troupe d'hommes, en vn lieu où tout le monde paſſe ordinairement? Tous n'ont point vn eſgal pouuoir ſur ta mort, encor que pluſieurs te menacent. Nature l'a ordonné ainſi. Vn tout ſeul te peut oſter la vie, comme vn ſeul te l'a donnee. Au reſte, ſi tu auois quelque honte, tu m'aurois quitté la derniere penſion. Mais pour mon regard ie ne me veux point monſtrer chiche à payer l'intereſt de ce que i'ay emprunté. Ie te veux ietter-là ce que ie te dois: Ie n'ay iamais voulu plaire au vulgaire: Car ce que ie ſçay, le vulgaire ne le trouue pas bon. Et ce que le vulgaire trouue bon, ie ne le ſçay point. Qui eſt-ce qui dit cela? demanderas-tu: comme ſi tu ne ſçauois pas à qui ie commande. C'eſt Epicure. Mais tous les Peripatetiques, les Academiques, les Stoïques, les Cyniques, crieront ceſte meſme choſe, chacun de ſon coſté. Car qui eſt celuy qui puiſſe plaire au peuple, s'il ſe plaiſt à la vertu? C'eſt par des meſ-

Comme il faut traicter auec vn eſprit qui tourne toutes choſes en riſees.

Couſtume des gauſſeurs.

Qui veut reprendre autruy, nommément des eſprits vifs, ne ſe doit rebuter du premier coup.

L'homme vertueux ne ſe ſoucie de complaire au peuple, ni ne le craint.

La mort eſt vn paſſage commun, c'eſt donc folie de la craindre.

On ne peut complaire au peuple & à la vertu tout enſemble.

chans moyens qu'on acquiert la faueur du peuple : Il faut que tu en te rendes ſemblable à eux. Ils ne t'aimeront iamais, qu'ils ne t'ayent cogneu tel. Mais il t'eſt beaucoup plus profitable de iuger, quel tu veux eſtre à ton aduis, que quel tu veux eſtre au iugement d'autruy. On ne peut gaigner l'amitié des perſonnes deshonneſtes, que par des moyens vilains. Quel profit donc t'apportera ceſte Philoſophie qu'on loüe & qu'on eſtime par deſſus toutes diſciplines, & toutes autres choſes du monde ? C'eſt de vouloir pluſtoſt plaire à toy, que non point au peuple: de peſer pluſtoſt les iugemens & opinions, que de les nombrer : de viure ſans craindre ny les dieux ny les hommes, & de ſurmonter les vices, ou d'y mettre vne fin. Au demeurant, ſi ie te voy honoré par les voix fauorables d'vn peuple: ſi quand tu viendras aux ſpectacles publiques, i'oy hauſſer vn grand cry, ſi ie voy battre des mains, ſi les ornemens des bateleurs & ioüeurs de farces menent bruit à ton arriuee, ſi les femmes & les petits enfans te loüent par toute la ville : qui me pourroit garder d'auoir pitié de toy, ſçachant quel chemin tiennent ceux qui veulent acquerir ceſte faueur?

Quel profit apporte la Philoſophie.

EPISTRE XXX.

Il eſcrit qu'encor que Baſſus Aufidius ſoit caſſé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & conſtante, il n'eſt aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche.

C'eſt choſe bien loüable de combattre la vieilleſſe, & d'attendre le dernier aſſaut de pied ferme & ſans apprehenſion.

I'Ay veu Baſſus Aufidius, ce grand homme de bien, deſia tout caſſé, combatant contre la vieilleſſe. Mais elle l'a tellemẽt abattu, qu'il ne ſe peut plus releuer. L'aage le tient entierement accablé de toute ſa peſanteur. Tu ſçais qu'il a touſiours eu le corps ſubiect à maladies, & tout eſſucé. Il l'a longuemẽt entretenu, & rabillé: maintenant il dechet tout à coup. Tout ainſi qu'en vn nauire, qui commence de prendre eau par le fond, il eſt facile de boucher vne fente, ou deux : mais quand il ſe relaſche, & s'entr'ouure de pluſieurs endroits, on n'y peut donner aucun remede : Pareillement en vn corps deſia vieil, on peut bien aucunement appuyer & ſouſtenir ſa foibleſſe, & ſon imbecilité : mais quand toutes les iointures commencent à ſe des-faire & deſaſſembler : comme en vn vieil baſtiment pourry, & que quand tu en racouſtres l'vne, l'autre ſe fend, il eſt temps alors de te ſauuer, & d'eſpier par quel coſté tu pourras ſortir. Toutesfois Baſſus noſtre bon amy a le courage encore gaillard. C'eſt la Philoſophie, qui luy apporte ce bien-là, & le rend conſtant & reſolu en quelle diſpoſition que le corps ſoit ioyeux à la veuë meſme de la mort, ſans iamais faillir de cœur, lors meſmes qu'il defaut. Vn bon pilote fait encor aller ſon nauire, apres que les voiles ſont deſchirees: & iaçoit que l'equipage ſoit rompu, il redreſſe encor ce qui reſte, pour faire aller ſon vaiſſeau. Baſſus noſtre amy fait le ſemblable. Il void venir ſa fin auec vn viſage auſſi aſſeuré, que tu iugerois qu'il auroit trop de conſtance pour regarder la fin de quelqu'autre. C'eſt vn acte grand & genereux, Lucilius mon amy, & qu'on ne peut apprendre qu'auec beaucoup de temps, de s'en aller franchement, & ſans regret, quand ceſte heure ineuitable eſt venuë. Toutes autres ſortes de morts ſont meſlees auec quelque eſperance. On peut guarir d'vne maladie: vn embraſſement de feu s'eſteint : vne ruine poſe quelquefois doucement ceux qu'elle menaçoit d'eſtoufer : la mer a ietté ſur le bord quelques vns auec autant d'impetuoſité, qu'elle les auoit engloutis : le bourreau a ſouuent retiré le

Comparaiſons propres.

Nous auons ceſte obligation à la Philoſophie, qu'elle nous diſpoſe fort bien à la mort. &

Nous fait gayement paſſer ceſte vie.

glaiue de deſſus la teſte de celuy qui eſtoit condamné à mourir. Mais celuy que la vieilleſſe conduit au tombeau, ne peut auoir eſperance en aucune choſe. C'eſt elle ſeule à qui rien ne ſe peut oppoſer. Il n'y a aucune eſpece de mort plus douce, ny plus longue. Il m'eſt aduis que Baſſus ſuit ſes honneurs funebres, qu'il s'allonge dans ſon tombeau, qu'il vit encore apres ſa mort, ſuruiuant à ſoy-meſmes, & qu'il endure conſtamment la ſeparation de ſon ame. Car il tient pluſieurs beaux propos de la mort. Il fait tout ce qu'il peut pour nous perſuader que s'il y a quelque douleur & quelque crainte en elle, c'eſt par la faute de celuy qui meurt, & non point de la mort: & qu'il y a auſſi peu de mal & de tourment en elle, comme il y en a apres elle. Certainement l'homme ſeroit auſſi fol de craindre ce qu'il ne peut ſentir, comme celuy qui craint ce qu'il ne peut ſouffrir. Se trouueroit-il aucun qui penſaſt pouuoir aduenir, qu'on ſentiſt vne choſe, qui fait que iamais nous ne ſentons rien plus? D'où il s'enſuit (ce dit-il) que la mort eſt tellement exempte de tout mal, qu'elle eſt hors de crainte de tout mal. Ie ſçay bien que cela a eſté ſouuent dit, mais il le faut encor dire plus ſouuent. Toutesfois quand ie liſois ces diſcours ou que ie les oyois faire à ceux qui nioient qu'on deuſt craindre les choſes, de la crainte deſquelles ils eſtoient encor fort eſloignez, ils ne m'ont apporté aucun profit. Mais ceſtuy-cy gagna beaucoup ſur moy, quand ie l'oüis parler de ſa prochaine mort. Car ie te diray franchement ce qu'il m'en ſemble. Ie penſe que celuy qui eſt ſur le poinct de la mort, eſt plus aſſeuré & reſolu, que celuy qui en eſt aupres. D'autant que lors que la mort eſt approchee de bien pres, elle fait prendre courage à ceux meſmes qui ſont les plus ignorans, de ne vouloir point euiter ce qui eſt ineuitable. C'eſt ainſi qu'vn gladiateur, qui auoit eſté craintif durant le combat, tend le goſier à ſon aduerſaire, & addreſſe ſon eſpee, ſi elle faut d'y donner droict. Mais la mort qui eſt prochaine, & qui ne peut faillir de venir, a beſoin d'vne longue conſtance de courage qu'on ne void qu'en peu de perſonnes, & qui ne peut eſtre practiquee, que par vn homme ſage. C'eſt pourquoy ie prenois vn extréme plaiſir de l'oüir, comme s'il euſt voulu prononcer vne ſentence contre la mort, & faire iugement de ſon naturel, comme l'ayant de bien pres cogneuë. Ie penſe que tu donnerois encor plus de foy & plus de creance à quelqu'vn qui ſeroit reſſuſcité, & qui te raconteroit comme l'ayant eſſayé, qu'il n'y a aucun mal en la mort. Or quel eſtonnement, & quel troublement d'eſprit elle porte à ſon arriuee, ceux te le pourroient certainement dire, qui ſe ſont approchez d'elle de bien pres, qui l'ont veuë venir, & l'ont receuë. Tu peux au vray compter au nombre de ceux-là, Baſſus qui n'a peu trouuer bon que nous fuſſions trompez. Il dit que celuy qui craint la mort, eſt auſſi fol, comme celuy qui craint la vieilleſſe. Car comme la vieilleſſe ſuit l'adoleſcence, ainſi la mort ſuit la vieilleſſe. Celuy n'a pas voulu viure, qui n'a pas voulu mourir. Parce qu'on nous a donné la vie ſous ceſte condition, qu'il nous faut mourir. C'eſt là où tout le monde va. C'eſt folie de la craindre, parce qu'on attend les choſes certaines, & qu'on craint les douteuſes. La mort a vne neceſſité iuſte & inuincible. Qui eſt celuy qui ſe puiſſe iuſtement plaindre d'eſtre ſubiet à vne condition, de laquelle pas-vn n'eſt exempt? Car la principale partie de l'equité, c'eſt l'egalité. Mais ce ſeroit peine perduë de vouloir defẽdre la cauſe de nature, qui n'a pas voulu nous rendre ſubiets à autre loy, qu'à celle qu'elle eſt ſubiecte. Elle aneantit tout ce qu'elle fait, & ce qu'elle a aneanti, elle le raſſẽble derechef. S'il aduient à quelqu'vn que la vieilleſſe le mette doucement dehors, ſans l'arracher tout ſoudain de la vie, mais l'ẽ retire peu à peu, ne doit il pas rẽdre graces à tous les dieux, qu'apres s'eſtre

La plus douce mort, c'eſt de vieilleſſe.

Il n'y a nul mal en la mort fors celuy que ſe donne le mourant.

La repetitiõ de ce propos eſt vtile.

Ceux qui ſont ſur le pas de la mort, ont plus de reſolution que ceux qu'elle menace encor.

car Elle renforce l'homme pour ſe diſpoſer à ce qu'il ne peut euiter.

mais. Ceſte confiance ne ſe pratique ſinon par le ſage.

Si quelqu'vn refuſcitoit, il teſmoigneroit qu'il n'y a point de douleur en la mort.

ainſi C'eſt vne egale folie, craindre la mort, & craindre la vieilleſſe: pource que elles s'entreſuyuent,

& Nous viuons à condition de mourir: ioint qu'il ne faut craindre que les choſes douteuſes.

Qui meurt de vieilleſſe, en doit rendre

graces à Dieu. La mort qui vient de vieilleſſe eſt le repos d'vne perſonne: & Pour l'accepter auec gayeté de cœur, il la faut preuoir de longue main.

ſaoulé de viure, il eſt paruenu au repos neceſſaire à l'homme, & agreable à vne perſonne laſſe? Tu en vois quelques-vns qui deſirent la mort, voire auec plus de deuotion qu'on ne ſouhaitte la vie. Ie ne ſçay leſquels de ceux-là nous donnent plus de courage, ou ceux qui appellent la mort, ou bien ceux qui l'attendent auec vn viſage ioyeux & conſtant. Car l'vn procede quelquefois d'vne rage, & d'vn deſpit ſoudainement conceu, & l'autre d'vne tranquillité d'eſprit, & d'vn iugement certain. Il s'en trouue bien quelqu'vn, qui de cholere & de fureur court à la mort: mais aucun ne l'embraſſe ioyeuſement, que celuy qui s'y eſt preparé de long-temps auparauant. Ie confeſſe donc, que ie ſuis venu bien ſouuent, & pour beaucoup d'occaſions, voir ceſt homme, qui m'eſt ſi cher, pour ſçauoir ſi ie le trouuerois en meſme reſolution: & ſi les forces de ſon ame ſe diminueroient auec celles du corps. Mais elles luy croiſſoient touſiours, comme on void la ioye paroiſtre au viſage de ceux qui ioüent à la courſe du cheual, quand ſur la ſeptieſme carriere ils s'approchent de la palme & du prix. Il diſoit, ſuyuant les enſeignemens d'Epicure, premierement qu'il eſperoit qu'il ne ſentiroit aucune douleur en ce dernier ſouſpir: toutesfois s'il y en auoit, il ſe conſoloit qu'elle ſeroit fort courte. Car auſſi vne douleur, qui ſeroit fort grande, ne pourroit longuement durer. Au reſte qu'il ſeroit ſoulagé de ſe reſſouuenir, ſur le point de la ſeparation de l'ame d'auec le corps, que ſi elle ſe faiſoit auec paſſion & tourment, qu'apres ceſte douleur, il n'en ſentiroit iamais plus. Qu'il ne doutoit point que l'ame de ce vieil corps, ne ſe tint ſur le bord des léures, & qu'il n'y faudroit pas guere grande ſecouſſe pour l'en tirer dehors. Il faut quelquesfois eſteindre le feu qui s'eſt pris à vne forte & puiſſante matiere auec de l'eau, & quelquefois auec la ruine meſmes de l'edifice. Celuy à qui l'on oſte la viande & les viures, tombe de luy-meſme. Ie pren grand plaiſir d'ouyr ces propos, Lucilius non point comme choſe nouuelle, mais comme eſtant conduit ſur la choſe meſme, pour la mieux comprendre. Et quoy? n'en ay-ie pas ouy parler d'autres, qui ſe ſont eux-meſmes oſté la vie? ouy, & moy meſme ie l'ay veu. Toutesfois ie priſe beaucoup plus ceux qui vont à la mort ſans porter haine à la vie & qui la reçoiuent ſans l'attirer par violence. Il diſoit d'auantage, que le tourment que nous ſentions, c'eſtoit par noſtre faute, parce que nous tremblons de peur, lors que nous penſons que la mort s'approche de nous. Mais dites moy, qui eſt celuy, de qui la mort ne ſoit prochaine, & preſte en tous lieux, & à tous momens? Conſiderons encor, dit-il, ſi lors qu'il nous ſemble que quelque occaſion de mort s'approche de nous, combien il y en a d'autres plus prochaines qu'on ne craint point? Vn ennemi menaçoit quelqu'vn de le faire mourir. Mais l'indigeſtion de ſon mauuais eſtomach a gagné le deuant. Si nous voulons faire difference des cauſes de noſtre crainte, nous trouuerons qu'il y en a quelques-vnes qui ſont vrayes, & quelques autres qui ſemblent l'eſtre. Nous ne craignons point la mort, mais l'apprehenſion de la mort: parce que nous en ſommes autant eſloignez, comme l'apprehenſion en eſt reculee. Parquoy s'il faut craindre la mort, il la faut touſiours craindre: car quel temps y a-il qui ſoit hors du pouuoir de la mort? Mais ie deurois craindre que ces longues Epiſtres ne te fuſſent autant ennuyeuſes que la mort. C'eſt pourquoy i'y mettray fin. Apres toutesfois t'auoir admonneſté, que tu dois touſiours penſer à la mort, pour ne la craindre iamais.

Raiſons qui fortifient l'homme en l'article de la mort.

Le mal qu'on ſent en la mort vient de l'apprehenſion d'icelle.

Cauſes de noſtre crainte, quelles.

EPISTRE XXI.

Que la ſeule Vertu eſt noſtre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flatteries du peuple.

I'Aduouë & recognois Lucilius pour mien. Il commence de ſe monſtrer tel qu'il auoit promis. Suy ceſte ardeur d'eſprit, auec laquelle ayant mis ſous les pieds, les biens que le commun peuple priſe tant, tu embraſſois les choſes meilleures. Ie ne veux pas que tu te rendes ny plus homme de bien, ny plus grand que tu auois fait deſſein d'eſtre. Les fondemens que tu auois ietté occupent vne grande place. Acheue ſeulement ce que tu t'es efforcé de faire, & ne manie autre choſe que ce que tu auois mis en ta fantaſie. En ſomme tu ſeras ſage ſi tu bouches les oreilles, dans leſquelles il ne ſuffit point de mettre de la cire : Il faut bien vn bouchon plus ferme que celuy duquel on dit qu'Vlyſſes ſe ſeruit, pour celles de ſes compagnons. Ceſte voix qu'ils craignoient, eſtoit bien attrayante & flattereſſe: ce n'eſtoit point toutesfois la voye d'vn peuple. Mais celle qu'il faut craindre, ne ſort point d'vn ſeul rocher, on l'oit venir de tous les coins du monde. Tu ne ſeras pas mené par vn ſeul endroit ſuſpect de voluptez, qui nous trõpét. Ce ſera par toutes les villes: fay du ſourd enuers ceux meſmes qui t'aimeront plus. Ils te ſouhaittent des maux auec vne bonne intention. Mais ſi tu veux viure heureuſement, prie les Dieux, que rien de ce qu'on te deſire ne t'aduienne. Ce n'eſt pas bien, ce que ces gens-là ſouhaittent qu'il t'aduint. Il n'y a qu'vn ſeul bien, qui ſoit la cauſe & l'aſſeurance d'vne heureuſe vie, c'eſt de ſe fier à ſoy-meſme. Mais cela ne peut aduenir, que tu ne meſpriſes le trauail, & que tu ne le mettes au rang des choſes qui ne ſont ni bien ni mal. Car il ne ſe peut faire qu'vne choſe ſoit maintenant mauuaiſe, & tantoſt bonne: ſoit maintenant legere & ſupportable, & tantoſt qu'elle face peur. Le trauail n'eſt pas vn bien. Qu'eſt-ce donc qui eſt bien? le meſpris du trauail. Par ainſi ce ſeroit ſans raiſon que ie reprendrois ceux qui aiment à trauailler. Au contraire, d'autant plus que ceux qui entreprennent choſes honneſtes & vertueuſes s'efforceront, & qu'ils ne voudront permettre d'eſtre vaincus, ny reprendre haleine en montant, ie les auray en admiration, & me mettray à crier: Releue-toy auec plus de courage, & retien ton haleine: gaigne ſi tu peux ſans la reprendre le haut de ceſte montagne. Le trauail nourrit les ames genereuſes. Il n'eſt point raiſonnable, que ſelon le premier deſir de tes parens, tu choiſiſſes ce que tu dois deuenir, & ce que tu dois entierement deſirer. Ce ſeroit vne grande honte à toy, qui as deſia eu le maniement des plus grands affaires, d'importuner les Dieux de prieres. Qu'as-tu beſoin de ſouhaits? Rends-toy bien-heureux toy-meſmes. Tu le pourras faire aiſément, ſi tu cognois que les vrays biens ſont ceux qui ſont meſlez auec la vertu: & que les choſes deshonneſtes ſont celles qui ſont meſlees auec le vice. Tout ainſi qu'il n'y a rien qui reluiſe ſans clarté, ni rien de noir, que par le moyen des tenebres & de l'obſcurité qui l'enuironne: tout ainſi qu'il n'y a rien de chaud ſans l'aide du feu : ni rien du froid, que par le moyen de l'air: Pareillement c'eſt la compagnie de la vertu, ou du vice, qui rend les choſes honneſtes, ou vilaines. Qu'eſt-ce donc que le bien ? C'eſt la cognoiſſance des choſes. Qu'eſt-ce que le mal ? C'eſt l'ignorance des choſes. Or l'homme, qui eſt ſage, l'homme qui eſt bon ouurier, il reiette les choſes ſelon le temps, ou les choiſira. Mais il ne craint point ce qu'il

C'eſt choſe de dangereuſe conſequence, de preſter l'aureille aux flatteurs: car

Ils nous ſouhaittent des maux ſous vne bonne intention.

Le bien des Stoïques, c'eſt de ſe fier à ſoy-meſme: &

Meſpriſer le trauail.

Le vray ſouhait, c'eſt de ſe rendre bien-heureux.

Moyen de le faire: Et quels ſont les vrays biens, & les maux.

Le ſage les reiette ou choiſit ſelon le temps.

reiette, ni n'admire point ce qu'il choiſit, pourueu qu'il ait vn cœur grand & inuincible. Ie te deffens de t'abaiſſer en rien, ni de te laiſſer mettre le pied deſſus. C'eſt peu de cas de ne refuſer point la peine: Il la faut rechercher. Quel trauail donc (diras-tu) ſera inutile & ſuperflu? C'eſt celuy, auquel les choſes baſſes & de peu d'importance t'appelleront. Il n'eſt point mauuais, non plus que le trauail qu'on employe aux belles choſes. Parce que c'eſt vne conſtance de l'ame, qui ſe donne courage apres les choſes aſpres & difficiles, & qui parle ainſi: Pourquoy t'arreſtes-tu? ce n'eſt point honneur à vn homme, de craindre la ſueur. Il faut qu'il aille deçà & delà, afin que la vertu parfaicte, ſoit vne égalité & vne conſtance de vie, qui s'accorde en tout auec elle meſme. Ce qui ne peut eſtre ſans la cognoiſſance des choſes, & ſans l'art, par laquelle on aprend ce qui appartient aux hommes & aux Dieux. C'eſt le ſouuerain bien, duquel ſi tu peux auoir la ioüiſſance, tu commences d'eſtre leur compagnon, & n'as plus que faire de les prier. Comment (diras-tu) peut-on paruenir à cela? Il ne les faut point aller trouuer par l'Apennin, ou par les montagnes de Grece, par les deſerts de la Candauie, par les Syrtes, par la Sylle ou par la Charybde: leſquelles toutesfois tu as autrefois paſſées pour l'appetit de la charge & gouuernement d'vn petit pays. Le chemin eſt ſans danger, plein de ioye: nature meſme te l'enſeigne. Elle t'a donné des choſes, que ſi tu ne les abandonnes point, tu te rendras egal à Dieu. La richeſſe ne te ſçauroit faire pareil à Dieu: car Dieu n'a rien. Ta robbe d'eſcarlate ne le fera point: car Dieu eſt nud. Ta renommee ne le fera pas auſſi, ni ta gloire, ni la cognoiſſance de ton nom, que tu as enuoyee en tant de pays eſtrangers: car pas vn ne cognoiſt Dieu: Et ſi, pluſieurs ont des meſchantes opinions de luy, qui n'en ſont point pour celà punis. Ce ne ſera pas auſſi vne grande troupe de ſeruiteurs, qui portent ta litiere par les ruës de la ville, & aux voyages que tu fais dehors: car ce Dieu tres-grand & tres-puiſſant, eſt celuy qui porte toutes choſes. Ta beauté meſmes, ny tes forces ne te peuuent rendre heureux: il n'y a rien de cela que la vieilleſſe ne ruine. Il faut donc chercher quelque choſe, qui ne ſe puiſſe pas gaſter par le temps, à qui rien ne puiſſe donner empeſchement, & par deſſus laquelle on ne puiſſe rien ſouhaitter de meilleur. Que ſera donc cela? C'eſt vne belle ame, qui ſoit droite, entiere, & grande. Comment la pourrois-tu appeller autrement: qu'vn Dieu qui s'eſt venu loger dans vn corps humain? Ceſte ame ſe peut auſſi bien loger dans vn gentilhomme Romain, que dans vn affranchi, ou dãs vn eſclaue? ce ſont des noms que l'ambition a engendré, & que l'iniure & la tyrannie font naiſtre. On peut monter au Ciel du coing le plus bas de la terre. Leue-toy donc en haut, forme-toy, rentoy digne de Dieu. Mais tu ne te formeras pas tel auec de l'or, ou de l'argent. On ne peut tirer de ceſte matiere vne image ſemblable à Dieu. Souuienne-toy que quand ils eſtoient propices & fauorables, ils n'eſtoint que de terre.

La vertu eſt le ſouuerain bien.

Elle fait les hommes compagnõs des Dieux.

Non point les richeſſes. Ni les habits ſomptueux.

Ni la quantité des valets.

En ſomme nulle choſe corruptible ne rend l'homme heureux.

Mais bien vne ame pure & releuee.

Qui ſe loge indifferemment és

EPISTRE XXXII.

Il loue ceux qui viuent retirez au repos d'eſprit ſans qu'on ſçache ce qu'ils font. Que nous rendons noſtre vie plus courte par noſtre inconſtance. Il blaſme le deſir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy qui vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure.

IE m'enquiers ſoigneuſemẽt de toy, ie demãde à tous ceux qui viẽnent du pays où tu es, que c'eſt que tu fais, en quel lieu, & auec qui tu demeures. Tu ne me ſçaurois tromper, ie ſuis touſiours auec toy. Il te faut donc viure de telle façon comme ſi ie pouuois ouyr ce que tu fais, voire comme ſi ie le voyois. Si tu me demandes que c'eſt qui me plaiſt le plus, de ce que i'ois de toy : C'eſt que ie n'en oys rien dire : & que la plus grande partie de ceux à qui ie m'enquiers ne ſçauent rien de ce que tu fais. Il nous peut aduenir beaucuup de bien, de ne hanter point ceux qui ſont d'autre humeur que de la noſtre, & qui deſirent des choſes diuerſes à nos ſouhaits. Ie me fie biẽ tant de toy, qu'on ne te pourra pas deſtourner, & que tu demeureras ferme en ta reſolutiõ: encor que tu fuſſes enuironné d'vne troupe de gens qui te ſolicitaſſent au contraire. Qu'eſt-ce donc? Ie ne crains point qu'on te puiſſe changer, ie crains ſeulement qu'on t'empeſche. Car celuy, qui nous retient, porte beaucoup de dommage: meſmement en ceſte vie, qui nous eſt ſi courte, laquelle nous rendons encor plus courte par noſtre inconſtance, commençant maintenant vne façon de viure, & tantoſt vne autre. Nous la taillons & la couppons en petites pieces. Haſte-toy donc, Lucilius mon tres-cher amy : repreſente-toy de quelle viſteſſe tu t'aduancerois, ſi ton ennemy te ſuiuoit par derriere, ſi tu craignois qu'vn homme à cheual te ſuiuiſt à la trace, & qu'il te tallonnaſt de bien pres. On te ſuit, on t'a preſque atteint, aduance le pas, ſauue-toy, retire-toy en quelque lieu de ſeureté. Et apres conſidere que c'eſt vne belle choſe de pouuoir acheuer ſa vie auant que de mourir, & de regarder apres auec vne ame aſſeuree, la portion qui reſte du temps, qui conſiſte en la poſſeſſion d'vne vie heureuſe, laquelle ne ſe rend point plus heureuſe, pour eſtre plus longue. O quand verras-tu ce temps, que tu ne te ſoucieras plus du temps, que tu ſeras en vne agreable tranquilité d'eſprit, que tu ne tiendras compte de viure encore le lendemain, que tu ſeras du tout ſaoul d'auoir veſcu? Veux-tu ſçauoir ce qui rend les hommes ſi affamez du temps aduenir ? C'eſt que pas-vn n'a eu encor le ſoin qu'il deuoit auoir de ſoy. Les pere & mere t'ont ſouhaitté autre choſe que tu ne deſirois. Mais moy au contraire, ie te deſire le meſpris des biens, deſquels il te ſouhaittoiẽt abondance. Leurs deſirs deſrobent à beaucoup de perſonnes, pour t'enrichir. Tout ce qu'ils mettront dans ta maiſon, il le faudra oſter à quelqu'vn. Ie ſouhaitte que tu ayes toute puiſſance ſur toy, afin que ton ame, apres qu'elle ſe ſera tourmentee de pluſieurs vaines penſees, ſe puiſſe en fin arreſter, & deuenir conſtante, & qu'elle ſe puiſſe plaire elle-meſmes, & ayant acquis la cognoiſſance des vrais biens, en la poſſeſſion deſquels on entre auſſi-toſt qu'on les a cogneus, elle n'ait aucun beſoin d'vne plus longue vie. Apres tout, celuy a ſurmonté toutes neceſſitez, il eſt congedié, il eſt libre, qui vit encor apres auoir acheué de viure.

C'eſt le fait d'vn homme ſage, ne deſirer point d'eſtre veu, & ne hanter gens de diuerſe humeur à la noſtre.

La vie de l'homme eſt courte & nous l'abregeons encore par noſtre inconſtance.

Les hazards d'icelle ſont grands: & pour viure guement, on n'eſt point plus heureux.

Faute de ſoin fait que pluſieurs ſouhaitent longue vie.

Durant laquelle on ne peut eſtre vrayement libre.

EPISTRE XXXIII.

Il loüe Epicure, & l'eſtime homme plein de courage. Il parle auſſi des diſcours des Stoïciens qui ſont graues & ſententieux: & qu'il ne ſe faut pas tant arreſter ſur les inuentions des anciens, qu'on ne doiue eſſayer de faire de nouueaux chemins à la Vertu.

Les diſcours des Stoïques ſont graues & ſententieux: &

TV trouues bon que ie meſle encor parmy ces Epiſtres, comme i'ay fait en mes precedentes, quelques paroles choiſies de nos principaux Philoſophes. Ils ne ſe font pas amuſez apres les fleurettes des beaux mots: tous leurs eſcrits ſentent leur homme. Tu iugerois qu'il y auroit de l'inegalité, quand on pourroit remarquer vne choſe qui ſurmontaſt l'autre. Vn arbre n'eſt point admiré, ſi toute la foreſt eſt d'vne pareille grandeur. Les carmes des Poëtes, & les hiſtoires ſont pleines de ces belles paroles. Par ainſi ie ne veux point que tu penſes qu'elles ſoient d'Epicure. Elles ſont publiques, & communes à tout le monde, & principalement à nous qui ſommes Stoïques. Mais on les remarque plus en luy, tant parce qu'elles y ſont rares, & clair-ſemees, & parce qu'on ne les eſperoit point de luy, que parce auſſi qu'on s'eſmerueille qu'vn homme qui s'eſtoit du tout addonné aux delicateſſes, euſt rien peu dire de magnanime, & de courageux. C'eſt le iugement que pluſieurs font de luy. Mais quand à moy ie tiens Epicure pour homme de cœur, & de vertu, encor qu'il porte vne robe à manches. La hardieſſe, le trauail, le courage prompt à la guerre: chet auſſi bien en l'ame d'vn Perſan, que de ceux qui ceignent plus haut leur accouſtrement. Il n'eſt donc pas beſoin que tu demandes des mots ramaſſez, & recherchez çà & là. Tout ce que les autres cueillent ailleurs par eſlite, s'entretient & ſe void continuel dans les eſcrits des noſtres. Nous n'auons auſſi rien de parfumé, & ne trompons iamais vn achepteur: il n'en trouuera pas moins dedans, que ce qui pẽd pour monſtre deuãt la boutique. Nous luy permettons d'en prendre du plus beau, & de tel endroit qu'il voudra. Penſes-tu que nous vueillons choiſir à part quelques ſentences ſingulieres, d'entre vne ſi grande abondance que nous en auons? De qui dirons-nous qu'elles ſont? ou de Zenon, ou de Cleanthes, ou de Chryſippus, ou de Panetius, ou de Poſidonius? Nous ne ſommes pas ſous la puiſſance d'vn Roy. Chacun ſouſtient qu'il eſt à ſoy-meſmes. Mais pour leur regard, tout ce que dit Hermachus, tout ce que dit Metrodorus, eſt rapporté à vn ſeul. Tout ce qu'aucun de ceſte eſcole a dit, ç'à eſté par la bouche & de l'authorité d'vn ſeul. Nous ne pouuons, dis-ie, en vne ſi grande fertilité de choſes toutes eſgales, pour tant que nous l'eſſayons, en tirer rien de choiſi.

Plus ils ſont rares en quelqu'vn, plus auſſi ſont-ils remarquables, Iugement de Seneque touchant Epicure.

Quelle eſt la doctrine des Stoïques.

Leſquels ſont tous bien vnis enſemble.

C'eſt à faire à vn pauure à compter ſon troupeau.

En quel lieu que tu iettes l'œil, tu ne verrois rien qui ne faſt eminent, ſi on ne le cueilloit entre choſes du tout pareilles. C'eſt pourquoy il te faut perdre l'eſperance que tu auois de pouuoir gouſter vn peu les eſprits de ces hommes excellens. Il te les faut cognoiſtre entierement de bien pres, il te les faut voir d'vn bout à autre. C'eſt vne beſongne qui ſe fait, & vn ouurage qui ſe lie par les lineamens de ſon artifice, duquel on n'en peut rien tirer, que le reſte ne tombe en ruine. Ie ne te veux pas garder pourtant que tu ne conſideres à ton aiſe, tous les membres l'vn apres l'autre, mais que ce ſoit ſur l'homme entier. Vne femme n'eſt point belle, ſi on peut

Comme il faut conſiderer les grands perſonnages.

on peut loüer ou iambe ou ſon bras. Celle l'eſt dont le corps tout entier, peut en le regardant oſter l'admiration de chacune des autres parties. Toutesfois ſi tu en demandes, ie ne ſeray point ſi chiche enuers toy, ie t'en donneray à pleines mains. Tu les trouueras à grands monceaux eſtenduës par tout, tu n'auras peine que de prendre, & non pas de les choiſir. Car elles ne tombent point en terre, elles coulent perpetuellement, & ſe tiennent iointes enſemble. Ie ne doute point qu'elles ne portent beaucoup de profit aux nouueaux apprétifs & à ceux qui n'apprennent que de la voix d'autruy. Car on apprend plus facilement peu de paroles trouſſées court, & contenuës comme dans des vers. C'eſt pourquoy nous baillons des ſentences aux enfans pour les apprendre par cœur, que les Grecs appellent *Chries*, c'eſt à dire, paroles ſententieuſes, d'autant que l'eſprit d'vn ieune enfant les peut plus aiſément cõceuoir: Et d'autant auſſi qu'il ne pourroit encor faire aucun autre profit plus certain. Mais ce ſeroit honte à vn qui eſt deſia homme fait, de ramaſſer çà & là de beaux mots choiſis, & s'appuyer ſur quelque peu de paroles entenduës d'vn chacun, & ne ſe fier qu'en ſa memoire. Il eſt ja temps qu'il s'appuye ſur ſoy-meſme. Il faut qu'il les diſe, & non point qu'il les apprenne. C'eſt choſe deshonneſte à vn homme deſia vieil, ou qui s'approche de la vieilleſſe, de ne ſçauoir rien que par regiſtre. Zeno a dit cela. Et toy que dis-tu? Cleanthes a dit cela. Et toy que diras tu? Iuſqu'à quand te remueras-tu par l'aide d'autruy? Ordonne donc, & dis quelque choſe qu'on doiue grauer en la memoire. Dis quelques beaux mots de ton creu. Par ainſi ie penſe que ces gens-là, qui ne furent iamais autheurs, qui ne ſont que porte-paroles d'autruy, qui ſe nourriſſent ſous vne ombre eſtrangere, n'ont rien de genereux dans l'ame, n'ayans encor oſé rien faire de ce qu'ils auoyent par ſi long temps appris. Ils n'ont trauaillé leur memoire, que ſur les œuures d'autruy. C'eſt autre choſe ſe ſouuenir, & autre choſe ſçauoir. Se ſouuenir eſt conſeruer ce que nous auons mis dans la memoire. Au contraire le ſçauoir eſt quand quelqu'vn rend vne choſe du tout ſienne, & qu'il ne depend point d'vn regiſtre qu'il a copié, & qu'il ne regarde point ſi ſouuent vers ſon maiſtre. Zeno dit cecy, Cleanthes dit cela. Il faut qu'il y ait difference entre toy & ton liure. Iuſques à quand apprendras-tu? Il eſt temps d'enſeigner. Pourquoy veux-tu que i'oye ce que tu peux lire? La voix viue (dit-il) profite beaucoup. Ouy, mais non pas celle qui prend ſon honneur des paroles d'autruy, & qui eſt recitee comme par vn ioüeur de farces: Ioint que ceux cy qui ne font iamais rien d'eux-meſmes, premierement ils ne font que ſuiure les premiers en vne choſe, en laquelle il n'y a pas vn, qui n'ait quitté les premiers: en ſecond lieu ils les ſuiuent en vne choſe, qui eſt encor en doute. Or il ne ſe trouuera iamais rien de nouueau, ſi nous ſommes contens de ce qui eſt deſia trouué. D'auantage celuy qui ſuit vn autre, il ne ſuit rien, il ne trouue rien, & qui pis eſt il ne cherche rien. Quoy donc ne ſuiuray-ie point les traces des anciens? Ie tiendray bien les vieux chemins: mais s'il s'en trouue vn qui ſoit plus pres, ie le racouſtreray. Ceux qui ont remué cela deuant nous, ne ſont point nos maiſtres, ils ne ſont que nos guides. La verité ſe monſtre à tous, elle n'eſt point encor du tout cogneuë. Il en reſte encor beaucoup pour ceux qui viendront apres nous.

Et comme choiſir leurs ſentences.

Inſtruction pour les enfans. & pour les gẽs d'aage.

C'eſt vne honte de ne ſçauoir rien que par l'aide des liures.

Se ſouuenir & ſçauoir, en quoy different.

Pauure condition de ceux qui apprennent touſiours d'autruy.

On trouue touſiours à profiter.

EPISTRE XXXIIII.

Il ſe reſioüit d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il eſcript, & ſouſtient que celuy eſt parfaictement bon, qui ne peut par aucune force ni par aucune neceſsité deuenir meſchant.

C'eſt vn grand contentement d'auoir acheminé quelqu'vn à la vertu.

IE m'engraiſſe, ie me reſioüis, & chaſſant ma vieilleſſe, ie me rechauffe, toutes les fois que i'apprens, ou par ce que tu fais, ou par ce que tu eſcris, combien (car tu as laiſſé long-temps a, derriere toy le vulgaire) tu te ſurmontes toy-meſme. Si vn laboureur ſe reſioüit de voir vn arbre qu'il a planté de ſa main, deſia preſt à porter fruict: ſi vn berger prend plaiſir de regarder la portee de ſon trouppeau: ſi pas-vn ne iette les yeux ſur vn ſien nourriſſon, qu'il ne luy ſemble que la ieuneſſe de ceſtuy là, ſoit la ſienne meſme: que penſes-tu que doiuent faire ceux qui ont nourry les eſprits, & qui voyent deſia grand, & haut-eſleué ce qu'ils ont formé en ſa tendre ieuneſſe? Ie t'aduouë & te tiens pour mien: tu es ma creature. Dés auſſi toſt que ie vis ton bon naturel, ie mis la main deſſus, ie t'exhortay, ie te donnay courage, ie ne peus prendre patience à te voir cheminer mollement: ie t'eſueillois quelquefois, comme ie fais encor maintenant. Il eſt vray qu'à ceſte heure ie donne courage à vn qui court volontiers, & qui m'en donne auſſi à moy. Qu'eſt-ce (diras-tu) que ie veux d'auantage? C'eſt beaucoup que cela. Ce n'eſt pas toutesfois ainſi des œuures de l'ame, comme des autres beſongnes, où le commencement vaut beſongne à demy faite. La plus grande partie de la bonté, c'eſt de vouloir eſtre bon. Sçais-tu qui i'appelle bon? C'eſt vn homme parfaict, en qui on ne peut rien deſirer, qu'aucune violence & qu'aucune neceſſité ne pourroit rendre meſchant. Ie preuois que tu ſeras tel, ſi tu veux perſeuerer, ſi tu veux mettre peine, & ſi tu taſches que toutes tes actions, & tes paroles ſe reſpondent & s'accordent enſemble, & ſoient comme forgees à meſme coin. L'ame de celuy n'eſt pas droicte, de qui les actions ne s'accordent point.

Vne partie de la vertu conſiſte au vouloir.

EPISTRE XXXV.

La difference qu'il y a entre aimer & eſtre amy, & que pour eſtre conſtant il faut auoir aujourd'huy la meſme volonté qu'on auoit hier.

En quoy differe aimer & eſtre amy.

QVand ie te prie auec tant d'affection, que tu vueilles eſtudier, ie fais mes affaires: Ie veux auoir vn amy: ce qui ne me peut aduenir, que tu ne perſeueres à te rendre parfaict, comme tu as commencé. Car tu m'aimes bien maintenant, mais tu n'es pas amy. Et quoy? ſont-ce choſes differentes? voire toutes diſſemblables. Celuy qui eſt amy, il eſt certain qu'il aime, mais celuy qui aime n'eſt point pour cela amy. Par ainſi l'amitié eſt touſiours profitable, mais l'amour eſt quelquefois pernicieuſe. Quand ce ne ſeroit pour autre raiſon, fais aumoins ce profit, d'apprendre comme il faut aimer. Haſte-toy donc, veu que tu peux m'apporter ce profit, & ne l'apprens à pas-vn autre. I'en reçois deſia vn grand fruict, quand ie me repreſente que nous n'aurons qu'vn meſme cœur, & que toute la vigueur que i'ay perduë de mon aage, ie la recouureray du tien, encor qu'il ne ſoit guere eſloigné du mien.

Vraye amitié, n'auoir qu'vn cœur.

Toutesfois ie me veux encor reſioüir de la choſe preſente. Car il nous vient bien quelque plaiſir de ceux que nous aimons, encor qu'ils ſoient abſens, il eſt vray que c'eſt vne ioye aſſez petite, & qui s'eſuanoüit bien-toſt. Mais la veuë, la preſence, & la conuerſation a quelque volupté plus viue : meſmement quand non ſeulement vous voyez celuy que vous deſirez, mais quand vous le voyez tel que vous le deſirez. Apporte-moy donc ce grand preſent de toy-meſme, & pour te haſter d'auantage, conſidere que ie ſuis vieil, & que tu es mortel. Viens doncques en diligence vers moy, ou pluſtoſt vers toy. Profite en vertus, & ſur toutes choſes mets peine que tu ſois conſtant en ce que tu veux eſtre. Quand tu voudras eſſayer, ſi tu as rien aduancé, pren garde ſi tu veux auiourd'huy ce que tu voulois hier. Le changement de volonté donne à cognoiſtre, que l'eſprit flotte en vn lieu, & ſe monſtre en vn autre, comme le vent le pouſſe : mais ce qui eſt ferme & arreſté ne vague point. Cela aduient parfaictement à celuy qui eſt du tout ſage, & aucunement à celuy qui profite, & qui eſt deſia aduancé à la ſageſſe. Quelle difference doncques y a-il entre ces deux ? ceſtuy-cy s'eſbranle bien quelque peu, & chancelle ſans bouger de ſa place, mais l'autre ne ſe meut aucunement.

Moyen de cognoiſtre ſi l'on a profité.

Marque d'eſprit qui n'a point d'arreſt.

Deux ſages Stoïques.

EPISTRE XXXVI.

Quelque ieune homme à la perſuaſion de Lucilius s'eſtoit retiré à l'eſtude de la philoſophie, dequoy pluſieurs le reprenoient, comme touſiours les choſes bonnes deſplaiſent au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme de meſpriſer ces folles reprehenſions, & de perſeuerer au deſſein qu'il a fait. Il enſeigne auſſi à ne craindre point la mort.

DOnne cœur à ton amy, pour meſpriſer hardiment ceux qui le tancent de s'eſtre retiré au repos & à l'ombre, & de s'eſtre desfait de ſon eſtat, & lors qu'il pouuoit deuenir encor plus grand, auoir preferé la tranquilité de ſon eſprit à toutes autres choſes. Il leur fera cognoiſtre de iour en iour, qu'il a bien-fait ſes beſongnes. Ceux à qui l'on porte ceſte enuie, ne laiſſeront point de paſſer outre. Quant aux autres, les vns ſeront froiſſez, les autres tomberont par terre. La trop grande fortune ne donne que rompement de teſte. Elle ſe tourmente elle-meſme, elle trouble le cerueau en mille façons : elle incite les vns à nouueaux plaiſirs, ceux-cy à la tyrannie, ceux-là aux folles deſpenſes. Elle enfle le cœur des vns, & l'oſtant à d'autres, les rẽd effeminez & laſches. Mais il s'en trouue quelqu'vn qui la ſupporte bien. Ouy, mais c'eſt comme il porte bien ſon vin. Par ainſi il ne faut point que ceux-là te vueillent faire croire que celuy ſoit bien-heureux, qui eſt aſſiegé d'vne grande ſuitte d'hommes. On court vers luy comme à vn lac, lequel en fin ils tariſſent & troublent. Ils l'appellent vn fay-neant, vn pareſſeux. Mais tu ſçais bien qu'il y a des gens qui parlent au rebours & au contraire de la verité. Ils appelleient ceſt autre bien-heureux. Et quoy ? l'eſtoit-il ? Ie ne me ſoucie point auſſi de ce qu'il ſemble à quelques-vns qu'il ait l'eſprit trop rude & ſeuere. Ariſton diſoit, qu'il aimoit mieux vn ieune homme triſte, que ioyeux & agreable à tout le monde. Car le vin deuient ordinairement bon, ſi venant d'eſtre fait il eſt rude & aſpre : & au contraire il ne dure guere en ſa bonté, s'il eſt doux dans la cuue. Permets qu'ils l'appellent triſte, & ennemy de ſa bonne fortune. Ceſte triſteſſe ſe changera en mieux, tant

L'homme vertueux prefere la tranquillité de ſon eſprit aux plus grandes dignitez : car

Trop de proſperité donne tous les iours nouueaux tourmens, & peu ſe trouuent qui la ſçachent biẽ ſupporter.

Comparaiſon d'vn eſprit triſte auec vn vin rude.

plus il vieillira. Qu'il perſeuere ſeulemẽt de ſuiure la vertu, & boire ſon ſaoul dans les ſciences liberalles : non point de celles dont il ſe faut ſeulement arrouſer, mais de celles dont il faut entierement teindre & colorer l'ame. C'eſt le temps auquel il faut apprendre. Et quoy ? y a-il quelque tẽps auquel il ne ſoit pas bon d'apprendre? Nenny. Mais comme il eſt tres-honneſte d'eſtudier en tous aages, il eſt honneſte auſſi de n'eſtre point enſeigné en tous aages. C'eſt choſe vilaine, c'eſt vne moquerie, de voir vn homme en ſa vieilleſſe apprendre l'alphabet. Il faut acquerir cela en ieuneſſe, & s'en ſeruir en vieilleſſe. Tu feras donc choſe qui te ſera grandement profitable, ſi tu le rends fort homme de bien. Ce ſont ces bien-faicts là, qu'on dit qu'il faut deſirer, & qu'il faut donner, & qui ſans doute, ſont de la meilleure & de la premiere marque, & auſquels il y a autant de profit à les donner qu'à les receuoir. Apres tout, il ne s'en peut plus deſdire. Il l'a promis. Or y a il moins de des-honneur à faire banqueroute à vn creancier, qu'à vne belle eſperance qu'on a de nous? pour payer ces deniers qu'on doit, il ne faut au marchand que faire heureuſement ſon voyage ſur mer, & au laboureur, vne fertilité ſur les champs qu'il a couuerts, & la faueur du Ciel. Mais ce que ceſtuy-cy doit, il le peut acquitter auec la ſeule volonté. La fortune n'a point de pouuoir ſur les mœurs. Il les doit diſpoſer, & mettre peine que ſon ame puiſſe paruenir à la perfection de ſa tranquillité: lors il ne ſentira iamais qu'on luy ait rien oſté, ni rien donné : & demeurera touſiours en meſme eſtat, de quelque coſté que les choſes tombent. Lequel pareillement encor qu'on luy donnaſt les biens que le vulgaire deſire, il ſera touſiours eſleué par deſſus ſes richeſſes: ou ſi quelque mauuaiſe fortune luy en rauit vne partie ou entieremẽt tout, il n'en ſera point plus petit pour cela. S'il eſtoit nay au pays des Parthes, il auroit appris dés ſon enfance à bander vn arc : Si en Alemagne, eſtant encor ieune garçon il ſe fuſt accouſtumé de branſler vne petite pique. S'il euſt veſcu au temps de nos ayeulx, il euſt appris de monter vn cheual, & d'aller frapper l'ennemy de pres. C'eſt ce que la diſcipline de ſon pays apprend & commande à vn chacun. A quoy donc faut-il que ceſtuy-cy penſe ? à vne choſe qui ſert & approfite contre toutes ſortes d'armes, & contre toutes ſortes d'ennemis: c'eſt de meſpriſer la mort. Pas-vn ne doute, qu'elle n'ait quelque choſe de terrible en elle, & qu'elle n'eſpouuante nos ames, que nature a formees en l'amour d'elles-meſmes. Il ne luy ſeroit pas beſoin de s'appreſter & de s'aigrir à ce que l'inſtinct naturel nous pouſſe volontiers, comme toutes perſonnes ſont appriſes à leur conſeruation. Pas-vn n'apprend, s'il y eſtoit quelque iour forcé, de ſe ſeoir à ſon aiſe & mollement ſur des roſes : Mais il s'endurcit bien à cela, que la gehenne & les tourmens ne luy puiſſent rien faire dire contre ſa foy : & s'il en eſt beſoin, que tout debout, & quelquefois bleſſé, il paſſe la nuict entiere ſans dormir ſur le bord des tranchees, & ſans oſer s'appuyer ſeulement ſur ſon iauelot : parce que le ſommeil ſurprend bien ſouuent ceux qui ſe ſouſtiennent ſur quelque appuy. La mort ne traine auec elle aucune incommodité. Car il faudroit qu'il y euſt quelque choſe à laquelle elle portaſt incommodité. Mais ſi tu as ſi grand deſir d'vne plus longue vie, ſouuienne-toy que rien de ce qui ſe deſrobe à nos yeux, rien de ce qui ſe cache dans le ſein de la nature, (d'où il eſtoit ſorty, & d'où il en ſortira encor bien-toſt apres) ne ſe conſumera. Ces choſes-là ceſſent ſeulement, & ne periſſent point. Et ceſte mort que nous craignons tant, que nous refuyons tant, ne fait qu'vne intermiſſion de vie, & ne l'oſte pas. Il viendra vn iour qui nous remettra encor à la lumiere de ce monde. Laquelle pluſieurs refuſeroient, ſi elle ne nous y remettoit auec vn oubly d'y auoir iamais eſté. Mais i'enſeigneray plus ſoigneuſement apres que tout ce qui ſemble perir, ne fait que ſe changer. Celuy qui doit vn iour reuenir, ne doit point partir auec regret.

Le deuoir des ieunes c'eſt d'apprendre pour pratiquer en vieilleſſe.

Profit qui reuient de la Philoſophie.

C'eſt qu'elle deſtourne les appreheſions de la mort.

On n'a que faire d'apprendre à pouuoir viure en delices.

Contre ceux qui deſirent viure longuement.

La mort n'eſt qu'vne intermiſſion de vie: &

Toutes choſes ſont ſubiettes à vne perpetuelle viciſſitude.

Prends garde au cerne que font toutes choſes qui retournent dans elles-meſmes, tu verras que rien ne s'eſteint en ce monde, mais que tout deſcend & remonte à ſon tour. L'eſté s'en va : mais l'annee apres le rameine. L'hyuer paſſé, il reuiendra dans quelque mois. La nuict enſeuelit la clarté du Soleil, mais le iour la chaſſera bien toſt. Tout ce que la courſe des eſtoilles aura outrepaſſé, elle le reprendra. Vne partie du Ciel s'eſleue inceſſamment, & l'autre ſe couche. En fin i'acheueray ce diſcours, mais que i'aye encor dict ce mot, que les enfans, que les ieunes garçons, & ceux qui ont perdu l'entendement, ne redoutent point la mort : & que c'eſt choſe tres-vilaine, ſi la raiſon ne nous peut apporter l'aſſeurance à laquelle la folie nous ameine.

Les enfans, les ieunes & les fols ſont hôte à ceux qui craignét la mort.

EPISTRE XXXVII.

La folie eſt ſubiette à beaucoup de paſſions cruelles & ſeruiles : & la ſageſſe les chaſſe bien loin. Si tu veux rendre toutes choſes ſubiettes à toy il te faut aſſuiettir à la raiſon.

LE lien le plus fort qui te tient attaché pour rendre ton ame toute bonne, c'eſt que tu as promis d'eſtre homme de bien. On t'a demandé ſi tu le voulois eſtre, tu l'as iuré ſolennellement. Celuy te trompe qui dira que la guerre ſoit vne choſe douce & ſans peine. Ie ne veux pas que tu ſois trompé. Les paroles de ce tant honneſte ſerment, & celles de ceſt autre qui eſt ſi vilain, ſont toutes ſemblables, d'eſtre bruſlé, d'eſtre tué à coups de foüets & d'eſpees. On fait iurer ceux qui ſe loüent pour mener les mains aux combats à outrance ſur l'arene du theatre, qui mangent & boiuent ce qu'ils doiuent rendre bien-toſt apres auec leur ſang, d'endurer tout cela encor en deſpit d'eux : Mais le ſerment qu'on deſire de toy, n'eſt que pour ſouffrir de ta franche & libre volonté. Ceux-là peuuent baiſſer les armes pour eſſayer ſi le peuple aura pitié d'eux, & s'il leur voudra ſauuer la vie : Mais tu ne les pourras point mettre bas, ni demãder grace. Il faut que tu meures debout, & ſans eſtre vaincu. Que ſert-il auſſi de gagner quelque peu de iours ou d'annees ? Nous naiſſons auec ceſte condition, qu'on ne nous peut ſauuer la vie. Comment donc m'acquitteray ie en ce combat ? Tu ne peux point éuiter les neceſſitez, mais tu les peux bien ſurmonter. Il te faut tracer vn chemin, la Philoſophie le fera. Retire-toy à elle ſi tu te veux ſauuer, ſi tu veux viure en aſſeurance, & ſi tu veux eſtre heureux. Et ce que i'eſtime encor pour vn plus grand bien, ſi tu veux eſtre libre, tu ne le peux eſtre autrement. La folie au contraire eſt choſe vile, meſpriſee, deshonneſte, ſeruile, & ſuiecte à beaucoup de cruelles paſſions. Et toutesfois la ſageſſe, qui eſt la ſeule liberté, chaſſera loin de toy tous ces maiſtres imperieux, qui te commandent ſi ſuperbement, quelquefois l'vn apres l'autre, & quelquefois tous enſemble. Il n'y a qu'vn chemin pour aller deuers elle : il eſt tout droit, tu ne le ſçaurois faillir. Marche d'vn pas certain & aſſeuré. Si tu veux que toutes choſes ſoient ſubiettes à toy, rends toy ſubiet à la raiſon. Tu pourras commander ſur pluſieurs, ſi tu permets qu'elle commande ſur toy. Tu apprendras d'elle que c'eſt, & comment tu dois commencer. Tu ne tomberas point par rencontre ſur les choſes. Tu ne me ſçaurois nommer vn ſeul homme, qui ſçache pourquoy il a commencé de vouloir ce qu'il veut. Ce n'eſt point par aucun conſeil, c'eſt par hazard qu'il a heurté là. La fortune tombe auſſi ſouuent ſur nous que nous ſur la fortune. C'eſt vne grande honte, de

C'eſt vne grande obligation, promettre d'eſtre homme de bien.

La Philoſophie apprẽd le chemin de paruenir à vraye liberté.

Pour ce faire il faut auoir la raiſon pour guide.

n'aller point, ains d'eſtre pouſſé: & s'eſtonnant auſſi-toſt au milieu d'vne tempeſte d'affaires, demander, Ho dieu, comment ſuis-ie venu icy?

EPISTRE XXXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement, qui changeans de pays & de regions, portent leurs vices auec eux. Ceſt argument eſt preſque ſemblable à celuy de l'Epiſtre ſeconde.

Vn propos familier, bref & non elabouré eſt plein d'efficace, & Les paroles baſſes ſont perſuaſiues & ſentent la philoſophie.

C'Eſt auec raiſon que tu m'as prié de nous entreſcrire ſouuent l'vn à l'autre. La parole qui entre peu à peu dans l'ame, profite grandement. Et les diſputes auſquelles on s'eſt appreſté de long-temps auant, & preſchees en public pour les faire oüir à tout vn peuple, ont plus de bruit & de tumulte, & ne ſe reçoiuent pas ſi familierement. La philoſophie n'eſt autre choſe qu'vn bon conſeil. Or il n'y a pas vn qui donne conſeil en criant. Toutesfois il eſt force aucunefois vſer (ſi ie le dois dire ainſi) de ces façons de preſches, & quand quelqu'vn eſt en doute de croire, il le faut contraindre. Mais quand il ne faut point ſe trauailler pour luy faire venir l'enuie d'apprendre, ains ſeulement pour l'apprendre: il eſt beſoin lors de venir à ces paroles baſſes. Elles entrent plus facilement, elles y arreſtent auſſi. Il ne faut point vſer de beaucoup de paroles, mais qu'elles ſoient pleines d'efficace. Il les faut ietter comme vne ſemence: laquelle, encor bien qu'elle ſoit petite, ſi elle tombe ſur quelque terre fertile, multiplie ſa vertu, & ce peu qui auoit eſté ſemé ſuffit pour en couurir apres pluſieurs arpens de terre. La raiſon en fait de meſmes: ſi tu la conſideres, elle n'eſt pas grande: mais elle croiſt & s'augmente en ſon ouurage. Ce ſont peu de mots que l'on dit: mais ſi noſtre ame les reçoit bien, ils prennent vigueur & montent bien haut. La nature, dis-ie, des preceptes & enſeignemens eſt pareille aux ſemences. Ils profitent beaucoup, & encor qu'ils ſoient dits en peu de paroles, il faut ſeulement qu'vne ame bien diſpoſee les rauiſſe, & les attire à ſoy. Elle en engendrera apres pluſieurs autres dans elle-meſme, & en rendra beaucoup plus qu'elle n'en aura receu.

Et en prend des paroles comme d'vne ſemence.

EPISTRE XXXIX.

Vn parler ordinaire eſt plus profitable, & ſert plus que les abregez & commentaires bien reliez qu'on portoit ſur ſoy. La grandeur du courage, eſt de meſpriſer les choſes grandes, & ſuiure les mediocres.

Il faut à ceux qui apprennent, vn propos continué aux doctes vn abbregé L'vn enſeigne & l'autre ſoulage la memoire.

IE me mettray donc en deuoir de dreſſer auec le plus d'ornement qu'il me ſera poſſible, & par abregé, les commentaires que tu me demandes: Mais pren garde que la compoſition commune & ordinaire ne te fuſt plus profitable, que celle qu'on appelle auiourd'huy vulgairement abregé. Anciennement quand nous parlions bien Latin, il s'appelloit ſommaire. Le langage ordinaire eſt plus neceſſaire à vn qui apprend, & l'abregé à celuy qui ſçait. Car ceſtuy-là enſeigne, & l'autre ſert à la memoire. Mais ie t'en fourniray de l'vn & de l'autre. Il ne faut point que tu m'en demandes ou l'vn ou l'autre des deux. Celuy eſt incogneu, qui eſt contraint de mener quelqu'vn qui le cognoiſſe. I'eſcriray donc ce que tu me demandes. Mais

ce ſera à ma façon accouſtumee. Cependant tu en as pluſieurs, mais ie ne ſçay point ſi leurs liures ſont bien ordonnez. Pren en tes mains l'indice des Philoſophes. Cela ſeul te contraindra de t'eſueiller. Apres que tu auras veu combien d'hommes ont trauaillé pour toy, il te prendra enuie d'eſtre mis au nombre de ceux-là. Car vne ame genereuſe a cela de bon en ſoy, qu'elle eſt aiſément pouſſee aux choſes honneſtes. Il n'y a homme d'excellent eſprit qui ſe puiſſe plaire aux choſes baſſes & vilaines. La beauté des choſes grandes les appelle & les attire à ſoy. Comme la flamme monte droit en haut, & ne peut auſſi peu s'abaiſſer & toucher la terre, comme elle ne peut auſſi s'arreſter : Pareillement noſtre ame eſt touſiours en mouuemens: elle eſt d'autant plus remuante & actiue, qu'elle eſt plus ardante & impetueuſe. Mais celuy eſt heureux qui employe ceſte ardeur aux choſes meilleures. Il ſe mettra hors de la puiſſance & de la tyrannie de la fortune : il vſera de temperance en ſes felicitez, il rompra les aduerſitez, & meſpriſera ce que les autres admirent. C'eſt la vertu d'vne ame magnanime, de meſpriſer les choſes grandes : & d'aimer mieux les mediocres, que les exceſſiues. Car celles-cy ſont profitables, & les autres nuiſent d'autant plus qu'elles ſont ſuperfluës. C'eſt ainſi que les bleds ſe couchent par vne trop grande fertilité : c'eſt ainſi que les branches ſe rompent pour eſtre trop chargees de fruicts : c'eſt ainſi qu'vne trop grande fecondité ne peut venir à meuriſſon. Il en aduient ainſi aux eſprits qui ſe perdent d'vne trop grande felicité, les forces de laquelle ils employent non ſeulement pour outrager autruy, mais pour s'offenſer eux-meſmes: Quel ennemy a iamais eſté plus cruel & plus outrageux enuers aucun, que leurs voluptez meſmes ſont à l'endroit de quelques-vns: à la fureur & à la folle impudicité deſquels, tu pourrois ſeulement pardonner, parce qu'ils ſouffrent ſur eux les vilanies qu'ils ont faites : Et non ſans cauſe ceſte fureur les tourmente : car il eſt force que ce deſordõné deſir, depuis qu'il a ſurpaſſé la meſure & la reigle de nature, s'eſtende infiniement plus loin : Parce que le deſir naturel a ſa fin : mais les fols & vains deſirs qui naiſſent d'vn appetit deſreglé, n'ont aucune borne. L'vtilité meſure ce qui luy eſt neceſſaire, mais en quel rang mets-tu la ſuperfluité ? Certainement ils ſe plongent ſi auant dans les voluptez, qu'apres en auoir fait vne couſtume, ils ne s'en peuuent plus paſſer : & ſe ſont rendus les plus miſerables du monde, pour eſtre paruenus finalement en ce mal-heur, que ce dont ils ſe pouuoient bien paſſer, leur ſoit apres deuenu comme neceſſaire. Auſſi ne font ils que ſeruir à leurs voluptez, au lieu d'en ioüir: & ce qui eſt le comble de tout mal, ils aiment & fauoriſent leur mal. Mais le mal-heur eſt venu en ſon plus haut degré, quand les choſes vilaines non ſeulement plaiſent, mais quand on ſe baigne dedans : & qu'il n'y a plus aucun lieu de remede, lors que ce qui n'eſtoit que vice, eſt deuenu couſtume.

L'ame genereuſe ſe releue touſiours en haut à guiſe de la flamme.

Et neantmoins aime mieux les choſes mediocres que les exceſſiues.

Belles comparaiſons.

Les voluptez ſont le plus cruel ennemy que nous ayons: &

La ſuperfluité paſſe en tel deſbordement, que

Ce qui n'eſtoit que vice, ſe tourne en habitude & mal cõme neceſſaire.

EPISTRE XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiſte, qui verſoit vn torrent de mots preſſez & pouſſez par force. Et apprend que la parole d'vn Philoſophe doit eſtre moderee & retenuë comme ſa vie. On peut comparer le parler de ce Serapion au langage de pluſieurs qui parlent aujourd'huy au peuple, qui aiment pluſtoſt gagner quelque reputation de penſer bien dire, que d'enſeigner ceux à qui ils parlent.

Les amis s'entreuoyét par lettres, qui ſont cõme pourtraits des abſens.

IE te rends graces de ce que tu m'eſcris ſouuent. Car tu te fais voir à moy, par le ſeul moyẽ que tu peux. Ie ne reçois iamais aucune de tes lettres, que nous ne ſoyõs tout auſſi toſt enſemble. Si nous prenons tant de plaiſir à les voir pourtraits de nos amis abſens, parce qu'ils nous retraiſchiſſent leur ſouuenance, & par vne conſolation tiree de leur image addouciſſent la triſteſſe que nous ſentons de leur abſence: de combiẽ trouuerions-nous leurs lettres plus agreables, qui nous portẽt les vrayes marques & enſeignes de noſtre amy abſent? Car la main de noſtre amy grauee ſur ſa lettre, nous repreſente ce qui nous eſtoit ſi doux & agreable à nos yeux, & le nous fait comme reuoir. Tu m'eſcris auoir ouy le Philoſophe Serapion, quand il fut venu au lieu où tu es, & qui eſt accouſtumé de dire haſtiuement vn grand nombre de paroles, leſquelles il ſemble ne verſer point, mais pluſtoſt les preſſer, & pouſſer par force. Car il luy en vient en la bouche plus qu'vn ſeul goſier & vne ſeule voix n'en pourroit deſployer. Ie ne puis trouuer bon cela à vn Philoſophe, la prononciation duquel doit eſtre auſſi modeſte que ſa vie. Certainement rien ne peut eſtre bien reiglé, s'il eſt ſi haſté & precipité. C'eſt pourquoy dans Homere ceſte façon de parler eſmeuë & ſans intermiſſion, qui coule dru comme neige, eſt donnee à l'orateur: Mais le langage gracieux, & doux comme miel coule de la bouche d'vn vieillard. Tu dois donc faire iugement que ce torrent de paroles impetueux, eſt plus propre à vn charlatan, qu'à celuy qui manie quelque affaire graue & d'importance, ou qui enſeigne. Ie ne veux pas auſſi qu'elle tombe goutte à goutte, non plus que ie veux qu'elle coure la poſte. Il ne faut point qu'elle tienne les oreilles ſuſpenduës, ni qu'elle les eſtourdiſſe. Car ceſte pauureté, & rareté de paroles rend l'auditeur moins attentif, par l'ennuy, qu'vne tardiueté interrompuë apporte. Toutesfois on retient plus facilement ce qu'on a vn peu attendu, que ce qui vole ſans s'arreſter. D'auantage quand les hommes ſçauans enſeignent quelques preceptes à leurs diſciples, on dit que c'eſt par maniere de tradition: mais on ne pourroit pas bailler par tradition ce qui fuit ſi viſte. En outre le langage duquel on ſe ſert pour enſeigner la verité, doit eſtre ſimple & ſans fard, mais celuy qu'on employe enuers le peuple, n'a rien de veritable: il ne taſche qu'à eſmouuoir, & attirer à ſoy par violence les oreilles d'vne ſotte populaſſe, qui n'a point de iugement, & qui ſe laiſſe emporter à vn langage vehement. Mais comment pourroit ce langage bien conduire vn auditeur, s'il ne peut eſtre luy meſme bien conduit? Et qui plus eſt, ne faut-il pas que ceſte façon de parole qu'on employe pour guarir les ames, deſcende profondement dans nous? Les remedes qu'on applique ne profitent point, s'ils ne demeurent longuemẽt ſur le mal. Au ſurplus, elle a beaucoup de vanité qui ne ſert de rien, elle a plus de bruit que d'effect. Il faut appaiſer ce qui m'eſpouuante, il faut brider ce qui m'eſmeut, il faut eſclarcir ce qui me trompe & deçoit, retrancher la folle deſpenſe, & chaſſer l'auarice. Quelle de ces choſes pourroit-on faire à la haſte?

Serapion ſophiſte, image d'vn vain harangueur ou babillard.

La parole du Philoſophe ne doit eſtre moins modeſte que ſa vie.

Le parler haſtif & bruſque tiẽt du charlatan.

Mais auſſi ne faut-il pas qu'il ſoit trop peſant ou tardif.

&

Celuy par lequel on pretend enſeigner la verité, ne veut point de fard.

Il doit penetrer bien auant à guiſe des bons remedes.

Auec autre efficace que le babil precipité.

lequel

quel medecin voit-on qui guariſſe les malades en paſſant: Et quoy? il n'y a pas ſeulement plaiſir d'oüir le bruit de ces paroles deſbordees, qui roulent ſans iugement: mais comme il y a pluſieurs choſes que tu n'euſſes iamais creu ſe pouuoir faire, qu'il ſuffit de cognoiſtre: pareillement c'eſt aſſez d'auoir ouy parler vne ſeule fois ceux qui ont tant de langage. Car qu'eſt-ce qu'aucun voudroit apprendre, qu'eſt-ce qu'il voudroit imiter, quel iugement voudroit-il faire de l'entendement de ceux, la parole deſquels eſt tellement eſmeuë & troublee, qu'elle ne ſe peut arreſter? Tout ainſi que les pas de ceux qui courent contre bas, ne ſe peuuent retenir quand il leur plaiſt: mais ayans pris vne grande ſecouſſe, auec la peſanteur du corps, ils deſcendent plus loin qu'ils ne vouloient: De meſme ceſte viſteſſe de parler n'a n'y puiſſance ſur elle, ny rien qui ſoit bien-ſeant à la Philoſophie: laquelle doit aſſeoir grauement ſes paroles, & non pas les eſpandre, mais cheminer doucement. Et quoy? ne pourra-elle pas quelquefois ſe hauſſer & s'eſmouuoir? Pourquoy non? Mais ce ſera ſauue la dignité de ſes mœurs, laquelle ceſte trop grande & impetueuſe violence deſpoüille du tout. Ie trouue bon qu'elle ait de grandes forces: toutesfois moderees: que ce ſoit vne eau qui coule touſiours, mais non pas vn torrent. A grand peine voudrois-ie permettre à vn orateur ceſte viſteſſe de langage, qu'on ne peut retenir, qui court touſiours ſans aucune bride. Car comment pourroit vn Iuge, meſmement qui ſeroit ignorant, & nouueau à faire ſon eſtat, ſuyure la roideur de ces paroles, principalement lors, ou que ſa vaine gloire, pour ſe faire eſtimer d'auantage, ou que l'affection de ſon impetuoſité l'emportera? Il faut donc qu'il ne ſe haſte pas, & qu'il n'entaſſe point plus de paroles que les oreilles n'en pourront ſouffrir. Tu feras donc fort bien, ſi tu ne vois iamais ces gens-là, qui s'eſtudient pluſtoſt à parler beaucoup, qu'à parler bien à propos. Ou ſi tu aimes mieux, lors qu'il en ſeroit beſoin, parler comme faiſoit P. Vinicius, duquel quand on demanda, de quelle façon il parloit, Aſellius reſpondit, Tardiuement. Car Geminus Varius dit: Ie ne ſçay pas pourquoy vous appellez ceſt homme eloquent: il ne peut ioindre trois mots enſemble. Mais pourquoy n'aimerois-tu pas mieux parler comme faiſoit Vinicius? Il pourroit ſuruenir quelque ſot, lequel voyant qu'il arracheroit les mots l'vn apres l'autre, comme s'il dictoit, & non comme s'il parloit, diroit ainſi: Parle, ou ne parle iamais plus. Car quant à moy, ie deſire qu'vn homme de bon iugement chaſſe loin la roideur qu'auoit Haterius, qui fut l'orateur de ſon temps le plus renommé. Il parloit touſiours ſans crainte, il ne rompit iamais le filet de ſon oraiſon. Il n'auoit pas commencé, qu'il auoit acheué. Ie penſe toutesfois qu'il y a quelques façons de parler, qui ſont propres à quelques nations, qui ne le ſont point à d'autres. Tu permettrois bien cela aux Grecs. Quand nous eſcriuons nous mettons des points entre les mots: Et noſtre Ciceron meſmes, duquel l'eloquence Romaine a pris ſa naiſſance alloit à l'amble, & parloit doucement. Le langage Romain ſe priſe, s'eſcoute, & ſe preſente pour eſtre eſtimé. Fabianus homme excellent en mœurs, & en ſon ſçauoir, & ce que ie mets le dernier, en eloquence, diſputoit pluſtoſt facilemẽt, que viſtement: tellemẽt que vous euſſiez dit que c'eſtoit vne facilité, & non point vne viſteſſe. Ie la ſupporteray pluſtoſt en vn homme ſage, que ie ne la deſireray, afin que ſon langage ſorte ſans empeſchement. I'aime toutesfois mieux qu'il ſoit vn peu retardé, que s'il couroit. Mais ie te veux faire auoir ce mal en horreur, principalement, parce que cela ne te pourroit pas aduenir, que tu n'ayes du tout perdu la honte. Il faut que tu ſois effronté, & que tu ne te puiſſes entendre. Car ceſte courſe & roideur inconſideree de langage t'apportera force choſes que tu voudrois reprendre. Cela (dis-ie) ne te peut aduenir qu'il ne te face

Ne tient rien de la Philoſophie, dont les paroles ſont graues & poſees. Et ne ſe hauſſent point par delà ſa bienſeance.

Le parler poſé ſent ſon homme d'honneur.

Exẽples.

De Vinicius trop lent.

De Haterius trop roide.

De Ciceron poſé & doux.

De Fabianus facile, & non trop viſte.

Le parler bruſque & inconſideré ſent de l'effronté.

rougir de honte. D'auantage, il ſe faut continuellement exercer à ceſte façon de dire: il faut quitter le ſoin de toutes autres affaires pour l'employer aux paroles: Leſquelles, quand bien elles viendroient à la bouche d'elles meſmes, & qu'elles couleroient ſans aucune peine, toutesfois il les faudroit moderer. Car comme le marcher graue & modeſte, eſt conuenable à vn homme ſage, auſſi eſt bien vn parler peſant, & qui ne ſoit trop hardy. En ſomme & pour toutes ſommes, ie te commande que tu ſois tardif à parler.

Le peſant & non trop hardy, du ſage.

EPISTRE XLI.

L'argument & le ſuiet de ceſte Epiſtre eſt tout diuin. Il monſtre que Dieu eſt pres de nous, auec nous & dedans nous. Qu'il y a vn eſprit ſacré logé dans noſtre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faiſons. Que les biens & la richeſſe n'eſt pas ce qu'on doit loüer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raiſon.

TV fais vne tres-belle choſe, & qui te ſera grandement profitable, ſi tu perſeueres (comme tu m'eſcris) à rendre ton ame bonne. Ce ſeroit folie d'en faire aucune priere à Dieu, veu que tu peux gagner cela ſur toy-meſme. Il ne faut point leuer les mains au Ciel, ny prier le ſecretain d'vn temple, qu'il nous laiſſe approcher des oreilles d'vne image, comme ſi noſtre priere en deuoit eſtre mieux exaucee. Dieu eſt fort pres de toy, il eſt auec toy, il eſt dedans toy. Ie te veux bien aſſeurer, Lucilius, qu'il y a vn eſprit ſainct & ſacré qui fait ſa demeure dans nous, qui prend garde & veille ſur les biens, & ſur les maux qui nous aduiennent. Ceſtuy-là nous traite de la meſme façon que nous le traitons. Aucun ne peut eſtre homme de bien, ſans Dieu. Pourroit-on voir aucun homme, qui ſe peuſt releuer contre la fortune, s'il n'eſtoit ſecouru de luy? C'eſt luy qui donne les conſeils hardis & courageux: on ne peut pas cognoiſtre quel Dieu c'eſt, qui habite dans les hommes de bien. Toutesfois vn Dieu y habite. Si tu entres par fortune dans vn bois eſpais conſacré à quelque Dieu, peuplé d'arbres qui ſurpaſſent la grandeur accouſtumee de tous les autres, & où l'eſpeſſeur des branches qui ſe couurent les vnes les autres empeſche qu'on ne puiſſe voir la clarté du Ciel: la hauteur de ceſte foreſt, le ſecret de ce lieu, l'horreur & l'eſtonnement de ceſte ombre, qui eſt ſi obſcure, & ſi continuë au milieu d'vne large campagne, te fait certainement croire qu'il y a quelque diuinité cachee. S'il ſe trouue vne profonde cauerne dans des rochers pourris & rongez, penduë à demy air, en prouppe d'vne haute montagne, & que ceſt autre ſoit caué & percé profondement, non point par ouurage fait de main d'homme, mais par aucunes cauſes naturelles: ſans doute il ſaiſira ſoudain ton ame d'vne opinion de quelque religion. Nous portons pareillement veneration à la ſource & à la teſte des grandes riuieres: ſi quelque fleuue naiſt tout d'vn coup deſſous terre, tout auſſi toſt on luy dreſſe vn autel. On adore les fontaines des eaux chaudes: Et la grande profondeur, ou la tenebreuſe obſcurité de quelques eſtangs, les ont rendus ſacrez. Mais quand tu verras vn homme, que les perils ne pourroient eſtonner, que les voluptez ne pourroient corrompre, vn homme qui s'eſtime heureux en ſes aduerſitez, qui eſt aſſeuré au milieu des tempeſtes, qui regarde les autres mortels comme d'vn lieu haut, & qui va au pair auec les Dieux, ne luy porteras-tu point reuerence? Ne diras-tu pas, C'eſt quelque choſe plus grande, & plus haute que de pouuoir croire, qu'elle ſoit ſéblable à ce petit corps, où elle eſt encloſe? Vne vertu diuine eſt

L'homme de bien eſt touſiours accompagné d'vn ſainct Eſprit, qui veille ſur ce qui luy peut aduenir, ſans lequel nul ne peut eſtre homme de bien, ni ne pourroit contrequarrer les aſſauts de fortune.

C'eſt toutesfois par vn conſeil incognu à la ſageſſe humaine.

Comparaiſons pour monſtrer que Dieu habite és choſes rares.

Notamment en l'homme vertueux.

deſcenduë ſur ceſt homme-là. Il y a quelque puiſſance celeſte, qui agite ceſte ame excellente & moderee, qui meſpriſe toutes choſes comme trop baſſes pour elle, & qui ſe mòque de tout ce que nous craignons, ou que nous ſouhaittons. Certainement vne choſe ſi grande ne pourroit eſtre ſans vne diuinité. Par ainſi la meilleure partie d'elle eſt encor au lieu d'où elle eſt deſcenduë. Comme les rays du Soleil s'eſtendent iuſqu'en terre, & toutesfois ils ne bougent du lieu d'où ils ſont enuoyez: Pareillement ceſte ame grande & ſaincte, qui a eſté expreſſément enuoyee çà-bas, pour nous faire cognoiſtre de plus pres les choſes diuines, elle conuerſe bien auec nous, mais elle demeure neantmoins attachee à ſon origine. Elle deſpend de là, elle regarde, & aſpire là. Cependant elle eſt parmi nous, comme la meilleure partie que nous ayons. Qu'eſt-elle donc? C'eſt vne ame qui ne reluit que de ſon propre bien. Car quelle folie plus grande pourroit-on voir, que de loüer vn homme de ce qui n'eſt pas ſien? quelle faute d'entendement plus grande, qne d'auoir en admiration les biens qu'on te peut oſter pour les bailler à vn autre? Les freins dorez ne font point vn cheual meilleur. Le lyon reluit d'vne autre façon, quand on le manie doucement auec ſa criniere luiſante comme l'or, & quand on le contraint à force de le faſcher, de ſouffrir l'ornement qu'on luy met deſſus: & d'vne autre façon quand il eſt encor heriſſé & ſauuage auec ſon naturel tout entier: Car ceſtuy-cy, qui eſt furieux & ſauuage, & tel que nature l'a fait naiſtre, qui eſt agreable auec ceſte horreur, comme de ſa propre beauté, & qui ne peut eſtre regardé ſans crainte, eſt encor plus eſtimé, que ceſt autre qui eſt couuert de clinquant, & qui a perdu le cœur. Pas-vn ne ſe doit priſer que de ce qui eſt ſien. Nous eſtimons vne vigne ſi elle a les ſermens chargez de raiſins, ſi elle fait courber en terre de leur peſanteur l'eſchalas qui la ſouſtient. Qui ſeroit celuy, qui ne la vouluſt preferer à vne vigne qui euſt les grappes & les feüilles d'or? La propre vertu d'vne vigne, c'eſt la fertilité. Il faut par meſme raiſon loüer en l'homme ce qui eſt ſien. Il a vn grand nombre de valets bien veſtus à ſon ſeruice. Il a vne belle maiſon, il ſeme beaucoup de terres, il a force deniers en banque: rien de tout cela n'eſt dedans luy, il n'eſt qu'à l'entour de luy. Il faut priſer & loüer ce qui ne luy peut eſtre oſté, ny donné. Veux-tu ſçauoir ce qui appartient proprement à l'homme? L'ame, & la raiſon parfaite dans l'ame. Car l'homme eſt vn animal raiſonnable. Son bien arriue à ſa plus grande perfection, s'il peut paruenir à ce point, pour lequel il eſt nay. Mais qu'eſt-ce que la raiſon deſire voir en luy? vne choſe tres-facile, de viure ſelon ſa nature: Mais la commune folie des hommes, la rend difficile. Nous nous pouſſons les vns les autres aux vices. Mais comment pourroit-on ramener à vne meilleure vie, ceux que pas-vn ne retient, & que le peuple pouſſe & incite?

Duquel l'ame recherche touſiours ſon origine.

Il ne faut eſtimer en l'homme rien que l'ame & la raiſon laquelle ſeule conſtitnë l'homme.

Non point les ornemés externes.

Pour leſquels il n'eſt pas né.

EPISTRE XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn ſoit homme de bien: Il y en a pluſieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour eſtre meſchans, mais ſeulement la puiſſance & les moyens.

CEſtuy-cy t'a deſia fait à croire qu'il eſt homme de bien. Et toutesfois il n'eſt pas poſſible qu'en ſi peu de temps on le puiſſe deuenir, ny qu'il ſe puiſſe cognoiſtre. Veux-tu ſçauoir qui ſont ceux en ce temps, que i'eſtime gens de bien? ceux qui ſont de ce ſecond rang. Car ceſt autre ne peut naiſtre par fortune dans cinq

Deux ſortes d'hommes de bien ſelon la doctrine des ſtoïques.

cens ans, qu'vne fois, comme le Phenix. Or il ne ſe faut eſmerueiller, que dans vn ſi long eſpace de temps quelque choſe grande ne ſe puiſſe engendrer. La fortune en produit ſouuent de moyennes, & en aſſez grand nombre. Mais elle fait priſer d'auantage les excellentes par leur rareté. Quant à ceſtuy-cy, il eſt encor fort eſloigné de la profeſſion qu'il fait. Et s'il ſçauoit que c'eſt qu'eſtre homme de bien, il ne croiroit point qu'il le fuſt encor, & peut-eſtre perdroit-il l'eſperance de le pouuoir eſtre iamais. Ouy: mais il tient les meſchans en fort mauuaiſe opinion. Les meſchans font bien cela auſſi: & la plus grande peine de la meſchanceté, c'eſt qu'elle deſplaiſt à ſoy-meſme & aux ſiens. Mais il a auſſi en grande haine ceux qui abuſent de la puiſſance & de l'authorité qu'ils ont eu peu de temps acquiſe. Il en feroit de meſme, s'il auoit vn pareil pouuoir. Les vices de pluſieurs demeurent cahez parce qu'ils ſont foibles, leſquels ne deuiendroient pas moins audacieux, ſi leurs forces leur ſembloient aſſez grandes, que ceux qu'vne grande fortune & proſperité a fait deſcouurir. Ils n'ont que faute d'inſtrumens, & de moyens de faire ſentir leur mauuaiſtié. C'eſt ainſi que ſans aucun danger on manie vn ſerpent venimeux, quād il eſt roide de froid. Il n'a lors perdu ſon venin, il n'eſt qu'engourdy. La cruauté, l'ambition, & la folle deſpenſe de pluſieurs, n'a faute que de fortune, pour n'oſer entreprendre autant que les plus meſchans. Tu cognoiſtras que leurs deſirs ſont pareils, ſi tu leur donnois la puiſſance qu'ils voudroient auoir. Tu te peux bien ſouuenir quand tu m'aſſeurois auoir toute puiſſance ſur vn certain homme, que ie te dis, que c'eſtoit vn eſprit volage & leger, & que tu ne le tenois point par le pied, tu n'en tenois que la plume. Mentis-ie: tu le tenois par la plume, laquelle il te laiſſa, & s'enfuit. Tu ſçais quels ieux apres il te fit voir, & combien de choſes il entreprit, qui luy fuſſent en fin tombees ſur la teſte. Il ne preuoyoit pas que par le peril d'autruy, il baſtiſſoit ſon malheur: il ne conſideroit point la peſanteur de la charge qu'il pourſuiuoit, encor qu'elle ne fuſt point inutile. Nous deuons donc prendre garde qu'en tout ce que nous pourſuyuons auec tant d'affection & de peine, il n'y a profit aucun, ou qu'il y a plus d'incommodité. Quelques choſes ſont du tout inutiles, & quelques autres ne meritent point qu'on les pourſuyue. Mais nous ne perçons pas ſi auant pour les bien cognoiſtre; il ſemble qu'on nous donne pour rien, ce qui couſte bien cher. On peut cognoiſtre noſtre beſtiſe en cecy, que nous penſons que ce bien ſeul ſoit proprement achepté, pour lequel nous auons deſbourſé de l'argent: Et toutesfois il nous ſemble, qu'vne choſe nous eſt donnee, pour laquelle nous nous ſommes donnez nous meſmes en prix: pour des choſes que nous ne voudrions point achepter, s'il nous en falloit bailler noſtre maiſon, ou quelque plaiſant & fertile domaine: ce ſont celles qu'auec vn extréme ſouci, auec beaucoup de dangers, auec la perte de noſtre honneur, de noſtre liberté, & du temps, nous voulons acquerir. Tellement qu'il n'y a rien dont pas vn tienne moins de compte, que de ſoy-meſme. Faiſons au moins en tous nos conſeils, & en tous nos affaires, ce que nous auons accouſtumé de faire, quand nous entrons en la boutique d'vn marchand: ſçachons pour quel prix il nous veut laiſſer ce que nous demandõs. C'eſt quelquefois vn grād prix, que de ne rien payer. Ie te pourray mõſtrer pluſieurs choſes, leſquelles apres les auoir acquiſes, apres les auoir receuës, nous ont rauy la liberté. Nous ſerions encor à nous ſi elles n'eſtoient pas à nous. Penſe donc ſouuent en toy-meſmes à cecy, quand il ſera queſtion non ſeulement de faire ton profit, mais de fuir ton dommage: Cela doit quelque iour perir, c'eſt vn bien eſtranger. Tu viuras auſſi bien à ton aiſe par cy-apres ſans cela, comme tu as veſcu iuſq̃ icy. Si tu l'as eu longuement, tu le perds apres que tu t'en es ſaoulé. Si ce n'a pas eſté longue-

La rareté des choſes les fait priſer.

Combien il eſt difficile d'eſtre homme de bien.

La meſchanceté ſe deſplaiſt à ſoy-meſme.

Pluſieurs auſſi ne ſont meſchans, pource qu'ils n'ont pas moyen de l'eſtre.

Teſmoignage de l'incertitude de noſtre iugement & de l'inconſtance humaine.

Entant que l'on pourſuit ſouuent des choſes eſquelles y a plus d'incommodité que de profit.

Et que l'on fait moins d'eſtime de ſoy meſme que de toute autre choſe.

ment, tu le perds auant que tu l'ayes acouſtumé. Ouy, mais tu auras moins d'argent, tu auras auſſi moins de peine & de faſcherie. Tu auras moins de faueur & de credit : tu en auras auſſi moins d'enuieux. Regarde ſoigneuſement ces choſes qui nous paſſionnent, & nous rendent furieux, & que nous pleurons tant apres les auoir perduës. Tu cognoiſtras que la perte n'en eſt point faſcheuſe, que c'eſt la ſeule opinion de la perte. Pas-vn ne ſent ceſte perte, il ne l'a qu'en l'opinion. Celuy qui a la poſſeſſion & la ioüiſſance de ſoy, n'a rien perdu. Mais qui eſt celuy à qui ce bien aduienne, de pouuoir ioüir de ſoy?

L'apprehenſion de la perte nous affiige plus que la perte meſme.

EPISTRE XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conſcience ne craint point le bruit & la renommee du peuple.

TV demandes comme i'ay peu ſçauoir cela, qui eſt celuy qui me peut auoir dit que tu ayes penſé ce que tu n'auois iamais deſcouuert à pas-vn. C'eſt vn qui ſçait force choſes : le bruit commun. Quoy? (diras-tu) ſuis-ie ſi grand, que ie puiſſe faire leuer vn bruit parmy le peuple? Il ne faut point que tu te meſures, eu eſgard à ce lieu-cy, regarde ſeulement à celuy où tu demeures. Tout ce qui ſurpaſſe les choſes voiſines à luy, eſt grand au lieu où il les ſurpaſſe. Car la grandeur n'a point en ſoy de meſure certaine : c'eſt la comparaiſon qui la hauſſe, ou qui la baiſſe. Vn vaiſſeau qui ſera grand ſur vne riuiere, ſera petit ſur la mer. Vn gouuernail qui ſera grand à vn nauire, ſera petit à vn autre. Tu es grand maintenant en ta prouince, encor bien que tu te meſpriſes toy-meſme. On s'enquiert là, de tout ce que tu fais, comme tu te traites, & comme tu dors : & on le ſçait icy. C'eſt pourquoy tu dois ſoigneuſement prendre garde à ta façon de viure. Tu te pourras eſtimer bien-heureux, quand tu viuras au veu & ſçeu de tout le monde, & quand les parois de ta maiſon te couuriront, & ne te cacheront point : leſquelles nous penſons le plus ſouuent eſtre baſties, non point tant pour viure en aſſeurance, que pour pouuoir pecher à couuert. Ie te diray choſe qui te fera cognoiſtre quelles ſont nos mœurs. A grand' peine trouueras-tu aucun qui vueille viure laiſſant la porte de ſa maiſon ouuerte. C'eſt noſtre conſcience, & non point noſtre ſuperbe, qui nous fait tenir des portiers. Nous viuons de telle façon que nous penſons eſtre ſurpris auſſi-toſt que nous ſommes veus. Mais que ſert-il de ſe cacher, & de fuir les yeux & les oreilles des hommes? Vne bonne conſcience eſt bien aiſe que tout le monde la voye. Mais la mauuaiſe, dans vn deſert meſmes, vit touſiours en trouble & en defiance. Si ce que tu fais eſt honneſte, vn chacun le doit ſçauoir : s'il eſt vilain, que ſert-il que pas-vn ne le ſçache, puis que tu le ſçais? O que tu es miſerable, ſi tu n'as honte d'vn tel teſmoin.

Quel profit on doit receuillir de la commune renommee.

La grandeur humaine n'a point de bornes. &

Mauuaiſe conſcience ame les cachettes : au contraire. La bonne s'expoſe en veuë à tout le monde.

EPISTRE XLIIII.

De l'origine de la vraye Nobleſſe, & quelle s'acquiert par la Vertu & par la Philoſophie.

A tort ſe plaint-on de nature & de fortune.

TV te fais derechef fort petit, & de bas lieu en parlant à moy. Tu dis que la nature t'a premierement fait grand tort, & la fortune apres, combien qu'il ſoit en ton pouuoir te tirer hors de la troupe du vulgaire & t'eſleuer en la plus haute felicité, que les hommes puiſſent auoir. S'il y a quelque autre choſe de bon en la Philoſophie, c'eſt cela, qu'elle ne regarde point de quelle race on eſt extraict. Si l'on veut auoir eſgard à la premiere origine, les hommes ſont tous deſcendus des Dieux.

Chacun a dequoy ſe contenter en ſa condition.

Tu es gentil-homme Romain: ton bel eſprit t'a conduit à ce degré d'honneur. Et toutesfois les quatorze rangs deſtinez au theatre pour les cheualiers, ſont clos à pluſieurs. Le Senat ne reçoit pas tout le monde. Les armees meſmes choiſiſſent auec vn grand rebut, ceux qu'elles reçoiuent, pour ſouffrir les trauaux, & les dangers de la guerre. La bonté de l'ame s'eſtend ſur tous: nous ſommes tous nobles pour ce poinct. La Philoſophie ne reiette & ne choiſit pas vn: elle reluit ſur tous. Socrates n'eſtoit point deſcendu de race de Senateurs. Cleanthes puiſoit de l'eau,

La vraye nobleſſe, c'eſt la Philoſophie.

& ſe loüoit pour arrouſer vn meſchant iardin. Plato n'eſtoit pas noble quand la Philoſophie le reçeut: ce fut elle qui l'annoblit. Pourquoy pers-tu l'eſperance de te pouuoir rendre pareil à eux? Ces hommes-là ſont tes ayeulx, ſi tu te monſtres digne d'eux. Et tu te pourras monſtrer tel, ſi tu te perſuades incontinent, que pas vn ne te peut ſurmonter de Nobleſſe. Tous les hommes ont pareil nombre d'ayeux, que nous en auons eu deuant nous. Il n'y a pas vn duquel la naiſſance ne ſoit hors la memoire des hommes. Plato ſouſtient qu'il n'y a Roy, qui ne tire ſon origine d'vn eſclaue, & les eſclaues des Roys. Vne longue diuerſité de races a meſlé tout cela, & la fortune a renuerſé tout deſſus deſſous. Qui ſera doncques noble? Celuy qui de ſa nature eſt bien diſpoſé à la vertu, il ne faut regarder que cela. Autrement ſi tu me renuoyes à l'ancienneté, il n'y aura pas vn, qui ne deſcende d'vne race, deuant laquelle rien ne fut. Depuis la naiſſance du monde iuſqu'au temps où nous ſommes, vne entreſuitte diuerſe nous a conduits, tantoſt par des races nobles, & tantoſt par des roturieres. Les images enfumees, qui rempliſſent l'entree & la baſſe court d'vne maiſon, ne rendent point les hommes nobles. Nous ne pouuons nous attribuer la gloire de ceux qui ont veſcu par le paſſé: & ce qui a eſté deuant nous, n'eſt pas noſtre. C'eſt l'ame qui nous rend nobles: c'eſt l'ame qui peut nonobſtant la condition de ſa naiſſance, s'eſleuer contre la fortune. Prenle cas que tu ne ſois point gentil-homme Romain, & que tu ſois affranchi: tu peux gaigner encor ceſt aduantage, que tu ſeras ſeul libre entre ceux qui ſont noblement nais. Comment cela? diras-tu. Si tu fais difference des choſes bonnes d'auec les mauuaiſes, non point par l'opinion du peuple. Il ne faut conſiderer d'où c'eſt qu'elles viennent, mais où c'eſt qu'elles vont. S'il y a rien qui puiſſe rendre la vie des hommes heureuſe, il ſe peut à bon droit appeller bien: car il ne peut eſtre corrompu ny conuerti en mal. Qu'eſt-ce donc en quoy l'on faut? C'eſt qu'vn chacun deſire vne vie heureuſe, & n'a que les inſtrumens au lieu d'elle & que quand il la ſuit, c'eſt lors qu'il s'en recule. Car iaçoit que la perfection de la vie heureuſe ſoit vne ferme tranquillité & aſſeurance qui ne s'ebranſle iamais, toutesfois

Non la race, mais l'ame annoblit. &

Tel roturier peut meſme eſtre ſeul libre entre les nobles.

Erreur cõmune en la recherche de la vie heureuſe.

ils ne cherchent qu'occaſions de ſoucis, & de rompement de teſte, & ne portent point ſeulement leur charge par le chemin d'vne vie tres-dangereuſe, mais ils la trainent auec peine. C'eſt pourquoy ils s'eſloignent d'auantage de la fin de ce qu'ils deſirent, & que tant plus ils prennent de peine, d'autant plus ils s'empeſchent: ils reculent en arriere. Il en aduient ainſi à ceux qui cheminent viſte dans vn labyrinthe, car la viſteſſe meſme les enfonce, & les embroüille d'auantage.

EPISTRE LXV.

Il n'eſt pas beſoin de beaucoup de liures, mais de bons: & qu'en nos eſtudes nous ne deuons pas rechercher les choſes ſubtiles, ains ſeulement les vtiles & profitables.

TV te plains qu'il y a grande faute de liures au lieu où tu es. Il ne ſert de rien, que tu en ayes beaucoup, pourueu que tu en ayes de bons. La lecture d'vn autheur certain eſt profitable: la diuerſité ne donne que plaiſir. Celuy qui veut arriuer au lieu où il va, ne doit point tenir diuers chemins, il n'en doit ſuyure qu'vn ſeul: autrement ce n'eſt point cheminer, c'eſt pluſtoſt s'eſgarer & ſe fouruoyer. I'aimerois mieux, dis-tu, qu'on me donnaſt des liures, que du conſeil. De ma part ie ſuis tout preſt de t'enuoyer tous ceux que i'ay, & de foüiller tout mon eſtude. Ie me tranſporterois moy-meſmes deuers toy ſi ie pouuois: & ſi ie n'eſperois que tu fuſſes bien toſt à la fin de ta charge, i'euſſe entrepris ce voyage nonobſtant ma vieilleſſe: ſans que les dangers de Charybde & Scylla, & les fables qu'on raconte de ceſte mer, euſſent peu m'en deſtourner. Ie n'euſſe entrepris ſeulement d'y aller dans vn vaiſſeau, ie l'euſſe pluſtoſt paſſé à nage pour auoir ce bien de t'embraſſer, & y eſtant preſent, cognoiſtre & iuger combien le courage t'eſtoit creu. Au reſte, encor que tu deſires que ie t'enuoye mes liures, ie ne m'eſtime point pour cela plus eloquent, que ie ne m'eſtimerois beau, ſi tu me demandois mon pourtraict. Ie ſçay que c'eſt plus d'amitié, que tu me portes, que de iugement. Et ſi tu le fais par iugement, c'eſt l'amitié qui te trompe ainſi. Mais tout tels qu'ils ſont, ie te prie les lire comme ſi i'eſtois encor apres à chercher la verité: ou ne la ſçachant point, la cherchant opiniaſtrement. Car ie ne me ſuis aſſeruy à pas-vn, ie ne porte le nom d'aucune ſecte: ie donne beaucoup de creance au iugement des ſçauans hommes, mais i'eſtime quelque peu le mien. Car ils ne nous ont point ſeulement laiſſé des choſes ià inuentees, ils nous en ont laiſſé encor à rechercher: Et peut-eſtre euſſent ils trouué les plus neceſſaires, s'ils ne ſe fuſſent amuſez aux inutiles. Quelques paroles pleines de cauillation, & de tromperie, & les diſputes fines & ruſees, qui exercent en vain vn eſprit ſubtil, leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous entrelaſſons des difficultez, nous attachons à vn mot vne ſignification double, & apres nous y donnons vne ſolution: Comme ſi nous n'auions que trop de loiſir de viure, & comme ſi nous ſçauions deſia comme il faut bien mourir. Il faut pluſtoſt employer toutes les forces de noſtre ame, pour apprendre que les choſes ne nous trompent, & non point les paroles. Pourquoy me veux-tu faire diſtinction de la ſimilitude des mots, pour laquelle aucun n'a iamais eſté trompé qu'en diſputant? Ce ſont les choſes qui nous trompent, apprens à les diſtinguer. Car nous prenons ſouuent le mal pour le bien. Nous ſouhaittons maintenant au contraire de ce que nous ſouhait-

La pluralité de liures donne du plaiſir mais peu de profit.

Nous deuons ſur tout deſirer à nos amis, de les voir croiſtre en eſprit.

Il ne ſe faut point tant attacher au iugement des hommes, qu'on n'apporte le ſien en la lecture des liures. &

s'attacher à la ſubſtance des choſes, non point aux mots.

tions tantoſt : nos deſirs ſont contraires à nos deſirs, & nos conſeils à nos conſeils. O combien la flatterie reſſemble à l'amitié. Non ſeulement elle la reſſemble : mais qui pis eſt, elle la ſurmonte, & luy met le pied deuant. Nous la receuons auec les oreilles ouuertes & fauorables : elle deſcend au profond des entrailles, elle nous plaiſt, parce qu'elle nous bleſſe. Enſeigne-moy par quel moyen ie pourray cognoiſtre ceſte reſſemblance. Mon ennemy eſt venu deuers moy ſous le ſemblant d'vn gracieux amy. Les vices s'ecoulent dans nous, ſous le nom des vertus. La temerité ſe cache ſous le tiltre de hardieſſe. La pareſſe eſt appellee modeſtie. L'homme ſage eſt appellé coüard. Il y a grand danger que nous ſoyons trompez en ces choſes, mets-y quelque marque qui me les face cognoiſtre. Au demeurant, celuy à qui l'on demande s'il a des cornes, n'eſt pas ſi fol d'aller taſter ſon front, ny encore ſi ſot, & ſi deſpourueu d'entendement, qu'il ne ſçache bien, qu'il n'en a point. Et toutesfois auec vne ſubtile ſuitte d'argumens tu luy perſuaderas cela. Ces choſes nous trompent ſans nous faire mal, comme les gobelets, & les balotes d'vn bateleur, où nous prenons toutesfois plaiſir d'eſtre trompez. Fay que ie puiſſe comprendre comment cela ſe fait, parce que i'en ay perdu l'vſage. Ie dis le meſmes de ces cauillations : car de quel autre nom puis-ie appeller telles ſophiſtiqueries? Elles ne portent aucun dommage à celuy qui les ignore, ny aucun profit à celuy qui les ſçait. Si tu veux donc diſſoudre l'ambiguité des paroles, appren-nous cecy : que celuy que le peuple appelle heureux, ſur qui tant de richeſſes ſe ſont aſſemblees, ne l'eſt point : Mais c'eſt celuy qui a tout ſon bien dans ſon ame, qui a le courage grand, & haut eſleué, & qui foule aux pieds ce que les autres admirent : qui ne peut voir aucun, auec qui il vouluſt eſtre changé : qui eſtime & priſe vn homme de la ſeule partie qu'il eſt homme : qui n'a point d'autre precepteur que la nature, qui ſe cõforme à ſes loix, & vit comme elle le commande : à qui nulle puiſſance ne pourroit faire perdre ſes biens : qui fait ſon profit du mal comme du bien : qui eſt certain, & reſolu en ſes iugemens : qui ne s'ebranſle, ne s'effraye de rien : qui peut bien s'eſmouuoir de quelque violence, mais non pas ſe troubler : lequel, la fortune iettant de toute ſa puiſſance contre luy les traicts ſes plus dommageables & pernicieux qu'elle a, peut ſeulement poindre, & non pas bleſſer, & encor cela peu ſouuent. Car tous ſes autres traicts, deſquels les hommes ſont combatus, ſautellent çà & là comme vne greſle menuë, laquelle tombant ſur les toicts, craquette ſans faire mal à ceux qui ſont dans les maiſons, & ſe font auſſi-toſt. Mais pourquoy m'amuſes-tu ſi longuement en ceſte ſorte d'argument, que tu appelles toy-meſmes *pſeudomenon*, c'eſt à dire menteur : duquel on compoſe tant de liures? Mais voicy toute ma vie qui me paiſt de menterie : repren-là, & ſi tu es ſi ſubtil, ramene-là au poinct de la verité. Elle penſe que la plus grande partie des choſes ſuperfluës dont elle ſe peut paſſer, luy ſoient neceſſaires : Et celle encor qui n'eſt pas ſuperfluë, n'a point la puiſſance de rendre vn homme heureux & bien fortuné. Car s'il y a quelque choſe qui ſoit neceſſaire, elle ne merite point pour cela d'eſtre incontinent appellee bien. Mais nous raualons trop le nom du bien, ſi nous le donnons au pain, aux gateaux, & aux autres choſes ſans leſquelles on ne peut viure. Ce qui eſt bien, eſt pareillement neceſſaire : mais ce qui eſt neceſſaire, n'eſt point pour cela bien. Car il y a beaucoup de choſes neceſſaires, qui ſont de fort petite valeur. Il n'y a pas vn qui cognoiſſe ſi peu la dignité du bien, qui le vouluſt rabaiſſer aux choſes qui nous ſont beſoin pour viure du iour au lendemain. Quoy donc? ne voudrois-tu pas employer pluſtoſt la peine, pour faire

Deſquels la reſſemblance eſt malaiſee à cognoiſtre.

Subtilitez ſophiſtiques à quoy reſſemblent

Quel eſt l'homme vrayement heureux contre l'opinion commune &

Que c'eſt qu'il faut proprement appeller bien.

faire entendre à tout le monde, qu'on deſpend vne grande partie du temps à chercher des choſes ſuperfluës, & que pluſieurs ont paſſé toute leur vie, ſeulement à chercher les inſtrumens de leur vie: Remarque-les tous l'vn apres l'autre, & apres conſidere-les tous enſemble : Il n'y en a point vn ſeul, de qui la vie ne penſe au lendemain. Quel mal y a-il en cela? diras-tu. Infiny. Car ils ne viuent point cependant, ils penſent comme ils deuront viure, ils remettent tout à l'aduenir. Encor que nous y prinſſions garde de bien pres, la vie nous laiſſeroit derriere. Mais pendant que nous vſons d'attentes, & de remiſes, elle court & paſſe comme ſur choſe qui n'eſt pas ſienne, & periſſant tous les iours, elle finit au dernier. Mais afin que la preſente n'excede la longueur d'vne lettre, qui ne doit dutout emplir la main gauche de celuy qui la lit, ie remettray ceſte diſpute à vn autre iour, contre les Dialecticiens, qui me ſemblent trop ſubtils, & ne ſe ſoucier ſeulement que de former ainſi leurs argumens, Non cecy, mais cela.

Vanité des hommes qui remettent au lendemain les affaires.

EPISTRE XLVI.

Il loüe vn liure compoſé par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé.

I'Ay receu ton liure que tu m'auois promis, lequel i'ay ouuert pour le lire apres à mon loiſir, ne faiſant eſtat ſeulement que de le gouſter. Mais il m'a tellement pleu, qu'il m'a mené plus loin. Tu peux cognoiſtre par là ſi le langage en eſtoit beau. Il m'a ſemblé fort court: encor qu'il ne fuſt de mon temps, ni du tien, & que du premier rencontre il ſemblaſt eſtre de Tite-Liue, ou d'Epicurus. Au reſte, il me retint & me rauit auec vne ſi grãde douceur, que sãs pouuoir attẽdre d'auãtage, ie l'acheuay entieremẽt de lire. Le Soleil me cõuioit, la faim me preſſoit, & les nuees me menaçoient : toutesfois ie l'auallay tout. Il ne m'a pas ſeulement donné du plaiſir, il m'a infiniement reſiouy. Mais quel eſprit auoit-il? quel courage? Ie dirois encor, quelle ardeur impetueuſe, s'il ſe fuſt arreſté, s'il ſe fuſt quelque peu apres rehauſſé. Ce n'eſtoit point impetuoſité, c'eſtoit vn ordre & vne teneur bien reiglee, c'eſtoit vne compoſition d'vn homme conſtant & ſainct. Toutesfois la douceur & la bonne grace y eſtoit entremeſlee à ſon temps. Tu es du tout grand & droict. Ie deſire que tu t'entretiennes en ceſte façon, & que tu chemines ainſi. Ie cognois que la matiere y a beaucoup aidé. C'eſt pourquoy il en faut choiſir qui ſoit fertile, qui ſoit digne de l'eſprit, & qui le puiſſe eſueiller. Ie t'eſcriray encor plus particulierement de ton liure, apres que ie l'auray repaſſé par mes mains : car ie n'en pourrois faire maintenant vn iugement aſſeuré : ce n'eſt que comme ſi ie l'auois ouy, & non pas comme ſi ie l'auois leu. Permets que ie le puiſſe bien eſplucher. Il ne faut point que tu craignes. Tu n'orras que la verité. O que tu es bien-heureux de n'auoir rien, pourquoy aucun te vouluſt mentir de ſi loin : ſi ce n'eſt que quand l'occaſion de mentir nous eſt oſtee, nous vouluſſions mentir par vne mauuaiſe couſtume.

Il y a du plaiſir à lire de bons liures, & que le matiere il conuient choiſir pour en faire de tels.

Stil loüable és autheurs.

EPISTRE XLVII.

Il reprend la ſuperbe & la cruauté de quelques-vns enuers leurs eſclaues & ſeruiteurs, & loue Lucilius de ce qu'il vit familierement auec les ſiens.

Vn maiſtre notamment ſage & docte doit eſtre affable & gracieux à ſes ſeruiteurs, de quelque cõdition qu'ils ſoient.

I'Ay pris grand plaiſir d'entendre par ceux que tu enuoyes deuers nous, combien tu vis familierement auec tes eſclaues. Cela eſt digne de ta ſageſſe, cela eſt bien ſeant à ton ſçauoir. Quoy? ſont-ce des eſclaues? ce ſont hommes. Sont-ce des ſeruiteurs? ils ſont pluſtoſt nos compagnons. Sont-ce des eſclaues? ils ſont pluſtoſt nos bien-humbles amis. Sont-ce des eſclaues? ce ſont pluſtoſt nos compagnons du ſeruage, ſi tu veux penſer que la fortune a meſme pouuoir ſur nous, qu'elle a eu ſur eux. C'eſt pourquoy ie me moque de ceux qui prennent à des-honneur de manger auec leur ſeruiteur. Pourquoy cela? Si ce n'eſtoit que par vne trop ſuperbe couſtume il faut qu'vne grande trouppe de ſeruiteurs demeurent debout à l'entour de leur maiſtre, cependant qu'il ſouppe. Il mange plus que ſon eſtomach n'en peut porter, il charge d'vne grande auidité ſon ventre trop enflé, qui ne luy ſert deſia plus de ventre, pour ietter dehors la viande auec plus de peine, qu'il n'auoit eu à la fourrer dedans. Cependant ces miſerables eſclaues n'oſeroient auoir remué les léures, non point ſeulement pour dire vn mot. On fait taire à coups de baſtons tous ceux qui font bruit: ſi la toux, l'eſternuëment, le ſanglot par fortune leur eſchappe, cela meſme n'eſt point exempt de coups de foüets. S'ils rompent le ſilence d'vne ſeule parole, ils en ſont rigoureuſement chaſtiez. Ils paſſent la nuict entiere tout debout ſans manger, ſans parler, d'où il aduient que ceux à qui il eſt deffendu de parler deuant leur maiſtre, parlent mal de leur maiſtre. Au contraire, ceux qui parloient non ſeulement deuant leur maiſtre, mais auec eux, & auſquels on n'auoit point couſu la bouche, eſtoient preſts à toutes heures d'eſtendre le col pour leur ſauuer la vie, & de receuoir ſur leur teſte, le peril qui menaçoit celle de leur maiſtre: Ils parloient au milieu des banquets, & ſe taiſoient ſur la gehenne. D'auantage on dit vn prouerbe qui n'eſt pas moins arrogant, qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'eſclaues. Nous ne les auons pas pour ennemis, nous les faiſons tels. Ie ne parle point cependant de beaucoup d'autres cruautez & traictemens inhumains: ni de ce que nous ne nous ſeruons point d'eux comme d'hommes, mais pluſtoſt comme de beſtes: & que quand nous ſommes aſſis pour ſoupper, l'vn torche les crachats, l'autre amaſſe ſous les tables les reliques de ceux qui ſe ſont enyurez: l'vn tranche le gibier cherement achepté, & d'vne main bien apprinſe, qu'il fait courir ſur les poictrines & les cuiſſes, ſans faillir iamais ſon coup les met habilement en pieces. Miſerable qui ne vit qu'à ce ſeul meſtier, & à decouper la vollaille: ſi celuy qui t'enſeigne à cela pour ſa volupté, n'eſtoit encor plus miſerable que celuy qui l'apprend par neceſſité. Vn autre qui luy ſert d'eſchanſon, richement veſtu d'accouſtrement de femme, combat contre ſon aage. Et ſur le poinct que ſa ieuneſſe paſſe, on la retarde le plus qu'on peut. Incontinent apres on l'habille en ſoldat: & luy ayant arraché le poil, l'ayant pinſeté & pelé du tout, il eſt cõtraint de veiller toute la nuict, laquelle il deſpard à l'yurongnerie, & à la paillardiſe de ſon maiſtre: luy ſeruant d'eſtalon dans ſa chambre, & de page à la table. Ceſt autre miſerable, qui a la char-

Miſerable condition des ſeruiteurs, dont les maiſtres ſont diſſolus ſuperbes, inſolens, ignorans. &

Fidelité de ceux qu'on traitte benignement.

Inuectiue continuee contre les maiſtres glorieux & infames,

ge de contreroller ceux qu'on a conuiez, demeure pareillement debout toute la nuict, & attend pour remarquer qui ſeront ceux qui auront mieux flaté ſon maiſtre, qui auront mangé ou parlé plus diſſoluëment, pour les rappeller encore au lendemain. Tu peux encor y adiouſter les deſpenſiers, qui ont vne ſubtile cognoiſſance du gouſt de leur maiſtre, qui ſçauent quelle viande il trouue meilleure, & celle qui luy eſt plus agreable à voir, quels mets nouueaux luy pourroient aiguiſer l'appetit, s'il ſe trouue degouſté, & qu'eſt-ce qui luy pourroit eſueiller l'eſtomach pour en eſtre deſia trop ſaoul, ou qu'il auroit enuie de manger ce iour-là. C'eſt auec ceux-là, qu'il ſe deſdaigne de manger: il penſeroit diminuer quelque choſe de ſa maieſté, s'il faiſoit aſſeoir à la table vn de ſes ſeruiteurs. Mais plaiſe aux Dieux de les mieux conſeiller, puis que des eſclaues ils en font leurs maiſtres. I'ay veu demeurer tout debout deuant la porte de Calliſtus, celuy qui auoit eſté auparauant ſon maiſtre, celuy dis-ie qui luy auoit fait mettre l'eſcriteau deſſus luy, & qui l'auoit expoſé en vente parmy ſes autres eſclaues, dont il faiſoit rebut, eſtre chaſſé dehors, pour en laiſſer entrer d'autres. Ceſt eſclaue qu'on auoit ietté dans le premier troupeau, ſur lequel le crieur public commence d'eſſayer ſa voix, luy rendit bien la pareille: il ſe moqua bien de luy à ſon tour, & ne l'eſtima pas digne d'eſtre receu ſeulement dans ſa maiſon. Le maiſtre vendit Calliſtus: mais combien peu de choſes a vendu Calliſtus à ſon maiſtre? Si tu y veux bien penſer, ne verras-tu pas que celuy que tu appelles ton eſclaue, prend ſon origine d'vne meſme ſemence que toy, iouït du meſme Ciel, reſpire le meſme air, vit, & meurt de meſme façon que toy? Tu le peux auſſi bié voir quelque iour libre, comme il te peut voir eſclaue. Durant les mal-heurs qui aduindrent au temps de Marius, combien vit-on de citoyens nais de grand & honorable lieu, qui penſoient par le moyen & l'honneur des armes eſtre faits Senateurs, tomber en vne miſerable fortune? Elle en fit l'vn berger, & l'autre gardien d'vne pauure loge. Va donc à ceſte heure, & meſpriſe vn homme reduit à la meſme fortune, en laquelle tu peux, en le meſpriſant, tôber toy-meſmes. Ie ne me veux pas ietter ſur vn grand diſcours, & diſputer comme on ſe doit ſeruir des eſclaues, enuers leſquels nous ſommes trop exceſſiuement ſuperbes, cruels, & outrageux. Toutesfois voicy en ſomme la fin de ce que ie veux enſeigner: vis de la meſme ſorte auec ton inferieur, que tu voudrois que ton ſuperieur veſquiſt auec toy. Toutes les heures que tu penſeras, combien tu as de pouuoir ſur ton ſerf, ſouuienne-toy auſſi que ton ſeigneur a pareil pouuoir ſur toy. Mais, diras-tu, ie n'ay point de maiſtre. Tu es encor d'aſſez bon aage: peut-eſtre en auras-tu quelque iour. Ne ſçais-tu pas en quel temps Hecuba commença d'eſtre en ſeruage, en quel Crœſus, en quel la mere de Darius, en quel Platon, & en quel Diogenes? vis gracieuſement auec ton ſeruiteur. Reçois-le doucement à parler auec toy, à te conſeiller, & à manger auec toy. Sur ce poinct icy toute la bande de ces hommes delicats criera contre moy, qu'il n'y a rien plus laſche, rien plus vilain que cela. Mais ie prendray tous ces galans ſur le faict, ie les trouueray baiſans les mains des eſclaues d'autruy. Ne voyez vous pas encore cecy, comme les anciens ont voulu deſcharger les maiſtres de toute enuie, & les eſclaues de tous outrages? Ils nommoient les maiſtres, peres de famille, (& ce qui dure encore entre les ioüeurs de farces) les eſclaues, ils les appelloient familiers. Ils inſtituerent auſſi vn iour de feſte, auquel non ſeulement ils mangeoiét auec les eſclaues, mais qui plus eſt, ils leur permettoient d'exercer tous actes honorables, ordonner & iuger dans la maiſon, eſtimans qu'elle fut comme vne petite republique. Et quoy? feray-ie aſſeoir à ma table tous les ſeruiteurs? Nenny, non plus que toutes autres perſonnes libres. Tu te trompes ſi tu penſes que i'en

Exemple contraire de Claude Ceſar, qui de ſon valet fit ſon maiſtre.

La viciſſitude des choſes humaines deuroit retenir les maiſtres en modeſtie.

Exemples à ce propos. De Hecuba. De Crœſus. De la mere de Darius. De Platon. De Diogenes.

Obiection des maiſtres inſolens, refutee.

Autre obiection refonduë.

vueille reietter quelques-vns pour la condition du ſeruice moins honneſte qu'ils font, comme ce muletier, ou comme ce bouuier. Ie ne les iugeray point par les charges, & ſeruices qu'ils font, mais par les mœurs. Chacun ſe donne la façon de ſes mœurs, & la fortune la ſorte du ſeruice. Permets que les vns mangent auec toy, parce qu'ils en ſont dignes: & les autres, afin qu'ils le deuiennent. Car s'il y a rien de ſeruile, que la conſeruation ſale & orde luy ait apporté, le manger auec les perſonnes honneſtes le fera perdre. Il n'eſt pas beſoin, Lucilius, que tu cherches les amis ſeulement dans le Senat, ou dans le Palais. Si tu y prens bien garde, tu en pourras trouuer dans ta maiſon. Souuent vne belle matiere chaume à faute d'ouurier. Il te le faut eſſayer, il le faut experimenter. Tout ainſi que celuy ſeroit homme de peu d'entendement, ſi voulant achepter vn cheual, ſans le viſiter autrement, il ne regardoit que la ſelle, & la bride: Pareillement celuy ſeroit bien fol, qui voudroit eſtimer vn homme par la robbe, ou par la condition de ſa vie, qui nous enueloppe comme vn veſtement. Eſt-il eſclaue? mais peut-eſtre a-il l'ame libre. Eſt il eſclaue? Cela nuit à luy ſeul, & ne porte dommage à pas-vn. Monſtre-m'en vn qui ne le ſoit. L'vn eſt eſclaue de ſa paillardiſe, l'autre de ſon auarice, l'vn de ſon ambition, & tous le ſont de la crainte. Ie t'en nommeray vn qui fut iadis Conſul, qui eſt à ceſte heure ſeruiteur d'vne vieille ridee. Ie te monſtreray des ieunes gentils-hommes de fort noble maiſon, qui ſont eſclaues de bateleurs & de ioüeurs de farces. Il n'eſt point ſeruitude plus vilaine que la volontaire. Pourquoy il n'y a point de raiſon, que ces galans deſdaigneux t'empeſchent de te rendre pluſtoſt gracieux, & familier à l'endroit de tes ſeruiteurs, que ſuperieur plein de ſuperbe: fay qu'ils t'aiment & honorent, & non pas qu'ils te craignent. Quelqu'vn me dira maintenant que i'appelle les eſclaues à la liberté, & que ie veux ietter les maiſtres hors de leur authorité, quand ie dis qu'il vaut mieux qu'ils aiment leur maiſtre, que de le craindre. Eſt-ce donc ainſi qu'ils le doiuent tant ſeulement honorer, comme feroient des vaſſaux ou ceux qui viennent ſaluër, & donner le bon-iour aux grãds? Mais celuy qui diroit cela, auroit oublié que ce qui ſuffit enuers Dieu, lequel ſe contente d'eſtre aimé & reueré, ſeroit trop peu enuers les maiſtres. L'amour ne ſe peut meſler auec la crainte. I'eſtime donc que tu fais tres-bien, ſi tu ne veux pas eſtre craint de tes eſclaues, & ſi tu aimes mieux les chaſtier de parole. On peut corriger beaucoup de fautes par remonſtrances. Tout ce qui nous offenſe ne nous bleſſe point. Mais les trop grandes delices contraignent de venir furieux, & s'il y a choſe qui ne reſponde à ſouhait, cela met en cholere. Nous prenons vn cœur auſſi grand que les Roys. Car oublians la grandeur de leur puiſſance, & la foibleſſe d'autruy, les Roys ſe mettent en vne ardente cholere, ils deuiennent cruels, comme ſi on les auoit offenſez, combien que la grandeur de leur fortune les rende aſſeurez contre toutes iniures: ils ſçauent bien qu'ils ne ſont pas iniuriez, mais en ſe plaignant ils ne cherchent qu'occaſion de nuire. Ils feignent d'auoir receu iniure, pour en pouuoir faire. Ie ne te veux pas retenir plus longuement. Car tu n'as pas beſoin d'exhortation. Les bonnes mœurs ont entre autres choſes cela, qu'elles plaiſent, & durent fermes. Au contraire le vice eſt inconſtant, il change ſouuent, non pas en mieux, mais en quelqu'autre choſe.

La plus ſordide ſeruitude, c'eſt la volontaire.

Obiection auec ſa reſponſe.

Trop de delices rendét l'homme furieux.

Les bonnes mœurs durent fermes, mais le vice eſt inconſtant.

EPISTRE XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre les amis. Il ſe mocque apres des ſophiſteries & des argumens cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu & la ſageſſe. Ceſte Epiſtre auoit eſté departie en deux parts, & Marc Ant. Muret les a remiſes en vne.

IE feray cy-apres reſponſe à la lettre que tu m'as eſcripte en chemin, laquelle eſt auſſi longue, que le chemin meſme qu'elle a faict. Cependant ie me veux retirer en ſecret, pour bien penſer à ce que ie te dois conſeiller. Car ſi toy-meſme, qui demandes conſeil, as longuement ſongé ſi tu le deuois demander, combien d'auantage faut-il que i'y penſe, veu qu'on demeure beaucoup plus à ſouldre vne queſtion, qu'à la propoſer? Meſmement quand ce qui t'eſt profitable, ne l'eſt pas à moy. Ie parleray encor comme fait Epicure: C'eſt que ie croy, que ce qui t'eſt profitable, l'eſt auſſi à moy: ou ie ne ſuis point amy, ſi tout ce qui te touche, & t'appartient, ne me touche auſſi. L'amitié engendre entre nous vne communauté & ſocieté de toutes choſes. Pas-vn de nous ne doit ſentir ſeul vne bonne fortune, ou vne aduerſité. Nous viuons en commun. Aucun ne peut heureuſement viure, qui ne penſe qu'à ſoy, & qui veut tout conuertir à ſon profit particulier. Il faut que tu viues pour le bien d'autruy, ſi tu veux viure pour le tien. Il eſt beſoin d'entretenir ſoigneuſement & ſainctement ceſte ſocieté, qui nous meſle tous auec toutes perſonnes, & nous monſtre qu'il y a vn droict commun à tout le genre humain. Elle ſert grandement auſſi à l'entretenement de ceſte plus interieure liaiſon d'amitié. Car celuy qui aura beaucoup de choſes communes auec tous les autres hommes, les aura toutes auec ſes amis. I'aimerois mieux, Lucilius, que ces gens qui font tant les ſubtils, m'enſeignaſſent pluſtoſt ce que ie dois faire pour vn amy, & ce que ie dois faire pour vn autre homme, que non point en combien de ſortes eſt appellé vn amy, & comme pluſieurs ſignifications conuiennent à l'homme. Il eſt certain que la ſageſſe & la folie vont par des chemins tout diuers: auquel veux-tu que ie me rende? lequel veux-tu que ie ſuiue? Vn homme tient lieu d'amy à ceſtuy-cy, & ceſt amy ne tient pas lieu d'homme à ceſtuy-là. L'vn veut faire vn amy, & l'autre veut faire pour celuy qu'il a deſia faict. Tu ne fais que deſtourner les ſens aux paroles, & entrecouper les ſyllabes. Voire comme ſi ne faiſant point de tels ſubtils & cauteleux interrogatoires, ſi ne baſtiſſant vn menſonge, qui par vne fauſſe concluſion naiſtra d'vne maxime veritable, ie ne pourrois diſcerner ce que ie dois ſuiure, d'auec ce que ie dois fuir. I'ay honte de cela, & qu'en choſe ſi graue, & en noſtre vieilleſſe nous ne faiſons que nous moquer. Le rat eſt vne ſyllabe: le rat mange le formage: la ſyllabe donc mange le formage. Pren le cas maintenant que ie ne ſçache point ſoudre cela, quel danger en dois-ie craindre, quelle perte m'en doit-il aduenir? Sans doute ie dois craindre que ie ne puiſſe quelquefois prendre des ſyllabes dans la ſouriſſiere: ou ſi ie n'y pren garde, que mon liure ne mange le formage. Si par fortune ceſt argument que voicy n'eſtoit encor plus aigu: Le rat eſt vne ſyllabe: la ſyllabe ne mange point de formage: le rat donc ne mange point de fromage. O ſottiſes dignes d'enfans? Eſt-ce pour apprendre cela, que nous auons renfroigné les ſourcils?

La regle d'amitié eſt qu'vn amy viue pour l'autre, & non pour ſoy ſeul.

Difference entre la ſophiſterie & la philoſophie.

Vanité des ſophiſtes deſcouuerte, & condamnee.

Eſt-ce en apprenant cela que noſtre barbe eſt venuë ſi longue? Eſt-ce la ſcience pour laquelle enſeigner nous deuenons triſtes,& paſles? Veux-tu ſçauoir ce que la Philoſophie promet aux hommes? Conſeil. La pauureté deſſeche ceſtuy-cy: ceſt autre eſt tourmenté ou de ſes propres richeſſes, ou de celles d'autruy. L'vn a en horreur la mauuaiſe fortune, l'autre veut eſchapper à ſa trop grande proſperité: Les hommes traictent cruellement ceſtuy-cy, & les Dieux ceſtuy-là. Pourquoy me viens-tu donc entretenir de ces ſornettes? Il n'eſt plus temps de ſe moquer. On t'a appellé au ſecours des perſonnes miſerables. Tu as promis de ſecourir ceux qui ont fait naufrage, ceux qui ſont priſonniers & malades, qui ſont neceſſiteux, & qui ſont en danger d'auoir bien toſt la teſte tranchee. Où te vas-tu eſcarter ſi loin? que fais-tu? Celuy auec lequel tu te ioües ainſi, tremble de peur. Va ſoulager, toy qui as plus d'eloquence, les peines de ceux qui ſont ſur le poinct de mourir. Tout le monde te tend les mains. Ceux qui ſe ſont perdus en leur façon de viure,& ceux qui ſont en danger de s'y perdre, s'addreſſent à toy pour auoir quelque ſecours: ils n'ont eſperance qu'en toy, ils ne penſent eſtre aidez que de toy. Ils te prient de les tirer de ceſte tempeſte: & ſe trouuans eſgarez & fouruoyez, de leur monſtrer la claire lumiere de la verité. Dy-leur qu'eſt-ce que nature a faict qui nous ſoit neceſſaire,& ce dequoy nous pouuons nous paſſer: combien ſes loix ſont faciles: combien la vie eſt agreable & vuide de trauail d'eſprit à ceux qui les ſuiuent: combien elle eſt ennuyeuſe à ceux qui ont donné plus de creance à leur opinion qu'à la nature. Mais qu'eſt-ce qui peut retrancher les cupiditez de ces gens, qu'eſt-ce qui les peut temperer? Pleuſt à Dieu que nous fuſſions quittes, que ces diſputes ne profitaſſent point. Elles nuiſent. Ie te feray ouuertement cognoiſtre quand tu voudras, qu'vn eſprit autrement bien nay, qui s'eſt addonné à ces argumens ſubtils, ne fait que ſe perdre & s'affoiblir. I'ay honte de dire quelles armes ils mettent en main, & quels moyens de ſe defendre ils donnent à ceux qui doiuent combattre contre la fortune. C'eſt par ce chemin de nature, qu'on peut paruenir au bien ſouuerain: & par ceſt autre de la Philoſophie, on n'y trouue que des exceptions trompeuſes, obſcures, & vilaines, qui ſeroient indignes meſmes d'vn chiquaneur, qui eſt touſiours aſſis aux ſalles des plaidoyez. Car quelle autre choſe faictes-vous, quand vous trompez à voſtre eſcient celuy que vous interrogez, que luy vouloir faire croire, qu'il eſt vaincu & qu'il a perdu ſa cauſe? Mais tout ainſi que le Preteur le reſtitueroit, pareillement la Philoſophie reſtituera ces autres en leur entier. Pourquoy vous departez-vous de ces belles promeſſes,& pourquoy apres vous eſtre vantez auec tant de paroles enflees que vous feriez que la lueur d'vne eſpee eſbloüiroit auſſi peu ma veuë, que celle de l'or,& que ie mettrois ſous les pieds auec vne grande conſtance toutes ces choſes que le monde deſire, & celles qu'il craint, deſcendez-vous aux premieres lettres des Grammairiens? Que dites-vous? Eſt-ce le chemin par lequel on va au Ciel? Car c'eſt ce que la Philoſophie me promet: de me rendre pareil à Dieu. C'eſt ce à quoy on m'a appellé, c'eſt pourquoy ie ſuis venu: tiens moy promeſſe. Retire-toy donc le plus que tu pourras, Lucilius, de ces ſubtiles diſtinctions & argumens trompeurs des Philoſophes: la bonté ne cherche que les choſes ouuertes & ſimples: & encor bien qu'il nous reſtaſt beaucoup de temps, ſi le faudroit il meſnager ſagement, afin qu'il peuſt ſuffire aux choſes neceſſaires. Mais quelle folie eſt-ce maintenant, en vne ſi grande cherté de temps, vouloir apprendre des choſes inutiles, & qui ne ſeruent de rien?

Vanité de la Philoſophie, contre les niaiſeries des ſophiſtes.

Les diſputes pour les maux, ſont nuiſibles.

La Philoſophie remet en leur entier ceux que la ſophiſterie a deſuoyez.

Et promet de rendre l'homme ſemblable à Dieu.

EPISTRE XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se moque des Poëtes & des Dialecticiens, & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu.

ENcore que celuy ſoit bien nonchalant & oublieux, qui ne ſe reſſouuient de ſon amy, ſi ce n'eſt lors que quelque endroit de pays le remet en memoire : ſi eſt-ce que les lieux que nous auons autrefois hantez familierement, eſueillent ſouuent l'amitié qui demouroit enſeuelie dans noſtre ame : ils ne remettent pas dans nous vne ſouuenance du tout eſteinte, mais ils reſueillent celle qui dormoit. Ainſi que la triſteſſe de celuy qui fait deüil, encor qu'elle ſoit addoucie par le temps, ſe renouuelle, s'il voit le ſeruiteur domeſtique, ou la robbe, ou la maiſon du treſpaſſé. Tu ne ſçaurois croire combien la campagne de Rome, & ſur tout la ville de Naples, lors que ie vis tes Pōpeiens, me firent tout auſſi toſt reſouuenir de toy. Tu ſembles eſtre deuant mes yeux, & principalement il me ſemble que ie parts d'auec toy, & que ie te vois, retenant les larmes: & que ne pouuant reſiſter à tes affections, elles ſortent dehors malgré toy. Il me ſemble qu'il n'y a preſque rien que ie viens de te perdre. Car qu'eſt-ce dequoy on ne peut dire qu'il n'y a preſque rien, s'il t'en reſſouuient? Il n'y a preſque rien que i'eſtois aſſis ieune garçon à l'eſchole de Sotion le Philoſophe. Il n'y a preſque rien que ie commençay à plaider les cauſes au barreau: Il n'y a preſque rien que ie perdis la volonté de plaider: Il n'y a preſque rien, que i'en perdis le pouuoir. La viteſſe du temps eſt infinie: elle eſt toutesfois mieux cogneuë de ceux qui iettent les yeux ſur le paſſé. Car elle trompe ceux qui ne ſongent qu'au preſent, tant le paſſage de la fuitte precipitee du temps eſt ſoudain. Veux-tu ſçauoir la cauſe de cela? Tout le temps qui eſt paſſé, eſt tombé en vn meſme lieu : on le void tout ioint enſemble. Il eſt tout couché l'vn ſur l'autre. Et de là tout tombe en vne grande profondeur. Autrement auſſi les interualles ne peuuent pas eſtre longs, en vne choſe qui eſt toute courte. Ce n'eſt qu'vn poinct que nous viuons, & encor moindre qu'vn poinct. Mais tout petit qu'il eſt, Nature l'a departy, comme ſi c'eſtoit quelque plus long eſpace. Elle en a faict le temps de l'enfance, vn autre de la puerilité, l'autre de l'adoleſcence, vn autre qui eſt ſur la cheute de l'adoleſcence à la vieilleſſe, & le dernier la vieilleſſe meſme. O combien de degrez a-elle mis en vne eſpace ſi petite! Il n'y a gueres que ie te ſuiuis ſur ton partement, & toutesfois ce gueres-là, eſt vne bonne partie de noſtre vie : la briefueté de laquelle nous pouuons penſer deuoir vn iour aduenir. Par le paſſé le temps ne me ſembloit point couler ſi viſtement, mais maintenant ſa fuitte me ſemble eſtre incroyable: ou par ce que ie ſens, que ie m'approche de la derniere ligne, ou par ce que i'ay commencé de m'apperceuoir, & de compter ma perte, & mon dommage. Mais ce qui me faſche plus, c'eſt qu'il y a quelques-vns, qui de ce peu de temps qu'ils ont, (lequel ne pourroit ſeulement ſuffire aux affaires neceſſaires pour ſi bien meſnagé qu'il fuſt) en deſpendent la plus grande partie en choſes inutiles. Ciceron diſoit que quand on luy redoubleroit le temps de ſa vie, il ne pourroit ſeulement lire les Poëtes Lyriques, ou les liures des Dialecticiens. Ils ſont miſerables en leurs folies. Car les Poëtes font profeſſion expreſſe de folaſtrer: & les autres ont vne ſotte opinió qu'ils

Diuerſes occaſions reſueillent en nous la ſouuenance de nos amis.

Ce qu'il preuue par luy-meſme.

Le temps s'eſcoule d'vne viteſſe infinie, & la vie humaine ne dure qu'vn moment, encore eſt-il diuiſé en diuers aages.

En vaines ſpeculations.

peuuent porter quelque profit. Ie ne veux pas nier qu'on ne puiſſe ietter les yeux deſſus: mais ietter les yeux ſeulement, & les ſaluër de l'entree de la porte: afin que nous ne ſoyons pas trompez, & que nous penſions plus certainement iuger, s'il y a aucun bien ſecret & caché dedans. Pourquoy te romps-tu la teſte, & te trauailles tu apres ceſte queſtion, laquelle tu pourrois plus ſubtilement meſpriſer, que diſſoudre? Celuy ſeroit bien aſſeuré, il auroit bien du loiſir, qui amaſſeroit ſes plus menuës hardes ſur le poinct qu'il faudroit s'en aller. Quand l'ennemy nous eſt à dos, & qu'on a commandé au ſoldat de deſloger, la neceſſité fait ruer par terre tout ce qu'on auoit amaſſé durant le repos d'vne paix. Ie n'ay point maintenant le loiſir d'eſplucher ces paroles à double ſens, ny d'eſſayer ſur elles la ſubtilité de mon eſprit.

Leſquelles il vaudroit mieux negliger que diſſoudre.

Voy quel peuple s'aſſemble, & combien de gens-darmes
Dedans ceſte cité vont aiguiſant les armes.

Il faut que i'oye ſans eſtonnement aucun, le bruit de ceſt appareil de guerre. Tout le monde pourroit iuſtement penſer que i'euſſe perdu le ſens, ſi lors que les perſonnes vieilles & les femmes porteroient des gros quartiers de pierres pour remparer les murailles: ſi lors que la ieuneſſe toute armee entre les portes de la ville, n'attendroit, ou ne demanderoit que le ſigne de faire vne ſaillie: ſi lors que l'ennemy ayant gagné les portes, ietteroit des dards dans la ville, & que la terre trembleroit par mines & creuſemens: ie demeurois aſſis en repos ſans faire autre choſe, que propoſer ces petites queſtions: Ce que tu n'as pas perdu, tu l'as encores: tu n'as point perdu les cornes: tu as doncques des cornes: Et tels autres argumens ſemblables, dignes de ceſte folle ſubtilité. Certainement tu pourrois auec vne pareille raiſon m'eſtimer inſenſé, ſi i'employois le temps apres ces argumens. Ie ſuis deſia aſſiegé: Et quand bien ie le ſerois par vn eſtranger, il y auroit vne muraille entre luy & moy. Mais maintenant les dangers qui me menacent de mort, naiſſent dans moy-meſme. Ie n'ay point loiſir de m'amuſer apres ces folies. I'ay bien vn plus grand affaire entre mes mains. Que feray-ie? La mort me talonne, ma vie s'enfuit: appren moy quelque choſe contre cela: apporte-moy quelque enſeignement, pour ne fuir point la mort, & que la vie ne s'enfuye point de moy. Exhorte-moy contre les choſes difficiles, appren-moy d'eſtre patiét contre ce qui eſt ineuitable: fay que ie croye que la briefueté du temps a eſté aſſez longue. Appren-moy que le bon-heur de la vie ne giſt point en vn long eſpace d'annees, mais en l'vſage: Comme il ſe peut faire, voire qu'il ſe fait ſouuent, que celuy qui a longuement veſcu, n'a gueres veſcu. Dis moy quand ie voudray dormir, Peut-eſtre tu ne te reſueilleras iamais. Dy apres que ie ſeray reſueillé, Peut-eſtre que tu ne dormiras iamais plus. Dy quand ie ſortiray, Peut-eſtre que tu ne retourneras iamais. Dy-moy quand ie reuiendray, Peut-eſtre que tu n'en ſortiras plus. Tu te trompes, ſi tu penſes que ce ſoit ſeulement à ceux qui ſont dans vn nauire, qu'il y ait peu de diſtance entre la vie & la mort. Ceſte diſtance eſt auſſi petite en tous lieux. La mort ne ſe monſtre pas de ſi pres en tous lieux: mais elle eſt toutesfois auſſi pres de nous en tous lieux. Chaſſe ces tenebres loing de moy: & apres tu m'enſeigneras plus facilement, les preceptes auſquels ie ſuis preparé. Nature nous a faict naiſtre dociles: la raiſon qu'elle nous a donné eſt imparfaicte: mais elle peut arriuer à la perfection. Diſpute-moy de la iuſtice, de la pieté, de la ſobrieté, de l'vne & de l'autre pudicité, tant de celle qui s'abſtient du corps d'autruy, que de celle qui a le ſoin de

Comparaiſon qui mõſtre la vanité des eſprits qui s'amuſent à des queſtions pleines d'vne vaine ſubtilité.

Quelles cõſiderations nous doiuẽt retenir, & quels aduertiſemens retentir à nos oreilles.

conſeruer le ſien. Si tu ne me veux pas conduire par des chemins eſcartez, i'arriueray plus facilement au lieu où ie veux paruenir. Parce que (comme dit ce Tragique) la verité ne demande qu'vne parole ſimple. C'eſt pourquoy il ne la faut point embroüiller. Car il n'y a rien plus indigne de ceux qui penſent aux choſes hautes, que ces tromperies pleines de trop grandes ſubtilitez.

Ces tromperies ſubtilitez ſont indignes de gens d'honneur.

EPISTRE L.

La faute que pluſieurs font de croire que les vices qui naiſſent de nous, prouiennent des choſes: Que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement: & celles qui ſont enuieillies, le peuuent eſtre auec la peine & la diligence.

IE ne receu ta lettre que pluſieurs mois apres qu'elle fut eſcripte. C'eſt pourquoy il me ſembla que c'eſtoit peine perduë de m'enquerir auec le porteur de ce que tu faiſois. Il euſt eu la memoire trop bonne s'il s'en fut ſouuenu. Et toutesfois i'eſpere que tu vis deſia d'vne telle façon, que ie ſçay au vray, comme tu vis en quelque lieu que tu ſois. Car quelle autre choſe pourroit-tu faire, que de toy-meſme te rendre tous les iours plus vertueux, & perdant les fauſſes opinions que tu as, taſcher de cognoiſtre, que les vices que tu penſes prouenir des choſes, ſont tes propres vices? Nous en attribuons quelques vns aux lieux, & aux temps. Mais en quelque lieu que nous allions, ils nous ſuiuront par tout. Tu ſçais que Harpaſte, qui eſtoit la folle de ma femme, m'eſt demeuree en la maiſon comme vne charge hereditaire: quant à moy ie hay infiniement ces monſtres: ſi ie veux quelquefois paſſer le temps auec vn fol, il ne me le faut point aller chercher loin, ie me moque de moy-meſme. Ceſte folle perdit la veuë tout d'vn coup. Ie te conte vne choſe fort difficile à croire, qui eſt toutesfois veritable. Elle ne penſe point eſtre deuenuë aueugle, & prie inceſſamment ſon gouuerneur de la mener en quelqu'autre lieu, parce qu'elle trouue ceſte maiſon obſcure. Fais eſtat que nous ſommes tombez en vn aueuglement pareil que celuy que nous rions en elle. Pas-vn ne peut cognoiſtre qu'il ſoit auare, qu'il ſoit ambitieux, & toutesfois les aueugles demandent vne guide. Mais nous qui ne voulons point de guide, nous fouruoyons, & diſons: Ie ne ſuis point ambitieux, mais on ne peut autrement viure dans Rome. Ie ne ſuis point grand deſpenſeur, mais on eſt contraint deſpendre beaucoup dans la ville. Ce n'eſt point mon imperfection d'eſtre cholere. Si ie n'ay point encor arreſté la façon de viure que ie dois tenir, la ieuneſſe en eſt cauſe. Pourquoy nous trompons nous ainſi? Noſtre mal ne vient point de dehors, il eſt dedans nous, il s'eſt plongé au fonds de nos propres entrailles. Il nous ſera malaiſé de guarir, puis que nous ne penſons point eſtre malades. Si nous ne commençons à vouloir guerir, quand ſera-ce que nous aurons chaſſé tant de maux, & tant de faſcheuſes maladies? Mais nous ne cherchons point encor de medecin qui auroit beaucoup moins de peine, s'il eſtoit appellé quand le vice ne commence qu'à naiſtre. Les eſprits encor ieunes & tendres ſuyuroient celuy qui leur apprendroit la vertu. Aucun ne trouue difficulté de reprendre ſa nature que celuy qui l'auoit abandonnee. Nous rougiſſons de honte d'apprendre comme nous pourrons auoir l'ame bonne. Certainement c'eſt choſe deshonneſte, de chercher vn precepteur pour cela. Il eſt hors de noſtre eſperance, qu'vn ſi grand bien nous puiſſe aduenir par quelque influence: Mais il faut prendre peine, & à dire verité, vne peine qui n'eſt pas grande, ſi comme i'ay

Il ne faut imputer nos vices ny aux lieux, ny aux tẽps, ains à nos propres perſonnes.

Leſquels nous ne pouuons deſcouurir non plus que la folle de Seneque ſon aueuglement.

Le moyen de corriger vne peruerſité enuieillie, c'eſt d'y remedier de bonne heure.

dit) nous commençons pluſtoſt à preparer noſtre ame, & corriger ſa mauuaiſtié, auparauant qu'elle s'endurciſſe, combien que ie ne perds point l'eſperance de ce qui ſeroit endurcy. Il n'y a rien qu'vn trauail opiniaſtre, & vn ſoin aſſiduel & diligent ne ſurmonte. Tu feras reuenir les cheſnes tortus à droit fil: la chaleur redreſſe les pieces de bois courbees. Et encor qu'elles ſoyent autres de naiſſance, nous les mettons au point que nous voulons. Combien donc plus aiſément pourra l'ame, qui eſt facile à ſe plier & flechir, & qui plus eſt obeyſſante, que nulle humeur qui ſoit, prendre la forme qu'on voudra? Car quelle autre choſe eſt l'ame, qu'vn vent ſubtil, qui ſe change en diuerſes façons? Or tu vois que le vent eſt d'autant plus ſimple & facile, d'autant qu'il eſt plus ſubtil & deſlié que nulle autre matiere. Il ne faut point, Lucilius mon amy, que tu laiſſes à bien eſperer de nous, encor que le vice nous ait deſia ſaiſis, & que dés long-temps il ait pris poſſeſſion deſſus nous. L'ame bonne ne vient iamais ſur aucun, deuant que la mauuaiſe. Nous ſommes deſia gagnez & ſubiets à cela, qu'il nous faut apprendre les vertus, & oublier les vices: Mais nous deuons auec plus de courage entreprendre d'amender noſtre vie, & voire d'autant plus, que la poſſeſſion qui nous eſt donnee de ce bien, eſt perpetuelle, la vertu ne s'oublie iamais. Car les vices qui luy ſont contraires, s'y logent comme en lieu eſtranger. Et c'eſt pourquoy on les peut chaſſer, & deraciner. Mais les choſes qui viennent en vn lieu, qui leur eſt propre & naturel, elles y prennent place pour iamais. La vertu nous eſt comme naturelle, les vices nous ſont ennemis & importuns aduerſaires. Or tout ainſi que les vertus que nous auons receuës dans noſtre ame, n'en peuuent plus ſortir, & que nous les pouuons facilement garder: Pareillement le premier eſſay d'aller deuers elles, & de les rechercher, eſt faſcheux & difficile, parce que premierement c'eſt le propre d'vne ame foible & languiſſante, de craindre ce qu'elle n'a pas accouſtumé. C'eſt pourquoy il faut contraindre & forcer l'ame pour la faire commencer. Mais bien toſt apres la medecine ne ſemblera point amere, & nous la trouuerons agreable à meſure qu'elle nous guarira. On ne ſent le plaiſir des autres remedes, qu'apres la guariſon, mais la Philoſophie eſt agreable au temps meſme qu'elle guarit.

L'ame humaine reſſemble aux ieunes plantes qu'on plie comme l'on veut.

Les vertus ſont comme biens naturels & ſe peuuent garder, eſtans vne fois receuës.

EPISTRE LI.

Il faut fuir les lieux dans leſquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminees & laſches: & qu'il eſt bon de s'addonner au trauail & à la peine pour ne tomber aux vices.

Les lieux plaiſants & bien accommodez ſont dangereux: car il nous retiennent tellement au monde, que nous en negligeons les exercices de vertu. Ce qu'il preuue tant par les lieux de Baia,

CHacun fait comme il peut, Lucilius mon amy: mais au lieu où tu es maintenant, tu as ce Montgibel, mont le plus renommé qui ſoit en Sicile: lequel ie ne ſçay pourquoy Meſſalla ou Valgius, (car ie l'ay ainſi leu dans tous ces deux) ont appellé vnique, veu qu'il y a pluſieurs autres lieux, non ſeulement de ceux qui ſont hauts, où toutesfois cela aduient plus ſouuent, à cauſe que le feu monte touſiours contremont, mais encor de ceux qui ont la ſituation baſſe, qui iettent du feu. Quant à moy ie me contente le moins mal qu'il m'eſt poſſible, de la ville de Baia, de laquelle ie me retiray le lendemain apres que i'y fus arriué, d'autant que c'eſt vn lieu qu'il faut fuir, encor qu'il ſoit enrichy de pluſieurs beaux dons de nature, parce que la ſuperfluité, & la folle deſpenſe ſont venus loger là dedans. Et quoy? faut-il porter haine à pas-vn lieu que ce ſoit? rien moins que cela. Mais comme il y a quelque ſorte de robbe, qui eſt mieux ſeante à vn homme

ſage, que ne ſeroit point vne autre: & comme il ne hait aucune eſpece de couleur, mais il penſe qu'il y en a quelqu'vne qui eſt plus propre à celuy qui fait profeſſion de la ſobrieté: Pareillement il y a des pays qu'vn homme ſage ou qui fait eſtat de ſuiure la ſageſſe, doit fuir, comme contraires aux bonnes mœurs. Et par ceſte raiſon quand il voudra ſe retirer en quelque lieu pour viure en repos d'eſprit, il ne choiſira iamais la ville de Canope: combien que Canope n'empeſche point qu'on n'y puiſſe viure ſobrement. Il ne choiſira pas auſſi la ville de Baia: Parce que ces lieux ont commencé d'eſtre vne vraye hoſtellerie de vices. C'eſt en ces lieux que la folle deſpenſe & la diſſolution ſe ſont donnees toute liberté. C'eſt là où elle eſt plus deſtachee, comme ſi vne plus grande licence eſtoit deuë à ce lieu. Nous deuons choiſir quelque lieu qui ſoit ſalutaire non ſeulement au corps, mais aux mœurs. Et tout ainſi que ie ne voudrois pas viure entre des bourreaux, auſſi ne voudrois-ie pas viure parmy des cabarets & des roſtiſſeries. Quel beſoin eſt-il de voir des yurongnes ſe promenans ſur les bords de la mer, des banquets qui ſe font dans les nauires, le bruit de la muſique, qui remplit les lacs, & telles autres choſes, par le moyen deſquelles la diſſolution, qui ne tient compte des loix, ne peche pas ſeulement, ains les met à la veuë de tout le monde? Nous deuons mettre peine de chaſſer le plus loin que nous pourrons, tout ce qui nous peut inciter aux vices. Il faut endurcir noſtre ame, & la retirer de tous allechemens de voluptez. Les ſeiours de l'hyuer attiedirent toute l'ardeur d'Annibal: & la bonne chere qu'il fit en la terre de Labour, luy firent perdre ſes forces, & ce cœur que les neiges & les Alpes n'auoient peu abbaiſſer. Il vainquit par les armes, mais il fut vaincu par les vices. Il nous faut pareillement porter les armes, & faire la guerre d'vne façon que nous n'aurons iamais ny repos ny loiſir. Il faut premierement vaincre les voluptez, leſquelles comme tu vois, ont peu rauir & attirer ces eſprits furieux & barbares. Si quelqu'vn ſe veut repreſenter combien eſt grande ceſte entrepriſe qu'il a faicte, il iugera qu'il luy faut quitter les mignardiſes & delicateſſes. Quel beſoin ay-ie de ces eſtangs & de ces eauës chaudes? Quel beſoin ay-ie de ces eſtuues, dans leſquelles nous enfermons vne vapeur ſeche, qui ne fait qu'extenuer, & tirer la ſubſtance des corps? Il vaut mieux que la ſueur en ſorte par quelque trauail. Si nous faiſions ce que fit Annibal, ſi rompans le cours de noſtre fortune, & quittans l'entrepriſe de la guerre, nous ne penſions qu'à nourrir delicatement noſtre corps: il n'y a pas vn qui ne nous reprochaſt iuſtement l'oiſiueté, que nous ſuyurions hors de ſaiſon, & laquelle eſt tres-dangereuſe, non ſeulement à celuy qui a deſia vaincu, mais à celuy qui pourſuit ſa victoire. Cela nous eſt encor moins permis qu'à ceux qui marchent ſous les enſeignes de Carthage. Il y a plus de danger pour ceux qui tournent le dos, & plus encor de beſongne pour ceux qui perſeuerent de vaincre. C'eſt la fortune, qui me fait la guerre. Ie ne veux pas obeyr à ſes commandemens. Ie ne veux pas me courber ſous ſon ioug: ains au contraire, (& ce qu'il faut faire auec plus de vertu) ie le veux ſecouër. Il ne faut pas laiſſer amollir noſtre courage: ſi ie quitte les armes à la volupté, il faut auſſi que ie les quitte à la douleur au trauail, & à la pauureté. L'ambition, & la cholere voudront auoir pareille authorité deſſus moy. Ie ſeray deſchiré, ou pluſtoſt mis en pieces entre tãt de cruelles paſſiõs. La liberté m'eſt propoſee, c'eſt le prix du ieu pour lequel il faut trauailler. Demandes-tu quelle eſt ceſte liberté? C'eſt de n'eſtre eſclaue ny ſubiect à choſe aucune, ny à neceſſité, ny aux accidens de ce monde, faire teſte à la fortune. Le iour qu'on me dira qu'elle à plus de pouuoir, elle ne pourra du tout rien. Sera-il dit que ie la ſouffre, eſtant en ma main de pouuoir mourir? Celuy

& de Canope, villes deſbordees.

Comme par la perſonne d'Annibal, qui ſe laiſſa vaincre aux vices.

Il vaut mieux prendre plaiſir au trauail, & s'accouſtumer aux incommoditez de ceſte vie: car

Elles apportent beaucoup de biens & d'auantage à l'homme vertueux.

qui ſe plaiſt à ces belles penſees, doit choiſir quelque endroit ſaint, où il ne ſe face point de fullies. Ces lieux trop plaiſants & recreatifs rendent les eſprits effeminez: & ſans doute le naturel des pays peut quelque choſe pour corrompre noſtre vigueur. Les cheuaux, deſquels la corne des pieds s'eſt endurcie en des lieux ſecs & pierreux, ne craignent de marcher par quelque chemin que ce ſoit. Mais ceux qui ſe ſont engraiſſez en quelques paſturages mareſcageux, ſe gaſtent & briſent aiſément la corne. Le ſoldat qui eſt nay en vn pays aſpre & rude, eſt plus robuſte. Au contraire celuy qui eſt nay dans les villes, & dans nos maiſons eſt plus laſche & peſant. Les mains qu'on a retirees de la charruë pour les employer aux armes, ne refuſent aucun trauail. Ce mignard parfumé perd le cœur au premier combat. La diſcipline des lieux où l'on vit plus auſterement, renforce le courage, & le rend plus apte aux grandes entrepriſes. Scipion fit plus honneſtement de paſſer ſon banniſſement à L'interno, qu'en la ville de Baia. Sa ruyne ne ſe deuoit pas coucher ſi doucement. Ceux meſmes auſquels tous premiers la fortune & le malheur du peuple Romain, donna les richeſſes de la Republique, ſçauoir eſt C. Marius, Cn. Pompeius & Ceſar baſtirent bien quelques maiſons aux enuirons de Baia, mais ils les mirent aux plus hauts ſommets des montagnes. Cela encor ſentoit plus ſon homme de guerre, afin que de ces lieux hauts eſleuez, ils peuſſent voir au long & au large les campagnes qui eſtoient au deſſous. Regarde bien quelles ſituations ils ont choiſies, & en quels lieux ils ont dreſſé des edifices: regarde quels ils ſont, tu iugeras que c'eſtoit pluſtoſt des forts, que maiſons des champs. Penſes-tu que Caton euſt peu demeurer dans Biſerte pour compter ſur le doigt les femmes adulteres, qui paſſoient deuant luy ſe pourmenant ſur la mer, & pour voir tant de ſortes de gallions peints de diuerſes couleurs, & les roſes qui nagent ſur ce lac: ou pour oüir les iniures que s'entrediſoient ceux qui paſſoient la nuict à chanter? N'euſt-il pas mieux aimé demeurer dans les tranchees, que d'auoir veillé vne ſeule nuict entre tels exercices? Qui eſt l'homme de cœur, qui n'aimaſt mieux qu'vne trompette luy rompiſt le ſommeil, qu'vn accord de muſique? Or c'eſt aſſez crié contre la ville de Baia, mais nous ne pourrions aſſez contre les vices. Auſquels ie te prie, Lucilius, faire la guerre inceſſamment & ſans fin. Car auſſi ils ne ceſſent & ne finiſſét iamais. Iette au loin ce qui te rõge le cœur, & ſi tu ne t'en pouuois autrement tirer, il te faudroit auec cela arracher le cœur meſme. Sur tout chaſſe les voluptez dehors: porte-leur autant de haine, que font les Egyptiens à vne ſorte d'aſſaſſins qu'ils appellent *philetes*, c'eſt à dire baiſeurs. Ils nous accollent pour apres nous eſtrangler.

Diuerſes comparaiſons ſur ce propos.

Exemples illuſtres. De Scipion.

De Marius, Pompee & Ceſar.

De Caton.

En ſomme les delices engendrent des vices, leſquels il faut ſoigneuſement contrequarrer.

EPISTRE LII.

Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuiuent & s'approchent de la Philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure.

Il n'eſt pas en la puiſſãce d'aucun homme, d'appercenoir la ſource ny la cauſe

QV'eſt-cela, Lucilius, quand nous voulons aller en vne part, qui nous traine en vne autre, & nous rechaſſe au lieu d'où nous voulõs partir? Qu'eſt-ce qui cõbat contre noſtre fantaſie, & ne nous permet de rien vouloir de certain? Nous flottons entre diuers conſeils. Nous ne voulons rien libi ement, rien parfaitement, rien conſtamment pour tout temps. C'eſt diras-tu, vne vraye follie, à laquelle

il n'y a rien de conſtant, ny rien qui luy puiſſe longuement plaire. Mais quand ſera-ce, & par quel moyen que nous pourrons nous deſfaire d'elle? Il n'y a pas-vn qui ait aſſez de force de luy-meſme, pour s'en retirer: Il eſt beſoin que quelqu'vn nous tende la main, & que quelqu'vn nous en tire. Epicurus dit qu'il y en a qui ſont paruenus à la cognoiſſance de la verité ſans aide de pas-vn, & qu'eux-meſmes ſe ſont tracez le chemin. Il louë grandement ceux qui ont eu ceſte ardeur & ceſte force, & qui ſe ſont aduancez d'eux-meſmes. Il dit auſſi qu'il y en a d'autres qui ont beſoin du ſecours d'autruy, qui ne marcheront iamais ſi quelqu'vn ne va deuant, qui ſçauroient toutesfois bien ſuyure. Il dit que Metrodorus eſt vn de ceux-là. C'eſt vn eſprit excellent, qui ne doit toutesfois eſtre mis qu'au deuxieſme rang. Nous ne ſommes pas de ce premier coing, mais ce ſeroit vn grand aduantage pour nous ſi nous pouuions eſtre du ſecond. Tu ne dois pas auſſi meſpriſer celuy qui ſe peut ſauuer par le bien-faict d'autruy. Car c'eſt encor beaucoup de ſe vouloir ſauuer. Outre cela, tu trouueras encor vne troiſieſme ſorte de gens, qu'il ne faut point auſſi reietter: ce ſont ceux qui peuuent eſtre forcez & contraints à la vertu, & qui ont beſoin non ſeulement d'vne guide, mais d'vne aide, ou à mieux dire, d'vn qui les y contraigne. Ces gens-là ſont d'vne troiſieſme liuree. Et ſi tu veux qu'on t'en baille vn exemple, Epicurus dit que Hermachus fut tel. C'eſt pourquoy il en ſçait plus de gré à l'vn & admire d'auantage l'autre. Car encor bien que ces deux ſoient paruenus à vne meſme fin, toutesfois il y a plus de loüange, d'auoir ſçeu faire vn meſme ouurage ſur vne matiere plus difficile. Pren le cas qu'on ait baſty deux edifices tous pareils, & auſſi hauts & magnifiques l'vn que l'autre: l'vn ſur vne place dure, où l'on a peu bien-toſt hauſſer le baſtiment, & l'autre ayant les fondemens dans vne terre molle & deſtrempee, où il falloit profondement cauer, & employer vne peine infinie, auant que trouuer la baume ferme. En l'vn tout ce qu'on a baſty ſe monſtre incontinent à l'œil: En l'autre la meilleure partie, & la plus difficile eſt cachee. Il y a pareillement des eſprits prompts & faciles à comprendre: Il y en a d'autres qu'il eſt force de dreſſer (comme on dit) à la main, & qu'il faut longuement tenir occupez à faire leurs propres fondemens. Et par ainſi ie diray, que ceſtuy-cy eſt plus heureux, qui ne s'eſt donné aucune peine: & que l'autre qui a vaincu la mauuaiſtié de ſa nature, qui ne s'eſt pas conduit à la ſageſſe, mais s'y eſt trainé par force, a plus merité de ſoy. Il faut que tu ſçaches qu'on nous a ietté ſur ceſte peine & ſur ce faſcheux trauail. Nous allons par vn chemin plein d'empeſchemés. Combattons donc, & appellons quelqu'vn à noſtre ſecours. Mais lequel ſera-ce, (diras-tu,) que i'appelleray? Ceſtuy cy, ou ceſtuy-là. Quant à toy ie te conſeille de retourner aux premiers, qui n'ont deſia rien plus à faire. Car non ſeulement ceux qui ſont auiourd'huy, mais encor ceux qui ont cy-deuant eſté, nous peuuent aider. Et entre ceux qui viuent, choiſiſſons, non pas ceux qui deuident force paroles d'vne grande viſteſſe, qui deſplient tout plein de lieux communs, qui aſſemblent force gens dans leurs maiſons: mais bien ceux deſquels la vie nous ſert d'enſeignement: ceux qui apres auoir dit ce qu'il faut faire, le preuuent par effects: qui apprennét ce qu'il faut fuir, & ne ſont iamais ſurpris faiſans ce qu'ils ont defendu aux autres. Choiſi pour te ſeruir d'aide, celuy que tu auras en plus grande admiration: pluſtoſt apres l'auoir veu faire, qu'apres l'auoir ouy parler. Ie ne veux pas pour cela te defendre d'oüir ceux qui ont accouſtumé de receuoir le peuple en leurs maiſons, diſputer & diſcourir deuant eux, s'ils ſe preſentent à ceſte aſſemblee pour ſe rendre meilleurs eux-meſmes, & pour faire les autres meilleurs: & s'ils ne font point cela d'ambition. Car que pourroit-on voir plus vilain, qu'vne Philoſophie qui recherche la faueur

des deſordres qui ſõt en l'ame.

Et la faut apprendre d'vne autre Philoſophie.

Trois ſortes d'hommes qui ſuyuent la Philoſophie.

Les vns y paruiennent d'eux meſmes.

D'autres ont beſoin d'vne guide.

Et d'autres encor d'vn aiguillon, ſelon que les eſprits ſont differents.

Quelle aide ou guide il faut choiſir en ceſte vie.

Ceux dont la maniere de viure ſert d'inſtruction, & Qui ſçauent mieux faire que dire. & Qui ſont exempts d'ambition.

& les acclamations du peuple? a-on iamais veu malade, qui loüe le medecin pendant qu'il le taille & l'inciſe? faites ſilence, eſcoutez, & preſentez-vous à la guariſon: pourtant que vous me faciez d'acclamations de faueur, ie ne les oiray point, ſi vous ne ſanglotez quand ie toucheray à vos vices. Voulez-vous par là teſmoigner, que vous eſtes attentifs, & que vous eſtes rauis d'admiration pour la grandeur des choſes que vous oyez? ie le trouue bon. Si c'eſt pour faire iugement, & donner voſtre voix à ce que vous eſtimez eſtre meilleur, pourquoy ne le permettois-ie pas? Sous Pythagoras les diſciples demeuroient cinq ans ſans parler. Penſes-tu donc qu'il leur fuſt permis incontinent, & de parler & de loüer? Mais combien grande eſt la folie de celuy, qui ſort plus ioyeux de ſon eſcole, pour auoir ouy le bruit, & l'acclamation de quelques ignorans? Pourquoy te reſiouis-tu d'eſtre loüé d'aucun, que tu ne peux toy-meſme loüer? Fabianus diſputoit deuant le peuple, mais on l'eſcoutoit auec beaucoup de modeſtie. Il s'eſleuoit quelquefois vne grãde acclamatiõ de ceux qui loüoient, laquelle procedoit de la grandeur des beaux propos qu'il tenoit, & non point de la voix d'vne oraiſon, qui coulaſt doucement, & ſans rudeſſe. Il faut qu'il y ait quelque difference entre les acclamations d'vn theatre, & d'vne eſcole. Et à dire vray, quelque liberté de loüer peut bien eſtre permiſe. Il y a touſiours des indices, & des ſignes de toutes choſes qui ſe deſcouurent, ſi on les remarque bien. Et peut-on encore par argumens de choſes fort petites, iuger des mœurs d'vne perſonne. La façon de cheminer, le remuëment de la main, & quelquesfois vne ſeule reſponſe, ou le doigt porté à la teſte, ou les œillades deſcouurent l'impudicité d'vne perſonne. On cognoiſt vn meſchant à ſon rire, & vn fol à ſon viſage, & à ſa contenance. Car ces choſes ſe monſtrent au dehors par quelques ſignes. Tu iugeras quel eſt vn chacun, ſi tu prens garde de quelle façon on le loüe. L'auditeur deçà & delà leue les mains contre le Philoſophe, comme s'il le menaçoit: & toute ceſte troupe de gens qui l'admirent, ſe tiennent ſur ſa teſte. Si tu le cognois bien, ce n'eſt pas eſtre loüé, cela eſt pluſtoſt eſtre hué. Il faut laiſſer ces voix & ces crieries pour les arts, qui n'ont autre but que de plaire au peuple. La Philoſophie doit eſtre adoree. On peut bien permettre quelquefois aux ieunes hommes, de ſuyure l'ardeur de leur eſprit. Mais ils ſuyuront ceſte impetuoſité, quand ils ne pourront plus ſe commander le ſilence. Ceſte façon de loüange ſert de quelque exhortation aux auditeurs, & d'aiguillon à la ieuneſſe. Mais il vaudroit mieux qu'ils ne s'eſmeuſſent que des choſes, & non point des paroles fardees. Autrement l'eloquence ne leur porteroit que dommage, ſi elle engendroit pluſtoſt le deſir d'elle meſme, que des choſes. Ie n'en parleray point d'auantage pour le preſent. Car cela requiert vn bien plus long diſcours, pour ſçauoir comme il faut traicter vne matiere deuant le peuple, quelle liberté on ſe doit permettre enuers luy, & quelle on luy doit donner enuers ſoy. Il ne faut point douter que la Philoſophie n'ait beaucoup perdu, puis qu'elle a eſté proſtituee en public pour de l'argent. Mais on la pourroit bien faire voir dans ſon plus ſecret magaſin, ſi elle trouuoit vn iour, non pas vn marchant boutiquier, mais quelque honneſte Prelat.

Il vaut mieux eſcouter, que par quelque vaine crierie deſcouurir ſon ignorance.

Et faut que les cris de l'eſcole ſoient plus modeſtes que du theatre.

L'homme ſe manifeſte ſelon qu'il prend les loüanges qu'on luy donne.

L'eloquence quand & à qui eſt nuiſible, &

Par qui la Philoſophie doit eſtre traictee.

EPISTRE LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer, des maladies de l'ame & de la guariſon que la ſeule Philoſophie leur peut donner.

Es voyages l'on trouue des incommodez & des commodez ſelon la diſpoſitiõ des perſonnes.

QV'eſt-ce qu'on ne me pourra deſormais perſuader, puis qu'on m'a perſuadé de me mettre ſur mer? Ie fis deſtacher mon nauire en vn temps calme & ſans vents. Il eſt bien vray que l'air eſtoit couuert de nuees noires & obſcures, qui ſe fondent le plus ſouuent en pluyes ou en vents: Mais ie penſay deſrober viſtement ce peu de lieuës qu'il y a de ta ville de Naples à Pouzzoli, encor que le Ciel fuſt douteux & à craindre. A ceſte cauſe pour faire ce chemin en peu de temps, ſans ſuiure les rades, ie tiray droit en haute mer vers Neſidia. Quãd i'eus paſſé iuſques-là, & qu'il n'y auoit pas plus de chemin à paſſer outre, que pour m'en retourner, premierement ceſte douceur de temps qui m'auoit trompé, ſe perdit. Ce n'eſtoit pas encor vne entiere tempeſte, touresfois la mer commençoit à s'enfler, & les flots à s'eſleuer plus eſpais. Ie commençay alors de prier le patron qu'il me miſt à terre en quelque port. Mais il me dit que les riues de ceſte mer eſtoient faſcheuſes & de mauuais abord, & que durant vne tempeſte, il ne craignoit rien tant que la terre. I'eſtois encor ſi tourmenté, que ie ne me ſouuenois d'aucun danger. Car vne enuie languiſſante de vomir qui me ſouſleuoit l'eſtomach ſans le pouuoir deſcharger, me trauailloit infiniement. Cela fut cauſe que ie m'opiniaſtray ſi fort contre le patron, que ie le contraignis vouluſt-il ou non, de prendre port. Aupres duquel eſtant arriué, ie n'attens pas qu'on face ce que Virgile commande, qu'on tournaſt vers terre la proüe du nauire, ou qu'on iettaſt l'anchre dans la mer: mais me ſouuenant de ce que i'auois accouſtumé de faire, ie me iettay dans l'eau, couuert d'vne mante veluë, comme font ceux qui ſe lauent dans l'eau froide. Que penſes-tu que i'aye enduré quand i'ay voulu paſſer à trauers ces lieux aſpres & difficiles? quand ie cherchois quelque chemin, & que ie le faiſois moy-meſme? Ie cogneus bien que non ſans cauſe les mariniers craignent la terre. Il eſt incroyable ce que i'ay ſupporté, veu que ie ne pouuois me ſupporter moy-meſme. Appren de moy que la mer ne fut pas ſi courroucee à la naiſſance d'Vlyſſes, qu'il deuſt faire naufrage en tous lieux. Il vomiſſoit facilement. Quant à moy i'ayme mieux demeurer vingt ans par chemin, que d'aller iamais plus par mer en aucun lieu. Auſſi toſt que i'eu remis mon eſtomach, (tu ſçais bien qu'en perdant la mer on ne pert pas l'enuie de vomir) & que ie me fuſ oingt tout le corps pour me delaſſer, ie me mis à penſer en moy-meſmes, quel oubly de nos vices nous auoit ſurpris, non ſeulement des vices leſquels, d'autant qu'ils ſont plus grands, ſe tiennent plus cachez, mais auſſi des vices du corps, qui à toute heure nous font ſouuenir d'eux. Vne legere eſmotion peut bien tromper qu'elqu'vn: mais quand elle s'eſt augmentee, & qu'elle eſt venuë en fiéure ardante, elle ſe fait confeſſer par force aux plus robuſtes & aux plus endurcis. Les pieds nous font mal, les ioinctures ſentent quelques petites poinctures: nous diſſimulons encores, & diſons que c'eſt vne entorſe, ou que nous nous ſommes trop efforcez en faiſant quelque exercice. Nous ſommes en peine comment nous appellerons vn mal qui n'eſt point encor cogny. Mais quand il a commencé de nous enfler les talons, il nous eſt force de confeſſer que c'eſt la goute. Il en aduient tout au contraire pour le regard des maladies qui ſaiſiſſent l'ame. Car d'autant plus que

En euitant vn danger on en rencontre ſouuent vn autre.

Les maladies du corps nous doiuẽt amener à la conſideratiõ de celles de l'ame, & à rechercher les moyens de les guarir

quelqu'vn eſt malade, tant moins il en a de ſentiment. Tu ne dois pas t'eſmerueiller, Lucilius, de cela, parce que celuy qui ne dort que d'vn ſommeil leger, & qui durant ſon repos fait quelques ſonges: aucunefois en dormant il ſonge qu'il dort. Mais vn peſant ſommeil chaſſe les ſonges, & enſeuelit l'ame ſi profondement, qu'il luy oſte le pouuoir d'vſer d'aucune de ſes intelligences. Pourquoy eſt-ce que pas-vn ne recognoiſt ſes vices? Parce qu'il eſt encor plõgé dedãs. Il faut eſtre reſueille pour raconter ſes ſonges: & confeſſer ſes vices eſt vn ſigne de ſanté. Eſueillons-nous doncques, afin que nous puiſſions blaſmer & corriger nos erreurs. Ce ſera la ſeule Philoſophie qui nous eſueillera: elle ſeule chaſſera noſtre peſant ſommeil. Addonne-toy entierement à elle. Tu es digne d'elle, elle eſt digne de toy. Embraſſez-vous l'vn l'autre. Refuſe courageuſement & ouuertement de te ioindre à toutes autres choſes. Tu ne peux pas philoſopher ſans prendre quelque peine. Si tu eſtois malade, tu abandonnerois tout le ſoin des affaires de ta maiſon, & de tes procés. Il n'y auroit amy ſi chery de toy, duquel tu voulluſſes aller plaider la cauſe. Tout le ſoin de ton eſprit, ſeroit de guarir bien toſt. Et quoy: Pour cecy n'en feras-tu pas autant? Quitte tout ce qui t'empeſche, & ne penſe qu'à rendre ton ame plus parfaicte. Aucun qui ſoit occupé apres ſes affaires, n'y peut paruenir. La Philoſophie vſe de puiſſance ſouueraine comme vn Roy. Elle depart le temps, & ne le reçoit de pas-vn: Elle ne veut pas eſtre ſeruie à temps perdu & deſrobé: Elle eſt ordinaire, elle eſt maiſtreſſe, elle eſt preſente, elle commande. Alexandre, auquel vne ville promettoit donner la moitié de leurs champs & de leurs autres biens: Ie ſuis venu dit-il, en Aſie auec reſolution de ne prendre point ce que vous me donneriez, mais au contraire, que vous n'auriez que ce que ie vous laiſſerois. La Philoſophie vſe de meſme authorité en toutes choſes: Ie ne veux pas, dit-elle, prendre le temps qui vous demeurera de reſte: au contraire vous n'aurez que celuy que ie vous donneray. Dreſſe toute ton ame vers elle, ſois touſiours aupres d'elle: rends-luy tout l'honneur que tu pourras: fay qu'il y ait vne grande diſtance entre toy & le commun des autres hommes. Tu ſurpaſſeras tous les mortels, & les Dieux te ſurpaſſeront de fort peu. Veux-tu ſçauoir quelle difference il y aura entr'eux & toy? Ils dureront plus longuement. Mais certainement c'eſt l'honneur d'vn bon maiſtre, d'auoir acheué ſon ouurage en peu de temps. L'homme ſage eſt auſſi content de l'eſpace de ſa vie, comme Dieu l'eſt de tout le temps de ſon eternité. Encor veux-ie dire que l'homme ſurpaſſe Dieu de quelque choſe. Dieu n'eſt ſage que par le bien-faict de ſa nature, & le ſage l'eſt par le ſien. C'eſt vne choſe eſmerueillable d'auoir la fragilité d'vn homme, & l'aſſeurance d'vn Dieu. La vertu de la Philoſophie eſt incroyable, pour repouſſer toutes les forces de fortune. Il n'y a aucune ſorte d'armes qui la puiſſe entamer: Elle eſt couuerte d'armures eſpaiſſes & maſſiues: Elle laſſe quelques choſes qui la combattent: & comme ſi c'eſtoit des traicts fort legers, elle ouure le ſein, & les ſecoüe à terre, & en repouſſe d'autres iuſques ſur celuy meſme qui les auoit iettez.

La Philoſophie ſeule ſera ceſte gueriſon.

Elle vſe d'vne authorité ſouueraine en toutes choſes.

Elle ſepare ſes gens d'auec le commun: & Leur appréd à ſe contenter de la briefueté de ceſte vie. Paradoxe Stoïque.

EPISTRE LIIII.

De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſubiect : des meditations & belles penſees qui luy venoient dans l'ame pendant l'acces de ſon mal : de ſa reſolution à la mort. Ceſte Epiſtre doit eſtre leuë auec beaucoup de iugement pour l'honneur, & la bonne reputation de l'auheur.

MOn indiſpoſition m'auoit donné quelque treſue aſſez longue, mais elle m'eſt venuë reprendre tout d'vn coup. Quelle ſorte de mal, diras-tu? Certainemẽt tu as raiſon de le demander, car il n'y en a pas-vn que ie n'aye ſenty. Toutesfois ie ne les ſens comme du tout ſuiet à vn. Ie ne ſçay pourquoy ie ne l'appelle du nom que les Grecs luy ont donné. Mais on le peut aſſez proprement appeller ſouſpir. Il dure fort peu en ſa violence, qui eſt pareille à vn orage, & paſſe preſque dans vne heure. Car qui eſt celuy qui demeure longuemẽt à rendre l'eſprit? Tous les dãgers & tous les maux qui peuuent trauailler vn corps, ſont paſſez ſur moy: ie n'en ay point toutesfois ſenty vn qui ſoit accompagné de plus grãde douleur. Cõment cela: parce que de tel autre mal que ce ſoit, ce n'eſt en fin qu'eſtre malade. Mais ceſtui-cy, c'eſt mourir: & à ceſte cauſe les Medecins le nomment meditation à la mort. Ceſte haleine pantoiſe fait quelquefois ce qu'elle a fort ſouuent eſſayé de faire. Penſerois-tu bien que ie t'eſcriue cecy fort ioyeux pour eſtre ainſi eſchappé? Si ie me reſioüiſſois de ceſte fin que mon mal a pris, comme ſi i'en eſtois bien guary, ie le ferois auſſi ſottement qu'vn criminel qui penſeroit auoir gagné ſa cauſe, pour auoir obtenu vn renouuellement de delay à ſe preſenter. Ie ne laiſſeray point toutesfois au plus fort de ceſte ſuffocation, de me conſoler de quelques agreables & ſages diſcours, qui me venoient en la penſee: Qu'eſt ce cy? diſois-ie. La mort me vient-elle ſi ſouuent aſſaillir? qu'elle le face hardiment. De ma part il y a long-tẽps que ie l'ay eſprouuee. Quãd fut-ce? diras tu. Auant que ie naſquiſſe. C'eſt vne mort que de n'eſtre point. Ie ſçay deſia quelle choſe c'eſt: Ce ſera apres mon treſpas, ce que c'eſtoit auant ma naiſſance. Si on ſent quelque tourment en cela, il faut de neceſſité que nous l'ayons ſenty auant que nous vinſſions en la lumiere du monde. Et toutesfois nous ne ſentiſmes iamais aucune douleur. Ie te prie, ne ſeroit-ce pas vn grand ſot, celuy qui penſeroit qu'vne lampe fuſt plus mal-heureuſe apres qu'on l'eſteinct, qu'auparauant qu'on l'allumaſt. Il en eſt ainſi de nous: on nous allume, & apres on nous eſteinct. Entre ces deux temps, nous ſouffrons quelque choſe. Mais auparauant & apres, c'eſt vne certaine & profonde aſſeurance de tous maux. Car nous faillons en cecy, Lucilius, (ſi ie ne me trompe) nous penſons que la mort nous ſuiue ſeulement, combien qu'elle a eſté deuant nous, & nous ſuiura encor apres. Tout ce qui eſtoit deuãt nous c'eſtoit vne mort, Car quelle difference fait on ou que tu ne commences point, ou que tu prennes fin? Les effects de l'vn & de l'autre c'eſt de n'eſtre point. Ie ne laiſſe pas de parler à moy-meſme auec teſtes ou ſemblables exhortations : car le parler n'auoit point de lieu. En fin peu à peu ceſte ſuffocation & ce ſouſpir qui commençoit deſia de reuenir à ſon haleine, print des interualles plus longs, & ſe ralentiſſant demeura à ſon poinct accouſtumé. Et toutesfois encor qu'il ait pris fin, la reſpiration ne paſſe point à ſon aiſe naturel. Ie ſens quelque difficulté qui la retarde. Qu'il face ce qu'il voudra, pourueu que ie ne ſouſpire point dans mon ame. Fay

Les maladies du ſage l'amenent à de belles meditations & penſees pour ſe deuëment preparer à la mort.

Le corps ne ſent non plus de mal en la mort qu'il en ſentoit auparauant la naiſſance: pour ce le ſage meſpriſe plus aiſémẽt le paſſage de ceſte vie à l'autre. &

moy ce bien de croire, que quand ie me verray à l'extremité, ie ne m'eſtonneray point. Ie ſuis deſia tout reſolu comme ſi ie ne penſois point viure vn iour entier. Tu dois loüer, tu dois enſuiure celuy qui ſe ſoucie peu de mourir, encor qu'il prenne plaiſir de viure. Car quelle vertu ſeroit-ce de t'en aller quand on te chaſſe par force? Et toutesfois il y a encor quelque vertu en cela. Il eſt vray qu'on me chaſſe, mais c'eſt comme ſi ie ſortois de bon gré. C'eſt pourquoy le ſage n'eſt iamais chaſſé: car eſtre chaſſé, c'eſt eſtre ietté d'vn lieu maugré toy. Or le ſage ne fait iamais rien par force. Il fuit à toute contrainte & neceſſité: parce qu'il veut ce qu'elle le pourroit contraindre de faire.

Quitte volontiers ce monde meſme au milieu de ſes proſperitez.

EPISTRE LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Deſcription de la maiſon de Vatia.

QVand ie reuiens de me faire porter ſur ma chaire, ie ſuis le plus ſouuent auſſi las, comme ſi ie me fuſſe pourmené autant de temps que i'ay demeuré aſſis. C'eſt peine que d'eſtre porté longuement: Et ſi ie penſe qu'elle eſt d'autant plus grande, qu'elle eſt contre nature, laquelle nous a donné des pieds pour cheminer de nous meſmes, & des yeux pour voir de nous meſmes. Les delicateſſes nous ont cauſé ceſte foibleſſe: Nous ne pouuons plus faire ce que nous n'auons long-temps a voulu faire. I'auois toutesfois beſoin de trauailler le corps, & de faire exercice, afin que s'il y auoit ou des flegmes qui ſe fuſſent arreſtez au goſier, ie les arrachaſſe, ou ſi l'haleine eſtoit deuenuë pantoiſe, que ie la remiſſe auec ceſte agitatiõ, laquelle i'ay cogneu m'auoir eſté profitable. C'eſt pourquoy ie me fis plus longuement porter, pour le plaiſir que ie prenois ſur ce bord de mer qui fait coude entre la ville de Cumes, & la maiſon de Seruilius Vatia, enfermé comme vn chemin eſtroit entre la mer qui eſt d'vn coſté, & le lac qui eſt de l'autre, parce qu'il eſtoit alors plus dur & plus eſpais à cauſe de la tempeſte qu'il auoit faict peu auparauant. Or comme tu ſçais quand les vagues des flots impetueux le couurent ſouuent, elles le rendent plein & vny. Mais vne longue tranquillité de temps fait relaſcher & fendre le ſable, qui s'eſtoit endurcy auec l'eau, apres que l'humeur a eſté du tout ſechee. Toutesfois comme i'ay accouſtumé de faire, ie cõmençay de ietter mes yeux çà & là pour voir ſi i'y trouuerois quelque choſe qui me peuſt porter profit, & dreſſay ma veuë ſur vne maiſon des champs, qui auoit autrefois appartenu à Vatia. C'eſt là où ce riche homme, qui auoit eſté autrefois Preteur, & qui n'auoit iamais eſté cogneu par autre moyen que pour s'eſtre retiré là, pour y viure en repos d'eſprit, voulut paſſer ſa vieilleſſe, & qui fut pour ceſte ſeule raiſon eſtimé fort heureux. Car tout auſſi toſt que l'amitié d'Aſinius Gallus, ou la haine ou la faueur que Seianus portoit à quelques-vns, les auoit plongez en diſgrace, (parce qu'il fut vn temps auſſi dangereux de l'auoir aimé, que de l'auoir offenſé) tout le monde s'eſcrioit, O Vatia tu es le ſeul qui ſçais comme il faut viure! Et toutesfois il ne ſçauoit que ſe cacher, & non pas viure. Ceriainement il y a grande difference, à ſçauoir ſi ta vie eſt vn repos d'eſprit, ou bien vne laſcheté & faineantiſe. Ie ne paſſeray iamais deuant la maiſon de Vatia, que ie ne diſſe: C'eſt icy que Vatia eſt enterré. Mais la Philoſophie, amy Lucilius, eſt vne choſe ſi ſacree & ſi venerable, que s'il y a rien qui la reſſemble, on

Puiſque nous auons des pieds & des yeux, il vaut mieux les exercer pour entretenir la ſanté, que d'agiter noſtre corps par le moyẽ d'autruy. Car telles delicateſſes ne font qu'affoiblir le corps.

La ſolitude de Vatia le rendit bienheureux ſelon la commune opinion de ſon temps.

Il l'affectoit neantmoins plus pour ſe cacher, que pour y trouuer du repos en ſon eſprit.

prend plaiſir à ceſte fauſſeté. Car le vulgaire eſtime qu'vn homme qui s'eſt retiré de la ville pour viure en repos, ſoit plein d'aſſeurance & de contentement, & qu'il ne viue qu'à ſoy: Combien que l'vn & l'autre ne puiſſe aduenir qu'à l'homme ſage. Il eſt bien certain que le ſage ne ſe ſoucie d'aucune choſe, & qu'il ſçait viure à ſoy: car (ce qui eſt le principal bien) il ſçait viure. Parce que celuy qui fuit les affaires & les hommes, celuy que le mal-heur de ſes ambitiõs a banny hors de la ville, qui ne peut voir aucun plus heureux que luy, qui s'eſt allé ietter dans vn cachot comme vne beſte laſche & craintiue: ceſtuy-là ne vit point à ſoy: Mais (ce qui eſt tres-honneſte & tres-villain) il vit pour le ventre, pour le ſommeil, & pour les plaiſirs. Il ne faut point dire que celuy qui ne vit à pas vn, viue incontinent à ſoy. Toutesfois la conſtance & la perſeuerance des premiers deſſeins, eſt choſe ſi grande qu'vne pareſſe opiniaſtre retient encor quelque authorité. Ie ne te puis eſcrire rien de certain de ce baſtiment, car ie ne le cognois que par le dehors, & par le viſage qu'il monſtre à tous les paſſans. Il y a deux grottes d'vn merueilleux ouurage, pareilles d'vne large entree, baſties à la main: l'vne deſquelles ne void iamais le Soloil, & l'autre en eſt roſtie iuſqu'au ſoir. Il y a vn lieu ſemé de planes, au milieu duquel paſſe vn ruiſſeau qui tombe apres dans la mer & dans le lac Acheruſia, & qui le depart comme vn Euripe ſuffiſant à nourrir force poiſſon, encor qu'on en print tous les iours. On l'eſpargne quand la mer ſe peut peſcher: & quand la tempeſte fait chommer les peſcheurs, on iette les mains ſur celuy qui eſt plus pres. Mais la plus grande commodité qui ſoit en ceſte maiſon, c'eſt qu'elle a au derriere des murailles, la ville de Baia, & qu'eſtant exempte de toutes ſes incommoditez, elle ioüiſt de toutes les delices & plaiſirs qu'elle a. I'ay bien cogneu qu'on luy peut donner toutes ces loüanges, mais ie crois d'auãtage qu'on y peut habiter en toutes ſaiſons de l'annee. Car elle eſt oppoſee au vent feüillu, & le prend ſi à propos, qu'elle l'empeſche de ſouffler dans Baia. Il ſemble que Vatia a ſagement fait de choiſir ce lieu pour y ioüir du repos de ſa pareſſe & de ſa vieilleſſe. Toutesfois le lieu ne ſert pas de beaucoup à la tranquillité d'eſprit, c'eſt l'ame qui la fait trouuer bonne. I'en ay veu aucuns en des maiſons des champs fort plaiſantes & recreatiues, viure triſtement: i'en ay veu d'autres en des lieux ſolitaires, viure comme s'ils auoient force occupation. Par ainſi il ne faut point que tu penſes eſtre mal à ton aiſe, encor que tu ne ſois pas à la campagne de Rome. Mais pourquoy n'y es-tu pas? Enuoye tes penſees iuſqu'icy. Tu peux conuerſer auec tes amis abſens, toutes & quantesfois que tu voudras, & auſſi longuemẽt qu'il te plaira. Nous ioüiſſons plus ſouuent de ceſte volupté, qui eſt la plus grande que nous ayons, lors que nous ſommes abſens. La preſence nous fait perdre le gouſt, & parce que nous parlons, que nous nous pourmenons, & que nous ſommes quelquesfois aſſis enſemble, auſſi toſt que nous ſommes departis, il ne nous ſouuiẽt plus de ceux que nous auons perdus de veuë: Et à ceſte cauſe nous ne nous deuons point faſcher de l'abſence de nos amis. Car il n'y a pas-vn qui ne ſoit fort abſent d'eux en leur preſence meſmes. Si tu veux premierement compter les nuicts qu'on demeure ſeparé d'auec eux, les diuerſes occupations que les vns & les autres ont, les eſtudes ſecrets, les allees & venuës hors la ville: tu iugeras que le temps que les longs voyages font perdre, n'eſt pas fort grand. C'eſt auec l'ame qu'il faut ioüir de l'amy. Ceſte là n'eſt iamais abſente, elle void tous les iours celuy qu'elle veut voir. Par ainſi donc ie te prie eſtudie auec moy, ſouppe auec moy, pourmene-toy auec moy. Nous viurions bien à l'eſtroit, s'il y auoit rien de clos à nos penſees. Ie te voy, amy Lucilius, mieux à mon gré quand ie t'oy. Ie ſuis ſi veritablement auec toy, que ie ſuis en doubte ſi ie dois commencer de t'eſcrire non point des lettres, mais des liures.

La ſeule Philoſophie donne ce contentement & repos, dont le ſeul ſage eſt capable: &

Tel fait quartier à part, qui cherche pluſtoſt ſes plaiſirs que la tranquilité de ſon ame: &

Deſcription de la maiſon champeſtre de Vatia.

Diuers effets de la ſolitude.

Plus ſouuent on voit les amis moins on les gouſte: mais

Les cœurs des amis ne ſont iamais abſens l'vn de l'autre.

EPISTRE LVI.

Il deſcrit le bruit qui ſe fait aux bains & aux eſtuues : & que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence : & que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſmes, laquelle ne peut ſentir vn parfaict repos, qu'elle ne ſoit bien compoſee & deſchargee des vices.

Les bruits externes n'incõmodent point l'eſtude d'vn eſprit bien recueilly, ny n'offenſent les oreilles d'vne cerueille bien ferree.

IE meure, ſi le ſilence eſt ſi neceſſaire qu'on dit à celuy qui s'eſt retiré pour eſtudier. Voy quels bruits diuers ſoyẽt de tous coſtez. Ie ſuis logé ſur les eſtuues meſmes: repreſente toy toutes ſortes de voix, qui peuuent offenter les oreilles. Quand les plus robuſtes font leurs exercices, quand ils ſecoüent les mains peſantes de plõb, quand ils trauaillent, ou qu'ils contrefont ceux qui trauaillent, i'oy des gemiſſemens: Quand ils laſchent l'haleine qu'ils ont longuement retenuë, i'oy des ſifflemens & des reſpirations peſantes. Si on tombe entre les mains de quelque ſot mal appris, qui fait meſtier d'oindre les perſonnes, & qui ſe contente de ſes ſeruir, comme il feroit quelqu'vn du menu peuple, i'entends le coup de ſa main, qui frappe ſur les eſpaules, laquelle ſelon qu'il la poſe, ou plate, ou creuſe, change de ſon. Mais ſi par fortune celuy qui iette les bales graiſſees de poix pour nourrir le feu ſoubs les bains, y ſuruient, & qu'il commence à les compter, tout eſt perdu. Comptez-y auſſi celuy qui nettoye les ordures, & le larron pris ſur le faict, & celuy encor qui prend plaiſir d'oüir retentir ſa voix dans le bain. Adiouſtez pareillement à ce nombre, ceux qui ſe iettent d'vn plain ſault auec vn grand bruit dans le baignoir. Mettez en outre ceux-là, leſquels s'ils ne font autre choſe, ont aumoins la voix toute preſte, comme celuy qui tire le poil des aiſſelles, qui iette inceſſamment vne voix greſle & tremblante, pour eſtre mieux remarqué ſur tous : qui ne ſe taiſe iamais, que lors qu'il pelle les aiſſelles à quelqu'vn qu'il contraint de crier pour luy. On oyt apres vne infinité de cris des vendeurs de gaſteaux, de ſauſſices, de craquelins, & de tous les valets de roſtiſſeries, qui vendent leurs viandes chacun auec ſa propre chanſon pour eſtre mieux remarquez. O que tu aurois bien la ceruelle ferree, (diras-tu) ô que tu ſerois bien ſourd, ſi ton eſprit ne ſe troubloit point entre tant de tintamarres & de diuers cris : veu que noſtre Chryſippus tomboit preſque mort, d'oüir ordinairement les bons iours qu'on luy donnoit en le ſaluant. Quant à moy, ie te iure bien, que ie me ſoucie auſſi peu de toutes ces crieries, que des flots, ou de la cheute d'vne riuiere : encore que i'aye ouy dire qu'vn peuple fut contraint pour ceſte ſeule cauſe, d'aller rebaſtir leur ville en vn autre pays, parce qu'il ne pouuoit endurer le bruit que la cheute du Nil faiſoit. Il me ſemble que la parole deſtourne plus que les bruits. Car la parole amuſe l'eſprit, & le bruit ne fait qu'emplir & battre les oreilles. Entre les choſes qui bruyent ſans me deſtourner l'eſprit, ie mets les carroſſes, & le mareſchal, qui loüe ma boutique, le ſerrurier mon voiſin : & celuy qui demeure aupres du temple de Paix, quand il eſſaye ſes trompettes & ſes haubois, & qu'il ne chante point ſeulement, mais quand il crie le plus qu'il peut. Le bruit auſſi qu'on intermet par temps, n'importune plus que celuy qui eſt touſiours continué. Mais ie me ſuis tellement endurcy à tout cela, que ie pourrois ouyr maintenant vn Comite de gallere quand il commande auec

Bruit confus & tumultueux des eſtuues ou cabarets, pour lequel

Vn eſprit ferme & ſolide ne ſe laiſſe point diſtraire de ſes occupations, car

Il ſe roidit contre, & s'endurcit.

vne voix fort aiguë aux forçats, la façon de ramer. Car ie contrains mon eſprit à s'attendre à ſoy-meſme, & de ne ſe deſtourner point à penſer autre choſe. Qu'on face tant de bruit qu'on voudra dehors, pourueu qu'il n'y ait point de noiſe dans mon ame, pourueu que le deſir & la crainte ne ſoient point en debat, pourueu que l'auarice & la prodigalité n'ayent point de differend enſemble, & que l'vne ne face point la guerre à l'autre. Car dequoy ſert le ſilence des enuirons, ſi les paſſions de l'ame bruyent?

N'ayant aucun trouble en ſon ame.

La nuict tout repoſoit d'vn paiſible ſilence.

Cela eſt faux. Il n'y a point de ſommeil paiſible, ſi la raiſon ne l'engendre. C'eſt la nuict qui nous repreſente toutes nos faſcheries, au lieu de les chaſſer, & ne fait que changer nos ſoucis. Car les ſonges de ceux qui dorment, ſont auſſi troublez que leur eſt le iour. C'eſt vne vraye tranquillité, celle ſur laquelle vne ame bonne & ſaincte ſe peut repoſer. Regarde-moy celuy qui cherche le ſommeil dans vne large & ſpacieuſe maiſon, & comme pour garder qu'aucun bruit n'offenſe ſes oreilles toute la trouppe des ſeruiteurs fait ſilence, & demeure coye: & comme ceux qui ſe veulent approcher de ſon lict, hauſſent le pied, & le poſent doucement à terre. Certainement il ne fait que ſe tourner & virer çà & là, il ne prẽd qu'vn leger sõmeil entremeſlé de faſcheries d'eſprit: il ſe plaind d'oüir ce qu'il n'oit point. Que penſes-tu qui ſoit cauſe de cela? C'eſt vn tumulte, qui s'engendre dans ſon ame: c'eſt elle qu'il faut appaiſer, c'eſt la ſedition de l'ame qu'il faut eſteindre: laquelle tu ne dois pas eſtimer eſtre à ſon aiſe, encore que le corps ſoit couché. Le repos eſt ſouuent ſans repos. C'eſt pourquoy il ſera bon de nous eſueiller par le maniement de quelques affaires, & de nous occuper au traicté des bons arts & des ſciences, quand nous ſentirons qu'vn engourdiſſement de pareſſe (qui ne ſe peut ſouffrir elle-meſme) nous ſaiſit. Les plus grands chefs d'armees, lors qu'ils s'apperçoiuent, que les ſoldats ſe rendent deſobeyſſans, ils les font trauailler, pour les contenir en leur deuoir, & leur font entreprendre quelque voyage de guerre. Ceux qui ont des occupations, n'ont pas loiſir de ſe deſbaucher. Il eſt tres certain, qu'il n'y a rien, qui rompe plus les vices engendrez par l'oyſiueté que le trauail & l'occupation. Il ſemble aduis que le plus ſouuent nous ſommes retirez de la ville, par regret du mauuais maniement des affaires publiques, & par repentance d'auoir trop demeuré en vn lieu, où nous ne receuons que malheurs & deſplaiſirs. Et toutesfois dans ce cachot, où la crainte & la laſſitude nous a iettez, noſtre ambition ſe reuerdit. Car elle n'eſt pas perduë du tout, elle s'eſt ſeulement faſchee, elle s'eſt rebutee, voyant que ſes affaires n'alloient point à ſon ſouhait. I'en dis autant de la prodigalité, & de la folle deſpenſe, qui ſemble quelquefois s'eſtre retiree, & vient apres ſolliciter derechef ceux qui ſe ſont reſolus de viure ſobrement & ſagement, & au milieu de leur eſpargne, reprend les voluptez (qu'elle n'auoit pas du tout condamnees, mais ſeulement delaiſſees pour vn temps) auec vne force d'autant plus violente, qu'elle eſt plus couuertement cachee. Car les vices qui paroiſſent au dehors, ſont moins dangereux, & les maladies meſmes commencent à prendre guariſon, quand elles ſortent à deſcouuert, & qu'elles monſtrent leur venin. Fay donc eſtat, que l'auarice, l'ambition, & les autres mauuaiſes paſſions qui trauaillent nos ames, ſont plus pernicieuſes, quand nous feignons d'en eſtre guaris, & de les auoir perduës. Il ſemble aduis, que nous ſoyons en repos d'eſprit (mais il n'en eſt rien. Car s'il eſtoit vray, que nous y fuſſions, ſi nous

Auſſi n'y a il point de repos que celuy qui vient de la raiſon: &

Remede cõtre la faineantiſe.

Le trauail diſſipe les vices qu'engendre l'oyſiueté: &

La ſolitude oyſiue ne fait qu'embrouiller l'eſprit.

Les vices cachez ſont plus dangereux.

auions ſonné la retraicte pour nous retirer des vices, ſi nous auions en meſpris ce qui paroiſt eſtre beau par dehors, comme i'ay dict n'agueres : il n'y a rien qui nous peuſt deſtourner, il n'y a chant d'oyſeaux, ny muſique d'hommes, qui peuſt rompre nos ſainctes penſees, quand elles ſeront deſia fermes & aſſeurees. L'eſprit de celuy eſt bien leger, il ne s'eſt pas encor bien retiré dans ſoy-meſme, s'il s'eſueille au bruit du moindre accident. Il a quelque ſoin caché dans ſon ame, & quelque frayeur qui le rend ſoucieux, & comme dit noſtre Virgile:

Signe d'vne ame mal aſſeuree, &

2. Aeneid.

I'ay veu que ny les traicts, qu'on dardoit contre moy,
Ny les trouppes des Grecs ne me donnoient effroy.
Ores le moindre vent, qui bat à mon oreille,
Le moindre bruit que i'oy, tout ſoudain me reſueille,
Me tient en ceſte peine, & me fait craindre ainſi
Pour celuy que ie porte, & qui me ſuit auſſi.

Ce premier eſt ſage, & ne s'eſtonne des traicts qu'on iette contre luy, ni de la menace des armes d'vne grande trouppe d'ennemis, ni des cris d'vne ville eſmeuë de ſedition. Mais l'autre eſt vn ſot ignorant, il a peur de perdre ſes biens, il s'eſtonne au premier bruit qu'il oyt, il luy ſemble qu'vne petite voix ſoit vne grande rumeur, & le moindre mouuement luy abbat le cœur. La peſanteur de ſes richeſſes le rend ainſi craintif. Choiſi celuy que tu voudras d'entre tous ces riches qui portent force biens, qui trainent force richeſſes : tu verras qu'il eſt touſiours en crainte, & pour celles qu'il porte ſur ſoy, & pour celles, qui le ſuiuent. Croy donc que ton ame ſera bien compoſee, quand aucune crainte ne te pourra eſmouuoir: quand aucune voix ne te fera ſortir hors de toy, non pas lors meſme qu'elle te flattera, ni lors qu'elle te menacera, ni lors qu'auec vne vaine rumeur elle bruira à tes oreilles. Et quoy ? n'eſt-il pas en fin plus commode de n'oüir plus ces meſdiſances ? Ie le confeſſe. C'eſt pourquoy ie me veux retirer de ce lieu. Mais i'ay bien voulu m'eſſayer, & m'exercer en ma patience. Quel beſoin a-on de ſe laiſſer longuement tourmenter, ſi Vlyſſes a trouué pour ſes compagnons vn remede ſi facile contre les Sirenes meſmes?

D'vne paiſible & bien raſſiſe.

EPISTRE LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenans de la nature de noſtre mortalité.

Les incommoditez meſmes, & les accidens faſcheux, donnent touſiours à l'homme vertueux dequoy mediter en ſa penſee.

QVand ie voulus partir de la ville de Baia, pour m'en retourner à Naples, ie creus aſſez facilement, que nous deuions auoir tempeſte pour ne me mettre plus ſur vn nauire. Mais ie trouuay tant de bouës par tout le chemin, qu'on pouuoit bien dire que i'eſtois allé par eau. Il fallut que i'enduraſſe entierement ce iour-là toute la fatalité des lutteurs. Car apres auoir eſté bien arroſez, nous euſmes touſiours la pouſſiere dans la Grote de Naples. Il n'y a rien plus long que ceſte priſon, rien plus obſcur que ceſte entree de caue, laquelle faiſoit que nous voyõs non point

à trauers des tenebres, mais les tenebres meſmes. Et au reſte encor qu'il y euſt quelque clarté dans ce lieu, la pouſſiere, qui eſt meſmes faſcheuſe & mal plaiſante au deſcouuert, l'oſteroit. Que penſes-tu donc qu'elle doiue eſtre dans ce creux, où apres s'eſtre eſleuee comme vn tourbillon, enfermee en vn lieu, où aucun air ne reſpire, elle retombe ſur ceux qui l'ont eſleuee? Nous auons ſouffert deux grandes incommoditez contraires, en meſme chemin, en meſme iour: nous auons eſté tourmentez de la bouë, & de la pouſſiere. Toutesfois ceſte obſcurité me mit quelque belle choſe dans ma penſee. Ie ſentis comme vne grande ſecouſſe, & vn changement ſans crainte dans mon ame, que la nouueauté d'vne choſe inaccouſtumee, & l'ordure de ce lieu auoit cauſé. Ie ne parle point auec toy maintenant de moy-meſme, qui ſuis fort eſloigné, non ſeulement d'vn homme entierement parfaict, mais encor d'vn homme paſſablement appris: Ie parle de celuy ſur lequel la fortune n'a plus de pouuoir: car ceſt autre-là changeroit de couleur & de courage. Car il y a des paſſions, qu'on ne peut euiter par aucune vertu. Nature luy repreſente deuant ſes yeux, qu'il eſt mortel. Et par ainſi il ridera le front ſur la premiere triſteſſe, il tremblera de peur à vn ſoudain accident, ſa veuë ſe troublera, ſi eſtant porté au plus haut d'vne montagne, il void vn profond precipice. Ce n'eſt pas crainte: c'eſt vne paſſion naturelle, que la raiſon ne peut vaincre. C'eſt pourquoy il y a des hommes fort courageux, & tous preſts d'eſpandre leur ſang, qui ne peuuent voir le ſang d'autruy: Quelques-vns, qui ne peuuent regarder vne playe fraiſche, & quelques autres, qui s'eſuanoüiſſent ſeulement d'en toucher vne vieille, qui rend encor de l'ordure, & d'autres, qui ont peur de voir par ieu, vne eſpee nuë, & ne craignent point d'eſtre tuez. Ie ſentis donc, comme ie diſois, non pas vn eſtonnement, mais vn changement. Derechef auſſi-toſt que nous reuiſmes la clarté, vne ioye ſoudaine ſans y penſer me reprit. Ie commençay alors de dire en moy-meſme: Comme ſans raiſon nous craignons plus quelques choſes, & quelques autres moins, encores que la fin de toutes ſoit ſemblable! Car quelle difference fais-tu, que la ruine d'vne tour, ou d'vne montagne tombe ſur vne ſentinelle? tu n'y en trouueras point. Il y en a toutesfois, qui craindront plus la cheute d'vne tour, combien que toutes deux ſoient aſſez puiſſantes pour les faire mourir. Parce que la crainte apprehende plus les effects, que la cauſe qui les engendre. Tu penſes peut-eſtre, que ie vueille parler des Stoïciens, qui ont opinion que l'ame d'vn homme qui eſt eſtouffé & froiſſé ſous vne grande ruine, ne peut pas ſortir, & qu'elle ſe diſſipe incontinent, parce qu'elle n'en a peu eſchapper librement. Mais ie ne le fay point. Et ceux qui le diſent ſe trompent fort à mon aduis. Comme vne flamme ne peut eſtre ſuffoquee, parce qu'elle s'enfuit & ſe retire auec ce qui la chaſſe: comme l'air ne peut eſtre bleſſé d'vn coup, ni entrecoupé de la ſecouſſe d'vn foüet, ains ſe reſpand tout à l'entour du corps, auquel il fait place: Tout ainſi l'ame, qui eſt la choſe du monde la plus ſubtile & deliee, ne peut eſtre retenuë ni tourmentee dans le corps, mais par le moyen de ſa ſubtilité, elle eſchappe à trauers tout ce qui la preſſe: Et tout ainſi que le foudre apres qu'il a ietté ſes eſclairs, & ſaccagé à ſon aiſe dans vne maiſon, s'en reua par vn fort petit trou: pareillement l'ame, qui eſt encor plus ſubtile que le feu, paſſe & s'enfuit à trauers toute ſorte de corps. Et par ainſi il faut diſputer, ſi elle peut eſtre immortelle. Mais tien pour choſe toute certaine, que ſi elle ſuruit au corps, par conſequent elle ne pourroit perir par aucun moyen que ce fuſt, parce qu'elle ne peut perir. Car il n'y a aucune immortalité ſubiette à exception, ou condition, & n'y a rien auſſi qui puiſſe nuire à ce qui eſt eternel.

Neantmoins il rencontre des hazards qui luy font recognoiſtre qu'il eſt mortel & ſubiect à paſſion.

Refutation, par belles comparaiſons, d'vne flamme, & de l'air. &

Du foudre.

dont s'enſuit qu'elle eſt immortelle.

EPISTRE LVIII.

Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine : apres comme ceux font ſottement qui veulent reſtraindre ceſte langue pauure d'elle-meſme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon comme de celuy qu'il appelle ens, *de l'eſſence, du genre, de l'eſpece, de l'idee, pour leſquels il faut inuenter des mots nouueaux : Et que des diſputes qu'on fait ſeulement pour eſueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie.*

La langue Latine eſt defectueuſe en pluſieurs mots, & c'eſt ſottiſe de vouloir tróquer vn langage máque de ſoy, au lieu de l'amplifier.

IAmais ie n'ay mieux cogneu la pauureté, ou (à vray dire) l'indigence, que nous auons de paroles, que ie fais auiourd'huy. Mille choſes ſont ſuruenuës, comme par fortune nous parlions de Platon, auſquelles nous cherchions des noms, parce qu'elles n'en auoient point : & d'autres qui auoient perdu par noſtre delicateſſe, celuy qu'elles auoient de toute ancienneté. Mais qui pourroit trouuer bon ce deſgouſtement-là, en vne ſi grande pauureté ? Ce Cathon que les Grecs appellent, *œſtrum*, qui pique & chaſſe le beſtail, & l'eſcarte dans les foreſts, nos Latins l'appellent *Aſilus*. Tu en peux bien croire Virgile?

3. Georgic.

Et les tahons, qu'on void à grand's trouppes voler
Pres du mont de Liburne, au verd bois de Siler,
Que iadis les Romains Aſiles appelloient,
Et qu'OEſtres les Gregeois en leur langue nommoient:
Piquans, bruyans, qui font les trouppeaux eſcartez
Courir par les foreſts d'effroy eſpouuantez.

Ie penſe qu'il entendoit, que ce mot eſtoit du tout perdu. Et afin que ie ne te face point plus longuement attendre, il y auoit quelques mots ſimples en vſage, comme quand ils diſoient, *cernere ferro inter ſe*, c'eſt à dire, battre entr'eux leurs querelles par armes. Le meſme Virgile te prouuera cela:

Æneid. 12.

Meſme le Roy Latin
S'eſtonne grandement, que ces deux hommes nez
En pays eſtrangers, en lieux ſi eſloignez,
D'vn bout du monde à l'autre, ayent peu s'aſſembler,
Et leur noiſe & querelle ainſi battre par fer.

Ce que nous diſons maintenant, *decernere*, c'eſt à dire debattre : l'vſage de ce mot ſimple en eſt perdu. Les anciens pareillement diſoient *ſi iuſſo*, c'eſt à dire, *ſi inſſero*: qui ſignifie, ſi ie le commande. Ie ne veux pas que tu me croyes de cela : Virgile en eſt fidele teſmoin,

Aeneid. 11.

Le reſte des ſoldats
Que ie commanderay, vienne apres aux combats.

Ie ne taſche point par la diligence,dont i'vſe maintenant,à te monſtrer combien i'ay perdu de temps apres les Grammairiens, mais à te faire cognoiſtre combien de mots qu'on lit dans Ennius,& Attius,ſe trouuent auiourd'huy roüillez & moiſis:veu que de Virgile meſmes, dans lequel nous roüillons tous les iours, nous en auons deſia perdu quelques-vns. Que veut dire (demanderas-tu) ceſt auant-ieu ? à quoy tend-il ? Ie ne te le veux pas taire. Ie voudrois bien ſans offenſer tes oreilles, pouuoir dire, eſſence:ſinon ie le diray encor qu'il te doiue faſcher. Ciceron eſt autheur aſſez ſuffiſant à mon aduis, de ce mot. Si tu en veux vn plus recent, i'ay Fabianus hõme eloquent,qui parle treſbien,& qui a le langage ſi net, & ſi affeté, que quelquesfois i'en ſuis degouſté. Que ferois-ie donc,amy Lucilius?comment dirois-ie ce mot Grec οὐσία,c'eſt à dire eſſence, choſe ſi neceſſaire, contenant la nature, & le fondement de toutes choſes?Ie te prie donc permettre que i'vſe de ce mot. Toutesfois ie n'vſeray de la liberté que tu me donneras,que le moins que ie pourray.Et peut-eſtre me contenteray-ie de la ſeule permiſſion. Mais dequoy me ſeruira la grace que tu me fais,veu que ie ne puis en aucune façon exprimer en Latin ce mot, qui eſt cauſe que i'aye dit des iniures à noſtre langue ? Tu accuſeras encor d'auantage la pauureté des Romains,quand tu ſçauras qu'il y a vne ſyllabe, que ie ne puis tourner.Demandes-tu quelle c'eſt οὐσία,c'eſt à dire ce qui eſt.Il te ſemblera que ie ſuis homme d'vn fort rude eſprit, & qu'il eſt fort aiſé de le faire, qu'on le peut tourner en ceſte façon,& dire, *quod eſt*,ce qui eſt.Mais il y a grande difference. Car ie ſuis contrainct de mettre vn verbe pour vn nõ.Et s'il eſt beſoin d'y en donner vn,ie diray, *quod eſt*, ce qui eſt. Vn mien amy homme de grand ſçauoir nous diſcouroit auiourd'huy,que Platon donnoit ſix ſignifications à ce mot. Ie te les expliqueray toutes ſix, apres que ie t'auray monſtré,qu'il y a quelque genre. Car premierement il nous faut chercher ce genre duquel dependent toutes les autres eſpeces, duquel naiſſent toutes les differences & diuiſions,& ſous lequel tout eſt cõprins. Or nous le trouuerons,ſi nous commençons de lire tout à rebours. Car par ce moyen nous paruiendrons au premier. L'homme eſt vne eſpece, comme dit Ariſtote : le cheual eſt vne eſpece, le chien eſt vne eſpece.Il faut donc chercher quelque commun lien qui embraſſe toutes ces choſes,& qui les comprenne ſous ſoy. Que ſera donc cela? l'animal. L'animal doncques a commencé d'eſtre le genre de tout ce que ie diſois maintenant, de l'homme, du cheual,& du chien. Mais il y a quelques choſes qui ont ame,& ne ſont point animaux.Car il eſt certain,que les ſemẽces, & les arbres ont ame.C'eſt pourquoy nous diſons qu'ils viuent, & qu'ils meurent.Les animaux doncques tiendront le plus haut lieu: parce que les animaux ſont ſous ceſte forme & les ſemences auſſi. Mais il y a quelques choſes , pareillement qui n'ont point d'ame, comme les rochers. Il y a donc encor quelque choſe plus haute,& plus grãde, c'eſt à ſçauoir le corps. Ie le diuiſeray ainſi, & diray que tous corps ont ame ou n'ont point d'ame. Et apres tout cela,il y a encor quelque choſe plus haute, que le corps.Car nous diſons qu'il y a quelques choſes corporelles,& quelques autres incorporelles.Qu'eſt-ce doncques qu'il y aura, d'où cela depende ? C'eſt cela à quoy nous auons donné cy-deſſus vn nõ aſſez mal propre:Ce qui eſt. Car nous le pourrons ainſi departir en eſpeces,en diſant:Ce qui eſt,ou il eſt corporel,ou il eſt incorporel. Voila donc ce premier genre,& le plus haut, & ſi ie dois parler ainſi, le general. Tous les autres,à vray dire,ſont bien genres, mais ils ſont ſpeciaux:Comme l'homme eſt bien vn genre : car il contient ſous ſoy les eſpeces des nations , les Grecs,les Romains,les Parthes:& des couleurs, les blancs,les noirs, les rouſſeaux: Il a encor les particuliers,Caton,Ciceron, Lucrece. A ceſte cauſe quãd il contient

Preuue de la diſette d'icelle langue, &

Abondance de la Grecque.

Termes philoſophiques expoſez.

pluſieurs choſes ſous ſoy, il prend le nom de genre. Et quand il eſt contenu ſous quelque autre, on l'appelle eſpece. Mais ce genre qui eſt general, n'a rien qui ſoit par deſſus luy. C'eſt le commencement de toutes choſes. Tout ce qui eſt, eſt au deſſous de luy. Les Stoïciens ont voulu mettre au deſſus de ceſtuy-là, vn autre genre encor plus principal, duquel ie parleray tout maintenant: mais que i'aye auparauant monſtré, que ce genre duquel i'ay parlé, doit à bon droit eſtre mis le premier, puis qu'il peut cõprendre toutes choſes. Ie diuiſe ce qui eſt en ſes eſpeces, ſçauoir eſt en corporelles, & incorporelles. Il n'y a point de tiers. Mais comment feray-ie diuiſion des corps? Il faut dire qu'ils ont ame ou qu'ils n'en ont point. En apres comment eſt-ce que ie feray diuiſion des choſes animees? Ie diray que les vnes ont entendement, & les autres n'ont qu'ame: ou bien ainſi: Quelques vnes ſont impetueuſes, ou cheminent, ou paſſent: quelques autres, ſont attachees à la terre, ſe nourriſſent & prennent accroiſſement par les racines. Derechef en quelles eſpeces dois-ie repartir les animaux; où ils ſont mortels, où ils ſont immortels. Il y a des Stoïciens auſquels il ſemble, que le premier genre.* Mais ie diray apres pourquoy ils le penſent ainſi. Il y a (diſent-ils) en la nature quelques choſes qui ſont, & quelques choſes qui ne ſont point: & que nature comprend les choſes qui ne ſont point, & ſe preſentent en noſtre entendement: Comme ſont les Centaures, les Geants, & toute autre choſe, qui eſtant formee par vne fauſſe imagination, commence d'auoir quelque image, encore qu'elle n'ait point de ſubſtance. Ie reuiens maintenant à ce que ie t'ay promis, ſçauoir eſt, comme Platon a diuiſé toutes choſes, qui ſont en ſix façons. Ce premier qui eſt, on ne le peut comprendre, ny par la veuë, ny par l'attouchement, ny par aucun autre ſens. Ce qui eſt general n'eſt qu'en l'imagination. Comme l'homme en general, ne ſe void point par les yeux: mais ſi fait bien l'homme particulier, comme Ciceron & Platon. L'animal ne ſe void point, mais ſe comprend par l'entendement: on void toutesfois ſon eſpece, vn cheual, & vn chien. Des choſes qui ſont, Platon met pour le ſecond genre, ſçauoir eſt celuy qu'il appelle eminent, & qui ſurpaſſe. Il dit que ceſtuy-là eſt par excellence. Comme, poëte, eſt vn nom commun: & tous ceux qui font des vers s'appellent ainſi. Mais deſia entre les Grecs ce mot n'en ſignifie qu'vn. Et quand tu oyras dire, le poëte, tu dois entendre que c'eſt Homere. Qu'eſt-ce donc ce que tu veux dire? C'eſt Dieu qui eſt le plus grand, & le plus puiſſant de toutes autres choſes. Le troiſieſme genre eſt des choſes qui ſont proprement: elles ſont ſans nombre, mais elles ſont auſſi hors de noſtre veuë. Me demandes-tu qu'eſt ce là? C'eſt la propre meſnagerie & les meubles de Platon. Il les appelle Idées, ſur leſquelles toutes choſes ſont formees. Elles ſont immortelles, immuables, inuiolables. Oy ie te prie, qu'eſt-ce qu'Idee: elle eſt vn patron & vn moule eternel des choſes qui ſe font par nature. Ie te veux interpreter encor ceſte definition, afin que la choſe te ſoit plus claire. I'ay volonté de faire ton pourtraict: tu es le patron de ma peinture, duquel mon entendement prendra les traicts qu'il mettrá ſur ſõ ouurage. Par ainſi ceſte face qui m'inſtruit, & m'enſeigne, de laquelle ie prens le pourtraict, c'eſt l'Idee. La Nature donc mere de toutes choſes a vne infinité de ces patrons, comme d'hommes, de poiſſons, & d'arbres ſur leſquels eſt pourtraict tout ce qu'elle doit faire. Le quatrieſme lieu eſt donné à l'image. Mais il faut, que tu ſois bien ſoigneux, d'entendre que c'eſt que l'image, & que tu reiectes ſur Platon, & non point ſur moy, la difficulté de ces choſes. Toutesfois il n'y á rien de ſubtil, qui ne ſoit accompagné de difficulté. I'ay vſé n'agueres de la comparaiſon de l'image que faiſoit vn peinctre. Quand il vouloit par ſes couleurs au vif repreſenter Virgile, il le regardoit: La face de Virgile eſtoit l'Idee, &

Doctrine des Stoïques quant aux genres & eſpeces des choſes: &

*M. A. Muret penſe que quelques mots faillent icy.

De Platon touchant la diuiſion d'icelles. 1.

2.

Rien n'eſt, que dieu, à parler proprement. 3.

Idees Platoniques, &

Les formes ou patrons tirez d'icelles. 4

le patron de l'ouurage qu'il vouloit faire. Or ce que le peinctre a tiré de ce viſage, & ce qu'il a peinct ſur ſon tableau, eſt ἰδέα, c'eſt à dire l'image. Demandes-tu quelle difference il y a? l'vn eſt le patron, & l'autre eſt la figure tiree du patron, & miſe ſur l'ouurage. L'vne eſt celle que le peintre imite, & l'autre eſt celle qu'il fait. Vne ſtatuë qui repreſente vn homme, a quelque face, c'eſt ἰδέα, qui vaut à dire l'image: Le patron meſme auſſi a quelque face, ſur laquelle l'ouurier, en la regardant, a formé ſon image: & c'eſt l'Idee. Demandes-tu encor vne autre diſtinction? ἰδέα, c'eſt à dire l'image eſt l'ouurage qui eſt faict: & l'Idee eſt hors de l'ouurage: & n'eſt point ſeulement hors de l'ouurage, ains elle eſt auparauant que l'ouurage. Le cinquieſme genre, eſt des choſes qui ſont communément: & celles-là commencent à nous appartenir. C'eſt là, où tout eſt, & hommes, & beſtes, & toutes autres choſes. Le ſixieſme genre eſt des choſes, qui ſemblent eſtre, comme le vuide, & le temps. Platon ne met en ce compte rien de ce que nous voyons & touchons, parce qu'il penſe veritablement, & proprement que cela eſt: parce qu'elles coulent & paſſent, & ſont: mais c'eſt par le moyen d'vne diminution, ou adiouſtement continuel. Il n'y a pas-vn de nous, qui ſoit en ſa vieilleſſe, ce qu'il eſtoit en ſon ieune âge. Pas-vn n'eſt au matin, ce qu'il eſtoit le ſoir auparauant. Nos corps ſont roulez, & rauis comme les riuieres. Tout ce que tu vois court auec la courſe du temps. Rien ne demeure de ce que nous voyons. Moy meſmes pendant que ie dis que les choſes ſe changent, ie me ſuis changé. C'eſt ce que diſt Heracletus, nous ne deſcendõs iamais deux fois dans vne meſme riuiere. Le meſme nom de la riuiere demeure bien, mais l'eau s'eſt eſcoulee. Cela ſe cognoiſt mieux en vne riuiere, qu'en vn homme. Si eſt-ce toutesfois qu'vne courſe, qui n'eſt pas moins legere, nous emporte. C'eſt pourquoy ie m'eſmerueille de noſtre folie, que nous puiſſions aimer ſi fort ce corps, qui eſt vne choſe ſi ſubiecte à la fuitte, & que no⁹ ayõs crainte de mourir quelque iour veu que chaſque moment eſt vne mort du premier eſtat, auquel nous eſtions. Veux tu craindre que ſe qui ſe fait à toute heure, ne ſe face quelquesfois? I'ay parlé de l'homme, qui eſt vne matiere caduque & periſſable, & ſubiecte à tous accidens de fortune: Mais le monde auſſi, encor qu'il ſoit eternel, inuincible, il eſt ſubiect aux changemens, & ne demeure pas en meſme eſtat. Car iaçoit qu'il ait encor tout ce qu'il a eu iamais, il l'a neantmoins autrement qu'il ne l'auoit, & change ſon ordre. Dequoy (diras-tu) me ſeruira ceſte ſubtilité? ſi tu me le demandes, ie te reſpondray, de rien. Mais cõme ce graueur apres auoir tenu ſes yeux ſur ſon ouurage, ſi lõguement qu'ils en ſont laſſez, les relaſche, & les retire, ou comme on a accouſtumé de dire, les repaiſt: Pareillemẽt nous deuons recréer aucunefois noſtre eſprit, & luy donner quelque paſſe-temps pour le reſioüir: pourueu que ces paſſe-temps ſoyent quelques ouurages. Parmy leſquels, ſi tu y prens bien garde, tu trouueras quelque choſe qui te pourra eſtre ſalutaire. C'eſt cela, Lucilius mon amy, que i'ay accouſtumé de faire: En toutes choſes que ie m'occupe, encor qu'elles ſoient fort eſloignees de la Philoſõphie, ie taſche d'en tirer quelque profit duquel ie me puiſſe reſſentir. Mais quelle vtilité puis-ie prendre de ce diſcours que ie traittois maintenant, ſi eſloigné de la reformation des mœurs? Par quel moyen eſt-ce que les Idees de Platon me pourroient faire meilleur que ie ne ſuis? Que pourrois-ie tirer d'elles qui puiſſe retrancher mes voluptez? A tout le moins i'apprendray que Platõ nie que rien de ce qui ſert à nos ſenſualitez, qui nous y eſchauffe & nous y prouoque, ſoit du nombre des choſes, qui veritablement ſont. Ces choſes donc ne ſont que par imagination, & portent quelque apparence pour vn temps. Il n'y a rien en elles qui ſoit ferme & aſſeuré. Et toutesfois nous les deſirons comme ſi elles

Opinion de Platon touchant les choſes viſibles & ſenſibles.

Leſquelles ſont, mais ne demeurent point en vn eſtre.

Chaſque moment eſt la mort du precedent.

Le monde meſmes eſt ſubiect aux changemẽs.

Quel profit on tire de ces diſputes, pour l'inſtruction.

Puis qu'il n'y a rien de ferme en ce mon-

de, eſleuons nos cœurs aux choſes eternelles.

deuoient touſiours durer, & touſiours demeurer auec nous. Nous ſommes laſches & foibles, & nous arreſtons par temps en chemin. Iettons noſtre ame ſur les choſes eternelles, admirons les formes de toutes choſes qui volent en haut : & comme Dieu ſe pourmenant parmy elles, & pouruoyant à tout, conſerue contre la mort, ce qu'il n'a peu faire immortel, parce que la matiere l'empeſchoit : & comme il ſurmonte par raiſon les vices du corps. Car toutes choſes demeurent, non parce qu'elles ſont eternelles, mais parce qu'elles ſont defenduës par le ſoin de ce gouuerneur. Les immortelles n'ont point beſoin de defendeur. L'ouurier qui les a faictes les conſerue, ſurmontant par ſa vertu la fragilité de la matiere. Meſpriſons toutes ces choſes, qui ne ſont pas ſi precieuſes, qu'on ait bien mis en doute, ſi elles ſont. Penſons auſſi par meſme moyen, que ſi la prouidence affranchit & garde ce monde (qui n'eſt pas moins mortel que nous ſommes) de tous perils & dangers: que nous pouuons pareillement par noſtre prouidence allonger vn peu le temps, & la vie à ce petit corps, ſi nous pouuons arreſter & gouuerner les voluptez, par le moyen deſquelles la plus grande partie des hommes ſe perd. Plato meſme par vn ſage gouuernement eſt paruenu à ſa vieilleſſe. Il auoit le corps puiſſant, & robuſte, de ſorte qu'on luy donna ce nom parce qu'il auoit la poitrine fort large : mais les voyages ſur mer, & les dangers qu'il auoit paſſez, luy auoient de beaucoup diminué ſes forces : Toutesfois la ſobrieté, & la meſure de ce qui retranche la voracité, & le ſoin qu'il auoit de ſe contregarder, le conduirent à vne longue vieilleſſe, encor que pluſieurs cauſes luy donnaſſent empeſchement. Car tu ſçais (comme ie penſe) qu'il aduint à Plato par le moyen de ſon bon gouuernement, qu'apres auoir iuſtement veſcu quatre vingts & vn an entiers, ſans qu'il s'en falluſt rien, il mourut au meſme iour qu'il eſtoit nay. C'eſt pourquoy quelques deuins, qui par fortune eſtoient lors dans la ville d'Athenes, luy firent vn ſacrifice apres ſa mort eſtimans que ſa nature fuſt plus excellente que celle des autres hommes, parce qu'il auoit iuſtement atta int le nombre le plus parfaict de la vie, que neuf fois neuf accompliſſent. Ie ne doute point qu'il n'euſt bien voulu voir retranché quelque peu de iours de ce compte, & ſe paſſer de ce ſacrifice. La ſobrieté peut allonger la vieilleſſe: laquelle, comme à mon aduis il ne faut point deſirer, auſſi ne la doit-on pas refuſer. C'eſt choſe qui peut apporter vn grand contentement, d'eſtre auec ſoy, le plus long temps qu'on pourra, & meſmement quand quelqu'vn par ſon moyen, s'eſt rendu digne de iouïr de ſoy-meſme. C'eſt pourquoy nous donnerons noſtre iugement ſur ce point, ſi on ſe doit faſcher de l'arriere ſaiſon de la vieilleſſe, & n'attendre pas ſa fin, mais l'aduancer de ſes propres mains. Celuy s'approche fort de la nature d'vn coüard, qui attent laſchement le dernier iour de ſa vie: comme celuy ſeroit eſtimé vn grand yurongne, lequel apres auoir beu tout le vin du tonneau, voudroit encor apres aualler la lie. Toutesfois nous voulons diſputer pl⁹ auant, ſi la derniere partie de noſtre aage eſt la lie de noſtre vie : ou ſi c'eſt la choſe la plus pure, & la plus liquide de noſtre aage. Pourueu que l'ame ne ſoit aucunement affoiblie, & que les ſens ſoient encor bien entiers pour la ſeruir, & que le corps ne ſoit point deſtitué de ſes forces, & demy-mort auant le temps: Car il y a beaucoup à dire entre vouloir allonger ſa vie, ou ſa mort. Mais ſi le corps eſt tellement inutile, qu'il ne puiſſe plus faire ſes functions, pourquoy ne tireroit-on de priſon vne ame qui ne fait qu'y languir, & parauenture vaudroit-il mieux le faire pluſtoſt qu'on ne doit: parce que, peut-eſtre, quand on le deura faire, on n'aura pas le pouuoir, & qu'il y a plus de danger de mal viure que de mourir bien-toſt. Celuy eſt fol, qui au prix de la perte d'vn peu de temps, ne veut rachepter le hazard d'vn grand inconue-

Meſpriſons les choſes deſquelles on reuoque en doute l'eſtre.

Gouuernons bien le cours de noſtre vie, ſoit bref ou long.

A l'exemple de Platon, duquel la ſobrieté & bon regime, le fit eſtimer auoir quelque choſe par deſſus l'ordinaire des autres.

Quel plaiſir apporte la longue vie, & ſi l'on ſe doit aduancer la fin d'icelle.

Paradoxe Stoïque, repugnant à plus ſaincte doctrine.

nient. Il ſe trouue peu de perſonnes qu'vne fort longue vieilleſſe ait conduite iuſqu'à la mort ſans auoir ſenti quelque malheur. Et pluſieurs ont paſſé toute leur vie pareſſeuſement ſans rien faire. Mais pourquoy eſtimerois-tu qu'il fuſt plus cruel de perdre quelque partie de la vie, qui doit auſſi prendre fin? Ne te faſche point d'entendre ce que ie dis, comme ſi ceſte ſentence deuoit eſtre prononcee contre toy: mais fay iugement de ce que ie dis. Ie n'abandonneray point ma vieilleſſe ſi elle me reſerue tout entier pour moy. Ie dis entier de ceſte partie, qui eſt la meilleure: Mais ſi elle a commencé de me troubler l'entendement, & d'en ruiner quelque partie, ou ſi elle ne m'a point laiſſé la vie, mais ſeulement l'ame: ie ſortiray hors de ceſte maiſon ruineuſe & pourrie. Ie ne fuiray point vne maladie par le remede de la mort, pourueu qu'elle ſe puiſſe guarir, & qu'elle n'apporte point de dommage à l'ame: Ie ne me tueray point moy-meſme, pour mettre fin à ma douleur: car c'eſt eſtre vaincu que de mourir ainſi. Toutesfois ſi ie cognoiſſois qu'il me la falluſt endurer tout le reſte de ma vie, ie ſortiray, non point pour la douleur, mais parce qu'elle me donneroit empeſchement à faire toutes choſes, pour leſquelles on deſire de viure. L'homme eſt bien laſche, & de peu de cœur, qui meurt pour fuir à la douleur. Il eſt bien fol auſſi s'il vit pour ne ſentir que douleur. Mais ie ſuis allé trop loin. D'auantage il y a encor de la matiere, qu'on ne pourroit acheuer d'vn iour. Or commẽt pourroit celuy mettre fin à ſa vie, qui ne la peut pas mettre à vne lettre? Adieu donc: car tu liras plus volontiers ces derniers mots, que ces autres diſcours qui ne parlent que de la mort.

Plaiſante fin pour recreer l'eſprit eſmeu par le paradoxe precedent.

EPISTRE LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius, il apprend comme par occaſion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoïques. Il eſcript le plaiſir & contentement qu'il a pris de ceſte lettre: Quelle eſt la vie du ſage: Du iugement ſeuere que chacun doit faire de ſoy, & de ne croire point les flatteurs.

I'Ay leu ta lettre auec vne grande volupté. Permets ie te prie, que i'vſe de paroles communes à tout le monde, ſans le reuoquer à la ſignification que les Stoïciens leur donnent. Nous croyons que la volupté eſt vn vice. Pren le cas qu'elle le ſoit: Toutesfois nous auons accouſtumé d'vſer de ce mot, pour monſtrer vne affection de ioye dans noſtre ame. Ie ſçay bien (dis-ie) que la volupté, (ſi nous voulons que nos paroles viſent à noſtre blanc) eſt vne choſe infame, & que la ioye ne peut aduenir qu'à l'hõme ſage: Car la ioye eſt vn eſleuemẽt de l'ame, qui ſe fie de ſes propres biens, & de ſes propres forces. Toutesfois nous parlons vulgairement ainſi, & diſõs que nous auons ſenti vne grande ioye du conſulat de ceſtuy-cy, ou de ſes nopces, ou de l'enfantemẽt de noſtre fẽme. Ce qui n'eſt pas vne ſi certaine ioye, que ce ne ſoit le plus ſouuent vn cõmencement de triſteſſe. Mais la vraye ioye a vn bien, qui l'accompagne touſiours: c'eſt qu'elle ne prend iamais fin, & qu'elle ne ſe trouue iamais en ſon contraire. Par ainſi quand noſtre Virgile dit: & les mauuaiſes ioyes de l'ame: il parle egalement, mais non pas proprement. Car il n'y a mal aucun qui porte ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & a fort biẽ exprimé ce qu'il vouloit dire: Car il a ſignifié les hõmes qui ſe reſioüiſſent de leur malheur. Toutesfois ie n'auois pas dit ſans raiſõ, que i'auois leu ta lettre auec vne grãde volupté. Car encore qu'vn

Differences que les Stoïques mettent entre ioye & volupté.

Que c'eſt que volupté & ioye à eux.

6. Æneid.

homme ignorant ſe reſioüiſſe auec vne iuſte occaſion: ſi eſt-ce que i'appelle ceſte affection, qu'il ne peut retenir, & qui ſe iettera bien toſt ſur autres diuers ſubiets, ie l'appelle, dis-ie, volupté, cõceuë par opinion d'vn faux bien, cõduite ſans meſure & ſans diſcretion. Mais pour reuenir à mon propos, oy ie te prie ce qui m'a pleu dans ta lettre. Tu as les paroles à ton cõmandement, ton diſcours ne te tranſporte point, & ne te traine pas plus loin que tu ne veux. Il y en a pluſieurs qui ſont attirez par la beauté de quelque parole, qui leur plaira, à eſcrire plus qu'ilsn'auoiẽt propoſé: mais cela ne t'aduient point. Tout y eſt bien arrangé, & bien accommodé au ſubiet. Tu parles tãt qu'il te plaiſt, & ſignifies encor plus que tu ne parles. C'eſt ſigne de quelque autre choſe plus grande. En outre, il appert que ton eſprit n'a rien de ſuperflu, riẽ d'orgueilleux. Ie trouue toutesfois des metaphores, qui ne ſont ny trop hardies, ny deſpourueuës de beauté & qui ont deſia fait preuue de leur bõne grace. I'y trouue des comparaiſons, deſquelles s'il y a qu'elqu'vn qui nous vueille interdire l'vſage, & les permettre ſeulement aux Poëtes, il me ſemble qu'il n'a leu aucun des anciẽs autheurs, dans leſquels on ne recherchoit point encores vn langage pour gagner la faueur du peuple. Ceux qui parloient ſimplement, & pour nous faire entendre ſeulemẽt ce qu'ils vouloiẽt dire, eſtoient plẽins de paraboles & ſimilitudes: leſquelles à mon aduis eſtoient neceſſaires, nõ point pour la meſme raiſõ, que les Poëtes auoiẽt d'en vſer, mais pour aider la foibleſſe de noſtre eſprit, & pour repreſenter comme à l'œil au diſciple & à l'auditeur ce qu'ils diſoient. Comme voicy, quand ie lis entre autres, Sextius, homme vehemẽt & ſubtil, philoſophant d'vn langage Grec à la façon Romaine: ie prens grand plaiſir de voir la ſimilitude & comparaiſon dont il vſe: qu'vne armee, qui craint d'eſtre aſſaillie: par l'ennemy, marche en ordonnance quartee de tous coſtez, pour eſtre plus preſte au combat. Le ſage, dit-il, doit faire le ſemblable: Il doit deſplier ſes vertus de tous coſtez, afin que s'il y a quelque danger qui le menace, ſon ſecours ſoit tout preſt, & que sãs aucun deſordre il obeïſſe à ſon gouuernemt. Ce que nous voyons aduenir aux armees, que les grands Capitaines ſçauent ranger, où toutes les troupes ſont ſi bien à poinct diſpoſees, qu'elles entendent l'vne & l'autre en meſme temps le cõmandement de leur chef, & que le ſigne eſt ouy auſſi-toſt, parmy les trouppes de l'infanterie, que de la cauallerie. Mais Sextius dit, que cela nous eſt de beaucoup plus neceſſaire, qu'aux gens de guerre: Car ceux-là ont eu ſouuent peur de l'ennemy ſans cauſe, & le chemin qu'ils craignoiẽt d'auantage, leur eſtoit le plus aſſeuré. La follie n'a rien qui ſoit exempt de crainte. Elle craint autant d'enhaut que d'embas. Elle a peur d'vn quartier & d'autre. Il y a des dangers qui luy viennent au deuant, & qui la ſuiuent derriere. Elle s'effraye de toutes choſes. Elle n'eſt iamais en defẽſe, & ſon ſecours meſmes luy fait peur. Mais le ſage qui eſt armé, & aduiſé contre toutes fortunes & violẽces, encor que la pauureté, la miſere, l'ignominie, & la douleur, luy facent vne charge, il ne reculera iamais. Il marchera ſans aucune peur contre ſes maux, & au milieu d'iceux. Pluſieurs choſes nous tiennẽt liez & attachez, pluſieurs autres nous oſtẽt les forces: no⁹ auõs ſi longuement croupi dans les vices, qu'il eſt bien difficile de nous en nettoyer. Car nous n'en ſommes pas ſeulement ſoüillez, nous en ſommes entierement empoiſonnez. Et afin que d'vne cõparaiſon nous ne paſſions à l'autre, ie demanderay (ce que i'ay ſouuent cõſideré en moy-meſme) pourquoy c'eſt que la folie nous tient ſi opiniaſtrement attachez? C'eſt en premier lieu, parce que nous ne la repouſſons point vertueuſement, & que nous ne voulons pas auec toutes nos forces chercher noſtre guariſon. En apres nous ne dõnons point aſſez de creance à ce qui a eſté trouué par

Quel eſt le contentemẽt qu'on peut receuoir des lettres d'vn amy.

Les figures y ont bonne grace.

Et les comparaiſons y ſont loüables.

Vn langage figuré & poli a beaucoup d'efficace.

Le fol n'eſt iamais exempt de crainte, mais

Le ſage, quoy qu'aſſailli de toutes parts, ne branſle iamais.

Pourquoy l'on ne peut deuenir ſage.

&

les hommes ſages, & que nous ne le receuõs pas auec vne poitrine ouuerte, & paſſons, trop legerement ſur vne choſe de grand' importance. Mais comment pourroit vn homme apprendre autant qu'il ſeroit beſoin contre les vices, s'il n'apprend qu'autant de temps qu'il luy en reſte, apres celuy qu'il a employé aux vices? Il n'y a pas vn de nous, qui vueille deſcendre iuſqu'au plus profond: nous ne cueillons que ce qui eſt au deſſus. C'eſt trop d'auoir eſté occupé, d'auoir donné vn fort peu de temps à la Philoſophie. Mais ce qui nous empeſche le plus, c'eſt que nous nous plaiſons trop toſt à nous meſmes. Si nous trouuons quelqu'vn qui nous appelle gens de bien, ſages & ſaincts, nous le croyons. Nous ne ſommes pas contens d'vne mediocre loüange. Tout ce qu'vn flatteur impudent dira de nous ſans honte, nous le receuons comme ſi cela nous eſtoit deu: nous conſentons à ceux qui diſent que nous ſommes fort ſages, & fort bons, encor que nous ſçachions bien, qu'ils ont accouſtumé de mentir. Nous nous flattons ſi auant, que nous voulons eſtre loüez pour des choſes du tout contraires à ce que nous faiſons. Il y a tel qui oit que ceux meſmes qu'il enuoye au ſupplice, l'appellent doux & clement, liberal en ſes larrecins & pilleries, ſobre & temperé en ſes yurongneries & paillardiſes. D'où il aduient, que nous ne voulons faire aucun changement en nous, parce que nous penſons eſtre gens de bien. Alexandre lors qu'il couroit par toute l'Indie, & qu'il ſaccageoit par guerre, iuſques aux nations meſmes qui n'eſtoient gueres cognuës de leurs voiſins, faiſant le tour des murailles d'vne ville qu'il tenoit aſſiegee, pour recognoiſtre de quel coſté elle ſeroit plus foible, & ſe trouuant bleſſé d'vn coup de fleſche, il demeura longuement à cheual, & continua ſon entrepriſe. Mais apres que le ſang fut eſtanché, & que la douleur de la playe, qui eſtoit deſia ſeche, commença de croiſtre, & le genoüil qu'il auoit porté pendu à l'arçon du cheual, à s'engourdir peu à peu: il fut contraint de ſe retirer, & de dire, Tout le monde iure que ie ſuis fils de Iupiter, mais ceſte playe crie à haute voix que ie ſuis homme. Nous deuons faire le ſemblable: apres que chacun de nous, à force de flatterie ſera deuenu fol, diſons: Vous dites que ie ſuis ſage, mais ie cognoy combien de choſes inutiles ie ſouhaitte, combien i'en deſire, qui me nuiroient. Ie ne cognois pas ſeulement (ce que toutesfois les beſtes brutes cognoiſſent quand elles ſont ſaoules) combien ie dois boire, combien ie dois manger. Ie ne ſçay pas encor la meſure de ce que ie contiens. Ie t'apprendray maintenant à quoy tu pourras cognoiſtre que tu n'es pas ſage. Celuy ſe peut dire ſage, qui ſe void plein de contentement, de ioye, & de repos d'eſprit, & qui ne ſentant aucune paſſion, vit au pair auec les Dieux. Pren donc conſeil auec toy meſme: & ſi tu ne ſens iamais aucune triſteſſe, ſi aucune eſperance des biens que tu attends n'importune ton ame, & ſi les nuicts & les iours ton eſprit ioüiſt d'vn repos eſgal & aſſeuré, s'il eſt content en ſoy-meſme, tu es paruenu au comble du bien que l'homme peut deſirer. Mais ſi tu recherches encor toutes ſortes de voluptez, & deçà & delà: fais eſtat que tu es autant eſloigné de la ſageſſe, comme tu le ſeras de la ioye & du contentement. Tu as bien enuie d'y paruenir, mais tu te trompes, ſi tu penſe y pouuoir arriuer par le moyen des richeſſes. Cherches-tu la ioye entre les honneurs, c'eſt à dire, entre les ſoucis? Ces choſes que tu deſires ainſi, & que tu penſes te deuoir apporter plaiſir & contentement, ne ſont qu'oc-

Le plus grand mal eſt que

Nous nous flattons par trop.

Exemple pour apprẽdre à chacun à cognoiſtre ſa cõdition.

Comment chacun ſe doit cenſurer ſoy-meſme. &

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſage.

caſions de triſteſſes. Tous ceux là, di-ie, ne pẽſent qu'à trouuer la ioye & le plaiſir: mais ils ne ſçauent pas le moyen d'acquerir vn grand & perdurable contentement. L'vn le pred des banquets, & des folles deſpentes : l'autre de l'ambition & d'vne grande troupe de vaſſaux, qui le ſuiuent & l'enuironnent : l'vn des faueurs de ſ'amie : l'autre d'vne vaine oſtentation de l'eſtude des arts liberaux, & des ſciences qui ne luy portent aucune guariſon. Tous ceux là ſont abuſez d'vn plaiſir trompeur, qui ne dure guere, comme l'yurongnerie, laquelle donne quelque ioyeuſe follie pour vne heure, & ſe void apres ſuyuie d'vne fort longue repentance: Ou comme l'honneur d'vn applaudiſſement, & d'vne acclamation fauorable du peuple, qui a eſté acquis, & finira auec beaucoup de peine. Il te faut donc penſer cecy, que l'effect de la ſageſſe, eſt vne ioye touſiours eſgale. L'ame de l'homme ſage eſt telle & ſemblable, que l'eſtat & le viſage du monde par deſſus le ciel de la Lune, l'air y eſt touſiours ſerein. Voila pourquoy tu dois deſirer d'eſtre ſage : car le ſage n'eſt iamais ſans ioye. Ce contentement ne peut naiſtre, que de la conſcience des vertus. Aucun ne ſe peut reſiouir, que l'homme conſtant, iuſte & temperé. Et quoy donc, diras tu ? les fols & les meſchans ne ſe reſiouiſſent-ils iamais Nenny, non plus que les lions de la proye qu'ils ont trouuee. Quand ils ſont las & ſaouls du vin, & de toutes autres plaiſirs : quand la nuict, qu'ils paſſent entierement à boire, leur eſt encor courte : quand on a mis dans vn petit corps plus de voluptez qu'il n'en peut contenir, & qu'il a commencé de les rendre, & de les ietter dehors: c'eſt lors qu'ils ſe mettent à crier ce vers de Virgile :

Folie eſtrãge de ceux qui cherchent du contentement par voyes obliques.

Quel eſt l'effect de la ſageſſe, & à quoy reſemble le Sage. &

Quelle eſt la ioye des fols & des meſchans.

Tu ſçais que nous auons paſſé la nuict derniere
Entre des faux plaiſirs.

6. Aeneid.

Ceux qui ſont addonnez aux folles deſpences, & à la ſuperfluité, paſſent entre des faux plaiſirs toute la nuict ; comme ſi ce deuoit eſtre la derniere. Mais le plaiſir & la ioye qui ſuit les Dieux, & ceux qui viuent comme eux, n'eſt iamais interrompuë, & ne prend iamais fin. Elle en prendroit, ſi on l'auoit empruntee d'ailleurs. Mais parce qu'elle ne vient point du bien-fait d'autruy, elle ne depend point auſſi du pouuoir ny de l'authorité d'autruy. La fortune ne peut oſter ce qu'elle n'a pas donné.

Elle eſt breſue & fauſſe. mais

Celle des ſages eſt vraye & perpetuelle.

EPISTRE LX.

Quelques vns penſent que ceſte Epiſtre & les deux autres qui ſuyuent apres, ne ſont que fragmens d'autres Epiſtres. En ceſte-cy il deteſte le vœu de nos parens qui nous ſouhaittent des richeſſes : & la gourmandiſe qui entre en deſpence par ambition, & nous fait deſirer & chercher les biens de la terre & de la mer.

IE me plains, ie me tourmente, ie me mets en cholere. Tu ſouhaittes encores auiourd'huy cela meſme que ta nourrice, que ton pedagogue, & ta mere te deſiroient. Tu ne cognois pas encor cõbien de maux ils te ſouhattoient. O combien les ſouhaits de nos amis nous ſont dõmageables, voire de beaucoup plus dommageables, lors qu'ils nous ont ſuccedé plus heureuſemẽt! Ie ne m'eſmerueille point maintenãt, ſi tous les maux du monde nous ſuyuent dés noſtre premiere enfance. Nous sõmes creuz entre les maudiſſons de nos peres & meres. Puiſſent les Dieux quelque

L'hõme ſeul entre les animaux a (cõme on dit communément) les yeux plus grands que la panſe, & ne ſçait tenir meſure en ſes ſouhaits.

fois

fois oüir nos paroles ſans leur demander rien. Iuſques à quand ſera-ce, que nous demanderons touſiours quelque bien aux Dieux, comme ſi nous n'auions point dequoy nous nourrir? iuſques à quand ſera-ce, que nous emplirons de nos ſemences les champs, qui pourroient nourrir des grandes villes? Durant combien de temps ſera-ce, que tout vn peuple entier ſera empeſché à couper nos bleds? Durant combien de temps ſera-ce, qu'vn grand nombre de nauires ſeront employez pour apporter de pluſieurs mers, le bled, qui ne doit nourrir qu'vne ſeule table? Vn taureau ſe peut nourrir dans vn paſturage de peu d'arpens. Vne ſeule foreſt ſuffit à pluſieurs elephans: & l'homme veut paiſtre, & ſur la terre, & ſur la mer. Et quoy? Nature nous a-elle fait vn ventre tellement inſatiable, au regard d'vn petit corps qu'elle nous a donné, qu'il deuſt ſurpaſſer la voracité & la faim des plus grandes, & des plus gourmandes beſtes du monde? Non certainement. Car combien eſt petit ce que nous deuons à nature? on la peut contenter de peu: ce n'eſt pas la faim de noſtre ventre, qui nous couſte ſi cher: c'eſt la gloire & l'ambition. Et pour ceſte raiſon (comme dit Salluſte) ceux qui ſuiuent le plaiſir de leur ventre, doiuent eſtre mis au nombre des beſtes, & non point des hommes: & quelques-vns encor, non point au nombre des beſtes, mais des morts. Or ceux qui ſe cachent pour viure engourdis de pareſſe, ſont dans leur maiſon comme dans vn ſepulchre. Celuy ſeul vit, qui ſçait vſer de ſoy-meſmes. Tu peux iuſtement grauer leur nom dans vn marbre ſur la porte de leur maiſon. Car ils ſe ſont enſeuelis auant que mourir.

Les auares & intemperez doiuent eſtre mis au rang des beſtes ou des morts.

&

Les faineans s'enſeueliſſent deuant leur treſpas.

EPISTRE LXI.

Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doit penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir.

IL faut perdre le vouloir de ce que nous voulons. De ma part tout vieil que ie ſuis, ie mets peine qu'il ne ſemble pas, que ie vueille ce que ie voulois quand i'eſtois enfant. I'employe tous les iours & les nuicts à cela: c'eſt mon ſeul trauail, c'eſt mon ſoin, de pouuoir mettre fin à mes vieux maux. Ie veux ſeulement faire, qu'vn ſeul iour me ſoit autant, que toute la vie. Et à dire la verité, ie ne le prens pas encor, comme ſi s'eſtoit le dernier: mais ie le regarde, comme s'il pouuoit eſtre le dernier. Ie t'eſcris ceſte lettre auec vne telle apprehenſion, comme ſi la mort me deuoit appeller en l'eſcriuant. Ie ſuis tout preſt de ſortir, c'eſt pourquoy ie ioüis de la vie: car ie penſe fort peu, combien elle doit durer. Deuant la vieilleſſe i'auois ſoin de bien viure: & en ma vieilleſſe, ie penſe à bien mourir. Et bien mourir n'eſt autre choſe, que mourir ſans regret. Mets peine de ne rien faire maugré toy. Tout ce qui eſt neceſſaire, doit aduenir. La neceſſité n'eſt que pour celuy qui refuſe, & non point pour celuy qui veut. Il n'y a point de neceſſité pour celuy qui a volonté. Ie ſouſtiens que celuy qui reçoit de bõ gré les cõmandemẽs qu'on luy fait, fuit à la plus cruelle partie de la ſeruitude, ſçauoir eſt, de faire ce qu'il ne voudroit point faire. Celuy qui fait quelque choſe par commandement d'autruy, n'eſt pas miſerable: c'eſt celuy qui le fait en deſpit de ſoy. Prenons donc ceſte reſolution en noſtre ame de vouloir ce que la neceſſité d'vn affaire requerra. Et ſur toutes choſes penſons à noſtre fin, ſans monſtrer aucune triſteſſe. Il nous faut appreſter à la mort, auparauant qu'à la vie. La vie n'a que trop dequoy pour s'entretenir, mais c'eſt nous

La meditation de la mort eſt neceſſaire à tous, au lieu que chacun ſe plonge és abiſmes de diſſolution, d'ambition, d'auarice & vanité.

Qu'eſt ce que bien mourir.

Il le faut vouloir, puis qu'il y a neceſſité.

qui ſommes affamez de ce qu'elle s'entretient. Il nous ſemble qu'il nous defaut quelque choſe,& touſiours il le nous ſemblera. Pour auoir aſſez veſcu ce ne ſont pas les ans & les iours qui le font,c'eſt l'ame. Pour mon regard, Lucilius mon tres cher amy,ie ſuis content de l'aage que i'ay veſcu: I'attens la mort, comme eſtant ſaoul de viure.

EPISTRE LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberalles. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes.

Quel eſt le repos & le contentemẽt du ſage en tous ſes affaires: & CEux qui veulent faire croire qu'vn grand nombre d'affaires les empeſchent de ſuiure les eſtudes liberaux,ne font que mentir. Ils feignent d'auoir des occupations,ils les augmentent & les recherchent. Ie ſuis deſchargé d'affaires, Lucilius mon amy:i'en ſuis deſchargé:& en quelque lieu que ie ſois,ie ſuis tout à moy. Car ie ne m'aſſubiettis point aux affaires,ie m'y accommode. Ie ne cours point apres les occaſions,qui me pourroient faire perdre le temps: Et en quelque part que ie m'arreſte, c'eſt là que i'entretiens mes penſees, & que ie fais en mon eſprit quelque diſcours profitable & ſalutaire. Si ie me donne à mes amis, pour cela ie ne me quitte point moy-meſmes: ie ne m'arreſte point auſſi longuement auec ceux à la compagnie deſquels ie ne me ſuis mis que pour quelque temps, & pour quelque cauſe que mon deuoir me commandoit. Mais ie ſuis auec les hommes vertueux,i'enuoye ma penſee & mon eſprit deuers eux, en quelques lieux, & en quelque temps qu'ils ayent eſté. Ie meine touſiours auec moy Demetrius, qui a eſté l'vn des hommes de bien du monde:& laiſſant à part ces veſtus de cramoyſin violet,ie parle auec ceſt homme demy-nud,ie l'admire. Mais comment ne l'aurois-ie en admiration? Il n'a faute de rien: vn homme peut meſpriſer toutes choſes, & aucun ne les peut toutes auoir. Le chemin des richeſſes le plus court, c'eſt le meſpris des richeſſes. Mais noſtre Demetrius vit de façon, qu'il ſemble n'auoir point meſpriſé toutes choſes, mais auoir ſeulement permis, que les autres en ioüiſſent.

Le meſpris qu'il fait des richeſſes.

EPISTRE LXIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon amy: & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils ſuiuent auec ambition.

Il eſt meſſeant à vn homme qui fait profeſſion de vertu de ſe douloir par trop: car TV portes fort impatiemment la mort de ton amy Flaccus: mais ie ne puis trouuer bon de te voir plus attriſté, qu'il ne ſeroit raiſonnable. A grande peine oſerois-ie te prier, de ne t'en douloir point du tout, encor que ie ſçache que cela ſeroit mieux faict. Mais à qui eſt-ce qu'vne belle conſtance d'ame peut aduenir, qu'à celuy ſeul, qui auroit mis la fortune ſoubs les pieds? Et toutes-

fois cela le pourroit encores aucunement piquer. Ie dis ſeulement piquer. Pour noſtre regard on nous doit pardonner, quand les larmes nous ſeront eſchapees, ſi elles n'ont point eſté trop grandes, & ſi nous les auons bien toſt laiſſees. Bref qu'à la perte d'vn amy nos yeux ne ſoient ni ſecs, ni trop moüillez. Il faut ietter quelques larmes, & non pas pleurer. Il te ſemble que ie te vueille aſſubiettir à vne loy trop rigoureuſe, veu que le poëte le plus grand d'entre les Grecs, a bien donné temps à pleurer: mais ce n'eſtoit que pour vn iour ſeulement, quand il a dit que Niobé eut bien ſoin de manger. Veux-tu ſçauoir d'où procedent ces pleintes & ces pleurs demeſurez? Par ces larmes nous cherchons vn teſmoignage que nous les regrettons: Et nous ne ſuiuons pas tant la douleur, que nous la voulons monſtrer par dehors. Aucun n'eſt triſte pour ſon ſentiment ſeul. O la malheureuſe folie! on a trouué encor quelque ambition en la douleur meſme. Et quoy? diras-tu, oublieray ie donc mon amy? Certainement tu luy promets vne fort courte ſouuenance, ſi elle ne doit durer plus longuement que ta douleur. La moindre occaſion de fortune te changera tantoſt les rides de ton front en ris. Ie ne te baille point vn plus long temps: la longueur duquel toutesfois peut addoucir les plus grands regrets du monde, & mettre fin aux plus aſpres douleurs. Auſſi toſt que tu delaiſſeras de plus flatter & nourrir ta douleur, ceſte opinion de triſteſſe s'en ira. Tu entretiens maintenant ta douleur: mais pour ſi bien que tu la gardes, elle t'eſchappe: & encor pluſtoſt, lors qu'elle eſt plus violente. Sur tout mettons peine que la ſouuenance des amis que nous perdons, nous ſoit agreable. Aucun ne prend plaiſir de reuenir ſur vn ſubiect, auquel il ne peut penſer ſans tourment. Toutesfois s'il ne ſe peut faire, que le nom des amis que nous auons perdus, reuienne en noſtre memoire, ſans quelque pointe de douleur, ceſte pointe meſmes a quelque plaiſir en ſoy. Car comme noſtre Attalus ſouloit dire: La memoire des amis decedez nous plaiſt, ne plus ne moins que l'amertume d'vn vin fort vieil, ou comme les pommes aſpres-douces nous ſont agreables. Mais apres que quelque peu de temps eſt paſſé, tout ce qui nous tourmentoit s'eſteind, & lors vne pure & vraye volupté naiſt dans noſtre ame. Si nous voulons croire ce qu'il dit, ſe ſouuenir que nos amis ſe portent bien, c'eſt manger du miel & des gaſteaux. Mais la memoire de ceux qui ſont decedez, ne peut donner ioye, qu'elle ne ſoit meſlee auec quelque peu d'aigreur. Or qui eſt celuy qui voudroit nier, que ces choſes aigres, & qui ont en ſoy quelque aſpreté, ne ſoient faſcheuſes à l'eſtomach? Ie ne ſuis point toutesfois de ceſt aduis. La ſouuenance de mes amis decedez m'eſt agreable & douce. Car ie les auois, comme ſi ie les pouuois perdre: & ie les ay perdus, comme ſi ie les auois. Fay donc (Lucilius mon amy) ce que ton bon iugement requiert. Ceſſe de mal parler du bien faict de nature. Elle l'a oſté, mais elle l'auoit donné. Ioüiſſons donc à plein deſir de nos amis, parce que nous ne ſçauons point ſi cela nous durera longuement. Penſons que nous les auons ſouuent laiſſez, quand nous auons fait quelques longs voyages: & que ſouuent demeurans en vn meſme lieu, nous auons intermis de les voir: & nous trouuerons que nous auons encor perdu plus de temps, quand ils eſtoient en vie. Mais pourroit-on ſupporter ceux qui ne tiennent guere de compte de leurs amis, quand ils les ont, & les plaignent apres miſerablement: & n'aiment pas vn, ſinon qu'apres l'auoir perdu? C'eſt pourquoy ils le pleurent d'auantage, & craignant qu'on mette en doute s'ils les ont aimez, ils cherchent trop tard des teſmoignages de leurs amitiez. Si nous auons d'autres amis, nous leur faiſons tort, nous auons mauuaiſe opinion d'eux de penſer qu'ils ne nous puiſſent autant conſoler, qu'vn ſeul que nous auons perdu:

Le dueil ou ceſſif n'eſt qu'vne monſtre exterieure de regret: &

La memoire de nos amis defunctz no' doit eſtre agreable, attendu leur amitié & merite. ioinct que

Nous ne les auions qu'à condition de les pouuoir perdre.

Pluſieurs pleurent les morts qu'ils ont negligé viuans.

Et ſi nous n'en auons point du tout, nous meſmes nous faiſons plus grand tort, que celuy que nous auons receu de la fortune. Elle nous en a oſté vn ſeul: & nous n'en auons fait aucun. D'auantage celuy ne pent en auoir aimé aucun, qui n'en a peu aimer qu'vn. Si quelqu'vn qui auroit eſté deſpoüillé, & qui auroit perdu vne ſeule robbe qu'il auoit, aimoit mieux pleurer ſon malheur, que d'aduiſer par quel moyen il pourroit euiter le froid, & trouuer quelque choſe pour couurir ſes eſpaules, ne l'eſtimerois-tu pas vn grand fol? Tu as porté en terre celuy que tu aymois: cherches-en vn autre, que tu puiſſes aimer. Il vaut mieux faire vn amy nouueau, que de pleurer l'autre. Ie ſçay bien, que ce que ie veux dire maintenant eſt fort vulgaire, & cogneu d'vn chacun, toutesfois ie ne l'obmettray point encor que tout le monde l'ait dit. Celuy qui par raiſon & conſeil n'auoit peu mettre fin à ſa douleur, la trouua auec le temps. Mais c'eſt deshonneur à vn homme ſage de n'auoir autre remede à ſa douleur, que de ſe laſſer de douloir. I'aime mieux que tu laiſſes la douleur, que ſi la douleur te laiſſoit. Laiſſe-le pluſtoſt que tu pourras de faire ce que tu ne pourrois longuement faire, quand tu voudrois. Nos maieurs ont donné aux femmes vn an à porter le deüil: non point afin qu'elles fuſſent tenuës de le porter l'an tout entier: mais au moins, afin que ce ne fuſt plus longuement. Pour le regard des hõmes, la loy n'a point ordonné de temps, parce qu'aucun temps ne leur eſtoit honneſte. Mais quelle me pourrois-tu nommer d'entre ces pauures femmelettes, qu'on n'a peu qu'auec grande peine arracher de deſſus le bucher, & auec force retirer de deſſus le corps du treſpaſſé, à qui les larmes ayent duré plus d'vn mois? Il n'y a rien qui nous deſplaiſe pluſtoſt que la douleur: laquelle du commencement trouuera qui la conſolera, & qui en aura pitié: mais ſi elle dure trop, on ne fera que s'en rire. Et non ſans cauſe: car ou elle eſt feincte, ou elle eſt folle. Ie t'eſcris cecy, moy qui pleuray ſi demeſurément Anneus Serenus mon cher amy, qu'on me pouuoit (encor que ce fuſt à mon grand regret) mettre entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutesfois ie blaſme auiourd'huy ma façon de faire, & recognois que la principalle cauſe que i'eus de me douloir ainſi, eſtoit que ie ne m'eſtois iamais repreſenté: qu'il peuſt mourir pluſtoſt que moy. Ie penſois ſeulement, qu'il eſtoit plus ieune, & de beaucoup plus ieune, comme ſi les deſtinees nous appelloient par ordre de noſtre naiſſance. Par ainſi penſons iournellement que nous, & tous nos amis ſont mortels. C'eſt pourquoy donc ie deuois dire: Serenus mon amy, eſt plus ieune que moy. Mais qu'y fait cela? Il doit mourir apres moy, mais il le pouuoit auſſi pluſtoſt que moy. Et n'ayant point penſé à cela, la fortune me prenant au deſpourueu, me frappa ainſi. Maintenant ie cognois, que toutes choſes ſont mortelles, & qu'elles ſont mortelles ſous vne loy incertaine. Il ſe peut faire auiourd'huy, tout ce qui iamais ſe peut faire. Penſons donc (Lucilius mon amy) que nous arriuerons bien toſt au meſme lieu, où nous auons regret qu'il ſoit arriué. Et peut eſtre (ſi l'opinion des ſages eſt veritable, & qu'il y ait quelque lieu, qui nous reçoiue) celuy que nous penſons eſtre du tout pery, n'a fait que gagner le deuant.

Si la mort nous oſte vn amy, il en faut faire vn nouueau, car n'en aimer qu'vn c'eſt n'en aimer point.

C'eſt honte au ſage de diminuer ſa douleur par le temps: &

La plus vehemente deuient ridicule auec le temps ſi elle dure trop.

Seneque meſme recognoiſt ſon erreur au dueil d'vn ſien amy.

EPISTRE LXIIII.

Il loue grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eſchauffoit à la vertu l'ame de ceux qu'ils liſoient, & n'oſtoit à pas-vn l'eſperance de pouuoir atteindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la ſageſſe & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut à l'aduenir encore beaucoup adiouſter.

TV fus hier auec nous: tu te pourrois plaindre, ſi ce n'auoit eſté qu'hier tant ſeulement: c'eſt pourquoy i'y ay adiouſté auec nous. Car tu es touſiours auecques moy. Quelques amis eſtoient ſuruenus, à l'arriuee deſquels la cheminee fumoit plus que de couſtume: non pas que ceſte fumee fuſt comme celle qui ſort de la cuiſine de ceux qui ſe traictent friandement, ou qu'elle fuſt pour faire peur au guet, qui marche la nuict par ville: mais vne petite fumee à laquelle on cognoiſſoit que i'auois des hoſtes chez moy. Nous euſmes pluſieurs diuers propos, comme il aduient aux banquets, paſſans de l'vn à l'autre ſans en acheuer pas-vn. Apres il nous fut leu vn liure de Q. Sextius pere, homme de grand ſçauoir, ſi tu me dois croire en aucune autre choſe, & Stoïcien, encor qu'on le vueille nier. O bons Dieux, que ceſt homme eſt plein de conſtance, & de courage! tu ne trouueras pas cela en tous les Philoſophes. Les eſcrits de quelques-vns n'ont qu'vn beau tiltre, le reſte n'a point de ſang. Ils font des inſtitutions, des diſputes, ils diſent des brocards. Ils ne donnent point de courage, parce qu'ils n'en ont point. Apres que tu auras leu Sextius, tu diras, Il vit, il eſt plein d'ardeur, il eſt libre, il eſt plus qu'homme. Il me laiſſe touſiours accompagné d'vne grande aſſeurance. En quelque diſpoſition que mon ame ſoit, ſi ie le lis, ie te le confeſſeray librement, il me prend enuie de dire à haute voix: Pourquoy ceſſes-tu fortune? vien m'aſſaillir: tu vois que ie ſuis preſt à te combattre. Ie me reueſts du courage de celuy, qui cherche vn ſubiect, contre lequel il ſe puiſſe eſprouuer & où il puiſſe faire paroiſtre ſa vertu.

Leçon aux hommes, de ne partir point d'vne compagnie ſans auoir appris quelque choſe de bõ.

Indices auſquels on recognoiſt les ſophiſtes & ignorans.

Quel profit on tire des bons liures.

Ie ſoubaitte de voir qu'vn ſanglier eſcumant,
Ou qu'vn fauue lyon d'vn haut mont deſcendant
Vienne pour ſe ruer ſur les brebis craintiues.

4. Æneid.

Ie deſire trouuer quelque choſe que ie puiſſe vaincre, ie veux ſouffrir pour exercer ma patience. Car Sextius a cela encor d'admirable, qu'il te mõſtrera l'excellẽce d'vne vie bien-heureuſe, & ne te mettra point hors d'eſperance d'y paruenir. Tu cognoiſtras bien qu'elle loge en lieu fort haut, où toutesfois vn hõme qui en aura le vouloir, pourra mõter. Entre autres choſes la ſeule vertu te peut dõner cela, que tu l'ayes en admiration, & ſi ne perdras point l'eſperance d'en ioüir. Certainement la ſeule contẽplation de la ſageſſe me deſrobe ſouuent beaucoup de tẽps. Ie ne la regarde pas auec moindre eſtonnemẽt, que ie fais le Ciel, & l'vniuers, ſur lequel ie iette ſouuent mes yeux, cõme ſi ie ne l'auois iamais plus veu. C'eſt pourquoy ie reuere & honore les inuentions de la ſageſſe, & les inuenteurs auſſi. I'en veux aller prẽdre poſſeſſion comme d'vn heritage commun à pluſieurs. Cela m'eſt acquis, on a trauaillé pour moy. Mais faiſons comme vn ſage pere de famille, augmentons le bien

La vertu ſe fait admirer elle meſme.

En la lecture des bons autheurs il faut imiter le bon pere de famille, & faire ſi bien valoir

leurs vtiles enſeignemens, que nous en remportions accroiſſemẽt de vertu pour nous & noſtre poſterité.

qu'on nous a laiſſé: que c'eſt heritage vienne à ma poſterité plus grand que ie ne l'ay pris. Il reſte beaucoup de beſongne, & en reſtera encor beaucoup. Car apres que mille ſiecles ſeront paſſez, l'occaſion ne ſera iamais perduë à ceux qui naiſtront à l'aduenir, d'y adiouſter encor. Et iaçoit que toutes choſes ſoient inuentees par les anciens, toutesfois l'vſage, la ſcience, & la diſpoſition de ce qui a eſté inuenté, ſera touſiours choſe nouuelle. Pren le cas qu'on nous a laiſſé la recepte des remedes, qui peuuent guerir les yeux. Il ne m'eſt pas beſoin d'en chercher d'autres. Il les faut ſeulement appliquer ſelon les maladies, & ſelon le temps. Par l'vn l'ardeur des yeux eſt oſtee, par l'autre la chaſſie des paupieres eſt ſubtiliee: par l'vn vne ſoudaine deſcente de reume eſt diuertie, & par l'autre la veuë deuient plus ſubtile. Il faut que tu broyes & deſtrempes bien ces remedes, & que tu ſçaches par quelle meſure tu les dois employer. Les remedes de l'ame furent inuentez par les anciens. Mais c'eſt à nous à chercher la maniere & le temps de les appliquer. Ceux qui ont veſcu deuant nous, ont fait beaucoup, mais ils n'ont point acheué: Il les faut toutesfois honorer, il les faut reuerer comme Dieux. Mais pourquoy eſt-ce que ie n'aurois l'image de ces hommes vertueux en ma maiſon, pour me ſeruir d'exemple? & pourquoy ne ferois-ie feſte du iour de leur naiſſance? Pourquoy eſt-ce que ie ne les nommeray iamais, qu'auec tiltre d'honneur? La meſme reuerence que ie dois à mes propres precepteurs, ie la dois à ces precepteurs de tout le genre humain, deſquels ont coulé les commencemens d'vn ſi grand bien. Si ie vois vn Conſul, ou vn Preteur, ie feray tout ce qu'on a accouſtumé de faire pour leur rendre honneur & reuerence, ie deſcendray de cheual, ie deſcouuriray ma teſte, ie me deſtourneray de mon chemin. Et quoy donc? me pourray-ie ſouuenir des deux Marcs Catons, du ſage Lelius, de Socrates, de Platon, de Zenon, & de Cleanthes, ſans vne grande marque d'honneur? Certainement ie les reuere: & oyant la grandeur de ces noms, ie me leue pour leur rendre honneur.

Combien il faut honorer la memoire de ceux qui nous ont donné moyen d'apprendre de la vertu.

EPISTRE LXV.

Qu'à l'opinion des Stoïciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conſeille auſſi par vn docte diſcours, apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame, de s'addonner à la cognoiſſance de l'vniuers.

Opinion des Philoſophes touchant les cauſes des choſes.

IE departis le iour d'hier par moitié: l'vne fut pour moy, & l'autre pour ma maladie, laquelle print toute la matinee pour elle, & laiſſa l'apreſdinee pour moy. Parquoy i'eſſayay premierement les forces de mon eſprit à lire quelque liure. Mais quãd ie vis qu'il y prenoit plaiſir, i'oſay bien luy cõmander, ou pluſtoſt permettre d'entreprendre encor d'auantage. I'eſcriuis dõc quelque choſe auec plus de ſoin que ie n'auois accouſtumé pendant que ie m'eſtois opiniaſtré apres vne matiere difficile, & que ie ne voulois pas demeurer vaincu: iuſqu'à ce que quelques-vns de mes amis ſuruindrent, qui m'en retirerent par force, & me tancerent cõme vn qui ne ſe gouuernoit pas bien en ſa maladie. Au lieu de la plume, quelque propos fut mis en auãt, duquel ie te rapporteray tout ce qui demeura en diſpute, de laquelle nous t'auons fait arbitre. Tu as plus de beſongne que tu ne pẽſes pas. Il eſt certain qu'il y a trois

cauſes. Et les Stoïciens(cõme tu ſçais)diſent qu'il y a deux choſes en la nature, d'où toutes les autres ſe font:la cauſe,& la matiere.La matiere demeure pareſſeuſe, toutesfois preſte à toutes choſes,laquelle neantmoins ne bougera, ſi pas-vn ne la meut. Or la cauſe,c'eſt à dire la raiſon,donne forme à la matiere, & la tourne de quelque coſté qu'il luy plaiſt, & en produit diuers ouurages.Il y doit auoir donc quelque choſe,dont on peut faire vn ouurage,& apres,celuy par qui il eſt fait.Ceſtuy-là eſt la cauſe,& l'autre eſt la matiere : Tous les arts ne ſont qu'imitation de nature. Par conſequent tout ce que ie diſois de l'vniuers tu le dois rapporter aux ouurages, que l'hõme doit faire. Vne ſtatuë a eu la matiere qui deuoit receuoir l'artifice, & l'artiſan,qui deuoit donner la forme à la matiere. Par ce moyen donc le bronze a eſté la matiere de la ſtatuë,& l'ouurier en a eſté la cauſe. Toutes autres choſes ſont d'vne pareille & ſemblable cõdition.Elles prennent leur eſſence de ce dequoy on les fait, & de celuy qui les fait.Les Stoïciens diſent,qu'il n'y a qu'vne ſeule cauſe, ſçauoir eſt ce qui fait.Mais Ariſtote penſe,que la cauſe ſe peut dire en trois façons. La premiere cauſe(dit-il)c'eſt la matiere meſme,ſans laquelle rien ne peut eſtre fait. La ſeconde eſt l'ouurier.La 3. c'eſt la forme, qu'on met ſur quelque ouurage que ce ſoit, comme ſur vne ſtatuë. Car Ariſtote l'appelle *eidos*, c'eſt à dire image.Il y a encor vne autre (dit-il) qu'on y adiouſte pour la 4. c'eſt le deſſein, & l'intention de tout l'ouurage. Ie te diray plus clairement qu'eſt cela. Le bronze c'eſt la 1. cauſe de la ſtatuë : Car elle n'euſt iamais eſté faite, ſi ce dequoy elle a eſté fonduë & tiree n'euſt eſté. La ſeconde cauſe c'eſt l'ouurier : Car ce bronze n'euſt peu ſe former en la façon d'vne ſtatuë, ſi quelques mains ſçauantes ne s'y fuſſent employees.La 3. cauſe c'eſt la forme : car on n'appelleroit point ceſte image Doryphorus,ou Diadumenus,ſi on ne luy auoit imprimé ce viſage. L'autre cauſe quatriéme,c'eſt le deſſein & l'intention pour laquelle on l'a faite. Car ſans cela, on ne l'auroit pas faite.Qu'eſt-ce que l'intẽtion?c'eſt ce qui a cõuié l'artiſan:c'eſt ce qu'il a ſuiui.C'eſt dõc ou l'argent,s'il l'a faite pour la vẽdre:ou la gloire,s'il l'a faite pour la reputation:ou ſa deuotion,& pieté, s'il l'a voulu donner pour preſent à vn tẽple. Ceſte cauſe quatriéme dõc eſt encor celle pour laquelle on fait.Pẽſerois-tu qu'entre les cauſes d'vn ouurage qui a eſté fait,on n'y doiue pas conter cela,ſans quoy on ne l'euſt point fait ? Platon adiouſte encor le patron pour vne 5. cauſe,lequel il appelle Idee:car c'eſt l'exẽplaire,ſur lequel l'ouurier iettãt ſes yeux, fait ce qu'il auoit deſtiné.Et ne faut point faire difference s'il prend de dehors le patron, ſur lequel il iette ſes yeux,ou s'il tient en ſa fantaſie ce qu'il a conceu & mis au dedans. Dieu a les patrons, & les exemplaires de toutes choſes dedans ſoy. Il a conçeu dans ſon entendement les nombres, & les façons de tout ce qu'il doit faire. Il eſt plein de toutes ces formes & figures que Platon appelle Idees, leſquelles ſont immortelles, immuables, iamais laſſes. Par ainſi encor que les hommes periſſent, toutesfois l'humanité, ſur laquelle l'homme eſt pourtraict, demeure : & iaçoit que les hommes deuiennent malades,& qu'ils meurent,elle ne ſouffre rien.Il y a donc cinq cauſes,cõme dit Platõ:celle dequoy,celle par qui,celle ſurquoy,celle à quoy,& celle pourquoy.En dernier lieu en l'ouurage,qui eſt fait de ces choſes-là:cõme en vne ſtatuë(parce que c'eſt d'elle que nous auons cõmencé de parler) celle dequoy, c'eſt le bronze : celle par qui,c'eſt l'ouurier:celle ſurquoy, c'eſt la forme qu'on luy donne:celle à quoy, c'eſt le patron que l'ouurier imite : celle pourquoy, c'eſt le deſſein & l'intention de celuy qui l'a fait: & ce qui eſt compoſé de tout cela,c'eſt la ſtatuë. Le monde,& l'vniuers,cõme dit Platon, a toutes ces choſes-là. L'ouurier eſt Dieu: ce dequoy il fait, c'eſt la matiere : & la forme c'eſt la façon & l'ordre que nous

Il y a trois cauſes & deux choſes deſquelles les autres ſe font toutes ſelon les Stoïciens.

Opinion d'Ariſtote touchant la cauſe des choſes,qui en trouue quatre.

De Platon lequel en eſtablit cinq.

Toutes leſquelles ſe trouuent en la creation du monde.

voyons en ceſt vniuers: le patron & l'exemplaire, c'eſt ce ſurquoy Dieu a formé la grandeur de ce bel ouurage: l'intétion, c'eſt le deſſein pour lequel il l'a fait. Demandes-tu quelle fut l'intention de Dieu? ſa bonté. Certainement Platon le dit ainſi. Quelle cauſe a eu Dieu de faire le monde? Il eſt bon, il a fait des choſes bonnes. Celuy qui eſt bon ne porte enuie à choſe aucune qui ſoit bonne: c'eſt pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il a peu. Donne donc ton iugement là deſſus, & prononce qui eſt celuy qui te ſemblera s'eſtre de plus pres approché de la verité, nõ point, qui aura dit la verité. Car cela eſt autant eſleué par deſſus nous, comme la verité meſmes. Mais ce grand nombre de cauſes, qui ſont miſes par Ariſtote, & Platon, ou il comprend trop, ou il comprend peu. Car s'ils penſent, que la cauſe de faire vne choſe, ſoit tout ce ſans quoy rien ne peut eſtre fait: ils ont dit trop peu de cauſes. Ils y deuroyent mettre le temps, car rien ne ſe peut faire ſans le temps. Ils y doiuent mettre le lieu, car s'il n'y a lieu où quelque choſe ſe face, elle ne ſe fera point. Ils y deuroiẽt mettre le mouuement: ſans luy rien ne ſe fait, rien ne perit, & ſi n'y a-il point aucun art, ni aucun changement ſans mouuement. Mais nous cherchons icy la cauſe premiere, & generalle. Elle doit eſtre toute ſimple, car la matiere eſt ſimple. Nous demandons que c'eſt que la cauſe: c'eſt la raiſon qui fait, c'eſt à dire Dieu. Et par ceſte raiſon que ie viens de dire, ce ne ſont point pluſieurs & particulieres cauſes, mais elles dependent toutes d'vne: ſçauoir eſt de celle qui fait. Tu dis que la forme eſt auſſi vne des cauſes: & que c'eſt celle que l'ouurier met ſur l'ouurage: s'en eſt vne partie, mais non point vne cauſe. Le patron auſſi ou l'exemple n'eſt point vne cauſe, c'eſt l'inſtrument neceſſaire de la cauſe. Par cõſequent le patron eſt neceſſaire à l'ouurier, cõme eſt vn ciſeau, ou cõme eſt vne lime. Car ſans eux l'art ne peut rien aduancer. Et toutesfois ce ne ſont ni parties, ni cauſes de l'art. L'intention (dit il) de l'ouurier, pour laquelle il entreprend de faire quelque choſe, c'eſt vne cauſe. Mais encor que ce fuſt vne cauſe, elle n'eſt point efficiente, ains vne cauſe ſuruenante. Or ces cauſes-là ſont innombrables, & nous diſputons de la cauſe generalle. Certainement ils n'ont point parlé auec leur ſubtilité accouſtumee, quand ils ont dit que tout ceſt vniuers & ceſt ouurage ſi biẽ acheué, eſtoit la cauſe. Car il y a grande difference entre l'ouurage, & la cauſe de l'ouurage. Prononce donc ta ſentence: ou bien (comme il eſt plus facile en ces choſes douteuſes) dy que ceſte queſtion n'eſt pas encor en eſtat d'eſtre iugee, & donne nous congé. Tu me diras, quel plaiſir peux tu receuoir à perdre le tẽps apres ces choſes, qui ne te peuuẽt oſter aucune paſſion, ni aucune conuoitiſe? De ma part ie diſcours tout premierement de ce qui me peut mettre l'ame en repos, & ie m'équiers pluſtoſt de moy-meſme, puis apres du mõde & de l'vniuers. Faiſãt cela ie ne perds pas le tẽps cõme tu pẽſes. Car ſi ces diſcours ne sõt point entrecoupez, & s'ils ne sõt point tirez à des ſubtilitez inutiles, ils eſleuẽt & hauſsẽt l'ame: laquelle ſe sẽtãt preſſee d'vne peſãte charge, ne deſire que de s'en deſpeſtrer & retourner aux lieux d'où elle a eſté. Car ce corps ne ſert que de fardeau & de peine à l'ame. Elle eſt trauaillee de ſa peſanteur, elle eſt en des liẽs, ſi la Philoſophie ne la vient ſecourir. Mais elle luy a cõmandé de reſpirer en la cõtẽplation de la nature, & luy a permis de quitter la terre pour ſe ioindre aux choſes diuines. C'eſt la liberté qu'elle a, c'eſt sõ pourmenoir: elle ſort cepẽdãt hors de la priſõ où elle eſt detenuë, & ſe va recreer dans le ciel. Tout ainſi que les artiſans qui ont lõguement tenu la veuë baiſſee ſur quelque ſubtil ouurage qui les eſbloüiſſoit, meſmement s'ils trauailloient en lieu obſcur & ſans guere de clarté, ſortent à l'air, & s'en vont en quelque place publique où le peuple a accouſtumé de s'aller eſbattre, & recreẽt leur veuë en la pleine lumiere du iour: Pareillement ceſte ame recluſe, enfermee dans

Lequel eſt bon, pource que Dieu qui eſt bon, l'a faict.

Iugement de Seneque touchant les opinions de Platon & d'Ariſtote.

Que c'eſt que la cauſe.

Toutes dependent d'vne.

L'entendement humain ne ſe doit point arreſter à ces diſputes ains monter aux choſes diuines, pour y trouuer repos à l'ame.

Laquelle eſt captiue dans le corps, & la Philoſophie l'affranchit.

ce triſte & tenebreux manoir, ſe met à l'ouuert le plus ſouuent qu'elle peut, & va prendre ſon repos en la contemplation de la nature. Le ſage, & celuy qui ſuit la ſageſſe, eſt bien aucunement attaché à ſon corps. Mais il en eſt abſent de la meilleure partie qu'il ait, & dreſſe ſes plus belles penſees aux choſes hautes: & comme ayant preſté vn ſerment de gendarme, il fait eſtat que le temps que ſa vie dure, ſoit ſes gages. Il s'eſt tellement reſolu, qu'il ne porte ny amour ny haine à ſa vie, & prend patience aux choſes mortelles, encor qu'il ſçache qu'vn plus grand bien l'attend apres. Me voudrois-tu interdire la contemplation de toutes ces choſes de nature, & m'en retirant du tout, me reſtraindre à vne ſeule partie? Ne rechercheray-ie point quels ſont les commencemens des choſes vniuerſelles: qui eſt celuy qui les forma, qui eſt celuy qui deſbroüilla tout ce qui eſtoit confus & meſlé dans vne maſſe, & dans vne matiere lourde & immobile? Ne chercheray-ie point, qui eſt l'ouurier de ce monde: par quelle ſapience ceſte incroyable grandeur de l'vniuers a receu ſes loix & ſon ordre? Qui eſt celuy qui a ramaſſé tant de choſes eſparſes, qui a ſeparé celles qui eſtoient confuſes, qui a departy la beauté entre celles qui eſtoient cachees ſous vne vilaine deformité? D'où vient vne ſi grande clarté? ſi c'eſt feu, ou quelque choſe plus luiſante que feu? Ne m'enquerray-ie pas de cela? ne voudray-ie pas ſçauoir d'où ie ſuis deſcendu: s'il faudra que ie ne les voye qu'vne ſeule fois, ou pluſieurs? Ne ſçauray-ie pas où ie dois retourner? Et quelle place attend mon ame apres qu'elle ſera deliuree de ceſte ſeruitude humaine? Me veux-tu empeſcher que ie ne monte point au Ciel? c'eſt à dire, me veux-tu commander de viure la teſte baiſſee? Ie ſuis plus grand, & nay pour des choſes plus grandes que pour eſtre eſclaue de mon corps ſur lequel ie ne iette iamais ma veuë que comme ſur des chaiſnes qui tiennent priſe & liee ma liberté. C'eſt ce corps que ie preſente contre la fortune afin qu'elle s'arreſte-là: ie ne permets point qu'à trauers de luy aucune playe puiſſe paſſer iuſques dans mon ame. Tout ce qui peut ſouffrir iniure dedans moy, n'eſt que ce domicile eſclaue & ſubiet: l'ame qui demeure dedans eſt libre. Iamais ceſte chair ne me pourra faire ſentir aucune peur, ny vſer d'aucune feintiſe indigne d'vn homme de bien, ny mentir pour faire honneur à ce miſerable corps. Quand il me plaira, ie rompray la compagnie que i'ay auec luy: Et maintenant encores que nous ſommes ioints enſemble, nous ne ſerons pas compagnons par eſgalles portions. L'ame dira que tout luy appartient. Le meſpris de ſon corps, c'eſt ſa vraye liberté. Mais pour retourner à mon propos, certainement la contemplation de laquelle nous parlions n'agueres, pourra de beaucoup ſeruir à ceſte liberté: Sçauoir eſt que toutes choſes ſont compoſees de la matiere & de Dieu. Dieu gouuerne toutes ces choſes, leſquelles eſtans eſpandüës à l'entour de luy, ſuiuent leur gouuerneur & leur chef. Et Dieu qui eſt celuy qui fait, eſt plus puiſſant que la matiere qui ſouffre la forme que Dieu luy veut donner. Or le rang que Dieu tient dans ce monde, l'ame le tient dans le corps: Ce que la matiere eſt à Dieu, le corps l'eſt à nous. Il faut donc que le pire obeyſſe au meilleur. Soyons fermes & conſtans contre la fortune: n'ayons point peur des iniures, des playes, des priſons, de la pauureté. Que eſt-ce que la mort? où c'eſt la fin, où c'eſt vn paſſage. Ie n'ay pas crainte de n'eſtre plus, car c'eſt autant comme ſi ie n'auois onques eſté: ny de paſſer, car ie ne pourrois iamais eſtre logé plus à l'eſtroit.

L'homme de bien s'eſleue au deſſus de nature, par la recherche des choſes naturelles.

Braue reſolution & digne d'eſtre bien conſideree pour ſe roidir cõtre la crainte de la mort.

EPISTRE LXVI.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefait, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit: laquelle ne peut eſtre renduë plus honorable par la beauté du corps, ny par ſa deformité eſtre eſtimee plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entr'eux: meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions des biens, ils ſont toutesfois tous eſgaux.

La vertu, belle de ſoy meſme: n'accroiſt ny ne deſcroiſt pour la beauté ou laideur du corps.

I'Ay veu Claranus mon compagnon d'eſtude, que ie n'auois veu long temps auoit. Tu n'attens pas a mon aduis, que ie diſe qu'il ſoit vieil: mais au moins a-il encore l'eſprit gaillard, & vigoureux, & qui combat contre ce petit corps. A dire la verité nature a eu grand tort d'auoir mal logé vne ſi belle ame: Ou bien elle a voulu peut-eſtre nous apprendre qu'vn eſprit tres-content, & tres-heureux pouuoit ſe cacher ſous quelque peau que ce fuſt. Il a toutesfois ſurmonté tous empeſchemens: & par le meſpris de ſoy meſme, il eſt venu à ce point, de meſpriſer toutes autres choſes. Il me ſemble que celuy ſe trompoit qui diſoit:

La vertu nous plaiſt d'auantage
Dans le corps d'vn beau perſonnage:

6 Aeneid.

Elle n'a beſoin d'aucun ornement eſtranger: elle prend ſon honneur d'elle meſme: & rend ſon corps ſaint & ſacré. Certainement ie commençay de regarder noſtre Claranus de fort pres, mais ie le trouuay fort beau, & auſſi droit du corps que de l'ame. Vn grand homme peut ſortir d'vne loge de berger, & vne vertueuſe & belle ame ſe peut engendrer dans vn corps laid & petit. Il me ſemble, que nature en fait naiſtre aucuns de ceſte façon, expreſſément pour nous faire voir, que la vertu ſe peut loger en tous lieux. Si elle euſt peu engendrer les ames toutes nuës d'elles-meſmes, elle l'euſt fait. Mais elle fait bien encor d'auantage: car elle en engendre quelques-vnes auec des incommoditez de nature, qui rompent neantmoins ces empeſchemens. Ie penſe que Claranus a eſté fait pour ſeruir d'exemple, & pour nous faire voir, que l'ame ne peut eſtre enlaidie par la deformité du corps, & que le corps peut receuoir ornement de la beauté de l'ame. Or iaçoit que nous ayons demeuré fort peu de iours enſemble: ſe ſont toutesfois paſſez pluſieurs propos entre nous, que ie tireray l'vn apres l'autre, & te les enuoyeray. Le premier iour nous diſputaſmes comme il ſe pouuoit faire que les biens fuſſent pareils, puis qu'il y en auoit de trois conditions. Les vns de ces biens-là (comme diſent les noſtres) ſont mis au premier rang, ſçauoir eſt la ioye, la paix, la felicité du pays. Les autres ſont au ſecond, qui ne ſe font cognoiſtre qu'en vn ſubiet miſerable, comme la patience au milieu des tourmens, & la temperance en vne grande maladie. Nous deſirons que les premiers nous aduiennent touſiours, & les ſeconds, quand il en ſera beſoin. Il y a encor d'vne troiſieſme ſorte: comme le cheminer modeſte & peſant, la face d'vn preud'homme, les geſtes & contenances d'vn homme ſage. Comment eſt-ce donc, que ces biens pourroient eſtre pareils entr'eux, veu qu'on en doit deſirer les vns, & deſtourner les autres? Si nous les voulons diſtinguer, retournons au premier, & conſiderons quel il eſt. Vne ame, qui iette ſes yeux ſur la verité, qui cognoiſt ce qu'elle doit fuyr ou deſirer, qui priſe toutes choſes, non point par opinion

Trois conditions de biens & opinions des Stoïques là-deſſus.

mais par les loix de nature, qui ſe meſle dans tout ce grand vniuers, & iette ſa contemplation ſur tous ſes effects, qui eſt inceſſamment occuppee à penſer, & à faire, qui eſt auſſi grande comme elle eſt vehemente, qui ne ſe laiſſe vaincre, ny aux choſes triſtes, ny aux ioyeuſes, qui ne ſe ſoubmet ny à l'vne ny à l'autre fortune, qui hauſſe la teſte contre tous les malheurs qui peuuent arriuer, qui eſt belle auec vne bonne grace, qui a ſes forces accompagnees de ſanté & de ſobrieté, qui ne s'effraye & ne s'eſtonne iamais, qu'aucune violence ne peut eſbranſler, que la fortune ne peut enorgueillir ny rabaiſſer. Telle eſt la vertu de l'ame, telle eſt ſa face, ſi elle ſe pouuoit monſtrer tout à vn coup, & ſi elle ſe preſentoit vne fois toute entiere à nos yeux. Au reſte elle a pluſieurs differences en elle, qui ſe deſcouurent ſelon la diuerſité de la vie, & de ſes actions: Et ſi ne ſe rend iamais plus petite, ou plus gande qu'elle eſt. Car le bien ſouuerain ne peut iamais deſcroiſtre, ny la vertu reculer en arriere. Mais elle ſe change bien en pluſieurs qualitez, & ſe forme en la façon des choſes qu'elle veut faire. Elle change & transfigure en ſa ſemblance tout ce qu'elle touche: elle rend honorables les actions, les amitiez, & quelquesfois les maiſons toutes entieres, où elle entre, & qu'elle a miſes ſous ſa regle. Tout ce qu'elle manie, elle le fait aimable, admirable, & reluiſant. C'eſt pourquoy ſa force & ſa grandeur ne ſe peut eſleuer plus haut, parce que ce qui eſt treſ-grand ne peut receuoir accroiſſement. Tu ne trouueras rien de plus iuſte, que ce qui eſt iuſte, rien de plus vray, que ce qui eſt vray, rien de plus temperé, bue ce qui eſt temperé. Les vertus conſiſtent en leur reigle & moyen, & la reigle c'eſt vne meſure certaine. La conſtance ne trouue rien où ſe pouuoir pouſſer plus auant, non plus que l'aſſeurance, la verité & la foy. Qu'eſt-ce qui pourroit aduenir d'auantage à vne choſe parfaicte? Rien: ou s'il y en pouuoit aduenir, elle n'eſtoit point parfaicte. Et par conſequent ny à la vertu auſſi. Car ce qu'on y pourroit adiouſter, y auroit defailli. L'honneſteté auſſi ne peut receuoir aucune augmentation. Car l'honneſteté eſt au meſme rang des autres choſes que i'ay dites. Mais que dirons-nous de ce qui eſt bien-ſeant, de ce qui eſt iuſte, & de ce qui eſt legitime? ne penſes-tu pas qu'ils ſoyent d'vne meſme forme, comprins ſous des bornes certaines? Pouuoir croiſtre eſt ſigne d'vne choſe imparfaite. Toute ſorte de bien tombe ſous meſmes loix: l'vtilité priuee & publique ſont iointes enſemble, & certainement inſeparables de meſme façon, qu'on ne peut ſeparer ce qui eſt loüable d'auec ce qui eſt deſirable. Les vertus doncques ſont pareilles & ſemblables entr'elles comme le ſont auſſi leurs effects, & tous les hommes ſur leſquels ils ſont aduenus. Or les vertus des ſemences & des animaux, parce qu'elles ſont mortelles, fragiles, caduques & incertaines, ſe hauſſent, & ſe baiſſent, & à ceſte cauſe ne ſe peuuent eſtimer à vn meſme prix. Mais les vertus humaines n'ont qu'vne ſeule meſure. Car il n'y a qu'vne droite & ſimple raiſon. Rien n'eſt plus diuin, que ce qui eſt diuin, ny plus celeſte que ce qui eſt celeſte. Quand aux choſes mortelles, on void qu'elles ſont tantoſt haut, tantoſt bas: elles s'appetiſſent, elles croiſſent: elles s'eſpuiſent, & ſe rempliſſent. Par ainſi eſtans d'vne condition incertaine, elles ſont inegales. Mais les diuines ſont d'vne meſme nature: Or la raiſon n'eſt autre choſe, qu'vne partie de l'eſprit diuin, infus, & plongé dans le corps humain. Si donc la raiſon eſt diuine, & s'il n'y a aucun bien ſans raiſon, tous biẽs de quelle ſorte qu'ils ſoient, ſont diuins. Au reſte il n'y a aucune difference entre les choſes diuines, par conſequent il n'y en a point entre les biens. Et par ceſte raiſon vne conſtante & obſtinee ſouffrance des tourmens eſt égale à la ioye. Car il y a en l'vn & en l'autre vne pareille grandeur de courage: mais en l'vn elle eſt molle & relaſchee, &

Du ſouuerain bien & de la vertu.

Paradoxe des Stoïques qui s'imaginent vne perfection de vertu en ceſte vie, & tiennent que les vertus ſont egales & ſemblables entre elles.

Les vertus des plantes & des animaux changent de prix & ne ſont parfaictes: mais les vertus humaines n'ont qu'vn prix, & par conſequent ſont parfaites.

Diſpute ſubtile pour prouuer l'egalité des vertus.

en l'autre elle eſt roide & tẽduë. Et quoy? ne penſes-tu pas que la vertu de celuy qui aſſiege & veut prendre vne ville ſur ſes ennemis, ſoit pareille à celuy qui ſouſtiẽt le ſiege auec vne longue patience? Le courage de Scipiõ eſt grand, qui tient Numance ſi eſtroittemẽt aſſiegee & bloquee, qu'il contraint ces gens inuincibles de ſe deffaire eux-meſmes par leurs propres mains inuincibles. Le courage des aſſiegez eſt grand, qui ſçait bien n'y auoir rien d'enfermé & ſerré à qui la mort eſt ouuerte, & qui peut rendre le dernier ſouſpir entre les bras de ſa liberté. Toutes les autres ſont pareillemẽt eſgalles entr'elles, la trãquilité, la ſimplicité, la liberalité, la cõſtãce, la douleur, la patience: Car il y a en toutes choſes vne vertu, qui rend l'ame droite & immuable. Mais quoy? n'y aura il aucune differẽce entre la ioye & vne cõſtante patiẽce des tourmẽs? aucune pour le regard des vertus: mais beaucoup, pour le regard des ſujets, ſur leſquels l'vne, & l'autre de ces vertus ſe monſtre. Car en l'vn on y void vne recreatiõ & repos d'eſprit, & en l'autre vne douleur cõtraire à la nature. Ces ſubiects donc en ſont les moyens, qui reçoiuent entr'eux vne grande differẽce. Mais la vertu eſt egale en l'vn & en l'autre. La matiere ne chãge point la vertu. Celle qui eſt faſcheuſe & triſte, ne la peut rendre pire, ny la ioyeuſe & agreable ne la rend pas meilleure. Il faut donc que les vns, & les autres de ces biens là, ſoient eſgaux. Car ceſtuy-cy ne ſe peut porter plus vertueuſement en ſa ioye, ny l'autre en ſes tourmẽs. Et certes deux choſes, par deſſus leſquelles il ne ſe peut rien faire de mieux, ſont eſgalles. Car ſi les autres qu'on voudroit rechercher hors de la meſme vertu, la peuuent diminuer ou agrandir, elle delaiſſe d'eſtre vn bien, qu'on nomme l'honneſteté. Et ſi tu me l'accordes, l'honneſteté s'en va. Pourquoy cela? ie te le diray. Car il n'y a rien qui ſoit honneſte, s'il eſt fait par contrainte & en deſpit de nous. Il faut que tout ce qui eſt honneſte, ſoit volontairement fait. Si vous y meſlez de la pareſſe, des plainctes, des refus, de la crainte, il perd tout ce qu'il auoit de meilleur, ſçauoir eſt à ſe plaire. Rien n'eſt honneſte qu'il ne ſoit libre. Car ce qui craint eſt eſclaue. Mais ce qui eſt honneſte, eſt pareillement aſſeuré, & plein de repos. S'il refuſe quelque choſe, s'il pleure, s'il iuge que ce ſoit mal, il entre en quelque perturbation, & ſent vn grãd diſcord en ſon ame. Car d'vn coſté l'apparence du bien l'appelle, & de l'autre la crainte du mal l'en retire. Par ainſi celuy qui veut faire quelque choſe auec honneur, doit iuger que rien de ce qui s'oppoſera à ſa volonté, n'eſt mal, encor qu'il ſoit incommode. Tout ce qui eſt honneſte, doit venir ſans le commandement & ſans la contrainɛte d'autruy: il eſt pur & ſincere, il n'eſt meſlé auec aucun mal. Ie ſçay bien ce qu'on me pourroit reſpondre icy. Tu te mets en peine de nous perſuader, qu'il n'y a point de difference, qu'vne perſonne ſoit en ioye, ou qu'il ſoit couché ſur le banc de la gehenne, pour laſſer le bourreau pluſtoſt que de mot dire. Ie pouuois reſpondre ce qu'Epicure diſoit, que le ſage qu'on bruſleroit dans le taureau d'airain de Phalaris, crieroit à haute-voix: O que ce tourment eſt doux, il ne m'apporte aucune peine! Pourquoy t'eſmerueilles-tu, ſi ie dis, que les biens de celuy qui eſt aſſis au milieu d'vn feſtin, & de ceſt autre qui demeure debout & conſtant contre les tourments, ſont egaux? veu (ce qui eſt encore plus miſerable) qu'Epicure ſouſtient, que c'eſt choſe douce d'eſtre mis à la gehenne? Mais ie reſpons à cela, qu'il y a grand' difference entre la ioye & la douleur. Car s'il falloit venir au choix, ie demanderois l'vn, & fuyerois l'autre: l'vn eſt amy de nature, & l'autre y eſt contraire. Tandis qu'on les eſtime à ce prix-là, elles ſont fort differentes entre elles. Mais quand on vient à la vertu, l'vne & l'autre eſt toute pareille, tant celle qui fait ſon chemin par la ioye que celle qui le fait par la triſteſſe. La vexation, la douleur, & quelque autre incommodité que ce ſoit, n'eſt aucunement conſiderable. Car elles ſont ſurmontees par la vertu. Comme la clarté du ſoleil effa-

Leſquelles different enſemble ſelon que different les ſubiets ſur leſquels elles s'eſtẽdent.

Diſpute touchant l'honneſteté, ſi elle doit eſtre miſe au rang des vertus parfaites.

Obiection à ceſte Philoſophie de l'egalité des vertus.

Reſponce, & difference entre ioye & douleur, auec la conference d'icelles.

ce les petites lumieres:tout ainſi les douleurs, les triſteſſes, les iniures ſont diſſipées & abbattuës par la vertu, laquelle en quel lieu qu'elle reluiſe eſteint tout ce qui ſe monſtre n'eſt point eſclairé d'elle. Et les douleurs & incõmoditez qui tombent ſur la vertu,n'ont point plus de pouuoir ſur elle, que vne petite pluye ſur la mer. Mais afin que tu croyes que cela ſoit vray,l'homme de bien courra ſans que rien le retarde,à vne choſe belle,encore que le bourreau ſoit là,que la gehenne ſoit preſte, & le feu tout allumé,il perſeuerera:il ne penſera point à ce qu'il doit endurer, mais à ce qu'il doit faire:il ſe iettera ſur vne choſe honneſte, cõme entre les bras d'vn hõme de bien:il fera eſtat,qu'elle luy eſt profitable,alleuree & pleine de bõ-heur.La choſe hõneſte doncques aura meſme lieu,& meſme credit enuers luy,encor qu'elle ſoit triſte & faſcheuſe,qu'auroit vn hõme de bien,encor qu'il fuſt pauure banni & malade.Sus dõc,mets d'vn coſté vn hõme de bien plein de richeſſes, & d'vn autre coſté vn qui n'a rien du tout,& qui a neantmoins toutes choſes en ſoy : l'vn ſera autãt hõme de bien,que l'autre,encor qu'ils ſoient differens de fortune. On doit faire (cõme i'ay dit)meſme iugement des choſes,qu'on fait des hõmes.La vertu eſt auſſi loüable en vn corps ſain & libre, qu'en vn corps malade & priſonnier. Ta vertu dõcques ne ſera pas plus loüable,ſi la fortune t'a cõſerué le corps tout entier,& ſãs bleſſeure, que s'il eſtoit mutilé de quelque membre. Autrement ce ſeroit priſer le maiſtre,par l'accouſtremẽt de ſes valets. Car toutes ces choſes, ſur leſquelles la fortune exerce ſa puiſſance,ſont baſſes & ſeruiles:comme ſont les richeſſes,le corps,les honneurs: elles ſont debiles,periſſables,mortelles & poſſedees auec incertitude.Au cõtraire,les œuures de la vertu sõt libres,inuincibles,leſquelles il ne faut point ſouhaiter d'auantage, quand elles ſont fauoriſees de quelque douce fortune,ny moins auſſi,quand elles ſont ſuyuies de quelque malheur. Ce que nous appellons amitié enuers les hõmes,c'eſt deſir,& conuoitiſe enuers les choſes.Ie penſe que tu ne porterois pas plus d'amitié à vn hõme de bien,pour eſtre riche,que tu ferois à vn pauure:ny à vn homme robuſte & puiſſant,qu'à vn homme foible & debile. Par ceſte raiſon tu ne ſouhaitterois pas pluſtoſt vne choſe gaye & paiſible,qu'vne penible & laborieuſe. Et ſi cela eſt ainſi, de deux qui ſeroient auſſi hõmes de bien l'vn que l'autre,tu aimerois mieux celuy qui ſeroit net & parfumé,que celuy qui ſeroit craſſeux & mal peigné.En fin tu en viendrois-là, d'aimer plus vn hõme qui ſeroit entier de tous ſes membres,ou qui n'auroit iamais eſté bleſſé,qu'vn manchot , ou vn louche. Bref peu à peu ton deſdain croiſtroit ſi auãt,que de deux, qui ſeroient auſſi ſages & auſſi iuſtes l'vn que l'autre , tu aimerois mieux celuy qui auroit vne belle perruque,& qui auroit le poil biẽ friſé,qu'vn autre qui ſeroit chauue. Qand la vertu de l'vn & de l'autre eſt pareille , l'inegalité des autres choſes n'apparoit point. Parce que toutes ces autres choſes ne ſont point parties , ce ne ſont qu'acceſſoires. Car qui eſt celuy qui vouluſt faire vn iugement tant iniuſte entre ſes enfans , qu'il aimaſt mieux celuy qui ſeroit ſain,que celuy qui ſeroit malade:celuy qui ſeroit grãd & de belle taille, que celuy qui ſeroit bas & petit?Les beſtes ſauuages ne font point de difference entre leur portee,elles ſe couchent par terre,pour la nourriture de tous enſemble. Les oyſeaux departent egalement la bechee. Vlyſſes ſe haſtoit de reuoir bien toſt les rochers d'Itaque,auec autãt de deſir,qu'Agamemnon les ſuperbes murailles de Mycenne.Car pas-vn n'aime ſa patrie parce qu'elle eſt grande,mais parce qu'elle eſt ſienne.Mais à quoy peut ſeruir ce diſcours:C'eſt afin que tu ſçaches que la vertu iette eſgallement le regard de ſes yeux ſur ſes œuures , comme ſur ſes propres enfans,qu'elle les aime eſgallement,tous,& encore plus ceux qui ſentent quelque peine , parce que l'amour des peres s'eſtend plus ſur ceux deſquels ils ont pitié.

Belle comparaiſon qui monſtre l'effect de la vertu.

Comment elle doit eſtre conſideree.

La fortune exerce ſa puiſſance ſur des choſes periſſables.

La vertu ſur des perdurables.

Inconueniẽs qui s'enſuiuroient ſi la vertu n'egaloit les choſes diuerſes.

Similitudes & exemples contre telles opinions.

La vertu aime plus ceux qui ſont affligez.

Pareillement la vertu ne porte pas plus d'affectiõ a celles de ſes œuures, qu'elle void ſouffrir plus d'affliction & de tourment, mais ſuyuant la façon des bons peres, elle les embraſſe & cherit d'auãtage. Mais pourquoy eſt-ce qu'vn biẽ ne peut eſtre plus grand qu'vn autre? Parce qu'il n'y a rien plus apte, que ce qui eſt apte, n'y rien plus plein, que ce qui eſt plein. Tu ne peux pas dire, cecy eſt plus ſemblable à vne choſe que cela. Par cõſequent il n'y a rien plus honneſte que ce qui eſt hõneſte. Or donc ſi la nature des vertus eſt toute pareille, toutes les trois ſortes de biens ſont egales. Par ainſi ie dis, que c'eſt choſe du tout pareille d'eſtre moderé en la ioye ou d'eſtre moderé en la douleur. La ioye ne ſurmonte point la conſtance d'vne ame qui deuore ſes plaintes ſous la cruauté d'vn bourreau. Les vns de ces biẽs-là ſont à deſirer, mais les autres ſont admirables. Neãtmoins tous deux ſont pareils: car tout ce qu'il y a de mal, eſt couuert ſous le manteau d'vn plus grand bien. Quicõque auroit opinion que ces deux choſes ne fuſſent point egales, il monſtreroit qu'il ne voudroit iamais plus ietter ſes yeux ſur la vertu, & qu'il ne regarderoit que les choſes exterieures. Les vrais biens poiſent autant, & ſont auſſi grands l'vn que l'autre: mais les faux ſont vains & trompeurs. C'eſt pourquoy les biens qui ſemblent eſtre ſi beaux & ſi grands quand on les regarde à l'œil, nous trompent quand on les veut peſer. Cela eſt vray, Lucilius mõ amy: tout ce que la raiſon & la verité loüe & priſe, il eſt ferme, il eſt eternel, il rend l'ame aſſeuree, & la hauſſe iuſqu'au Ciel pour y demeurer touſiours. Mais les biẽs qu'on loüe ſans raiſon, & qui ne le ſont qu'au iugemẽt du vulgaire, ne ſont que remplir de vent ceux qui s'en reſiouiſſent. Au contraire, ce qu'on craint comme mal, ne fait que donner frayeurs aux ames, & les eſpouuanter, cõme les beſtes ſe troublent ſur l'apprehẽſion de quelque danger. Toutes ces deux choſes donc reſioüiſſent l'ame, ou la rongẽt ſans raiſon: car ny l'vne n'eſt digne de ioye, ny l'autre d'aucune peur. Il n'y a que la ſeule raiſon, qui ſoit immuable & conſtãte en ſõ iugement. Car elle n'obeït point, mais elle cõmãde au ſens. La raiſon eſt egale à la raiſon, cõme le droict à ce qui eſt droict: La vertu donc l'eſt pareillemẽt: car elle n'eſt autre choſe qu'vne droicte raiſon. Toutes les vertus ſont des raiſons droictes: ſi elles ſont droictes, elles ſont egales. Quelle eſt la raiſon, telles ſont les actions. Toutes dõc ſont pareilles. Car puis qu'elles ſont ſemblables à la raiſon, elles ſont auſſi ſemblables entr'elles. Et quãd ie dis, que les actions ſont egales entr'elles, c'eſt entant qu'elles ſont droictes & honneſtes. Au reſte elles ſont fort differentes enſemble, ſelon que la matiere ſera diuerſe, laquelle eſt maintenant grande, & tantoſt petite: maintenant, noble, tantoſt vile: appartenant maintenant a pluſieurs, & tantoſt à peu de perſonnes. Et neantmoins en toutes ces choſes-là, ce qui eſt le meilleur, eſt egal. Comme les gens de bien ſont tous egaux, entant qu'ils ſont gens de bien: mais ils ont des differences d'aage: l'vn eſt plus vieux, l'autre plus ieune. Ils en ont auſſi du corps: l'vn eſt beau, l'autre eſt laid. Ils en ont pareillemẽt de fortune ceſtuy-cy eſt riche, ceſtuy-là eſt pauure: Ceſtuy-cy a la bonne grace de tous, il a grãde authorité, il eſt cogneu en toutes villes & pays, & l'autre eſt incogneu de pluſieurs, ſans qu'on parle de luy. Mais en ce qu'ils ſont gens de bien, ils ſont egaux. Le ſens ne fait point de iugement des biens & des maux: il ne ſçait ce qui eſt vtile, ou ce qui eſt inutile: il ne peut dire ſon aduis, que de ce qui luy eſt repreſenté deuant les yeux. Il ne peut preuoir les choſes futures, ny auoir ſouuenãce des paſſees: moins ſçait-il ce qui s'en peut enſuyure. Et toutesfois c'eſt de là que depend & l'ordre & la ſuitte des choſes: & toute la conſtãce de la vie, qui doit eſtre droicte & parfaicte. C'eſt donc la raiſon qui iuge des biens & des maux, qui n'eſtime rien les choſes eſtrangeres qui viennent de dehors, & qui penſe que celles qui ne ſont ny bonnes

Les trois ſortes de biens ſont egales, ſi la nature des vertus eſt pareille.

Des biens vrais & faux.

Les biens que le vulgaire eſtime moins ſouhaitables, le ſont le plus, s'il falloit conſiderer en iceux quelque difference du plus & du moins.

Argumens pour prouuer l'egalité des vertus & des actiõs.

Comme les actions different.

Comment different les gens de bié.

&

Quelle difference y a entre le ſens & la raiſon.

Quels biens ſont eſtimez par la raiſon.

&

ny mauuaiſes,ſoient ſeulement quelques petits accroiſſemens, ne logeant tout le bien que dans l'ame. Au ſurplus,il y en a quelques-vns,qu'elle met au premier rang auſquels elle court auec deſſein,comme la victoire,les enfans ſages,& bien nais,& le ſalut de ſa patrie. Il y a d'autres biens du ſecõd rang,qui ne ſe cognoiſſent qu'aux aduerſitez: comme ſupporter patiemment vne maladie, on vn exil: Et quelques autres indifferens, qui ſont toutesfois plus amis, que contraires à nature: comme de marcher modeſtement: & tenir vne ſage contenance,quand on eſt aſſis. Car c'eſt choſe autant naturelle de s'aſſeoir comme d'eſtre debout,ou de ſe pourmener. Mais les deux premiers ſont fort diuers l'vn de l'autre. Car les premiers ſont ſelon la nature, ſçauoir eſt de ſe reſioüir de la pieté de ſes enfans, & de la felicité de ſa patrie. Les ſeconds ſont contre nature, ſouſtenir les tourmens d'vne grande conſtance,& endurer la ſoif, quand la maladie bruſle les entrailles. Que ſera donc cela? y a-il quelque choſe contraire à nature, qui ſe puiſſe appeller bien? Non certes. Mais ce bien ſe trouue quelquefois en vne choſe, qui eſt ennemie de nature. Car d'eſtre bleſſé, d'eſtre ſeché & conſumé dans le feu, d'eſtre affligé d'vne maladie, c'eſt contre nature. Mais de conſeruer ſi bien ſon ame, qu'elle ne ſe laſſe point de ſouffrir les tourmens, cela eſt amy de nature. Et afin que ie face entendre en peu de paroles, ce que ie veux dire, la matiere du bien eſt quelquefois contre nature: mais le bien ne l'eſt iamais, car il n'y a aucun bien qui ne ſoit accompagné de raiſon: & la raiſon ſuit la nature. Qu'eſt-ce donc que la raiſon? c'eſt vne imitation de nature. Quel eſt le ſouuerain bien de l'homme? c'eſt de faire toutes choſes ſelon la volonté de nature. Il n'y a point de doute,dit-il, qu'vne paix,qui n'a iamais eſté interrompuë, ne ſoit meilleure que celle qui a eſté racquiſe auec effuſion de ſang. Il n'y a point de doute, dit-il, que la ſanté qui n'a iamais eſté eſbranſlee, ne ſoit plus heureuſe que celle que nous auons recouuree preſque par force,& par vne grande patience d'vne longue maladie, qui nous menaçoit de mort. Par meſme moyen il n'y aura point de doute, que la ioye ne ſoit vn plus grand bien, qu'vne ame ſubiecte à ſouffrir les tourmens des playes & des feux. Il n'en eſt toutesfois rien: Car les choſes qui aduiennent par fortune, reçoiuent vne grande difference: d'autant qu'elles ſont eſtimees par l'vtilité de ceux qui les prennent. L'intention & la fin de tous biens, c'eſt de conſentir à nature. Cela eſt egal en tous. Quand tout le Senat ſuit l'opinion de quelqu'vn, on ne peut point dire: Ceſtuy-cy eſt mieux de ceſt aduis que ceſt autre. Car tous ont ſuiuy ceſte opinion. Ie dis le meſme des vertus: Toutes conſentent à la nature. Ie dis le ſemblable des biens: ils conſentẽt tous à la nature. L'vn eſt mort ieune,l'autre vieux,quelqu'vn encore eſt mort en enfance,qui n'a iouy d'autre bien que d'auoir veu ſeulement la vie: tous ceux-là eſtoiẽt eſgalement ſubiects à mourir, encor que la mort en ait laiſſé aucuns viure plus longuement,& qu'à d'autres elle ait coupé le filet de la vie ſur la fleur de leur âge, & qu'elle ait interrompu les commencemens & la naiſſance de quelques-vns. L'vn eſt mort au milieu de ſon ſouper,à l'autre le dormir & le mourir n'a eſté que tout vn,& quelqu'vn encor que l'embraſſement d'vne femme a eſtouffé. Adiouſtez y auſſi ceux qui ſont morts par le couteau,ou que la morſure des ſerpens a tuez, ou qui ont eſté froiſſez ſous quelque ruine, ou qui ſont morts par vne longue conuulſion de nerfs,qui les a peu à peu gehennez. On peut dire,que la fin de quelques vns eſt meilleure,& que la fin de quelques autres eſt pire. Mais la mort de tous eſt egale. Les moyens par leſquels elle vient ſont diuers, mais le poinct où ils finiſſent n'eſt qu'vn. Il n'y a aucune mort plus grande l'vne que l'autre. Car elle a vne meſme meſure en toutes perſonnes, c'eſt de mettre fin à la vie. Ie dis le meſme des

Quels ſont contre nature.

Que c'eſt que raiſon, & ſouuerain bien.

Les choſes fortuites ſõt eſtimees plus ou moins, ſelon le plus ou moins de profit qu'on y trouue.

Les vertus & les biens ſe rapportent egalement à nature.

La fin des vns eſt meilleure ou pire que des autres, mais la mort eſt egale en tous.

Auſſi ſont les biens.

biens. L'vn de ces biens ſe nourrit entre les plaiſirs & les voluptez, & l'autre ne ſent que choſes triſtes & faſcheuſes. L'vn a gouuerné à ſon aiſe la douceur d'vne bonne fortune, & l'autre a dompté la force d'vne tyrannie. Et les vns & les autres biens ſont entierement egaux, encor que l'vn n'ait cheminé que par des lieux plains & bien aiſez, & l'autre par des lieux aſpres & raboteux. Bref la fin de tous eſt entierement ſemblable. Ils ſont bons, ils ſont loüables, ils ſuiuent la vertu & la raiſon. La vertu rend egales entre elles toutes choſes qu'elle recognoiſt. Il ne faut point qu'entre les opinions que nous tenõs, tu t'eſmerueilles de ceſte-cy. Dans Epicure il y a deux ſortes de biens, deſquels eſt compoſé ceſt heureux & ſouuerain bien: C'eſt que le corps ſoit ſans douleur, & l'ame ſans paſſion & ſans perturbation. Ces biens-là ne croiſſent plus, quand ils ſont pleins. Car de quel coſté pourroit croiſtre ce qui eſt plein? Le corps eſt ſans douleur: qu'eſt-ce qui pourroit adiouſter à ceſte indolence? L'ame eſt paiſible, & en vn repos aſſeuré: que pourroit on adiouſter à ceſte tranquillité? Comme l'air bien ſerein, & le Ciel qui eſt en ſa clarté la plus nette, ne peut receuoir aucune autre plus grande beauté: pareillement l'eſtat de l'homme, qui a ſoin de ſon corps & de ſon ame, & qui veut compoſer ſon bien par le moyen de l'vn & de l'autre, eſt tout parfait, il eſt paruenu au comble de ſon ſouhait, s'il ne ſent point de tempeſte dans ſon ame, ny de douleur dans ſon corps. Si quelques autres contentemens eſtrangers nous aduiennent, ils n'augmentent point ce bien ſouuerain, mais ſi ie le dois dire ainſi, ils luy donnent quelque meilleur gouſt, qui eſt agreable. Car ce bien entierement parfait de la nature humaine, ſe contente de la paix du corps, & de l'ame. Ie te bailleray dans Epicure meſme vne diuiſion des biens du tout ſemblable à la noſtre. Il y en a chez luy, qu'il aimeroit mieux luy deuoir aduenir: ſçauoir eſt le repos du corps, libre de toute douleur, & le contentement de l'ame, qui ſe puiſſe reſioüir en la contemplation de ſes biens. Il y en a d'autres qu'il loüe & approuue, encor qu'il n'euſt pas voulu qu'ils luy fuſſent aduenus: comme ceſte patience, que ie diſois nagueres, en vne grande maladie, & en des extremes douleurs, qu'Epicure ſentit ce dernier & le plus fortuné iour de ſa vie: Car il diſoit qu'il ſouffroit des tourmẽs en ſa veſſie, & en ſon ventre vlceré, qui ne pouuoit receuoir vn plus grand accroiſſement de douleur. Et toutesfois il eſtimoit ce iour-là tres-heureux: or aucun ne peut faire l'homme bienheureux, que celuy qui ioüit du bien ſouuerain. Il y a donc dans Epicure des biens que tu aimerois mieux ne les ſentir point. Mais parce que la fortune le veut ainſi, il les faut embraſſer, il les faut loüer, il les faut priſer, comme les plus grands. On ne pourroit pas dire que le bien qui a mis fin à vne vie heureuſe, & auquel Epicure par les dernieres paroles qu'il a dictes, a rendu graces, ne ſoit egal, & pareil aux plus grands biens. Permets-moy, mon bon Lucilius de dire encor plus hardiment ceſte parole: Si quelques biens pouuoient eſtre plus grands, que les autres, i'aimerois mieux ſuyure ceux qui ſont triſtes, que ceux qui ſont gracieux & delicats. Car il eſt plus honorable de rompre les choſes difficiles, que de moderer les ioyeuſes. Ie ſçay que par meſme raiſon il ſe peut faire, que quelqu'vn porte modeſtement ſa felicité, & conſtamment ſes calamitez. Auſſi vaillant doit eſtre eſtimé celuy qui a paſſé la nuict en ſentinelle ſur les trenchees, encor que l'ennemy ne ſe ſoit point eſſayé de forcer le camp, que celuy qui apres auoir eu les iarets couppez, a combattu encor à genoux, & n'a iamais quitté les armes. On dit à ceux qui reuiennent du combat couuerts de ſang: Dieu vueille croiſtre voſtre vertu. C'eſt pourquoy ie loüerois touſiours d'auantage ces biens, qui ſe ſont rendus conſtans par vn continuel exercice, & qui ont combattu contre la fortune. Feray-ie doute, de ne loüer

Epicure tiẽt deux ſortes de biens, deſquels eſt compoſé le ſouuerain bien.

Similitude.

Epicure s'accorde auec les Stoïques en la diuiſiõ des biens.

Quels biens pourroient eſtre preferables à d'autres.

pas

pas pluſtoſt ceſte main mutilee & roſtie de Mutius, que la main la plus ſaine du plus vaillant homme qui ſoit ? Il demeuroit debout meſpriſant les ennemis & les flammes: il regardoit ſa main, qui ſe fondoit & degouttoit ſur le braſier ennemy: iuſqu'à tant que Porſanna porta en fin enuie à la gloire de celuy, à la douleur duquel il auoit au commencement pris plaiſir, & luy fit oſter à ſon grand regret le feu de deuant. Pourquoy ne conteray-ie ce bien entre les premiers & principaux ? pourquoy ne l'eſtimeray-ie d'autant plus que ceux deſquels on iouit auec toute ſeureté ſans crainte de la fortune, veu qu'il eſt plus rare d'auoir vaincu l'ennemy auec vne main ſeche & gaſtee, qu'auec vne main bien armee: Mais quoy? diras-tu : voudrois tu ſouhaitter ce bien ? Pourquoy non? car il n'y a pas vn qui puiſſe faire cela, que celuy qui le peut ſouhaitter. Dois-ie ſouhaitter pluſtoſt de bailler mes pieds à frotter doucement à vn de mes vieux bardaches, ou à quelque femme, ou à quelqu'vn qui d'homme ſeroit deuenu femme, pour m'eſtirer les iointures des petits doigts? Pourquoy n'eſtimerois-ie Mutius plus heureux, d'auoir manié le feu de meſme façon, que s'il euſt tendu ſa main à quelqu'vn pour la luy frotter doucement ? Il repara toute la faute qu'il auoit faite. Il mit fin à la guerre tout deſarmé & manchot, & auec ceſte main eſtropiee il vainquit deux Roys.

S'il faut ſouhaitter vn bien conioinct auec de la douleur.

EPISTRE LXVII.

Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecillité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion : Si tous biens ſont deſirables. En fin il conclud, que ceux qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels.

AFin que ie donne cõmencement à ma lettre par des propos communs, le printemps cõmence à s'ouurir: Mais cõme il s'approchoit deſia de l'eſté, & qu'il deuoit eſtre chaud, il s'eſt attiedi: on n'oſe pas encor s'y fier. Car il retourne ſouuent à l'hyuer. Veux-tu ſçauoir comme il eſt mal aſſeuré: Ie n'oſe pas encor ſortir à ceſt air froid : ie me garde encor de ſa rigueur. C'eſt (diras-tu) ne pouuoir ſouffrir ni le chaud ni le froid. Cela eſt vray, Lucilius mon amy, mon aage eſt aſſez content de ſa froideur, à grand' peine ſe peut-elle deſgeler au milieu de l'eſté : C'eſt pourquoy il faut que ie demeure la plus grand' part du temps couché ſur le matelas. Ie rends graces à ma vieilleſſe, de ce qu'elle m'a attaché dans mon lict. Mais pourquoy ne luy rendrois-ie graces de cela: Tout ce que ie deuois ne vouloir pas, ie ne le puis plus. Ie parle fort ſouuent auec mes liures. Et ſi parfois quelques lettres m'arriuẽt de ta part, il me ſemble que ie ſuis auec toy : & reçois vn ſi grand plaiſir en mon ame, que ie penſe proprement ne te reſcrire point, mais te reſpondre de parole. C'eſt pourquoy ie traicteray ce que tu me demandes comme ſi ie parlois auec toy : nous rechercherons tous deux quelle eſt ceſte queſtion. Tu veux que ie te dile ſi toutes ſortes de biens ſont deſirables. Si c'eſt bien (dis-tu) d'endurer vertueuſement vne gehenne, & de ſouffrir le feu auec vne grãde conſtãce, & de ſupporter doucement vne maladie, il s'enſuit que tout cela ſe doit ſouhaitter. Et toutesfois ie ne voy rien de cela qui ſoit digne de ſouhait. Certainement ie ne cognois encor perſonne qui ait payé aucun vœu qu'il ait fait, pour auoir eu le foüet, pour auoir eſté tourmenté de la goutte, ou pour eſtre deuenu plus long quand on l'eſtiroit ſur la gehenne. Il faut

La plus ſeiche & plus robuſte perſonne eſt meſme contrainte d'auouer & recognoiſtre l'imbecillité de la nature humaine.

Queſtion, ſi tous biens ſont ſouhaittables.

Reſoluë par diſtinction.

que tu faces vne diſtinction, mon Lucilius, de ces choſes, & tu trouueras qu'il y a quelque poinct qui ſe peut ſouhaitter. Ie voudrois bien que les tourmens fuſſent touſiours eſloignez de moy : mais quand il me ſera force de les ſentir, ie ſouhaitteray lors, que ie les puiſſe ſupporter vertueuſement, courageuſement, & auec honneur. Pourquoy n'aimerois-ie pas mieux que la guerre ne ſuruint point : Mais ſi elle ſe dreſſe, ie ſouhaitteray lors que ie puiſſe auec vne generoſité de courage ſouffrir les playes, la faim, & tout ce que la neceſſité de la guerre porte auec ſoy. Ie ne ſuis pas ſi fol que ie vueille deſirer d'eſtre malade: mais s'il faut que ie le ſois, ie ſouhaitteray auſſi que ie ne face rien intemperamment, rien d'effeminé. Par ainſi les maux & les incommoditez ne ſont pas deſirables, mais bien la vertu qui les nous fait ſupporter. Quelques-vns de nos Stoïciens penſent, que la conſtance, la patience des tourmens & des maux ne doit eſtre ni deſiree, ni deteſtee auſſi. Car quand on fait vn ſouhait, ce doit eſtre d'vn bien tout pur, tout paiſible, exempt de toute triſteſſe. Mais ie ne ſuis pas de leur aduis. Pourquoy? Parce premierement qu'il ne ſe peut faire qu'vne choſe ſoit bonne, & qu'elle ne ſoit deſirable. D'auantage, ſi la vertu eſt deſirable, & s'il n'y a bien aucun ſans vertu, il s'enſuit que tout bien eſt deſirable. En outre, ſi vne conſtante patience des tourmens ne ſe doit deſirer, ie te demande ſi pour cela on ne deuroit point deſirer la conſtance : car c'eſt elle qui meſpriſe & qui deffie les dangers & les perils. La plus belle partie qui ſoit en elle, & la plus admirable, c'eſt de ne fuyr point aux flammes, & ſe preſenter aux playes, & quelquesfois ne les euiter point, & auancer l'eſtomach pour les receuoir. Si donc la patience eſt deſirable, on doit auſſi deſirer qu'on puiſſe vertueuſement ſouffrir les tourmens. Et toutesfois ce n'eſt pas ſeulement pour cela qu'il eſt deſirable d'endurer les tourmens: car c'eſt vne partie de la patience. Mais fay, comme i'ay dit, diſtinction de ces choſes : & lors tu ne trouueras rien qui ne te mette en erreur. Car on ne doit pas ſouhaitter de ſouffrir des tourmens, mais de les endurer conſtamment. C'eſt ceſte conſtance que ie ſouhaitte, parce que c'eſt vne vertu. Toutesfois qui eſt celuy qui s'eſt iamais ſouhaitté cela? Il y a des vœux qui ſont cogneus & entendus, cõme ceux qu'on fait pour quelque choſe particuliere : Il y en a d'autres qui ſont couuerts & cachez, quand ſous vn ſeul vœu on en comprend beaucoup d'autres. Comme quãd ie me deſire vne vie honneſte (car vne vie honneſte contient pluſieurs actions) elle comprend le tonneau de Regulus, la playe de Caton deſchiree par ſes propres mains, l'exil de Rutilius, la couppe empoiſonnee qui de la priſon porta Socrates au Ciel. Quand doncques ie me ſuis deſiré vne vie honneſte, ie me ſuis pareillement ſouhaitté toutes choſes, ſans leſquelles ma vie quelquesfois ne pourroit pas eſtre honneſte.

Aduis d'aucuns Stoïciens là deſſus.

& De Seneque au contraire.

La vertu qui ſe trouue és aduerſitez, les rend precieuſes & deſirables.

2. Æneid.

Heureux ô bien heureux & trois & quatre fois
Ceux qui peurent mourir ſoubs les tours Phrygiennes
Deuant les yeux du peuple, & des meres Troyennes!

T. Liue, 1. Dec. 8. & 10.

Quelle difference mets-tu, ou que tu ſouhaittes cela à quelqu'vn, ou que tu confeſſes qu'il eſt ſouhaittable? Decius fit vn vœu ſolennel de mourir pour le ſalut public, & ne cherchant que la mort, pouſſa ſon cheual au milieu des ennemis. L'autre qui fut imitateur de la vertu de ſon pere, apres auoir prononcé les paroles ſolennelles, qui luy eſtoient deſia familieres, courut la teſte baiſſee du coſté qu'il vit l'armee plus eſpeſſe, n'ayant autre ſoucy que d'impetrer des Dieux l'intention de ſon vœu: eſtimant qu'vne bonne mort eſtoit choſe deſirable. Doutes-tu donc que ce ne ſoit

vn grand bien de mourir, pour laiſſer vne heureuſe memoire de ſoy, & ſur quelque vertueuſe entrepriſe ? Quand quelqu'vn endure conſtamment les tourmens, il y employe toutes les vertus, encor que peut-eſtre il n'y ait que la patience ſeule qui puiſſe paroiſtre & ſe monſtrer. Au reſte la grandeur de courage & la conſtance eſt en cela, de laquelle la patience, la ſouffrance, la tolerance, ſont comme branches : la prudence y eſt auſſi, ſans laquelle on ne peut prendre aucun bon conſeil : elle te perſuade d'endurer vertueuſement ce que tu ne peux euiter. La conſtance y eſt pareillement qu'on ne peut tirer hors de la place & du rang qu'elle tient : & qui ne quitte iamais ſon deſſein & ſa reſolution, pour quelque force & contrainte qu'on luy face. Bref toute la ſuitte & l'aſſemblee des vertus, qui n'abandonnent iamais l'vne l'autre, y eſt. Tout ce qui ſe fait honorablement, vne ſeule vertu le fait, mais c'eſt par aduis de conſeil. Or ce qui eſt trouué bon par toutes les vertus, encor qu'il ſemble que ce ſoit vne ſeule qui l'execute, eſt deſirable. Mais quoy ? as-tu opinion qu'il ne faille deſirer que ce qui nous aduient auec plaiſir & repos d'eſprit, & ce que nous receuons les portes tapiſſees ? Il y a quelques voluptez triſtes, & quelques vœux qu'on celebre non point auec reſiouïſſance, mais auec adoration & veneration de toute l'aſſemblee. Ne penſes-tu pas que ce fuſt ainſi que Regulus ſouhaitta de retourner entre les mains des Carthaginois ? Il te faut veſtir le cœur d'vn homme vertueux, & te retirer vn peu loin des opinions du vulgaire : il te faut conceuoir, comme tu dois, l'image de la vertu : qui eſt la plus belle & la plus honorable choſe du monde, laquelle nous deuons adorer non point auec des bouquets & feſtons, mais auec la ſueur & le ſang. Regarde Caton enfonçant ſes mains tres-pures dans ſa poitrine ſacree, pour eſlargir ſa playe qui n'eſtoit point aſſez profonde. A ſçauoir-mon ſi tu oſerois dire en fin, Ie voudrois bien ce que tu voudrois : & i'ay grand regret à ce que tu fais, ou, heureux te ſoit ce que tu fais. A ce propos ie me ſouuiens de noſtre Demetrius, qui appelloit vne vie pleine d'aſſeurance, & exempte de tous orages de fortune, vne mer morte. Car n'auoir rien qui t'eſueille, rien qui t'eſmeuue, rien ſur l'aſſault, & ſur l'aduertiſſement dequoy tu puiſſes eſſayer les forces de ton ame, ains viure touſiours en vn repos qui n'a iamais eſté troublé, ce n'eſt point tranquillité, c'eſt vne bonace & langueur de mer. Attalus Stoïcien ſouloit dire, I'aime mieux que la fortune me nourriſſe dans ſon camp, que dans ſes delices. Ie ſouffre la gehenne, mais c'eſt conſtamment : cela va bien : on me maſſacre, mais ie l'endure conſtamment : cela va bien. Oy encore Epicure. Il dira, ô que ie le trouue doux ! Ie ne donneray iamais vn nom delicat à vne choſe ſi honneſte & ſi ſeuere : on me bruſle : mais ie demeure inuincible. Pourquoy ne ſeroit il deſirable, non point que le feu me bruſlaſt, mais qu'il ne me peuſt vaincre ? Il n'y a rien de plus excellent, rien de plus beau que la vertu : Tout ce qui ſe fait par ſon commandement, il eſt bon, il eſt deſirable.

Aucunefois toutes les vertus ſe rencontrent en tel qui n'en fait paroiſtre qu'vne.

Exemples pour confirmer le precedent aduis.

De Regul^e. &

De Caton.

Voyez M. Ant. Muret, liu. 9. des Animaduerſions, ch. 8.

Beau traict de Demetrius.

D'Attalus.

D'Epicure.

EPISTRE LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame : mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doit faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude : & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a faictes, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe.

Les Stoïciés & par preceptes & par exemples retirent le ſage du traoas de ce monde à la contemplation des choſes diuines & humaines.

IE veux eſtre de ton aduis: va te retirer, & cacher dans le repos : ou bien pluſtoſt cache ton repos. Si tu ne peux apprendre cela par les preceptes des Stoiciens, au moins tu l'apprendras par leur exemple. Et toutesfois tu l'apprendras encor par leur precepte. Ie te le prouueray quand tu voudras. Nous ne t'enuoyons point en toutes republiques, ni pour touſiours, ni ſans fin. D'auantage, quād nous auons donné au ſage vne republique digne de luy, c'eſt à dire, le monde, s'il ſe retire au repos, il n'eſt point hors de ſa republique. Mais peut-eſtre pluſtoſt que laiſſant vn petit coing, il va en des lieux plus grands & plus ſpacieux : & ſe logeant dans le Ciel, il recognoiſt lors, que quand il eſtoit monté dans ſa chaire, & dans ſon throſne, il eſtoit pluſtoſt deſcendu en vn fort bas lieu. Ie veux mettre ce ſecret dans ton ſein Que l'homme ſage n'aduance iamais tant, que lors que les choſes diuines & humaines ſe ſont preſentees deuant ſes yeux. Ie reuiens maintenant à ce que i'auois cōmencé de te perſuader, qu'on ne cognoiſſe point que tu vueilles viure en repos. Il ne faut point que tu te couures, que ce ſoit pour vaquer à la Philoſophie : Il vaut mieux que tu executes ton deſſein ſous quelqu'autre nom. Tu le peux appeller, maladie, foibleſſe, pareſſe. C'eſt vne ſotte ambition de vouloir prendre gloire à ne rien faire. Il y a des beſtes qui effacent & broüillent leur piſte à l'entour de leurs giſtes, afin qu'on ne les puiſſe trouuer. Il faut que tu faces ainſi : autrement il n'y aura pas faute de gens, qui ſe mettront en queſte apres toy. Il y en a pluſieurs, qui paſſent deuant les portes ouuertes ſans entrer dedans, & regardent par les fentes de celles qui ſont fermees. Les coffres cachetez font venir plus d'enuie aux larrons : on ne tient compte de ce qui n'eſt pas fermé : & les briſeurs des portes ne s'arreſtent point deuant ce qu'ils trouuent ouuert. Le peuple a ceſte façon de faire, & les plus ignorans auſſi. Ils deſirent d'entrer par force dans les ſecrets d'autruy. Il ne ſe faut donc point vanter de ſon bien : c'eſt vne eſpece de vanterie, de ſe tenir trop caché, & de ſe retirer hors de la veuë des hommes. Ceſtuy-cy s'eſt enfermé dans Tarente, ceſtuy-là s'eſt retiré dans Naples, & c'eſt autre n'a paſſé le ſueil de la maiſon, depuis beaucoup d'annees. Certainement celuy ſemond le peuple à le venir voir, qui veut qu'on face des contes par la ville de ce qu'il s'eſt retiré à part. Apres que tu te ſeras retiré, il ne te faut rien faire, dequoy les hommes puiſſent parler de toy : parle ſeulement auec toy-meſmes. Mais quels propos te tiendras-tu ? ceux que quelques hommes tiennent volontiers des autres. Ayes touſiours mauuaiſe opinion de toy. Accouſtume-toy de dire la verité, & de l'oüir auſſi. Sur tout parle ſouuent des imperfections que tu ſentiras en toy. Chacun cognoiſt les vices qu'il a en ſa perſonne. C'eſt pourquoy l'vn deſcharge ſon eſtomach par le vomiſſement, l'autre le remet en mangeant peu & ſouuent, & quelqu'vn encor le purge & l'eſpuiſe par ieuſnes & par abſtinences. Ceux que la douleur des pieds reprend ſouuent, s'abſtiennent, ou

Quoy qu'il ſoit en ſolitude, ne veulent pas qu'il face neantmoins ſemblant d'eſtre ſolitaire.

car

Ce ſeroit vne ſotte ambition.

&

Il ne ſe faut point vanter de ſon bien.

Moyens de bien practiquer la ſolitude.

Comparaiſon propre à monſtrer le vray vſage de la ſolitude.

de se baigner ou de boire du vin: & ne tenans conte d'autre regime, ils vont au deuant du mal qui les trauaille plus ordinairement. Il y a pareillement quelques parties dans nostre ame, qui nous causent des maladies, à la guarison desquelles il faut penser. Qu'est-ce que ie fais en ce repos où ie suis: ie pense mon vlcere. Si ie te mõstrois mon pied enflé, la main toute meurtrie, les nerfs de mon iarret racourcy tous secs, tu me permettrois bien de ne bouger d'vn lieu, & de penser mon mal. Mais ce mal que ie ne te puis faire voir, est bien plus grand: c'est vne inflammation & vne apostume, que i'ay dans la poictrine. Ie ne veux point que tu me louës, ie ne veux pas que tu dises: O le grand personnage, il à mesprisé toutes choses, & apres auoir condamné les fureurs de la vie humaine, il s'en est fuy! ha ie n'ay rien condamné que mes propres actions. Il ne faut point que tu ayes enuie de venir vers moy pour y faire ton profit. Tu te trompes, si tu esperes trouuer icy quelque secours. Ce n'est pas vn medecin: c'est vn malade qui loge icy. I'aime mieux, quand tu t'en seras allé, que tu dises: Ie pensois que cest homme fust heureux, qu'il fust sçauant: i'auois desia dressé les oreilles, mais il m'a bien fait perdre ceste opinion: ie n'ay rien veu, ie n'ay rien ouy que i'aye desiré depuis: rien qui m'ait fait enuie de retourner vers luy. Si tu as ceste opinion, si tu tiens ce lãgage, ie cognois que i'ay fait quelque profit. I'aime mieux que tu ayes pitié de mon repos, que si tu me portois enuie. Tu me louës donc (diras tu) Seneque, le repos d'esprit: tu te iettes en fin sur les propos d'Epicure. Ie te recommande le repos, afin que par son moyen, tu puisses faire des choses plus grandes & plus belles, que celles que tu as laissées derriere toy. Heurter à la porte des grands Seigneurs, tenir registre des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir beaucoup d'authorité par les cours: c'est vne puissance pleine d'enuie, & qui ne dure guere, & si tu veux dire la verité, fort vilaine. Cestuy-cy me passe de reputation entre les aduocats du barreau: cestuy-là des gages qu'il a gagnez aux estats militaires, & des dignitez qu'il a par ce moyen acquises: & ceste autre d'vne trouppe infinie d'hommes, qui luy font la court: Ie ne puis auoir vne si grande suitte que cestuy-cy, ni vne si grande reputation que cestuy-là. Mais ie ne dois point faire si grand cas d'estre vaincu des hommes, pourueu que ie puisse vaincre la fortune. Pleust aux Dieux que ta resolution eust esté long-temps-a de suiure ce dessein. Pleust aux Dieux que ce ne fust pas sur l'heure que la mort se presente à nos yeux, que nous tinssions propos de la vie heureuse: Toutesfois n'arrestons pas pour cela. Car nous croyons maintenant par experience plusieurs choses, que nous eussions deu croire par discours de la raison, n'estre que superfluitez & bouffonneries. Faisons comme ceux qui sont partis trop tard, & qui par diligence veulent recouurer le temps qu'ils ont perdu: donnons des esperons. Ceste aage est encor fort propre à ceste estude. Elle est desia espuree de son escume, elle a desia laissé les vices qu'elle ne pouuoit dompter en l'ardeur de sa ieunesse: il s'en faut peu, qu'elle ne les ait entierement esteints. Mais en quel temps (diras-tu) se pourra profiter ce que tu apprens sur le poinct qu'il faut desloger, ou à quoy? Il me profitera, pour en sortir meilleur que ie n'estois. Il ne faut point toutesfois, que tu penses, qu'il y ait aucun aage plus propre à la sagesse, que celle qui par beaucoup d'experience, & par vne longue & frequente patience des choses, s'est domptee elle mesme: & laquelle apres auoir triomphé de ses affections, est paruenuë à la cognoissance de son salut. C'est le vray temps de ce bien qui ne dure gueres. Quelque vieille personne que ce soit, qui est paruenuë à la sagesse, c'est par les ans qu'elle y est paruenuë.

Difference de la vie solitaire & descouuerte.

Il ne faut pas attendre l'article de la mort pour penser à la vie bien heureuse.

EPISTRE LXIX.

Il deffend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuitte du corps, pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices: & non ſeulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en eſt beſoin. C'eſtoit l'opinion des Stoïciens.

Les frequentes mutatiõs de lieux sõt ſignes d'inconſtance, & ruinent la vigueur des corps & des eſprits.

IE ne veux pas que tu changes de lieux, ni que tu ſautes ainſi de l'vn à l'autre. Premierement parce qu'vn ſi frequent changement, eſt ſigne d'vn eſprit inconſtant. Tu ne pourras iamais tirer profit du repos, ſi tu ne laiſſes de voyager, & d'aller voir le pays çà & là. Si tu veux arreſter ton eſprit, arreſte pluſtoſt la fuitte de ton corps: Car ce faiſant les remedes continuez profiteront beaucoup. Il ne faut point rompre le repos ni l'oubly de ta premiere vie. Permets que tes yeux oublient: permets que tes oreilles s'accouſtument à des paroles plus ſalutaires. Tous les coups que tu iras par les ruës, tu trouueras en paſſant quelque choſe qui renouuellera tes affections. Tout ainſi que celuy qui ſe veut deſpoüiller de l'amour, doit fuyr la ſouuenance de la beauté qu'il a aimee: car il n'y a rien qui reuerdiſſe plus aiſément que l'amour: Pareillement celuy qui ſe veut deſcharger de l'affection de toutes choſes, du deſir deſquelles il bruſloit auparauant, il faut qu'il retire ſes yeux & ſes oreilles de ce qu'il a quitté. L'affection ſe reuolte bien toſt: de quel coſté qu'elle ſe tourne, elle trouuera toute preſte quelque recompenſe de ſon occupation. Il n'y a mal aucun, qui n'ait ſon loyer. L'auarice nous promet de l'argent: la diſſolution & le luxe, pluſieurs & diuerſes ſortes de voluptez: l'ambition la robbe de pourpre, & l'applaudiſſement du peuple: & à la ſuitte de cela, vne grãde puiſſance, & tout ce que la puiſſance peut. Les vices te veulent corrompre par beaux gages & ſalaires. Mais il faut que tu viues icy ſans rien prendre. On ne peut à grand' peine, dans vn ſiecle entier faire, que les vices qui ſont deuenus orgueilleux par vne ſi longue tolerance, vueillent ſe laiſſer dompter, & mettre ſous le ioug: moins ſe pourra-il faire, ſi nous entrecoupons à petites parcelles, le temps qui eſt ſi court. A grand' peine pouuons nous mener à perfection vne choſe toute ſeule, encore que nous veillons aſſiduellement deſſus. Mais ſi tu me veux croire, penſe ſeulement à cecy. Exerce toy à receuoir la mort, & à l'aller chercher, quand quelque occaſion le conſeillera. Il n'y a point de difference, qu'elle vienne à nous, ou que nous allions vers elle. Croy ie te prie, que ceſte parole, que les perſonnes les plus idiotes ont en la bouche eſt fauſſe: c'eſt vne belle choſe de mourir de ſa bonne mort. Tu pourras d'auantage penſer en toy-meſme cecy. Pas-vn ne meurt qu'à ſon iour. Tu ne perds rien du temps qui eſtoit à toy. Car celuy que tu laiſſes derriere eſt à vn autre.

Les vices croiſſent par tolerance, & ne ſe peuuẽt plus deſraciner.

Il faut doncques les cõbattre de bonne heure: ioinct que le temps de la vie eſt ſi bref.

EPISTRE LXX.

Le temps & la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie de ſe plaindre de la breſueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert la procurer. Sur la fin ſuyuant l'opinion de ceſte fole ſageſſe des Stoïciens, il dit qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe donner la mort. A la mienne volonté que Seneque ſe fuſt eſloigné de ceſte opinion, ou pour le moins qu'il ſe fuſt retenu d'en parler ſi ſouuent & ſi librement qu'il a fait en diuers lieux. Ie penſe qu'il apprehendoit la neceſſité qui le deuroit vn iour contraindre à cela, meſmement depuis le temps qu'il cogneut la vie perduë, & les mauuaiſes mœurs de l'Empereur Neron.

L'Ay veu tes Pompeiens, où ie n'auois eſté long-temps auoit. Mais il m'a ſemblé que i'eſtois reuenu à ma premiere ieuneſſe. Tout ce que i'auois fait autrefois en ce lieu, il me ſembloit que ie le pourrois encore faire, & qu'il n'y auoit comme rien que ie l'auois fait. Nous auons par cy deuant, Lucilius mon amy, nauigé noſtre vie, & tout ainſi que ſi nous eſtions ſur mer, comme dit noſtre Virgile,

L'aage & le temps de ceſte vie s'eſcoule ſans que nous en apperceuions, puis

La terre ſe recule, & les villes enſemble. 3. Æneid.

Pareillement dans ceſte courſe ſi roide du temps, nous perdons de veuë, premierement noſtre enfance, & apres noſtre adoleſcence, & encore tout le temps, qui eſt entre le ieune aage, & le vieil, & qui ſe confine à l'vn & à l'autre: puis apres auſſi les meilleures annees de la vieilleſſe: En dernier lieu, la fin commune de tout le genre humain commence à ſe deſcouurir. Sommes nous bien ſi fols de penſer, que ce ſoit vn eſcueil? C'eſt le port, qu'il nous faut vn iour deſirer, & ne le refuſer iamais. Dãs lequel, ſi quelqu'vn a eſté ietté en ſes ieunes ans, il ne ſe doit plaindre, non plus que feroit celuy, qui auroit bien toſt acheué ſa nauigation. Car quelqu'vn (comme tu ſçais) eſt amuſé, & retenu par des vents laſches & peſans, & ſe laſſe du lent ennuy, qu'il ſent en ceſte bonaſſe: Et quelqu'autre eſt viſtement porté par vn bon vent, qui ne le quitte iamais. Penſe qu'il en aduient autant à nous. La vie en a emmené les vns fort viſtement, encore qu'ils reculaſſent, au lieu où il falloit arriuer quelque iour: elle en a amaigry & bruſlé d'autres. Mais comme tu ſçais, il ne la faut point touſiours retenir: car il n'y a nul bien à viure, mais ſeulemẽt à bié viure. C'eſt pourquoy le ſage vit autant qu'il doit, & non point, tant qu'il peut. Il verra en quel lieu il doit viure, auec quelles perſonnes, en quelle façon, & ce qu'il doit faire. Il penſe touſiours, quelle doit eſtre ſa vie, & non point combien elle doit eſtre longue. Si pluſieurs ennuis & triſteſſes ſuruiennent pour rompre ſa tranquillité, il ouure la priſon luy-meſme. Il ne fait point ſeulement cela à vne extréme neceſſité: mais dés auſſi toſt que la fortune commence à luy eſtre ſuſpecte, il prend ſoigneuſement garde, ſi ce iour meſme il doit penſer à ne viure plus. Il penſe qu'il n'y a rien à dire, s'il faict luy-meſme ſa fin, ou s'il la reçoit: ſi elle ſe fait plus tard ou pluſtoſt. Il ne la craint pas comme il feroit quelque grande perte: aucun ne peut perdre beaucoup par vne goutriere. Il n'importe rien de mourir pluſtoſt, ou plus

La mort ſuruient, qui eſt le port où tous hommes arriuẽt.

Le ſage regarde à la qualité non point à la quantité de ſa vie, & ſçait les moyens de preuenir vne extréme neceſſité ſuiuant les paradoxes des Stoïques.

tard: de bien, ou de mal mourir, cela importe beaucoup. Mais bien mourir, c'eſt eſchapper au danger de mal viure. C'eſt pourquoy i'eſtime que le dire de ce Rhodiot eſt effemmé & laſche : Car eſtant iette dans vne cage par le commandement du tyran, où il eſtoit nourry comme vne beſte ſauuage, il reſpondit à quelqu'vn qui luy conſeilloit de ſe laiſſer mourir de faim : Vn homme pendant qu'il vit, doit eſperer toutes choſes. Mais quand cela ſeroit bien vray, ſi ne faut-il point achepter la vie à tout prix. Il y a des choſes, bien qu'elles ſoient grandes, bien qu'elles ſoient certaines, que ie ne voudrois point les acquerir par vne confeſſion de la foibleſſe & laſcheté de mon cœur. Sera il dit que ie croye que la fortune peut tout ſur celuy qui vit, pluſtoſt que de croire, que la fortune ne peut rien ſur celuy qui ſçait mourir? Il ſe gardera neantmoins quelquefois, encor qu'vne certaine mort luy ſoit prochaine, & qu'il ſçache le ſupplice qu'on luy a deſtiné, de preſter la main a ſa peine. C'eſt vne folie de mourir pour la crainte qu'on a de mourir. Celuy qui te doit tuer vient-il? attends-le. Pourquoy t'aduances-tu? Pourquoy entreprens-tu la charge de la cruauté d'autruy? Portes-tu enuie au bourreau, qui te doit executer, ou veux-tu luy eſpargner peine? Socrates pouuoit bien mettre fin à ſa vie par abſtinence, & mourir pluſtoſt de faim que de poiſon. Toutesfois il demeura trente iours entiers en priſon attendant la mort. Non point auec intention, que toutes choſes ſe peuſſent accommoder, ou que ce long-temps peuſt receuoir quelques eſperances: mais pour obeyr aux loix, & pour laiſſer iouir à ſes amis Socrates pour la derniere fois. Mais quelle folie plus grande euſt-on peu voir, que meſpriſer la mort, & craindre le poiſon: Scribonia femme de grande authorité fut toute paternelle de Druſus Libo ieune homme, qui auoit le cerueau auſſi fol, comme il eſtoit noble, & qui eſperoit des fortunes plus grandes, qu'aucun autre pouuoit eſperer en ce temps-là, ou luy meſme en aucune autre faiſon. Apres qu'on l'euſt emporté du Senat, malade dans ſa litiere, & que peu de perſonnes (car deſia tous ſes parens & alliez l'auoient laſchement quitté) l'euſſent ſuiui, non point comme criminel, mais comme vn hõme deſia mort, il commença à demander conſeil, s'il ſe deuoit aduancer la mort, ou s'il la deuoit attendre. Et lors Scribonia : Quel plaiſir prens tu (dit-elle) de vouloir faire, ce qu'vn autre doit executer? Mais elle ne luy peut rien perſuader. Il ſe tua de ſes propres mains, & non ſans raiſon. Car eſtant certain, que dans trois ou quatre iours apres, ſi on l'euſt trouué en vie, il deuoit mourir de la mort qu'il euſt pleu à ſon ennemy, il fit ce qu'vn autre euſt executé. Tu ne pourrois donc faire vn iugemẽt general, quãd la violence d'vn tyran eſtranger te denõce la mort, ſi tu la dois aduãcer ou l'attendre. Car il y a pluſieurs raiſons qui nous tirẽt à l'vne & à l'autre opinion. Si vne mort doit eſtre accõpagnee de tourmẽs, & ſi l'autre doit eſtre ſimple & facile, pourquoy ne prendray-ie celle-là? Tout ainſi que ie choiſiray de nauire pour me mettre ſur mer, & de maiſon quand ie me voudray loger: pareillement ie choiſiray la mort la meilleure, pour ſortir hors de la vie. D'auantage cõme la vie la plus longue n'eſt pas la meilleure, auſſi la mort la plus longue c'eſt la pire. Il n'y a rien en quoy nous deuions donner plus de contentement à noſtre ame, qu'en la façon qu'il luy plaiſt que nous mourions. Qu'elle ſorte donc par où elle ſe voudra effocer, ſoit qu'elle deſire vne dague, ou vne corde, ou vn breuuage empoiſonné, qui luy ſaiſira tout ſoudainement les veines : qu'elle s'aduance, & qu'elle rompe les liens de ſa ſeruitude. Chacun doit taſcher de faire que ſa vie ſoit au contentement d'autruy, & ſa mort au ſien. Celle qui nous plaiſt le plus, c'eſt la meilleure. Ce n'eſt que folie de penſer cecy : L'vn dira que ie n'auray pas eu aſſez de courage : quelqu'vn que i'auray eſté trop temeraire: & quelqu'autre, qu'il y auoit encor vne mort

Si ne faut il pas touſiours auancer la fin de ſa vie.

A l'exemple de Socrates: &

de Scribonia.

Sçauoir-mõ s'il faut, & en quel cas, preuenir ou attendre la mort.

Il la faut attendre d'eſprit raſis, ſe la procurer en cas de neceſſité, & choiſir la plus douce.

Mais c'eſt touſiours ſuiuant la doctrine Stoyque. Car nous ne ſommes pas maiſtres de noſtre vie ni de noſtre mort.

plus gener euſe. Penſerois-tu bien qu'il fuſt en ta puiſſance de choiſir vn conſeil, duquel le bruit commun ne ſe meſlaſt de parler? Penſe ſeulement à te mettre bien toſt hors du pouuoir de la fortune: autrement il n'y aura pas faute de gens, qui auront mauuaiſe opinion de ton fait. Tu en trouueras quelques-vns, voire de ceux meſmes, qui ont fait profeſſion de la Philoſophie, qui nient qu'on doiue faire violence à ſa vie: & qui ſouſtiennent que c'eſt vn grand forfait d'eſtre meurtrier de ſoy-meſme: qu'il vaut mieux attendre la fin, que nature aura determinee. Mais celuy qui dit cela, ne void point qu'il coupe le chemin à la liberté. La loy eternelle n'a rien fait de meilleur, que de nous auoir donné vne ſeule entree à la vie, & pluſieurs iſſuës. Attendray-ie la cruauté d'vne maladie, ou d'vn homme, quand ie puis eſchapper du milieu des tourmens, & chaſſer loin toutes aduerſitez? C'eſt le ſeul poinct duquel nous ne pouuons nous plaindre de la vie, qu'elle ne retient aucun. C'eſt vn grand bien pour les affaires des humains, qu'il n'y a pas vn, qui ſoit miſerable que par ſa propre faute. Prens-tu plaiſir à viure? vis. N'y prens-tu point de plaiſir? tu t'en peux retourner au lieu d'où tu es venu. Pour guarir vne douleur de teſte, ſouuent tu t'es fait ſaigner: pour alleger les corps, on ouure la veine. Il n'eſt pas beſoin de ſe fendre l'eſtomach d'vne large & profonde playe: on ouure le chemin à ceſte grande liberté, auec vn petit coup de lancette. Et par vne petite piqueure, tu es en vn lieu plein d'aſſeurãce. Qu'eſt-ce dõc qui nous rend laſches & pareſſeux à deſloger? Il n'y a pas vn de nous, qui penſe qui luy faille vn iour ſortir de ce domicile. C'eſt ainſi que quelque plaiſir, & l'accouſtumance retient les vieux locataires dans vn logis, où ils ſont acoquinez, encor qu'ils y ſentent des incommoditez. Veux-tu garder touſiours ta liberté contre ce corps? habite-le comme ſi tu en deuois ſortir: & fais eſtat qu'il te faudra vn iour eſtre priué de ſa compagnie. Tu ſeras apres plus conſtant & reſolu, quand quelque neceſſité te contraindra d'en ſortir. Mais comment pourroient penſer à leur fin, ceux qui conuoitent toutes choſes ſans fin? Il n'y a rien en ce monde dont la ſouuenance & la meditation ſoit plus neceſſaire. Car c'eſt peut-eſtre en vain, qu'on penſe à toutes autres choſes. Auions-nous preparé noſtre ame contre la pauureté? les richeſſes nous ſont demeurees. Nous eſtions-nous deſia armez pour meſpriſer les douleurs? la felicité d'vn corps entier & bien ſain, n'a pas eu beſoin que nous fiſſions eſſay de noſtre vertu. Auions-nous gaigné ceſte authorité deſſus nous, de pouuoir porter conſtamment la mort, & la perte de nos amis: toutesfois la fortune a conſerué & fait ſuruiure à nous, tous ceux que nous aimiõs. Mais le iour qui aura beſoin de l'vſage, & de la practique de ceſte ſeule choſe, doit ineuitablement aduenir. Il ne faut point que tu penſes que les grands perſonnages ſeuls ayent eu ceſte force, & ce courage de rompre les liens de la ſeruitude humaine. Il ne faut point que tu croyes, qu'vn ſeul Caton puiſſe arracher auec ſa main l'ame, qu'il n'auoit peu faire ſortir auec le poignard: veu que des hommes de la plus baſſe condition qui ſoit, auec vne grande ardeur de courage ſont paruenus en ce lieu plein d'aſſeurance: & ne pouuans aſſez toſt à leur aiſe trouuer dequoy mourir, ny choiſir aucun inſtrument, qui leur fuſt propre à cela, ſe ſont pris à la premiere choſe qu'ils ont rencontree, & ſe ſont ſeruis comme d'armes, de ce qui par ſa nature ne faiſoit point de mal. N'agueres vn Alemand, de ceux qu'on deuoit faire combattre contre les beſtes aux ſpectacles & ieux du matin, ſe retira, feignant de vouloir aller deſcharger le ventre, car on ne luy permettoit d'aller en aucun autre lieu ſecret, ſans eſtre gardé. Et ayant trouué l'eſponge conceuë au bois qu'on tient là, pour torcher les parties honteuſes, il la fourra toute entiere ſi profond dans ſa bouche, qu'il ferma le paſſage à la reſpiration, &c

La vie humaine n'a qu'vne entree, mais pluſieurs iſſuës, & Nul n'eſt miſerable que par ſa faute.

Le moyen de viure auec liberté en ce monde, c'eſt de viure comme ayans à ſortir vn iour hors de ce corps: & De penſer ſoigneuſement à ſa fin:

Laquelle on ne peut euiter.

Exemple d'vn homme determiné à mourir.

Aduiſe Seneque ſur l'eſtrangeté de ceſte mort.

ſ'eſtouffera. C'eſtoit faire vne brauade à la mort, encor que ce fuſt peu nettement, & peu honorablement. Mais auſſi quelle plus grande folie pourroit-on voir, que de faire le delicat & le deſdaigneux, quand il faut mourir? O le vertueux homme, ô l'homme digne à qui l'on euſt donné à choiſir de quelle ſorte il euſt mieux aimé mourir! Auec quelle grandeur de courage ſe fuſt-il ſeruy d'vn poignard, s'il en euſt trouué: auec quelle reſolution d'ame, ſe fuſt-il ietté dans vn gouffre de mer, ou d'vn haut rocher? Eſtant abandonné de toutes commoditez, il trouua les moyens comme il pourroit eſtre redeuable à ſoy ſeul, & de ſes armes, & de ſa mort.

Il faut preferer vne mort honteuſe & deshonneſte à la plus nette ſeruitude.

Afin que tu ſçaches, qu'il n'y a rien qui nous empeſche de mourir, que faute de volonté. Que chacun iuge comme il voudra des actions de ceſt homme violent, pourueu qu'on tienne pour certain qu'il faut preferer vne mort ſalle & vilaine, à la ſeruitude la plus nette du monde. Mais parce que i'ay commencé d'vſer de villains exemples, ie les continueray. Car chacun s'efforcera de mieux faire, s'il void que la mort ſoit meſpriſee par les perſonnes les plus meſpriſables. Nous penſons, que les Catons, les Scipions, & ces autres dont nous oyons parler auec grande admiration, ſoient inimitables. Mais ie monſtreray tout maintenant, que ceſte vertu eſt accompagnee d'autant d'exemples parmy les perſonnes miſerables, deſtinez aux

Autre exẽple ſingulier de vertu en la mort.

ieux & ſpectacles des beſtes, que parmy les chefs des guerres ciuiles. Comme on amenoit n'a pas long temps auec ſeure garde, vn qui eſtoit enuoyé pour les ſpectacles du matin: penchant la teſte comme s'il eſtoit preſſé de ſommeil, il la laiſſa pendre ſi bas, qu'il la mit entre les rayons de la roue, & ſe tint ſi longuement en ſa place, que la roue en ſe tournant luy rompit le col. Il euita la peine dans le meſme chariot, ſur lequel on le menoit à la peine. Il n'y a rien qui puiſſe empeſcher vn homme qui a bonne enuie, de ſortir, & d'eſchapper. La nature nous garde en lieux tous deſcouuerts. Celuy à qui ſa derniere neceſſité le permet, peut aduiſer à l'iſſuë qu'il trouuera plus douce. Celuy qui a pluſieurs moyens en ſon pouuoir pour ſe mettre en liberté, peut choiſir: il ſera bien de penſer comme il ſe pourra plus facilement deliurer. Mais celuy, à qui il ſera difficile d'en trouuer l'occaſion, qu'il empoigne la premiere qui ſe preſentera, comme ſi c'eſtoit la meilleure, encor qu'elle ſoit inouie & nouuelle. Celuy qui n'aura pas faute de courage, n'aura pas faute d'inuention pour mourir. Tu vois comment les eſclaues les plus miſerables, quand la

Signe de grand cœur, chercher & trouuer les moyens de mourir.

douleur les a piquez au vif, s'eſueillent, & comment ils trompent leurs gardes les plus aduiſees. C'eſt vn homme de grand cœur, celuy qui ne s'eſt pas ſeulement peu commander de mourir, mais qui en a ſçeu trouuer les moyens. Ie t'ay promis pluſieurs exemples de gens de ceſte condition que i'ay dict. Au ſecond combat qui ſe fit ſur l'eau, l'vn des barbares ſe mit dans la gorge toute la iauline, qu'on luy auoit baillee pour combattre ſes aduerſaires. Pourquoy (dit-il) n'ay-ie long temps a, fuy tous ces tourmens, & toutes ces hontes? Pourquoy attendray-ie la mort, ayant les armes en main? Ce ſpectacle fut d'autant plus magnifique, qu'il eſt plus honneſte aux hommes d'apprendre à bien mourir, qu'à tuer. Que ſera-ce donc? Ce que les eſprits les plus perdus, & les plus meſchans peuuent auoir, pourquoy ne l'auroient pas ceux qu'vn long eſtude, & la raiſon maiſtreſſe de toutes choſes, ont enſeigné? C'eſt ceſte raiſon-là, qui nous apprend qu'il y a diuerſes aduenuës de la mort, mais qu'il n'y a qu'vne meſme fin: & qu'il ne ſert rien de ſçauoir où commence ce qui doit vn iour aduenir. Ceſte meſme raiſon t'admonneſte, ſi tu peux, de mourir ſans douleur. Mais ſi cela ne peut eſtre, fay le mieux que tu pourras: & empoigne tout ce qui ſe preſentera pour faire violence ſur ta vie. C'eſt choſe contraire à tout droict de viure de rauiſſemens: mais c'eſt choſe tres-belle de mourir par vn rauiſſement.

Autre exemple de meſme nature.

EPISTRE LXXI.

Il faut, quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doit fuir ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon, qui eſt honneſte, & que la vertu rend toutes choſes heureuſes: Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples.

TV me demandes d'heure à autre conſeil de tous affaires, ne te ſouuenant pas que nous ſoyons ſeparez d'vne large mer. Mais puis que la meilleure partie du conſeil giſt d'eſtre donné à temps, il faut qu'il aduienne par neceſſité, que l'aduis que ie te donne ſur les affaires, te ſoit rendu quelquesfois à telle heure, qu'il vaudroit mieux, qu'en ce temps-là tu fiſſes tout le contraire. Car ſelon les choſes, il faut ſeruir du conſeil. Nos affaires vont viſte, où à vray dire, elles roulent impetueuſement. Il faut donc que le conſeil vienne de iour en iour: encor, eſt-il quelquesfois trop vieil d'vne iournee: il eſt beſoin qu'il naiſſe, comme on dit, à la main. Mais ie te monſtreray comme il le faut trouuer. Quand tu voudras ſçauoir ce qu'il faut fuir, ou ce qu'il faut deſirer, regarde au ſouuerain bien, & à la deliberation que tu dois prendre pour toute ta vie. Car tout ce que nous faiſons ſe doit accorder auec ceſte deliberation. Celuy ne diſpoſera iamais bien des parties de ſa vie, s'il n'a fait vn eſtat certain & general de toute ſa vie entiere. Aucun ne pourra repreſenter l'image d'vne choſe, en cor qu'il ait ſes couleurs toutes broyees, s'il ne ſçait deſia ce qu'il veut pourtraire. C'eſt pourquoy nous faillons tous, parce qu'vn chacun delibere des parties de ſa vie, & que pas vn n'entre en deliberation de toute ſa vie entiere. Celuy qui tire, doit ſçauoir ce qu'il veut toucher: & lors il doit viſer droict, & conduire dextrement ſon traict auec ſa main. Nos conſeils ſe trompent, parce qu'ils ne ſçauent où ſe dreſſer. Celuy qui ne ſçait en quel port il doit prendre terre, n'a point de vent certain. Il faut que l'aduenture ait vn grand pouuoir ſur noſtre vie, parce que nous ne viuons qu'à l'aduenture. Il aduient à quelques-vns, qu'ils ne ſçauent point, qu'ils ſçachent quelques choſes: cõme nous demandons ſouuent des perſonnes qui ſont tout aupres de nous. Pareillement il aduient ſouuent, que nous ne ſçauons pas la fin du ſouuerain bien, encor qu'il ſoit tout planté deuãt nous. Tu pourras cognoiſtre ſans beaucoup de paroles, & ſans long diſcours, qu'eſt-ce que le ſouuerain bien. Il le faut monſtrer (cõme on dit) au doigt, ſans l'eſtendre ſur tant de choſes. Quel beſoin eſt-il de le deſchirer en tant de pieces, veu que tu peux dire, Le ſouuerain bien eſt ce qui eſt honneſte? Et ce que tu dois encor admirer d'auantage, il n'y a qu'vn ſeul bien, qui eſt l'honneur. Tous autres biens ſont faux & baſtards. Si tu peux te perſuader cela, & parfaictement aimer la vertu (car c'eſt peu que l'aimer ſimplement) tout ce qu'elle aura touché, quelle opinion que les autres en ayent, te ſera heureux, & plein de felicité: voire quand ce ſeroit de ſouffrir la gehenne, ſi tu demeures plus aſſeuré, que le bourreau meſme: voire d'eſtre malade, ſi tu ne maudis point la fortune, & ſi tu ne te rends pas au mal. Bref tout ce qui ſemble à l'opinion des autres eſtre mal, s'adoucira, & ſe conuertira en bien, ſi tu le peux

Toutes nos actions ſe doiuent rapporter au ſouuerain bien & au but de toute noſtre vie: &c

Pour bien ranger les parties de noſtre vie, il en faut auoir comme vn ſommaire deuãt les yeux. Comparaiſons pour eſclarcir ce que deſſus.

Quel eſt ce ſouuerain bien & but.

vaincre. Tien pour choſe toute certaine, que rien ne peut eſtre appellé bien ſinon ce qui eſt honneſte. Tous maux, & toutes incommoditez ſe pourront à bon droict appeller biens, ſi vne fois la vertu les a rendus honneſtes. Il ſemble que nous promettons à pluſieurs de plus grandes choſes que la condition des hommes ne peut receuoir. Et non ſans quelque raiſon: car ils ne regardent qu'au corps. Mais s'ils rentrent dans leur ame, ils verront que l'homme va au pair auec Dieu. Prens donc courage; Lucilius, l'homme de ce monde le meilleur, & donne congé à l'eſtude des lettres que ſuyuent les Philoſophes: leſquels ramenent la choſe la plus magnifique du monde aux ſyllabes, qui enſeignans des choſes baſſes & menues, ne font que diminuer & gaſter l'entendement. Tu deuiendras ſemblable à ceux qui ont inuenté cela, & non à ceux qui l'enſeignent, & qui ne veulent que gagner ce poinct, que la Philoſophie ſemble eſtre pluſtoſt difficile, que grande. Suy ceux-là, ſi i'ay aucune authorité ſur toy. Socrates, qui a reduit toute la Philoſophie aux mœurs, a dit, que la vraye ſageſſe eſtoit de ſçauoir cognoiſtre le bien & le mal. Afin que tu ſois heureux (dit-il) trouue bon que quelqu'vn t'eſtime fol: Et que ſi aucun te veut outrager de parole qu'il t'offence encor de fait. Car pour tout cela tu n'endureras rien ſi la vertu loge dans ton ame. Si tu veux (dit-il) eſtre heureux, ſi tu veux eſtre entierement homme de bien, trouue bon que quelqu'vn te meſpriſe. Mais aucun ne pourra gagner ce poinct ſur ſoy, qu'il ne ſoit accomply de tous biens. Car le bien ne peut eſtre ſans l'honneur, & l'honneur eſt eſgal en toutes choſes. Quoy donc? n'y auroit-il aucune difference pour Caton, ou d'eſtre fait Preteur, ou d'eſtre refuſé? N'y auroit-il aucune difference qu'en la bataille de Pharſale Caton ſoit vaincu, ou vainqueur? Ce bien qu'il auroit, qu'eſtant ſon party vaincu, il ne peuſt eſtre vaincu, ſeroit-il pareil au bien, par le moyen duquel il pouuoit retourner victorieux dedans Rome, & faire vne bonne paix? Pourquoy ne ſeroit-il pareil: Car il faut auoir autant de vertu, pour vaincre vne mauuaiſe fortune, comme pour en eſtablir vne bonne: Et la vertu ne peut deuenir plus grande, ny ſe rendre plus petite. Elle eſt touſiours d'vne meſme meſure. Ouy, mais Cn. Pompeius perdra ſon armee: Mais ce plus beau luſtre & pretexte de la Republique, les principaux citoyens, & les premiers rangs du party des Pompeiens, qui eſtant compoſé du Senat, qui portoit les armes, ſera deffaict en vne ſeule bataille: Les eſclats & la ruine d'vn ſi grand empire ſauteront par tous les coings du monde: vne partie s'en verra en Egypte, vne partie en Afrique, quelque eſchantillon en tombera dans l'Eſpagne: Et qui pis eſt, ceſte miſerable Republique ne pourra pas auoir ce bien d'eſtre ruinee tout en vn coup. Aduienne tout ce qu'il pourra: encore que Iuba ne le puiſſe plus ſecourir dans ſon Royaume, par la cognoiſſance des lieux, ny par la conſtante vertu de ſon peuple: encore que la fidelité des habitans d'Vtique, rompuë par tant de malheurs ſe perde, & que la fortune du nom de Scipion l'abandonne dans l'Afrique meſmes: il a dés long temps eſté pourueu, que Caton ne ſentiſt ny perte ny dommage. Toutesfois il a eſté vaincu. Tu peux compter cela entre les refus de Caton. Il portera auec vne pareille conſtance, tant ce qui a eſté contraire à ſa victoire, qu'à l'eſtat de Preteur. Le iour qu'il fut refuſé, il ioüa, & le iour qu'il ſe voulut tuer, il leut. Il ſe ſoucia auſſi peu de perdre la vie, que la Preture: il s'eſtoit perſuadé & reſolu de ſupporter tout ce qui luy aduiendroit. Mais pourquoy eſt-ce qu'il n'euſt conſtamment ſupporté le changement de la Republique? Car que peut on voir exempt de changement? la terre le Ciel, le baſtiment de tout ce grand vniuers, encor qu'il ſoit conduit de Dieu, y eſt ſubiect. Il ne retiendra pas touſiours ce bel ordre, que tu y vois. Quelque iour viendra,

Refutation de ceux qui blaſment les Stoïques d'eſtre trop auſteres.

Confirmee par la ſentence de Socrates: &

Par l'exemple de Caton d'Vtique, lequel ayma mieux mourir de ſa propre main que voir vn changement de Republique.

Encores que toutes choſes ſoient ſubiettes à mutation, & que l'vniuers toule d'vne inconſtante reuolution.

qui le iettera hors de ſon cours accouſtumé. Toutes choſes vont par temps certain & terminé: elles doiuent naiſtre, elles doiuent croiſtre, & apres auoir fin. Tout ce que tu vois ſe rouller deſſus nous, & tout ce ſurquoy nous ſommes ſouſtenus & appuyez, comme ſur choſes tres-ferme & ſolide, s'aneantira, & defaudra. Il n'y a rien qui n'ait ſa vieilleſſe. Nature fait deſcendre en vn meſme lieu toutes ces choſes-là, par eſpaces de temps inegaux. Tout ce qui eſt, ne ſera plus: & ſi ne perira point, mais il ſe diſſoudra. Quand à nous, noſtre diſſoudre, c'eſt mourir. Car nous ne regardons qu'à ce qui eſt deuant nos yeux. L'ame peſante, & qui s'eſt du tout aſſubiettie au corps, ne regarde pas plus auant. Autrement elle porteroit plus patiemment ſa mort, & ſa fin, & celle des ſiens, ſi elle eſperoit, que toutes ces choſſes allaſſent ainſi par tour, de mort à vie, & que ce qui eſt raſſemblé ſe deffiſt, & que ce qui eſt defait, ſe tournaſt raſſembler, & que Dieu, qui gouuerne tout ce monde, employaſt ſon art eternellement ſur ceſt ouurage-là. Par ainſi apres que Caton aura repreſenté deuãt ſes yeux toute l'eternité du temps, il dira: Tout le genre humain, & celuy qui eſt, & celuy qui ſera, eſt condamné à mort. Toutes les villes, en quel lieu qu'elles ſoyent, qui ont eu ſeigneurie ſur leurs voiſins, & qui ſe ſont agrandies & honorees des Empires eſtrangers, on cherchera quelque iour les lieux où elles eſtoient baſties, & ſe ruineront par diuerſes fins malheureuſes. La guerre en deſtruira les vnes: l'oiſiueté, & vne longue paix, qui ſe changera en faineantiſe, & les folles deſpences, qui viennent à bout des plus grandes richeſſes, perdront les autres. Vne ſoudaine inondation de mer couurira ces fertiles campagnes: ou bien vne ouuerture de terre les engloutira dans vn profond abyſme. Dequoy donc me dois-ie reſſentir, dequoy me dois-ie plaindre, ſi ie m'en vay quelque petit moment pluſtoſt que la fin de toutes choſes n'aduienne? Il faut qu'vne ame conſtante obeyſſe à Dieu, & qu'elle ſouffre ſans retardement aucun, tout ce que la loy de ce grand vniuers commande. Car ou elle paſſera à vne meilleure vie, pour demeurer auec plus de clarté & de tranquilité entre les choſes diuines: ou certainement elle ſe remeſlera auec ſa nature, & retournera dans ſon tout, pour n'y ſentir iamais aucune incommodité ny douleur. Le bien ſouuerain donc de M. Caton ne conſiſtera pas plus en vne honneſte vie, qu'en vne mort honneſte. Car la vertu ne reçoit point d'accroiſſement. Socrates diſoit, que la verité, & la vertu eſtoient vne meſme choſe. Car comme elle ne croiſt point, ny la verité auſſi, elle a ſa perfection, elle eſt pleine. Il ne te faut dõc point eſtonner d'oüir dire, que les biẽs ſont pareils, tant ceux qu'il nous faut prendre par vne certaine reſolution, que ceux qu'vn ſoudain euenement de fortune apporte. Car ſi tu reçois aucune inegalité, & que tu vueilles compter la conſtance d'endurer vne gehenne entre les petits biens, tu la compteras auſſi entre les maux. Tu appelleras Socrates malheureux dans ſa priſon, & Caton auſſi remettant la main dans ſes playes auec plus de courage, qu'il ne les auoit faites. Tu eſtimeras Regulus le plus miſerable homme du monde, payant la peine de la foy gardee à ſes propres ennemis. Et toutesfois il n'y a pas-vn, pour ſi delicat pour ſi effeminé qu'il ſoit, qui ait oſé dire cela. Car encor qu'ils ayent nié qu'il ſoit heureux, auſſi nient-ils qu'il ſoit malheureux. Les anciens Academiques meſmes confeſſent bien qu'au milieu de ſes peines & de ſes tourmens il eſtoit heureux, mais non pas parfaictemẽt, ny pleinement. Ce qui ne peut en aucune façõ eſtre receu. Car s'il eſt heureux, il a atteint le ſouuerain biẽ. Le biẽ qui eſt ſouuerain ne peut auoir aucun degré par deſſus, pourueu qu'il ſoit accompagné de vertu, pourueu que les aduerſitez ne la ſurmontent, pourueu qu'elle demeure entiere & ſeure, encor que le corps ſoit briſé: or il eſt certain qu'elle demeure en-

Comme la philoſophie humaine demeure perplexe & ne tatonnant en la conſideratiõ de la vie à venir.

Toutes les vertus & actions vertueuſes ſont pareilles, eſgallement loüables, & eſgallement deſirables.

Academiques refutez.

tiere. Car ie parle d'vne vertu excellente & courageuſe, laquelle ſe roidit & s'eſchauffe contre tout ce qui l'offence. Ce courage que les ieunes hommes de belle eſperance prennent ſouuent, quand la beauté de quelque choſe honneſte les a piquez, & qui leur a fait meſpriſer les dangers de fortune, certainement ce ſera la ſageſſe, qui l'eſpandra & le verſera dans nous, & nous perſuadera qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt ce qui eſt honneſte: qu'il ne ſe peut laſcher, & ne ſe peut tendre d'auantage: non plus qu'vne regle auec laquelle on meſure ce qu'on veut faire droit: laquelle ſi tu voulois ployer & flechir, tu n'y pourrois rien changer, qui ne fuſt tort ou droit. Nous en dirons autant de la vertu: elle eſt droite, elle ne peut eſtre flechie, elle eſt ſi roide qu'elle ne ſe peut tendre d'auantage. C'eſt elle qui fait iugemẽt de toutes choſes, & rien ne iuge d'elle. Si elle ne peut point eſtre faite plus droite, les choſes auſſi qu'elle fait, ne peuuent eſtre faites les vnes plus droites que les autres. Car il faut qu'elles reſpondent à la regle: & par ceſte raiſon elles ſont toutes pareilles. Et quoy, diras-tu, ſont-ce choſes pareilles, d'eſtre aſſis en vn banquet à table, ou d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne? Trouues-tu cela eſtrange? Il y auroit plus d'occaſion de s'eſmerueiller de cecy: C'eſt choſe mauuaiſe d'eſtre aſſis en vn banquet: c'eſt choſe bonne d'eſtre eſtendu ſur le banc de la gehenne: meſmement ſi l'vn eſt fait vilainemẽt, & l'autre honneſtemẽt. La matiere ne fait point que cela ſoit ou bien ou mal, c'eſt la vertu. En quel lieu qu'elle paroiſſe, elle fait que tout ſoit de meſme meſure, & de meſme prix. Ceſtuy-cy, qui iuge de l'entendemẽt d'autruy par le ſien, leue maintenant les mains pour me creuer les yeux, quand ie dis que les biens de celuy, qui porte conſtamment les aduerſitez, & de celuy qui fait vn iugement honneſte de la proſperité, ſont tous pareils: quand ie dis que les biens de celuy qui triomphe, & de celuy qui eſt auec vn courage inuincible mené en triomphe deuant le chariot, ſont ſemblables. Car ils penſent que rien ne ſe face de ce qu'ils ne peuuent faire, auec la foibleſſe de cœur qui eſt en eux, ils veulent faire iugement de la vertu. Pourquoy t'eſmerueilles-tu, ſi quelques-vns ſe reſioüiſſent, quand ils ſe voyent bruſler, bleſſer, tuer, garrotter? Quelquefois ils le ſouffrent pour leur plaiſir. La ſobrieté ſert de peine à vn prodigue & diſſolu. Le trauail ſert de ſupplice à vn faineant. Le delicat a pitié d'vn homme de trauail: l'eſtude eſt vne gehẽne à vn pareſſeux. Par meſme raiſon toutes ces choſes-là, pour leſquelles nos forces ſont trop foibles, nous ſẽblẽt à tous eſtre dures & inſupportables, ſans nous ſouuenir combien il y a de perſonnes, qui ſentent vn grand tourment de n'auoir point de vin pour boire, ou s'eſueiller au poinct du iour. Cela n'eſt pas difficile de nature: Mais nous ſommes laſches, nous ſommes effeminez. Il faut iuger des choſes grandes, auec vne grandeur de courage: Autrement il nous ſemblera, que noſtre vice ſoit le leur. C'eſt ainſi que plongeans quelques choſes bien droites dans l'eau elles ſemblent tortuës & rompuës à ceux qui les regardent. Il ſert beaucoup de prendre garde, non ſeulement à ce que tu vois, mais de quelle façon tu le vois. Noſtre entendement s'eſbloüit, quand il veut cognoiſtre les choſes vrayes. Monſtrez-moy quelque ieune homme bien né, & de bon eſprit: Il dira qu'il eſt ime plus heureux celuy qui porte conſtamment ſur ſes eſpaules la peſanteur des aduerſitez, que celuy qui a du tout mis la fortune ſous les pieds. Ce n'eſt pas grand cas de ne s'eſtonner point en la proſperité. Mais il ſe faut eſmerueiller, ſi quelqu'vn ſe hauſſe, quand les autres vont à fonds: ſi quelqu'vn demeure debout, quand les autres tombent par terre. Quel mal y a-il aux tourmens, & aux autres choſes, que nous appellons aduerſitez? Le mal eſt, comme ie penſe, quand l'ame s'eſtonne, quand elle flechit, quand elle ſe couche ſous le faiz: Mais rien de tout cela ne peut ad-

Il n'y a qu'vn ſeul bien & la vertu de meſme nature.

Comment les maux peuuent eſtre biens, & les biens maux.

Contre les Epicuriens & voluptueux.

Quelle eſt l'imperfection & peruerſité de l'intelligence & de la volonté humaine.

Comparaiſons pour prouuer ce que deſſus.

uenir à l'hõme ſage. Il demeure touſiours debout, pour ſi chargé qu'il ſoit. Il n'y a rien qui luy amoindriſſe le cœur, rien qui le faſche de ce qu'il doit endurer. Car il ne ſe plaint iamais, que rien de ce qui peut tomber ſur l'homme, ſoit tombe ſur luy. Il cognoiſt ſes forces, il ſçait qu'il eſt aſſez puiſſant à porter vne peſante charge. Ie ne veux pas mettre le ſage hors du roolle des hommes: ie ne veux pas retirer les douleurs hors de luy, comme hors de quelque rocher qui n'a point de ſentiment. Ie me ſouuiens bien qu'il eſt compoſé de deux parties. L'vne eſt irraiſonnable: c'eſt celle qui peut ſentir les morſures, les bruſlures, les douleurs: L'autre eſt raiſonnable: c'eſt celle qui ne s'eſbranle iamais de ſes opinions: qui eſt hors de toute crainte, & qui eſt indomptee. C'eſt en ceſte partie là, que ſe loge le ſouuerain bien de l'homme, auant l'accompliſſement duquel, l'ame roulle comme incertaine & douteuſe: Mais apres qu'il eſt venu à ſa perfection, c'eſt vne aſſeurance & vne fermeté immuable. Par ainſi celuy qui n'a que commencé, & qui veut toutesfois monter au plus haut, & ſuiure la vertu, encor qu'il s'approche du bien qui eſt du tout parfaict, n'ayant peu encor y mettre la derniere main: il s'arreſtera quelquefois en chemin, & laſchera quelque peu de la roideur de ſon ame, d'autant qu'il n'a pas encor franchy & paſſé par deſſus les choſes douteuſes, & qu'il eſt encor en danger de cheoir, & de faillir. Mais celuy qui eſt heureux, celuy duquel la vertu eſt parfaite, s'aime encor d'auantage, lors qu'il a fait eſſay de ſa conſtance: & s'il y a quelque choſe que les autres craignent, pourueu qu'il puiſſe receuoir quelque honneſte loyer de ſon deuoir & office, non ſeulement il l'endure, mais il l'embraſſe: & aime beaucoup mieux oüir dire, Il eſt plus homme de bien, que d'ouyr dire, Il eſt plus heureux. Ie viens maintenant au poinct que tu attendois: afin que tu ne penſes pas, que la vertu de laquelle ie parle, s'aille eſtendre par deſſus la nature des choſes. Le ſage tremblera, il ſentira ſes douleurs, il pallira: car tous ces ſens appartiennent au corps. Où eſt donc la ſource de ſa calamité? en quoy donc eſt-ce que ſon mal eſt vray? C'eſt lors que ſes paſſions eſtonnent l'ame, c'eſt lors qu'elles luy font confeſſer qu'elle eſt eſclaue, & qu'elles engendrent quelque repentance en elle. Le Sage certainement ſurmõte la fortune par ſa vertu. Mais il y en a pluſieurs, qui ont fait profeſſion de la ſageſſe, & neantmoins ſe ſont eſtonnez ſouuent d'vne menace fort legere. Or pour ce regard nous faiſons vne faute: car ce qu'õ dit du ſage, nous le dirions auſſi bien en celuy qui commence de profiter en la ſageſſe. Ie taſche bien à pouuoir croire toutes ces choſes que ie loüe, mais ie ne me les perſuade point encor. Et quand bien i'en ſerois tout perſuadé, toutesfois ie ne les aurois pas ſi promptes en main, ou ſi exercitees, que ie couruſſe la teſte baiſſee contre tous les dangers. Tout ainſi que la laine prend quelques couleurs du premier coup, & qu'il y en a d'autres qu'elle ne peut boire, & retenir qu'elle n'y ſoit ſouuent trempee, & recuite: pareillement il y a des diſciplines dont les eſprits ſe peuuent ſeruir dés incontinent qu'ils les ont appriſes: Mais ceſte ſcience ſi elle n'eſt deſcenduë profondement dans l'ame, & ſi elle n'y a pris place bien auant, elle n'a peu luy bailler ſa couleur, elle n'a fait que la moüiller, & n'aduancer rien de ce qu'elle auoit promis. Cecy ſe peut apprẽdre bien toſt, & en peu de paroles. C'eſt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt la vertu: & que certainement il n'y en a aucun ſans vertu: & que la vertu s'eſt logee en la meilleure partie que nous ayons, qui eſt la raiſonnable. Que ſera-ce de ceſte vertu? vn vray & immuable iugement, duquel procedera l'ardeur de l'ame, par lequel l'apparence des choſes qui peuuent eſmouuoir ceſte ardeur, ſe rendra claire & certaine. Il faudra que ce iugement pour entretenir la ſuitte de ſon opinion, trouue bonnes & pareilles entre elles, toutes choſes qui

Le ſage n'eſt pas inſenſible ains compoſé de deux parties. L'vne ſenſible, l'autre immobile ſelon les Stoïques.

Aime mieux eſtre eſtimé homme de bien que heureux.

Les aduerſitez eſtonnẽt l'ame d'icelluy, mais il les ſurmonte par ſa vertu.

Cõment Seneque ſauue ce qu'il a dit du ſage parfait & imparfait.

Il n'y a qu'vn ſeul bien, la vertu.

Que c'eſt que vertu.

auront eſté faites par le conſeil de la vertu. Pour le regard des biens corporels, ils ſont bons pour le corps: mais ce ne ſont point biens entierement parfaits. Ils pourront bien eſtre eſtimez à quelque prix: mais ce ſera ſans aucune dignité. Il y aura vne grande difference entr'eux. Les vns ſeront plus grands, les autres plus petits. Auſſi faut-il confeſſer qu'il y a vne grande difference entre ceux qui ſuiuent la Philoſophie. Quelqu'vn a ſi bien profité qu'il oſe bien hauſſer les yeux contre la fortune, mais non pas auec beaucoup de perſeuerance: car il ſe rend bien-toſt comme vaincu des rayons de ſa trop grande lueur. Et quelque autre a tellemẽt aduancé, qu'il oſe bien luy faire teſte, s'il eſt paruenu à la perfection, & s'il eſt plein d'aſſeurance. Mais il faut que les choſes imparfaites ſe ruinent, & que tantoſt elles penchent, & tantoſt qu'elles viennent en decadence, & donnent par terre. Or elles viendront en decadence, ſi elles ne perſeuerent d'aller auant, & de s'efforcer: & ſi elles laſchent rien de leur deſſein, & de leur fidele roideur, elles reculeront en arriere. Aucun ne trouuera aduancement ny profit au lieu, où il l'auoit quitté. Soyons donc touſiours apres, perſeuerons. Il nous en reſte encor plus que nous n'en auons ietté par terre. Mais la plus grande part du profit, c'eſt de vouloir profiter. Ma conſcience me ſera teſmoin de cela, que ie le veux, & que ie le veux de toute mon affection. Ie voy bien auſſi, que tu as ceſte inſpiration, & que tu cours d'vne grande roideur apres les choſes les plus belles. Aduançons donc: & ce faiſant la vie nous ſera cauſe d'vn grand bien: autrement ce ne ſera qu'vn retardement, & encor fort vilain à ceux qui s'arreſtẽt apres des choſes ſalles & vilaines. Mettõs peine que tout le temps ſoit à nous. Mais il ne le ſera point ſi nous ne commençons d'eſtre à nous. Quand eſt-ce que nous aurons mis toutes nos affections ſous les pieds, & ſous noſtre obeiſſance, & que nous pourrons dire: I'ay vaincu? Demandes-tu que c'eſt que i'ay vaincu? ce ne ſont point les Perſes, les Medois les plus eſloignez, ou le peuple belliqueux qui eſt par delà la Tranſſiluanie: Mais i'ay vaincu l'auarice, l'ambition, & la crainte de la mort, laquelle a vaincu les vainqueurs de tout le monde.

Comment les biens du corps ſont de diuers prix.

Ainſi ſont differents ceux qui ſuiuent la Philoſophie.

Application de ceſte doctrine à ſoy & à Lucilius.

Pour remporter la plus excellente victoire de toutes.

EPISTRE LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on ait diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine: Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces.

L'eſtude de la Philoſophie ne veut point d'intermiſſion, &

Nonobſtãt les plus grandes occupations, il ne faut laiſſer d'y vacquer: car

IE ſçauois bien la queſtion que tu me demandois, ſi ie m'en fuſſe reſouuenu. Mais il y auoit long temps, que ie n'auois eſſayé ma memoire: C'eſt pourquoy elle ne me ſert pas à mon gré. Ie cognois qu'il m'eſt aduenu ce qui aduient aux liures moiſis, qui ont les fueillets collez l'vn à l'autre. Il faut ouurir l'eſprit: il faut ſouuent eſpouſſeter & manier ce que nous auons mis dedans, comme en depoſt, afin qu'il ſoit tout preſt, & qu'il vienne en main, quand nous en aurons beſoin. Mais remettons cela à vne autre fois, parce qu'il requiert beaucoup de peine, & beaucoup de diligence. Auſſi toſt que ie pourray faire plus long ſeiour en vn lieu, ie prendray ceſte beſongne en main. Car il y a des œuures que tu pourrois compoſer dans ton coche, & quelques autres, qui deſirent le lict, le repos, & les lieux ſolitaires.

Tou-

Toutesfois, les iours meſmes qu'on eſt occupé, il faut faire quelque choſe, voire tous les iours entiers. Car il n'y aura iamais faute de nouuelles occupations: nous en ſemons de la graine, & d'vne ſeule pluſieurs naiſſent. Et qui pis eſt nous nous donnons des delais. Mais que i'aye mis fin à cecy (diſons-nous) ie m'y employeray de toute mon ame: ſi ie puis accorder ce faſcheux affaire, ie m'adonneray à l'eſtude. Il ne faut point attendre, que tu ſois de loiſir pour ſuiure la Philoſophie. Il faut meſpriſer toutes autres choſes, pour eſtre touſiours auec elle. On ne peut trouuer temps, qui ſoit aſſez long pour elle, encor qu'il nous duraſt depuis les ans de noſtre enfance, iuſqu'à la plus longue vie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de difference de quitter du tout la Philoſophie, ou de la laiſſer pour quelque temps. Car elle ne demeure pas arreſtee ſur le poinct qu'elle a eſté interrompuë. Mais comme les choſes tenduës ſe retirent roidement, ſi on les deſbande: pareillement ce qui ſe depart de ſa continuation, ſe recule, & s'en retourne du tout à ſes commencemens. Il faut reietter tous affaires & occupations: il ne faut point penſer à s'en demeſler, il les faut chaſſer loin. Il n'y a nul temps aſſez propre à vn eſtude ſalutaire. Toutesfois il y en a pluſieurs qui n'eſtudient point les choſes, qu'il faudroit eſtudier. Il ſuruiendra quelque empeſchement, qui deſtournera: Mais non pas celuy qui aura en tous affaires l'eſprit eſueillé & ioyeux. C'eſt aux perſonnes, qui ne ſont point encores paruenus à la perfection, que la ioye ſe rompt. Pour le regard des ſages, la ioye s'entretient, elle va d'vn meſme train: il n'y a aucune fortune, aucune occaſion, qui la puiſſe rompre: Elle eſt touſiours tranquille, & repoſee. Car elle ne depend point d'autruy. Elle n'attend aucune faueur de la fortune, ni des hõmes. C'eſt vne felicité, qui naiſt dans ſa propre maiſon. Elle pourroit ſortir hors de l'ame, ſi elle y entroit. Elle s'engendre là dedans. Il peut bien ſuruenir quelque occaſion pour le faire ſouuenir qu'il eſt mortel: mais elle eſt fort legere, & ne paſſe pas la premiere peau. Il ſent bien, dis-ie, quelque incommodité: mais ce bien qui eſt le plus grand qu'il ait, ne s'eſbranle iamais. Ie dis bien qu'au dehors il y a quelques incommoditez: tout ainſi que ſur vn corps robuſte & puiſſant il y vient par dehors quelques gales, quelques ampoulles, & quelques petits cloux: Mais au dedans il n'y a mal aucun. La difference, dis-ie, qu'il y a entre vn hõme qui a deſia acquis vne parfaite ſageſſe, & celuy qui eſt apres pour l'acquerir, c'eſt celle qui eſt entre vne perſonne bien ſaine, & celle qui commence à ſe releuer d'vne forte & longue maladie, qui penſe ſe porter bien quand l'accez de la fieure eſt plus legere. Si ceſte perſonne n'eſt bien ſoigneuſe de ſa ſanté, il ſent parfois des friſſons, & rechet aiſément en ſon premier mal. Mais le ſage n'y retombe pas, voire meſme il n'y peut iamais plus tomber. Car quant au corps, il n'a ſanté que pour quelque temps, & ce medecin qui l'a renduë ne la peut touſiours faire durer. Il eſt ſouuent rappellé par celuy qu'il auoit auparauant preſque reſuſcité. Mais l'ame ſe guarit à vne ſeule fois pour iamais. Ie diray comme tu dois entendre qu'vn homme ſoit ſain: s'il eſt content de ſoy-meſme, s'il ſe peut fier à ſoy, s'il ſçait que tous les ſouhaits des hommes, & que tous les bien-faicts qu'on donne & qu'on demande, ne peuuent ſeruir de rien, pour faire qu'vn homme viue heureuſement. Car vne choſe à laquelle on peut adiouſter, eſt imparfaicte: Mais ce dont rien ne peut eſtre oſté, il dure à iamais. Celuy duquel la ioye eſt perpetuelle, ſe peut reſioüir de ce qui eſt à luy. Mais tous ces biens, apres leſquels le vulgaire aſpire, s'eſcoulent çà & là. La fortune ne porte point de garantie de ce qu'elle donne. Et toutesfois les biens de fortune nous ſont agreables, quand ils ſont temperez par la raiſon, & qu'elle s'y eſt meſlee. C'eſt elle qui nous fait trouuer bon les biens exterieurs: l'vſage deſquels deſplaiſt, s'ils ſont deſirez trop ardemment. Attalus auoit ac-

Elle requiert l'homme tout entier, voire tout le temps de ſa vie.

Pluſieurs n'enſuiuent pas la droite methode.

Les ſages en remportent autre cõtentement.

Leur ioye & felicité s'engendre dans leur ame, & s'y maintient.

Difference entre celuy qui a acquis, & celuy qui a acquiert la ſageſſe. &.

Quel eſt celuy qui ſe peut dire ſain.

couſtumé d'vſer de ceſte comparaiſon : Auez-vous veu vn chien prenant à gueule ouuerte vne piece de pain, ou de chair, que ſon maiſtre luy iette ? il deuore incontinent tout entier ce qu'il attrape, & ouure touſiours la gorge auec eſperance qu'on luy en iette encor. Il nous en aduient autant. Tout ce que fortune nous iette, quand nous l'attendons, nous l'auallõs ſans aucune volupté, & ſommes auſſi toſt ſur pieds attentifs, & beants apres vn autre proye. Or cela n'aduient pas au ſage. Il eſt content & plein. Et ſi quelque autre bien luy aduient, il le reçoit doucement, il le garde : il en ſent vne fort grande ioye continuelle, & vrayement ſienne. Y en a-il quelqu'vn qui ait la volonté bonne, & qui profite quelque choſe, mais qui ne touche point encores au plus haut ? Ceſtuy-là ſera parfois abaiſſé, & parfois rehauſſé. Il eſt maintenant eſleué iuſqu'au Ciel, & tantoſt ravalé iuſqu'en terre. Les ignorans & peu experimentez ne mettent iamais fin à leur precipitation, & tombent dans la confuſion & chaos d'Epicure vuide & infiny. Il y a encor vn autre troiſiéme genre de ceux qui ſe ioüent autour de la ſageſſe, laquelle ils n'ont point encor touchee: toutesfois ils ſont à ſa veuë: & ſi ie dois parler ainſi, la peuuent frapper de la main. Ceux-là ne s'eſbranlent ni ne tombent. Ils ne ſont point encor en terre ferme, mais ils ſont deſia dans le port. Puis donc qu'il y a tant de diſtance entre ceux qui ſont au plus haut, & ceux qui ſont au plus bas : puis que ceux qui ſunt au milieu, ſentent encor quelque orage, & qu'ils ſeroient ſuiuis de grand danger de retourner à vne plus mauuaiſe vie, nous ne deuons nous addonner à aucunes occupations: nous les deuons reietter. Si elles y eſtoient vne fois entrees, elles en mettroient d'autres en leurs places : Empeſchons leurs commencemens, il y aura moins de peine à garder qu'elles ne commencent, que de les voir prendre fin.

Belle comparaiſon contre l'inſatiable conuoitiſe des hommes.

De laquelle le ſage ſe retire bien loin.

Trois rangs, ou ſortes de ſages, haut, bas & milieu.

Pour vaquer deuëment à la Philoſophie, il ſe faut doncques retirer de toutes les occupations.

EPISTRE LXXIII.

Il deffend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les Magiſtrats à meſpris ! Et loüe le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos, & en liberté : & qui leur donne moyen de pouuoir ſuiure la Philoſophie.

Les doctes & vertueux, ſur toutes autres qualitez de perſonnes reuerent les Princes & Magiſtrats.

Pource qu'aimans leur repos particulier, ils aiment auſſi ceux par le moyẽ deſquels ils en ioüiſſent.

Les ambitieux portẽt beaucoup moins de

IL me ſemble que ceux ſe trompent qui penſent que les hommes entierement addonnez à la Philoſophie, ſont deſobeyſſans & rebelles aux Magiſtrats, & aux Roys : & qu'ils meſpriſent ceux par l'authorité deſquels les affaires publics ſont adminiſtrez. Car au cõtraire, il n'y a pas-vn qui les reuere & les reſpecte pl⁹ qu'eux. Et non ſans raiſon: Parce que les Roys ne pourront faire plus de bien à perſonne de ce monde, qu'à ceux qui peuuent ioüir d'vn paiſible repos. Il faut doncques par neceſſité, que ceux auſquels l'aſſeurance publique ouure la porte à l'intention qu'ils ont de bien viure, reuerent comme leur pere l'autheur de ce bien : Et certainement beaucoup plus que ces hommes volages & irreſolus leſquels eſtans infiniemẽt redeuables aux Princes, veulent neantmoins qu'on penſe qu'ils leur en doiuent de reſte : auſquels on ne peut iamais aduancer aucune liberalité ſi grande qu'elle ſoit, qui puiſſe ſaouller leurs deſirs ambitieux, qui croiſſent touſiours d'auantage plus on les remplit. Or celuy qui penſe à receuoir des bien-faicts nouueaux, a deſia oublié ceux qu'il auoit receus : & l'ambition n'a vice aucun plus grand que l'ingratitude. Tu dois encor adiouſter à cela, qu'aucun de ceux qui ont le maniement

des affaires publics, ne iette iamais les yeux ſur ceux qu'il a aduancez, mais ſeulement ſur ceux qui le deuancent : & qu'ils n'ont point tant de plaiſir de voir beaucoup de perſonnes qui viennent apres eux, comme ils ſont marris de voir quelqu'vn qui leur mette le pied deuant. Toute ſorte d'ambition a ce vice, qu'elle ne iette iamais ſon regard ſur le paſſé. Et l'ambition n'eſt pas ſeulement inconſtante & volage, mais toute conuoitiſe l'eſt auſſi. Car elle cómence touſiours par la fin. Mais ceſt homme pur & entier, qui a quitté la cour des Princes, le palais, & toute l'adminiſtration de la choſe publique, pour ſe retirer à des choſes plus hautes, aime ceux ſous l'authorité deſquels il luy eſt permis de le pouuoir faire auec ſeureté. Il les paye luy ſeul d'vn teſmoignage plein de recognoiſſance, & confeſſe leur eſtre redeuable d'vn grand bien, encore qu'ils ne ſçachent pas ſa bonne volonté. Tout ainſi qu'il honore & reuere ſes precepteurs, par l'enſeignement deſquels il s'eſt deſpoüillé de ces vices-là : pareillement il reſpecte ceux, ſous la deffenſe & gouuernement deſquels il peut exercer les honneſtes diſciplines. Voire, mais vn Roy en deffend bien d'autres par le moyen de ſes forces. Qui eſt celuy qui le nie ? Mais comme entre pluſieurs qui en leur voyage de mer, ont eu vne meſme tranquillité de temps, celuy penſe eſtre plus redeuable à Neptune qui apporte plus grande quantité de beſongnes precieuſes : & comme le marchand paye ſon vœu de meilleur courage que ne fait point vn paſſager : Et comme auſſi celuy d'entre les marchans qui portoit des parfums, des pourpres & autres choſes precieuſes, qui ſe vẽdent au poids de l'or, recognoiſt ceſte faueur plus liberalement, que ne fait celuy qui n'y auoit mis que de pauures marchandiſes, & autres choſes qui ne doiuent ſeruir que de ſaburre & de charge au nauire : Pareillement le bien-faict de ceſte paix, de laquelle tous peuuent ioüir, deſcend plus profondement dans l'ame de ceux qui en ſçauent bien vſer. Car il y a pluſieurs de ces gens de robe longue, à qui la paix donne plus de peine & de trauail que la guerre. As-tu opinion que ceux qui ne ſe ſeruent de la paix que pour l'employer en yurongneries, en paillardiſes, & en autres vices, pour la chaſſe deſquels il ſeroit beſoin d'entreprendre vne guerre, ſoient autant obligez pour elle ? ſinon que par aduenture tu eſtimaſſes, que l'homme ſage fuſt ſi iniuſte, qu'il penſaſt n'eſtre en rien redeuable de ſon chef pour les biens communs & publics. Ie dois beaucoup au Soleil & à la Lune : & toutesfois ils ne luiſent pas pour moy tout ſeul. Ie ſuis particulierement obligé à l'an & au Dieu qui le tempere & le gouuerne, encor qu'ils n'ayent point eſté ordonnez pour mon honneur particulier : car les ans prenoient le nom des Conſuls aux faſtes. C'eſt la folle auarice des mortels qui fait ce partage des biens, & qui aſſigne la proprieté d'iceux, & qui n'eſtime choſe aucune eſtre ſienne ſi elle eſt publique. Mais ce ſage ne penſe rien eſtre mieux à ſoy que ce qui eſt cómun entre luy & tous les autres hommes. Car les biens ne pourroient eſtre cómuns ſi les portions d'iceux n'appartenoient aux particuliers. On eſt fait cópagnon, pour ſi petite part qu'on ait en vne choſe cómune. Adiouſtez-y encor ceſte raiſon, que les plus grands & les plus vrais biẽs, ne ſe partagent point de ſorte qu'vne petite portion en tõbe à vn chacun. Ils viẽnent tous entiers entre les mains d'vn chacun. Des preſens que les Princes font au peuple, les particuliers en prennent autant par teſte, qu'il en a eſté promis à vn chacun. Au banquet public, & au departement de la chair qu'on donne quãd quelque grãd ſeigneur eſt mort, & en tout ce qu'on prend à la main, cela ſe diſtribuë par lopins. Mais ces biens indiuiſibles, comme eſt la paix & la liberté, ſont auſſi entiers à tous cõme ils ſont particuliers à vn chacun. C'eſt pourquoy le ſage conſidere qui eſt celuy par le moyen duquel la neceſſité publique ne le cõtraint plus de porter les armes, de n'aller plus à la garde,

respectaux princes que les Philoſophes.

mais Les gens d'eſtat ne voyẽt point de bon œil ceux qui ont plus de ſuffiſance qu'eux.

Neantmoins nul ne rend plus de deuoirs à ceux qui manient l'eſtat que l'homme ſage.

Belle comparaiſon pour prouuer l'affectiõ des Philoſophes enuers les Princes.

Pluſieurs font mieux leurs affaires en guerre qu'en paix.

&

L'auarice diſtingue les biens particuliers d'auec les communs.

mais

Les vrais biens ne ſe partagent point.

Pour ceſte cauſe le ſage honore celui

sous la domination duquel il vit exempt de pluſieurs fatigues.

de ne faire plus ſentinelle ſur les murailles, & de ne payer plus vne infinité de tributs, que la guerre traine apres ſoy, & en rend graces à ſon Prince. C'eſt la Philoſophie qui luy enſeigne d'eſtre à bon droict redeuable de ces bien-faicts, & de les bien payer: Et la ſeule confeſſion quelquefois luy ſert de payement. Il confeſſera donc qu'il eſt de beaucoup redeuable à celuy, par le ſage gouuernement & prouidence duquel, ce grand & heureux repos luy eſt aduenu: & de pouuoir paſſer le temps de ſa vie à ſon aiſe, auec vne tranquillité, qui n'eſt troublee d'aucunes occupations publiques.

Vir. 1. Eglog.

C'eſt vn Dieu, Melibé, qui nous fait ceſte paix.
Ie le veux comme Dieu honorer à iamais.

Si donc ces repos ſont grandement redeuables à celuy qui nous en eſt autheur, le plus grand bien deſquels eſt:

Ainſi comme tu vois il nourrit mes troupeaux,
Et me laiſſe à mon gré ſonner mes chalumeaux:

Paradoxe Stoïque touchant l'excellence & prerogatiue du ſage & vertueux. qui meſme

Combien deuõs-nous eſtimer ce repos, duquel on ioüit auec les Dieux, voire & qui nous fait deuenir Dieux? Ie veux bien parler ainſi, Lucilius, & te veux mener au Ciel par vn chemin fort court. Sextius auoit accouſtumé de dire que Iupiter n'auoit point plus de pouuoir qu'vn homme de bien. Iupiter a bien plus de moyens, pour eſtre liberal enuers les hommes. Mais entre deux hommes de bien, celuy n'eſt pas le meilleur qui eſt le plus riche: non plus qu'entre deux qui ſçauent auſſi bien l'vn que l'autre gouuerner vn nauire, tu n'appelleras point meilleur celuy qui mene vn vaiſſeau plus grand & plus richement garny. Quel aduantage a Iupiter ſur vn homme de bien? c'eſt ſeulement qu'il eſt plus long-temps homme de bien. Le ſage ne s'eſtime pas moins de ce que ſes vertus ſoient terminees dans vn plus court eſpace de temps. Tout ainſi que de deux ſages celuy qui eſt mort le plus vieil, n'eſt pas plus heureux que celuy, la vertu duquel a pris fin en moins d'annees: Pareillement Dieu ne ſurmonte point le ſage de felicité, encor qu'il le ſurmonte d'aage, La vertu n'eſt pas plus grande pour eſtre plus longue. Iupiter a toutes ces choſes: Mais il en a donné l'vſage & la ioüiſſance à d'autres. Il en a ce ſeul vſage, qu'il eſt cauſe que les autres en peuuent vſer. Le ſage eſt auſſi aiſe de voir la ioüiſſance de tous biens entre les mains d'autruy, & en tient auſſi peu de conte que fait Iupiter, & ſe priſe encor d'auoir ceſt aduantage ſur luy, que Iupiter n'en peut pas ioüir, & le ſage ne le veut point. Croyons doncques à Sextius, qui nous monſtre vn beau chemin, & qui ne ceſſe de crier, C'eſt par là qu'on monte au Ciel, par la ſobrieté, par la temperance, par la patience aux aduerſitez. Les Dieux ne deſdaignent pas vn, ne portent enuie à pas vn: ils reçoiuent & tendent la main à ceux qui montent en haut. T'eſmerueilles-tu d'oüir dire qu'vn homme aille vers les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, voire (qui eſt s'en approcher de plus pres) il entre dans les hommes. Il n'y a aucune ame qui ſoit bonne ſans Dieu. Il y a des ſemences diuines eſpanduës dans le corps des hommes, qui naiſſent ſemblables à leur origine, & croiſſent du tout pareilles à la graine d'où elles prennent naiſſance, ſi elles ſont receuës dans le ſein d'vn bon laboureur. Mais s'il eſt mauuais, il les eſtouffe comme feroit vne terre ſterile & mareſcageuſe: & en fin au lieu de grain ne porte que paille.

A quelque auantage ſur les Dieux.

EPISTRE LXXIIII.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté, eſt riche dans ſon ame: il eſtime miſerables ceux qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. Ceſte Epiſtre eſt pleine de tres-beaux diſcours.

TA lettre m'a apporté beaucoup de plaiſir: elle m'a eſueillé comme i'eſtois tout languiſſant: & m'a encore fait reuenir la memoire qui s'eſtoit deſia renduë fort peſante & tardiue. Mais pourquoy, Lucilius mon amy, ne voudrois-tu eſtimer, que ſe perſuader & croire, qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte, ne fuſt vn inſtrument tres-vtile pour paruenir à vne bien-heureuſe vie? Celuy qui veut comprendre toute ſorte de bien dans l'honneur, il eſt heureux dans ſon ame. Car ceux qui penſent que les autres choſes ſoient biens, tombent ſous la puiſſance de la fortune, & depẽdent de la volonté d'autruy. L'vn eſt triſte d'auoir perdu ſes enfans, l'autre de les voir malades: & ceſtuy-cy, s'ils ſont deshonorez & notez d'infamie. Tu verras que l'vn eſt tourmenté de l'amour qu'il porte à la femme d'autruy, & l'autre de celle qu'il porte à la ſienne. Il y en aura encor quelqu'vn qui ſe paſſionnera d'auoir eſté repouſſé d'vne dignité qu'il demandoit: & quelque autre qui ſe faſchera de l'honneur qu'il a. Mais le plus grand nombre de tous les hommes qui ſont ainſi miſerables, eſt de ceux que l'attente prochaine de la mort qu'ils craignent de tous coſtez, pique & tourmente inceſſamment. Car il n'y a rien d'où ils ne penſent qu'elle ne doiue ſortir. C'eſt pourquoy il faut, comme s'ils eſtoient en terre d'ennemis, qu'ils facent le guet de toutes parts, & qu'ils tournent la teſte à tous les bruits qu'ils oyent: tellement que s'ils ne chaſſent ceſte crainte hors de leur poictrine, ils viuent auec vn continuel battement d'eſtomach. Il s'en trouuera qui ont eſté enuoyez en exil, & priuez de leurs biens: il s'en preſentera encor (& c'eſt la plus miſerable pauureté du monde) qui ſont pauures au milieu des richeſſes. Il s'en preſentera qui ont fait naufrage, ou qui ont ſouffert vne infortune pareille au naufrage, leſquels la cholere d'vn peuple, ou l'enuie (qui eſt le couſteau le plus pernicieux aux bons) a iettez par terre lors qu'ils n'y penſoient point, & qu'ils s'eſtimoient eſtre plus aſſeurez, & les a renuerſez comme vn orage qui s'eſleue lors que le temps ſemble eſtre plus calme: ou comme vn foudre ſoudain, au coup & à l'eſclat duquel on a veu les lieux des enuirons s'eſbranler. Car tout ainſi que celuy qui s'eſt trouué plus pres de ce feu, demeure auſſi eſtõné que s'il en euſt eſté frappé: pareillement en ces accidens qui viennent par violence, la calamité n'en accable qu'vn ſeul: mais la crainte que tous les autres en ont, leur engendre vne pareille triſteſſe d'en pouuoir ſouffrir autant. Les malheurs d'autruy qui leur ſuruiennent ſans y penſer, eſtonnent l'ame de tous ceux qui les voyent. Et tout ainſi que le ſeul vent d'vne fonde, encor qu'elle ſoit vuide, eſpouuante les oyſeaux: pareillement nous ne tremblons pas ſeulement au coup, mais au moindre bruit que nous oyons. Aucun donc ne peut eſtre heureux s'il ſe laiſſe perſuader à ceſte opinion. Car il n'y a rien de bien heureux que ce qui vit ſans peur. La vie eſt miſerable, ſi elle eſt accompagnee de crainte & de ſoupçon. Celuy qui s'eſt trop auant engagé dans les

La vertu eſt le ſeul bien par lequel on paruient à la vie bien heureuſe. &

Qui croit qu'il y en ait d'autres, il tombe en de grandes perplexitez: mais

Les plus miſerables de tous ſont ceux qui craignent la mort: car

Vne perpetuelle crainte, bien que vaine, les affligе: &

La crainte eſt directement contraire à la felicité.

Trop de fiance aux biens periſſables engendre ceſte crainte. &

euenemens de fortune, s'eſt appreſté vne grande matiere de troublement d'eſprit, & fort difficile à deuider. Il n'y a qu'vn ſeul chemin que doit tenir celuy qui cherche vne vie pleine d'aſſeurance : c'eſt de meſpriſer les biens de fortune, & ſe contenter de ce qui eſt honneſte. Car ſi aucun penſe que nulle autre choſe ſoit meilleure que la vertu, ou qu'il y ait aucun autre bien que la ſeule vertu : il ouure ſon ſein pour y mettre ce que la fortune eſpand, & auec vn extréme ſoucy attend les biens dont elle fait largeſſe. Pren le cas & feins en ton eſprit, que la fortune fait des ieux publics, & qu'elle iette ſur ceſte grande aſſemblee d'hommes, des honneurs, des richeſſes, des faueurs : vne partie deſquels ſe deſchirent & rompent entre les mains de ceux qui les rauiſſent, vne autre partie eſt mal diuiſee par vne deſloyale ſocieté, & l'autre a porté vn dommage ineſtimable à ceux qui les ont amaſſez : & du reſte encor quelques autres en ſont tombez entre les mains d'aucuns qui n'y penſoient aucunement, & les autres ſe ſont perdus pour courir apres trop aſpremẽt, & nous ont eſté arrachez des mains par trop d'enuie qu'on auoit de les attraper. Au reſte, il n'y a pas-vn, pour ſi heureux que ſoit ſon rauiſſement, à qui la ioye de ce qu'il a raui puiſſe longuement durer. C'eſt pourquoy les plus ſages quand ils voyent qu'on fait venir des preſens, s'enfuyent hors du theatre, comme ſçachans bien qu'vne petite choſe leur couſteroit bien cher. Pas-vn ne ſe bat auec vn qui ſe retire, pas-vn ne frappe celuy qui s'en va : c'eſt ſur la proye que le debat s'eſmeut. Il en aduiẽt le ſemblable pour les biens que la fortune iette d'enhaut. Nous bruſlons miſerablement apres ces biens. Nous en ſommes en peine, nous voudriõs auoir force mains. Nous regardons maintenant ceſtuy-cy, maintenãt ceſtuy-là. Il nous ſéble qu'on nous iette trop tard ce qui plaiſt à noſtre ambition, & qui ne peut tõber qu'entre les mains de peu, encor qu'il ſoit deſiré de tous. Nous voulõs nous ietter ſur ceux qui ſont rõbez : nous rions ſi nous auons peu attraper quelque choſe, & ſi quelques-vns ſe ſont trompez d'vne vaine eſperance. Nous payons vne bien petite proye par vn dommage ſignalé, ou nous en demeurons bien trompez. Retirons-nous donc de ces ieux, & faiſons place aux rauiſſeurs. Que ces gens-là mettent tant qu'ils voudront leur attente ſur ces biens qui pendent en l'air, & qu'ils ſoient eux-meſmes encor plus en ſuſpends. Quiconque ſe reſoudra de vouloir eſtre heureux, il doit croire qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, c'eſt l'honneſteté. Car s'il penſe qu'il y ait aucun autre bien, premierement il iuge mal de la prouidence de Dieu, parce que beaucoup de malheurs aduiennent aux gens de bien : & parce que tout ce qu'elle nous donne, eſt de fort peu de duree, ſi tu le veux comparer à l'aage que doit durer ceſt vniuers. Et de ceſte plainte il aduient que nous interpretons mal & ingratement les choſes diuines. Nous nous plaignons que les biens ne nous viennent pas touſiours, qu'ils ſont petits, qu'ils ſont incertains, & qu'ils nous doiuent bien toſt laiſſer. Il aduient delà que nous ne voulons ni viure, ni mourir : nous hayſſons la vie, & craignons la mort. Tous nos conſeils ſont incertains, & aucune proſperité ne nous peut ſaouler. La cauſe de tout cela n'eſt autre, ſinon que nous ne ſommes pas encor paruenus à ce ſouuerain bien, qui ne peut eſtre ſurmonté d'aucune autre choſe, & ſur lequel il faut que nos deſirs s'arreſtent. Car par deſſus le lieu qui eſt le plus haut, il n'y a nul autre lieu. Demandes-tu pourquoy c'eſt que la vertu n'a beſoin de rien? parce qu'elle ſe plaiſt aux choſes preſentes, & ne deſire point les abſentes. Il n'y a rien qu'elle n'eſtime grand, parce que tout luy ſuffit. Et ſi tu te voulois departir de ceſte opinion, la pieté & la foy n'auroit point de lieu. Celuy qui voudra ſuyure & l'vne & l'autre, ſera contraint de ſouffrir beaucoup de ce qu'on appelle mal, & deſpendre beaucoup, de ce que nous ſuyuons comme bien.

Qui les met au rang des biens, il demeure touſiours iniquité,

Remede contre les peurs & apprehenſions humaines.

Miſere de ceux qui henniſſent apres les biens de fortune.

Ces biens-là ne meritent pas tel nom, & qui penſe y auoir autre bien que la vertu, il tombe en impieté, & En ingratitude enuers Dieu

Flottent touſiours irreſolus, & ſont inſatiables, à faute de cognoiſtre le ſouuerain bien.

Qui eſt la ſeule vertu autrement.

D'auantage, la conſtance qui deuroit faire eſſay d'elle-meſmes, ſe perd: la magnanimité ſe perd auſſi: parce qu'elle ne ſe peut monſtrer, ſi elle ne meſpriſe toutes choſes comme trop petites, que le vulgaire toutesfois deſire comme les plus grandes. Bref le gré & la grace de tous bien-faicts ſe perd: ce n'eſt que peine & trauail ſi nous penſons qu'il y ait aucune autre choſe plus precieuſe que la foy, & ſi nous ne iettons nos yeux ſur ce qui eſt de meilleur. Mais pour ne parler plus de cela, ou ce que on appelle bien ne l'eſt point, ou l'hõme ſeroit plus heureux que Dieu. Car Dieu ne ſe ſert point des biens qui ſont appreſtez pour nous: les plaiſir deſordonnez, la folle deſpence des banquets, les richeſſes, ni rien de ce qui peut allecher les hommes, & les attirer à vne ſale volupté, ne le touche point. Il faudroit donc dire (ce qui eſt toutesfois incroyable) ou que Dieu a faute de biens: ou il faut croire par ceſt argument-là, que ce qui defaut à Dieu n'eſt pas bien. D'auantage, que beaucoup de choſes qu'ils veulent qu'on eſtime eſtre biens, ſont plus abondantes à l'endroit des beſtes que des hommes. Elles mangent auec plus d'appetit, elles ne ſont pas ſi toſt laſſees de ſe coupler enſemble, elles ont les forces plus grandes & plus perdurables. Au reſte elles ſont plus heureuſes que les hommes: car elles viuent ſans meſchanceté & ſans tromperie: elles ioüiſſent de leurs voluptez, qu'elles ſentent & plus grandes & plus faciles, ſans crainte de honte & ſans repentance. Conſidere donc maintenant en toy-meſme, ſi on doit appeller bien vne choſe par le moyen de laquelle l'homme vaincroit Dieu. Logeons le ſouuerain bien dedans l'ame. Il perd toute ſa grace ſi de la meilleure partie qui eſt en nous, il ſautoit à la pire, & s'il ſe iettoit ſur les ſens, qui ſont encor plus prompts & plus agiles dans les beſtes brutes. Le but de noſtre felicité ne doit point eſtre mis en la chair. Ce ſont les vrais biens, ceux que la raiſon nous donne, fermes, eternels, qui ne peuuẽt choir, & ne peuuent decroiſtre ni diminuer. Les autres ne ſont biens que par opiniõ: ils n'ont que le ſeul nom cõmun auec les vrais: mais la proprieté & les effets n'y ſont pas. Qu'on les appelle donc cõmoditez, ou bien ſelon noſtre langue, profits & reuenus. Au reſte faiſons eſtat qu'ils ſoient comme biens meubles, & non point comme vne partie de nous: qu'ils ſoient tellement auec nous, que nous ayons ſouuenance qu'ils ſont hors de nous: & s'ils ſont auec nous, il les faut mettre au nombre des choſes les plus baſſes & les plus viles, & pour leſquelles aucun n'en doit deuenir orgueilleux. Car quelle plus grande folie pourroit-on trouuer, que de voir quelqu'vn ſe plaire en ce qu'il n'a point fait? Que tout cela donc s'approche de nous, pourueu qu'il n'y ſoit point attaché: & s'il en doit eſtre retiré, que ce ſoit sãs emporter la piece. Seruons nous-en, & n'en deuenons point glorieux. Il nous en faut vſer ſobrement & cõme d'vn depoſt faict entre nos mains, qui ſera bien-toſt retiré. Quicõque en a vſé contre raiſon, n'en a point longuement ioüi. Car la felicité meſme nous nuit, ſi elle ne s'eſt bien gouuernee: ſi elle a mis ſa fiance ſur des biẽs ſuiets à la fuitte, elle eſt bien toſt delaiſſee: & pour n'eſtre pas delaiſſee elle ſe tourmente infiniement. Peu de perſonnes ont peu deſpoüiller doucement de leurs richeſſes: le reſte des hommes, auec les biens qui les faiſoient priſer par deſſus les autres, donnent du nez par terre: & ce qui les auoit, vn temps eſtoit, eleué, les abaiſſe. Il y faut donc apporter beaucoup de ſageſſe laquelle conduira tout par meſure, & par ſobrieté: Car vne licence abandonnee precipite & deſtruit tellement ſes propres richeſſes, qu'on n'a iamais veu durer longuement les deſpenſes demeſurees, ſi la raiſon par ſa moderation ne les a retenuës. La fin miſerable de pluſieurs citez te fera cognoiſtre cela: l'Empire deſquelles a failli ſur la premiere fleur, & t'apprendra que tout ce qui auoit eſté acquis par la vertu, s'eſt ruiné par le luxe & par la folle

L'homme ſeroit plus heureux que Dieu meſme. ioint que

Les beſtes excellent les hommes en beaucoup de tels biens, &

Faudroit que le ſouuerain bien logeaſt en la pire partie de l'homme.

Tels biens caduques ne ſont biens que par opinion, & quel nom on leur peut donner. &

Comme il s'en faut ſeruir. Peu de perſonnes ſçauent l'vſage, & ſi la raiſon ne marche deuant, leur felicité ne dure guere. car

Le luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti.

deſpenſe. C'eſt contre ces malheurs que nous deuons nous armer. Car il n'y a auc une muraille qui ſoit inexpugnable à la fortune. Et c'eſt par dedans qu'il nous faut armer. Si celt endroit eſt bien aſſeuré, on peut bien aſſaillir vn homme, mais on ne le ſçauroit prendre. Veux-tu ſçauoir quelle fortification eſt cela? Qu'il ne ſe faſche de rien qui luy puiſſe aduenir, & qu'il croye que cela meſme qui ſemble l'offencer, depend de la conſeruation de tout l'vniuers, & que c'eſt vne partie de ce qui acheue le cours & l'office du Ciel. L'homme doit prendre plaiſir à tout ce où Dieu en prend. Il ſe doit admirer, & tout ce qui eſt en luy, pour ceſte ſeule conſideration, qu'il ne peut eſtre vaincu: qu'il tient le mal ſous ſes pieds: & qu'auec la raiſon, qui eſt l'arme la plus forte qui ſoit, il ſurmonte la fortune, la douleur, & l'iniure. Aime donc la raiſon: ſon amour t'armera contre les plus grandes faſcheries qui ſoient. L'amour de leurs petits pouſſe les beſtes ſauuages à s'enferrer dans les eſpieux, leſquelles autrement par leur fierté, & ſoudaine ardeur eſtoient indomptables. Le ſeul deſir de la gloire a mis quelquefois au courage des ieunes hommes de meſpriſer le fer, & le feu: l'opinion & l'ombre de la vertu, en a pouſſé quelques-vns à ſe donner vne mort volontaire. Mais d'autant plus que la raiſon eſt plus forte & plus conſtante que tout cela, d'autant plus auſſi ſe rendra-elle roide & violente contre la crainte & les dangers. Vous ne gagnez rien (dira quelqu'vn) quand vous niez qu'il y ait autre bien que l'honneſteté. Ce rempart ne vous tiendra pas aſſeurez ni exempts de la fortune. Car vous dites qu'entre les biens on doit conter les enfans obeyſſans, & la cité reglee par bonnes mœurs, & le pere & la mere qui ſont gens de bien. Et toutesfois ſi ceux là ſont en aucun danger, vous ne le pouuez voir ſans vous eſtonner. Car le ſiege mis deuant les murs de voſtre cité, la mort de vos enfans, & la ſeruitude de vos pere & mere vous troublera. Mais ie vous diray que c'eſt qu'on a accouſtumé de reſpondre pour nous à ceux-là: & apres i'y adiouſteray ce qu'il me ſemble qu'il leur faut reſpondre encor outre cela. La condition eſt autre pour le regard des choſes, qui nous eſtans oſtees mettent en leur place quelque incommodité: cõme la ſanté perduë ſe change en maladie, & la veuë creuee engendre vn aueuglement: & quand les iarrets ſont coupez, non ſeulement la viteſſe s'en va, mais vne debilité nous ſurprend: & ce danger toutesfois ne tõbe point ſur ce que nous diſons cy-deſſus. Pourquoy? parce que ſi i'ay perdu vn bon amy, pour cela ie ne ſentiray point de perfidie: ou ſi i'ay perdu des enfans vertueux, l'impieté ne viendra point en leur place pour me nuire. D'auantage par ceſte mort les amis ou les enfans ne ſe perdent point: il n'y a que les corps. Mais le bien ne ſe peut perdre que par vn ſeul moyen, ſçauoir eſt, s'il ſe changeoit en mal: ce que nature ne permet point: car toutes les vertus & toutes leurs œuures demeurent incorrompuës. D'auãtage encor que les amis, encor que les enfans deſia eſprouuez, & qui ne faiſoiẽt rien qui ne fuſt au ſouhait de leur pere, ſoiẽt morts: il y a toutesfois quelque choſe qui peut remplir leur place. Demandes-tu que peut eſtre cela: c'eſt que la vertu les auoit rendus gens de bien. Elle ne permet iamais qu'il y ait aucun lieu de vuide. Elle ſe ſaiſit de toute noſtre ame, elle chaſſe le regret de toutes choſes, & ſe contente d'eſtre ſeule. Car la puiſſance & l'origine de tous biens eſt en elle. Que ſert-il que l'eau qui coule, ſoit deſrobee, ou qu'elle s'en aille, ſi la fontaine d'où elle ſort eſt encor entiere? Tu ne diras pas qu'vn homme ſoit plus iuſte pour auoir encor ſes enfans en vie, que pour les auoir perdus: ny plus moderé, plus ſage, plus honneſte, ny meilleur: par conſequent vn grand nombre d'amis ne le fait point plus ſage, ny la diminution d'iceux, ne le rend pas plus fol: & par conſequent auſſi, ny plus heureux, ny plus miſerable. Tant que la vertu demeurera en ſon

Quelles armes il faut veſtir contre ces malheurs.

Vne bonne conſcience, vne ferme conſtance.

Accompagnees de la raiſon, qui

Combat & abbat la peur & les dangers.

Obiection contre ceſte doctrine, que la vertu ſoit le ſeul bien.

Reſponſe.

Les biens periſſables ſe perdans apportent de l'incommodité: mais

Le vray bien ne ſe perd, que ſe changeant en mal, &

La perte de ces biens-là ne peut abolir la bonne conſcience.

entier,tu ne te reſſentiras iamais d'aucune perte que tu ayes faicte. Mais quoy? celuy qui eſt enuironné d'vne belle troupe de ſes amis,& de ſes enfans,n'en eſt-il pas plus heureux? Pourquoy ne le ſeroit-il? parce que le bien ſouuerain ne peut eſtre diminué ny augmenté:il demeure touſiours en ſa façon. Comment que la fortune ſe porte,ſoit que ſa vieilleſſe ſoit longue,ou qu'il meure auant que d'eſtre vieil,c'eſt vne meſme meſure du bien ſouuerain,encor qu'elle ſoit diuerſe de l'aage. Soit que tu faces vn cerne ou plus grand ou plus petit, cela ne regarde qu'à l'eſpace, & non point à la figure: Et ainçoit que l'vn ait demeuré longuement peint, & que tu ayes incontinent effacé l'autre, & deffait la pouſſiere où tu l'auois ietté, toutesfois & l'vn & l'autre eſtoit d'vne meſme figure. Ce qui eſt droit & iuſte, ne s'eſtime point par la grandeur,ny par le nombre,ny par le temps: il ſe peut auſſi peu eſtendre comme retirer. Pren tant que tu voudras vne vie honneſte qui ait duré cent ans,fay-là retrancher à vn iour tout ſeul:auſſi honneſte eſt l'vne que l'autre. La vertu s'eſtend maintenant plus au large:elle gouuerne des royaumes,des villes,des prouinces entieres:elle fait des loix,elle prite& honore les amitiez,elle deſpart les offices & les deuoirs entre les prochains parens, & entre les enfans: Et tantoſt elle ſe retranche au petit pied ſur la pauureté, ſur l'exil, & ſur la perte des enfans: toutesfois elle n'en eſt pas moindre, encor que d'vn grand & haut eſtat elle tombe en vn priué & particulier,& d'vn ſiege Royal ſur vn petit & bas lieu. Et ſi d'vne puiſſance publique & bien ample, elle ſe reſtreind dans la petiteſſe d'vne maiſon, ou de quelque coing, elle eſt touſiours auſſi grande, ſi apres qu'elle ſera chaſſée de tous lieux,elle ſe retire ſeule dedans ſoy. Car ce nonobſtant elle a le courage grand & indompté,vne prudẽce parfaite, vne Iuſtice immuable: & par conſequent elle eſt touſiours bien-heureuſe. Car ceſte beatitude & ce bien eſt logé en vn ſeul lieu,ſçauoir eſt dedans l'ame. Il eſt perdurable,il eſt grand,& plein de tranquilité:ce qui ne pourroit eſtre ſans la cognoiſſance des choſes diuines & humaines. Il s'en enſuit donc ce que i'auois dit que ie voulois reſpondre. Le ſage ne ſe tourmente point de la perte de ſes enfans,ny de ſes amis:car il ſupporte leur mort auec vne pareille cõſtance de courage qu'il attend la ſienne. Il craint auſſi peu l'vne qu'il ſe deult de l'autre,parce que la vertu conſiſte en vn rapport & conuenance: toutes ſes œuures s'accordent auec elle meſme, & ſe reſpondent enſemble. Ceſt accord ſe perdroit ſi l'ame qui doit eſtre aſſeuree & conſtante ſe laiſſoit vaincre au dueil & au regret. Toute ſorte d'eſtonnement & de crainte,toute pareſſe & retardement en quelque acte que ce ſoit,eſt deshonneſte. Car tout ce qui eſt honneſte,eſt plein d'aſſeurance & de diligence:il n'eſt iamais eſtonné,il eſt touſiours preſt. Et quoy donc? ne ſentira-il point quelque paſſion ſemblable à vn troublement? ne changera-il pas de couleur? ſon viſage ne ſe monſtrera-il pas eſmeu? & ſes membres ne ſe refroidiront-ils pas,& toutes autres choſes qu'on ne fait point par le commandement de l'ame, mais par vne ſoudaine & inconſideree ardeur de nature? Ie confeſſe que ſi: mais il aura touſiours ceſte perſuaſion,que rien de tout cela n'eſt mal, ny digne qu'vn entendement bien ſain s'en doiue eſtonner. Tout ce qu'il faudra faire, il le fera hardiment & proprement. Car qui eſt celuy qui ne diſe, que c'eſt le propre naturel de la follie,de faire laſchement & à contre-cœur ce qu'elle fait, & pouſſer le corps en vn endroit,& l'eſprit en l'autre, & ſe laiſſer tirer à tant de mouuemens contraires? Cela meſme pourquoy elle s'eſtime tant, & pourquoy elle entre en admiration d'elle meſme, la fait meſpriſer: & qui pis eſt encor, elle ne fait pas de bon cœur ce dont elle prend ſa gloire. Mais ſi elle craint qu'aucun mal luy doiue aduenir, elle ſe paſſionne en l'attendant, elle ſe tourmente comme ſi deſia il eſtoit arriué, &

La vertu empeſche le ſentiment des commoditez de ceſte vie, & ne peut ſentir accroiſſement ny diminution. Elle eſt touſiours vne, bien que deſtituee de toutes commoditez humaines. Autre reſponſe à la doctrine preſente. Les pertes n'eſtonnent point le ſage. Non pas qu'il ſoit inſenſible. Mais il ne tient point ces accidens au rang des maux. Naturel de l'entendement fol & mal-aſſeuré.

tout ce qu'elle craint pouuoir vn iour ſouffrir, elle le ſouffre par le moyen de la crainte. Tout ainſi qu'il y a des ſignes qui courent par les corps auant que la fieure vienne(car on ſent vn eſtirement des nerfs, vne laſſitude & vn baaillement ſans auoir trauaillé,& des friſſons qui paſſent par tous les membres:) pareillement vn eſprit malade ſent des ſecouſſes qui l'eſbranſlent auparauãt que le mal le touche. Il entre en alarme & perd le cœur auant le temps. Mais quelle plus grande folie peut-on voir que de ſe rompre l'eſprit pour des choſes qui ſont encor à venir, & de ne ſe pouuoir reſeruer à ſouffrir le tourment quand il viendra? mais appeller de loin les miſeres, & les approcher de ſoy auant heure, leſquelles il vaudroit mieux retarder ſi on ne les pouuoit euiter? Veux-tu cognoiſtre que pas-vn ne ſe doit tourmenter de l'aduenir? Quiconque oira dire que d'icy à cinquante ans il doiue eſtre mené au ſupplice, ne ſe tourmentera point qu'il n'ait paſſé la moitié de ceſt eſpace de temps, & qu'il ne ſe ſoit plongé dans ceſte inquietude d'eſprit,qui ne doit venir que d'vn ſiecle apres. Il en aduient autant à ces eſprits qui ſont volontairement malades,& qui ne cherchent qu'occaſions de ſe douloir, leſquels ſe contriſtent des choſes deſia vieilles & miſes en oubly. Tout ce qui eſt paſſé, & qui eſt à venir, eſt abſent. Nous ne ſentons ny les vns ny les autres. Or il n'y a point de douleur, ſinon de ce que tu ſens.

Prouué par ſimilitude.

Le ſage ne s'afflige ny du paſſé, ny de l'aduenir, parce qu'ils ne ſont pas.

EPISTRE LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage: que ſon langage ſe doit accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame. Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux, & ſuyure la vertu.

Les lettres familieres doiuent eſtre de vn meſme ſtile que les deuis communs.

& Vaudroit mieux parler du cœur que de la langue.

TV te plains, que les lettres que ie t'enuoye ne ſont guere curieuſement eſcrites. Mais qui eſt celuy qui parle d'vn lãgage ſi affetté, ſinon qu'il voulut deplaire? Quel ſeroit mon parler ſi nous eſtions aſſis, ou ſi nous nous pourmenions enſemble, facile & ſans art: telles veux-ie que ſoient mes lettres, & qu'elles n'ayent rien d'exquis, ny de fardé. S'il eſtoit poſſible qu'on entendiſt ce que i'ay en la penſee, i'aimerois mieux le monſtrer par ſigne, que le dire. Et encor quand ie diſputerois, ie ne voudrois point frapper du pied contre terre, faire des geſtes des mains, ny hauſſer ma voix: Ie voudrois laiſſer cela aux orateurs, & me contenter de t'auoir fait entendre mes conceptions ſans enrichir ma parole, ny la meſpriſer auſſi. Ie te voudrois clairement perſuader ce ſeul poinct, que ie croy fermement tout ce que ie dis, & que non ſeulement ie le croy, mais que ie l'aime. Les hommes baiſent autrement leur amie, & autrement leur enfant: & toutesfois en ceſt embraſſement ſi ſainct & ſi pudique, l'affection ſe deſcouure aſſez. Certainement ie ne veux pas que les propos qu'on tiendra de choſes ſi grandes, ſoient maigres & ſecs. Car la philoſophie ne reiette point la gentileſſe d'eſprit: mais il ne faut point auſſi employer beaucoup de peine apres les paroles. Bref voila quelle eſt en ſomme noſtre intention. Ne diſons que ce que nous auons en la penſee, & n'ayons en la penſee, que ce que nous diſons. Que noſtre parler ſoit d'accord auec noſtre vie: Celuy s'eſt acquité de ſa promeſſe, qui ſera le meſme quand tu le verras, & le meſme quand tu l'oyras. Nous verrons quel il eſt, combien il eſt grand: mais il doit eſtre touſiours

Propos ſerieux ſe doiuent exprimer en bons termes & rehauſſez.

vn. Il n'eſt pas neceſſaire que nos paroles plaiſent, il faut qu'elles profitent. Toutesfois ſi l'eloquence peut aduenir à quelqu'vn ſans beaucoup de peine, ſi elle eſt deſia toute acquiſe, ou qu'elle ne luy couſte guere : qu'il s'en ſerue hardiment, & qu'il l'employe aux choſes les plus belles. Qu'elle ſoit telle, qu'elle monſtre pluſtoſt les choſes, que ſe monſtrer elle meſme. Les autres arts s'occupent du tout apres l'eſprit: mais il ne ſe traicte icy que des affaires de l'ame. Le malade ne cherche point vn medecin eloquent, mais vn qui ſçache bien guarir : Toutesfois s'il aduient que celuy qui ſçait bien guarir, diſcoure elegamment de ce qu'il faut faire, il n'en doit point eſtre marri. Si eſt-ce qu'il ne ſe doit point auſſi reſioüir d'eſtre tombé entre les mains d'vn medecin, qui fuſt beau parleur. Car c'eſt autant comme ſi vn ſçauant patron de nauire, eſtoit pareillement bel homme. Pourquoy me viens-tu flatter les oreilles? pourquoy me veux-tu donner ce plaiſir? Il faut faire vne autre choſe : il me faut donner vn bouton de feu, il me faut inciſer, il me faut commander vne diete. C'eſt pourquoy tu es appellé. Ton deuoir eſt de guarir vne vieille maladie, dangereuſe, publique. Tu as bien autant à faire qu'vn medecin en temps de peſte. Te veux-tu amuſer apres les paroles? d'icy à peu ſi tu m'en faits ſentir des effects, tu te pourras reſioüir. Quand ſera-ce que tu logeras ſi auant dedans toy, ce que tu auras appris, qu'il n'en puiſſe iamais plus ſortir? Quand eſt-ce que tu en donneras experience? Car il ne ſuffit pas de les mettre en memoire comme les autres ſciences : il faut eſſayer de les mettre en œuure. Celuy qui ſçait tout cela n'eſt pas heureux : mais celuy qui le fait. Et quoy? hors de ce degré n'y en a-il point d'autre? peut-on tout d'vn ſaut paruenir à la ſageſſe? Ie ne le croy point. Car celuy qui profite eſt conté encor au nombre des fols : toutesfois il eſt eſloigné d'eux d'vne grande diſtance: veu meſmes qu'il y a grand' difference entre ceux qui profitent. Ils ſont deſpartis (comme quelques-vns diſent) en trois bandes. Les premiers ſont ceux qui n'ont point encor la ſageſſe, mais ils ſe ſont arreſtez aupres de ſon voiſinage: combien que ce qui eſt pres, ſoit encor dehors. Tu demanderas, qui ſont ceux-là? Ce ſont ceux qui ſe ſont deſpoüillez de toutes paſſions, & de tous vices, & qui ont appris ce qu'ils deuoient embraſſer: mais leur aſſeurance n'eſt point encor experimentee: ils n'ont point encor l'vſage de leur bien. Toutesfois ils ne peuuent plus retomber ſur ce qu'ils ont deſia fuy. Ils ſont ſi aduancez qu'ils ne peuuent plus reculer en arriere: mais ils ne le cognoiſſent pas encores: & comme ie me ſouuiens d'auoir eſcrit en quelque Epiſtre, ils ne ſçauent point, qu'ils le ſçachent. Ils peuuent deſia ioüir de leur bien, mais ils ne s'y oſent pas fier. Quelques-vns parlent ainſi de ceſte ſorte d'hommes, qui profitent, & deſquels ie tenois propos cy deſſus, & diſent qu'ils ſont bien deſia eſchappez aux maladies de l'ame, & non point aux paſſions : & qu'ils ſont encor en branſle de treſbucher, parce que pas vn n'eſt hors du danger du vice, que celuy qui l'a du tout chaſſé dehors. Or pas vn ne l'a chaſſé, que celuy qui a mis la ſageſſe en ſa place. I'ay ſouuent dit quelle difference il y a entre les maladies & les paſſions de l'ame : mais ie t'en feray encor reſouuenir. Les maladies ſont les vices inuentez & endurcis, comme l'auarice, & vne trop grande ambition, lors qu'elles ont empieté l'ame, & qu'elles ont commencé d'eſtre vne perpetuelle maladie. Et pour faire brief, la maladie eſt vn iugement opiniaſtre des choſes meſchantes, comme ſi on deuoit grandement deſirer ce qu'il ne faut deſirer que legerement. Ou ſi tu aimes mieux, il la faut definir ainſi : conuoiter trop aſprement, ce qu'il ne faut que ſouhaitter legerement, ou qu'il ne faudroit aucunement ſouhaitter: Ou bien priſer par trop, ce qu'il ne faudroit que bien peu priſer, ou rien du tout. Les

La penſee & la parole du Philoſophe, ne doit eſtre qu'vne. & Faut que les paroles profitent pluſtoſt que de plaire.

Gentile comparaiſõ à ce propos.

Trois ſortes d'hommes qui profitent en l'eſtude de Philoſophie.

Les premiers approchent de la ſageſſe, ayant deſpoüillé les paſſions & vices de l'ame.

Difference entre les maladies & les paſſions de l'ame.

affections & paſſions, ce ſont des mouuemens de l'ame qu'on ne peut approuuer, ſoudains & violents : leſquels pour eſtre aduenus fort ſouuent, & pour auoir eſté meſpriſez, ſe ſont conuertis en maladie: comme fait vne deſcente de reume, laquelle n'eſtant point encore formee, n'engendre que la toux : mais ſi elle continuë, & qu'elle enuieillilſe deuient en phtiſie. Par ainſi ceux qui ont ja beaucou profité ſont hors de maladie, toutesfois ils ſentent encor des paſſions. Mais ils approchent du parfaict. La ſeconde ſorte eſt de ceux qui ſont eſchappez aux plus grandes maladies, & paſſions de l'ame: mais c'eſt de telle façon, qu'ils ne ſont point certains en l'aſſeurance de ceſte poſſeſſion: car ils peuuent rechoir en leurs maux. Ceſte autre troiſieſme ſorte eſt hors d'vn grand nombre de grands vices : mais non point hors de tous. Il s'eſt deſpoüillé de l'auarice, mais il eſt encor piqué de la colere. Il n'eſt plus ſubiect aux plaiſirs, ny aux voluptez : mais il eſt plein d'ambition. Il n'eſt point conuoiteux : mais il eſt encor timide, & craintif: mais en ceſte crainte il eſt aſſez aſſeuré en quelques choſes, & ſe monſtre laſche en quelques autres. Il meſpriſe la mort: mais il craind la douleur. Penſons quelque peu à ce troiſieſme lieu: nous ſerons bien heureux, ſi nous ſommes receus en ce nombre-là. C'eſt auec vne grande felicité de nature, & auec vn eſtude accompagné d'vne grande & aſſiduelle diligence, qu'on entre au ſecond rang. Mais il ne faut point meſpriſer ceux de la troiſieſme liuree. Conſidere combien de maux tu vois à l'entour de toy : regarde qu'il n'y a forfait aucun, qui ſoit ſi deteſtable qu'il ſoit, duquel on ne puiſſe monſtrer des exemples. Voy combien d'accroiſſement la meſchanceté prend tous les iours, & quelles fautes ſe ſont en public & en priué: Et tu cognoiſtras, que nous gagnons aſſez, ſi nous ne ſõmes pas des plus meſchans. Toutesfois i'eſpere (dis-tu) eſtre d'vn rang encor plus honorable. Ie ſouhaitteray plus volontiers cela, que ie ne le me promettray. Nous ſõmes deſia ſaiſis & arreſtez. Nous courons apres la vertu, & sõmes pliez & enueloppez dãs les vices. I'ay honte de le dire, nous ne ſuiuons les choſes honneſtes, que quand nous ſommes de loiſir. Et toutesfois, ô la belle recompenſe qui nous attend, ſi nous voulons du tout rompre nos occupations, & les maux qui nous tiennent ſi fort liez. Ny la conuoitiſe, ny la crainte ne nous preſſera point, ains affranchis de tous effrois, entiers, & incorrompus contre les voluptez, nous n'aurons peur ny de la mort, ny des Dieux. Nous aurons appris, que la mort n'eſt point mauuaiſe, & que les Dieux auſſi ne ſont point mauuais. Ce qui peut nuire eſt auſſi foible & imbecille, comme ce à quoy il nuit. Les choſes ſueilleures, & qui ne portent iamais nuiſance, nous attendẽt, quand nous ſortirons quelque iour de ceſte ordure, pour monter à ces lieux hauts & ſublimes auec vne tranquilité d'ame, & apres que les erreurs en ſeront chaſſez, auec vne entiere & parfaicte liberté. Demandes-tu qu'elle elle eſt? ne craindre point les Dieux, ny les hommes : ne vouloir rien qui ſoit deshonneſte, ny deſirer auſſi trop de choſes : auoir toute puiſſance & authorité ſur ſoy. C'eſt vn bien ineſtimable, que de pouuoir deuenir ſien.

Les ſeconds, ont bien deſpoüillé leſdites paſſions, mais ils y peuuent retomber.

Les troiſieſmes en ont eſchappé pluſieurs, mais non pas tous.

Laquelle des trois ſortes Seneque prefere aux autres.

Quelle recompenſe attend ceux qui ſe donnent à la vertu: & quelle eſt la vraye liberté.

EPISTRE LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va oüir les leçons d'vn philoſophe, & ce faiſant il apprend par meſme moyen, & enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. Derechef il diſcourt qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte: parce que Lucilius s'eſtoit plaint que Seneque ne l'auoit pas aſſez amplement expliqué en l'Epiſtre precedente.

TV menaces de m'eſtre ennemy, ſi ie ne t'eſcris iuſqu'à la moindre choſe de ce que ie fais tous les iours. Voy comme ie vis franchemẽt auec toy: Car ie te veux bien fier encor cecy. I'oys vn Philoſophe, & y a deſia cinq iours que ie vais à l'eſchole, & que ie l'oys diſputer depuis les huict heures. Ie ſuis bien d'aage, diras-tu, pour y aller. Pourquoy ceſt âge ne ſeroit-il pas bon? Quelle follie pourroit eſtre plus forte, que de ne vouloir rien apprendre, parce qu'il y a long temps que tu n'as rien appris? Que ſera-ce donc? ne ſeray-ie autre choſe que ce que ſont ces ieunes mignons refais, & en bon poinct? Ie m'eſtimeray bien-heureux, s'il n'y a rien de mal-ſeant en ma vieilleſſe, que cela. Ceſte eſchole reçoit les hommes de tous âges: Il faut vieillir en ceſte eſchole: il la faut ſuiure, comme ſi nous eſtions encor ieunes. Ie vay bien au theatre tout vieil que ie ſuis, ie me fais bien porter aux ieux & ſpectacles publiques: il n'y a pas-vne ſeule couple d'eſcrimeurs à outrance qui doiue combattre, que ie ne les voye: Et i'auray honte d'aller voir vn Philoſophe? Il faut apprendre ſi longuement, que tu puiſſes dire, Ie ne ſuis plus ignorant: ou comme dit le prouerbe, ſi lõguement que tu viuras. Et ce dire ne ſe peut mieux accommoder à pas-vne autre choſe, que la vie. Car tant & ſi longuement que tu vis, il te faut apprendre cõment tu dois viure. Et toutesfois i'enſeigne auſſi quelque choſe dãs ceſte eſchole. Veux-tu ſçauoir ce que i'enſeigne? c'eſt qu'vn homme pour ſi vieux qu'il ſoit, doit touſiours apprendre. Certainement i'ay honte de voir cõme les hõmes viuent. Toutes les fois que i'entre à l'eſchole, il faut que ie paſſe, cõme tu ſçais deuant le theatre des Neapolitains: C'eſt le chemin de ceux qui vont à la maiſon de Metrodactes. Ce theatre eſt deſia tout farcy de peuple, combien que le plus grand eſtude qu'on y fait ne ſoit que de iuger, qui eſt le meilleur ioueur de fluſtes. Vn grand nõbre de perſonnes accourent, pour oüir les fluſteurs & les trompettes Grecs. Mais en ce lieu, où l'on apprend à eſtre homme de bien, peu de perſonnes s'y arreſtent. Et encor ſemble-il à pluſieurs, que ceux-là n'y ont aucune bonne beſongne à faire, & les appellent gens de peu d'eſprit & faineants. Ie ſeray bien aiſe qu'on ſe moque ainſi de moy. Il faut ſouffrir patiemment les iniures des ignorans: il faut que celuy, qui ſuit les choſes honneſtes, meſpriſe ce meſpris-là. Courage dõc, Lucilius, aduance le pas, afin qu'il ne t'aduienne ce qui m'eſt aduenu, & que tu n'attendes point d'apprendre en vieilleſſe. Mais au contraire haſte-toy d'auantage, puis que tu as entrepris maintenant ce que tu ne pourrois à grande peine acheuer d'apprendre, quãd tu ſerois vieux. Qu'eſt-ce (diras-tu) que ie profiteray? Tout ce que tu voudras eſſayer. Qu'attends-tu donc? aucun n'a iamais eſté ſage par rencontre. La richeſſe viendra d'elle meſme: on te preſentera des honneurs, on te donnera des faueurs, & des dignitez: Mais la vertu ne tombera pas deſſus toy, ſans y penſer, ny encor auec vn leger trauail, ou auec vne petite peine. Il ne faut point, que celuy ait regret au

En quelque âge que l'on ſoit, il eſt bon d'apprendre, nonobſtant vne longue intermiſſiõ &

Rien ne ſied mieux à la vieilleſſe que l'eſtude de la Philoſophie.

En apprenant on inſtruit les autres: mais

Il vaut mieux gagner le temps & apprendre ieune, ſans attendre la vieilleſſe: car

La vertu ne s'acquiert qu'auec trauail.

Que c'eſt qu'il faut apprendre, & que c'eſt qu'on doit appeller bien.

trauail qu'il prendra, qui doit tout d'vn coup gagner tous les biens de ce monde. Car il n'y a qu'vn ſeul biẽ, ſçauoir eſt ce qui eſt honneſte. Mais tu ne trouueras rien de certain, ny aſſeuré aux biens, qui cherchent la reputation, & la renommee. Ie te diray pourquoy c'eſt, que ce qui eſt honneſte ſoit le ſeul bien: veu que tu fais iugement, que par ma precedente lettre, ie ne l'aye pas fait entendre aſſez clairement, & que tu penſes que i'aye mieux loüee ceſte propoſition, que prouuee: Et racourciray en peu de paroles tout ce que i'en auois dit. Toutes choſes ont leur propre bien. On eſtime la vigne par ſa fertilité, le vin par le bon gouſt, & le cerf par ſa legere courſe. Tu t'enquiers ſeulement, ſi vn cheual a l'eſchine bien forte, parce qu'il ne ſert qu'à porter charge. La premiere choſe qu'on demande en vn chien, qu'on doit mener à la chaſſe des beſtes ſauuages, c'eſt le flairement: & pour les ſuiure, la courſe: & pour les mordre, ou pour les aſſaillir, la hardieſſe. En toute choſe à quoy on eſt nay, & pourquoy on eſt priſe, eſt touſiours le meilleur. Qu'eſt-ce qui eſt le meilleur en l'homme? C'eſt la raiſon. Par elle il ſurpaſſe les beſtes, & ſuit les Dieux de bien pres. Or donques la raiſon parfaicte, c'eſt le propre bien de l'homme: toutes autres choſes luy ſont aſſez communes auec les beſtes. S'il eſt puiſſant, les lions le ſont auſſi: s'il eſt beau, le paon l'eſt pareillement: s'il eſt viſte, le cheual l'eſt auſſi. Ie ne dis pas qu'il ſoit vaincu & ſurpaſſé en toutes ces choſes-là. Ie ne diſpute point, que c'eſt qu'il a de plus excellent en ſoy: mais que c'eſt qui eſt propre à luy. Il a corps, les arbres en ont: il a vehemence & mouuement volontaire, les beſtes & les vers en ont bien: il a voix, mais de combien l'ont les chiens plus claire, l'aigle plus aiguë, le taureau plus forte, & les roſſignols plus douce, & plus delicate? Qu'eſt-ce donc qui eſt propre en l'homme? C'eſt ceſte raiſon droite & parfaite: c'eſt celle, qui cõble la felicité de l'hõme. Si donc toute choſe qui a peu atteindre à la perfection de ſon bien, eſt digne de loüãge, & ſi elle eſt paruenuë à la fin de ſa nature: & que le bien de l'homme ſoit la raiſon: l'ayant cõduite à ſa perfection, il eſt digne de loüange, & ſi eſt paruenu au but où ſa nature tẽdoit. Ceſte raiſon parfaite, eſt appellee vertu: & n'eſt autre choſe que ce qui eſt hõneſte. Par ainſi il n'y a que ce ſeul biẽ en l'homme, qui luy eſt propre & vnique. Car maintenãt nous ne demandons pas qu'eſt-ce qui eſt bien: mais qu'eſt-ce qui eſt le bien de l'hõme. Et s'il n'y a aucun autre biẽ de l'hõme que la raiſon, ce ſera ſon ſeul bien, qui eſt plus precieux & plus eſtimable que tous autres biens. S'il y a quelqu'vn qui ſoit meſchant hemme, ie penſe qu'il ſera meſpriſé s'il eſt homme de bien, ie penſe qu'il ſera loüé. Cela donc pourquoy l'homme eſt loüé ou meſpriſé, eſt propre & ſeul en l'hõme. Tu ne doutes point que cela ſoit bien, mais tu doutes ſi c'eſt ſon ſeul bien. Si quelqu'vn auoit toutes autres choſes, ſanté, richeſſes, ſa baſſe court remplie de beaucoup d'image de ſes ayeulx, & de peuple qui luy fait la court: & qu'à l'opinion de tout le monde il fuſt meſchant, tu le meſpriſerois. Au contraire ſi quelqu'vn n'auoit rien de tout ce que i'ay dit, ny argent, ny ſuitte de courtiſans, ny nobleſſe, ny aucunes images de ſes ayeulx & arriere-ayeulx, arrangees par ordre, mais qu'il fuſt homme de bien à l'opinion d'vn chacun, tu le loüerois. Il y a donc vn ſeul bien en l'homme, duquel ſi quelqu'vn ſe trouue ſaiſi, encor qu'il ſoit priué de tous autres, il eſt à loüer: Et ſi quelqu'vn ne l'a point, ayant toutesfois abondance de tous autres, il eſt meſpriſé, il eſt reietté. Quelle eſt la condition de toutes choſes, telle eſt celle des hommes. On dit qu'vne nauire eſt bonne, non point celle qui eſt peinte de couleurs precieuſes, ou qui a le bec d'argent ou d'or, ou l'autel du dieu tutelaire enrichy d'iuoire, ou qui eſt chargee de biens & de richeſſes royalles: mais celle qui eſt forte & ferme, qui a les coſtez & les iointures eſpaiſſes, pour repouſſer l'eau puiſſãte pour ſouſtenir les ſecouſ-

La raiſon eſt le bien de l'homme, laquelle le fait differer d'auec les beſtes.

Ceſte raiſon quand elle eſt deuennë parfaite, s'appelle vertu. Et n'y a point d'autre bien qu'elle.

Quiconque eſt doué de ce ſeul bien, eſt à louer. Belles comparaiſons contre l'erreur de ceux qui imaginẽt des biens hors de la vertu.

ſes de la mer, obeyſſante au gouuernail, legere, & qui va au gré du vent qui la pouſſe. Tu diras qu'vne eſpee eſt bonne non pas pour auoir des beaux pendans ou vne gaine couuerte de pierres precieuſes, mais celle qui a le fil bien trẽchant, & la pointe bien aceree pour enfoncer vne armeure. On ne regarde point qu'vne regle ſoit belle pourueu qu'elle ſoit droite. Toute choſe doit eſtre loüee quand elle eſt aſſortie & pourueuë de ce qui luy eſt propre. Il ne ſert donc de rien à l'homme combien d'arpens de terre il fait labourer, combien d'argent il a en banque, combien de courtiſans luy viennent ordinairement donner le bon iour, combien eſt riche & precieux le ſiege ſur lequel il mange, & reluiſante la couppe où il boit: mais combien il eſt homme de bien. Or il ſera hõme de bien, ſi ſa raiſon eſt parfaite & droite & ſi elle s'accommode à la volonté de ſa nature. C'eſt celle qui eſt appellee vertu, c'eſt ce qui eſt honneſte, & le ſeul bien de l'homme. Car puis que la ſeule raiſon rend l'homme parfaict, la ſeule raiſon parfaicte le rend pareillement bien-heureux. Or le ſeul bien de l'homme c'eſt celuy qui tout ſeul le peut rendre bien-heureux. Nous diſons auſſi que les choſes qui prouiennent & s'engendrent de la vertu, c'eſt à dire toutes ſes actions, ce ſont biens. Mais la vertu eſt le ſeul vnique bien, parce qu'il n'y a aucun bien ſans elle. Si tout le bien giſt en l'ame, tout ce qui la rend ferme & conſtante, tout ce qui l'eſleue & l'agrandit, eſt bien. Or c'eſt la vertu qui rend l'ame plus forte, plus excellente & plus hardie: Car toutes les autres paſſions qui chatoüillent nos voluptez, abaiſſent auſſi l'ame & la ruinẽt: & quand il ſemble qu'elles la hauſſent, elles ne font que l'enfler d'orgueil, & la trompent auec leurs vanitez. Il n'y a donc qu'vn ſeul bien: Celuy par lequel l'ame eſt faicte meilleure. Toutes les actions de la vie entiere ſont meſurees, ou par ce qui eſt honneſte, ou par ce qui eſt villain: C'eſt par là que la raiſon ſe conduit à faire ou à ne faire point quelque choſe. Ie te diray que veut dire cela. Vn homme de bien fera ce qu'il penſera pouuoir honneſtemẽt faire, encor qu'il ſoit accõpagné de beaucoup de trauail: accompagné de perte & de danger. Au contraire il ne fera rien qui ſoit deshõneſte, encor qu'il luy apportaſt des richeſſes, des plaiſirs, & des grandeurs. Rien ne le deſtournera de faire vne choſe honneſte, rien ne le conuiera de faire vne choſe vilaine. Certainement doncques s'il doit ſuiure ce qui eſt honneſte, il fuira pareillemẽt ce qui eſt vilain: & en tous les actes de ſa vie, il regardera ces deux choſes, qu'il n'y a nul autre bien que ce qui eſt honneſte, ny aucun autre mal que ce qui eſt vilain. Or s'il n'y a que la ſeule vertu qui demeure incorrõpuë, ſi elle ſeule demeure touſiours en ſon entier, la vertu eſt le ſeul bien, à laquelle rien ne peut aduenir qui l'empeſche d'eſtre bien. Car la ſageſſe eſt hors de danger de tout changement: la ſageſſe ne peut eſtre rauie, elle ne peut plus rechoir en follie. I'ay dit, ſi par aduenture il t'en reſouuient, que pluſieurs ont meſpriſé & mis ſous les pieds ce que le vulgaire par vne ardeur inconſideree deſire ou craint. Il s'eſt trouué qui a mis ſes mains dans les flammes, à qui le bourreau n'a peu faire perdre le rire: qui n'a point ietté vne larme de voir porter en terre ſes enfans: & qui s'eſt preſenté à la mort ſans aucune frayeur. L'amour, la colere, & la conuoitiſe, on fait ſouuent rechercher les perils. Si donc vne courte obſtinatiõ de l'ame piquee de quelque aiguillon peut faire cela: auec quelle plus grande reſolution le fera la vertu, qui prend ſa force non point d'vne impetuoſité, ny d'vn ſoudain mouuement, mais d'vne conſtance, & d'vne puiſſance perpetuelle? Il s'enſuit que les choſes qui ſont quelquefois meſpriſees par les perſonnes mal aduiſees, & qui le ſont touſiours par les ſages, ne ſont ne biens ne maux. La vertu doncques eſt le ſeul bien qui marche ſuperbement entre l'vne & l'autre fortune, & les meſpriſe toutes deux. Et ſi tu entres en ceſte opinion,

Autre refutation de la meſme erreur.

Il n'y a point d'autre bien que la vertu: car

Elle giſt en l'ame, & la fortifie.

L'homme de bien ne fait rien qu'auec honneſteté.

Puis que le naturel de la vertu eſt d'eſtre incorruptible, il s'enſuit qu'elle eſt le ſeul bien.

Abſurditez qui ſuyuroient s'il y auoit autre

bien que la vertu. On n'en pourroit acquerir aucune. Elle ſeroit contraire à la raiſon, & à la verité: Nous ſeriõs inſatiables en nos deſirs mondains.

qu'il y ait quelque autre bien que ce qui eſt honneſte, toutes les vertus ſeront en peine. Car on n'en pourroit acquerir aucune, ſi elle deſiroit choſe qui fuſt hors d'elle meſmes. Et ſi cela eſtoit, elle ſeroit contraire à la raiſon, d'où les vertus procedẽt, & à la verité, qui eſt touſiours accompagnée de raiſon. Or toute opinion qui eſt contraire à la verité, elle eſt fauſſe. Il faut par neceſſité que tu confeſſes que l'homme de bien porte vne grande pieté & reuerence enuers les Dieux: & par ceſte raiſon il endurera patiemment tout ce qui luy pourroit aduenir. Car il ſçaura bien que cela luy eſt aduenu par la loy des Dieux, par laquelle toutes choſes ſont conduites. Et ſi cela eſt ainſi, il eſtimera que le ſeul bien eſt ce qui eſt honneſte. Car en l'honneſteté giſt d'obeyr aux Dieux, ne ſe mettre point en cholere contre les accidens qui ſuruiennent, ne pleurer point ſa fortune, mais prendre en gré la volonté des Dieux, & faire ce qu'ils commandent. S'il y auoit autre bien que ce qui eſt honneſte, vn deſir inſatiable de viure nous ſuiuroit, & vn deſir de tout ce qui entretient la vie: choſe intolerable, infinie, & qui s'eſtend trop loin. Le ſeul bien donc eſt, ce qui eſt honneſte, qui a ſa meſure certaine. Nous auons dit que la vie des hommes ſeroit plus heureuſe que celle des Dieux, ſi ce dont les Dieux ne ſe ſeruent point, eſtoient biens, comme ſont les richeſſes, & les eſtats. D'auantage ſi les ames apres eſtre ſorties des corps les ſuruiuent, vn eſtat plus heureux les attend, que celuy où elles eſtoient lors qu'elles demeuroient dans les corps. Et toutesfois ſi les choſes dont nous vſons par le moyen des corps, eſtoient biens, elles ſeroient plus malheureuſes apres qu'elles en ſeroient ſorties. Mais on ne doit aucunement croire qu'eſtans encloſes & priſonnieres, elles ſoient plus heureuſes que quand elles ſont relaſchees & miſes en liberté par tout l'vniuers. I'auois encor dit cecy, que ſi c'eſt bien ce qui aduient eſgallement à l'homme & aux beſtes brutes, les beſtes iouyroient auſſi d'vne vie bien heureuſe: ce qui ne peut eſtre vray en aucune façon. Il faut ſoufftir toutes choſes pour ce qui eſt honneſte: ce qu'il ne faudroit point faire s'il y auoit autre bien que l'honneſteté. Encor que i'euſſe diſcouru plus amplement tout cecy dans ma precedente lettre, ie l'ay voulu maintenant racourcir en peu de paroles. Mais ceſte opinion ne te ſemblera iamais veritable, ſi tu n'eſleues ton ame, & ſi tu ne demandes à toy-meſmes, s'il eſtoit beſoin que tu mouruſſes pour ta patrie, & que pour ſauuer la vie de tous tes citoyẽs, tu perdiſſes la tienne, ne voudrois-tu pas tendre le col non ſeulement auec patience, mais auec vne franche volonté? Si tu peux faire cela, il n'y a nul autre bien. Tu quittes toutes choſes pour acquerir ceſtuy-là. Voy combien eſt grande la force de l'honneur. Tu voudras mourir pour la Republique. Et encor que tu ne le doiues pas faire preſentement, ce ſera au moins auſſi toſt qu'il te le faudra faire. Quelquefois en vn fort petit eſpace de tẽps, on reçoit vne grande ioye d'vne choſe fort belle: Et iaçoit qu'aucun fruict d'vn œuure deſia acheué ne puiſſe de rien ſeruir au treſpaſſé, quand il ſera hors de ce monde, toutesfois la ſeule penſee de ce qu'il veut faire, le reſioüit: & l'homme iuſte & conſtant quand il met deuant ſes yeux les pris de ſa mort, qui eſt la liberté de ſa patrie, & le ſalut de tous ceux pour leſquels il employe ſa vie, il ſent vne grande volupté, & ioüit deſia du fruict de ſon peril. Mais celuy auſſi à qui on oſte ce plaiſir que l'execution de ceſt œuure luy donne, comme le plus grand & le dernier plaiſir de ſa vie, ſans rien plus attendre ſe iettera ſur la mort, & ſe contentera d'auoir iuſtement & ſainctement fait. Au contraire mets-luy maintenant deuant les yeux pluſieurs raiſons qui le pourroient deſtourner. Dis-luy, Ce bel acte que tu as fait ſera bien toſt mis en oubly, tes citoyens ne t'en ſçauront point ſi bon gré que tu meritois. Il te reſpondra: Tout cela eſt hors de l'œuure que i'ay fait: ie le con-

Les biens caduc ne ſont pas biens, puis que les Dieux ne s'en ſeruent point, & les ames ſorties des corps, ſeroient plus malheureuſes qu'auparauant. Les beſtes auſſi iouyroient d'vne vie bien heureuſe. Que c'eſt que il faut faire pour trouuer ceſte doctrine veritable que la vertu ſoit le ſeul bien: & Quelles reſolutions elle nous apporte, contre la mort.

templo

temple & le conſidere tout ſeul: ie ſçay qu'il eſt honneſte: C'eſt pourquoy en quelque lieu qu'il me meine, en quelque lieu qu'il m'appelle, ie le ſuy. C'eſt donc le ſeul bien que ſent non ſeulement vne ame parfaite, mais vn homme genereux & de bonne nature. Tous les autres ſont de peu d'eſtime, & ſubiects à changement. C'eſt pourquoy on ne les peut poſſeder qu'auec beaucoup de ſoucy & de trauail d'eſprit encor que la faueur de fortune les euſt tous aſſemblez au pouuoir d'vn ſeul homme: ils ne ſeruent que de peſanteur à leur maiſtre, ils les preſſent touſiours, & quelquesfois les accablent. Il n'y a pas vn de ceux que tu vois habillez de pourpre, qui ſoit heureux, non plus que ceux à qui on fait porter vn ſceptre en main, & vn manteau Royal ſur vn eſchafaut, en ioüant vne farce. Car apres s'eſtre pourmenez deuant tout le peuple ſuperbement veſtus de brodequins, auſſi toſt qu'ils ſortent de là, on les deſchauſſe, & reuiennent à leur premier eſtat. Il n'y a pas vn de ceux que les richeſſes & les hõneurs ont eſleuez aux lieux les plus hauts, qui ſoit grãd. Pourquoy donc ſemble-il eſtre grand? tu le meſures auec ſon ſoubaſſement. Vn nain ſera touſiours petit, encor qu'il ſoit poſé ſur vne haute montagne: & au contraire vn coloſſe retiendra ſa grandeur, encor qu'il ſoit enfoncé dans vn puits. Nous ſommes aueuglez de ceſte erreur: c'eſt ainſi qu'on nous trompe, que nous ne priſons aucun par ce qui eſt en luy, mais nous luy adiouſtons ſes ornemens. Toutesfois quand tu voudras ſçauoir ce qu'vn homme vaut iuſtement, & cognoiſtre quel il eſt, regarde-le tout nud. Qu'il mette à part ſes heritages, ſes honneurs, & les autres biens menſongers de la fortune: voire qu'il ſe deſpoüille meſme de ſon corps, & qu'il regarde ſeulement quelle, & combien grande eſt ſon ame, ſi c'eſt de ſon propre bien, ou de celuy d'autruy. S'il void reluire les eſpees nuës ſans que ſes yeux s'eſbloüiſſent, & s'il ſçait cognoiſtre que ce luy eſt tout-vn que ſa vie ſorte par la bouche ou par le goſier, tu le pourras appeller bien-heureux. Si lors qu'on luy aura prononcé qu'il luy faut endurer des tourmens ſur ſon corps, & les maux qui aduiennent par accident, ou par l'outrage des grands, les fers d'vne priſon, ou l'exil, & telles autres frayeurs vaines qui tourmentent les penſees humaines, il ne s'eſtonne point: s'il eſt aſſeuré, & s'il dit:

L'ame parfaicte ne sét point d'autre bien que ceſtuy-là. Tous les autres ne ſont qu'empeſchemens & encheueſtremens.

Moyen de ſonder & cognoiſtre l'homme.

Aucune ſoupeçon nouuelle de trauaux,
(O Vierge) dedans moy ne s'eſleue, ou de maux:
Ie l'auois dans mon cœur long-temps a deuancee:
I'auois faict ce diſcours ſouuent dans ma penſee.

6. Æneid.

Tu me denonces auiourd'huy tout cela: mais ie l'auois touſiours denoncé à moy meſme. I'auois diſpoſé l'homme à toutes choſes humaines. Le coup du mal qu'on a preueu, en eſt plus leger: mais le viſage de toutes choſes ſemble nouueau & inopiné aux fols, & à ceux qui ſe fient à la fortune: Et pour le regard des ignorans, la plus grande partie de leur mal c'eſt la nouueauté. Et pour te faire entendre cela, ils ſouffrent patiemment les choſes aſpres, quand ils les ont accouſtumees. C'eſt pourquoy le ſage s'accouſtume aux maux qui luy peuuent aduenir. Et ce que les autres par vne longue patience rendent leger & facile, le ſage le fait apres y auoir longuement penſé. Nous oyons quelquesfois les propos de ces ignorans qui diſent: Ie ne penſois pas que cela m'attendiſt encore. Mais le ſage ſçait que tout l'attend, & confeſſe qu'il ſçauoit bien tout ce qui pouuoit eſtre faict.

Difference entre les fols ignorans, & ſages.

EPISTRE LXXVII.

Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre.

Tous lieux & toutes occurrences ſeruẽt d'aduis au ſage pour luy faire mediter ſa fin. &

SI tu es en bonne ſanté, cela va bien. Nous auons deſcouuert auiourd'huy les nauires d'Alexandrie, qu'on a accouſtumé d'enuoyer deuant pour faire ſçauoir l'arriuee de la flotte qui ſuit apres : on les appelle les meſſageres. La veuë de ces vaiſſeaux reſioüit fort la coſte de la campagne de Rome. Tout le peuple de Pozzolo monte ſur les digues, & recognoiſt aiſément à la façon des voiles, pour ſi grande que la flotte ſoit, celles qui ſont Alexandrines : Car à elles ſeules il eſt permis de deſplier le bourſet, qui eſt au plus haut des nauires : parce qu'il n'y a rien qui plus aide le cours, que ceſte partie la plus haute de la voile, par laquelle le nauire eſt mieux pouſſé. C'eſt pourquoy l'on abaiſſe l'antenne quand le vent ſe renforce & ſe rend plus violent qu'il ne faut. Il a moins de force quand il ne donne que par le bas du nauire. Mais dés lors qu'elles ſont entrees dans la plage du promontoire de Capree, duquel

D'vn ſommet orageux Pallas du haut regarde,

Il eſt commandé à toutes les autres, de ſe contenter de la ſeule voile, ſeruant le bourſet d'enſeigne pour recognoiſtre celles d'Alexandrie. Parmy la courſe de tout le peuple qui ſe haſtoit d'aller ſur le bord de la mer, ie ſentis vn fort grãd plaiſir de ma pareſſe, de ce que penſant receuoir des lettres de mes agents, ie ne me haſtay point pour ſçauoir en quel eſtat eſtoient mes affaires, & ce qu'ils m'apportoient: Car il y a ia long-temps que rien ne s'y gagne ou ne s'y perd pour moy. Ie deuois encor que ie ne fuſſe pas vieil, auoir ceſte opinion. Mais maintenãt ie la dois auoir auec beaucoup plus de raiſon: car pour ſi peu que i'euſſe de prouiſion, i'en ay pour plus que ie n'ay de chemin à faire: veu meſmemẽt que nous ſommes entrez en vn chemin qu'il n'eſt pas neceſſaire acheuer du tout. Il ſeroit bien imparfaict ſi tu t'arreſtois à demy chemin, ou par deçà le lieu où tu voulois aller : Mais la vie n'eſt point imparfaicte, pourueu qu'elle ſoit honorable. En quelque endroit que tu l'acheues, ſi la fin en eſt bonne, elle eſt entiere. Il faut maintesfois acheuer auec vne grande force de courage pour des occaſions qui ne ſont pas des plus grandes: car celles auſſi qui nous retiennent, ne ſont pas des plus grandes. Tullius Marcellinus (que tu cognoiſſois fort bien) qui fut fort ſage en ſa ieuneſſe, & qui deuint bien toſt vieil, eſtant ſurpris d'vne maladie qui n'eſtoit point incurable, longue toutesfois & ennuyeuſe, & qui luy commandoit de ſouffrir beaucoup, entra en opinion de ſe faire mourir. Il appella pluſieurs de ſes amis. Chacun comme il eſtoit craintif, luy donnoit le conſeil qu'il euſt pris pour ſoy-meſmes : ou s'il y auoit quelque flatteur, ou quelqu'vn qui luy vouluſt complaire, il donnoit l'aduis qu'il penſoit deuoir eſtre plus agreable à celuy qui le luy demãdoit. Stoïcus noſtre amy, hõme excellent, & (afin que ie le louë auec les paroles qu'il doit eſtre loüé) homme courageux & hardy, l'exhorta ce me ſemble treſbien : car il commença ainſi: Ne te mets point en peine, Marcellinus mon

Quelque part qu'on acheue ſa vie, elle eſt parfaicte & entiere pourueu que la fin ſoit bonne.

Souuent des legeres occaſions, nous induiſent à la chercher. A l'exemple de T. Marcellinus.

amy, comme ſi tu deliberois de quelque affaire d'importance. Ce n'eſt pas grand cas que de viure: tes eſclaues viuent bien, & toutes les beſtes auſſi. Mais c'eſt vne grande choſe de mourir honneſtement, ſagement, & courageuſement. Souuienne-toy combien il y a de temps que tu ne fais qu'vne meſme choſe: la viande, le dormir, les plaiſirs. C'eſt dãs ce rond que tout le monde ſe pourmene. Ce n'eſt point ſeulement à l'homme ſage, à l'homme courageux, & au miſerable d'auoir deſir de mourir: mais auſſi à celuy qui deſdaigne la vie. Il n'auoit point beſoin d'vn homme qui le perſuadaſt, mais pluſtoſt d'vn homme qui luy aidaſt. Les eſclaues ne luy vouloient point obeyr. Premierement Stoïcus leur oſta toute crainte, & leur apprit que les eſclaues eſtoient bien en danger, quand il eſtoit incertain ſi la mort auoit eſté volontaire. Car autrement il ſeroit d'auſſi pernicieux exemple d'empeſcher le maiſtre de mourir, que de le tuer. Apres il admonneſta Marcellinus qu'il feroit choſe digne de ſoy, ſi comme apres que les tables ſont leuees on depart des viandes à ceux qui ſeruoient, pareillement apres auoir acheué le cours de ſa vie, il departoit quelque choſe à ceux qui l'auoient touſiours ſeruy. Marcellus auoit le cœur benin & liberal, voire lors meſmes qu'il le faiſoit de ſon propre bien. Par ainſi doncques il deſpartit quelques menuës & petites ſommes entre les eſclaues qui ne faiſoient que pleurer, & les conſola luy-meſmes volontairement. Il n'eut pas beſoin d'vſer de fer ni d'eſpandre ſon ſang. Il demeura ſeulement trois iours ſans manger, & commanda qu'on tendiſt ſon pauillon dans ſa chambre: apres on porta ſa bagnoire, dans laquelle il demeura longuement, y faiſant ietter ſouuent de l'eau chaude. Il s'affoiblit peu à peu auec quelque plaiſir (comme il diſoit) qu'vne legere foibleſſe de cœur a accouſtumé d'apporter auec ſoy, qui n'eſt pas incogneuë à moy, à qui le cœur a defailli quelquefois. Ie me ſuis ietté ſur ce petit conte, qui ne te ſera pas deſagreable, parce que tu entendras la fin de ce tien amy, laquelle n'a eſté ni faſcheuſe ni miſerable. Car encor qu'il ſe ſoit donné la mort, toutesfois il s'en eſt allé, il eſt eſchappé fort doucement à la vie. Mais ie penſe que ce petit diſcours ne ſera point inutile: veu que la neceſſité requiert quelquefois qu'on vſe de tels exemples. Bien ſouuent nous deurions mourir, que nous ne le voulons point: & mourons auſſi quand nous ne le voulons pas. Il n'y a homme tant ignorant qui ne ſçache bien qu'il faut quelque iour mourir: toutesfois quand il s'approche de la mort, il tourne le dos, il tremble de peur, il pleure. Ne dirois-tu pas qu'vn homme ſeroit vn grand fol qui pleureroit de n'eſtre nay il y a mille ans? Celuy eſt auſſi fol qui pleure de ce qu'il ne ſera point en vie d'icy à mille ans. C'eſt choſe toute pareille, Tu ne ſeras plus, ou, Tu n'as pas eſté. Tous ces deux temps ne ſont point à nous. Tu es ietté ſur ce poinct-là, lequel encore que tu puiſſes allonger, iuſques à quand le peux-tu allonger? Que pleures-tu? quels vœux fais-tu? tu pers ta peine.

Raiſons de l'eſchole Stoïque pour inciter vn homme à ſe faire mourir auãt terme.

La neceſſité de mourir, en doit oſter l'apprehenſion.

N'eſpere point flechir les deſtins par prieres. 6. Aeneid.

Ils ſont fermes & arreſtez, ils ſont conduits par vne neceſſité eternelle & puiſſante: tu iras là où toutes choſes vont. Pourquoy trouues tu cela nouueau? tu es nay ſous ceſte cõdition: cela eſt aduenu à ton pere, à ta mere, à tes ayeulx, à tous ceux qui ont veſcu deuant toy, & aduiendra à tous ceux qui naiſtront cy-apres. C'eſt vne ordre & vne ſuitte inuincible, qu'aucune force ne peut changer, & qui attache & traine toutes choſes apres ſoy. O quel grand nombre de peuple quand tu ſeras mort, te ſuiura! quel grand nõbre t'accõpagnera? Tu ſerois, ce crois-ie, plus cõſtant ſi pluſieurs milliers d'hõmes mouroiẽt auec toy. Et toutefois pluſieurs milliers d'hõmes

Nous courons tous les iours à la mort.

& de beſtes perdent la vie de diuerſes ſortes de mort, ſur le poinct meſmes que tu fais difficulté de mourir: Mais ne penſois-tu pas que tu deuſſes arriuer au lieu où tu courois tous les iours: Il n'y a point de chemin ſans iſſuë. Penſes-tu que ie te vueille raconter maintenant des exemples de grands perſonnages? Ie n'en veux dire que de quelques ieunes garçons. La memoire ne ſe perdra iamais d'vn ieune Lacedemonien qui n'auoit encor poil en barbe, lequel eſtãt pris en guerre, crioit en ſon langage Dorique, Ie ne ſeruiray point. Leſquelles paroles il confirma par effect. Dés auſſi toſt qu'on luy eut cõmandé de faire ſeruice en quelque choſe peu honneſte (car on luy cõmandoit de porter le baſſinet des ordures) il ſe rompit la teſte contre la muraille. Eſtant la liberté ſi pres de nous, ſe peut-il trouuer aucun qui vueille ſeruir? N'aimerois-tu pas mieux donc que ton fils mourut de ceſte façon, que deuenir vieil menant vne vie laſche & pareſſeuſe? Qu'eſt-ce donc qu'il y a dequoy tu te doiue eſtonner, puiſque les ieunes garçons ſçauent mourir auec tãt de courage: Ie pẽſe que tu ne voudrois pas ſuiure, mais on te menera. Fay qu'il ſoit en ta puiſsãce, ce qui eſt en celle d'autruy. Ne prẽdras-tu pas le courage de ce ieune garçon, pour dire, Ie ne ſeruiray point? O miſerable, tu es eſclaue des hõmes, tu es eſclaue des choſes, tu es eſclaue de ta vie. Car la vie, ſi le courage de mourir no⁹ defaut, eſt vne vraye ſeruitude. Et qu'as-tu qui te retiẽne: tu as deſia veſcu les voluptez qui te retardoient & te retenoient icy. Il n'y en a aucune qui te ſoit nouuelle, aucune qui ne te ſoit odieuſe, pour t'ẽ eſtre trop ſaoulé. Tu ſçais quel eſt le gouſt du vin, quel eſt celuy de l'hypocras. Il ne ſert derieꝛ ſi cẽt brocs ou mille paſſent par ta veſſie. Tu es vn ſac. Tu as ſouuẽt appris quelle viande ſont l'huiſtre & le barbeau: ta folle deſpenſe ne t'a rien reſerué pour les annees à venir que tu n'ayes deſia deuoré. Et toutesfois voyla tout ce qu'il te faſche tant de quitter. Quelle autre choſe y a-il encor de laquelle tu ſentes deſplaiſir de te voir eſtre arraché? Sont-ce tes amis & ta patrie? L'as-tu iamais tant honoree, que pour elle tu vouluſſes auoir ſouppé plus tard? Tu eſtoufferois pluſtoſt la clarté du Soleil ſi tu pouuois. Car qu'as-tu faict iamais digne de la clarté du iour? Confeſſe ie te prie, que ce n'eſt point l'amitié que tu portes au Senat, au palais, ou à la nature des choſes, qui te retarde de mourir. C'eſt malgré toy que tu laiſſes la boucherie, ou tu n'as rien laiſſé. Tu crains la mort. Mais comment la meſpriſerois-tu au milieu de tes plaiſirs? Tu ne deſires qu'à viure: car tu le ſçais biẽ faire, & as crainte de la mort. Mais quoy? ceſte vie n'eſt-ce pas vne mort? Ceſar paſſant par la ruë Latine, lors qu'vn ſoldat des compagnies de ſa garde qui portoit vne longue & vieille barbe, l'euſt prié de le laiſſer mourir: Vis-tu, reſpondit-il, encores? C'eſt ce qu'il faut reſpondre à ceux à qui la mort porteroit ſoulagement: As-tu peur de mourir? & quoy vis-tu encores: Mais (dit-il) ie veux viure. Car ie m'employe à beaucoup de choſes honneſtes: c'eſt à mon grand regret que ie laiſſe les fonctions & les deuoirs de ma vie, deſquels ie m'aquitois encor fidellement & habilement. Quoy? ne ſçais-tu pas que c'eſt vn deuoir de la vie, que mourir? Tu n'oublies aucun deuoir, car le nombre des offices que tu dois accomplir n'eſtant point certain, il eſt acheué. Il n'y a aucune vie qui ſoit courte. Car ſi tu la veux comparer à la nature des choſes, celle de Neſtor ſeroit courte, & celle auſſi de Statilia, qui auoit commandé qu'on grauaſt ſur ſon tombeau qu'elle auoit veſcu quatre vingts dix-neuf ans. Vois tu comme ceſte pauure vieille ſe vantoit d'auoir longuement veſcu. Mais qui euſt peu ſupporter ſa gloire, s'il luy fuſt aduenu de viure les cent ans entiers? Il eſt de noſtre vie comme d'vne farce: il ne ſert de rien ſi elle a duré longuement, mais ſi elle a eſté bien ioüee. Il n'importe rien en quel lieu tu mettes fin à ta vie: meurs où tu voudras, penſe ſeulement à y mettre vne bonne fin.

Hiſtoire pour preuuer le paradoxe, qu'il vaut mieux ſe tuer que traiſner vne vie ſordide & ſeruile. car

La vie n'eſt qu'vne ſeruitude, ſi l'on n'a pas le courage de mourir. & Quand on a longuement pratiqué les voluptez, il ne doit point eſtre grief de quitter le monde.

Cõme il faut rembarrer ceux qui couurẽt la crainte qu'ils ont de la mort par le ſecours & ſeruice qu'ils pretendent faire au genre humain.

La vie de l'homme eſt touſiours aſſez longue. & Faut regarder non la duree, mais la bonne fin d'icelle.

EPISTRE LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & deſluxions de rheumes qu'il auoit ſouffertes. Et les remedes que la viſite de ſes amis & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guarir d'vn pareil mal qu'il auoit.

IE porte plus impatiemment de te voir trauaillé de ces continuelles deſcentes de rheumes, & de ces petites fiéures, qui accompagnent volontiers les longues deſluxions, qui ſe ſont deſia formees en couſtume: d'autant que i'ay experimenté ceſte maladie, de laquelle au commencement ie ne tenois aucun conte. Mon ieune aage pouuoit encor ſupporter ceſte violence, & ſe defendre gaillardement contre les maladies, Mais en fin ie tombay ſous le fais, & fus reduit à ce poinct, que ie n'eſtois que goutieres. Apres ie deuins peu à peu ſi maigre & ſi extenué, qu'il me print vne ſoudaine enuie de me donner la mort. Toutesfois la vieilleſſe de mon pere, qui me portoit vne tres-grande amitié, me retint. Car ie ne ſongeois pas tant auec quelle conſtance ie pourrois mourir, comme ie faiſois, s'il pourroit ſupporter vertueuſement le regret qu'il ſentiroit de ma mort. Pourquoy ie me cõmanday de viure encor. Car quelquefois, vouloir viure, c'eſt courageuſement fait. Ie te diray ce qui me conſola lors beaucoup, mais que ie t'aye premieremẽt dit que les choſes où ie trouuois quelque repos, me ſeruirent de medecine. Les honneſtes plaiſirs nous tiennent lieu de remede: & tout ce qui peut reſioüir l'eſprit, profite par meſme moyen au corps. Mes eſtudes me rendirent la ſanté. Ie confeſſe deuoir à la Philoſophie que ie ſois reſſuſcité, que ie ſois reconualu. Ie luy dois la vie, & ne luy dois rien moins que cela. I'ay eſté aidé à recouurer ma ſanté par le moyen de mes amis, de leurs exhortations, de leurs veilles, & des propos qu'ils me tenoiẽt, deſquels i'eſtois fort conſolé. Il n'y a rien, Lucilius, qui recree & qui allege plus vn malade que l'affection des amis. Il n'y a rien qui deſrobe tant le penſement & la crainte de la mort. Ie ne penſois pas mourir quand ie les voyois ſuruiure à moy. Ie penſois, dis-ie, que ie viurois encor, non point auec eux, mais par leur moyen. Il me ſembloit que ie ne perdois point l'eſprit, mais que ie le rendois entre leurs mains. Tout cela me donna courage de m'aider, & de ſouffrir toute ſorte de tourmens. Ce ſeroit autrement vne choſe fort miſerable, apres que tu aurois perdu l'enuie de mourir, n'auoir pas deſir de viure. Retire-toy donc à ces remedes: le medecin t'apprendra combien de temps tu dois donner à te pourmener, & combien à tes exercices: Il t'enſeignera de ne ſuiure point vn repos auquel vne ſanté pareſſeuſe s'adonne: de lire tout haut, & d'exerciter ton haleine, quand le paſſage d'icelle & les poulmons ſe trouuent empeſchez: de te faire porter ſur l'eau, & ſecoüer doucement ton eſtomach: de quelles viandes tu deuras vſer: quand il ſera temps de reprendre le vin pour entretenir tes forces, & quand tu le deuras laiſſer pour vn tẽps, afin qu'il n'eſueille & n'irrite la toux. Mais quant à moy, ie te veux commander cecy, qui te ſeruira de remede non ſeulement à ce mal, mais à toute la vie: Meſpriſe la mort: il n'y a rien de triſte ſi nous pouuons fuyr à la crainte de la mort. En toutes ſortes de maladies ces trois choſes ſont faſcheuſes: la crainte de la mort, la douleur du corps, & l'intermiſſion des plaiſirs. I'ay aſſez parlé de la mort, & n'en diray rien plus que cecy: que ceſte crainte ne procede

Le corps eſt ſouuent affligé de tant de maladies, qu'elles l'induiroient à ſe donner la mort, ſi quelques reſpects & conſiderations ne l'en deterroient.

Il eſt loiſible de prolõger ſa vie par moyẽs honneſtes: comme

Par honneſtes plaiſirs & recreations.

Par l'eſtude.

Par le moyẽ des amis.

Par des exercices & promenoirs regiez.

Par bon regime: mais

Vn conſtant meſpris de la mort, eſt le ſouuerain remede & pour la vie & contre la mort.

Trois incõmoditez és maladies.

point des maladies: elle procede de nature. Les maladies ont retardé la mort à pluſieurs, à qui ç'a eſté vn grand bien de s'eſtre veus ſur le point de mourir. Tu mourras, non point parce que tu es malade, mais parce que tu vis. La mort t'attend encores apres que tu ſeras guary, apres que tu ſeras reconualu. Tu n'eſchapperas point à la mort, tu eſchapperas à la ſanté. Retournõs maintenant à l'incõmodité propre à la maladie. Elle eſt accompagnee de grands & cruels tourmẽs, mais les intermiſſions les rendent tolerables: car quand la douleur eſt en ſa plus grande force, elle prend pluſtoſt fin. Aucun ne peut ſentir vne exceſſiue douleur pour long-temps. Car la nature (qui nous aime autant qu'il eſt poſſible) y a ſi ſãgement pourueu, qu'elle a fait les douleurs ou tolerables ou fort courtes. Les plus grandes douleurs ſe ſentent aux parties du corps les plus maigres. Les nerfs, les ioinctures, & tous autres endroits minces & greſles, ſont cruellement tourmentez, quand les humeurs corrompuës ſe ſont encloſes en ces lieux eſtroits. Mais auſſi ces parties s'engourdiſſent bien-toſt, & par vne douleur trop forte perdent le ſentiment de la douleur: ou parce que les eſprits empeſchez de pouuoir faire leur cours naturel, & changez en pis, perdent la force qui les rend vigoureux, & qui nous pique: ou parce qu'vne humeur corrompuë n'ayant plus de puiſſance de s'eſcouler, s'eſtouffe elle-meſmes, & oſte le ſentiment aux lieux qui en ſont trop remplis. C'eſt ainſi que la goutte des pieds & des mains, & les douleurs qu'on ſent aux ioinctures & aux nerfs, s'appaiſent quand elles ont engourdy les parties qu'elles gehénoient. C'eſt la premiere aigreur & pointe de ces douleurs qui tourmente: mais ceſte violence s'eſteind auec le temps, & la fin de la douleur, c'eſt d'eſtre du tout endormy. La douleur des dents, des yeux & des oreilles, eſt la plus aiguë qui ſoit, parce qu'elle naiſt dans les plus eſtroites & petites parties du corps: Et certainement non pas moins que celle de la teſte: mais d'autant qu'elle eſt plus violẽte, d'autãt pluſtoſt auſſi ſe chãge-elle en fureur ou en ſtupidité. Il n'y a donc aucun autre ſoulagement à ceſte douleur extréme, ſi ce n'eſt qu'il faut par neceſſité que tu ne la ſentes plus, apres que tu l'auras par trop ſentie. Mais ce qui faſche plus les hommes ignorans durant la douleur qu'ils ſentent au corps, procede de ce qu'ils n'ont pas accouſtumé de ſe cõtenter des biẽs de l'ame, & qu'ils ont trop d'amitié auec le corps. C'eſt pourquoy l'hõme ſage & vertueux retire ſon ame hors du corps, & conuerſe le plus ſouuent qu'il peut, auec ceſte diuine & meilleure partie: & ſeulement entant qu'il luy eſt beſoin, auec l'autre, qui eſt fragile, & qui ne fait iamais que ſe plaindre. Mais c'eſt vne choſe faſcheuſe (diras-tu) de ſe voir priué des plaiſirs accouſtumez, de s'abſtenir des viandes, de ſouffrir la ſoif & la faim. Ie confeſſe que ſur la premiere abſtinẽce cela eſt faſcheux: mais peu à peu ceſte cupidité ſe refroidit, quand les choſes que nous deſirõs ſe reglent, & ſe retranchent d'elles meſmes. Il aduient de là, que l'eſtomach prend plus de patience, & que ceux qui mangeoient la viande auec plus grand appetit, l'ont en haine. Les cupiditez & appetits meurẽt d'eux-meſmes. Il n'y a point de regret à te paſſer d'vne choſe, de laquelle tu as perdu le deſir. En outre, il n'y a douleur qui n'ait quelque intermiſsiõ, ou quelque remiſſion: D'auãtage, on ſe peut garder des maux à venir, & s'oppoſer par remedes à ceux qui nous menacẽt. Car il n'y a point de maladie qui n'ait quelque ſigne auant coureur, meſmemẽt celuy qui retourne par couſtume. Tu porteras patiẽmẽt vne maladie, ſi tu meſpriſes l'extremité dont elle te menace. Ne ren point toy-meſmes les maux pl⁹ griefs qu'ils ne sõt: & ne te charge point de plaintes. La douleur ſera pl⁹ legere & ſupportable ſi l'opiniõ n'y adiouſte riẽ. Au cõtraire, ſi tu cõmẽces à t'exhorter, & dire, Courage, ce n'eſt rien ou bien peu: endurons, il paſſera biẽ toſt: tu le ren-

Source de la crainte de la mort.

Nature par ſa benigne prouidence a fait les douleurs tolerables ou courtes.

Pourquoy les ignorans & vicieux ſe plaignent beaucoup en leurs douleurs. Et le ſage, non.

Moyen de les alleger.

L'opinion les rend plus griefues que elles ne ſont.

dras plus leger quand tu penſeras qu'il le ſoit. Toutes choſes dependent de l'opinion: Non pas l'ambition ſeulement, mais la folle deſpence & l'auarice ſe meſure par elle. Noſtre douleur n'eſt qu'opinion. Vn homme n'eſt non plus miſerable qu'il le penſe eſtre. Ie croy qu'il ſeroit bon d'oublier les plaintes des douleurs paſſees, & ces paroles: Iamais homme ne fut ſi mal: quels tourmens, quels maux ay-ie enduré? pas vn ne penſoit que i'en deuſſe releuer. Cõbien de fois eſt-ce que mes amis m'ont tenu pour mort? combiẽ de fois ay-ie eſté abandonné des medecins? Ceux qu'on eſtire ſur vn banc à la gehenne n'endurent point tant de mal. Encor que cela ſoit vray, toutesfois il eſt deſia paſſé. Quel plaiſir ſens-tu à te reſſouuenir des douleurs paſſees, & te rendre derechef miſerable pour l'auoir eſté cy-deuant? Ioint meſmement qu'il n'y a pas vn qui ne vueille faire ſon mal plus grand, & qui ne mente à ſoy-meſme? D'auantage, c'eſt choſe fort agreable de raconter le mal qui eſt paſſé. C'eſt auſſi choſe naturelle ſe reſioüir de la fin de ſa douleur. Il faut donc chaſſer hors de nous, deux choſes: l'vne eſt la crainte du mal futur, & l'autre la ſouuenance de celuy qui eſt paſſé: ceſtuy-cy ne me touche deſia plus: & l'autre ne me touche pas encor. Mais quand il ſe trouuera en ces difficultez, il pourra dire,

Vn autre remede contre les douleurs, c'eſt d'oublier les paſſees, & toutes paroles plaintiues.

Chaſſer hors de nous la crainte du mal à venir. &

Vn iour ie me plairay à m'en reſſouuenir.

1. Aeneid.

Qu'il cõbatte donc de toutes les forces de ſon ame, il demeurera vaincu s'il ſe rend, il vaincra s'il s'euertuë contre la douleur. Il y en a pluſieurs en ce temps qui font cela: ils appellent ſur eux la ruine à laquelle ils deuoient reſiſter. Si tu veux te retirer du deſſous de ce qui te preſſe, qui te pend ſur la teſte, & qui te menace, il te ſuiura & cherra deſſus toy auec plus de peſanteur: mais ſi tu luy fais teſte, ſi tu veux tenir ferme, tu le repouſſeras. Combien de coups & de playes reçoiuent les lutteurs ſur le viſage, & ſur tout le corps? toutesfois ils ſouffrent tous ces tourmens pour l'ambition de la gloire: & endurent cela non ſeulement parce qu'ils cõbattent, mais afin qu'ils ſçachent bien cõbattre. L'exercitation meſmes & l'apprentiſſage eſt vn vray tourment. Taſchons doncques auſſi à ſurmonter tous les trauaux: le prix & le loyer deſquels n'eſt point vne ſimple courõne, vne palme, ou vn trõpette qui commande à faire ſilence pour ciiir publier la loüange de noſtre nom: mais la vertu & la conſtance de l'ame, & vne tranquillité d'eſprit que nous acquerons pour iamais, ſi en quelque cõbat nous auõs peu ſurmõter la fortune. Ie ſens vne cruelle douleur. Mais comment ne la ſentirois-tu, ſi tu ne la ſupportes ſinon comme les femmes font? Tout ainſi que l'ennemy charge plus viuement ceux qui fuyent: pareillement tous les malheurs que la fortune nous enuoye, chargent plus fort celuy qui perd courage & tourne le dos. Mais ceſte douleur eſt trop violente. Et quoy? Ne ſommes-nous conſtans que pour ſouffrir les choſes legeres? Qu'aimes-tu mieux, ou que la maladie ſoit longue, ou qu'elle ſoit violente & courte? Si elle eſt longue, elle a des intermiſſions & des entredeux: elle donne loiſir de ſe refaire, elle donne temps. Il faut en fin qu'elle quitte, & qu'elle s'en aille. Vne maladie courte & violente ſera l'vn ou l'autre: elle ſera bien toſt eſteinte, ou elle t'eſteindra. Et quelle difference fait-on, qu'elle ne ſoit, ou que ie ne ſois point? veu qu'en l'vn & en l'autre la douleur prend ſa fin. Il peut auſſi de beaucoup ſeruir de diuertir tes penſees à quelque autre choſe, & de ne ſonger point à la douleur. Mets deuant tes yeux ce que tu as autrefois honorablement & vertueuſement faict: diſcours en toy-meſmes les plus belles parties. Iette ta ſouuenance ſur ce que tu as grandement admiré: & que lors les plus

Combattre courageuſement la douleur.

A guiſe des lutteurs.

Surmonter tous trauaux.

Dont le prix ou ſalaire eſt grand & digne.

Autre remede contre la douleur, n'y ſonger point. &

conſtans,& ceux qui ont vaincu la douleur,ſe preſentent à ta penſee.Comme celuy qui tendoit ſa iambe pour ſe faire couper les varices,perſeuera de lire dans vn liure. Celuy pareillement qui ne perdit iamais le rire pendant que les bourreaux s'eſmerueillans de cela,eſſayoient ſur luy toutes ſortes d'inſtrumens de cruauté. Ne vaincra-l'on point par raiſon la douleur, qui a eſté vaincuë par rire? Dis maintenant tout ce que tu voudras, & des deſcentes des rheumes, & de la violence d'vne toux continuelle, qui fait rendre vne partie des boyaux, & d'vne fiéure qui cuit les entrailles,& de la ſoif,& des ioinctures des pieds & des mains que la douleur fait deſtordre & ſortir hors de leur place. La flamme,la gehenne,les lames ardantes, & ce qu'on met apres ſur les playes enflees pour renouueller la douleur, & la faire entrer plus profondement,eſt encor plus cruel. Et toutesfois il s'eſt veu qui a ſouffert tout cela ſans ſe plaindre. C'eſt peu que cela. Et qui n'a pas ſeulement prié qu'on ceſſaſt. C'eſt peu. Et qui n'a iamais voulu reſpondre. C'eſt peu. Qui s'en eſt mis à rire,& de tout ſon cœur. Apres tout cela veux-tu te moquer de la douleur? Mais la maladie, diras-tu, ne permet que ie puiſſe rien faire. Elle m'empeſche en toutes mes fonctions. La maladie trauaille bien le corps,mais non point l'ame. C'eſt pourquoy elle arreſte bien les pieds d'vn coureur,& attache les mains d'vn cordonnier,& d'vn menuſier. Mais ſi tu as bien appris à te ſeruir de ton ame,tu admonneſteras,tu enſeigneras,tu eſcouteras,tu apprendras,tu demanderas,tu te reſouuiendras. Et quoy? ne penſes-tu rien faire ſi tu es temperant en ta maladie? tu monſtreras que la maladie ſe peut vaincre,au moins qu'elle ſe peut ſupporter. Croy-moy,la vertu trouue encor lieu dans le lict meſmes. Les armes & la ſuitte d'vn camp ne portent pas tous ſeuls teſmoignage d'vn cœur hardi, & que la crainte ne peut dompter. Vn homme ſe peut monſtrer courageux & vaillant en robbe. Tu as aſſez à quoy t'employer,combats vaillamment contre ta maladie: ſi elle ne te contraint à rien faire, ſi elle ne gagne rien deſſus toy, tu ſeruiras d'vn exemple ſignalé. O que la matiere de noſtre gloire eſtoit grande, ſi l'on nous fuſt venu regarder quand nous eſtions malades. Mais iette tes yeux ſur toy-meſmes:donne-toy loüange toy-meſme. D'auantage il y a deux ſortes de voluptez. La maladie empeſche les corporelles,mais elle ne les oſte point du tout,ains pluſtoſt,ſi tu en veux iuger à la verité,elle les incite. Il y a plus de plaiſir à boire quād on a ſoif:& la viāde eſt plus agreable à celuy qui a faim. Tout ce qu'on trouue apres vne lōgue abſtinence,on le mange auec plus d'appetit. Mais quāt aux autres voluptez de l'ame,qui ſōt & plus grandes & plus aſſeurees, il n'y a medecin aucun qui les defende aux malades:& quiconque les ſuit, & les ſçait bien cognoiſtre,il meſpriſe tous les allechemēs & flatteries des autres ſens. O qu'vn malade eſt malheureux! Et pourquoy? parce qu'il n'oſe pas trēper ſon vin auec de la neige: parce qu'il ne renouuelle point la froideur qu'il boit meſlee dans vne grande couppe par les morceaux de glace qu'on rōpt dedās: parce qu'on ne luy ouure point ſur le bord de ſa table les huiſtres peſchees dans le lac Lucrin: parce qu'il n'oit point à l'entour de ſa ſale, le bruit des cuiſiniers qui portent les foyers meſmes auec les viandes. Car la prodigalité & la folle deſpenſe a deſia trouué ceſte inuention, afin qu'aucune viande ne ſe refroidiſſe, & que le Ciel de la bouche deſia endurci,ne trouue rien qui ne ſoit bien chaud, la cuiſine ſuit le ſoupper. O qu'vn malade eſt malheureux! Il ne mangera que ce qu'il pourra digerer: on ne mettra point deuant luy vn ſanglier tout entier,qu'on renuoye comme viande groſſiere: on ne luy ſeruira point les poulpes des volailles (car on deſdaigne maintenant de les voir entieres) aſſemblees dās vn baſſin à part. Quel mal t'aduient-il de cela? Tu ſouperas cōme vn malade: Mais ce ſera pour ſoupper vn iour en ſanté. Certainement nous endure-

Nous rememorer les beaux exemples de conſtance.

Contre ceux qui excuſent leur oiſiueté par leur maladie.

Contre les voluptueux, qui s'affligent en leurs maladies, de ne pouuoir librement ioüir de leurs plaiſirs.

rons facilement tout cela,& les boüillons,& l'eau chaude,& toutes ces autres choſes qui ſemblent eſtre inſupportables à ces perſonnes delicates,perdus en leurs folles deſpences,& qui ont l'ame plus malade que le corps. Oublions ſeulement l'horreur & la crainte de la mort. Or nous l'oublierons ſi nous pouuons cognoiſtre quelles ſont les fins du mal & du bien. Et par ce moyen finalement nous ne ſentirons aucun ennui de noſtre vie, ny aucune crainte de la mort. Car on ne peut iamais eſtre las & faſché de la vie, quand elle s'occupe apres tant de choſes ſi diuerſes, ſi hautes & ſi diuines. Il n'y a que le repos oiſif & pareſſeux qui la nous face hayr. La verité ne faſchera iamais celuy qui ſe pourmene par les ſecrets de la Nature. Il n'y a que la fauſſeté qui nous ſaoule. Au contraire ſi la mort vient, ſi elle nous appelle encor que ce ſoit auant le temps, encor qu'elle nous retranche la moitié de la vie, il y a long temps que le fruict en a eſté auparauant cueilli. Il a deſia cognu la plus grande partie de la nature : il ſçait auſſi que les choſes honneſtes n'aggrandiſſent point pour auoir duré plus long temps. Ceux-là doiuent par neceſſité trouuer toute la vie courte, qui la meſurent à l'aune de leurs voluptez vaines,& qui par ce moyen ne prennent iamais fin. Recree-toy auec tels & ſemblables penſemens : & iettant cependant les yeux ſur nos Epiſtres, quelque temps viendra,qui nous reioindra, & nous raſſemblera pour ſi petit qu'il ſoit, la ſcience d'en pouuoir bien vſer le rendra aſſez long. Car comme dit Poſidonius, vn iour entre les hommes ſçauans, dure plus que l'aage le plus long d'vn homme ignorant. Cependant retien cecy fermement, il ne faut point laiſſer vaincre aux aduerſitez,ny ſe fier aux proſperitez. Il faut auoir deuant les yeux le pouuoir ample de la fortune, comme ſi elle deuoit faire tout ce qu'elle pourroit. Ce qu'on a dés long temps preueu, aduient auec moins de faſcherie.

Pour bien cõtre-lutter les frayeurs de la mort, il faut cognoiſtre les fins du mal & du bien.

Le repos oiſif rend la vie odieuſe.

Le vertueux ne meurt iamais trop toſt.

EPISTRE LXXIX.

Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cognu de Scylla, de Charybde, & du mont Ætna. Quelle ſera noſtre ame quand elle ſera montee au Ciel : & qu'elle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices.

I'Attens tes lettres par leſquelles tu me dois faire ſçauoir que c'eſt que le voyage que tu as fait par toute la Sicile,t'aura monſtré de nouueau,& ce que tu auras appris de plus certain de Charybde. Car ie ſçay que Scylla eſt vn eſcueil, qui n'eſt point eſpouuantable à ceux qui nauigent par là. Mais i'ay grand deſir d'entendre, ſi tout ce que les fables racontent de Charybde eſt vray,& ſi d'auenture tu l'as remarqué. Car c'eſt choſe digne d'eſtre remarquee. Rends-nous certain ſi c'eſt d'vn ſeul vent,qu'elle engendre tant de gouffres: ou ſi c'eſt de tous coſtez,que la tempeſte la face eſmouuoir : & s'il eſt vray auſſi, que tout ce qui eſt englouti dans ceſte mer par les tourbillons,eſt emporté cacher ſous les flots par pluſieurs milles, & rendu puis apres ſur le bord du gouffre de Taormino. Si tu m'as vne fois eſcrit entierement tout cela,i'oſeray bien te prier de me faire ceſt honneur de monter ſur le mont Ætna, lequel quelques-vns ont opinion ſe conſumer,& ſe fondre peu à peu: parce qu'on ſonloit anciennement le monſtrer de plus loin à ceux qui alloient ſur mer. Cela peut aduenir,non pas que la hauteur de ceſte montagne s'abaiſſe, mais parce

Merueilles des gouffres Scylla & Charybde, & du Mont-gibel.

C'eſt auiourd'huy le Mont-gibel.

que le feu s'eſt eſuanouy,& qu'il en ſort maintenant auec vne moindre abondance & violence, & par la meſme raiſon que la fumee du iour eſt plus petite. Mais ni l'vn ni l'autre n'eſt incroyable, ni que la montagne,que le feu deuore continuellement,ne ſe diminuë,ni que le feu demeure touſiours auſſi grand. Car il n'eſt point de luy meſme, mais engendré en quelque gouffre ſous terrain, il s'eſmeut, & s'allume,& ſe nourrit d'autre matiere, n'ayant que le ſeul paſſage & la ſortie par ceſte montagne,& non point ſon aliment. Il y a en Lycie vn quartier de pays fort cognu de tous les habitans des enuirons l'appellent Epheſtion, où la terre eſt percee en pluſieurs lieux. Ceſt endroit eſt enuironné d'vn feu qui ne fait aucun mal à ce qui naiſt deſſus. Ceſte region eſt fort belle & verdoyante en herbages,que les flammes ne bruſlent iamais, ne faiſant ſeulement que reluire d'vne clarté foible,& ſans force. Mais reſeruons cela pour nous en enquerir plus auant, lors que tu m'auras eſcrit combien ſont eſloignez de la bouche & de l'ouuerture de ceſte montagne, les neiges que l'eſté meſmes ne peut fondre, tant elles ſont aſſeurees contre ce feu, qui leur eſt ſi voiſin. Il ne faut point que tu diſes, que ie ſois cauſe de te faire prendre ceſte peine:Car tu le ferois pour cõtẽter ta fantaſie,encor que pas-vn ne t'en priaſt, iuſqu'à tant que tu deſcriues le mont Ætna par tes vers, & que tu touches ce lieu tant celebré par tous les poëtes. Car encor que Virgile l'euſt amplemẽt deſcrit,cela n'empeſcha pas Ouide,qu'il ne le traitaſt:& ce que ces deux-là en auoient eſcrit,ne deſtourna pas Seuerus Cornelius. D'auantage ce lieu s'eſt monſtré heureux à tous: Et ceux qui en ont traité les premiers ne me ſemblent point auoir deſrobé ce qui s'en pouuoit dire:ils en ont pluſtoſt ouuert le chemin. Mais il y a grand' difference de t'approcher d'vne matiere ià du tout deſpenduë,ou d'vne qui ſoit bien appreſtee. Ceſte-cy croiſt tous les iours,& ce qui eſt cy-deuant inuenté, ne peut nuire à ceux qui doiuent inuenter apres. En outre,la condition du dernier venu, eſt meilleure. Il trouue les paroles toutes preſtes,leſquelles accouſtrees d'vne autre façon,auront vn viſage tout nouueau, & il n'y iettera pas ſes mains comme ſur vne choſe eſtrangere:car elles ſont publiques. Les Iuriſconſultes nient qu'vne choſe publique ſe puiſſe preſcrire: ou ie ne te cognois point, ou le mont Ætna te fait venir la ſaliue à la bouche. Tu as deſir d'eſcrire quelque grand ſubiet pareil à ceux des anciens. Car ta modeſtie ne permet point que tu eſperes d'auantage: laquelle eſt ſi grande en toy, que ie croy que tu arreſterois les forces de ton eſprit, s'il y auoit danger qu'il deuſt vaincre,tãt tu portes de reuerẽce aux premiers. Entre autres choſes la ſageſſe a cela de bon: Aucun ne ne peut eſtre vaincu d'autruy, ſi ce n'eſt pendant qu'on monte. Mais apres que tu y ſeras paruenu, tout eſt eſgal & pareil. Elle ne peut iamais plus croiſtre,elle demeure en l'eſtat. Le ſoleil peut-il rien adiouſter à ſa grandeur? & la Lune deuient-elle plus grande,qu'elle n'a accouſtumé d'eſtre? Les mers ne croiſſent point:le Ciel retient ſa meſme forme & ſa meſme meſure:Les choſes qui ſont paruenuës à leur iuſte grandeur, ne ſe peuuent hauſſer d'auantage. Tous ceux qui ſeront ſages ils ſeront eſgaux & pareils: mais chacun d'eux ſera doüé de ſa propre vertu:l'vn ſera plus doux en ſon langage, l'autre parlera plus facilement: l'vn ſera plus prompt,& l'autre plus eloquent. Cela dont nous parlons,qui rend les perſonnes bien-heureuſes,eſt eſgal à tous. Ie ne ſçay pas ſi ton mont Ætna ſe peut abyſmer & ruiner dedans ſoy:ſi la force continuelle des feux peut conſumer peu à peu le faiſte de ceſte montagne, qui ſe voyoit de ſi loing ſur la mer: Mais ni la flamme, ni la ruine ne fera iamais treſbucher en bas la vertu. Ceſte maieſté ſeule ne ſe peut abaiſſer,ne peut s'auancer plu auant,ni reculer auſſi:ſa grandeur eſt arreſtee, comme celle des choſes celeſtes. Mettons peine de nous preſenter à elle: nous auons

Merueilleuſe montagne en Lycie.

Iugement de Seneque touchant la ſuffiſance de Lucilius.

Ce que il taſche à perſuader à deſcrire enuers les ſingularitez du Montgibel: puis prend occaſion d'entrer en vn autre diſcours, que ce qui rend les hommes heureux, eſt eſgal en tous.

Les plus fermes choſes du monde periront mais la vertu ne treſbuchera iamais.

fait deſia beaucoup de beſongne : & toutesfois non pas beaucoup ſi ie veux dire la verité. Car ce n'eſt pas bonté, d'eſtre meilleur que les plus meſchãs. Qui ſe voudroit glorifier d'auoir des yeux, qui peuuent regarder le iour, quand le ſoleil leur luit à trauers des broüillards? encore qu'il ſe contente cependant de n'eſtre point du tout en tenebres : toutesfois il ne ioüit point encor du bien de la clarté. Noſtre ame aura dequoy s'eſioüir en elle meſme, apres qu'eſtant ſortie hors des tenebres où elle eſt maintenant plongee, elle aura veu les choſes claires, non point à demie veuë: mais apres qu'elle aura veu la clarté du iour tout entier, & qu'eſtant retournee dans ſon ciel, elle aura repris la place qu'elle euſt par la condition de ſa naiſſance. Sa premiere origine la rappelle là haut. Elle y ſera auant qu'elle ſoit deliuree de ceſte priſon, dés auſſi toſt qu'elle aura deſchargé ſes vices, & que deuenuë pure & legere, elle ſera eſleuee à la contemplation des choſes diuines. C'eſt ce qu'il nous faut faire, Lucilius mon cher amy: c'eſt là où nous deuons aller de toute noſtre ardeur, encor que peu de perſonnes le ſçachent, & que pas vn ne le voye. La gloire eſt l'ombre de la vertu: elle ſuyura les hommes en deſpit d'eux. Mais tout ainſi que l'hombre va quelquefois deuant, & quelquesfois elle ſuit, & vient par derriere: pareillement la gloire eſt quelquefois deuant nous, & permet que nous la voyõs: quelquefois elle vient apres, & ſe rend plus grande, d'autant qu'elle vient plus tard, quand l'enuie s'eſt du tout retiree. Combien de temps veſquit Democritus, qu'on l'eſtimoit furieux? A grand' peine Socrates a peu auoir reputation. Combien de temps fut Rome à cognoiſtre Catõ? elle le chaſſa, & ne le cogneut, que lors qu'elle le perdit. L'innocence & la vertu de Rutilius ſeroit cachee, ſi on ne luy euſt fait iniuſtice: mais quand il fut offenſé, c'eſt lors qu'il reluiſit plus: rendit-il pas graces à ſa fortune, & ne fut-il pas bien aiſe de ſon banniſſement? Ie parle de ceux que la fortune a rendus illuſtres: en les voulãt accabler. Cõbien en void-on deſquels le trauail & les œuures ne ſont venus en cognoiſſance qu'apres eux? Combien en void-on que la gloire n'a pas fauoriſez durant leur vie, ains les va arracher du tombeau? Tu vois combien Epicure eſt admiré non ſeulemẽt des plus doctes, mais encor du vulgaire ignorãt. Il fut incogneu dans la ville d'Athenes, où il veſquit touſiours caché. C'eſt pourquoy ayãt long temps ſurueſcu à ſon Metrodorus, apres auoir dans vne ſienne Epiſtre parlé auec vne ſouuenance agreable de l'amitié qui reſtoit encor entre eux deux, il dit à la fin qu'entre tant de biens que Metrodorus & luy auoient eus en leur vie, il ne leur eſtoit aduenu aucun dommage de ce que la Grece tant renommee ne les auoit point ſeulement cogneus : voire qui plus eſt, que elle n'auoit iamais ouy parler d'eux. Mais cela a-il peu empeſcher qu'apres ſa mort on ne l'ait trouué? L'opinion qu'on a eu de luy, n'a elle pas ſurpaſſé tous les autres? Metrodorus auſſi en quelqu'autre ſienne Epiſtre confeſſe que luy & Epicure n'auoient pas eu grande reputation: Mais qu'apres ſa mort & celle d'Epicure ils deuoient auoir vn grand renom, qui leur eſtoit jà tout appreſté, & à tous ceux auſſi qui voudroient ſuyure le chemin qu'ils auoient tenu. Aucune vertu ne demeure iamais cachee : voire ce n'eſt point ſon dommage de l'auoir eſté. Il viendra vn iour qui la mettra en lumiere, apres que la malice de ſon ſiecle l'aura quelque temps tenuë couuerte & ſerree. Celuy eſt nay au profit de peu de perſonnes, qui ne penſe qu'au peuple de ſon aage. Pluſieurs milliaſſes d'annees & de peuples viendront apres nous: c'eſt à ceux-là qu'il te faut regarder. Encor que l'enuie ait fermé la bouche à tous ceux qui viuoient auec toy, il en naiſtra d'autres, qui feront iugement ſans haine, & ſans faueur : & ſi la vertu doit receuoir quelque recompenſe par la gloire, elle ne la perdra pas. Nous ne ſentirons point les propos que la poſterité

Eſtat de l'ame deliuree du corps.

Les hommes vertueux remportent toſt ou tard la gloire de leurs merites, & l'enuie ne peut preualoir à l'encontre.

Exemples en Democrite.
En Socrates.
En Caton.
En Rutilius.

En Epicure.

En Metrodore.

La vertu ne ſe peut cacher que pour vn temps, pour ſe manifeſter en ſuitte à iamais.

tiendra de nous : ſi eſt-ce quelle nous honorera, & parlera ſouuent de nous encor que nous ne le ſentions pas. Il n'y a aucun que la vertu n'ait recognu, & durant ſa vie, & apres ſa mort, pourueu qu'il l'ait ſuiuie ſainctement & d'vne bonne foy: pourueu qu'il ne ſe ſoit feint, & deguiſé : & s'il a touſiours eſté ſemblable à ſoy fuſt-ce qu'on l'aduertiſt auparauant, ou qu'on le priſt au deſpourueu, & ſans y penſer. La ſimulation ne profite de rien: vn viſage feint & fardé legerement par dehors, ne deçoit que bien peu de perſonnes. La verité de quelque coſté qu'on la tourne, eſt touſiours vne. Ce qui trompe n'a point de fermeté. Le menſonge eſt fort mince : tu y verras à trauers, ſi tu le regardes de bien pres.

Elle ne fruſtre iamais perſonne de ſa louange.

EPISTRE LXXX.

Il reprend ceux qui s'adonnent ſi fort aux exercices du corps qu'ils oublient ceux de l'eſprit. Que l'homme de ſoy-meſme peut rendre ſon ame meilleure, & acquerir ſa liberté.

Inuectiue contre ceux qui s'appliquent tellement aux exercices du corps, & ſe repaiſſent les yeux à des ſpectacles friuoles, qu'ils en negligent leur principale partie, & renfonçans leurs corps laiſſent affoiblir leur ame à faute d'inſtruction.

IE ſuis auiourd'huy tout à moy, non pas tant parce que ie me ſois moy-meſme procuré ce bien, que parce que le ieu du balon a tiré tous ces faſcheux qui me venoient importuner. Pas-vn n'entre dans ma maiſon: pas-vn ne vient deſtourner ma penſee, laquelle ſous ceſte aſſeurance chemine plus hardiment. On n'a guere ſouuent heurté comme de couſtume à mon huis : il ne faudra point tenir le portier touſiours leué. Il me ſera permis d'aller ſeul, comme il eſt plus neceſſaire à celuy qui va de ſoy-meſmes, & qui ſuit le chemin qu'il s'eſt tracé. Et quoy? ie ne ſuy donc pas les anciens: ſi fay: mais ie pren bien ceſte authorité d'inuenter quelque choſe, & de la changer, ou d'en laiſſer. Ie ne m'aſſeruis point à ce qu'ils diſent: mais i'y conſens. I'ay dit toutes-fois vne grande parole, encor que i'vſſe promis de me taire, & de le tenir ſecret, ſi on ne me l'euſt demandé. Mais voicy vne grande crierie qui ſort du Theatre, où l'on s'exerce à la courſe, lequel toutesfois ne me peut arracher hors de moy, mais pluſtoſt me tranſporte à penſer aux cõbats qui s'y font. Ie penſe en moy-meſme, combien d'hommes exercent le corps, & combien il y en a peu qui exercent l'eſprit: combien eſt grand le nombre des perſonnes, qui courent à vn ſpectacle vain, & de peu de profit: & la grande ſolitude qui eſt aupres des bons arts : & combien ont l'ame foible ceux deſquels nous admirõs la force des bras & des eſpaules. Mais ſur tout, ie penſe en moy-meſme, ſi quelqu'vn peut auec l'exercice endurcir tellement le corps à ceſte patience que d'endurer les coups de poings, & de pieds, que pluſieurs luy donnent: & tout trempé de ſon ſang, ſouffrir vn ſoleil tres-ardant ſur vne tres-chaude pouſſiere, tout le long d'vn iour: pourquoy ne pourroit il auſſi plus facilement renforcer ſon ame, pour ſouſtenir les coups de la fortune d'vn cœur inuincible, afin que quand il ſera porté par terre & foulé aux pieds, il ſe puiſſe encor releuer ? Car quand au corps, il a beſoin de beaucoup de choſes, pour deuenir fort: Mais l'ame croiſt d'elle meſmes : elle ſe nourrit & s'exerce elle meſmes. Le corps a beſoin de manger beaucoup, de boire beaucoup, d'eſtre oint de force huile, & d'vn long exercice : Mais la vertu viendra ſans aucun appareil, & ſans aucune deſpenſe. Tout ce qui te peut rendre bon, eſt auec toy : de quoy as-tu beſoin pour eſtre homme de bien ? de la volonté ſeule. Et que pourrois-tu vouloir

veu que

La force du corps ne cõtrequarre pas les aſſauts de fortune, mais bien la vertu de l'eſprit.

& que

Pour eſtre homme de bien, il ne faut

mieux, que de t'arracher de ceſte ſeruitude, qui tyranniſe tout le monde, & de laquelle les eſclaues meſmes, de la plus miſerable condition, & nais entre ces ordures là, eſſayent de ſe deſpoüiller? Ils racheptent leur liberté auec l'argent qu'ils ont peu eſpargner en ne mangeant point la moitié de leur ſaoul. Ne taſcheras-tu pas, à quelque prix que ce ſoit, de paruenir à ceſte liberté: toy qui penſes eſtre nay libre? Pourquoy iettes-tu les yeux ſur tes coffres? elle ne ſe peut achepter par argent. Ce ſeroit en vain qu'on mettroit dans vn cõtract le nom d'vne liberté, laquelle ni ceux qui l'acheptent, ni ceux qui la vendent, ne peuuent auoir. Il faut que toy-meſmes te donnes ce bien-là, il faut que tu le demandes à toy-meſme. Deliure toy auant toute œuure de la crainte de la mort, car c'eſt elle la premiere qui nous a mis ſous le ioug: & apres de la crainte de pauureté. Si tu veux ſçauoir combien il y a peu de mal en elle: fay comparaiſon du viſage des pauures, & de celuy des riches. Le pauure rit plus ſouuent & plus aſſeurément que le riche. Les ſoucis ne peuuent eſtre en repos. Et s'il ſuruient quelque faſcherie au pauure, elle paſſe viſtement, comme vne legere nuee. Mais la ioye de ceux que on appelle riches, eſt feinte: ou c'eſt vne triſteſſe faſcheuſe, & pleine d'apoſtume, & d'autant plus peſante, qu'ils n'oſent deſcouurir ouuertement leurs miſeres. Mais parmy les ennemis qui leur rongent le cœur, il leur eſt force de feindre d'eſtre contens. Il faut que ie me ſerue fort ſouuent de ceſt exemple: La farce de la vie humaine, qui nous aſſigne tel perſonnage qu'il luy plaiſt pour le mal ioüer, ne peut eſtre plus viuement exprimee. Celuy qui ſuperbe ſe pourmeine ſur vn eſchafault, & pouſſant ſa penſee auant dit ainſi:

Ie commande à la Grece, & depuis l'Elleſpont
Les Royaumes puiſſans, & les terres qui ſont
Iuſqu'à la mer qui bat les riues d'Ionie,
Pelops me les laiſſa:

que la ſeule volonté. Or

La meilleure volonté, c'eſt de s'affranchir, &

Le premier poinct de liberté c'eſt le meſpris de la mort: puis celuy.

Des richeſſes & biens de ce monde.

Embleme des riches malcontens, comparez à des comedies.

c'eſt vn eſclaue: il gaigne cinq boiſſeaux de bled, & douze ſouls & demy. Et ceſt autre qui fait tant l'orgueilleux & le braue, & qui tout bouffi d'vne confiance de ſes forces tient ce langage;

Si tu ne vis en paix, Menelas inhumain,
Ie te feray mourir bien toſt de ceſte main:

Il ne gagne que ſa pitance ordinaire, & dort dans vne pauure chambre loüee. Tu en peux dire autant de tous ces mignons delicats, qui ſont pendus en l'air, dans vne lictiere portee plus haut que la teſte des hommes, & deſſus la troupe du peuple. La felicité de ces gẽs-là eſt maſquee. Tu te mocqueras d'eux ſi tu les deſpoüilles. Quãd tu veux achepter vn cheual, tu luy fais oſter la ſelle: tu fais deſpoüiller le veſtement à vn eſclaue qu'on vend, afin qu'aucune imperfection ne ſoit cachee. Voudrois-tu mettre à prix vn homme enueloppé? Les reuendeurs couurent par quelque artifice ce qui pourroit deſplaire. C'eſt pourquoy vn bel accouſtrement eſt ſuſpect à celuy qui veut achepter vn eſclaue. Si tu voyois vn bras ou vn genoüil bandé, tu commanderois qu'on te le monſtraſt nud, & tout le corps deſcouuert. Vois tu ce Roy de la Scythie & de la Sarmatie paré de ce riche accouſtrement de teſte? Si tu le veux priſer ce qu'il vaut, & cognoiſtre entierement quel il eſt, oſte-luy ſon manteau Royal. O le grand mal qui ſe cache là deſſous! Mais pourquoy parlé-ie des autres? ſi tu te veux eſtimer, & priſer au vray, mets à part ton argent, ta maiſon,

Notable aduertiſſemẽt. & ta dignité: & conſidere bien quel tu es au dedans. Car tu crois maintenant quel tues, parce que les autres t'en diſent.

EPISTRE LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le traicté des bien-faicts, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des bien-faicts: & comme il faut eſtre recognoiſſant.

L'ingratitude ne nous doit empeſcher de bien faire à autruy. Remedes contre l'indignation qui prouient à cauſe d'ingratitude.

TV te plains d'eſtre tombé entre les mains d'vn ingrat: ſi c'eſt maintenant la premiere fois, rends graces à la fortune, ou à telle diligence: combien que la diligence ne puiſſe de rien ſeruir en ceſt endroit, que te rendre plus mauuais & plus difficile. Car ſi tu veux fuir à ceſt inconuenient, tu ne feras iamais plaiſir: & penſant garder qu'ils ne ſe perdent entre les mains d'autruy, ils ſe perdront entre les tiennes. Il vaut mieux qu'ils ne ſoiẽt point recogneuz, que s'il ne s'en dõnoit point. Apres vne pauure moiſſon, encor faut il retourner ſemer. Souuent ce qui s'eſtoit perdu par vne longue infertilité d'vne mauuaiſe terre, ſe recouure par l'abondance d'vne ſeule annee. Pour en trouuer quelqu'vn qui fuſt recognoiſſant, tu ne dois pas regretter d'en auoir trouué quelques-vns qui fuſſent ingrats. Il n'y a pas vn qui ait la main ſi aſſeuree à donner des bien-faicts, qu'il ne ſe trompe bien ſouuent. Il faut qu'ils faillent quelquefois pour deuenir plus aſſeurez. Apres auoir fait naufrage, on ſe remet encor ſur mer. Et l'vſurier ne ſe retient point de preſter, pour auoir trouué vn banqueroutier. Noſtre vie ſeroit bien-toſt perduë dans l'oiſiueté & dans la pareſſe, s'il falloit incontinent quitter tout ce qui nous faſche. Mais il faut que cela meſmes te rende plus benin & plus patient. Car ſi tu veux qu'vne choſe, dont l'euenement eſt incertain, ſuccede bien, il eſt beſoin de l'eſſayer pluſieurs fois. Mais nous auons amplemẽt parlé de cela aux liures que nous auons eſcrit des bienfaicts. Il me ſemble qu'il vaut mieux diſputer d'vn autre poinct que i'eſtime n'auoir eſté aſſez diſcouru: à ſcauoir, ſi celuy qui nous a fait vn plaiſir, & nous a puis-apres offenſé, a compenſé ſon bien-faict, & ſi nous demeurons quittes enuers luy: & ſi tu veux y adiouſter encor cecy, qui nous a depuis porté beaucoup plus de dommage, qu'il n'auoit fait de profit. Si tu attends vne ſeuere ſentence d'vn iuge, qui voudra ſuiure la rigueur du droict, il les relaxera reſpectiuement. Il dira encor que l'iniure ſoit plus grande, toutesfois il faut donner au bien-faict, ce que l'iniure peſoit plus. Il a porté plus de dõmage: mais c'eſt luy qui auoit tout premier profité. Et par ainſi il faut auoir eſgard au tẽps. Au reſte, c'eſt choſe ſi claire qu'il n'en faut point dõner d'aduertiſſement, qu'il eſt beſoin de ſçauoir combien on a fait plaiſir de bon cœur, & auec quel regret on a offenſé. Car les bien-faicts & les iniures ſe meſurent par la volonté. Ie ne voulois point faire ce plaiſir: mais i'ay eſté vaincu par honte, par l'inſtante pourſuitte d'vn importun, ou par quelque eſperance. Nous ſommes redeuables de toutes choſes de pareille volonté, à celle qu'on a en donnant. On ne doit point regarder ſi vn bien-faict eſt grand, mais de quelle affection il procede. Reiettons maintenant toutes cõiectures. Cecy a eſté vn bien-faict: & ce qui a eſté depuis fait par deſſus la meſure de ce bien-faict, eſt vne iniure. Vn homme de bien fera tellement ſon compte, qu'il ſe trompera luy-meſmes. Il adiouſtera au bien-faict, &

Queſtion notable touchant la compenſation de l'iniure & du bien faict. Premiere reſponſe.

Les plaiſirs & les outrages ſe meſurent ſelon la volonté.

oſtera de l'iniure. Mais vn autre,qui iugera plus gracieuſement comme ie voudrois faire,oubliera l'offenſe,& ſe ſouuiendra du plaiſir.Certainement c'eſt vn deuoir de iuſtice(dis-ie) de rendre à vn chacun ce qui luy appartient, au bien-faict la recognoiſſance,& à l'iniure la reuãge,ou pour le moins vn mauuais gré.Cela ſeroit biẽ vray quand vn auroit fait l'offence,& vn autre le plaiſir, parce que ſi c'eſt vne meſme perſonne,la force de l'iniure eſt eſteinte par le bien-faict. Car ſi nous deuons remettre l'offenſe à celuy à qui nous n'auons iamais fait plaiſir,no⁹ luy deuons encor plus volõtiers pardonner,s'il nous offenſe apres nous auoir donné quelque bien fait. Ie ne les mets point à meſme prix : i'eſtime plus le bien-faict, que ie ne fais l'iniure. Tout le monde ne ſçait pas, comme il faut recognoiſtre vn bien-faict. Il eſt en la puiſſance d'vn ignorant, d'vn ruſtique,d'vn homme de baſſe condition,de rendre vn bien-faict,& le recompenſer, & meſme bien toſt apres qu'il l'a receu: mais il ne ſçait pas de combien il eſt redeuable. C'eſt le ſage ſeul,qui a cognoiſſance combien il doit priſer les choſes. Car le fol de qui ie parlois maintenant, encor qu'il ait la volonté bonne, ou il rendra moins qu'il ne doibt, ou il ne le fera pas en temps & en lieu deub:il reſpand,& iette mal à propos ce qu'il faut recognoiſtre.Il y a vne proprieté de mots en aucunes choſes,& vne couſtume du vieil langage admirable, qui ſignifie par des marques tres-expreſſes, pleines de grande efficace, & nous apprend noſtre deuoir, & comme nous deuons nous porter en quelques affaires. Nous auons donc accouſtumé de parler ainſi : Ceſt homme a referé, c'eſt à dire recognu la grace d'vn bien-faict à vn tel. Car referer c'eſt rapporter de ſoy-meſmes,& de bon gré ce que tu dois. Nous ne diſons pas.Il a rendu la grace. Car ceux à qui on redemande,rendent:comme ceux auſſi qui le font en deſpit d'eux, ou quand il leur plaiſt,ou par le moyen d'vne autre perſonne. Nous ne diſons point, Il a remis le biẽ-faict,ou il l'a payé:car les paroles,qui ſont propres pour s'acquitter d'vn argent preſté,ne me plaiſẽt point en ce ſubiect. Referer,c'eſt à dire aller recognoiſtre,c'eſt porter à celuy, de qui tu as pris. Ce mot ſignifie vne recognoiſſance volontaire.Celuy qui a referé,c'eſt à dire recognu,s'eſt appellé & ſommé luy-meſmes. Le ſage examinera toutes choſes par ſa raiſon, combien il a pris de qui, en quel temps, & de quelle façon : C'eſt pourquoy nous nions qu'aucun puiſſe recognoiſtre vn bien-faict que le ſage:non plus qu'autre q̃e le ſage, le ſçache donner: Le ſage,dis-ie, qui eſt plus aiſe de donner qu'vn autre de receuoir.Quelqu'vn mettra cecy au nombre des choſes qui ſemblent eſtre cõtre la commune opinion, que les Grecs appellent paradoxes,& dira : Il n'y a donc pas-vn qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict,que le ſage ? & par conſequent donc aucun autre ne ſçaura rendre à ſon creancier ce qu'il doit : ou quand il achepte quelque choſe, payer le prix au vendeur? Mais afin que ceſte enuie ne tombe pas ſur moy, ie veux bien que tu ſçaches qu'Epicurus en dit autant.Metrodor⁹ dit auſſi,qu'il n'y a que le ſage qui ſçache recognoiſtre vn bien-faict.Le meſme Metrodorus s'eſmerueille auſſi,quand nous diſons, Il n'y a que le ſage qui ſçache faire l'amour, & qui ſçache eſtre amy. Et toutesfois rendre vn plaiſir c'eſt vne partie de l'amour de l'amitié : ou à mieux dire,c'eſt vne choſe plus commune& plus vulgaire,& que pluſieurs ſçauent mieux, que non pas vne vraye amitié.D'auantage il s'eſmerueille encor quand nous diſons qu'il n'y a point de foy,ſinon en l'homme ſage : comme s'il n'en diſoit pas autant que nous.Penſerois-tu qu'vn homme euſt foy, s'il ne ſçauoit recognoiſtre vn bien-faict?Qu'ils ceſſent donc de parler mal de nous, comme ſi nous mettions en auant des choſes incroyables : & qu'ils ſçachent que l'honneſteté loge dans l'ame du ſage, & que le vulgaire n'a que l'image, & la ſemblance des choſes honneſtes.

Autre reſponſe.

Le ſage ſeul eſt capable d'eualuer les choſes. &

La proprieté de ces mots *gratiam referre, gratiam reddere,* ne ſe peut bonnement exprimer par des mots François.

Nul autre que luy ne ſçauroit recognoiſtre vn bien-faict.

Ce qu'il preuue par le teſmoignage d'Epicure.

Par la conſideration de la prudence du ſage.

Bref aucun ne ſçait rendre la grace d'vn bien-faict, que le ſage. Que le ſol toutes fois le recognoiſſe, comme il l'entend, & comme il pourra: & que la ſcience luy defaille pluſtoſt que le vouloir. La volonté ne ſe peut apprendre. Le ſage peſera toutes choſes par ſa raiſon. Le bien-faict ſe rend plus grand ou plus petit, (encor que ce ne ſoit qu'vne meſme choſe) par le temps, par le lieu, & par la cauſe. Fort ſouuent des richeſſes bien grandes, iettez dans vne maiſon, n'ont peu faire tant de bien qu'on fait dix eſcus donnez bien à propos. Car il y a grand' difference, ſi tu as donné, ou ſi tu as ſecouru, & ſi par ta liberalité il a eſté conſerué, ou aggrandi. Ce qu'on donne eſt ſouuent fort petit, mais le bien qui s'en enſuit eſt grand. Quelle difference penſes-tu qu'il y a, ou quelqu'vn ait repris ce qu'il auoit donné, ou qu'il ait receu vn bien-faict d'vn autre pour le donner? Mais pour ne retourner ſur ce que nous auons aſſez ſoigneuſement recherché, quand vn homme de bien voudra entrer en comparaiſon du bien-faict, & de l'iniure, il fera iugement de ce qu'il trouuera plus equitable: mais il doit plus fauoriſer le bien-faict: il panchera plus de ce coſté-là. Or la conſideration qu'on doit auoir des perſonnes, ſert de beaucoup en ces affaires. Tu m'as fait vn plaiſir, en la perſonne de mon eſclaue: mais tu as offenſé mon pere. Tu m'as ſauué mon fils, mais tu m'as rauy mon pere. Il pourſuiura encor par le menu toutes les circonſtances, qui peuuent venir en comparaiſon: & ſi ce qu'il s'en faut eſt fort petit, il le diſſimulera. Mais s'il eſt grand, & qu'il ſe puiſſe pardonner ſans faire tort à la pieté, ou à la foy, il remettra: c'eſt à dire ſi l'iniure eſt toute faite à luy. En ſomme voicy la fin de ceſt affaire: Il ſera facile & gracieux en ceſte compentation: il ſouffrira qu'il en ſoit mis plus ſur ſon compte: & ne payera iamais vn bien-faict par vne iniure, que ce ne ſoit auec vne grande contrainte: il inclinera touſiours en ceſte partie, il pẽdra de ce coſté-là, de ſe ſẽtir redeuable du bien faict, & d'auoir la volonté de le recognoiſtre. Car celuy ſe trompe, qui prend plus de plaiſir à receuoir vn bien-faict, qu'à le rendre. Et d'autant que celuy qui paye vne debte, eſt plus ioyeux que celuy qui emprunte: d'autant plus auſſi doit eſtre content celuy qui ſe deſcharge d'vne grand' debte, en rendant le bien-faict qu'il auoit receu, que ceſt autre, qui s'oblige en le receuant. Car les ingrats ſe trompent encor en cela, qu'ils payent bien à leur creancier ce qu'ils luy doiuent, & quelque choſe encor par deſſus le ſort principal, & penſent toutesfois que l'vſage des bien-faicts ſoit gratuit. Mais au contraire, ils croiſſent par la longue demeure, & en faut apres d'autant plus rendre, qu'on a plus longuement retardé: celuy eſt ingrat, qui rend le bien-fait ſans vſure. C'eſt pourquoy il faudra auoir eſgard à ceſte longueur, quand on fera le compte de la recepte & de la miſe. Il faut faire tout ce que nous pourrons pour nous monſtrer fort recognoiſſans. Car ce bien eſt vrayement à nous, non point comme la iuſtice, laquelle ainſi que le vulgaire croit, touche le profit d'autruy, la plus grande partie de laquelle reuient dedans ſoy. Iamais aucun ne profite à autruy, qu'il ne profite à ſoy-meſme. Ie ne le dis point auec l'intention de laquelle celuy qui a eſté ſecouru, voudroit ſecourir, & que celuy qui a eſté defendu voudroit defendre: parce qu'vn bon exemple retourne ſur celuy qui le donne: comme auſſi les mauuais exemples tombent en fin ſur leur autheur: & comme ceux qui ſouffrent quelque iniure, qu'ils ont enſeigné en la faiſant, leur pouuoit eſtre faicte, ne trouuent aucun qui ait pitié d'eux: Mais parce que le loyer des vertus giſt en elles-meſmes: car on ne les exerce point pour en auoir recompenſe: le guerdon d'vne choſe bien faicte, c'eſt de l'auoir faicte. Ie ſuis recognoiſſant: mais ce n'eſt point afin que celuy à qui i'ay fait plaiſir, conuié par mon exemple, m'en face plus volontiers vn autre: mais afin que ie face vne choſe, qui eſt tres-belle &

Reſolution de la queſtion ſuſdite.

Iuſques où le ſage peut remettre vne iniure.

Imprudence des ingrats, qui ne font aucune recognoiſſance d'vn bien fait.

Dont la nature eſt, que la meilleure part d'iceluy reuiẽt au bien-faicteur.

Quel eſt le loyer des vertus.

&

tres

tres-agreable. Ie ſuis recognoiſſant: non point parce qu'ils me doiuent porter profit, mais parce que cela contente mon eſprit. Et afin que tu ſçaches que ce que ie dis eſt vray : ſi ie n'ay moyen de recognoiſtre vn bien-faict, ſinon qu'en me monſtrant ingrat: ſi ie ne le puis rendre ſinon que ſous vn pretexte de faire iniure: ie dois de tres-bon cœur ſuiure ce conſeil, encor que ie ſois en danger d'eſtre noté d'infamie. Il me ſemble, qu'il n'y a pas-vn qui priſe plus la vertu, pas-vn qui ſoit plus deuotieux enuers elle, que celuy qui a voulu perdre la reputation d'eſtre hõme de bien, pour ne perdre pas ſa cõſcience. C'eſt pourquoy (cõme i'ay dit) tu fais plus de bien à toy-meſme, quãd tu rends le bien-faict, que tu n'en fais à autruy. Car il ne luy aduient qu'vne choſe ordinaire & cõmune, de recouurer ce qu'il auoit donné: & à toy vn grãd contentement, & qui procede de l'eſtat bien-heureux de l'ame, d'auoir recogneu vn bien-faict. Car ſi la mauuaiſtié rend l'homme miſerable, & la vertu bien heureux : & que ce ſoit vertu d'eſtre recognoiſſant : tu as rendu vne choſe vſitee, & en as acquiſe vne autre, qui eſt ineſtimable, ſçauoir eſt la conſcience d'auoir eſté recognoiſſant, qui ne vient iamais que dans vne ame diuine & bien-heureuſe. Au contraire, vn mal-heur extréme trauaille la penſee d'vn ingrat. Pas-vn n'eſt ingrat, qui ne ſoit miſerable: ie ne luy donne pas de terme, il l'eſt à meſme inſtãt. Fuyõs doncques à eſtre ingrats, non point pour le bien d'autruy, mais pour l'amour de nous-meſmes. La moindre partie de la meſchanceté, & ce qui eſt le moins à craindre, tombe ſur autruy. Mais ce qui eſt le pire, & (ſi ie dois ainſi parler) ce qui eſt le plus eſpais demeure auec luy, & tourmente ſon poſſeſſeur. Comme noſtre Attalus auoit accouſtumé de dire, la mauuaiſtié boit la plus grande part de ſon poiſon. Le venin que les Serpens iettent dehors, pour endommager autruy, & qu'ils gardent dedans ſans qu'il leur nuiſe, n'eſt pas ſemblable à ceſtuy-cy : car ce poiſon eſt pernicieux à ceux qui le nourriſſent. L'ingrat ſe tourmente, il deuient maigre, il a en haine ce qu'on luy a donné, parce qu'il le faut rendre, & l'amoindrir. Au contraire il augmente les iniures, & les aggrandit. Or que peut-on voir de plus miſerable, que celuy qui oublie les bien-faicts, & ſe ſouuient des iniures? Au contraire la ſageſſe parle honorablement de toutes ſortes de bien faicts : elle les loüe dans ſoy meſme, & ſe reſioüit en la continuelle ſouuenance qu'elle en a. Les meſchans au rebours n'en ſentent qu'vn ſeul plaiſir, & encor bien court, & ſur le poinct qu'ils reçoiuent les bien-faicts, deſquels le ſage ſent vne longue & perdurable ioye. Car il ne ſe plaiſt pas de prendre, mais d'auoir pris : dequoy il ſent touſiours vn plaiſir immortel. Il meſpriſe les choſes qui l'ont offenſé : & ne les oublie point par nonchalance, mais de bonne volonté. Il ne prend pas les choſes au pis, & ne s'enquiert point à qui il en doiue faire tort : Il penſe pluſtoſt, que les fautes des hommes aduiennẽt par vne mauuaiſe fortune. Il ne calomnie point les paroles, ni le viſage: Il excuſe auec vne gracieuſe interpretation tout ce qui en aduient, & ne ſe ſouuient pas pluſtoſt de l'offenſe, que du bien-faict. Il arreſte ſa memoire ſur ce qui eſtoit & le premier & le meilleur. Il ne change point d'affection enuers ceux auſquels il a fait autrefois des plaiſirs, ſinon lors que les iniures ſurpaſſent, & que la difference en eſt toute manifeſte, encor qu'il vouluſt fermer les yeux. Et lors encor ſeulement, afin qu'apres vne plus grande iniure il ſoit tel, qu'il eſtoit auant qu'il euſt donné le bien-faict. Car quand le bien-faict eſt pareil à l'offenſe, il reſte encor quelque peu de bonne volonté dedans l'ame. Tout ainſi qu'vn criminel eſt abſous quand les opinions des Iuges ſont eſgales & miparties : & qu'aux choſes douteuſes l'humanité pend touſiours du coſté le plus doux : Pareillement l'ame du ſage, quand les plaiſirs ſont pareils aux offenſes, elle ſortira bien hors de debte, mais

Qui ſont ceux qui plus les prãſent.

La recognoiſſance d'vn bien faict ne loge que dans vne ame diuine & bien heureuſe.

Miſere & calcté de l'ingratitude.

Apophtegme conſiderable par l'experience.

Mauuais naturel de l'ingrat.

Naturel du ſage.

Belle comparaiſon.

elle ne doit pas perdre la volonté d'eſtre encor redeuable : & doit faire comme celuy, qui apres vne generale abolition de toutes debtes, veut neantmoins payer. Mais pas-vn ne peut eſtre bien recognoiſſant, s'il ne meſpriſe tout ce qui fait deuenir fol le commun des hommes. Si tu veux rendre graces d'vn bien-faict, il te faut faire eſtat de ſouffrir vn exil, d'eſpandre ton ſang, de tomber en pauureté, de voir ſouuent ton innocence tachee de faux bruicts indignes & deshonneſtes. Certainement il couſte fort cher à vn homme, d'eſtre recognoiſſant: Nous n'eſtimons rien plus precieux qu'vn bien-faict, quand nous le demandons, ni rien plus vil quand nous l'auons receu. Veux-tu ſçauoir que c'eſt qui nous fait oublier les plaiſirs ia receus? C'eſt le deſir & la conuoitiſe de ceux que nous voulons receuoir encor. Nous ne penſons plus à ce que nous auons obtenu, mais ſeulement à ce que nous voulons obtenir encor apres. Les richeſſes, les honneurs, la puiſſance, & toutes autres choſes, que par noſtre opinion nous eſtimions fort cheres, & qui ne valent pas beaucoup, à les bien priſer, nous retirent de la vertu. Nous ne ſçauons pas bien priſer les choſes, dont il faut faire iugement, non point par le bruit commun, mais par le conſeil de nature mere de toutes choſes. Elles n'ont rien de magnifique pour rauir nos ames à leur admiration, ſi ce n'eſt que nous auons accouſtumé de les admirer: car elles ne ſont pas loüees, parce qu'il les faille deſirer: mais elles ſont deſirees, parce qu'on les void loüer. Et quand l'erreur d'vn chacun l'aura fait & rendu public, le public le fera eſtre l'erreur d'vn chacun. Or tout ainſi que nous auons creu cela, croyons auſſi le peuple en cecy, qu'il n'y a rien plus honneſte, qu'vne ame recognoiſſante. Toutes les villes du monde, tous les peuples des nations barbares le crient à haute voix: les bons & les meſchans s'accorderont en cela. Il y en a qui loüeront la volupté, il y en a qui aimeront mieux le trauail : il y en a qui diront que la douleur eſt le plus grand mal qui ſoit : & d'autres qui ſeulement ne la voudroient point appeller mal : quelqu'vn prendra les richeſſes pour le ſouuerain bien, vn autre ſouſtiendra qu'elles furent trouuees pour ne ſeruir que de malheur à la vie humaine, & qu'il n'y a pas-vn plus riche, que celuy auquel la fortune ne trouue rien qu'elle luy puiſſe donner. En vne ſi grande diuerſité d'opinions tout le monde te ſouſtiendra (comme on dit) par vne meſme bouche, qu'il faut recognoiſtre ceux qui ont bien merité de nous. Tout le peuple qui eſt ſi contraire en beaucoup d'autres choſes, eſt d'accord en cela. Et toutesfois cependant nous rendons des iniures pour des bien-faicts. Et la principale cauſe que quelqu'vn a de ſe rendre ingrat, c'eſt parce qu'il n'a peu eſtre aſſez recognoiſſant. La fureur en eſt venuë iuſques-là, que c'eſt choſe tres-dangereuſe de donner de grands bien-faicts à quelqu'vn. Car ayant opinion que c'eſt des-honneur de ne le rendre point, il deſire que celuy à qui il doit rendre, ne ſoit point. Garde bien ce que tu as pris, ie ne le redemande point, ie ne te prie pas de le rendre : au moins que ie puiſſe viure en aſſeurance apres t'auoir fait du bien. Il n'y a point haine plus pernicieuſe, que de celuy qui a honte d'auoir violé vn bien-faict.

Moyen d'eſtre bien recognoiſſant. &

Combien il eſt difficile de l'eſtre.

Quelle eſt la cauſe de l'ingratitude.

Que c'eſt qui nous retire de la vertu.

Il n'y a rien de pl⁹ loüable qu'vne ame recognoiſſante. mais

L'ingratitude eſt condamnee de tous indifferemment.

C'eſt choſe tres-dangereuſe d'auantager trop quelqu'vn. &

N'y a haine plus pernicieuſe, que de celuy qui eſt contraint de ſe confeſſer ingrat.

EPISTRE LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate : loüe l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein du meſpris de la mort.

IL y a deſia quelque temps que ie ne ſuis plus en peine de toy. Mais tu me diras, Quel Dieu as-tu pris pour plege de cela? I'en ay pris vn, qui ne trompa iamais pas vn. C'eſt vne ame qui n'aime que le bien & la vertu. La meilleure partie qui ſoit en toy, eſt deſia en vn lieu plein d'aſſeurance. La fortune te peut bien faire quelque iniure, mais ce qui eſt plus à deſirer, ie ne crains pas au moins que tu t'en puiſſes faire. Tien ſeulement le chemin que tu as commencé : ſois en ta façon de viure doux & paiſible, & non point delicat. I'aime mieux eſtre mal, que mollement: Mal: pren cela comme le peuple a accouſtumé de le dire, durement, aſprement, penible-ment. Nous oyons ſouuent loüer ainſi la vie de quelques-vns auſquels on porte enuie: O qu'il vit delicatement! C'eſt autant que s'ils diſoient, Il eſt mol & delicat. Car peu à peu l'eſprit deuient effeminé. Il s'amollit & ſe relaſche, deuenant ſemblable à l'oiſiueté & à la pareſſe, dãs laquelle il s'eſt enſeuely. Et quoy? n'eſt-il pas plus honneſte à vn homme, de s'endurcir? Meſmement que les delicats craignent touſiours la mort, à laquelle ils ont rendu ſemblable leur vie. Il y a toutesfois grande difference entre l'oiſiueté & le ſepulchre. Et quoy ? (diras-tu) ne vaut-il pas mieux ſe repoſer ainſi, que de s'aller plonger dans des gouffres d'affaires & de charges qu'on entreprend? Toutes ces deux choſes ſont mortelles, & la conuulſion des nerfs, & l'engourdiſſement. Ie penſe que celuy qui eſt enſeuely dans les parfums, ſoit auſſi bien mort, que celuy qu'on traine auec vn croq. L'oiſiueté ſans lettres eſt vne mort, & le tombeau d'vn homme encor viuant. Mais en fin que ſert-il de s'eſtre retiré, comme ſi le ſoin & les ſoucis ne nous ſuiuoient point outre la mer ? Quelle cachette pouuons-nous trouuer, que la crainte de la mort n'y penetre? quel repos ſi aſſeuré, & ſi haut eſleué, que la douleur n'eſpouuante? En quelque lieu que tu voiſes te cacher, les malheurs du monde viendront bruire à l'entour de toy. Il y a pluſieurs choſes au dehors qui nous enuironnent, qui nous trompent, ou nous preſſent. Il y en a pluſieurs dedans, qui nous eſmeuuent comme vne tempeſte. Il ſe faut armer de la Philoſophie, qui nous ſeruira d'vne muraille imprenable, que la fortune auec toutes ſes machines ne pourra percer. L'ame qui s'eſt deſpoüillee des choſes externes, eſt logee en vn lieu qui eſt hors d'eſchelle, & ſe defend dans ſa forteresſe, voyant tomber au deſſous d'elle tous les traicts qu'on iette contre elle. La fortune n'a point les mains longues, comme nous penſons : elle ne retient que celuy qui la ſuit & l'embraſſe. Par ainſi retirõs-nous d'elle le plus loin que nous pourrons. Ce que nous ferons par la cognoiſſance que l'ame aura d'elle & de la nature. Il faut qu'elle ſçache où elle doit aller, d'où elle prend ſon origine, où giſt ſon bien, où ſon mal: ce qu'elle doit deſirer, ce qu'elle doit fuyr : quelle eſt ceſte raiſon qui luy fait cognoiſtre ce qu'elle doit ſuiure, ou ce qu'elle doit reietter, & par le moyen de laquelle la fureur des voluptez eſt vaincuë, & la cruauté de la crainte arreſtee. Il y en a qui penſent auoir vaincu tout cela ſans l'ayde de la Philoſophie : mais quand quelque malheur vient eſſayer ces perſonnes, qui ſont les aſſeurez, il leur eſchappe trop tard de

L'oiſiueté & la faineantiſe ſont les peſtes ordinaires des ames.

Les molleſſes & delices effeminent, & font apprehender la mort.

Le delicieux & l'oiſif n'eſt moins mort, que celuy qu'on traine au tombeau.

La Philoſophie eſt aſſeuree, rempart contre les troubles d'eſprit.

mais

Les ignorãs recognoiſſent trop tard leurs erreurs.

confeſſer la verité. Ces grandes paroles s'eſuanoüiſſent, quād le bourreau leur commande de bailler la main, & quand la mort s'approche d'eux. Tu luy pourrois dire à bon droict. Tu defiois hardiment les maux qui eſtoient loin de toy: voicy la douleur que tu diſois eſtre facile à ſupporter, voicy la mort contre laquelle tu parlois ſi audacieuſement: on oit ſonner les foüets, on void reluire les eſpees:

6. Æneid. *C'eſt maintenant qu'il faut, Ænee, auoir courage,*
Il te faut raſſeurer.

Encores que la mort ait apparence de mal, neantmoins il la faut mettre au rang des choſes indifferentes. Contre les inepties de Zenon.

Mais quand on y penſera continuellement, on deuiendra ferme & aſſeuré: Meſmement ſi tu exerces l'ame, & non point les paroles: ſi tu te prepares à la mort, contre laquelle celuy ne te pourroit exhorter, ny rendre plus courageux, qui par quelque ſubtile matiere te voudroit perſuader, que la mort n'eſt pas mal. Car ie veux, mon bon Lucilius, me rire des folies des Grecs, leſquelles ie n'ay pas bien recherchees, encor que ie les admire. Noſtre Zenon vſe de ceſt argument: Il n'y a aucun mal, qui ſoit accompagné de gloire: mais la mort eſt glorieuſe: il s'enſuit donc que la mort n'eſt pas mal. Cela m'a beaucoup profité, ie ſuis maintenant deliuré de peur. D'ores-en auant ie ne feray difficulté aucune de tendre le col. Ne veux-tu point parler plus ſeuerement, ni faire rire vn homme, qui s'en iroit mourir? Certainement ie ſerois bien empeſché de te dire, qui a eſté plus ſot, ou celuy qui par ceſt argument a penſé du tout eſteindre la peur de la mort, ou celuy qui l'a voulu diſſoudre comme choſe qui le meritaſt. Car luy-meſme a oppoſé vn contraire argument, pris de ce que nous mettons la mort entre les choſes indifferentes, que les Grecs appellent adiafores. Il n'y a choſe, dit-il, indifferente qui ſoit glorieuſe: Mais la mort eſt glorieuſe: La mort donc n'eſt point indifferente. Tu vois bien où tend ceſt argument. La mort n'eſt pas glorieuſe, mais mourir conſtamment eſt glorieux: Et quand il dit que rien qui ſoit indifferent, n'eſt glorieux: ie te l'accorde: mais ie dis toutefois, qu'il n'y a rien de glorieux, que ſur les choſes indifferentes. Or ie dis que les choſes indifferentes ne ſont ni bōnes, ni mauuaiſes: cōme la maladie, la douleur, la pauureté, le bānilſement, la mort. Il n'y a rien de tout cela qui ſoit glorieux de ſoy meſmes: mais il n'y a rien, qui le ſoit ſans cela. Car on louë non pas la pauureté, mais celuy qu'elle n'a peu vaincre, ni luy faire perdre le cœur. On louë non pas le banniſſement, mais celuy qui ne s'eſt pas faſché d'auoir eſté banny. On louë non pas la douleur, mais celuy que la douleur n'a contrainct de rien faire. Pas-vn ne louë la mort, mais celuy à qui la mort a pluſtoſt chaſſé l'ame du corps, que de l'eſtonner. Toutes ces choſes-là ne ſont ni honneſtes, ni glorieuſes d'elles-meſmes: mais ſi la vertu ſe meſle parmy aucunes d'elles, ſi elle les a maniees, elle les rend honorables & pleines de gloire. Car d'elles-meſmes elles ſont comme entre deux, & indifferentes. Il faut ſeulement ſçauoir ſi c'eſt la mauuaiſtié, ou la vertu, qui les a paſſees par ſes mains. D'autant que ceſte mort, qui eſtoit honorable à Caton, fut bien-toſt apres vilaine & honteuſe à Brutus. C'eſt ce Brutus qui eſtant contraint de mourir, ne cherchant qu'à prolonger la mort, ſe retira pour deſcharger ſon ventre: & luy eſtant commandé de reuenir, & de tendre le col: Ainſi Dieu me face viure, dit-il, ie le tendray. Mais quelle folie eſt-ce de fuyr vne choſe, que tu ne peux euiter? Ie le tendray, dit-il: mais ainſi Dieu me face viure. Il s'en fallut bien peu qu'il ne diſt, Voire quand ce ſeroit ſous Antonius meſme. O homme digne qu'on le deuſt abandonner à viure encor ainſi! Or comme i'auois commencé à dire, prenant le cas, que la mort ne ſoit ni bonne, ni mauuaiſe, Caton en a vſé tres-honorablement, &

La mort n'eſt pas glorieuſe de ſoy: la gloire conſiſte à mourir en homme de bien.

&

On priſe nō les accidens, mais ceux qui contre-luttent.

La vertu rend les choſes loüables indifferentes: mais le vice faict le contraire.

Ce qui ſe void en Caton & Brutus.

Brutus fort villainement. Toute choſe, qui n'a point d'honneur d'elle-meſme, en prend quand la vertu ſe ioinct à elle. Nous appellons vne chambre claire, & toutesfois elle eſt fort obſcure la nuict : Le iour luy donne la clarté, & la nuict la luy deſrobe. Tout ainſi les choſes que nous appellons entredeux, & indifferentes: comme ſont les richeſſes, la force, la beauté, les honneurs, les Royaumes, & celles auſſi qui ſont contraires à cela: comme la mort, le banniſſement, les maladies, les douleurs, & telles autres choſes, que nous craignons, ou plus, ou moins, prennent leur nom ou de la mauuaiſtié, ou de la vertu. Vne maſſe de fer de ſoy n'eſt ni chaude ni froide : ſi on la met dans la fournaiſe, elle s'eſchauffe: la remettant dans l'eau, elle ſe refroidit. La mort eſt renduë honorable par ce qui eſt honorable: c'eſt à dire par la vertu, & par l'ame, qui meſpriſe les choſes exterieures. Il y a encor, Lucilius, vne grand' difference entre les choſes, que nous appellons indifferentes. Car la mort n'eſt point indifferente, comme ſeroit bien qui demanderoit ſi tu as les cheueux eſgaux. La mort eſt du nombre des choſes, qui ne ſont point mauuaiſes, mais ont apparence de l'eſtre. On s'aime, on a vne affection naturelle de durer longuement, & de ſe conſeruer: On a horreur de la mort, parce qu'il ſemble qu'elle nous oſte beaucoup de biens, & qu'elle nous retire de ceſte abondance de choſes, que nous auions ſi bien accouſtumees. Il y a encor vne autre choſe, qui nous fait craindre la mort: c'eſt que nous cognoiſſons les choſes de ce monde, & que nous ne ſçauons point quelles ſont celles où il nous faut paſſer, & que nous auons horreur de ce que nous ne cognoiſſons point. D'auantage on craint naturellement les tenebres, & l'obſcurité, dans laquelle nous croyons que la mort nous doit conduire. Par ainſi encor que la mort ſoit indifferente, elle n'eſt pas toutesfois comptee entre les choſes qu'on puiſſe facilement meſpriſer. Il faut endurcir l'ame par vn fort long exercice, afin qu'elle puiſſe ſouffrir ſa veuë, & ſon approchement. Nous deuons meſpriſer la mort plus qu'on n'a point accouſtumé de faire, parce que nous croyons trop de choſes d'elle. Pluſieurs ont employé leurs eſprits à la deſcrier, & la rendre plus eſpouuantable. On a deſcrit vne priſon d'enfer, & vne region couuerte d'vne eternelle nuict, dans laquelle ce grand portier de l'Orque,

La vertu rẽd honorables les choſes qui meſme n'ont point d'honneur d'elles-meſme.

&

Les choſes indifferentes prẽnent leur nom ou du vice ou de la vertu.

Cõment elles different.

pourquoy la mort eſt en horreur.

Miſerable incertitude & perplexité de l'eſprit irreſolu quant à l'eſtat de la vie à venir.

Dedans vn antre obſcur tout plein de ſang figé,
Couché deſſus les os, qu'il a demy mangé,
Nuict & iour ſans ceſſer gueule ouuerte il abbaye,
Et les ames d'enfer de ſes abboys effraye.

6. Æneide.

Mais apres que tu leur auras perſuadé, que ces choſes ne ſont que fables, & qu'il ne reſte rien aux perſonnes mortes, qui leur doiue faire peur, vne autre peur les vient ſaiſir: car ils craignent qu'ils ne ſoient ni aux enfers, ni en aucun autre lieu. Contre toutes les craintes qu'vne perſuaſion a miſes de longue-main dans noſtre fantaſie, pourquoy eſt-ce que ſouffrir conſtamment la mort, ne ſeroit choſe pleine de gloire, & vne des plus belles actions de l'ame? laquelle ne s'adonnera iamais à la vertu ſi elle penſe que la mort ſoit mal: & toutefois elle s'y addonnera, ſi elle penſe qu'elle ſoit indifferente. La nature ne permet point, qu'aucun ſe puiſſe approcher ſans crainte de ce qu'il penſe eſtre mal. Il y viendra laſchement, & le plus tard qu'il pourra. Or il n'y a point de gloire de faire quelque choſe à regret, & à contre-cœur: la vertu ne fait rien par contrainte. D'auantage rien d'honorable ne ſe fait ſi ce n'eſt quand toute l'ame s'y eſt employee, qu'elle s'y eſt toute trouuee, & qu'aucune partie d'elle n'y a eſté contrainte. Mais quand on s'approche de quelque mal, c'eſt ou pour.

Craindre la mort & aimer la vertu, ſont choſes incompatibles.

en euiter vn plus grand, ou pour l'eſperance de quelque bien: pour auquel paruenir nous ſommes bien aiſes d'auoir enduré du mal. Les iugemens de celuy qui fait cela, ſont contraires entr'eux meſmes. Vne raiſon ſe preſente d'vn coſté, qui commande d'acheuer: il s'en preſente vne autre, qui l'en retire, & qui luy conſeille de le fuyr comme choſe pleine de ſoupçon & de danger. C'eſt pourquoy il eſt agité de diuerſes apprehenſions: & ſi cela eſt ainſi, la gloire en eſt perduë. Car la vertu paracheue ſes deſſeins auec vne ame reſoluë, qui eſt bien d'accord en ſoy-meſme. Elle n'a aucune crainte de ce qu'elle fait.

Ne te rends point au mal, marche plus hardiment.

Tu ne pourras pas marcher hardiment, ſi tu crois que cela ſoit mal. Il te faut oſter ceſte opinion de la fantaſie. Car autrement le ſoupçon & la crainte retarderoit l'ardeur que tu as. Il ſera pouſſé ſur ce qu'il faut aſſaillir. Nos Stoïciens veulent faire croire, que l'argument de Zenon eſt vray, & que l'autre qu'on luy oppoſe, eſt faux & trompeur. Mais ie ne reduis point cecy à vne regle de Dialectique, & aux lacs de ce vieil artifice moiſi. Car ie ſuis d'aduis qu'il faut chaſſer au loin ceſte façon d'argumens, par leſquels celuy qui eſt interrogé, cognoiſt bien qu'il eſt trompé: & que lors qu'il eſt contraint de confeſſer, il reſpond vne choſe, & penſe vne autre. Il y faut aller plus ſimplement, pour la verité: & pour la crainte, plus roidement. Tous ces argumens, que ces gens-là deſplient, i'aimerois mieux les ſoudre, & les bien peſer, pour perſuader pluſtoſt quelqu'vn, que pour le tromper. Auec quelles paroles voudriez-vous exhorter celuy, qui mettroit vne armee en campagne, reſoluë de mourir pour le ſalut de leurs femmes & de leurs enfans? Ie te mets deuant les yeux les Fabiens qui chargerent la guerre de toute la Republique ſur leur ſeule maiſon. Ie te monſtre ces Lacedemoniens plantez au milieu du deſtroit des Thermopyles, qui n'auoient eſperance, ni de vaincre, ni de pouuoir retourner en leur maiſon. Ce lieu deuoit eſtre leur tombeau. En quelle façon les dois-tu exhorter d'expoſer leurs corps, & prendre ſur eux le peril de la ruine, qui deuoit tomber ſur toute vne nation, & de mourir pluſtoſt que de quitter la place? Tu dirois volontiers, que ce qui eſt mal n'eſt pas glorieux: La mort eſt glorieuſe: la mort doncques n'eſt point mal. O la belle harangue pleine d'efficace, que voyla! Qui eſt-ce qui apres l'auoir ouye, puiſſe auoir crainte de ſe ietter ſur la pointe des armes ennemies, & de mourir debout? Mais combien courageuſement ce Leonidas parla auec eux! Mes compagnons, dit-il, diſnez comme ſi vous deuiez ſoupper aux enfers. La viande ne leur creut point dans la bouche: elle ne ſe prit pas au goſier, elle ne leur peut eſchapper des mains: ils allerẽt tous ioyeux à ce diſner & à ce ſoupper. Que diray-ie de ce capitaine Romain, lequel parlant aux ſoldats, qu'il enuoyoit pour ſe ſaiſir d'vn certain lieu, & auſquels il eſtoit force de paſſer au milieu d'vne grande armee, leur dit ainſi: Il eſt force, mes compagnons, d'aller là, d'où il n'eſt pas beſoin de retourner. Voy comme la vertu eſt ſimple, comme elle commande brauement, Quel homme eſt-ce que nos trompeurs argumens puiſſent rendre plus hardy, & plus courageux? Ils ne font que rompre le courage, lequel il ne faut iamais moins racourcir, ni ietter en ces eſpineuſes, & menuës perplexitez, que lors qu'on entreprend quelque choſe de grand. Ce n'eſt point à trois cens hommes, c'eſt à tout le monde, qu'il faut oſter la crainte de la mort. Comment leur apprens tu qu'il n'y a point de mal en elle? auec quelles paroles leur arraches-tu les opinions, qu'ont euës les ſiecles paſſez, deſquelles on les abbreuue dés leur enfance?

Les ſubtilitez de la Dialectique ont peu d'efficace pour accourager. *Tit. li. decad. 1. li. 2. Plutar. au traité de la malignité d'Herodote.*

Quoy que la vertu ſoit ſimple, elle eſt neantmoins accompagnee d'authorité.

quel ſecours leur trouues-tu? que dis-tu pour releuer la foibleſſe des hommes? quel propos leur tiens-tu, par leſquels ils ſoient enflammez de ſe ietter la teſte la premiere dans les dangers? auec quelles harangues veux-tu deſtourner la crainte, que tout le monde a, & auec quelles forces d'eſprit veux-tu faire perdre ceſte ferme perſuaſion, que tout le genre humain a conçeuë, contraire à la tienne? Tu m'attires des paroles trompeuſes, tu me veux prendre, & lier auec quelques petits argumens. C'eſt auec des grands traicts qu'il faut aſſaillir les grands monſtres. Ce fut en vain qu'on aſſaillit auec des fleches & des fondes vn cruel ſerpent en Afrique, qui eſtoit plus eſpouuantable aux legions Romaines, que la guerre qu'ils faiſoient. Le ſerpent Python meſme ne pouuoit eſtre bleſſé. Mais ceſtuy-cy, qui par ſa grandeur ſans meſure, & par l'epaiſſeur d'vn corps dur & maſſif, reiettoit le fer, & tout ce que les mains des hommes pouuoient darder contre luy, fut en fin aſſommé auec de grands quartiers de rochers. Et tu iettes des traicts ſi petits contre la mort? C'eſt auec la pointe d'vne aleſne que tu attends vn lyon. Ce que tu dis eſt bien aigu, auſſi n'eſt il rien plus aigu que la pointe d'vn eſpi. La trop grande ſubtilité rend quelques choſes inutiles & ſans efficace.

Plin. li. 8. ch. 14.

EPISTRE LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté. Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſubiect au vin.

TV me commandes de te rendre compte de ce que ie fais tous les iours & tous les momens du iour. Tu as fort bonne opinion de moy, ſi tu penſes qu'il n'y ait rien que ie te doiue cacher. Certainement il faut viure comme ſi nous viuions à la veuë de tout le monde. Il faut que nos penſees ſoient telles comme ſi quelqu'vn pouuoit percer iuſqu'au fonds de noſtre poictrine. Il le peut faire auſſi. Car que ſert-il que rien ſoit ſecret aux hommes? Il n'y a rien de clos & couuert à Dieu. Il eſt logé dans nos ames, il ſe trouue au milieu de nos penſees: Il s'y trouue, dis-ie, comme s'il s'en pouuoit retirer quelquesfois. Ie feray donc ce que tu commandes. Ie t'eſcriray volõtiers tout ce que ie fais, & par quel ordre ie le fais: ie vay cõtrooller ma vie dés ceſte heure (& ce qui me ſera le plus profitable) ie feray la recognoiſſance de ma iournee. Ce qui nous rend plus meſchans, c'eſt que pas-vn ne iette les yeux ſur ſa façon de viure. Nous penſons, & encores peu ſouuent, ce que nous deuons faire: mais nous ne penſons iamais à ce que nous auons fait. Et toutesfois le conſeil de ce que nous deuons faire à l'aduenir, ſe doit prendre des choſes paſſees. Ce iourd'huy a eſté tout entier à moy. Pas-vn ne m'en a rien deſrobé: Il a eſté tout departy ou ſur le matelas, ou ſur la lecture. I'en ay fort peu employé à l'exercice du corps. Ie rends graces de cela à ma vieilleſſe: car il ne me couſte guere de l'acheuer: pour ſi peu que ie me pourmene ie ſuis las. C'eſt la fin de l'exercice, pour le regard meſmes des plus robuſtes. Tu voudras ſçauoir qui ſont les maiſtres de mon exercice. Or i'en ay aſſez d'vn. C'eſt Earinus ce ieune enfant, qui ſe fait biẽ aimer comme tu ſçais. Mais ie le changeray: i'en cherche deſia encor vn plus tendre. Il me dit que luy & moy ſommes en meſme criſes, parce que les dents nous

Il faut tellement regler nos actions & nos penſees, comme ayans & les hommes & Dieu meſme teſmoins d'icelles.

Ce qui nous perd, c'eſt que nous ne penſõs qu'à l'aduenir, nõ point au paſſé.

Facecieuſe conference de la vieilleſſe auec l'enfance.

tombent à tous deux. Mais à grande peine le puis-ie deſia ſuiure quand il court,& deuant qu'il ſoit peu de iours,ie ne le pourrois faire. Voy cõbien peu me ſert mon exercice continuel. Deux perſonnes qui ſuiuent diuers chemins, s'eſloignent bien toſt l'vn de l'autre : En meſme temps il monte & ie deſcens. Mais tu ſçais combien l'vn ſe fait plus viſtement que l'autre. Encor ay-ie menty:car mõ aage ne deſcend deſia plus:il tombe du tout. Demandes-tu ce qui eſt aduenu auiourd'huy ſur noſtre combat?choſe qui n'aduient guere ſouuent à deux coureurs. Nous auons atteint auſſi toſt l'vn que l'autre en la ligne du milieu & au bout de noſtre courſe. Apres ceſte laſſeté pluſtoſt qu'exercice, ie me mis dans l'eau froide. Pour moy ie l'appelle eau peu chaude.Ie qui aimois tant à me baigner dans l'eau froide, qui me iettois le premier iour de Ianuier dans les canaux pleins d'eau:Et qui, comme i'auois accouſtumé ce iour-là de cõmencer l'annee en liſant,en eſcriuant, & en dictãt quelque choſe,me iettois auſſi ce iour-là dans l'eau vierge:Ay premierement tranſporté mon pauillon & ma tente ſur le Tibre,& puis apres dans ceſte cuue,à laquelle,lors que ie me trouue plus fort & robuſte,& que ie veux tout faire rondemẽt & ſans façon,le Soleil donne ſa tẽperature:Et peu s'en faut que cela ne vaille vn bain. Apres vient le pain ſec, & vn diſner ſans table : apres lequel il ne faut point lauer les mains.Ie dors fort peu,tu ſçais ma couſtume:mon ſommeil eſt fort court, ie ne fais qu'entreueiller.Ie me contente d'auoir perdu le veiller.Quelquefois ie cognois bien que i'ay dormy,quelquefois il me le ſemble. Il s'eſleue vn grand bruit dans le Cirque:mes oreilles ſont frappees d'vne grande & ſoudaine voix:& toutesfois elle ne me fait point perdre le diſcours que ie faiſois en ma penſee : voire ne le peut interrompre. I'endure fort patiemment le bruit : les voix de pluſieurs perſonnes meſlees & confuſes enſemble , ne m'importunent point d'auantage que les flots de la mer,ou les vents qui battent dans vne foreſt,ou toutes autres choſes bruyantes qui ne rendent aucune certaine voix qu'on puiſſe entendre. Qu'eſt-ce donc ? Ie te diray à quoy ie penſois : Il me reſte le diſcours que ie penſois hier , à quoy ſongeoient ces ſages hommes qui ont voulu aſſeurer des choſes fort grandes , par des preuues fort legeres & douteuſes : leſquelles encor qu'elles fuſſent vrayes , reſſembloient neantmoins à vn menſonge. Zenon, homme de grand ſçauoir , autheur de ceſte ſaincte & vertueuſe ſecte,nous veut faire auoir en horreur l'yurongnerie. Oy donc,ie te prie,comme il conclud qu'vn homme de bien ne ſera iamais yurongne. Pas-vn ne voudroit fier vn propos ſecret à vn yurongne : mais on fie vn ſecret à vn homme de bien : il s'enſuit donc qu'vn homme de bien ne ſera iamais yurongne. Aduiſe maintenant comme on pourra moquer de luy par vn argument ſemblable. Car il ſuffit d'entre pluſieurs , n'en mettre en auant qu'vn ſeul. Pas-vn ne voudroit fier ſon ſecret à vn homme qui dort : mais nous le fions à vn homme de bien : il s'enſuit donc qu'vn homme de bien ne dort point. Poſidonius deffend la cauſe de noſtre Zenon par le ſeul moyen que voicy. Mais encor, comme ie penſe , ſe peut-elle mal deffendre par ce moyen là. Car il dit qu'on prend vn yurongne en deux façons:L'vne quand vn homme eſt ſi chargé de vin , qu'il eſt hors du ſens ? Et l'autre quand vn homme a couſtume de s'enyurer , & qu'il eſt ſubiect à ce vice. C'eſt de ceſtuy-là qui eſt ſubiect à s'enyurer , que Zenon veut parler , & non point de celuy qui eſt yure:Et que c'eſt ceſtuy-là à qui pas-vn ne voudroit fier vn ſecret . que le vin luy pourroit faire deſcouurir. Mais cela eſt faux. Parce que ce premier argument s'entend de celuy qui eſt deſia yure , & non point de celuy qui le doit eſtre.Car tu me confeſſeras bien qu'il y a difference entre vn yurongne, & vn qui eſt yure.Il ſe peut faire que c'eſt la premiere fois qu'il aura eſté yure,

Exacte & particuliere deſcription de la vie reſſerree de Seneque ſur ſes vieux ans.

Contre l'argument des Stoïques pour deffendre l'yurõgnerie.

Yurongne conſidere en deux façons ſelon Poſidonius.

Difference entre yurõgne & yure.

& qu'il n'eſt pas ſubiet à ce vice: & qu'vn yurongne peut ſouuent n'eſtre pas yure. Par ainſi i'entens ſeulement ce qu'on a accouſtumé de ſignifier par ce mot: puis meſmement qu'il eſt dit par vn homme qui fait profeſſion d'eſtre diligent à bien examiner les paroles. D'auantage ſi Zenon l'a ainſi entendu, il a voulu pareillemẽt que nous l'entendiſſions comme luy: & par l'ambiguité de ce mot, il a donné lieu à ceſte tromperie. Ce qu'il ne faut iamais faire quand on cherche la verité. Certainemẽt encor qu'il l'entẽdiſt de ceſte façon, ſi eſt-ce que la conſequence en eſt fauſſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui s'enyure ſouuent. Penſe ie te prie à combien de gendarmes, qui n'eſtoient pas touſiours ſobres, le chef de l'armee, ou le mareſchal de camp, ou le capitaine ont donné des charges qui meritoient bien d'eſtre tenuës ſecretes. On ſe fia bien de la coniuration faicte ſur la mort de Caius Ceſar (ie dis de ce Ceſar qui apres auoir deſfait Pompee, mit la choſe publique ſoubs ſon obeiſſance) à Tullius Cimber & à C. Caſſius. Caſſius toute ſa vie n'auoit beu qu'eau. Tullius Cimber eſtoit par trop addonné au vin: homme ſale & mal net, qui parlant de ſon yurongnerie luy meſme, Comment pourrois-ie (dit-il) ſupporter perſonne de ce monde, puis que ie ne puis ſupporter mon vin? Que chacun donc maintenant nomme ceux qu'il penſe à qui l'on puiſſe mal fier le vin, & bien fier vn ſecret. Toutesfois afin que ie n'oublie point, ie veux reciter vn exemple qui m'eſt venu en memoire. Car il faut enrichir noſtre vie de beaux exemples: Il ne faut point auſſi touſiours auoir recours à ceux des anciens. Lucilius Piſo Preuoſt de la ville de Rome, depuis qu'il fut vne fois addonné à l'yurongnerie, paſſoit la plus grande partie de la nuict en feſtins, & dormoit le plus ſouuent iuſqu'à midy. C'eſtoit ſon heure de matin. Toutesfois il s'aquita fort ſoigneuſement de ſa charge, par laquelle la garde de la ville luy eſtoit commiſe. Le diuin Auguſte luy auoit donné auſſi des commandemens fort ſecrets, quand il luy donna le gouuernement de la Thrace, laquelle il reduiſit entierement à ſon obeiſſance. Et Tiberius s'en allant en la campagne de Rome, & laiſſant dans la ville pluſieurs affaires qui le tenoient en beaucoup de crainte & de ſoupçon, parce comme ie penſe, qu'il s'eſtoit bien trouué de l'yurongnerie de Piſo, fiſt Preuoſt de Rome Coſſus, homme certainement ſage & moderé, mais tellement trempé & noyé dans le vin, que quelquefois dans le Senat meſme (où il eſtoit venu ne faiſant que partir d'vn feſtin) il ſe trouuoit ſurpris d'vn ſi eſtrange ſommeil, qu'on ne le pouuoit aucunement reſueiller, & qu'on eſtoit contrainct de l'emporter tout endormy en ſa maiſon. Toutesfois Tiberius luy eſcriuit pluſieurs choſes de ſa propre main, qu'il iugeoit ne pouuoir eſtre fiees meſmes à pas-vn de ſes ſeruiteurs: Mais il n'eſchappa iamais à Coſſus aucun ſecret public ou priué. Mettons doncques ces declamations à part: que l'eſprit d'vn homme attaché à l'yurongnerie n'a pas de puiſſance ſur ſoy: & que tout ainſi que le vin nouueau eſclate la vaiſſelle, & que la chaleur iette par la bouche ce qui eſt au fonds: pareillement que quand le vin bout dedans l'homme, tout ce qui eſt caché au plus profond, eſt pouſſé dehors, & deſcouuert deuant tout le monde. Et tout ainſi que ceux qui s'en ſont trop chargez, ne peuuent retenir la viande que le vin fait regorger: auſſi ne peuuent-ils retenir les ſecrets. Ils deſgorgẽt les leurs propres, & ceux d'autruy. Mais encor qu'on ait accouſtumé de faire l'vn, on a auſſi accouſtumé de faire l'autre, & prendre conſeil des affaires de fort grande importance auec ceux que nous ſçauons prendre plaiſir à boire. Il eſt donc faux ce qu'on allegue pour defenſe, qu'on ne fie point vn ſecret à celuy qui a accouſtumé de s'enyurer. O combien vaudroit mieux accuſer ouuertement l'yurongnerie, & deſcouurir tous ſes vices: leſquels vn homme mediocrement, ie ne dis point par-

L'yurongne peut bien aucunefois celer vn ſecret.

Exemples rares d'yurongnes diſcrets & aduiſez. Lucilius Piſo. & Coſſus.

Aduis de Seneque tou-

chant l'yurongnerie.

faictement ſage pourra euiter, s'il ſe contente d'eſteindre ſa ſoif, & qui encor, s'il ſe faut quelquefois reſiouïr ſe trouuant en quelque banquet eſtranger, peut au moins reſiſter à l'enyurement pour ſi long que ſoit le feſtin. Car nous verrons apres ſi le vin peut troubler la cerueſle d'vn homme ſage, & s'il fait choſe que les yurongnes ont accouſtumé de faire. Cependant ſi tu veux ſouſtenir qu'vn homme de bien ne ſe doiue point enyurer, pourquoy vſes-tu d'argumens? Dy ſeulement combien il eſt vilain & deshonneſte de mettre plus dans l'eſtomach qu'il n'en peut contenir, & ne cognoiſtre point ſa meſure, & combien de choſes commettent les yurongnes, qui les font rougir de honte apres que le vin eſt paſſé. Dy que l'enyurement n'eſt autre choſe qu'vne fureur volontaire. Si la contenance d'vn yurongne duroit pluſieurs iours, pourrois-tu faire doute que ce ne fuſt vne vraye fureur? Et maintenant meſmes elle n'eſt pas moindre, mais elle eſt plus courte. Raconte l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui tua en diſnant Clytus, le plus grand amy qu'il euſt, & celuy auquel il ſe fioit le plus: puis ayant cogneu la cruauté qu'il auoit faite, ſouhaitta de mourir. Certainement il deuoit l'auoir fait. Il n'y a vice que l'enyurement n'eſchauffe & ne deſcouure. Il chaſſe loin la honte, par laquelle toutes meſchantes entrepriſes ſont empeſchees. Car la plus grande partie des hommes ſe retient de faire aucune choſe defenduë, plus par honte, que par bonne volonté. Apres qu'vne trop grande force de vin a ſaiſi le cerueau, tout ce qui eſtoit de mal caché, ſe deſcouure. L'yureſſe n'engendre point les vices, mais elle les pouſſe au dehors. C'eſt alors que l'homme addonné à la paillardiſe, ne peut pas attendre d'eſtre dans ſa chambre, mais laſche incontinent la bride à ſes deshonneſtes deſirs. C'eſt lors qu'vne perſonne impudique deſcouure & publie ſon mal, & qu'vn homme outrageux ne peut retenir ſa main ni ſa langue. La ſuperbe croiſt à l'inſolent, la cruauté au furieux, la malice à l'enuieux, toute ſorte de vice ſe deſcouure lors & ſe manifeſte. D'auantage l'homme ne ſe cognoiſt pas luy-meſme: ſes paroles ſont douteuſes & mal prononcees, les yeux inconſtans, les pieds chancelans, la teſte troublee & vertigineuſe. Il luy ſemble que les parois tremblent, comme ſi quelque tourbillon eſmouuoit la maiſon. Il ſent vn trauail & vne douleur dans l'eſtomach pendant que le vin bout & qu'il eſtire les boyaux. Et toutesfois le vin eſt encor tolerable quand il eſt en ſa force: Mais quand il eſt corrompu par le ſommeil, & que ce qui n'eſtoit qu'yureſſe deuient vomiſſement, que penſes-tu que ſoit cela? Repreſente-toy quelles ruines & desfaites a cauſé vne yurongnerie publique. C'eſt elle qui a fait tomber des nations tres-vaillantes & belliqueuſes au pouuoir de leurs ennemis. C'eſt elle qui a ouuert les murailles des villes qui auoient eſté par longues annees courageuſemẽt defenduës. C'eſt elle qui a reduit en l'obeiſſance des eſtrangers, aucuns peuples opiniaſtres, qui auoient longuement refuſé de porter le ioug. C'eſt elle qui a dompté par le vin, des armees inuincibles. Ceſt Alexandre duquel nous parlions maintenant, apres tant de longs chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, durant leſquels il auoit vaincu & ſurmonté la difficulté des mauuaiſes ſaiſons de l'annee, & des lieux où il eſtoit paſſé, tant de riuieres tombans de ſources incogneuës, tant de mers qui l'auoient laiſſé paſſer franc de tous dangers, l'intemperance de boire, & ceſte fatale coupe d'Hercules, l'enſeuelit. Quelle gloire eſt-ce à vn homme d'eſtre capable de tant de vin? Quand tu auras emporté la palme deſſus tous: quand les vns deſia endormis & couchez par terre, & les autres rendans leur gorge de trop ſaualler, ne pourront plus boire à l'enuy auec toy: quand tu ſeras ſeul de tout le feſtin, qui demeureras debout: quand tu les auras tous vaincus par ceſte vertu magnifique, & que pas-vn n'aura peu contenir tant de vin que toy,

L'yurõgnerie eſt aſſez vilaine & deshonneſte d'elle meſme, ſans autre preuue.

C'eſt vne courte fureur.

Exemple en Alexandre.

Elle engendre les maux. &

L'yureſſe les pouſſe au dehors.

Pourtraict de l'homme yure.

Malheurs enſuiuis de l'yurongnerie publique.

Exemples particulieres en Alexandre. &

encor ſeras-tu vaincu par le tonneau. Marc Antoine homme de grand cœur, & de fort bel eſprit, par quelle autre choſe fut-il perdu, & cõment s'accouſtuma-il aux mœurs eſtrangeres, & aux vices qui n'eſtoient pas Romains, que par l'yurongnerie, & par l'amour de Cleopatra, qui ne fut pas moindre que le vin? C'eſt le vin qui le rendit ennemi de la Republique, & qui le garda de pouuoir eſtre pareil à ſes ennemis. C'eſt ce qui le fit cruel, quand cependant qu'il ſoupoit on luy apportoit les teſtes des principaux citoyens de la ville: quand au milieu des viandes ſuperbement appreſtees, & des deſpenſes & prodigalitez royalles, il recognoiſſoit les mains & le viſage de ceux qu'il auoit proſcripts & condamnez à mort: & quand s'eſtant ſaoulé de vin, il eſtoit encor alteré du ſang. Ce qu'il faiſoit eſtant yure, euſt eſté meſme inſupportable s'il l'euſt fait eſtant ſobre: Mais de combien plus eſtoit-ce choſe inſupportable, quand il le faiſoit durant ſon enyurement? La cruauté ſuit preſque touſiours l'yurongnerie. Car la ſanté de l'ame en eſt abrutie & violee. Comme les longues maladies rendent les yeux foibles & ſubiects à s'offenſer au moindre rayon du ſoleil: pareillement l'yurongnerie continuelle fait deuenir l'entendement furieux & ſauuage. Car quand ils ſont ſi ſouuent hors du ſens, les vices qui ſont engendrez par le vin, & qui ſe ſont endurcis par vne fureur accouſtumee, retiennent apres leur force ſans le vin. Dy donc pourquoy c'eſt que le ſage ne ſe doit point enyurer. Remonſtre ſeulement la vilanie & la cruauté de ceſte choſe par effects, comme il te ſera plus facile, & non point par paroles: monſtre par preuue que ce qu'on appelle volupté, ſi elle paſſe meſure, n'eſt que peine & tourment. Car ſi tu veux prouuer par argumens, que le ſage ſe peut enyurer en beuuant beaucoup de vin, & qu'il retient neantmoins ſa raiſon entiere encor qu'il ſoit enyuré: tu pourrois conclure auſſi que le ſage qui boira du poiſon, ne mourra pas: qui prendra du ius du pauot, ne dormira point: & qui aura mangé de l'elebore, ne pourra arracher la pituite des inteſtins, & la faire ſortir dehors. Mais ſi les pieds chancellent, & la langue n'eſt point aſſeuree, pourquoy l'eſtimeras-tu ſobre d'vne partie du corps, & yure de l'autre?

M. Antoine.

Elle eſt ordinairemẽt accõpagnee de cruauté, &

Rends à la longue l'entendement furieux.

EPISTRE LXXXIIII.

Que ceux qui s'addonnent à l'eſtude, doiuent lire, & apres eſcrire: par la comparaiſon des mouches à miel qui vont amaſſer le ſuc des fleurs, & apres le rangent en rayons.

IE cognois que ces petits voyages, qui chaſſent loin ma pareſſe, ſont profitables à ma ſanté, & à mes eſtudes auſſi. Tu vois pourquoy ils aident à ma ſanté, puis que l'amour que ie porte aux lettres me rend pareſſeux, & me fait perdre le ſoin que ie deurois auoir de ma perſonne: ie ſuis contraint de faire mes exercices par le moyen & l'aide d'autruy. Ie te diray comme ils profitent auſſi à mes eſtudes. I'ay quitté la lecture, combien que ie penſe qu'elle fuſt neceſſaire: Premierement afin que ie ne me contente point de moy ſeul: en ſecond lieu, afin que quand i'auray entendu ce que les autres auront recherché, ie face iugement de ce qui a eſté inuenté, & que ie penſe moy-meſme d'inuenter. La lecture nourrit l'eſprit: & quand il eſt ennuyé de l'eſtude, elle le recree, non toutesfois ſans quelque eſtude. Nous ne deuons

Les prou menoirs ſont vtiles à la ſanté, & non moins à l'eſtude que la lecture & l'eſcriture.

Lesquelles il faut entremesler & temperer l'vne par l'autre à guise des abeilles.

pas touſiours eſcrire, nous ne deuons pas auſſi touſiours lire. L'vne de ces deux choſes, i'entens l'eſcrire, nous ennuyera & affoiblira nos forces: Et l'autre nous reſiouira & nous recréera. Il faut parfois changer, il faut temperer l'vn auec l'autre, afin que ce que nous auons ramaſſé par la lecture, la plume apres le remettre enſemble. Nous deuons, comme l'on dit, imiter les abeilles qui volent çà & là, & cueillent les fleurs qui ſont bonnes à faire le miel, puis apres departent tout ce qu'elles ont porté, & le rangent en rayons, & comme dit noſtre Virgile,

4. *Georgic.*

Elles ſerrent le miel,
Et rangent en leur cane vn doux Nectar du Ciel.

De ſquelles il prend ſubiect de diſcourir de la confection du miel.

On ne ſçait pas bien encore, ſi elles ſuccent ceſte liqueur des fleurs qui ſoit dés incontinent miel, ou ſi par quelque meſlãge, & par la vertu & proprieté de leur haleine elles conuertiſſent en ceſte ſaueur ce qu'elles amaſſent. Car quelques-vns veulent dire qu'elles n'ont point la ſcience de ſçauoir faire le miel, mais ſeulement de l'amaſſer. On dit qu'aux Indes il ſe trouue du miel dans les fueilles de quelques roſeaux, que la roſee du Ciel de ce pays-là, ou l'humeur douce & graſſe de la canne produit. Il y a vne meſme vertu en nos herbes, mais qui n'eſt pas ſi remarquable & facile à cognoiſtre, laquelle eſt pourſuiuie & ſuccee par ce petit animal, nay propremẽt à cela. Quelques-vns penſent que ce qu'elles ont cueilli des plus tendres parties des herbes, qui ſont en verdeur, ou en fleurs, ſe confit, & conuertit en ceſte qualité de miel, nõ ſans quelque leuain (ſi ie dois parler ainſi) par la force duquel ces choſes

Mouẽ d'appliquer à noſtre vſage ce que les autres ont dit.

diuerſes ſe prẽnent, & caillent enſemble. Mais afin que ie ne ſorte point du propos que ie traitte, nous deuons imiter les abeilles, & ſeparer tout ce que nous auons appris des diuerſes leçõs: pour autãt que ce qui eſt ſeparé, & mis à part ſe garde mieux & puis apres auec le trauail, & la force de noſtre eſprit, meſler enſemble toutes ces choſes cueillies de diuers endroits, & les reduire en vn ſeul gouſt: afin qu'ẽcor qu'on s'apperceuſt d'où elles auoient eſté priſes, ce neantmoins elles ſemblent eſtre autres, que du lieu où elles ont eſté cueillies: comme nous voyons que nature fait en

Belles comparaiſons à ce propos tirees des viandes que nous mangeons.

noſtre corps ſans noſtre aide. Les viandes que nous mangeons, tandis qu'elles demeurent en leur qualité, & qu'elles nagent encor entieres ſur l'eſtomach, ce n'eſt que charge & peſãteur: Mais apres qu'elles ne ſont plus ce qu'elles eſtoient, & qu'elles ſe ſont changees, alors elles ſe conuertiſſent en forces, & en ſang. Eſſayons d'en faire autant des choſes dont nos eſprits ſe nourriſſent, & ne permettõs point que ce que nous auons ramaſſé demeure entier, afin qu'on ne le prenne point comme choſe eſtrangere: il le nous faut digerer, autrement il n'entreroit que dans la memoire, & non point dans l'entendement. Entendons-nous fidelement auec ſes choſes, & faiſons qu'elles ſoient comme du tout noſtres: que de pluſieurs, il en ſoit fait vne ſeule. Et comme il ſe compoſe vn compte vniuerſel de pluſieurs nombres particuliers, comprenans diuerſes petites ſommes differentes, il faut que noſtre eſprit face le ſemblable. Il doit tenir caché tout ce dequoy il s'eſt aidé & ſerui, & ne doit monſtrer & deſcouurir que ce qu'il en a compoſé. Mais ſi l'on recognoiſt en toy la reſſemblance de quelqu'vn, qui ſera par admiration entré plus profondement dans ton ame, ie veux que tu luy reſſembles comme vn fils reſſemble à ſon pere, & non point comme vne image. L'image eſt vne choſe morte. Et quoy? on ne pourra donc point cognoiſtre celuy duquel tu imites l'oraiſon? duquel l'argument? duquel les ſentences? Ie penſe qu'on ne pourroit quelquefois le cognoiſtre, meſmement quand on imite quelque grand homme. Car il n'a pas imprimé ſon image ſur

D'vn compte qu'il ſe fait de pluſieurs ſommes.

De la reſemblance du fils au pere.

toutes les choſes, dont il a tiré les exemples d'vn chacun, pour faire ſembler que ce ne fuſt qu'vn ſeul ouurage. Ne vois-tu pas de combien de voix eſt compoſé vn chœur de Muſiciens? Si eſt-ce qu'il n'en ſort de toutes qu'vn chant. L'vne eſt deliee, & l'autre groſſe, & l'autre moyenne: Celles des hommes ſont meſlees auec celles des femmes: On y adiouſte encor des fluſtes: les voix d'vn chacun ſont incogneuës, & toutes ſont entenduës. Ie parle de ce chœur dont les anciens Philoſophes ont eu cognoiſſance. Car il y a plus de Chantres auiourd'huy en nos banquets, qu'il n'y auoit au temps paſſé de ſpectateurs aux theatres. Apres que le rang des chantres a remply toutes les allees, & que les caues du theatre ſont ceintes & enuironnees de trompettes & clairons, & que toutes ſortes de fluſtes & d'inſtrumens de muſique ſonnent dans les galeries hautes, il ſe fait vn concert de ſons diſſemblables. Ie veux que noſtre ame ſoit ſemblable à cela: qu'elle ſoit ornee de pluſieurs ſciences & enſeignemens, & d'exemples de pluſieurs ſiecles, qui ſoient rapportez à vn ſeul aage. Mais comment (diras-tu) ſe pourra faire cela? Si nous auons touſiours l'eſprit bandé, ſi nous ne faiſons rien que la raiſon ne le conſeille. Si tu la veux eſcouter, elle te dira: Laiſſe ces choſes, apres leſquelles il n'y a que trop long temps que le monde court. Laiſſe les richeſſes, qui ne ſeruent que de malheur ou de charge à ceux qui les poſſedent: laiſſe les voluptez & du corps & de l'eſprit, qui nous effeminent & rendent laſches. Laiſſe l'ambition, ce n'eſt qu'orgueil, que vanité, que vent. Elle ne prend iamais fin: elle eſt auſſi faſchee de voir quelqu'vn, qui luy mette le pied deuant, comme d'eſtre ſuyuie par quelqu'autre. Elle eſt tourmentee de l'enuie en deux façons. Tu peux bien cognoiſtre combien eſt miſerable celuy à qui l'on porte enuie, s'il en porte aux autres. Vois-tu bien les palais de ces grands Seigneurs? leurs portes où ceux qui leur vont donner le bon iour, prennent des querelles pour eſtre des premiers? Il faut ſouffrir beaucoup d'indignitez, pour y pouuoir entrer: encor de plus grandes, quand tu ſeras dedans. Ne t'arreſte point deuant les degrez de ces grands Princes, ni deuant ces porches eſleuez ſur vn haut eſcalier. Tu ſeras contraint de demeurer debout en vn lieu, qui pend en precipice gliſſant & dangereux à tomber. Retire-toy pluſtoſt deçà du coſté de la ſageſſe, & cherche les biens qui ſont les plus grands, & pleins de tranquillité. Voy tout ce qui ſemble eſtre le plus eminent & plus eſleué ſur les choſes humaines, encor qu'il ſoit fort petit, & qu'il ſe puiſſe comparer aux choſes les plus viles & baſſes, ſi eſt-ce qu'on n'y peut aller, que par des ſentiers difficiles & mal-aiſez. Le chemin par lequel on va au faiſte des dignitez, eſt aſpre & raboteux. Mais s'il te venoit fantaſie de monter à ce ſommet de ſageſſe, à laquelle la fortune s'eſt ſoubmiſe: tu verras toutes ces choſes qu'on eſtime eſtre les plus hautes, ſe tenir au deſſous de toy. Et toutesfois tu paruiendras aux lieux les plus hauts par vn chemin fort plain.

D'vn chœur de Muſiciens.

Application des ſuſdictes cõparaiſons. Conſeil de la Raiſon, ſalutaire contre les vanitez de ce monde.

EPISTRE LXXXV.

Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoïciens prouuoient que la ſeule Vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et refute les opinions de ceux qui ſouſtenoient le contraire.

La ſeule vertu ſuffit pour rendre la vie de l'homme bien heureuſe.

Ce qu'il preuue par vn amas de raiſons prinſes en l'eſchole Stoïque.

Premiere raiſon.

Obiection des Peripateticiens.

I'Auois voulu eſpargner ta peine, paſſant par deſſus tout ce qui eſtoit plus difficile: & m'eſtois contenté de te faire ſentir ſeulement le gouſt de ce que nos Philoſophes diſent, pour prouuer que la vertu toute ſeule ſuffit, pour rendre la vie de l'hõme bien heureuſe. Tu veux que ie ramaſſe tous nos argumens, & tous ceux qui ont iamais eſté excogitez, pour ce que nous enſeignons. Mais ſi ie le voulois entreprendre, il faudroit que ie fiſſe vn liure entier, & non point vne Epiſtre. I'ay touſiours proteſté, que ie ne prens point de plaiſir à ceſte ſorte d'argumens. I'ay honte de venir au combat, qui s'entrepréd pour la deffenſe des Dieux & des hommes, n'ayant pour toutes armes, qu'vne aleſne en main. Celuy qui eſt ſage, eſt temperant: Celuy qui eſt temperant, eſt conſtant: Celuy qui eſt conſtant, ne ſe trouble iamais: Celuy qui ne ſe ſe trouble iamais, vit ſans triſteſſe: Celuy qui vit ſans triſteſſe eſt heureux: Il s'enſuit donc que l'homme ſage eſt heureux, & que la ſageſſe ſuffit à la vie heureuſe. A ceſte concluſion quelques-vns d'entre les Peripateticiens reſpondent ainſi, qu'en parlant de celuy qui ne ſe trouble iamais, & du conſtant, & de celuy qui vit ſans triſteſſe, ils entendent que c'eſt de celuy qui ſe trouble peu ſouuent, & fort peu, mais non point de celuy qui ne ſe trouble iamais. Pareillement ils entendent que celuy qui vit ſans triſteſſe, ſoit celuy qui n'eſt point ſubiect à triſteſſe, & qui n'eſt guere ſouuent triſte & peu ſubiect à ce vice. Car nature ne permet point que l'ame d'aucun ſoit du tout exempte de triſteſſe: que le ſage ne la ſente quelquefois, iaçoit qu'il ne ſe voye point vaincu par la douleur & par la triſteſſe, & autres choſes ſemblables, qui conuiennent à leur ſecte. Ils ne leur oſtent pas du tout la paſſion, ils la temperent ſeulement. Mais combien peu eſtimons-nous le ſage, s'il n'eſt qu'vn peu plus conſtant que les plus imbecilles, vn peu plus ioyeux que les plus triſtes, vn peu plus moderé que les plus diſſolus, & vn peu plus grand que les plus petits? Quoy? Ladas voudroit-il admirer ſa legereté en ſe comparant à vn boiteux, ou à vn qui a la iambe froiſſée?

Reſponſe des Stoïciés.

7. Æneide.

Elle ſemble voller deſſus les hautes creſtes
Des moiſſons par les champs, ſans rompre les areſtes.
Elle chemine à ſec ſur les eaux de la mer,
Sans ſes deux pieds legers dedans les flots tremper.

Replique des Peripateticiens.

C'eſt vne legereté loüee par elle meſme, ſans eſtre priſee par la comparaiſon des plus peſans & tardifs. Et quoy, voudrois-tu dire, qu'vn homme fuſt ſain, quand il n'a qu'vn peu de fieure? ce n'eſt pas ſanté que de n'auoir qu'vne petite maladie. Et quand, dit-il, nous appellons ſages ceux qui n'ont point l'ame troublee, c'eſt comme nous appellons les grenades apyrines, c'eſt à dire ſans aigreur, non point parce qu'elles n'ayent aucune aigreur, mais parce qu'elles en ſont fort peu. Cela

toutesfois eſt faux. Car ie ne veux point penſer qu'en l'hõme ſage il y doiue auoir aucune diminution de mal, mais qu'il n'y en doit point auoir du tout. Car s'il y en a quelque peu, il croiſtra, & luy donnera empeſchement. Comme vn grand rheume & vne parfaicte cataracte fait du tout perdre la veuë, auſſi vn petit rheume la trouble. Si tu accordes, que le ſage ſoit ſubiect aux paſſions, la raiſon ne les pourroit pas dompter. Elle ſeroit emportee par elles comme par vn torrent: veu principalement que tu luy laiſſes non pas vne ſeule, mais toutes ſortes de paſſiõs & mouuemens, contre leſquels il faut qu'elle combatte. Vne trouppe entiere, encor qu'elle ne ſoit que de perſonnes moyennes, a plus de force que la violence d'vn ſeul homme grand. Il a bien quelque cõuoitiſe des richeſſes, mais elle eſt petite: Il a de l'ambition, mais elle n'eſt pas violente: Il a vne grande cholere, mais facile à s'appaiſer: Il eſt ſubiect à inconſtance, mais elle n'eſt pas trop legere & volage: Il eſt addonné aux femmes, mais non pas follement. I'eſtimerois plus heureux celuy qui ſeroit ſubiect à vn grand vice tout ſeul, que celuy qui le ſeroit à tous, encor qu'ils fuſſent plus legers. D'auantage, il ne faut point conſiderer ſi le vice eſt grand, car quel qu'il ſoit il ne peut obeyr, il ne reçoit point de conſeil. Tout ainſi qu'il n'y a beſte aucune capable de raiſon, ſoit elle ſauuage ou domeſtique & traictable, parce que de leur nature elles ſont ſourdes à ceux qui les veulent perſuader: Pareillement les paſſions, pour ſi petites qu'elles ſoient, ne peuuent ſuyure, ny obeyr à la raiſon. Les tigres & les lions ne deſpoüillẽt iamais leur cruauté, ils la cachẽt bien quelquefois: mais lors que tu y penſeras moins, ceſte felõnie que tu croyois eſtre appaiſee, ſe rallumera. Iamais les vices ne ſe radouciſſent du tout. En outre ſi la raiſon gagne le deſſus, ils ne commenceront iamais: mais s'ils commencent en deſpit de la raiſon, ils perſeuerent touſiours en deſpit d'elle. Car il eſt plus facile d'empeſcher qu'ils ne viennent que de moderer leur violence. Ceſte mediocrité donc eſt fauſſe & inutile: c'eſt autant comme qui diroit, qu'il faut eſtre vn peu fol, ou vn peu malade. La ſeule vertu reçoit temperament: les vices de l'ame n'en ont point. Tu les arracherois pluſtoſt, que de les moderer. Faut-il mettre en doute, que les vices inueterez & endurcis dans l'eſprit de l'homme (que nous appellons maladie) ne ſoient immoderez: comme l'auarice, la cruauté, la ſuperbe, la fierté, l'impieté? Les paſſiõs donc ne ſe peuuent moderer: car de l'vn on paſſe à l'autre. D'auantage, ſi tu donnes aucune authorité à la triſteſſe, à la crainte, à la conuoitiſe, & autres mauuaiſes mœurs, elles ne ſeront plus en noſtre puiſſance. Pourquoy? Parce que les occaſions qui les irritent ſont hors de nous: par ainſi elles croiſſent, comme les cauſes, qui les concitent, ſont grandes ou petites. La crainte ſera plus grande, s'il void plus de choſes, qui le peuuent effrayer, ou s'il les regarde de plus pres. La conuoitiſe ſera plus aſpre, ſi l'eſperance d'vn plus grand bien l'attire. S'il n'eſt pas en noſtre puiſſance d'empeſcher, qu'il n'y ait point de paſſions nous ne pouuons empeſcher qu'elles ne deuiennent grandes. Si tu leur as permis de commencer, elles croiſtront auec les occaſions, & viendront auſſi grandes que on les eſtimera. En outre ces vices, pour ſi petits qu'ils ſoient deuiennent plus grands: les choſes pernicieuſes ne retiennent point de meſure. Encor que du commencement les maladies ſoient petites, elles s'augmentent tellement peu à peu, qu'vn fort petit accez emporte quelquefois vn corps malade. Mais quelle folie ſeroit-ce, s'il n'a pas eſté en noſtre pouuoir d'empeſcher la naiſſance & le commencement de quelque choſe, croire que nous puiſſions retenir & arreſter ſon cours? Comment aurois-ie aſſez de force pour faire prendre fin à des choſes que ie n'ay peu empeſcher de venir? Veu qu'il eſt plus facile de leur fermer la porte, que de les contenir & brider quãd elles

Reſponſe des Stoïques.

Seconde raiſon des Stoïques, pour deſpoüiller des paſſions l'homme vertueux.

Troiſieſme raiſon.

Quatrieſme.

Cinquieſme.

Sixieſme.

Reſponce des Stoïques aux aduis contraires au paradoxe precedent contre les paſſions.

ſont entrees. Quelques-vns ont vſé de ceſte diſtinction, & ont dit, qu'il eſt ſage & temperant par le naturel de ſon ame, & qu'il eſt tranquille par la diſpoſition d'icelle: mais que par accident il ne l'eſt point. Car quant à la diſpoſition de ſon ame, il n'eſt point troublé, attriſté, ni effrayé: mais il ſuruient pluſieurs cauſes exterieures, qui le troublent. Ils diſent vne autre choſe ſemblable à cela, qu'il n'eſt pas ſubiet au deſpit, & au courroux, mais qu'il ſe courrouce quelquefois: qu'il n'eſt pas craintif, mais qu'il a quelquefois peur: C'eſt à dire qu'il eſt exempt du vice de peur, mais qu'il n'eſt pas exempt de ceſte paſſion. Or ſi on laiſſe entrer la crainte par vne accouſtumance, elle paſſera en vice formé: & la cholere receuë dedans vous, renuerſera la diſpoſition de l'ame, qui eſtoit de ſoy vuide de cholere. D'auantage, ſi elle ne meſpriſe les cauſes qui ſuruiennent de dehors, & ſi elle entre en aucune peur, elle ira laſchement, & auec vn courage froid, lors qu'il ſe faudra preſenter contre les eſpees, contre les feux, pour la patrie, pour les loix, & pour la liberté. Or ceſte diuerſité d'ame ne tombe point ſur le ſage. Il me ſemble en outre que nous deuons prendre garde de ne meſler pas ces deux poincts, leſquels il faut prouuer ſeparément. Car on peut conclurre de ſoy que ce qui eſt honneſte eſt le ſeul bien, & que la ſeule vertu ſuffit à rendre la vie heureuſe. Si donc ce qui eſt honneſte, eſt le ſeul bien, tout le monde accordera que la vertu ſuffit pour viure heureuſement. Au contraire on ne pourroit pas dire, ſi la ſeule vertu rend vn homme heureux, que ce qui eſt honneſte ſoit le ſeul bien. Xenocrates & Speuſippus penſent, qu'vn homme peut eſtre heureux par la ſeule vertu: & non toutesfois que ce qui eſt honneſte ſoit ce ſeul bien. Epicurus pareillement penſe bien, que celuy qui a la vertu, eſt heureux, mais que la ſeule vertu ne ſuffit pas à rendre la vie bien heureuſe: parce que c'eſt la volupté procedant de la vertu, & non pas la ſeule vertu, qui la rend bien-heureuſe. Voila vne ſotte diſtinction. Car luy meſme nie que la vertu ſoit iamais ſans volupté: & par ceſte raiſon ſi elles ſont ioinctes touſiours enſemble, ſi elles ſont inſeparables, la vertu ſeule ſuffit, car elle a touſiours auec elle la volupté, ſans laquelle elle n'eſt iamais, non pas lors meſme qu'elle eſt ſeule. Au demeurant, c'eſt choſe, fort eſtrange de dire, qu'vn homme pourra eſtre heureux auec la ſeule vertu, mais qu'il ne ſera pas parfaictement heureux: toutesfois ie ne trouue point de raiſon, pourquoy cela ſe puiſſe faire. Car la vie heureuſe contient en ſoy vn bien tout parfaict, par deſſus lequel il n'en peut eſtre de plus grand. Et ſi cela eſt ainſi, elle eſt parfaictement heureuſe. Si la vie des Dieux eſt telle qu'elle ne puiſſe auoir rien de plus grand, ni de meilleur, & que la vie heureuſe ſoit diuine, elle n'a donc rien par deſſus elle, où elle puiſſe plus amplement aſpirer. D'auantage, ſi la vie heureuſe n'a beſoin de rien, toute vie heureuſe eſt parfaicte, elle eſt pareillement heureuſe, voire tres-heureuſe. Voudrois-tu faire doute, que la vie heureuſe ne ſoit noſtre ſouuerain bien? Si donc elle eſt accompagnee du bien ſouuerain, elle eſt ſouuerainement heureuſe. Comme vne choſe tres-grande ne peut receuoir aucun accroiſſement (car quelle choſe pourroit eſtre par deſſus ce qui eſt tres-grand?) ni la vie heureuſe auſſi, laquelle ne peut eſtre ſans le bien ſouuerain. Mais ſi tu voulois nous mettre en auant quelqu'vn qui fuſt plus heureux, tu engendrerois vne infinité de differences de biens ſouuerains. Iaçoit que i'entende que le bien ſouuerain ſoit celuy, par deſſus lequel il n'y a aucun autre degré plus grand. S'il y auoit quelqu'vn qui fuſt moins heureux qu'vn autre, il s'enſuyuroit que ceſtuy-là ſouhaitteroit pluſtoſt la vie de celuy qui ſeroit plus heureux, que la ſienne. Et toutesfois celuy qui eſt heureux, n'eſtime rien par deſſus la ſienne. L'vn & l'autre de ces deux poincts eſt incroyable: ou qu'il y a quelque choſe qui reſte au bien-heureux, qu'il

Contre les opinions de Xenocrates, Speuſippe, & Epicure, touchant le ſouuerain bien.

La vie heureuſe n'a rien par deſſus elle où elle puiſſe aſpirer. Elle eſt dõc parfaictement heureuſe: & par conſequent, noſtre ſouuerain bien.

Et le ſouuerain bien eſt celuy qui n'a rien par deſſus luy.

qu'il aimaſt mieux eſtre que ce qu'il eſt : ou qu'il n'aimaſt pas mieux eſtre meilleur, qu'il n'eſt pas. Car d'autant plus qu'il ſera prudent, d'autant mieux eſtendra-il ſon deſir ſur ce qui eſt tres-bon, & taſchera par tous moyens de l'acquerir. Or comment ſeroit vn homme bien-heureux, ſi non ſeulement il pouuoit, mais qui plus eſt, s'il deuoit deſirer quelque autre choſe de plus? Ie vous diray qu'eſt cela, & d'où ceſt erreur procede. Ils ne ſçauent point qu'il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe. Sa qualité la met au meilleur eſtat qu'elle peut eſtre, & non point ſa grandeur. C'eſt pourquoy, & la longue, & la courte ſont egales: la plus large, & la plus eſtroitte: celle qui eſt departie en pluſieurs lieux, & en pluſieurs parts, & celle qui eſt eſtroittement ſerree. Celuy qui la veut eſtimer par nombre, par meſure, & par departemens, luy oſte ce qu'elle a de plus excellent. Mais qu'eſt-ce qui eſt plus excellent en la vie? C'eſt qu'elle ſoit pleine. La fin (pour t'en bailler vn exemple) de boire & de manger, c'eſt d'eſtre ſaoul. Ceſtuy-cy mange plus, l'autre moins : qu'y fait cela, s'ils ſont deſia tous deux ſaouls? Ceſtuy-cy boit plus, & l'autre boit moins: qu'y fait cela? l'vn & l'autre n'a plus de ſoif. Ceſtuy-cy a veſcu beaucoup d'annees, & l'autre bien peu. Cela ne ſert de rien, ſi ceſtuy-cy n'a pas eſté plus heureux en beaucoup d'annees, que ceſt autre en peu. Celuy que tu appelles moins heureux, il n'eſt pas heureux. Car ce nom ne peut pas diminuer. Celuy qui eſt courageux, eſt ſans crainte, & ſans triſteſſe, qui eſt ſans triſteſſe, eſt bien heureux. C'eſt l'argument de nos Stoïciens. Contre leſquels ils eſſayent de reſpondre ainſi : que nous induiſons vne choſe fauſſe, & reuoquee en doubte, pour vne confeſſee, que celuy qui eſt conſtant & courageux, ſoit ſans crainte. Et quoy donc, dit-il, le courageux ne craindra-il pas les maux qui le menacent de pres? Ce ſeroit à faire à vn homme fol & alienè de ſon ſens, & non point à vn homme conſtant. Mais il reſpond qu'il craint auec vne grande moderation : & qu'il n'eſt pas du tout hors de crainte. Toutesfois ceux qui diſent cela, reuiennent touſiours à vne meſme choſe, & prennent les vices les plus petits, pour vertu. Car celuy qui craint aucunement, toutesfois rarement, & moins que les autres, n'eſt pas exempt de vice, mais il eſt trauaillé d'vn plus petit. Ouy, mais i'eſtime fol celuy qui ne craint pas le mal dont il eſt menacé! Ce qu'il dit eſt vray, ſi ce ſont maux. Mais s'il ſçait que ce ne ſoient pas maux, & s'il eſtime que cela ſeul qui eſt deshonneſte, ſoit mal, il deura auec toute aſſeurance regarder les dangers, & meſpriſer ce qui pourroit faire peur aux autres. Au contraire, ſi c'eſt à faire à vn fol & à vn inſenſé de ne craindre point les maux, d'autant auſſi qu'vn homme ſera plus ſage, d'autant plus il craindra. Vous eſtes donc d'aduis, dit-il, qu'vn homme de cœur ſe doit preſenter aux dangers? Rien moins que cela : Il ne les craindra point, mais il les fuyra. Il fera bien d'y prendre garde, mais il feroit mal de les craindre. Et quoy donc (diras-tu) ne craindra-il point la mort, la priſon, les feux, & les autres armes de fortune? Nenny. Car il ſçait bien que ce ne ſont point maux, encor qu'ils ſemblent l'eſtre. Il croit que toutes ces choſes ne ſont que frayeurs à la vie humaine. Mets-luy par inuentaire les captiuitez, les foüets, les chaines, la pauureté, le deſchirement des membres, ou par maladie, ou par tyrannie, & tous autres tourmens que tu ſçaurois raconter: il les met au nombre des peurs que ſentent ceux qui ont l'eſprit troublé de quelque viſion: Cela doit eſtre craint par des perſonnes craintiues. Penſes-tu qu'vne choſe ſoit mal, à laquelle il faut que nous venions quelque iour par noſtre propre volonté? Veux-tu ſçauoir ce qui eſt mal? C'eſt ſe rendre à ce qu'on appelle mal, & luy quitter la liberté, pour laquelle on doit pluſtoſt ſouffrir toutes choſes. Noſtre liberté ſe perd ſi nous ne meſpriſons les choſes qui nous ont fait plier ſous

Il n'y a qu'vne ſeule vie heureuſe, & eſgale.

Argumens des Stoïciés touchant le parfait heureux.

Reſponſe.

Autre replique, & reſponſe.

De ce qui eſt mal, & qui ſemble l'eſtre.

Que c'eſt que mal.

Que c'eſt que conſtance. & le ioug : ils ne ſeroient pas en doute de cognoiſtre ce qui eſt conuenable à vn homme conſtant, s'ils ſçauoient que c'eſt que la conſtance. Car ce n'eſt point vne temerité inconſideree, ce n'eſt pas amour des perils, ny vn deſir des choſes qu'on craint. C'eſt vne ſcience de bien pouuoir faire difference de ce qui eſt mal, & de ce qui ne l'eſt pas. La conſtance eſt fort ſoigneuſe de ſa conſeruation. Elle eſt auſſi fort patiente de ce qui a vne fauſſe apparence de maux. Et quoy ? ſi on porte l'eſpee ſur le col d'vn homme conſtant & courageux : ſi on le bleſſe tantoſt d'vn endroit, & tantoſt d'vn autre : s'il a veu ſes boyaux entre ſes mains : ſi on luy donne à ceſte heure vn coup, & quelque temps apres vn autre pour luy faire ſentir plus de tourmens : ſi par vne playe deſia ſechee on luy fait couler du ſang tout frais : diras-tu qu'il n'a point de peur, & qu'il ne ſent point de douleur ? Certainement il ſent bien la douleur : car il n'y a vertu aucune, qui face perdre le ſentiment à l'homme : mais il ne craint point. Il regarde comme d'enhaut ſes douleurs d'vn cœur inuincible. Demandes-tu quel courage il a pour lors ? tel que l'ont ceux qui conſolent vn amy malade. Ce qui eſt mal, nuit : & ce qui nuit, rend pire : La douleur & la pauureté ne rendent point vn homme pire : Il s'enſuit donc qu'elles ne ſont point mal. La propoſition, dit-il, eſt fauſſe. Car s'il y a quelque choſe qui nuiſe, il ne rend point pour cela l'homme pire. La tempeſte, & l'orage nuit bien au patron du nauire, mais il ne le rend pas pire qu'il eſtoit. Quelques Stoïciens contre cela reſpondent ainſi : Que la tempeſte & l'orage rendent le pilote de pire condition, parce qu'il ne peut faire ce qu'il auoit entrepris, ni tenir le cours de ſon voyage : mais qu'ils ne le font pas pire en ſon art, ains ſeulement en ſa beſongne. Il s'enſuit donc (dit le Peripateticien) que la pauureté & la douleur, & telles autres ſemblables incommoditez, rendent pire l'homme ſage : car encor qu'elles ne luy oſtent pas la vertu, elles empeſcheront ſes effects. Cela ſe pourroit bien dire, ſi la condition du pilote & du ſage n'eſtoit fort diſſemblable. Car le ſage a ce deſſein en tout le cours de ſa vie, non ſeulement de faire ce qu'il entreprend, mais de faire bien & iuſtement tout ce qu'il fait. Et le deſſein du pilote, eſt ſeulement de conduire ſon nauire à port. Les arts & les ſciences ne ſont que chambrieres, elles doiuent rendre le ſeruice qu'elles promettent. La ſageſſe eſt la maiſtreſſe & la gouuernante. Les arts ſeruent à la vie, & la ſageſſe commande. Ie penſe donc qu'il faut autrement reſpondre : que l'art du pilote ne ſe gaſte & ne ſe diminuë aucunement par la tempeſte, ni la conduite meſme de l'art. Le pilote ne t'a point promis vne bonne fortune ſur mer, mais ſeulement de trauailler à ton profit, & la ſcience de bien gouuerner ſon nauire : laquelle ſe monſtre mieux, quand quelque fortune contraire luy donne empeſchement. Celuy qui a peu dire, Neptune, iamais ce nauire que tout droict ? il a ſatisfaict à ſon art. La tempeſte n'empeſche point l'ouurage du pilote, mais ſeulement le ſuccez. Et quoy donc ? diras-tu que ce qui empeſche le pilote d'arriuer au port, ne luy eſt pas nuiſible ? ce qui rend vains ſes efforts, ce qui le porte en arriere, qui le retient & le deſarme ? Il luy nuit, non point comme à vn pilote, mais comme à vn qui va ſur mer. Tant s'en faut, qu'il empeſche l'art du patron, que pluſtoſt il la fait cognoiſtre. Car en bonace, comme on dit, chacun eſt bon marinier : c'eſt au vaiſſeau que cela donne empeſchement, & non point au patron, en tantqu'il eſt patron. Le gouuerneur du nauire iouë deux perſonnages : l'vn qui eſt commun auec tous ceux qui ſont montez dans vn meſme vaiſſeau, entant qu'il eſt luy meſme porté : & l'autre propre & particulier, entant qu'il eſt pilote. La tempeſte luy eſt dommageable comme à vn de ceux qui ſont portez, mais non point

Qui eſt l'hõme vaillant. Obiection. contre la precedente reſponſe.

Reſponſe du Stoïque.

Replique du peripateticien.

Reſponſe. Quel eſt le deſſein du ſage.

Reſponſe de Seneque.

comme à vn pilote. D'auantage, l'art d'vn pilote, c'eſt le bien d'autruy, qui regarde a ceux qu'il meine, comme l'art d'vn medecin à ceux qu'il penſe. La ſageſſe eſt vn bien commun, tant à ceux auec leſquels elle vit, que propre à elle meſme. Par ainſi il peut eſtre porté dommage au gouuerneur du vaiſſeau, quand le ſeruice qu'il auoit promis aux autres, eſt empeſché par la tempeſte. Mais le ſage ne reçoit aucun dommage ni par pauureté, ni par douleurs, ni par aucun orage qui tourmente la vie. D'autant que toutes ſes œuures ne ſont point empeſchees, mais ſeulement celles qui concernent autruy, car il eſt touſiours en action : ſes effects ſe monſtrent plus grands, quand la fortune luy eſt contraire. C'eſt lors qu'il dépeſche les affaires de la ſageſſe, laquelle nous auons dit eſtre, & le bien d'autruy, & ſon bien propre. En outre, il n'eſt point empeſché de porter profit à d'autres, lors meſmes que les neceſſitez le preſſent. Il eſt bien empeſché par ſa pauureté, de monſtrer comme vne republique doit eſtre maniee : Mais à tout le moins il enſeigne comme on doit manier la pauureté. C'eſt vne beſongne qui s'eſtend ſur tout le temps de ſa vie. Par ainſi il n'y a fortune, ni aucune autre choſe en ce monde, qui puiſſe empeſcher les actions du ſage : car aumoins fait-il ceſte œuure, qu'il eſt empeſché de faire aucune autre œuure. Il eſt propre à tous : car il eſt gouuerneur des bons, & vainqueur des mauuais : il s'eſt, dis-ie, ſi bien exercé, qu'il a fait paroiſtre ſa vertu autant en ſes proſperitez, comme en ſes aduerſitez, & qu'il n'a pas tant regardé la matiere que la vertu meſme. C'eſt pourquoy ni la pauureté, ni la douleur, ni aucune autre choſe, qui deſtourne les ignorans, & les fait tomber en deſeſpoir, ne l'empeſche point. Tu penſes qu'il ſoit preſſé de maux ? il s'en ſert. Phidias ne ſçauoit pas faire ſeulement des images d'yuoire, il en faiſoit auſſi de bronze : ſi tu luy euſſes preſenté du marbre, ou quelque autre matiere plus vile, il en euſt fait vne image auec toute la perfection qu'on pouuoit deſirer d'vne telle matiere. Le ſage pareillement monſtrera la vertu en ſes richeſſes, s'il en a le moyen : ſinon il le fera en ſa pauureté. S'il peut, il la monſtrera dans ſa patrie : ſinon, ce ſera en ſon exil. S'il peut il la monſtrera eſtant chef d'armee : ſinon, comme ſoldat. S'il peut, tout entier : ſinon, eſtropié. Quelque fortune qu'il rencontre, il en fera quelque choſe digne de memoire. Il y a certains dompteurs de beſtes ſauuages, qui forcent les animaux les plus cruels, & qui du premier regard, eſpouuantent les hommes, de ſouffrir le ioug, & ne ſe voulans contenter de leur auoir fait perdre la fierté & la cruauté, les rendent ſi doux, qu'ils les font loger auec eux. Le gouuerneur des lions leur met la main dans la gueulle : & celuy qui a le tigre en garde, le baiſe bien. Vn batteleur Æthiopien commande à vn elephant de ſe mettre à genoux, & marcher ſur la corde. Le ſage pareillement eſt le maiſtre de ſçauoir dompter les maux. La douleur, la pauureté, l'ignominie, la priſon, l'exil, & toutes autres choſes qui font horreur au monde, ſi elles tombent entre les mains du ſage, deuiennent douces & traictables.

Les actions du ſage differents de celles des autres hommes.

Il fait paroiſtre ſa vertu indifferemment en toutes ſaiſons.

Comparaiſon du ſage auec Phidias.

Auec les dompteurs des beſtes ſauuages.

EPISTRE LXXXVI.

Loüange de Scipion l'Africain, & de ſa temperance : & meſmement en ſes baings. Blaſme l'exceſſiue deſpenſe & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des Vergers & des arbres fruictiers.

Ce n'eſt pas la valeur, ni le maniemẽt de grands affaires, mais la pieté & vertu qui rend l'ame bien heureuſe apres la mort.

IE t'eſcris cecy m'eſtant venu repoſer dans la meſme metairie qui fut iadis à Scipion l'Africain, apres auoir adoré ſes Manes & ſon autel, que ie penſe eſtre le ſepulchre de ce grand capitaine: car quant à ſon ame, ie me ſuis perſuadé qu'elle ſoit retournee au Ciel d'où elle eſtoit venuë : non point pour auoir conduit de grandes armees (car ce furieux Cambyſez, qui vſa de ſa fureur fort heureuſement, en a bien fait autant) mais par ſa modeſtie & par ſa pieté, dont il ſurpaſſoit tous les hommes de ſon temps, & qui ſe ſont monſtrees plus admirables, lors qu'il abandonna ſa patrie, que lors qu'il la defendit. Ou Scipion deuoit ſortir de Rome, ou de Rome la liberté. Ie ne veux rien deroger, dit-il, de l'authorité des loix & des ordonnances: que le droict ſoit egal entre tous les citoyens : Sers toy, ô ma patrie, ſans moy, du bien que ie t'ay aquis. I'ay eſté cauſe de ta liberté, i'en veux eſtre auſſi l'exemple. Ie m'en vay, ſi ie ſuis deuenu plus grand qu'il n'eſt beſoin pour ton aſſeurance. Mais comment pourrois-ie faire, de n'admirer point la grandeur de ce courage? Il s'en alla de ſa propre volonté en exil, & affranchit ainſi la cité. Les choſes eſtoient venuës à ce poinct, que la liberté faiſoit tort à Scipion, ou Scipion à la liberté. Et l'vn ne l'autre ne ſe deuoit faire. C'eſt pourquoy il voulut ceder aux loix, & ſe retirer à Literne, pour reprocher autant ſon banniſſement à la choſe publique, comme fut celuy d'Annibal. Ie vis vne metairie baſtie de ſimple pierre de taille, vne muraille qui parquoit vn grand bois, & des tours haut-eſleuees qui ſeruoient de bouleuers à la metairie. Vne ciſterne deſſous les baſtimens & ſous les vergers, qui ſuffiroit au ſeruice de toute vne armee. Vne petite eſtuue ſans clarté à la façon des anciens : car ces gens du temps paſſé ne penſoient pas qu'elles fuſſent chaudes, ſi elles n'eſtoient obſcures. Certainement ie prenois vn grand plaiſir à conſiderer la façon de viure de Scipion & la noſtre. C'eſt en ce coing-là que ceſt homme, horreur de Carthage, auquel Rome eſt redeuable de n'auoir eſté priſe qu'vne fois, lauoit ſon corps, quand il eſtoit las du labeur des champs: car il s'exerçoit au trauail, & comme les bonnes gens du temps paſſé, il labouroit luy-meſme la terre. Ce grand homme demeura ſoubs ceſte couuerture de maiſon ſi mal nette, & ce paué ſi ſale & vilain le ſouſtint: Mais qui eſt celuy qui vouluſt maintenãt eſtre ainſi laué? Vn homme penſeroit eſtre pauure & miſerable, ſi les parois enrichies à l'entour de grands precieux ronds n'y reluiſoient: ſi les marbres d'Alexandrie n'eſtoient marquetez de petites lames de marbre Numidien : ſi elles n'eſtoient bordees tout autour d'vn grand artifice à façon de peinture, de pierres de variables couleurs: ſi la voulte n'eſtoit couuerte de verre, ſi le porphyre qu'on fait venir de l'iſle de Thaſo, qui eſtoit au temps paſſé le plus rare ornement qui ſe voyoit dans quelque temple, n'enuironnoit le tour de nos baignoirs, dans leſquels nous plongeons les corps affoiblis d'vne longue ſueur, & ſi les robinets qui verſent l'eau dedans, n'eſtoient tout d'argent. Ie ne parle encor que des tuyaux du peuple cõmun : mais que ſera-ce

Maiſon champeſtre de Scipion.

Sa frugalité au prix de l'exceſſiue diſſolution du temps de Seneque.

quand nous viendrons aux baings des ſerfs affranchis? Combien il y a de ſtatuës, combien de colomnes qui ne ſouſtiennent rien,& qui ne ſont là plantees que pour ornement, & pour monſtrer ſeulement vne grande deſpence? Quelle quantité d'eaux qui tombent auec vn grand bruit par des degrez? Nous ſommes venus à des delicateſſes ſi grandes,que nous ne voulons plus marcher que ſur des pierres precieuſes. En ceſte eſtuue de Scipion il n'y auoit que des petites fentes au lieu de feneſtres, taillees dans le mur de pierre, afin que ſans affoiblir la forterelle, elle peuſt receuoir la lumiere. Mais maintenant ils appellent taſnieres de vermine, les baings,s'ils ne ſont baſtis, & accommodez en façon qu'ils puiſſent tout le long du iour receuoir le Soleil par des feneſtres fort larges,ſi on ne s'y peut lauer & s'y voir clairement tout enſemble, ſi du baignoir & de la cuue meſmes ils ne voyent les champs & les mers. Par ainſi les baſtimens que lors tout le monde admiroit, où tout le monde accouroit pour les voir conſacrer & dedier, ſont mis au nombre des choſes deſia trop vieilles, auſſi-toſt que le luxe & la ſuperfluité a trouué quelque nouueauté pour ſe ruiner elle-meſmes par des folles deſpenſes. Mais il n'y auoit que fort peu de baings au temps paſſé, & encor ceux-là meſme n'eſtoient ornez d'aucun embelliſſemẽt. Car pour quelle raiſon enrichiroit on vne choſe ou l'on entroit pour vn ſold,& qui a eſté trouuee pluſtoſt pour neceſſité,que pour plaiſir? On n'y verſoit point de l'eau inceſſamment,elle n'y couroit comme ſi elle ſortoit touſiours recentement d'vne fontaine chaude: ils ne ſe ſoucioient point combien ſeroit claire l'eau dans laquelle ils deuoient laiſſer leurs ordures. Mais (ô bons Dieux) le grand plaiſir que c'eſtoit d'entrer dans ces baings obſcurs rabatus d'vn enduit vulgaire & commun,que tu cognoiſtrois bien auoir eſté attrempez de la main propre de Caton Ædile, ou de Fabius Maximus, ou de quelqu'vn des Corneliens. Car les Ædiles les plus nobles auoient la charge d'entrer dans les lieux où le peuple eſtoit receu,& de prendre garde qu'ils fuſſent tenus bien nets, & que la temperature fuſt ſaine & profitable: Non pas cõme celle qui a eſté inuentee puis nagueres,laquelle ſemble pluſtoſt vn grand feu & vn embraſemẽt,dans lequel on deuroit lauer tout vif vn eſclaue qui ſeroit conuaincu de quelque deteſtable forfaict. Il me ſemble maintenant qu'il n'y a point difference ſi le baing eſt chaud ou s'il bruſle. Mais de quelle grande ſimplicité voit-on auiourd'huy quelques-vns accuſer Scipion,qu'il ne fiſt entrer par des larges verrieres la clarté dans ſes eſtuues, qu'il ne ſe fiſt cuire & roſtir dans le baing,& qu'il n'attendiſt que ſa digeſtion fut faite? O le miſerable hõme(diſent-ils)il ne ſçeut pas viure. Il ne ſe lauoit point auec vne eau repoſee,mais le plus ſouuent trouble, & preſque toute bouë, & lors qu'il pleuuoit plus fort. Il ne ſe ſoucioit pas beaucoup de ſe nettoyer ainſi: car il n'y venoit point pour ſe lauer de la craſſe des onguens parfumez, mais de la ſueur. Quels propos penſes-tu que tiendront maintenant quelques-vns? Ie ne porte pas d'enuie à Scipion: c'eſtoit autant comme de viure en exil, à celuy qui ſe lauoit ainſi. Mais encor, afin que tu le ſçaches bien, il ne ſe lauoit pas tous les iours. Car ainſi que l'eſcriuent ceux qui ont parlé de l'ancienne façon de viure de Rome,ils lauoient tous les iours les bras & les iambes à cauſe de l'ordure qu'ils amaſſoient au trauail. Au reſte ils ne lauoient tout le corps que les iours des foires, qui reuenoient de neuf en neuf iours. Quelqu'vn dira en ceſt endroit, que cela monſtre bien qu'ils eſtoient fort ſales. Que penſes-tu qu'ils ſentoient? La guerre, le trauail, l'homme. Depuis qu'on a batty des eſtuues ſi nettes, ils ſont plus vilains. Quand Horatius Flaccus veut deſcrire vn homme infame & perdu en ſes delices trop grandes, que dit-il?

Eſtuues de Scipion bien eſloignees de luxe.

Parſimonie & frugalité des anciens Romains.

Outrage fait à Scipion pour auoir hay le luxe.

A la façon des anciens Romains, qui ſe lauoient par neceſſité, nõ par volupté.

Et n'en eſtoient que plus maſles.

Rufillus ſent le muſc & la ciuette.

Si tu me preſentois maintenant Rufillus, ie ne l'eſtimerois pas plus que s'il ſentoit le bouc,& qu'il tint le lieu de Gorgonius,qu'Horace oppoſoit à Rufillus. C'eſt peu que de s'oindre de parfums, ſi l'on n'en prend deux ou trois fois le iour, afin que la ſenteur ne ſe perde point ſur le corps. Que diriez-vous qu'ils s'en prinſſent,comme ſi ceſte ſenteur ſortoit d'eux? Si ce que ie viens de dire, te ſemble trop ſeuere, tu reietteras cela ſur le village, ou i'ay auſſi appris d'Ægialus tres-diligent pere de famille (qui eſt maintenant maiſtre de ce domaine) qu'vn verger d'arbres fruictiers, pour ſi vieil qu'il ſoit, ſe peut tranſplanter. Il faut que nous qui ſommes vieils, & qui ne plantons iamais vne oliuete que pour autruy, apprenions cela. Ie diray ce que i'ay veu,qu'vn verger d'arbres de trois ou quatre ans, qui auoient eſté tranſplantez,portoit ſi grande quantité de fruicts en Automne,qu'on s'en faſchoit. Ceſt arbre auſſi te couurira, lequel

Viendra rendre de l'ombre bien tard à tes nepueux:

Comme dit noſtre Virgile, qui a plus regardé à ce qu'il pouuoit dire gentiment que veritablement. Il n'a pas tant voulu enſeigner les laboureurs, que donner du plaiſir au lecteur. Car, afin que ie laiſſe les autres choſes à part, ie te rendray compte de ce qu'il m'a fallu cognoiſtre auiourd'huy:

2. Georgic. *Enuiron le printemps la feue il faut planter,*
Et toy, treſle Medois, dans les ſillons ietter:
Lors du mil tous les ans le ſoin ſe renouuelle.

Mais s'il faut planter cela en meſme ſaiſon, & ſi la ſemaiſon de l'vn & de l'autre ſe doit faire au printemps, tu le iugeras par cecy. C'eſt au mois de Iuin, & plus pres du mois de Iuillet que ie t'eſcris. Toutesfois i'ay veu en meſme iour cueillir les feues, & ſemer le mil. Ie retourne maintenant à l'oliuete, que i'ay veu planter de deux façons. Il tranſporta les troncs des grands arbres auec le tige,apres auoir coupé les groſſes branches iuſqu'à vn pied pres:il en couppa auſſi les racines,leur ayant toutesfois laiſſé la teſte principale, de laquelle les autres dependoient. Et l'ayant trempee dans du fien, il la mit dans la foſſe: & ne la rechauſſa point ſeulement de terre,mais il la battit & foula fort aux pieds. Il nie qu'il y ait aucune choſe qui y face plus de bien,que ce battement:car il empeſche que le froid & le vent n'y puiſſe entrer. En outre cela les garde de ne trembler pas tant, & par ceſte raiſon donne loiſir aux racines naiſſantes de ſortir & prendre terre à leur aiſe: leſquelles eſtans encor tendres & ne ſe tenans que de la grace & faueur de la terre, il faudroit par neceſſité que la moindre ſecouſſe les arrachaſt. Au reſte il raſcle vn peu de l'arbre auant que de l'enſeuelir dans terre:car de tout le bois(comme il dit)qui eſt deſpoüillé,il en ſort des nouuelles racines. Au demeurant le tronc ne doit point ſortir hors de terre plus haut que de trois ou quatre pieds.Car incontinent il ſera reueſtu d'embas,& la plus grande partie, comme aux vieilles oliuetes, ne ſera ni roſtie ni bruſlee.L'autre façon de planter fut telle. Il planta de meſme ſorte des branches fortes, qui n'auoient toutesfois encor l'eſcorce guere dure, comme ſont celles des ieunes arbres. Elles viennent vn peu plus tard,mais elles n'ont rien de rude ni d'aſpre,non

Induſtrie des anciens laboureurs d'Italie à cultiuer les oliues. &

plus que ſi elles eſtoient ſorties de la plante meſme. I'ay veu auſſi maintenant tranſplanter vne vieille ſouche de vigne de ſon verger : mais il en faut (s'il eſt poſſible) ramaſſer tous les cheueux & la barbe, & la coucher plus à ſon aiſe & au large, afin que le corps meſmes puiſſe mettre racine. Ie les ay veu plantees non ſeulement au mois de Feburier, mais encor ſe prendre apres le mois de Mars, & embraſſer vn autre ormeau que le premier. Tous ces arbres, qui ſont (comme on dit) de grands corps, il me diſoit qu'il les falloit entretenir auec de l'eau de ciſterne : Et ſi elle y eſt profitable, nous auons la pluye à noſtre commandement. Ie ne t'en veux point apprendre d'auantage, afin que comme il m'a rendu enuieux de l'imiter, il ne te le rende auſſi, de vouloir faire comme moy. La vigne.

EPISTRE LXXXVII.

Il deſcrit la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fiſt. Et ſur ceſte occaſion il reprend les folles & delicates deſpenſes des Romains par les exemples qu'il allegue. Il diſpute ſi les richeſſes ſe peuuent appeller bien.

I'Ay fait naufrage auant que monter ſur le nauire. Ie ne te diray point comme cela eſt aduenu, afin que tu ne penſes pas qu'il faille mettre cecy entre les Paradoxes des Stoïciens: deſquels ie prouueray quand tu voudras, voire encores que tu ne vueilles, qu'il n'y en a aucun qui ſoit ſi faux, ni ſubiect à tant d'admiration comme il ſemble eſtre de prime face. Cependant ce voyage m'a faict apprendre, combien nous auons de choſes ſuperfluës, & combien il ſeroit facile en y apportant quelque peu de iugement, de les meſpriſer, & faire que ſi parfois la neceſſité nous en priuoit, nous ne ſentiſſions point qu'elles nous fuſſent oſtees. Nous auons deſia paſſé fort heureuſement deux iours, moy & mon bon amy Maximus, accompagnez de peu de ſeruiteurs, & ſeulement d'autant qu'vn carroſſe en pouuoit porter ſans aucunes beſongnes, que ce que nous auions deſſus nous. Mon matelas eſtoit ſur la terre, & moy ſur le matelas. De deux manteaux l'vn ſeruoit de lodier, & l'autre de couuerte. On n'euſt peu rien retrancher de noſtre diſner, il fut appreſté en moins d'vne heure: ie ne ſuis iamais sãs figues & ſans mes tablettes. Si i'ay du pain, elles me ſeruẽt de viande: ſinon, elles me ſeruent de pain. Elles me font tous les iours reuenir l'an nouueau, lequel ie rends plein de bon-heur & de felicité par mes bonnes & ſainctes penſees, & par la grandeur de mon ame, qui n'eſt iamais ſi grande que lors qu'elle a mis à part tous affaires, & qu'elle a fait paix auec elle meſme, en ne craignant rien, & qu'elle s'eſt acquis beaucoup de richeſſes en ne deſirant rien plus. Le chariot ſur lequel ie ſuis monté, c'eſt vn chariot de vilage : on ne cognoiſt point que les mules ayent vie, qu'à les voir cheminer. Le muletier eſtoit pieds nuds, non point à cauſe de l'eſté. A grande peine puis-ie tant gagner ſur moy, que ie vouluſſe dire que ce coche fuſt mien. Ie ſens encor continuer en moy vne meſchante honte que i'ay de bien faire. Quand ie rencontre quelque autre train plus honorable & magnifique, ie ne me puis tenir d'en rougir : qui eſt vn teſmoignage certain que ce que i'approuue & que ie loüe, n'eſt pas encor bien ferme & aſſeuré dans mon ame. Celuy qui a honte d'auoir vn meſchant coche, ſeroit bien glorieux s'il en auoit vn plus riche. Ie n'ay point approfité beaucoup: car ie n'oſe encor deſcou-

par ſon exẽple & par celuy de Caton, il veut induire chacun à frugalité.

Laquelle apprend à ſe paſſer de peu, ſans qu'on s'apperçoiue d'auoir perdu ſes aiſes accouſtumees.

Diſpoſe l'eſprit à des meditations dignes de luy.

Luy fait aduouer ſes imperfectiõs & defauts: &

Recognoiſtre la vanité du mõde.

urir par dehors ma ſobrieté. Meſmes i'ay peur maintenant de l'opinion qu'auront de moy ceux qui vont par pays. Mais contre l'opinion de tout le monde, il falloit aduancer ceſte parole: Vous deuenez fols, vous vous trompez, vous auez en trop d'admiration les ſuperfluitez qui ne ſeruent de rien: mais vous ne priſez pas vn par ſon propre bien. Quand il faut venir à l'eſtimation des biens, vous contez fort ſoigneuſement, vous examinez curieuſement le bien de tous ceux à qui vous voulez preſter de l'argent, ou quelque bien-faict: car vous mettez deſia cela en ligne de deſpenſe. Vous ſçauez fort bien dire; Il a de grands heritages, mais il doit beaucoup: il a vne belle maiſon, mais il l'achepta d'argent emprunté: il n'y a pas vn qui mette pluſtoſt en veuë vne plus belle ſuite de ſeruiteurs; mais il ne paye iamais ſes debtes. S'il vouloit payer ſes creanciers, il ne luy reſteroit aucun bien. Vous en deuez faire autant en toutes autres choſes, & bien eſplucher ce que chacun a, qui ſoit propre à luy. Penſes-tu qu'vn homme ſoit riche parce que ſes meubles, qui le ſuiuent aux voyages qu'il fait, ſont d'or; parce qu'il fait labourer force terres en toutes les prouinces; parce qu'on fueillette vn grand liure de raiſons de ſes affaires; parce qu'il poſſede de ſi grands heritages dans les fauxbourgs de Rome, qu'il n'en pourroit auoir tant aux deſerts meſme de la Poüille, ſans qu'on luy en portaſt enuie? Quand tu auras bien compté tout cela, encor eſt-il pauure. Pourquoy? parce qu'il doit. Mais qu'eſt-ce qu'il doit, diras-tu? Tout ce qu'il a: Sinon que tu vouluſſes dire qu'il y euſt difference que quelqu'vn ait emprunté d'vn homme, ou de la fortune. Dequoy ſeruent les mules bien graſſes, & toutes d'vne couleur? Dequoy ſeruent ces coches grauez & burinez?

7. Æneide.

Les cheuaux ſont couuerts de beaux caparaſſons,
De riche pourpre, peints de diuerſes façons.
Les colliers tombent baſſur leur graſſe poictrine,
Et le frein d'or maſſif entre les dents ſe mine.

Autre exemple notable de frugalité en M. Caton.

Cela ne peut faire que le maiſtre en ſoit meilleur, ny la mule auſſi. M. Caton le Cẽſeur, la naiſſance duquel fut autãt profitable au peuple Romain, que celle de Scipion; (parce que l'vn fit touſiours la guerre à nos ennemis, & l'autre aux vices) mõtoit vn cheual hongre, ſur lequel il mettoit encor des beſaces, afin qu'il portaſt luy meſme les beſongnes qui luy eſtoient neceſſaires. O que ie ſouhaiterois de bõ cœur qu'vn de ces mignons refaits & en bon poinct qui ſe monſtrent riches, en faiſant quelque voyage, le rencontraſt de fortune, auec ces auant-coureurs & Numidiens qui eſleuent vne grande pouſſiere! Certainement ceſtuy-là ſembleroit bien eſtre en meilleur equipage & mieux accompagné que Caton: Ceſtuy-là au milieu de tant d'appareils delicats, eſt en fin incertain s'il ſera vn iour loüé à l'eſpee ou à l'eſpieu.

Laquelle eſt d'autãt plus recommandable par la dignité du perſonnage.

O que c'eſtoit vn grand honneur en ce ſiecle-là, qu'vn chef d'armee, à qui le triomphe auoit autrefois eſté decerné, vn qui auoit eſté Cenſeur, & (ce qui eſt encor plus grand que tout cela) vn Caton, fuſt content d'vn ſeul cheual, & non pas encor tout entier: car ſes hardes qui pendoient d'vn coſté & d'autre en occupoient vne partie. N'eſtimerois-tu pas donques plus ce ſeul cheual eſtrillé de la propre main de Caton, que tous ces petits cheuaux qui creuent de graiſſe, que tous les traquenars, & toutes les haquenees du monde? Ie voy que ce propos ne prendra iamais fin, que celle que i'y mettray moy meſme. Ie me tairay donc, & ne parleray plus de ces choſes, deſquelles, à les voir comme elles ſont en ce temps, celuy auoit bien deuiné le nom, qui les auoit appellees *impedimenta*, c'eſt à dire empeſ-

chemens. Ie veux maintenant propoſer quelque peu d'argumens que nos Stoïciens font touchant la vertu, laquelle nous ſouſtenons eſtre ſuffiſante pour rendre la vie bien-heureuſe. Ce qui eſt bon, fait les hommes bons: car en l'art de muſique ce qui eſt bon, fait les bons muſiciens: Les biens de fortune ne font point l'homme bon: Il s'enſuit donc qu'ils ne ſont point bons. A cela les Peripateticiens reſpondent ainſi, que noſtre premiere propoſition eſt fauſſe, & qu'il ne s'enſuit point, que de ce qui eſt bon les hommes ſe facent bons. Il y a quelque choſe bonne en la muſique, comme la fluſte, la corde, ou quelque autre inſtrument de muſique, propre au chant: toutesfois rien de tout cela ne fait le muſicien. Nous reſpondrons à cela, que vous ne comprenez pas comme nous entendons, ce qui eſt bon au muſicien: car nous ne parlons point des inſtrumens de muſicien, mais de ce qui fait le muſicien. Tu viens aux outils de la muſique, & non point à l'art. Or s'il y a quelque choſe de bon en l'art de muſique, c'eſt ce qui fait le muſicien. Ie veux encor rendre cela plus clair. Le bon en la muſique ſe prend en deux façons: L'vne, par laquelle l'effect du muſicien eſt aydé: & l'autre, par laquelle l'art eſt aidee. Les inſtrumens, les fluſtes, les orgues, les cordes appartiennent à l'effect, & n'appartiennent point à l'art. Car le maiſtre peut eſtre ſans ces inſtrumens: il peut auoir quelque empeſchement qui le gardera d'vſer de ſon art. Or cela n'eſt pas ainſi double en l'homme. Car il n'y a qu'vn ſeul bien qui appartienne à l'homme & à ſa vie. Ce qui peut aduenir au plus meſpriſé & au plus deshonneſte homme du monde, n'eſt pas bien: Or les richeſſes peuuent venir à vn maquereau, à vn bourreau: Il s'enſuit donc qu'elles ne ſont pas bonnes. Ceſte propoſition (diſent-ils) eſt fauſſe: Car nous voyons que de bien ſçauoir la grammaire, la medecine, & d'eſtre bon pilote, cela aduient à des perſonnes de plus baſſe condition. Mais ces arts-là ne font point profeſſion de la grandeur de l'ame, elles ne ſe hauſſent pas vers le ciel, & ne meſpriſent point les biens de fortune. C'eſt la vertu qui eſleue l'homme en haut, & qui le met par deſſus ce que le monde priſe & tient plus cher: C'eſt elle qui ne deſire point par trop les biens, & ne craint point par trop les maux. Chelidon l'vn des mignons de Cleopatra, poſſeda de grands biens, comme nagueres Natalis, qui auoit la langue auſſi meſchante comme vilaine & impure, dans la bouche duquel les femmes ſe purgeoient: Il fut heritier de pluſieurs, & pluſieurs apres le furent de luy. Et quoy? voyons ſi les richeſſes l'ont ſoüillé, ou bien s'il a ſoüillé les richeſſes? leſquelles tombent ſur quelques perſonnes, de meſme façon qu'vne piece d'argent tomberoit dans vne cloaque. La vertu eſt logee par deſſus tout cela: elle n'eſt miſe à prix que par ſa propre monnoye: Elle ne penſe point que rien de ce qui nous aduient par vn moyen ou par autre, ſoit bien. La medecine & le gouuernement d'vn nauire n'a pas interdit ni à ſoy ni aux ſiens l'admiration de telles choſes. Celuy qui n'eſt pas homme de bien, peut neantmoins eſtre medecin, peut eſtre pilote, peut eſtre grammairien, auſſi bien certainement que cuiſinier. Mais celuy qui a quelque choſe non vulgaire, tu ne l'appelleras pas vulgaire. L'homme eſt tel, comme eſt ce qu'il a. Vne bougette n'eſt pas plus riche, que de ce qu'elle a. Et ſi encor tout ce qu'elle a n'eſt qu'vn acceſſoire. Qui eſt celuy qui vueille mettre aucun autre prix à vn ſac plein, que la ſomme à laquelle les deniers comptez qui ſont dedans reuiendront? Il en aduient autant aux maiſtres de grands patrimoines: ils ne ſont qu'vn acceſſoire & vne dependance de leurs biens. Pourquoy donc eſt-ce que le ſage eſt grand? parce qu'il a l'ame grande: Il eſt donc vray, que ce qui aduient à vn homme meſchant & meſpriſé, n'eſt pas bien. C'eſt pourquoy ie ne diray iamais que de ne ſentir aucune douleur, ce ſoit bien. La ci-

Argumens pour prouuer que la vertu eſt ſuffiſante pour viure heureuſement.

Repaire des Peripateticiens.

Replique des Stoïciens.

Obiection des Peripateticiens.

Reſponſe des Stoïciens.

gale a bien cela, la puce l'a auſſi. Ie ne ne diray point ſemblablement qu'eſtre en repos, & qu'eſtre exempt de faſcherie, ce ſoit bien. Voit-on rien qui ſoit plus en repos qu'vn ver? Veux-tu ſçauoir quelle choſe rend l'homme ſage? celle qui le fait Dieu. Il faut que tu luy donnes quelque choſe de diuin, quelque choſe de celeſte & de magnifique. Le bien ne tombe point ſur toutes perſonnes: Il ne peut pas ſouffrir que tout le monde le poſſede. Voy

1. Georgic.

Ce que porte vn pays, ce qu'il ne porte point.
Icy vient le raiſin, là le bled mieux à point.
Le fruict des arbres francs, & l'herbe par la pree
En quelques regions d'eux-meſmes ſe procree.
Vois-tu pas le ſaffran auec ſa forte odeur
Croiſtre dans le Timol: & que l'Inde à ceſt heur
De nous donner l'yuoire, & l'encens la Saſee,
Les Chalybes le fer?

Les commoditez de la vie humaine ſont eſparſes en diuerſes regions: mais le ſouuerain bien naiſt en l'ame ſaincte & pure.

Ces choſes ont eſté ainſi departies en diuerſes regions, afin que le commerce fuſt neceſſaire entre les hommes, ſi l'vn deſiroit quelque choſe de l'autre. Le ſouuerain bien auſſi a ſon lieu & ſa demeure: Il ne naiſt point là où l'yuoire, ni là où le fer prouient. Demãdes-tu où eſt la demeure du ſouuerain bien? C'eſt en l'ame, Et ſi elle n'eſt pure & ſaincte, Dieu n'y loge point. Le bien ne s'engẽdre point du mal: les richeſſes s'engendrent de l'auarice: il s'enſuit donc que les richeſſes ne ſont pas bonnes. Il n'eſt pas vray (dit-il) que le bien ne puiſſe naiſtre du mal. Car l'argent prouiẽt d'vn ſacrilege & d'vn larrecin. Par ainſi le ſacrilege & le larrecin ſont mauuais: mais c'eſt parce qu'ils apportent plus de maux que de biens. Car ils dõnent bien du profit & du gain, mais c'eſt auec crainte, auec ſoin, auec tourment de corps & d'eſprit. Quiconque dit cela: il faut qu'il reçoiue le ſacrilege cõme mauuais, parce qu'il fait beaucoup de maux: & cõme bon auſſi en quelque partie, parce qu'il fait quelque bien. Mais que pourroit-on voir de plus monſtrueux, que de compter le ſacrilege, le larrecin, & l'adultere entre les biens? nous auons aſſez perſuadé cela. Mais combien y en a-il qui n'ont point de honte de leur larrecin, & qui font leur gloire d'eſtre adulteres? Car les petits ſacrileges ſont punis, & les grands ſont portez en triomphe. Tu peux encor adiouſter ceſte raiſon, que ſi le ſacrilege en quelque partie eſt bon, il ſera pareillement honneſte, & qu'on pourra dire qu'il eſt bien-faict. Parce que c'eſt vne action noſtre: Et toutesfois cela ne pourroit entrer en la penſee d'homme du mõde. Il s'enſuit donc que les biens ne peuuent naiſtre des maux. Car ſi (comme vous dites) le ſacrilege eſt mauuais, parce qu'il apporte beaucoup de mal, ſi vous luy remettez la peine & le ſupplice, ſi vous luy promettez aſſeurance, il ſera du tout bon. Et toutesfois le plus grand ſupplice des crimes eſt en eux-meſmes. Tu te trompes ſi tu penſes que leurs peines ſoient differees iuſqu'à ce qu'ils ſont entre les mains du bourreau, ou dans la priſon. Ils ſont punis dés auſſi toſt qu'ils ſont faits, voire meſme quand ils le font. Le bien donc ne ſe peut engendrer du mal, non plus qu'vne figue d'vn oliuier. Tout ce qui naiſt, reſpond à ſa ſemence, les biens ne peuuent degenerer. Comme l'honneſteté ne peut naiſtre d'vne villanie, auſſi le bien ne peut naiſtre du mal: car l'honneſteté & le bien n'eſt qu'vne meſme choſe. Quelques-vns des noſtres contre cela reſpondent ainſi: Prenons le cas que l'argent ſoit vn bien de quelque part qu'il vienne: ſi eſt-ce que l'argent encor qu'il prouienne d'vn ſacrilege, ne tient point du ſacrileg. Il te faut entendre cela de ceſte façon:

Refutation de ceux qui tiennent que la vertu puiſſe naiſtre du vice.

Comparaiſons propres à le prouuer.

Dans vne meſme cruche il y a de l'or, il y a auſſi vne vipere. Si tu oſtes l'or de la cruche, parce qu'il y a vne vipere dedans, ce n'eſt pas la cruche qui me donne de l'or parce qu'elle a vne vipere dedans: mais ayant la vipere elle me donne auſſi l'or. De meſme façon on fait profit d'vn ſacrilege: nõ pas parce que le ſacrilege eſt vilain & meſchant, mais parce qu'il porte du profit auec ſoy. Tout ainſi que la vipere eſt le mal qui eſt dans la cruche, & non pas l'or qui eſt aupres de la vipere: pareillement le mal qui eſt au ſacrilege, c'eſt le forfaict, & non point le profit & le gain. Mais on oppoſe contre cela, que la condition de ces deux choſes eſt fort diſſemblable. Quand à l'vn, ie puis prendre l'or ſans la vipere: mais quand à l'autre, ie ne puis rien gagner ſans eſtre ſacrilege. Ce gain n'eſt pas mis aupres du crime, il eſt meſlé parmy. Ce qui nous fait tomber en pluſieurs maux, quand nous le voulons auoir, n'eſt pas bien: Quand nous voulons pourſuiure les richeſſes, nous tombons en pluſieurs maux: Les richeſſes donc ne ſont pas bonnes. Voſtre propoſition, dit-il, a deux ſignifications: l'vne que quand nous voulons ſuiure les richeſſes, nous tombons en pluſieurs maux. Mais nous tombons auſſi en beaucoup de maux, quand nous voulons ſuiure la vertu. Quelqu'vn eſtant monté ſur mer pour aller ſuiure ſes eſtudes, a fait naufrage, ou a eſté fait priſonnier. L'autre ſignification eſt telle. Ce qui eſt cauſe que nous tombons en quelque mal, n'eſt pas bien. Il ne s'enſuiura point de ceſte propoſition que par le moyen des richeſſes, ou des voluptez, nous tombions en quelque mal. Ou ſi par le moyen des richeſſes nous tombons en beaucoup de maux, les richeſſes non ſeulement ne ſont pas bonnes, mais elles ſont mauuaiſes: Et toutesfois vous dites ſeulement qu'elles ne ſont pas bonnes. D'auantage (dit-il) vous confeſſez qu'elles ont quelque vſage. Vous les mettez au nombre des commoditez. Mais par ceſte meſme raiſon, elles ne ſeroient point commoditez, parce que par leur moyen il nous aduient beaucoup d'incommoditez. Il y a quelques-vns qui à ce propos reſpondent cecy: Vous vous trompez, ſi vous accuſez les richeſſes de vous porter incõmoditez. Elles n'offenſent pas-vn: car ce qui nuit à quelqu'vn, ou c'eſt ſa propre folie, ou la meſchãceté d'autruy. De meſme ſorte que l'eſpee, qui d'elle-meſme ne tuë pas-vn, eſt l'arme de celuy qui tuë, auſſi ce ne ſont pas les richeſſes qui t'offenſent, encor que par le moyen des richeſſes tu ſois offenſé. Poſidonius, comme ie penſe, dit encor mieux: Que les richeſſes ſont cauſe des maux, non qu'elles facent aucune choſe, mais parce qu'elles irritent ceux qui doiuent faire des maux. Car il y a vne cauſe efficiente, qui doit par neceſſité nuire dés incontinent: & vne autre precedente: c'eſt ceſte precedente que les richeſſes ont. Elles nous enflent le courage, nous rendent orgueilleux, nous engendrent enuie, & mettent noſtre entendement en vne ſi grande fureur, que la reputation d'eſtre riches, nous plaiſt, encore qu'elle nous doiue nuire. Il faut que les biens ſoient exempts de tout blaſme, ils ſont purs & entiers, ils ne corrompent point l'ame, ni ne la ſolicitent. Ils eſleuent bien l'ame & l'agrandiſſent, mais c'eſt ſans orgueil. Les vrais biens donnent aſſeurance à noſtre ame: & les richeſſes, audace. Les vrais biens donnent vne grandeur de courage: & les richeſſes, inſolence. Or l'inſolence n'eſt autre choſe, que l'opinion d'vne fauſſe grandeur. En ceſte façon, diras-tu, les richeſſes non ſeulement ne ſont point bien, mais elles ſont mal. Elles ſeroient mal, ſi elles meſmes nuiſoient, ſi (comme i'ay dit) elles auoient la cauſe efficiente. Toutesfois elles n'ont que la precedente, laquelle non ſeulement incite les eſprits, mais les attire. Car elles ont vne apparence de bien, vray-ſemblable & croyable à l'endroit de pluſieurs. La vertu meſmes a quelque cauſe precedente à l'enuie: car on porte enuie à pluſieurs, à raiſon

Aduis de quelques Stoïciens ſur la precedente doctrine, examiné.

Si les richeſſes ſont bien ou mal.

Reſponſe de quelques Stoïciens.

Aduis de Seneque.

Si les richeſſes ſont eſloignees de la vertu.

de leur ſageſſe ou de leur iuſtice : mais elle n'a pas ceſte cauſe d'elle-meſme, ni aucune qui ſoit vray-ſemblable. Car au contraire la vertu repreſente à l'entendement des hommes, vne opinion plus vray-ſemblable qui les attire à l'aimer & à l'auoir en admiration. Poſidonius diſt qu'il faut argumenter en ceſte façon: Les choſes qui ne donnent aucune grandeur à noſtre ame, aucune aſſeurance, aucune fermeté, ne ſont pas biens: mais les richeſſes & la ſanté, & telles autres choſes ſemblables, ne ſont rien de tout cela: Il s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens. Il fortifie encor d'auantage ceſt argument en ceſte ſorte: Les choſes qui ne donnent à l'ame ni grandeur ni aſſeurance, ni fermeté: ains au contraire, inſolence, orgueil, arrogance, ſont mauuaiſes : or nous ſommes pouſſez à cela par les richeſſes de fortune : Il s'enſuit donc que ce ne ſont pas biens. Et par ceſte raiſon, dit-il, ce ne ſeront point auſſi commoditez. La condition des profits & commoditez, eſt vne, & celle des biens eſt autre. Le profit & la commodité, c'eſt ce qui a plus d'vſage que de peine & de faſcherie. Mais le bien doit eſtre entierement net, ſans porter aucun dommage en façon que ce ſoit. Ce n'eſt pas bien, ce qui ne profite plus, mais ſeulemẽt ce qui profite. Par ainſi le profit & la commodité ſe rapporte & aux beſtes & aux hommes imparfaits, & aux fols. C'eſt pourquoy il y peut auoir de l'incõmodité meſlee auec la commodité. Mais on l'appelle profit quand il a plus de commodité que de perte: Et le bien n'appartient qu'au ſeul homme ſage. Il ne doit eſtre aucunement violé. Ayez bon courage : il n'y reſte plus qu'vn nœud, mais c'eſt le nœud d'Hercules. Le bien ne ſe peut pas faire du mal : la richeſſe s'engendre de pluſieurs pauuretez: par ainſi la richeſſe n'eſt pas bien. Nos Stoïciens ne reçoiuent point ceſt argument : les Peripateticiens le forment, & luy donnent ſolution. Toutesfois Poſidonius dit que ce Sophiſme, qui eſt debatu par toutes les eſcholes des Dialecticiens, eſt ainſi confuté par Antipater: Pauureté eſt appellee non point par poſition, mais par detraction, ou (comme on dit les anciens) par priuation, les Grecs l'appellent *ſteriſin*, c'eſt à dire defaut. Elle n'eſt point ainſi dite, parce qu'elle ait, mais parce qu'elle n'a pas. Par ainſi de pluſieurs choſes vuides, vous ne pouuez rien emplir: pluſieurs choſes engendrent la richeſſe, & non point pluſieurs pauuretez. Car tu prens la pauureté (dit-il) autrement que tu ne dois. Pauureté eſt, non pas celle qui poſſede peu, mais celle qui ne poſſede pas beaucoup. Et par ainſi elle n'eſt pas appellee de ce qu'elle a, mais de ce qui luy defaut. Ie dirois plus facilement ce que ie veux, s'il y auoit vn mot Latin qui ſignifiaſt *aporia*, c'eſt à dire indigence : laquelle Antipater diſoit eſtre la pauureté. Quãd à moy ie ne vois point que la pauureté ſoit autre choſe qu'auoir peu de bien. Nous parlerõs de cela, ſi quelque iour nous auons aſſez de loiſir, & dirõs quelle eſt la ſubſtance des richeſſes, & quelle celle de la pauureté. Et lors auſſi nous cõſidererons, à ſçauoir-mon s'il vaut mieux flatter la pauureté, ou bien oſter l'orgueil aux richeſſes, que diſputer des ſeules paroles, comme ſi deſia on auoit fait iugement des choſes. Prenons le cas que nous ſommes appellez à vne aſſemblee de peuple, & qu'on vueille faire vne loy pour abolir les richeſſes, ſera-ce auec ces argumens-là que nous voudrons perſuader ou diſſuader? pourrons-nous tant gagner ſur le peuple Romain, qu'il vueille par là rechercher ou loüer la pauureté, qui ſeule a eſté le fondement & la cauſe de ſon Empire? ou qu'il ait crainte de ſes richeſſes? ou luy faire ſouuenir qu'il les a trouuees au pouuoir d'vn peuple vaincu? ou que c'eſt de là que l'ambition des offices, les corruptiõs, les ſeditions ont gliſſé dans ceſte tres-ſaincte & tres-ſobre cité? Que c'eſt auec vne trop folle deſpence qu'on fait monſtre de là deſpoüille des nations eſtrangeres : & que ce qu'vn peuple ſeul a rauy à tous, luy pourroit eſtre facilement

Aduis de Poſſidonius ſur ceſte queſtion.

Si elles apportent des commoditez.

Opinion des Peripateticiens & Stoïques, touchant l'origine des richeſſes, examinee.

Que c'eſt que pauureté.

Il vaudroit mieux combatre les mauuaiſes affections, qu'abuſer le monde auec des ſophiſteries.

rauy par tous? C'eſt ce qu'il vaudroit mieux perſuader, & faire la guerre aux mauuaiſes affections, & n'abuſer pas le monde auec ces argumens. Parlons vertueuſement, ſi nous pouuons: ſinon, au moins parlons plus clairement.

EPISTRE LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & combien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vains & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que tous nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſciẽce & l'eſtude liberale.

TV as enuie de ſçauoir quelle opinion i'ay des ſciences liberales. Ie n'en ay aucune en admiratiõ, & ne les mets au nombre des biens, ſi on les enſeigne pour de l'argent. Ce ne ſont que meſtiers à loüage, qui ne ſont profitables, qu'entant qu'ils preparent l'eſprit, & pourueu qu'ils ne le retiennent point. Car il n'y faut point arreſter l'eſprit que pendant le temps qu'il ne ſe peut employer à choſe plus grande: ce ne ſont qu'apprentiſſages, & non point chefs-d'œuure. Tu vois bien pourquoy on les appelle ſciences liberales: parce qu'elles ſont dignes d'vn homme de libre condition. Au reſte il n'y a qu'vn eſtude veritablement liberal, c'eſt celuy qui rend l'homme libre. C'eſt l'eſtude de ſageſſe qui eſt eſleué haut, immuable magnanime: tous les autres ſont peu de choſe, & dignes ſeulement des petits enfans. Pourrois-tu croire qu'il y euſt rien de bon dans l'ame de ceux, deſquels tu vois les precepteurs eſtre les plus deshonneſtes & les plus meſchans hommes du monde? Nous ne deurions pas apprendre celà: nous le deurions deſia auoir appris. Quelques-vns ont penſé qu'on ſe deuoit enquerir ſi l'eſtude des ſciẽces liberales pouuoit faire deuenir vn homme vertueux. Il ne le promet pas ſeulement, & n'a aucun deſir de le ſçauoir faire. Le grammairien ne s'empeſche que des paroles: & s'il ſe veut ietter plus auant, ce n'eſt que ſur les hiſtoires, ou pour le plus loin qu'il ſe pourroit eſtendre, ſur la poëſie. Mais quel chemin nous peut tracer l'vn ou l'autre à la vertu? l'explication des ſyllabes, la diligence des mots, la memoire des fables, la loy & la façon meſuree des vers? Qu'eſt-ce de tout cela qui nous peut oſter la crainte, chaſſer l'ambition, & retenir nos mauuais deſirs? Venons à la geometrie & à la muſique: tu ne trouueras rien en elles, qui te garde de craindre ou de ſouhaitter. Quiconque ignore cela, c'eſt en vain qu'il ſçait les autres choſes. Il faut voir ſi ces gens-là enſeignent la vertu ou non. S'ils ne l'enſeignent, ils ne la peuuent apprendre: & s'ils l'enſeignent, ils ſont Philoſophes. Veux-tu ſçauoir combien il s'en faut qu'ils ne ſe ſoient mis en chaire pour l'enſeigner? Regarde ſeulement de cõbien leurs intentions ſont differẽtes enſemble. Et toutesfois elles s'accorderoient, ſi tous enſeignoient vne meſme choſe. Si ce n'eſt qu'ils t'ayent perſuadé que Homere fuſt Philoſophe: toutesfois par les meſmes raiſons qu'ils le penſent prouuer ils le nient. Car maintenant ils le font Stoïcien, n'approuuant que la ſeule vertu, & fuyant la volupté, & ne perdãt iamais l'honneſteté, quand ce ſeroit pour deuenir immortel: Maintenant ils le fõt Epicurien, loüant l'eſtat d'vne cité plauſible, où l'on meine vne vie entre les banquets & la muſique: Maintenãt Peripateticien, introduiſant trois ſortes de biens: Maintenant Academique, diſant que toutes choſes ſont douteuſes & incertaines. Par là il appert, puis que toutes choſes ſont en luy, qu'il n'y a rien du tout. Car elles ſont toutes contraires en elles.

Les ſciences liberales ne ſont que preparer l'eſprit pour le rendre capable de plus grandes choſes, & n'y a que l'eſtude de ſageſſe qui ſoit proprement liberal.

Elles ne peuuent faire deuenir l'homme vertueux, ni

Deſtourner les paſſions de l'eſprit.

Diuerſes opinions touchant Homere, s'il a eſté Philoſophe ou non.

Confeſſons-leur qu'Homere fut Philoſophe : certainement il fut donc ſage auant qu'il euſt cognoiſſance aucune de la poëſie. Il nous faut doncques apprendre ce qui rendit Homere ſage. De me vouloir enquerir qui eſtoit plus ancien, Homere ou Heſiode, il me ſéble que cela ſertauſſi peu à propos, que de vouloir ſçauoir ſi Hecube eſt oit plus petite que Helene, & pourquoy elle ſembloit plus vieille qu'elle eſtoit. Pourquoy (dis-ie) penſes-tu qu'il puiſſe ſeruir de rien d'entrer en recherche des ans de Patroclus & d'Achiles ? Tu t'enquiers pluſtoſt en quelles terres Vlyſſe demeura ſi longuement errant & perdu, que de nous vouloir enſeigner de ne demeurer errans & perdus pour iamais. Ie n'ay pas le loiſir d'eſcouter ſi ce fut entre l'Italie & la Sicile que la tépeſte le pouſſa, & ſi ce fut hors du monde duquel nous auons cognoiſſance : car l'erreur & l'egaremét ne pouuoit eſtre ſi long en vn petit quartier de pays. La tempeſte de l'ame nous tourmente tous les iours, & la meſchāceté nous iette ſur tous les maux d'Vlyſſes. Nous n'auons point faute de beauté qui corrompe nos yeux, ni faute d'ennemis : Nous voyons d'vn coſté des monſtres enragez qui ne prennent plaiſir qu'au ſang humain : de l'autre des mignardiſes qui nous trahiſſent par les oreilles : & d'vn autre coſté encor, les naufrages que nous faiſons par tant de diuerſitez de maux. Apprens-moy ſeulement cõme ie dois aimer ma patrie, ma femme, mon pere : & comme ie dois faire voile vers ces choſes honneſtes, quand meſme ie deurois faire naufrage. Pourquoy t'enquiers-tu ſi Penelope a eſté impudique, ſi elle a trompé les hommes de ſon temps, ou ſi elle ſoupçonna auant qu'elle le ſçeuſt, qu'Vlyſſe fuſt celuy quelle voyoit? Enſeigne-moy que c'eſt que la pudicité, quel bien elle apporte : ſi elle eſt logee en l'ame ou au corps. Ie reuien à la muſique, tu m'apprens comme vn deſſus & vne baſſe contre s'accordent, comme les cordes des inſtrumens de diuers ſons rendent vne douce harmonie. Fay pluſtoſt que mon ame ſoit d'accord auec elle-meſme, & que mes conſeils ne ſoient point contraires entr'eux. Tu m'apprens quels tons ſont propres au dueil & aux pleurs : monſtre-moy pluſtoſt cõme parmy les aduerſitez ie ne dois ietter aucune parole accompagnee de pleurs. Le Geometrien m'enſeigne d'arpenter vn domaine de grande eſtenduë, qu'il m'apprenne pluſtoſt comme ie dois meſurer ce qui peut ſuffire à la vie de l'homme. L'Arithmeticien m'apprend à compter, & comme il faut preſter les doigts à l'auarice : qu'il m'enſeigne pluſtoſt que ces comptes ne ſeruent de rien : & que celuy de qui le reuenu laſſe le receueur & le controlleur, n'eſt pas plus heureux pour cela : & au cõtraire qu'il poſſede beaucoup de bien ſuperflu, & qu'il deuiendroit malheureux, s'il eſtoit contraint de tenir luy-meſme le compte de tout le bien qu'il a. Que me ſert-il de ſçauoir diuiſer vn chãp en parcelles, ſi ie ne ſçay point faire partage auec mon frere? Que me ſert-il de cognoiſtre ſubtilement cõbien pe pieds il y a à l'arpẽt, & cõprendre ſi la toiſe s'eſt de rien trompee, puis qu'vn puiſſant voiſin que i'ay m'appauurit, vſurpant touſiours quelque choſe ſur mes biẽs ? Tu m'apprens à ne rien perdre de ce qui eſt dans mes bornes, & limites : mais ie veux apprendre comme en les perdant entierement tous, ie puiſſe encor eſtre ioyeux. Ie ſuis chaſſé, dit-il, d'vne terre qui eſtoit à mon pere & à mõ ayeul. Quoy? qui eſt-ce qui tenoit ceſte terre auãt que ton pere la tint? Pourrois-tu certainemẽt dire à quel hõme ou à quel peuple elle a eſté? Tu n'y es pas entré cõme maiſtre & ſeigneur, mais comme metayer. De qui es-tu metayer? c'eſt de ton heritier, ſi tu es ſi heureux que d'en auoir. Les Iuriſconſultes diſent, que ce qui eſt public ne peut eſtre preſcript. Ce que tu poſſedes eſt public, & qui plus eſt, à tout le genre humain. O le beau ſçauoir! tu ſçais meſurer les choſes rondes, tu reduis en quarré toute figure qu'on te baille : Tu dis quelle diſtance il y a entre les eſtoilles, il

La curioſité des Grammairiens eſt fort vaine. &

Leurs recherches preſque inutiles.

Celles de la Philoſophie morale apportent bien autre fruict.

Celles de la muſique ſont plus ſubtiles qu'vtiles.

Les inuentions de Geometrie & d'Arithmetique ſont auſſi plus laborieuſes que neceſſaires. &

n'y a rien que tu ne puiſſes meſurer. Si tu es bon artiſan, meſure l'ame de l'homme. Dy combien elle eſt grande, combien elle eſt petite. Tu ſçais quelle eſt la ligne droite: dequoy te ſert cela, ſi tu ignores que c'eſt ce qui eſt droit en la vie? Ie viens maintenant à celuy qui ſe vante d'auoir la cognoiſſance des choſes celeſtes. Celles de l'Aſtrologie, plus curieuſes, car

Où de Saturne froid l'eſtoille ſe termine,
Par quel cercle des Cieux le Mercure chemine.

Que profitera de ſçauoir cela? pour me tenir en peine quand l'eſtoille de Saturne & Mars ſeront oppoſees l'vne à l'autre, ou quand celle de Mercure ſe couchera ſur le veſpre à la veuë de celle de Saturne. I'apprendray plus volontiers cecy, qu'en quelque lieu qu'elles ſoient, elles ſont fauorables, & ne peuuent changer de nature. L'ordre eternel des deſtinees, & vn cours ineuitable les fait rouller. Elles retournent à leur tour certain & accouſtumé. Elles meuuent, ou ſignifient les effets de toutes choſes. Mais ſi elles ſont tout ce qui aduient, dequoy vous profitera la cognoiſſance d'vne choſe ineuitable? ou ſi elles le ſignifient, dequoy ſert-il d'vſer de preuoyance en ce qu'on ne peut fuir? Soit que tu le ſçaches, ou que tu ne le ſçaches point, elles aduiendront. L'ordre des deſtinees eſt eternel & ineuitable.

Si tu veux regarder le Soleil, & la ſuitte
Des eſtoilles qui vont par ordre apres ſa fuitte,
Iamais tu ne ſeras trompé du lendemain,
Ny du temps de la nuict que tu verras ſerain.

I'ay aſſez ſagement pourueu pour eſtre aſſeuré contre toutes embuſches: mais le lendemain ne me pourra-il pas trõper? Car ce qui aduient à vn qui ne le ſçait point, le trompe. De ma part ie ne ſçay point ce qui doit aduenir: mais ie ſçay bien ce qui ſe peut faire. Ie ne perdray ni le cœur ni l'eſperance pour cela: i'attendray tout. Si quelque choſe m'en eſt quittee, ie le prendray en bonne part. L'heure qui m'eſpargne me trompe: mais encor auec tout cela elle ne me trompe point. Car tout ainſi que ie ſçay que toutes choſes peuuent aduenir, auſſi ſçay-ie certainement que toutes n'aduiendront point. Et comme i'eſpere la bonne fortune, ie m'appreſte à la mauuaiſe. Il faut que tu m'excuſes en cela, meſmes que ie ne chemine point par l'ordonnance d'autruy. Car ie ne croy point qu'on doiue receuoir les peintres au nombre des arts liberaux, auſſi peu que les ſtatuaires ou les tailleurs de marbre, ou tels autres miniſtres des folles deſpenſes. Ie chaſſe loin auſſi les maiſtres de la lutte, & tout ceſt art qui conſiſte en huile & en ſablon: ou bien ie receurois auſſi les parfumeurs, les cuiſiniers, & tous ceux qui employent leur eſprit apres nos voluptez. Ie te prie, qu'ont de liberal ceux qui rendent leur gorge dés le matin, qui ont mis le corps à la graiſſe, & ont amaigry l'ame de pareſſe & faineantiſe? Penſes-tu que ceſt eſtude ſoit liberal à noſtre ieuneſſe, laquelle nos maieurs ont exercee tout de bout, à ietter les dards, à eſcrimer d'vn leuier contre vn pal, à manier vn cheual, à tirer des armes? Ils n'enſeignoient rien à leurs enfans qu'on deuſt apprendre à ceux qui demeurent touſiours couchez. Mais ni ceſte-là, ni les autres n'enſeignent ni ne nourriſſent point la vertu. Car que ſert-il de ſçauoir gouuerner vn cheual, de le ſçauoir bien pouſſer, & apres arreſter auec le frain, ſi tu te laiſſes emporter à tes affections debordees? Que ſert-il de vaincre pluſieurs hommes à la lutte, & à l'eſcrime des poings, & de ſe laiſſer vaincre à la cholere? Quoy

L'art des peintres, ſculpteurs & ſtatuaires, ne merite de tenir rang parmy les liberaux, ni tels autres inſtruments de folles deſpenſes. *Voyez Vegece, l. 2. chap. 23.* Les arts liberaux ne ſont que preparatifs à la vertu, comme les premiers elements

dreſſent le chemin auſdits arts.

donc? Les ſciences liberalles ne nous ſeruent-elles de rien? Elles profitent beaucoup aux autres choſes, & de rien à la vertu. Car meſmes les arts mechaniques qui s'exercent par le ſeruice des mains, ſeruent d'inſtrumens de la vie, & n'aident de rien à la vertu. Pourquoy donc faiſons-nous apprendre les arts liberaux à nos enfans? Ce n'eſt pas qu'ils puiſſent donner la vertu, mais parce qu'ils preparent l'ame pour receuoir la vertu. Tout ainſi que ceſte premiere literature (c'eſtoit ainſi que les anciens l'appelloient) par laquelle on apprend aux enfans de cognoiſtre les lettres, n'enſeigne point les ſciences liberalles, mais appreſte la place pour les apprendre incontinent apres: Pareillement les arts liberaux ne conduiſent point l'ame à la vertu, mais ils la rendent bien plus capable. Poſidonius dit qu'il y a quatre ſortes d'arts. Il y en a de vulgaires & ſordides: il y en a pour faire des ieux & donner de l'eſbatement: il y en a de puerils, il y en a de liberaux. Les vulgaires ſont des artiſans, qui ſe traitét à la main, & ne ſont occupez qu'au ſeruice de la vie: pour leſquels il ne ſe faut propoſer aucune image, reſpect de bien-ſeance, ni d'honneur. L'art des ieux & des eſbatemens, ne penſe qu'à donner plaiſir aux yeux & à l'oreille. Tu peux mettre au nombre de ceux-là, les fabricateurs d'engins, qui dreſſent des feintes & des corps contrefaits, qui ſemblent ſe hauſſer doucement d'eux meſmes, & des planchers, qui s'eſleuent en haut, & d'autres paſſe-temps qui paroiſſent inopinément, ou quand les machines qui s'entretenoient s'enfoncent, ou quand celles qui eſtoient ſeparees ſe raſſemblent & conioignent, ou quand celles qui s'eſtoient plus eſleuees que les autres s'abaiſſent peu à peu & ſe remettent en leur place. Les yeux du vulgaire ignorant ſont rauis de voir ces merueilles, & ne ſçachant point comme cela ſe fait, s'eſtonnent de toutes nouueautez. Les puerils qui ont quelque choſe de ſemblable aux liberalles ſont celles que les Grecs appellent ἐγκυκλίους, les noſtres les appellent liberales. Mais les ſeules liberales, ou (pour mieux dire la verité) les libres, ſont celles qui ont ſoin de la vertu. Tout ainſi (dit-il) qu'il y a quelque partie de la Philoſophie qui eſt naturelle, quelque partie morale, & quelque autre partie rationale: pareillement ceſte trouppe des ſciences liberales veut prendre lieu en la Philoſophie. Quand on vient aux queſtions naturelles, il en faut demeurer au teſmoignage de la Geometrie. S'enſuit-il pour cela qu'elle ſoit vne partie de ce qu'elle aide? Pluſieurs choſes nous aident qui ne ſont point pour cela partie de noſtre corps, & ſi elles l'eſtoient, ne nous pourroient pas aider. La viande aide au corps, & toutesfois elle n'en eſt pas vne partie. Le ſeruice de la Geometrie nous porte quelque profit. Elle eſt auſſi neceſſaire à la Philoſophie, comme le feure à la geometrie: Mais il n'eſt point partie de la Geometrie, ni la geometrie de la Philoſophie. D'auantage, & l'vne & l'autre a ſon but & ſa fin. Car le ſage recherche les cauſes naturelles, & les cognoiſt: & le geometrien trauaille pour ſçauoir le compte des nombres & des meſures. Le Mathematicien comprend de quelle matiere les corps celeſtes ſont compoſez, quelle vertu ils ont, de quelle nature ils ſont: leurs cours & leurs retours, les obſeruations comme ils deſcendent, & s'eſleuent apres, & comme ils ſemblent quelquefois ne bouger d'vn lieu, encore que les corps celeſtes ne s'arreſtent iamais. Le ſage ſçait pourquoy l'image ſe repreſente dãs vn miroir. Le geometrien te pourra dire de combien doit eſtre le corps eſloigné de l'image, quelle eſt la forme du miroir, & quelles images elle rend. Le Philoſophe prouuera que le ſoleil eſt grand, mais le Mathematicien dira combien il eſt grand. Car il procede par vſage & par exercitation: mais pour y proceder, il faut qu'il apprenne quelques principes. Or vne ſcience n'eſt pas maiſtreſſe d'elle meſme, ſi elle emprunte ſes fondemens d'ailleurs, la Philoſophie n'emprunte rien d'autruy.

Quatre ſortes d'Arts ſelon Poſidonius. Vulgaires. Plaiſants. Puerils. Liberaux.

Leſquels ne ſont que repaiſtre les yeux du peuple.

mais Les ſeules liberales ont ſoin de la vertu.

&

d'autruy. Elle meſme baſtit ſon ouurage, & prend ſon fondement dans ſon domaine. La Mathematique (ſi ie dois dire ainſi) eſt ſuperficiaire: elle baſtit ſur le fonds d'autruy: elle prend les principes d'ailleurs, afin que par le moyen elle paruienne plus auant. Si elle pouuoit d'elle-meſme paruenir à la cognoiſſance de ce qui eſt vray, ſi elle pouuoit cõprendre la nature de l'vniuers, ie dirois qu'elle porteroit vn grand profit à nos ames, qui croiſſent & s'agrandiſſent par le maniemẽt des choſes celeſtes, & attirer la cognoiſſance d'vne choſe par le moyen de l'autre. Il y a vne ſeule choſe qui rend l'ame parfaicte: c'eſt la ſcience immuable des biens & des maux, qui ne peut eſtre cogneuë que par la Philoſophie. Il n'y a aucune autre ſcience qui ſe ſoucie d'enquerir que c'eſt que le bien ou le mal. Elle doit touſiours cheminer aupres des vertus. La conſtance meſpriſe ce qu'on craint: Elle ne tient conte des choſes eſpouuantables & cruelles qui mettent noſtre liberté ſous le ioug: elle les appelle au combat, & les ſurmonte. Et voudrois-tu dire que les arts liberaux la fortifient? La foy eſt le bien le plus ſainct que l'homme ait dedans l'ame: il n'y a neceſſité aucune qui la puiſſe forcer à faire vne tromperie: il n'y a promeſſe ni loyer qui la corrompe: Bruſle, dit-elle, foüette, tuë, ie n'en deſcouuriray rien: mais tãt plus on voudra par les tourmens ſçauoir mes ſecrets, c'eſt lors que ie les cacheray plus profondement dedans moy. Et quoy? les ſciences liberales peuuent-elles donner ce courage? La temperance commande aux voluptez: elle en hayt les vnes, & les chaſſe: elle gouuerne les autres par raiſon & les reduit à vne ſage meſure: & ne s'approche iamais d'elles, pour l'amour d'elles. Elle ſçait que la plus honneſte meſure de nos deſirs, eſt d'en prendre non pas tant que tu voudrois, mais tant que tu deurois. L'humanité defend d'eſtre ſuperbe enuers ſes compagnons, defend d'eſtre auare: elle ſe rend douce & gracieuſe de parole & d'effect enuers tous: elle penſe que tous les maux d'autruy la touchent, & aime principallement ſon bien, parce qu'il doit porter profit à quelque homme vertueux. A ſçauoir-mon ſi les ſciences liberalles nous commandent d'apprendre ces mœurs-là: nenny: non plus que la ſimplicité, que la modeſtie, que la ſobrieté, & la frugalité: non plus que la clemence, qui eſpargne le ſang d'autruy comme le ſien propre, & qui ſçait qu'vn homme ne doit point eſtre prodigue de la vie d'vn homme. Quand vous ſouſtenez (dit-il) qu'on ne peut ſans les arts liberaux paruenir à la vertu, comment niez-vous qu'ils ne ſeruent de rien à la vertu? Car ſans le manger nous ne pouuons paruenir à la vertu, & toutesfois le manger ne ſert de rien à la vertu. Le bois ne profite rien à vn nauire, encor que le nauire ſe baſtiſſe de bois. Il ne faut point, dis-ie, que tu penſes que rien ſe face par l'aide d'vne choſe, ſi ſans elle il ne peut eſtre fait. On peut certainement encore dire cecy, qu'on peut paruenir à la ſageſſe ſans les eſtudes liberaux: car iaçoit qu'on doiue apprendre la ſageſſe, toutesfois elle ne s'apprend point par les ſciences liberales. Mais pourquoy eſt-ce que ie dois croire, que celuy ne puiſſe eſtre ſage, qui ne ſçait point les lettres: veu que la ſageſſe ne conſiſte point aux lettres? Elle enſeigne les choſes, & non point les paroles: encor ne ſçay-ie ſi la memoire eſt plus aſſeuree, qui n'a point de ſecours eſtranger. La ſageſſe eſt vne choſe grande, & de large eſtenduë: elle a beſoin d'vn lieu vuide: il faut diſcourir des choſes diuines & humaines, des paſſees, des futures, des mortelles, des eternelles, & du temps: Duquel ſeul, ie te prie, voy combien on fait de queſtions. Premierement, s'il y a quelque choſe qui ſoit d'elle meſme, apres s'il y a quelque choſe qui fuſt auparauant que le temps, ſi le temps a commencé auec le monde: & ſi, par ce qu'il y a eu quelque choſe auant le monde, le temps eſtoit auſſi. Il y a infinies queſtions ſeulement de l'ame: d'où elle eſt, quelle elle eſt, quand elle commença d'eſtre, combien de

La Philoſophie morale eſt la ſeule ſcience qui rend l'ame parfaicte.

Replique pour les ſciences liberales.

Reſponſe.

Queſtion, ſi vn homme ne peut eſtre ſage & vertueux ſans ſcience.

Combien de queſtions ſe font quant au temps, &

Touchant l'ame.

temps elle dure : Si d'vn lieu elle va en autre, & ſi elle change de demeure : ſi elle eſt iettee ſur d'autres formes, ou d'autres choſes, ſi elle ne ſert iamais qu'vne fois, & ſi ſortant du corps elle vague par l'vniuers : ſi elle eſt corps, ou ſi elle ne l'eſt point : que c'eſt qu'elle ſera quand elle aura delaiſſé de faire ce qu'elle fait par noſtre moyen : comme vſera-elle de ſa liberté : ſi apres qu'elle ſera ſortie hors de ceſte cachote, elle aura oublié les choſes paſſees, & ſi elle commencera lors à ſe cognoiſtre, ou ſi ſortant du corps elle ſe retirera là haut. Quelque partie que tu vueilles entendre, ou des choſes diuines ou des humaines, tu ſeras tourmenté d'vne infinité de diſcours qu'il te faudra rechercher & apprendre. Mais afin que ces choſes ſi grandes & ſi hautes puiſſent eſtre logees à leur aiſe, il faut chaſſer hors de l'eſprit tout ce qui eſt ſuperflu. La vertu ne ſe veut pas contraindre en vn lieu ſi eſtroit. Vne choſe grande deſire d'auoir vn eſpace large. Il en faut chaſſer toutes autres choſes : il luy faut laiſſer toute la poictrine entiere. Ouy, mais la cognoiſſance de pluſieurs ſciences eſt fort agreable. Il n'en faut toutesfois retenir ſinon ce qui ſera neceſſaire. Ne penſes-tu pas que celuy merite d'eſtre repris, qui fait prouiſion de meubles, de l'vſage deſquels il ſe peut paſſer, & qui orne & pare ſa maiſon d'vn grand appareil de meubles precieux ? Ne penſes-tu pas auſſi que celuy doiue eſtre repris qui eſt touſiours occupé à ſe meubler de liures ? vouloir plus ſçauoir qu'il ne ſeroit beſoin, eſt vne eſpece d'imtemperance. Et qui pis eſt ne vois-tu pas que ceſt eſtude des ſciences liberalles, s'il eſt trop continué, rend les hommes faſcheux, longs en propos, importuns, trop plaiſans à eux meſmes, & ne ſçachans apprendre ce qui eſt neceſſaire, parce qu'ils ont appris ce qui ne ſeruoit de rien ? Didymus Grammairien auoit compoſé quatre mille volumes : ie l'euſſe eſtimé bien miſerable, s'il euſt pris ſeulement la peine de lire tant de choſes inutiles. Dans ces liures il s'enquiert de quelle ville eſtoit Homere, quelle eſtoit la vraye mere d'Ænee, ſi Anacreon eſtoit plus grand paillard qu'yurongne, ſi Sappho fut vne courtiſane publique, & telles autres choſes qu'il faudroit pluſtoſt oublier ſi on les ſçauoit. Va maintenant, & nie que la vie ne ſoit aſſez longue. Mais quand tu viendrois à parler des noſtres, ie monſtrerois beaucoup de choſes qui meritent d'eſtre coupees à coups de coignees. Ceſte loüange eſt aquiſe auec vne grande longueur de temps, auec vn grand deſplaiſir aux oreilles d'autruy : O l'homme de lettres ! Soyons contens d'vn tiltre plus ſimple : ô l'homme de bien ! Mais cela eſt il vray ? faudra-il que ie feuillette les annales de toutes les nations, & que ie m'enquiere qui fut le premier qui compoſa des vers ? Compteray-ie combien il courut de temps entre Orphee & Homere, n'ayant aucuns regiſtres du temps : & les corrections d'Ariſtarque, par leſquelles il reprit les vers d'autruy ? Deſpendray-ie toute ma vie apres les ſyllabes ? demeureray-ie touſiours dans la pouſſiere de la Geometrie ? Aurois-ie deſia oublié ce precepte ſalutaire : Eſpargne le temps ? ſçauray-ie cela, pour ignorer encor quelque choſe ? Appion Grammairien, celuy qui du temps de Ceſar fut pourmené par toute la Grece, & qui ſous le nom d'Homere fut adopté de toutes les citez, diſoit, qu'Homere apres auoir acheué tout le ſubiect de l'Odyſſee, & l'Iliade, adiouſta vn commencement à ſon œuure, dans lequel il a comprins la guerre de Troye. Pour teſmoignage de cela, il diſoit qu'il auoit mis expreſſément deux lettres au premier vers contenant le nombre de ſes liures. Celuy qui veut ſçauoir beaucoup, il faut qu'il ſçache cela. Penſe maintenant combien de temps les maladies te deſrobent, combien les occupations publiques, combien les occupations priuees, combien les occupations ordinaires, combien ie dormir. Meſure bien le temps : il ne peut ſuffire à tant de choſes : ie parle des ſcien-

Quel doit eſtre l'vſage des ſciences.

Auoir trop de liures, & vouloir trop ſçauoir, egalement blaſmable.

Exemples en Didym^e. Vanitez de Grãmairien.

Tiltre d'hõme de bien, plus auguſte que de ſçauant.

Le terme de la vie n'eſt point ſi lõg que celuy que

ces liberales. Combien de choſes ſuperfluës ont les Philoſophes, combien de choſes eſloignees du commun vſage des hommes? Ils ſe ſont bien abaiſſez iuſques aux diſtinctions des ſyllabes, & iuſqu'aux proprietez des conionctions & des propoſitions, & ont porté enuie aux Grammairiens meſmes, & aux Geometriens. Tout ce qui eſtoit ſuperflu en la ſcience de ceux-là, ils l'ont tranſporté en la leur. D'où il eſt aduenu, qu'ils ſçauent mieux parler que viure. Oy ie te prie, combien de mal fait vne trop grande ſubtilité, & combien elle eſt ennemie de la verité. Protagoras ſouſtient, qu'on peut de toute choſe diſputer egalemẽt d'vne part & d'autre, & encor de ceſte-cy meſme, à ſçauoir ſi toute choſe eſt diſputable d'vne part & d'autre. Nauſiphanes dit, que des choſes qui sẽblent eſtre, il n'y a rien qui ſoit plus, que de n'eſtre point. Parmenides dit, que des choſes, qui ſemblent eſtre, il n'y a rien du tout. Zenon natif de la ville d'Elea a chaſſé tous affaires & negoces du negoce: il dit qu'il n'y a rien. Les Pyrrhoniens & Megariciens ſuiuent preſque ceſte opinion: les Eretriciens & Academiques auſſi, qui ont introduit vne nouuelle ſcience, de ne ſçauoir rien. Reiette moy tout cela dans ce troupeau ſuperflu des ſciences liberalles. Ceux-cy veulent apprendre que la ſcience ne me peut de rien ſeruir, & les autres m'oſtent toute l'eſperance de pouuoir eſtre ſçauant. Encor vaut-il mieux ſçauoir les choſes ſuperfluës que rien. Ceux-cy ne me portent point la lumiere deuant, afin que ie puiſſe voir la verité: & les autres me creuent les yeux. Si ie croy Protagoras, il n'y a rien en la nature qui ne ſoit en doute. Si ie croy Nauſiphanes, il n'y a que ceſte choſe certaine, qu'il n'y a rien de certain: ſi à Parmenides, il n'y a qu'vne ſeule choſe: ſi à Zenon, ceſte choſe encor n'eſt pas. Qu'eſt-ce donc que nous ſommes? Que ſont ces choſes qui ſont à l'entour de nous, qui nous nourriſſent & nous ſouſtiennent? Toute la nature des choſes n'eſt qu'vne ombre, c'eſt vne choſe vuide & trompeuſe. Ie ne pourrois bonnement dire à qui ie veux plus de mal, ou à ceux qui veulent que nous ne ſçachions rien, ou à ceux qui ne nous ont ſeulement permis de ne ſçauoir rien.

il faudroit pour ſçauoir tout ce qu'ó voudroit bien.

Grande ſubtilité ennemie de verité.

Les ſectes diuerſes des philoſophes preuuent leurs vanitez & miſeres.

EPISTRE LXXXIX.

Deffinition de la ſageſſe: diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains.

TV deſires vne choſe fort profitable, & encores plus neceſſaire à celuy qui ſe haſte de paruenir à la ſageſſe, à ſçauoir qu'on te face vne diuiſion de toute la Philoſophie, & qu'on departe ce grand corps par membres. Car par le moyen des parties, nous venons plus facilement à la cognoiſſance du tout. A la mienne volonté, tout ainſi que la face de tout ceſt vniuers ſe preſente à noſtre veuë, que pareillement toute la Philoſophie comme vn ſpectacle tres-ſemblable à ce grand monde, ſe peuſt mettre deuant nos yeux. Certainement elle rauiroit les hommes à ſon admiration, & les contraindroit de quitter toutes ces choſes que nous croyons maintenant eſtre grandes, par l'ignorance des plus grands. Mais puis que cela ne ſe peut faire, il faudra que nous la contemplions, comme nous regardons les ſecrets du Ciel. Il eſt bien certain que l'entendement de l'homme ſage & ſçauant, embraſſe toute ceſte grande machine, & l'enuironne de toutes parts auſſi

La cognoiſſance de la Philoſophie ſeroit ſuffiſante pour faire quitter aux hommes le ſoin de tout ce qu'ils prisent le plus, s'ils la vouloient conſiderer diſtinctement & par parties: puiſque

viſtement, que nos yeux font le Ciel. Mais quant à nous à qui il faut oſter pluſtoſt l'eſbloüiſſement qui nous aueugle: nous à qui la veuë defaut ſur les choſes plus prochaines, on peut monſtrer plus facilement ce monde piece à piece, comme n'eſtans encor capables de le comprendre en ſon entier. Ie feray donc ce que tu demandes, ie diuiſeray la Philoſophie en parties, & non point à lopins. Car il eſt plus vtile de la departir que de la dechiqueter: Parce que comme il eſt difficile de comprendre les choſes trop grandes, il l'eſt auſſi de celles qui ſont trop menuës. On depart le peuple d'vne ville par tribuz & par quartiers, & vne armee par centuries. Si vne choſe eſt deuenuë trop grande, on la conçoit mieux ſi elle eſt miſe en parcelles, leſquelles (comme i'ay dit) ne doiuent eſtre infinies ni trop petites. Car il y a autant de vice à faire vne trop ample diuiſion, comme a n'en faire point du tout. Il n'y a rien qui reſſemble plus à vne confuſion, que ce qui eſt reduit menu comme pouſſiere. Ie te diray donc tout premierement, puis qu'il te plaiſt ainſi, la difference qui eſt entre la ſageſſe & la Philoſophie. La ſageſſe eſt la perfection du bien qui eſt en l'ame de l'homme: & la Philoſophie, c'eſt l'amour & l'affection qu'on a de paruenir à la ſageſſe. L'vne monſtre là où l'autre paruient: il eſt aſſez clair pourquoy on l'appelle Philoſophie: elle le ſignifie par ſon nom. Quelques-vns ont defini la ſageſſe en ceſte façon, que c'eſtoit la ſcience des choſes diuines & humaines: Et quelques autres ainſi: que c'eſtoit cognoiſtre les choſes diuines & humaines, & leurs cauſes. Mais ceſte addition me ſemble vaine. Car les cauſes ſont partie des choſes diuines & humaines. Il y en a eu d'autres, qui ont defini la Philoſophie en pluſieurs façons. Les vns ont dit que c'eſtoit l'eſtude & le ſoin de la vertu: & les autres, l'eſtude & le ſoin de corriger l'ame. Quelques-vns l'ont appellee le deſir de la vraye raiſon. Mais quoy que ce ſoit, on a tenu pour certain qu'il y auoit quelque difference entre la Philoſoohie & la ſageſſe. Car il n'eſt pas poſſible que ce qui deſire, ſoit ce qui eſt deſiré. Comme il y a grande difference entre l'auarice & l'argent, parce que l'vne ſouhaitte, & l'autre eſt ſouhaitté: auſſi y en a-il entre la Philoſophie & la ſageſſe. Car la ſageſſe eſt l'effect & le loyer de la Philoſophie. L'vne vient, & l'on va à l'autre: la ſageſſe eſt ce que les Grecs appellent Sophie. Les Romains meſmes vſoient de ce mot, comme ils vſent encor auiourd'huy de celuy de Philoſophie. Ce que les comedies à robe longue qu'on ioüoit anciennement, te prouueront, & l'inſcription qui eſt ſur le tombeau de Doſſennus:

L'entendement humain n'eſt capable de la comprendre toute entiere.

Difference entre ſageſſe & Philoſophie, ſelon les diuerſes opinions de pluſieurs.

Sageſſe eſt le ſalaire & le but de Philoſophie.

Paſſant arreſte toy, & lis la ſophie de Doſſennus.

Quelques-vns des noſtres ont penſé, qu'encor que la Philoſophie fuſt l'eſtude de la vertu, & que l'vne pourſuiuiſt, & l'autre fuſt pourſuiuie: toutesfois il ne les falloit point ſeparer. Car la Philoſophie ne peut eſtre ſans la vertu, ni la vertu ſans la Philoſophie. La Philoſophie eſt le deſir de la vertu, mais c'eſt par le moyen de la vertu meſme. La vertu auſſi ne peut eſtre ſans le deſir d'elle meſme, ni le deſir de la vertu ſans elle. Ce n'eſt pas toutesfois comme ceux qui veulét tirer de loin à quelque choſe, qui ſont en vn lieu, & ce qu'ils veulent toucher en vn autre: ni comme les chemins qui menent aux villes, ſont hors d'icelles: mais on vient à la vertu meſme. La Philoſophie doncques & la vertu ſont conioinctes enſemble. Pluſieurs graues autheurs ont dict qu'il y auoit trois parties en la Philoſophie: La Morale, la Naturelle, & la Rationale. La premiere modere l'ame, la ſeconde recherche la nature des choſes, la troiſieſme ſuit la proprieté, & la compoſition des paroles, & les argumens, afin qu'on ne reçoiue point le faux pour le

Ces deux ne ſe peuuent fauſſer compagnie. Non plus que la vertu & le deſir d'icelle.

Trois parties de Philoſophie.

vray. Au reſte, il s'en eſt trouué qui diuiſoient la Philoſophie en moins de parties, & en plus auſſi. Quelques-vns des Peripateticiens y en adiouſterent vne quatrieſme, la ciuile, parce qu'elle requiert vn propre & vn particulier exercice, & qu'elle eſt occupee apres vne autre matiere. Quelques autres y ont adiouſté vne autre partie, que les Grecs appellent œconomique, qui eſt la ſcience de gouuerner vne famille. Aucuns ont encor ſeparé le lieu qui traicte des façons de viure. Et toutesfois il n'y a rien de tout cela qui ne ſe puiſſe trouuer en la partie qui traicte des mœurs. Les Epicuriens ont ſouſtenu qu'il n'y auoit que deux parties en la Philoſophie, la naturelle, & la morale : & ont oſté la rationale : Toutesfois apres qu'ils furent contraints de ſeparer l'ambiguité des choſes, & de reprendre les fauſſetez qui ſe cachoient ſous l'ombre de la verité : ils trouuerent eux-meſmes vn lieu qu'ils appellent du iugement, & de la regle, autrement la rationale. Mais ils penſent que c'eſt vn adiouſtement à la partie naturelle. Les Cyrenaïques ont chaſſé les naturelles & les rationales, & ſe ſont contentez des morales. Mais apres auſſi ils rappellent ce qu'ils ont oſté. Car ils departent les morales en cinq parties : l'vne eſt de ce qu'il faut fuyr ou deſirer, l'autre des paſſions, la troiſieſme des actions, la quatrieſme des cauſes, la cinquieſme des argumens. Les cauſes des choſes dependent de la partie naturelle, & les argumens de la rationale, & les actions de la morale. Ariſton natif de Chio, à dit que la naturelle & la rationale n'eſtoient point ſeulement inutiles, ains qu'elles eſtoient contraires. Il a retranché encor la morale qu'il auoit laiſſee toute ſeule. Car il a oſté ce lieu qui contient les admonitions, & a dit que cela appartenoit pluſtoſt à vn Pedagogue qu'à vn Philoſophe : comme ſi le ſage eſtoit autre choſe, qu'vn pedagogue de tout le genre humain. Puis donc que la Philoſophie eſt partie en trois, commençons premierement à diſpoſer la partie morale. Laquelle ie veux derechef diuiſer en trois : & que la 1. ſoit vn ſoin de diſtribuer à vn chacun ce qui luy appartient, & de iuger dequoy chaſque choſe ſera digne. Elle eſt certainement fort vtile. Car peut-il eſtre rien plus neceſſaire, que de ſçauoir mettre ſon prix à toutes choſes ? La ſeconde ſoit de l'affection : la troiſieſme, des actions, Parce qu'en premier lieu il faut que tu faces iugement combien bien chaſque choſe doit eſtre eſtimee : en ſecond lieu que l'affection que tu prendras ſoit bien reglee & tẽperee : en troiſieſme lieu que ton affection & ton action ſoient d'accord, & qu'en toutes ces choſes tu conſentes à toy-meſmes. S'il y a faute d'aucune de ces trois, tout eſt en confuſion & en deſordre. Car dequoy te ſeruira d'auoir l'eſtimation de toutes choſes dans ton iugement, ſi tu as l'affection trop grande ? Que te profitera d'auoir retenu tes affections, & d'auoir tout pouuoir & authorité ſur tes cupiditez, ſi en faiſant les choſes, tu ne choiſis pas bien le temps ? ſi tu ne ſçais pas à quel poinct, en quel lieu, & de quelle façon il les faut faire ? C'eſt autre cas de cognoiſtre la dignité & la valeur d'vne choſe : autre cas de cognoiſtre le poinct & l'heure : autre de retenir l'affection, & cheminer doucement ſans ſe precipiter à faire quelque choſe. C'eſt donc lors que la vie eſt bien d'accord en elle meſme, quand l'action ne delaiſſe pas l'affection. L'affection ſe conçoit ſelon la dignité des choſes : & par ainſi elle eſt ou plus lente ou plus forte, cõme elles ſeront dignes d'eſtre deſirees. La partie de la Philoſophie naturelle, eſt diuiſee en deux : en choſes corporelles, & incorporelles. Les vnes & les autres ſont diuiſees, ſi ie dois dire ainſi, en leurs degrez. Le lieu qui appartient au corps, eſt departi premierement en ſes degrez, ſçauoir eſt és choſes qui ſont, & celles qui ſont faictes. Il eſt certain que les elemens s'engendrent. Quant au lieu de l'element, à

Autres opinions touchant la diuiſion d'icelle.

Des Peripateticiens.

Des Epicuriens.

Des Cyrenaïques.

D'Ariſton.

Diuiſion de la Philoſophie morale en trois parties.

De la naturelle en deux. &.

De la rationale, en deux auſſi.

l'opinion de quelques-vns, il eſt ſimple : & à l'opinion de quelques autres, il eſt departi en la matiere, & en la cauſe qui meut toutes choſes, & en elemens. Reſte maintenant à diuiſer la partie rationale de la Philoſophie. L'oraiſon & le parler, ou il eſt continuel, ou il eſt entrecouppé, auec celuy qui reſpond & celuy qui interroge. Ie veux nommer ceſte-cy Dialectique, & l'autre Rhetorique. Ceſte-cy a ſoin des paroles, du ſens & de l'ordre. La dialectique eſt diuiſee en deux parties : en paroles & ſignifications : c'eſt à dire en choſes qui ſont dites, & en paroles auec leſquelles on les dit. Il s'enſuit apres, vne grande diuiſion de l'vne & de l'autre: Mais i'y veux mettre fin en ceſt endroit.

Ie ſuiuray ſeulement les poincts plus principaux.

Toutes les parties de la Philoſophie ſe doiuent rapporter à la morale.

Autrement ſi ie voulois diuiſer les parties en parties, ie ferois vn liure entier de queſtions. Ie ne te veux pas empeſcher, Lucilius, que tu ne liſes tout cela : pourueu que tu rapportes incontinent aux mœurs tout ce que tu liras. Gouuerne bien tes mœurs, reſueille ce qui s'endort dedans toy: ramaſſe ce qui eſt eſpars, dompte ce qui eſt rebelle, crie le plus que tu pourras contre tes deſirs diſſolus, & contre ceux du peuple : & s'ils te veulent dire, Iuſques à quand tiendrez-vous touſiours vn meſme langage ? reſponds-leur, C'eſt moy qui vous dois pluſtoſt dire, Iuſques à quand commettrez-vous tant de vices? Vous voulez que les remedes ceſſent pluſtoſt que les pechez. Mais quant à moy ie crieray encor plus haut, & parce que vous ne voulez pas ouïr parler, ie ne ceſſeray de crier. La medecine commence à profiter, lors que ſur vn corps maleficié & pourri l'attouchement fait douleur. Ie diray des choſes qui leur ſeront profitables en deſpit d'eux. Il faudra en fin que vous oyez quelque mot qui ne vous flattera point. Mais puis que vous ne voulez pas en particulier qu'on diſe la verité, oyez tous tant que vous eſtes. Iuſques à quand eſtendrez-vous les bornes de vos heritages ? Vn pays qui nourriſſoit autrefois tout vn peuple, eſt maintenant petit pour vn ſeul homme. Iuſques à quand ſera-ce que vous eſtendrez vos bornes & limites pour rendre plus grands vos labourages, ſans vous pouuoir contenter que tout ce qu'on peut labourer dans vne entiere prouince, ſoit l'eſtenduë de vos domaines ? Les riuieres les plus renõmees ſont deſtournees pour faire leurs cours au milieu de vos terres: les grands fleuues qui faiſoient ſeparation des plus grands peuples, ſont à vous, depuis leur ſource iuſqu'à l'emboucheure de la mer. Cela eſt encor trop peu, ſi vous n'enuironniez les mers par vos heritages que vous auez de ſi grande eſtenduë : ſi voſtre fermier ne tranche du Roy par delà la mer Adriatique, l'Ionique, & l'Egee: ſi les Iſles, qui ont autrefois eſté la demeure des grands capitaines, n'eſtoient comptees entre les choſes qu'on ne priſe rien. Ayez autant que vous voudrez des poſſeſſions de large eſtenduë : que ce qu'on appelloit anciennement vn Empire, ne ſoit maintenant qu'vn domaine. Rendez voſtre tout ce que vous pourrez, pourueu que la plus grand' part en ſoit reſeruee pour les autres. Ie parle maintenant à vous de qui la prodigalité s'eſtend auſſi auant que l'auarice des autres : Ie vous demande, iuſques à quand ſera-ce qu'il n'y aura aucun lac ſur le bord duquel on ne voye les tours & le faiſte de vos maiſons ? aucune riuiere, le long de laquelle ne ſoit bordé de vos chaſteaux? En quelque lieu qu'on verra naiſtre vne veine d'eau chaude, on y baſtira tout ſoudain des hoſteleries, pour la diſſolution & ſuperfluité. En quelque lieu qu'vn bord de mer ſe courbera, & qu'il fera ſein, vous y ietterez auſſi-toſt des fondemens : & ne vous pouuans contenter de la terre, ſi vous ne la rendez plus gran-

Similitude, pour monſtrer l'vſage de la morale.

Inuectiue contre l'auarice.

Contre la prodigalité & diſſolution.

de par l'ouurage de vos mains, vous pouſſerez la mer au dedans d'elle. Que vos baſtimens reluiſent par tous les endroits du monde : les vns poſez ſur des hauts monts, pour regarder les mers & les terres d'vne veuë infinie : les autres en quelques plaines eſleuees à vne telle hauteur qu'ils egalent les montagnes : apres que vous aurez beaucoup edifié, & dreſſé de grands baſtimens, vous n'eſtes que le corps d'vn ſeul homme, & encor fort petit. Dequoy vous ſeruent pluſieurs chambres ? vous ne couchez que dans vne ſeule. Les lieux où vous n'eſtes pas, ne ſont point à vous. Ie viens maintenant à vous, de qui la gueule profonde & inſatiable fait d'vn coſté peſcher toutes les mers, & de l'autre chaſſer toutes les terres. Elle pourſuit d'vn trauail extréme ces choſes, auec des hameçons, celles-là auec des laſſets, & ces autres auec des rets & des cordages de toutes ſortes. Il n'y a beſte qu'on puiſſe laiſſer viure en paix, que celles qui ne ſont point agreables à l'eſtomach. Mais apres que voſtre bouche eſt degouſtee de trop de voluptez, combien peu, & preſque du bout des léures, touchez-vous à ces viandes que vous acheptez par tant de mains ? Combien peu mange ce monſieur qui n'a pas encor fait digeſtion du repas precedent, qu'il eſt tout preſt à rendre ſa gorge, de ceſte beſte ſauuage qui a eſté priſe auec tant de danger ? Combien peu de ces huiſtres portées de ſi loin, paſſent par ceſte bouche qu'on ne peut ſaouler ? Malheureux encor, que vous ne cognoiſſez point comme voſtre faim eſt plus grande que voſtre ventre. Dy cela aux autres, afin que quand tu le diras, tu l'entendes auſſi : eſcris-le, afin que quand tu l'auras eſcrit, tu le liſes : rapportant toutes choſes à corriger les mœurs, & appaiſer la rage & la fureur des paſſions. Eſtudie non pas pour ſçauoir plus de choſes que les autres, mais pour les ſçauoir mieux.

Contre la gourmandiſe.

EPISTRE XC.

C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous fait trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie.

QVi eſt celuy, mon Lucilius, qui puiſſe douter que ce ne ſoit par le benefice des Dieux que nous viuons, & que par la Philoſophie nous viuons bien ? & qu'à ceſte cauſe nous ne ſoyons de tant plus redeuables à la Philoſophie qu'aux Dieux, de cõbien la bonne vie eſt vn bien-faict plus grand que la vie ? Certainement nous luy ſerions plus redeuables, ſi les Dieux meſmes n'eſtoient autheurs de la Philoſophie, la ſcience de laquelle ils n'ont donné à pas-vn, encor qu'ils ayent donné à tout le monde le moyen de l'apprendre, parce que s'ils en euſſent fait vn bien commun & vulgaire à tous, nous naiſtrions pleins de prudence, & la ſageſſe euſt perdu ce qu'elle a de meilleur, ſçauoir eſt qu'elle n'eſt pas cõptee entre les biens de fortune. Car ce qui eſt de plus precieux & de plus magnifique en elle, c'eſt qu'elle ne vient point d'ailleurs, que ceux qui l'ont n'en ſont redeuables qu'à eux-meſmes, & qu'on ne la va point demander à vn autre. Que trouuerois-tu en la Philoſophie digne d'eſtre admiré, ſi elle nous aduenoit par le bien-faict d'autruy ? Son deſſein n'eſt que de trouuer la verité des choſes diuines & humaines : la iuſtice,

La philoſophie nous apprend à bien viure, & par conſequent nous luy aurions plus d'obligation qu'aux dieux, s'ils ne nous eſtoient eux meſmes autheurs d'icelle philoſophie, & s'ils n'auoient rendu du tout le monde capable de l'apprendre.

Ce que la ſageſſe a de meilleur, ceſt qu'elle n'eſt point ſubiecte aux accidens fortuits, & qu'õ n'a que faire de l'aller mendier dehors.

la pieté, la religion ne l'abandonnent iamais, ni la ſuitte & compagnie des autres vertus, qui ſont entreliees & ioinctes enſemble. C'eſt elle qui nous apprend de reuerer les choſes diuines, & d'aimer les humaines : que l'empire en eſt au pouuoir des Dieux, & la communauté en eſt entre les hommes: laquelle a demeuré quelque temps inuiolable, & iuſqu'à ce que l'auarice rompiſt ceſte ſocieté, & fuſt cauſe de la pauureté, à l'endroit meſmes de ceux qu'elle auoit fait les plus riches. Car ils perdirent la ioüiſſance de toutes choſes quand ils voulurent auoir des biens propres à eux. Mais les premiers hommes, & ceux qui naſquirent d'eux, & qui eſtans encor incorrompus ne ſuiuoient que la nature, l'auoient auſſi pour gouuernante & pour loy, s'eſtans ſoubs-mis au gouuernement d'vne choſe meilleure qu'ils n'eſtoient. Car la nature veut, que les pires ſoient ſubiectes aux meilleures. Les beſtes brutes reçoiuent pour capitaine & conducteur celles qui ont le corps plus grand ou plus fort. Vn taureau coüard ne marche point deuant le trouppeau : c'eſt celuy qui de grandeur ou de force des membres ſurpaſſe tous les autres maſles. Le plus grand des Elephans conduit touſiours la trouppe. Entre les hommes le meilleur eſt pris pour le plus grand : par ainſi on eliſoit vn gouuerneur par la bonté de l'ame. C'eſtoit donc vne grande felicité entre les peuples, où pas-vn ne pouuoit eſtre plus puiſſant qu'il ne fuſt le meilleur. Car celuy peut autant qu'il veut, qui ne penſe pas auoir plus de puiſſance qu'il ne doit. C'eſt pourquoy Poſidonius a opinion qu'en ce ſiecle qu'on appelle d'or, le Royaume eſtoit entre les mains des ſages. Ceux-là contenoient leurs mains, & defendoient les petits contre la puiſſance des grands. Ils perſuadoient & diſſuadoient, ils monſtroient ce qui eſtoit vtile ou inutile. Par leur prudence ils prenoient garde que leurs citoyens n'euſſent faute de rien: par leur vaillance ils repouſſoient les dangers: par leur liberalité ils aggrandiſſoient & enrichiſſoient les ſubiects. Bref commander, c'eſtoit vn office, & nõ point vn Royaume. Aucun ne vouloit eſſayer les forces de ſa puiſſance contre ceux, par le vouloir deſquels ſa puiſſance auoit eu commencement. Il n'y auoit pas-vn qui penſaſt à faire iniure, ou qui en euſt occaſion, parce qu'on obeyſſoit bien à celuy qui ſçauoit bien cõmander : & que le Roy ne pouuoit faire vne plus grande menace à ceux qui luy obeyſſoient mal, que de les quitter, & de s'en aller hors de leur Royaume. Mais puis-apres, que croiſſans les vices, les Royaumes ſe ſont changez en tyrannie, on commença d'auoir beſoin de loix, leſquelles fur le commencement, les Sages meſmes ordonnerent. Solon, qui par ſes loix eſtablit vne equalité dans la ville d'Athenes, eſt cogneu par ſa ſageſſe entre les ſept de ſon temps. Si ce ſiecle-là euſt porté Lycurgus, on l'euſt mis le huictieſme en ce nõbre ſacré. Les loix de Zaleucus & de Charondas ſont infiniement loüees. Ce n'a pas eſté ni au cours des plaidoyries, ni aux ſalles des Iuriſconſultes, mais dans l'eſcole de Pythagoras pleine de ſiléce & de ſainéteté, que ceux-là ont appris le droict, pour l'eſtablir apres dans la Sicile qui fleuriſſoit en ce temps-là, & en la Grece d'Italie. Iuſques à ce point-là ie ſuis de l'aduis de Poſidonius : mais ie ne luy accorderay point que les arts, de l'vſage deſquelles la vie des hommes ſe ſert iournellement, ſoient inuentees par la Philoſophie: ie ne veux point donner tant de gloire à l'art de forger & de charpenter. C'eſt la Philoſophie (dit-il) qui apprint à ceux qui viuoient eſpars çà & là, qui ſe retiroient ſoubs vne logette, ou dans le creux d'vn rocher, ou dans le tronc d'vn arbre à demy mangé, de baſtir des maiſons. Quant à moy ie penſe que la Philoſophie a inuenté auſſi peu ces engins pour eſleuer & baſtir des maiſons ſur maiſons, qui ne font que preſſer les villes de leur peſanteur, qu'elle a inuenté les viuiers des poiſſons, expreſſément enfermez, afin

Quel eſt ſon deſſein.

Les hommes du premier ſiecle s'aſſuiettiſſoient volontairement à elle, comme à vne tres fidelle guide.

Les ſages auoient anciennement l'adminiſtration & le gouuernement des Eſtats: &

Donnoient des loix aux peuples. Solon. Lycurgus. Zaleucus & Charondas.

Mais les arts mechaniques ne doiuent point attribuer leur inuention à la philoſophie, contre la doctrine de Poſidonius.

que la gourmandiſe ne ſe mit pas au danger des tempeſtes, & que la folle deſpenſe, pour ſi grand orage qu'il fiſt ſur mer, euſt comme des ports, pour y pouuoir engraiſſer les troupes des poiſſons ſeparez les vns des autres. Que dis-tu? la Philoſophie a-elle enſeigné les hommes d'auoir des clefs & des ſerrures? quelle autre choſe eſtoit-ce, que donner vn ſigne certain d'auarice? eſt-ce la Philoſophie qui a baſti des edifices ſi hauts qu'ils menacent de choir pour ruiner les citoyens? Car c'eſtoit peu de choſe de ſe couurir de ce qu'on trouuoit par fortune, & de rencontrer ſans art & ſans peine quelque lieu fait par la nature meſme pour nous retirer dedans. Croy moy que ce ſiecle fut fort heureux auquel il n'y auoit point de charpentiers ni de maſſons. Sçauoir tailler vn ſoliueau en quarré, & mener droictement la ſie le long d'vne raye, & fendre vne poutre d'vne main aſſeuree, tout cela naſquit comme la prodigalité naiſſoit.

Non plus que les choſes qui ſeruent aux delices & diſſolutions, & L'art des ſerruriers, & maſſons & charpentiers. Frugalité des premiers ſiecles.

Les anciens fendoient le bois auec des coings. 2. Georgic.

Car en ce temps-là on ne baſtiſſoit point de ſalles pour y manger: on ne portoit pas de loing à ceſt vſage, le pain ou le ſapin ſur pluſieurs charettes couplees enſemble, qui faiſoient trembler les villages où elles paſſoient, ny pour les charger de lambris d'or pendans en bas. Les fourches plantees d'vn bout & d'autre ſouſtenoient la couuerte d'vne caſſine: Et les branches d'arbres bien fueillees & fort eſpaiſſes, penchant en bas, ſeruoient d'eſgouts aux plus grandes pluyes. C'eſt ſous ces trois-là, qu'ils habitoient, mais c'eſtoit auec toute ſeureté. Le chaume couuroit ces perſonnes libres: mais la ſeruitude loge ſous l'or & ſous le marbre. Ie ne ſuis point auſſi d'accord auec Poſidonius, de ce qu'il penſe que les outils & ferremens de charpentiers ſoient de l'inuention des ſages. Car par meſme raiſon il pourroit dire que ceux auſſi eſtoient ſages, par le moyen deſquels,

Alors on inuenta les rets & les cordages,
Pour prendre finement toutes beſtes ſauuages,
Et de ceindre les bois de chiens & de limiers. Là meſme.

C'eſt la fineſſe des hommes, & non pas leur ſageſſe, qui a inuenté tout cela. Ie ſuis auſſi contraire à Poſidonius, que les ſageſſes euſſent inuenté les metaux du fer & du cuiure, apres que la terre bruſlee par l'embraſement des foreſts, fit couler les veines des metaux qui n'eſtoient guere profonds: ceux qui les priſent tant, en furent inuenteurs. Ie ne trouue point auſſi à mon aduis, ceſte queſtion ſi ſubtile comme la fait Poſidonius: qui fuſt pluſtoſt en vſage, le marteau ou les tenailles. Ce fut quelqu'vn qui auoit l'eſprit exercité & gentil, mais non point grand & haut eſleué, qui trouua l'vn & l'autre, & toutes autres choſes qu'il faut chercher le corps baiſſé & panché vers la terre. Le ſage ne prenoit point beaucoup de peine pour ſon viure. Mais pourquoy non? veu qu'en ce ſiecle meſme le ſage ne deſire d'eſtre chargé que le moins qu'il peut? Ie te prie dy moy comme ie dois admirer Diogenes & Talus? Lequel d'eux te ſemble eſtre ſage, ou celuy qui trouua la ſye, ou celuy qui ayant veu vn garçon puiſant de l'eau pour boire dans le creux de ſa main, rompit incontinent vn godet qu'il portoit dans ſes beſaſſes, ſe tançant luy-meſmes par ces mots: O fol que ie ſuis, combien de temps ay-ie porté du bagage qui m'eſtoit inutile, moy qui me contentois de me plier dans vn tonneau, & de coucher ordinairement dedans? En fin trouuerois-tu auiourd'huy celuy plus ſage

Les metaux auſſi ne ſont point de l'inuention de la Philoſophie. Ny le marteau & les tenailles, ni tout ce qui baiſſe le corps contre terre. Le ſage n'eſt iamais beaucoup curieux de ſon viure. Exemple en Diogenes & Talus.

qui a inuenté la façon de faire monter le ſaffran par des tuyaux ſecrets iuſqu'à vne hauteur infinie: qui remplit des eſtangs tout d'vn coup d'eaux qui viennẽt de grande roideur, & qui les ſeche apres tout d'vn coup: qui reioinct & raſſemble les lambris d'vne ſalle, par vne ſi ſubtile façon qu'ils tournent & ſe monſtrent maintenant d'vne forme, & maintenant d'vne autre: & qui fait que les faces des maiſons & des toicts ſe changent à tous les ſeruices qu'on porte: ou bien celuy, qui apprend à ſoy-meſme & à autruy, que nature ne nous commande rien inſupportable & difficile? Que nous pouuons auoir des maiſons ſans vn tailleur de marbres? que nous pouuons eſtre veſtus ſans trafiquer auec les Seres pour la ſoye? que nous pouuons auoir tout ce qui eſt neceſſaire pour nos vſages, ſi nous voulons nous contenter de ce que la terre a mis au deſcouuert? & ſi les hommes prennent plaiſir d'oüir ces choſes, ils trouueront qu'ils ont auſſi peu beſoin de cuiſinier que de gens-d'armes. Ceux-là furent fort ſages, ou ils ſembloient eſtre ſages, qui mettoient peu de ſoin à l'entretenement de leurs corps: ce qui nous eſt neceſſaire ſe recouure auec peu de trauail: mais il a grande peine à ſuyure les delices. Tu n'auras aucun beſoin d'artiſans, ſi tu ſuis la nature. Elle n'a pas voulu que nous fuſſions fort empeſchez: elle nous auoit aſſez pourueus de tout ce qui nous eſtoit neceſſaire. Ouy, mais le froid eſt inſupportable à vn corps qui eſt nud. Quel remede? Les peaux des beſtes ſauuages, & des autres animaux, ne nous peuuent-elles point aſſez defendre du froid? n'y a-il pas quelques natiõs qui ſe couurent d'eſcorces d'arbres? ne fait-on point des robes de plumages d'oyſeaux tiſſus & couſus enſemble? La plus grande partie des Scythes n'eſt-elle pas veſtuë de pannes de renards & de rats, douces à manier, & que les vents ne peuuent percer? Il faut encor neantmoins en eſté chaſſer l'ardeur du Soleil dedans quelque ombre eſpaiſſe. Mais quoy? la vieilleſſe des ſiecles n'auoit-elle point creuſé force lieux, qui par l'iniure du temps ou par quelque autre euenement s'eſtoient aggrandis comme vne profonde cauerne? Et quoy? n'ont-ils point auec leurs mains tiſſu des clayes de verges qu'ils ont enduit de fange & de paille, & d'autres branches menuës, pour couurir le haut de leur loge, & les faiſans pancher pour la cheute de la pluye, ont paſſé l'hyuer auec toute ſeureté? Quoy donc? les peuples qui habitent les Syrtes, ne ſe cachent-ils point dans des creux de terre, qui ne peuuent dans ceſte ardeur trop grande de Soleil trouuer aucune couuerture aſſez eſpaiſſe pour chaſſer les chaleurs, ſi ce n'eſt la meſme terre ſeche? La nature ne nous a pas eſté ſi ennemie, qu'ayant donné vne vie tres-facile & pleine d'aſſeurance à tous les autres animaux, l'homme ſeul ne peuſt viure ſans tant de façons & d'artifices. La nature ne nous a rien commandé de tout cela: il n'y a rien qu'il faille rechercher auec aucune peine, pour l'entretenement de noſtre vie. Quand nous naſquiſmes, nous trouuaſmes toutes choſes appreſtees. Nous les auons toutes renduës difficiles en meſpriſant les faciles. Les maiſons, les veſtemens, la nourriture du corps, & les viandes, & tout le reſte qui ne nous ſert maintenant que de peine & de ſoucy, ſe preſentoient à nous, ne couſtoient rien: il n'y auoit aucune peine à les recouurer. Car la meſure & le contentement d'vn chacun ne s'eſtendoit pas plus auant que ſa neceſſité ne requeroit: nous les auons renduës cheres, precieuſes, admirables: nous ſommes cauſe de tant & de ſi grandes façons qu'il faut employer pour les trouuer. Nature meſme ſuffit à ce qu'elle deſire: la prodigalité, la ſuperfluité s'eſt reuoltee contre la nature: elle ſe donne courage tous les iours elle-meſme: elle n'a fait que croiſtre par vne infinité de ſiecles, aydant encor ſes vices auec ſes inuentions. Premierement elle commença à deſirer des choſes ſuperfluës, puis des choſes contraires:

Le ſage & vertueux ſe contente de peu, & eſt preferable aux plus induſtrieux.

Nature auoit fourni l'homme de toutes choſes neceſſaires ſans qu'il ſe corrompiſt auec tant de delices.

Exemples en diuers peuples.

Tant de meſtiers introduits au monde, n'ont fait qu'augmenter la diſſolution, & par conſequent leur inuention ne vient pas de la Philoſophie.

La diſſolution & curioſité des hommes met prix aux choſes.

en fin elle rendit l'ame ſubiette au corps, & la contraignit de ſeruir à ſa volupté. Tous ces meſtiers, & ces arts, apres leſquelles la ville eſt tant eſchauffee, & meine tant de bruit, ne trauaillent que pour le corps. Tout ce qu'on luy bailloit en ce vieil temps, comme à vn ſeruiteur, on le luy appreſte auiourd'huy comme maiſtre. De là ſont venuës les boutiques des tiſſerans, des artiſans, des parfumeurs: de là ſont venus ceux qui apprennent ces mols & delicats mouuemens du corps, & ces chants mignards & fredonnez. Car nous auons delaiſſé ceſte meſure naturelle, qui bornoit ſes deſirs, par le beſoin neceſſaire que nous en auions. C'eſt eſtre miſerable & faquin en ce temps-cy, de ne vouloir que ce qui peut ſuffire. Il eſt incroyable (mon Lucilius) combien facilement la douceur de la parole peut eſloigner les plus grands hommes de la cognoiſſance de la verité. Voyla Poſidonius, l'vn de ceux qui ont à mon aduis plus apporté d'aduancement à la Philoſophie, quand il veut en premier lieu deſcrire comme on retort les filets, & qu'on en tire d'autres d'vne molle & douce filace: Et apres comme eſtant la toile pendant en l'air, par ſes contrepoids, elle s'eſtend droitement: comme la trame qu'on met entre-deux par la nauette ramoliſſante la dureté des coſtes de la trame, qui la ſerre, ſont contraincts de ſe ioindre & raſſembler auec le pigne. Il dit auſſi en fin que l'art des tiſſiers auoit eſté inuenté par les Sages: ne ſe ſouuenant point que deſia ceſte façon de meſtier encor plus ſubtile auoit eſté trouuee, duquel

La toile eſt attachee à l'ais & les tiſſures
Se ſeparent par fils entre les canes dures,
Et la trame paſſant entre des rays pointus
Des dents d'vn peigne long ſont coup ſus coup battus.

Qu'euſt-il dit s'il euſt veu les toiles de noſtre temps, deſquelles on fait des robbes pour ne rien cacher, & qui ne peuuent de rien ſeruir au corps, ni à la honte meſme? Il parle apres des laboureurs: & deſcript auec autant d'eloquence vn gueret bien fendu par le ſoc de la charruë, & derechef encor labouré, afin que la terre bien emiee puiſſe mieux deſcouurir les racines: les ſemences ietrees deſſus les herbes ramaſſees auec la main, afin qu'il n'y croiſſe par fortune aucune herbe ſauuage, qui eſtouffaſt la moiſſon: & ſouſtient pareillement que c'eſt vn ouurage des ſages: comme ſi encor en ce temps meſmes les laboureurs ne trouuoient tous les iours quelque nouueauté pour rendre la terre plus fertile. Il ne s'eſt pas contenté de ces arts, mais qui plus eſt il a tant rabaiſſé le ſage, qu'il l'a mené dans le moulin. Car il raconte comment le Sage à l'imitation de la nature commença de faire du pain. La dureté des dents, qui s'entrerencontrent, rompt (ce dit-il) les fruicts qu'on met dans la bouche: Et ſi quelque choſe en veut ſortir dehors, la langue le remet au dedans. Apres il ſe deſtrempe auec la ſaliue, afin qu'il gliſſe, & paſſe plus facilement par le goſier. Mais quand il eſt tombé dans le ventre, il ſe digere dans le baſſinet de l'eſtomach, & ſe depart en fin par tout le corps. Quelqu'vn ſe ſeruant de cela comme d'vn patron, print vne pierre rude, & la mit ſur vne autre comme ſi c'eſtoient des dents, l'vne deſquelles ne ſe bougeant de ſa place, attendoit le mouuement de l'autre. Et apres s'entrefrayans les grains enſemble, ils ſe rompent, iuſqu'à ce qu'eſtans longuement froiſſez, ils deuiennent fort menus. Lors il meſla de l'eau dans la farine, & la broyant & virant ſouuent, il l'appreſta ſi bien qu'il en fiſt du pain, qu'on miſt premierement cuire ſous des cendres chaudes, & dans vn pot de terre boüillant. Peu à peu ſe trouuerent les fours, & autres inuen-

Erreur de Poſidonius, en ce qu'il raualle le merite du Sage, luy attribuant l'inuention des arts de petite valeur, au prix de l'eſtude de ſageſſe.

& Vanité dudit philoſophe, en ce qu'il employe beaucoup de curieuſes paroles pour faire vne bien petite deſcription.

tions, de la chaleur deſquelles ils ſe ſeruoient comme bon leur ſembloit. Il s'en fallut fort peu qu'il ne diſt que la boutique d'vn cordonnier ne fuſt de l'inuention des ſages. La raiſon a bien inuenté tout cela, mais non pas la vraye & la droite raiſon. Ce ſont des inuentions d'hommes, & non point des Sages, non plus certainement, que les vaiſſeaux dans leſquels nous paſſons les riuieres, & les mers, auec des voiles tenduës pour prendre le vent, & auec des gouuernails par derriere, qui pouſſent le cours du vaiſſeau çà & là dont l'exemple a eſté emprunté des poiſſons, qui ſe conduiſent par la queuë, & d'vn mouuemẽt leger deſtournent leur viſteſſe du coſté qu'il leur plaiſt. Le ſage (dit-il) a veritablement trouué tout cela: mais cõme choſes trop baſſes pour eſtre menées par luy, il les a laiſſées traicter à des hõmes de vile condition. Tout au contraire, ces choſes ne furẽt iamais trouuees, que par ceux qui s'adonnent encor auiourd'huy à ces meſtiers-là. Nous ſçauons que de noſtre memoire encor quelques nouuelles inuentions ſe ſont deſcouuertes, comme l'vſage des vitres, qui ont le corps trãſparant, à trauers deſquelles paſſe vne claire lumiere: & comme les eſtuues baſties en l'air ſur des arcades, & les tuyaux enchaſſez dans les murailles qui peuſſent eſpandre la chaleur pour eſchauffer eſgalement le haut & le bas. Que diray-ie des marbres dont les temples, & dont les maiſons reluiſent? Que diray-ie de ces grands edifices baſtis de façon ronde à gros quartiers de pierre bien vnis, dans leſquels nous dreſſons des portiques, & des couuerts capables pour des peuples? Que diray-ie des notes des paroles, par leſquelles on reçoit le diſcours d'vne oraiſon pour ſi viſte qu'elle ſoit, la main ſuiuant la viſteſſe de la langue? Tout cela fut inuenté par des eſclaues dont on ne tenoit compte. La vertu s'eſt aſſiſe plus haut: elle n'enſeigne rien qu'õ face auec les mains, elle eſt maiſtreſſe de l'ame. Veux tu ſçauoir ce qu'elle a mis en lumiere, & ce qu'elle a fait? Non point ces deshõneſtes mouuemens du corps, ni ces diuers ſons des hautbois, & des flutes, dans leſquelles eſtant l'haleine receuë, ou en entrant, ou en ſortant, elle ſe forme en voix, ni les armes, ni les murailles des villes, ni les guerres. Elle n'entreprend que choſes vtiles, elle fauoriſe la paix, & conſeille aux hommes de viure en concorde: Elle ne forge point, dis-ie, les outils pour tous les vſages neceſſaires. Pourquoy donc dis-tu qu'elle ſe meſle de choſes ſi petites? Tu vois qu'elle ne veut que façonner la vie, elle a bien d'autres arts ſous ſa puiſſance. Car à celle à qui la vie ſert, ſeruent auſſi les ornemens de la vie. Au reſte elle aſpire à vn eſtat bien-heureux: c'eſt là où elle conduit, c'eſt là où ſon chemin s'adreſſe. Elle nous mõſtre ce qui eſt mal, & ce qui ſemble l'eſtre: elle chaſſe toutes vanitez hors de l'ame, & luy donne vne grandeur conſtante & ferme. Mais elle abbat celle qui s'engendre d'orgueil, & d'vne vaine apparence: Et ne permet point qu'on ignore la difference qu'il y a entre les choſes grandes, & les fieres & orgueilleuſes. Elle nous fait entierement cognoiſtre ſa nature, & la noſtre. Elle nous apprend que c'eſt que les Dieux, quels ils ſont, que c'eſt que les enfers, les Dieux domeſtiques, & les demõs: Que c'eſt que les ames, qui tiennent le ſecõd rãg apres les Dieux: en quel lieu elles ſont arreſtees, ce qu'elles ſont, ce qu'elles peuuent, ce qu'elles veulent. Voila les premiers enſeignemens de ſa religion, par leſquelles nous ſont deſcouuerts les myſteres ſacrez non point d'vne ſeule ville, mais du ciel, qui eſt le grand temple de tous les Dieux: les images & les vrayes faces duquel elle a mis deuant les yeux de noſtre ame pour eſtre par elle contemplees: Car noſtre veuë eſt trop foible pour voir des ſpectacles ſi grands. Elle retourne apres aux cõmencemens que toutes choſes ont eu, & à la raiſon eternelle, qui eſt infuſe par tout ceſt vniuers: & à la puiſſance de toutes les ſemences qui donnent la figure propre à tout le corps. Apres, elle commença de s'enquerir de l'ame, & d'où elle

Les Stoïques diſtinguent entre la raiſon & la vraye raiſon, en quoy ils ſemblent n'auoir guere de raiſon.

Inuentions deſcouuertes du temps de Seneque.

La ſageſſe à bien de plus hauts deſſeins, & n'entreprẽd rien qui ne ſoit grand & neceſſaire, aſpirant touſiours à vn eſtat bien-heureux.

Diuers effects de la ſageſſe.

procedoit, en quel lieu elle eſtoit, pour combien de temps: en combien de parties: elle eſtoit diuiſee. Cela fait, des choſes corporelles elle eſt venuë aux incorporelles: elle a recherché la verité, & a diſcouru des raiſons d'icelle. Et apres tout cela encor, elle apprit comme il falloit cognoiſtre les doubtes qui ſont en la vie, & en la mort. Car il y a des fauſſetez meſlees parmy la verité de l'vne & l'autre. Le ſage (dis-ie) comme il ſemble à Poſidonius, ne s'eſt point retiré de ces arts & meſtiers: mais il ne s'y eſt pas du tout entierement addonné. Car il n'euſt iamais eſtimé vne choſe digne d'eſtre inuëtee, qui ne deuſt eſtre en perpetuel vſage: il ne prẽdroit riẽ, pour apres le delaiſſer. Anachraſis, dit-il, trouua la rouë du potier, ſur le tour de laquelle on fait les vaiſſeaux de terre. Depuis ayant veu qu'on trouuoit dans Homere la rouë du potier, il ayme mieux qu'on penſe que ces vers ſoyent pluſtoſt faux, que la fable meſme. Ie ne veux pas opiniaſtrer ſi Anachraſis en fut l'auteur: & ſi ce fut luy, ie confeſſe que ce fut vn ſage, mais non pas comme ſage: car les ſages ſont pluſieurs choſes entant qu'ils ſont hommes, & non point entant qu'ils ſont ſages. Pren le cas qu'vn homme ſage ſoit fort viſte & leger: il vaincra tous les autres à la courſe, entant qu'il eſt plus leger, mais non pas entant qu'il eſt ſage. Ie voudrois monſtrer vn verrier à Poſidonius, qui en ſouffiant forme en diuerſes façons le verre qu'vne main bien appriſe ne pourroit à grand' peine tailler. Ces choſes ſe ſont trouuees apres que nous n'auons plus trouué de ſages. Democritus (ce dit-il) eſt celuy qu'on penſe auoir trouué les arcades, & les voutes, & cõme par le courbement des pierres penchants peu à peu l'vne vers l'autre, elles ſe lient par la clef qu'on met au milieu. Ie puis dire que cela eſt faux. Car il eſt force de croire que deuant que Democritus fuſt, il y auoit des ponts & des portes, le haut deſquelles eſt le plus ſouuent voûté. Il vous eſt encor eſchappé de dire que le meſme Democritus auoit inuenté de polir l'yuoire, & de cuire des petits cailloux, qu'il conuertiſſoit en eſmeraudes, auec laquelle cuite on façonne encor auiourd'huy des pierres qui peuuent prẽdre couleur en cuiſant. Encor que le ſage ait trouué cela, ce n'a pas eſté entant qu'il eſtoit ſage. Car il fait beaucoup d'ouurages, que nous voyons faire auſſi bien à des hommes de peu d'eſprit, & plus parfaitement, & plus dextrement. Veux-tu ſçauoir ce que le ſage a cherché, & ce qu'il a mis en lumiere? Premierement ç'a eſté la vraye nature, laquelle il n'a point ſuiuy comme les autres animaux, auec des yeux qui s'eſbloüiſſent aux choſes diuines. En ſecond lieu la loy de la vie, qu'il a dreſſee ſur toutes choſes qui ſont: Elle ne nous a point appris ſeulement à cognoiſtre les Dieux, mais à les ſuiure, & à receuoir en bonne part autant les cas fortuits, comme ceux qui nous ſeront commandez. Elle nous a defendu de croire les fauſſes opinions: elle a eſtimé ce que les choſes valoient à leur iuſte prix: elle a condamné les voluptez meſlees de repentance. Elle a loüé les biens qui deuoyent touſiours plaire: elle a monſtré à tout le monde que celuy eſt le plus riche, qui n'a pas beſoin de richeſſes: que celuy eſt le plus puiſſant qui n'a pas beſoin de puiſſance. Ie ne parle point de ceſte Philoſophie, qui a chaſſé le citoyen hors de ſa ville, les Dieux hors du monde, & qui a ſouſtenu qu'il y auoit de la vertu meſlee auec la volupté: mais de celle qui penſe qu'il n'y a bien aucun, que ce qui eſt honneſte: qui ne ſe peut corrompre ni par les preſens des hommes, ni par ceux de la fortune: & le prix, & l'honneur de laquelle giſt en ce qu'elle ne peut eſtre gagnee par aucun prix que ce ſoit. Ie ne croy point que ceſte Philoſophie fuſt en ce ſiecle rude & imparfaict, auquel il n'y auoit encor aucun de ces meſtiers, & auquel ils appremoient par le ſeul vſage ce qui leur eſtoit profitable. Non plus qu'auparauant ces ſiecles fortunez, que les biens de nature demeuroient en commun pour eſtre ioüis

Opinion de Poſidonius & de Seneque quand à quelques inuentions particulieres.

Les ſages ſont pluſieurs choſes comme eſtans hommes ſeulement.

Quelles ſont les recherches & inuentions du Sage.

Philoſophie fauſſe & vraye.

Siecle d'or ſelon Seneque.

indifferemment par tous : & auparauant que l'auarice, & la folle deſpenſe euſſent rompu ceſte ſocieté, qui eſtoit entre les mortels, & que d'vne communauté ils euſſent couru à vn pillage : ces hõmes n'eſtoient pas ſages, encor qu'ils fiſſent ce que les Sages pourroient faire. Il n'y a homme au monde, qui peuſt loüer & priſer d'auantage aucune autre façon de viure entre les humains, non pas quand Dieu meſme luy permettroit de refondre & former vn monde nouueau, & donner d'autres mœurs & couſtumes aux peuples, il n'en ſçauroit eſſayer de meilleures que celles qu'on raconte auoir eſté entre ceux, parmy leſquels

1. Georgic. *Par bornes, & confins on ne voyoit aucun*
Qui diuiſaſt les champs : tous viuoient en commun.
La terre meſmes lors ſans aucune ſemence
Liberalle portoit tous fruicts en abondance.

Que pourroit-on voir de plus heureux que ceſte ſorte d'hommes? la nature, & les choſes eſtoient iouïes de tous en commun : Elle ſeule comme mere ſuffiſoit à tenir tout le monde ſous ſa tutelle, c'eſtoit vne poſſeſſion tres-aſſeuree des richeſſes publiques. Pourquoy ne pourrois-ie dire à bon droit que ceſte condition d'hõmes eſtoit infiniement riche, entre leſquels on ne pouuoit trouuer vn ſeul pauure? L'auarice ſe ietta ſur des choſes ſainctement reglees : & comme elle deſira de retirer quelque bien à part, & le conuertir à ſon particulier profit, elle mit tout en la puiſſance d'autruy : & s'eſtant d'vne poſſeſſion infinie retranchee à vn petit coing, elle amena la pauureté : & quand elle commença à deſirer beaucoup, elle perdit tout. Mais pour tant qu'elle vueille courir, pour regagner ce qu'elle a perdu : pourtant qu'elle ſe peine de ioindre champs à champs, & qu'à prix d'argent ou à force, elle chaſſe ſon voiſin : iaçoit qu'elle eſtende ſes domaines par tout vne grande prouince, & qu'elle appelle ſa poſſeſſion vn long voyage qu'elle fait paſſant touſiours par ſes terres : Iamais aucune eſtenduë des champs, pour ſi longue qu'elle ſoit, ne nous pourra ramener iuſqu'au lieu d'où nous ſommes partis. Apres que nous aurons tout fait, nous aurons beaucoup. Mais nous auions tout. La terre d'elle-meſme eſtoit plus fertile que quand elle fut labouree, & plus prodigue pour l'vſage des peuples quand ils ne la rauiſſoient point. Ils auoient autant de plaiſir à monſtrer ce qu'ils auoient trouué comme à le trouuer : aucun n'en pouuoit auoir trop, ou peu. Tout eſtoit party entre perſonnes qui eſtoient bien d'accord. Le plus puiſſant n'auoit point encor ietté ſa main ſur le plus foible : l'auaricieux cachant ce qu'il tenoit en reſerue d'inutile, n'auoit point encor priué vn autre de ce qui luy eſtoit neceſſaire. On auoit autant de ſoin d'autruy que de ſoy-meſme. Les armes n'eſtoient point en vſage : & les mains non encor ſoüillees du ſang humain, auoient tourné leur haine contre les beſtes ſauuages. Ceux qu'vne foreſt eſpaiſſe defendoit du ſoleil, qui viuoient auec toute aſſeurance dans vne petite loge couuerte de fueilles & de branchages pour ſe garder de la rigueur de l'hyuer & de la pluye, paſſoient doucement les nuicts ſans ietter vn ſeul ſoupir. Mais les ſoucis & les peines nous tourmentent dans noſtre eſcarlatte, & nous piquent de cruels aiguillons : au contraire les autres dormoient d'vn ſommeil gracieux ſur la dure. Ils n'auoient point de planchers lambriſſez deſſus eux : mais eſtans couchez au deſcouuert, les eſtoilles ſe roulloient ſur leurs teſtes, & le Ciel admirable ſpectacle de la nuict, ſe panchant pourſuiuoit ſon cours, conduiſant ceſte grande œuure auec vn paiſible ſilence : & tant le iour que la nuict, la veuë de ce beau palais ſe deſcouuroit à leurs yeux. Ils

Deſcription d'auarice.

Queſles eſtoient les aiſes & commoditez des premiers ſiecles.

Leur eſtat, & le preſent conferez. Les molleſſes d'auiourdhuy redarguent noſtre miſere au prix du contentement de ces anciens.

prenoient plaiſir de contempler les ſignes de la moitié du Ciel tombans vers le couchant,& les autres qui ſe leuoient de deſſous terre. Et comment ne prendroit-on plaiſir de pourmener ſa veuë entre tant de merueilles eſparſes en vn ſi ample lieu? Mais au moindre bruit que vous oyez dans les maiſons, vous tremblez de peur: Et s'il y a quelque choſe qui craquette parmy les tableaux de vos peintures, vous fuyez tout eſtonnez. Ils n'auoient pas des maiſons grandes comme des villes: l'haleine & la reſpiration libre au deſcouuert, vne petite ombre au deſſous d'vne roche ou d'vn arbre, les fontaines claires, & les ruiſſeaux ſans tuyaux & ſans conduits,& ſans eſtre deſtournez de leurs cours accouſtumez, coulans à leur aiſe, les prairies belles & ſans art: & au milieu de tout cela vne loge champeſtre,baſtie d'vne main ruſtique: C'eſtoit vne maiſon telle que nature le requeroit, & où elle prenoit plaiſir d'habiter ſans auoir ni crainte d'elle ni pour elle. Maintenant la plus grande partie de nos peurs ſont nos propres maiſons. Mais encor que leur vie fuſt excellente & vuide de tromperies, ils n'eſtoient pas ſages, pource que ce nom eſt auiourd'huy employé à l'œuure le plus grand qui ſoit: ie ne veux pas toutesfois nier que ce ne fuſſent gens de grand courage, & pour bien dire, recentement engendrez des Dieux. Car il n'y a point de doute que le monde n'eſtant pas encor enuieilly,ne portaſt des choſes meilleures. Et comme tous auoient la nature plus robuſte & plus prompte au trauail: tous auſſi n'auoient pas l'eſprit ſi parfait. Car la nature ne donne point la vertu.Il y a de l'art pour deuenir bon. Il eſt certain que ces gens-là n'alloient point chercher l'or & l'argent & les pierres reluiſantes, dans la fange d'vne terre profonde: ils eſpargnoient encor les beſtes meſmes: tant s'en faut qu'vn homme qui n'eſtoit point ſubiet à cholere,& qui n'auoit crainte de rien, vouluſt tuer vn autre homme, qu'il ne vouloit ſeulement qu'aimer & regarder. Ils ne portoient point encor robbes de couleurs: on ne mettoit point l'or en ouurages: car il n'eſtoit point encor tiré hors de terre. Qu'eſtoit-ce donc? Ils eſtoient innocens par l'ignorance des choſes. Or il y a grande difference, ſi quelqu'vn veut pecher,ou s'il ne ſçait pas pecher. Ils n'auoient ni iuſtice ni prudence,ni temperance, ni conſtance. Ceſte vie rude & agreſte auoit bien quelque choſe de ſemblable à toutes ces vertus. La vertu n'entre point dans vne ame qui ne ſoit inſtruite & apriſe, & qui ne ſoit par vn aſſiduel exercice, paruenuë à la perfection. Nous ſommes bien nais pour cela, mais nous naiſſons ſans cela: & dans les hommes les meilleurs, auant que tu les enſeignes, la matiere de la vertu y eſt bien, mais non pas la vertu.

Sur leſquels neantmoins les plus recents ont ceſt aduantage, d'auoir eſté plus ſages. &

Ceux-là ſur ceux-cy, d'auoir eſté inocens au milieu de leur ignorance.

EPISTRE XCI.

Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon amy du bruſlement de ſa Ville de Lyon, que le feu conſuma entierement dans vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour.

NOſtre amy Liberalis eſt maintenant fort triſte, apres auoir entendu le bruſlement de la ville de Lyon. Il n'y a point homme qui ne fuſt faſché de ce malheur:mais à plus forte raiſon le doit eſtre celuy, qui aimoit tant ſa patrie. Cela fait qu'il cherche à s'armer de conſtance, à laquelle il s'eſt exercé contre tout ce qu'il a penſé qu'on deuoit craindre. Mais ie ne m'eſmerueille point ſi l'on n'a pas eu

L'embraſement de la vilie de Lyon luy donne ſubiet de traitter de la reſolution

qu'on doit prendre cõtre les ſiniſtres accidents.

crainte de ce mal incroyable, & qu'on n'euſt iamais penſé pouuoir aduenir, veu qu'il n'y a point d'exemple d'vn pareil : Car encor que le feu ait porté de grands dommages à pluſieurs citez, ſi eſt-ce qu'il n'en ruina iamais vne toute entiere : Et dans les villes où l'ennemy meſme a mis le feu de ſa main, il s'y eſt eſteint en pluſieurs lieux, & encor qu'on l'ait apres rallumé, il eſt aduenu peu ſouuent qu'il ait tellement tout ſaccagé, qu'il n'y ait rien laiſſé pour le fer. D'auantage il n'y eut

Eſtrange ruine de Lyon par le feu, meſme en temps de paix, de laquelle les plus conſtans demeurent eſtonnez, car

onques tremblement de terre pour ſi dommageable & pernicieux qu'il fut, qui ait ruiné les villes toutes entieres. Bref il n'y eut iamais vn feu ſi eſtrange, qu'il ne laiſſaſt encor quelque reſte pour vn ſecond embraſſement. Tant de ſuperbes edifices, l'vn deſquels ſeul pouuoit ſeruir d'ornement à vne grande ville, vne ſeule nuit les reduiſit en cendre: & ce qu'on ne pouuoit craindre en vn temps de guerre, aduint en temps d'vne grande paix : Qui pourroit croire cela? eſtans les armes poſees par tout, eſtant toute la terre vniuerſelle en tranquillité, qu'on cherche auiourd'huy le lieu ou l'on monſtroit ce Lyon dans la France? Tous ceux que la mauuaiſe fortune a voulu affliger de quelque malheur commun, elle leur a donné loiſir de craindre ce qu'ils deuoient endurer. Il n'y a eu iamais choſe grande, qui n'ait eu eſpace de voir acheuer ſa ruine: mais entre vne grande ville, rien, il n'y eut qu'vne ſeule nuit. Bref ie demeure plus à te raconter qu'elle s'eſt bruſlee, qu'elle ne fit à ſe bruſler. Tout cela abbat le courage de noſtre Liberalis, lequel eſtant ferme & aſſeuré, conſtant contre ſes propres malheurs, n'a pas eu faute d'occaſion de s'eſbranler. Les

Malheurs nõ preueus, touchent plus viuement.

maux que l'on n'attendoit point donnent vn plus grand coup. La nouueauté apporte vne plus grande peſanteur aux calamitez. Et n'y a homme qui ſente plus de douleur d'vn accident, qu'il n'a eu d'eſtonnement & d'admiration. C'eſt pourquoy rien ne nous doit aduenir à l'impourueu. Il faut de bonne heure ietter noſtre entendement ſur toutes choſes, & penſer non ſeulement aux malheurs qu'on voit

Contre leſquels il faut faire eſtat que tout ce que le monde contient eſt periſſable.

ſouuent, mais à ceux qui peuuent ſuruenir. Quel bien y a-il que la fortune, quand il luy plaira, ne puiſſe rauir, voire au plus haut eſleué en grandeur? & qu'elle n'aſſaille & n'eſbranle plus volontiers, quand elles les verra plus reluire & fleurir? Que voit on qui ſoit trop grand pour elle, ou trop difficile? Elle ne tient point touſiours vn meſme chemin, & ne ſe iette pas ſur nous toute entiere. Maintenant elle amene nos mains contre nous meſmes: tantoſt ſe contentant de ſes ſeules forces, elle trouue des malheurs deſquels on ne peut cognoiſtre l'autheur: elle n'eſpargne aucun temps : les cauſes des douleurs naiſſent des voluptez meſmes: la guerre

Comme il appert en ceſte perpetuelle incertitude des affaires.

s'eſueille au milieu de la paix, & les ſecours que nous auions appellez pour noſtre aſſeurance, ſe conuertiſſent en defiance & en peur. Vn amy ſe rend ennemy, & vn compagnon deuient noſtre aduerſaire : la tranquillité, & le beau temps de l'eſté, ſe change en vne tempeſte plus forte que celles qui viennent en plein hyuer : ſans ennemy nous ſouffrons tous actes d'hoſtilité : & la trop grande felicité, ſi autre moyen defaut, nous amene des cauſes de noſtre ruine. Les maladies ſurprennent les plus ſobres & temperez, la phthiſie les plus gaillards, le ſupplice les plus innocens, & le tumulte ceux qui ſont plus ſecrettement retirez. La fortune choiſit quel-

Es ordinaires changements d'eſtat & de condition des hommes.

que nouueauté, par le moyen de laquelle elle face reſſouuenir de ſes forces ceux qui les auoient oubliees. Tout ce qu'vn long temps auec beaucoup de trauaux, & tout ce qu'vne grande faueur de Dieu auoit permis d'amaſſer, vn ſeul iour le diſſipe & le reſpand. Celuy a donné encor trop de temps aux malheurs qui viennent en poſte, qui a dit qu'vn iour, vne heure, vn moment de temps ſuffiſoit pour ruiner des Empires. Ce ſeroit encor quelque ſoulagement à noſtre foibleſſe, & à la fragilité de nos biens, ſi toutes choſes ſe pouuoient reparer en auſſi peu de temps qu'elles

les finiſſent. Mais au contraire toutes choſes vont lentement en croiſſant, & on court viſtement à la ruine: il n'y a rien de priué, ni de public, qui ſoit de duree: les deſtinees des hommes & des villes ſe roullent touſiours. Entre les choſes les plus paiſibles, il y a de la frayeur: & ſans le tumulte d'aucune cauſe eſtrangere, le malheur vient du lieu, d'où on le craignoit moins. Les Royaumes qui s'eſtoient conſeruez contre les guerres ciuiles, & contre les eſtrangeres, ſe deſtruiſent eux-meſmes ſans que pas-vn les pouſſe. Combien trouueras-tu de villes qui ayent peu longuement durer en leur felicité? Il faut donc penſer à tout cas: il faut raſſeurer l'ame contre tous malheurs qui pourroient aduenir. Songe touſiours aux banniſſemens, aux gehennes, aux guerres, aux maladies, & aux naufrages. La fortune te peut oſter à ta patrie, elle te peut auſſi oſter ta patrie. Elle te peut ietter en vne ſolitude: & le lieu où maintenant on s'eſtouffe de preſſe, peut eſtre vn iour reduit en deſert. Il faut mettre deuant nos yeux toutes ſortes de malheurs qui peuuẽt aduenir aux hõmes: Et ſi nous ne voulons point eſtre du tout accablez, ſi nous ne voulons point perdre noſtre iugement, lors que quelque malheur non accouſtumé ſuruiendra: il faut preuoir de bonne heure non ſeulement ce qui aduient communement, mais ce qui peut aduenir de pis: il faut conſiderer la fortune auec ſa pleine puiſſance. Combien de fois des villes en Aſie, combien de fois en Achaïe ſe ſont ruinees d'vn ſeul tremblement de terre? Combien de villes en Syrie, combien en ont eſté englouties en la Macedoine? Combien de fois ce malheur a gaſté Cypre? Combien de fois Paphos s'eſt abyſmee dans elle-meſme? On nous a ſouuent raconté la ruine de quelques villes toutes entieres: mais nous, à qui ces nouuelles ſont contees, la quãtieſme partie ſommes-nous de tous ces peuples-là? Dreſſons donc les forces de noſtre courage contre les euenemens de fortune: & faiſons eſtat que rien de ce qui peut aduenir, ne peut eſtre ſi grãd, cõme le bruit qui s'en fait. Vne cité pleine de richeſſes s'eſt bruſlee: l'ornement des peuples de ceſte prouince entre leſquels elle eſtoit plantee, & leſquels elle ſurpaſſoit, poſee toutesfois ſur vne montagne qui n'eſtoit point trop haute. Le tẽps fera effacer & perdre cognoiſſance des lieux de toutes ces villes, que tu oys dire eſtre maintenant ſi magnifiques, ſi renõmees. Ne vois-tu point que les fondemens des plus fameuſes villes d'Achaye ſont deſia conſumez, & qu'il n'y reſte aucune marque par laquelle on puiſſe cognoiſtre qu'elles y ont iadis eſté. Nõ ſeulement ce qui eſt baſty par la main des hommes vient en ruine, & le temps ne renuerſe point ſeulement ce qui eſt dreſſé par art & par induſtrie humaine: mais les ſommets des hautes montagnes s'abaiſſent, & des regions entieres ſe ſont enfoncees. Des lieux qui eſtoient fort eſloignez de la mer, ſont maintenant couuerts d'eau. Le feu a mangé des coſtaux, au deſſus deſquels il reluiſoit, & a iadis reduit en plaine baſſe & ſablonneuſe des hautes montagnes, qui reſioüiſſoient de loin les mariniers, & qui ſeruoient à faire les guets. Les œuures meſme de nature ſont tourmentez. Nous deuons donc conſtamment ſouffrir les ruines des villes. Toutes choſes qui ſont, doiuent choir: tout eſt ſubiet à prendre fin, ſoit d'vne force interieure, & de la violence d'vn vent enfermé, qui eſclate la peſanteur de la terre ſous laquelle il eſtoit retenu: ſoit que les profonds torrens cachez deſſous terre, rompent tout ce qui veut empeſcher leur courſe: ou que la violence des flammes creue l'ancien aſſemblage de la terre: ſoit que la vieilleſſe, contre laquelle rien ne ſe peut defendre, l'ait combatuë peu à peu: ou que l'infection de l'air ait chaſſé les peuples, & que le relant ait corrompu les deſerts meſmes. Il ſeroit trop long de conter les chemins que tiennent les deſtinees. Ie ſçay tant ſeulement cecy, que tous les œuures des mortels ſont condamnees à la mortalité: nous ne viuons qu'entre choſes

Es confuſions & ruines, tant publiques que particulieres.

Es deſtructions de villes, illes, & peuples: &

Au general aneantiſſement de toutes choſes qui ſont en nature, qui toutes ſont auſſi mortelles & periſſables.

periſſables. Voila les conſolations que ie donne à noſtre Liberalis, qui porte vne
Conſolatiõs & predictiõs touchant la ſuſdite ville. amitié incroyable à ſa patrie, laquelle peut-eſtre a eſté bruſlee, pour ſe rebaſtir plus belle qu'elle ne fut iamais. Souuent vn dommage a donné lieu à vne meilleure fortune. Pluſieurs choſes ont pris cheute, pour ſe releuer plus haut, & d'autre façon. Timagenes ennemy de la felicité de la ville, diſoit qu'il eſtoit fort marry des bruſlemens des maiſons qui aduenoient à Rome, pour vne ſeule raiſon, qu'il ſçauoit bien qu'on en rebaſtiroit de plus belles que celles qui s'eſtoient bruſlees. Il eſt pareillement à croire que tous les citoyens de ceſte ville s'efforcerent à l'enuy l'vn de l'autre de rebaſtir de plus grands edifices, & de meilleure eſtoffe que ceux qu'ils ont perdus. Dieu vueille qu'ils puiſſent durer longuement, & qu'ils ſoient rebaſtis ſoubs quelque fortune plus heureuſe, qui les face demeurer en pied plus long-temps. Car il n'y a iuſtement que cent ans de l'origine de ceſte colonie, qui n'eſt pas le plus long aage qu'vn homme puiſſe viure. Elle eſtoit paruenuë à ce grand nombre d'habitans, par la commodité de l'aſſiette du lieu: Laquelle toutesfois dans le temps de la vieilleſſe d'vn homme a ſouffert des malheurs fort eſtranges. Il faut donc former noſtre ame à la cognoiſſance de ſa condition, & à la patience: il faut qu'elle ſçache qu'il n'y a rien que la fortune n'oſe entreprẽdre: Qu'elle a meſme puiſſance ſur les Empires, que ſur les Empereurs: & qu'elle peut autant ſur les villes que ſur les hommes. Il ne faut rien meſpriſer de cela: nous ſommes entrez en vn monde, auquel on vit ſous telles loix. Cela te plaiſt-il? obeys à cela. Te deſplaiſt-il? va t'en par l'endroit que tu voudras. Faſche toy ſi quelque choſe a eſté contre raiſon particulierement ordonnee contre toy. Mais ſi ceſte neceſſité lie les petits & les grands, n'en vueille point de mal aux deſtinees, deſquelles toutes choſes dependent. Il ne faut point nous meſurer par l'inegalité des tombeaux & ſepulchres, qui bordent les chemins publics: la cendre nous egale tous: nos naiſſances ſont inegales: mais la mort, & la fin de tous eſt pareille. I'en dis autant des villes, comme des habitans d'icelles. Ardea fut auſſi bien prinſe que Rome. L'autheur des loix humaines ne nous a point rendus differens de grandeur & de luſtre, de naiſſance & de nobleſſe de noms, ſi ce n'eſt pour le temps que nous ſommes. Mais quand nous ſommes arriuez à la fin qui attend tous les hommes, Va t'en, ce dira-il, ambition: toutes choſes qui marchent ſur terre tiennent vn meſme chemin. Nous ſommes eſgaux, & pareils pour ſouffrir toutes choſes. Il n'y a pas-vn qui ſoit plus fragile que l'autre, pas-vn qui ſoit plus aſſeuré du lendemain. Alexandre Roy de Macedoine, miſerable qu'il eſtoit, auoit commencé d'apprendre la Geometrie, pour cognoiſtre combien la terre eſtoit petite, de laquelle il n'en auoit occupé que bien peu. Ie l'appelle miſerable, d'autant qu'il deuoit comprendre par là, qu'il portoit vn faux nom. Car qui pourroit eſtre grand en vn petit eſpace? Ce qu'on luy vouloit enſeigner, eſtoit ſubtil, & deuoit eſtre appris auec beaucoup de ſoin & d'attention, qu'vn homme furieux, & qui enuoyoit ſes penſees par delà l'Ocean, ne pouuoit bonnement comprendre. Apprens moy (dit-il) quelque choſe facile: auquel le precepteur reſpondit: Ces choſes ſont toutes telles, & auſſi difficiles à tout le monde. Croy que c'eſt la nature mere de toutes choſes, qui dit cela: Ce dont tu te plains, eſt tout vn à tout le monde: on n'en pourroit donner à pas-vn de plus doux & de plus facile: mais quiconque voudra, les pourra rendre pour ſon regard plus douces & faciles. Par quel moyen? auec la patience. Il faut que tu ſentes des douleurs, que tu ſentes la faim, la ſoif, la vieilleſſe: & ſi tu vis plus longuement entre les hommes, il faut que tu ſois malade, que tu perdes quelque choſe, & que tu periſſes. Il n'eſt pas beſoin que tu donnes creance à ceux qui crient aupres de toy. Car il n'y a

Si faut-il ſupporter le deſtin auec vn entendement raſſis, puiſque l'ordre & la neceſſité le requiert ainſi, & que

Toutes choſes ont vne pareille fin. Voire meſme que

Tous hommes ſont égaux en ſouffrances.

Patience eſt le vray remede aux maux & inconſtances de ceſte vie.

rien de tout cela qui ſoit mauuais, qui ſoit intollerable, ou trop grief. La peur que ces gens-là ont, ne vient que pour conſentir à ceux qui ont crainte. Tu crains la mort, comme vn bruit de ville. Mais qu'eſt-ce qu'on peut voir de plus fol qu'vn homme qui craint les paroles? Demetrius auoit fort bonne grace de dire, qu'il faiſoit auſſi peu de conte des propos des ignorans, comme des pets qui leur ſortoient du ventre. Que me ſert-il, diſoit Demetrius, ſi c'eſt d'embas ou d'enhaut qu'ils font bruit? Quelle folie eſt-ce de craindre que tu ſois diffamé par des perſonnes infames? Tout ainſi que ſans raiſon vous auez eu peur d'vn bruit commun: pareillement vous craignez des choſes dont vous n'auriez iamais crainte, ſi le bruit qui en eſt, ne le vous commandoit. Dites-moy quelle perte ſouffriroit vn homme de bien, ſi on leuoit de mauuais bruits contre luy? Le bruit commun auſſi ne doit nuire à l'opinion que nous deuons auoir de la mort. Et toutesfois elle fait de grãds efforts. Pas-vn de ceux qui l'accuſent ne l'a eſſayee. Cependant c'eſt temerité de mal parler de ce que tu ne ſçais point. Au moins tu ſçais comme elle a eſté ſecourable à pluſieurs, combien de perſonnes elle deliure de peines & de tourmens, de pauureté, de plaintes, de ſupplices & d'ennuis. Nous ne ſerons iamais ſous la puiſſance d'autruy, ſi nous tenons la mort ſous la noſtre.

Impertinence & vanité de ceux qui craignent la mort, redarguee par l'apophthegme de Demetrius, ioint que

Ils craignent ce qu'ils n'ont iamais eſprouué.

EPISTRE XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'eſt entretenu que pour honorer l'ame, qui eſt le principal dans l'homme. Que l'ame n'eſt ſouſtenuë que d'elle meſme. Que les calamitez & incommoditez du corps n'offenſent point la vertu de l'ame.

IE péſe que nous ſommes d'accord toy & moy, que les choſes exterieures s'aquierent pour le corps, & qu'on reſpecte le corps pour l'honneur de l'ame: que dans l'ame il y a des parties, qui ſeruent comme de chambrieres, par le moyen deſquelles nous nous mouuons, & nous nourriſſons, qui nous ſont donnees pour la conſideration de ce principal qui commande: En ce principal, il y a quelque choſe d'irraiſonnable, & de raiſonnable. Ceſte-cy ſert à l'autre. C'eſt elle ſeule, qui ne ſe rapporte à rien, & qui rapporte toutes choſes à ſoy. Car auſſi ceſte raiſon diuine commande à toutes choſes, & n'eſt ſubiette à rien. Et quant à la noſtre, elle eſt du tout ſemblable, comme prouenant d'elle. Si nous ſommes d'accord de cela, il faut pareillement que nous ſoyons d'accord de cecy: Que la vie heureuſe conſiſte en ce ſeul poinct, que la raiſon ſoit parfaicte en nous. Car c'eſt elle ſeule, qui ne perd iamais cœur, & qui fait teſte à la fortune. En quelque eſtat que les affaires ſoient, ſi nous la gardons, elle nous gardera. Or le ſeul bien eſt celuy qui ne ſe rompt iamais. Celuy, dis-ie, eſt heureux, que choſe de ce monde ne peut abbaiſſer: il tient le deſſous, & ne s'appuye de pas-vn que de ſoy-meſme. Car ſi quelqu'vn ſe ſouſtient ſur l'ayde d'autruy, il peut choir. Et s'il eſtoit autrement, ce qui n'eſt point noſtre, commenceroit d'auoir beaucoup de puiſſance deſſus nous. Mais qui eſt celuy qui ſe voudroit aſſeurer ſur la fortune? & qui eſt l'homme ſage, qui vouluſt entrer en admiration de ſoy, pour les biens eſtrangers. Qu'eſt-ce que la vie heureuſe? C'eſt vne ſeureté & tranquillité perpetuelle. La grandeur de courage la nous donnera

La vertu peut rendre l'homme parfaictement heureux, puiſque par elle il n'a beſoin d'aucune autre aide, & qu'elle aſſeure l'ame en vne tranquillité perpetuelle.

Quelle eſt la vie bien heureuſe.

& le moyen d'y paruenir.

& la conſtance ferme en ce qu'elle aura iugé eſtre bon. Comment peut-on paruenir à cela? Si la verité eſt entierement cogneuë, ſi en toutes choſes qu'il faut faire, l'ordre, la modeſtie, la decence ſont gardees: ſi noſtre volonté eſt innocente, & gracieuſe: ſi elle s'appuye ſur la raiſon, & qu'elle ne s'en departe iamais: ſi elle ſe rend aimable & admirable. Et pour en peu de paroles vous en donner comme vn pourtraict, l'ame du ſage doit eſtre telle, qu'elle le face reſſembler eſtre vn Dieu. Que peut deſirer celuy, à qui toutes choſes honneſtes aduiennent? Car ſi les choſes qui ne ſont point honneſtes, ne peuuent de rien ſeruir à l'eſtat de la vie qui eſt la meilleure, la vie heureuſe conſiſteroit en des choſes, ſans leſquelles elle ne peut eſtre. Mais quelle plus grande folie, ou quelle plus grande villanie pourroit-on voir, que d'attacher le bien d'vne ame raiſonnable à des moyens irraiſonnables? Toutesfois quelques-vns ont opinion que le bien ſouuerain peut receuoir accroiſſement, parce qu'il n'eſt guere plein, ſi la fortune y eſt contraire. Antipater meſme, qui eſt vn des plus grands autheurs de ceſte ſecte, dict qu'il attribuë quelque choſe aux biens de fortune, mais fort peu. Mais voy, ie te prie, que ſeroit-ce de ne ſe contenter point du Soleil, ſi on n'allumoit quelque peu de lumiere? Dequoy pourroit ſeruir vne petite bluette de feu aupres d'vne ſi grande clarté de Soleil? Si tu n'es pas content de la ſeule honneſteté, il faut par neceſſité, que tu y adiouſtes, ou la tranquillité, que les Grecs appellent *Heſychie*, ou la volupté. L'vn de ces deux-là ſe peut aucunement receuoir: car l'eſprit eſt deſchargé de toute faſcherie, libre & franc pour ietter les yeux ſur tout ceſt vniuers, n'eſtant empeſché de choſe, qui le retire de la contemplation de nature. Quant à l'autre qui eſt la volupté, c'eſt le bien d'vne beſte brute. Nous voulons aſſembler l'irreſonnable auec le raiſonnable, l'honneſte auec le des-honneſte. Le chatoüillement & le plaiſir du corps doit-il rendre la vie plus priſee? Quelle difficulté donc feriez-vous de dire, qu'vn homme eſt bien à ſon aiſe ſi ſa bouche l'eſt? Oſes-tu bien compter, ie ne dis point entre les hommes vertueux, mais entre les hommes, celuy qui ne paſſe ſa vie qu'aux delices des ſaulces, des couleurs, & des muſiques? Qu'on le ſorte hors du compte, & du nombre de ces braues animaux, qui tient le ſecond lieu apres les Dieux: & qu'on mette parmy les troupeaux des beſtes brutes ceſte beſte, qui ne ſe plaiſt qu'à paiſtre. La part irreſonnable de l'ame a deux autres parties: l'vne eſt courageuſe, ambitieuſe, violente, & pleine de paſſions: l'autre eſt vile, & baſſe, languiſſante, addonnee aux voluptez. Ceſte-cy qui eſt furieuſe & ſans frain, meilleure toutesfois, & certainement plus vertueuſe, digne de l'homme, ils l'ont laiſſee en arriere: & celle qui eſtoit laſche & ſans force, ils l'ont eſtimee neceſſaire à la vie heureuſe. C'eſt à celle-là qu'ils ont commandé que la raiſon ſeruiſt, & ont fait, que le bien de l'animal le plus genereux, fuſt le plus vilain, & le plus deshonneſte. D'auantage ils en ont fait vn metif, monſtrueux, & vn aſſemblage de membres de pluſieurs diuers animaux. Car ainſi que dit noſtre Virgile en la Scylle:

Quelle doit eſtre l'ame du Sage.

Si le ſouuerain bien peut receuoir accroiſſement.

Contre les Epicuriens.

L'homme qui ſe plonge en delices ne merite de tenir rang parmy les hommes.

3. Æneid.

Elle a viſage d'homme, & la poictrine belle
Semble iuſqu'au nombril eſtre d'vne pucelle:
Le reſte de ſon corps eſt vn piſtre inhumain:
Au ventre d'vn Loup pend la queuë d'vn Dauphin.

Aduis abſurdes des Epicuriens, touchant la ſageſſe.

Toutesfois il y a des beſtes ſauuages horribles, viſtes, & legeres, attachees à ceſte Scylle: mais de quels mõſtres ont ceux-cy cõpoſé la ſageſſe? La partie de l'homme, qui ſe preſente la premiere, c'eſt la vertu, à laquelle on a ioint vne chair inutile &

molle, qui ne ſert, comme dit Poſidonius, qu'à receuoir la viande. Ceſte vertu diuine ſe termine en volupté : & ioint-on à ces parties hautes, qui ſont venerables & celeſtes, vne beſte laſche & pareſſeuſe. Quant à ce repos qui eſt aucunement aſſeuré, certainement il ne ſeruoit de rien à l'ame, il ne faiſoit ſeulement qu'oſter les empeſchemẽs. La volupté d'elle-meſme effemine & abbat les forces. Quels aſſemblages de corps pourroit-on trouuer qui fuſſent ſi contraires entr'eux? A vne choſe pleine de cœur & de hardieſſe on y en ioint vne tres-laſche: à vne ſort ſeuere, vne pleine de riſee: à vne tres-ſaincte, vne intẽperante, & qui ſe rempliſt de trop manger. Et quoy? dira-il, ſi la ſanté ne peut de rien empeſcher la vertu, ni le repos, ni la priuation des douleurs, auſſi ne les dois-tu pas deſirer. Pourquoy ne les deſirerois ie pas? non point parce que ce ſont biens, mais parce qu'ils ſont agreables à nature, & que ie les deſire auec bon iugement. Quel bien dõc y aura-il en tout cela? ceſtuy cy ſeul, d'auoir bien iugé & choiſi. Car quand ie pren vne robbe telle que ie la dois porter, quand ie chemine honneſtement comme il faut, quand ie prens mon repas ſobrement: le repas, le cheminer, la robbe ne ſont point les biens, mais c'eſt mon intention au chois de cela, qui me fait garder en toutes choſes vne modeſtie cõduite par raiſon. Ie diray encor d'auantage, que le chois & le iugement de porter vne robe nette, doit eſtre deſiree par l'hõme : car l'homme de nature eſt vn animal net, qui prẽd plaiſir à ſe bien tenir. Par ainſi ce n'eſt pas vne robe nette qui ſoit vn bien d'elle-meſme, mais le iugement de choiſir vne robbe nette : car le bien n'eſt point en la choſe, mais à la ſçauoir elire, d'autant que nos actions ſont honneſtes, & non point ce que nous faiſons. Ce que i'ay dit de la robbe, ie le dis auſſi du corps: parce que nature en a enuironné l'ame comme d'vne robbe, qui luy ſert de couuerture. Mais qui eſt celuy qui ait iamais priſé le veſtement par le coffre? La gaine ne fait le couteau ni bon ni mauuais. Ie t'en diray doncques autant du corps. Certainement ſi on me donnoit le chois, ie prendrois & la ſanté & les forces. Mais le bien ſeroit le iugement que i'en aurois fait, & non point la ſanté & les forces. Le ſage, dit-il, eſt heureux. Toutesfois il ne peut ſuiure ce bien ſouuerain, ſi les inſtrumens de nature n'y reſpondent pas. Par ainſi celuy qui a la vertu, ne peut eſtre miſerable. Mais celuy qui eſt deſtitué des biens de nature, comme de la ſanté & de la force des membres, ne peut eſtre parfaictement heureux. Tu accordes ce qui eſt plus incroyable, que celuy qui ſouffre de tres-grandes & continuelles douleurs, n'eſt point miſerable, ains qu'il eſt heureux: & tu nies (qui eſt encor moins) qu'il ſoit parfaictement heureux. Or ſi la vertu peut faire que quelqu'vn ne ſoit point miſerable, elle fera encor plus facilement, qu'il ſoit tres-heureux. Car il y a moins à dire entre l'homme qui eſt heureux, & celuy qui eſt tres-heureux, qu'il n'y a entre l'homme miſerable, & vn homme bien-heureux. A ſçauoir-mon, ſi ce qui a tant de puiſſance, que tirant vn hõme hors de miſere, il le peut mettre au nõbre des heureux : ne pourra pas auſſi y adiouſter ce qui reſte pour le rendre parfaictement heureux? L'haleine luy faudra-elle au fonds de la deſcente? Il y a du bien, il y a du mal en la vie : l'vn & l'autre eſt exterieur. Si l'homme de bien ne peut eſtre miſerable, encor qu'il ſoit tourmenté de toutes ſortes de maux, pourquoy ne pourra il eſtre parfaictement heureux, encor qu'il ſoit priué de quelques biens? Car tout ainſi que par la peſanteur des maux, il n'eſt pas tellement abbaiſſé qu'il ſoit miſerable : auſſi par le defaut & diſette des biens, il n'eſt pas retiré de la perfection de ſon bon-heur. Mais il eſt auſſi parfaictement heureux ſans aucuns biens & commoditez, comme il n'eſt aucunement miſerable ſoubs les maux & incommoditez, Et quoy? ſon bien ne luy pourroit-il pas eſtre du tout oſté, s'il pouuoit eſtre

Les biens de fortune ne ſont ni biens ni maux, ains choſes indifferentes.

Sçauoir mon ſi le ſage peut eſtre heureux ſans tels biens.

Aduis des Stoïques là deſſus.

Sur quelle raiſon ils ſe fondent.

diminué? Ie diſois n'agueres qu'vn petit feu ne pouuoit apporter aucune lumiere à la clarté du Soleil. Car tout ce qui reluit ſans luy, eſt apres eſblouy & caché. Mais il y a, dit-il, des choſes qui ſe mettent bien denãt le Soleil. Ouy, mais la force & la lumiere du Soleil eſt touſiours entiere, nonobſtãt ce qui s'oppoſe deuant luy. Et encor qu'il y ait quelque choſe au deuant, qui nous garde de le voir, il continuë neantmoins en ſon deuoir, & en ſa courſe. Toutes les fois qu'il reluit à trauers les nuees, il n'eſt pas moindre, ni plus tardif qu'au iour le plus ſerein: Car il y a grãd' difference entre ce qui s'oppoſe, ou qui empeſche du tout. De meſme façon ce qui s'oppoſe à la vertu, ne l'amoindrit pas. Elle n'eſt pas moindre, mais elle reluit moins. Pour noſtre regard peut-eſtre qu'elle ne nous eſt pas touſiours ſi apparente & ſi claire: mais pour le ſien, c'eſt touſiours elle meſme: & comme fait le Soleil obſcurcy, elle exerce ſa puiſſance au couuert. Les miſeres doncques, les pertes & les iniures n'ont autre pouuoir contre la vertu, que celle que les broüillas ont contre le Soleil. Il ſe trouuera quelqu'vn qui dira, que le ſage qui n'a le corps guere ſain, n'eſt ni miſerable, ni bien heureux. Toutesfois ceſtuy-là ſe trompe auſſi. Car il veut comparer les biens de fortune aux vertus, & ne reſpecte pas plus les choſes honneſtes, que celles qui ne le ſont point. Mais que pourroit-on trouuer de plus indigne & villain, que de vouloir comparer les choſes venerables, à celles qui ſont meſpriſees de tous? Car les choſes venerables ſont la foy, la iuſtice, la pieté, la conſtance, la prudence: Au contraire c'eſt choſe de peu de prix, & qui aduient ſouuent plus pleinement aux gens viles & de baſſe condition, d'auoir vn iarret ferme, le bras fort & puiſſant, les dents bõnes & ſaines & bien aſſeurees. D'auãtage ſi le ſage, à qui l'imperfection du corps donne beaucoup de peine, n'eſt eſtimé ni miſerable ni bien heureux, ſi on le laiſſe entre deux & au milieu, ſa vie pareillement ne deura eſtre ni deſiree ni fuye. Toutesfois pourroit-on penſer rien de plus ſot, que d'ouïr dire que la vie du ſage ne doiue eſtre deſiree? ou rien de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque ſorte de vie qui ne doit eſtre ni deſiree ni fuye? En outre ſi les incommoditez du corps ne rendent point vn homme miſerable, elles luy permettent d'eſtre bien-heureux. Car les maux qui n'ont point puiſſance de paſſer à l'eſtat d'vne plus miſerable vie, ne peuuent auſſi empeſcher l'eſtat qui peut eſtre heureux. Nous auons cognoiſſance, dit-il, de quelque choſe froide ou chaude: mais la tiede, eſt entre ces deux-là. Par meſme raiſon, dit-il, quelqu'vn eſt bien-heureux, quelqu'vn miſerable, & quelqu'vn entre deux, qui n'eſt ni bien-heureux ni miſerable. Or ie veux du tout renuerſer l'apparence de ceſt argument qu'on fait contre nous. Si dans le tiede ie mets plus d'eau froide, il deuiendra froid: ſi i'y mets plus d'eau chaude, en fin il deuiendra chaud. Mais quant à ceſtuy-cy qui n'eſt ni miſerable ni bien-heureux, pour tant de nouuelles miſeres qu'on puiſſe adiouſter ſur luy, il ne pourra eſtre, comme vous dites, miſerable: il s'enſuit de là que ceſt argument eſt diſſemblable de l'autre. D'auantage ie te baille vn homme qui n'eſt ni miſerable ni bien-heureux: ſi ie prens le cas qu'il ſoit deuenu aueugle, il n'en eſt point pour cela miſerable: s'il eſt deuenu impotent & perclus, il n'en eſt point miſerable: s'il tombe en des violentes & continuelles douleurs, il n'en deuient point auſſi miſerable. Celuy que tant de maux ne peuuent faire tomber en vne miſerable vie, ils ne le peuuent auſſi ietter hors du bon-heur de ſa vie. Si l'homme ſage, comme vous dites, ne peut tomber de l'eſtat de ſon bon-heur en vn eſtat miſerable, il ne peut auſſi tomber en eſtat qui ne ſoit bien-heureux. Car comment pourroit celuy s'arreſter, & ſe retenir en aucun lieu, qui a pris la ſecouſſe? La meſme choſe qui le garde d'aller à fonds, le retient au deſſus. Mais pourquoy ne pourroit le

Comparaiſon à ce propos.

Autre queſtion touchant l'heur du ſage. Reſponſe, & refutation.

Replique, & ſa reſponſe.

cours d'vne vie heureuſe ſe rompre & ſe coupper? Par ce qu'elle ne peut ſeulement ſe relaſcher : & que par ceſte raiſon la vertu ſeule d'elle-meſme ſuffit à la vie heureuſe. Et quoy, dit-il, le ſage n'eſt-il pas plus heureux qui a veſcu plus longuement, qui n'a eſté tourmenté d'aucune douleur, que non pas celuy qui a ſouuent combatu contre la mauuaiſe fortune? Reſpons moy encor à cecy : n'eſt-il pas auſſi meilleur & plus honneſte? S'il n'eſt point tout cela, il n'eſt pas auſſi plus heureux. Il faudroit qu'il veſquiſt plus ſainctement, pour viure plus heureuſement : mais s'il ne peut viure plus ſainctement, il ne peut auſſi plus heureuſement. La vertu ne s'agrandit point: ni par conſequent la vie heureuſe, qui procede de la vertu. Car la vertu eſt vn bien ſi grand & ſi excellent qu'il ne ſent point les petits accidens, comme la vie courte, la douleur, & les diuers euenemens qui offenſent les corps. Pour le regard de la volupté, elle n'eſt pas digne qu'elle iette les yeux ſur elle. Qu'eſt-ce donc qui eſt principal à la vertu? n'auoir beſoin de rien qui ſoit à venir : ne tenir point le compte de ſes iours : & qu'en auſſi peu de temps qu'il viura, il acheue & conſomme les biens eternels. Ces choſes nous ſemblent incroyables, & ſurpaſſent la nature humaine. Car nous meſurons ſa maieſté à l'aune de noſtre foibleſſe, & donnons aux vices les noms de la vertu. Mais ne deuroit-on point trouuer cecy autant incroyable, qu'il s'eſt trouué quelqu'vn qui au milieu des tourmens & des fortes douleurs a dit, ô que ie ſuis bien-heureux! & toutesfois ceſte parole a eſté ouye dans l'eſcole meſme de la volupté. Ie paſſe ce mien dernier iour comme le plus heureux que ie ſentis iamais, diſoit Epicure, quand d'vn coſté la difficulté de l'vrine, & de l'autre la douleur incurable de ſes inteſtins vlcerez le tourmentoit cruellement. Pourquoy eſt-ce donc que ces choſes ſembleroient eſtre incroyables à l'endroit de ceux qui reſpectent & honorent la vertu, puis qu'elles ſe trouuent parmy ceux à qui la volupté a commandé? Ces hommes laſches, & qui ont le cœur en ſi bas lieu, confeſſent bien que le ſage au milieu des plus grandes douleurs & des plus grandes calamitez ne ſera ni miſerable ni bien-heureux. Et toutesfois cela meſme eſt incroyable, & encor plus incroyable. Car ie ne puis comprendre que quand la vertu ſeroit vne fois ietree hors de ce haut degré où elle eſt logee, qu'elle ne puiſſe tomber au plus bas, parce qu'elle doit rendre vn homme bien-heureux : ou ſi elle eſt empeſchee de pouuoir faire cela, elle ne le pourroit garder d'eſtre miſerable. Celuy qui demeure debout, ne peut eſtre vaincu: il faut qu'il ſoit vaincu & ietté par terre, ou qu'il vainque. C'eſt aux ſeuls Dieux immortels, dit-il, à qui la vertu & la vie heureuſe eſt donnee : nous n'auons qu'vn ombrage & vne reſſemblance de ces biens. Nous en approchons bien, mais nous n'y arriuons iamais. Quant à la raiſon, elle eſt commune aux Dieux & aux hommes : elle eſt parfaicte en eux, & ſe peut rendre parfaicte en nous. Mais nos vices nous en font perdre l'eſperance. Car ceſt autre qui vient au ſecond rang, comme quelque homme peu conſtant & aſſeuré à garder les choſes qui ſont les meilleures, à qui le iugement incertain branſle : il deſire d'auoir la veuë & l'ouïe bonne, & la ſanté auſſi, deſire que ſon corps ne ſoit eſpouuentable à regarder, & qu'il demeure en ſon bon eſtat : & en outre deſire l'aage d'vne plus longue vie. Par le moyen d'elle il peut faire de fort belles choſes, telles que feroit vn homme parfait. Il y a quelque pointe en ceſte malice, par le moyen de laquelle ſon ame panche au vice. C'eſt autre fait quelque choſe ſans malice, mais ceſte action eſt abſente du bien. Il n'eſt pas encores bon, mais il ſe façonne au bien. Or celuy à qui quelque choſe defaut pour eſtre homme de bien, eſt encor mauuais.

La vertu ſeule & d'elle meſme ſuffit pour rendre l'homme bien-heureux.

Elle ne reçoit point d'accroiſſement, & n'eſt point ſubiecte aux accidens.

Quel eſt ſon priuilege ou ſa prerogatiue.

Parole eſtrãge pour vne eſcole de volupté.

Difference entre la vie heureuſe des Dieux & celle des hommes vertueux : &

Entre le ſage & l'ignorant ou malicieux.

Mais ſi quelqu'vn auoit vne ame bien conſtante,
Et touſiours dans le cœur vne vertu preſente:

Il ſeroit egal aux Dieux,& iroit droit à eux,ſe ſouuenant du lieu de ſon origine. On ne peut trouuer mauuais qu'vn homme s'efforce de monter d'où il eſt deſcendu. Paradoxe Stoïque. Mais pourquoy ne voudrois-tu pas auoir opinion qu'il y ait quelque diuinité en celuy qui eſt vne partie de Dieu: Ce tout dans lequel nous ſommes enclos, n'eſt qu'vne ſeule choſe : c'eſt Dieu, nous ſommes ſes compagnons & ſes membres. Noſtre ame comprend toutes choſes, elle peut eſtre portee iuſques-là ſi les vices ne l'enfoncent. Excellẽte & dignes qualitez de l'ame humaine & vertueuſe. Comme la taille de noſtre corps eſt d'eſtre dreſſe en haut,& de regarder le Ciel: autant en fait noſtre ame: elle ſe peut eſtendre ſi loin qu'il luy plaiſt. La nature l'a creée à ceſte fin, qu'elle vueille ce que les Dieux veulent, qu'elle vſe de ſes forces comme eux,& qu'elle s'eſtende ſi auant qu'il luy eſt permis. Car ſi elle s'eſſayoit de monter au Ciel par la puiſſance d'autruy, ce ſeroit vn trauail trop grand. Elle retourne chez ſoy quand elle va courageuſement par ce chemin, pour lequel elle eſt nee: Contre les richeſſes periſſables. & meſpriſant toutes choſes, ne daigne regarder les richeſſes : Elle n'eſtime ni ceſt or ni ceſt argent, dignes des meſmes tenebres où nature les auoit enſeuelis, par la lueur de laquelle ils ont eſblouy les yeux du vulgaire ignorant, & les ont deſtournez de regarder le Ciel : Ie dis dés l'heure meſmes que noſtre auarice les alla foüiller & tirer hors de terre. Il ſçait, dis-ie, que les richeſſes ſont logees en autres lieux que là où l'on les aſſemble,& qu'on doit remplir l'ame,& non point le cofre. C'eſt elle à qui il faut donner la ſeigneurie de tous les biens de ce monde : c'eſt elle qu'il faut mettre en poſſeſſion des choſes de nature, afin que les bornes & les termes de ſes poſſeſſions ſoit l'orient & l'occident: que comme les Dieux elle poſſede tous biens,& meſpriſe d'enhaut les riches auec tous leurs biens, entre leſquels il ne s'en trouue aucun qui ſoit ſi aiſe de ſon bien, comme il eſt marry de celuy d'autruy. L'ame vertueuſe n'aime plus, ni n'obeyt au corps. Apres qu'elle ſe ſera eſleuee à ceſte haute ſublimité, elle ne ſera plus amie de ce corps, qui ne luy porte que charge & peſanteur, dont elle ne ſe peut paſſer, & luy ſeruira comme de procureur : elle ne ſe rendra point ſubiecte à celuy qu'elle doit commander. Celuy n'eſt pas libre qui ſert à ſon corps. Car pour ne parler point des autres maiſtres, que le trop grand ſoin que tu as de luy t'a fait trouuer, ſes commandemens ſont trop delicats & trop difficiles. L'ame quelquefois prend plaiſir d'en ſortir dehors, quelquefois elle en eſchappe par vne grandeur de courage, ſans ſe mettre en peine quelle fin deura prendre ce qui reſtera de ſon corps : Mais tout ainſi que nous ne tenons plus de compte des poils qu'on nous a couppez de la barbe: Belles comparaiſons pour le meſpris de la mort. pareillement ceſte ame diuine faiſant eſtat de ſortir hors de l'homme, penſe qu'elle ſe doit auſſi peu ſoucier où ſon corps qui luy ſeruoit d'eſtuy doit aller, ſi le feu le brullera, ſi les beſtes ſauuages le mettront en pieces, ou ſi la terre le couurira, que fait vn enfant qui vient de naiſtre, de ſon arriere faix: ſi eſtant ietté à la voirie les oiſeaux le viendront deſchirer, ou s'il ſera deuoré,

Eſtant donné en proye aux chiens marins.

Quel mal pourroit faire cela à vn homme, qui n'a iamais eu peur d'aucunes menaces, lors meſmes qu'il viuoit entre les hommes ? En pourroit il craindre d'autres apres ſa mort? Ce n'eſt rien, Le croq (dit-il) ne me faſchera pas, ni le deſchirement de mon corps ietté par les ruës, pour ſeruir d'vn miſerable ioüet au peuple, qui ne

fera horreur qu'à ceux qui le verront. Ie ne prie pas-vn de me rendre mon dernier deuoir. Ie ne recommande à pas-vn les reliques de mon corps : nature a pourueu qu'aucun ne demeuraſt ſans ſepulture. Le temps enſeuelira celuy qu'vne cruauté aura ietté aux champs. Mecenas diſoit fort bien,

Braue reſolution du vertueux contre la mort.

Ie n'ay aucun ſoucy qu'vn ſepulchre on me dreſſe,
Nature couure ceux que le monde delaiſſe.

Croy que celuy qui a dit cela, eſtoit homme de grand cœur. Car il auoit l'entendement excellent & ſentant ſa virilité ſi, luy meſme ne l'euſt effeminé & abbaſtardy.

EPISTRE XCIII.

Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui s'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaicte, & aſſez longue.

I'Ay deſiré que vous euſſiez fait vn meilleur iugement de la mort du Philoſophe Metronactes, & que vous ne vous fuſſiez pas plaind par voſtre lettre comme s'il euſt peu, ou deu viure plus longuement qu'il n'a fait. Car ce bon iugement duquel vous auez de reſte en tous les perſonnages que vous ioüez, & en toutes vos autres actions, vous defaut en vne choſe, en laquelle il defaut auſſi à tout le monde. I'ay trouué pluſieurs perſonnes equitables & iuſtes enuers les hommes, mais ie n'ay trouué aucun qui le fuſt enuers les Dieux. Tous les iours nous accuſons la mort, Pourquoy nous a eſté raui ceſtuy-cy au milieu du cours de ſa vie ? Pourquoy c'eſt autre n'eſt-il mort ? Pourquoy eſt-ce que ſa vieilleſſe, qui eſt deſia faſcheuſe & à luy & à tout le monde, dure ſi longuement ? Qu'eſtimes-tu ie te prie, plus raiſonnable, ou que tu obeyſſes à nature, ou que nature t'obeyſſe ? Quel dommage te peut-il aduenir, puis que tu dois ſortir d'vn lieu, d'en ſortir bien toſt ? Il ne ſe faut point mettre en peine de viure longuement, il ſuffit d'auoir aſſez veſcu. Car pour viure long temps, on a beſoin de la faueur du deſtin: & pour viure aſſez, il n'y faut que l'ame. La vie eſt longue, ſi elle eſt pleine : or elle eſt pleine, quand l'ame a rendu ſon bien à elle meſme, & quand elle s'eſt remiſe en ſa propre puiſſance. Dequoy peuuent ſeruir à vn homme quatre vingts ans, paſſez inutilement ſans rien faire ? Ceſtuy-là n'a pas veſcu: il a eſté ſeulement en vie : il n'eſt pas mort fort tard, mais il a demeuré long-temps ſe mourant. Il a veſcu quatre vingts ans. Il y a grand' difference, de quel iour on doit compter ſa mort. Au contraire ceſt autre eſt mort encor ieune & vert: ouy, mais il s'eſt acquité du deuoir d'vn bon Citoyen, d'vn bon amy, d'vn bon fils: Il ne s'eſt oublié en aucun endroit: encor que ſon aage ſoit imparfait, ſa vie eſt parfaite. Il a veſcu quatre vingts ans: à mieux dire, il a eſté quatre vingts : ſinon que paraduenture tu vouluſſes dire qu'il a veſcu, comme on dit que les arbres viuent. Ie te ſupplie, Lucilius mon amy, mettons peine que noſtre vie reſſemble aux choſes precieuſes: taſchons ſi elle n'eſt pas grande, au moins qu'elle poiſe beaucoup : meſurons-là par les actions, & non point par le temps. Veux-tu ſçauoir qu'elle difference il y a entre ceſt homme gaillard & diſ-

Tous hommes manquent de iugement en ce qu'ils ſe plaignent de la mort, & l'accuſée d'iniquité, & pechent enuers les Dieux, en l'impatience qu'ils monſtrent en la perte de leurs amis.

Deuoirs des gens de bié. Vieillards oiſifs ne font que traiſner leur vie.

poſt, qui a meſpriſé touſiours la fortune, qui a pris gages en toutes les fonctions de la vie humaine, & qui eſt monté iuſqu'aux biens les plus grands qu'elle donne, & celuy qui a paſſé & veſcu beaucoup d'annees? L'vn vit encor apres ſa mort, & l'autre mourut auant ſon decez. Loüons donc, & mettons au nombre des bienheureux, celuy qui a bien employé ce peu de temps, qui luy a eſté donné. Car il a veu la vraye lumiere, il n'a pas eſté l'vn de ceſte grande multitude, il a veſcu, il a fleuri. Quelquefois il a eu de beaux iours, quelquefois il a ſenti l'ardeur d'vne violente eſtoille, qui luiſoit à trauers les nuees. Que demandes-tu? combien de tẽps il a veſcu? Il a veſcu, il s'eſt fait cognoiſtre à la poſterité, & a fait qu'il ſera touſiours memoire de luy. Pour mon regard, ie ne refuſerois point de viure longuement: toutesfois ie ne diray pas, qu'il ait rien defailli à vne vie heureuſe, encor que ſon cours ſoit coupé deuant l'heure. Parce que ie ne me ſuis point diſpoſé à ce dernier iour, qu'vne eſperance ambitieuſe m'auoit promis: car ie n'en ay veu aucun, que ie ne l'aye pris pour le dernier de ma vie. Pourquoy me demandes-tu quand ie naſquis? eſt-ce pour me mettre au roole des ieunes? ce que i'ay eſt à moy. Tout ainſi qu'vn homme peut eſtre parfait auec vne petite taille de corps: pareillement en vn petit eſpace de temps, la vie peut eſtre parfaicte. L'aage doit eſtre mis entre les choſes eſtrangeres. Il eſt hors de ma puiſſance, combien ie dois viure: mais tant que ie viuray, il eſt à moy d'eſtre homme de bien. Tu peux bien requerir de moy, que ie ne paſſe point mes ans, comme vne perſonne incogneuë, enſeuely dans les tenebres, & que ie ne paſſe point ſeulement le temps de ma vie, ains que ie l'exerce à bien. Veux-tu ſçauoir quel eſt le plus long temps de la vie? C'eſt de viure iuſqu'à ce qu'on ſoit paruenu à la ſageſſe. Celuy qui eſt arriué, a atteint non pas le plus long, mais le plus grand eſpace. Il peut encor hardiment ſe glorifier, il peut rendre graces aux Dieux: & ſe trouuant parmy eux qu'il donne à ſoy, & à la nature l'honneur de ce qu'il a eſté. Ce ſera à bon droict qu'il s'en donnera l'honneur: car il leur a rendu la vie meilleure qu'il ne l'auoit receuë. Il a baſty, & dreſſé aux autres le patron d'vn homme vertueux: il a monſtré quel & combien grand il eſtoit. S'il euſt peu adiouſter plus de temps à ſa vie, elle euſt eſté ſemblable à la precedente: & toutesfois durant le temps que nous viuons, nous auons eu en noſtre penſee la ioüiſſance de toutes les choſes du monde. Nous ſçauons de quels commencemens la nature principale s'eſt ſi haut eſleuee, l'ordre qu'elle a mis dans tout ceſt vniuers, par quelles viciſſitudes elle fait retourner l'an, quelle fin elle donne à toutes choſes qui furent iamais, & comme elle a voulu eſtre la fin d'elle-meſme. Nous ſçauons que les eſtoilles courent de leur propre impetuoſité: Qu'il n'y a rien ferme & ſtable, que la terre, & que tout le reſte de ce monde roulle d'vne continuelle viſteſſe. Nous ſçauons pourquoy c'eſt que la lune va plus viſte que le ſoleil, & pourquoy le plus tardif laiſſe apres ſoy le plus viſte: comment elle prend ſa clarté: & la perd que c'eſt qui nous ameine la nuict, & que c'eſt qui nous rend le iour. Il faut monter au lieu, d'où tu verras toutes choſes de plus pres. Et ſi ce n'eſt point auec ceſte eſperance (ce dit ce ſage-là) que ie ſors plus conſtant hors de ce monde, de penſer que le chemin me ſoit ouuert, pour aller voir mes Dieux. I'ay merité d'eſtre reçeu: i'ay deſia eſté auec eux, i'ay enuoyé mon ame iuſqu'à eux, & ils m'ont auſſi enuoyé la leur. Mais pren le cas que ie ſorte de ce monde, & qu'il ne reſte rien de l'homme apres ſa mort. I'ay le courage auſſi grand, encor que partant d'icy, ie ne doiue aller en aucun autre lieu. Il n'a point veſcu ſi longuement qu'il pouuoit. On fait bien vn liure de peu de vers, qui merite d'eſtre loüé, & qui porte profit. Tu ſçais que les annales de Ta-

Bien heureux eſt celuy qui meurt ieune ayant bien employé ſon temps, au contraire miſerable qui vit longuement oiſif.

Braue reſolution du ſage.

La vie de l'homme ne ſe meſure pas à l'aune, & ne peut eſtre appellee courte, quand elle a eſté accompagnee de ſageſſe.

Quel eſt le plus long temps de la vie humaine.

Aſſeurance du ſage en la mort.

muſius ne ſont gueres honneſtes: & cõment on les appelle. Il en eſt ainſi de la longue vie de quelques vns, & quelle reſſemble aux annales de Tamuſius. Eſtimes-tu plus heureux celuy qui eſt tué ſur la fin du iour des ſpectacles publiques, que celuy qui l'eſt à midy? Penſes-tu qu'il y ait aucun, ſi ſottement deſireux de prolonger ſa vie, qui aime mieux auoir la gorge coupee, au lieu où l'on deſpoüille les morts, qu'au milieu de l'arene? Nous ne paſſons les vns deuant les autres, de beaucoup plus de temps que de cela: la mort n'eſpargne pas-vn: celuy qui tuë, ſuit bien-toſt apres celuy qui eſt tué. C'eſt petite choſe, que ce peu de temps, qui nous donne tant de peine & de ſoucy. Car dequoy te ſert-il d'euiter pour quelque heure, ce que tu ne peux en fin euiter?

Annales de Tamuſius peu honneſtes, comparees à la longue vie d'aucuns

EPISTRE XCIIII.

Il diſpute ſi les decrets & arreſts des Philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres: dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes, de la ſageſſe, de l'eſtat du ſage en general. Mais les inſtructions & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie: & quand nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers ſa cité. Monſtre que la gloire & l'ambition a fait entreprendre tout ce que les plus grands des Romains ont fait.

QVelques-vns auoient receu ceſte ſeule partie de la Philoſophie, qui donne des preceptes & enſeignemens propres à chacun, ſans dreſſer l'homme en general, & qui conſeille particulierement au mary, quel il doit eſtre enuers ſa femme: au pere comme il doit nourrir ſes enfans: au maiſtre, ce qu'il doit commander aux ſeruiteurs: & auoient quitté toutes les autres, penſans qu'elles ne nous pouuoient apporter aucun profit: comme ſi quelque autre nous pouuoit donner vn meilleur conſeil pour vne partie, que celuy qui auroit eu la cognoiſſance vniuerſelle de toute la vie entiere. Mais au contraire, Ariſton Stoïcien auoit opinion, que ceſte partie eſt peu d'importance, & qu'elle ne deſcend point dans l'ame: mais que ceſte autre qui n'a point d'enſeignemens particuliers profite grandement, & que les maximes & reigles generalles de la Philoſophie qu'on appelle decrets, ſont les fondemens du bien ſouuerain: & que celuy qui les a bien appris & retenus, pourra donner des preceptes à ſoy-meſmes en toutes choſes qu'il deura faire. Comme celuy qui apprend à tirer, viſe à vn certain lieu, & y dreſſe ſa main, pour enuoyer droit, ce qu'il iette: & quand il a par apprentiſſage, & par exercice acquis ceſt art, il en vſe apres en tous autres endroits qu'il veut: car il a deſia appris à frapper non ſeulement à cecy ou cela, mais bien tout ce qu'il voudra: Pareillement celuy qui s'eſt inſtruit à toutes façons de vie, n'a pas beſoin d'eſtre particulierement enſeigné, ayant appris generalement, comme il doit viure non ſeulement auec ſa femme ou auec ſon fils, mais comme il doit bien viure. En cela eſt compris comme il doit viure, & auec ſa femme, & auec ſes enfans. Cleanthes a bien opinion auſſi que ceſte partie ſoit vtile: mais elle eſt foible & ſans effect, ſi elle ne depend de l'vniuerſel: ſi elle n'a la cognoiſſance des decrets generaux de la Philoſophie, & des clefs qu'elle contient. Ce lieu donques

Diſpute bien ample touchant les preceptes de Philoſophie, ſçauoir-mon s'il la faut propoſer par enſeignemens generaux ou particuliers. Aduis d'Ariſton ſur ce propos: &

De Cleanthes auec vn long diſcours ſur ladite queſtion.

eſt diuiſé en deux queſtions, à ſçauoir ſi ceſte partie eſt vtile, ou inutile: & ſi elle ſeule peut faire qu'vn homme ſoit vertueux, c'eſt à dire, ſi elle ne ſert de rien, & ſi elle fait que les autres ne ſeruent auſſi de rien. Ceux qui veulent dire que ceſte partie ne ſert de rien, diſent cecy: S'il y a quelque choſe deuant nos yeux, qui nous empeſche la veuë, il la faut oſter: & ſi on ne l'a pas oſtee, celuy a perdu ſa peine qui l'a commandé: Tu chemineras ainſi, eſtendant ta main deuant toy. Pareillement ſi quelque choſe rend aueugle noſtre ame, & l'empeſche de cognoiſtre l'ordre de ſon deuoir: celuy n'aduancera rien qui t'enſeigne: Tu viuras ainſi auec ton pere, & ainſi auec ta femme. Car ces enſeignemens particuliers ne te profiteront aucunement, pendant que ton ame ſera eſbloüie d'erreur. Mais apres qu'il en ſera chaſſé, tu verras clairement l'office que tu dois à chacun. Autrement tu luy enſeignes ce qu'il doit faire quand il ſera ſain, mais tu ne le guaris pas. Tu apprens à vn pauure ce qu'il doit faire quand il ſera riche: mais comment le pourra-il, s'il demeure touſiours pauure? Tu monſtres à vn qui meurt de faim, ce qu'il deuroit faire, quand il ſeroit ſaoul. Oſte-luy pluſtoſt la faim, qui s'eſt attachee iuſques à ſes moüelles. Ie t'en diray autant de tous vices: il les faut arracher, il ne faut enſeigner ce qui ne ſe peut faire tant qu'ils demeureront dedans nous. Si tu ne chaſſes les fauſſes opinions qui nous gaſtent, l'auaricieux ne comprendra iamais comme il faut vſer des richeſſes: ni le couard, comme il faut meſpriſer les dangers. Il faut que tu faces pluſtoſt qu'il cognoiſſe que la richeſſe n'eſt ni mal ni bien: monſtre luy que les riches ſont les plus miſerables. Il faut auſſi que tu faces, qu'il croye que ce que tout le monde craint, n'eſt pas tant à craindre comme on dit, ni la douleur, ni la mort. Qu'en la mort laquelle il nous faut endurer par vne loy forcee, il y a ceſte conſolation qu'elle ne reuient iamais à pas-vn: Et que pour vn remede de douleur, nous pouuons nous ſeruir d'vne conſtance obſtinee de l'ame, laquelle trouuera plus leger tout ce qu'elle aura opiniaſtrement ſouffert: Que la nature de la douleur eſt tres-bonne en cela, que celle qui eſt longue ne peut eſtre guere grande, & celle qui eſt grande ne peut longuement durer: Qu'il faut vertueuſement ſupporter tout ce que la neceſſité du Ciel nous commande. Apres que tu luy auras auec ſes maximes generales fait voir à l'œil ſa condition: apres qu'il aura cogneu que la vie heureuſe conſiſte non point à ſuiure la volupté, mais à ſuiure la nature: apres qu'il aura ietté ſon entiere amitié ſur la vertu, comme ſur le ſeul bien de l'homme, & qu'il voudra fuir les choſes deshonneſtes, comme le ſeul mal de l'homme: apres qu'il aura appris que toutes autres choſes comme les richeſſes, les honneurs, la ſanté, les forces, les empires, ſont choſes indifferentes, & qu'ils ne doiuent eſtre comptez ni entre les biens ni entre les maux: il n'aura plus beſoin d'vn precepteur, qui l'éteigne à tous propos, & qui luy diſe, Chemine de ceſte façon, mange de ceſte ſorte: cecy eſt propre à vn homme, cela à vne femme: cecy à vn homme marié, cela à vn qui ne l'eſt point. Car ceux qui enſeignent ſi ſoigneuſement les autres, eux-meſmes ne le ſçauent point faire. Le pedagogue l'enſeigne à ſon diſciple, l'ayeule à ſa niepce, & le precepteur plein de cholere, diſpute qu'il ne ſe faut point courroucer. Si tu entres dans l'eſchole des bonnes lettres, tu ſçauras qu'on enſeigne aux ieunes enfans ces queſtions, que les Philoſophes diſputent auec vn ſourcil renfrongné. En fin leur commanderas-tu des choſes que tout le monde ſçait, ou des choſes douteuſes? Ce que tout le monde ſçait n'a pas beſoin d'eſtre enſeigné, & l'on ne donne point de creance à celuy qui enſeigne vne choſe qui eſt en doute. Ce ſeroit donc peine perduë, que d'enſeigner aucun. Aprens-le donc ainſi. Si tu enſeignes ce qui eſt obſcur & douteux, il te.

Deuant que venir aux preceptes de ſageſſe, il faut eſcarter les troubles qui nous aueuglent l'ame.

Les fauſſes opinions empeſchent l'vſage de raiſon.

Conſolation qui ſe trouue en la mort forcee.

Remede & naturel de la douleur.

Toutes autres choſes que la vertu ſont indifferentes.

Vanité des Philoſophes qui diſputent auec beaucoup de faſt ce qu'ó enſeigne aux enfans.

le faut ſouſtenir par preuues. Et ſi tu le veux prouuer, les raiſons, par leſquelles tu le prouueras, ſont plus fortes, & ſont ſuffiſantes d'elles meſme. Il te faut viure ainſi auec ton amy, ainſi auec ton citoyen, & ainſi auec ton compagnon. Pourquoy? parce que cela eſt iuſte. Le chapitre de la iuſtice m'apprend tout cela. Ie trouue là vne equité qui eſt deſirable d'elle meſmes, & que nous deuons ſuyure par crainte, moins y eſtre appellez par aucun loyer. Ie trouue auſſi que l'homme n'eſt pas iuſte, s'il y a rien en la vertu qui luy plaiſe, que la vertu meſmes. Apres que ie me ſuis perſuadé cela, apres que i'ay conçeu ceſte ferme opinion: dequoy ſeruent ces preceptes, qu'on employe pour apprendre vn qui eſt deſia ſçauant? C'eſt temps perdu de vouloir donner des preceptes à vn homme ſçauant, c'eſt peu d'en donner à vn ignorant. Car il deuroit oüir, non ſeulement ce qu'on luy enſeigne, mais la raiſon pourquoy. A ſçauoir-mon, dis-ie, ſi les preceptes ſont neceſſaires à celuy qui a les opinions vrayes du bien & du mal, ou à celuy qui ne les a pas? Celuy qui ne les a pas, ne peut eſtre aidé de toy: car deſia vn bruit commun contraire à tes admoneſtemens luy a ſaiſi les oreilles: & celuy qui a le iugement parfaict pour cognoiſtre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut deſirer, ſçait ce qu'il doit faire, ou non encor que tu te taiſes. On peut donc reietter toute ceſte partie de la Philoſophie. Il y a deux choſes qui ſont cauſe du mal que nous faiſons. Car ou il y a dans noſtre ame, vne mauuaiſtié engendree par des meſchantes opinions: ou ſi elle n'eſt point encor ſaiſie par des fauſſetez, elle eſt fort ſubiette à y tomber, & ſe laiſſe facilement corrompre par quelque apparence, qui la tire où il ne faudroit point. Par ainſi ou nous deuons guarir noſtre ame, ſi elle eſt malade, & la deſcharger de ſes vices: ou ſi elle en eſt encor vuide, & qu'elle fuſt neantmoins en danger de tõber en pis, nous y deuons aller au deuant. Or les regles generalles de la Philoſophie ſont l'vn & l'autre. Il s'enſuit donc, que telle ſorte de preceptes particuliers ne profitent rien. D'auantage, ſi nous donnons des enſeignemens particuliers à vn chacun, nous entreprenons vne beſongne infinie. Car nous les deuons donner d'vne ſorte à vn vſurier, & d'autre ſorte au laboureur: d'vne ſorte au marchant, & d'autre à celuy qui ſuit l'amitié des Roys: d'vne ſorte à celuy qui veut aimer ſes ſemblables, & d'autre à celuy qui veut faire amitié auec ſes inferieurs. Il faudra que tu enſeignes en mariage, comme vn homme doit viure auec vne femme qu'il a eſpouſee vierge, & comme auec vne qui aura eſté autrefois mariee: comme auec vne femme riche, & comme auec celle qui ne luy aura rien porté en dot. Ne penſes-tu pas auſſi qu'il y ait quelque choſe à dire entre vne femme ſterile, & celle qui luy porte des enfans? entre vne femme deſia aagee, & vne fille? entre vne qui eſt mere, & celle qui eſt maraſtre? Nous ne pourrions comprendre toutes ces eſpeces, & toutesfois chacune requiert ſon propre & particulier enſeignement. Mais les loix de la Philoſophie ſont courtes, & comprennent toutes choſes. En outre les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis. Et s'il y en a qui ne ſe puiſſent definir, ils ſont hors du compte de la ſageſſe. La ſageſſe cognoiſt les termes & les bornes des choſes. Il faut donc oſter ceſte partie, qui conſiſte en preceptes: car ce qu'elle ne promet qu'à peu, elle ne le pourroit donner à toutes perſonnes. Et toutesfois la ſageſſe deſire de s'eſtendre ſur tous. Entre la fureur du peuple, & celle qu'on baille pour guarir à vn medecin, il y a aucune difference, ſinon que l'vne vient d'humeurs corrompuës, & l'autre de [illegible]ſes opinions. L'vne a pris les cauſes de ſa fureur par vne maladie, & l'autre eſt vne maladie d'eſprit. Si quelqu'vn vouloit enſeigner à vn furieux comme il doit parler, comme il doit marcher, comme il ſe doit gouuerner en pu-

Sçauoir-mõ ſi les enſeignemens ſont de quelque vſage à l'homme vertueux.

Deux cauſes du mal que nous faiſons, & Les remedes qu'il y faut appliquer.

Vouloir enſeigner la philoſophie morale aux particuliers, c'eſt entreprendre vne peine infinie. &

Les preceptes du ſage doiuent eſtre certains & finis, ſuyuant l'opinion d'Ariſton.

blic, & comme en priué, il ſeroit plus fol que celuy à qui il voudroit donner conſeil. S'il faut guarir la melancholie, il faut auſſi premierement oſter la cauſe de la fureur. Il en faut faire autant en ceſte autre fureur de l'ame : il la faut abbattre: autrement ceux qui les admonneſtent ne feront que perdre les paroles. Voila ce qu'Ariſton diſoit. Mais nous reſpondrons mot à mot à tout cela. Premierement quand il dit, s'il y a quelque choſe qui ſoit deuant nos yeux, & qui empeſche noſtre veuë, qu'il le faut oſter: ie confeſſe, que ceſtuy-là n'a pas beſoin d'enſeignemens pour y voir clair, mais ſeulement d'vn remede qui luy nettoye la veuë, & qui chaſſe l'empeſchement qu'il a deuant les yeux, Car c'eſt par le bien-faict de nature, que nous voyons : à laquelle celuy rend ſon vſage, qui oſte ce qui l'empeſche de voir. Mais nature n'enſeigne point ce qui eſt du deuoir, & de l'office d'vn chacun. D'auantage celuy à qui on a oſté la cataracte de l'œil, pour auoir recouuré la veuë, il ne peut pas pour cela la rendre aux autres. Toutesfois celuy qui eſt deliuré du vice, en deliure les autres. Il n'eſt pas beſoin de donner des conſeils & des exhortations, afin que l'œil cognoiſſe la proprieté des couleurs : il ſçaura bien diſtinguer le blanc d'auec le noir, ſans que pas-vn ne l'aduertiſſe. Au contraire, l'ame a beſoin de beaucoup d'enſeignemens, pour bien voir ce qu'il faut faire en la vie. Combien que le medecin ne guarit point ſeulement les yeux malades, ains il enſeigne comme il les faut conſeruer. Il ne faut point, dira-il, que vous iettiez trop toſt voſtre veuë encor foible, ſur vne trop grande clarté, ſi vous ſortez d'vne obſcurité, mettez-vous premierement à l'ombre, & apres deuenant plus hardi, accouſtumez-vous peu à peu à vne grande & claire lumiere. Il ne faut point que tu te mettes ſur l'eſtude ſoudain apres le repas, ni que tu commandes auec les yeux pleins & enflez. Garde-toy du vent & du froid qui vient droict au viſage, & autres conſeils ſemblables qui ne portent pas moins de profit que les medicamens. Car la medecine adiouſte des conſeils aux remedes. L'erreur, dit-il, eſt la cauſe de nos vices. Et les preceptes ne l'oſtent point, & n'abbattent pas les fauſſes opinions que nous auons des biens & des maux. Ie t'accorde que les preceptes ſeuls, & d'eux-meſmes n'ont point aſſez de force pour deſtourner vne mauuaiſe perſuaſion de l'ame : mais pour cela il ne s'enſuit pas qu'ils ne profitent, ſi on y adiouſte d'autres remedes. Premierement ils rafraiſchiſſent la memoire : en outre ce qui ſe void plus confuſément en gros & en general, ſe conſidere plus diligemment, s'il eſt diuiſé en parties : Par ce meſme moyen tu pourrois dire que les conſolations, & les exhortations ſeroient inutiles : or elles ne ſont point inutiles : par conſequent les admonitions ne le ſont pas auſſi. C'eſt folie, dit-il, de donner des preceptes à vn malade, de ce qu'il deuroit faire, comme s'il eſtoit ſain : puis qu'il faut luy rendre premierement la ſanté, ſans laquelle ces preceptes ne ſeruent de rien. Et quoy ? ſi les ſains & les malades ont quelques choſes communes à tous deux, ſurquoy ils doiuent eſtre conſeillez? Comme de ne manger point trop viſte, & de ſe garder de laſſer. Le pauure & le riche ont quelques preceptes commun entr'eux. Guaris-les, dit-il, de l'auarice, & tu n'auras plus affaire de conſeiller le pauure ou le riche, ſi la conuoitiſe de l'vn & de l'autre eſt appaiſee. Et quoy ſi c'eſt autre choſe, ne conuoiter point les richeſſes, & autre choſe de ſçauoir vſer des richeſſes? la meſure deſquelles les auaricieux ne peuuent cognoiſtre, ni l'vſage d'icelles ceux qui ne ſont point auaricieux. Oſtez, dit-il, les erreurs & les fauſſes opinions, les preceptes ſeront inutiles. Cela eſt faux. Pren le cas que l'auarice eſt deuenuë liberale, que la prodigalité s'eſt retranchee, qu'on a mis le frain à la temerité, qu'on a donné les eſperons à la pareſ-

Auquel Seneque reſpond particulierement.

Sçauoir-mõ ſi les preceptes particuliers ſont inutiles, comme veut Ariſton.

Replique dudit Ariſton, & reſponſes de Seneque.

ſe. Encor qu'on ait chaſſé les vices, ſi faut-il apprendre, que c'eſt que nous deuons faire, & comment. Les enſeignemens, dit-il, ne profiteront rien contre les vices endurcis: Car la medecine meſme ne peut guarir les maladies incurables: Toutesfois on les applique aux vns pour remede, & aux autres pour ſoulagement. La vertu meſme de toute la Philoſophie entiere, quand elle y employeroit toutes ſes forces, ne pourroit arracher ceſte peſte, qui eſt deſia enuieillie, & endurcie dedans l'ame: mais ſi elle ne peut tout guarir, il ne s'enſuit point qu'elle ne guariſſe rien. Que peut-il ſeruir, dit-il, d'enſeigner ce qui eſt ouuertement cogneu? De beaucoup: car quelquefois nous ſçauons, & ne penſons pas que nous le ſçachions. L'admonition n'enſeigne point, mais elle aduertit, elle eſueille, elle entretient la memoire, & ne permet point qu'elle oublie. Nous laiſſons en arriere pluſieurs choſes qui ſont deuant nos yeux. L'aduertiſſement eſt vne eſpece d'exhortation. Noſtre ame diſſimule ſouuent des cas, qui luy ſont tout cogneus. Il luy faut donc repreſenter la cognoiſſance des choſes les plus cogneuës. Il ſe faut reſouuenir icy de ce que diſoit Varinius Clauus: Vous ſçauez qu'on a fait vne grande brigue, & tout le monde ſçait que vous le ſçauez. Tu ſçais auſſi qu'il faut ſainctement reuerer les amitiez, & tu ne le fais point. Tu ſçais que celuy eſt meſchant hõme, qui veut que ſa femme ſoit pudique, & neantmoins il corrompt celle d'autruy. Tu ſçais que comme elle ne deuroit point auoir d'adultere, il ne deuoit point auoir de concubine: & toutesfois tu ne t'en gardes point. C'eſt pourquoy on te le doit remettre en memoire. Car il n'eſt pas beſoin de tenir cela profondement caché. Il le faut auoir en main. Ce qui nous eſt ſalutaire, doit ſouuent eſtre touché, & tenu entre nos mains, afin que non ſeulement il ſoit cogneu de nous, mais afin auſſi qu'il ſoit touſiours preſt. Ioint que ce faiſant, ce qui eſt deſia cogneu, ſe fait encor plus ouuertement cognoiſtre. Ce que tu nous enſeignes eſt douteux, dit-il, tu y dois apporter des preuues: les preuues donc profiteront, & non point tes preceptes. Mais quoy? ſi ſans autre preuue l'authorité du precepteur profite? Comme font les reſponſes des Iuriſconſultes, encor qu'on n'en rende point de raiſon. D'auantage les choſes qu'on donne en precepte, ont d'elles-meſmes beaucoup de poids, meſmement ſi elles ſont compriſes en quelque vers, ou en proſe ſerree en quelque courte ſentence. Comme ſont ces deux de Caton: N'achete point ce qui ne te fait pas beſoin, mais ſeulement ce qui t'eſt neceſſaire. Ce qui ne te fait pas beſoin, eſt cher, encor qu'il ne couſte qu'vn ſold. Et comme ſont ceux auſſi, qui ont eſté rendus par l'Oracle, ou autres ſemblables: Eſpargne & profite le temps. Cognois-toy. Quand quelqu'vn te dira ces vers, en demanderas-tu la raiſon?

Quel profit apportent les admonitions reïterees, & en choſes cogneuës.

S'il faut negliger les enſeignemens, bien qu'ils ne ſoient pas confirmez par preuues.

L'oubly ſert de remede à guarir vne iniure.
La fortune aide ceux qui ont le cœur hardy.
Le pareſſeux touſiours nuit à ſon propre bien.

Ces ſentences n'ont point beſoin d'auocat, elles touchent noſtre ame, & profitent par leur nature, qui exerce ſa vertu. Les ames ont dedans elles les ſemences de toutes choſes honneſtes, qui s'eſueillent comme vne bluette de feu, qui prend flamme au moindre ſoufflement qu'on donne. La vertu ſe releue quand on la touche, & quand on la pouſſe. D'auantage nous auons bien quelques choſes en l'ame (mais elles ne viennent point promptement en la memoire) qui commencent à ſe preſenter auſſi toſt que nous en oyons parler. Il y en a d'autres qui demeurent

Les enſeignemens & preceptes nuement propoſez ont aucunes fois de la vertu.

eſparſes en diuers lieux, qu'vn eſprit qui n'eſt guere exercité ne peut raſſembler viſtement. Et par ainſi il les faut ramaſſer & ioindre enſemble, afin qu'elles ayent plus de force, & qu'elles ſeruent mieux l'entendement. Ou ſi les preceptes ne profitent de rien, il faut oſter toutes ſortes d'inſtitutions, & nous contenter de la ſeule nature. Mais ceux qui diſent cela, ne conſiderent point que quelques vns ont vn eſprit eſueillé & remuant, & les autres l'ont peſant & lourd: & que les vns auſſi ſont plus ſubtils que les autres. Or la vertu d'vn eſprit ſe nourrit & s'augmente par les preceptes qui adiouſtent de nouuelles perſuaſions ſur celles qui ſont deſia nees, & corrigent ce qui eſt corrompu. Si quelqu'vn (dit-il) ne ſçait point les regles principales, & les maximes, & qu'il ſoit enſeuely dans les vices, dequoy luy ſeruiront les admoneſtemens? Certainement ils ſeruiront pour l'en retirer: car la vertu du bon naturel qu'il auoit, n'eſt point encore eſteinte: elle n'eſt qu'obſcurcie, & tenuë ſubiette. Et encor elle s'eſſaye de ſe releuer, & combattre contre les vices. Mais ſi elle trouue quelque appuy, ſi elle ſe void aydee & ſecouruë par des preceptes, elle prend nouuelles forces, ſi ceſte continuelle peſte ne l'a ſeulement qu'infectee & non point du tout eſtouffee. Car lors quand la Philoſophie raſſembleroit toutes ſes forces, elle ne la pourroit ſauuer. Quelle difference fais-tu entre les decrets & maximes de la Philoſophie, & les preceptes, ſinon que les decrets ſont preceptes generaux, & les autres ſont particuliers? Les vns & les autres enſeignent: mais les vns en general, & les autres en particulier. Si quelqu'vn, dit-il, a des maximes ſainctes & honneſtes, c'eſt en vain qu'on le veut enſeigner. Il s'en faut beaucoup: car encor qu'il ait bien appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y penſe pas ſi auant qu'il deuroit, parce que les vices ne nous empeſchent pas ſeulement de bien faire, mais auſſi pour ne ſçauoir trouuer le deuoir que particulierement requiert chaque choſe. Nous auons quelquefois l'ame bien diſpoſee, mais elle eſt pareſſeuſe, & n'eſt encor exercitee à trouuer le chemin des deuoirs & des offices, lequel vne admonition nous apprendra. Chaſſe, dit-il, les fauſſes opinions, que tu as des biens & des maux: remets celles qui ſont veritables: & lors les admonitions ne trouueront rien où ſe pouuoir employer. Sans doute par ceſte raiſon l'ame ſe peut regler, mais non point par ceſte raiſon ſeule. Car iaçoit que vous ayez prouué par argumens, que c'eſt qui eſt bien, & que c'eſt qui eſt mal: toutesfois les enſeignemens trouuent encor à quoy trauailler: & la prudence, & la iuſtice ſont entretenuës par leurs deuoirs & offices: & les offices ſont reglez par preceptes & enſeignemens. D'auantage ce iugement qu'on fait du bien & du mal, ſe monſtre & ſe confirme par les effects du deuoir, auquel les enſeignemens nous ameinent & conduiſent. Car l'vn reſpond à l'autre, & l'vn ne peut aller deuant, que l'autre ne le ſuiue, gardans ainſi leur ordre. Par là on cognoiſt que les enſeignemens precedent. Mais les preceptes, dit-il, ſont infinis. Cela eſt faux. Car pour les choſes grandes, & neceſſaires, ils ne ſont point infinis. Ils ont bien quelques differences menuës, ſelon que les temps, les lieux, & les perſonnes le requierent: mais encor à ceux-là meſmes on donne des preceptes generaux. Pas-vn, dit-il, ne peut guarir la fureur par enſeignemens, ni par meſme raiſon les vices. Cela eſt fort diſſemblable. Car ſi tu as guary la fureur, & la ſanté par conſequent eſt renduë. Mais ſi nous auons chaſſé les fauſſes opinions, nous n'auons point pour cela incontinent acquis la cognoiſſance des choſes qu'il nous faut faire. Il eſt bien vray que pour l'acquerir les admoneſtemens confirmeront le iugement que nous deurons faire du bien & du mal. Pareillement il eſt faux de dire, que les enſeignemens ne peuuent rien ſeruir enuers les furieux. Car tout ainſi qu'ils ne pourroient ſeruir tous ſeuls, ſi eſt-ce

que

S'ils n'ont point d'efficace, il ſe faut contenter de nature.

Difference entre les maximes & les preceptes de la Philoſophie.

Les preceptes generaux ne ſuffiſent pas.

Sçauoir-mõ ſi les ſpeciaux ſont infinis, & s'ils ont quelque vſage.

que l'admonition & la reprehenſion aident beaucoup à les guarir, & à les arreſter. Ie parle de ces fols qui n'ont point du tout perdu le ſens, & qui n'ont l'entendement que troublé. Les loix meſmes, dit-il, n'ont point tant de puiſſance, que nous facions ce que nous deuõs faire. Et toutesfois que ſont les loix, ſinon preceptes meſlez auec des menaces? Premierement on cognoiſt à cela qu'elles ne perſuadẽt point, parce qu'elles menacent. Mais les enſeignemens ne contraignent point, ains obtiennent par prieres. En outre les loix nous deſtournent par peur de ne commettre aucun crime: mais les preceptes nous exhortent à noſtre deuoir. Ioint que les loix ſeruent grandement aux bonnes mœurs: meſmement celles qui ſeulement ne commandent point, mais qui enſeignent. Et en cela ie ne ſuis point d'accord auec Poſidonius: ie n'approuue point des prologues mis deuant les loix de Platon. Car il faut qu'vne loy ſoit courte, afin qu'elle ſoit plus facilement appriſe des ignorans, comme ſi c'eſtoit vne voix enuoyee du Ciel. Il faut qu'elle commande, & non point qu'elle diſpute. Il n'y a rien qui me ſemble plus froid, ni plus ſot qu'vne loy auec prologue. Ordõne, dy ſeulement, ce que tu veux que ie face: Ie n'apprens pas, i'obeys. Elles profitent, Et c'eſt pourquoy tu verras ordinairemẽt, que les villes qui viuent ſous des mauuaiſes loix, viuẽt auec des mauuaiſes mœurs. Mais les loix ne profitẽt point enuers tous. La Philoſophie meſme ne le fait point. Et toutesfois elle ne laiſſe pas d'eſtre vtile, & de ſeruir à bien inſtruire l'ame. Or qu'eſt la Philoſophie autre choſe, que la loy de la vie? Mais prenõs le cas que les loix ne profitẽt, il ne s'enſuit point que les admonitiõs ne profitent. Car autremẽt il faudroit pareillemẽt nier, que les cõſolations, les diſſuaſions, les exhortatiõs, les reprehenſiõs, & les loüanges ne profitaſſent rien. Tout cela ne ſont que diuerſes ſortes d'admonitions: par là on vient à la perfection de l'ame. Il n'y a rien qui mette mieux les choſes honneſtes dedans l'ame, rien qui rameine pluſtoſt au chemin de la vertu, ceux qui chancellent & qui en ſont deſuoyez, que la conuerſation des gens de bien. Car peu à peu elle deſcend dans la poictrine: & d'eſtre ſouuent eſcouté, d'eſtre veu ſouuent, cela ſert d'enſeignemens & de preceptes. Certainement le ſeul rencontre des hõmes ſages profite beaucoup: il y a quelque choſe qu'on peut apprendre aupres d'vn grand hõme, encor qu'il ne diſe mot. Ie ne te pourrois pas ſi facilement dire comment cela profite, comme ie cognois qu'il a profité. Il y a quelques petites beſtioles, ce dit Phedon, qu'on ne ſent point quand elles mordent, tant leur force eſt petite & couuerte: mais nous cognoiſſons qu'elles nous ont mordu à l'enflure, en laquelle il n'apparoiſt aucune piqueure. Il aduiendra le meſme à la hantiſe des hommes ſages: tu ne cognoiſtras ni comment, ni quand elle te profite, mais tu t'apperceuras qu'elle t'aura profité. A quoy ſert tout cela? diras-tu. Croy que les bons preceptes, ſi tu les as ſouuent en la ſouuenance, te profiteront autant que les bons exemples. Pythagoras dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, ſe fait tout autre, & de ceux qui regardent les images des Dieux de fort pres, & qui attendent la reſponſe & la voix de quelque oracle. Mais qui voudroit nier que les plus ignorans ne ſoient touchez de ces paroles briefues, qui ont toutesfois beaucoup de poids & d'efficace? *Rien trop Vn auaricieux ne ſe peut ſaouler d'aucun gain. Attends de quelqu'Vn ce que tu auras faict à Vn autre.* Cela frappe vn grand coup dans nos oreilles, & n'y a pas-vn qui en oſe douter, ou demander pourquoy. Car la verité ſe fait receuoir d'elle-meſme, ſans demander raiſon. Si la reuerẽce retient les eſprits, ſi elle ſert de bride aux vices: pourquoy n'en pourroit autant faire l'admonition & l'enſeignement? Si la reprehenſion nous rend honteux, pourquoy ne le fera l'admonition, encor qu'elle n'vſe que de ſimples preceptes? Au contraire il me ſemble que l'admonition a plus d'ef-

Des loix, & de leur concordance auec les preceptes.

Quelle eſt leur authorité.

La Philoſophie morale eſt la loy de noſtre vie. & La conuerſation des gens de bien eſt autant vtile, comme les preceptes de la Philoſophie nous touchant viuement aux cœurs.

La reuerence & l'admonition repriment les vices, ainſi que la reprehẽſion rend les perſonnes honteuſes.

ficace, & qu'elle deſcend plus profondement, parce qu'elle ſouſtient par raiſon, ce qu'elle enſeigne, parce qu'elle monſtre pourquoy il faut faire les choſes, & le fruict qui peut aduenir à celuy qui obeyt à telles inſtructions. Si en cõmãdant on porte profit, on le fera auſſi en admonneſtant. Or on profite par cõmandement: on le fera donc par admonition. La vertu eſt diuiſee en deux parties, en contemplation de la verité, & en action: l'inſtitution nous inſtruit à la contẽplation, & l'admonition à l'action & aux œuures. Vne bõne œuure exerce & mõſtre la vertu. Or ſi celuy qui perſuade, profite à vn qui doit faire quelque choſe: celuy qui admonneſte, luy profitera auſſi. Si donc la vertu eſt neceſſaire à l'action bonne, & que l'admonition appred & enſeigne les actiõs, l'admonition par conſequẽt eſt neceſſaire. Il y a deux choſes qui dõnent vne grãde force à l'ame, la creance de la verité, & l'aſſeurãce, ou la hardieſſe: l'admonition nous dõne l'vne & l'autre. Car on luy donne creãce: & apres qu'on a creu, l'ame cõçoit vn grãd courage, & ſe rẽplit d'aſſeurance. L'admonition doncques n'eſt point inutile. Marcus Agrippa homme de grand cœur, qui ſeul entre ceux que les guerres ciuiles auoient rendus puiſſans & renommez, fut eſtimé heureux à l'opinion du peuple, ſouloit dire, qu'il eſtoit beaucoup redeuable à ceſte ſentence: Par la concorde les petites choſes deuiennent grandes, & par la diſcorde les grandes deuiennent petites. Il ſe vantoit que par ceſte ſentence, il eſtoit fait bon frere, & tres-parfaict amy. Si telles ſentences qu'on reçoit familierement dedans l'ame, la peuuent reformer: pourquoy eſt-ce que ceſte partie de la Philoſophie, qui conſiſte en ſemblables ſentences, ne le pourra faire? Vne partie de la Philoſophie conſiſte en la diſcipline, & l'autre en l'exercitation. Il faut que tu apprennes, & qu'apres tu confirmes par tes actions, ce que tu auras appris. Que ſi cela eſt ainſi, non ſeulement les decrets generaux de la Philoſophie profitent, mais encor les enſeignemens particuliers, qui retiennent nos affections liees, & attachees comme par vn edit. La Philoſophie, dit-il, eſt diuiſee en ces deux, en la ſcience, & en l'habitude de l'ame. Celuy qui l'a appriſe, & qui a cogneu ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuyr, n'eſt pas encor deuenu ſage, ſi ſon ame ne s'eſt trãsformee en ce qu'elle a appris. Mais ceſte troiſiéme partie qui eſt des enſeignemens & admonitions, depend de l'vn & de l'autre, & des decrets generaux & de l'exercitation. Par ainſi elle ne ſert de rien pour l'accompliſſement de la vertu, parce que ces autres deux ſuffiſent. Il s'enſuit donc par ce moyen, que la conſolation ſeroit inutile, parce qu'elle depend de ces deux-là, comme fait auſſi l'exhortation, la perſuaſion, & la diſpute. Car la diſpute procede de l'exercitation d'vne ame bien compoſee, & bien aſſeuree. Mais encor que toutes ces choſes procedent de la diſpoſition de l'ame: toutesfois la meilleure diſpoſition de l'ame prouient & des vns & des autres. D'auantage ce que tu dis, eſt d'vn homme deſia parfaict, & qui eſt deſia paruenu au comble de la felicité humaine, à laquelle on paruient fort tard. Cependant il eſt bon de monſtrer à celuy qui eſt encor imparfaict, pourueu qu'il commence à profiter, le chemin des choſes qu'il faut faire. Il ſe pourra faire, que la ſeule ſageſſe prendra ce chemin d'elle-meſme ſans admonition: & qu'elle aura deſia conduit l'ame à ce poinct, qu'elle ne ſe pourra mouuoir qu'à choſes vertueuſes: mais pour le regard des eſprits plus foibles, il faut que quelqu'vn leur monſtre le chemin: Fuyez cecy, faites cela. En outre s'il attend l'heure qu'il ſçache de luy meſmes ce qu'il faudra faire pour le meilleur, il pourra cependant faillir, & en faillant il ſera empeſché de paruenir à ce poinct, qu'il peut eſtre content de ſoy-meſme. Il doit donc eſtre gouuerné pendant qu'il commence à ſe pouuoir gouuerner. Les ieunes enfans apprennent comme on les enſeigne: leurs doigts ſont gouuer-

Vertu diuiſee en deux parties.

Argument pour confirmer l'vtilité des preceptes de la philoſophie.

Autre preuue ou confirmation à meſme fin.

Philoſophie diuiſee en deux par Ariſton.

Deſquelles deſpend vne troiſieſme partie, inutile ſi les autres ſuffiſent.

Examen de ceſte diuiſion.

nez : ils ſont conduits par la main du maiſtre, ſur la figure des lettres. Apres on leur commande de contrefaire l'exemple qu'on leur met deuant, l'eſcrire, & le former de leur propre main. Tout ainſi noſtre ame eſtant appriſe par l'ordonnance & enſeignement d'autruy, eſt de beaucoup aidee. Voyla les moyens par leſquels on preuue, que ceſte partie de Philoſophie n'eſt point ſuperfluë. On demande encor apres, ſi elle ſeule ſuffit à rendre vn homme ſage ? Nous traiterons vn iour ceſte queſtion-là. Mais laiſſant tous ces argumens à part, ne ſemble-il pas que nous deuions appeller quelqu'vn qui nous inſtruiſe contre les preceptes du peuple ? Nos oreilles n'oyent aucun mot, qui ne nous porte grand dommage : ceux qui nous font des ſouhaits, nous nuiſent : ceux qui deteſtent, nous nuiſent. Car la deteſtation des vns nous engendre des fauſſes craintes : & l'amour de celuy qui nous ſouhaitte du bien, nous enſeigne du mal : d'autant qu'il nous enuoye à des biens fort eſloignez, incertains, & vagabons : iaçoit que nous puiſſions tirer noſtre felicité de noſtre propre maiſon. Nous ne pouuons, dis-ie, aller le droit chemin. Nos parens nous iettent ſur le plus mauuais : nos ſeruiteurs le font auſſi. Pas-vn ne faut pour ſon ſeul dommage : il iette ſa folie ſur les plus prochains, & en reçoit autant d'eux. C'eſt pourquoy les vices de tout vn peuple ſont particulierement en chacun, parce que le peuple les enſeigne : & que quand quelqu'vn rend vn autre pire, il l'eſtoit. Il apprend les choſes les plus mauuaiſes, & apres les enſeigne aux autres : Ceſte meſchanceté eſt en fin deuenuë tres-grande, apres auoir mis enſemble tout ce que nous ſçauons de plus mauuais en chacun. Il faut donc qu'il y ait quelqu'vn qui prenne garde à nous, qui nous tire quelquefois l'oreille, qui chaſſe loin les opinions du vulgaire, & qui reiette ce que le peuple louë. Tu te trompes, ſi tu penſes que les vices ſoient nais auec nous : ils ſont venus depuis, on les a iettez dedans nous. Eſteignons donc par frequentes admonitions, ces opinions qui bruyent à l'entour de nous. Nature ne nous a point aſſuietis au vice. Elle nous a fait naiſtre libres & entiers. Elle n'a rien mis à deſcouuert, qui puiſſe eſchauffer noſtre auarice : Elle a caché l'or & l'argent ſous nos pieds. Elle l'a mis en lieu où nous le puiſſiõs fouler & preſſer, & toutes autres choſes auſſi pour leſquelles nous ſommes foulez & preſſez. Elle a dreſſé noſtre viſage vers le Ciel, & a voulu que leuant les yeux en haut, nous puiſſions voir ce qu'elle a fait de plus excellent & admirable : la naiſſance & la cheute du Ciel, & le cours roullant de l'vniuers, qui va touſiours d'vne viteſſe incroyable, lequel durant le iour nous deſcouure & fait voir toutes choſes terreſtres, & la nuict les celeſtes : le cheminer tardif de quelques aſtres, ſi tu le compares à tout ceſt vniuers, & toutesfois tres-viſte, ſi tu conſideres les longs eſpaces qu'ils enuironnẽt, ſans iamais arreſter leur viteſſe : les eclipſes du Soleil & de la Lune, qui empeſche l'vn la clarté de l'autre : Et autres choſes dignes d'eſtre admirees, ſoit qu'elles viennent par leur ordre, ou que par quelques cauſes cachees & couuertes elles naiſſent ſoudainement, comme les longues trainees des feux qu'on voit la nuict, & les eſclairs qui ſe font ſans coup & ſans bruit, lors que le Ciel ſemble s'entr'ouurir : les colomnes & poultres & autres diuerſes figures de flammes. Nature a mis & diſpoſé tout cela par deſſus nous : mais l'or & l'argent, & le fer encor, qui pour ces autres deux, ne peut iamais eſtre en paix, comme elle ne les oſoit fier entre nos mains, elle les cacha profondement dans terre. Et nous ſommes allez deſenſeuelir, & mettre au iour les cauſes de nos guerres. Nous auons oſté la peſanteur qui eſtoit deſſus, & auons arraché les cauſes & les inſtrumens de nos malheurs. Nous iettons nos maux entre les mains de la fortune, & n'auons point de honte de mettre parmy nous, au lieu le plus haut & le plus eſleué, ce qui eſtoit le plus bas dans la terre.

Concluſion de la diſpute precedente.

Touchant l'vſage & vtilité de ces preceptes & enſeignemẽs ſpeciaux de la Philoſophie morale.

Ils reformẽt nos eſprits & nos mœurs.

Ils reprimẽt l'auarice, & nous font deſdaigner les richeſſes.

Leſquelles nature a cachez ſous nos pieds, ne les oſant fier à nos mains.

Veux-tu ſçauoir comme ceſte lueur qui trompe tes yeux eſt fauſſe? Il n'y a rien de plus vilain, rien de plus laid à voir qu'ils ſont, tant qu'ils demeurent enſeuelis, & plongez dans leur fange. Comment cela? parce que tant qu'on les tire hors de la mine par des longues & profondes carrieres, & pendãt qu'on les façonne, & qu'on les ſepare de leurs craſſes, il n'y a rien de plus informe. D'auantage regarde les minerons, par les mains deſquels ceſte ſorte de terre ſterile & informe eſt purgee, tu verras de quelle ordure & fumee ils ſont barboüillez. Si eſt-ce que cela ſoüille encor l'ame, plus que le corps: & qu'il y a encor plus d'ordure en celuy qui le poſſede, qu'il n'y a meſmes en l'ouurier. Il eſt donc neceſſaire d'eſtre admonneſté, & d'appeller quelque inſtructeur pour noſtre bon entendement, & parmi vn ſi grand bruit, & tumulte des choſes fauſſes, ouyr en fin des propos veritables. Quelle ſera ceſte parole? Ce ſera celle qui te voyant aſſourdy de tant de cris ambitieux, te ſouffera à l'oreille quelques propos ſalutaires: qui te dira, Il ne faut pas que tu portes enuie à ceux de qui le peuple eſtime la grãdeur & la richeſſe. Il ne faut point que le battement des mains, & l'aplaudiſſemẽt du peuple chaſſe hors de toy la ſanté, & le contentement d'vne ame ſage & bien compoſee. Il ne faut pas que celuy qui eſt veſtu de pourpre, & deuant qui on porte des faiſſeaux de verges, te face meſpriſer la tranquillité de ton eſprit. Il ne faut point que tu eſtimes plus heureux celuy, à qui l'on commande faire place par les ruës, que celuy auquel le ſergent fait changer de chemin. Si tu veux ioüir d'vn Empire, qui te ſera profitable, & ne ſera faſcheux à pas-vn, chaſſe les vices. Il ſe trouue pluſieurs, qui mettent le feu dans les villes, qui ruent par terre des forteresſes qui n'auoient de pluſieurs ſiecles & de longs âges peu eſtre priſes: qui dreſſent des montagnes de terre auſſi hautes, que les tours des chaſteaux: qui auec le mouton & machines de guerre abbattent les murailles, qu'on auoit baſties d'vne hauteur admirable: Il y en a pluſieurs, qui chaſſent deuant eux de grandes armees, qui ſont touſiours pendus au dos des ennemis, & trauerſent iuſques à la grande mer, ſoüillez de ſang, & de carnage des peuples vaincus. Mais ceux-là encor qu'ils vainquiſſent leurs ennemis, eſtoient vaincus de leur auarice. Pas-vn ne leur a peu reſiſter, quand ils ſont venus: mais ils n'ont peu auſſi faire reſiſtance ni à leur ambition, ni à leur cruauté. Cependant qu'on les voyoit tourmenter les autres, ils eſtoient eux meſmes tourmentez. La fureur pouſſoit ce malheureux Alexandre d'aller ruiner les peuples eſtrangers, & le menoit en des pays incogneus. Penſes-tu que ceſt homme fuſt ſage, qui cõmença ſes maſſacres & ruines par la Grece, où il fit ſon premier apprentiſſage, & qui rauit & pilla ſur chacun ce qu'il auoit de meilleur: qui contraignit Lacedemone de luy ſeruir, & Athenes de ſe taire? & ne ſe pouuant contenter de la ruine de tant de citez, que Philippus auoit vaincuës, ou acheptees, en alla encor ietter d'autres par terre en autres lieux, & porta les armes par tout le monde? Sa cruauté ne ſe peut iamais ſaouler, ni arreſter, non plus que celle des beſtes ſauuages, qui deſchirent auec les dents, plus que leur faim n'a beſoin. Il a deſia aſſemblé pluſieurs Royaumes en vn: deſia les Grecs & les Perſes n'en craignent qu'vn tout ſeul: deſia les peuples qui eſtoient libres ſoubs Darius, reçoiuent le ioug: Et toutesfois celuy-là ſe deſdaigne encor de retirer ſes victoires, qu'il auoit obtenuës par delà l'Ocean & le Soleil leuant: ſuiuant les traces d'Hercules & de Liber. En fin il veut vſer de violence contre la nature meſme: non ſeulement il n'a pas volonté d'aller, mais il n'a point de puiſſance de s'arreſter: non plus que les choſes peſantes qui tombent de haut en bas, ne ceſſent d'aller qu'elles ne ſoient au fonds. Ce ne fut ni la vertu, ni la raiſon qui conſeilla à Cn. Pompeius d'entreprendre des guerres eſtrangeres &

Concluſion pour la neceſſité des admonitiõs.

Leſquelles ſont vtiles auſſi contre l'ambition & cruauté.

Leſquelles pluſieurs victorieux n'ont ſçeu vaincre.

Exemple en Alexandre, vray miroir d'ambition. &

De cruauté.

domeſtiques: mais pouſſé de l'amour furieux d'vne fauſſe grandeur, il alloit maintenant en Eſpagne contre l'armee de Sertorius, & tantoſt chaſſer les pirates, & rendre la mer paiſible. C'eſt la cauſe & le pretexte qu'il prenoit, pour continuer ſa puiſſance. Mais qu'eſt-ce qui le tira en Afrique? en Septentrion? en Armenie contre Mithridates, & en tous les coings de l'Aſie? Ce fut vne ambition infinie de croiſtre: parce qu'il eſtoit ſeul à qui il ſembloit qu'il ne fuſt aſſez grand. Qu'eſt ce qui ietta C. Ceſar contre ſa propre ruine, & contre celle auſſi de la choſe publique? la gloire & l'ambition, ne pouuant mettre aucune meſure au deſir qu'il auoit de ſurpaſſer tous les autres. Il ne peut ſouffrir qu'vn ſeul paſſaſt deuant luy, lors que la choſe publique en ſouffroit deux. Quoy? penſes-tu que quand C. Marius Conſul vne ſeule fois (car il ne prit qu'vn Conſulat, il auoit rauy les autres par force) combattoit & defaiſoit les Teuthons & les Cimbres, quand il ſuiuoit Iugurtha par les deſerts d'Afrique, qu'il recherchaſt tant de dangers pour l'amour de la vertu? Marius menoit ſon armee, & l'ambition menoit Marius. Pendant que ceux cy eſbranloient tout le monde, ils eſtoient eux-meſmes eſbranlez, comme des tourbillons, qui tournent tout ce qu'ils rauiſſent: mais ils ſont pluſtoſt tournez eux meſmes, & par ce moyen courent d'vne plus grande violence, n'ayant aucune bride en eux, qui les puiſſe arreſter. C'eſt pourquoy apres auoir eſté mauuais à l'endroit de pluſieurs, ils ſentent en fin ceſte pernicieuſe violence de laquelle ils ont nuy à vne infinité de gens. Il ne faut point que tu croyes qu'aucun puiſſe deuenir heureux du malheur d'autruy. Il faut oublier tous ces exemples qu'on met deuant nos yeux, & dedans nos oreilles. Il faut vuider noſtre poictrine des mauuais propos dont elle eſt abreuuee. Il faut mener la vertu dans le lieu qu'on luy auoit occupé, afin qu'elle arrache les menſonges, qui nous plaiſoient plus que la verité, & qu'elle nous ſepare du vulgaire, auquel nous donnons trop de creance, & nous remettre dans l'ame les opinions veritables. Car c'eſt l'effect de la ſageſſe, de reuenir à ſon naturel, & de ſe remettre au lieu d'où l'erreur publique l'auoit chaſſee. C'eſt vne grande partie de noſtre guariſon, d'auoir delaiſſé ceux qui nous donnoient des furieux conſeils, de s'eſtre reculé bien loin de ces compagnies, où les vns ne faiſoient que nuire aux autres. Et afin que tu cognoiſſes que cela eſt vray, regarde la difference qu'il y a de viure au contentement du peuple, ou au ſien. La ſolitude d'elle meſme ne nous enſeigne point l'innocence: les champs ne nous apprennent point la ſobrieté: mais quand il n'y a pas de teſmoing, quand ceux qui nous regardoient ſe ſont retirez, lors les vices deſquels le fruict & le plaiſir eſt d'eſtre veus, & d'eſtre monſtrez, ſe perdent. Qui a iamais veſtu vne robbe de pourpre, pour ne la monſtrer à pas-vn? qui s'eſt iamais fait ſeruir ſa viande en vaiſſelle d'or quand il mangeoit en ſecret? Qui eſt celuy qui s'eſtant couché ſeul à l'ombre d'vn arbre champeſtre voudroit faire deſplier les meubles plus precieux de ſa prodigalité? Aucun ne veut faire le magnifique pour ſes yeux ſeulement, ni meſme pour vn petit nombre de ſes familiers. Mais ſelon la grandeur de la compagnie qui le regarde, il deſplie le ſuperbe appareil de ſes vices. Par ainſi ce qui nous irrite & prouoque plus à nos folles deſpenſes, ſont ceux à qui nous les monſtrons, & qui les admirent. Tu feras que nous n'aurons deſir d'aucune choſe, ſi tu fais que nous ne les monſtrions point. L'ambition, la folle deſpenſe, & l'orgueil ne demandent qu'vn eſchafault pour ſe pouuoir monſtrer. Tu guariras, ſi tu les caches. Par ainſi ſi nous viuons au milieu du bruit des villes, ayons touſiours à noſtre coſté quelqu'vn qui nous admonneſte, & qui contre ceux qui loüent ces grandes & ſpacieuſes poſſeſſions, ſe mettent à loüer vn hom-

Autres exemples & miroir d'ambition en Pompee.

En C. Ceſar.

En C. Marius.

Autre profit des enſeignemens ſpeciaux de la Philoſophie, qu'ayãt arraché les vices des cœurs elle y plante la vertu.

Remedes contre l'ambition, vanité & diſſolution.

&

Exhortation aux gens de villes pour ſe garantir des desbauches publiques.

me qui s'eſtime riche d'vn petit domaine, & qui meſure ſa richeſſe par le beſoin qu'il en a. Contre ceux qui ſe rendront orgueilleux de la faueur du peuple, & de leurs richeſſes, il ſe pourra vanter du repos qu'il a de s'eſtre addonné aux lettres, & que ſon ame, quittant les biens de fortune, ſoit retournee aux ſiens. Qu'il face cognoiſtre que ceux qui ſont eſtimez heureux au iugement du peuple, tremblent touſiours de peur, comme eſtonnez dans ceſte grandeur pleine d'enuie, & qu'ils ont vne opinion de ſoy, bien eſloignee de celle que les autres en ont. Car ce que les autres ne penſent eſtre que choſes hautes, leur ſemble vn dangereux precipice: & par ainſi ils meurent de peur, ils tremblent quand ils iettent les yeux ſur le precipice de leur grandeur. Car ils penſent inceſſamment à diuers accidens, qui ſont plus dangereux pour ceux qui ſont eſleuez plus haut. Lors ils craignent ce qu'ils auoient autrefois deſiré. Et les richeſſes, qui les auoient rendus inſupportables enuers les autres, menacent de les accabler. Lors auſſi ils loüent vn repos doux, & plein de liberté. Ils hayſſent les honneurs, & penſent deſia au milieu de leur fortune à ſe retirer. Tu les verras lors philoſopher par crainte, & chercher des ſains conſeils, en leur fortune malade. Car comme ſi la fortune, & le bon entendement eſtoient contraires l'vn à l'autre, auſſi ſommes-nous plus ſages en nos malheurs: & la proſperité nous oſte la cognoiſſance de la vertu.

EPISTRE XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependence & continuation des propos de la precedente. Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations.

En ſuitte de la doctrine precedente, il enſeigne que ni les maximes ni les preceptes particuliers de la Philoſophie morale ne ſuffiſent d'eux-meſmes pour obtenir perfection de ſageſſe, ains doiuēt eſtre ioints enſemble. Promeſſe trop legerement faite, merite punition. Naturel curieux, & diſſimulé de pluſieurs perſonnes.

TV demandes que ie te paye comptant ce que ie t'auois dit vouloir remettre à vn autre iour: Et que ie t'eſcriue, ſi ceſte partie de Philoſophie que les Grecs appellent Parianetique, & nous la nommons preceptiue, eſt ſuffiſante à la perfection de la ſageſſe. Ie ſçay bien, ſi ie te refuſois cela, que tu le prendrois en bonne part: C'eſt pourquoy ie le promets plus volontiers, & que ie ne puis permettre, que ma parole que i'eſtime comme vne promeſſe publique, ſe perde. Mais pour l'aduenir garde-toy bien de demander choſe que tu ne vouluſſes obtenir. Car nous demandons quelquefois affectionnément ce que nous refuſerions ſi on le nous preſentoit. Soit par legereté, ou par iaſerie que ie l'aye fait, elle doit eſtre punie pour auoir eſté trop facilement promiſe. Nous faiſons ſemblant de vouloir beaucoup de choſes que nous ne voulons point. Vn recitateur porta vne longue hiſtoire, eſcripte en lettre fort menuë, fort eſtroitement pliee. Apres en auoir leu vne grande partie: Ie n'en liray plus, dit-il, ſi vous le trouuez bon: toutesfois ceux qui ne deſiroient ſinon qu'il ſe teuſt, crierent, Recitez, recitez. Nous deſirons ſouuent vne choſe, & en demandons vne autre aux Dieux, & meſme en les priant nous ne leur diſons point la verité. Mais les Dieux ou ils ne nous exaucent

point,ou ils ont pitié de noſtre folie.Pour mon regard ie veux, ſans aucune pitié, me venger de la legereté de ma promeſſe,& te donner la peine de lire vne grande & longue lettre,laquelle ſi tu lis à regret, tu pourras dire, Ie ſuis moy-meſme cauſe de cela.Mets-toy hardiment au nombre de ceux,à qui la femme qu'ils ont eſpouſee,apres l'auoir ambitieuſement aimee,donne martel en teſte : & de ceux qui ſont tourmentez par les propres richeſſes qu'ils ont acquiſes auec beaucoup de ſueur: & de ceux auſſi, que les dignitez, & grandeurs recherchees auec toutes les brigues & pratiques du monde, bourrellent nuict & iour : & de tous autres qui ſont cauſe des malheurs qu'ils ſentent.Mais afin que laiſſant ceſt exorde,ie donne commencement à mon diſcours : La vie heureuſe, diſent-ils, depend des actions iuſtes: mais les preceptes nous conduiſent aux actions iuſtes:les preceptes doncques ſuffiſent à rendre la vie heureuſe. Toutesfois les preceptes ne conduiſent point touſiours aux actions iuſtes, ſi l'eſprit ne leur obeyt. C'eſt en vain ſouuent qu'on les employe,ſi quelques mauuaiſes opinions ont aſſiegé noſtre ame. D'auantage encores qu'ils facent quelquesfois bien, ils ne ſçauent pas qu'ils facent bien. Car ſi du commencement vne perſonne n'eſt bien dreſſee, ſi elle n'eſt formee à toute raiſon,elle ne peut cognoiſtre parfaictement en quel temps, iuſques où, auec qui, & comment elle ſe doit acquiter de ſon deuoir. C'eſt pourquoy il ne peut de toute ſon ame, voire ni conſtamment, ni de bon cœur s'efforcer apres les choſes honneſtes, mais il ne ſçait que faire, il doute. Si les honneſtes actions, dit il, viennent des preceptes, les preceptes ſuffiſent à la vie heureuſe. Mais l'vn eſt vray, l'autre donc l'eſt auſſi. Nous reſpondons à cela, que les honneſtes actions procedent des decrets, & regles generales, & non ſeulemont des enſeignemens particuliers. Si les autres actes ſe contentent des preceptes,la ſageſſe s'en contentera auſſi : car elle eſt & l'art, & la ſcience de la vie. Or celuy fait du gouuerneur, qui commande, Remuë ainſi le gouuernail, abaiſſe ainſi la voile, faits ainſi en bon vent, & ainſi quand il eſt contraire, & ſers-t'en ainſi quand il eſt inconſtant, & qu'il change. Les preceptes confirment auſſi tous les autres artiſans. Les artiſans de la vie doncques n'en pourront-ils point faire autant? Toutes ces ſciences icy ſont empeſchees apres les inſtrumens de la vie, mais non point apres toute la vie. C'eſt pourquoy pluſieurs choſes, qui ſuruiennent de dehors, les retiennent, & retardent, l'eſperance, la conuoitiſe, & la crainte. Mais la ſageſſe qui fait profeſſion de la ſcience de bien viure, ne peut eſtre empeſchee par aucune choſe qu'elle ne face ſon exercice. Car elle chaſſe toutes ces difficultez, & manie à ſon aiſe tous ces empeſchemens. Veux-tu ſçauoir de cõbien eſt diſsẽblable la cõdition de ceſt art,d'auec toutes les autres? En toutes ces autres-là,on eſt plus excuſé de faillir de ſa propre volõté,que par imprudẽce.Mais en ceſte-cy le plus grand blaſme eſt de faire volontairement vne faute. Cõme par exẽple,vn Grãmairien n'aura pas honte de faire vne incongruité, s'il la fait pour ſon plaiſir:mais il en rougira,s'il la fait ſans y penſer.Vn medecin qui ne cognoiſt pas que ſon malade ſoit en danger de mourir, fait plus grande faute en ſon art, que s'il faiſoit ſẽblant de ne le cognoiſtre point.Mais en ceſt art de la vie,le blaſme de ceux qui faillent de leur volonté, eſt plus deshonneſte. Ioint auſſi que pluſieurs ſciences, & meſmement celles d'entre toutes, qui ſont plus liberalles, ont non ſeulement leurs decrets, & regles generalles, mais leurs preceptes auſſi: comme la medecine. C'eſt pourquoy il y a vne ſecte d'Hippocrates, vne autre d'Aſclepiades, & vne autre encore de Themiſon. D'auantage il n'y a aucune art contemplatif, ſans ſes ſecrets,que les Grecs appellent *dogmata*:Et nous les voulõs

Integrité de Seneque.

Premiere raiſon de ceux contre leſquels Seneque diſpute.

Seconde raiſon. Reſponſe.

Replique.

Reſponſe.

En quoy differe la philoſophie d'auec les autres arts.

nommer decrets, edits, & arreſts, leſquels tu trouueras en la Geometrie, & en l'Aſtronomie. La Philoſophie eſt & contemplatiue, & actiue : elle contemple, & ſi fait tout enſemble. Car tu te trompes, ſi tu penſes qu'elle promette ſeulement des ouurages terreſtres. Elle aſpire bien plus haut. Ie fais des recherches, dit-elle, dans tout l'vniuers : Ie ne m'arreſte point à la compagnie des hommes, & ne me contente point de vous perſuader, ou de vous diſſuader. Il y a des choſes grandes, & qui ſont logees deſſus vous, qui m'appellent.

La Philoſophie aſpire plus haut qu'aux hõmes ſeulement.

Car ie veux diſcourir du Ciel premierement,
Et des Dieux eternels : & quel commencement
Toutes choſes ont eu, & d'où ceſte nature
Les engendre, & les tire, auec leur nourriture:
Et comme elle reduit tout ce qui eſt peri.

Li. 1. de la nature des choſes.

Ainſi que dit Lucrece. Il s'enſuit donc, puis qu'elle eſt contemplatiue, qu'elle a ſes ſecrets. Mais quoy, ne ſçait on pas bien qu'aucun ne fera iamais ce qu'il doit, que celuy à qui l'on aura appris la raiſon, par le moyen de laquelle il pourra s'aquiter parfaictement de tous les poincts de ſon deuoir? Leſquels celuy ne pourra bien garder, qui n'aura rien appris, que les ſeuls preceptes. Ce qu'on enſeigne en parcelles, eſt trop foible de ſoy-meſme, & (ſi ie dois dire ainſi) ne met point de racines. Mais ce ſont les decrets, & regles generalles, qui nous fortifient, qui deffendent noſtre aſſeurance, & noſtre tranquillité : qui contiennent en ſoy toute la vie, & la nature de toutes choſes. Il y a autant de difference entre les decrets de la Philoſophie, & les preceptes, comme il y en a entre les elemens & les membres dependent des elemens: les elemens ſont cauſe des membres, & de toutes autres choſes. La ſageſſe des anciens, dit-il, n'a rien enſeigné, que ce qu'il falloit faire, ou ne faire point. Et en ce temps les hommes eſtoient beaucoup meilleurs. Depuis que les ſçauans hommes ſont venus, les bons s'en ſont allez. Car ceſte vertu pleine de ſimplicité & de franchiſe, s'eſt conuertie en vne ſcience obſcure, & pleine de ſubtilité: tellement qu'on ne nous apprend plus qu'à diſputer, & non point à viure. Sans doute la ſageſſe des anciens meſmement, quand elle ne faiſoit que de naiſtre, fut, comme vous dites, non moins rude & groſſiere, que les autres arts, qui ſe rendirent auec le temps plus ſubtiles. Mais il n'eſtoit pas beſoin encor de remedes ſi diligens. La mauuaiſtié des hommes n'eſtoit pas encor montee ſi haut, & ne s'eſtoit point eſpanduë ſi auant. On pouuoit auec des petits remedes guarir des petits vices. Mais maintenant nous auons beſoin de nous mettre en deffenſe auec autant plus de peine, que les armes deſquelles on nous aſſaut, ſont plus fortes. Au temps paſſé, la medecine n'eſtoit que la ſcience de fort peu d'herbes, auec leſquelles on eſtanchoit le ſang, & on faiſoit peu à peu reprendre vne playe. Depuis elle eſt venuë à ceſte infinité de remedes variables. Il ne ſe faut point eſmerueiller, ſi elle auoit moins de beſongne, lors que les corps eſtoient plus fermes & robuſtes, nourris des premieres viandes, qui leur venoient en main, & qui n'eſtoient point corrompuës par artifice, ni par volupté. Mais apres qu'on a commencé de les aller chercher loin, plus pour irriter l'appetit, que pour chaſſer la faim, & qu'on a trouué mille ſauſſes pour exciter la gourmandiſe : ce qui ne ſeruoit que de nourriture à ceux qui la deſiroient, ne ſert maintenant que de charge à ceux qui s'en ſont trop remplis. De là vient qu'ils ont vne palleur au viſage, & vn tremblement de nerfs affoiblis de trop de vin qu'ils boiuent, & vne maigreur plus miſerable, de

Sans la raiſon nul ne fera iamais ſon deuoir.

Difference entre les decrets & les preceptes de la philoſophie.

Troiſieſme raiſon que Seneque combat.

Reſponſe.

Pratique de l'ancienne medecine, au pris de la moderne.

Excez de viandes.

Dont ſuiuẽt diuerſes maladies, qui ſont

l'indignation de leur eſtomach que celle qui procede de faim. De là vient que les pieds leur bronchent, & qu'ils chancellent comme des perſonnes yures. De là vient auſſi qu'ils ont toute la peau remplie de mauuaiſes humeurs, & l'eſtomach enflé, quand il s'accouſtume mal, à plus receuoir qu'il ne peut. De là leur vient la iauniſſe, & vne couleur blafarde au viſage: ils ſechent dans leur peau, & deuiennent en chartre: les ioinctures ſe roidiſſent, les doigts ſe retirent, les nerfs s'engourdiſſent, & demeurent ſans aucun ſentiment: ou les membres ſe trouuent ſurpris d'vne perpetuelle palpitation & tremblement. Que diray-ie des eſtourdiſſemens, & vertigineſtez de teſte? Que diray-ie des douleurs des yeux, & des oreilles, & des trenchees d'vn cerueau boüillant, & de toutes les parties, par leſquelles le corps ſe deſcharge, pleine d'vlceres au dedans: & d'autres innombrables ſortes de fieures, dont les vnes viennent d'vne ſoudaine impetuoſité, les autres ſe gliſſent dans les veines auec vn lent venin, & quelques autres auec vne horreur, & vne grande concuſſion de tous les membres? Pourquoy raconteray-ie vne infinité de maladies, vrays ſupplices & peines de la diſſolution? Ceux qui ne s'eſtoient point encor abandonnez aux delices, qui ſe ſçauoient commander, & qui ſe ſeruoientt eux-meſmes, eſtoient francs & quittes de ces maux. Ils auoient les corps endurcis à vn honneſte trauail, & laſſez à la courſe, ou à la chaſſe, ou à labourer la terre. Ils venoient prendre leur repas, que la faim leur faiſoit trouuer bon. C'eſt pourquoy ils n'auoient pas beſoin de tant de drogueries, de tant de ferremens ni de tant de boëſtes. Les maladies qui ne prouenoient que de cauſes legeres, ne pouuoient eſtre que legeres: la diuerſité & multitude des viandes & des mets engendre diuerſité de maladies. Voy combien de choſes la diſſolution & la gourmandiſe, ruinant & ſaccageant les mers & les terres, meſle enſemble pour les faire paſſer par vn ſeul goſier. Il faut par neceſſité que de tant de choſes diuerſes l'vne combatte l'autre, & que les ayant auallees elles ſoient mal digerees, s'efforçans à diuers effects. Il ne faut s'emerueiller, ſi de viandes contraires, & qui ne s'accordent pas bien enſemble, il s'engendre des inconſtantes & diuerſes maladies: & ſi ce qu'on a forcé de contraires parties de nature ſe ramaſſer en vn, eſt contraint de regorger. De là aduient auſſi, que de tant de ſortes de viandes que nous viuons, autant ſentons nous de maladies. Le plus grand des medecins, & qui eſt auteur de ceſte ſcience, a dit que les femmes ne deuenoient point chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Et toutesfois maintenant les cheueux leur tombent, & les pieds leur font mal. Ce n'eſt pas la nature des femmes, c'eſt leur façon de viure qui s'eſt changee: car ayans voulu egaler la licence vicieuſe des hommes, elles ont auſſi eſgalé les vices corporelles des hommes. Elles ne veillent pas moins toute nuict entiere, elles ne boiuẽt pas moins, elles deffient les hommes & à l'huile & au vin. Elles rendent auſſi bien par la gorge, ce qu'elles ont mis dans l'eſtomach malgré luy, & remeſurent le vin par le vomiſſement: elles rongent auſſi bien la neige, ſoulagement de ceux qui ont le feu dans l'eſtomach. Quant à la paillardiſe, elles n'en voudroient rien quitter aux maſles, n'eſtans nees que pour ſouffrir. Les Dieux & les Deeſſes les facent malheureuſement mourir d'auoir trouué vne ſi peruerſe façon d'impudicité de mõter ſur les hommes. Pourquoy donc ſe faut-il eſtonner ſi le plus grand medecin du mõde, & le plus ſçauant aux ſecrets de nature, ſe trouue ſurpris en menſonge, de voir auiourd'huy tant de femmes chauues & gouteuſes? elles ont par leurs vices perdu les graces & les faueurs qui eſtoient en leur ſexe. Et parce qu'elles ont deſpoüillé les mœurs des femmes, elles ſont condamnees aux maladies des hommes. Les medecins anciens ne ſçauoient pas ſi ſouuent donner de la viande, & reſtaurer auec du

Vrays ſupplices de la diſſolution.

La conditiõ des anciens eſtoit beaucoup plus heureuſe quand à la ſanté du corps.

Cauſes des maladies.

D'où vienuent les changemens ſi diuers en la temperie des perſonnes.

Intemperãce des femmes egale à celles des hommes. &

Diſſolution eſtrange pratiquee des long temps par les femmes, qui

Pour auoir imité les mœurs des hommes, ſont maintenant ſubiettes à meſmes maladies.

vin le pouls des veines, qui ne battoient plus. Ils ne ſçauoient point ouurir les veines, & guarir vne lõgue maladie par baings & par ſueurs. Ils ne ſçauoient point par la ligature des iarets & des bras tirer aux extremitez la force de la maladie, qui eſtoit cachee dans le corps. Il n'eſtoit pas beſoin de ſonger à pluſieurs ſortes de remedes, parce qu'il n'y auoit gueres de dangers. Mais maintenant combien voyons nous de ſortes de maladies? nous payons bien ces vſures des plaiſirs & des voluptez

La quantité des maladies a fait inuenter tant de receptes.

que nous auons deſiré contre raiſon & meſure. T'eſmerueilles-tu que les maladies ſont infinies? compte combien il y a de cuiſiniers. Les eſtudes ceſſent: & ceux qui liſent publiquement les ſciences liberales, demeurent ſeuls en leur chaire, & les coings de la ſalle vuides d'auditeurs. Les eſcholes des Rhetoriciens, & des Philoſophes ſemblent vn deſert. O que les tables de ces prodigues ſont bien plus frequentees! ô qu'il y a bien plus grand' preſſe de ieunes hommes à la cuiſine de ces fols deſpenſiers! Ie ne parle point des troupeaux de ces miſerables eſclaues, qu'vn plus grand outrage attend dans le lict apres que le feſtin eſt acheué. Ie ne parle point de ces eſquadrõs de vieux bardaches enrollez par leurs nations & couleurs, afin qu'ils ſoient d'vne pareille douce poliſſure, d'vn premier poil follet, & d'vne pareille façon de cheueux: & que ceux qui les ont droicts, ne ſe meſlent point auec les creſpez & friſottez. Ie laiſſe le grand nombre de boulangers, de valets ſeruans à table, auec leſquels on court, apres que le ſigne eſt donné, querir la viande du ſouper. O bons Dieux, combien de peine vn ſeul ventre donne à beaucoup d'hommes! Et quoy ne penſes-tu point que les champignons, volupté pleine de poiſon n'engendrent quelques effects ſecrets encor que leur venin & fureur ne ſoient point preſens? Et quoy ne penſes-tu pas que ceſte neige d'eſté n'engendre des durillons dans le foye? Et quoy ne penſes-tu pas que les huiſtres, qui ont vne chair viſqueuſe, nourrie dans la fange, ne portent quelque peſanteur terreſtre? Et quoy ne crois-tu pas, que ceſte ſauſſe qui couſte tant, appellé le Garum des Alliez, qui n'eſt que le ſang pourri de meſchans poiſſons, ne bruſle de ſon venin ſale les entrailles? Et quoy cuides-tu que ceſte pourriture, qu'on porte a grand' haſte de deſſus le feu dans la bouche, qu'elle ſe puiſſe eſteindre dans les entrailles ſans faire mal? O que ces rots ſont vilains & puans pour engendrer la peſte! ô qu'ils ſont faſtidieux à ceux meſmes qui pouſſent dehors ceſte vieille indigeſtion! Sçache, ie te prie, que ce qu'ils mangent ſe pourrit, & ne ſe digere point. Ie me ſouuiens d'auoir ouy parler de ce plat renommé, que faiſoit Æſope, dans lequel la cuiſine entiere qui couroit apres ſon dommage, auoit amaſſé & ietté tout ce que les plus friands & les plus ſomptueux ont accouſtumé de manger en vn iour. Les Nacres qui prennent le nom de Venus, les huiſtres roignees à l'entour, horſmis ce que l'on mange, eſtoient ſeparees par des heriſſons de mer, qu'on mettoit entre deux: & apres, la chair des barbehaults & ſurmulets, de laquelle on auoit tiré les os, couuroit tout. Il ſe faſchoit de manger vne ſeule viande dans ſon plat à part. Tous les gouſts ſont meſlez enſemble. On fait à table ce qui ſe deuroit faire dans le ventre d'vn homme qui eſt ſaoul. Ie n'attends rien plus ſinon qu'on ſerue les viandes toutes maſchees. De combien peu s'en faut-il: quand on en oſte les eſcailles, & les os, & que le cuiſinier fait ce que les dents deuroient faire? Il y auroit trop de peine d'aller friander, & gourmander dans chaſque plat: qu'on mette toute la viande en vn ſeul, & dans vne meſme ſauſſe. Pourquoy ne mettray-ie la main que ſur vne ſeule viande? ie prens plaiſir qu'il y en ait pluſieurs enſemble: que les viandes qui pourroient faire honneur à pluſieurs ſeruices, ſoient toutes meſlees enſemble, & qu'il n'en ſoit faicte qu'vne. Que ceux qui diſoient qu'on vouloit acquerir de la gloire, &

Plin. li. 31. ch. 7. & 8.

Li. 10. ch. 51.

Vne delicate diſſolution en engendre vne fouillonne & gourmande &

de la reputation, par la diuerſité des mets, ſçachent incontinent, qu'on ne veut plus faire monſtre & parade, & que chacun en face ſon iugement comme il ſçait. Que tout ce qu'on arrangeoit ſur vne table ſoit trempé d'vne meſme fauſſe, Qu'on n'y puiſſe cognoiſtre aucune difference, & que les huiſtres ſoient meſlees & cuittes enſemble auec les heriſſons, & les barbehaults auec les garderobbes. Certainement la viande de ceux qui rendent leur gorge, n'eſt pas plus meſlee & broyee. Comme tout cela eſt broüillé & lié enſemble, auſſi en naiſſent des maladies qui ne ſont point ſimples ſeules, elles ſont entrepliees & diuerſes & mal-aiſees à guarir: Contre leſquelles la medecine a commencé de s'armer par diuerſes façons de remedes & d'obſeruations. I'en dis autant de la Philoſophie. Elle a eſté autrefois plus ſimple entre ceux qui viuoient moins vicieuſement, & qu'on pouuoit guarir auec moins de peine. Mais contre vn ſi grand renuerſement de mœurs, il faut eſſayer tous remedes: & à la mienne volonté qu'on peuſt auec tout cela venir à bout de ce mal. Nous ne ſommes pas ſeulement furieux en priué, nous le ſommes en public. Nous chaſtions bien les homicides, & les meurtres qu'vn homme fait: Mais qu'eſt-ce que des guerres, & des maſſacres de pluſieurs peuples dont on prend vne gloire pleine d'impieté? L'auarice, ni la cruauté n'ont aucune bride. Mais cependant qu'elles s'exercent à la deſrobee, & par quelques ſeules perſonnes, elles ſont moins pernicieuſes & monſtrueuſes. Les choſes les plus cruelles ſe font par deliberations du Senat, & par l'ordonnance du peuple. Et ce qu'on deffend aux perſonnes priuees, eſt publiquement commandé. Les fautes faictes à cachettes, qui ſeroient capitalement punies, ſont loüees, quand on les a commiſes deuant les yeux de tout le monde. Les hommes que nature a fait naiſtre pleins de douceur, n'ont-ils pas honte de ſe plaire les vns au ſang des autres: de ſe faire la guerre, & charger encor leur ſucceſſeur de la faire: veu que les beſtes brutes entre elles viuent en paix? Il a eſté beſoin que la Philoſophie ait pris beaucoup plus de peine, & de trauail cõtre ceſte fureur, qui eſtoit deuenuë fort puiſſante, & qui s'eſtoit pouſſee fort auant: & qu'elle ait ramaſſé autant de forces, comme il en eſtoit venu à ceux contre leſquels elle s'appreſtoit. Il eſtoit facile de blaſmer, & reprendre ceux qui s'adonnoient trop au vin, & qui cherchoient les viandes plus delicates. Il ne falloit point prendre beaucoup de peine pour ramener l'ame à la ſobrieté, d'où elle ne s'eſtoit que bien peu deſtournee.

Les maladies qui en naiſſent ſont pareillemẽt confuſes & comme entortillez enſemble.

Comme la medecine s'eſt armee de diuers remedes contre les maladies: ainſi la Philoſophie, pour eſtre les mœurs ſi corrompuës, requiert diuerſes explications.

L'auarice & la cruauté ſont demeſurees.

L'iurongnerie & la gourmandiſe immenſes.

&

Mais on a maintenant beſoin d'vne main forte,
Et de beaucoup d'eſprit, & de façon accorte.

On cherche la volupté en toutes choſes. Il n'y a vice qui demeure dãs ſes bornes. La prodigalité ſe change en auarice: l'oubly de l'hõneur nous ſaiſit. Il n'y a rien de villain, ſi le profit nous plaiſt: l'homme qui eſt vne choſe ſacree, eſt tué par maniere de ieu & de paſſe-temps par vn autre homme. Et celuy à qui l'on a defendu autres fois d'apprendre à receuir, ou à donner des coups, eſt preſenté, mené tout nud, & ſans armes deuant le peuple: & l'on penſe auoir tiré aſſez de paſſe-temps du ſpectacle de ſa mort. En ceſte corruption de mœurs, on a beſoin de quelque remede plus fort que de couſtume, qui puiſſe guarir ce mal inueteré. Il ſe faut ſeruir des decrets & regles generales pour arracher du tout la perſuaſion qu'on a conceuë des opinions fauſſes: & ſi nous y adiouſtons les preceptes & particuliers enſeignemens, les exhortations & cõſolations pourront ſeruir grandement: autremẽt d'elles-meſmes elles ne peuuent rien. Si nous voulons rõpre les liens de ceux qui ſont attachez

Le meurtre tourne en paſſetemps.

Vſage des diuerſes explications de la Philoſophie.

aux vices,& les retirer des maux où ils ſont plongez,il leur faut apprendre que c'eſt que bien, que c'eſt que mal. Il faut qu'ils ſçachent, que toutes choſes ſe changent de nom,excepté la vertu ſeule, & qu'elles deuiennent tantoſt bonnes, & tantoſt mauuaiſes. Tout ainſi que le premier lien du ſoldat qui veut ſuiure la guerre eſt le ſerment,l'amour qu'il porte aux enſeignes, & la deteſtation de ſe rendre deſerteur: & qu'apres on enioint & commande facilement tout ce qu'on veut à ceux qui ont preſté ce ſerment : pareillement il faut ietter les premiers fondemens,pour ceux que tu veux conduire à la vie bien-heureuſe, & leur faire aimer la vertu.Il les faut lier à elle par quelque ſuperſtition, il la leur faut faire aimer:que leur deſir ſoit de viure auec elle,& de ne vouloir point viure ſans elle. Et quoy ? n'y a-il pas eu des hommes,qui ſont deuenus gens de bien ſans ceſte ſubtile inſtitutiõ,& qui ont grãdement profité en obeyſſant aux ſeuls preceptes? Ie le confeſſe. Mais ceux-là auoiẽt vn eſprit excellent qui deſroba comme en paſſant tout ce qui eſt bon & ſalutaire. Car comme les Dieux immortels n'ont iamais appris la vertu, parce qu'ils ſont touſiours auec elle: & qu'vne partie de leur nature eſt d'eſtre bons : auſſi quelques vns d'entre les hommes, douez d'vne plus excellente nature, comprẽnent plus facilement & auec peu d'apprentiſſage, ce qu'on a accouſtumé de leur enſeigner, & conçoiuent tout ce qui eſt honneſte, auſſi toſt qu'ils l'oyent. De là procedent ces beaux eſprits larrons de la vertu,voire aſſez fertile d'eux-meſmes. Mais à ces eſprits lourds & groſſiers, ou qui ſe ſont jà laiſſez aſſieger longuement à vne meſchante couſtume,il leur faut oſter la rouilleure de l'ame. Au reſte comme celuy qui enſeigne les decrets de la Philoſophie,menera bien toſt à la perfection ceux qui ſont addonnez à tout bien: auſſi aidera-il grandement à ceux qui ſont encor foibles & imbeciles,& les retirera des mauuaiſes opinions. Regarde,donc comme ils ſont infinitément neceſſaires. Il y a quelques opinions dedans nos ames, qui nous rendent pareſſeux à certaines choſes, & temeraires à d'autres. Et ceſte audace ne ſe peut retenir, ni ceſte pareſſe eſueiller, ſi l'on ne chaſſe les cauſes, qui les engendrent,comme vne fauſſe admiration,ou vne fauſſe crainte. Tãt qu'elles nous poſſederont, tu as beau dire: Tu dois cecy à ta patrie,tu dois cela à tes enfans, cecy à tes amis, cela à ceux de ta cognoiſſance qui te logent. Car l'auarice, quand tu te mettras en deuoir de le faire,t'en gardera. Il ſçaura bien qu'il faut prendre les armes pour la defenſe de ſa patrie,mais la peur l'en diſſuadera:il ſçaura qu'il faut ſuer pour ſes amis,iuſqu'à ſe fondre en ſueur:mais ſes plaiſirs l'empeſcheront. Il ſçaura bien que le plus grand tort & outrage qu'il peut faire à ſa femme, c'eſt d'entretenir vne concubine:mais ſa paillardiſe le pouſſera à faire le contraire. Il ne ſeruira donc rien de donner des enſeignemens, que tu n'ayes oſté pluſtoſt ce qui donne empeſchement aux preceptes : non plus qu'il ne ſeruiroit rien de mettre ſes armes deuant ſa veuë, & de s'en approcher encor de plus pres, ſi l'on ne deſplie les mains pour les faire valoir. Or afin que l'ame puiſſe ſuyure les enſeignemens que nous luy donnons,il la faut deſlier. Prenons le cas que nous voyons quelqu'vn qui face ce qu'il doit:il ne le fait point continuellement, il ne le fait pas autant enuers l'vn qu'enuers l'autre, car il ne ſçait pourquoy il le fait. Il fera quelque bonne choſe ou par rẽcontre, ou par couſtume : mais il n'aura point la reigle en main, ſuyuant laquelle il ſe doit gouuerner, & ſur laquelle il doiue croire, ſi ce qu'il fait eſt iuſte. Celuy qui n'eſt bon que par fortune, ne ſe peut promettre d'eſtre tel toute ſa vie. D'auantage les preceptes te peuuent peut-eſtre bien apprendre à faire ce que tu dois, mais ils ne t'apprendront point de le faire comme il faut: & s'ils ne te peuuent point apprendre cela, ils ne te peuuent pas conduire à la vertu. Il fera ce

Quatrieſme raiſon de ceux contre leſquels Seneque diſpute.

Reſponſe.

Quel profit il reuient des diuerſes explications de la Philoſophie morale.

L'auarice, la crainte & les plaiſirs arreſtent ceux qui ſe veulent mettre en quelque bon train.

Les preceptes apprendront ce qu'il faut faire, mais non le moyen de le bien faire.

qu'il doit, pourueu qu'il ſoit admonneſté. Ie l'accorde. Mais c'eſt peu que cela: car la loüange ne giſt point au fait, elle giſt en la façon de le faire. Quelle choſe peut on voir plus vilaine & plus digne d'eſtre chaſtiee que la folle deſpence d'vn ſomptueux feſtin, qui mange tout en vn iour le bien d'vn gentil-homme? Quelle choſe voit-on qui merite mieux d'eſtre chaſtiee par le Cenſeur que voir, quelqu'vn (comme parlent ces gourmans) faire ceſte deſpence pour ſon plaiſir, & pour ſa pance? & toutesfois il y a eu des hommes fort ſages & ſobres à qui vn feſtin fait à l'hõneur des Dieux a couſté * trente Seſterces. Vne meſme choſe, ſi elle eſt employee à la gorge, eſt vilaine: & ſi elle eſt faicte pour l'honneur, ne peut eſtre repriſe. Car ce n'eſt pas la gourmandiſe, ce n'eſt que la deſpenſe qui eſt honorable. On auoit fait vn preſent à Tiberius Ceſar d'vn fort grand barbehaut (mais pourquoy ne dis-ie combien il peſoit? pourquoy n'en fais-ie venir l'appetit aux autres? on dit qu'il peſoit quatre liures & demie) apres qu'il euſt commandé qu'on le portaſt au marché, & qu'on le vendiſt: Mes amis (dit-il) ie ſeray bien trompé, ſi Apicius ou Publius Octauius n'acheptent ce barbehault. Sa diuination vint contre ſon eſperance. Ils le mirent aux encheres. Octauius le gagna, & rapporta vne grand' gloire entre ſes ſemblables, de ce qu'il auoit mis * cinq mille Seſterces en vn poiſſon que Ceſar faiſoit vendre, & qu'Apicius n'auoit oſé achepter. Ce fut vne grande honte à Octauius, & non point à celuy qui l'auoit achepté pour l'enuoyer à Tiberius. Combien que ie voudrois encor reprendre de cela. Il auoit admiré ce poiſſon duquel il penſa que Ceſar eſtoit digne. Si quelqu'vn demeure aupres du lict de ſon amy, ie le loüe: mais s'il le fait pour auoir ſon heritage, c'eſt vn vautour, qui attẽd la charongne. Vne meſme choſe eſt vilaine & honneſte. Il faut ſçauoir pourquoy & comment on l'a fait. Mais toutes choſes ſe conduiront honneſtement, ſi nous nous rendons ſubiebs à l'honneur, ſi nous iugeons qu'il n'y a aucun autre bien entre les hommes. Les autres biens ne ſont que pour vn iour: nous deuons donc graüer dedans nous ceſte perſuaſion qui peut durer tout le temps de noſtre vie. C'eſt ce que i'appelle Decret. Telle ſera ceſte perſuaſion, telle ſera ce qu'on fera & qu'on penſera. Et telles que ſeront ces actions, telle ſera la vie. C'eſt peu de choſe à vn qui veut ordonner du tout, de ne perſuader qu'en parcelles. Marcus Brutus au liure qu'il a intitulé du deuoir, donne beaucoup de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres, que pas-vn ne fera iamais comme il doit, s'il n'a quelque but auquel il les rapporte. Il faut que nous propoſions deuant nos yeux la fin du ſouuerain bien: à laquelle nous mettions peine de paruenir, à laquelle tous nos faicts & nos paroles ſe rapportent: & comme les mariniers, nous deuons dreſſer le cours de noſtre nauigation ſur quelque eſtoille certaine. La vie ſans vn certain but eſt vague & inconſtante. Or ſi nous deuons nous propoſer quelque but, les decrets commencent d'eſtre neceſſaires. Ie penſe que tu m'accorderas bien qu'il n'y a rien plus vilain qu'vn homme douteux, incertain, craintif, qui retire maintenant le pied, & tantoſt l'aduance. Cela nous aduiendra en toutes choſes, ſi nous n'arrachons tout ce qui arreſte & retient nos ames, & les empeſche d'employer toutes leurs forces. On a accouſtumé d'enſeigner comme il faut adorer les Dieux. Defendons que quelqu'vn ne puiſſe allumer des lampes aux iours des ſabbats, parce que les Dieux n'ont pas beſoin de lumiere, & que les hommes meſmes ne prennent point plaiſir de ſentir la fumee. Defendons de s'entreſalüer le matin, & de s'aller aſſeoir deuant les portes des temples: l'ambition des hommes ſe plaiſt à cela. Celuy qui cognoiſt Dieu, l'adore. Defendons de porter des linges & des eſtrilles à Iupiter, & à Iunon de tenir vn miroir en ſa main. Dieu n'a que faire de

* Gros Seſterces, qui ſont ſoixante & quinze mille eſcus.

Exemples de prodigieuſe deſpence en feſtins.

* Petits Seſterces, qui ſont enuiron deux cens eſcus.

La regle à laquelle on doit rapporter les enſeignemẽs particuliers, c'eſt la vertu, & le but d'icelle le ſouuerain bien.

Superſtition payenne condamnee meſme par Seneque.

ſeruiteurs. Pourquoy non? Il ſert bien les hommes. Il eſt preſt, & en tous lieux, & à tout le monde. Qu'il oye tant qu'il voudra, comme il faut ſeruir en faiſant les ſacrifices, comme il ſe faut retirer de ces faſcheuſes ſuperſtitions: il n'aura iamais rien aduancé, s'il ne comprend en ſon entendement ainſi qu'il doit, la grandeur de Dieu & que c'eſt luy qui a tout, celuy de qui toutes choſes procedent, & qui donne de ſon bon gré tous ces bien-faicts. Quelle eſt la cauſe pourquoy les Dieux nous font tant de biens? C'eſt nature. Celuy ſe trompe bien qui penſe que les Dieux veulent nuire. Ils ne peuuent pas: ils ne peuuent ni receuoir iniure ni en faire. Car c'eſt vne choſe conioincte enſemble, d'offencer & d'eſtre offenſé. Ceſte nature ſouueraine & la plus belle de toutes, n'a point aſſubiecti aux perils, ceux qu'elle auoit affranchis de peril. Le premier honneur qu'on doit aux Dieux, c'eſt de croire qu'il y a des Dieux: Et apres de recognoiſtre quelle eſt leur maieſté, de recognoiſtre leur bonté, ſans laquelle aucune maieſté ne peut eſtre: Sçauoir que ce ſont eux qui preſident au monde, qui gouuernent toutes choſes comme leur appartenans, qui ont pris la tutelle de tout le genre humain, & quelquesfois ont ſoin des perſonnes particulieres. Ceux-là ne donnent aucun mal, & n'en ont point auſſi. Au ſurplus, ils chaſtient quelques vns, & les reprennent: ils leur ordonnent des peines, & les puniſſent aucunefois ſous apparence de mal. Veux-tu rendre les Dieux propices à toy? Sois homme de bien. Celuy les honore aſſez: qui les imite. Mais voicy vne autre queſtion, comme il faut vſer des hommes. Que faiſons-nous? quels enſeignemens leur donnons-nous? ſera-ce de n'eſpandre point le ſang humain? Combien peu eſt-ce de ne nuire point à celuy à qui nous deuons aider? O la belle loüange qu'vn homme ſoit benin enuers vn autre homme! Luy apprendrons-nous à tendre la main à vn qui a fait naufrage, à monſtrer le chemin à vn qui s'eſt eſgaré, & departir ſon pain auec vn qui meurt de faim? Quand aurois-ie dit tout ce qu'il faut faire, ou tout ce qu'il faut fuir, puis que ie puis en peu de paroles briefuement monſtrer la forme & la regle du deuoir & l'office de l'homme? Tout ce que tu vois, dans quoy les choſes diuines & humaines ſont enfermees, ce n'eſt qu'vn, nous ſommes membres de ce grand corps. Nature nous a fait naiſtre tous parens & alliez, quand elle nous engendre de meſmes matieres, & à meſme fin. C'eſt elle qui a mis dedans nous vn mutuel amour, & qui nous fait aimer de viure en compagnie. C'eſt elle qui a compoſé la iuſtice & l'equité. Par ſon ordonnance, c'eſt choſe plus miſerable de nuire que d'eſtre offenſé. C'eſt par ſon commandement que les mains doiuent touſiours eſtre preſtes à ſecourir. Que ce vers ſoit touſiours en ta bouche & en ton ame:

Inſtruction contre la ſuperſtition.

Nature eſt la cauſe des bienfaits des Dieux enuers les hommes.

Deuoirs des hommes enuers les Dieux.

Moyen de les auoir propices.

Deuoirs des hommes enuers leur prochain.

Deuoir des hommes enuers leur prochain.

Effects de nature enuers l'homme.

Ie ſuis homme, & ſi penſe eſtre ſubiect en ſomme
A tout ce que pourroit eſtre ſubiect vn homme.

Terence en ſon *Heautontimorumenos.*

Ayons ſouuenance que nous ſommes nays pour viure en commun. Noſtre ſocieté eſt du tout pareille à vne voûte de pierre, laquelle tomberoit ſi l'vne n'empeſchoit l'autre de tomber, & ne ſe ſouſtient que par ce moyen. Apres les Dieux & les hommes, regardons comme il faut vſer des choſes. Ce ſera en vain que nous aurons parlé de tant de preceptes, ſi premierement nous ne ſçauons quelle opinion nous deuons auoir de toutes choſes, de la pauureté, des richeſſes, de la gloire, de l'ignominie, de la patrie & de l'exil. Eſtimons-les l'vne apres l'autre, ſans regarder à l'opinion qu'en a le peuple, & recherchons que c'eſt qu'elles ſont, & non point comme c'eſt qu'on les appelle. Paſſons aux vertus. Quelqu'vn nous enſeignera que

Comparaiſon touchant la ſocieté humaine.

Quel doit eſtre l'vſage des choſes.

nous deuons eſtimer la prudence ſur toutes les autres: que nous deuons embraſſer la conſtance, aimer la temperance, & que nous deuons approcher, s'il ſe peut faire, la iuſtice plus pres de nous que les autres. Mais nous n'auançons rien, ſi nous ignorõs que c'eſt que la vertu, s'il n'y en a qu'vne ſeule, ou pluſieurs : ſi elles sõt ſeparees, ou ioinctes enſemble: ſi vn homme qui en a vne, a toutes les autres, & quelle difference il y a entre elles. Il ne faut point qu'vn artiſan s'informe de ſon art, quel en a eſté le commencement, & quel en eſt l'vſage, non plus qu'à vn bateleur l'art de faire des ſaults. Tous ces arts ſe ſçauent d'elles-meſmes, il n'y a rien qui defaille : car elles ne s'eſtendent point ſur toute la vie. Mais la vertu c'eſt vne ſcience, & de toutes autres choſes & d'elle meſme. C'eſt d'elle qu'il faut apprendre, afin que nous apprenions quelle volõté nous deuons auoir. L'action ne peut eſtre iuſte, ſi la volonté n'eſt iuſte: car d'elle procede l'action. Comme auſſi la volonté ne peut eſtre iuſte, ſi la diſpoſition de l'ame n'eſt iuſte: Finalement la diſpoſition de l'ame ne ſera point en ſa perfection, ſi elle n'a la cognoiſſance des loix de toute la vie entiere, & ſi elle n'eſt curieuſe de ſçauoir quel iugement il faut faire de toutes choſes, & s'elle ne les rapporte à la verité. La tranquillité d'eſprit ne peut aduenir qu'à ceux qui ont acquis vn iugement certain & immuable. Les autres tombent & ſe releuent. Ils flottent tantoſt çà, tantoſt là, entre les choſes qu'ils auoient ià quittees, & celles qu'ils deſirent de nouueau. La cauſe & la force de leur incõſtance procede de ce qu'ils ne ſont point aſſeurez, ſe gouuernans par le bruit & l'opinion du peuple, qui eſt vn mauuais guide. Si tu veux touſiours vouloir meſmes choſes, il faut que tu vueilles celles qui ſont veritables. Mais on ne paruient point à la vertu ſans les decrets & regles generalles qui contiennent la vie entiere. Les choſes bonnes & mauuaiſes, les honneſtes & vilaines, les iuſtes & iniuſtes, la pieté & l'impieté, les vertus & l'vſage des vertus, la poſſeſſion des choſes qui nous ſont commodes, la reputation & la dignité, la ſanté, les forces, la beauté, la ſubtilité des ſens, toutes ces choſes-là veulent eſtre eſtimees par leur prix, & combien & dequoy il faudra faire adueu & denombrement. Car tu te trompes, tu priſes quelques choſes plus qu'elles ne valent: Voire tu te trompes ſi auant que ce qui eſt plus eſtimé entre nous, les richeſſes, la faueur, l'authorité & la puiſſance, ne meritent point d'eſtre priſees la valeur d'vn carolus. Tu ne ſçauras iamais cela, ſi tu ne regardes la regle, par laquelle ces choſes ſont eſtimees l'vne au regard de l'autre. Tout ainſi que les fueilles ne peuuent eſtre vertes d'elles-meſmes, & qu'elles deſirent d'eſtre attachees aux branches d'où elles tirent leur ſubſtance : pareillement ſi ces preceptes & enſeignemens ſont ſeuls, ils ſechent & ne demandent que d'eſtre plantez. D'auantage ceux qui reiettent les regles generalles, n'entendent point, que lors meſmes qu'on les veut oſter, on les confirme. Car qu'eſt-ce qu'ils diſent? Que la vie eſt aſſez appriſe & enſeignee par les preceptes, & que les decrets de la ſageſſe, appellez *Dogmata*, c'eſt à dire regles generalles, ſont ſuperflus. Et toutesfois cela meſme qu'ils diſent eſt vn decret, voire auſſi vray decret, comme ſi ie diſois maintenant, qu'il ne falluſt tenir compte des preceptes comme ſuperflus ſans les decrets, & qu'il ne falluſt eſtudier qu'apres ceux là : car en niant qu'il falluſt ſuiure les preceptes, ie donnerois vn precepte. Il y a quelques choſes qui ont beſoin de preuue. Il y en a pluſieurs auſſi qui ſont ſi obſcures, qu'elles ne peuuent qu'auec beaucoup de peine & ſubtilité eſtre entenduës. Si donc les preuues ſont neceſſaires, les decrets & regles generales, par leſquelles on vient auec des argumens conclure la verité, le ſont auſſi. Quelques choſes ſont deſcouuertes & cognuës, & quelques autres ſont obſcures. Les deſcouuertes & cognuës ſont celles

L'eſtime des vertus, & — La volonté de l'homme. — Qui ſont ceux qui ioüiſſent d'vne tranquilité d'eſprit. — Peuple, mauuais guide. — Pour bien vſer des choſes, il les faut cognoiſtre & priſer ſelon la regle que la Philoſophie en donne. — Autre raiſon pour ſouſtenir que les preceptes particuliers ſuffiſent pour regler la vie. — Reſponſe de Seneque pour prouuer que les regles generales ſont neceſſaires.

qu'on peut comprendre par les ſens & par la memoire: les obſcures, qui ſont hors des ſens & de la memoire. Mais la raiſon ne ſe remplit point des choſes deſcouuertes & cogneuës. Car la plus grande partie & la plus belle de la raiſon s'employe ſur les choſes occultes & cachees. Or les choſes occultes ont beſoin de preuue, & la preuue ne peut eſtre ſans les decrets & regles generales: les regles generales donc ſont neceſſaires. La choſe qui fait dans nous le ſens commun, la meſme rend le ſens parfaict: ſçauoir eſt de la perſuaſion des choſes certaines, ſans laquelle toutes choſes flottent & branſlent dans noſtre ame. Les decrets ſont doncques neceſſaires, qui donnent à l'ame vn iugement certain & immuable. En outre quand nous admonneſtons quelqu'vn, de tenir ſon amy en meſme rang que ſoy-meſme, & de penſer que ſon ennemy ſe peut rendre ſon amy: qu'en l'vn il doit eſchauffer ſon amitié, & moderer ſa haine enuers l'autre: nous adiouſtons qu'il eſt iuſte & honneſte de le faire ainſi: or la raiſon de nos decrets contient & le iuſte & l'honneſte: la raiſon doncques eſt neceſſaire, ſans laquelle & ce qui eſt iuſte, & ce qui eſt honneſte, ne pourroit eſtre. Mais il faut que nous conioignions tout cela. Car auſſi les branches ne peuuent viure ſans la racine, & les racines ſont auſſi aidees parce qu'elles ont engendré. Il n'y a pas-vn qui ſe puiſſe garder de ſçauoir quel profit & ſeruice les mains nous font. Elles nous aident au veu de tout le monde: le cœur, d'où elles prennent la vie, d'où elles reçoiuent leur force & leur mouuement, eſt caché. I'en puis dire autant des preceptes & enſeignemens. Ils ſont ouuerts, mais les decrets & regles generales de la ſageſſe, ſont profondement cachez. Comme il n'y a que les profez qui ſçachent les ſecrets des myſteres: auſſi en la Philoſophie on ne monſtre les ſecrets qu'à ceux qui ſont receus, & qu'on laiſſe entrer apres qu'ils ſont ſacrez. Mais les preceptes, & autres enſeignemens ſemblables ſont cogneus des perſonnes profanes. Poſidonius a opinion que non ſeulement la preception, (car il n'y a rien qui nous empeſche d'vſer de ce mot) mais la perſuaſion auſſi, & la conſolation, & l'exhortation ſont neceſſaires. Il adiouſte encor à celles-là, la recherche des cauſes, laquelle il n'y a rien qui me garde de la nommer Ætiologie, veu que les Grammairiens meſmes, qui ſont conſeruateurs du langage Latin, à bon droit l'appellent de ce nom. Il dit que la deſcription des vertus ſeroit fort profitable. C'eſt celle que Poſidonius appelle Ætiologie: Quelques-vns l'appellent *Caracteriſmos*, c'eſt à dire qui apprend les ſignes & marques qui ſont entre toutes les vertus & les vices: par leſquelles marques eſt cogneuë la difference qui eſt entre les choſes qui ſe reſſemblent. Ceſte choſe là a meſme efficace que l'inſtruction & precepte. Car celuy qui enſeigne, dit, Fay cela ſi tu veux eſtre temperant. Et celuy qui en fait la deſcription, dit ainſi, Celuy eſt temperant qui fait cecy, & qui s'abſtient de cela. Veux-tu ſçauoir quelle difference il y a? l'vn apprend les preceptes de vertu, & l'autre les exemples. Quand à ces deſcriptions, & pour vſer du mot des daciez, ces Iconiſmes, c'eſt à dire images & repreſentations, ie confeſſe qu'elles ſont profitables. Propoſons des choſes loüables, il ſe trouuera quelqu'vn qui les imitera. Tu as bien opinion qu'il te ſoit profitable, qu'on t'apprenne les ſignes pour cognoiſtre vn cheual genereux, afin que tu ne ſois pas trompé quand tu en voudras achepter aucun, & que tu ne perdes pas ta peine apres quelque laſche beſte. Mais de combien eſt-il plus profitable de cognoiſtre les marques d'vne ame excellente, leſquelles il nous eſt permis de tirer ſur le moule d'autruy pour le grauer dedans nous?

Il faut conioindre les regles auec les preceptes de la Philoſophie, de laquelle.

Nul ne ſçait les ſecrets, ſinon ceux qui y ont profez.

Aduis de Poſidonius ſur ceſte doctrine.

Difference entre precepte & enſeignement.

Si toſt

Si toſt qu'on a veu naiſtre vn poulain genereux, 3. Georg.
On le voit trauerſer l'herbage plantureux,
Et dedans ſon paſtis coucher ſon genouil tendre.
De marcher tout premier on le voit entreprendre
Et vn fleuue bruyant tout le premier ſonder:
Sur les ponts incogneus ſans peur ſe hazarder,
Vn bruit vain ne l'eſtonne: il a petite teſte,
Le col haut, ventre court, & la croupe refaite,
Vne large poictrine, & au dedans vn cœur
Tout plein de hardieſſe, & d'vne viue ardeur.
Belle eſt la couleur baye, ou qui ſur l'argent tire:
Des blancs & des fauueaux la couleur eſt la pire.
Mais d'auſſi loin qu'il oit les armes cliqueter,
Il ne peut vn moment en repos s'arreſter.
Lors il dreſſe l'oreille, & des membres tremouſſe,
Et le feu en ronflant par les narines pouſſe.

Sans y penſer Virgile nous deſcrit vn homme vertueux: & de fait ie ne ſçaurois mieux peindre vn homme de grand cœur. S'il me falloit deſcrire Caton, qui ne s'effraya iamais au milieu des tempeſtes des guerres ciuiles, qui alla tout le premier aſſaillir les armees qui occupoient deſia les Alpes, qui ſe preſenta le premier pour rompre les deſſeins de la guerre ciuile, ie ne luy voudrois point donner vn autre viſage, ni vne autre contenance. Nul autre certainement n'euſt peu s'enfoncer plus auant que celuy qui en meſme temps s'eſleua contre Ceſar & contre Pompee: que celuy qui lors que les vns ſuiuoient les richeſſes de Ceſar, & les autres celles de Pompee, il les deffia tous deux: & fit cognoiſtre que la republique auoit encor quelque authorité. Car ce ſeroit peu pour vn Caton de dire, Deſcription d'vn hõme courageux.

Vn bruit vain ne l'eſtonne.

Pourquoy non? veu qu'il n'a point de crainte, ni de ceux qui ſont vrays, ni de ceux qui ſont pres de luy? veu qu'au deuant de dix legions, au deuant du ſecours des Gaulois, & qu'au deuant des forces barbares meſlees auec les ciuiles, il oſe parler librement, il oſe exhorter la republique, de ne perdre point cœur, & d'eſſayer pluſtoſt tous autres remedes: & luy remonſtrer qu'il luy ſera plus honneſte de tomber par hazard en ſeruitude, que d'y aller d'elle meſme. Mais quelle force, quelle grandeur de courage auoit ceſt homme, lors que tous les autres trembloient de peur? Il ſçait bien qu'il eſt ſeul, de qui la condition & la liberté ne peut eſtre reuoquee en doute: & qu'on ne demande point ſi Caton eſt libre, mais ſeulement s'il vit entre perſonnes libres. De ceſte aſſeurance venoit le meſpris qu'il auoit des dangers & des armes. Ie prens plaiſir en admirant l'inuincible conſtance de ceſt homme, qui ne s'eſtonna iamais entre les ruines publiques, de dire, Caton ſert ordinairement à Seneque de patron de vaillance & vertu.

Vne large poictrine, & au dedans vn cœur,
Qui nous monſtre au dehors vne admirable ardeur.

Les exẽples des hommes vertueux ioints auec les enſeignemens & preceptes, rendent la philoſophie morale accomplie.

Il ſeruira beaucoup de raconter, non ſeulement quels ont accouſtumé d'eſtre les hommes vertueux, & tirer des pourtraits de leur viſage, mais de diſcourir encor quels ils ont eſté, & faire entendre à tout le monde quelle fut ceſte derniere playe de Caton, pleine de conſtance, par laquelle il rendit l'ame auec ſa liberté: la ſageſſe de Lelius, & l'amitié qui fut entre luy & Scipion: les faits honorables de l'autre Caton, tant dans la ville que dehors: les bancs & la table de Tubero couuerts de peaux de cheurotin au lieu de tapis qu'il dreſſa par les ruës, & la vaiſſelle de terre qui ſeruoit au feſtin, deſpliee deuant la chappelle de Iupiter, qu'eſt-ce autre choſe que de conſacrer ſa pauureté dans le Capitole? Quand ie n'aurois aucun autre bel acte, pour le mettre au nombre & au rang des Catons, croyons-nous que cela ne ſuffit? c'eſtoit reprendre le peuple de Rome, & non pas le conuier au feſtin. O que les hommes qui ſont tant alterez de gloire, la cognoiſſent mal, ou comme il la faut deſirer. Le peuple Romain ce iour-là vid les meubles de pluſieurs citoyens, & n'en admira que ceux de ce ſeul homme. L'or & l'argent de tous ceux-là s'eſt vſé & mis en pieces: il a eſté mille fois vendu & engagé. Mais la vaiſſelle de terre de Tubero, dura à iamais.

Singuliere frugalité de Tubero.

EPISTRE XCVI.

Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ait quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce ſont arreſts donnez au Ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu.

Le deuoir du vertueux durant le cours de ceſte vie, eſt de ne ſe plaindre iamais, prendre en patience les accidens qu'il ne peut deſtourner.

ET toutesfois tu te peux faſcher & te plaindre de quelque choſe: & ne cognois pas qu'il n'y a mal aucun en ces choſes, que ce ſeul, que tu ſois faſché, & que tu te plaignes? Si tu en demandes mon aduis, ie croy qu'il n'y a rien qui rende l'homme miſerable, que de penſer qu'il y ait en ce monde quelque choſe miſerable. Ie ne me pourrois ſupporter moy-meſme le iour que ie n'aurois peu ſupporter quelque inconuenient. Me porté-ie mal? c'eſt vne partie de la volonté des Dieux. Mes eſclaues ſont-ils morts? les intereſts me mangent-ils? Ma maiſon tombe elle en ruine? Les pertes, les bleſſeures, les trauaux, les craintes tombent-elles ſur moy? Cela aduient ſouuent. C'eſt peu de cas. Cela me deuoit arriuer: ces choſes-là s'arreſtent au Ciel, elles n'aduiennent point par fortune. Si tu me veux faire ceſt honneur de me croire, meſmement lors que ie te deſcouure plus mes affections: ie me ſuis ainſi reſolu & preparé en toutes choſes qu'on penſe eſtre contraires & faſcheuſes. Ie n'obeys point à Dieu, mais ie me conforme à ſa volonté: ie le ſuy de bon gré, & non point par force. Il ne m'aduiendra iamais rien que ie reçoiue auec triſteſſe, ou auec vn mauuais viſage: ie ne payeray aucun tribut mal-gré moy. Or toutes ces choſes qui nous font plaindre, & qui nous eſtonnent, ce ſont tributs de noſtre vie. Il ne faut point, Lucilius, que tu en eſperes, ni que tu en demandes aucun affranchiſſement. La douleur de la veſſie t'a tourmenté: tu n'as gueres pris de plaiſir à manger: tu reçois tous les iours quelque dommage: ie viendray encor plus pres, tu as eu peur de perdre la vie. Et quoy? ne ſçauois tu pas bien que tu ſouhaittois tout cela, quand tu ſouhaittois la vieilleſſe? Tout cela ſe trouue en vne longue vie, comme en vn long voyage, ou la pouſſiere, ou

Se ramenteuoit quelle eſt la condition de l'hõme.

la fange, ou la pluye. Mais i'euſſe bien voulu viure, & ne ſentir aucune de ces incommoditez. Ceſte voix trop effeminee, eſt indigne d'vn homme. Regarde maintenant en quelle part tu prendras ce vœu & ce touhait que ie fais pour toy. Ie le fais non ſeulement d'vn bon cœur, mais d'vn grand cœur. Ie prie que les Dieux & les Deeſſes ne permettent point que tu ſois le mignon de fortune. Demande à toy-meſme, ſi quelque Dieu t'en donnoit le choix, ſi tu aimerois mieux viure, pres de la boucherie, ou dans vn camp. Et toutesfois, Lucilius mon amy, viure n'eſt autre choſe, que mener vne guerre. Par ainſi ceux qui ſe tourmentent & qui courent çà & là apres les choſes hautes & difficiles, qui entreprennent de conduire des armees auec beaucoup de dangers, ce ſont hommes pleins de courage, & des premiers du camp. Mais ceux qui ſe nourriſſent delicatement en vn repos public pendant que les autres trauaillent, ce ſont des petites griues engraiſſees, aſſeurees par la honte qu'ils reçoiuent.

Qu'on ne peut viure ſans eſtre trauerſé d'affliction, &

Que ceſte vie eſt vne perpetuelle guerre, durant laquelle il faut euiter les delices & l'oiſueté.

EPISTRE XCVII.

Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nais de noſtre temps auoient eſté aux ſiecles paſſez. Que les hommes imitent pluſtoſt les vices que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez en leur ame.

TV te trompes grandement, Lucilius mon amy, ſi tu penſes que la diſſolution & l'oubly auquel on met les bonnes mœurs, & les autres choſes que chacun reproche à ſon temps, procedent du vice de ceſt aage. Cela vient des hommes, & non pas du temps. Aucun ſiecle ne fut onc exempt de vice. Et ſi tu commences de bien conſiderer la liberté & la licence qui a eſté en tout temps, i'ay grand' honte de le dire, tu trouueras que iamais il ne ſe fit tant de mal qu'à la veuë meſme de Caton. Quelqu'vn pourroit-il croire qu'on euſt donné de l'argent pour le iugement du procez, auquel Clodius eſtoit accuſé d'adultere commis à cachettes auec la femme de Ceſar, violant la religion de ce ſacrifice qui ſe faiſoit, comme on penſe, pour le ſalut du peuple, d'où tous les hommes en eſtoient tellement chaſſez, qu'on couuroit les peintures meſmes des beſtes maſles? Et toutesfois il y euſt deniers comptez aux iuges: & ce qui eſt encor plus vilain qu'à ce marché-là, on demanda encore pour plus grand ſalaire, qu'on les fiſt coucher auec quelques dames de la ville, & auec quelques ieunes hommes de bonne maiſon. Le crime ne fut pas ſi meſchant comme fut l'abſolution. Celuy qui eſtoit accuſé d'adultere fit vn departement d'adulteres entre les iuges: Et ne peut eſtre pluſtoſt aſſeuré de ſa vie, qu'il n'euſt rendu les Iuges autant coulpables que luy. Voyla ce qui ſe paſſa & qui fut fait en ce procez, auquel Caton auoit eſté ouy en teſmoing. Ie reciteray les meſmes paroles de Ciceron, parce qu'il eſt mal-aiſé de le croire. Clodius les fit venir parler à ſoy: il leur promiſt, il leur reſpõdit, il les paya. Mais, ô bons Dieux, voicy encor vne meſchanceté plus grande: on les fit aller coucher les nuicts entieres auec certaines dames, & on leur amena des ieunes hommes de maiſons nobles, leſquels ſeruirent pour acheuer de payer ce qu'on auoit promis à quelques iuges. Ie n'ay pas loiſir de me plaindre du prix: on leur bailloit encor plus qu'il n'auoit eſté conuenu. Veux-tu la femme de ce ialoux renfrongné?

La diſſolutiõ & le meſpris des bonnes mœurs ſe doit imputer aux vices des hommes, nõ au ſiecle.

Le ſiecle de Caton en fait foy.

Iniquité ſordide, voire enorme vilanie.

Au 1 liu. des Epiſt. à Attic.

Horribles meſchancetez de Clodius & de ſes adherãs.

Ie te la bailleray. Veux-tu celle de ce riche hõme ? Ie la feray coucher auec toy. Va maintenant condamner vn homme d'adultere, apres que tu en auras fait vn autre. Ceſte belle que tu aymes tant, viendra : ie te promets vne nuict de ceſte autre, & ne te feray guere attendre apres elle. Ie m'aquitteray de ma promeſſe dans trois iours. Il y a plus de vilanie à departir ainſi les adulteres, qu'à les commettre : car l'vn n'eſt que faire ſçauoir aux dames qu'on les aime, & l'autre eſt ſe moquer d'elles. Ces beaux iuges de Clodius auoient requis le Senat de leur donner vne garniſon pour leur ſauuegarde (qui ne leur eſtoit aucunement neceſſaire ſi leur intention n'eſtoit de le condamner) & leur auoit eſté accordee. C'eſt pourquoy Catulus voyant que l'accuſé auoit eſté abſous, leur dit auec vne fort bonne grace, Pourquoy demandiez-vous ceſte garde de ſoldats ? Eſtoit-ce afin qu'on ne vous oſtaſt l'argent ? Et toutesfois auec ceſte riſee celuy qui auoit eſté adultere auant ſon accuſation, & maquereau durant le procez, demeura impuny, & ſe ſaua de la condamnation par vne plus grande meſchanceté, que celle pour laquelle il meritoit d'eſtre condamné. Penſes-tu qu'on peuſt trouuer rien de plus corrompu au monde, que ces mœurs, entre leſquelles la paillardiſe ne pouuoit eſtre empeſchee, ni par ſacrifices, ni aucuns iugemens ? Par leſquels pendant qu'on procedoit extraordinairement par arreſt du Senat, on commettoit des crimes plus enormes, que celuy qu'on inſtruiſoit ? La queſtion eſtoit, ſi apres auoir commis vn adultere, vn homme pouuoit viure en aſſeurance : mais au contraire il ſe monſtra bien qu'on ne pouuoit eſtre aſſeuré ſans commettre des adulteres, Cela a eſté fait deuant les yeux de Ceſar & de Pompee, deuant les yeux de Ciceron & de Caton : de Caton, dis-ie, durant le magiſtrat duquel on dit que le peuple ne s'oſa permettre de demãder les ieux Floraux, auſquels les filles deſbauchees alloient toutes nuës par la ville. Penſes-tu, que les hommes de ce temps fuſſent plus ſeueres au regard de leurs yeux, qu'en leurs iugemens ? Cela ſe fera, & il a eſté fait, & la licence des villes ceſſera quelquefois par diſcipline, ou par crainte, mais non point d'elle meſme. Il ne faut donc point que tu croyes que la paillardiſe ſoit maintenant plus permiſe, & que les loix ayent moins d'authorité. Car la ieuneſſe d'auiourd'huy eſt plus ſage qu'elle n'eſtoit en ce temps-là, auquel l'accuſé nioit l'adultere deuant les iuges, & les iuges le confeſſoient deuant l'accuſé : auquel on commettoit vne paillardiſe pour le prix de iuger vn procez : auquel Clodius gagnant la bonne grace des iuges, par les meſmes vices dont il eſtoit accuſé, il pratiquoit ſes maquerelages quand on luy faiſoit ſon procez. Pourroit-on croire cela ? Celuy qui eſtoit conuaincu d'vn adultere, en fut abſous par pluſieurs. Tous temps porteront des Clodius, mais tous temps ne porteront point des Catons. Nous ſommes plus enclins aux choſes meſchantes, parce qu'on ne peut faillir d'auoir vn Capitaine, & des compagnons qui ſuiuent, & que tels affaires s'aduancent bien & ſans Capitaine & ſans compagnons. Le chemin qui meine aux vices n'eſt pas ſeulement penchant, il eſt en precipice. Et ce qui rend pluſieurs perſonnes incorrigibles, c'eſt que les fautes de tous les autres meſtiers font honte aux artiſans, & leur portent dommage : mais celuy qui faut en la vie, ſe plaiſt en ſa faute. Le pilote ne ſe reſioüit point de voir ſa nauire enfoncee : le medecin ne ſe reſioüit point de voir porter ſon malade au tombeau : l'orateur ne ſe reſioüit point, ſi ſa partie perd ſa cauſe par la faute de ſon aduocat : mais au contraire de cela il n'y a pas vn qui ne ſe plaiſe en ſon crime. Ceſtuy-cy ſe plaiſt d'auantage en l'adultere, qui luy a donné plus de peine à y paruenir : Ceſtuy-là ſe plaiſt aux tromperies, & aux larrecins. Et ſon

Plaiſant broquart de Catulus cõtre les iuges de Clodius.

Moyen de corriger les desbauches publiques.

Pourquoy l'on enſuit plus aiſemẽt les vices que les vertus.

peché ne luy peut pluſtoſt deſplaire, que la mauuaiſe fortune de ſon peché. Cela ne vient que d'vne mauuaiſe couſtume. Mais afin que tu ſçaches que les ames qui ſe ſont addonnees aux plus grands vices, ont encores quelque ſentiment du bien, & qu'elles n'ignorent point ce qui eſt deshonneſte, ains qu'elles ſont ſeulement negligentes: Elles diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices, & encor qu'ils leur ayent heureuſement ſuccedé, ils iouyſſent du fruict qu'ils leur apportent, & cachent le peché. Mais vne bonne conſcience veut ſortir dehors, & veut eſtre veuë d'vn chacun. La meſchanceté craint encor les tenebres meſmes. C'eſt pourquoy il me ſemble qu'Epicurus diſoit fort bien: qu'il peut aduenir à vn meſchant d'eſtre bien caché, mais non point l'aſſeurance de l'eſtre. Ou bien ſi tu penſes que le ſens de ce qu'il vouloit dire, ſoit mieux expliqué ainſi: Il ne ſert de rien à ceux qui pechent de ſe cacher: car encor qu'ils ayent le moyen d'eſtre cachez, ils n'en ont point d'aſſeurance. Cela eſt vray: les meſchancetez peuuent eſtre ſans pourſuitte, mais non point en ſeureté: ie penſe, ſi l'on s'en depeſche ainſi, que cela n'eſt pas contraire à noſtre ſecte. Pourquoy? parce que la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'eſt le regret d'auoir peché. Et qu'il n'y a aucune meſchanceté, encor que la fortune la vueille enrichir de ſes biens, encor qu'elle en prenne la deffenſe & la protection, qui demeure impunie, parce que la punition, & le ſupplice d'vne meſchanceté, eſt en la meſchanceté meſmes. Mais neantmoins, & l'vn & l'autre eſt encor ſuiuy d'autres ſecondes peines, qui les gehennent & les tourmentent, eſtans touſiours en crainte & en frayeur, & ne ſe pouuans iamais aſſeurer. Pourquoy voudrois-ie affranchir la meſchanceté de ceſte punition? Il ne faut point eſtre de l'aduis d'Epicurus, en ce qu'il dit qu'il n'y a rien iuſte de nature, & qu'il faut fuyr les crimes, parce qu'on ne peut euiter la crainte. Il le faut confeſſer quand il dit, que les actions meſchantes ſont bourrellees & punies par la conſcience, & qu'elle ſouffre aſſez de tourmens, de ce qu'vn perpetuel regret la foüette, & la ronge, & qu'elle ne peut croire aucun pleige qui luy promette aſſeurance. Car c'eſt l'argument meſme, que fait Epicurus, que naturellement nous hayſſons les crimes, parce qu'il n'y a homme pour ſi grande aſſeurance qu'on luy promette, qui ne craigne. La fortune en a garanty pluſieurs de la punition, mais pas vn de la crainte. Pourquoy? Parce que nous auons grauee profondement dedans nous l'horreur des choſes, que nature a condamnees. C'eſt pourquoy ceux qui ſont cachez, ne ſe peuuent iamais perſuader, qu'ils ſoient bien cachez, parce que la conſcience les accuſe, & les deſcouure à eux-meſmes: & que c'eſt le naturel de ceux, qui ſe ſentent coulpables, de trembler touſiours de peur. C'eſtoit vn grand malheur pour nous, puis que pluſieurs crimes & forfaicts euitoient la loy, le iugement des hommes, & les ſupplices qui ſont eſcrits, s'ils ne ſentoient tout auſſi toſt ces cruels & naturels ſupplices, & ſi la crainte n'entroit dans leur ame pour leur ſeruir de penitence.

Les ames vicieuſes diſſimulent de ne cognoiſtre point les vices: mais

La bonne conſcience ſe fait voir par tout.

Le premier & plus grand ſupplice des meſchans, eſt le regret d'auoir peché.

Leur conſcience leur eſt vn perpetuel bourreau.

&

Bien qu'ils euitent la peine, ils ne ſont pas neantmoins exempts de crainte.

Naturel de ceux qui ſe ſentent coulpables.

EPISTRE XCVIII.

La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame & conſtante corrige les maux de fortune, Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exemples de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles.

Les biens de fortune ſont trop fragiles pour y fonder aucune felicité.

TV ne dois iamais croire, que celuy ſoit bien-heureux, de qui le bon-heur ne depend & n'eſt appuyé que ſur des choſes fragiles : ou qui ne ſe reſioüit que ſur des biens de fortune. Ceſte ioye qui entre dans vn homme, en doit ſortir. Mais la ioye qui naiſt dedans luy-meſme, elle ne trompe iamais, elle eſt ferme, elle prend accroiſſement, & le ſuit iuſqu'à la fin. Tout le reſte que le vulgaire admire, n'eſt qu'vn bien de peu de duree. Et quoy ? ne deuons-nous point donc vſer de ces biens là ? n'en deuons-nous point ſentir quelque plaiſir ? Qui eſt-ce qui nie cela ? Mais que ce ſoit tellement que nous ne dependions pas d'eux, & qu'ils dependent pluſtoſt de nous. Tous les biens ſur leſquels fortune a pouuoir, nous peuuent apporter profit & contentement, pourueu que celuy qui les a en ſa puiſſance, ait puiſſance ſur ſoy, & qu'il ne ſoit pas ſubiect à ſes biens. Car ceux qui penſent que la fortune nous apporte quelque bien, ou quelque mal, Lucilius mon amy, ſe trompent grandement. Elle nous donne ſeulement la matiere du bien & du mal, & les commencemens des choſes qui doiuent en fin eſtre noſtre bien ou noſtre mal. Car l'ame a plus de force & de pouuoir, que toute la fortune du mõde : c'eſt elle qui conduit ſes propres affaires à bien ou à mal : elle eſt cauſe que ſa vie eſt bien-heureuſe, ou miſerable. Vne mauuaiſe ame conuertit toutes choſes en mal, voire celles meſmes qui eſtoient venuës ſous apparence de bien : mais vne ame entiere, & ſaincte, corrige la malignité de la fortune : elle addoucit par patience ſa rigueur & ſon aigreur : & par meſme moyen elle reçoit gracieuſement & modeſtement la proſperité & le bon heur, & ſupporte les aduerſitez conſtamment & vertueuſement. Pourtant qu'elle ſoit ſage, pour ſi bon iugement qu'elle ait, en tout ce qu'elle fait, encor qu'elle n'entreprenne rien par deſſus ſes forces : ſi eſt-ce qu'elle ne iouyra iamais de ce bien tout entier, de ce bien qui ne craint aucunement les menaces de la fortune, ſi elle n'eſt aſſeuree & certaine contre les choſes incertaines. Si tu veux prendre garde aux autres, (car nous iugeons plus librement des affaires d'autruy) ou ſi tu veux prendre garde à toy-meſmes, mettant toute faueur à part, tu cognoiſtras cela, tu le confeſſeras, qu'entre tout ce que nous deſirons tant, & que nous tenons ſi cher, il n'y a rien vtile & profitable, ſi tu ne t'es preparé contre l'inconſtance de fortune, & des euenemens qui ſuiuent la fortune : ſi toutes les fois que quelque dommage t'aduiendra, tu ne dis fort ſouuent & ſans murmurer, *Il a pleu autrement aux Dieux*. Ou bien, afin que ie rediſe vn autre vers encor plus graue, & plus ſaint, qui te ſeruira pour d'auantage aſſeurer ton ame, toutes les fois qu'il t'aduiendra quelque choſe autrement que tu n'eſperois:

Il en faut vſer en ſorte qu'ils dependent de nous, non point nous d'eux.

Effets de la fortune, & De l'ame.

Nul bié n'eſt profitable à l'hõme s'il ne s'arme contre les efforts de la fortune.

Reſolution au milieu des trauerſes d'icelle.

Dieux faictes-moy ſentir quelque choſe meilleure.

Il ne peut rien aduenir de mal à vn homme, qui eſt ainſi preparé. Or il ſe pourra ainſi preparer s'il penſe de bonne heure ce que l'inconſtance des choſes humaines peut, auant que de les ſentir. S'il fait tel eſtat de ſes enfans, de ſa femme, & de ſes biens, comme s'il ne les deuoit pas touſiours auoir, & comme ſi apres les auoir perdus, il n'en deuoit eſtre miſerable. Vn eſprit qui ſe chagrine de l'aduenir, vit auec beaucoup de calamité: & celuy qui eſt en peine, que les biens qui luy ſont ſi agreables, ne luy puiſſent durer iuſqu'à la fin de ſes iours, ſe rend miſerable auant que ſes miſeres arriuent. Car il n'aura iamais repos, & par la crainte d'vn malheur à venir, perdra le bien preſent, duquel il pouuoit iouyr. La douleur d'vne choſe deſia perduë, & la crainte d'en perdre vne autre ſont ſemblables. Ie ne te commande point pour cela d'eſtre negligent: Ains pluſtoſt ie te conſeille d'euiter tout ce que tu dois craindre, & de prendre garde à tout ce que tu pourras aduiſer par ton conſeil. Preuoy tout ce qui te peut nuire long-temps auparauant qu'il t'aduienne, & le deſtourne. L'aſſeurance te ſeruira de beaucoup en cela, & le courage reſolu à la patience. Celuy peut eſchapper à la fortune, qui la peut ſupporter. Certainement elle ne trouble point ce qui eſt bien repoſé. Il n'y a rien de plus miſerable, ni de plus foible que d'auoir touſiours peur. Quelle fureur eſt-ce d'aduancer ſon malheur? Finalement pour dire en vn mot ce qu'il m'en ſemble, & pour te faire cognoiſtre ces perſonnes aſpres, qui ne font que ſe tourmenter, ils ne ſont pas plus impatiens durant leurs miſeres, qu'ils le ſont autant qu'elles aduiennent. Celuy ſe deult plus qu'il n'eſt beſoin, quand il ſe deult auant qu'il ne ſoit beſoin. Car la meſme imbecillité qui eſt cauſe qu'il ne ſupporte point la douleur comme il faut, eſt auſſi cauſe qu'il ne peut attendre l'heure qu'elle vienne. Par vne meſme intemperance il ſe forge en ſon cerueau vne felicité perpetuelle: il ſe feint que tout le bien qui eſt aduenu, ne doit point ſeulement durer longuement, ains qu'il doit touſiours croiſtre: & oubliant le deſtin qui tourmente les choſes humaines, il ſe promet que luy ſeul iouyra d'vne fortune aſſeuree. C'eſt pourquoy il me ſemble que Metrodorus parle ſagement en ceſte Epiſtre, où il conſole ſa ſœur, qui auoit perdu vn fils d'vne tres-belle eſperance: Tous les biens des mortels ſont mortels. Il parle de ces biens apres leſquels tout le monde court. Car quant à ce vray bien il ne meurt iamais: la ſageſſe & la vertu eſt vn bien eternel & certain, c'eſt le ſeul bien immortel qui aduient aux mortels. Au reſte ils ſont ſi peu raiſonnables, ils ont tellement oublié où ils vont, & où vn iour apres autre les pouſſe, qu'ils s'eſtõnent quãd ils perdent quelque choſe, eſtans toutesfois certains qu'ils perdront tout leur bien en vn ſeul iour. Tous ces biens dont on t'appelle ſeigneur, ſont ſur ton aduеu, mais ils ne ſont point à toy. Il n'y a rien de ferme pour celuy qui eſt foible: rien eternel & inuincible pour celuy qui eſt fragile. La neceſſité eſt auſſi grande de perir, que de perdre: voire ce ſeroit vn grand ſoulagement, ſi nous le ſçauions comprendre, de n'auoir point de regret à perdre ce que nous deuons perdre. Quel remede donc pourrons-nous trouuer contre les pertes? Seulement cecy: que nous ayons ſouuenance de ce que nous auons perdu, & que nous ne laiſſions iamais perdre auec les biens la ſouuenance du fruict & du plaiſir que nous en auons autrefois cueilly. Ce que nous auons, nous peut eſtre rauy, mais non point le ſouuenir de l'auoir eu. Celuy eſt infiniement ingrat, qui ayant perdu quelque bien, penſe ne demeurer redeuable de l'auoir receu. La fortune nous oſte vne choſe, mais elle nous en laiſſe encor l'vſufruict, lequel nous perdons pour la regretter trop iniuſtement. Dis à toy-meſmes, Il n'y a rien de ces choſes, qui ſemblent eſtre ſi terribles, qui ſoit inuincible. Pluſieurs les ont vaincuës l'vne apres l'autre: Mucius le feu, Regulus les

Miſere de l'homme qui apprehende l'aduenir.

Remede cõtre les ſuſdits aſſauts de fortune, preuoir, deſtourner, ſe reſoudre.

Diſcours touchant la foibleſſe des eſprits qui ſe paiſſent de vaines imaginatiõs. &

Touchant les biens faux & vrais.

Remede contre les pertes, &

Reſolution qu'il y faut prendre.

Exemples de

perſonnes illuſtres qui ſe ſont monſtrez cõſtans & vertueux à endurer.
Scæuola.
Regulus.
Socrates.
Rutilius.
Caton.

tourmens, Socrates le poiſon, Rutilius l'exil, Caton la mort qu'il ſe donna auec vn poignard. Et nous entreprenons auſſi de vaincre quelque choſe. D'auantage ces biens qui ſous vne belle apparence de felicité tirent le peuple à les deſirer, ont ſouuent eſté meſpriſez, & de pluſieurs. Fabricius eſtant chef d'armee a reietté les richeſſes: eſtant Cenſeur, les a condamnees. Tubero a eſtimé que la pauureté eſtoit digne & de luy, & du Capitole, lors que ſe ſeruant en vn feſtin public de vaiſſelle de terre, il monſtra que les hommes ſe deuoient contenter de ce que les Dieux meſmes eſtoient ſeruis. Sextius le pere refuſa les honneurs : & quoy qu'il fuſt nay pour bien ſçauoir vn iour gouuerner la Republique, il ne voulut iamais receuoir la dignité de Senateur que le diuin Iulius luy preſentoit. Car il ſçauoit bien, que ce qu'on pouuoit donner, on le pouuoit oſter. Eſſayons-nous auſſi de noſtre part à faire quelque choſe pareille: nous auons tant d'exemples : pourquoy perdons-nous le cœur? pourquoy perdons-nous l'eſperance? Tout ce qui s'eſt peu faire autrefois, ſe peut faire auiourd'huy. Purgeons ſeulement noſtre ame, & ſuiuons la nature : de laquelle celuy qui s'eſloignera, il ſera ſubiet aux cupiditez, & aux craintes : il ſera contraint de ſeruir à la fortune. Il eſt encor en noſtre pouuoir de reuenir au bon chemin, & d'eſtre reſtituez en entier. Reprenons-nous en noſtre premier eſtat, afin que nous puiſſions ſouffrir les douleurs de quelle ſorte qu'elles nous viennent aſſaillir, & dire à la fortune: C'eſt vn homme, à qui tu as affaire. Va en chercher vn autre que tu puiſſes vaincre. Auec ces propos, & autres ſemblables, on adoucit la violence de ceſt vlcere : lequel certainement ie voudrois bien voir appaiſé, ou du tout guary, ou demeurer en eſtat, & vieillir auec luy. Mais ie ſuis aſſeuré de ſa vertu : il n'eſt queſtion que de noſtre dommage: c'eſt nous à qui touche la perte de ce vertueux vieillard : car pour ſon regard il a longuement veſcu: il ne deſire point que pour luy ſa vie ſoit plus longue, ains ſeulement pour ceux, auſquels il pouuoit encor eſtre vtile. Il vſe de liberalité de vouloir viure d'auantage: vn autre euſt deſia mis fin à ſes grandes douleurs : mais il penſe qu'il eſt auſſi deshonneſte de fuyr la mort, que d'auoir recours à la mort. Et quoy donc, ſi on le luy conſeille, ne s'en ira-il pas? Mais pourquoy ne s'en iroit-il pas, ſi pas-vn ne ſe peut ia ſeruir de luy? s'il ne peut faire autre choſe que ſouffrir des douleurs? Cela s'appelle, Lucilius, apprendre la Philoſophie en la pratiquant, & s'exercer à la verité : voir quel cœur aura vn homme ſage contre la mort, & contre la douleur, quand l'vne vient & l'autre le preſſe. Il eſt beſoin d'apprendre ce qu'il faut faire, de ceux qui font. Nous n'auons iuſqu'icy rien fait, que par argumens, & diſputer s'il y a rien qui puiſſe reſiſter à la douleur, & ſi la mort qui s'approche peut eſtonner vne ame courageuſe. Qu'auons nous à faire de tant de paroles? allons voir la choſe meſme : ni la mort ne luy donne courage contre la douleur, ni la douleur contre la mort. Il ſe fie d'auoir aſſez de cœur contre l'vn & contre l'autre. Il ne ſouffre point la douleur ſous l'eſperance de la mort, & ne prend point de plaiſir de mourir, pource qu'il ſe faſche de la douleur. Il ſouffre l'vne, & attend que l'autre vienne.

Biens caduques meſpriſez par pluſieurs.
Fabritius.
Tubero.
Sextius.
Tels exẽples nous doiuẽt induire à les imiter.
Moyen de contrequarrer les violences des accidens.
Le vertueux vieillard n'a point de regret en la mort, que pour ceux auſquels il pourroit eſtre encor vtile.
Fuyr la mort & recourir à elle, sõt choſes egallemẽt deshonneſtes.
La vraye pratique de Philoſophie.
Sõmaire des diſputes precedentes.

EPISTRE XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes.

IE t'ay enuoyé la lettre que i'eſcriuis à Marullus apres qu'il euſt perdu ſon petit enfant, & qu'on m'euſt dit qu'il portoit ſa mort fort impatiemment. En laquelle ie n'ay point tenu ma façon d'eſcrire accouſtumee. Ie n'ay point penſé qu'il le falloit traitter doucement, parce qu'il meritoit pluſtoſt d'eſtre aigrement repris, que d'eſtre conſolé. Car il faut donner lieu à la iuſte douleur d'vne perſonne affligee, qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'en ſaoule, & qu'il iette dehors ceſte premiere force. Mais quant à ceux qui ont entrepris de faire vn long dueil, il les faut incontinent chaſtier, & leur apprendre qu'il y a quelque ſottiſe en ces larmes. Attends-tu de la conſolation? reçoy des iniures. Portes-tu ſi impatiemment la mort de ton fils? que ferois-tu ſi tu auois perdu vn amy? C'eſt vn petit enfant, duquel l'eſperance eſtoit incertaine, qui eſt mort. Il ne s'eſt perdu qu'vn bien peu de temps. Nous ne cherchons qu'occaſion de douleur: nous voulons nous plaindre iniuſtement de la fortune meſme, comme ſi elle ne nous pouuoit pas donner aſſez d'autres iuſtes cauſes de nous plaindre. Mais certainement il me ſembloit que deſia tu auois aſſez de courage, contre les maux qui ſont veritables, & à plus forte raiſon contre ceux qui n'en ont que l'ombre, & pour qui les hommes pleurent par accouſtumance. Si tu auois perdu vn amy (qui eſt la plus grande perte qu'on puiſſe faire) tu deurois pluſtoſt t'efforcer à te reſioüir de la ſouuenance de l'auoir eu, que te plaindre de l'auoir perdu. Mais il y en a pluſieurs, qui ne tiennent point de compte des grands biens qu'ils ont eus, & du temps qu'ils les ont ioüis. La douleur a ce mal entre autres, que non ſeulement elle ne nous ſert de rien, mais en outre qu'elle eſt ingrate. Faut-il donc auoir perdu ta peine, pour n'auoir plus ton amy? N'aurois-tu rien gagné, par tant d'annees, par vne communauté de vie & par vne compagnie & ſocieté d'eſtude? Voudrois-tu enſeuelir ton amitié auec ton amy? Pourquoy te plains-tu de l'auoir perdu, ſi tu ne ſens aucun profit de l'auoir eu? Croy-moy, la partie la meilleure de ce qui eſtoit en ceux que nous auons aimez, apres qu'vn malheur les nous a rauis, demeure encor auec nous. Le temps qui eſt deſia paſſé, eſt à nous: & n'y a rien qu'on puiſſe voir en lieu plus aſſeuré, que ce qui a eſté. Nous ſommes ingrats des biens que nous auons cy-deuant receus, par l'eſperance du futur: comme ſi ce que nous attendons, ne deuſt, apres qu'il ſera aduenu, eſtre mis au rang des choſes paſſees. Celuy eſtime fort peu le fruict qui prouiét d'vne choſe, s'il ne ſe reſioüit que des fruicts preſens. Les choſes à venir, & les paſſees auſſi nous ſont agreables: les vnes par l'eſperance, & les autres par le ſouuenir: mais l'vn pend encor, & peut ne ſe faire point: & l'autre ne peut eſtre qu'il ne ſe ſoit fait. Quelle fureur eſt-ce dõcques de vouloir quitter ce qui eſt le plus certain? Reſioüiſſons-nous en ce que nous auons receu par cy-deuant: ſi tant eſt que noſtre ame ne fuſt point percee quand nous le receuions, qu'elle ne

Vn dueil deſmeſuré merite pluſtoſt reprehenſion que conſolation: car

Telles larmes tiennent de la ſottiſe. &

Pleurer vn enfant d'incertaine eſperance ne ſont que larmes perduës: ioint que

La douleur eſt choſe forte ingratte.

La vertu de nos amis decedez, nous eſt touſiours preſente.

laiſſaſt point eſchapper ce quelle auoit receu. Il y a vn nombre infiny d'exemples de ceux qui ont enſeuely leurs enfans ſans auoir ietté vne ſeule larme : qui ſont allez au Senat, ou à vne autre charge publique, & ſe ſont mis à faire quelque autre beſongne, en reuenant du bucher où l'on auoit bruſlé le corps. Et non ſans raiſon: car premierement il ne ſert de rien de te douloir, ſi ta douleur ne te profite point. D'auantage tu as tort de te plaindre de ce qui eſt aduenu à vn, puis qu'il doit aduenir à tous. En outre, c'eſt vne folie de ſe plaindre & d'auoir aucun regret: quand il y a ſi peu de diſtance entre celuy qui eſt mort & celuy qui le plaint. Nous le deuons donc porter plus patiemment, parce que nous ſuiuons ceux, que nous auons perdus. Regarde la viſteſſe du temps, conſidere combien eſt courte la carriere, dans laquelle nous courons à toute bride. Pren garde auſſi à la ſuitte de tout ce genre humain, qui vont tous à vn meſme giſte, & qui s'entreſuiuẽt l'vn l'autre apres quelque petit interualle de temps, le plus long duquel eſt toutesfois bien petit. Celuy que tu tiens pour perdu, s'eſt ſeulement aduancé. Quelle folie pourroit eſtre plus grande, puis qu'il faut faire vn meſme chemin, de pleurer celuy qui eſt paſſé deuant? Vn homme pleure de voir vne choſe faicte, qu'il ne ſçauoit pas deuoir aduenir: mais s'il a penſé qu'vn homme ne deuſt point mourir, il s'eſt luy meſme trompé. Vn homme pleure vne choſe qu'il diſoit ne pouuoir eſtre faicte: mais celuy qui ſe plaint, qu'vn homme ſoit mort, il ſe plaint qu'il a eſté hõme. Vne meſme neceſſité tient attachez tous les hommes. Celuy qui a peu naiſtre, il luy eſt force de mourir. Nous ſommes differens de quelque eſpace, mais nous ſommes eſgaux à receuoir meſme fin. Le temps qui eſt entre le premier iour & le dernier, eſt variable & incertain. Si tu veux conſiderer les miſeres, il n'eſt que trop long, meſme pour vn enfant: ſi la viſteſſe, elle eſt courte meſme à vn homme vieil. Il n'y a rien qui ne ſoit plein de dangers & de tromperies, & plus inconſtant & muable qu'vne tempeſte. Toutes choſes ſont agitees, elles ſe changent en contraires, quand la fortune le commande: & en vn ſi grand roullement de toutes choſes humaines, il n'y a rien de ſi certain que la mort. Et toutesfois tout le monde ſe plaint d'vne choſe, qui eſt ſeule en laquelle aucun n'eſt iamais trompé. Mais il eſt decedé encor ieune enfant. Ie n'ay pas dit encor, que celuy fuſt plus heureux, qui meurt bien toſt. Mais parlons de celuy, qui eſt deuenu vieil: de combien peu a-il gagné ſur ceſt enfant? Mets l'infinité profonde du temps, comprends ſon eternité, & apres compare ce que nous appellons l'aage d'vn homme, à ceſte immenſité: tu verras combien eſt petit ce que nous deſirons tant, & que nous voulons tant faire durer: Et combien encor les larmes, combien nous occupent les ſoucis, combien la mort deuant qu'elle vienne apres l'auoir longuement ſouhaittee, combien la crainte, combien les tendres annees de la vie, ou celles qui eſtoient pleines d'ignorances & inutiles. Nous en paſſons encor la moitié à dormir. Adiouſtés-y en outre, les trauaux, les pleurs & le dueil, les dangers: & tu cognoiſtras qu'en la vie la plus longue, le temps le plus petit, eſt celuy que l'on vit. Mais qui eſt-ce qui t'accordera, que celuy ne ſoit plus heureux, qui ne peut eſtre pluſtoſt de retour de ſon voyage, & qui peut auant qu'eſtre les acheuer ſon chemin? La vie n'eſt ne biẽ ne mal: ce n'eſt qu'vn lieu où le bien & le mal ſe loge. C'eſt pourquoy il n'a rien perdu que le hazard qui eſtoit plus certain à ſon dommage. Il pouuoit deuenir plus ſage, & modeſte: il ſe pouuoit auec le ſoin que tu en euſſes pris, rendre meilleur: Mais (ce qu'on deuoit plus iuſtement craindre) il ſe pouuoit rendre ſemblable à pluſieurs autres. Voy ces ieunes hommes nais de maiſons illuſtres, que la folle deſpenſe a reduits en fin à ſeruir aux arenes, & aux ſpecta-

Il ſe faut cõformer à l'exemple de ceux que la mort de leurs propres enfans n'a point eſmeus. C'eſt abus. plaindre vn accident cõmun à tous, & duquel chacun eſt fort pres. &

Grande folie pleurer ceux qui nous deuancent puiſque la mort eſt ineuitable: puiſqu'auſſi, Tous hommes ſont ſubiects à meſme condition.

La vie eſt inconſtante, & trompereſſe. &

L'homme n'eſt aſſeuré de rien que de la mort. Le plus lõg terme de la vie eſt court à comparaiſon de l'eternité. & meſme.

Vne infinité de diuerſes trauerſes en deuorent vne bonne partie. Et le dernier les feſtins, & desbauches vne autre. Les inſolences ordinaires aux ieunes gens, rendent la mort des en-

cles publiques : voy ceux auſſi, qui employent tout le temps à leur paillardiſe, & à celle d'autruy, & l'impudicité dont ils vſent les vns enuers les autres: qui ne paſſent iamais vn iour qu'ils ne ſoient yures, & ſans faire quelque ſignalee meſchanceté : tu cognoiſtras clairement qu'on pouuoit auoir plus de crainte, que d'eſperance. Tu ne dois donc pas rechercher des occaſions de douleur, ni rendre par ta plainte ces pertes legeres, plus grandes & plus ennuyeuſes. Ie ne t'exhorte point de t'efforcer, ni de te contraindre : ie n'ay point ſi mauuaiſe opinion de toy, de penſer qu'il te ſoit beſoin contre cela, d'appeller toute ta vertu à ton ſecours. Ce n'eſt point vne douleur, ce n'eſt qu'vne piqueure : mais tu la conuertis en douleur. Certainement la Philoſophie t'aura de beaucoup ſeruy, ſi tu portes patiemment & auec vn courage vertueux, la perte de ton fils, qui eſtoit encor mieux cogneu de ſa nourrice, que de ſon pere. Quoy ? te veux-ie donc perſuader maintenant d'eſtre cruel? veux-ie donc qu'accompagnant le corps au tombeau, tu tiennes la teſte haute? ne puis-ie pas endurer, que tu ayes ſeulement le cœur tranſi? Rien de cela. Ce ſeroit cruauté, & non pas vertu de regarder l'enterrement de ſes parens, auec les meſmes yeux qu'on les voyoit en vie: & de ne s'eſmouuoir point au premier ſentiment de la ſeparation, & de la mort de ſes amis. Pren le cas que ie le defendiſſe. Il y a des choſes qui ſont en leur pleine liberté. Les larmes eſchappent malgré elles à ceux meſme qui les veulent retenir, & allegent grandement l'ennuy qui leur ſerre le cœur. Que ſera ce donc? Permettons qu'elles ſortent dehors, mais ne le commandons point. Qu'elles coulent hardiment autant que la douleur les pouſſera, mais non point tant que l'imitation des autres le requerra. N'adiouſtons rien à la triſteſſe, & ne la rendons pas plus grande par l'exemple d'autruy. Vne apparence exterieure recherche vne plus grande douleur, que n'eſt vne vraye douleur. Combien trouueras-tu de perſonnes qui ſoient triſtes pour leur ſeule paſſion ? Ils pleurent plus haut quand on les oit : & apres auoir demeuré en repos & ſans mot dire cependant qu'ils eſtoient ſeuls, s'ils voyent venir quelqu'vn, ils reſueillent des nouuelles larmes. Ils iettent les mains ſur leurs teſtes : & ce qu'ils pouuoient faire plus librement quand pas vn ne les empeſchoit, ils deſirent la mort, ils ſe jettent de la couchette en terre. Et s'il n'y a pas vn plus qui les voye, leur douleur ceſſe. Nous ſuiuons ce vice en cela comme en toutes autres choſes, de nous conformer à l'exemple de pluſieurs : de regarder non point à ce qu'il faut faire, mais à ce qu'on fait par couſtume. Nous laiſſons la nature, & ſuiuons le vulgaire, qui n'eſt iamais autheur d'aucun bien, & qui eſt en cela, comme en toutes autres choſes, tres-inconſtant. Voit-il quelque homme vertueux & patient en ſon dueil ? il l'appelle cruel, & impitoyable. Voit-il quelqu'vn qui ſe iette par terre, & qui embraſſe le corps du treſpaſſé ? il l'appelle effeminé, & ſans cœur. Il faut donc meſurer toutes choſes par raiſon. Mais ſur tout, il n'y a point vne plus grande folie, que de vouloir acquerir reputation par ſa triſteſſe, & prendre plaiſir aux larmes : deſquelles ie fais ce iugement, qu'il eſt permis à l'homme ſage d'en laiſſer tomber les vnes, & que les autres viennent de leur propre contrainte. Ie diray la difference qu'il y a. Dés auſſi toſt que la nouuelle d'vne triſte mort nous donne dans le cœur, ou quand nous tenons le corps pour eſtre d'entre nos bras ietté dans le feu, vne force de nature nous arrache des larmes malgré nous : Et l'ame pouſſée de la douleur, comme elle eſbranle tout le corps: elle eſbranle auſſi les yeux, l'humeur deſquels elle eſpraint & le chaſſe dehors. Ces larmes là tombent à terre par vne expreſſion qui ſe fait contre noſtre volonté. Il y en a d'autres que nous laiſſons couler, quand on parle deuant nous

ſans moins regretables.

Vſage de la Philoſophie en la mort des noſtres.

Il faut permettre quelques larmes à la douleur, mais non par imitation.

Vice commun, regarder à ce qu'on fait, non à ce qu'on doit faire.

Naturel du vulgaire.

Folie extreme.

Iugement de Seneque touchant le dueil, & comment les larmes ſont permiſes.

des amis que nous auons perdus. Il y a quelque douceur meſlee parmy ceſte triſteſſe : & ſi on met ſus quelque propos agreable de la ſouuenance du treſpaſſé, & de ſa gracieuſe conuerſation, de ſes honneſtes & pitoyables offices : lors les yeux ſe relaſchent de ioye. Nous prenons quelque plaiſir aux vnes, & ſommes vaincus par les autres. Il ne faut donc point que tu retiennes tes larmes, ou que tu les verſes pour la preſence de ceux qui ſont à l'entour de toy. On ne les ſçauroit retenir, ni eſpandre plus vilainement que lors qu'elles ſont feintes : laiſſons-les couler à leur gré. Elles peuuent couler aux plus paiſibles & plus aſſeurez qui ſoient. Souuentesfois elles ſont eſchappees aux ſages ſans faire tort à leur authorité, & auec vne telle modeſtie qu'il n'y auoit faute ni de douceur ni de dignité. On peut, dis-ie, ſuiure le deuoir de nature, & conſeruer la crainte. I'ay veu des perſonnes venerables aux funerailles de leurs parens, au viſage deſquels on recognoiſſoit l'amitié qu'ils leur portoient, ſans aucun deguiſement de douleur que feignent le plus ſouuent ceux qui portent dueil. Il n'y auoit rien que ce qu'vne vraye affection les contraignoient de faire. Il y a certainement quelque bien-ſeance à la douleur qu'vn homme ſage doit ſuiure, & comme en toutes autres choſes il y a quelque mediocrité, auſſi y en a-il au pleurer. Les douleurs des perſonnes folles, ſont deſbordees, comme ſont auſſi leurs ioyes. Endure patiemment la neceſſité qu'on ne peut euiter. Qu'eſt-ce qui t'eſt aduenu de nouueau ou d'incroyable? A quel grand nombre d'hommes voit-on appreſter les obſeques ? à quel grand nombre voit-on arracher les entrailles ? Quel grand nombre portera dueil apres le tien ? Toutes les fois que tu penſeras qu'il n'eſtoit encor qu'vn enfant, penſe auſſi qu'il eſtoit homme, auquel il n'eſt rien promis de certain, & lequel la fortune ne conduit pas touſiours à ſa vieilleſſe : car elle l'en enuoye quand il luy plaiſt. Au demeurant parle ſouuent de luy, louë ſa memoire le plus que tu pourras, laquelle retournera plus volontiers, mais qu'elle reuienne ſans triſteſſe. Car il n'y a pas vn qui vueille eſtre en la compagnie d'vn homme triſte: ie ne dis point auec la triſteſſe. Si tu as iamais pris plaiſir à quelque parole qu'il t'ait dite, ou à quelque ſornette que tu ayes ouye de luy quand il eſtoit petit, recite-les ſouuent : aſſeure hardiment qu'il eſtoit pour reſpondre à toutes les eſperances qu'vn pere pouuoit conceuoir de ſon enfant. C'eſt à faire à vne ame cruelle d'oublier ſes parens, d'enſeuelir leur memoire auec le corps, de pleurer beaucoup, & de s'en ſouuenir fort peu. C'eſt ainſi que les beſtes ſauuages, deſquelles l'amour eſt fort violente, & preſque furieuſe, aiment leurs petits : mais il s'eſteint du tout auſſi toſt qu'elles les ont perdus. Cela ne ſeroit pas bien ſeant à vn homme ſage, il en doit continuer la ſouuenance, & mettre fin à ſon dueil. Ie ne puis trouuer aucunement bon ce que dit Metrodorus, qu'il y a quelque plaiſir qui s'engendre de la triſteſſe, laquelle il faut embraſſer en ce temps-là. I'ay mis icy bas les meſmes paroles de Metrodorus, deſquelles ie ſçay bien le iugement que tu en feras. Car que peut-on voir plus deshonneſte, que de chercher la volupté parmy le dueil, ou par le moyẽ du dueil, & deſirer entre les larmes meſmes quelque choſe, qui te puiſſe plaire? Ce ſont ces gens-là qui nous reprochent que nous ſommes rigoureux, qui blaſment nos preceptes de trop grande ſeuerité, quand nous diſons qu'il ne faut receuoir aucune douleur dans noſtre ame, ou qu'il l'en faut bien toſt chaſſer. Mais en fin lequel de ces deux eſt plus incroyable & plus inhumain, de ne ſentir aucune douleur de la mort d'vn ſien amy, ou de taſcher à ſentir quelque volupté au milieu de la douleur? Ce que nous enſeignons eſt honneſte: Apres que l'affection aura pouſſé dehors quelques larmes, & qu'elle aura (afin que ie parle ainſi) ietté ſon eſcume, il ne faut point aban-

Elles ne doiuent eſtre ne feintes ne forcees, &

Parfois ſõt bien ſeantes au Sage.

Le ſot paſſe touſiours meſure en ſes actions.

Le ſouuenir de l'aage inconſtant & de l'eſtre incertain de l'homme, nous ſoulage beaucoup en la mort des amis: mais

Vſer quantité de larmes & perdre la ſouuenance d'iceux incontinent apres leur treſpas c'eſt vn acte brutal.

Contre les Epicuriens qui ne donnoient ni regle ni bornes aux affections.

donneta l'ame au gré de la douleur. Mais pourquoy dis-tu qu'il faut meſler quelque volupté parmy la douleur ? C'eſt ainſi que nous flattons vn enfant auec quelque friandiſe, c'eſt ainſi qu'en luy donnant le tetin nous le faiſons taire. Sur l'heure meſme que ton fils bruſle ſur le buſcher, ou que ton amy rend le dernier ſouſpir, tu ne veux ſouffrir que tes plaiſirs ceſſent : mais tu veux encor chatoüiller ta douleur. Qu'eſt-il plus honneſte, ou de chaſſer la douleur de l'ame, ou de vouloir que la volupté ſoit receuë parmy la douleur ? Receuë, dis-ie mais qui pis eſt, recherchee, & dans la douleur meſme. Il y a dit-il, quelque volupté qui s'engendre de la douleur. Nous pouuons dire cecy, & vous ne le pouuez pas dire. Vous ne recognoiſſez qu'vn ſeul bien, la volupté : ni qu'vn ſeul mal, la douleur. Quelle alliance y peut-il auoir entre le bien & le mal ? Mais pren le cas qu'il y en ait. C'eſt à ceſte heure principalement qu'elle ſe deſcouure, & que nous toüillons ſoigneuſement la douleur, ſi elle a quelque choſe à l'entour de toy, qui ſoit plaiſant & agreable. Il y a des remedes qui ſont ſalutaires à quelques parties du corps, leſquels comme ſales & deshonneſtes, ne peuuent eſtre appliquez en autres endroits : & ce qui peut profiter ſans honte en vn lieu, il ſeroit deshonneſte en tel autre lieu que la playe pourroit eſtre. N'as-tu pas de honte de vouloir guarir le dueil par le volupté ? Ceſte playe ſe doit guarir plus ſeurement. Enſeigne-luy pluſtoſt qu'aucun ſentiment de mal ne peut arriuer à celuy qui eſt mort. Car s'il y en pouuoit aduenir, il ne ſeroit pas mort. Aucune choſe, dis ie, ne peut nuire à celuy qui n'eſt plus. Si quelque choſe luy nuit, il vit encor. Que penſes-tu qui luy face mal, ou parce qu'il n'eſt plus, ou parce qu'il eſt encor quelque choſe ? Or il ne peut luy aduenir aucun tourment de ce qu'il n'eſt plus : car quel ſentiment peut eſtre de celuy qui n'eſt point ? Ni de ce qu'il eſt : d'autant qu'il eſt deſia eſchappé à la mort, qui eſt le plus grand mal de tous. Nous dirons pareillement à celuy qui pleure, & qui regrette celuy qui eſt mort en ſes ieunes ans, que nous ſommes tous, & les ieunes & les vieux, ſi tu nous compares à l'eternité de l'vniuers, eſgaux en la briefueté de la vie. Car ce peu que nous auons de tout ce grand aage, eſt encore moins que ce qu'on pourroit dire eſtre le moindre : parce que ce qui eſt moindre, eſt encor quelque partie. Le temps que nous viuons ce n'eſt quaſi rien : & toutesfois par noſtre folie, nous le diſpoſons comme vne choſe grande. Ie t'ay bien voulu eſcrire cecy, non point comme ſi tu attendois de moy vn remede ſi tard (car ie ſçay bien que i'auois deſia tenu à toy meſme le langage que tu liras icy) mais ſeulement pour chaſtier ce petit eſpace de temps, que tu as eſté hors de toy, & t'exhorter de vouloir prendre courage pour le reſte de ta vie contre la fortune, & preuoir de loin tous ſes traits, non point comme ils pouuoient aduenir, mais comme ſi tu faiſois eſtat certain qu'ils deuſſent aduenir.

L'affection eſpanche des larmes qu'on ne peut retenir, mais il ne faut pas ſe laiſſer maiſtriſer au dueil.

Il ne faut point meſler la volupté parmy la douleur.

Les treſpaſſez n'ont plus de ſentiment : le dueil qu'on fait pour eux eſt doncques inutile.

La vie eſt briefue à tous au prix de l'eternité.

EPISTRE C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe.

TV m'as eſcrit, que tu auois leu auec vne grande affection, les liures que Fabianus Papirius a compoſez des ſciences ciuiles : & qu'ils n'auoient point reſ-

Le langage du Philoſophe doit

eſtre doux & coulant, ce que neantmoins Lucilius ne trouuoit pas bon: &

pondu à l'opinion que tu en auois. Et apres oubliant qu'il eſtoit queſtion d'vn Philoſophe, tu as accuſé ſon langage, & ſa façon d'eſcrire. Pren le cas qu'il ſoit ainſi que tu dis, & qu'il a force paroles, ſans leur donner aucune façon. Premierement ce langage a quelque bonne grace: il y a quelque beauté propre aux paroles qui coulent doucemẽt. Car ie penſe qu'il y a beaucoup à dire ſi elles eſchapent, ou ſi elles coulent. Et encor y a-il grande difference en ce que ie vay dire. Il me ſemble que Fabianus ne verſe pas ſeulement les paroles, mais qu'il les reſpand en trop grande abondance. Tant ſon langage s'eſpand, & ſans difficulté aucune, ne venant point toutesfois ſans quelque courſe. Au moins il monſtre bien, & fait cognoiſtre qu'il n'eſt pas fardé ni peigné, ains tel qu'on peut croire qu'il eſt tout ſien. Il a compoſé des mœurs, & non point des paroles: il a eſcrit cela pour les ames, & non point pour les oreilles. D'auantage tu n'euſſes pas eu le loiſir quand il parloit, de prendre garde aux particularitez. Tout ſon diſcours entier t'euſt rauy: & communément ce qui plaiſt, auec l'ardeur qu'on le prononce, a beaucoup moins de grace quand nous le tenons apres entre nos mains. Mais c'eſt auſſi beaucoup d'auoir tenu les yeux ſur vn premier regard, iaçoit qu'en y regardant de bien pres on euſt peu y trouuer à reprendre. Et ſi tu en demandes mon aduis, celuy eſt plus grand qui nous en a deſrobé le iugement, que n'eſt celuy qui l'a merité. Ie ſçay que ceſtuy-là eſt plus aſſeuré, ie ſçay qu'il ſe promet plus hardiment du temps à venir. Vn langage trop curieux n'eſt pas bien ſeant à vn Philoſophe. Surquoy eſt ce en fin que celuy qui a peur des paroles, ſera vertueux & conſtant, & qu'il voudra faire eſſay de ſes forces? Fabianus n'eſtoit pas nonchalant en ſon langage, il eſtoit aſſeuré. C'eſt pourquoy tu ne trouueras rien de laid: ſes paroles ſont choiſies, mais non pas recherchees: elles ne ſont point miſes contre leur nature, ni changees à rebours à la façon du temps qui court: elles ſont toutesfois nettes. Encor qu'elles ſoient priſes du langage commun, elles ont neantmoins le ſens honneſte & magnifique, qui n'eſt pas ſerré & contraint comme vne ſentence, mais tiré de bien haut. Nous verrons ce qui n'eſt pas aſſez retranché, ce qui n'eſt pas bien baſti, ce qui n'eſt point poly à la façon nouuelle. Quand tu auras bien tout conſideré, tu n'y verras rien qui defaille, ni qui ſoit vuide. Encor qu'il n'y ait point de marbres de diuerſes couleurs, ni aucuns entrecoupemẽs de canaux pleins d'eau, qui paſſent entre les chambres, ni ces grands celiers & deſpenſes (qu'on appelle *pauperis cella*) ni rien de ce qu'vne folle deſpenſe, qui ne ſe peut contenter d'vn ſimple ornement, entremeſle dans les baſtimens: toutesfois comme on dit communément, la maiſon eſt bien dreſſee. D'auantage, encor ne ſommes-nous pas d'accord quelle compoſition eſt la meilleure. Quelques-vns l'aiment rude, mais toutesfois ornee: d'autres ſe plaiſent tant à celle qui eſt aſpre & rude, que ce que la cheute des paroles a plus doucement expliqué, ils le ſeparent expreſſément, & entrecoupent les clauſes, afin qu'elles ne puiſſent reſpondre à ce qu'on attendoit. Ly Ciceron: ſa compoſition eſt toute ſemblable, elle garde la meſure des pieds, elle eſt elabouree, elle eſt facile & delicate, ſans que rien luy face deshonneur. Au contraire celle de Pollio Aſinius eſt mal rabottee, elle bondit, elle te laiſſera lors que tu y pẽſes le moins. En outre dans Ciceron tout ſe termine bien, & dans Pollio il tombe peu de mots exceptez qui ſont reſtraints à vne meſme façon & à vn meſme moule. En apres, tu dis qu'il te ſembloit, que tout y eſtoit d'vn ſtile bas, & peu eſleué: toutesfois ie n'y recognois point ce vice. Ce ne ſont point paroles d'vn bas ſtile: elles ſont douces & formees d'vne ſuitte qui ſent vn eſprit modeſte & bien compoſé. Elles ne ſont point rabotenſes: elles ſont pleines & vnies. Elles n'ont faute de la vehemence d'vn

Doit s'employer à reformer les mœurs, non le langage.

Son langage doit eſtre plus ſolide que curieux ou recherché.

Stile conuenable au philoſophe.

Compoſitiõ d'vn beau langage comparé auec la ſtructure d'vn baſtiment.

Comparaiſon de Ciceron auec A. Pollio.

L'eſprit ſe deſcouure par les paroles.

orateur, de pointes, & de ces frequentes ſentences qui picquent, que tu aimes tant. Mais regarde tout le corps: encor qu'il ne ſoit point garny de tant d'affiquets, ſi eſt-il gentil. Son langage n'a point de dignité. Nommes-en vn autre, que tu puiſſes mettre deuant Fabianus. Si tu dis que c'eſt Ciceron, (les liures de la Philoſophie duquel, ſont ou peu s'en faut, de pareil nombre que ceux de Fabianus:) ie te l'accorderay. Mais vne choſe n'eſt point petite, pour eſtre moindre qu'vne fort grande. Dis que c'eſt Aſinius Pollio: ie te l'accorderay: mais pour te reſpondre, En vne choſe ſi grande c'eſt eſtre excellent, de venir apres deux. Nomme-moy encor Liuius. Car il a eſcrit des dialogues, que tu pourrois auſſi bien mettre au nombre des liures de la Philoſophie que de l'hiſtoire, & qui ſont fais expreſſément pour la Philoſophie. Ie cederay encor à ceſtuy-là. Mais regarde, ie te prie, combien en precede celuy qui n'eſt vaincu que de trois, & de trois les plus eloquens. Mais il n'eſt point en toutes choſes comme il deuroit. Son langage n'eſt pas puiſſant, encor qu'il ſoit enflé: il n'eſt pas violent, & ne va pas comme vn torrent, encor qu'il s'eſpande au large: il n'eſt pas facile, mais il eſt net. Tu dois deſirer (diras-tu) qu'on parle aigrement contre les vices, contre les dangers courageuſement, contre la fortune ſuperbement, & contre l'ambition auec iniures. Ie veux que la prodigalité ſoit blaſmee, la paillardiſe eſchafaudee, & que la tyrannie ſoit abbatuë: que le langage de l'orateur ſoit vehement, du tragique ſoit grand & graue & celuy du comique ſoit bas & vulgaire. Veux-tu qu'il ſouſtienne vn petit ſubiect ſeulement auec paroles? il s'eſt aſſubiecti à la grandeur des choſes, il traine apres ſoy l'eloquence comme vne ombre ſans penſer à elle. Sans doute tout ce qu'il eſcrit ne ſera pas curieuſement traicté, il ne ſera pas bien ramaſſé: toutes ſes paroles n'eſueilleront point, & ne poindront point. Ie le confeſſe. Pluſieurs choſes luy eſchapperont qui ne picqueront pas: & quelquefois on verra couler des paroles qui ne porteront point coup. Toutesfois tu y trouueras par tout beaucoup de lumiere, & de grands eſpaces qui ne te ſeront pas ennuyeux. En fin il te pourra faire cognoiſtre, qu'il a bien entendu tout ce qu'il a eſcrit. Tu cognoiſtras qu'il a trauaillé afin que tu ſçeuſſes ce qui luy plaiſoit, & non point ce qui te deuoit plaire. Il taſche en toutes choſes apporter profit, à rendre l'ame bonne, ſans auoir cherché aucune loüange. Ie ne doute point que ces eſcrits ne ſoient tels, combien que i'en aye pluſtoſt vne vieille ſouuenance qu'vne fraiſche memoire, & qu'il m'en demeure encor quelque couleur, non point d'vne recente conuerſation familiere, mais par vn abregé, & comme par vne vieille cognoiſſance. Certainement quand ie l'oyois, ſes eſcrits me ſembloient tels: non pas qu'ils fuſſent formez, mais bien remplis, qui pouuoient eſleuer vn ieune homme de bon naturel, & l'attirer à ſon imitation, ſans entrer en deſeſpoir de vaincre. C'eſt la façon d'exhorter qui me ſemble auoir plus de vertu & d'efficace. Car celuy ne fait que rebuter la ieuneſſe, qui n'engendre qu'vn deſir d'imiter, & oſte l'eſperance de faire mieux. Au reſte ſans entrer à la loüange des choſes particulieres: il eſtoit abondant en paroles, il eſtoit en tout & par tout magnifique.

Fabianus, non moindre que Ciceron en eloquence.

Quel rang il peut tenir entre les doctes. Obiection de Lucilius.

Reſponſe de Seneque.

Le langage d'vn bon & vray Philoſophe doit viſer au profit d'autruy, non point à ſa loüange particuliere.

EPISTRE CI.

De la mort ſubite & inopinee de Senecio par vne eſquinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir.

La fragilité de l'homme le doit induire à ſon get aux choſes eternelles, & mediter la mort.

IL n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne mõſtre que ce n'eſt rien que de nous, & qui ne nous aduertiſſe par quelque nouuelle occaſion de noſtre fragilité, laquelle nous auons miſe en oubly: & en outre qu'elle ne nous contraigne de ietter nos penſees ſur les choſes eternelles, & de ſonger à la mort. Veux-tu demander à quoy tend ce commencement de lettre? Tu auois bien cogneu Senecio Cornelius gentilhomme Romain, perſonnage qui viuoit fort honorablement, & qui faiſoit de fort bons offices à ſes amis. Il s'eſtoit d'vn bien petit commencement eſleué ſi haut, que le chemin luy eſtoit deſia facile, & bien-aiſé à toutes autres grandeurs. Car la dignité croiſt plus facilement qu'elle ne commence. Et la richeſſe qui naiſt d'vne pauureté, demeure apres longuement auec elle. Senecio fut fort aſpre toute ſa vie apres les biens: à quoy deux choſes, propres à cela, le conduiſoient, la ſcience de les acquerir & de les conſeruer: l'vne deſquelles toute ſeule le pouuoit faire riche. Ceſt homme, qui viuoit auec vne grande ſobrieté, & qui ne mettoit pas moins de peine à penſer à ſes biens, qu'à ſon corps: apres m'auoir viſité le matin comme il auoit de couſtume, apres auoir tout le reſte du iour demeuré iuſqu'à la nuict ſur le cheuet de ſon amy, qui eſtoit couché au lict bien affligé, & hors de toute eſperance, apres auoir encor ioyeuſement ſoupé, fut ſurpris d'vne equinancie, eſpece de maladie bien ſoudaine, qui luy ſerra tellement la gorge, qu'à grand' peine peuſt il viure iuſqu'au poinct du iour. En peu d'heures donc apres s'eſtre acquité du deuoir qu'vne perſonne ſaine & gaillarde pouuoit rendre à tous ſes amis, il mourut. Celuy qui alloit à la chaſſe des richeſſes & par mer & par terre, qui ne laiſſa en arriere aucune eſpece de profit & de gain iuſqu'aux arrerages, & fermes des daces & du domaine du peuple, ſur le poinct que ſes affaires ſe portoient fort heureuſement, & que les richeſſes luy arriuoient de toutes parts, le voila trouſſé.

Richeſſe qui vient de pauureté, dure longuement.

L'exemple de Senecio le nous apprend.

Virgile 1. Eclogue.

Ente donc des poiriers, va planter à la ligne,
Malibé, les ſarmens d'vne nouuelle vigne.

Vanité ordinaire, ſe promettre beaucoup de l'aduenir.

La grand' folie que c'eſt de vouloir diſpoſer de tout l'aage de noſtre vie! nous n'auons pas ſeulement pouuoir ſur le lendemain. O la grand' fureur de ceux qui commencent à ietter de ſi longues eſperances! I'achepteray, ie baſtiray, ie preſteray, ie plaideray, i'auray des honneurs, & apres que ie ſeray las de trauailler, & que ie ſeray en ma pleine vieilleſſe, ie viuray en repos. Croy-moy, toutes choſes ſont incertaines, voire aux plus riches. Pas vn ne ſe doit rien promettre de l'aduenir. Cela meſme que nous tenons, nous eſchappe des mains: Et la corde à laquelle nous voulons nous appuyer, l'orage la rompt. Le temps roulle, conduit par quelque loy tres-certaine, mais c'eſt par vn chemin qui nous eſt incogneu. Mais que me peut ſeruir ce qui eſt certain à nature, puis qu'il m'eſt incertain? Nous entreprenons

treprenons de longues nauigations : & apres auoir erré pluſieurs annees ſur les bords des pays eſtrangers, nous voulons reuoir bien tard noſtre patrie: nous faiſons deſſein d'aller à la guerre, & de ſuiure la peine qu'on prẽd aux armees pour quelque ſolde mal payee, d'auoir des gouuernemens de prouinces, & de monter par degrez aux offices : & cependant la mort nous talonne, à laquelle nous ne penſons iamais, que par celle d'autruy. Lors nous nous repreſentons les exemples de noſtre mortalité, qui ne durent pas plus longuement dans noſtre memoire, que l'eſtonnement que nous en auons. Quelle folie pourroit eſtre plus grande que de s'eſmerueiller qu'vne choſe ſe face quelque iour, quand elle peut aduenir en tout temps ? Noſtre fin eſt arreſtee au poinct que la neceſſité inexorable du deſtin l'a clouee: mais aucun de nous ne ſçait cõbien elle eſt proche. Diſpoſons donc noſtre ame, comme ſi elle eſtoit venuë à ſon dernier iour. N'attendons pas d'auantage. Soyons preſts tous les iours de rendre à noſtre vie ce qu'elle nous auoit preſté. Le plus grand vice qu'elle ait, c'eſt qu'elle eſt touſiours imparfaicte, & qu'il y a quelque choſe qui retarde touſiours. Celuy qui a mis la derniere main à ſa vie, n'a point faute de temps. C'eſt de ceſte faute que la crainte s'engendre, & le deſir du futur qui nous ronge l'ame. Il n'y a rien plus miſerable que le doute de ce qui doit aduenir, & d'eſtre en peine quelle fin il doit prendre : combien eſt grand, & quel, ce qui reſte. Vne ame irreſoluë eſt tourmentee d'vne crainte dont elle ne ſe peut deffaire. Comment donc pourrons-nous chaſſer ces penſees de l'ame ? Si noſtre vie ne s'eſtend pas plus loin qu'elle ne doit, & ſi elle ſe retranche. Car celuy vit en ſuſpens, il eſt incertain de l'aduenir, qui ne peut faire ſon profit du preſent. Mais apres que ie me ſuis fait raiſon de ce que ie me deuois, apres que mon ame deſia bien aſſeuree, ſçait qu'il n'y a difference aucune entre vn iour, & vn ſiecle, elle contemple comme d'vn lieu bien-haut, & les iours & les choſes qui luy doiuent aduenir : elle ne penſe à l'ordre & à la ſuitte des temps, qu'auec vne grande riſee. Comment te pourroit troubler l'inconſtance & la muabilité de la fortune, ſi tu demeures certain & aſſeuré contre les choſes incertaines ? Haſte-toy donc, mon Lucilius, de viure, & fais eſtat qu'vn chacun iour ſeul t'eſt vne vie entiere. Celuy qui s'accommodera à ceſte façon de viure, celuy qui prendra vn iour pour vne vie entiere, il eſt en aſſeurance. Mais ceux qui ne viuent que d'eſperances, le temps preſent leur eſchappe, ils ſe ſentent ſaiſis d'vn deſir, & d'vne miſerable crainte de mort, qui rend encor toutes choſes plus miſerables. De là procedoit ce vilain & deshonneſte deſir de Mecenas, par lequel il ne refuſoit point d'eſtre eſtropié, d'eſtre laid & ſouffrir encor vn cruel tourment, pourueu qu'entre ces malheurs la vie luy fuſt prolongee:

Folie extreme s'eſtonner de la mort ſoudaine de nos ſemblables.

&

Vice tres grand de la vie humaine d'eſtre touſiours imparfaicte, & douter de l'aduenir.

Moyen d'y remedier.

Contentement de l'homme vertueux.

Miſere extreme, ne viure que d'eſperances au monde.

Exemples en Mecenas.

Rends-moy de la main, & du pié,
Et de la cuiſſe eſtropié:
Fay-moy boſſu d'autre coſté,
Fay que ie ſois tout eſdenté:
Mais que ie viue c'eſt tout vn.
Bourrelle-moy de toute ſorte,
Il n'eſt tourment tant importun,
Ny douleur que ie ne ſupporte.

On deſire vn mal qui ſeroit le plus miſerable du monde s'il aduenoit: on demande vne longueur de peine, & de ſupplice auec autant d'affection qu'on demanderoit

la vie. Ie l'eſtimerois le plus vilain & deteſtable homme du monde, s'il vouloit ſeulement viure iuſqu'au gibet. Et toutesfois, il dit, Romps-moy les bras & les iambes, pourueu que l'eſprit demeure encores dans ce corps mutilé : deſchire-le, pourueu qu'il viue encor quelque peu de temps tout monſtrueux & contrefaict. Attache-moy tant que tu voudras : mets au deſſous de moy vne poignante gehenne. C'eſt grand cas, il vaut mieux ſerrer ſa playe, & demeurer pendu à vne gehenne, & qu'on puiſſe prolonger la fin de ſon ſupplice, qui eſtoit toutesfois le meilleur remede des maux. Il vaut mieux retenir la vie pour mourir ſouuent. Que voudrois-tu ſouhaitter à ceſt homme-là, ſinon que les Dieux luy accordaſſent ſes deſirs ? Que veut dire la vilanie de ces vers effeminez ? Que veut dire ce pacte & ce marché d'vne ſi folle crainte ? Que veut-il faire de mendier ſi honteuſement ſa vie ? Crois-tu que Virgile luy ait iamais recité,

Inuectiue contre ceſte miſerable eſperance & deſir de vie.

Penſes-tu que mourir ſoit choſe miſerable ?

12. Æneid.

Il ſouhaitte les maux les plus extremes : il deſire qu'on allonge ce qui eſt le plus grief à ſupporter, & qu'on le face longuement durer. Que veut-il gagner par là ? vne plus longue vie. Mais qu'eſt ce que la vie d'vn tel homme ? demeurer longuement à mourir. Se peut-il trouuer vn homme qui aime mieux fondre ſur les ſupplices & tourmens, ſe ſentir couper les membres l'vn apres l'autre, perdre la vie peu à peu par des goutieres, que de rendre l'ame tout d'vn coup ? Se peut-il trouuer quelqu'vn, qui ſe voyant attaché à ce bois malheureux, eſtant ia tout rompu & moulu, portant vne horrible boſſe & ſur les eſpaules & ſur la poictrine, de force qu'il a eſté froiſſé & preſſuré, qui a eu pluſieurs autres occaſions de ſouhaitter de mourir, outre la gehenne vueille tirer ſa vie en quelque longueur, qui doit apres tirer tant de peines & de tourmens ? Nie maintenant, que la neceſſité de mourir ne ſoit vne grande faueur de nature. Il y en a pluſieurs, qui ſont tous preſts de faire encor vne autre pacte : de trahir leur ami pour viure plus longuement, de mener leurs enfans par la main à l'impudicité, mais qu'ils puiſſent voir encor la lumiere du iour, teſmoin de tant de meſchancetez. Il faut donc chaſſer le deſir de la vie : il faut apprendre que tu ne te dois pas ſoucier quand ce ſera que tu ſouffriras vne choſe qu'il te faut quelquefois ſouffrir. Aye ſeulement ſoucy de bien viure, & non point combien longuement, & que ſouuent c'eſt vn grand bien de ne viure pas longuement.

Autre miſere extréme poſtpoſer la perte d'vne vie plus heureuſe, & plus longue à la iouyſſance de celle-cy, breſue & trauerſee. Moyen d'y remedier.

EPISTRE CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort, eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine.

La philoſophie humaine eſt merueilleuſemẽt irreſoluë en vn poinct, ſans la vraye cognoiſſance duquel neantmoins la condition de l'homme eſt miſerable.

COmme celuy fait vn grand deſplaiſir de reſueiller quelqu'vn qui en dormant voit vn ſonge agreable: car il luy oſte la volupté (encor que elle ſoit fauſſe) qui luy donnoit autant de contentement, que ſi elle eſtoit vraye: Tout ainſi & de meſme ſorte ta lettre m'a fait vn grand tort: parce qu'elle m'a retiré d'vne fort belle penſee, que i'entretenois, & m'a retenu d'aller plus auant s'il m'euſt eſté permis. Ie prenois vn extréme plaiſir à diſcourir en moy-meſme de l'immortalité des ames, & certainement pour mieux dire, de la croire. Car ie donnois facilement beaucoup de creance aux opinions de quelques ſçauans hommes, qui nous promettoient pluſtoſt vne choſe bien agreable, qu'ils ne la prouuoient. Ie me laiſſois aller facilement à vne ſi grande eſperance. Ie me faſchois deſia de viure, ie meſpriſois deſia les reliques de ma vieilleſſe caſſee, puis que ce peu de temps qui me reſtoit, deuoit eſtre changé en vn temps infini, & en la poſſeſſion & ioüiſſance de l'eternité: lors que ie fus auſſi toſt eſueillé receuant ta lettre, & que ie perdis vn ſi beau ſommeil, lequel ie reprendray & recouureray auſſi toſt que ie t'auray laiſſé. Tu dis que par ma premiere lettre ie n'ay point entierement expliqué toute ceſte queſtion, par laquelle ie m'eſtois eſſayé de prouuer ce que nos Stoïciens ſouſtiennent, que la renommee & la reputation qui nous ſuit apres noſtre mort, ſoit bien: & que ie n'ay point donné ſolution aux argumens contraires, qu'on nous faiſoit, Qu'aucun bien ne procede, comme ils diſent, des choſes diſtantes & ſeparees. Ce que tu demandes, mon Lucilius, appartient à ceſte meſme queſtion, mais à vn autre lieu: c'eſt pourquoy non ſeulement ie l'auois differee auec quelques autres raiſons, qui dependent de cela. Car il y a, comme tu ſçais, quelques diſcours rationaux, c'eſt à dire, de Logique, qui ſont meſlez auec les moraux. Voila pourquoy i'ay traicté ceſte partie qui eſt iuſte & droite, & qui appartient aux mœurs: ſçauoir mon ſi c'eſt folie, & ſi c'eſt peine perduë, d'auoir ſoucy de ce qui doit aduenir apres noſtre mort. A ſçauoir-mon ſi nos biens meurent auec nous, & s'il en reſte rien à celuy, qui n'eſt plus rien: Ou ſi de ce que nous ne pourrions ſentir quand il aduiendroit, on en peut receuoir ou deſirer quelque fruict. Or tout cela ſe rapporte aux mœurs: c'eſt pourquoy nous l'auons mis en vn autre lieu. Mais il a eſté beſoin de traicter à part ce que les Dialecticiens diſent contre ceſte opinion, & à ceſte cauſe nous l'auons bien voulu ſeparer. Puis donc que tu demandes toutes leurs opinions, ie les diſcourray, & apres ie les confuteray l'vne apres l'autre. Mais ſi ie ne diſois au preallable quelque choſe, on ne pourroit pas entendre ce que ie veux contredire. Qu'eſt-ce donc que ie veux premierement dire? C'eſt qu'il y a quelques corps qui ſont vnis & d'vne piece ſeule, comme eſt l'homme: quelques-vns qui ſont compoſez, comme vn nauire, vne maiſon, & toutes autres choſes, qui de diuerſes parties par vne liaiſon ſont conioinctes enſemble: il y a pareillement quelques corps compoſez de choſes diſtantes, & deſquels

Queſtion de Lucilius, touchant la reputation qu'on obtient apres la mort.

Reſponſe de Seneque, qui commence par la conſideration de diuers corps ne nature.

encor les membres ſont ſeparez, comme vne armee, vn peuple, vn Senat. Car ceux par le moyen deſquels ces corps ſont faicts, ſont ioincts enſemble par la loy & par leur office, mais par nature ils ſont diſtincts & ſinguliers. Qu'eſt-ce encor que ie veux dire auparauant? C'eſt que nous penſons que ce qui conſiſte en choſes diſtantes & ſeparees, ne peut eſtre appellé bien. Car vn bien doit eſtre contenu & gouuerné par vn ſeul traict, il n'y doit auoir qu'vne ſeule raiſon principale du bien. Et ſi quelquesfois tu deſires de le ſçauoir, il ſe preuue de ſoy-meſme: cependant il a eſté beſoin de preſuppoſer cela, afin que noſtre toile s'y puiſſe appuyer. Vous ſouſtenez, dit-il, que ce qui procede de choſes diſtantes, n'eſt pas bien. Et toutesfois ceſte renommee, & ceſte ſplendeur de nom, c'eſt l'opinion des gens de bien. Car comme la renommee n'eſt pas le dire d'vn homme ſeul, & la diffamation n'eſt pas la mauuaiſe opinion d'vne ſeule perſonne: pareillemẽt la ſplendeur & la reputatiõ ne vient pas de plaire à vn ſeul hõme. Il faut que pluſieurs grãds vertueux perſonnages conſentent en cela, pour engendrer ceſte ſplendeur de nom: Or elle ne ſe fait que par le iugement de pluſieurs, c'eſt à dire, diſtants & ſeparez: Elle ne peut donc eſtre bien. La ſplendeur, dit-il, eſt vne loüange donnee par pluſieurs gens de bien, à vn homme de bien: la loüange eſt vn parler: le parler eſt vne voix qui ſignifie quelque choſe. Mais vne voix, encor qu'elle ſorte de la bouche d'vn homme de bien, n'eſt pas bien. Comme auſſi tout ce que l'homme de bien fait, n'eſt pas bien. Car l'homme applaudit des mains, il chiſle: mais aucun n'appellera bien, ni le frappement de mains, ni le chiſler, encor qu'il admire, & qu'il loüe toutes choſes qui ſont en quelqu'vn, non plus que l'eſternuëment ou la tous. Il s'enſuit donc que la ſplendeur n'eſt pas bien. En ſomme, dites-nous, ſi c'eſt le bien de celuy qui loüe, ou de celuy qui eſt loüé? Si vous dites que c'eſt le bien de celuy qui loüe, ce ſeroit auſſi ſottement parlé, comme ſi vous diſiez que ce fuſt mon bien, qu'vn autre ſoit en bonne ſanté. Mais c'eſt vne action honneſte de loüer ceux qui en ſont dignes: par ainſi c'eſt le bien de celuy qui loüe. Car c'eſt ſon action, & non pas le bien de nous, qui sõmes loüez. Et toutesfois c'eſt dequoy il eſt queſtion. Ie reſpondray maintenãt en peu de paroles à chaſque poinct. Premierement on demande encor maintenant, ſi aucun bien peut venir des choſes diſtantes. Surquoy il y a des opinions d'vne part & d'autre. En ſecond lieu, la ſplendeur n'a pas beſoin de beaucoup de ſuffrages & recommandations. Elle ſe peut contenter du iugement d'vn ſeul homme de bien. Car vn ſeul homme de bien peut faire iugement de tous les autres gens de bien. Et quoy, dit-il, la renommee naiſtra-elle du iugement d'vn ſeul, & l'infamie du dire d'vne ſeule meſchante perſonne? Ie l'appelle, dit-il, gloire, quand elle eſt eſpanduë en beaucoup d'endroicts. Car elle a beſoin du conſentement de pluſieurs. La condition de pluſieurs & celle d'vn ſeul, eſt fort differente. Pourquoy? Car ſi vn ſeul homme de bien a bonne opinion de moy, ce m'eſt autant, comme ſi tous les gens de bien l'auoient. Parce que ſi tous me cognoiſſoient, ils auroient ceſte meſme opinion de moy. Ils ont tous vn pareil & ſemblable iugement. Et ceux qui n'y peuuent pas contredire, en iugent de meſmes. C'eſt autant comme ſi tous y conſentoient: car ils ne peuuent auoir autre opinion. Voire mais pour la gloire, & pour la renommee, l'opinion d'vne ſeule perſonne ne ſuffit point. Quant à cela l'opinion d'vn ſeul homme peut autant, comme l'opinion de tous: car ſi vous en demandez aduis à tous, ils ſeront de ceſte opinion. Mais icy, le iugement de choſes diuerſes & diſſemblables, eſt auſſi diuers comme ſont bien les affections: car tu les trouueras incertains, legers & ſuſpects. Penſes-tu que tout le monde puiſſe

De ce qui ſe peut & doit appeller bẽ.

De la loüange, & en quel ſens les Stoïques prennent ce mot.

Aduis de Seneque. La loüange d'vn homme de bien nous doit ſuffire autant que celle de tous.

car Tous les gẽs de bien ſont d'vn meſme aduis, pource que

eſtre d'vn meſme aduis? vn homme ſeul n'a pas touſiours vn meſme aduis. Mais la verité leur plaiſt. La verité n'a qu'vne force & qu'vn meſme viſage. Or quant aux autres, cela meſme à quoy ils conſentẽt, eſt faux. Et toutesfois il n'y a point de conſtance aux fauſſetez. Car elles ſont diuerſes & contraires enſemble. Mais la loüange, dit-il, n'eſt autre choſe qu'vne voix. Et vne voix ne ſe peut appeller bien. Et quãd ils diſent que la ſplendeur du nõ n'eſt autre choſe que la loüange que les gens de bien rendent aux gens de bien, ils ne la rapportẽt point à la voix, mais à l'opinion. Car encor qu'vn homme de bien ſe taiſe, pourueu qu'il penſe que quelqu'vn ſoit digne de loüange, il eſt aſſez loüé. D'auantage la loüange eſt autre choſe, que le loüangemẽt: car ceſtuy-là a beſoin de la voix. C'eſt pourquoy l'on ne dit point vne loüange funebre, mais vn loüangement, l'office duquel conſiſte en harãgue. Quand nous diſons que quelqu'vn eſt digne de loüange, nous ne luy promettons point les paroles gracieuſes, mais le iugement des hommes. La loüange donc peut proceder de celuy qui ne dira mot, pourueu qu'il ait bonne opinion de quelqu'vn, & qu'il le loüe dans ſoy-meſmes, comme homme de bien. En outre (comme i'ay dit) la loüange ſe rapporte à l'ame, & non point aux paroles qui ont preſché la loüange que l'ame auoit conceuë, & qui l'apportent à la cognoiſſance de pluſieurs. Celuy loüe qui iuge qu'on eſt digne de loüange. Quand ce Tragique nous dit, que c'eſt choſe magnifique d'eſtre loüé par celuy qui eſt loüé, il entend que c'eſt par vn qui eſt digne de loüange. Et quand ceſt ancien Poëte dit auſſi, la loüange nourrit les arts, il ne dit pas le loüangement, lequel corrompt pluſtoſt les arts. Car il n'y a rien qui ait tant gaſté & corrompu l'eloquence, & les autres ſciences qui ont beſoin des oreilles, que de vouloir plaire au peuple. Il eſt bien vray que la renommee a beſoin de la voix, mais non pas la ſplendeur. Car elle peut venir ſans la voix, ayant aſſez du ſeul iugement. Elle eſt aſſez entiere, non ſeulement entre ceux qui ne parlent point, mais entre ceux meſmes qui la contrediſent. Ie te diray encor la difference qui eſt entre la ſplendeur & la gloire. La gloire vient du iugement de pluſieurs, & la ſplendeur des bons. Mais à ſçauoir-mon à qui c'eſt que la ſplendeur du nom, c'eſt à dire, la loüange que les bons rendent aux bons, portera du bien? ſera-ce à celuy qui eſt loüé, ou à celuy qui loüe? Ce ſera à l'vn & à l'autre. Moy qui ſuis loüé, parce que nature m'a fait tel que i'aime toutes perſonnes, ie ſuis tres-aiſe d'auoir bien fait, & me reſioüis d'auoir trouué des hommes recognoiſſans, qui preſchent mes vertus. C'eſt le bien de pluſieurs quand ils ſont recognoiſſans: mais c'eſt auſſi mon bien. Car i'ay l'ame ſi bonne, que le bien d'autruy ie l'eſtime comme mien, & de ceux auſſi auſquels ie ſuis cauſe de ce bien. C'eſt le bien de ceux qui loüent. Car il ſe fait par vertu. Et toute action de vertu eſt bien. Mais cela ne leur pouuoit aduenir, ſi ie n'eſtois tel. Par ainſi c'eſt le bien de l'vn & de l'autre, d'eſtre loüé auec merite: autant certes comme c'eſt le bien d'vn iuge d'auoir bien iugé, & le bien pareillement de celuy au profit duquel il a eſté iugé. Fais-tu doute, que la iuſtice ne ſoit le bien de celuy qui en eſt doüé, & de celuy auſſi à qui elle paye ce qu'elle luy doit? C'eſt iuſtice de loüer vne perſonne qui le merite: c'eſt donc le bien de l'vn & de l'autre. Nous auons aſſez amplement reſpondu à ces mocqueurs. Mais nous ne deuions pas auoir ceſte mauuaiſe intention de ſemer ces argumens trompeurs, & tirer la Philoſophie hors du ſiege de ſa maieſté pour la mettre en ceſte deſtreſſe. Combien vaut-il mieux aller par vn chemin droict & ouuert, que de ſe ietter ſoy-meſme en ces deſtours & labyrinthes qu'il te faut apres rebrouſſer auec beaucoup de peine? Car ces diſputes en fin ne ſont autre choſe que des paſſe-temps de perſonnes qui ſe veulent doctement tromper,

La verité leur plaiſt. Or elle n'a qu'vn viſage.

Difference entre loüange & loüangement.

Que c'eſt que loüange. &

D'où vient la corruptiõ des ſciences.

Difference entre ſplendeur & gloire.

Marque de bonne ame.

Diſcours plꝰ graue que les vaines diſputes precedentes, par lequel il monſtre l'excellence de l'entendement humain.

& ſurprendre l'vn l'autre. Dy pluſtoſt combien il eſt conuenable à la nature, d'eſtendre ſon ame ſur tout ce grand monde. L'ame de l'homme eſt vne grande choſe & genereuſe : elle ne peut ſouffrir d'auoir aucunes bornes, qui ne luy ſoient communes auec Dieu: elle va au pair auec luy. Premierement elle ne prend point pour ſa patrie & pour ſa demeure vn bas lieu : elle ne ſe contente d'Epheſe ou d'Alexandrie, ou de quelque autre lieu plus ſpacieux, plus remply de citoyens & de plus grand nombre de maiſons : ſa patrie eſt tout ce que l'vniuers d'enhaut enuironne de ſon circuit : Toute ceſte grande voûte, ſous laquelle la mer & la terre eſt fondee, ſous laquelle l'air qui ſepare les choſes humaines d'auec les diuines & les conioint auſſi, ſous laquelle il y a tant de Dieux rangez en bel ordre, qui veillent inceſſamment pour continuer la charge qui leur eſt donnee. En ſecond lieu, elle ne permet point qu'on luy donne vn aage trop court. Tous les temps, dit-elle, ſont à moy. Il n'y a ſiecle qui ſoit clos aux grands entendemens : il n'y a temps ſur lequel ils ne puiſſent ietter leurs penſees. Quand ce iour ſera venu, qui doit ſeparer la conionction, qui a eſté faicte de la diuinité auec l'humanité, ie laiſſeray ce corps au lieu où ie l'ay trouué : ie m'yray rendre à la cõpagnie des Dieux. Et encor maintenant meſme ie n'en ſuis point du tout priué, mais ie ſuis retenu par la peſanteur de la terre. La demeure de ceſt aage mortel, n'eſt qu'vn auãt-ieu d'vne meilleure & d'vne plus longue vie. Tout ainſi que le ventre de noſtre mere nous retient l'eſpace de neuf mois, & nous prepare non point pour ſoy, mais pour le lieu où il ſemble que nous ſoyons iettez ia capables de reſpirer l'haleine, & de pouuoir ſouffrir l'air: pareillement par ceſte eſpace de temps qu'il y a depuis l'enfance iuſqu'à la vieilleſſe, nous ſommes receus pour vn autre enfantement. Vne autre naiſſance nous attend, & vn eſtat d'autres plus belles choſes. Nous ne pourrions ſouffrir le Ciel qu'apres quelque interualle. Par ainſi preuoy de longue main ſans aucune peur ceſte heure du decret de ta mort. Ce n'eſt pas la derniere heure de l'ame, elle ne l'eſt que pour le corps. Regarde toutes ces choſes, qui ſont aupres de toy, comme ſi ce n'eſtoient que paquets de hardes que tu tiens dans vne hoſtellerie. Il te faut deſloger, & aller plus loin. Nature foüille tous ceux qui s'en vont, comme ceux qui entrent. Elle ne te permet point d'en emporter plus que tu n'en as porté. Encor de ce que tu portois quand tu entras en la vie, il en faut laiſſer vne bonne partie. On t'oſtera la peau qu'on auoit ietté deſſus toy pour derniere couuerture: on t'oſtera la chair & le ſang meſlé auec elle, qui couroit par tout : on t'oſtera les os & les nerfs qui rendoient fermes & fortes les parties fluides & foibles. Ce iour que tu crains comme s'il deuoit eſtre ton dernier, c'eſt le iour de ta naiſſance à l'eternité. Laiſſe ceſte peſante charge. Que retardes-tu tant, comme ſi deſia tu n'eſtois vne autre fois ſorti dehors, quand tu laiſſas le corps dans lequel tu eſtois caché ? Tu fais le retif, tu recules : Ce fut auſſi auec de grands efforts que ta mere te mit hors du ventre. Tu ſouſpires, tu pleures : Quand tu naſquis tu pleurois auſſi. Mais lors on te pouuoit bien pardonner : ne faiſant que venir en ce monde, tu n'auois iamais rien veu ni ſenti : eſtant ſorty d'vn lieu chaud & mol des entrailles de ta mere, vn air plus libre & plus grand te ſouffla. Apres, l'attouchement d'vne dure main t'offenſa : & eſtant encor ainſi tendre, & n'ayant iamais plus rien veu, tu te trouuas eſtonné entre les choſes que tu ne cognoiſſois pas. Mais maintenant tu ne trouues pas eſtrange de te voir ſeparé de ce corps duquel tu auois eſté autrefois partie. Laiſſe donc ſans regret ces membres qui ne te ſeruent deſia plus, & deſpoüille ce corps où l'ame long-temps a, ne peut plus loger. Il ſera deſchiré, il ſera noyé & aneanti. Dequoy te faſches-tu ? C'eſt ainſi qu'il ſe fait : les eſtuys

De la ſeparation du corps auec l'ame, & de l'immortalité de celle cy.

L'homme ſort du mõde auec pareille nudité qu'il y entre.

Miſerable eſtat de l'homme deuant ſa naiſſance & apres.

Dont il prẽd ſubiet d'exhorter à mourir alaigrement.

qui ont tenu couuert ceux qui naiſſent, periſſent touſiours. Pourquoy les aimes-tu tant, comme s'ils eſtoient tiens? Parce, peut-eſtre, que tu en es couuert. Il viendra vn iour qui te deſcouurira, & qui te mettra hors de ce ventre vilain & puant, où tu es maintenant logé. Taſche dés maintenant de t'en voler, & t'arracher de là, le plus que tu pourras, reiettant toutes autres choſes, horſmis celles qui doiuent demeurer neceſſairement auec toy. De là meſmes auſſi penſe à quelque choſe plus haute & plus diuine. Quelque iour les ſecrets de nature te ſeront deſcouuerts, ces tenebres ſeront chaſſees, & vne belle clarté reluira de tous coſtez. Penſe en toy-meſmes combien eſt grande ceſte lueur de tant d'eſtoilles, qui meſlent leurs lumieres enſemble. Il n'y aura aucune ombre qui vienne troubler la ſerenité de l'air : tous les quartiers du Ciel reluiront d'vne egale clarté. Le iour & la nuict ne ſont que le changement de l'air voiſin de la terre. Tu confeſſeras d'auoir veſcu en tenebres, lors que tu verras tout entier ceſte lumiere entiere que tu ne vois maintenant que par des petites feneſtres de tes yeux, & toutesfois tu l'admires de bien loin. Que te ſemblera ceſte diuine clarté, quand tu la verras dans ſa place? Ceſte penſee ne peut permettre que rien de ſale ſe puiſſe arreſter dans noſtre ame, rien de bas, ni de cruel. Elle dit que les Dieux ſont teſmoins de toutes choſes. Elle nous commande de nous rendre agreables à eux, & de ne penſer qu'à leur plaire, & de mettre l'eternité deuant nos yeux : laquelle a ſi grand pouuoir que ſi quelqu'vn la peut conceuoir dans ſon ame, il n'a aucune peur des armees, il ne s'effraye point des trõpettes, aucunes menaces ne le peuuent eſpouuanter. Mais pourquoy eſt-ce que celuy s'eſpouuanteroit qui a ſon eſperance en la mort, ſi celuy auſſi qui penſe que l'ame ne dure qu'autant de temps qu'elle eſt retenuë dans les liens de ce corps, & qu'auſſi toſt qu'elle en eſt deliuree, elle s'eſuanoüiſt du tout, met peine de pouuoir eſtre vtile encor apres ſa mort? Car encor qu'il nous ſoit rauy à nos yeux, ſi eſt-ce que

Et ce d'autant plus qu'apres la mort on entre en la poſſeſſion de biens excellens.

Vne ſaincte penſee tient l'ame exempte de tous vices

Quel eſt le bien duquel iouit l'ame vertueuſe.

La vertu de ce Prince, & l'honneur & la gloire
De ſa race, venoit ſouuent en ſa memoire. 4 Æneid.

Penſe combien les bons exemples nous profitent, & tu cognoiſtras que la memoire des grands perſonnages nous eſt autant profitable, que leur preſence.

EPISTRE CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux.

L'homme ne reçoit point de pl⁹ grands deſplaiſirs que de l'homme meſme, car les autres creatures ne nuiſent que par accident ou par neceſſité, mais l'homme de guet à penſé.

POurquoy penſes-tu ſi ſoigneuſemẽt au malheur qui te peut aduenir & peut auſſi n'aduenir point? Ie parle d'vn feu ou d'vne ruine, & tels autres dangers qui nous aduiennent, & ne viennent point par aguets. Pren garde pluſtoſt à ceux qui t'eſclairent de pres, qui t'eſpient, & te veulent ſurprendre. Ce ſont des malheurs bien rares, encor qu'ils ſoient bien grands, que de faire naufrage, ou d'eſtre verſé ſous vn coche. Mais le danger qu'vn homme braſſe à vn autre, il eſt ordinaire. Sois touſiours au guet cõtre ceſtuy-là, ayes touſiours les yeux ouuerts. Car il n'y a point d'autre mal plus frequent, plus opiniaſtre, plus flateur que ceſtuy-là. La tempeſte

menace auant qu'elle s'eſleue, les baſtimens craquent auant tomber, & la fumee ſe voit pluſtoſt que le feu. Mais le malheur qui nous vient d'vn homme eſt fort ſoudain. Et d'autant plus qu'il s'approche de toy, d'autant eſt-il plus finement caché. Tu te trompes, ſi tu te fies au viſage de ceux qui ſe preſentent à toy. Ils ont la face d'hommes, & le cœur de beſtes ſauuages: ſi ce n'eſt que leur fureur eſt plus dangereuſe à ceux qu'elles rencontrent les premiers, parce qu'elles ne la peuuent ſi bien retenir, qu'ils paſſent ſans eſtre offenſez. Car rien ne les pouſſe iamais à faire mal que la ſeule neceſſité. C'eſt la faim ou la peur qui les contraint de venir au combat. Mais ce n'eſt que plaiſir à l'homme de faire perir vn homme. Toutesfois en penſant au danger qui te peut aduenir par l'homme, penſe pareillement quel eſt le deuoir de l'homme. Pren garde d'vn coſté, de n'eſtre point offenſé, & de l'autre, de n'offenſer pas-vn. Reſiouy toy du bien de tout le monde, & ſois faſché de leur mal: ſouuienne-toy de ce que tu dois faire pour autruy, & de ce dont tu te dois garder. Viuãt ainſi, quel bien t'en aduiendra-il: non pas qu'ils ne te nuiſent, mais qu'ils ne te trompent point. Sur tout retire-toy le plus que tu pourras à la Philoſophie: elle te mignardera dans ſon giron. Tu ſeras entierement ſeur dans ſon ſainct cabinet, ou plus ſeur qu'en tout autre lieu. Nul ne s'entreheurte, que ceux qui ſe promenent en meſme place. Mais tu ne dois point te vanter de ſuiure la Philoſophie: elle a fort ſouuent eſté dommageable à pluſieurs qui s'en eſtoient fierement & inſolemment glorifiez. Il ſuffit qu'elle te face perdre tes vices, qu'elle ne reproche rien à autruy, qu'elle ne deſdaigne pas les couſtumes publiques, qu'elle ne face point cognoiſtre qu'elle vueille blaſmer tout ce qu'elle ne fait point. On peut eſtre ſage ſans orgueil & ſans enuie.

Remede à ce propos.

EPISTRE CIIII.

D'vn Voyage qu'il fit hors la Ville, pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer de Ville pour fuyr les Vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de Viure auec Caton, Lelius, & Tubero Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs.

Exemple de l'amitié conjugale, & de la mutuelle bien-veillance des amis.

IE m'eſtois retiré en ma ville de Nomentan: pourquoy penſes-tu que ce fuſt? pour fuir la ville? Mais pluſtoſt la fiéure, comme l'accez me venoit. Elle m'auoit deſia ſaiſi, quand ie commanday auſſi toſt qu'on attelaſt mon carroſſe, encor que ma bonne femme Pauline me vouluſt retenir, le medecin me trouuant le pouls eſmeu, & le battement des veines inconſtant contre ſon naturel, dit que c'eſtoit vn commencement de fiéure. Toutesfois ie continuay de m'en aller. Il me vint lors à la bouche ce que i'auois ouy dire à Gallio mon Seigneur, lequel eſtant en Achaïe, & commençant la fiéure de le ſaiſir, monta incontinent dans la nauire criant que c'eſtoit vne maladie du lieu, & non pas du corps. C'eſt ce que ie dis à Pauline, laquelle me pria d'auoir ma ſanté en recommandation. Car ſçachant que ſa vie ne depend que de la mienne, ie commence d'auoir ſoin de moy-meſme, pour en auoir auſſi d'elle: & iaçoit que la vieilleſſe m'euſt rendu conſtant pour ſupporter beaucoup de mal, ie perds toutesfois ce bien que l'aage m'auoit apporté. Il me ſemble qu'en ce vieillard il y a vn ieune homme, duquel on a pitié. De

ſorte que ne pouuant gagner ſur elle qu'elle m'aime auec plus de conſtance, elle gagne ſur moy, que ie m'aime plus que ie ne deurois. Car il faut s'accommoder aux honneſtes affections: & iaçoit quelquesfois qu'aucunes iuſtes cauſes nous preſſent, il faut neantmoins pour l'honneur de ſes amis, rappeller ſon eſprit mourant, encor que ce ſoit auec peine: il le faut retenir dans la bouche: veu qu'vn homme vertueux doit mettre peine de viure, non pas tant qu'il y prend plaiſir, mais tant qu'il en eſt beſoin. Celuy qui eſtime ſi peu ſa femme & ſon amy, qu'il ne voudroit pas allonger ſa vie pour l'amour d'eux, & qui perſeuere de vouloir mourir, eſt trop delicat. Il faut qu'vne ame ſe puiſſe commander cela, ſi l'vtilité de ſes amis le requiert, qu'elle ne vueille point mourir pour donner ce contentement à elle ſeule: mais ſi elle auoit commencé, elle deuroit pluſtoſt rompre ce deſſein, & s'accommoder à la volonté des ſiens. C'eſt l'acte d'vne ame pleine de vertu & de force, de retourner à la vie pour le bien d'autruy: ce que pluſieurs grands perſonnages ont fait. Mais i'eſtime auſſi, que c'eſt vne grande humanité de conſeruer plus ſoigneuſement ſa vieilleſſe: le plus grand fruict de laquelle, eſt de s'entretenir auec vn grãd ſoin, & vne grande ſeureté, & ioüir de ſa vie auec vne plus grande fermeté de courage, ſi tu cognois que cela ſoit agreable, profitable, & deſiré par quelqu'vn de tes amis. D'auantage en faiſant cela, tu en reçois vn grand plaiſir, & vne belle recompenſe. Car quel plus grand contentement pourroit-on ſentir que de ſe voir ſi cheremẽt aimé de ſa fẽme, que pour l'amour d'elle tu te vueilles encor plus cherement aimer? C'eſt pourquoy ma Pauline peut tant ſur moy que ſa crainte m'eſt cauſe que ie crains. Mais veux-tu ſçauoir comme ie me trouuay du conſeil de mon voyage? Auſſi toſt que i'eus laiſſé ce mauuais air de la ville, & la puanteur de la fumee des cuiſines, leſquelles auſſi toſt qu'on les remuë, iettent auec la pouſſiere toute la vapeur peſteuſe qu'elles tenoient couuerte & cachee, ie ſentis incontinent vn grand changement en ma ſanté. Mais comment penſes-tu que mes forces ſe refirent auſſi toſt que i'arriuay dans le vignoble du lieu? Incontinent que i'entray dans ce paſturage ie me fis donner à manger. Ie me ſentis tout reuenu: la lãgueur de ce corps mal-alleuré, & qui craignoit quelque plus grãd mal, ne demeura gueres auec moy. Ie cõmence d'eſtudier auec toutes les forces de l'eſprit. Le lieu n'y ſert pas de beaucoup, ſi l'eſprit ne s'ayde, lequel pourra s'il veut au milieu des occupations trouuer touſiours quelques heures ſecrettes. Mais celuy qui choiſit les regions, & cherche le repos, trouuera par tout des affaires qui l'empeſcheront. Car on dit que s'eſtant plaint quelqu'vn à Socrates, que les longs voyages qu'il auoit faicts, ne luy auoient porté aucun profit, il luy reſpondit, Ce n'eſt point ſans cauſe que cela t'eſt aduenu: car tu faiſois ces voyages auec toy. O le grand bien que ce ſeroit à quelques-vns, ſi en voyageant ils ſe pouuoient departir d'auec eux-meſmes: parce qu'ils ne font que ſe ſolliciter, que ſe corrompre, que ſe faire peur. Que ſert-il de paſſer les mers, & de changer de villes? Si tu veux eſchapper aux paſſions qui te tourmentent, il n'eſt pas beſoin d'aller en autre lieu, mais eſtre autre. Pren le cas que tu ſois allé dans Athenes ou à Rhodes. Choiſis vne autre ville telle que tu voudras. Que ſert il quelles ſoient les mœurs de ceſte cité? Tu y as apporté les tiennes. Tu penſeras touſiours, que la richeſſe ſoit vn bien: la pauureté, & (ce qui eſt encor du tout miſerable) vne fauſſe pauureté, te tourmentera. Car encor que tu poſſedes de grands biens, toutesfois parce qu'vn autre en a de plus grands, il te ſemble que la richeſſe de laquelle il te ſurpaſſe, te defaut. Tu penſes que les honneurs & dignitez ſoient quelque bien. Tu auras mal de teſte que ceſtuy-cy ſoit fait Conſul, qu'vn autre le ſoit pour la ſeconde fois: tu te rechignes de lire ſouuent le nom de quelqu'vn

L'ame vertueuſe doit deſirer de prolonger ſa vie pour l'vtilité des ſiens.

Quel eſt le principal fruict de la vieilleſſe.

Profit qui reuient du changement de l'air des villes à celuy des champs.

La ſolitude ne ſert de gueres ſi l'eſprit ne s'accommode à ſoy-meſme.

Pour s'exempter de paſſions, il faut quitter ſes vices.

Diſcours contre l'auarice.

Cõtre l'ambition.

eſcrit aux Faſtes. La fureur de ton ambition ſera ſi grande, qu'il te ſemblera que pas-vn ne vient apres toy, ſi quelqu'vn marche deuant toy. Tu eſtimeras auſſi que la mort ſoit le plus grand mal qui te puiſſe aduenir, iaçoit qu'elle ne porte aucun mal que la peur qu'on en conçoit auant qu'elle aduienne. Les dangers ſeuls ne t'effrayeront pas: ſe feront les ſoupçons: tu ſeras touſiours agité de frayeurs vaines. Car que te ſeruira.

Contre la crainte.

D'auoir peu eſchapper tant de Villes de Grece,
Et peu rompre en fuyant des ennemis la preſſe?

La paix meſme te portera des peurs, tu ne pourras te fier aux choſes les plus aſſeurees, ſi vne fois l'eſpouuantement t'a fait perdre l'entendement: lequel depuis qu'il s'eſt accouſtumé de s'effrayer ſoudainement à toutes occurrences ne pourra permettre apres que tu puiſſes prendre aucun remede à ton ſalut: car il n'euite plus les dangers, il ne fait que fuir. Tu penſeras auſſi que c'eſt vn mal extremement grand de perdre quelqu'vn de tes amis: Combien que ce ſoit vne folie auſſi grande, comme ce ſeroit, ſi tu pleurois de voir tomber en terre les fueilles de ces beaux arbres qui ſeruent d'ornement à ta maiſon. Tout ce qui te plaiſt, reſſemble à vne verdure. Ils viuent tant qu'ils ſont verds: la fortune fait tomber par terre quelque choſe de iour à autre. Mais comme la cheute des fueilles eſt facile à ſupporter, parce qu'elles renaiſſent: auſſi eſt la perte de ceux que tu aimes, & que tu penſes eſtre les plaiſirs de ta vie, parce qu'ils ſe refont, encor qu'ils ne renaiſſent point. Ouy: mais ils ne ſeront point pareils aux autres. Auſſi ne ſeras-tu pareil à toy-meſmes. Il n'eſt iour, il n'eſt heure, qui ne te change. Mais ce larrecin ſe cognoiſt plus facilement aux autres. En toy il eſt caché, parce qu'il ne ſe fait pas ouuertement: les autres nous ſont enleuez tout d'vn coup, mais nous ſommes deſrobez inſenſiblement à nous meſmes. Ne voudras-tu pas donc penſer à ces choſes, & apporter quelques remedes à ta playe? Voudras-tu touſiours ſemer des nouuelles occaſions de ſoucis, eſperant tantoſt vne choſe, & entrant en deſeſpoir d'vn autre? Si tu es ſage, meſle les vnes & les autres enſemble: n'eſpere point ſans deſeſpoir, & ne deſeſpere point ſans eſperance. Quel profit reuint iamais à pas-vn d'auoir beaucoup voyagé? Il n'a pas temperé ſes voluptez, il n'a pas retenu ſon auarice, il n'a pas addoucy ſa cholere, il n'a pas refroidy la violence indomptee de ſes amours: il n'a peu arracher aucun vice de ſon ame, il ne luy a pas rendu le iugement meilleur, il n'a pas chaſſé ſes erreurs: mais comme ſi c'eſtoit vn enfant qui admire les choſes qu'il n'a iamais veuës, il a eſté retenu quelque peu de tẽps pour les nouueautez qu'il voyoit. Au reſte l'agitation fait que l'inconſtance de l'ame, qui s'irrite d'auantage quand elle eſt faſchee, ſe rend plus legere & volage: & par ce moyen s'ils ont eu grand deſir de voir ces lieux, ils les ont quittez encor plus volontiers, & comme oiſeaux paſſagers s'en ſont reuolez plus viſte qu'ils n'eſtoient venus. Le pelerinage te donnera cognoiſſance de diuerſes nations, te monſtrera des nouuelles formes de montagnes, des champs d'vne eſtenduë admirable, de grands vallons arrouſez d'eaux qui ne tariſſent iamais, la nature de quelque riuiere qu'on aura remarquee: on t'apprendra comme le Nil ne s'enfle que l'eſté, ou comme le Tigris ſe derobe aux yeux, & apres auoir fait vn long cours ſous la terre, il en ſort tout entier: Ou comme Meandre, qui a eſté l'exercice, & le plaiſir de tous les Poëtes, fait vne infinité de replis: & s'approchant en diuers endroicts de ſon propre canal, ſans ſe vouloir ietter dedans, il ſe flechit à coſté. Mais rien de tout cela ne te rendra ni plus ver-

Contre la perte des amis.

Contre les frequens & diuers changemens de pays.

tueux,ni plus ſage. Il faut touſiours eſtre apres l'eſtude, apres les autheurs de la ſageſſe pour apprendre ce qui eſt deſia inuenté, & pour rechercher ce qui ne l'eſt pas encores. C'eſt ainſi qu'il faut retirer l'ame de ſa miſerable ſeruitude, & la mettre en liberté. Tant que tu demeureras ſans apprendre ce qu'il faut fuir, & ce qu'il faut deſirer:ce qui nous eſt neceſſaire, & ce qui nous eſt ſuperflu:ce qui eſt iuſte,& ce qui eſt honneſte:ce ne ſera pas voyager, ce ſera errer & vagabonder: ces erreurs ne te porteront aucun profit: Car tu traines tes paſſions en ces voyages,& tes vices te ſuiuent par tout. A la mienne volonté qu'ils ne fiſſent que te ſuiure : car ils ſeroient plus loin de toy qu'ils ne ſont pas. Mais tu les portes ſur toy,tu ne les menes point. Voila pourquoy,en quelque lieu que tu ſois ils te preſſent, & te donnent pareil tourment autant en vn pays, qu'en autre. Il faut chercher au malade vne medecine,& non point vne region. Quelqu'vn s'eſt-il rõpu la iambe? s'eſt-il deſloüé le pied? Il ne monte pas dans vn coche, ou dans vn nauire : il appelle le medecin pour faire reprendre la partie rompuë, & que celle qui eſt deſloüee ſoit remiſe en ſon lieu. Pourquoy penſes-tu donc que ton ame,qui eſt rompuë & deſloüee en tãt de lieux,puiſſe guarir en changeant de pays? Ce mal eſt trop grãd pour eſtre guary en ſe faiſant porter. Le voyager ne te rendra ni medecin ni orateur. Le lieu n'apprend aucune ſcience. Et quoy?La ſageſſe qui eſt la plus precieuſe choſe de ce mõde,s'acquiert-elle en chemin?Croy-moy,il n'y a chemin aucun, qui puiſſe arreſter ton ambition,ta cholere,tes frayeurs. Ou s'il y en auoit, toutes ſortes d'hommes y accourroient en foule.Ces maux te tourmenteront,ils t'amaigriront tant que tu iras vagabonder par terre,& par mer,tãt que tu porteras ſur toy les cauſes de ces maux. T'eſtonnes-tu,ſi la fuitte hors de ton pays ne te porte aucun profit? ce que tu veux fuir eſt auec toy.Corrige-toy dõc. Mets bas ceſte peſante charge,chaſſe loin ta cõuoitiſe,ou la contiens dans quelque honneſte meſure, oſte toute meſchanceté de ton ame.Si tu veux faire des ioyeux voyages, guaris celuy que tu menes auec toy. L'auarice ne te quittera iamais pendant que tu viuras auec vn auaricieux. La fierté ne te quittera iamais pendant que tu hanteras vn orgueilleux.Tu ne perdras iamais la cruauté en la compagnie d'vn bourreau. La hantiſe des adulteres ne fera qu'allumer ta paillardiſe. Si tu te veux deſpoüiller de vices,il te faut eſloigner des exemples des vices:l'auare,le corrupteur,le cruel,le trompeur,qui t'euſſent fait beaucoup de mal,s'ils euſſent eſté pres de toy,ſont logez dedans toy.Va chercher de plus gens de bien. Va viure auec Caton,auec Lelius,auec Tuberon: que ſi tu veux viure encor auſſi en la compagnie des Grecs, hante Socrates & Zenon. L'vn t'apprendra de mourir quand la neceſſité le voudra, & l'autre auant qu'il en ſoit beſoin. Vis auec Chryſippus,auec Poſidonius.Ceux-là t'enſeigneront la cognoiſſance des choſes diuines & humaines.Ceux-là te commanderont de faire touſiours quelque belle choſe:& non ſeulement de ſçauoir ſagement parler,& de tenir de beaux propos, qui ſeront agreables à ceux qui les orront:mais auſſi d'endurcir ton ame, & de la fortifier contre toutes menaces. Il n'y a qu'vn port de ſalut pour la vie, qui eſt touſiours agitee & tourmentee : c'eſt de meſpriſer les choſes à venir, ſe maintenir en toute aſſeurance, preſenter courageuſement l'eſtomach aux coups de fortune, ne ſe cacher, & ne luy tourner iamais le dos. Nature nous a engendrez hardis, & courageux: Et cõme elle a donné à quelques beſtes vn eſprit cruel,à quelques-vnes fin & ruſé, à d'autres craintif : auſſi nous l'a elle donné grand & genereux, cherchant où il pourra viure honorablement, & non point ſeurement : tres-ſemblable à l'vniuers, lequel il ſuit tant que le pas d'vn homme mortel ſe peut eſtendre, & taſche à luy reſſembler. Il ſe monſtre à tout le monde, & ſemble qu'il ſoit

Les voyages contentent l'eſprit, mais ne le rendent ni plus vertueux ni plus ſage.

Moyen de mettre l'ame en ſa vraye liberté.

Voyager sãs la Philoſophie ce n'eſt que vagabonder.

&

Sans amendement de vie,les diuers voyages ſont inutiles.

Le moyen de s'amender c'eſt de nettoyer ſon ame de tous vices,

fuir la compagnie des meſchans,& hanter les gens de bié.

Exemples ordinaires des gens de bien.

La Philoſophie eſt le ſeul haure de la vie contre les tempeſtes d'icelle.

Excellence de l'entendement humain.

bien aise d'estre regardé, & d'estre loüé : il est maistre de toutes choses, il est par dessus toutes choses. C'est pourquoy il ne s'assuiettit à rien qui soit, il ne trouue rien qui luy soit trop pesant, rien qui le puisse faire plier sous le faix.

6. Æneid: *La mort & le labeur sont horribles à voir.*

Rien moins que cela, si on les pouuoit regarder droitement, & rompre les tenebres, qui sont deuant. Il y a force choses qui nous espouuantent la nuict, que le iour on ne s'en fait que rire.

La mort & le labeur sont horribles à voir.

Nostre Virgile a dit cela de fort bonne grace : il n'a pas dit qu'elles *fussent* terribles en effect, mais à les voir. C'est à dire qu'elles semblent l'estre à la veuë, & toutesfois ne le sont point. Qu'est ce qu'il y a, dis-ie, de si espouuantable en ces choses, sinon ce que l'opiniõ vulgaire en a publié? Pourquoy est-ce Lucilius, qu'estant ainsi gaillard & robuste, tu craindras le labeur, & qu'estant hõme tu craindras la mort? Cela me fait souuenir de ceux, qui pensent, que ce qu'ils ne peuuent faire, soit impossible, & qui disent que nous parlons des choses qui sont hors du pouuoir de nature humaine. Hà que i'ay bien meilleure opinion d'eux: ils le pourroient faire eux mesmes, mais ils ne veulent pas. Mais qui est celuy, qui l'a voulu entreprendre, qui n'en soit venu à bout? Qui est celuy qui ne les ait trouué plus faciles en trauaillãt? Ce n'est point parce qu'elles sont difficiles, que nous n'osons point: mais parce que nous n'osons point, elles sont difficiles. Toutesfois si vous en demandez vn exẽple, prenez Socrates ce vieillard, qui a tant souffert, qui a esté tourmẽté de toutes sortes de maux, qui n'a peu iamais estre vaincu ni de la faim ni de la pauureté (que la charge de sa maisõ luy faisoit trouuer encor plus fascheuse) qui n'a esté vaincu des trauaux de guerre, qu'il a portez aussi en son temps, ni de ceux qu'il a endurez dans sa propre maison: soit que tu parles de sa femme, *qui auoit* les mœurs fort sauuages, & la langue venimeuse: soit que tu parles de tes enfans, qui estoiẽt *indociles* & rudes, qui ressembloient plus à la mere qu'au pere. De sorte qu'il a tousiours vescu ou en guerre, ou en tyrannie: ou bien en vne liberté plus cruelle que ni la guerre, ni la tyrannie. La guerre dura vingt & sept ans: apres que les armes furent posées, la ville fut abandõnee à la cruauté de trente tyrans, *plusieurs* desquels estoiẽt ses ennemis. Mais le dernier iugement fut donné sous pretexte d'*aucuns crimes* de grãde importance : on l'accusoit de sentir mal de la religion, d'auoir corrompu la ieunesse, & de l'*auoir* subornee *contre* les Dieux, contre leurs parens, & contre leur patrie. Et apres tout, la prison, & le poison. Mais tant s'en faut, que rien de cela ait peu changer l'ame de Socrates, qu'il n'a peu seulement luy faire changer la couleur du visage. Il retint ceste loüange rare & admirable iusqu'au dernier iour de sa vie, que iamais homme ne vid Socrates, ni plus ioyeux, ni plus triste. Il fut tousiours constant parmy l'inconstance de fortune. Veux-tu encor vn autre exemple: Pren ce Caton dernier, contre lequel fortune se monstra plus ennemie, & plus opiniastre. Car luy ayant esté contraire en tous lieux, elle l'a esté encor d'auantage en sa mort: toutesfois il fit cognoistre qu'vn homme de cœur peut viure en despit de fortune, & mourir en despit d'elle. Il auoit passé toute sa vie aux guerres ciuiles, ou en vn aage qui appresto*i*t desia la guerre ciuile. De sorte que tu pourrois dire qu'il n'a pas vescu en moindre seruitude, que Socrates, sinon que tu penses que Ca-

L'esprit de l'homme est capable de tout, pourueu qu'il s'y applique à bon escient.

Exemple en Socrates qui ne fut iamais vaincu d'aucun mal.

Mon pas mesme esmeu.

Autre exẽple en Catõ d'Vtique, qui monstra mesme en sa mort qu'vn homme courageux peut viure & mourir en despit de fortune : & en sa vie.

Pompeius,& Ceſar,& Craſſus fuſſent cõpagnons en la liberté. Pour ſi ſouuent que la Republique ſe ſoit changee, on n'a iamais veu changé Caton. En tous temps & en tous affaires il a eſté touſiours ſemblable à ſoy. Eſtant Preteur, eſtant repouſſé du Conſulat, eſtant accuſé, eſtant en la prouince, en haranguant au peuple, en l'armee,en ſa mort, en l'effroy & en l'eſtonnement de la Choſe publique:lors que d'vn coſté Ceſar eſtoit ſouſtenu de dix legions de vieux ſoldats bien aguerris, & que Cn. Pompeius auoit auec ſoy toutes les forces des nations eſtrangeres : il fiſt teſte luy ſeul contre tous. Quand les vns ſe rendoient au camp de Ceſar, & les autres à celuy de Pompee : ce Caton tout ſeul fit quelque party pour ſoy , & pour la Choſe-publique. Si tu veux te repreſenter en l'entendement l'image de ce temps-là, tu verras d'vn coſté le peuple & tous les gens de baſſe condition, eſchauffez à faire vn nouueau changement d'eſtat : & de l'autre , tous les plus grands de la ville, & la nobleſſe Romaine , & tout ce qui eſtoit de ſainct, & de choiſi : n'y ayant que deux autres au milieu : ſçauoir eſt la Choſe-publique, & Caton tu t'eſmerueilleras, dis-ie , quand tu verras

L'Atride Agamemnon , & Priam orgueilleux,
Et Achile cruel à l'endroit de tous deux.

Car il les blaſme tous deux,& les deſarme tous deux. Il fait ce iugement de tous deux : Il dit que ſi Ceſar gagne, il ſe tuera : ſi c'eſt Pompee,il s'en ira en exil. Quelle autre choſe deuoit il plus craindre,puis qu'il auoit arreſté contre ſoy-meſme,au cas qu'il vaincroit, ou qu'il ſeroit vaincu, ce que les ennemis qui euſſent eſté plus offenſez contre luy, pouuoient ordonner? Il mourut donc par ſa propre ſentence. Ne vois-tu pas que les hommes peuuent ſupporter beaucoup de trauail? Il mena ſon armee par les deſerts d'Afrique , marchant touſiours à pied. Ne vois-tu pas qu'ils peuuent endurer la ſoif? Menant les reliques de ſon armee vaincuë ſans aucun bagage,& paſſant des montagnes ſteriles & ſeches, ayant touſiours la cuiraſſe ſur le dos, il ſouffrit la faute d'eau : & s'il ſe trouuoit par fortune quelque fontaine, il beuuoit le dernier. Ne vois-tu pas qu'on peut meſpriſer, & l'honneur & l'ignominie? Le meſme iour qu'il fut repouſſé du Conſulat, il ioüa au balon deuant toute ceſte aſſemblee publique. Ne vois-tu pas qu'on peut ne craindre point la puiſſance des grands : Il defia tout à vn coup & Ceſar & Pompee,l'vn deſquels pas vn ne pouuoit offencer, ſinon que pour gagner la bonne grace de l'autre. Ne vois-tu pas qu'on peut meſpriſer & la mort, & l'exil? Il ſe condamna à mort, & à banniſſement , & à faire cependant la guerre : Nous pouuons donc auoir autant de courage contre toutes ces choſes,pourueu que nous vueillons retirer noſtre col de deſſous le ioug. Il faut en premier lieu reietter loin toutes voluptez : car elle nous oſtent les forces , & nous effeminent, & ont beſoin de beaucoup de choſes, qu'il faut attendre de la fortune. En apres il faut meſpriſer les richeſſes , qui ſont le guerdon & le fruict de la ſeruitude. Il faut quitter l'or , & l'argent , & toutes autres choſes , qui ne ſeruent que de charge aux riches maiſons. On ne peut achepter la liberté qu'elle ne couſte bien cher : ſi vous la priſez beaucoup, il faut auſſi eſtimer fort peu toutes autres choſes.

Qu'il n'y a trauail ne fatigue que l'homme ne puiſſe deuorer.

Qu'on peut negliger l'honneur & le deshonneur, & la puiſſance des grands, & la mort & l'exil.

Moyen d'appliquer à noſtre vſage les exemples des hommes vertueux.

EPISTRE CV.

Comme il faut fuir l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auecques ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, fait en fin deſcouurir les ſecrets.

Pluſieurs motifs peuuent inciter les hommes à la ruine les vns des autres.

Le meſpris.

L'eſperance.

L'enuie.

La haine.

Quelle eſt la condition du meſpris.

Le moyen de contrequarrer les paſſions: &

IE te diray ce qu'il faut que tu faces pour viure auec plus d'aſſeurance. Toutesfois ie veux que tu prennes ces preceptes, comme ſi ie t'enſeignois les moyens, par leſquels tu peuſſes conſeruer ta ſanté au pays d'Ardea. Penſe combien de choſes il y a qui peuuent eſmouuoir les hommes à la ruine des hommes: tu trouueras l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Mais entre tous ces maux, le meſpris eſt ſi leger, que pluſieurs ſe ſont cachez deſſous luy, pour vn grand remede. Celuy qui meſpriſe vn autre, ſans doute iamais il ne le foule aux pieds, il paſſe tout outre. Aucun ne ſe veut mettre en peine, & ne ſe veut opiniaſtrer de faire mal à vne perſonne de laquelle il ne tient compte. Vn iour de bataille on quitte celuy qui eſt tombé par terre pour combattre celuy qui eſt debout. Tu euiteras l'eſperance des meſchans, ſi tu n'as rien qui eſueille la deteſtable conuoitiſe d'autruy, ſi tu ne poſſedes quelque belle terre. Car les choſes excellentes & belles, encor qu'on ne les ait guere veuës, ſont touſiours deſirees. Mais tu fuiras l'enuie, ſi tu ne te fais guere cognoiſtre, ſi tu ne vantes pas tes biens, ſi tu ſçais t'en reſiouir en toy meſmes. Tu pourras auſſi euiter la haine de l'offenſe qu'on receuroit de toy, en n'irritant pas vn ſans occaſion: ce que le ſens commun te gardera de faire: car cela a apporté beaucoup de dommage à pluſieurs. Quelques vns hayſſoient, & ſi n'auoient point d'ennemis. Mais la mediocrité de ta fortune, & la douceur de ton eſprit, feront que tu ne ſeras pas craint meſmement, quand les hommes cognoiſtront que tu es tel, qu'on ne te peut offenſer ſans danger. Sois facile à te reconcilier, & que ce ſoit auec toute aſſeurance. C'eſt choſe dangereuſe d'eſtre craint, & dans ſa maiſon & dehors, & de ſes eſclaues, & de ſes enfans. Il n'y a pas vn, qui n'ait aſſez de force pour nuire: ioint que celuy qui eſt craint a occaſion de craindre. On ne ſe peut faire redouter ſans ſe mettre en danger. Reſte à parler du meſpris, la condition duquel eſt en la puiſſance de celuy qui le recherche, & qui eſt meſpriſé, parce qu'il le veut eſtre, & non point parce qu'il le merite. Tout le mal que le meſpris apporte, ſera chaſſé par les ſciences, & par les bons arts, & par les amitiez de ceux qui peuuent beaucoup aupres des grands: auſquels il ſe faudra adreſſer, & non pas s'engager, afin que le remede ne couſte plus cher, que le peril ne porteroit de dommage. Toutesfois il n'y a rien qui profite tant, que de viure en repos, & de ne parler à pas vn que le moins que tu pourras, & ſouuent auec toy. Le parler à quelque douceur, qui nous ſurprend & nous flatte, & qui nous fait deſcouurir nos ſecrets, comme fait l'yureſſe, ou l'amour. Apres, aucun ne pourra taire ce qu'il aura ouy dire: & pas vn ne ſe contentera de dire ſeulement ce qu'il aura ouy. Celuy auſſi, qui ne pourra taire la choſe, n'en taira pas l'autheur. Car chacun trouue touſiours quelqu'vn à qui il fie le ſecret qu'on luy auoit fié. Et pour contenir ſon caquet, & ſe contenter des oreilles d'vn ſeul, il fera que le peuple en ſera l'autheur. Et voila comment ce qui n'agueres eſtoit ſecret, eſt fait vn bruit public. La plus

grande partie de noſtre aſſeurance, c'eſt de ne faire rien de meſchant. Les hommes ſuperbes & tyrãs menent vne vie deſreglee & pleine de deſordre : ils ont autant de peur, comme ils font de mal : ils ne ſont iamais en repos d'eſprit. Ils tremblent quand ils ont mal fait, ils ſont touſiours en doute. La conſcience ne leur permet point de faire aucune autre choſe, & les contraint de ne penſer qu'a eux. Celuy ſouffre beaucoup de peine, qui l'attend: & quiconque l'a meritee, l'attend. Quelque bonne fortune peut bien releuer de la peine vne mauuaiſe conſcience: mais non pas luy donner aſſeurance. Car encor qu'il ne ſoit point deſcouuert, il craint de l'eſtre. Quand il dort ſon forfait le reſueille: & ſi on parle de la meſchanceté d'autruy, il penſe à la ſienne. Il luy ſemble qu'elle ne ſera iamais oubliee, ny aſſez couuerte. Vn meſchant homme peut par quelque bonne fortune eſtre caché, mais il ne peut viure en aſſeurance.

De poſſeder ſon ame en repos.

Ce que peut vne mauuaiſe conſcience.

EPISTRE CVI.

Si les biens de l'ame & les vices ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir comme en toutes autres choſes.

SI ie fais reſponce vn peu tard à tes lettres, ce n'eſt point que ie ſois empeſché d'aucunes occupations: ne penſe point que ie me vueille ſeruir de ceſte excuſe. Ie ſuis deſchargé de tous affaires, & ceux qui le voudront eſtre le ſeront. Les affaires ne ſuiuent aucun: mais on les ſuit, & on les recherche: on penſe que ce ſoit vn grand honneur que l'occupation de beaucoup d'affaires. Pourquoy donc eſt-ce que ie ne reſcriuis ſur le champ à ce que tu demandois? Ce que tu demandois eſtoit vne partie de mon œuure, qui deuoit venir en ſon lieu à la ſuitte de mon liure. Car tu ſçais que ie veux traitter toute la Philoſophie morale, & declarer toutes les queſtions qui en dependent. C'eſt pourquoy ie doutois, ſi ie deuois attendre, que ie fuſſe venu au lieu où ceſte queſtion ſe doit traitter, ou ſi ie te deuois donner ceſte audience hors de rolle. Il m'a ſemblé qu'il ſeroit plus honneſte, de ne retenir point longuement vn homme, qui venoit de ſi loin. A ceſte cauſe ie tireray de la ſuitte de ce grand diſcours, & de la liaiſon d'iceluy, ce que tu demãdes: & s'il y a quelqu'autre choſe qui s'approche de cela, encor que tu ne le demandes point, ie te l'enuoyeray. Mais demandes-tu que c'eſt? Ce ſont des choſes qui donnent plus de plaiſir que de profit : comme eſt ce que tu demãdes, ſi le bien eſt corps. Il eſt corps : car il fait. Ce qui fait, eſt corps: Le bien meut l'ame, & la forme en quelque maniere, & la contient. Cela donc qui eſt propre au corps, eſt le bien du corps: & par conſequent les choſes qui appartiennent à l'ame, ſont corps. Car elle eſt corps. Il faut neceſſairement que le bien de l'hõme, ſoit corps, veu qu'il eſt corporel. Ie mentirois ſi ce qui le nourrit, & ce qui cõſerue ſa ſanté, ou qui la luy rend, n'eſtoit corps. Son bien donc eſt corps. Ie penſe que tu ne feras point de doute, que les affections ne ſoient corps, afin que ie meſle en ce diſcours vn poinct que tu ne demandois pas: comme eſt la cholere, l'amour, & la triſteſſe : que ſi tu en doutois, prends garde ſi elles nous changent le viſage, ſi elles nous rident le front, ſi elles nous reſioüiſſent la face, ſi elles nous font quelquesfois rougir, & quelquesfois

L'excuſe qu'on reiette ſur ſes occupations, eſt friuole, veu que nul n'en a ſinon autant qu'il en veut auoir.

Queſtion & diſpute ſi ce qu'on appelle bien eſt corps. & Si les affections,

Les maladies de l'ame, & la meſchanceté, ſont corps.

deuenir palles. Et quoy? Penſes-tu que ces marques ſe puiſſent ſi manifeſtement grauer ſur le corps, que par vn autre corps? Si donc les affections ſont corps, les maladies de l'ame le ſont auſſi, l'auarice, la cruauté, les vices endurcis, qui ſont deſia venus à tel poinct, qu'ils ſe ſont rendus incorrigibles. La meſchanceté donc l'eſt auſſi, & toutes les eſpeces de meſchanceté, comme eſt l'enuie & la ſuperbe. Il s'enſuit donc que les biens le ſont auſſi. Premierement parce qu'ils ſont contraires aux maux. En ſecond lieu, parce qu'ils te rendent meſmes marques, & meſme teſmoignage. Ne vois-tu pas quelle vigueur la magnanimité met dans les yeux? quelle diligence nous apporte la prudence? quelle modeſtie, & quel repos d'eſprit engendre la reuerence? quelle douceur en la face, la ioye? quelle rigueur la ſeuerité? & quelle aſſeurance la verité nous donne? Il faut donc que ce qui change la couleur & la contenance du corps, & qui exerce ſon empire ſur luy, ſoit pareillement corps. Or toutes les vertus dont ie viens de parler, ſont biens: ce qui procede d'elles, l'eſt auſſi. Peut-on faire doute, que ce dont quelque choſe peut eſtre touchee, ne ſoit corps? Car comme dit Lucrece,

Ce dont quelque choſe peut eſtre touchee, eſt corps.

Rien ne peut, fors le corps, toucher n'eſtre touché.

Auſſi tout ce qui peut agir ſur le corps.

Mais toutes ces choſes que i'ay dites, ne pourroient changer le corps, ſi elles ne le touchoient: il s'enſuit donc qu'elles ſont corps. Il faut auſſi, que ce qui a ſi grande force, qu'il peut eſmouuoir & contraindre, retenir & commander, ſoit corps. Mais quoy? la crainte ne retient-elle point? La hardieſſe n'emeut-elle pas? La force du courage ne pouſſe-elle point? ne donne-elle point vne ardeur? La modeſtie n'arreſte & ne retire-elle pas? La ioye n'eſleue-elle point? Et la triſteſſe n'abbat-elle pas? Bref tout ce que nous faiſons c'eſt par le commandement du vice ou de la vertu. Ce qui commande au corps eſt corps: ce qui vſe de violence ſur le corps eſt corps: le bien du corps eſt corporel: le bien de l'homme eſt auſſi le bien du corps: il eſt donc corporel. Or puis que ie t'ay obey: & que i'ay fait ce que tu as voulu, ie veux dire à moy-meſme, ce que ie voy que tu diras. C'eſt comme ioüer aux eſchets: nous dependons noſtre ſubtilité apres vne choſe inutile. Ces diſcours ne nous peuuent pas faire bons, encor qu'ils nous facent ſçauans. Eſtre ſage, eſt vne ſcience plus ouuerte, & plus ſimple. Il ſe faut peu ſeruir de lettres pour auoir l'ame bonne. Mais comme nous ſommes prodigues de tous nos autres biens, nous le ſommes auſſi de la Philoſophie. Comme nous ſommes exceſſifs, & mauuais meſnagers en toute choſe, nous le ſommes auſſi aux lettres. Nous apprenons pour ſeruir à l'eſchole, & non point à noſtre vie.

Contre les diſputes friuoles & inutiles.

EPISTRE CVII.

Qu'il ne ſe faut point offencer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut ſouſmettre à la volonté de Dieu.

Quels dangers il faut arauerſer durant le

OV eſt maintenant la ſageſſe, où eſt ce ſubtil iugement auec lequel tu meſpriſes toutes choſes? Où eſt ceſte grandeur de courage? vne choſe de ſi peu d'importance te peut-elle faſcher? Quand tes eſclaues t'ont veu occupé, ils ont pris ceſte

ceſte occaſion pour ſe mettre en fuitte. Si comme amis ils t'auoient trompé,(car ie ſuis content qu'ils portent ce nom qu'Epicurus leur a donné, & qu'on les appelle ainſi) quelle partie de tes biens aurois-tu perdu ? Tu n'as plus ceux qui te faiſoient perdre ta peine,& qui te rendoient faſcheux aux autres. Il n'y a rien en cela,qui ne puiſſe aduenir,rien qu'on ne doiue craindre. Ce ſeroit auſſi ſottement fait de t'offenſer de cela,comme de te plaindre qu'on t'euſt ietté de l'eau,ou qu'on t'euſt crotté par les ruës. La condition de noſtre vie eſt ſemblable à celle des bains, de la preſſe,& du chemin. Quelques choſes demeurent en arriere, quelques autres en aduiendront que tu ne penſeras pas,le viure n'eſt pas choſe delicate. Tu es entré en vn fort long chemin:il faudra que tu chopes, que tu t'entreheurtes, que tu tombes, que tu te laſſes,& que tu t'eſcries,O mort ! & qu'en diſant cela, tu meures. Tu laiſſeras ton compagnon en vn lieu, tu le mettras en terre en vn autre endroit,tu auras peur de luy. Il faut acheuer ce faſcheux chemin par telles & ſemblables iniures: il faut preparer l'ame contre toutes choſes. Il faut qu'elle ſçache qu'elle eſt venuë en vn lieu,

cours de ceſte vie : & quel eſt le moyen de les adoucir.

Où eſt logé le dueil, la peine vengereſſe,
La palle maladie, & la triſte vieilleſſe.

6. Æneid.

C'eſt en la compagnie de telles gens, qu'il faut paſſer la vie. Tu ne peux pas fuyr cela,mais tu le peux bien meſpriſer. Or tu le pourras meſpriſer, ſi tu y penſes ſouuent,& ſi tu preuois ce qui peut aduenir. Il n'y a pas-vn, qui ne ſoit allé auec plus de courage au deuant du danger,contre lequel il s'eſtoit appreſté, & qui n'ait fait teſte aux choſes les plus dures,s'il les auoit diſcouruës en ſon entendement. Au contraire celuy qui n'y a point penſé, s'eſtonne contre les choſes plus legeres. Il faut prendre garde que rien n'aduienne,qu'on n'y ait penſé. Et d'autant que tous maux ſont plus faſcheux par la nouueauté, ce penſement continuel t'apportera ce bien que tu ne ſeras point nouueau gendarme enuers quelque mal que ce ſoit. Tes ſeruiteurs t'ont laiſſé. Mais ils en ont deſrobé vn autre,ils en ont accuſé vn autre,ils en ont tué vn autre,ils en ont trahy vn autre,ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont voulu faire mourir vn par poiſon, & l'autre par accuſation de crimes. Tout ce que tu pourrois dire eſt aduenu à pluſieurs,& aduiendra par cy-apres. Il y a vn grãd nombre,& vne grande diuerſité de maux, qui ſont affuſtez contre nous. Les vns ſont deſia fichez dedans nous,les autres ſe brandiſſent,lors meſmes qu'ils viennent: & quelques autres encor,qui doiuent tomber ſur autruy, nous preſſent. Ne nous eſtonnons point des choſes,auſquelles nous ſommes nais,& dont pas-vn ne ſe doit plaindre, parce qu'elles ſont eſgales à tous. Ie dis qu'elles ſont eſgales,d'autant que celuy qui les a euitees, les a peu ſouffrir. Et vne loy eſt eſgale quand elle eſt faite par tous, encor que tu n'en ayes point vſé. Commandons à noſtre ame d'endurer, d'eſtre equitable, & payons noſtre tribut ſans nous plaindre d'eſtre mortels. L'hyuer amene les glaces:il faut ſentir le froid : l'Eſté ramene les chaleurs : il faut ſuer: l'intemperature du Ciel menace la ſanté : il faut eſtre malade. Vne beſte ſauuage nous aſſaillira en quelque lieu, & l'homme auſſi qui eſt plus pernicieux que toutes les beſtes ſauuages du mõde. L'eau t'emportera vne choſe,& le feu vne autre. Nous ne pouuons pas changer ceſte condition des choſes. Mais nous pouuons faire cecy, nous armer d'vn grand courage digne d'vn hõme de bien, auec lequel nous pourrons ſouffrir vertueuſement les traicts de la fortune, & conſentir à la nature. Or la nature tempere tout ceſt Empire que tu vois par changemens : vn temps clair &

Il faut façonner l'ame au meſpris de tout ce qui peut aduenir.

Preuoir de loin.

Ne s'eſmerueiller des accidens auſquels on eſt nay.

Eſtre patiés, equitables & contens de ſa condition.

S'armer de conſtance contre l'aduerſité.

ſerein ſuit les nuees. Apres que la mer a eſté calme, elle ſe trouble. Les vents ſouffient l'vn contre l'autre, & le iour ſuit la nuict : vne partie du Ciel ſe couche quand l'autre ſe leue: l'eternité des choſes ſe ſouſtient par contraires. C'eſt à ceſte loy que noſtre ame ſe doit accommoder : c'eſt elle qu'il faut qu'elle ſuiue, & à qui elle obeyſſe, & qu'elle penſe que tout ce qui s'eſt fait, ſe deuoit faire, ſans ſe courroucer contre nature. C'eſt tres-bien fait de ſouffrir ce que tu ne peux changer en mieux, & ſuiure la volonté de Dieu, auteur de tout ce qui nous aduient, ſans murmurer contre luy. Celuy eſt vn mauuais gendarme, qui ſuit ſon general en pleurant. Receuons donc de bon cœur, & auec alaigreſſe, les commandemens qu'on nous donne: ne delaiſſons pas le cours de ceſt excellent ouurage, dans lequel eſt entretiſſu tout ce qu'il nous faut ſouffrir: & parlons auec Iupiter, comme noſtre Cleanthes parloit auec luy par ces vers elegans, leſquels il m'eſt permis de tourner en noſtre langage, à l'exemple de Ciceron homme tres-eloquent. S'ils te plaiſent, tu les prendras en bonne part: s'ils te deſplaiſent, tu ſçauras que i'ay ſuiuy l'exemple de Ciceron.

Suiure ſans murmurer, la volonté de Dieu.

Pere de l'vniuers, qui gouuerne les cieux,
Ainſi qu'il te plaira mene-moy en tous lieux:
Ie ſuis preſt d'obeyr à ta volonté ſaincte,
Ie te ſuiuray par tout ſans aucune contrainte.
Si tu me fais rebours, & refuſant ton mors,
Ie t'accompagneray plein de pleurs & remors,
Les deſtins menent ceux qui de bon cœur les ſuiuent,
Trainans en deſpit d'eux les hommes qui les fuyent.
Mais ſi ie ſuis meſchant, pour le moins ie dois bien
Souffrir autant qu'a peu ſouffrir l'homme de bien.

Viuons doncques ainſi, parlons ainſi. Que le deſtin nous trouue tous preſts à le ſuiure ſans aucun refus. C'eſt vn grand courage celuy qui s'eſt donné du tout à Dieu : au contraire c'eſt vn cœur laſche & vilain, qui reſiſte & y contredit. Il auroit mauuaiſe opinion de l'ordre de ceſt vniuers, s'il vouloit pluſtoſt corriger les Dieux, que ſoy-meſmes.

Courage grand & laſche.

EPISTRE CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques-vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſous Attalus criant contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſſé la religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir.

Si l'eſtude ne ſe fait auec ordre & bonne methode, elle s'empeſche elle meſme, & pour apprendre, le

LA queſtion que tu me demandes eſt du nombre des choſes qu'il faut ſçauoir ſeulement, afin qu'on puiſſe dire qu'on les ſçait. Mais puis qu'il te la faut ſçauoir, & que tu te haſtes auec tant d'opiniaſtriſe & d'importunité, & que tu ne veux attendre les liures, qui contiennent toute la partie de la Philoſophie qu'on appelle morale, leſquels i'ay eſcrits auec vn fort bel ordre, ie m'en deſpeſcheray incontinent. Toutesfois ie te veux au prealable eſcrire, comme tu dois conduire ce deſir

d'apprendre,duquel ie voy que tu bruſles, afin qu'il ne s'empeſche pas luy-meſme. Il ne ſe faut point à tous coups ietter ſur les preceptes vniuerſels, ni les prendre ſi viuement au collet. Par le moyen des parties on vient à la cognoiſſance du tout. Nous deuons choiſir la charge ſelon nos forces, & n'entreprendre pas plus qu'elles ne peuuent porter. Il ne faut pas boire autant que nous voulons, mais autant que nous pouuons tenir. Aye ſeulement bon courage, tu en prendras autant que tu voudras. Tant plus qu'vne ame en reçoit,tant plus elle s'eſlargit. Ie me ſouuiens qu'Attalus nous commandoit cela,quand i'aſſiegeois ſon eſchole, & que ie venois le premier, & en ſortois le dernier : & lors qu'il ſe pourmenoit, nous l'attiriõs à quelques diſputes : & que nous le trouuions non pas preſt ſeulement d'ouyr ceux qui vouloient apprendre de luy, mais de leur venir au deuant. Celuy qui enſeigne(dit-il)& celuy qui apprend,doiuẽt auoir vne meſme intention:que l'vn vueille porter profit,& l'autre le receuoir. Il faut que celuy qui vient à l'eſchole des Philoſophes,en rapporte tous les iours quelque choſe de bon auec ſoy:il faut qu'il s'en retourne plus ſain, ou plus diſpoſé à l'eſtre. Et certainement il s'en retournera tel. Car la vertu de la Philoſophie eſt telle, qu'elle profite non ſeulement à ceux qui eſtudient,mais encor à ceux qui la hantent. Celuy qui va au Soleil,encor qu'il n'y aille point pour cela,en reuient tout hallé.Ceux qui ſe ſont aſſis & arreſtez quelque temps à la boutique d'vn parfumeur, emportent auec eux l'odeur, & la ſenteur du lieu.Pareillement il fait que ceux qui ont demeuré auec vn Philoſophe,en retiennent quelque choſe,dont les plus negligens peuuent faire profit. I'pren garde à ce que ie dis : ie dis,negligens,& non point,refuſans. Et quoy? N'auons-nous pas cogneu quelques-vns,qui ont eſté long-temps aſſis aupres de la Philoſophie,ſans en auoir prins aucune couleur?Pourquoy ne les aurois-ie cogneus?C'eſtoient des plus aſſidus & ordinaires qui fuſſent : leſquels ie veux appeller non ſeulement diſciples, mais pluſtoſt hoſtes des Philoſophes. Quelques-vns viennent pour ouyr, & non point pour apprendre : de meſme qu'on nous meine en vn theatre pour paſſer le temps,& pour donner du plaiſir à nos oreilles en oyant quelque belle harangue,ou quelque muſique, ou quelques comedies. Tu verras que la plus grande partie de ces auditeurs vont à l'eſchole d'vn Philoſophe : comme en vn lieu de loiſir & de paſſe-temps.Ils ne vont pas-là pour y laiſſer quelque vice, ou pour choiſir quelque belle façon de viure,à laquelle ils puiſſent dreſſer leurs mœurs, mais ſeulemẽt pour donner contentement à l'ouye.Il y en a toutesfois qui viennent auec des tablettes, non point pour retenir les choſes, mais pour eſcrire quelques paroles, qui peuuent auſſi peu profiter à autruy qu'à eux-meſmes. Il y en a d'autres, qui s'eſueillent ſur quelques beaux mots, & entrent aux meſmes paſſions de ceux qui recitent: ils entrent en quelque alaigreſſe de viſage & d'eſprit, & s'eſmeuuent d'vn pareil rauiſſement que ces chaſtrez de Cybele, qui deuiennent furieux au ſon des fluttes Phrygiennes. Il y en a auſſi quelques-vns que la beauté des choſes pouſſe & rauit, & non point le ſon des paroles vaines. S'ils oyent parler auec quelque vehemence contre la mort, ou ſuperbement contre la fortune,il leur prend incontinent vn extréme deſir de faire tout ce qu'ils orront dire. Ils ſont touchez d'vne grande affection, & deuiennent tels que on leur commande, ſi ceſte impreſſion demeuroit longuement dans leur ame: & ſi le peuple qui diſſuade toutes choſes honneſtes, n'empeſchoit auſſi toſt ceſte belle ardeur. Il y en a peu qui ayent peu rapporter iuſqu'à leur maiſon ceſte hardieſſe de courage qu'ils auoient conceuë. Il eſt aiſé d'exciter l'auditeur au deſir de raiſon. Car nature a mis les fondemens & la ſemence des vertus en tous hommes : nous ſommes tous naiz à toutes ces belles choſes. &

maiſtre & le diſciple doiuent viſer à meſme but: car

Sans vn tel deſir, on ne peut profiter.

La Philoſophie a telle vertu, qu'elle, meſme la conuerſatiõ des doctes, eſt profitable aux negligens.

Diuers eſprits eſtudient: mais tous ne ſont capables de comprẽdre.

Comparaiſõ des mauuais eſcholiers auec les fluſteurs Phrygiens.

Le nombre des bons eſtudians eſt petit : toutesneantmoins deſirent s'auancer en vertu & ſcience.

Mais quand quelqu'vn parle pour nous eſmouuoir & irriter, lors tous ces biens de l'ame, qui eſtoient comme endormis, ſe reſueillent. Ne vois-tu pas cõme les theatres ſe rempliſſent d'vn bruit ioyeux, quand quelques paroles qui plaiſent à tout le monde, ont eſté prononcees, & que par vn conſentement commun nous teſmoignons eſtre veritables?

Le pauure auoir beſoin de mainte choſe on voit:
Mais auſſi tout defaut à l'auaricieux.
L'auare ne fait bien a pas vn qui ce ſoit:
Plus à ſoy qu'à nul autre il eſt pernicieux.

Les plus vicieux meſmes oyent volontiers deſcrier les vices deſquels ils sõt entachez.

Ce vilain auaricieux oyant reciter ces vers, frappe des mains, & fait ſemblant de ſe reſioüir de voir blaſmer ſes vices. Ne penſes-tu pas que cela ait encor plus de vertu, quand ces paroles ſortent de la bouche d'vn Philoſophe, & quand ces vers ſont entremeſlez auec des preceptes ſalutaires, qui pourront auec plus d'efficace s'inſinuer dans l'entendement d'vn peuple ignorant: Car (comme diſoit Cleanthes) tout ainſi que noſtre haleine rend vn ſon plus haut & plus clair, quãd il paſſe par le conduit eſtroit de la trompette, & ſort apres par vne iſſuë plus large: pareillement la contrainte meſuree d'vn vers, fait que noſtre entendement conçoit plus clairement.

Comparaiſon monſtrant que les vers ont plus d'energie, que la proſe.

On oit la meſme choſe qui ſera dite en proſe & langage commun, auec plus de negligence: elle n'entre, & ne pique point ſi auant. Mais quand les nombres ſortent en campagne, & que certains pieds comprennent briefuement vne belle conception, ceſte meſme ſentence eſt iettee comme d'vn puiſſant bras. On diſcourt auec beaucoup de paroles du meſpris des richeſſes: on commande aux hommes auec de longues harangues de croire que la richeſſe eſt en l'ame, & non point au patrimoine: que celuy eſt riche qui ſe peut accommoder auec ſa pauureté, & qui de peu de bien s'eſt rendu bien aiſé. Toutesfois l'eſprit des perſonnes eſt touché plus au vif, quand ces choſes ſont dites en vers.

Celuy qui peu deſire, a beſoin de petit:
Et celuy qui ne veut que ce qui luy ſuffit,
A tout ce qu'il demande.

Quand nous oyons dire cela, & autres choſes ſemblables, nous ſommes contraints de confeſſer que c'eſt la verité. Mais ceux qui ne ſont iamais ſaouls, ils ſont lors rauis d'admiration: ils crient, ils deteſtent les richeſſes. Quand tu verras qu'ils auront ceſte affection, tien-les de pres, aggraue, charge-là deſſus, & laiſſe à part toutes ces ambiguitez, ces ſyllogiſmes, ces cauillations, & toutes ces autres ſottes ſubtilitez qui ne ſeruent de rien. Parle contre l'auarice, parle contre la folle deſpenſe. Quand tu cognoiſtras que tu as profité quelque choſe, & tu auras peu eſmouuoir le courage de ceux qui t'oyent, preſſe-les auec plus de vehemence. On ne pourroit bonnement croire combien ce langage, qui ne ſert qu'à donner quelque remede, & qui eſt tout cõuerti au bien des auditeurs, porte de profit. Car les eſprits encor tendres ſe rendent facilement amoureux de l'honneur, & de la vertu. La verité met la main ſur le collet de ceux qui ont encor l'eſprit docile, & qui ne ſont que bien peu gaſtez, ſi elle trouue vn aduocat, qui ſçache bien plaider ſa cauſe. Certainement oyant Attalus preſcher contre les vices, contre les erreurs & les maux de la vie, i'ay eu ſouuent pitié des hommes: i'ay creu qu'il eſtoit exaucé & eſleué par deſ-

La philoſophie eſt merueilleuſement efficace en la bouche du ſage.

Exemple en Attalus.

ſus toutes les grandeurs de ce monde. Il diſoit qu'il eſtoit Roy : mais c'eſtoit encor plus que regner, puis qu'il luy eſtoit permis de reprendre & reformer ceux qui regnoient. Mais quand il commençoit de loüer la pauureté, & enſeigner que tout ce qui excedoit noſtre neceſſité & noſtre beſoin, n'eſtoit qu'vne charge inutile, & qui ne ſeruoit que de peſanteur à celuy qui le portoit, i'ay ſouuent eu deſir de ſortir pauure de ſon eſchole. Quand il commençoit à blaſmer les voluptez, & à loüer vn corps chaſte, vne table ſobre, vne ame pure & ſaincte, il me prenoit enuie de retrancher ma gueulle & ma pance, non ſeulement des voluptez deshonneſtes, mais encor des ſuperfluitez. Depuis ce temps-là (Lucilius) quelque profit m'en eſt demeuré. Car ie m'eſtois ietté ſur toutes choſes auec vne trop grande ardeur. Depuis m'eſtant reduit à viure dans la ville, i'ay encor retenu quelque peu de ces beaux commencemens. Depuis i'ay quitté les huiſtres & les champignons pour tout le reſte de ma vie. Car ce ne ſont pas viandes : ce ſont plaiſirs qui contraignent ceux qui ſont ſaouls, de manger encor : & choſe fort agreable aux gourmans & à ceux qui ſe farciſſent de plus que leur ventre n'en peut retenir : qui s'auale facilemẽt, & ſe rend facilement auſſi. Depuis ie me ſuis reſolu de n'vſer d'aucuns parfums & ſenteurs tant que ie viuray : parce que la meilleure ſenteur qu'on puiſſe auoir ſur le corps, c'eſt de n'en auoir point. Depuis le vin ne m'eſchauffe point l'eſtomach, depuis ie fuys les bains pour iamais. Ie penſe que c'eſt choſe & inutile & delicate, de roſtir ainſi le corps, & le deſſecher par tant de ſueurs. Tout le ſurplus de ce que i'auois quitté, m'eſt reuenu. Tellement toutesfois qu'aux choſes dont i'ay rompu l'abſtinence, ie garde vne reigle auſſi eſtroitte qu'eſtoit l'abſtinence meſmes : & peut-eſtre plus difficile encor à tenir : parce qu'il y a des choſes que vous arracherez plus facilement de voſtre eſprit, que vous ne les pourriez moderer. Mais puis que i'ay commencé à te dire, que i'auois en ma ieuneſſe ſuiui la Philoſophie auec vne plus grand' ardeur, que ie ne continuë point en ma vieilleſſe, ie n'auray pas honte de te confeſſer auſſi l'amour que Sotion alluma dedans moy enuers Pythagoras : Il diſcouroit pourquoy il s'eſtoit abſtenu de manger de la chair des beſtes, & pourquoy Sextius le fit apres. La raiſon de l'vn & de l'autre eſtoit diuerſe, toutesfois elle eſtoit tres-belle en tous deux. Sextius penſoit que l'homme auoit aſſez d'autres viandes, ſans manger du ſang : & que c'eſtoit s'accouſtumer à la cruauté, quand le deſchirement de la chair, ſeruoit à l'homme de plaiſir & de volupté. Il adiouſtoit encor à cela, qu'il falloit retirer & oſter la matiere à la folle deſpence. Il prouuoit auſſi par argumens, que la diuerſité de viandes eſtoit contraire à la ſanté, & dommageable aux corps humains. Mais Pythagoras ſouſtenoit qu'il y auoit alliance entre toutes les choſes, & vne communication des vnes auec les autres, qui paſſent en pluſieurs & diuerſes formes. Il n'y a pas vne ame, ſi tu le veux croire, qui meure, ni ſeulement qui laiſſe d'eſtre, ſinon que pour quelque peu de temps, attendant qu'elle s'aille plonger dans vn autre corps. Nous verrons par quelles interualles de temps, & apres combien de changemens de domiciles, elle retourne dans l'homme. Cependant il a mis aux hommes vne crainte de crime & de parricide, parce qu'ils pourroient ſans y penſer, ſe rencontrer ſur l'ame de leur pere, & violer auec le fer ou les dents, vne beſte dans laquelle l'ame de quelque ſien parent pourroit eſtre logee. Apres que Sotion eut expliqué cela, & qu'il l'euſt fortifié par force argumens : Ne crois-tu pas, dit-il, que les ames ſont departies tantoſt en vn corps, & tantoſt en d'autres ? & que ce que nous appellons la mort, n'eſt qu'vn changement de logis ? Ne crois-tu pas qu'vne ame qui a eſté autrefois dans vn homme, demeure maintenant dans ces brebis, ou dans ces beſtes

Temperance de Seneque, & quel profit il auoit fait en l'eſchole d'Attalus.

Raiſons des Pythagoriciens, pour s'abſtenir de l'vſage des chairs.

Metempſychoſe deſdits docteurs, ou treſpas d'ame de corps en autre.

Effect de la doctrine Pythagorique à l'endroit des hõmes, de laquelle

ſauuages, ou dans celles qui ſont plongees ſoubs les eaux? Ne crois-tu pas que rien ne perit en ce monde, & qu'il ne fait que changer de lieu? & que non ſeulement les corps celeſtes ſe roullent par certains cercles, mais que les beſtes auſſi vont par tours, & les ames ſont menees en rond? Il y a de grands hommes qui ont creu cela. Par ainſi tu aduiſeras quel iugement tu en dois faire. Au reſte demeure en ton entier ſur l'opinion de ces choſes: ſi cela eſt vray, c'eſt innocence de s'eſtre abſtenu des beſtes: ſi cela eſt faux, c'eſt ſobrieté. Quel dommage te peut-il aduenir de croire cela: ie t'oſte la viande des lyons & des vautours. Eſtant perſuadé de ces raiſons, ie commençay de m'abſtenir des beſtes: & dans vn an ceſte accouſtumance me fut non ſeulement facile, mais encor douce & agreable. Il me ſembloit que i'en auois l'eſprit plus eſueillé: mais ie ne te voudrois pas auiourd'huy aſſeurer s'il l'a eſté. Veux-tu ſçauoir cõme ie laiſſay ceſte façon de viure? i'eſtois encor vn ieune homme au temps que Tibere Celar deuint Empereur: on chaſſoit les religions eſtrangeres. Mais entre autres ſignes de la ſuperſtition, on y remarquoit l'abſtinence de quelques beſtes. Par ainſi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas tant la calomnie comme il hayſſoit la Philoſophie, ie reuins à ma façon de viure ancienne. Il n'eut pas beaucoup de peine à me perſuader de faire à l'aduenir vn peu de meilleure chere. Attalus auoit accouſtumé de loüer vn matelas, parce que le corps ne ſe pouuoit enfoncer dedans. I'en vſe encor d'vn ſemblable en ma vieilleſſe: ſur lequel on ne peut cognoiſtre aucune marque, que i'y aye couché. I'ay voulu raconter tout cela, pour te monſtrer combien ſont violentes les premieres ardeurs, que les ieunes hommes ſans experience ont à toutes choſes vertueuſes, ſi quelqu'vn les exhortoit, & ſi quelqu'vn leur donnoit du cœur. Mais on faut en quelque choſe par le vice de ceux qui nous enſeignent, & qui nous apprennent pluſtoſt à diſputer qu'à viure. Il y a de la faute auſſi de ceux qui apprennent, qui portent à leurs precepteurs vn propos deliberé de façonner pluſtoſt l'eſprit, que l'ame. Et par ainſi ce qui eſtoit Philoſophie, c'eſt à dire amour de ſageſſe, eſt deuenu Philologie, c'eſt à dire amour des lettres. Toutesfois il ſert beaucoup à ce propos, de ſçauoir auec quelle intention tu entreprens quelque choſe. Celuy qui veut eſplucher les mots de Virgile, pour ſe rendre ſeulement bon Grammairien, il ne lit point ce beau vers,

Seneque laiſſe le iugement libre à chacun.

Les ieunes gens ſont volontiers plus eſchauffez à l'eſtude de la philoſophie, que les vieux: mais Il y a de la faute en leurs precepteurs.

1. *Georgic.* *Le temps fuit, & iamais ne ſe peut recouurer,*

Pour cognoiſtre qu'il faille eſtre vigilant: & que ſi nous n'vſions de diligence, nous demeurerions derriere. Le tẽps nous pouſſe, & le temps eſt luy-meſmes pouſſé. Nous ſommes rauis & emportez ſans y prendre garde: nous remettons toutes choſes à l'aduenir, & nous voulons arreſter au beau milieu d'vn precipice. Mais il le lit pour remarquer ſeulement, que toutes & quantesfois que Virgile parle de la viteſſe du temps, il vſe de ce mot, Il fuit:

Les meilleurs iours de l'aage & les plus profitables
S'enfuyent tous premiers aux hommes miſerables.
De maux, & de vieilleſſe apres ils ſont ſuiuis,
Et en fin de tourmens & de la mort rauis.

Lá-meſme.

Mais celuy qui penſe à la Philoſophie, il rapporte ces meſmes mots au poinct qu'il les doit rapporter. Iamais Virgile, dira-il, ne dit que le temps va, mais qu'il

fuit(car c'eſt la façon de courir la plus viſte) & que les meilleures annees de noſtre vie nous ſont rauies les belles premieres. Pourquoy donc eſt-ce que nous meſmes ne nous donnons courage,pour nous pouuoir rendre auſſi viſtes, que ce qui va le plus viſte?Les choſes meilleures paſſent ſans s'arreſter, & les mauuaiſes demeurent derriere.Tout ainſi que ce qui eſt bon & pur ſort le premier du tonneau,& la craſſe & l'ordure reſide au fonds : pareillement le temps, qui eſt le premier de noſtre aage,eſt le meilleur. Et toutesfois nous permettons qu'il ſoit eſpuiſé pour autruy, & ne reſeruõs que la lie pour nous. Grauons donc profondement cecy dans noſtre ame,que cecy nous plaiſe comme ſi c'eſtoit la voix d'vn oracle: Sẽtence notable touchant la briefueté de noſtre aage.

Les meilleurs iours de l'aage,& les plus profitables
S'enfuyent tous premiers.

Pourquoy les meilleurs?Parce que celuy qui reſte eſt incertain.Pourquoy les meilleurs: Parce qu'eſtans encor ieunes,nous pouuons apprendre, nous pouuons flechir noſtre ame encor tendre & maniable à la vertu : Parce que ce temps eſt propre & conuenable au trauail,propre pour dreſſer les eſprits à toute ſorte d'eſtude,& pour employer les corps à toutes beſongnes. Ce qui reſte de l'aage eſt inutile & languiſſant, & plus proche de ſa fin. A ceſte cauſe penſons de tout noſtre cœur à cecy : & laiſſans les digreſſions que nous auions faictes, ne trauaillons qu'à vne ſeule choſe : c'eſt qu'eſtans en fin demeurez derriere, nous ne cognoiſſons trop tard la viteſſe trop legere du temps que nous n'auons peu arreſter ni retenir.Il faut que le beau premier iour nous plaiſe comme le meilleur, il faut qu'il ſoit tout noſtre. Il faut arreſter celuy qui s'enfuit. Celuy qui lit ces vers auec les yeux d'vn Grammairien,ne penſe point à cela.C'eſt pourquoy le fin premier iour eſt le meilleur. Car les maladies viennent bien toſt : la vieilleſſe nous talonne : elle eſt deſia ſur la teſte de ceux qui penſent eſtre ieunes. Mais il dit que Virgile met touſiours enſemble les maladies auec la vieilleſſe : certainement ce n'eſt point ſans cauſe. Car la vieilleſſe eſt vne maladie incurable. D'auantage, dit-il, il a donné à la vieilleſſe ce ſurnom, il l'appelle triſte. La ieuneſſe eſt propre au trauail,& maniable aux exercices. Contre ceux qui penſent que l'honneur de la Philoſophie ne conſiſte point en la vie, mais en diſputes.

Les maux ſuiuent apres, & la triſte Vieilleſſe.

Il ne te faut eſmerueiller ſi d'vne meſme matiere chacun tire ce qui peut ſeruir à ſon intention & à ſon eſtude. Le bœuf cherche l'herbe, le chien le lieure, & la cicogne le ſerpent dedans vn meſme pré. Quand vn homme qui aime à diſcourir, prend d'vn coſté les liures que Ciceron a eſcrits de la republique, le Grammairien, & le Philoſophe d'vn autre,ceſtuy-cy a ſoin de remarquer vne choſe, & ceſtuy-là vne autre. Le Philoſophe s'eſtonne comme on a peu dire tant de choſes contre la iuſtice. Quand celuy qui aime à diſcourir,tombe ſur ceſte meſme leçon,il remarque qu'il y a deux Roys à Rome,l'vn deſquels n'a point de pere,& l'autre n'a point de mere. Car on doute de la mere de Seruius,& l'on ne peut nommer le pere d'Ancus. Toutesfois on l'appelle nepueu de Numa. D'auantage il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & que nous liſons auoir ainſi eſté nommé dans nos hiſtoires,fut appellé des anciens, Maiſtre du peuple. Cela ſe trouue encor auiourd'huy dans les liures des Augurs, où il eſt teſmoigné que c'eſt le Maiſtre des cheualiers qui prend ſon nom de là. Il remarque auſſi que Romulus mourut apres vne eclipſe de Soleil. Qu'on pouuoit ſe rendre appellant de l'ordonnance des Autant de lecteurs, autant de iugemens. Remarques du Philoſophe, en liſãt les liures, & Du Grammairien ou humaniſte.

Roys au iugement du peuple. Et Feneſtelle penſe pareillement, que cela ſoit dans les liures des Pontifes. Quand vn Grammairien entreprend d'expliquer les meſmes liures, premierement il eſcrit dans ſes annotations, que Ciceron vſe de ce mot, neptes pour *reapſe*, pour *reipſa*, c'eſt à dire, en effect : il n'en fait pas moins de ce mot, *ſepſe* pour *ſeipſe*, c'eſt à dire ſoy-meſme. Apres il paſſe aux mots que l'vſage du temps a changé. Comme eſt ceſtuy-cy que dit Ciceron: D'autant que par ſon importunité nous ſommes rappellez *ab ipſa calce*, c'eſt à dire quand nous eſtions au bout de la courſe. Car ce que nous appellons maintenant les bornes, les anciens l'appelloient *calcem*, c'eſt à dire le talon, ou le bout du pied. Apres encor il ramaſſe les vers d'Ennius, & principalement ceux qu'il a eſcrits d'Africanus:

Auquel ny ſes amis, ny ſes hoſtes n'ont peu
Rendre l'aide & ſecours qu'ils ont de luy receu.

Par là il dit, qu'il entend, que ce mot, *opera*, c'eſt à dire labeur, au temps paſſé ſignifioit *Auxilium*, c'eſt à dire aide & ſecours : car il dit que pas-vn, fuſt il citoyen, ou ſon ennemy, n'a peu rendre à Scipion le prix de ſa peine. En outre, il s'eſtime heureux d'auoir trouué pourquoy il a pleu à Virgile de dire,

Sur lequel du haut ciel la grand' porte tonnoit.

Apres il dit qu'Ennius a deſrobé cela à Homere, & Virgile à Ennius. On lit dans les meſmes liures de Ciceron ceſte Epigramme d'Ennius:

Si pas-vn peut monter au clair palais des Dieux,
A moy ſeul s'ouurira la grand' porte des Cieux.

Mais afin que moy-meſme ſans y penſer ne vienne point à faire le philologue, c'eſt à dire l'amy des lettres, ou le Grãmairien, ie te veux bien aduertir de ce poinct, que tout ce que nous apprendrons à ouyr les Philoſophes, ou à lire leurs liures, nous le deuons employer au deſſein que nous faiſons de paruenir à vne vie heureuſe, & ne courir point apres ces mots du temps paſſé, & feincts, ni aux tranſlations & mauuaiſes figures de parler : mais pluſtoſt apres les preceptes profitables, & les paroles magnifiques & courageuſes, qui ſoient incontinent conuerties en effects. Apprenons-les tellement, que ce qui n'eſtoit que paroles, ſoit œuures & faicts. Au reſte ie ne penſe point qu'il y ait perſonne qui ait moins merité de toutes ſortes d'hommes, que ceux qui ont enſeigné la Philoſophie comme vn meſtier qu'on vend à deniers comptans, & qui viuent autrement qu'ils n'enſeignent comme il faut viure. Car ils trainent par tout dans eux-meſmes l'exemple d'vne diſcipline inutile, s'eſtans rendus ſubiects à tous vices, qu'ils ſuiuent volontiers. Il n'y a pas-vn de tels precepteurs, qui me puiſſe apporter aucun profit, non plus qu'vn pilote, qui eſt ſubiect à rendre ſa gorge, quand vne tempeſte ſuruient. Il faut tenir ferme le gouuernail, lors que les flots le rauiſſent des mains : il faut lutter contre la mer, il faut recouurer les voiles qui eſtoient deſia au pouuoir du vent. Dequoy me pourroit ſecourir vn patron de nauire eſtonné, & rendant ſa gorge? Mais combien plus grande penſes-tu que ſoit la tempeſte, qui agite noſtre vie, que celle qui tourmente vn nauire? Il n'eſt pas temps de parler, il faut gouuerner: rien de ce qu'ils diſent, rien de ce qu'ils preſchent aux oreilles du peuple, n'eſt

Comme il faut appliquer la doctrine que nous liſons és autheurs.

Sophiſtes, gens pernicieux à la ſocieté humaine.

Semblables aux mauuais pilotes.

à eux: il eſt tout emprunté d'ailleurs: Platon a dit cela, Zenon a dit cecy, Chryſippus l'a dit pareillement, Poſidonius auſſi, & vn grand nombre de telles perſonnes. Ie te veux donc monſtrer comme ils pourroient prouuer, que cela fuſt à eux. Qu'ils facent ce qu'ils ont dit. Mais puis que i'ay deſia dit ce que ie voulois qui te fuſt apporté: ie veux à ceſt'heure ſatisfaire & mettre en vne autre Epiſtre entierement tout ce que tu m'auois demandé: afin que tu ne ſois pas laſſe, quand tu t'approcheras pour oüir vne choſe faſcheuſe & difficile, & qui requiert des oreilles attentiues & curieuſes.

Il faut conformer les mœurs & ſa maniere de viure à la doctrine qu'on enſeigne.

EPISTRE CIX.

Vn homme ſage peut encor ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on void plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiens.

TV as deſir de ſçauoir, ſi le ſage peut porter profit au ſage. Nous diſons que le ſage eſt plein de toutes ſortes de biens, & qu'il a tout ce qu'il peut ſouhaitter. On demande maintenant par quel moyen quelqu'vn pourroit porter profit à vn homme, qui a tous les biens les plus grands de ce monde. Les bons profitent les vns aux autres: car ils tiennent leurs vertus touſiours en exercice, & contiennent la ſageſſe en ſon eſtat: ils deſirent tous deux quelqu'vn auec qui ils puiſſent conferer & diſcourir. Ceux qui ſont ſçauans à la lutte, continuent encor à s'y exercer. Le muſicien eſt excité par celuy qui entend la muſique comme luy. Le ſage pareillement a beſoin de mettre en action ſes vertus: & comme il s'excite ſoy-meſme, auſſi eſt-il excité par vn autre ſage. Demandes-tu quel profit le ſage pourra porter au ſage? Il luy donnera cœur, & luy monſtrera les occaſions des actions honneſtes. D'auantage il luy communiquera ce qu'il aura penſé, & luy enſeignera ce qu'il aura inuenté. Car il reſtera touſiours quelque choſe au ſage pour inuenter de nouueau, ſur laquelle ſon eſprit pourra prendre carriere. Le meſchant nuit au meſchant: il le rend pire excitant ſa cholere & ſa crainte, flattant ſa triſteſſe, & loüant ſes voluptez. C'eſt lors que les meſchans deuiennent du tout perdus, quand leurs vices ſe ſont entremeſlez, & que leur mauuaiſtié s'eſt raſſemblee en vn. Au contraire donc le bon portera profit au bon. Comment cela diras tu? Il le reſioüira, il confortera ſon aſſeurance: la ioye de l'vn & de l'autre croiſtra, voyant la mutuelle trãquillité de leurs ames. En outre il luy apprẽdra la cognoiſſance de quelques choſes: car le ſage ne ſçait pas tout: & quand bien il le ſçauroit, quelqu'vn luy pourroit apprendre des chemins plus cours, & luy monſtrer comme on peut plus facilement comprendre vn ouurage tout entier. Le ſage profitera au ſage, non ſeulement par ces forces, mais par celles de celuy-meſmes qu'il veut aider. Le ſage peut bien encor qu'il ſoit delaiſſé tout ſeul, ſe ſeruir des bonnes parties qui ſont en luy: il ſe ſeruira de ſa propre viſteſſe: neantmoins celuy qui luy donne courage en ſa courſe, luy aide beaucoup. Le ſage ne profite point ſeulement au ſage, il profite à ſoy-meſme. Tu diras au contraire: Si tu luy oſtes ſes propres forces, il ne fera du tout rien. Par meſme raiſon tu pourrois dire, que le miel n'a point de douceur. Car celuy-meſme qui le mange, doit tellement auoir ſa langue

Les ſages peuuent par leurs conferences & diſcours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres.

Les meſchãs empirent par leur commune frequentation, comme au contraire les bons en amendent.

Obiection à ce que deſſus.

Reſponſe.

& ſa bouche diſpoſe à ce gouſt-là, qu'il prenne plaiſir à ceſte ſaueur, & qu'il ne s'en offenſe point. Mais il y en a aucuns, à qui par le vice de leur maladie, le miel ſemble eſtre amer. Il faut que tous deux ſoient tels, que l'vn puiſſe porter profit, & que la matiere ſoit propre pour celuy auquel on veut profiter. Ce ſeroit peine perduë (dit il) à celuy qui a deſia acquis la plus grande chaleur qu'on puiſſe ſouffrir, de ſe vouloir chauffer encores: comme auſſi rien plus ne peut ſeruir ou profiter à celuy qui eſt paruenu à la perfection du ſouuerain bien. A ſçauoir-mon ſi vn laboureur, qui eſt bien appris à toutes choſes du labourage, ira demander à vn autre de luy rien apprendre? A ſçauoir-mon ſi vn ſoldat couuert de tout ce qui luy eſt neceſſaire pour aller au combat, deſire auoir d'autres armes? Ni le ſage auſſi par conſequent. Car il eſt aſſez inſtruit pour la vie, il eſt aſſez armé. Or ie reſpons à tout cela: Celuy qui eſt en la plus grande chaleur, il ne luy en faut point d'autre, pour eſtre en plus haut degré de chaleur: mais la chaleur, dit il, ſe conſerue elle meſme. Premierement il y a grand' difference entre ces deux choſes, que tu veux comparer. Car la chaleur n'eſt iamais qu'vne, mais porter profit eſt choſe diuerſe & variable. D'auantage la chaleur n'eſt point aidee par l'adiouſtement d'vne autre chaleur, pour deuenir plus chaude. Mais le ſage ne peut point demeurer en l'eſtat qu'il a conduit ſon ame, s'il ne reçoit la compagnie de quelques amis, auec leſquels il puiſſe communiquer ſes vertus. Ioinct que toutes les vertus ont vne grande amitié & liaiſon enſemble. Par ainſi celuy porte profit, qui aime les vertus d'autruy ſemblable aux ſiennes, & qui permet pareillement que les ſiennes ſoient aimees. Les choſes pareilles nous plaiſent grandement, meſmement quand elles ſont honneſtes, & qu'elles ſçauent loüer, & eſtre loüees. En outre il n'y a pas-vn qui ſçache plus dextrement eſmouuoir l'eſprit d'vn homme ſage, que le ſage: comme il n'y a rien qui puiſſe eſmouuoir l'homme par le diſcours de raiſon, que l'homme. Tout ainſi donc que pour eſmouuoir la raiſon, il ſe faut ſeruir de raiſon: pareillement pour eſmouuoir vne raiſon parfaicte, il y faut vne parfaicte raiſon. On dit auſſi, que ceux-là nous profitent, qui nous donnent les moyens, l'argent, les faueurs, les proſperitez, & autres choſes qui ſont neceſſaires, ou deſirables pour l'vſage de la vie. On pourroit dire auſſi qu'en ſemblables choſes le fol pourroit porter profit. Mais porter profit, c'eſt exciter l'ame ſelon la nature, & par ſa propre vertu, ou par la vertu de celuy qui ſera excité. Et cela meſme ne ſe fera pas ſans le bien de celuy qui portera profit. Car il eſt force qu'en exerçant la vertu d'autruy, il exerce la ſienne. Mais laiſſant à part ces biens, qui ſont ſouuerains, ou ce qui eſt cauſe de ces biens, toutesfois les ſages ſe peuuent porter profit entre eux-meſmes. Car c'eſt choſe qu'on doit deſirer pour l'amour d'elle-meſmes, qu'vn ſage puiſſe rencontrer vn autre ſage: parce que naturellement toute choſe bonne eſt deſiree par l'homme bon, & que chacun aime auſſi volontiers vn homme de bien, comme ſoy-meſme. Il faut par maniere d'argumenter, que de ceſte queſtion ie paſſe à vne autre. Car on demande ſi le ſage voulant prendre deliberation, doit appeller quelqu'vn à ſon conſeil: ce qu'il doit neceſſairement faire, quand il veut traicter des choſes ciuiles & domeſtiques, ou pour mieux dire, des choſes mortelles. En ces affaires il a autant de beſoin du conſeil d'autruy, comme vn medecin: comme vn patron de nauire, comme vn aduocat, ou celuy qui a charge d'inſtruire vn procés. Le ſage donc pourra quelquefois porter profit au ſage. Car il luy donnera conſeil: & meſmement en ces choſes grandes & diuines, comme nous auons dit, diſcourant & traictant enſemble de l'honneſteté, & luy portera profit en communiquant les

Replique.

Reſponſe.

L'affinité des vertus monſtre que le ſage a beſoin de quelques amis pour leur communiquer les ſiennes. & Nul ne peut mieux émouuoir l'eſprit du ſage que le ſage.

Concluſion de ceſte doctrine, les ſages ſe peuuent entr'aider, & porter profit l'vn l'autre. Autre queſtion, ſi le ſage ſe doit conduire par le conſeil d'vn autre ſage.

penſees de ſon ame. D'auantage c'eſt choſe que nature nous commande, d'embraſſer les amis, & de ſe reſiouir des actions de nos amis, comme des noſtres propres. Car ſi nous ne faiſons cela, certainement la vertu ne pourra demeurer longuement auec nous, laquelle par l'vſage acquiert plus de valeur : meſmement que la vertu nous perſuade de bien employer les choſes preſentes, prendre conſeil des futures, de les deliberer, & y appliquer les forces de l'eſprit. Or celuy qui appellera quelqu'vn à ce conſeil, il y penſera auec plus de ſoin, & s'en demeſlera plus facilement. Il cherchera donc vn homme parfait, ou vn qui aura beaucoup profité en la ſageſſe, qui s'approche fort du parfaict. Car ceſt homme parfaict luy portera profit, ſi d'vne commune prudence l'vn aide au conſeil de l'autre. On dit que les hommes voyent plus clair aux affaires d'autruy qu'és leurs propres. Cela vient à ceux qui ſont aueuglez de l'amour qu'ils ſe portent, & à ceux auſſi auſquels la crainte des dangers fait perdre le iugement de ce qui leur eſt profitable. Il commencera à deuenir ſage, quand il ſera aſſeuré, & ſe verra hors de danger. Toutesfois il y a des choſes, que les ſages voyent en autruy auec plus de diligence qu'en eux-meſmes. En outre ce qui eſt le plus doux, & le plus honneſte, ſçauoir eſt de vouloir tous deux, ou ne vouloir point vne choſe, le ſage le peut rendre au ſage. Il conduira vne œuure excellente ſous vn meſme ioug. I'ay acheué ce que tu m'auois requis, combien qu'il fuſt compris au rang & en l'ordre des choſes, que i'ay miſes dans les liures de la Philoſophie morale. Penſe donc à ce que i'ay accouſtumé de te dire ſouuent, qu'en ces choſes icy nous ne faiſons rien, qu'exerciter la ſubtilité de noſtre eſprit. Car à tout coup ie reuiens à ce propos : Dequoy me ſert cela? me rendra-il plus conſtant, plus iuſte, plus temperé? Ie ne trouue encor le loiſir de m'exerciter. I'ay encor beſoin du medecin. Pourquoy m'apprens-tu ceſte ſcience inutile? Tu m'auois promis des choſes grandes, & ie n'en voy que de petites. Tu diſois que ie n'aurois iamais crainte, encor que ie viſſe reluire les eſpees nuës, & que la pointe deſia me touchaſt à la gorge: tu diſois que ie ſerois aſſeuré, encor que ie viſſe des feux allumez tout à l'entour de moy, encor qu'vn ſoudain orage enleuaſt mon nauire par toute la mer. Cependant fay-moy ioüir de ce contentement, que ie puiſſe meſpriſer la gloire & les honneurs & apres tu m'apprendras à diſſoudre ces choſes difficiles, à diſtinguer les douteuſes, & à cognoiſtre les obſcures. Apprens-moy maintenant ce qui m'eſt neceſſaire.

Vſage de la communication que les ſages ont enſemble.

EPISTRE CX.

Les Stoïciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité. La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire. Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes.

C'Eſt de ma maiſon de Nomentum que ie te ſaluë, & que ie te prie d'auoir l'entendement bien diſpoſé, c'eſt à dire, d'auoir les Dieux propices, leſquels celuy qui ſera propice à ſoy-meſme, trouuera touſiours appaiſez & fauorables.

Les anciens Stoïciens ont aſſigné à chaque homme vn Genie & vne Iunon pour pedagogue.

Mets à part maintenant ce que diſent quelques-vns: qu'à chacun de nous eſt donné vn Dieu pour pedagogue, non point vn des Dieux ordinaires, mais vn de plus petite marque, du nombre de ceux qu'Ouide appelle, du peuple des Dieux. Mais ie veux que tu reiettes tellement cela, qu'il te ſouuienne toutesfois que nos maieurs, qui ont creu cela, furent Stoïciens. Car ils donnerent à chaque homme vn Genie & vne Iunon. Apres nous verrons ſi les Dieux ont tant de loiſir: qu'ils puiſſent auoir ſoin des affaires des hommes priuez. Cependant ie veux bien que tu ſçaches, ſoit que nous ſoyons aſſignez à vn Dieu, ou meſpriſez & abandonnez à l'aduenture, que tu ne pourrois ſouhaitter rien de plus pernicieux à perſonne que ce ſoit, que ſi tu luy deſires, qu'il ſoit courroucé contre ſoy-meſme. Mais il n'eſt pas beſoin que tu ſouhaittes à celuy que tu eſtimerois digne de quelque peine, qu'il ſente les Dieux courroucez contre luy. Car il les ſent (dis-ie) aſſez, encor qu'il ſemble eſtre aduancé par leur faueur. Mets toute la peine que tu pourras, & regarde de bien pres, que c'eſt que nos affaires, & non point comme on les appelle: & tu cognoiſtras qu'il nous aduient plus de maux par nous-meſmes, qu'il n'en vient de fortune. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur, a eſté la cauſe & le commencement d'vne felicité? Combien de fois vne choſe que nous auions receuë auec beaucoup de ioye & de contentement, a-elle meſme appreſté ſon chemin à ſa ruine: Combien de fois a-elle fait trebucher par terre quelqu'vn qui eſtoit deſia eſleué ſi haut, qu'il ſembloit eſtre aſſez ferme ſur ſes pieds, pour ne choir iamais de ce lieu, d'où il deuoit tomber bien-toſt? Mais ceſte cheute meſme n'a aucun mal en ſoy, ſi tu conſideres l'iſſuë, apres laquelle nature ne peut plus faire tomber pas-vn. Le terme & la fin de toutes choſes leur eſt fort prochain, fort prochain, dis-ie, autant cela d'où l'homme heureux eſt chaſſé par violence, que cela auſſi d'où l'homme malheureux eſt doucement enuoyé. Mais nous eſtendons & l'vn & l'autre, & le faiſons plus long ou par noſtre eſperance, ou par noſtre crainte. Or ſi tu es ſage, meſure toutes choſes par la condition humaine, & retranche les occaſions qui te pourroient donner ioye, & crainte auſſi. Il vaut mieux n'auoir point de ioye qui dure longuement, & n'auoir pas auſſi crainte qui puiſſe durer longuement. Mais pourquoy eſt-ce que ie veux ſerrer le mal de ce coſté-icy? il n'y a occaſion aucune de rien craindre. C'eſt choſe vaine, & ce qui nous eſmeut, & ce qui nous tient effrayez. Il n'y a pas-vn de nous qui ait voulu encor eſplucher quelle verité il y auoit en cela, mais l'vn enſeigne la crainte à l'autre. Aucun ne s'eſt oſé approcher de ce qui le troubloit, ni de vouloir cognoiſtre la nature & le bien de ſa crainte: c'eſt pourquoy encor l'on donne creance à vne choſe fauſſe & vaine, parce qu'elle n'eſt point deſcouuerte & conuaincuë. Penſons ſeulement à ouurir les yeux: & on verra bien-toſt combien ces choſes qu'on craint tant, durent peu: combien elles ſont incertaines, & comme nous auons crainte d'aucunes choſes fort aſſeurees. La confuſion de nos ames eſt telle que Lucrece la deſcrit.

Le plus grãd mal qui puiſſe aduenir à l'homme c'eſt qu'il ait ſoy meſme pour ennemy.

Vne affliction engendre ſouuent vn bõheur, & au contraire vne ioye traine ſouuent ſa ruine apres ſoy: mais ceſte ruine n'a point de mal, eu eſgard à l'iſſuë de chacun.

La ioye & la crainte de longue duree preiudicient egalement.

Vanité de la crainte ordinaire des hommes.

Car ils ſont comme enfans de crainte eſpouuantez,
Tout leur donne frayeur dans les obſcuritez,
Et comme eux nous auons frayeur en plein midy.

Et quoy? ne ſommes-nous pas plus fols que les petits enfans, d'auoir peur en plein iour? Mais cela eſt encor faux, Lucrece: ce n'eſt pas en plein iour que nous auons peur. Nous auons tant fait, que tout nous eſt obſcurité & tenebres: nous ne voyons

du tout rien, ni ce qui nous eſt pernicieux, ni ce qui nous eſt profitable: nous ne faiſons que courir çà & là durant toute noſtre vie ſans nous arreſter iamais, & ſans prendre garde où nous mettons le pied. Et toutesfois tu vois bien que c'eſt vne choſe furieuſe de courir impetueuſement parmy les tenebres. Et certainement faiſant cela, il nous faut reuenir apres de plus loin: & ne ſçachans où nous allons, nous courons à bride abbatuë là où noſtre intention nous meine. Mais nous pouuons reuoir la clarté du iour, ſi nous voulons. Toutesfois ce ne ſera que par ce ſeul moyen: ſi quelqu'vn apprend la cognoiſſance des choſes diuines & humaines, & s'il ne s'en arrouſe pas ſeulement, mais s'il ſe plonge & ſe trempe dedans: ſi ſçachant bien tout cela, il le manie & remanie, & le rapporte ſouuent à ſoy, s'il s'enquiert que c'eſt que le bien & le mal, & ce à quoy l'on aura donné fauſſement ces noms-là: s'il s'enquiert des choſes honneſtes & des vilaines, & de la prouidence. La curioſité de l'eſprit de l'homme ne s'arreſte point dans ces bornes: il prend plaiſir de ietter ſes yeux par deſſus ceſt vniuers, où c'eſt qu'il eſt porté, dequoy il a eſté fait, & à quelle fin ſe haſte vne ſi grande viſteſſe des choſes qu'il conduit. Nous auons retiré noſtre ame de ceſte contemplation diuine, & l'auons ietteee ſur des choſes abiectes & vilaines, afin que elle ſeruiſt à l'auarice, & qu'oubliant le Ciel & ſes bornes, & les Dieux maiſtres, qui gouuernent tout le monde, elle foüillaſt les ſecrets de la terre, & recherchaſt quel mal elle pourroit tirer de ces entrailles, ſans ſe contenter de ce qu'elle auoit mis à la veuë de nos yeux. Tout ce que Dieu noſtre bon pere auoit cogneu eſtre pour noſtre bien, il l'auoit mis fort pres de nous. Il n'a pas attendu que nous le ſoyons allez chercher, il le nous a donné de bon gré, & a caché profondement dans terre ce qui nous eſtoit nuiſible. Nous ne pouuons nous plaindre que de nous meſmes. Nous auons ietté dehors malgré la nature mere de toutes choſes, ce qu'elle auoit caché, qui nous deuoit apres faire perir. Nous auons du tout addonné noſtre ame à la volupté, à laquelle ſeulement complaire, c'eſt le commencement de tous malheurs. Nous nous ſommes abandonnez à l'ambition, & à l'opinion du peuple, & à toutes autres choſes qui ſont pleines de folie & de vanité. Qu'eſt-ce donc que ie te conſeille maintenant de faire? Rien de nouueau. Car auſſi le mal auquel ie cherche remede, n'eſt pas nouueau. Mais ſur tout, que tu prennes bien garde à ce qui t'eſt neceſſaire, & à ce qui t'eſt ſuperflu. Ce qui eſt neceſſaire tu le trouueras en tout lieu deuant toy: Mais il faudra que tu cherches touſiours & auec tout le ſoin de ton eſprit ce qui eſt ſuperflu. Il ne faudra toutesfois que tu eſtimes digne de loüange, ſi tu meſpriſes les licts d'or & les meubles garnis de pierreries. Car quelle vertu y a-il de reietter, & ne tenir conte des choſes ſuperfluës: Mais tu te pourras admirer, quand tu auras meſpriſé les choſes neceſſaires, dont on ne ſe peut paſſer. Tu ne fais pas grand cas de pouuoir viure ſans vn appareil royal, ſans deſirer vn ſanglier qui poiſe mille liures, des langues des phœnicopteres, & tels autres monſtres de la folle deſpence, qui commence deſia de hayr les beſtes entieres, & ne choiſit que certains membres de chacune d'elles. Tu te pourras admirer quand tu ne meſpriſeras point le pain bis: quand tu te perſuaderas, quand il ſera beſoin, que les herbes ne naiſſent point ſeulement pour les beſtes, mais pour les hommes auſſi: ſi tu cognois que le bout des branches des arbres peut ſaouller vn ventre qui a faim, dans lequel nous iettons des choſes precieuſes, comme s'il les pouuoit conſeruer. Il le faut remplir ſans le faſcher. Que ſert-il de ſe mettre en peine de ce qu'il reçoit, ſi apres il doit ietter tout ce qu'il receura? Prens-tu plaiſir de voir dreſſé en bel ordre tout ce qu'on prend & ſur terre & ſur mer? Vne partie te

La Philoſophie fournit à l'homme l'eſprit de vraye diſcretion.

Prouidence & bonté ſinguliere de Dieu enuers l'homme.

L'homme eſt ſeul auheur & cauſe de ſon mal.

Par ſon auarice.

Par ſa volupté.

Par ſon ambition.

Remede à ces maux indifferens.

L'heur de ceſte vie ne conſiſte pas en choſes indifferentes.

Gourmandiſe inutile ſans laquelle l'homme

peut viure commodément.

ſera plus agreable s'il eſt porté fraiſchement pris, à table: vne autre partie qu'on aura appaſtee & contraint par force d'engraiſſer, ſe fondra toute, & ne pourra guere bien retenir ſa graiſſe. La fumee & la ſenteur qu'on donne par artifice à ces viandes te plaiſt grandement. Mais certainement tout ce qu'on a auec tant de ſoin & de peine appreſté, & confit dans tant de de diuerſes ſauſſes, auſſi toſt qu'il ſera entré dans le ventre prédra vne meſme puanteur. Veux-tu meſpriſer la volupté des viandes? Regarde par où elles ſortent. Ie me ſouuiens qu'Attalus auec vne admiration de tout le monde diſoit cecy: Les richeſſes m'ont longuement trompé: i'eſtois raui d'eſtonnement, quand i'en voyois reluire quelqu'vne par cy ou par là. Ie penſois que tout ce qu'on tenoit caché, fuſt pareil à ce qu'on monſtroit. Mais vn iour ie vis en vn grand appareil, toutes les richeſſes de la ville, d'or & d'argent graué: & en ce qui ſurpaſſoit le prix & la valeur de l'or & de l'argent, des couleurs tres-exquiſes, & des robes qu'on auoit portees, non ſeulement de l'extremité de nos terres, mais encor par delà celles des ennemis. Ie vis d'vn autre coſté les troupeaux des ieunes eſclaues qu'on prend plaiſir de regarder pour eſtre beaux & bien veſtus, & des femmes auſſi, & d'autres choſes que la fortune de l'Empire voulant recognoiſtre ces biens, auoit mis lors à deſcouuert & à la veuë de tout le monde: Quelle autre choſe eſt-ce, dis-ie que d'exciter d'auantage le deſir & la conuoitiſe des hommes, qui ne ſont que trop eſchauffees d'elles meſmes? Que veut dire ceſte pompe & ce triomphe de richeſſe? Nous ſommes aſſemblez pour apprendre l'auarice. Mais ie vous aſſeure que ie ſors d'icy auec moins de conuoitiſe, que ie n'en auois apporté. I'ay meſpriſé les richeſſes, non point parce qu'elles fuſſent ſuperfluës, mais parce que c'eſt choſe de peu de valeur. N'as-tu pas veu de combien peu d'heure, tout ce bel ordre qu'on auoit diſpoſé à loiſir eſt paſſé? Cela doit-il durer tout le long de la vie, s'il n'a peu durer vn iour entier? Il dit encor cecy: Elles m'ont ſemblé auſſi peu neceſſaires à ceux qui les auoient, qu'à ceux qui les ont veuës. C'eſt pourquoy quād aucune de ces choſes m'eſbloüiſt les yeux, quand ie vois vne maiſon richement meublee, vne ſuitte d'eſclaues bien veſtus, vne lictiere portee ſur les eſpaules de quelques beaux ſeruiteurs, ie dis ainſi en moy-meſme: Dequoy t'eſmerueilles-tu? dequoy t'eſtonnes-tu? Ce n'eſt qu'vne pompe & vn triomphe: ce ſont choſes qu'on monſtre, & qu'on ne poſſede point: & qui paſſent pendant qu'elles plaiſent. Tourne-toy pluſtoſt vers les vrayes richeſſes, appren d'eſtre content de peu: & crie ceſte belle parole plein de courage & de vertu: Ayons de l'eau, ayōs du pain: nous plaiderons contre Iupiter qui ſera plus heureux, ou luy ou nous. Faiſons le, ie te prie, encor que nous euſſions faute de cela. C'eſt choſe deshonneſte de fonder la felicité & le bonheur de la vie, ſur l'or & ſur l'argent: Il eſt autant deshonneſte de la fonder ſur l'eau & ſur le pain. Que ferois-ie donc ſi cela n'eſtoit? Demandes-tu quel remede il y a contre la pauureté? La faim met fin à la faim. Autrement quelle difference doit-on faire, ſi ce qui te contraint, d'eſtre eſclaue, eſt grand ou petit? Qu'importe quel ſoit, ce que la fortune te peut nier? L'eau meſme & le pain deſpend de la volonté d'autruy: & l'on peut dire libre, non celuy ſur lequel fortune n'a guere de pouuoir, mais celuy ſur lequel elle n'en a point du tout: Cela eſt vray: il ne faut point que tu ayes beſoin d'aucune choſe, ſi tu veux deffier Iupiter, qui n'a iamais eu faute d'aucune choſe. C'eſt ce qu'Attalus nous diſoit: mais nature l'a dit à tous. Et ſi tu veux ſouuent penſer à cecy, tu mettras peine d'eſtre vrayement heureux, non point ſembler de l'eſtre: mais faire que tu le ſois à ton iugement, & non point à celuy d'autruy.

Richeſſes trompeuſes par la confeſſion meſme de ceux qui les ont poſſedees.

De quel œil il les faut conſiderer.

Elles ne ſont neceſſaires ni à ceux qui les ont, ni à ceux qui les voyent.

Braue reſolution de l'homme content de peu.

Libre eſt celuy ſur lequel fortune n'a point de pouuoir.

EPISTRE CXI.

Contre les ſophiſmes & cauillations d'aucuns Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſous l'apparence de ſubtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie, & apres à la bien gouuerner.

TV m'as demandé comment on pourroit appeller en Latin les ſophiſmes. Pluſieurs ont eſſayé de leur donner des noms, & ſi aucun ne leur en eſt demeuré. Car d'autant que la choſe n'eſtoit pas receuë entre nous, & qu'elle n'eſtoit point en vſage, on a par meſme raiſon reietté le nom. Toutesfois celuy duquel Ciceron a vſé, me ſemble le plus propre. Il les appelle cauillations: auſquelles celuy qui s'eſt addonné, aſſemble des queſtions pleines de tromperies. Au reſte elles ne ſeruent de rien à la vie: Car elle ne s'en rend par ce moyen ni plus conſtante, ni plus temperee, ni plus courageuſe. Mais celuy qui pour ſon meilleur remede a mis la Philoſophie en exercice, ſe remplit d'vn grand cœur, deuient plein d'aſſeurance, ſe rend inuincible, & ſe monſtre plus grand, plus on s'approche de luy. Comme il aduient des grandes montagnes, la hauteur deſquelles ſemble eſtre plus petite à ceux qui les voyent de loin: mais ſi tu en approches de pres, tu cognois manifeſtement que leur ſommet eſt plus haut que tu ne penſois. Tel eſt, Lucilius, le vray Philoſophe, qui l'eſt par effects, & non point par artifices. Il eſt planté en vn lieu haut, admirable, vrayement grand. Il ne s'eſleue point ſur les plantes des pieds, il ne chemine point ſur le bout des orteils, comme ceux qui feignans vne fauſſe ſtature, veulent paroiſtre plus grands qu'ils ne ſont. Il eſt content de ſa grandeur. Mais pourquoy ne ſeroit-il content d'eſtre creu ſi haut, que la fortune n'y puiſſe atteindre de ſa main? Il eſt donc par deſſus les choſes humaines. Il eſt touſiours ſemblable à ſoy-meſme, de quelle ſorte que les affaires aillent: ſoit que le cours de ſa vie ſoit heureux, ou qu'il ſoit agité d'vne fortune contraire & difficile. Ces cauillations dont ie parlois n'agueres, ne peuuent apporter ceſte conſtance. L'eſprit ne fait que ſe ioüer auec cela, ſans ſe reſſentir d'aucun profit: il iette la Philoſophie de ſon troſne pour la faire deſcendre à plein pied. Ie ne te veux pas deffendre de t'amuſer quelquefois à cela, mais ce ſera quand tu voudras ne faire rien. Mais elles ont toutesfois cela de fort pernicieux, qu'elles engendrent quelque douceur d'elles-meſmes, abuſent & retiennent l'eſprit d'vne apparence de ſubtilité, encor qu'vne infinité d'autres choſes te rappelle, encor qu'à grande peine toute ta vie puiſſe ſuffire, pour te faire apprendre à meſpriſer la vie. Mais de la bien gouuerner qu'en dis-tu? C'eſt vn ſecond ouurage: car pas vn ne l'a iamais bien gouuernee, que celuy qui l'auoit au preallable meſpriſee.

Les cauillations ou ſophiſmes ne ſont d'aucun vſage à la vie humaine: la ſeule philoſophie ſert de remede contre les variables & diuers accidens.

Vraye Philoſophe accomparé aux hautes montagnes.

Sa moderation & temperance & le contentement de ſon eſprit.

Son equanimité & conſtance.

Leſquelles vertus ne ſe trouuent point és cauillations.

On s'y peut aucunefois amuſer: mais non ſans diſcretion.

car

Le terme de la vie n'eſt point trop long pour apprendre à la bien regler.

EPISTRE CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy aux vices pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpenſes & les ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien toſt à les reprendre.

Il eſt malaiſé de redreſſer vn eſprit, auquel on a du commencement laiſſé prendre vn mauuais ply.

CErtainement i'ay bonne enuie que ton amy ſoit formé & inſtitué tout ainſi que tu le deſires : toutesfois on le prend bien dur : mais pluſtoſt (ce qui eſt encor plus faſcheux) on le prend trop mol, & deſia rompu d'vne trop longue & mauuaiſe couſtume. Ie te veux apporter vn exemple de l'art que i'exerce maintenant. Toute ſorte de vigne ne ſouffre point d'eſtre entee. Si elle eſt vieille & mangee, ſi elle eſt greſle & malade, elle ne receura point le greffe, on ne la pourra pas nourrir. Elle ne le ioindra pas bien à ſoy, & il ne pourra paſſer en qualité & nature de vigne. C'eſt pourquoy nous auons accouſtumé de la coupper ſur terre: afin que ſi elle ne reſpond pas à noſtre deſir, on puiſſe tenter vne ſeconde fortune, & la coupant derechef, l'enter entre deux terres. Celuy duquel tu m'eſcris, & lequel tu me recommandes, n'a point de forces. Il s'eſt trop addonné aux vices, il eſt tout fleſtry, il eſt tout endurcy. Il ne pourroit receuoir la raiſon ni la nourrir.

Les vices fleſtriſſent tellement les forces de l'eſprit, qu'il deuient incapable de raiſon.

Ouy, mais il en a bonne enuie. Ne le croy pas. Ie ne dis point qu'il te mente : il penſe en auoir bonne enuie. Il s'eſt faſché de la folle deſpenſe, elle luy a fait venir vn deſdain d'eſtomach : mais ils ſeront bien toſt auſſi bons amis que deuant. Ouy, mais il dit qu'il ſe ſent offenſé de la vie qu'il a menee, elle luy deſplaiſt. Ie ne veux pas nier cela : car qui eſt celuy qui n'en ſoit offenſé ? Les hommes aiment leur vie, & la hayſſent tout enſemble. Attendons à donner noſtre iugement, apres qu'il nous aura fait croire, que la folle deſpenſe luy deſplaiſt : Car maintenant ils ne ſont qu'en querelle.

EPISTRE CXIII.

Seneque diſpute ſi la iuſtice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire meſmes les accidens à icelles, ſont animaux, Se moque des Stoïciens qui ſouſtenoient ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrees.

Sçauoir-mõ ſi les vertus & leurs accidens ſont creatures animees & corporelles, ſelon la doctrine des Stoïciens.

TV veux que ie t'eſcriue ce qu'il me ſemble de ceſte queſtion qui a eſté diſputee entre nos Stoïciens : A ſçauoir ſi la iuſtice, la conſtance, la prudence, & toutes les autres vertus ſont animaux. Nous faiſons par ceſte ſubtilité (Lucilius mon cher amy) qu'il ſemble que nous exerçons noſtre eſprit en des choſes vaines & inutiles, & que nous deſpendons le temps & le loiſir à des diſputes, qui ne peuuent apporter aucun profit: ie feray toutesfois ce que tu deſires, & t'apprendray ce qu'il en ſemble à nos Stoïciens. Mais ie proteſte, que je ſuis d'autre aduis: & penſe qu'il y a quelque

a quelque choſe qui ſied bien à ceux qui portent les ſouliers & la robbe à la Grecque. Ie diray donc ce qui a meu les anciens. Il eſt certain que l'ame eſt animal, veu qu'elle fait que nous ſommes animaux, & que les animaux ont pris ce nom d'elle. Or la vertu n'eſt autre choſe que l'ame qui ſe poſſede elle-meſme: elle eſt donc animal. D'auantage la vertu fait quelque choſe. Or rien ne peut eſtre fait ſans effort. Si elle a effort, lequel n'eſt en aucune choſe qui ne ſoit animal, il s'enſuit que la vertu eſt animal. Si donc, dit-il, la vertu eſt animal, elle a la vertu meſme. Pourquoy non? Car elle ſe poſſede elle-meſme. Tout ainſi que le ſage fait toutes choſes par vertu: pareillement la vertu le fait par elle meſme. Il s'enſuit donc, dit-il, que tous les arts ſont animaux, & tout ce que nous auons en la penſee & en l'entendement. Il s'enſuit auſſi qu'vne infinité de milliers d'animaux habitét dãs ce lieu eſtroit & petit de noſtre poictrine, & qu'vn chacun de nous ſoit pluſieurs animaux, ou que nous ayons pluſieurs animaux. Demandes-tu ce qu'on reſpond contre tout cela? chacune de ces choſes-là ſera animal, & ce ne ſeront point pluſieurs animaux. Pourquoy? Ie le diray, ſi tu me veux preſter ta ſubtilité & ton attention. Chacun des animaux doit auoir ſa particuliere & ſinguliere ſubſtance: mais toutes ces autres choſes n'ont qu'vne ſeule ame: c'eſt pourquoy elles peuuent eſtre ſingulieres, mais non point pluſieurs. Ie ſuis animal, & homme: tu ne diras pas toutesfois que ce ſoit deux: car ils doiuent eſtre ſeparez. Par ainſi ie dis que pour eſtre deux, l'vn doit eſtre ſeparé de l'autre. Tout ce qui de pluſieurs choſes a eſté faict vn, tõbe ſoubs vne meſme nature, & par ainſi n'eſt qu'vn. Et mon ame eſt animal, ie ſuis auſſi animal, toutesfois nous ne ſommes pas deux. Pourquoy? parce que l'ame n'eſt qu'vne partie de moy. Quand vne choſe pourra conſiſter par elle-meſme, alors elle ſe comptera par elle meſme. Mais quand elle ne ſera qu'vn membre d'vne autre, elle ne pourra pas ſembler eſtre vne autre choſe à part. Pourquoy? Ie te le diray. Car ce qui eſt autre, il faut qu'il ſoit à ſoy, & propre à ſoy, & tout à ſoy, & parfaict en ſoy. I'ay deſia declaré que i'eſtois d'autre aduis. Car ſi on reçoit ceſte opinion, les ſeules vertus ne ſeront point animaux, mais leurs contraires, qui ſont les vices & les paſſions, comme la cholere, la crainte, & la triſteſſe, & le ſoupçon, le ſeront auſſi. Cecy s'eſtendra encor plus loin: toutes les opinions, toutes les penſees ſeront animaux: ce qu'on ne doit pas receuoir. Parce que tout ce que l'homme fait, n'eſt point homme. Qu'eſt-ce (dit-il) que iuſtice? C'eſt vne qualité de l'ame. Si donc l'ame eſt animal, la iuſtice l'eſt auſſi. Rien moins que cela. Car elle n'eſt qu'vne habitude & vne puiſſance de l'ame. Vne meſme ame ſe conuertit en diuerſes figures. Et vn animal meſmes autant de fois qu'il fait quelque autre choſe, ne deuient point vn autre animal: comme ce que l'ame fait, n'eſt point animal. Si la iuſtice eſt animal, ſi la magnanimité, & toutes les autres vertus le ſont: à ſçauoir mon ſi elles delaiſſent d'eſtre quelquefois animaux, pour apres recommencer de l'eſtre, ou ſi touſiours elles le ſont? Les vertus ne peuuent prendre fin. Il s'enſuit donc qu'il y a pluſieurs animaux, voire innombrables, qui habitent dans l'ame. Il n'y en a point pluſieurs, dit-il, car ils ſont attachez & liez en vn, & ne ſont que parties & membres d'vn. Nous penſerions donc que l'ame auroit vne figure, comme eſt celle de l'Hydre, qui a pluſieurs teſtes, chacune deſquelles combat à part, & nuiſt d'elle-meſme. Et toutesfois il n'y a aucune de ces teſtes, qui ſoit animal, elle n'eſt qu'vne des teſtes de ceſt animal. Au reſte elle eſt vn ſeul animal. Aucun ne dit iamais que le lyon qui eſt en la Chimere fuſt animal, ou le dragon. Ces deux eſtoient parties de la Chimere, & ſes parties ne ſont point animaux. Qu'eſt ce qu'il y a d'où tu puiſſes conclurre, que la iuſtice ſoit animal? Elle fait, dit-il, quelque choſe, & profite. Mais ce-

Puto quaſdã eſſe quæ decent phæra. fiatum palliatumque. Dont voicy les raiſons.

Inepties Stoïques, & grandes abſurditez.

Aduis de Seneque ſur ceſte diſpute.

Obiection des Stoïques, & ſa reſponſe.

qui fait & profite, a force, & ſi eſt animal. Cela eſt vray, ſi elle auoit force qui fuſt ſiéne: mais elle n'en a point qui ſoit ſiéne, elle eſt de l'ame. Tout animal ſera iuſqu'à ce qu'il mourra, ce qu'il auoit commencé d'eſtre. L'homme iuſqu'à ce qu'il mourra, eſt homme: le cheual auſſi & le chien ne peuuent ſe transformer en autre choſe. La iuſtice, c'eſt à dire l'ame qui a ceſte qualité, eſt animal. Croyons qu'il ſoit ainſi. En outre, la magnanimité, c'eſt à dire, ceſte qualité dans l'ame, eſt animal. Quelle ame? Celle qui eſtoit maintenant animal, eſt retenuë dans ce premier animal, & ne peut entrer dans vn autre animal. Il faut qu'elle continuë à demeurer dans celuy, où elle eſtoit premierement entree. D'auantage vne meſme ame ne peut pas eſtre de deux animaux, & moins encores de pluſieurs. Si la iuſtice, la magnanimité, la temperance, & toutes les autres vertus ſont animaux: comment pourroient-elles n'auoir qu'vne ame? Il faut que chacune d'elles ait ſon ame, ou elles ne ſont point animaux. Vn ſeul corps ne peut pas eſtre de pluſieurs animaux. Ils confeſſent auſſi cela. Qui eſt le corps de la iuſtice? L'ame. Qui eſt le corps de la magnanimité? La meſme ame. Or vn ſeul corps ne peut point eſtre à deux animaux. Mais vne meſme ame, dit-il, prend l'habitude de Iuſtice, de magnanimité, & de temperance. Cela ſe pourroit bien faire, ſi au temps que la iuſtice y eſt, la magnanimité n'y eſtoit point: car au temps que la magnanimité y ſeroit, la temperance n'y ſeroit pas. Mais toutes les vertus y ſont enſemble: comment pourroit donc chacune d'elles eſtre vn particulier animal, veu qu'il n'y a qu'vne ſeule ame, qui ne peut faire pl⁹ qu'vn ſeul animal? En outre aucun animal ne peut eſtre partie d'vn autre animal. Or la iuſtice eſt vne partie de l'ame. Il s'enſuit dõc qu'elle n'eſt point animal. Il ſéble que ie perds ma peine en vne choſe, qui eſt confeſſee de tous. Car il y a plus de raiſon de ſe deſpiter que d'en diſputer: aucun animal ne peut eſtre partie d'vn autre. Regarde les corps de toutes les beſtes, il n'y en a pas-vn qui n'ait ſa propre couleur, ſa forme & ſa grãdeur. Entre autres ouurages, qui font trouuer l'eſprit de ce diuin Architecte admirable, ie croy que ceſte-cy en eſt vne, que parmy vn ſi grand nombre infiny de choſes qu'il a faites, il ne s'eſt iamais rencontré d'en faire deux ſéblables. Les choſes meſmes, qui ſemblent eſtre pareilles, ſi tu les cõpares enſemble, elles ſeront differentes. De tãt de ſortes de fueilles qu'il a faites, il n'y en a aucune qui ne ſoit marquee de ſa particuliere figure. De tant de beſtes, il n'y en a pas-vne qui reſſemble à l'autre. Il y a touſiours quelque diuerſité. Il s'eſt bien contraint à cela, que ce qui eſtoit autre, fuſt pareillement diſſemblable, & different. Les vertus, comme vous dites, ſont toutes ſemblables: il s'enſuit qu'elles ne ſoient point animaux. Il n'y a point d'animal, qui ne face quelque choſe de luy-meſme. Mais la vertu ne fait rien d'elle-meſme, ſi ce n'eſt par le moyen de l'homme. Tous les animaux ou ils ſõt raiſonnables, comme les hommes, & comme les Dieux: ou irreſonnables, comme les beſtes brutes. Les vertus pareillement ſont raiſonnables: mais elles ne ſont ny hõmes ny Dieux: il s'enſuit dõc qu'elles ne ſont point animaux. Il n'y a aucun animal raiſonnable, qui face rien qu'il ne ſoit premierement incité par l'apparence de quelque choſe. Apres il prend ſa force & ſon mouuement: & apres encor ſon conſentement confirme ce mouuement. Ie te diray que c'eſt que conſentement. Il faut que ie me pourmene. Apres que i'ay eu dit cela en moy-meſme, & que i'ay approuué l'opiniõ que i'auois, ie me pourmene. Il faut que ie me ſeoye. Apres auoir dit cela, ie me ſieds. Or on ne trouue point ce conſentement en la vertu. Car pren le cas, que la prudence ſoit animal, comment pourra-elle preſter conſentement? Il faut que ie me pourmene. Nature ne reçoit point cela. Car la prudence n'a ſoin que de celuy, à qui elle eſt, & non de ſoy. D'autant qu'elle ne peut ni ſe pourmener,

Toute ceſte diſpute eſt ſi niaiſe & ſi friuole, qu'elle ne merite pas d'eſtre diſputee.

La diſſemblance des creatures eſt l'vne des principales choſes qu'on admire en la creation.

ni s'aſſeoir : elle n'a point donc de conſentement. Ce qui n'a point de conſentement, n'eſt point animal raiſonnable. Et ſi la vertu eſt animal, elle eſt raiſonnable. Or elle n'eſt point raiſonnable: elle n'eſt donc point animal. Si la vertu eſt animal, & que la vertu ſoit bien, il s'enſuit que tout biẽ eſt animal. Nos Stoïciens confeſſent encor cela. Il eſt bon de ſauuer la vie à ſon pere : il eſt bon de dire ſagement ſon opinion dans le Senat : il eſt bon de iuger iuſtement. Il s'enſuit donc que ſauuer la vie à ſon pere, c'eſt vn animal : & ſagement parler c'eſt auſſi vn animal. La choſe en fin viendroit ſi auant que tu ne pourrois te garder de rire. Se taire ſagement, & ſoupper friandement, eſt bien. Par ainſi & ſe taire, & ſoupper, c'eſt vn animal. Certainement ie ne pourrois me tenir de me chatoüiller, & de m'appreſter à rire, par la ſubtilité de telles ſottiſes. Si la iuſtice, & la magnanimité ſont animaux, certainement ce ſont animaux terreſtres. Or tout animal terreſtre a froid, a faim, a ſoif: il s'enſuit donc que la iuſtice a froid, la magnanimité a faim, & la clemence a ſoif. Qui me gardera apres de leur demãder, quelle figure ont ces animaux, ou d'vn homme, ou d'vn cheual, ou d'vne beſte ſauuage ? Ou s'ils leur ont donné vne forme ronde, comme au monde: ie demanderay pareillement, ſi l'auarice, la paillardiſe, & la follie ſont rondes. Car elles ſont auſſi animaux. Et apres qu'ils les auront arrondies, ie leur demanderay ſemblablement, ſi vn ſage pourmener eſt animal ou non: il faut par neceſſité qu'ils le confeſſent : & qu'ils diſent encor, que le pourmener eſt animal, & qu'il eſt rond. Mais afin que tu ne penſes point que ie ſois le premier de nos Stoïciens, qui parle ſans autheur, & par mon opinion particuliere, Cleanthes & Chryſippus ſon diſciple ne ſont point d'accord, que c'eſt que le pourmener. Cleanthes dit que c'eſt vn ſouffle, & vn eſprit, qui s'eſtend depuis la partie principale de l'ame, qui eſt en la teſte, iuſques aux pieds: Et Chryſippus, que c'eſt ceſte principale partie meſme de l'ame. Pourquoy eſt-ce donc qu'vn chacun à l'exemple de Chryſippus ne taſche de reuenir à ſoy, & de ſe moquer d'vne telle infinité d'animaux que le monde ne pourroit receuoir ? Les vertus (dit-il) ne ſont point pluſieurs animaux, & toutesfois elles ſont animaux. Car tout ainſi qu'vn homme peut eſtre orateur, & poëte, & toutesfois il n'eſt qu'vn homme : pareillement ces vertus-là ſont animaux, mais ce ne ſont point pluſieurs animaux. L'ame iuſte, ſage & magnanime n'eſt qu'vne ſeule ame, qui a en ſoy toutes les habitudes & qualitez des vertus. Voila donc la queſtion reſoluë, nous ſommes d'accord. Car cependant ie confeſſe que l'ame eſt animal: ie verray apres le iugement que ie feray ſur ceſt affaire. Ie nie que ſes actions ſoient animaux. Car autrement toutes les paroles, & tous les vers ſeroient animaux. Car ſi vne parole ſage eſt bien : & que le bien ſoit animal : la parole donc eſt animal. Vn vers plein de ſageſſe, eſt bon : or le bien eſt animal : la parole donc eſt animal. Et par ceſte raiſon, ce vers,

Inepte & ridicule doctrine, comme il appert par les abſurditez qui s'en enſuiuent.

Differend entre Cleanthe & Chryſippe, touchant le pourmener.

Bien que l'ame ſoit animal, il ne s'enſuit pas que les actions ſoient animaux.

Vn grand guerrier & ſes armes ie chante,

Eſt vn animal. Lequel ils ne peuuent pas dire eſtre rond : car il y a ſix pieds. Tu dis, que c'eſt vn ouurage de tiſſeran, qui me fait creuer de rire, quand i'en vois faire la tiſſure: & quand ie me repreſente qu'il faille qu'vne incõgruité au langage, vn parler barbare, & vn argumẽt, ou vn ſyllogiſme, ſoit animal, & que ie luy face les traits d'vn viſage cõme vn peintre. Nous diſputons cela auec les ſourcils refrongnez, auec vn front ridé. Ie ne puis pas dire icy ce que diſoit Cecilianus, ô triſtes folies! Car elles ſont dignes de riſee. Que ne traittõs-nous donc pluſtoſt quelque ſuiet qui nous ſoit vtile & ſalutaire ? pourquoy ne cherchons-nous les moyens de pouuoir

Le temps eſt trop cher & la Philoſophie trop digne, pour la diuertir à telles niaiſeries.

Il vaut mieux apprendre d'elle que nul n'eſt heureux sãs conſtance: & paruenir à la vertu, & quelque chemin qui nous conduiſe vers elle? Appren-moy non point ſi la conſtance & magnanimité eſt animal: mais appren-moy qu'il n'y a point d'animal, qui puiſſe eſtre heureux ſans la magnanimité, s'il ne s'eſt affermy contre les euenemens de fortune, & s'il n'a dans ſa penſee dompté tous les cas fortuits, auant qu'ils aduinſent. Qu'eſt-ce que conſtance? C'eſt vn rempart contre la foibleſſe & l'imbecilité humaine, qu'on ne peut forcer: duquel celuy qui s'armera, demeurera touſiours ferme & aſſeuré durant le ſiege de ceſte vie. Car il ſe deffend de ſes propres forces, & de ſes propres armes. Ie te veux dire icy ce qu'il en ſemble à Poſidonius. Il ne faut point que tu penſes eſtre iamais aſſeuré auec les armes de fortune. Il te faut combattre contre elle auec les tiennes: les choſes fortuites n'arment point bien. Voyla comme nous ſommes armez contre nos ennemis, mais contre elle nous ſommes tous nuds. Alexandre ruinoit bien & chaſſoit les Perſes, les Hyrcaniens, les Indiens, & tous les peuples eſtendus depuis l'Orient iuſqu'à la mer Oceane: mais pour ſon regard, lors qu'il eut tué ſon amy, & qu'il en eut perdu vn autre, il fuyoit la clarté du iour, il demeuroit couché par terre à l'obſcur, & pleurant tantoſt ſa meſchanceté, tantoſt le regret qu'il en auoit, apres auoir vaincu tant de Roys, & tant de nations, il ſe laiſſa vaincre à la cholere, & à la triſteſſe. Car il auoit mis plus de peine à mettre ſous ſa puiſſance toutes les choſes de ce monde que ſes paſſions. O que ces hommes ſont ſurpris d'vn grand aueuglement d'eſtre ſi ambicieux de vouloir eſtendre leur Empire par delà les mers, & de s'eſtimer infiniement heureux de retenir ſous leur obeyſſance les prouinces eſtrangeres, & d'en adiouſter des nouuelles aux anciennes: & de ne pouuoir cognoiſtre quel eſt ce Royaume grand, & ſi facile à conquerir. C'eſt vn grand Empire que de ſe pouuoir commander. Qu'il m'apprenne combien la iuſtice eſt choſe ſacree, laquelle ne regarde que le bien d'autruy, ne deſire d'auoir rien d'elle-meſme, que de pouuoir vſer de ſon office. Qu'elle n'ait rien à faire auec l'ambition. & la gloire, & reputation du peuple: qu'elle ne vueille plaire qu'à elle-meſmes. Sur toutes choſes il faut qu'vn homme ſe perſuade cecy: Il faut que ie ſois iuſte ſans en eſperer aucune recompenſe. C'eſt encor peu que cela. Il ſe doit encor perſuader: Il m'eſt commandé que de ma franche volonté ie ſuiue ceſte belle vertu: que toute ma penſee ſoit eſloignee le plus que ie pourray de mes particuliers profits. Il ne faut point que tu attendes vne plus grande recompenſe de ta iuſtice, que d'eſtre iuſte. Graue encor en ton ame ce que n'agueres ie diſois: Il ne te ſert de rien, que beaucoup de perſonnes cognoiſſent ton equité. Celuy qui veut que ſa vertu ſoit publiee, ne trauaille point pour ſa vertu, ains pour ſa gloire. Tu ne voudrois point eſtre iuſte ſans gloire. Au contraire certainement tu deurois ſouuent eſtre iuſte auec ton deshonneur: & lors ſi tu cognois que c'eſt que d'eſtre ſage, tu ſentiras qu'vne mauuaiſe opinion, qui ſera bien engendree, te reſioüira.

Qu'il n'y a plus belle victoire, que de ſe vaincre ſoy-meſme.

Qui commande à ſoy meſme eſt aſſez grand Roy.

Reſolution d'vn homme vertueux.

EPISTRE CXIIII.

Que bien ſouuent la façon corrompuë de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe moque apres du langage de Mecenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa façon de viure. De diuerſes façons de parler que pluſieurs perſonnes ſuiuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpence.

TV me demandes comment eſt engendree en quelque temps vne maniere de parler corrompuë, & comment l'eſprit des hommes s'eſt tellement addonné à quelque vice de langage, qu'aucunefois les paroles enflees & graues ont eſté plus eſtimees, & quelquesfois les douces comme ſi on chantoit. Pourquoy autrefois on s'eſt pleu de parler audacieuſement, & vſer de propos hors de toute creance, & d'autre fois d'vn langage à demy retenu & plein (ce ſembloit) de ſoupçon, duquel il falloit plus comprendre qu'on n'en oyoit. Pourquoy il y a eu quelque ſiecle auquel on s'eſt diſpenſé d'vſer impudemment & ſans honte des tranſlations. C'eſt ce que tu as ouy vulgairement dire, & dont les Grecs ont fait vn prouerbe: Telle a eſté la façon de parler des hõmes, quelle a eſté leur vie. Et tout ainſi que les actions d'vn chacun ſont ſemblables à ce qu'il dit: pareillement la façon de parler imite quelquefois les mœurs publics. Si la diſcipline d'vne cité s'eſt corrompuë, ſi elle eſt addonnee aux delices: vous cognoiſtrez la diſſolution publique à la licence deſbordee du langage, ſi elle n'eſt point en vn, ou en deux ſeulement, mais ſi elle eſt approuuee, & receuë de tous. L'eſprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. Si l'ame eſt ſaine, bien compoſee, graue, temperee, l'eſprit ſera pareillement ſec, & ſobre. Et ſi elle ſe corrompt, l'autre ſe gaſte auſſi. Ne vois-tu pas que ſi l'ame s'alanguit, les membres ſe trainent, & les pieds ſe meuuent pareſſeuſement? Si elle eſt effeminee, on voit vne molleſſe & vne laſcheté au cheminer. Si elle eſt gaillarde & vigoureuſe, on aduance plus viſtement le pas. Si elle eſt furieuſe, ou (ce qui approche à la fureur) ſi elle eſt en cholere, tout le mouuement du corps eſt troublé, & lors on ne chemine point, mais on court la poſte. Combien plus fort penſes-tu que cela ſoit en l'eſprit, qui eſt tout meſlé dedans l'ame? C'eſt d'elle qu'il prend ſa façon, c'eſt à elle qu'il obeyt, c'eſt d'elle qu'il reçoit la loy. La maniere de viure de Mecenas eſt ſi cogneuë, qu'il n'eſt pas maintenant beſoin de le dire: de quelle façon il cheminoit, combien il eſtoit delicat, quel plaiſir il prenoit d'eſtre veu, & comme il ne vouloit cacher aucunement ſes vices. Mais quoy? ſon langage n'eſt-il pas auſſi mignard, qu'il eſt effeminé? ſes paroles ne ſont-elles pas autant affaitees & diſſoluës que ſes habits, que ſa fuitte, que ſa maiſon, que ſa femme? Il eſtoit taillé d'eſtre vn homme de grand eſprit, s'il euſt voulu ſuiure vn plus beau chemin, s'il ne ſe fuſt gardé de ne vouloir pas eſtre entendu, & s'il n'euſt eſté trop prodigue de langage. Tu verras donc vne eloquence comme d'vn homme yure, empeſchee, vague & licentieuſe. Voicy quel eſtoit Mecenas en ſa façon de parler: *Quid prius amne, ſyluiſque vipa comantibus? Vide vt alueum lintribus arent, verſoq; vado remittant hortos. Quid ſi quis fœmina cirro criſpat & labris columbatur? Incipitq; ſuſpirans, vt ceruice laxa ſeratur. Nemo tyranni, irremediabilis factio rimantur, epulis lagœnáque tentant domos, & ſa-*

Le langage commun ſe conforme aucunefois aux manieres de viure du public. car

La diſcipline ſe corrõpant, les façons de parler ſe deſbordent ainſi que

Les membres ſuiuent les mouuemens de l'ame.

Les diſſoluës façons de Mecenas en font foy.

Les effeminez & deſlicieux accompagnent leur langage de pareilles cõtenances.

pe mortem exigunt. Genium feſto vix ſuo teſtem, tenuis cerei fila & crepacem mola focũ mater aut vxor inueſtiunt. C'eſt à dire: Voit-on rien plus net, & plus pur qu'vne riuiere & les foreſts qui eſpandent leur cheuelure ſur la riue? Voy cõme ils fillonnẽt ſon canal auec gondoles, & laiſſant le plus profond de l'eau, vont ſe recreer dãs les iardins. Que ſi quelque femme ſe friſe les cheueux, de ſes leures elle baiſe cõme font les colõbes, elle commence en ſouſpirant, elle ſe traine le col laſche & panché. Pas vn des tyrans, faction contre laquelle il n'y a nul remede, n'eſpient: ils eſſayent à prendre les maiſons par banquets & bouteilles, & taſchent à les faire mourir. La mere ou la femme inueſtiſſent le Genius, qui n'eſt à grande peine teſmoin de ſa feſte, & les filets d'vn cierge, & le foyer dans lequel la foaſſe craquete. Mais auſſi toſt que tu auras leu cela ne te reſouuiendras-tu point que c'eſt celuy qui auoit accouſtumé de ſe pourmener par la ville la robbe longue auallee & deſceinte? (Car quãd par l'abſence de Ceſar il cõmandoit dans Rome, on alloit à ceſt homme effeminé demãder le mot du guet:) Et que c'eſt celuy qui ſortant en la chaire de iuſtice, à la tribune des harangues, & en toutes aſſemblees publiques, couuroit ſa teſte de ſon manteau, fors que les deux oreilles: comme les riches eſclaues fugitifs, qu'on introduit en quelque comedie? Que c'eſt celuy, qui lors que les guerres ciuiles eſtoiẽt les plus allumez, lors que la ville eſtoit toute troublee, qu'on auoit les armes en main, eſtoit accõpagné & ſuiuy par les ruës de deux eunuques, qui toutesfois eſtoient encores plus hommes que luy? Que c'eſt celuy, qui a mille fois eſpouſé femme, & n'en a eu iamais qu'vne? Terentia, qu'il repudia pluſieurs fois. Ces paroles ſi mal arrangees, pouſſees dehors ſi negligemment, & miſes en auant contre l'vſage & la couſtume de tout le monde, monſtrent auſſi des mœurs, qui n'eſtoient pas moins nouuelles, moins corrõpuës & ſingulieres. On luy donne vne fort grande loüange de douceur: il eſpargna le glaiue, & s'abſtint de reſpandre le ſang, & ne mõſtra iamais en aucune autre choſe la puiſſance qu'il auoit, qu'en la licence de viure à ſa fantaſie. Il gaſta & corrompit encor ceſte ſienne loüange par les delices & mignardiſes monſtrueuſes de ſon langage. Car il appert qu'il eſtoit laſche & mol, & non pas doux. Les ambages & longs circuits de ſa compoſition, les paroles trauerſees, les ſens des paroles, qui eſtoient ſouuent grands, mais ſans force, quand ils ſortoient, faiſoient cognoiſtre à vn chacun, que ſa teſte ſe troubloit d'vne trop grande felicité: mais ce vice procede quelquefois de l'homme, & quelquefois du temps. Quand les richeſſes ont eſpandu au large la folle deſpenſe & la diſſolution, le ſoin de veſtir plus richement le corps commence de venir. Apres on ſe trauaille d'auoir de beaux meubles: on met peine auſſi à baſtir de belles maiſons, qui occupent vne grãde eſtenduë de chãps: que les murailles reluiſent de marbres qu'on apporte d'outre mer: que les toicts & couuertures des maiſons ſoiẽt marquetez d'or, que la lueur & polliſſeure du paué reſponde à celle du plancher. Depuis, la magnificence fut employee en banquets & feſtins, leſquels on rendoit recõmandables, par nouuelles façons, par le changement de l'ordre accouſtumé, faiſans ſeruir à l'entree de table les viandes qu'on mangeoit à l'iſſuë, & donnans à ceux qui ſuruenoient, ce qu'on deuoit à ceux qui ſe leuoient. Quand l'ame cõmence à ſe faſcher peu à peu des choſes accouſtumees, & qu'elle trouue laid ce qui luy ſouloit plaire, elle cherche en fin à parler d'vne nouuelle façon: Tantoſt elle rappelle & met en auant les vieux mots, qui n'eſtoient plus en vſage, tantoſt elle en forge aucuns, & en veut plier à ſa langue d'autres incogneus. Tantoſt ceux qui ſont de peu de temps mis en vogue, ſemblent eſtre bien ſeans, & vne tranſlation audacieuſe, & trop frequente. Il y en a qui entrecoupent le ſens, & qui eſperent pouuoir eſtre agreables, ſi ce qu'ils veulent

Meſcenas loué pour ſa clemence & humanité, mais blaſmé pour ſa molleſſe & desbordement en ſa vie & en ſõ parler.

De la diſſolution aux habits, meubles, baſtimens, feſtins procede

La corruption du lãgage d'où s'enſuit que

dire demeure en ſuſpens,& s'il engendre quelque doute à ceux qui les oyent. Il y en a d'autres, qui le retardent & l'eſtendent. On en voit auſſi qui ne s'approchent point du tout iuſqu'au vice: car il eſt force à vn qui entreprend quelque grande choſe, de le faire: mais toutesfois qui aime le vice. Par ainſi en tous lieux que tu verras qu'on prend plaiſir à vn lãgage corrompu, il ne faut plus douter que les mœurs n'ayent quitté le chemin de la vertu. Tout ainſi que la folle deſpence des feſtins & des habits, ſont les ſignes d'vne cité malade: pareillement la licence du langage, ſi elle eſt frequente, monſtre que les ames auſſi deſquelles les paroles ſortent, ſont du tout abbatuës. Tu ne te dois pas eſmerueiller que ces mots corrompus ſoient agreables non ſeulement à vne aſſemblee du menu peuple: car ils le ſont auſſi à celle des mieux veſtus, parce qu'ils ne ſont differens que de la ſeule robbe longue, & non pas de iugement. Tu te peux encor eſmerueiller d'auantage de cecy, que les choſes vicieuſes ne ſont point ſeulemẽt loüees, mais les vices meſmes le ſont. Car touſiours il a eſté fait ainſi: Iamais vn bel eſprit ne vous a pleu qu'il n'euſt quelque choſe à redire. Baille-moy quelque hõme de ſi grande reputation qu'il ſoit, & ie te diray que c'eſt que ſon aage a peu reprendre en luy, & qu'il a voulu diſſimuler encor qu'il le cogneuſt. Car ie t'en nommeray pluſieurs, à qui les vices n'ont porté aucun dommage, ains au contraire leur ont profité beaucoup. Ie t'en nommeray, dis-ie, aucuns fort eſtimez, & qui ont eſté mis entre les merueilles de leur temps, que ſi on les veut corriger, on les efface. Car les vices ſont tellement meſlez auec les vertus, qu'ils les entraineroient auec eux. Ioint que le langage n'a point de regle certaine. L'vſage de la cité, qui n'a iamais demeuré en meſme eſtat, le fait chãger. Pluſieurs vont rechercher les paroles des ſiecles paſſez. Ils parlent le langage des douze tables. Gracchus, Craſſus, & Curio encor ſont trop elegans & recens pour eux. Ils retournent au temps d'Appius, & de Coruncanus. Quelques autres au contraire ne trouuans rien de bon, qui ne ſoit commun & vulgaire, parlent vilainement. L'vn & l'autre eſt corrompu par deux diuerſes façons de parler: autant certainement comme s'ils vouloient vſer de paroles enflees, hautes & poëtiques, & fuyr celles qui ſont neceſſaires en vſage. Ie diray volontiers que l'vn & l'autre faut. L'vn s'eſtime plus qu'il n'eſt raiſonnable, & l'autre ſe meſpriſe trop: l'vn ſe fait arracher le poil des iarrets, & l'autre ne ſe veut point faire plumer le poil des aiſſelles. Venons maintenant à la compoſition. Combien de ſortes t'en donneray-ie, auſquelles on fait faute? Quelques-vns trouuent bonne vne compoſition dure & aſpre: & broüillant tout expres les paroles qui couloient doucement, ne veulent point qu'il y ait aucune liaiſon ſans aſpreté: ils ont opinion qu'elle eſt plus virile, & plus forte, ſi elle bat aux oreilles auec quelque rudeſſe. Il ſéble que celle de quelques-vns ne ſoit pas vne compoſition, & que ce ſoit pluſtoſt vne chanſon, tant elle nous chatoüille. Que diray-ie de celle-là, où les paroles ſont retardees, & apres les auoir attenduës longuement, à grande peine reuiennent-elles à leurs clauſes? Que diray-ie de celle qui eſt au ſortir moderee, comme eſt celle de Ciceron, & panchante, & finiſſant apres doucement, & reſpondant à ſa façon, & à ſon pied cõme elle a accouſtumé de faire? Il n'y a point de vice ſeulement aux ſentences comme ſi elles ſont baſſes & pueriles ou vilaines, & plus hardies qu'il n'eſt permis l'hõneur ſauue: ſi elles ſont trop fleuries, & douces: ſi elles ſortẽt en vain & ſans aucun autre effect, que celuy ſeulement qu'elles ſignifient. Ces vices-là ſont introduits par quelqu'vn, ſous lequel l'eloquence fleuriſſoit: le ſurplus des hommes ne font que l'imiter, & l'enſeigner les vns aux autres. C'eſt ainſi que ſous Saluſte les ſentences courtes & coupees, les paroles tomboient auant qu'on les attendiſt, & vne obſcure briefueté

Les mœurs ſont egalement corrompuës. &

Les ames autant molles que les paroles.

Les plus beaux eſprits meſmes ne ſont pas exempts de vices. &

Les vices auſſi profitent à quelques-vns.

D'où vient le changement du langage.

Fautes qui ſe font en la cõpoſition.

En celle de Ciceron.

En celle de Salluſte, &

D'Aruntius. eſtoit priſee pour vn grand ornement. Arruntius, homme de rare ſobrieté, qui eſcriuit l'hiſtoire de la guerre de Carthage, fut Salluſtien, & s'eſtudia d'eſcrire à la façon d'iceluy. Il ſe trouue dans Salluſte, *Exercitum argento fecit*, c'eſt à dire, Il fit vne armee auec argent: c'eſt à dire il l'aſſembla auec des deniers. Arruntius cõmença de trouuer bonne ceſte façon de parler: il mit ce mot en toutes les pages de ſon liure. Il dit en quelque lieu, *fugam noſtri fecere*, c'eſt à dire les noſtres firent la fuite. En vn autre lieu, *Hiero* Roy de Syracuſe, *bellum facit*, fait la guerre. Et encor en quelque autre lieu: *quæ audita Panormitanos dedere Romanis fecere*: C'eſt à dire, leſquelles choſes ouyes firẽt que les habitans de Panorme ſe rendirent aux Romains. Ie t'en ay bien voulu dõner vn peu à gouſter. Car tout le liure eſt compoſé de ces mots. Ce qui auoit eſté rare dans Salluſte, eſt frequent chez luy, & preſque cõtinuel: & non ſans cauſe. Car l'vn tomboit par fortune en ces paroles, & ſans y penſer, & l'autre les recherchoit. Tu vois donc ce qui aduient à celuy qui ſuit vn vice pour exemple. Salluſte a dit *aquis hyemantibus*, pendãt que les eaux hiuernoient. Arruntius au premier liure de la guerre de Carthage dit, *repente hyemauit tempeſtas*, c'eſt à dire, Soudainement la tempeſte hiuerna. Et en vn autre lieu, quãd il voulut dire que l'annee auoit eſté froide, il dit, *totus hyemauit annus*: c'eſt à dire, Il a toute l'annee hiuerné. Et en vn autre lieu: *Inde ſexaginta onerarias leues, præter militem & neceſſarios nautarum, hiemante Aquilone miſit*: c'eſt à dire, Pendant que l'Aquilon hiuernoit, il enuoya de ce lieu ſoixante nauires legeres de charge, outre les ſoldats & les mariniers neceſſaires. Il ne ceſſe iamais d'employer ce mot à tous propos. En quelque lieu Salluſte dit, *Inter arma ciuilia, æqui boni famæ petit*: c'eſt à dire, entre les armes ciuiles il cherche les renommees d'vn homme de bien, & iuſte. Arruntius ne ſe peut tenir que dans le beau premier liure il ne miſt, *ingentes eſſe famas de Regulo*: c'eſt à dire, que les renommees de Regulus eſtoient grandes. Ces vices donc, & autres ſemblables, que l'enuie d'imiter a imprimez dans quelqu'vn, ne ſont point marques de diſſolution, ni d'vne ame corrõpuë. Car il faudroit qu'ils fuſſent ſiens, propres, & nais dans elle-meſme, par leſquels tu pourrois iuger les paſſions d'autruy. Le langage d'vn homme courroucé eſt plein de courroux: celuy d'vn homme troublé, eſt viſte & ſoudain: celuy d'vn delicat eſt tendre, & coulant. Ce que tu vois eſtre ſuiuy par ceux qui s'arrachent la barbe, ou vne partie, qui ſe font faire les mouſtaches fort courtes, & les roignent bien pres, gardant le reſte pour le laiſſer croiſtre: qui portent vn manteau de couleur bijarre, vne robbe d'eſtoffe claire, & tranſparante: qui ne veulẽt rien faire, qui puiſſe paſſer ſans arreſter les yeux de ceux qui les voyent. Ils les agacent, & les contraignent de ſe tourner vers eux. Ils ne ſe ſouciẽt point d'eſtre repris & moquez, pourueu qu'on les regarde. Tel & pareil eſt le langage de Mecenas, & de tous ces autres, qui ne faillent point par erreur, mais à leur eſcient, & parce qu'ils veulent faillir. Cela procede d'vn grand vice d'eſprit. Comme apres auoir pris beaucoup de vin, la langue ne begaye point, que l'ame n'ait premierement plié ſous la charge, & quelle ne ſoit trahye elle meſme: pareillement ce langage (mais qu'eſt ce qu'vne pure yureſſe?) ne deſplaiſt à pas-vn, ſi l'ame n'eſt au prealable eſbranſlee. C'eſt pourquoy il la faut guerir auparauant. C'eſt d'elle que procede noſtre bon ſens, c'eſt d'elle que les paroles ſortent. C'eſt d'elle que nous prenons la contenance, le viſage, la façon de cheminer. Tandis qu'elle ſera en ſanté & valeur, le langage ſera pareillement robuſte, fort & digne d'vn homme. Mais ſi elle panche, tout le reſte tombe en ruine.

Examen de diuerſes façons de parler qui leur ont eſté familieres.

Les vices qui viennẽt par imitatiõ d'autruy, ne ſont pas ſignes d'vne ame vicieuſe.

Comparaiſõ monſtrant que le langage corrompu deſcouure vne corruption de conſcience.

Pendant que le roy vit, ils ſont de bon accord,
Mais ils rompent leur foy auſſi toſt qu'il eſt mort.

L'ame c'eſt noſtre Roy. Tandis qu'elle ſe porte bien, tout le reſte fait ſon deuoir: tout le reſte luy obeyt, & obtempere. Mais pour ſi peu qu'elle chancelle, le reſte s'eſbranle auſſi toſt. Au ſurplus quand elle ſe laiſſe vaincre à la volupté, toutes ſes ſciences, toutes ſes actions fleſtriſſent, & toutes ſes entrepriſes ſe rendent laſches, & languiſſantes. Or puis que i'ay commencé d'vſer de ceſte comparaiſon, ie la continueray encor. Noſtre ame eſt maintenant Roy, & tantoſt elle eſt vn tyran. Roy, quand elle ne penſe qu'à choſes honneſtes: quand elle a ſoin du corps qui luy a eſté baillé en garde, & qu'elle ne commande rien de vilain, rien de ſale: mais quand elle deuient cruelle, ambitieuſe, effeminee & delicate, elle prẽd vn autre nom, fier & deteſtable, & deuient tyran. Alors des affections qui la mettent hors de ſoy la ſaiſiſſent & la ſollicitent inceſſamment auec quelque plaiſir au commencement tel qu'à accouſtumé de ſentir le peuple corrompu, & ſaoullé par la largeſſe de quelque ambitieux, laquelle luy doit porter dommage contre ſon eſperance, & qui prend plaiſir à toucher des mains, la viande qu'il ne peut aualler. Mais quand ceſte maladie a de plus en plus ruiné les forces, & que les delices ſont deſcenduës dans les moüelles, & dans les nerfs: elle prend ſeulement plaiſir à la veuë des choſes, de la ioüiſſance deſquelles elle s'eſt renduë inutile: & pour toutes ſes voluptez, elle n'a que le regard de celles d'autruy, ſe rendant maquerelle & teſmoin des paillardiſes dont elle a perdu l'vſage, pour s'y eſtre trop plongee. Ne pouuant d'ores en-auant prendre tant de contentement de voir vne ſi grande abondance de voluptez, comme elle a de regret & de deſplaiſir de ne pouuoir paſſer tout ce grand appareil par ſa gorge, & par ſon ventre, & de ce qu'elle ne ſe peut plus veautrer dans les troupes des bardaches & des courtiſanes: elle ſe plaint de voir ceſſer la meilleure partie de ſa felicité, empeſchee par la foibleſſe de ſon corps. Car n'eſt-ce pas vne pure fureur, mon Lucile, qu'il n'y a pas vn de nous qui ſe recognoiſſe eſtre mortel? eſtre imbecile? ou pluſtoſt qui penſe n'eſtre que vn homme tout ſeul? Regarde nos cuiſines & nos cuiſiniers courans çà & là à trauers tant de feux. Voudrois-tu dire que ce fuſt vn ſeul ventre pour lequel on appreſtaſt la viande auec le bruit, & la rumeur de tant d'hommes? Regarde nos caues à tenir les vins vieux, & les celliers pleins des vendanges de pluſieurs ſiecles. Penſes-tu que ce ſoit vn ſeul ventre pour lequel on ſerre le vin de tant d'annees & de tant de regions? Regarde en combien de lieux la terre ſe fend, combien de milliers de fermiers la cultiuent & labourent. Penſes-tu que ce ſoit pour vn ſeul ventre qu'il faille ſemer en Sicile, & en Afrique? Nous ſerons ſains, nous ne deſirerons que peu de bien, ſi chacun ſe veut contenter, s'il veut meſurer ſon corps, & s'il cognoiſt qu'il ne peut entrer dans ſon eſtomach que bien peu de viande, & pour bien peu de temps. Toutesfois il n'y a rien qui te ſerue plus pour la temperance de toutes choſes, que de penſer ſouuent à la briéueté de noſtre aage, & à l'incertitude d'iceluy. Quoy que tu faces, penſe à la mort.

Pouuoir & authorité de l'ame ſur les actions.

Elle regne tantoſt, & tantoſt tyranniſe.

Pitoyable eſtat du corps dont l'ame eſt depraüee.

De l'ame addonnee aux voluptez.

Inuectiue contre l'extreme diſſolution des hommes.

Moyen de ſe maintenir en ſanté: &

De viure auec temperance.

EPISTRE CXV.

Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſi molle & laſche. L'ame d'vn homme de bien eſt toute belle & ſaincte comme ſa parole. Il ſe courrouce apres contre les folles deſpenſes, & contre la ſuperfluité & l'auarice.

Il vaut mieux trauailler à faire de bonnes conceptions, & les mettre en practique, qu'à rechercher des termes affectez pour les exprimer ou reduire par eſcrit: car Le langage fardé denote les vices de l'ame. & L'ornement de l'homme ne conſiſte point en choſes exterieures. Qualitez de l'ame vertueuſe.

IE ne veux point, Lucilius mon amy, que tu te trauailles tant apres les mots, & apres la compoſition de ton langage. I'ay de plus grandes choſes, dont tu dois auoir ſoucy. Cherche ce que tu eſcriras, & non point comme tu l'eſcriras: & encor non point comme tu le dois eſcrire, mais comme tu le dois conceuoir: Afin que tu rendes propre à toy ce que tu auras conçeu, & que tu le graues deſſus toy. Quand tu verras quelqu'vn duquel le langage ſera affecté & fardé, ſçaches que ſon ame n'eſt pas moins attachee apres les choſes baſſes & petites. Mais ce grand, parle plus librement & auec plus de ſeureté. Tout ce qu'il dit a plus d'aſſeurance que de ſoin. Tu cognois pluſieurs ieunes hommes qui ont la barbe & les cheueux bien peignez, qui ouurent ſouuent la boëſte pour ſe parfumer: n'eſperent voir rien de ferme & de conſtant de ces gens-là. Le parler c'eſt le viſage de l'ame: s'il eſt affecté, s'il eſt fardé, s'il eſt fait, comme on dit, à la main, il monſtre que l'ame n'eſt pas genereuſe, & qu'elle eſt foible & laſche. Eſtre mignardement accouſtré, n'eſt point le vray ornement de l'homme. S'il nous eſtoit poſſible de voir iuſqu'au dedans l'ame d'vn homme de bien, hé quelle belle face, quel ſaint viſage, reluiſant d'vne beauté magnifique & agreable nous verrions: à l'entour duquel on apperceuroit d'vn coſté la iuſtice & la magnanimité, & de l'autre la temperance & la prudence rendre vne eſmerueillable ſplendeur! En outre la ſobrieté, la continence, la patience, la liberté, la douceur, (& qui pourroit croire cela?) l'humanité meſmes, qui eſt le bien le plus rare qui ſoit en l'homme, eſpandroient leur clarté deſſus elle. D'auantage ô bons Dieux, combien de luſtre, la prouidence, la magnificence, la grandeur de courage, combien de poids & de grauité luy apporteroient-elles? Quelle authorité & quel credit luy engendreroient-elles enuers tous? Pas-vn ne l'eſtimeroit digne d'eſtre aimee, qui ne la iugeaſt auſſi d'eſtre adoree. Si quelqu'vn voyoit ceſte face plus rehauſſee & plus reſplendiſſante qu'on n'en a point accouſtumé de voir entre les choſes humaines, ne s'arreſteroit-il pas tout eſtonné & raui comme d'vne rencontre de quelque diuinité: & auſſi toſt qu'il luy auroit eſté loiſible de la voir; ne ſeroit-il pas contraint de la contempler dans ſon ame? Et puis apres attiré de la douceur de ce beau viſage, ne ſe ietteroit-il pas à genoux deuant elle pour l'adorer? & arreſtant longuement ſa veuë ſur elle, & la voyant haut eſleuee par deſſus la meſure & grandeur des choſes que nous voyons icy bas, iettant ſur nous le doux regard de ſes yeux, enflammez neantmoins d'vne viue eſtincelle: en fin ne ſeroit-il pas contraint auec vn grand rauiſſement & reuerence s'eſcrier par ces mots que noſtre Virgile diſoit:

O vierge quelle donc diray-ie que tu ſois?
Tu n'as pas des mortels la face ni la voix.
Mais quelle que tu ſois, vis touſiours bien-heureuſe,
Et vueille ſecourir ma peine malheureuſe.

8. Æneid.

Elle ne faudra de venir à nous, & de nous ſecourir ſi nous la voulons honorer. Mais elle ne veut pas eſtre ſeruie par les corps des gras taureaux immolez, ni par des veaux d'or & d'argent appendus à ſon Temple : elle ne veut pas qu'on iette des pieces de monnoye dans les troncs de ſon threſor : elle ne demande qu'vne volonté ſainte & deuotieuſe. Il n'y a perſonne (dis-ie) qui ne bruſlaſt de ſon amour, s'il nous eſtoit permis de la voir. Car maintenant il y a pluſieurs choſes qui nous eſbloüiſſent, ou qui nous rebouchent la veuë de leur trop grande clarté, ou qui la retiennent en l'obſcurité. Mais tout ainſi que nous pouuons nettoyer noſtre veuë par medicamens, & la rendre meilleure : pareillement ſi nous voulons deſcharger la veuë de noſtre ame de tous empeſchemens, nous pourrons aiſément voir la vertu, encor qu'elle ſoit couuerte ſous la peſanteur du corps, encor que la pauureté & ſa petite fortune la cache, & qu'vn mauuais & infame bruit la vueille obſcurcir. Nous verrons (dis-ie ceſte beauté, encor qu'elle ſoit couuerte d'vn ſalle accouſtrement. D'auantage nous cognoiſtrons auſſi la mauuaiſtié, la pareſſe, & la laſcheté d'vne ame miſerable : nonobſtant ces lueurs qui reluiſent à l'entour des richeſſes & la fauſſe clarté des grandeurs & des honneurs qui aueuglent les yeux de ceux qui les regardent. Lors nous pourrons cognoiſtre combien eſt à meſpriſer ce que nous auions en admiration, reſſemblans aux petits enfans qui n'aiment que les ioüets : Car ils iront pluſtoſt à ceux qui leur preſentent des petits affiquets de peu de valeur, qu'ils ne feront à leurs peres & à leurs freres. Quelle difference, ie vous prie, faictes-vous entr'eux & nous, comme dit Ariſton, ſi ce n'eſt que nous ſommes encor plus fols apres les tableaux & ſtatuës que nous acheptons cherement : Les enfans ſe contentent d'vn petit caillou reluiſant de diuerſes couleurs, amaſſé ſur le bord de la mer : & nous ne prenons plaiſir qu'à la madrure de grandes & hautes colomnes, ſoit qu'on les ait apportees des ſablons d'Egypte, ou des deſerts de l'Afrique pour ſouſtenir quelque grande gallerie, ou quelque ſalle à feſtins, aſſez capable pour y receuoir tout vn peuple. Nous admirons les parois reueſtuës de plaques de marbre, ſçachans bien ce qui eſt caché au deſſous, & prenons plaiſir nous meſmes à tromper nos yeux : mais quand nous dorons nos maiſons, qu'eſt-ce autre choſe que de nous reſioüir d'vn menſonge ? Car nous ſçauons bien qu'il n'y a que bois pourri ſous ceſt or. Ce n'eſt point ſeulement ſur les parois & ſur les lambris des planchers qu'on ageance ceſt enrichiſſement. La felicité de ces grands ſeigneurs que tu vois marcher la teſte ainſi haute & leuee, n'eſt couuerte que d'vne petite fueille de clinquant. Si tu y regardes vn peu de pres, tu verras combien de miſere & de malheur eſt caché ſous l'eſcorce tendre de ceſte dignité. La meſme choſe qui fait les magiſtrats & les iuges, c'eſt celle qui amuſe tant de magiſtrats & de iuges, ſçauoir eſt la richeſſe : car depuis qu'elle eſt venuë en prix & en honneur, & le vray honneur de toutes choſes s'eſt perdu, nous ſommes deuenus marchands : & ayans mis entre nous toutes choſes en vente, nous demandons, non point quelle eſt vne choſe, mais combien il s'en peut tirer de profit. Pour le gain nous ſommes gens de bien, pour le gain nous deuenõs meſchans. Nous ſuiuons les choſes honneſtes tant qu'il y a quelque eſperance ſur elles : tous preſts de ſuiure le parti contraire, ſi les meſchantes nous font quelque autre promeſſe. Nos peres ont appris d'auoir en admiration l'or & l'argent, & dés noſtre ieuneſſe ceſte enuie a ſaiſi noſtre ame, & s'eſt touſiours aggrandie auec nos ans. D'auãtage le vulgaire qui en toutes autres choſes eſt contraire à ſoy meſmes, eſt d'accord en ce ſeul poinct : c'eſt ce qu'il admire, c'eſt ce qu'il deſire à ſes enfans : & quand ils veulent recognoiſtre les biens qu'ils ont receus des Dieux : c'eſt ce qu'ils leur cõſacrent, cõme

Moyẽ d'honorer & ſeruir la vertu: &

Voir la beauté d'icelle.

A l'oppoſite de laquelle ſe deſcouurent les vices de l'ame deſbordee & mondaine.

Folie humaine egale aux vieux & aux enfans, en ce que les vns & les autres admirent des choſes de neant, au lieu de meſpriſer la vanité des ſomptuoſitez mondaines.

Incertitude & miſere de la felicité humaine. &

Cenſus fenatorem facit.

Vanité des richeſſes accompagnees de conuoitiſe & diſſolution.

la plus precieuſe choſe qu'ils puiſſent trouuer en ce monde. Et on en eſt venu iuſques-là, que l'on maudit la pauureté, & que l'on s'en moque : qu'elle eſt meſpriſee des riches, & odieuſe aux pauures. Les vers des Poëtes ſont meſmes employez pour embraſer d'auantage nos cupiditez, par leſquels les richeſſes ſont loüees comme le ſeul honneur & ornement de noſtre vie. Il ſemble que les Dieux ne puiſſent rien auoir, ni rien donner de meilleur que les richeſſes.

Auſquelles les vers des Poëtes ſeruent d'vn brandon pour les allumer d'autant plus.

Le palais du Soleil ſur des hautes colonnes
Reluiſoit d'or brillant.

a. *Metamorph.*

Regarde apres ſon chariot.

Tout d'or eſtoit l'aiſieu, les moyeux eſtoient d'or,
D'or le tour de la rouë, & les rayons encor
Eſtoient de fin argent.

En outre ils appellent le ſiecle doré, celuy qu'ils veulent faire croire auoir eſté le meilleur. Et meſme il ſe trouue des poëtes tragiques, qui veulent bien changer l'innocence, la ſanté, la bonne reputation, auec le gain.

En quelques tragiques notamment, qui prefere le gain à toutes vertus.

Laiſſe-moy ſeulement appeller meſchant homme,
Pourueu que bien aiſé & que riche on me nomme,
Tout le monde s'enquiert s'il a beaucoup de bien,
Mais pas-vn ne s'enquiert s'il eſt homme de bien:
On ne demande point ni pourquoy ni comment:
On demande quels biens tu as tant ſeulement.
Chacun eſt en tous lieux eſtimé tout autant,
Comme on voit qu'il eſt riche & qu'il a de comptant.
Ie ne deſire point de viure ſans richeſſe,
Ie ſouhaitte la mort ſi pauureté me preſſe:
Ce qui eſt plus vilain, (ſi tu le veux ſçauoir)
De ce que nous auons, c'eſt de ne rien auoir.
Richeſſe des mortels le ſeul bien deſirable,
La douceur de la mere à toy n'eſt comparable,
Ni des enfans mignards, non pas du pere meſme
Que nous tenons ſacré pour ſon bien-faict extréme.
Si rien luit de ſi doux deſſus le beau viſage
De Venus, à bon droit elle peut le courage
Des hommes & des Dieux eſmouuoir de ſes feux,
De ſa perfection les rendant amoureux.

Euripide eſt plus ſage: qui en la perſonne de Bellerophon monſtre le ſupplice des auaricieux. Leſquels ne ſont iamais exempts d'inquietude ni de tourment.

Auſſi toſt que ces derniers vers de la tragedie d'Euripide furent prononcez, tout le peuple s'eſleua pour chaſſer auec vne grande violence, & le ioüeur & ſes carmes, iuſqu'à ce qu'Euripides ſe preſenta ſur le theatre, & les pria d'attendre vn peu, & de voir la fin que feroit ceſt admirateur de l'or & des richeſſes. En ceſte tragedie Bellerophon eſtoit puni & tourmenté des peines qu'vn chacun reſſent en la tragedie de ſa vie. Car on ne voit point vne auarice qui ne ſoit ſuiuie de quelque cruel tourment, combien que l'auarice ſeule traine aſſez de tourmens apres ſoy. O com-

bien de larmes & d'ennuis elle donne! O qu'elle eſt miſerable, & pendant qu'on ſouhaitte les biens, & meſme apres qu'on les a gaignez! Adiouſtons y auſſi les continuels ſoucis qui tourmentent chacun ſelon la meſure du bien qu'il a. Il y a plus de peine à ioüir des richeſſes qu'à les acquerir. O comme on les void crier & ſe plaindre s'ils ſont aucunes pertes, qui aduiennent quelquesfois bien grandes, mais qui leur ſemblent encor plus grandes qu'elles ne ſont! En outre quand fortune meſme ne leur oſteroit rien, ils penſent que tout ce qu'ils ne peuuent acquerir, ſoit vne perte pour eux. Au reſte ils eſtiment vn homme, auſſi heureux, & auſſi riche comme ils le voyent auoir bien dequoy, & deſirent d'en acquerir autant qu'il en a. Ie le confeſſe. Mais quoy? Penſes-tu qu'il y ait gens au monde de pire condition, que ceux qui ſont miſerables, & neantmoins enuiez: A la mienne volonté que ceux qui deſirent des richeſſes, allaſſent demander conſeil aux riches: & ceux qui pourſuiuent les honneurs, à ceux qui par ambition ſont paruenus aux plus grandes dignitez. Certainement ils changeroient de deſſein, combien que ceux qui deteſtoient leur premiere ambition, entreprennent cependant des nouuelles grandeurs: Car il n'y a pas vn qui ſoit content de ſa bonne fortune, pour ſi toſt qu'elle ſoit venuë. Ils ſe plaignent volontiers de leurs conſeils & de leurs ſuccez, & regrettent touſiours plus ce qu'ils n'ont peu attrapper. Mais la Philoſophie te portera ce bon-heur qui ne pourroit eſtre plus grand que tu ne te pourras iamais repentir de toy-meſmes. Les paroles bien tiſſuës, & le langage doux coulant, ne te conduiront iamais à ceſte vraye & ferme felicité, que nulle tempeſte ne pourra iamais eſbranler. Que les paroles ſoient ſi bien compoſees qu'elles voudront, moyennant que l'ame ſoit en ſa ferme & conſtante compoſition, qu'elle ſoit eſleuee en haut, & aſſeuree en ſes opinions, & qu'elle ſe plaiſe en ce qui deſplaiſt à tous autres, qu'elle eſtime autant ſon aduancement & ſon profit, comme ſa propre vie, & qu'elle ne vueille ſçauoir autre choſe, que de ne rien deſirer & de ne rien craindre.

Leur condition eſt d'autant plus miſerable qu'auec l'ennuy que les richeſſes leur apportent, ils acquierent l'enuie des hommes: Et ne ſont iamais conſens de leur condition.

La Philoſophie eſt le vray remede à ce mal, & le vray contentement de l'ame.

Ce qu'vn beau & diſert langage ne ſçauroit effectuer.

EPISTRE CXVI.

S'il vaut mieux auoir des paſſions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entierement reietter, s'il eſt poſſible.

ON a ſouuent demandé s'il vaudroit mieux n'auoir du tout aucunes paſſions, que de les auoir petites. Nos Stoïques les reiettent du tout, & les Peripateticiens les temperent. Pour moy ie ne me puis perſuader que vne maladie mediocre puiſſe eſtre ni ſalutaire, ni profitable. N'aye point de crainte, ie ne te veux rié deſrober de ce que tu veux qu'on ne te refuſe point. Ie te veux liberallement bailler tout ce que tu demandes, & toutes choſes que tu deſires, & que tu peux penſer eſtre neceſſaires, ou vtiles ou agreables à la vie. Ie ne te veux rien oſter que le vice. Car quand ie te deffendray de ne deſirer point quelques choſes, ie te permettray auſſi de les vouloir: afin que tu le faces ſans aucune crainte, & auec vn plus aſſeuré conſeil, & afin que tu puiſſes mieux ſentir la douceur de ſes voluptez. Pourquoy non? Tu les gouſteras mieux, ſi tu leur peux commander, que ſi tu rendois leur eſclaue. Mais c'eſt choſe naturelle (dis-tu) que ie me tourmente de la mort de mon amy, & que ie laiſſe couler ces larmes, qui tombent ſi iuſtement. C'eſt choſe naturelle,

Diſpute touchant les affections, que les Stoïciens ne veulent aucunement admettre, bien que les Peripateticiens les temperent.

Obiection des Peripateticiens.

que d'eſtre touché des opinions que tout le monde ſuit, & de ſe faſcher des aduerſitez. Pourquoy ne me permettras-tu l'honneſte crainte d'vne mauuaiſe opinion? Il n'y eut iamais vice, qui n'ait trouué ſon defenſeur. Il n'y a vice, qui ne porte quelque honte, & qu'on ne puiſſe vaincre ſur ſon commencement: mais cela meſme eſt cauſe qu'il s'eſtend plus auant. Tu ne gaigneras iamais tant ſur luy qu'il vueille arreſter, ſi tu luy as permis de commencer. Toutes nos affections du commencement ſont foibles: mais apres, elles s'eſchauffent d'auantage, & s'acquierent des forces en cheminant auec le temps. Bref on les garde plus facilement d'entrer, qu'on ne les peut apres chaſſer. Qui voudroit nier que toutes nos affections ne deſcoulent d'vn commencement naturel? La nature nous a commandé d'auoir ſoin de nous meſmes. Mais ſi nous vſons enuers nous d'vn traictement trop delicat, c'eſt vice. Nature a meſlé quelques voluptez auec les choſes neceſſaires, non pas pour les rechercher, mais afin que les choſes ſans leſquelles nous ne pouuons viure, nous fuſſent plus agreables auec le meſlange de la volupté. Si elle venoit d'elle meſmes, ce ſeroit vne diſſolution. Fermons donc la porte quand elles voudront entrer. Car il eſt plus facile de ne les receuoir point, que de les en faire ſortir. Laiſſez moy quelque peu plaindre (diras-tu) & craindre quelque peu: mais ce quelque peu-là s'eſtend fort loin, & ne prend pas fin quand tu veux. Vn homme ſage ſe peut contregarder ſans danger & ſans peine. Il arreſtera ſes larmes & ſes voluptez comme bon luy ſemblera: mais nous qui n'auons point appris de rebrouſſer chemin, noſtre bien ſera de ne faire vn ſeul pas en auant. Il me ſemble que Panetius reſpondit fort ſagement à vn ieune homme, qui luy demandoit ſi l'homme ſage pouuoit deuenir amoureux. Nous parlerons (dit-il) vn autre iour du ſage: mais quant à vous & à moy, qui ſommes encor fort eſloignez de la perfection du ſage, gardons-nous bien de tomber entre les mains d'vne choſe ſi troublee & ſi furieuſe, qui depend de la puiſſance d'autruy, & qui s'eſtime ſi peu elle meſmes. Car ſi l'amour iette ſes yeux deſſus nous, ſa douceur nous rauit: s'il nous meſpriſe, nous deuenons enflambez de ſuperbe contre luy. La facilité nous eſt agreable, & nous combattons contre la difficulté. Par ainſi cognoiſſans la foibleſſe de nos forces, viuons en paix. Ne fions point noſtre ame malade à la mercy du vice, de la beauté, des flatteries, & des autres delices qui la voudroient attirer à ſoy. Ce que Panetius reſpondit à celuy qui luy parloit de l'amour, ie l'entens de toutes autres choſes. Retirons-nous tant qu'il nous ſera poſſible de ces lieux fangeux & gliſſans. Nous ne ſommes pas encor gueres bien aſſeurez en vn lieu ſec. Tu viendras maintenant à moy pour crier contre les Stoïques, auec ce parler commun du peuple: Vous nous promettez des choſes trop grandes, & nous commandez des choſes dures & difficiles. Nous ſommes de pauures petits hommes, nous ne pouuons pas nous refuſer toutes choſes. Nous pleurerõs: mais ce ſera fort peu: nous aurons de l'ambition: mais elle ſera retenuë: nous nous courroucerons: mais ce ſera pour nous appaiſer bien toſt. Sçais-tu pourquoy nous ne pouuons faire cela? Parce que nous ne croyons pas que nous le puiſſions faire. Et à dire la verité, il en va tout autrement en effect. Nous ſouſtenons nos vices, parce que nous les approuuons. Nous aimons mieux les excuſer, que les chaſſer. Nature nous a donné aſſez de puiſſance ſi nous voulons nous en ſeruir, & ſi nous voulons ramaſſer nos forces, & les employer pour nous, & non point contre nous. Ce n'eſt que faute de bonne volonté: Mais noſtre excuſe eſt que nous ne pouuons pas.

Reſponſe des Stoïques.

Nature veut que nous ayons ſoin de nous meſmes, mais elle hait les delicateſſes.

Les affections humaines n'ôt point de bornes.

La reſponſe de Panetius le teſmoigne.

Obiection que l'on fait ordinairement aux Stoïques.

La reſponſe monſtre pourquoy nous ne ſõmes pas maiſtres de nos affections.

Mauuaiſe volonté s'excuſe touſiours ſur ſon impuiſſance.

EPISTRE CXVII.

Si l'opinion des Stoïciens, qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage, eſt veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il doit deſirer.

TV me donneras beaucoup de peine, & à toy auſſi: & ſans y penſer tu me mettras en vne faſcheuſe diſpute, en me faiſant ces petites queſtions, leſquelles ie ne puis contredire ſans offenſer nos Stoïques, ni les accorder, ma conſcience ſaue. Tu demandes ſi ce que les Stoïques diſent eſt vray, à ſçauoir que la ſageſſe eſt vn bien, & qu'eſtre ſage n'eſt pas vn bien. Premierement ie declareray ce que les Stoïques en ont penſé, & apres i'en diray mon aduis. Nos philoſophes croyent que ce qui eſt bien, eſt corps: car ce qui eſt bien, agit. Tout ce qui agit, eſt corps: tout ce qui eſt bien, porte profit: il faut donc que pour profiter, il face quelque choſe: s'il fait, par cõſequent il eſt corps. Ils diſent que la ſageſſe eſt vn bien: par neceſſité dõc il faut dire qu'elle eſt corporelle: Mais ils penſent que eſtre ſage ne ſoit pas d'vne meſme conditiõ. C'eſt vne choſe incorporelle, & qui ſuruient à autruy par accidẽt, c'eſt à dire à la ſageſſe: par ainſi elle ne fait rien, & ne profite rien. Et quoy dõc (diſent-ils) ne diſons-nous point qu'eſtre ſage ſoit bien? Ouy, nous le diſons en le rapportant à ce d'où il depend, c'eſt à dire à la meſme ſageſſe. Oy maintenãt ce que les autres reſpondent à cela, auant que ie me retire de ce party pour me rẽdre à l'autre. Par ce moyen (diſent-ils) le viure heureuſement ne ſeroit pas bien. Mais il leur faut reſpondre que vueillent-ils ou non, la vie heureuſe eſt bien, & le viure heureuſement, eſt pareillement bien. On vſe encor de ceſt argument contre les noſtres. Deſirez-vous d'eſtre ſage? Il s'enſuit donc qu'eſtre ſage ce ſoit vne choſe qu'on doit deſirer. Si on la doit deſirer, c'eſt vn bien. Les noſtres ſont contraincts de tordre ces paroles, & deſirans y adiouſter vne ſyllabe, que noſtre langue ne permet point d'y eſtre entremeſlee. Parquoy ſi tu le permets ie l'adiouſteray. Ce qui eſt bien (diſent-ils) eſt deſirable: & ce qui ſuruient encor à ce bien, eſt tres-deſirable. Apres que nous auons obtenu ce bien, on ne deſire point l'autre comme bien: mais on le deſire comme ſuruenant à celuy, que nous auions ſouhaitté. Quand à moy, ie ne ſuis point de ceſt aduis, & penſe que les noſtres deſcendent à ceſte opinion: car ils ſont pris par ce premier lieu, & ne leur eſt pas permis de changer de forme de parler. Nous donnons beaucoup d'authorité & de creance à l'opinion, que tous les hommes ont deſia conçeuë de quelque choſe. Nous tenons pour veritable ce que nous voyons que tout le monde croit: comme la creãce que nous auons des Dieux, nous la tirons de l'opinion qu'vn chacun a dans ſon ame, qu'il y a des Dieux, & qu'il n'y a nation au monde ſi eſloignee qu'elle ſoit des loix, & des bonnes mœurs, qui ne croye quelques Dieux. Quand nous diſputons de l'eternité des ames, la plus grande authorité qu'on y apporte, c'eſt le commun conſentement des hommes, qui craignent ou qui reuerent les enfers. Ie me veux ſeruir auſſi de ceſte publique perſuaſion. Tu ne trouueras pas-vn, qui ne penſe que la ſageſſe & qu'eſtre ſage ne ſoit bien. Ie ne feray point ce que les gladiateurs vaincus ont accouſtumé de faire d'en appeller à la miſericorde du peuple. Ie commenceray de combattre auec

Examen de quelques poincts de la doctrine des Stoïques, leſquels ſont d'autant plus mal aiſez à ſoudre qu'ils ſont diuiſez entr'eux, & font contredire à leurs inepties.

Leurs raiſons pour prouuer que la ſageſſe ſoit corps.

Repartie des autres de contraire aduis.

Inepties ou niaiſeries de ceſte eſchole.

Les plus inciuiles & plus inhumaines nations adoüent quelque deïté, & confeſſent l'ame immortelle.

mes propres armes. Quand aucune choſe ſuruient en quelque autre choſe, il faut voir, ſi elle eſt hors de ce à quoy elle ſuruient, ou dans ce à quoy elle ſuruient. Si elle eſt dans ce à quoy elle ſuruient, elle eſt auſſi bien corps; comme eſt ce à quoy elle ſuruient. Car rien ne peut aduenir ſans attouchement. Ce qui touche eſt corps. Si elle eſtoit dehors, puis qu'elle y eſt ſuruenuë, elle s'en eſtoit eſloignee. Ce qui s'eſt eſloigné, a mouuement. Ce qui a mouuement, a corps. Atten donc que ie die auſſi, que la courſe ne ſoit vne choſe, & le courir vne autre, la chaleur ne ſoit vne choſe, & eſtre chaud, vne autre: & la lueur ne ſoit vne choſe, & le reluire vne autre. Ie vous confeſſe bien que ce ſont choſes diuerſes, mais non point de diuerſe ſorte. Si la ſanté eſt choſe indifferente, eſtre ſain ſera indifferent auſſi: ſi la beauté eſt indifferente, il eſt indifferent auſſi d'eſtre beau. Si la iuſtice eſt bien, c'eſt bien auſſi que d'eſtre iuſte: ſi la laideur eſt mal, c'eſt mal auſſi que d'eſtre laid. Autant certainement comme ſi la chaſſie eſt mal, c'eſt mal auſſi d'eſtre chaſſieux. Appren cela ie te prie, que l'vn ne peut eſtre ſans l'autre. Ce qui a ſageſſe, eſt ſage: & ce qui eſt ſage, a de la ſageſſe. Et par ainſi on ne peut douter quel ſera l'vn, que l'autre ne ſoit tel: de ſorte qu'il ſemble à quelques-vns, que ces deux-là ne ſoient qu'vne ſeule & vne meſme choſe. Mais ie demanderois volontiers cecy: Puis que toutes choſes ſont ou biens ou maux, ou indifferentes, du nõbre deſquelles mettrõs nous d'eſtre ſage? Ils nient que ce ſoit bien, mais ce n'eſt pas mal auſſi: il s'enſuit donc que c'eſt vne choſe indifferente & moyenne. Or nous appellons choſe moyenne & indifferente, laquelle peut auſſi bien aduenir à vn meſchant, qu'à vn homme de bien, comme la richeſſe, la beauté & la nobleſſe. Mais d'eſtre ſage, cela ne peut aduenir, qu'à vn homme de bien: ce n'eſt donc point choſe indifferente. Mais ce qui ne peut aduenir à vn meſchant homme, n'eſt pas mal. Il s'enſuit donc que c'eſt bien. Ce que pas-vn n'a qui ne ſoit homme de bien, eſt bien. Il n'y a pas vn qui puiſſe eſtre ſage, s'il n'eſt homme de bien: c'eſt doncques bien. C'eſt vn accident (dit il) à la ſageſſe. Cela doncques que tu appelles eſtre ſage, à ſçauoir-mon s'il eſt l'actif de la ſageſſe, ou s'il la reçoit, & en eſt le paſſif: Or ſoit qu'il la face, ou qu'il la ſouffre, d'vn coſté & d'autre il eſt corps: car ce qui fait, & ce qui eſt fait, eſt corps, s'il eſt corps, il eſt bõ: vne choſe dõc luy defailloit, qui le gardoit d'eſtre du tout bien, c'eſt qu'il eſtoit ſans corps. Les Peripateticiens ont opinion qu'il n'y a aucune difference entre la ſageſſe, & entre eſtre ſage: veu que l'vn de ces deux-là, eſt dãs l'autre. Car pẽſes-tu qu'aucun puiſſe eſtre ſage, s'il n'a de la ſageſſe? & qu'aucun puiſſe auoir de la ſageſſe s'il n'eſt ſage: Les vieux Dialecticiens font diſtinction de ces choſes-là, & la diuiſion en eſt venuë d'eux iuſques aux Stoïciens. Ie diray quelle elle eſt. C'eſt autre choſe vn champ, autre choſe d'auoir vn champ: pourquoy non? veu qu'auoir vn champ cela touche à celuy qui l'a, & non point au champ. Par meſme raiſon la ſageſſe eſt vne choſe, & eſtre ſage eſt vne autre. Ie penſe que tu m'accorderas bien, que ce ſont deux choſes diuerſes, celle qui eſt poſſedee, & celuy qui la poſſede. La ſageſſe eſt vne ame parfaicte, & qui eſt paruenuë à ſon plus haut, & à ſon meilleur degré: Car c'eſt l'art & la ſcience de viure. Or qu'eſt-ce qu'eſtre ſage? Ie ne puis pas dire que ce ſoit vne ame parfaicte. Mais c'eſt ce qui aduient à celuy qui a l'ame parfaicte: Par ainſi la bonne ame c'eſt vne choſe, & l'autre eſt comme auoir vne bonne ame. Ce ſont (dit-il) des natures de corps, comme, voila vn homme, voila vn cheual. Ces natures ſont apres accompagnees du mouuement de leurs ames, qui font cognoiſtre les mouuemens des corps. Ces mouuemens-là ont quelque choſe qui leur eſt propre, ſeparee neantmoins du corps. Comme quand ie voy Caton qui ſe pourmene, le ſens me monſtre cela, & l'ame

Refutation de la precedente doctrine ſtoïque.

Eſtre ſage n'eſt pas choſe indifferente. Que c'eſt que choſe indifferente, ou moyenne.

Quelle difference il y a entre ſageſſe & eſtre ſage.

l'ame le croit. C'eſt le corps que ie voy, ſur lequel i'ay ietté & mes yeux & mon entendement. Ie dis encores, Caton ſe pourmene : ce n'eſt pas le corps dont ie parle, mais c'eſt quelque choſe qui declare que c'eſt le corps, que les vns appellent prononcé, les autres ſignifié, les autres denoncé. Ainſi quand nous diſons, ſageſſe, nous entendons quelque choſe incorporelle: quand nous diſons, Il eſt ſage, nous parlons d'vn corps. Certainement il y a grande difference ſi nous parlõs de luy, ou de choſe qui luy appartienne. Prenons le cas maintenant que ce ſoient deux choſes diuerſes. Car ie n'en veux point encor dire mon aduis. Qu'eſt ce qui empeſche que ce ne ſoit vne autre choſe, & neantmoins qu'elle ne ſoit bonne? Tu diſois nagueres, qu'vn champ eſtoit vne choſe, & auoir vn champ eſtoit vne autre choſe : qui empeſche que cela ne ſoit: Car celuy qui poſſede, eſt d'vne nature, & ce qui eſt poſſedé, d'vne autre: l'vn eſt vne terre, & l'autre eſt vn homme. Mais pour le regard des choſes que nous traictons, elles ſont toutes deux d'vne meſme nature, & celuy qui poſſede la ſageſſe, & la ſageſſe qui eſt poſſedee. D'auantage en ce cas-là, ce qui eſt poſſedé eſt vne choſe, & celuy qui poſſede en eſt vne autre. Mais en ceſtuy-cy, ce qui eſt poſſedé, & celuy qui poſſede, ſont tous en vn. La poſſeſſion d'vn champ eſt par le droict qu'on y a, & celle de la ſageſſe vient de nature. Le champ peut eſtre vendu & baillé à vn autre, mais la ſageſſe n'abandonne point ſon maiſtre. Tu ne dois donc faire comparaiſon des deux choſes diſſemblables. I'auois commencé à dire que ce pouuoient eſtre deux choſes, & toutesfois que l'vne & l'autre fuſt bonne : En outre que la ſageſſe & le ſage eſtoient deux, & tu confeſſes bien que l'vn & l'autre ſoient bons. Or tout ainſi que rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne, & que celuy qui l'a ne ſoit bon auſſi : pareillement rien n'empeſche que la ſageſſe ne ſoit bonne : & auoir la ſageſſe, c'eſt à dire eſtre ſage, ne ſoit bon auſſi. Ie deſire la ſageſſe ſeulement, afin que ie ſois ſage. Car que ſeroit-ce donc? Vne choſe n'eſt pas bonne, ſans ce qui la fait trouuer bonne. Vous tenez pour certain que ſi on donnoit la ſageſſe ſans vſage, il ne la faudroit point receuoir. Mais quel eſt l'vſage de la ſageſſe? C'eſt eſtre ſage. C'eſt ce qui eſt de plus precieux en elle: : car cela oſté, elle ſeroit inutile. Si la gehenne eſt mauuaiſe, il eſt mauuais d'eſtre gehenné: voire tellemẽt, qu'elle ne ſeroit pas mauuaiſe ſi tu en oſtois ce qui la ſuit. Sageſſe eſt l'eſtat d'vne ame parfaicte : mais eſtre ſage c'eſt l'vſage de l'ame parfaicte. Comment ſe pourroit-il faire, que l'vſage de la ſageſſe ne fuſt bon, veu que ſans l'vſage elle ne ſeroit pas bonne? Ie te demande, ſi on doit deſirer la ſageſſe. Tu l'accordes. Ie te demande encor, ſi l'vſage de la ſageſſe eſt deſirable. Tu l'accordes auſſi, puis que tu dis que tu ne la voudrois pas receuoir, ſi l'vſage t'en eſtoit defendu. Ce qui eſt deſirable eſt bon. Eſtre ſage c'eſt auoir l'vſage de ſageſſe, comme le parler eſt l'vſage de l'eloquence, & le voir eſt celuy des yeux. Il s'enſuit donc qu'eſtre ſage, c'eſt l'vſage de ſageſſe. Or l'vſage de ſageſſe eſt deſirable: il faut donc deſirer d'eſtre ſage : & s'il eſt deſirable, il eſt bon par conſequence. Mais il y a long-temps que ie me condamne moy-meſme, de ce qu'en les reprenant ie les imite, & que ie deſpens trop de paroles en des choſes trop claires. Car qui peut faire doute, que ſi le chaud eſt mauuais, qu'il ne ſoit mauuais d'auoir chaud? Que ſi le froid eſt mauuais, que ſentir froid ne le ſoit auſſi? Que ſi la vie eſt bien, que le viure ne ſoit bon? Tout cela eſt autour de la ſageſſe, & n'entre point dedans. Mais il nous faut loger dedans elle: & quand nous prendrons plaiſir de nous y pourmener quelquefois, elle a des lieux ſpacieux & amples pour ſe retirer à part. Enquerons-nous de la nature des Dieux, dequoy ſe nourriſſent les aſtres, du cours diuers que font les eſtoilles, ſi nos corps ſe meuuent auec leur mouuement, ſi ce ſont elles qui donnent vigueur au corps & à

L'vn & l'autre ſont de meſme nature.

La ſageſſe eſt inſeparable d'auec celuy qui la poſſede.

Toutes telles ſubtilitez ne meritent pas les paroles qu'on y employe: il faut penetrer plus auant dedans la Philoſophie: car

l'ame de toutes choſes. Si celles qu'on appelle fortuites, ſont attachees à quelque certaine loy: s'il y a rien qui aduienne tumultuairement, ou qui roulle ſans aucun ordre de nature. Ie voy bien que ces diſcours n'appartiennent en rien à la reformation des mœurs: toutesfois ils recreent l'eſprit, & l'eſleuent à la grãdeur de ces choſes qu'il traite. Au contraire, ces autres queſtions que ie faiſois cy-deſſus, le rõgent & l'abaiſſent, & au lieu de l'aiguiſer, l'affoibliſſent. Mais ie vous prie pourquoy perdons-nous tant de peine apres vne choſe qui eſt peut-eſtre fauſſe, ou à tout le moins inutile, & qui meriteroit d'eſtre employee à vn ſubiect plus haut & plus profitable? Dequoy me pourra ſeruir de ſçauoir ſi la ſageſſe eſt vne choſe, & ſi eſtre ſage en eſt vne autre? Que me pourra ſeruir de ſçauoir que cecy eſt bon, & que cela ne l'eſt point? Ie ſeray bien temeraire iuſques là, ie me mettray au hazard de ce ſouhait, que tu puiſſes auoir ſageſſe hardiment, pourueu que ie puiſſe eſtre ſage. Ie m'aſſeure que nous ſerons egaux. Mais fay pluſtoſt cecy: monſtre-moy le chemin pour y pouuoir paruenir: dy-moy ce que ie dois fuyr, ce que ie dois deſirer: par quelles diſciplines ie pourray aſſeurer mon eſprit chancellant: par quel moyen ie pourray chaſſer loin de moy ces vicieux deſirs qui me iettent, & m'emportent à trauers: comment ie pourray reſiſter à tant de vices: comment ie pourray oſter tant de maux qui ſe ſont iettez ſur moy, & ceux auſſi ſur leſquels ie me ſuis volontairement ietté. Enſeigne-moy comme ie dois ſupporter mes afflictions ſans mes pleurs, & mes felicitez ſans les armes d'autruy: Comment ie dois n'attendre point la derniere & ineuitable fin de ma vie: mais m'enfuyr moy-meſme auant heure, quand bon me ſemblera. Il n'y a rien qui me ſemble ſi vilain, que deſirer la mort. Car ſi tu deſires de viure, pourquoy ſouhaittes-tu de mourir? & ſi tu ne veux plus viure, pourquoy demandes-tu aux Dieux vne choſe qu'ils t'ont donnee en naiſſant? Car de mourir quelque iour, cela te doit aduenir malgré toy: & de mourir quand tu voudras, il eſt en ton pouuoir. L'vn eſt par neceſſité, & l'autre eſt en ta volonté. Ces iours paſſez ie vis vn fort laid commencement d'vn diſcours d'vn homme, qui autrement eſtoit bien diſant: Ouy (dit-il) que ie meure bien-toſt. O fol que tu es, tu deſires vne choſe qui eſt en ta puiſſance. Peut-eſtre qu'en tenant ces propos, tu es deuenu vieil. Autrement qu'eſt-ce qui te pouuoit retarder? Pas-vn ne te tient: eſchappe par où tu voudras. Choiſis la partie des choſes de la nature qu'il te plaira, par laquelle tu commanderas que paſſage te ſoit donné. Certainement ce ſont les elemens par leſquels tout ce monde eſt ſouſtenu, l'eau, la terre, & l'air. Toutes ces choſes ſont autant cauſe de la vie, comme chemin à la mort. Que ie meure bien-toſt: ce bien-toſt, quand veux-tu qu'il ſoit? quel iour luy dõnes-tu? il ſe peut faire pluſtoſt que tu ne le ſouhaittes. Ce ſont paroles d'vne ame foible & laſche, & qui par ceſte deteſtatiõ recherche qu'on ait pitié d'elle. Celuy ne veut pas mourir, qui le ſouhaitte. Prie les Dieux de te donner vie & ſanté. Mais quand il te plaira de mourir, le fruict de la mort eſt de mettre fin à tels ſouhaits. Parlons de cela, Lucilius mon bon amy: inſtruiſons noſtre ame auec cela. Voila noſtre ſageſſe: voila comme on eſt ſage: & non point ſe tourmenter apres vne folle ſubtilité, par des petites diſputes inutiles. La fortune t'a propoſé tant de difficultez & de queſtions: tu ne les as peu encores diſſoudre. Et maintenant tu te moques. Ce ſeroit vne grande folie à toy quand la trompette auroit ſonné au combat, de battre le vent de ton eſpee. Laiſſe les armes de paſſe-temps, & pren celles qui tuent. Appren-moy par quel moyen ie pourray faire, que mon ame ne ſe trouble, ni par triſteſſe, ni par aucune frayeur: par quel moyen ie me pourray deſcharger de l'importunité de mes ambitieux deſirs. Qu'on face, & qu'on profite en quelque choſe. La ſageſſe eſt vn

Ces recherches friuoles ne ſont rien pour la reformation des mœurs, & ſont du tout inutiles.

Vray vſage de la Philoſophie.

Paradoxe ordinaire aux Stoïques, qu'il ſoit au pouuoir de l'homme de mourir quãd il luy plaiſt.

Les elemens ſont egalement cauſe de la vie & de la mort.

Sophiſtes comparez aux gendarmes que le ſon des trõpettes pouſſeroit à battre l'air de leurs eſpees.

bien, mais eſtre ſage n'eſt pas bien. Qu'ainſi ſoit. Nions qu'il ſoit bon d'eſtre ſage, afin qu'on ſe moque de tout ceſt eſtude, comme employé en choſes inutiles. Que ditois-tu quand tu ſçaurois qu'on te demande encor, ſi la ſageſſe, qui eſt à venir, eſt vn bien? Quel doute y a-il ie te prie, que les greniers ne ſentent point encor la moiſſon à venir, ni l'enfance deſpourueuë de forces & de vigueur ne ſente point encor l'aage de la ieuneſſe, ou elle doit entrer? La ſanté à venir ſert auſſi peu au malade, comme le repos futur ſoulage vn homme, pendant qu'il trauaille à la courſe, ou à la lutte. Qui eſt celuy qui ne ſçache, que ce qui eſt à venir n'eſt pas bien, par ceſte ſeule raiſon qu'il eſt encor à venir? Car ce qui eſt bien, eſt pareillement profitable: & s'il ne profite point, pareillement ce n'eſt pas vn bien: & s'il profite, il l'eſt deſia. Ie dois eſtre ſage quelque iour: ce ſera vn bien quand ie le ſeray. Mais cependant il ne l'eſt pas. Vne choſe doit premierement eſtre, puis apres on voit ce qu'elle ſera. Comment ſe peut-il faire, ie te prie, que ce qui n'eſt point encore, ſoit deſia bon? Et comment veux-tu que ie te puiſſe mieux prouuer qu'vne choſe n'eſt point, que lors que ie dis qu'elle ſera? Car on cognoiſt bien que ce qui vient, n'eſt point encor venu. Le printemps doit venir: ie ſçay donc que nous ſommes en hyuer, & que l'eſté doit venir apres: ie ſçay auſſi par-là que l'eſté n'eſt point encor. La plus grande preuue que i'aye, qu'vne choſe n'eſt point encor preſentement, c'eſt quand elle eſt à venir. Ie ſeray ſage, ie l'eſpere. Mais cependant ie ne ſuis pas encor. Si i'auois ce bien, ie ſerois deſia exempt de ce mal. Il aduiendra que ie ſeray ſage: tu dois iuger par-là, que ie ne le ſuis pas encor. Ie ne puis pas en meſme temps me trouuer accompagné de ce bien & de ce mal. Ces deux choſes, ſçauoir eſt le bien & le mal, ne ſe peuuent aſſembler, ni ſe trouuer en vne meſme perſonne. Ne nous arreſtons point à ces ſornettes par trop ſubtiles, & courons apres ce qui nous peut apporter quelque bien. Celuy qui eſt en peine d'aller querir vne ſage-femme pour ſa fille qui eſt en trauail d'enfant, ſe garde bié de s'amuſer à lire l'affiche cõtenant l'ordre & le deſſein des ieux publiques, qu'on doit celebrer. Celuy qui court pour eſteindre le feu de ſa maiſon qui bruſle, n'a pas loiſir d'aduiſer comme vne table enfermee au ieu de l'eſchiquier en pourra ſortir. Mais, ô bon Dieu, on te vient denoncer tous les maux du mõde, & l'embraſement de ta maiſon, le danger qui menace tes enfans, le ſiege de ta ville, & le pillage de tes biens: & encor apres cela, le naufrage, le tremblement de terre, & tout autre mal qu'on peut craindre. Eſtant doncques empeſché entre tant de maux, ne penſes-tu qu'à te donner du plaiſir? Tu demandes quelle difference il y a entre la ſageſſe, & eſtre ſage? Tu t'amuſes à lier des nœuds pour apres les deſnoüer, cependant que tant de maux menacent ta teſte? Nature ne nous a pas eſté ſi largement liberale du temps, qu'il nous en faille rien perdre: & voy ie te prie combien en perdẽt les plus diligens. Nos maladies nous en deſrobent vne partie, & celles de nos parens l'autre. La neceſſité de nos affaires priuez en occupe vne partie, & les affaires publiques l'autre. Le dormir partage par moitié noſtre vie auec nous. De ce temps qui eſt ſi petit & ſi viſte, & qui nous emporte auec ſa fuite, quel plaiſir prẽd-on d'en perdre la meilleure partie à choſes vaines? ioint que noſtre eſprit s'accouſtume plus à ſe donner du plaiſir, qu'à ſe guarir, & faire ſeruir la Philoſophie de paſſe-temps, au lieu qu'elle peut ſeruir de remede. Ie ne ſçay quelle difference il y a entre ſageſſe, ou eſtre ſage. Mais ie ſçay bien qu'il ne m'importe rien que ie le ſçache, ou que ie ne le ſçache pas. Dy-moy, apres que i'auray appris s'il y a quelque difference entre ſageſſe, ou eſtre ſage, le deuiendray-ie? Pourquoy me detiens-tu pluſtoſt entre les mots, qu'entre les effects de la ſageſſe? rends-moy plus conſtant, rends-moy plus

Les Sophiſmes & la Philoſophie different autant que l'eſcrime à plaiſir de celle à outrance.

Comparaiſons monſtrans qu'il faut diuertir ſon eſprit d'occupatiõs ineptes & pueriles, pour l'appliquer à des ſerieuſes.

Moyen de fuir les Sophiſmes & tirer profit de la Philoſophie.

aſſeuré, fay-moy compagnon de la fortune, fay que ie la puiſſe vaincre: & ie la pourray facilement vaincre, ſi ie fay tout ce que i'apprens.

EPISTRE CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuiuoient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la deſinition du bien, & comme on le peut cognoiſtre.

Vn bon philoſophe neglige les diſcours communs, & s'arreſte à ce qui fait pour la reformation des mœurs. Suiet ordinaire des Epiſtres de Ciceron.

TV me pries que ie t'eſcriue plus ſouuent. Si nous venons à compte, tu n'auras dequoy me payer. Il auoit eſté accordé que tes lettres viendroient les premieres, & que ie te reſcrirois apres. Mais ie ne feray point le difficile. Ie ſçay qu'il te fait bon preſter. C'eſt pourquoy i'aduanceray ceſte-cy. Et ne feray point ce que Ciceron, homme tres-eloquent, commandoit à Atticus qu'il fiſt, que s'il n'auoit aucun ſubiect pour luy eſcrire, il luy eſcriuiſt pluſtoſt tout ce qu'il luy viendroit en la bouche. Ie ne puis auoir iamais faute d'argument pour t'eſcrire, encor que ie laiſſe tous les diſcours dont les Epiſtres de Ciceron ſont remplies, ſçauoir eſt, qui eſt celuy qui eſt plus en peine de tous ceux qui briguent les eſtats: qui eſt celuy qui pourſuit ſe fiant de ſes forces, ou de celles d'autruy: qui eſt celuy qui demande le Conſulat ſous la faueur de Ceſar, qui ſous celle de Pompee, ou qui le demande ouuertement: combien Cecilius eſt cruel vſurier, duquel ſes plus proches parens ne peuuẽt arracher vn denier qu'à l'intereſt de douze pour cent. Il vaut beaucoup mieux manier ſes playes que celles d'autruy: ſe ſonder ſoy-meſme, & prendre garde combien de choſes on pourſuit, & ne porter aucune faueur. C'eſt vne choſe excellente, c'eſt vne choſe aſſeuree, & digne d'vn homme bien né, de ne rien pourſuiure, & ne tenir cõpte en aucune façon des eſtats, & de l'aſſemblee de la fortune. Quel contentement penſes-tu que ce ſoit, lors que les tribuz du peuple ſont mandees, lors que les pourſuiuans ſont pendus attentiuement à la ſuitte de leurs amis, lors que l'vn fait crier tout haut l'argent qu'il veut donner, & que l'autre negocie par vne caution & reſpondant, & que tous à force de baiſer mangent preſque les mains de ceux qu'ils ne daigneroient toucher s'ils eſtoient vne fois deſignez: les voir tous eſtonnez attendans la voix du crieur public: & cependant tu ſois là tout debout en repos d'eſprit, regardant ces foires & ces marchez, ſans rien vendre & ſans rien achepter? O combien eſt plus grand le plaiſir de celuy qui auec toute aſſeurãce iette ſes yeux, non pas ſur les aſſemblees, où ſe creent les Preteurs & les Conſuls: mais ces grãds eſtats & ces aſſemblees, où les vns demandent les honneurs annuels, les autres les puiſſances perpetuelles: les vns les heureux ſuccez des batailles & les triomphes, les autres les richeſſes: les vns les mariages & des enfans, & les autres la ſanté pour eux & pour leurs parens! O que c'eſt auoir le courage grand d'eſtre ſeul à ne deſirer rien, à ne prier aucun, & dire, Tu ne peux rien gagner ſur moy, fortune: tu n'as nul pouuoir ſur moy. Ie ſçay que tu reiettes les Catons, & que tu fais Conſuls les Vatiniens. Ie ne te prie de rien. C'eſt rendre la fortune comme vne choſe priuee & ſans pouuoir. C'eſt à ce que nous deuons prendre plaiſir de nous entr'eſcrire: c'eſt la matiere que nous deuons touſiours tirer dehors, quand nous voyons tant de milliers d'hommes viure ſans repos: & leſquels, pour en fin ne gagner qu'vn bien autant pernicieux que la peſte, trauaillent par des meſchans moyens à acquerir des

Le meſpris des dignitez mondaines, eſt ſigne d'vne ame bien nee.

Magnanimité & contentement du ſage en ſa condition.

choſes mauuaiſes,& deſirent des biens qu'il leur faut toſt apres fuyr,ou en eſtre incontinent deſgouſtez. Car qui eſt celuy qui ſe ſoit cõtenté de ce qui luy a eſté donné,& qui luy ſembloit eſtre trop grãd quand il le deſiroit? Les richeſſes ne ſont pas inſatiables,comme les hõmes penſent:elles ne leur ſont que trop petites. C'eſt pourquoy elles ne peuuent ſaouler pas-vn. Il te ſemble que ces choſes ſoient infiniemẽt hautes, parce que tu es fort eſloigné d'elles: mais elles ſont fort baſſes à l'opinion de ceux qui y ſont paruenus. Ie me trompe bien s'il ne taſche encor de monter plus haut. Ce que tu eſtimois eſtre le plus haut, n'eſt qu'vn degré. Or c'eſt l'ignorance de la verité qui fait mal à tout le monde. Et trompez par les bruits du peuple, ils courent apres comme ſi c'eſtoit quelque bien. Et finalement apres les auoir acquis, & beaucoup ſouffert,ils cognoiſſent que ce ne ſont que maux, ou choſes inutiles, ou moindres qu'ils n'auoient eſperé. La plus grande partie des hommes les voyant de loin, les admirent, & le vulgaire prend les choſes grandes pour bonnes. Mais afin que cela ne nous aduienne point,demandons qu'eſt-ce qu'on appelle bien. On luy a donné diuerſes interpretations: ceſtuy-cy l'a defiy d'vne façon, & ceſtuy là d'vne autre. Il y en a qui l'ont autrement exprimé. Quelqu'vn l'a ainſi defiy: Le bien c'eſt ce qui attire nos ames, & qui nous appelle à ſoy. A quoy l'on oppoſe incontinent cecy: Mais s'il nous appelle,& que ce ſoit pour noſtre malheur & ruine? Car tu ſçais qu'il y a des maux qui nous flattent. Le vray,& le vray ſemblable different en cecy: que le bien eſt ioint auec le vray: car il n'eſt pas bié s'il n'eſt vray. Mais ce qui nous attire à ſoy, qui nous alleche d'vne belle apparence, il n'eſt que vray ſemblable: il entre à fauſſes enſeignes dedãs nous, il nous ſolicite,& nous attrait. Le bien eſt ce qui eſueille vn appetit & deſir de ſoy, & qui meut l'ardeur d'vn eſprit qui tend à luy. Et encor on s'oppoſe contre ce bien: car il y a pluſieurs choſes qui meuuent l'ardeur de l'ame, qui ſont deſirees pour la ruine de ceux qui les deſirent. Ceux font beaucoup mieux, qui le definiſſent ainſi: Le bien eſt ce qui attire à ſoy l'ardeur de l'ame ſelon les loix de nature: lequel il faut ſeulement rechercher quand il cõmence d'eſtre deſirable. Car lors il eſt honneſte, & c'eſt ce qu'il faut parfaictement deſirer. Ce paſſage me ſemond de te dire la difference qui eſt entre le bien & l'hõneur. Ils ont bien quelque choſe qui eſt ſi meſlee, qu'elle eſt inſeparable: & rien ne peut eſtre appellé bien, que ce qui a de l'honneur parmi: comme ce qui eſt honneſte, eſt touſiours bon. Quelle difference donc met-on entre ces deux choſes? Ce qui eſt honneſte, eſt le bien parfaict, & qui rend la vie bien-heureuſe, par l'approchement duquel toutes choſes deuiennent bõnes. Ce que ie dis ſe doit entendre ainſi. Il y a des choſes qui ne ſont ni bonnes ni mauuaiſes, comme ſuiure les armes, faire vne ambaſſade, vn eſtat de iuſtice. Toutes ces choſes quand elles ſont adminiſtrees auec honneur, commencent d'eſtre bonnes, & d'vne choſe douteuſe ſe changent en bien tout certain. Le bien s'engendre en la compagnie de ce qui eſt honneſte: mais ce qui eſt honneſte, eſt bien de ſoy-meſme. Le bien deriue de l'honneur,& l'honneur eſt de ſoy ſeul. Ce qui eſt bien, a peu eſtre mal: mais ce qui eſt honneſte, n'a peu iamais eſtre que bien. Quelques-vns luy dõnent ceſte definition: Le bien eſt, ce qui eſt ſelon la nature. Pren bien garde à ce que ie dis. Ce qui eſt bon, eſt auſſi ſelon la nature: mais il ne s'enſuit pas neceſſairement, que ce qui eſt ſelon nature, ſoit bon. Il y a beaucoup de choſes qui contentent à nature, mais elles ſont ſi petites, qu'elles ne meritent point de porter le nom de bien. Car elles ſont ſi petites qu'on les meſpriſe volontiers. Mais nul bien, pour tant petit qu'il ſoit, ne doit eſtre meſpriſé. Parce que pendant qu'il eſt petit, il n'eſt pas bon. Et lors qu'il commence d'eſtre bon, il n'eſt pas petit. A quoy peut-on cognoiſtre qu'vne

L'infatiable conuoitiſe des hommes procede de leur extréme auarice, qui ne trouuent point de richeſſes aſſez grãdes pour les aſſouuir.

L'ignorance de la verité cauſe tant de maux au monde.

Erreur du peuple, qui ſe laiſſe trõper à l'apparence des choſes.

Que c'eſt qu'on appelle bien.

Difference entre vray & vray ſemblable.

Entre le bien & l'hõneur.

Choſes indifferentes comment deuiennent bonnes.

Autre definition du bien.

choſe ſoit bonne? Si elle eſt parfaitement ſelon nature. Tu confeſſes donc, diras-tu, que ce qui eſt bon, eſt ſelon nature. C'eſt la vraye proprieté du bien. Tu cõfelles auſſi qu'il y a d'autres choſes qui ſont ſelon nature, mais pour cela elles ne ſont pas bonnes. Pourquoy donc eſt-ce que l'vn eſt bon, & que les autres ne le ſoient pas? Comment eſt-il paruenu en vne autre proprieté, veu que ceſte choſe principale, d'eſtre ſelon nature, eſt commune à l'vn & à l'autre? Certainement c'eſt par la ſeule grandeur. Et ce n'eſt point nouueauté, que quelque choſe ſe chãge en croiſſant. Il a eſté enfant, mais il eſt maintenant ieune homme: ſa proprieté ſe rend toute autre: l'vn eſtoit incapable de raiſon, & l'autre eſt raiſonnable. Il y a des choſes qui ne deuiennent point ſeulement plus grandes en croiſſant, mais deuiennent toutes autres. Ce qui ſe fait plus grand, dit-il, ne ſe fait pas autre. Il n'importe point que tu rempliſſes de vin vne bouteille, ou vn tonneau. Car la proprieté du vin eſt en l'vn & en l'autre. Vne petite ou vne grande quantité de miel n'ont pas le gouſt different. Tu allegues des exemples diuers. Car en ceux-cy c'eſt vne meſme qualité: & iaçoit qu'elle croiſſe, toutesfois elle y demeure. Quelques choſes augmentees en leur genre, demeurent en leur proprieté: & d'autres apres pluſieurs accroiſſemens, ſont changees par la derniere main qu'on y met, laquelle leur apporte vne autre & toute nouuelle condition, que celles qu'elles auoient auparauant. Vne ſeule pierre fait & acheue l'arc & la voûte: ſçauoir eſt celle qui ſerre comme d'vn coing les deux coſtez de la voûte, & laquelle miſe au milieu, les ioint & les lie. La derniere qu'on y met, encor qu'elle ſoit petite, pourquoy eſt-ce qu'elle ſert tant? Non point parce qu'elle augmente, mais parce qu'elle remplit. Quelques choſes auec leur aduancemẽt & croiſſance deſpoüillent leur premiere forme, & en prennent vne nouuelle. Apres que noſtre eſprit s'eſt longuement trauaillé ſur quelque ſubiect, & qu'il s'eſt laſſé à ſuiure ſa grandeur, il a commencé de s'appeller infiny, parce qu'il s'eſt fait du tout autre qu'il n'auoit eſté, lors qu'on l'eſtimoit grand, mais neantmoins finy. Par meſme raiſon nous auions penſé que quelque matiere ſe pouuoit coupper, encor que ce fuſt difficilement: mais en fin croiſſant touſiours la difficulté, on a trouué qu'elle ne ſe pouuoit couper. Pareillement auſſi nous ſommes venus iuſques-là, que ce qui ne ſe pouuoit mouuoir qu'à grande difficulté, nous l'appellons immobile. Et par meſme raiſon auſſi, quelque choſe a eſté ſelon nature, mais ſa grandeur l'a changee en autre proprieté, & l'a renduë bonne.

Changemẽt des choſes. Les vnes changent en croiſſant.

Aucunes deuiennent toutes autres.

Et d'autres accruës de genre ne changent point de proprieté.

D'autres encore en croiſſant changent de forme.

EPISTRE CXIX.

Comme on peut deuenir bien-toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy-meſmes. Le ſage ne cherche que des richeſſes naturelles, leſquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons.

Le plꝰ court chemin pour deuenir riche, c'eſt d'emprunter de ſoy-meſme ſuiuant l'exhortatiõ de Caton.

QVand ie rencontre quelque inuention, ie n'attens pas que tu diſes, que ie la rapporte en commun. Ie me le dis moy-meſme. Veux-tu donc ſçauoir ce que i'ay trouué? tends les pans de ta robbe, ce n'eſt quet out gain. Ie t'apprendray, comme tu pourras eſtre bien-toſt riche: ce que tu deſires infiniemẽt ſçauoir, & non ſans cauſe. Ie te conduiray à des grandes richeſſes par vn chemin fort court. Tu auras toutesfois beſoin d'vn creancier: il te faudra emprunter de l'argent ſi tu

veux negocier. Mais ie ne veux pas que ce ſoit par la main d'vn tiers, ni que les courtiers publient ton nom. Ie te donneray vn creancier, qui ſera tout à ton cōmādement. C'eſt ceſte ſentence de Caton : *Tu emprunteras de toy meſme.* Pour ſi peu qu'il y en ait, il ſuffira: & ſi quelque choſe defaut, nous la demāderons à nous meſmes. Car il n'y a pas de differēce, Lucilius mon amy, entre ne deſirer point vne choſe, ou ne l'auoir pas. La fin de cecy eſt pareille en l'vn & en l'autre. C'eſt que tu n'en ſentiras aucune peine. Et ſi ie ne te commande pas de rien refuſer à nature : elle eſt opiniaſtre, & ne peut eſtre vaincuë: elle demande ſes neceſſitez. Mais s'il y a rien qui excede nature, il eſt emprunté, & n'eſt pas neceſſaire. Ay-ie faim ? il faut manger: mais nature n'a que faire de s'enquerir ſi c'eſt du pain bis, ou s'il eſt blanc: elle ne deſire point qu'on donne du plaiſir au ventre, mais qu'on l'empliſſe. Ay-ie ſoif? nature ne ſe ſoucie point, ſi ceſte eau a eſté puiſee d'vne mare voiſine, où de celle que i'auray tenuë ſerree ſous vn grād monceau de neige pour la faire geler par la froidure voiſine. Elle ne commande qu'vne ſeule choſe, d'eſteindre la ſoif. Il n'importe rien ſi c'eſt dans vne couppe d'or, ou de cryſtal, ou de caſſidoine, ou vn verre de Tiuoli, ou dās le creux de la main. Conſidere ſeulement la fin, & les bornes de toutes choſes, & tu meſpriſeras les ſuperfluitez. La faim me contraint-elle? il faut ietter la main ſur ce qui ſe preſentera le premier: elle me fera trouuer bō tout ce que i'attraperay: vn ventre affamé ne reiette rien. T'enquiers-tu donc à quoy i'ay pris tant de plaiſir? Il me ſemble que ceſte ſentence eſt treſbelle: Le ſage recherche curieuſemēt les richeſſes naturelles. Tu m'as donné, diras-tu, vn plat tout vuide. Que veut dire ce plat vuide? I'auois deſia appreſté mes bougettes. Ie cōmençois de penſer ſur quelle mer ie me ietterois pour trafiquer, quel domaine public i'arrēterois, quelles marchandiſes ie ferois venir. C'eſt trōper le monde de nous enſeigner la pauureté, apres que tu nous as promis des richeſſes. Tu eſtimes donc pauure, celuy qui n'a faute de rien? C'eſt (diras-tu) par ſa patience, & par ſon ſeul bien-faict, & non par celuy de fortune. Tu iuges donc qu'il n'eſt pas riche, parce que ces richeſſes ne luy peuuent iamais faillir? Qu'aimerois-tu mieux, auoir beaucoup, ou auoir aſſez? Celuy qui a beaucoup, deſire encor d'auātage: & cela monſtre qu'il n'a point encor aſſez. Et celuy qui eſt content eſt paruenu à la fin, à laquelle le riche ne peut iamais arriuer. Penſes-tu qu'on ne les puiſſe vrayement appeller richeſſes, parce qu'elles n'ont eſté cauſe qu'aucun pour elles ait iamais eſté banny? Parce que pour elles aucun fils n'a empoiſonné ſon pere, ny la femme le mary? Parce qu'elles ſont aſſeurez en tēps de guerre, & en temps de paix laiſſent l'eſprit en repos? Parce qu'il n'y a pas danger de les poſſeder, ny peine de les manier? Celuy ſe peut il plaindre d'auoir peu de bié, qui ſeulement ne ſent ni froid, ni faim, ni ſoif? Iupiter meſme n'en a point d'auantage. Ce qui ſuffit, n'eſt pas peu: & ce qui ne ſuffit pas, n'eſt iamais aſſez grand. Alexandre Macedonien apres auoir vaincu Darius, & conquis les Indes, eſtoit encor pauure. Il deſire encor d'autres biens : il fait chercher des mers incogneuës : il met ſur l'Ocean des armees nouuelles : & ſi ie puis dire ainſi, il rompt les barrieres & bornes du monde. Il s'eſt trouué vn hōmme qui ne s'eſt peu contenter de ce que nature ſe contentoit, & qui apres auoir tout le monde, deſiroit encor quelque choſe. Tant eſt grand l'aueuglemēt de nos ames, tant eſt grand à vn chacun l'oubly de ſes cōmencemens apres qu'il s'eſt auancé. Celuy qui n'agueres eſtoit maiſtre d'vn ſeul petit coing, & non point encor ſans contredit, reuenant d'vne ſi grāde & large eſtenduë de terres, & paſſant touſiours par les pays de ſes conqueſtes, eſtoit nonobſtant cela triſte. L'argent ne fait iamais vn homme riche, ains au contraire il n'y a pas vn dans lequel il n'engendre vn plus grand deſir de ſoy. Veux-tu ſçauoir &

Deſirer vne choſe, & ne l'auoir pas: c'eſt tout vn.

Nature ſe contente de peu, & meſpriſe les ſuperfluitez.

Vanité des richeſſes mondaines.

Richeſſes qui ſuffiſent pour empeſcher les incommoditez, ſont aſſez grādes.

Exemple en Alexandre le Grand.

L'homme promeu oublie aiſémēt ſa premiere condition.

L'argent ne fait perſonne riche, ains altere d'autant plus.

ce qui en eſt cauſe? Celuy commence d'en pouuoir plus acquerir, qui plus en a. Bref encore que tu vueilles mettre en ieu aucun de ceux, deſquels le nom ſe peut compter au rang de Craſſus & de Licinius, & qu'il baille le denombrement du reuenu de ſes biens, & qu'il cõpte tout ce qu'il a, & qu'il eſpere encor auoir: ceſtuy-là, ſi tu m'en veux croire, eſt pauure: & ſi tu te veux croire, il le peut eſtre vn iour. Mais celuy qui s'eſt conformé à ce dequoy la nature a beſoin, non ſeulement il ne ſent point la pauureté, mais qui plus eſt il ne la craint pas. Et afin que tu ſçaches, s'il eſt difficile de racourcir ſes biens à la meſure que nature deſire, celuy-meſme que nous auons dit s'approcher de la nature, & lequel tu appelles pauure, encor a-il quelque choſe de ſuperflu. Ie voy bien que les richeſſes aueuglent les hommes, & font ietter leurs deſirs ſur elles, s'ils voyent ſortir hors de quelque maiſon de grandes ſommes de deniers comprans, ſi le toict & le dedans des ſalles eſt richement doré, ſi les ſeruiteurs ſont d'vne taille choiſie, & proprement habillez: la felicité de tous ceux-là n'eſt que pour paroiſtre au dehors. Mais celuy, que nous auons ſubſtrait au peuple & à la fortune, il eſt heureux dans ſon ame. Car quant à ceux, ſur leſquels vne pauureté, pleine d'affaires & d'empeſchemens a gagné fauſſement le nom de richeſſe, ils ont les richeſſes de meſme façon, qu'on dit que nous auons la fieure, combien que ce ſoit la fieure qui nous a. Au contraire donc nous deuons dire, La fieure le tient. Par meſme raiſon il faut dire que les richeſſes le tiennent. Ie ne te veux donc admonneſter que d'vn poinct, duquel aucun ne pourroit eſtre par trop admonneſté: que tu meſures toutes choſes aux deſirs de nature, leſquels tu pourras contenter pour neant, ou à peu de deſpenſe. Garde-toy ſeulement de meſler les vices auec les deſirs. Si tu demandes ſur quelle table, dans quelle vaiſſelle d'argent, par quels ſeruiteurs de pareille taille, & habilles au ſeruice, la viande doit eſtre portee: nature ne demande rien qu'à manger.

Plus pauure eſt ou le peut eſtre, qui plus poſſede: mais

Qui ſe contente de peu, ne sét point de pauureté.

Difference entre l'heur externe & interne.

Nature ſe contente de peu, & ſans bobance, ou faſt.

Horace ſat. 2. lib. 1.

Quand le goſier te cuit d'vne ſoif tres-ardante,
Cherches-tu d'or maſſif vne couppe luiſante?
Quand tu as bonne faim, ne veux-tu rien manger,
Que d'vn paon delicat, ou d'vn turbot bien cher?

La faim & la ſoif ſont ſans ambition. & La faim n'eſt point ambitieuſe, elle ſe contente qu'on la face paſſer, & ne ſe ſoucie pas beaucoup auec quelle viande: C'eſt le propre tourment que ſent vne malheureuſe prodigalité. Elle eſt en peine apres qu'elle eſt ſaoulle, cõmẽt elle pourra auoir faim: comment elle n'emplira pas ſeulement le ventre, mais comment elle le farſira: comment apres auoir eſtanché la ſoif du premier traict, elle la pourra encor eſueiller. C'eſt pourquoy Horace dit gentiment, que la ſoif ne ſe ſoucie point dans quelle couppe, ou de quelle gentille ou belle main l'eau luy ſera ſeruie. Car ſi tu penſes que tu doiues prendre garde, quel page bien friſoté, & quel verre bien luiſant on te preſente, tu n'as point ſoif. Entre les autres choſes que nature nous a donnees, ceſte-cy eſt des principales, que la neceſſité nous oſte le deſdain des viandes. Les ſuperfluitez nous donnent le choix, & nous font dire, Voila qui eſt ſale, voila qui eſt mal appreſté, voicy qui me fait mal aux yeux à le regarder. Le createur du monde, qui nous a ordõné les loix & la maniere de viure, a ſeulemẽt voulu pouruoir à cela, que nous puiſſiõs viure en ſanté, & nõ point en delices. Tout ce qui ſert à la ſanté, eſt tout preſt, & facile à trouuer: mais tout ce que les delices deſirent, ne ſe recouure qu'auec beaucoup de miſere & deſpenſe. Viſons donc de ce bien-faict de nature, mettons-le au nõbre des choſes les plus grãdes: & penſons en nous-meſmes qu'elle

Rien ne dõne tant d'appetit que peu de viandes.

Frugalité eſt le vray entretien de ſanté.

ne pouuoit nous auoir plus eſtroittement obligez par aucun autre moyen, qu'en faiſant que tout ce que nous deſirons pour noſtre neceſſité, nous le prenons ſans dedain.

EPISTRE CXX.

Comment & par quel moyen la cognoiſſance du bien & de ce qui eſt honneſte nous eſt aduenuë. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui eſt honneſte.

TOn Epiſtre s'eſt eſtenduë ſur pluſieurs petites queſtions: mais elle s'eſt arreſtee principalement ſur vne, de laquelle elle deſire eſtre reſoluë: Par quel moyẽ nous auons eu la premiere cognoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte. Ces deux choſes à l'opinion de quelques-vns ſont diuerſes, mais à noſtre aduis elles ſont ſeulement diuiſees. Ie te diray que c'eſt que cela. Quelques-vns penſent qu'vne choſe eſt bonne, quand elle eſt profitable: De ſorte qu'ils donnent ce nom aux richeſſes, aux cheuaux, au vin, & aux ſouliers: tant ils aualiſſent le bien, & le rabaiſſent iuſqu'aux choſes ſordides. Mais les autres eſtiment honneſte, ce qui conſiſte en la raiſon d'vn iuſte deuoir, comme d'auoir vn pitoyable ſoin de la vieilleſſe de ſon pere, ayder vn amy en ſa pauureté, conduire vaillãment vne armee, dire ſon aduis ſagement, & modeſtement. Il eſt certain que nous en faiſons deux, mais c'eſt d'vn. Il n'y a rien de bon qui ne ſoit honneſte, ni rien d'honneſte qui ne ſoit bon. Ie penſe que ce ſeroit temps perdu d'adiouſter icy la difference qui eſt entre ces deux choſes, veu que ie l'ay ſouuent dit. Ie diray ſeulement cecy, que rien ne doit ſembler eſtre bon, dequoy aucun puiſſe mal vſer. Or tu vois cõbien de perſonnes vſent mal des richeſſes, de leur nobleſſe, & de leurs forces. Ie retourne maintenant à ce dont tu deſires que ie parle: Par quel moyen nous auons eu la premiere cognoiſſance de ce qui eſt bon, & de ce qui eſt honneſte. Nature n'a peu nous apprendre cela. Elle nous a bien donné la ſemence des ſciences, mais non pas les ſciences. Quelques-vns diſent que nous ſommes tombez fortuitement en ceſte cognoiſſance. Mais il eſt impoſſible de croire, que l'image de la vertu ſe ſoit preſentee à pas vn par rencontre. Il nous ſemble pluſtoſt qu'on l'ait compriſe par obſeruation, & par conference des choſes ſouuent aduenuës, & par analogie, c'eſt à dire par comparaiſon d'icelles enſemble auec le iugement que nous faiſions en noſtre ame, du bien & de l'honneur. Et puis que les Grammairiens Latins ont fait ce mot citoyẽ de Rome, ie ne le veux pas blaſmer, ni le renuoyer dãs la ville d'où il vient. Ie m'en ſeruiray donc, non ſeulement comme d'vn mot receu, mais comme d'vn mot qui eſt en vſage. Ie diray quelle eſt ceſte analogie. Nous auiõs cogneu la ſanté du corps: par elle nous cogneuſmes qu'il y auoit quelque ſanté en l'ame. Nous auiõs cogneu les forces du corps: par elle nous cogneuſmes qu'il y en auoit en l'ame. Nous eſtiõs eſtonnez d'auoir veu quelques actes de clemence, d'humanité, de vaillantiſe: nous commençaſmes de les admirer comme choſes parfaites. Il y auoit pluſieurs vices, qui ſe cachoient ſous l'ombre, & ſous le luſtre de quelque acte remarquable: nous les auons diſſimulez, parce que nature commande d'accroiſtre les choſes loüables. Il n'y a pas-vn qui n'eſtende la gloire plus auant que la verité. C'eſt donc de là que nous auons tiré l'apparence d'vn grand bien. Fabricius refuſa l'or que le Roy Pyrrhus luy preſentoit, & iugea qu'il luy eſtoit plus honorable de pouuoir meſpriſer

Diſpute touchant ce qui eſt bon & honneſte: & ſi ce ſont choſes diuerſes, ou ſeulement diuiſees.

Le nom de bien ne ſe doit rauallee aux choſes ſordides.

&

Bon & honneſte ſont reciproques.

Les richeſſes doncques ne ſont pas au rang des biens.

Comme la vertu ſe peut voir & cõprendre.

Analogie entre le bien & l'honneur.

qui

Se preuue par exemples.

De Fabricius, duquel Plutar. en ſa vie.

les richeſſes d'vn Roy, que de conqueſter vn Royaume. Le meſme Fabricius, lors que le medecin de Pyrrhus luy eut promis qu'il empoiſonneroit le Roy, l'aduertit qu'il ſe gardaſt de ceſte trahiſon. Ce fut vne meſme grandeur de courage, de ne s'eſtre laiſſé vaincre par or, & de n'auoir voulu vaincre par poiſon. Nous auons admiré ce grand homme, que les promeſſes n'ont peu flechir de rien faire pour le Roy, ni contre le Roy: qui a eſté ferme en ce bel exemple, & (ce qui eſt tres-difficile) innocent en guerre: qui a penſé qu'on pouuoit eſtre meſchant enuers l'ennemy meſme. Et qui encor en vne extréme pauureté, par laquelle il auoit acquis beaucoup d'honneur, reietta les richeſſes comme il fit le poiſon. Tien la vie, diſoit il, Pyrrhus, de mon bien-faict: & reſiouy-toy, encor que tu t'en ſois faſché, que Fabricius n'a peu eſtre corrõpu. Horatius Coclés ſeul tint ferme le paſſage du pont: il cõmanda qu'on luy coupaſt par derriere l'eſperance de ſon retour, pourueu qu'il peuſt empeſcher que l'ennemy n'y paſſaſt: il reſiſta longuement à ceux qui le chargeoient iuſqu'à ce qu'il ouyt le bruit que les pieces du pont firent en ſe ruinant. Apres qu'il eut regardé derriere, & que ſa patrie eſtoit deliuree de tout peril, par le peril où il s'eſtoit mis: Vienne hardiment s'il y a aucun qui me vueille ſuiure où ie vay. Et ayant dit cela, il ſe iette à corps perdu dedans l'eau. Et n'ayant pas moins de ſoucy dans ce roide canal de riuiere, de ſauuer ſa vie que ſes armes auec l'honneur de ſa victoire, il s'en reuint auſſi aſſeuré, comme s'il fuſt paſſé ſur le pont. Ces actes & autres ſemblables nous ont monſtré l'image de la vertu. Ie vous diray encor choſe dont vous ſerez eſmerueillé: le mal nous a fait quelquefois voir vne apparence d'honneur, & le bien s'eſt rendu plus clair par ſon contraire. Car les vices, comme tu ſçais approchent des vertus: & les hommes vicieux & deshonneſtes ont quelque apparẽce d'eſtre gens de bien. C'eſt ainſi qu'il ſemble qu'vn prodigue ſoit liberal: & toutesfois il y a grande difference ſi vn homme ſçait donner bien à propos, ou s'il ne ſçait pas garder ſon bien. Il y en a pluſieurs (Lucilius mon amy) qui ne donnent pas, mais qui iettent à l'abandon. Ie n'appelle point liberal celuy qui ſe courrouce contre ſon argent: la nonchalance reſſemble la felicité & courtoiſie, & la temerité la hardieſſe. Ceſte reſſemblance nous a contraint d'auiſer de plus pres, & de faire diſtinction des choſes qui ont preſque meſme face, qui ſont toutesfois grandement differentes en effects. Quand nous penſons à ceux qui s'eſtoient rendus admirables & ſignalez par leurs actes vertueux, nous auons commencé de remarquer celuy qui auoit fait quelque acte d'vn cœur genereux, & d'vne grande vehemence, mais ſeulement vne fois. Nous l'auons veu vaillant & courageux à la guerre, & craintif au palais: endurant ſa pauureté patiemment, & ſon infamie doucement: nous auons loüé ſeulement ſes faicts, & auons meſpriſé ſa perſonne. Nous en auons veu vn autre, qui eſtoit gracieux à ſes amis, & temperé enuers ſes ennemis: qui adminiſtroit les affaires publiques & priuees, ſainctement & auec pitié: qui n'auoit point faute de patience, s'il falloit endurer, ni de prudence s'il eſtoit beſoin faire quelque choſe. Nous l'auons veu bailler à pleine main, quand il falloit donner: quand il deuoit trauailler, opiniaſtre, & ſubiet à la peine, & ſoulageant la laſſitude du corps, auec vne gayeté d'eſprit. D'auantage il eſtoit touſiours & en tous affaires ſemblable à ſoy: & qui n'eſtoit pas deſia ſeulement deuenu bon en tous ſes conſeils: mais par couſtume il en eſtoit venu iuſques là, que non ſeulement il pouuoit bien faire, mais qu'il ne pouuoit rien faire qui ne fuſt bien. Nous cogneuſmes en fin, qu'il y auoit vne perfection de vertu en ceſt homme, laquelle nous diuiſaſmes en parcelles. Il falloit brider les deſirs, chaſſer les craintes, preuoir ce qu'il falloit faire, & diſtribuer ce que le deuoir nous comman-

De Horatius Coclés, duquel Tit. Liu. 1. dec. li. 2.

Les vices approchez de la vertu, luy donnent luſtre.

Elle ſe fait remarquer par diuers effects.

Naturel vertueux qui ploye & s'accommode à tout.

doit de rendre. Nous auons cogneu la temperance, la conſtance, la prudence, la iuſtice, & leur auons à chacune aſſigné ſon office. A quoy dõc auons-nous cogneu la vertu? L'ordre qu'elle tient la nous a fait cognoiſtre: & ſa beauté ſa cõſtãce, & l'accord de toutes ſes actions, & ſa grandeur qui ſe hauſſe ſur toutes autres choſes. Nous auons auſſi cogneu ceſte vie heureuſe, faiſant ſon cours plein de proſperité, ne dependant que d'elle-meſme. Mais comment donc cela meſmes nous eſt il venu en cognoiſſance? Ie te le diray. Ceſt homme ainſi parfaict venu au comble de la vertu, ne s'eſt iamais faſché contre la fortune: iamais ne s'eſt veu triſte en ſes aduerſitez: il s'eſt eſtimé citoyen, & ſoldat de ce mõde vniuerſel: il a pris toutes ſortes de trauaux, comme s'ils luy auoient eſté commandez. Il n'a rien refuſé de ce qui luy eſt aduenu, & ne l'a reietté comme mal-venant par fortune: il l'a pris comme ſi on le luy auoit expreſſẽment addreſſé. Voila (diſoit-il) qui eſt mien quel qu'il ſoit: eſt-il aigre? eſt-il faſcheux? employons-y noſtre peine. C'eſt donc malgré ſoy, & par neceſſité que celuy s'eſt monſtré grand, qui ne ſe plaignoit iamais d'aucuns maux, qui ne ſe faſchoit oncques en ſa mauuaiſe fortune, qui faiſoit cognoiſtre à pluſieurs ſon bon iugement, qui reluiſoit comme vne grande clarté au milieu des tenebres, qui attiroit à ſoy le cœur de tout le monde, parce qu'il eſtoit doux & paiſible, & qu'il ſe monſtroit eſgalement iuſte en toutes choſes humaines & diuines. Il auoit l'ame accomplie, & qui eſtoit montee à ſa plus haute perfection: par deſſus laquelle il n'y a rien que l'entendement de Dieu, duquel vne partie en eſtoit deſcenduë dans la poictrine de ceſt homme: laquelle n'eſt iamais ſi diuine, que lors qu'elle penſe à ſa mortalité, & qu'elle apprend que l'homme eſt nay pour mourir: que le corps n'eſt pas ſa maiſon, mais vne hoſtellerie: voire vne hoſtellerie pour peu de temps, de laquelle il te faudra ſortir, quand tu verras que ton hoſte ſe faſchera de toy. C'eſt vn tres-aſſeuré teſmoignage (Lucilius mon amy) que l'ame vient de plus haut, ſi elle eſtime les lieux où elle habite, trop bas & trop eſtroits pour elle, & ſi elle n'a point de crainte d'en ſortir. Car celuy qui ſe ſouuient d'où il eſt venu, ſçait où il doit retourner. Ne voyons-nous pas combien de maux nous tourmentent, & comment nous ne pouuons nous accorder auec ce corps? Nous nous plaignons maintenant du ventre, maintenant de la teſte, & tantoſt de l'eſtomach, tantoſt de la gorge. Parfois les nerfs, parfois les pieds nous font mal. A ceſte heure vn flux de ventre, bien-toſt apres vne deſcente de rheume nous trauaille: Quelquesfois nous auons trop de ſang, & d'autresfois nous en auons peu: nous ſommes pouſſez deçà & de là, & en fin chaſſez du tout. Il en aduient ainſi à ceux qui logent en maiſon d'autruy. Et nous qui auons rencontré vn corps ſi pourry, toutesfois nous faiſons eſtat d'vne eternité: nous embraſſons d'vne folle eſperance autant de temps que la vie de l'homme ſe peut eſtendre, ſans que nous ſoyons iamais contens ni de noſtre richeſſe, ni de noſtre puiſſance. Que pourroit-on faire de plus impudent, ni de plus fol que cela? Rien ne leur peut ſuffire encores qu'ils doiuẽt vn iour mourir, ni meſmes ſur le poinct qu'ils meurent. Car tous les iours nous nous approchons de plus pres de noſtre heure derniere, & chaſque moment nous pouſſe au lieu d'où nous deuons choir. Voy de quel aueuglement noſtre ame eſt ſaiſie. Ce que ie dis deuoir eſtre, eſt deſia fort aduancé: & la plus grande partie en eſt preſque faicte. Car le tẽps que nous auons veſcu, eſt deſia au meſme lieu qu'il eſtoit auãt que nous euſſions pris ceſte vie. Nous faillons grandement de craindre ce dernier iour, veu que tous les autres en rapportent autant au cõpte de la mort. Ce dernier pas ſur lequel nous tombons, n'eſt pas celuy qui fait la laſſitude: il ne fait que la monſtrer. Le dernier iour arriue à la mort, mais tous les autres y vont. Il ne nous rauit pas tout

Vertu parfaite diuiſee en parcelles.

Comment elle ſe fait cognoiſtre.

Perfection de l'homme vertueux, en quoy conſiſte.

L'ame humaine paruient à ſa perfection en meditant qu'elle eſt mortelle.

Teſmoignage de ſon excellence.

Les frequentes incommoditez qui la trauerſent, font qu'elle ne craint point de quitter ceſte vie.

Impudence & folie de ceux qui ne ſont iamais contens de leur condition.

&

Grande erreur de ceux qui craignent la mort.

Deuoir de l'ame genereuſe.

d'vn coup : mais il nous amaſſe & reprend. C'eſt pourquoy vne ame genereuſe, qui ſçait qu'elle doit ioüir d'vne meilleure vie, ſe trauaille à ſe porter honneſtement & vertueuſement en ceſte garniſon où elle a eſté miſe. Au reſte elle ne fait point eſtat, que rien de ce qui eſt à l'entour d'elle, luy appartienne: elle en vſe ſeulement comme de choſes empruntees, & comme vn eſtranger qui ne demande que paſſer ſon chemin. Quand nous trouuerions vn homme d'vne telle conſtance, ne nous ſembleroit-il pas que ce fuſt vn naturel auquel on n'auroit iamais rien veu de pareil? & principalement, ſi (comme i'ay dit) monſtroit que ceſte grandeur fuſt veritable. La ſuitte d'vne vraye qualité perſeuere. Les choſes fauſſes ne durent point. Il y en a qui ſont par fois Vatiniens, par fois Catons. Vn iour il leur ſemble que Curius n'eſt pas aſſez ſeuere, que Fabricius n'eſt point aſſez pauure, & que Tubero n'eſt pas aſſez ſage en ſa deſpenſe & qu'il ne ſe contente point d'aſſez peu: vn autre iour ils deffient Licinius en richeſſes, Apicius en feſtins, & Mecenas en delices & voluptez. C'eſt vne grande marque d'vne meſchante ame de flotter en ceſte incertitude, & d'eſtre aſſiduellement agité entre la diſſimulation de la vertu, & l'amitié des vices.

La vicieuſe n'a point de fermeté ni d'arreſt.

Marque de meſchante ame.

Horace parlant d'vn certain Tigellius, 1. liu. des ſermons, ſat. 3.

Vn iour, il eſt ſuiuy de deux cens ſeruiteurs,
Vn autre iour de dix : ore il n'a que grandeurs
D'vn Tetrarque puiſſant, où d'vn Roy redoutable:
Tantoſt il dit, qu'il n'eſt qu'vne petite table,
Vne ſaliere nette, & pour chaſſer le froid,
Vne robbe à plein fonds ſi groſſe qu'elle ſoit:
Mais ſi on veut donner dix mille eſcus contant,
A ceſt homme qui fait le ſobre & le content,
En moins que de cinq iours ce galand feroit bien
Qu'au fonds de ſa bougette on ne trouueroit rien.

Tigellius a pluſieurs ſemblables en inconſtance & changemẽt.

Pluſieurs ſont ſemblables à celuy que deſcrit Horace, qui n'eſtoit iamais le meſme, ni ſemblable à ſoy-meſme: tant il ſe changeoit diuerſement. I'ay dit, pluſieurs, peu s'en faut que tous ne le ſoient. Il n'y a homme qui ne change tous les iours de conſeil & de nouueau deſir: tantoſt il ſe reſout d'auoir vne femme, tantoſt il ſe contente d'vne amie : tantoſt il veut faire du Roy, tantoſt il fait ce qu'vn valet le plus ſeruile pourroit faire: tantoſt il fait du ſuperbe iuſques à ſe faire hayr, tantoſt il s'abaiſſe, & ſe rend plus humilié, que ceux que la miſere a iettez par terre : tantoſt il fait largeſſe d'argent, tantoſt il pille le monde. C'eſt principalement à cela qu'on recognoiſt vne ame imprudente : elle ſe monſtre tantoſt d'vne ſorte, & tantoſt d'vne autre: & (ce que i'eſtime plus vilain) c'eſt qu'elle n'eſt iamais pareille à ſoy meſmes. Croyez que c'eſt vne belle choſe, de ne ioüer qu'vn ſeul perſonnage. Or il n'y a que le ſage, qui puiſſe faire vn perſonnage ſeul: tous nous autres ſommes de diuerſes façons. Il te ſemblera maintenant que nous ſoyons ſages, & bons meſnagers: & tantoſt il te ſemblera que nous ſoyons prodigues, & pleins de vanité. Nous changeons ſouuent de maſque, & en reprenons vne toute contraire à celle que nous laiſſons. Gagne donc ce poinct ſur toy-meſmes, que tel que tu auras propoſé d'eſtre, tu le ſois iuſqu'à la fin de tes iours. Mets peine qu'on te puiſſe loüer, ou à tout le moins, qu'on te puiſſe cognoiſtre. On peut dire à bon droit de quelqu'vn que tu vis hier, Ceſtuy-là qui eſt-il? Tant il y a ſouuent de grands changemens en luy.

Marque d'vne ame imprudente.

Le ſage ſeul n'eſt point muable.

EPISTRE CXXI.

Que tout ce qui eſt moral, n'appartient point aux bonnes mœurs: & la raiſon qu'il en rend. Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle. La conſtitution c'eſt la force principalle de l'ame, qui a aucunement pouuoir ſur le corps. Tout ce que deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples.

IE voy que tu crieras bien, apres que ie t'auray fait entendre noſtre queſtion d'aiourd'huy, laquelle nous a tenus aſſez longuement en doute, & qu'apres encores tu conteſteras: Que ſert tout cela à nos mœurs? Mais auſſi toſt que ie t'orray crier, ie te mettray deuant le nez Poſidonius & Archidemus. C'eſt auec ceux-là que tu plaideras ton ſaoul, & ie parleray apres. Tout ce qui eſt moral, ne ſert point à faire bonnes mœurs. Vne choſe eſt propre à nourrir l'homme, vn autre ſert à ſes exercices, vne autre à la veſtir, vne autre à l'enſeigner, vne autre à luy donner plaiſir: & neantmoins toutes ces choſes regardent le bien & la commodité de l'homme, encores que toutes ne le facent pas meilleur. Quelques choſes façonnent les mœurs d'vne autre ſorte, quelques-vnes les corrigent & les reglent, quelques autres recherchent leur nature & leur origine. Quand on demãde à quelle fin nature engendra l'homme, pourquoy elle luy donna puiſſance ſur toutes les autres beſtes: penſes-tu que i'aye laiſſé les mœurs gueres loin? Cela eſt faux. Comment pourrois tu ſçauoir quelles mœurs ſont neceſſaires, ſi tu n'as au preallable appris ce qui eſt meilleur à l'homme, & ſi tu ne mets peine à cognoiſtre ſa nature? Tu cognoiſtras en fin ce qu'il faut que tu faces, ce qu'il faut que tu fuyes, quand tu auras appris ce que tu dois à ta nature. Ie veux apprendre (dis-tu) comment ie pourray deuenir moins ambitieux & moins craintif. Chaſſe la ſuperſtition hors de moy: fay que ie croye que ce qu'on appelle felicité, n'eſt que choſe legere & vaine, & qu'vne ſyllabe y peut facilement eſtre adiouſtee. Ie veux ſatisfaire à ton deſir, ie te veux exhorter aux vertus, ie bailleray le foüet aux vices: & encor que quelqu'vn penſe que ie ſois trop exceſſif & violent en cela, ie ne laiſſeray point de perſecuter la meſchãceté, brider les paſſions furieuſes, retenir les voluptez qui pourroient vn iour cauſer beaucoup de douleur, & faire la guerre aux ſouhaits deshonneſtes. Pourquoy ne le feray-ie? veu que nous auons deſiré les plus grands maux que nous ſentons, & que tout ce que nous maudiſſons maintenant, nous eſtoit aduenu auec reſioüiſſance? Cependant permets que ie puiſſe eſplucher ce qui ſembleroit fort eſloigné de cecy. Nous demandions ſi en toutes les beſtes il y auoit vn ſentiment de leur complexion naturelle. Or il appert qu'elles ont le ſentiment ſur tout, en ce qu'elles remuent promptement & facilement les membres comme ſi elles auoient eſté appriſes & dreſſees à cela. Il n'y a pas-vne qui n'ait l'agilité de ſes membres. Vn ouurier manie les outils habilement: le patron du nauire ſçait comme il faut tourner le gouuernail: le peintre de tant de couleurs qu'il a rangees deuant luy pour tirer au vif vn pourtrait, choiſit viſtement celles qui luy peuuent ſeruir: il iette ſa main legerement & ſes yeux ſur les cires & ſur ſon ouurage. C'eſt ainſi qu'vn animal ſe remuë agilement quand il en a beſoin. Nous auons accouſtumé de nous eſmerueiller que les ſçauans ioüeurs de comedies ayent les mains ſi

Toutes les parties de la Philoſophie morale regardent le bien & la commodité de l'homme, mais ne font pas pour l'amendement des mœurs.

Moyen à l'homme pour apprendre quel eſt ſon deuoir.

Diſpute ſi tous animaux ont cognoiſſance de leur naturel. Par diuerſes comparaiſons il appert que ouy.

promptes à ſignifier les choſes & les effects, & de voir que les geſtes ſuiuent la viſtelle des paroles. Ce que l'art enſeigne aux vns, nature l'apprend aux autres. Pas vn ne remuë ſes membres à regret, pas-vn n'eſt pareſſeux quand il a beſoin de ſe mouuoir. Eſtans naiz à cela, ils le font agilement & ſoudainement: ils viennent au monde auec ceſte ſcience, ils naiſſent tout appris & enſeignez. C'eſt pour cela, dit il, que les animaux remueront dextrement leurs membres: car s'ils les remuoient autrement, ils ſentiroient douleur. C'eſt pour cela auſſi que vous dites qu'ils ſont contraincts, & que la crainte les meut à ſe dreſſer, & non pas la volonté. Neantmoins cela eſt faux: car les choſes qui ſont pouſſees par neceſſité, ſeroient trop tardiues: mais l'agilité vient d'vn mouuement volontaire. Certes tant s'en faut que la crainte de la douleur les force à cela, qu'au contraire encore que la douleur les vueille retenir, ils s'eſſayent aux mouuemens naturels. C'eſt ainſi qu'vn petit enfant qui penſe deſia demeurer debout, & qui s'accouſtume à ſe tenir ſur ſes pieds, auſſi toſt qu'il commence d'eſſayer ſes forces, tombe ſouuent, & ſe releue autant de fois en pleurant, iuſques à ce qu'auec douleur il apprend par ceſt exercice ce que nature deſiroit. Il y a des beſtes qui ont l'eſchine plus dure, leſquelles eſtans couchees à l'enuers, ſe tournẽt, tordent les pieds, & ſe plient iuſques à ce qu'elles ſoient remiſes en leur place. La tortuë couchee à l'enuers ne ſent aucune peine: toutesfois elle ſe tourmente inceſſamment pour le deſir qu'elle a de reuenir en ſon aſſiette naturelle: & ne laiſſe iamais de s'efforcer & ſe debattre iuſques à ce qu'elle ſoit releuee ſur ſes pieds. Par ainſi toutes beſtes ont ſentiment de leur naturelle conſtitution, d'où procede vn ſi leger remuement de leurs membres. Et en outre nous n'auons point vn plus grand iugement pour cognoiſtre qu'elles viennent à viure auec ceſte cognoiſſance, que de voir qu'il n'y a aucune beſte qui ſoit rude & mal appriſe à ſon mouuement. Ceſte conſtitution eſt (dira quelqu'vn, comme vous Stoïciens ſouſtenez) la principale & plus belle partie de l'ame, qui a aucunement quelque puiſſance ſur le corps. Comment ſe pourroit-il donc faire qu'vn enfant entendiſt ceſte choſe ſi difficile & ſi ſubtile qu'à grand' peine la pouuons nous faire entendre? Il faudroit que toutes les beſtes naſquiſſent ſçauantes en Dialectique, pour comprendre ceſte definition, qui eſt incognuë à la plus grande partie des gens de ſçauoir. Ce que tu oppoſes ſeroit vray, ſi ie diſois que les beſtes entendiſſent la definition de la complexion. Car ceſte complexion eſt mieux entenduë par nature, qu'on ne la peut mõſtrer de parole. A ceſte cauſe vn enfant ne ſçait point que veut dire complexion, mais il cognoiſt ſa conſtitution & complexion: il ne ſçait point que c'eſt qu'vn animal: mais il cognoiſt qu'il eſt animal. D'auantage il cognoiſt bien ſa conſtitution groſſierement, ſommairemẽt & obſcurement. De meſme façõ nous ſçauons bien que nous auons vne ame: mais que c'eſt que ceſte ame, où elle eſt, quelle elle eſt, & d'où elle vient, nous n'en ſçauons rien. Telle cognoiſſance & ſentiment que nous auons de noſtre ame, encor que nous ne ſçachions point ſa nature, ni ſon ſiege: telle eſt en toutes beſtes la cognoiſſance de leur conſtitution. Car il faut qu'elles ſentent cela meſme, qui donne ſentiment aux animaux. Il faut par neceſſité qu'elles ayent le ſentiment de ce à quoy elles obeyſſent, & de ce qui les gouuerne. Il n'y a celuy d'entre nous qui n'entende bien qu'il y a quelque choſe qui pouſſe ſes paſſions & ſes forces, mais il ne ſçait point que c'eſt. Il cognoiſt bien qu'il y a des efforts, mais il n'entend pas quels ils ſont, ni d'où ils viennent. Comme le ſentiment que les beſtes ont de leur principale partie, n'eſt gueres clair, ni gueres cogneu d'elles: auſſi n'eſt-il pas des enfans. Vous voyez (dit-il) que les beſtes premierement s'accordent auec leur naturelle conſtitution: & que la conſtitu-

Obiection.

Reſponſe.

Autre obiection.

Reſponſe.

Autre obiection.

tion de l'homme eſt d'eſtre raiſonnable,& qu'à ceſte cauſe l'homme s'accorde auec ſoy meſmes,non point comme animal, mais comme raiſonnable : car l'homme s'aime & ſe deſire conſeruer par la partie par laquelle il eſt homme. Comment pourroit donc vn enfant cognoiſtre la conſtitution raiſonnable, veu qu'il n'eſt point encor raiſonnable? Chacun a ſa conſtitution : elle eſt autre en vn enfant, autre en vn ieune homme, autre en vn homme vieil: parce que tous ſuiuent la conſtitution en laquelle ils ſont. Vn enfant n'a point de dents : neantmoins il s'accorde à ceſte conſtitution & à ceſt eſtat. Les dents luy ſont-elles ſorties ? il ſuit pareillement ceſte conſtitution-là. Car l'herbe qui doit venir en tuyau & en eſpi,a vne conſtitution quand elle eſt tendre, & qu'elle ne ſurpaſſe point encor le ſillon: autre quand elle s'eſt hauſſee, ayant toutesfois le tuyau tendre, qui neantmoins ſouſtient ſa peſanteur : elle en a auſſi vne autre quand elle iauniſt, & qu'elle attend qu'on la porte à l'aire, quand ſon eſpi ſera endurcy. Bref en quelle conſtitution que ceſte herbe vienne, elle luy conuient & s'accommode auec elle. L'aage d'vn enfant, d'vn garſon, d'vn ieune homme, & d'vn vieillard eſt different. Et toutesfois ie ſuis le meſme que i'eſtois enfant, que i'eſtois garſon, & que i'eſtois ieune homme. Tout ainſi encor que chacun ait des differentes conſtitutions, la conuenance & l'accord de ſa conſtitution eſt tout ſemblable. Car nature ne fait point que ie m'aime comme enfant,ou comme garſon,ou comme vieil,mais comme moy-meſmes. L'enfant doncques s'accorde auec la conſtitution qu'il a quand il eſt enfant, & non point auec celle qu'il doit auoir lors qu'il ſera ieune homme. Parce que non ſeulement l'eſtat auquel il eſt, mais ceſt eſtat qui reſte encor plus grand,auquel il doit paruenir, depend de ſa nature. Premierement l'animal a ſoin de ſoy-meſme : car il faut qu'il y ait quelque principal, auquel les autres choſes ſe rapportent. Ie deſire des voluptez : pour qui ? pour moy : i'ay donc ſoin de moy. Ie fuis à la douleur : pourquoy ? pour moy, i'ay donc ſoin de moy. Si ie fay toutes choſes pour le ſoin que i'ay de moy, ſur toutes choſes i'ay ſoin de moy. Ce ſoin eſt en tous animaux : lequel n'y eſt pas enſeigné, il naiſt auec eux. Nature nourriſt ſes fruicts, elle ne les reiette pas. Et parce que les tutelles les plus aſſeurees ſont celles des plus proches, chacun eſt mis ſous ſa deffenſe & tutele. C'eſt pourquoy, ainſi que i'ay dit aux precedentes Epiſtres, les animaux les plus tendres, dés auſſi toſt qu'ils ſont ſortis du ventre de leurs meres, ou qu'ils ſont eſclos par quelque autre façon, cognoiſſent incontinent ce qui leur eſt nuiſible, & ſe gardent de ce qui leur eſt mortel, & craignent meſmes l'ombre des oyſeaux qui volent deſſus eux, auſquels ils ſont ſubiects de ſeruir de proye. Il n'y a aucun animal qui naiſſe pour viure, qu'il n'ait crainte de la mort. Mais comment ſe peut-il faire (dit-il) qu'vne beſte qui ne vient que de naiſtre, cognoiſſe ce qui luy eſt ſalutaire ou mortel ? Premierement on demande ſi elle a entendement, & non point comme elle l'a. Or qu'elles ayent entendement il ſe peut cognoiſtre à cela,qu'elles ne font iamais rien contre ce qu'elles entendent. Pourquoy eſt-ce qu'vne geline ne fuit point deuant vne oye, ou deuant vn paon, & qu'elle a peur d'vn autour,qui eſt encor plus petit,qu'elle ne cognoiſt point ? Pourquoy eſt ce que les pouſſins ont peur d'vn chat,& ne craignét point vn chien?Il appert aſſez par là qu'elles ont vne ſcience pour cognoiſtre ce qui leur doit nuire,qu'elles n'ont point recueillie par experience. Car auant qu'elles l'ayent peu experimenter, elles ſe donnent garde. D'auantage, afin que tu ne penſes point que cela ſe face par aduenture, elles ne craignent que ce qu'elles doiuent craindre, & ne l'oublient iamais. Par ceſte ſageſſe & par ce ſoin elles fuyent egalement ce qui leur eſt dom-

Reponſe.

Les aages ſont differents mais on eſt touſiours le meſme.

Tous animaux ont naturellement ſoin d'eux meſmes. &

Tous craignent naturellement la mort.

D'où vient aux animaux la cognoiſſance qu'ils ont de ce qui leur eſt duiſible ou nuiſible.

mageable. En outre elles ne deuiennent pas plus peureuſes en viuant : d'où l'on peut cognoiſtre qu'elles ne paruiennent point à cela par practique & par vſage mais par vn naturel amour qu'elles ont à ſe conſeruer. Ce que l'vſage apprend eſt tardif & diuers : mais ce que nature enſeigne, il eſt egal à tous, & tout incontinent appris. Toutesfois ſi tu veux ſçauoir comme toutes ſortes de beſtes mettent peine à cognoiſtre ce qui leur eſt pernicieux, ie te le diray. Vne beſte ſent bien qu'elle eſt compoſee de chair, & par meſme raiſon elle comprend que c'eſt qui la peut coupper, bruſler, ou froiſſer : elle tient pour ſes contraires & pour ſes ennemis les beſtes qui ont des armes pour luy nuire. Ces deux poincts ſont eſtroittement ioincts enſemble. Car dés auſſi toſt qu'vne choſe commence d'aimer ſa conſeruation, elle cherche ce qui luy eſt ſalutaire & profitable, & craint ce qui luy peut eſtre nuiſible. L'horreur que nous auons des choſes contraires nous eſt naturel, ſans qu'aucun precedent diſcours le nous ait appris. Tout ce que nature nous commande, ſe fait ſans autrement y penſer, ni ſans prendre conſeil. Ne vois-tu pas la ſubtilité des abeilles à baſtir leurs petites maiſons, l'accord & l'intelligence qu'elles ont enſemble à departir le trauail qu'elles prennent ? Ne vois-tu pas que perſonne du monde ne ſçauroit imiter la tiſſure des araignes ? quelle peine elles ont de ranger les fils ? Les vns ſont tendus tout droit pour la fermeté de l'ouurage, les autres panchez en rond, eſpaiz au milieu, s'eſclarciſſent peu à peu iuſques au fonds pour retenir les plus petites beſtes, à la ruine deſquelles ceſt ouurage eſt dreſſé comme auec des rets & des filets, où elles ſe viennent prendre. Ceſt art naiſt auec elles, & ne s'apprend point. Par ainſi on ne voit point vn animal plus ſçauant qu'vn autre. Tu verras que les toilles des araignes ſont toutes pareilles, & que les trous & les coings des rayons de miel ſont tous egaux. Ce que l'art nous enſeigne eſt incertain & inegal : mais ce que nature depart, eſt entierement egal. Il n'y a rien que nature ait mieux enſeigné, que la deffenſe de la vie, & la ſcience de cela. C'eſt pourquoy les beſtes commencent tout à coup & d'apprendre & de viure. Il ne ſe faut point eſmerueiller de voir naiſtre auec elles les moyens ſans leſquels en vain elles ſeroient nez. Nature leur a donné ce premier inſtrument de ſe ſçauoir aimer & ſeruir : elles ne ſe pourroient conſeruer, ſi elles ne le vouloient. Et cela ne pouuoit encor rien ſeruir de ſoy : mais ſans cela aucune autre choſe n'euſt peu leur eſtre profitable. Toutesfois tu ne trouueras aucune beſte qui ſe meſpriſe, non pas ſeulement qui ſoit negligente de ſon bien. Les beſtes brutes meſmes & ſans voix, encor qu'en toutes autres choſes elles ſoient pareſſeuſes : ſi eſt-ce qu'elles ſont ingenieuſes pour la vie. Tu verras que celles qui ſont inutiles pour les autres, n'oublient pas le ſoin qu'elles doiuent auoir d'elles

Science qui vient par vſage & par nature comment differents.

Induſtrie des abeilles, &

Des araignes.

Tous animaux ſont egalement ſçauans de nature: &

Sans ceſte ſcience en vain ſeroiét ils naiz.

EPISTRE CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue-ſouris : Qui font toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte façon, & contre leurs vices.

Les plus courts iours ſont aſſez longs pour ceux qui les veulent diligemment employer à leur bien & reformation de leurs mœurs

LEs iours commencent à s'appetiſſer : ils ſe ſont deſia quelque peu racourcis: Mais tellement toutesfois qu'il y en demeure aſſez, ſi quelqu'vn (pour parler ainſi) ſe veut leuer quand & le iour meſme, auec reſolution d'eſtre meilleur & plus diligent, que celuy qui l'attend pour ſortir à haute heure. O que l'homme eſt vilain, qui eſt encor demy-endormi dans ſon lict quand le Soleil eſt bien haut, & qui commence à s'eſueiller à midy. Et encor y en a-il pluſieurs à qui ceſte heure ſemble eſtre deuant iour. On en voit quelques-vns qui changent & peruertiſſent l'vſage & l'office du iour & de la nuict : & qui ne peuuent pluſtoſt ouurir les yeux pris & colez de l'yurongnerie de la nuict paſſee, que la ſuiuante n'ait commencé de les y conuier. Telle eſt la condition de ceux que nature, comme dit Virgile, a mis ſubiects & contraires à nos pieds.

Les diſſolus qui peruertiſſent les ſaiſons & les heures comparez aux Antipodes.

Si toſt que l'Orient nous ameine l'Aurore,
Qui ſur ſes courſiers las le monde recolore,
Lors le ſoir rougiſſant rallume dans leurs cieux
D'vne belle clarté les aſtres radieux.

Telle eſt non pas la region de ceux-cy, mais la façon de viure contraire à tous les autres. En ceſte ville meſmes il y a des Antipodes, qui n'ont iamais veu, cõme diſoit Marc Caton, ni le Soleil leuant, ni le couchant. Penſes-tu que ces hommes ſçachẽt comme il faut voir, puis qu'ils ne ſçauent point en quel temps il faut voir ? Et ces gens-là craignent encor la mort dans laquelle ils ſe ſont iettez tous vifs, auec vn preſage auſſi malheureux, que celuy des oiſeaux de la nuict. Cõbien qu'ils paſſent toutes leurs tenebres en vin & en parfums, combien qu'ils departent tout le temps de leurs veilles renuerſees en banquets où ils gouſtent toutes ſortes de friandiſes par diuers ſeruices: ſi eſt-ce que ce n'eſt point faire feſtins, c'eſt pluſtoſt faire le baquet de leurs funerailles : encor qu'on face de iour les honneurs funebres des morts. Vrayement vn homme qui a quelque hõneſte occupation, ne trouue iamais la iournee longue. Prolongeons le temps de noſtre vie: ſon ſuiet, & ſon deuoir, eſt de faire quelque choſe. Racourciſſons la nuict, deſrobons-en quelque peu pour adiouſter au iour. On enferme en lieu obſcur la volaille qu'on appreſte pour les banquets, afin que ne bougeant d'vn lieu, elle puiſſe mieux s'engraiſſer. Il en eſt ainſi de ceux qui ſont touſiours couchez par terre ſans faire aucun exercice : vne enflure leur ſaiſit le corps, & dans ces tenebres vne graiſſe pareſſeuſe croiſt peu à peu ſur leurs membres. Mais les corps de ces gens-là qui prennent plaiſir de viure ainſi à l'obſcurité, ſont eſpouuantables à voir : leur couleur n'eſt pas plus belle que de ceux qui ſont deuenus palles d'vne longue maladie : ſont bleſmes & deffaits de langueur, & viuans encor, ils ont la chair d'vne perſonne morte. Mais ce n'eſt pas

Le iour n'eſt iamais trop long à ceux qui vaquent à choſes ſerieuſes.

Gens oiſifs s'enterrent par maniere de dire tous vifs.

Leurs corps ſont hideux à voir, & baſtus de pluſieurs incõmoditez. mais

Leurs ames sõt en beaucoup plus piteux etat.

le plus grand mal qu'ils ont. O que les tenebres de leurs ames ſont bien encor plus grandes! Ceſtuy-cy s'eſtonne de ſoy-meſmes, ceſtuy-là eſt eſbloüy, & porte enuie aux aueugles meſmes. Qui eſt celuy qui a iamais deſiré des yeux pour les ouurir ſeulement la nuict: Demandes-tu d'où vient ceſte peruerſité, de hayr la lumiere du iour, & de tranſporter toute ſa vie dans la nuict? Tous vices ſont guerre à la nature. Toutes choſes delaiſſent à ſuiure l'ordre & deuoir ordinaire. C'eſt le deſſein du luxe & de la diſſolution, de prendre plaiſir à toutes choſes peruerties: & nõ ſeulement de ſortir du droit chemin, mais de s'en eſcarter bien loin. Au contraire ne te ſemble-il pas que ces gens viuent contre l'ordre de nature, qui boiuent à ieun, qui reçoiuent le vin dans leurs veines encor vuides, & ne veulent iamais manger qu'ils ne ſoient premierement yures? Et toutesfois ce vice eſt fort frequent entre les ieunes hommes de ce temps. Ceux qui penſent à bien entretenir leurs forces, ſur le poinct qu'ils veulent entrer dans les bains, ils boiuent entre les nuds, ou à mieux dire ils yurongnent, afin que beuuans ſouuent & fort chaudement ils puiſſent reſtraindre la ſueur qu'ils ont eſmeuë. C'eſt choſe trop commune de boire apres diſner, ou apres ſouper: les laboureurs font cela, encor qu'ils ne ſçachent que veut dire volupté. Ce vin plaiſt mieux qui ne nage pas ſur la viande, qui perce librement dãs les nerfs. Ceſte yureſſe eſt plus plaiſante, qui vient dans vn eſtomach vuide. Ne te ſemble-il pas que ceux qui changent leur robbe auec celle des femmes, viuent contre nature? Ceux-là ne viuent-ils point auſſi contre nature, leſquels attendent, que leur ieuneſſe reluiſe encor apres ſon temps? Que pourroit-on faire de plus cruel & de plus miſerable que cela? Ne veut-il iamais deuenir hõme, afin qu'il puiſſe porter plus longuement les hõmes en crouppe? Et ſi le deshõneur & l'outrage qu'il fait à ſon ſexe ne l'en retire, le tẽps & l'aage ne l'en pourra-il pas retirer? Ceux qui demandent des roſes en hyuer, ne font-ils pas contre nature? & qui par arrouſement d'eaux chaudes, & par aptes changemẽs de chaleurs contraignent naiſtre aux iours lés plus froids de l'hyuer vn lys, qui eſt vne fleur de printẽps? Ceux qui plantent vn verger de pommiers ſur des hautes tours: ceux de qui les foreſts branſlent ſur les toicts, & ſur le sõmet de leurs maiſons: & qui font naiſtre les racines aux lieux où à grand' peine le ſommet des arbres euſt peu iamais atteindre: ne viuent-ils point contre nature? Ceux auſſi ne viuent-ils pas contre nature qui iettent le fondement des eſtuues dans la mer, & ne penſent pas nager delicatement, ſi leurs eſtangs d'eau chaude ne ſont batus & tourmentez par les flots & par la tempeſte de la mer. Apres qu'ils ont deliberé de vouloir toutes choſes contre la couſtume de la nature, en fin ils la quittent entierement. Le iour commence à poindre: il eſt temps de s'en aller dormir: tout le monde repoſe, faiſons maintenant nos exercices, montons en coche, diſnons. Se fait-il iour? il eſt temps de ſoupper: il ne faut point faire ce que le menu peuple fait. C'eſt choſe vilaine de viure ſelon l'vſage du vulgaire: laiſſons le iour commun aux autres hommes, faiſons vn matin tout propre & particulier pour nous. Certainement ces gens-là ſont (à mon aduis) comme perſonnes deſia mortes. Car de combien ſont eſloignez de leurs funerailles, & de leur plus triſte & lamentable conuoy, ceux qui viuent parmy les torches & les cierges allumez? Nous en auons veu pluſieurs, qui menoient ceſte vie en vn meſme temps. Entre ceux-là eſtoit Atilius Buta, iadis Preteur, lequel apres auoir deſpendu tout ſon bien, qui eſtoit de grand' valeur, & confeſſant librement ſa pauureté à Tiberius: Vous vous eſtes (dit l'Empereur) trop tard eſueillé. Montanus Iulius Poëte aſſez paſſable, & cogneu par l'amitié de Tiberius laquelle ſe refroidit bien-toſt, recitoit quelques vers, parmy leſquels il y meſloit fort volontiers, & trop ſouuent, le

Le luxe & la diſſolution prennent plaiſir a peruertir toutes choſes & viure contre l'ordre de nature.

Vice commun aux ieunes gens diſſolus.

Deſguiſer ou traueſtir ſon ſexe & ſe faire ieune hors de ſaiſon ſont choſes contre nature.

Autres deſbordemens & vaines curioſitez de gens qui renuerſent tous ordres: &

Paſſent en fin en vne infame & deteſperee diſſolution.

Exemples en Atilius Buta.

Soleil leuant,& le couchant. Et par ce que quelqu'vn ſe faſchoit, qu'il euſt ſeul recité tout le iour,& diſoit qu'il ne falloit plus venir pour l'oüir reciter: Nata Pinarius reſpond,De ma part que pourrois-ie mieux faire pour luy ? ie ſuis tout preſt de l'eſcouter depuis le Soleil leuant iuſqu'au couchant. Mais apres qu'il euſt encor prononcé ces vers:

Le Soleil ramenoit ià ſes rayons ardans,
Et la clarté du iour s'eſpandoit par les champs.
Ià la triſte arondelle eſtoit tout empeſchee
D'aller & reuenir pour trouuer la bechee
Qu'elle depart apres entre tous ſes petits,
Qui attendent crians, leur mere dans les nids:

Varus gentil-homme Romain compagnon de L. Vinicius, & qui ſuiuoit les bonnes tables,auſquelles il eſtoit bien receu,à cauſe des viues atteintes & piquans brocards qu'il donnoit : dit tout haut : Buta commence maintenant à dormir. Mais apres qu'il euſt encor prononcé ces vers:

Les paſteurs ont deſia rangé dedans l'eſtable,
Leurs troupeaux : & la nuict d'vn ſilence agreable
Commence d'endormir la terre en ſon repos.

Le meſme Varus demanda,Que dit-il?qu'il eſt nuict?ie m'en vay doncques donner le bon iour à Buta.Il n'y auoit riẽ dont il ſe parlaſt plus,que de la vie que ceſt homme menoit diuerſe & contraire à celle de tous les autres,à la façon de laquelle pluſieurs cõme i'ay dit,s'eſtoient rangez.La cauſe pour laquelle aucuns prennent plaiſir de viure ainſi,n'eſt pas qu'ils ayent opinion que les plaiſirs de la nuict ſoient plus agreables:mais parce que rien de ce qu'ils pourroient rencontrer durant le iour, ne leur pourroit plaire,& que la clarté fait hõte à vne mauuaiſe conſcience.Ioint que ceux qui deſirent quelques choſes, ou les meſpriſent ſelon qu'elles ſeroient achetees cherement,ou à bon marché, ont en horreur la lumiere du iour, parce qu'elle ne couſte rien.En outre ces fols deſpenſiers & prodigues,prennent plaiſir que tout le monde parle d'eux,pendant qu'ils viuent.Car ſi l'on n'en parloit point, ils penſeroient auoir du tout perdu leur peine. C'eſt pourquoy ils deuiennent malades, ſi pas-vn ne parle de ce qu'ils font. Il y en a pluſieurs, qui mangent tout leur bien, pluſieurs qui entretiennent des amies. Mais ſi tu veux auoir plus de reputation que pas-vn de ceux-là, il faut faire vne plus grande deſpence, & quelques choſes plus ſignalees. En vne ville ſi pleine de deſbauches, vne vulgaire meſchanceté ne fera point parler d'elle. Pedo Albinouanus eſtoit homme qui faiſoit vn conte de fort bonne grace:ie luy ay ouy raconter qu'il eſtoit logé ioignant la maiſon de Sp. Annius,c'eſtoit l'vn de ces chauues-ſouris qui fuyent la clarté du iour. I'oyois(diſoit il)enuiron les trois heures,le bruit de coups de foüets:ie demanday qu'il faiſoit? On me dit qu'il oyoit les comptes de ſa deſpence, Sur les ſix heures i'oyois vn bruit encor plus graud:on dit qu'il exerçoit ſa voix. Ie demanday ſur les huict heures, quel bruit de rouës i'entendois, C'eſt (dit-on) qu'il ſe veut faire porter en carroſſe. Sur le poinct du iour ie n'oyois qu'aller & venir par ſa maiſon : on appelloit les pages : les ſommeliers,& les cuiſiniers ne faiſoient que tempeſter. Ie demande derechef que c'eſtoit ? On me diſt qu'il ne faiſoit que ſortir du bain, & qu'il auoit

Mauuaiſe conſcience fuit la lumiere.

Folle ambition des diſſolus & prodigues.

Autre exemple de vie deſtaiſonnee.

demandé ſon vin miellé, & ſa tromentee. Son ſouper(dit-il)duroit-il plus que tout le iour? Nenny: il viuoit fort ſobrement, & ne deſpendoit rien que la ſeule nuict. C'eſt pourquoy voyant que quelques-vns l'appelloient ſouuent auare & vilain: Vous l'appellerez encores(dit-il)lanternier. Tu ne te dois point eſmerueiller ſi tu trouues tant de proprietez de vices. Ils ſont fort diuers, & ont vne infinité de viſages. On ne peut comprendre le grand nombre qu'il y en a: Le ſoin qu'on prend apres la vertu n'eſt qu'vn: celuy des vices eſt de diuerſes ſortes, & prend toutes ſortes de changemens pour ſi nouueaux qu'ils ſoient. Il en aduient autant aux mœurs de ceux qui viuent ſuiuant la nature. Elles ſont aiſees, libres & faciles, & n'ont guere de changemens ni de difference entre elles: mais ceux qui en ſont eſloignez,ils ſont touſiours en noiſe,& different auec tous, & auec eux-meſmes. Il me ſemble que la principale cauſe de ceſte maladie prouient de ce qu'ils deſdaignét la commune vie des autres,& qu'elle les faſche:car tout ainſi qu'ils prennent plaiſir de ſe ſeparer des autres, de façons d'accouſtremens, de magnificence de banquets, beauté de coches: pareillement ils ſe plaiſent auſſi à diſpoſer autrement le temps. Ceux qui n'ont l'infamie pour loyer de leurs pechez,ne veulent point pecher comme fait le commun des hommes. C'eſt l'infamie en fin que pourſuiuent ces galans, qui viuent au rebours. C'eſt pourquoy il nous faut,Lucilius, ſuiure la vie que nature a ordonnee:il ne s'en faut aucunement deſtourner. Ceux qui la ſuiuent, trouuent toutes choſes aiſees & faciles: Mais ceux qui veulent s'efforcer contre elle, ſentiront vne pareille vie,que ceux qui rament contre la roideur de l'eau.

Lychnobi', mot duquel vſe Seneque ſignifie qui vit à la lampe, ou à la lueur de la lanterne.

Le vice a pluſieurs viſages,& chãge ſouuent.

Cauſe de la diſſolution.

Tout eſt aiſé à ceux qui ſuiuent nature.

EPISTRE CXXIII.

Il n'y a rien de faſcheux, ny la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperfluës.

Rien ne peut ennuyer l'homme qui ſçait doucement ſupporter les incommoditez de ceſte vie.

&

Qui ſe ſçait paſſer de peu s'accommode à tout.

Combien la frugalité eſt vtile.

ESTant haraſſé du chemin,lequel ie trouuay plus faſcheux que long,i'arriuay enfin en mon Albanum,qu'il eſtoit deſia grande nuict. Ie ne trouuay rien qui fuſt preſt que moy ſeul:c'eſt pourquoy ie me mis dans le lict pour me delaſſer,où ie pris la meilleure patience que ie peus de la longueur de mon cuiſinier, & de mon boulanger. Cependant ie diſcourois en moy-meſmes, qu'il n'y a rien qui te puiſſe faſcher ſi tu mets peine de le ſupporter doucement: & qu'il n'y a rien qui te puiſſe ennuyer, ſi toy-meſmes t'ennuyant,ne le rends plus aigre. Mon boulanger n'a point de pain: mais mon metayer, mon concierge, mon fermier en ont. C'eſt vn mauuais pain, dis-tu. Attens vn peu: il ſe rendra meilleur. La faim te le fera trouuer auſſi bon comme s'il eſtoit tendre, & comme s'il eſtoit blanc. Il ne le faut point manger,que la faim ne le cõmande. I'attendray donc, & ne mangeray point que ie n'aye du pain qui ſoit beau, ou que ie n'aye perdu le deſdain d'en manger de mauuais.Il ſe faut accouſtumer à ſe paſſer de peu:beaucoup de difficultez qui ſe preſentent en pluſieurs lieux, & en diuers temps, empeſchent que les Roys, & les grands ſeigneurs,ſi bien pourueus qu'ils ſoient, ne peuuent ſe mettre à table à l'heure accouſtumee de leurs repas.Il n'y a perſonne qui puiſſe auoir tout ce qu'il deſire. Mais il peut bien ne deſirer pas ce qu'il n'a, & ſe contenter ioyeuſement de ce qui ſe pre-

ſente. C'eſt la meilleure partie de noſtre liberté, que d'auoir vn ventre patient, qui puiſſe endurer vne faſcheuſe faim. On ne ſçauroit dire combien i'ay trouué bon, que ma laſſitude ſe ſoit appaiſée d'elle-meſme: ie ne cherchay ni les onctions, ni les bains, ni autre remede, que le temps. Car le repos chaſſera ce que le trauail aura amaſſé. Ce ſouper quel qu'il ſoit me ſera plus agreable, que le feſtin des preſtres de Iupiter. Certainement i'ay voulu quelquefois tout ſoudainement eſſayer la force de mon ame. C'eſt l'eſſay le plus certain, & le plus ſimple: car quand elle s'eſt auparauant preparee, & qu'elle s'eſt reſoluë à la patience, on ne peut pas ſi bien cognoiſtre la vertu de ſa vraye fermeté. Mais la cognoiſſance & les argumens qu'elle nous en donne ſur le champ, & ſans y penſer, ſont les plus certains: ſi elle ne s'eſt point ſeulement reſentie d'vne choſe faſcheuſe: mais ſi elle l'a regardee de bon œil, ſi elle ne s'eſt pas miſe en colere, ſi elle ne s'en eſt pas plainte: ſi en ne deſirant point, elle a trouué elle meſme ce qu'on luy deuoit preſenter: & ſi elle a pẽſé qu'il defailloit biẽ quelque choſe à ſon ſeruice accouſtumé, mais qu'à elle il ne defailloit rien. Nous n'auons iamais peu cognoiſtre combien de choſes nous eſtoient inutiles & ſuperfluës, ſinon lors que nous auons cõmencé de ne les auoir point: car nous en vſions, non point par ce qu'il nous fuſt beſoin de les auoir, mais par ce que nous les auions. De combien de choſes nous ſommes-nous voulus ſeruir, parce que les autres s'en ſeruoient, & parce que pluſieurs autres en auoient? Vne des plus grandes cauſes de noſtre malheur eſt, que nous viuons à l'exẽple d'autruy, & qu'au lieu de regler noſtre vie par raiſon, nous nous laiſſons trãſporter à vne meſchante couſtume. Si peu de gens le faiſoient, nous ne le voudrions pas faire: mais quand pluſieurs ont commencé de viure ainſi, nous les ſuiuons, penſans que ce qui eſt plus vſité & frequenté ſoit le plus honneſte. Lors nous prenons l'erreur pour vertu, quand il eſt deuenu commun. Tous ceux qui veulent auiourd'huy voyager, ont vne auant-garde de cheuaux barbes, ont vne grande trouppe de coureurs qui marchent deuant eux. Ce ſeroit vn deshonneur de n'auoir quelques-vns qui fiſſent ſortir hors du grãd chemin ceux qu'ils rencontrent deuant eux, & qui ne fiſſent cognoiſtre par vne grand' nuë de pouſſiere, qu'il y a quelque honneſte ſeigneur qui vient. Tout le monde a deſia des mulets pour porter ſa vaiſſelle de cryſtal & d'agathe, & ſa vaiſſelle grauee par la main de quelques ſçauans ouuriers. Ce ſeroit honte de porter aucuns meubles, qui ne fuſſent dangereux de ſe rompre en les remuant. Tous les ieunes mignons, qu'on porte dans des coches, ont encore le viſage laué & frotté de liqueur, afin que le Soleil ou le froid n'offenſe leur teint delicat. C'eſt honte de voir aucun à la ſuitte de ces beaux mignons, qu'il n'ait la face ſi belle, qu'elle n'ait pas beſoin d'eſtre fardee. Il ne faut iamais ouyr parler ces gens. Ce ſont ceux là qui enſeignent les vices, & qui les portent d'vn lieu en autre. On penſoit que ceſte race de gens, qui rapportent les paroles, fuſt la plus meſchante de toutes: Mais il y en a qui portent les vices. Le langage de ceux-là nuit infiniement: car encor que ſoudainement on ne ſente point le dommage qu'il fait, ſi eſt-ce qu'il laiſſe ſa ſemence dans l'ame. Ce mal nous ſuit apres que nous ſommes hors de leur cõpagnie, & ſe reſueille quãd nous n'y penſons pas. Cõme ceux qui ont ouy vne belle muſique, en portent dans leurs oreilles les fredons, & la douceur de ce chant, qui empeſche apres nos penſees, & les garde de ſonger aux affaires d'importance: Tout ainſi les paroles des flatteurs, & de ceux qui loüent les choſes meſchantes, durent bien plus longuement qu'on ne demeure à les ouyr. Ce n'eſt pas choſe facile de chaſſer vne voix douce hors de l'entendement: elle nous ſuit, elle dure, & reuient quelque temps apres en noſtre ſouuenance. C'eſt pourquoy il faut boucher l'oreille aux paroles

Ventre patient eſt la meilleure partie de noſtre liberté.

Le temps eſt le meilleur remede aux incommoditez.

Preuues faictes ſur le champ, ſont plus certaines.

Vanité humaine.

Cauſe principale de noſtre malheur.

Inuectiue contre la flatterie.

meſchantes,& meſmement aux premiers:car quand elles ont gagné du commencement,& qu'elles ſont receuës,elles ſe rẽdent plus audacieuſes. De là on vient apres tenir ce langage : La vertu,la Philoſophie, la iuſtice, ce n'eſt que le ſon de paroles vaines. Il n'y a qu'vne ſeule felicité de la vie heureuſe,de pouuoir faire toutes choſes librement. Iouyr de ſon bien,c'eſt viure, c'eſt ſe ſouuenir qu'on eſt mortel. Les iours s'eſcoulent, & le temps de noſtre vie s'enfuit ſans qu'on le puiſſe plus recouurer. Auons-nous crainte de faire ce que noſtre plaiſir demande,& de ſaoüller noſtre ieuneſſe de voluptez , pendant qu'elle le peut & qu'elle le deſire,deſquelles elle ne pourra longuement ioüir ? Quel plaiſir eſt-ce d'aller ſans contrainte au deuant de la mort par noſtre eſpargne , & ſe priuer de ſi bonne heure , de tout ce qu'elle nous doit oſter?Tu n'as pas ſçeu faire vne amie , tu n'as peu recouurer vn ieune mignon , qui rendiſt ialouſe ta maiſtreſſe : tu ſors de ta maiſon tous les matins ſans auoir deſieuné, tu manges ſi peu , qu'il ſemble que tu doiues rendre tous les ſoirs compte de ta deſpence à ton pere. Ce n'eſt pas viure que cela,c'eſt tenir compagnie à la vie d'autruy. O la grande folie d'amaſſer toutes choſes à ton heritier, & les refuſer à toy,& par le moyen d'vn grand heritage rendre ton ennemy celuy qui t'eſtoit amy! Car tant plus que tu luy laiſſeras de bien,tant plus luy ſera ta mort agreable. Tu ne dois pas eſtimer vn ſold ces gens triſtes, qui auec vn ſourcil renfroigné reprennent la vie des autres,qui ſont ennemis de la leur,& qui font les precepteurs du peuple. Tu ne dois pas faire doute qu'il ne vaille mieux deſirer vne bonne vie, qu'vne bonne reputation. On doit fuyr ces langages auec autant de ſageſſe,qu'Vlyſſes en monſtra,quand il ne voulut point paſſer ce deſtroit de mer,qu'il n'euſt les oreilles bouchees. Elles ont pareille puiſſance, elles font oublier la patrie,les parẽs, les amis,la vertu,& nous plongent dans vne deshonneſte & miſerable vie , qui eſt moquee de tout le monde. Ne vaut-il pas mieux ſuiure le chemin de vertu , & ſe reduire à ce poinct,que tu ne puiſſes prendre plaiſir qu'à ce qui eſt hõneſte? A quoy nous pourrons facilement paruenir,ſi nous penſons qu'il y a deux manieres de choſes,qui nous appellent ou nous chaſſent. Celles qui nous peuuent appeller, ſont les richeſſes, les voluptez,la beauté,l'ãbition,& toutes autres choſes pareilles,qui nous flattẽt, & qui nous agreent. Celles qui nous chaſſent,ſont le trauail,la mort,la douleur,l'ignominie,vne vie pauure & miſerable. Par ainſi nous deuons nous exercer à ne craindre point celles-cy,& à ne deſirer point les autres. Faiſons teſte, & combattons contre cela : fuyons celles qui nous conuient , & prenons cœur contre celles qui nous aſſaillent. Ne vois-tu pas la diuerſe poſture de ceux qui montent, & de ceux qui deſcendent: Ceux qui vont en bas par vn precipice,ont le dos en terre,& le ventre en haut:ceux qui montent tiennent le viſage bas : car ſi en deſcendant tu veux peſer ſur le deuant,ſi en montant tu te panches ſur le derriere,c'eſt autant,Lucilius,que de conſentir auec le vice. On va aux voluptez en deſcendãt,mais en montant aux choſes aſpres & faſcheuſes. En l'vn il faut pouſſer le corps:en l'autre il le faut retenir. Penſes-tu que ie vueille maintenãt dire,qu'il n'y ait point d'autres perſonnes,les propos deſquels ſoient pernicieux à les ouyr,que ceux qui loüent la volupté , ou ceux qui nous mettent deuant les yeux les douleurs , & les craintes comme choſes eſpouuantables ? Ie croy que ceux nous nuiſent auſſi grandement, qui ſous ombre de la ſecte Stoïque nous apprennent les vices. Ils ont ſouuent en la bouche que celuy eſt ſeul ſage & ſçauant , qui ſçait faire l'amour : & qu'il n'y a que le ſage, qui ſçache bien boire, & faire bonne chere aux feſtins. Demandons auſſi iuſques à quel aage on doit aimer les ieunes hommes. Laiſſons cela pour la façon de viure des Grecs , dreſſons pluſtoſt nos oreilles à cecy. Pas-vn ne peut

Langage ordinaire des flateurs.

Lequel il faut fuyr autant qu'Vliſſe le chant des Sirenes. &

Suiure le chemin de vertu.

Moyen d'y paruenir.

Deux manieres de choſes nous appellent ou chaſſent.

Comme il ſe faut comporter à leur endroit.

Autre eſpece de gens non moins nuiſibles que les flatteurs.

eſtre homme de bien par aduenture. La vertu ſe doit apprendre: La volupté eſt choſe baſſe, de laquelle on ne doit faire compte, commune auec les beſtes brutes, apres laquelle courent & volent les plus petites & les plus meſpriſees. La gloire eſt vne vanité muable, plus inconſtante que le vent. La pauureté n'eſt pas mal, ſinon à l'opinion de ceux qui la reiettent. La mort n'eſt pas mal: dequoy te plains tu? C'eſt elle ſeule, qui ſe monſtre plus iuſte enuers le genre humain. La ſuperſtition eſt vne erreur pleine de folie: elle a peur de ceux qu'il faut aimer, elle offenſe ceux qu'elle reuere. Quelle difference trouues-tu, ou de nier les Dieux, ou de dire mal d'eux? C'eſt cela qu'il faut apprendre, c'eſt ce qu'il faut grauer en noſtre memoire. La Philoſophie ne doit point fournir d'excuſes au vice: le malade eſt hors d'eſperance de guariſon, ſi le medecin l'exhorte à faire des excez.

La vertu s'apprend, & ne vient point d'aduanture.

La Philoſophie ne doit point fournir d'excuſes au vice.

EPISTRE CXXIIII.

Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt, ou par l'intelligence, ou par le ſentiment. Si c'eſt par le ſentiment, ceux qui ſuiuent la volupté, ou fuyent les douleurs, n'en pourroient pas eſtre repris. Que c'eſt la raiſon qui iuge cela. Ce diſcours eſt fort beau, & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans.

Les Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt mal-aiſé de comprendre l'argument d'vne chacune, par vn brief ſommaire.

IE te veux raconter maint bel enſeignement
De nos ſages maieurs: ne fuy point ſeulement,
Et vueille ton eſprit clair & ſubtil contraindre
A cognoiſtre les maux que noſtre ame doit craindre.

Les Epicuriens mettás le ſouuerain bien en la volupté le font ſenſible, mais les Stoïques le conſiderans en l'ame ſouſtiennent qu'il ſe comprend par l'intellect.

Toutesfois ie penſe que tu ne fuys point à cela, & qu'il n'y a aucune ſubtilité qui te chaſſe arriere. Il ſeroit mal-ſeant à la gentilleſſe de ton eſprit, de ne ſuiure que les choſes hautes: mais auſſi ie louë grandement que tu vueilles tirer profit de tout, & que tu t'offenſes ſeulement lors que par trop grande ſubtilité on n'aduance rien. Ie mettray peine de ne faire point cela maintenant. On demande ſi le bien ſe peut comprendre ou par le ſentiment ou par l'intelligence. D'où aduient auſſi que les enfans & les beſtes brutes ſont priuees de cela. Ceux qui mettent le ſouuerain bien en la volupté, ont opinion qu'il eſt ſubiect au ſentiment: mais nous au contraire le mettans en l'ame, penſons qu'il eſt ſeulemét intelligible. Si les ſentimens de l'homme pouuoient iuger de ſon bien, nous ne reietterions iamais la volupté, car il n'y en a aucune qui ne nous chatoüille, qui ne nous ſoit agreable. Au contraire nous ne voudrions iamais ſentir aucune douleur, car il n'y en a aucune qui n'offenſe les ſens. D'auantage ceux qui prendroient trop de plaiſir à la volupté, ou ceux qui auroient trop de crainte de la douleur, ne meriteroient aucune reprehenſion. Et toutesfois nous blaſmons ceux qui ſont trop addonnez à la gorge & à leurs plaiſirs deſordonnez, & meſpriſons ceux qui par crainte n'oſent rien entreprendre qui ſoit digne d'vn braue cœur. Mais quelle faute font-ils, s'ils obeyſſent à leurs ſens, ſi le ſens doit iuger du bien ou du mal? Car ce ſont les ſens que vous faites iuges de ce qu'il nous faut deſirer ou fuyr. Mais la raiſon gouuerne cela, & comme on doit determiner de la vie, de la vertu, & de l'honneur, & comme

Abſurdité des Epicuriens.

Non les ſens, mais la raiſon doit iuger de ce qu'il faut ou deſirer ou fuyr.

on doit iuger du bien & du mal. Ceux-là ont mis le iugement de la meilleure partie entre les mains de la plus vile & baſſe qui ſoit : & veulent que le ſens, qui eſt lourd & groſſier, & plus tard & plus imparfaict en l'homme qu'en pas-vne autre beſte, ſe meſle de iuger que c'eſt qu'ō doit eſtimer bien. Et quoy? ſi quelqu'vn vouloit cognoiſtre les choſes menuës pluſtoſt auec le touchement, qu'auec les yeux? Il n'y a aucun outil plus ſubtil & plus certain que la force des yeux, qui doit apperceuoir le bien & le mal. Voy maintenant en quelle ignorance de la verité vit celuy, & cōme il met ſous le pied les choſes hautes & diuines, qui iuge du bien ſouuerain & du mal par l'attouchement. Tout ainſi (dit-il) que toutes ſciences & tous arts doiuent auoir quelque choſe cogneuë & ouuerte, & qui ſe comprend par le ſens d'où elles prennent leur origine & leur accroiſſemēt: pareillement la vie heureuſe prend ſon fondement & ſon cōmencement des choſes manifeſtes, & de ce qui tombe en la cognoiſſance des ſens. Vous dites donc que la vie heureuſe prend ſon commencement des choſes ouuertes & manifeſtes. Nous diſons que ce qui eſt ſelon nature, il en appert incontinent & manifeſtement, cōme fait vne choſe qui eſt toute entiere. Qu'eſt-ce qui eſt ſelon nature? C'eſt ce qui aduient à celuy meſme qui ne fait que naiſtre: ie ne dis pas, bien, mais cōmencement du bien. Tu donnes la volupté cōme ſouuerain bien à l'enfance. Tu veux que celuy qui ne vient que de naiſtre, commēce au poinct auquel vn homme entier & parfaict doit à la fin paruenir. Tu mets le haut de l'arbre au lieu où doit eſtre la racine. Si quelqu'vn vouloit dire qu'vn enfant qui eſt encor caché dans le ventre de ſa mere, & le ſexe duquel eſt incertain, qui eſt encores tendre, imparfaict & informe, ſentiſt deſia quelque bien, il ſe tromperoit fort. Et toutesfois combien peu y a-il de difference entre celuy qui en naiſſant prend la vie, & celuy qui caché dans les entrailles de ſa mere, ne luy ſert que de charge? Tous ces deux, pour le regard de l'intelligēce du bien & du mal, ſōt auſſi meurs l'vn que l'autre : parce qu'vn enfant n'eſt pas plus capable du bien, qu'vn arbre ou qu'vne beſte brute. Et pourquoy eſt-ce que le bien ne peut eſtre ni en vn arbre ni en vne beſte brute? Parce que la raiſon n'y eſt pas: & par ainſi elle n'eſt point pareillemēt en vn enfant: car il a faute de raiſon. Mais il paruiendra au bien quand il ſera paruenu à la raiſon. Il y a des animaux, qui ſōt du tout irraiſonnables: il y en a qui ne ſont point encor raiſonnables: il y en a encor de raiſonnables qui ſont imparfaicts. Le bien ne peut eſtre en pas-vn de ceux-là : c'eſt la raiſon qui apporte le bien. Quelle difference donc y a-il entre ces choſes que ie viens de dire? Iamais le bien ne ſera dans ce qu'il eſt irraiſonnable. Le bien auſſi ne peut eſtre en ce qui n'eſt point encor raiſonnable. Le bien peut-eſtre quelquefois en celuy qui eſt imparfait, mais il n'y eſt pas encor : C'eſt pourquoy ie dis, Lucilius, que le bien ne ſe trouue point en tout corps, ni en tous aages: & qu'il eſt auſſi eſloigné de l'enfance, comme le dernier du premier, & comme la perfection l'eſt de ſon cōmencement. Par ainſi il ne peut eſtre en vn petit corps tendre qui commence à prendre ſa nourriture dās le ventre de la mere. Mais pourquoy ne le pourroit-il eſtre? Non plus certainement que dans la ſemence. Comme ſi tu diſois, Nous cognoiſſons quelque bien aux arbres & aux bleds: mais ce n'eſt pas aux premieres fueilles qui ſortent dehors. Il y a quelque bien dans le fromēt : mais il n'eſt pas au tuyau qui eſt encor en laict, ni quand l'eſpy commence à ſortir de la bourſe : ce n'eſt que lors que l'eſté & la parfaicte muriſon a cuict le froment: ainſi que toute nature ne produit ſon bien ſinon lors qu'elle eſt venuë à ſa perfection. Pareillement le bien de l'homme n'eſt point en l'homme, ſinon lors que la raiſon parfaicte eſt en luy. Ie te veux dire quel eſt ce bien-là. C'eſt vne ame libre & ſainte, qui ſouſmet toutes choſes à ſoy, & ne ſe

D'où c'eſt que la vie heureuſe prend ſon fondement & origine.

Le bien a ſes auancemens & progrez en l'homme.

Autre refutation de l'opinion des Epicuriens.

Le bien ne peut eſtre en l'animal sās la raiſon.

Il ne ſe trouue donc pas encore en l'enfant qui n'eſt pas né.

Mais ſeulement en l'homme qui a de la raiſon.

ſouſmet à rien. Tant s'en faut que ce bien puiſſe aduenir à l'enfance, que l'âge qui vient apres ne l'eſpere point, ni l'adoleſcence meſmes, qu'à grand'peine. C'eſt vn grand heur encor à la vieilleſſe, ſi auec beaucoup de ſoin & de trauail ce bien luy peut arriuer: auquel âge ce bien eſt plus propre & ſe peut mieux comprendre. Tu as ſouſtenu (dit-il) qu'il y a quelque bien en vn arbre, & quelque bien en vne herbe: il y en peut donc auoir en vn enfant. Le vray bien ne ſe peut trouuer ni auec des arbres, ni dans les beſtes muettes: mais le bien qui eſt en elles, on l'appelle bien par emprunt. Quel bien dis-tu que c'eſt? C'eſt celuy qui eſt ſelon la nature d'vn chacun. Le bien ne peut en aucune maniere eſcheoir en vne beſte brute: il appartient à vne meilleure & plus heureuſe nature. Le bié ne peut aduenir qu'au lieu où la raiſon ſe loge. Il y a ces quatre natures, de l'arbre, de l'animal, de l'homme, & de Dieu. Ces deux premiers qui ſont irraiſonnables, ſont de meſme nature: les autres deux, l'vn deſquels eſt immortel, & l'autre mortel, ſont diuers. Or nature parfait le bien de l'vn de ces deux, à ſçauoir de Dieu: & le bien de l'homme ſe parfait par ſoin & par diligence. Tous les autres ſont parfaits en leur nature, non point vrayement parfaits, veu qu'ils ſont priuez de raiſon. Car en fin il n'y a rien de parfait que ce qui eſt parfait ſelon la nature vniuerſelle. Or nature vniuerſelle eſt raiſonnable: tout le reſte peut eſtre parfait en ſon genre. Ce en quoy la vie heureuſe ne peut conſiſter, ne peut auoir auſſi ce qui rend la vie heureuſe. Mais la vie ſe fait heureuſe par le moyen des biens. En vne beſte brute il n'y a rien de ce qui fait la vie heureuſe: par conſequent le bien ne peut eſtre logé en vne beſte brutte. Vne beſte muette comprend les choſes preſentes auec le ſens: elle ſe ſouuient des paſſees, quand ce qui luy peut reſueiller les ſens ſe preſente à ſes yeux: comme fait vn cheual, qui recognoiſt vn chemin, pour ſe ſouuenir qu'il l'ait fait: mais dãs l'eſtable il n'en a aucune ſouuenance pour ſi ſouuent qu'il y ſoit paſſé. Et pour le regard du troiſieſme temps, qui eſt le futur, les beſtes n'en ont aucune cognoiſſance. Comme donc pourroit-on trouuer la nature parfaicte en ces beſtes, qui n'ont point l'vſage du temps parfait? Car le temps a trois parties: le paſſé, le preſent, & le futur. Le preſent qui eſt le plus court, & qui eſt touſiours en paſſage, a eſté ſeul donné aux animaux: la memoire leur eſt fort petite du paſſé, & ne ſe reſueille iamais que par l'occurrence du preſent. Par conſequent donc le bien d'vne parfaite nature, ne peut eſtre en vne imparfaicte nature. Ou ſi la nature en a aucun, c'eſt vn pareil bien à celuy que les bleds & les forments ont. Ie ne veux pas auſſi nier cela, que les animaux pour le regard de ce qui eſt ſelon nature, n'ayent des mouuemens fort impetueux, mais ils ſont deſordonnez & troublez. Et toutefois le bien n'eſt iamais deſordoné ni troublé: mais pourquoy dis-tu que les beſtes brutes s'eſmeuuent comme troublees & deſordonnees? Ie dirois bien qu'elles s'eſmouueroient auec troublement & deſordre, ſi leur nature eſtoit capable d'aucun reglement: car elles s'eſmeuuent ſelon leur nature: parce qu'on ne peut appeller troublé, ſinon ce qui peut n'eſtre pas quelquefois troublé: & rien ne peut eſtre aſſeuré que ce qui eſt ſubiet à crainte. Le vice n'eſt ſinon aux lieux où la vertu peut eſtre. Ce mouuement que ces beſtes muettes ont procedé de leur nature. Et afin que ie ne te retienne pas plus longuement, il y aura en vne beſte brutte quelque bien, quelque vertu, quelque perfection: mais quelle? Ni le bien, ni la vertu, ni la perfection ne ſera point entiere. Car cela n'aduient qu'aux choſes raiſonnables, qui peuuent ſçauoir pourquoy, iuſques où, & par quel moyen. Par ainſi le bien ne peut eſtre ſinon que là où la raiſon eſt. Mais tu demanderas que ſert ceſte diſpute, & dequoy peut-elle profiter à ton ame? Ie te le diray: elle l'exerce & la rend plus ſubtile: & comme ſi elle deuoit

Encor ne s'acquiert il qu'auec beaucoup de peine & de trauail. Replique.

Reſponſe.

Le bien des beſtes s'appelle bien par emprunt.

Quatre natures.

Quel eſt le bien parfait.

Comment la beſte ſe ſouuient des choſes preſentes, paſſees & futures.

Elle ne iouyt pas du vray bien, qui ne peut eſtre en vne nature imparfaicte.

Du mouuement des brutes, s'il eſt confus & deſreglé.

Elles ont quelque bié, mais imparfait.

...ſion ...de ...te diſpu- ...; & quel ...ruict on en peut recueil- lir.

faire quelque choſe, l'entretient d'vn honneſte occupation : ioint que ce qui retarde vne perſonne qui court apres les vices, luy profite beaucoup. Mais ie te dis que ie ne te ſçaurois porter plus de profit, que ſi ie te monſtre en quoy conſiſte ton bien, ſi ie te ſepare d'auec les beſtes brutes, ſi ie te loge auec Dieu. Pourquoy mets-tu tant de peine à nourrir & entretenir les forces du corps? Nature en a donné encor de plus grandes aux taureaux & aux beſtes ſauuages. Pourquoy trauailles tu tant à te rendre beau? Apres que tu auras tout fait, il y a force beſtes plus belles que toy. Pourquoy mets-tu tant de ſoin à peigner tes cheueux? Quand tu les auras bien eſparpillez comme les Parthes, & galounez comme les Alemans : quand tu les feras voleter comme les Scythes : il n'y a cheual qui ne ſecouë vn plus beau crin, ni lion qui ne heriſſe vne plus belle perruque. Quand tu auras appris à bien courir vn leuraut te paſſera de viſteſſe. Mais delaiſſant toutes choſes où tu dois par neceſſité eſtre vaincu, lors que tu entreprens choſe qui eſt hors de toy : ne veux-tu pas retourner à ton propre bien? Mais quel eſt-il? c'eſt vne ame corrigee, pure, qui taſche d'imiter Dieu, qui ſe hauſſe par deſſus les choſes humaines, qui ne cherche rien hors de ſoy de ce qui eſt ſien. Quel bien donc eſt celuy qui eſt en toy ? vne raiſon parfaicte. C'eſt celle qu'il te faut faire venir à ſa derniere perfection, & iuſques là où elle peut entierement croiſtre. Tu te pourras lors eſtimer bien-heureux, quand les ioyes & les honneſtes plaiſirs naiſtront dans toy-meſme : & lors auſſi que parmy les choſes que les hommes rauiſſent, ſouhaittent, & gardent, tu n'y trouueras rien, ie ne dis pas que tu tinſes plus cher, mais rien que tu vouluſſes ſeulement deſirer. Ie t'apprendray vne petite regle, par laquelle tu pourras te meſurer, & par laquelle tu pourras iuger que tu es parfait : tu iouyras de ton ſouuerain bien, quand tu cognoiſtras que ceux qu'on eſtime les plus malheureux, ſont les plus heureux.

Aduantage & prerogatiue de l'homme ſur les beſtes.

FIN DES EPISTRES.

TABLE DES SOMMAIRES

DE CXXIIII. EPISTRES DE SENEQVE

ESCRITES A LVCILIVS.

EPISTRE I.

SENEQVE en ceſte Epiſtre enſeigne comme il faut arreſter & employer bien le temps qui ſe perd par trois diuerſes façons. Qu'vn homme n'eſt point pauure pour ſi peu qu'il ait de bien. fueillet 74.b

II.

Des perſonnes qui ne peuuent s'arreſter longuement en vn lieu, & qui penſent que le frequent changement de lieux puiſſe oſter les triſteſſes & faſcheries de l'eſprit. 75.a

III.

Il reprend Lucilius familierement de ce qu'il auoit vſé de ce mot Amy, comme fait le vulgaire: & monſtre que celuy ſeul eſt vrayement & proprement amy, auquel nous pouuons communiquer tous nos affaires & ſecrets, comme à nous meſme. 75.b

IIII.

Il admonneſte Lucilius de pourſuiure l'eſtude de la philoſophie, & de s'accouſtumer au meſpris de la mort, & ſe moque des choſes qui ſont ſuperfluës à la vie de l'hommes. 76.a

V.

Mauuaiſe couſtume de quelques vns, qui pour monſtrer & faire croire qu'ils eſtoient du tout adonnez à la philoſophie portoient les cheueux longs, ne peignoient iamais leur barbe, auoient les ſourcils renfroignez, eſtoient de ſi reux de ſe faire remarquer ſur tous les autres hommes, par vne ſale & rude façon de viure, comme font bien encor quelques vns de noſtre temps. 77.a

VI.

Il ſe reſiouyt auec Lucilius, de ce qu'il cognoiſt que tous les iours il fait quelque profit & aduancement à la vertu: & apres il enſeigne que la hantiſe & familiere conuerſation des bons, porte plus de profit que tous les preceptes & enſeignemens des philoſophes. 77.b

VII.

Il apprend qu'il faut fuyr les aſſemblees, les ſpectacles des ieux publics, comme auſſi la compagnie & familiarité des particuliers, excepté de ceux qui nous peuuent rendre meilleurs, ou qui peuuent eux meſmes ſe rendre tels en nous hantant. 78.a

VIII.

Monſtre qu'il ne faut s'adonner à l'oiſiueté & faineantiſe: Mais conſeille de choiſir vn repos honneſte, pendant lequel le Sage pourra mettre par eſcrit les preceptes de la Philoſophie. Reiette la vie de ceux qui s'adonnent aux affaires du Palais, & aux plaidoiries & autres choſes legeres qui ne peuuent rendre la vie de l'homme bien-heureuſe. 79.a

IX.

Il monſtre que l'homme ſage, encor qu'il ſoit content de ſoy meſme, a beſoin d'vn ami. Et en fin pour vn petit preſent qu'il a accouſtumé de faire au fond de ſes lettres, il y met vne ſentence d'Epicure. 80.a

X.

Que la ſolitude eſt vtile à ceux qui profitent en la vertu, & qu'elle eſt pernicieuſe aux fols, comme ſont auſſi toutes autres choſes. En fin il adiouſte vn fort bel enſeignement de ce qu'il faut demander à Dieu. 81.b

XI.

Il veut monſtrer qu'il a bonne eſperance de quelque ami de Lucilius, lequel toutesfois à ſon aduis, encor apres qu'il ſera paruenu à la perfection de ſageſſe, ne perdra iamais ceſte grande honte & pudeur qu'il a, & que cela luy eſt commun auec pluſieurs autres grands perſonnages. Il adiouſte à la fin vn precepte d'Epicure tres-profitable à ceux qui ſe veulent retirer de toute vilenie. C'eſt qu'ils ſe doiuẽt propoſer deuant les yeux quelque grãd & vertueux perſon-

nage; ſur leſquels ils ietteront touſiours leur penſee, & s'imagineront qu'il ſoit preſent à toutes leurs actions. D'où il aduiendra qu'ils ne feront rien encor qu'ils ſoient ſeuls qu'ils ne vouluſſent faire en leur preſence. Il y a vn exemple pareil en l'Epiſtre XXV. 82.b

XII.

Il raconte de fort bonne grace, comme eſtant venu à ſa maiſon des champs, il y trouua pluſieurs teſmoignages & preuues de ſa vieilleſſe. En outre il dit qu'vn chacun de nous doit eſtre à toute heure appreſté & diſpoſé à la mort. 83.a

XIII.

Il propoſe pluſieurs remedes vtiles & neceſſaires, contre la crainte des choſes qui ſont eſpouuentables, plus par opinion que par effect, & leſquelles peuuent aduenir, & n'aduenir point. 84.a

XIIII.

Qu'il s'eſt retiré de la compagnie des hommes, & de tous affaires, & meſmement des ſiens propres: qu'il employe tout ſon temps à l'eſtude, & qu'il ne penſe qu'au bien de la poſterité par des enſeignemens & admonitions ſalutaires, qu'il met par eſcrit. 85.b

XV.

Si le ſage doit eſtre content de ſoy meſme, ou s'il doit auoir vn ami duquel il ſe puiſſe fier & prendre conſeil. 87.a

XVI.

Qu'il ne faut pas teindre legerement noſtre eſprit dans les preceptes de la Philoſopie, mais il l'en faut ſaouler & abreuuer du tout. Apres il diſſoult l'argument par lequel quelques vns vouloient ſouſtenir, ſoit que toutes choſes fuſſent gouuernees par le deſtin, comme les Stoïciens croyent, ou qu'elles aduinſſent ſans raiſon & par aduanture, comme les Epicuriens enſeignent que la Philoſophie eſt inutile. En dernier lieu, il expoſe vne tres belle ſentence d'Epicure, quelle meſure & quelle borne il faut donner à nos cupiditez. 88.a

XVII.

Qu'il n'y a rien pourquoy on doiue differer le temps de philoſopher, pour crainte de la pauureté: laquelle tant s'en faut qu'elle puiſſe porter aucune incommodité, qu'au contraire elle eſt commode à ceux qui veulent vrayement & d'vn bon courage philoſopher. 89.a

XVIII.

Comment le Philoſophe ſe doit porter durant les feſtes Saturnales. Qu'il faut chiſir quelques iours pour faire eſſay comment nous pourrions ſouffrir la pauureté. Met en fin quel voiſinage il y a entre la cholere & la fureur. 91.a

XIX.

Il veut perſuader à Lucilius, qu'il ne ſe retire pas à la ſolitude ni à cachettes, mais que reiettant tous ennuis, & les tiltres d'honneur pleins de vanité, il ſuiue le repos d'eſprit. 92.a

XX.

Qu'il faut philoſopher par les effects & par la bonne vie: & que celuy qui voudra ſuyure à bon eſcient la philoſophie, doit rechercher la pauureté. 92.a

XXI.

Ceux ne doiuent pas craindre de n'eſtre point cogneus des hommes, qui ayans laiſſé les beaux tiltres d'honneur, ſe ſont iettez entre les bras de la philoſophie. Car vne belle renommee & vne gloire qui durera à la poſterité, ne ſe peut mieux acquerir que par les eſcrits, & par la familiarité des hommes ſçauans. 93.a

XXII.

Par quel moyen ſe doit deſuelopper & deffaire celuy qui ſe voyant chargé du maniement de beaucoup de grands affaires, penſe de s'adonner à la Philoſophie. 94.a

XXIII.

Que le ſage ſeul reſſent vne vraye & ferme ioye, & que pluſieurs hommes acheuent pluſtoſt de viure qu'ils n'ont commencé. 95.a

XXIIII.

Que c'eſt folie de ſe tourmenter de l'attente d'vne choſe qu'on ne ſçait ſi elle doit aduenir. Remedes tres-certains contre les euenemens dont les hommes ont accouſtumé de s'eſpouanter. 96.a

XXV.

Que tous eſprits ne ſe corrigent par vn meſme remede, ains ſe faut accommoder à leurs aages & humeurs. Qu'il faut s'accouſtumer à ſe contenter de peu. Que l'on doit faire toutes choſes cõme ſi l'on eſtoit à la preſence de quelque homme vertueux & graue. 98.a

XXVI.

Qu'il n'eſt pas ſeulement vieil, ains qu'il eſt en decrepitude, & qu'il a encor l'eſprit vif & gaillard, exempt de toute crainte de mort. 98.b

XXVII.

Que qui ne ſçait corriger ſoy meſme, eſt incapable de reprendre autruy. Plaiſante hiſtoire de certain Caluiſius Sabinus. Quelles ſont les vrayes richeſſes. 99.a

XXVIII.

Que ceux ne ſentent aucun ſoulagement qui changeans de pays portent leurs vices auec eux. 100.a

XXIX.

Qu'il est difficile que Marcellinus homme ciuil & de bel esprit, puisse receuoir correction. Toutesfois qu'il n'en a point perdu l'esperance, & qu'il essayera toutes choses pour y paruenir. Il adiouste à la fin le dire d'Epicure, que l'homme qui s'est adonné à la philosophie, ne doit point desirer de plaire au peuple. 100. b

XXX.

Il escrit, qu'encore que Bassus Aufidius soit cassé du corps, toutesfois auec vne ame ferme & constante, il n'est aucunement tourmenté de la crainte de la mort qui s'approche. 101. b

XXXI.

Que la seule vertu est nostre bien. Qu'il faut fermer les oreilles aux flateries du peuple. 103. a

XXXII.

Il louë ceux qui viuent retirez au repos d'esprit sans qu'on sçache ce qu'ils font. Que nous rendons nostre vie plus courte par nostre inconstance. Il blasme le desir que les peres ont d'enrichir leurs enfans. Et que celuy vit en liberté, qui vit encore apres qu'il a acheué de viure. 104. a

XXXIII.

Il louë Epicure, & l'estime homme plein de courage. Il parle aussi des discours des Stoiciens qui sont graues & sententieux, & qu'il ne se faut pas tant arrester sur les inuentions des anciens, qu'on ne doyue essayer de faire de nouueaux chemins à la vertu. 104. b

XXXIIII.

Il se resiouyt d'ouyr dire ce que Lucilius fait, & ce qu'il escrit: & soustient que celuy est parfaitement bon, qui ne peut par aucune force, ni par aucune necessité deuenir meschant. 105. b

XXXV.

La difference qu'il y a entre aimer & estre amy: & que pour estre constant il faut auoir aujourd'huy la mesme volonté qu'on auoit hier. 105. b

XXXVI.

Quelque ieune homme à la persuasion de Lucilius s'estoit retiré à l'estude de la Philosophie, dequoy plusieurs le reprenoient, estimans touiours les choses bonnes desplaisantes au plus grand nombre des hommes. Il aduertit Lucilius d'apprendre ce ieune homme à mespriser ces folles reprehensions, & de perseuerer au dessein qu'il a fait. Il enseigne aussi à ne craindre point la mort. 106. a

XXXVII.

La folie est subiette à beaucoup de passions cruelles & seruiles, & la sagesse les chasse bien loin. Si tu veux rendre toutes choses subiettes à toy, il te faut assubiettir à la raison. 107. b

XXXVIII.

Que ceux ne tentent aucun soulagement qui chargeans de pays, portent leurs vices auec eux. 107. b

XXXIX.

Vn parler ordinaire est plus profitable, & sent plus que les abregez & commentaires bien reiglez qu'on portoit sur soy. La grandeur du courage, est de mespriser les choses grandes, & suiure les mediocres. 107. b

XL.

Il reprend la façon de parler de Serapion Sophiste, qui versoit vn torrent de mots pressez & poussez par force. Que la parole d'vn Philosophe doit estre moderee & retenuë comme sa vie. 108. b

XLI.

L'argument & le subiet de ceste Epistre est tout diuin. Il monstre que Dieu est pres de nous, auec nous, & dedans nous. Qu'il y a vn esprit sacré logé dans nostre ame, qui prend garde au mal & au bien que nous faisons. Que les biens & la richesse n'est pas ce qu'on doit loüer en l'homme, mais l'ame & la perfection de la raison. 109. b

XLII.

Qu'il ne faut point facilement croire que quelqu'vn soit homme de bien: Il y en a plusieurs à qui la volonté & le courage ne defaut point pour estre meschans, mais seulement la puissance & les moyens. 110. a

XLIII.

On s'enquiert des actions des grands. Vne bonne conscience ne craint point le bruit & la renommee du peuple. 111. a

XLIV.

De l'origine de la vraye noblesse, & qu'elle s'acquiert par la vertu & par la Philosophie. 111. b

XLV.

Il n'est pas besoin de beaucoup de liures, mais des bons: & qu'en nos estudes nous ne deuons pas rechercher les choses subtiles, ains seulement les vtiles & profitables. 112. a

XLVI.

Il louë vn liure compoté par Lucilius qu'il luy auoit enuoyé. 113. a

XLVII.

Il reprend la superbe & la cruauté de quelques vns enuers leurs esclaues & seruiteurs, & inuite Lucilius de ce qu'il vit familierement auec les siens. 113. b

XLVIII.

De la loy d'amitié, & que le bien & le mal doit eſtre communiqué entre amis. Il ſe moque apres des ſophiſteries & des argumens cornus que quelques Philoſophes faiſoient au lieu d'enſeigner la vertu. 115.a

XLIX.

Il parle de la viſteſſe du temps. Se moque des Poëtes & des Dialecticiens: & qu'il faut employer l'eſtude aux choſes qui peuuent apprendre noſtre ame à la vertu. 116.a

L.

La faute que pluſieurs font de croire que les vices qui naiſſent de nous, prouiennent des choſes: que les choſes encor tendres ſe corrigent facilement, & celles qui ſont enuieillies, le peuuent eſtre auec la peine & la diligence. 117.a

LI.

Il faut fuir les lieux dans leſquels il y a danger que nos ames deuiennent effeminees & laſches: & qu'il eſt bon de s'adonner au trauail & à la peine pour ne tomber au vice. 117.b

LII.

Il y a trois ſortes d'hommes qui ſuiuent & s'approchent de la Philoſophie & de la ſageſſe. Qu'il faut imiter, non pas ceux qui s'eſtudient à bien & viſtement parler, mais ceux qui par leur bonne vie nous enſeignent à bien viure. 118.b

LIII.

Des dangers & incommoditez qu'il y a de ſe mettre ſur la mer: des maladies de l'ame, & de la guariſon que la ſeule Philoſophie leur peut donner. 120.a

LIIII.

De la maladie à laquelle Seneque eſtoit plus ſubiet: des meditations & belles penſees qui luy venoient dans l'ame pendant l'accez de ſon mal: de ſa reſolution à la mort. 121.a

LV.

Que l'exercice profite beaucoup à la ſanté du corps. Du repos d'eſprit que ſentent ceux qui ſe ſont retirez aux champs. Et deſcription de la maiſon de Vatia. 121.b

LVI.

Il deſcrit le bruit qui ſe fait aux bains & aux eſtuues, & que ceux ſont trop delicats qui ne peuuent eſtudier qu'auec vn grand ſilence, & que ſouuent les choſes exterieures ne nous troublent pas plus que noſtre ame meſmes, laquelle ne peut ſentir vn parfait repos, qu'elle ne ſoit bien compoſee & deſchargee des vices. 122.b

LVII.

Sur l'occaſion d'vn voyage qu'il fit en mauuais temps allant à Naples, il dit que l'ame ſouffre quelques paſſions que les plus ſages & vertueux ne peuuent euiter, prouenans de la nature de noſtre mortalité. 123.a

LVIII.

Premierement il monſtre la pauureté de la langue Latine: apres comme ceux font ſottement qui veulent reſtreindre ceſte langue pauure d'elle meſme, au lieu de l'amplifier. Il parle de quelques mots familiers à Platon, comme de celuy qu'il appelle ens, de l'eſſence, du genre, de l'eſpece, de l'idee, pour leſquels il faut inuenter des mots nouueaux: & que des diſputes qu'on fait ſeulement pour eſueiller l'entendement, on en peut tirer du profit pour inſtituer nos mœurs & noſtre bonne vie. 124.b

LIX.

Ayant parlé de la volupté qu'il auoit priſe à lire vne lettre de Lucilius, il prend comme par occaſion, la difference qu'il y a entre la ioye & la volupté, par l'opinion des Stoiques. Il eſcrit le plaiſir & contentement qu'il a pris de ceſte lettre, quelle eſt la vie du ſage, du iugement ſeuere que chacun doit faire de ſoy, & de ne croire point les flatteurs. 127.a

LX.

Il deteſte le vœu de nos parens qui nous ſouhaittent des richeſſes: & la gourmandiſe qui entre en deſpenſe par ambition, & nous fait deſirer & chercher les biens de la terre & de la mer. 128.b

LXI.

Que tout le temps deuant la vieilleſſe on doit penſer à bien viure, & en la vieilleſſe on doit penſer à bien mourir. 129.a

LXII.

Que les affaires ne l'empeſchent point à l'eſtude des ſciences liberales. Que le meſpris des richeſſes eſt le vray chemin aux richeſſes. 129.b

LXIII.

Il conſole Lucilius de la mort de Flaccus ſon amy, & monſtre que la plus grande partie des hommes par des larmes feintes, veulent ſeulement faire monſtre de leur douleur, laquelle ils fuyent auec ambition. 129.b

LXIIII.

Il loue grandement vn liure de Q. Sextius pere, la leçon duquel eſchauffoit à la vertu, l'ame de ceux qui le liſoient, & n'oſtoit à pas vn l'eſperance de pouuoir atteindre à ſa perfection. Il dit qu'il admire les inuentions de la ſageſſe, & les inuenteurs, & penſe qu'on y peut à l'aduenir encor beaucoup adiouſter. 131.a

LXV.

Que à l'opinion des Stoiciens il n'y a que trois cauſes de toutes choſes en ce monde, & par l'opinion d'Ariſtote & de Platon, il y en a d'auantage. Il conſeille auſſi par vn docte diſcours,

apres qu'on aura acquis la tranquillité de l'ame, de s'adonner à la cognoiſſance de l'vniuers. 131. b

LXVI.

Il monſtre par l'exemple de Claranus qui eſtoit deſia vieil, & auoit le corps petit & contrefait, que pour le rendre beau & agreable, ſa ſeule vertu ſuffiſoit, laquelle ne peut eſtre renduë plus honorable par la beauté du corps, ni par ſa deformité eſtre eſtimee plus laide. Il diſcourt apres de quelques propos tenus entre eux, meſmement qu'encor qu'il y ait trois diſtinctions de biens, ils ſont toutesfois tous egaux. 133. b LXVII.

Apres auoir en peu de paroles diſcouru de la foibleſſe & imbecilité de ſa vieilleſſe, il explique ceſte queſtion: Si tous biens ſont deſirables. En fin il conclud, que ceux, qui ne ſemblent point eſtre tels, ſont toutesfois tels. 137. a

LXVIII.

C'eſt choſe ſalutaire de quitter les affaires pour ſe retirer au repos de l'ame: mais cela ſe doit faire en ſorte que le monde ne s'en apperçoiue point. Il enſeigne auſſi ce qu'on doit faire apres qu'on ſera en ceſte ſolitude: & que la vieilleſſe par les experiences qu'elle a fait, eſt vn temps plus propre à la ſageſſe. 138. b

LXIX.

Il defend le changement des lieux: dit qu'il faut arreſter la fuite du corps pour retenir l'ame en repos. Apprend comme il faut ſurmonter les vices: & non ſeulement receuoir la mort, mais l'appeller s'il en eſt beſoin. 139. b

LXX.

Le temps de la vie s'eſcoule ſans le ſentir. Que c'eſt folie ſe plaindre de la briefueté de la vie. Qu'il faut attendre la mort ſans aucune crainte, & ſi l'occaſion le requiert, la procurer. Qu'il peut aduenir pluſieurs choſes pour leſquelles le ſage peut ſe donner la mort. 140

LXXI.

Il faut quand on veut prendre conſeil de ce qu'on doit fuir ou deſirer, auoir eſgard au bien ſouuerain, & à l'intention & deliberation du cours de toute la vie entiere. Il perſuade apres que cela ſeulement eſt bon, qui eſt honneſte, & que la vertu réd toutes choſes heureuſes: Qu'vne mort honneſte eſt autant à deſirer qu'vne honneſte vie, comme il le preuue par exemples. 141. a

LXXII.

On ne doit iamais, quelques affaires qu'on ait, diſcontinuer l'eſtude de la Philoſophie, ny le remettre à l'aduenir. Que c'eſt qu'auoir l'ame ſaine. Qu'il faut donner congé aux affaires & negoces. 144. a

LXXIII.

Il defend les Philoſophes qu'on accuſoit d'auoir les magiſtrats à meſpris. Et louë le Prince qui nourrit ſes citoyens en paix, en repos & en liberté, & qui leur donne moyen de pouuoir ſuyure la Philoſophie. 145. b

LXXIIII.

Celuy qui meſure le bien par l'honneſteté eſt riche dans ſon ame. Il eſtime miſerables ceux qui s'attriſtent pour les biens de fortune, & pour la crainte de la mort. Comparaiſon de l'homme ſage & vertueux, auec la grandeur de Dieu. 147. a LXXV.

Quel doit eſtre le parler de l'homme ſage: que ſon langage ſe doit accorder auec la vie. Comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame.

Beaux enſeignemens pour ne craindre les maux & ſuyure la vertu. 149. b

LXXVI.

Qu'en ſa vieilleſſe il va oüir les leçons d'vn Philoſophe, & en ce faiſant il enſeigne qu'il faut touſiours apprendre. Qu'il n'y a qu'vn ſeul bien, ſçauoir eſt, ce qui eſt honneſte. 151. a

LXXVII.

Il deſcrit la flotte des nauires d'Alexandrie, & la mort de Tullius Marcellinus, à l'exemple duquel il monſtre qu'il ne la faut point craindre. 153. b LXXVIII.

Il parle d'vne longue maladie & defluxions de rheumes qu'il auoit ſoufferte. Et les remedes que la viſite de ſes amis, & le conſeil des medecins luy donnerent, leſquels il apprend à Lucilius pour guarir d'vn pareil mal qu'il auoit. 155. a LXXIX.

Il prie Lucilius de luy eſcrire ce qu'il a cogneu de Scylla, de Charybde, & du mont Ætna. Quelle ſera noſtre ame quand elle ſera montee au Ciel, & qu'elle peut eſtre telle icy bas, ſi elle ſe deſcharge des vices. 157. a

LXXX.

Il reprend ceux qui s'adonnent ſi fort aux exercices du corps, qu'ils oublient ceux de l'eſprit. Que l'homme de ſoy-meſme peut rendre ſon ame meilleure, & acquerir ſa liberté. 158. b

LXXXI.

Ceſte Epiſtre contient vn abregé preſque de tout le Traicté des biens-faits, & monſtre que les ingrats ne nous doiuent point faire perdre la volonté de donner des biens-faits: & comme il faut eſtre recognoiſſant. 159. b

LXXXII.

Il blaſme la vie molle & delicate: louë l'eſtude des lettres. Le reſte de ceſte Epiſtre eſt plein

du meſpris de la mort. 162. a

LXXXIII.

Il parle de ſa vieilleſſe. & des exercices qu'il fait, & des viandes dont il vſe pour entretenir ſa ſanté. Puis apres de l'yurongnerie, & qu'on ne doit fier ſes ſecrets à vn homme ſubiet au vin. 164. a

LXXXIIII.

Que ceux qui s'adonnent, à l'eſtude, doiuent lire, & apres eſcrire : par la comparaiſon des mouſches à miel qui vont amaſſer le ſuc des fleurs, & apres le rangent en rayons. 166. a

LXXXV.

Il aſſemble pluſieurs raiſons, par leſquelles les Stoiciens prouuoient que la ſeule vertu ſuffiſoit à bien & heureuſement viure. Et refute les opinions de ceux qui ſouſtenoient le contraire. 167. b

LXXXVI.

Loüange de Scipion l'Africain, & de ſa temperance : & meſmement en ſes bains. Blaſme l'exceſſiue deſpence & diſſolution des hommes de ſon temps. Et quelques beaux & profitables diſcours des vergers & des arbres fruictiers. 170. b

LXXXVII.

Il deſcrit de la frugalité qu'il tint en vn petit voyage qu'il fiſt. Et ſur ceſte occaſion il reprend les folles & delicates deſpenſes des Romains par les exemples qu'il allegue. Il diſpute ſi les richeſſes ſe peuuent appeller bien. 172. a

LXXXVIII.

Des ſciences liberales, comment & combien de temps on les doit ſuiure. Des eſtudes vains & inutiles, & des exercices que pluſieurs font, qui ne leur profitent rien. Que toutes nos eſtudes doiuent ſeruir à la vertu, & que c'eſt la vraye ſcience & l'eſtude liberale. 175. a

LXXXIX.

Definition de la ſageſſe : diuiſion de la Philoſophie ſelon l'opinion de pluſieurs. Il ſe iette apres ſur le blaſme de l'auarice & de la gourmandiſe des Romains. 178. a

XC.

C'eſt la Philoſophie qui nous apprend à bien viure. Que c'eſt elle qui nous fait trouuer la verité des choſes diuines & humaines. Si l'inuention des meſtiers & des arts mechaniques procede de la Philoſophie. 180. a

XCI.

Il parle de la triſteſſe que ſent Liberalis ſon amy du bruſlement de la ville de Lyon, que le feu conſuma entierement dans vne ſeule nuict. Tous les ouurages des mortels ſont condamnez à mourir quelque iour. 184. a

XCII.

Les biens exterieurs ne s'acquierent que par le corps. Que le corps n'eſt entretenu que pour honorer l'ame, qui eſt le principal dans l'homme. Que l'ame n'eſt ſouſtenuë que d'elle meſmes. Que les calamitez & incommoditez du corps, n'offenſent point la vertu de l'ame. 186. a

XCIII.

Il reprend ceux qui ſe plaignent de la mort de leurs amis. Et ſouſtient que la vie de celuy qui s'eſt rendu vertueux & ſage, eſt parfaite, & aſſez longue. 190. a

XCIIII.

Il diſpute ſi les decrets & arreſts des Philoſophes ſont plus profitables que les enſeignemens & inſtructions particulieres : dit que les decrets generaux ſont ceux qui parlent de la fin des choſes, de la ſageſſe, de l'eſtat du ſage en general. Mais les inſtructions & enſeignemens ſont ceux qui appartiennent à chacune partie de la vie : & quand nous enſeignons comment ſe doit porter le mary enuers ſa femme, le fils enuers le pere, & le Citoyen enuers ſa Cité. Mõſtre que la gloire & l'ambition a fait entreprẽdre tout ce que les plus grands des Romains ont fait. 192. a

XCV.

Ceſte Epiſtre n'eſt qu'vne dependance & continuation des propos de la precedente : Et pour reſoudre ceſte queſtion, il dit, qu'il y a autant de difference entre les decrets & les preceptes, comme il y en a entre les quatre elemens & les membres des corps qui en ſont compoſez. Il entre apres en vn beau diſcours contre la gorge & la gourmandiſe, de laquelle toutes les maladies procedent. Ce qu'il diſcourt par les preceptes de la medecine, & par vne infinité de belles demonſtrations. 196. b

XCVI.

Qu'il n'y a rien de miſerable en l'homme, ſinon que quand il penſe qu'il y ait quelques choſes miſerables en ce monde. Que les maux qui nous aduiennent, ce ſont arreſts donnez au ciel, & qu'il faut conſentir à la volonté de Dieu. 202. b

XCVII.

Que pluſieurs vices qui ſemblent eſtre nais de noſtre temps, auoient eſté aux ſiecles paſſez. Que les hommes imitent pluſtoſt les vices que les vertus. Que les meſchans ne ſont iamais aſſeurez en leur ame. 203. a

XCVIII.

La fortune porte auec ſoy la nature & la condition du bien & du mal. Vne bonne ame

& conſtance corrige les maux de fortune. Vne ame qui eſt en peine de l'aduenir, eſt miſerable auant ſa miſere. Exemples de pluſieurs qui ont vaincu les maux les plus terribles. 204. b

XCIX.

Comme il faut chaſtier ceux qui meinent trop grand dueil de la mort de leurs enfans & de leurs amis. Il blaſme ceux qui veulent faire monſtre d'vne grande douleur, & qui cherchent quelque volupté entre les larmes. 209. a

C.

Il ſouſtient contre l'opinion de Lucilius, que le langage de Fabianus Papirius eſt fort bon. Et monſtre quel doit eſtre celuy d'vn Philoſophe. 211. a

CI.

De la mort ſubite & inopinee de Senecio par vne ſquinancie. Que les richeſſes croiſſent plus facilement qu'elles ne commencent. Qu'il ne ſe faut rien promettre de l'aduenir. 212. b

CII.

De l'immortalité des ames, & de la creance qu'il en auoit. Que la loüange & la ſplendeur qui ſuit noſtre nom apres la mort eſt bien. Qu'apres les tenebres de la vie, nous iouyrons d'vne lumiere diuine. 214. a

CIII.

Que l'ennemy le plus dangereux & le plus traiſtre à l'homme c'eſt l'homme. Que la Philoſophie peut ſeruir de remede à ces maux. 216. a

CIIII.

D'vn voyage qu'il fit hors la ville pour recouurer ſa ſanté. Qu'il ne faut point paſſer la mer, ny changer de villes pour fuir les vices. Il ne faut point aller en autre lieu, mais eſtre autre qu'on n'eſtoit point. Il conſeille de viure auec Caton, Lelius, & Tubero, Romains, & auec Socrate & Zenon Grecs. 216. b

CV.

Comme il faut fuïr l'eſperance, l'enuie, la haine, la crainte, & le meſpris. Peu parler auec les autres, & beaucoup auecques ſoy. Le plaiſir qu'on prend à parler, fait en ſin deſcouurir les ſecrets. 219. b

CVI.

Si les biens de l'ame & les vices, ſont corps. Ce qui commande au corps eſt corps. Qu'on employe trop de ſubtilité en choſes ſuperflues. Il y a de l'intemperance au ſçauoir, comme en toutes autres choſes. 220. a

CVII.

Qu'il ne ſe faut point offenſer des pertes & incommoditez qui nous aduiennent. Il faut commander à noſtre ame de les ſupporter. Nature tempere toutes choſes par des changemens. Qu'il ſe faut touſiours mettre à la volonté de Dieu. 220. b

CVIII.

Ceux qui vont à l'eſchole de la Philoſophie, apprennent touſiours quelque choſe. Quelques-vns vont à l'eſchole comme au theatre pour paſſer le temps. Il auoit appris ſous Attalus eſtant contre les vices à ne manger d'aucuns animaux. Et que Tybere auoit chaſſé la Religion eſtrangere. Qu'il faut employer le temps preſent, & ne remettre rien à l'aduenir. 222. b

CIX.

Vn homme ſage peut ſeruir à vn autre ſage, & à ſoy-meſmes. Il preuue cela par raiſons & par demonſtrations. Et qu'on voit plus clairement aux affaires d'autruy qu'aux ſiens. 225. a

CX.

Les Stoïciens ont ſouſtenu qu'vn chacun de nous auoit vn Dieu pour Pedagogue. Qu'vn commencement de calamité, a eſté quelquefois cauſe d'vne grande felicité.

La cognoiſſance des choſes humaines & diuines, nous fait voir clairement. Dieu s'eſt approché de nous, & a caché profondement dans terre, ce qui nous pouuoit nuire.

Vn ſage & beau diſcours contre les richeſſes. 226. a

CXI.

Contre les ſophiſmes & cauillations d'aucuns Philoſophes, leſquelles ont ce vice qu'elles plaiſent ſous l'apparence de ſubtilité. Et qu'il ne faut qu'apprendre à meſpriſer la vie, & apres à la bien gouuerner. 228. a

CXII.

D'vn amy de Lucilius que Seneque penſoit eſtre trop endurcy aux vices, pour ſe pouuoir former à la vertu. Qu'il hayſſoit maintenant les folles deſpences & les ſuperfluitez, mais qu'il commenceroit bien-toſt à les reprendre. 228. b

CXIII.

Seneque diſpute ſi la Iuſtice, la magnanimité, la prudence, & les autres vertus, voire meſmes les accidés à icelles, ſont animaux. Se mocque des Stoïciens qui ſouſtenoient ces reſueries par les raiſons qu'il confute. Et qu'il vaut mieux qu'on nous enſeigne que la Iuſtice, & les autres vertus ſont choſes ſacrees. 228. b

CXIIII.

Que bien ſouuent la façon corrompuë de parler, prouient de la corruption des mœurs. Il ſe mocque puis apres du langage de Mœcenas, qui eſtoit auſſi effeminé & laſche, que ſa fa-

ſon de viure. Des diuerſes façons de parler que pluſieurs perſonnes ſuiuent, qui prennent plaiſir à faillir. Vn beau diſcours contre les voluptez & les vices, & principalement contre la gourmandiſe & folle deſpenſe. 213. a

CXV.

Que le parler eſt comme vn viſage de l'ame. S'il eſt fardé & affecté, l'ame eſt auſſi molle & laſche. L'ame d'vn homme de bien eſt toute belle & ſaincte comme ſa parole. Il ſe courrouce apres contre les folles deſpences, & contre la ſuperfluité & l'auarice. 253. b

CXVI.

S'il vaut mieux auoir des paſſions moderees, que de n'en auoir point du tout. Il les faut entierement reietter s'il eſt poſſible. 255. a

CXVII.

Si l'opinion des Stoïciens, qui diſent que la ſageſſe eſt bonne, mais qu'il n'eſt pas bon d'eſtre ſage, eſt veritable. Il reiette apres toutes les queſtions qui ſe font là deſſus. Et deſire qu'on luy enſeigne ce qu'il doit euiter, & ce qu'il deſire. 236. a

CXVIII.

Il reprend l'ambition de ceux qui pourſuyuoient les honneurs & dignitez dedans Rome. Il met apres la definition du bien, & comme on le peut cognoiſtre. 338. b

CXIX.

Comme on peut deuenir bien toſt riche. Qu'il faut emprunter de ſoy meſmes. Le ſage ne cherche que les richeſſes naturelles, leſquelles ne craignent ny le feu, ny la guerre, ny les larrons. 339. b

CXX.

Comment, & par quel moyen la cognoiſſance du bien, & de ce qui eſt honneſte, nous eſt aduenuë. La difference qu'il y a de l'vn à l'autre. Beaux exemples de ce qui eſt honneſte. 341. a

CXXI.

Que tout ce qui eſt moral, n'appartient point aux bonnes mœurs, & la raiſon qu'il en rend. Que toutes les beſtes ont ſentiment de leur conſtitution & complexion naturelle. La conſtitution c'eſt la force principale de l'ame, qui a aucunement pouuoir ſur le corps. Tout ce deſſus eſt confirmé par belles raiſons & exemples. 334. a

CXXII.

Contre ceux qui font du iour la nuict, & de la nuict le iour, comme chauue-ſouris: Qui font toutes choſes contre l'ordre de la nature, & rien de ce que le commun du peuple fait. Moqueries ſubtiles contre ceux qui viuent de ceſte façon, & contre leurs vices. 345. a

CXXIII.

Il n'y a rien de ſi faſcheux, ni la faim meſmes, ſi on la ſupporte patiemment & legerement. Qu'il ne faut point vouloir ce qu'on ne peut auoir. Qu'on ſe peut paſſer de beaucoup de choſes ſuperflues. 346. b

CXXIIII.

Il diſpute ſi le bien ſe cognoiſt, ou par l'intelligence, ou par le ſentiment: ſi c'eſt par le ſentiment, ceux qui ſuiuent la volupté, ou fuyent les douleurs n'en pourroient pas eſtre repris. Que c'eſt la raiſon qui iuge cela. Ce diſcours eſt fort beau & merite d'eſtre leu par les plus ſçauans. 348. a

Ces Epiſtres ſont pleines de tant de diuerſité de choſes, & de belles ſentences, qu'il eſt mal-aiſé de comprendre l'argument d'vne chacune par vn bref ſommaire.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DES EPISTRES.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE DES MATIERES
PRINCIPALES ET CHOSES DE REMARQVE, contenuës dans les œuures de Seneque.

DRESSEE EN FORME DE LIEVX COMMVNS par ordre Alphabetique. a, denote la premiere page: b, la ſeconde du fueillet.

A

Age nul exempt de vice. fueillet 203. a

Aage lequel a acquis vne longue experience, eſt plus propre pour rendre vne ame poſee & moderee. 139. a

briefueté de l'Aage de l'homme. 443. b

Voyez Vie.

l'Aage & le temps de la vie s'eſcoule ſans le ſentir. 140. a

les Aages different, mais on eſt touſiours le meſme. 344. a

Abatos, pierre ſur laquelle aucun n'oſe monter que les Pontifes, & qui ſent le premier accroiſſement du Nil. 513.

Abeilles, & leur adreſſe & induſtrie en la confection du miel. 166. b

Abſtinence des animaux introduicte par Pythagoras & Sextus: & pourquoy. 223. b

Abſtinence loüee. 155. a

Abſtinence trop grande irrite les eſprits 380. a

Academiciens tant vieux que nouueaux n'ont laiſſé aucun ſucceſſeur. 543. b

Academiciens ont introduit vne nouuelle ſcience, laquelle conclud qu'on ne ſçait rien. 178. a

Academiciens refutez. 143. a

Accidens qui ſont hors de remedes esbranlent les cœurs bien aſſeurez. 184. b

Accidens extraordinaires d'où vient que nous les eſtimons nouueaux. 526. a

Accuſations ſous Tibere Ceſar frequẽtes. 24. a

Achaïe agitee par tremblement de terre. 525. a. b.

Achepte ſeulement ce qui eſt neceſſaire: ſentence de Caton. 193. a

lac Acheruſien. 122. a

Achillas autheur de la mort de Pompee. 365. a

Achilles. 315. a 419.

Achilles courtois enuers ſon ennemi Priam. 315. a

ams d'Achilles & Patrocle. 175. b

Actions de noſtre vie ſont meſurees par l'obiect honneſte ou deshonneſte. 151. a

Actions du ſage differentes de celles des autres hommes. 170. a

diuerſité des Actions enquoy conſiſte. 134. a b

toutes les Actiõs des vertus ſont pareilles. ibid.

il vaut mieux ranger les Actions que le langage. 233. b

Action concedee aux Medes contre l'ingratitude. 19. a

l'Admiration excite l'ambition. 196. a

l'Admonneſtement eſt vne eſpece d'exhortation. ibid.

il ne faut pas Admonneſter indifferemment toutes perſonnes. 208. b

Admonitions reïterees, & leur profit. ibid. & 144. a. b.

Admonition profitable, quelle. 195. a

l'Amonition doibt eſtre honteuſe. 71. b

l'Admonition ne doibt auoir lieu entre les bienfaicts. 9. b

l'Adoleſcent doibt fuir la ſolitude. 82. a

l'Adoleſcent triſte eſt preferé à celuy qui eſt gay & ioyeux. 106. a. b

les vices des Adoleſcens. 83. a

Adrumentum, ville. 23. a

l'Aduenir eſt incertain. 439. b

Aduerſitez comme ſont ſouhaitables. 137. b

Aduerſitez fortifient l'ame, & la rẽdent plus reſoluë contre tous ſiniſtres euenemens. 84. a

Aduertir & conſeiller, en quoy different. 495. a

Aduertiſſement aux gens de ville pour eſtre guarantis des desbauches publiques. 196. b

Adultere de Clodius auecques la femme de Ceſar. 203. a

Adultere reputé pour vne eſpece tres honneſte de fiançailles. 5. a

Adultere perpetré ſans aucune honte. 21. b
Æacus, homme tres-iuſte. 550. b
Ægialus, tres-diligent pere de famille. 171. b
Æſchines, pauure diſciple de Socrates, n'ayant rien pour luy offrir, ſe dedia luy-meſme à luy. 4. b
Æſope, & de ſon plat iadis fort renommé. 198. b
Ætna, auiourdhuy Montgibel. 157. a
Affections: belle diſpute ſur ce ſubiet. 35. a
Affections & paſſions chaſſees par les Stoïciés temperees par les Peripateticiens. 35. a
Affections & paſſions, ſçauoir ſi elles ſe trouuent aux beſtes. 358. a
il ſe faut addonner aux Affections honneſtes. 217. a
Afflictions fortifient l'eſprit, & le rendent plus reſolu contre tous ſiniſtres euenemens. 84. a
Africus, ou Libs, vent. 522. a
Afrique ſeparee d'Eſpagne par la mer. 533. b
l'Afrique a bien peu de fontaines, & pourquoy. 501. b
Agato, grand chicaneur, du temps de l'Empereur Claudius. 549. a
M. Agripa ſeul heureux entre ceux que les guerres ciuiles auoient eſleuez. 144. b
Agrippa gendre d'Atticus. 93. b
Agrippa loüé. 26. b
Agrippina mere de Neron, femme de grand eſprit empoiſonne l'Empereur Claudius ſon mary. 545. a
Aiax deuenu furieux par cholere. 376. a
Aigle, enſeigne militaire. 46. b
l'Aigle & le Corbeau pourquoy ſont les auſpices des plus importans affaires. 493. b
vn Aigneau immolé pour empeſcher la greſle. 516. a
l'Air n'eſt compoſé d'atomes. 488. b
l'Air eſt vn corps plein, & non pas vuide. 489. a
ſon agitation, & ſes effects. 489. a b
l'Air eſt meſlé parmy la terre & les eaux. 489. b
ſituation & qualitez diuerſes de l'Air. ibid.
combien l'Air ſert à l'effect des tonnerres, & comment. 493. a
l'Air conuerti en eau ſous terre, s'il eſt cauſe efficiente des eaux. 502. a
Air maſle & femelle ſelon les Egyptiens. 502. b
Air pourquoy eſt inconſtant. 490. a
l'Air eſt froid de ſoy & obſcur. 489. b
l'Air a vne vertu naturelle de ſe mouuoir. 529. a quelque choſe de vital en ſoy. ibid.
l'Air n'eſt iamais immobile. 518. b
l'Air, tant plus pres eſt de la terre, d'autant eſt-il plus eſpais. 516. a b
l'Air eſt peſtifere apres vn tremblement de terre. 533. a
pourquoy l'Air ſortant du creux de la terre, eſt peſtilent & mortel. ibid.
l'Air ne produit point les cometes. 541. a
ce qui s'enflamme par la corruption de l'Air, ne peut ſubſiſter, ibid.
l'Air eſt vne partie du monde. 488. b
dequoy il eſt compoſé. ibid.
la difference de l'Air & du vent. 518. a
trois parties de l'Air, leur nature, & leur force. *Aux chapitres 8. 9. & 10 du 2. liu. des Queſt. natur.* 488. b 489. b
Albinouanus, homme de fort plaiſant diſcours, 346. a
Alceſtis n'a receu aucun de ſon pays dans ſa maiſon. 474. a
Alcibiades tres-opulent. 4. b
vaincu par Æſchines. ibid.
Alemans portoient leurs cheueux gallonnez. 349 b
Alemand ſe faiſant mourir d'vne eſtrange mort. 141. a
Alexandre n'a refuſé le tiltre de citoyen de Corinthe. 7. b
Alexandre ſe vante n'auoir eſté vaincu par aucun en plaiſirs & courtoiſies. 42. b
Alexandre a ſuyui la trace d'Hercules. 65. a
Alexandre frapé d'vn coup de ſagette. 128. a
Alexandre tua Clitus ſon amy en banquetant. 165. b
Alexandre a appris la Geometrie. 185. b
Alexandre commandé par la cholere. 230. b
vaincu par le vin. 165. b
comme il met ſur l'Ocean nouuelles caraueles. 340. a
Alexandre en temps de paix au ſon de la trõpette ſonnee par Xenophantus mit la main à l'eſpee. 340. b
comme il fut admonneſté de ſe garder de Philippe ſon medecin. 371. b
cõme il expoſa Lyſimachus aux lions. 382. b
comme il traita cruellement Teleſphorus Rhodien. 383. b
comme il tua Calliſthenes philoſophe de grand eſprit. 531. b
comme eſtant bleſſé il cogneut qu'il eſtoit homme, & non fils de Iupiter. 128. b
Alexandre tua Darius. 531. b
dire notable d'Alexandre. 120. b
eſtrãge vanité d'Alexãdre & de Xerxes. 523. a
Alexandrie, region exempte de neiges. 514. a
perfidie Alexandrine. 441. b
Alpes, montaignes d'admirable hauteur, ſont fort froides. 516. b
Alpheus, fleuue. 506. b

celebré par les poëtes. 527.b
Amateur de vertu ne deuient iamais meschant 70. a
Ambition. 94.a 146.a
Ambition inconstante. ibid.
Ambition, mere d'ingratitude. 13.b
Ambition demande vn eschafaut. 196.a
Ambition sotte. 138.b
Ambition excitee par admiration 195.b
Ambition ne permet que l'homme s'arreste en quelque mesure d'honneurs. 13.b
Ambracius, gouffre de mer. 510.b
Ame des plantes & arbrisseaux. 125.a
l'Ame ne meurt point. 222.b
immortalité de l'Ame prouuee. 236.b
l'Ame & l'esprit extolle les choses petites, illustre les choses sordides, & auilit les choses grandes. 7.a
l'Ame est vn Dieu logé dans le corps humain. 103.b
c'est le Roy de l'homme. 233.a
rend l'homme noble. 111.b
la beauté dicelle. 134.a
son origine. 186.a
ses affections. 133.a
l'Ame n'est point soüillee par la vilanie du corps, mais par la beauté d'icelle le corps est embelly. 233.b
l'Ame doit abhorrer les querelles & discordes. 21.a
l'Ame doit estre plus riche que le corps. *En la preface du premier liure des Quest. natur.* 476.a
Ame immortelle. 124.a
Ame se perfectionne par la cognoissance du bien & du mal. 175.a
l'Ame se rend stupide, & son action est emoussee & rebouchee par le trop manger & boire. 233.b
l'Ame prend sa force de la contemplation de nature. 534.a
l'Ame emprunte sa grandeur de la vertu. 133.b
l'Ame ne peut estre reduite en seruage. 22.b
l'Ame porte la semence des choses honnestes en soy. 193.a
l'Ame trouue entre la pauureté matiere d'estre liberalle. 4.b
Ame genereuse est de sa nature enflammee à espouser l'honnesteté. 108.a 115.a
est doüee d'vne douceur. 401.b
se dedie à Dieu. 221.b
marque d'vne bonne Ame. 215.a
l'Ame mauuaise conuertit tout en mal. 204.b
Amitié fidelle recree l'homme. 421.b
Amitié ne doit estre appuyee sur l'vtilité. 81.b
Amitié se trouue entre Dieu & les gens de bien. 351.b
Amitié a beaucoup de force. 70.b
Amitié du temps. 80.b
Amitié vraye entre les sages. 68.a
Amitié rend les choses communes. 68.a
Amitié & inimitié prennent naissance en la volonté. 53.b
des Amis defuncts la memoire est douce. 230.a
on se doit plus fascher de la mort de son Amy que de celle de son fils. 209.a
il y a plus de plaisir de faire vn Amy que d'en auoir. 80.a
qui est le vray Amy. 75.b
Amy ne doit estre esprouué en vn banquet. 92.a
Amy doit estre possedé du cœur. 122.a
Aime si tu veux estre aimé. 80.a
Amour de soy-mesmes. 13.b
d'Amour fol & d'vne haine mesme fin. 57.b
Amour trop grand nous engendre des craintes & sollicitudes. 86.a
Amphitheatre. 489.b
Amplification de l'Empire Romain par Scipion. 26.a
Anacharsis inuenteur de la rouë d'vn potier. 183.a
Anaxagoras dit que le feu peut estre distillé de l'air. 490.a
fait le feu cause du trẽblement de terre. 528.a
dit que la terre mesme est cause de son mouuement. 528.a
Anaximander rapporte tout à l'air & au vent. 491.a
Anaximandrus. ibid.
Anaximenes. ibid.
Angleterre. 450.a
Anguilles naissent en lieux latebreux. 504.b
vn Animal n'est point plus sçauant que l'autre. 344.b
Animaux surpassant en quelque chose l'homme. 14.15.b
cognoissance que les Animaux ont de leur naturel. 343.b
d'où elle procede. 343.b 344.a
comment ils cognoissent ce qui leur est nuisible. 344.a
Annæus Serenus fort regreté par Seneque. 130.b
Annales de Tamusius peu loüees. 191.a
Annibal vainqueur vaincu par les vices. 118.a
Sp. Annius ennemy de clarté. 346.a
apres cinquante ans la loy ne contraint le soldat, apres soixãte elle ne cite le senateur. 444.
Antigonus. 11.b
Antipater le Philosophe. 186.b 174.b 186.b
Antipodes. 153.b

Antoine Triumuir perdu par le vin & l'amour. 166. a fut ingrat à sa patrie. 47. a
le Nil demonstra comme l'Empire d'Antoine & Cleopatre defailloit. 514. a
Apathie des Stoïques & autres Philosophes que c'est. 80. b
Apennin. 103. b
Appetit contraire à la raison. 94. a
Apicius gourmand. 200. a
finit sa vie par poison. 407. a
Apocolocyntose, discours plein de moquerie sur la mort de l'Empereur Claudius. 545. a
Apollodorus. 70. a 305. a
Apollonius Myndien. 536. b
disciple des Chaldees, tient qu'il y a beaucoup de commetes errantes. 539. b
Apollonius Pycta. 511. a
Apophthegme de Caton. 340. a
de Crispus Passienus. 7. a
de Demetrius. 186. a
d'vn Empereur Romain. 68. a
du Roy Philippe. 31. a
Apophthegme notable de Crates. 81. b. 82. a
de Mecenas, 30. a
Apophtegme & comparaison notable touchãt l'ingratitude. 161. a
Apophthegme enseignant plustost à changer d'esprit que d'air. 99. b
Apophthegme touchant la vie paisible. 138. b
Apothicaires & parfumeurs pourquoy bannis de Lacedemone. 517. b
Appion Grammairien. 128. a
Appius aueugle. 354. b
Apprehension de pauureté ne doibt destourner l'hõme de l'estude & l'amour de sagesse. 97. b
Apprehension vaine ou vraye, comment se peut cognoistre. 84. b
Apprendre. 222. a 387.
Apprendre faut tant qu'on viue. 151. b. 152. b
Alemaigne. 127. b. 450. a
Araignee fait vne tissure laquelle nul homme ne peut imiter. 344. b
Aratus. 484. b
Araxes, fleuue, ne peut souffrir qu'on luy dresse vn pont. 530. a
Arc en ciel. 480. a
Arcadie, ville. 502. b
Arcesilaus, pour secourir vn sien amy pauure & honteux, mit sous le coussin du lict d'iceluy vne bourse pleine d'argent. 9. b
Archelaus. 43. a
exacte obseruateur de l'antiquité. 528. b
dit que le vent est cause du tremblement de terre. ibid.
Archidemus. 543. a
Ardea, ville. 185. b
pays d'Ardea. 219. b
Arenes vastes entre l'Egypte & l'Ethiopie. 234. a
l'Arene accabla vn exercite. 493. a
Areopages, iuges tres religieux. 420. b
Arethuse, fontaine. 507. a 527. b
Areus, philosophe. 456. b
Argent. 68. a 422. a
ne fait pas vn homme riche. 340. a
Voyez Richesses.
Aristarchus. 127. a
Aristide le iuste. 36. a
on cracha à sa face, comme on le menoit au supplice. 472. a
Aristippus. 71. b
Aristo Chius. 181. 179. a
Ariston. 101. 191. a 191. b
Ariston & Gryllus. 26. a
Aristogiton meurtrier des tyrans. 69. b
Aristote. 132. b. 361. b
dit que la cholere est l'esperon de la vertu. 361. b. 378. b
s'enfuit à fin de n'estre condamné par les Atheniens. 415. a
Arithmetique apprendre d'accommoder les doigts à l'auarice. 175. b
Arruntius. 232. a
Arruntius & Aterius ont faict profession de receuoir testaments. 61. b
Art à autre que l'artisan. 16. a
Art n'est pas ce qui vient à quelque effect casuellement. 101. a
Arts seruent. 169. b
Arts en quatre manieres. 175. a
Arts inuentez par les philosophes. 180. b
Asclepiades. 197. a
Asclepiodotus. 492. b. 493. a
Asie. 525. a
Asie agitee d'vn tremblement de terre. ibid.
Asiaticus Valerius. 434. a
Asinius Gallus. 121. b
Astrologie. 176. a 495. b
Atabulus, vent infeste la Poüille. 522. a
Atalanta, isle. 532. a
Athenes. 460. a
Athenodorus. 419. b
Atomes. 39. b
Attalus. 80. a. 130. b. 146. a. 496. b
precepteur de Seneque. 123. a
aime l'austerité. 123. b
a meslé auec la discipline des Hetrusques la subtillité des Grecs. 496. b
Attalus Roy d'Asie. 432. b
Attilius brutal, & sa dissolution. 545. b

Attius, poëte. 125. a
Auarice. 14. a
description d'Auarice. 184. a
Auarice a distingué les proprietez és possessions. 146. a 179. b
Auarice n'est iamais assouuie. 195. b
n'est bonne enuers aucun. 222. b
l'Auarice & l'ambition causes de grands maux. 67. b
Auarice du temps est honneste. 436.
Auentin, montaigne. 441. b
Auguste. 7. a. 26. a. 396. a. 438. b. 450. a 451. 455.
Auguste a faict & dit plusieurs choses dignes de memoire. 384. b
Auguste doux contre Cinna qui auoit conspiré sa mort. 394. a
a deliuré Lentulus d'vn labeur vain. 13. b
a relegué sa fille, & pourquoy. 60. a
Aulus Cremutius Cordus. 453. b
Auspice. 493. b

B

BAba. 88. a 546. b
Babillius excellent en toutes sortes de sciences. 475. a
Babylone, ville. 430. a
Bacchus. 6. a 30. a 427. a
Baia, ville. 118. a
Bain de Scipion. 170. a
Bain des libertins. ibid.
Bain ancien & tenebreux. 169. b
Bains. 405. b 422. b
Bains eschauffez sans feu. 505. b
Barbehaut, poisson delicieux. 153. b
les diuerses couleurs qu'il prend en mourant. 504. a
Barbehaut pesant quatre liures & demie presenté à l'Empereur Tibere, qui le fit vendre, & fut achepté deux cens escus par Publius Octauius. 200. a
B. Bassus. 583. a
Bassus Aufidius. 101. b
Batillus. 543. b
Belienus Bassus. 383. a
Bellerophon. 234. b
Bellone. 395. a
Benacus, fleuue. 29. b
Beroſe interpreta Belus. 509. a
Bibliotheque ornement necessaire d'vne maison. 422. a
Bibliotheque d'Alexandrie bruslee. ibid.
Bien, qu'est-ce? 339. a 339. b
Bien qui est donné peut estre osté. 80. a
Bien qui n'est marié auec l'honnesteté ne peut estre doüé du nom de bien. 143. b 339. a
Bien & mal ne s'assemblent en vne mesme personne. 338. a
Bien des mortels est mortel, le vray bien ne meurt point. 338. a
Bien public. 69. a
Bien souuerain. 80. a 103. a 146. a
Bien souuerain qu'est-ce? 404. b
Biens de trois sortes. 45. b
Biens vrays quels ils sont. 147. b 148. a
ne se partagent. 146. a
Biens presens ne sont solides. 18. b
Bienfaict que c'est. 4. a
en quoy consiste. ibid.
demeure. 5. b
est chose incorporelle. ibid.
dure encore que la chose qu'on donne viene à perir. ibid.
n'est iamais perdu. 2. b
à qui bien colloqué. 7. a
est donné trop tard par celuy qui attend qu'on le prie. 8. a
superbement faict est odieux. 9. b
gracieusement receu paye la premiere pension. 13. b
receu plaist. ibid.
est chose loüable. 45. a
comment se doibt faire. 7. b
comment se doit receuoir. 12. a
depend de la volõté de celuy qui le fait. 56. a
est vn lien. 62. b
ne doit estre regretté. 40. a
n'est assubietti à aucune loy. 52. b
n'est point deu s'il n'est faict volontairement. 48. a
pour gain ou profit est vsure ou exactiõ. 32. b
il n'y a Bienfaict si grand que la malice ne puisse blasmer. 14. a
l'action du Bienfaict & ce qui est donné par l'action est appellé bienfaict. 16. a
Bienfaicts de deux manieres. 69. a
à qui se doiuent donner. 2. b
comment doiuent estre faicts. 2. b
s'ils se doiuent tous receuoir. 12. a
ne sont pareils. 19. a
comparez au balon. 11. b
Bienfaits de Dieu infiniement plus grands que des hommes. 29. b
Bienfaicts des parens enuers leurs enfans. 58. b
Bion. 66. a 421. a 425. b
Bocchus Roy. 441. b
en Bœotie y a deux fleuues qui colorent les troupeaux. 505. b
Bonté. 33. a 339. a 339. b

Bon qui eſt. 105.b
Bon & honneſte comment different. 339.a.b
Boreas. 521.b
Bras & iambes lauez par les anciens. 170.b
Brebis eſtouffees durant vn tremblement de terre. 524.b
Brocards de Natta Pinarius. 346.a
de Scaurus contre Ariſton Philoſophe. 101.a
de C. Ceſar contre Aſiaticus Valerius. 434.b
contre vn Philoſophe Pythagoricien. 71.b
Brutus, & ſa mort honteuſe. 163.a 459.a
Brutus a eſcrit vn liure de la vertu. 200.a
Burrus preuoſt de Neron. 400.a

C

CÆcilius. 230.a
Cæcilius vſurier. 338.b
Cæcinna homme eloquent. 497.b
Cælius orateur. 380.a
Caius Caſſius durant ſa vie ne beut que de l'eau. 165.a
Caius Ceſar donna la vie à Pompee Pennus. 10.a
C. Ceſar aſſiege la ville de Corſinium. 23.b
Caius Getulicus. 511.b
Caius Gracchus. 459.a.b
Caius Marius. 46.b.229.b
Clemence de Ceſar. 24.a
Ceſar. 23.b,37.b,47.a,50.a,60.a,67.b,76.b 383.a 384.b
Ceſar pouſſé de gloire. 196.a
Ceſar bruſla vn pacquet de lettres enuoyees a Pompee. 372.a
Ceſar paſſa par l'Angleterre. 459.a
Ceſar porta patiemment la mort de ſa fille. ibid.
Ceſar ayant perdu ſa ſœur ne pleure point. 451.b
Ceſar Caligula. 383.a 384.a 386.b 425.a
Caligula appella Iupiter au combat. 363.a
Calliſthenes. 537.a
Calliſtratus. 61.b
Calliſtus. 114.a
Caluiſius Sabinus. 97.a 99.b
Caluus contre Varinius. 193.a
Cambyſes. 493.a
Cambyſes furieux. 169.a
Cambyſes adonné au vin. 381.b
Camillus enuoyé en exil. 47.a
Candauie. 103.b
Canius Iulius, & ſa mort. 425.a
Cannes. 365.b
Capitole. 458.b
Carie. 504.b
Carthage. 365.b 445.b
Caſſander aſſiegea les François. 502.b
Catilina. 47.a
Catilina ingrat. 46.b
Catilina ennemy de Ciceron. 437.b
Caton defendeur de la liberté. 84.b
Caton. 47.a 118.b 141.b 162.a 172.a 193.a 219.a 340.a 426.a 426.b
Caton noté d'yurongnerie. 426.b
Caton chaſſé à coups de poing & de crachats depuis la place aux harangues, iuſques à l'Arc Fabian. 428.b
Caucaſe. 514.a
Celeſte nature eſt touſiours en mouuement. 468.a
Cenſure de quelques actions de Caton d'Vtique. 86.b
Centaures. 125.b
Champagne, ou terre de Labour. 419.a
ſa fertilité & ſes delices ont perdu Hannibal. 118.a
Chameleon change de couleur. 482.a
Charge doit eſtre egale aux forces. 94.a
Charimander compoſa vn liure des cometes. 537.a
Charondas legiſlateur. 180.b
Charybdis. 103.b 112.a 460.a ſa nature & deſcription. 157.a
Chaſtrez du temps d'Antonius prenoient tribut de Rome. 47.a
Chelidon mignon de Cleopatra. 173.a
Cheueux longs & nourris anciennement. 349.b 440.b 486.a
Chimere. 229.a
Cholere, ſa definition. 365.a.b
Voy les trois liures de la Cholere.
Cholere ſouuent exercee tourne en cruauté. 365.b
Cholere grande eſt vne fureur. 91.a
Cholere eſt vn vice que nous admettons de noſtre propre volonté. 364.b
Cholere n'eſt decente en vn Roy. 392.a 392.b
Choſe honneſte a en ſoy prix. 28.b
Choſes celeſtes. 176.a
Contemplation des choſes celeſtes ſurpaſſe l'opulence des riches. 476.b
Chryſippus. 3.a 3.b 11.b 23.a 81.a 230.a
Ciceron enuoyé en exil. 47.a
Ciceron. 228.a 388.b 423.b 437.b
ſes Epiſtres ont immortaliſé Atticus. 93.b
ſon langage poſé & doux. 109.a
ſe mocquoit plaiſamment du grand nombre des Poëtes Lyriques. 116.a

depeint au vif l'horrible meschanceté de Clodius. 203. b
comparé auec A. Pollio. 211. a composé des liures de la republique. 224. a
quelle est la compositiõ de son parler. 232. a
subiect ordinaire de ses Epistres. 338. b
descouure la coniuration de Catilina. 462. a
malheurs qui ont precedé sa mort. 426.
sa mort. 426. a
Ciel. 476. a
commun à Dieu & aux hommes. 460. b
Cierges souloient preceder aux funerailles. 231. b 423. b
Cimber Tillius. 386. b
Cimbriens. 46. b 196. a 360. b
Cinna. 37. a
Cité est vn estat fort bon, lors qu'elle est gouuernee par vn Roy. 13. a
Claranus. 133. b
Claudius Empereur à quel iour & heure mourut. 545. b 546. a b
il fut empoisonné auec des champignons poudrez de coloquinte. 545. a
ses derniers propos. 547. a b
Claudius Quadrigarius. 23. a 441. a
Cleanthes. 46. a 54. a 78. a 111. b 191. a 222. b
Clemence est la vertu plus seante à l'homme. 391. a 392. a
Clemence necessaire aux Princes, 392. a
les rend semblables aux dieux. 392. b
Clemence definie en plusieurs façons. 400. b
Clemence ornement des Empires. 395. a
Cleones ville, où ceux qui deuoient obseruer les signes de la tempeste, si par leur negligence les vignes eussent esté battuës, estoient punis. 515. b 516. a
Cleopatra. 166. a
Clidemus. 492. b
Clodius. 365. a
Clodius corrupteur des Iuges. 203. b
Clœlia. 459. a
Clotho. 546. a b
Cn. Lentulus. 14. a
Cn. Pompeius. 47. a 195. b 462. a
Cn. Piso. 362. a
Colonies des Romains. 468. b
Colomnes. 235. b
Combat des crocodilles & dauphins sur le fleuue du Nil. 514. a
Combats sacrez. 41. b 42. a
Combattre auec son pair douteux, auec son superieur dangereux, auec son inferieur laid. 375. a
Cometes. 536. a b 538. b 541. b
Cometes diuerses en diuers lieux. 539. b
Compagnie pour apprendre sert beaucoup. 78. a
Concorde agrandit les choses petites : la discorde les abaisse & perd facilement. 194. b
Condition autre des biens, autre des commoditez. 174. b
Condition miserable de ceux qui apprennent touſiours d'autruy. 105. a
Conon a colligé les eclipses du soleil. 536. b
Conscience bonne, quelle ? 34. b 101. b 204. a 409. a
Conscience. 16. a 34. b 61. b 111. a 204. a
Conscience le soir examinee, se rend plus saine. 388. a
Conscience mauuaise fuit la lumiere. 346. a
Conscience bourreau domestique des meschans. 204. a
Conseil. 107. b 155. a
Conseil vtile, grand benefice. 60. a
Consolation. 191. b 209. a
Constance és tourmens. 205. a b
Constitution & complexion des hommes diuerse. 344. a
choses Contraires ne peuuent subsister en mesme subiect. 15. a
Contumelie n'est estimee digne de vengeance par les loix : & est vne iniure laquelle n'est griefue. 377. a
Contumelies plus griefues aux Princes que les iniures. 394. b
Conuersation. 79. a 426. a
Corbule, & son brocard. 433. b
C. Cordus, & sa mort. 463. a
Corfinium. 23. b
Corinthiens offrirent à Alexandre l'honneur de leur bourgeoisie. 6. a b
Coriolanus ingrat. 46. b
Cornelie fille de Scipiõ eut douze enfans. 459.
veit mourir dix de ses enfans. 472. b
Corps de l'homme. 79. b 236. a 370. b
Corps, les vns composez, les autres continus. 214. a
Correction quelle doit estre. 78. a
Correction odieuse au meschant. 388. a
Corus. 522. a
Corycus, montaigne. 502. a
Cossus, yurongne diseret & aduisé. 165. a
Cosure. 467. b
Couleur rouge excite le taureau. 386. b
Couleurs diuerses en l'arc en ciel. 480. b 481. a
Couronne nauale. 26. a
Couronne meteore. 478. a
Coustume plus forte que toute loy. 49. a
Crainte. 127. b 526. a
Crainte redonde sur son autheur. 367. b

Crainte de la mort d'où prend sa source. 155.b
Crassus. 340.b 437. b
Crates auditeur de Stilpon. 81.b
Creancier. 48.a 52.a 68. b 94. a 449.a
Cremutius Cordus, & de sa mort. 463. a
Crispus Passienus. 7.a 511.a
Crœsus captif. 114. a
Croire à tous ou à nul est vice. 75. b
Cruauté: sa definition & ses especes esclaircies par exemples. 32.a 78.b 362.a 371.b 382.a 384.a 393.b 401.a 425.a b.
Cruauté compaigne de l'yuresse. 165.a b 166.a
Crystal d'où se fait. 506. b
Cumes, ville. 121. b
Cupidité doit estre refrenee. 18.a 77.b 93.b 128.a b
Curius Dentatus fort seuere en sa vie. 342.b
ses apophthegmes. 420. b 458. a
mena premier en triomphe des elephants. 441. a
Cutyligliano, isle. 506.a
Cyclades. 508. a
Cynicus philosophe. 11. b
Cypre gastee par vn tremblement de terre. 185. a
l'Empire de Cypre ruiné par Antigonus. 27.b
Cyrenaïques opinans de la diuision de la philosophie. 179.a

D

DAnube, ou Danoüe, fleuue. 437. b 501.a 512. b 527. a
sa roideur & violent cours. 507. b
Darius. 114. a cruel. 382. b
Darius occis par Alexandre. 531. b
Debteur. 43.b 56.a 92.a
c'est le propre d'vn mauuais Debteur de dire mal de son creancier. 457. a
Decembre dedié aux ieux Saturnaux. 90. a
Decius fit vœu solennel de mourir pour le salut de son pays. 36.a 137. b
Deluge vniuersel descrit fort amplement. 507.a 508.b 509.a
Demades condamna vn marchand pour vn mauuais souhait. 61. b
Demaratus honoré par Xerxes pour luy auoir dit la verité. 59. b
Demetrius & Antiochus fils de Demetrius Roy de Syrie. 539. b
Demetrius, affranchi de Cn. Pompeius, riche. 412. a
Demetrius Cynicus. 64.a 186. a 554. b 409.a 518. a
Demetrius Polyorcetes. 81.b 429.b
Demetrius loüé. 92. b 129. b 138. a
Demochares Parrhesiastes. 384. b
Democrite. 158.a 183.a 516.a 518. b 530. b 536. b
rioit tousiours en public. 367.a 425. b
estimé furieux. 158. a
a trouué la maniere de faire des arcades & voutes. 283. a
a mesprisé l'argent. 412. b
ietta ses richesses en la mer. 555. b
Destin. 221. a b 354. b 355. a 446. b
Destin est vn ordre des causes. 91. b
ne se peut changer par foudre. 494. a
Destinees inexorables. 446. a
Dialectique. 113. a 116. a 162. b
Didymus Grammairien escriuit quatre mille liures. 177. b
Dieu. 29. a b 30. a 36. b 120. b 132. a b 133. a 148. a 200. a b
Dieu a donné à vn chacun de nous vn pedagogue. 226. b
Dieu doüé de diuers noms. 29. b 30. a b
Dieu par la vertu de sa parolle porte tout. 103. b
Dieu est pres de nous, voire dedans nous. 109. b
Dieu le plus grand & le plus puissant de toutes autres choses. 125. b
Dieu est fort amy des bons. 146. b 351. a
Dieu modere tout. 126. b 132. a b 133. b 406. a 522. a
Dieu exerce les bons. 353. b
nous a donné infinis biens. 30. b
esleue les vns, & abaisse les autres. 500. a
Dieu nous a faicts ses compaignons & membres. 188. b 215. b
sa bonté a causé qu'il a faict le monde. 132. b
il n'y a personne qui soit digne de Dieu, que celuy qui a mesprisé les richesses. 91. a
Dieu voit tout. 164. a
Dieu estre autheur de tous biens, comment se preuue. 29. a.
sa prouidence enuers les hommes. 227. a.
Dieu recogneu par les nations les plus sauuages. 236. a
seruir à Dieu est liberté. 408. a
suy Dieu. ibid.
personne n'a cogneu Dieu. 103. b
les Dieux sõt tesmoins de toutes choses. 215 b
conferent benefices aux ingrats. 35. b
ne se repentent de leurs premiers cõseils. 56. b
le premier culte est de croire qu'il y a des Dieux 200. a b
Dictateur, maistre du peuple. 224. a
Diodore Epicurien se tua de sa main propre. 409. a

Diogenes. 42.a b 114.a
Diogenes, exemple de patience. 388,b
n'auoit qu'vn seruiteur. 422. a
Diogenes Apolloniates. 491.a 514.b
Dionysius le Grand doit estre preferé à plusieurs Roys. 395.a
Dionysius le tyran de Syracuse. 460. a
Diuination moquee. 493. b
Domitius gardé par son esclaue. 23. b
Donation & presens sont differens. 51.b
Donation est difficile. 410.b
Dorus, libraire. 66. a
Douleur. 84.b 134. b 209. b 426.a 449. b 456. a b
Douleur comme doit estre supportee 421.a
Douleur legere, si l'opinion n'y a rien adiousté. 156. a
Douleur grande n'est pas douleur. 102.a
Douleur tolerable ou courte. 155. b
Droit des nations, vendre ce qu'on a acheté. 5.a
Drusilla veuë monter au ciel apres son deceds. 546. a
Drusus planta les enseignes des Romains en Alemagne. 455.a
Dueil. 116.a 463.b
Dueil doit estre porté par les femmes dix mois. 130.b 473. a
en Dueil la coustume estoit de tondre les enfans. 43.a
Duillius le premier vainquit en bataille naualle. 441. a

E

EArinus enfant aimable. 164. a
Eau, element. *Par tout le 3. liure des Questions naturelles.* 499.a
l'Eau & le feu dominent sur les choses terriennes. 509.a
Eau viue. 501. b
Eclipse de soleil. 484.a
sa cause briefuement descrite. 43.a
Eclipses se voyent fort bien par le moyen d'vn miroir. 286. b
Edifices magnifiques. 231. b
Education, & son fruict. 9.b. 457.b
Egnatius coniura contre Auguste. 394.a 437.b
Egypte. 437.b 406.b 512.b
ne trembla iamais. 476.b 532.b
Egyptiens ont fait quatre elemens. 503.a
adonnez à l'Astronomie. 536.b
Elemens quatre en nombre. 370. b retournent les vns dans les autres auec le temps. 502.a
Elephans menez en triomphe par Curius Dentatus. 441. a
Elephans ont peur oyans le grongnement du pourceau. 367 b
Eleusis. 536.b
Ellius maquereau fort riche. 354.b
Embrasement veu en l'air. 485. a
Enee quel enuers son pere. 27 b 61. a
Enfans exposez aux murenes pour estre mangez. 389.a
Enfans bien peignez & qui se parfument ne promettent rien de constant. 233. b
Enfans comme doiuent estre enseignez. 107.b 108.a 193.a
Enfant veu à Rome de grande stature, meurt aussi tost. 463. b
Enfers, & de leurs peines & supplices fabuleux. 97.a b 461.a
l'Ennemi le plus dangereux à l'homme, c'est l'homme. 216. a
pardonner aux Ennemis. 389.b 393.a
Ennius. 224.b
beaucoup de ses mots sont hors d'vsage. 125.a
Enseignemens. 108.b 197.a b 455.b
Enuie rauit le repos de l'homme. 14.a
Ephestios, isle de Licie. 157.b
Ephesus, ville fort celebre. 215.b
Ephor', historié suspect & de peu de foy. 539 b
Epicure. 104.b 204.a sa sobrieté. 90.b
ses Epistres à Idomeneus, qui l'ont rendu illustre. 93. b
ses conseils & preceptes notables. 94. b
se rioit des peines d'enfer. 97.b
fait deux sortes de bien, dont est composé le souuerain bien. 136.b.
sa secte blasmee sans raison. 407.a
Epicure fait Dieu sans armes. 33.b
fait profession des choses saintes & tristes. 407.a
fut long temps incogneu. 158.a
nie que le sage soit cõtent de soy mesme. 79.b
Epicuriens disent que la vertu est chambriere de la volupté. 28. b
Epigenes, & son opinion touchant les cometes. 536.b 537.a b
Erasinus fleuue, & son cours diuers. 506.b
Erixo cheualier Romain fut tué par le peuple à coups de trenche plumes pour auoir tué son fils à coups de foüet. 396.a
Erreur publique tient lieu de droit. 347.a
Esclaue est vn perpetuel mercenaire. 23.a
Esclaues sauuans la vie à leurs maistres 23.b
Eschyle, & son erreur touchant le Nil. 514.a
Esope. 448.a son plat renommé. 198.b
Esprit. 191.a 218.b 222.a 421.a 426.a 452.b 463. b
l'Esprit ne peut auoir vne couleur, & l'ame vne autre. 231.a
Esprits meschans & vicieux comme se doiuent

corriger. 359.a
Eſprits diuers. 119.a 222.a
comme il les faut conſiderer. 104.b
comment il les faut recreer. 426.a
Eſprits contraints ne rendent iamais ce qu'on eſpere d'eux. 421.a
Eſſence. 125.a
Eſtoiles ne tombent. 478.a
diuers Eſtudes des hommes. 436.a 446.b 468.a
Eſtuue de Scipion. 170.b
Eteſies, vents font enfler le Nil. 514.b
pourquoy ne ſoufflent qu'en eſté, & durant quelques iours ſeulement. 520.a
Ethiopie, ſes grands deſerts ſecs & ſans fontaines. 506.b
Ethiopie n'a point de neiges. 514.a
Etna, montagne iettant feux, appellee maintenant Montgibel. 157.a
vomit par fois des ſablons bruſlans. 493.a
Euander aſſiſte le Royaume des arcades au bord du Tybre. 468.b
Eudoxe fut le premier qui porta d'Egypte en Grece la cognoiſſance du mouuement des planetes. 536.b
Euphrates, fleuue. 437.b fort petit au ſortir de ſa ſource. 25.a garde les Parthes de paſſer. 476.b
Euphroſyne l'vne des Graces. 5.b
Euripide poëte parlant des auaricieux. 234.b
Euronotus, vent. 521.a
Eurus, vent ſortant de l'Orient d'hiuer. ibid.
Eurynome mere des Graces. 3.b
Exemples de pluſieurs grands qui ſont tombez d'vne haute dignité. 424.a
vn ſeul Exemple de luxure ou auarice a fait beaucoup de mal. 78.b
Exemple d'vn cœur braue & genereux. 13.a
Exemples ont plus d'efficace que les preceptes. 77.b.
Exemples de gens determinez à mourir. *Voyez* Mort.
Exercices du corps quels ſont loüables, & quels non. 87.b

F

FAbiá Philoſophe mené deuant le Senat pour eſtre ouy à teſmoin rougit de honte. 82.b
ſon eloquence & grand ſçauoir. 109.a
acclamations du peuple en ſes diſputes. 119.b
ſon langage affecté. 125.a
comparé à Ciceron en eloquence. 212.a
ſon dire touchant l'eſtude des choſes friuoles & vaines. 441.b
Fabius Allobroge. 37.a
Fabius Perſien. 13.b ſon impudicité & vilenie. 37.a paruient à la dignité ſacerdotale pour l'ancienne nobleſſe de ſa maiſon. 37.a
Fabius & ſon dire notable. 174.a
Fabius temporiſant remit ſus la Rep. 36.a
Fabricius, ſa pauureté. 352.a labouroit ſa terre luy meſme. 352.b aduertit Pyrrhus des embuches & trahiſons de ſon medecin. 341.b reietta les richeſſes. 205.b & l'or de Pyrrhus. 341.b
Faits doiuent reſpondre à la parolle. 411.b
Faim n'eſt ambitieuſe. 340.b
Faim enduree par beaucoup de ſoldats. 89.b
Faueur du peuple s'acquiert par mauuais artifices. 100.b 193.a 196.b
Fauſſeté ſe couure ſouuent du maſque de verité. 371.b
Feintiſe retourne bien toſt à ſa nature. 392.a
Felicité giſt en la vertu. 408.b
en l'honneſteté & ſageſſe. 147.a 339.a 355.b
incertitude & miſere de l'humaine Felicité. 234.a
Felicité maſquee. 159.a
Felicité trop grande donne tous les iours nouueaux tourmens. 105.b
Fémes, & leur luxe. 198.a *Voyez* Impudicité.
Femmes forcloſes des honneurs & dignitez. 472.a
Femmes ſuiettes à la goutte. 198.a
Feſtes pourquoy inſtituees. 90.a 416.b
Feſtes Saturnales. 90.a
Feſtin & banquet public à la mort des grands ſeigneurs. 146.a
Feu engendre des animaux. 519.a
Feu ſe fait en deux façons. 477.a 491.b
Fidus Annæus. 511.a
Fidus Cornelius pleure en plein Senat, eſtant appellé auſtruche pelee. 433.b
Figures de feu. 477.b
Fils corrõpu par la douceur du pere. 27.a 370.b
ſçauoir ſi le fils peut faire vn plus grand bien à ſon pere qu'il n'a receu de luy. 24.b
Fin doit eſtre conſideree en tout 142.a 436.b
Flaterie. 43.b 347.a 371.b
Flaterie nourrit la cholere. 371.a
ne faut preſter l'oreille aux Flateurs. 103.a
Fleuue & lac ſont differens. 501.a 519.a
Fleuues diuers produiſent diuers effects. 506.b
Fluteurs Phrygiens tombans furieux au ſon de leurs flutes. 222.a
Fol eſt celuy qui perſiſte en ſes fautes. 31.a
Fols & leurs miſeres. 442.b
aucune choſe ne leur appartient. 16.b
difference entre les Fols, ignorãs & ſages. 153.a
Fontaines qui ont des vertus admirables. 505.b
Fortune. 23.a 185.a 375.a 461.b 467.a
ſes effects. 204.b

ce que Fortune a faict tien, ne peut estre estimé tien. 79. b
Fortune darde ses traits en vain contre les mœurs. 106. a b 147. b
grãde Fortune est vne grande seruitude. 447. b
Fortune n'oste sinon ce qu'elle a donné. 429. b
Fortune nous peut rauir ce qui est fluxe & caduque. 4. b
Foudres & esclairs differens. 477. b 485. a 491. a b
que c'est que Foudre. 491. a
effects de la Foudre. 491. b 496. b
Foudre cause de grands embrasemens. 491. a
a en soy vne force pestifere. 497. a
art des Foudres se diuise en trois. 494. a 495. a 496. a b 497. a
Foy honoree est reputee entre les plus grands biens des hommes. 45. a 177. a
Frugalité de Scipion. 170. b
Frugalité des anciens. 181. a 407. a 486. b
Frugalité, vray entretien de santé. 340. b
Funerailles. 345. a 385. a 456. b 460. a
Furnius & sa loüable recognoissance à l'endroit d'Auguste. 14. a
Futur incertain. 18. b 204. b 439. b 457. a 463. a

G

GAing vient souuent de la perte d'autruy. 61. b
Galatie a vn fleuue infectãt les troupeaux. 506.
Gallion frere de Seneque. 216. b
sa loüange. 511. b
Gaulois assiegez par Cassander. 502. b
Gaulsseurs, & leur coustume. 101. a
Genius & Iunon donnez à chacun. 226. b 231. b
Geometrie s'oublie aisément pour sa grande subtilité. 18. b
Geometrie appriſe par Alexandre. 185. b
Glace & gelee sont choses distinguees. 515. b
Gladiateur prend conseil sur le lieu du combat. 94. a prend à deshonneur si on le fait combatre contre vn moindre. 352. a
Gloire accompagne ceux qui la fuyent. 41. b
Gloire, ombre de vertu. 158. a
Gorgonius. 171. b
contre la Gourmandise. 180. a 217. a
Gourmandise d'Apicius. *Voyez* Apicius.
Gracchus & Drusus premiers de Rome qui separerent leurs suyuãs par troupes & rãgs. 60. b
trois Graces. 2. b
à quel dessein elles dansent. 3. a
pourquoy elles rient. 3. a
Grammairiens, & leur office 175. a
leur vanité. 175. b 177. b
Grece. 441. a 468. a
Grecinus Iulius occis par Cesar. 13. a
Grecs. 42 b
Grecs vindrent en la Gaule, & les Gaulois en Grece. 468. a
Gresle comme se fait. 515. a vaine superstition pour destourner la gresle. 516. a
Gresle en quoy differe de la neige. 515. a
Grylle renommé par les liures de Platon. 26. a
Guerre ciuile. 10. a b 352. b
miserables effects d'icelle. 366. b
Gyarus, isle où on releguoit les bannis. 467. b
Gylippus allant à Syracuse luy sembla veoir vne estoille sur vne lance. 478. a
Gyndes, fleuue contre lequel secourrouçant Cyrus fit departir son canal en CLXXX. fosse. 384. a

H

HAbit quel doit estre. 77. a
Hannibal. 365. b
Hannibal passa les Alpes. 499. b
Haphe. 124. a
Harmodius tyrannicide. 69. a
Harpagus Roy felon & inhumain. 382. a
Harpaste aueugle. 117. a
Haterius orateur renommé. 109. a
Hecaton : son dire notable touchant les biensfaits. 12. b touchant les Graces. 3. a
recepte d'Hecaton pour se faire aimer. 80. b
Hecube en seruage. 175. b
Helice & Buris, villes submergees de la mer. 537. a 539. b
Heraclitus philosophe, surnommé Scotinus pour l'obscurité de son langage. 83. b
Heraclitus ploroit lors qu'il sortoit de sa maison. 367. a 425. b
Hercule faict citoyen de Corinthe. 6. b
Hercule bruslé vif. 426. a
Herennius Macer. 434. b
Hermachus disciple d'Epicure. 78. a 104. b 119
Hesiode a donné le nom aux Graces. 3. a
Hesiode sçauoir-mõ s'il est plus ancien qu'Homere. 175. b
Heureux n'est qui ne le pense estre. 81. b
Hiero Roy des Syracusains. 232. b
Hieronimus. 362. b
Hippias tyran. 371. b
Histoires remarquables: de Rufus Senateur. 24. de personnes destinees aux spectacles à Rome. 141. de la mort volontaire de Drusus Libo. 140. b de Cremutius Cordue. 463. a de Sp. Anius Lanternier. 346. a

de Tyrannius vieillard fort aagé & officier de Ceſar. 444. a
Hiſtoire facetieuſe de Caluiſius Sabinus riche homme, & Satellius Quadratus eſcornifleur & boufon. 59. b
Homere poëte. 3. a 175. b 448. a
n'auoit qu'vn ſeruiteur. 471. b
Homme excellente creature. 33. b 56. b 57. a 133. b plus precieux que toutes les beſtes ſauuages du monde. 221. a l'ennemy le plus dãgereux à l'homme c'eſt l'homme. 216. a
l'Homme vit plus ſagement quand il n'a perdu l'honneur. 398. b
l'Homme le plus intraictable & indocile des animaux. 396. 397. a
Honneſteté de ſoy deſirable. 28. b 33. b
Honneſteté a en ſoy beaucoup de force pour attirer les hommes. 34. a 408. a
l'Honneſteté eſt volontaire & ſans contrainte. 134. b
Honneur du Conſul & Preteur. 131. b
Honneurs annuels. 338. b
Honte en vn enfant, bon ſigne. 82. d
exemples de ce en pluſieurs grands perſonnages. ibid.
Horatius Cocles. 341. b
Hoſte ingrat. 31. a
Hoſtius infame, & de ſon impudicité. 485. b
autant eſchauffé apres les hommes qu'apres les femmes. ibid.
les miroirs qu'il fit faire à ceſt effect. ibid.
Huile de laquelle les luitteurs ſe ſeruoient. 440.
Huiſtres bõnes ſe peſchent au lac Lucrin. 155. b
Hydre a pluſieurs teſtes. 229. b

I

IApyx, vent de la Calabre, *liure 5. des Queſtiõs naturelles, chap. 17.* 522. a
Ida, mõtagne, où nee la mere des Dieux. 434. b
Idee, qu'eſt-ce. 124. b 125. a
Idomenee ſaluë par Epicure. 94. b
immortaliſé par les epiſtres d'Epicure. ibid.
Ieuneſſe propre au trauail, & maniable aux exercices. 224. a belles inſtructions & aduertiſſemens. 34. b 105. a
Ieux mediocres relaſchent l'eſprit 370. b
Ieux & ſpectacles. 13. b 141. a 389. b
Ieux des gladiateurs. 78. b blaſmez pour leur cruauté. ibid. *Voyez* Spectacles.
Ignorance de la verité cauſe de beaucoup de maux au monde. 339. a
Ignorans recognoiſſent trop tard leurs erreurs 162. a
Image, choſe morte. 166. b
ſmpudicité des perſonnes comment ſe deſcouure. 119. b des femmes. 198. a de Marcus Scaurus. 37. b
Induſtrie des abeilles. 544. b
Infamie n'eſt pas ſi grande quand il y a pluſieurs condamnez. 398. b
Ingrat quel ? 13. b 33. b ſon mauuais naturel. 161. b
Ingrats de pluſieurs ſortes. 17. b
Ingrat ſe plaint des ingrats. ibid.
Ingratitude frequente. 121. b
qu'elle eſt ſa cauſe. 161. b
Ingratitude diſſout la concorde des humains. 33. a
Ingratitude humaine enuers Dieu. 57. a
Ingratitude a pluſieurs eſpeces. 17. b 35. b
ſa miſere & ſaleté. 161. b
Inimitié des grands. 360. b
Iniure. *Voyez tout le liure, Que le ſage ne peut ſentir aucune iniure.* 427. b
Iniure. 5. a 372. b
il n'y a point d'Iniure que celle qui eſt faicte par deliberation & conſeil. 372. b
faut meſpriſer les Iniures. 380. b
Iniure contraire au bien faict. 32. b 374. b
Iniure differente de contumelie. 429. a
meſpriſer les Iniures eſt vn grand courage. 374. b
Innocence eſt vn fort rempart. 398. a b
Inondation & deluge vniuerſel qui doit arriuer ſelon les Stoiques. 508. b 509. a
Inquiſitions & recherches inutiles & vaines. 175. b
Inſtruction pour la ieuneſſe. 27. b 105. b
Inſtruction contre la ſuperſtition. 200. b
Inſtruction touchant la nouirriture des enfans. 371. a
Intemperance: imprecation de Seneque contre icelle. 382. b
Inuectiue contre l'auarice, prodigalité & diſſolution. 179. b
vn Iour d'vn homme ſçauant vaut plus que tout l'aage d'vn ignorant. 157. a
vn Iour ſeul cachera le genre humain. 509. b
incertitude des Iours de l'homme. 439. a
Ioye des fols & des meſchans quelle eſt. 128. b
Ioye des ſages. 145. a
Iphicrates, & ſa reſponſe à celuy qui luy reprochoit que ſa mere eſtoit barbare & Thracienne. 434. b
Iſocretes tira Ephorus des plaidoyers pour le rendre hiſtorien. 421. a
Iſter, fleuue. 354. a 514. a
Ithaque, pays d'Vlyſſes. 135. a
Iuge & arbitre enquoy different. 19. a

Jugurtha Roy mené en triomphe. 424 a
Iuin mois auquel on cueilloit les febues. 171. b
Iunon & vn Genie donné à chasque homme par les Stoïciens. 226. b
Iupiter. 3. b ses diuers noms. 30. a
Iupiter appellé au combat par l'Empereur Caligula. 363. a
Iupiter Capitolin. 470. b
Ixion. 88. a attaché à vne roüe. 97. a

K

KAlendrier, ou liure de raisons. 202. a
au Kalendrier personne n'escrit les biens-faits. 2b.

L

LAberius, poëte. 367. b
Labeur nourrit les esprits genereux. 88. b 103. a
Labeur & trauail enuoyez aux gens de bien pour les exercer & rendre meilleurs. 353 b
Lacedemonien ieune meurt volontairement pour sortir de seruitude. 154 b
Lacedemoniens prohibent que les leurs combatent à la luitte. 42. a
essayent le bon naturel de leurs enfans à coups de verges. 236 b
Ladas, bon coureur. 167. b
Ladon, fleuue, & sa naissance par vn tremblement de terre. 532. b
Lælius sage. 111. b
son esprit doux & facile. 83 a
Langage n'a point de reigle certaine. 231. a
Langage corrompu demonstre la corruption des mœurs. 108. b 232. a b
Larrecin. 16. b 78 b 199 a
Lecture de plusieurs autheurs tesmoigne vn esprit inconstant & vagabond. 75. a
Lecture de plusieurs liures ne fait que distraire l'esprit. 75. a 112. a
Lecture nourrit l'esprit. 112. a 166. a
Lentulus homme factieux cracha à la face de Caton. 388. b
Leonidas Capitaine Romain. 163. b
Lepidus conspira contre l'Empereur Auguste. 394. a
Liberalité pourquoy ainsi appellee. 14. b 411. a
doibt estre discrette. 410. b
plusieurs sont Liberaux par honte. 8. a
Liberté iuste donnee entre amis. 411. a
Liberté vraye. 118. a 150. b 158. b
Libonotus vent. 522. a
Licinius homme riche. 340. b
Lieu du milieu est le plus honorable. 431. b
changement de Lieu est vne agitation de l'esprit affligé 75. a
Ligures. 469. a
le Lion garde son maistre de l'iniure des autres bestes. 12 b
Liuia femme d'Auguste perdit son fils Drusus en fleur d'aage. 454. a
son sage conseil sur le faict de la coniuration de Cinna contre Auguste son mary. 395. b
Liuius Drusus homme aspre & violent, desire en fin le repos. 212. a
Liuius autheur tres-elegant, & qui auoit l'esprit grand plus que bon. 363 a
Liure escrit de trop menuë lettre souuent reietté de nous. 372. b
pluralité de Liures distraict. 75. a 112. a
Voyez Lecture. accable plustost qu'elle n'instruit. 422. b
Liure de Lucilius loüé par Seneque. 113. a
Liures en nombre de quarante mille bruslez en Alexandrie. 422. b
Loüange que c'est. 215. a
difference entre Loüange & loüangement. ibid.
Loüange autant notable que rare en vn beau ieune homme. 463. b
Loüange du frere de Polybe. 446. b
Loüanges manifestent l'homme, à la façon qu'il les reçoit. 219. b
en quel sens les Stoïques prennent ce mot de Loüange. 214. b
Loüer en vn homme ce qui n'est pas en luy, est sot. 110. a
Loy de nature. 76. b
Loy diuine. 152. b
Loy nulle au siecle d'or. 180. b
Loix des douze Tables defendent de charmer les fruicts. 516. a
quelques Loix ne prohibent ny ne commandent. 22. b
Lucilius auditeur de Serapion. 108. b
son voyage en Sicile. 157. a
Lucius Bibulus : sa mauuaise fortune en la mort de ses enfans. 458. b
Lucius Cinna grand amy d'Auguste apres sa coniuration. 394. a
Lucius Piso yurongne diseret & auisé. 165. a
Lucius Sylla cruel enuers Marius. 383. a
Lucius Syllanus gendre de Claudius, & sa mort. 549. a
Lucre vient aux vns quelquesfois de l'incommodité des autres. 61. b
Lucrece. 459. a
Lucrin lac renommé d'où se peschent les huistres. 156. b
Lucullus. 450. b

Lune, d'où prend ſa lumiere. 460.a 542.b
Luxe des anciens en pluſieurs choſes. 181. b 517. a
le Luxe ruine en bref ce que la vertu a baſti. 148. b
Lycie regiõ a des fõtaines medecinales. 506. b
Lycurgus Legiſlateur, & ſa grãde ſageſſe. 180.
Lycus fleuue, & ſon cours ſouſterrain. 506. b
Lynceſte fleuue. 505. a
Lynx a les yeux aigus. 36. a
Lyon ville de France, arſe & bruſlee entierement. 184. a
Lyſimachus expoſé à la mercy d'vn Liõ. 382. b 399. a ſa cruauté enuers Teleſphorus Rhodien ſon amy. 382. b

M

MAcedoine. 437. b beaucoup de villes y ont eſté englouties par tremblement de terre. 185. a
fleuue de Macedoine qui colore le beſtail. 506. a
langage Macedonien entre les Indes & les Perſes. 468. a
Macedoniens. 42. a
Magnanimité. 401. a
Mal que c'eſt ? 169. a
Mal n'eſt grand s'il eſt extreme. 77. a
Mal preueu eſt plus leger. 153. a
Mal. 33. a 84. a 148. b 169. a 405. a
enſeignemens pour ne craindre les Maux. 149. b
le plus grand Mal de l'homme, c'eſt qu'il ait ſoy-meſme pour ennemy. 226. a
l'homme eſt ſeul autheur de ſon Mal. 227. a
Maux pourquoy de Dieu permis. 354. a
Maladies de tant de ſortes, d'où ſourdent. 198. b
Maladies & les paſſions de l'ame comme differẽt. 150. a b 380. b cauſes des maladies. 198. a
Malice. 33. a 160. a
Mamercus Scaurus Conſul, ſa vilanie & impudicité. 57. b
Manes eſclaue de Diogenes, fugitif. 422. a
Marbres d'Alexandrie. 170. b
Marcellinus amy de Seneque, & homme plaiſant. 100. b
Marcellus fut exilé à Mitylene. 583. a
Marcus Agrippa honoré d'vne courõne nauale. 26. a
grãd amy & fauory d'Auguſte l'Empereur. 60.
ſon dire notable. 194. b
Marcus Allius acquité de ſes debtes par Tibere, & comment. 9. a
M. Antonius, ſon dueil en la mort de ſon frere. 404. a les prepos qu'il tint auãt que ſe tuer. 51. b ſe perdit par l'yurongnerie. 166. a
M. Brutus. 469. a
fit vne grande faute de tuer Iule Ceſar. 13. a
a compoſé vn liure intitulé du deuoir. 200. a
M. Caton, ſon dire notable. 43. b
ſon bien valoit vn million d'or. 410. a
M. Curius Dictateur, & ſa pauureté. 470. b
M. Heluius. ibid.
M. Marius cruellement traicté par Sylla. 383. a
ſes grands trauaux. 443. a
Marſeille. 356. a
Martia ſtatuë à Rome. 60. a
Marullus. 209. a
Mathematique. 177. a
Matiere bonne eſt ſouuent ſans artiſan. 114. b
Meandre fleuue, l'exercice & le plaiſir de tous les Poëtes. 217. b
Mecenas ſon dire. 39. a regretté d'Auguſte apres ſa mort 60. a apophthegme notable de luy 91. b ſon vilain & deshonneſte deſir 231. ſes diſſolutes façons. 231. a b ſa molleſſe. 352. b
Medecin, comment ſe doit comporter à l'endroit de ſon malade faſcheux & outrageux. 55. b 432. b peruers ſouhait & meſchant deſſein de certains Medecins. 61. a annee contagieuſe, & mal ſaine leur eſt profitable. 61. b
ne peuuent preſcrire par lettre l'heure du repas & du bain. 94. a
comparaiſon du Medecin du corps à celuy de l'ame. 150. a
Medecins anciens bien differens des modernes en la cure des maladies. 198. a
Medecin viſite le malade, non cõme amy, mais comme Empereur commandant. 55. a b
Medecin ne preſcrit pas meſmes remedes à tous. 361. a
Medecin fort ſubtil à percer l'apoſtume d'vne fille de Roy. 388. b
Medecine : ſa practique ancienne comparee auec la moderne. 197. b 216. a 361. a
Medecine baillee auant le temps eſt tres-dangereuſe. 466. b
Mediens. 432. a
Megalepolis. 532. b
Megariciens, ſecte de Philoſophes. 178. b
Melas, fleuue de Bœotie qui colere le beſtail. 505. b
Memoire des biens-faicts caduque. 18. a
Memphis. 474. b
Menander. 512. a
Menenius Agrippa qui reconcilia le Senat

auec le peuple Romain, fut enseueli d'argent amassé de porte en porte. 471. b
Mensonge se descouure aisément. 158. b
Mer a diuers noms. 509. b 514. a
iette au riuage tout ce qu'elle a de salle. 506. b
Mercure. 3. a
Dieu compris sous ce nom, & pourquoy. 30. b
Mere, quelle doit estre enuers ses enfans. 472. a
Merueilles sept. 445. b
Messala Coruinus homme disert. 117. b
Messala & Narcissus ennemis du public. 511. b
Messana depuis appellé Messala, nom donné à Valerius Coruinus, & pourquoy. 441. a b
Meschanceté nulle impunie. 204. a
Meschancetez de toutes sortes naissent dans vn cœur ingrat. 5. a
Meschanceté peut estre cachee, mais non asseuree. 204. a
Meschancetez horribles de Clodius. 203. b
Meschans ont leurs loix pour les punir. 69. b 83. a leur conscience leur est vn perpetuel bourreau. 204. a
Metaux excellens, & plus riches ont leur veine profondement cachee. 95. b
Metellus endure constamment son exil. 96. a son triomphe magnifique pour auoir vaincu les Carthaginois. 441. b
deuient aueugle. 354. b
Metellius fils de Marcia. 464. a
Metempsychose des Pythagoriens, ou trespas d'ame de corps à autre. 223. a
Metrodorus disciple d'Epicurus. 78. a son opinion refutee. 110. b natif de l'isle de Zio. 530. b
Metronax Philosophe. 151. a 190. a
Miel en Indie se trouue aux fueilles des cannes. 166. b
Milet, ville, & ses colonies. 468. a
Mindyrides Sibatitain, son efferminee & ridicule delicatesse. 372. a
Ministere, office & bien-faict ne sont pas le mesme. 22. a
Miroirs fort vtiles à ceux qui sont choleres. 376. a
diuers aspects des miroirs. 481. b
leur vray & droict vsage. 486. a
Miroirs comment trouuez. 182. b
des images qui se representent dans les miroirs. 481. a b
Miroirs d'Hostius, dont il se seruoit en ses abominables impudicitez. 485. a
Misere de l'homme, diuerse. 88. a 104. a 226. 227. a 424. a
Misericorde, que c'est? 401. b
Mithridates Roy d'Armenie prisonnier. 424. a
Modestie & frugalité des anciens. 486. b
bonnes Mœurs sont agreables. 114. b
Monde. 132. a eternel, subiect neantmoins aux changemens. 126. a sa matiere & ses parties. 488. b
Monde, temple des dieux. 66. b
Montaigne merueilleuse en Lycie. 157. b
Montgibel, gouffre merueilleux. 157. a
Montanus Iulius Poëte fauory de Tibere. 345. b
Moqueurs en fin reçoiuẽt leurs salaires. 434. a
Mort. 95. a 96. b 98. b 106. b 133. a 186. a 190. b 423. b 471. a 498. b 504. b 534. 535. a
Mort genereuse d'vn Lacedemonien. 154. b
de Scipion beau-pere de Pompee. 96. b
de Caton. ibid.
Mort crainte par tout animal. 344. a
Mort cõmune à tous ceux qui naissent. 209. b
miserable estat de ceux qui craignent la mort 528. b
Mort doit estre mespriſee. 76. a 83. b 96. b 106. b 163. a b 423. b
Mort n'est meditee par les hommes. 213. a
Mort n'est qu'vne intermission de vie. 106. b
Mort du fils iustement lamentee par le pere, lors qu'elle luy est annoncee. 449. a
Mort du Barbehaut & du Surmulet remarquable entre les animaux. 504. a
Morts ne sont plus rien. 461. a
Mourir bien, qu'est-ce? 140. b
Mourir on doit, & on ne le veut. 154. a exemple notable d'vn homme determiné à mourir. 141. a
Mouton marin. 384. a
Mucius Sceuola mit au feu sa main qui auoit failli à tuer le Roy Porsenna. 69. a 96. a 137. a 205. b 352. a
Mulet ou Surmulet poisson. 504. a
Muræna conspira la mort d'Auguste. 394. a
Murenes nourries de sang humain. 397. b
Musique. 172. a
Myrmillo gladiateur se plaignoit que les cõbats à outrance se faisoient trop rarement. 353. a b.

N

Nappe presentee aux lions & aux ours, les incite à cholere. 386. b
Naples: belle description de la grotte de Naples. 123. b
Naples vexee par tremblement de terre. 524. b
Narcissus affranchi de Claudius. 550. a
Natta Pinarius: son subtil brocard. 346. a
Nature. 76. b 163. a 195. a 221. b 340. a b
ne donne point la vertu. 184. a.

fournit à l'homme ce qui luy eſt neceſſaire. 181. b
quatre Natures. 349. a
Nature doit eſtre ſuyuie. 77. a 88. b
encline à miſericorde. 58. b
veut que les choſes pires ſoient ſubiettes aux meilleures. 180. b
n'eſt ſans Dieu, & Dieu ſans elle, mais tous deux ſont vn. 30. b
ſe contente de peu. 76. b 340. a
ſouhaite peu, & l'opinion prou. 88. b
nous a donné vn eſprit curieux. 414. a
Nature d'vn chacun doit eſtre conſideree, quoy elle eſt propre. 421. a
Nauigation s'aide des vents. 522. a
par la Nauigation vient le vomiſſement. 120. a
l'art de Nauiger comment trouué. 182. b
Nauires d'Alexandrie, gentile deſcription de leur flotte. 153. a
Nauſiphanes a dict n'y auoir rien de certain. 178. a
Nautonniers, comment cognoiſſent les ſignes de la tempeſte. 478. a
Neceſſité. 84. a 154. a 181. b
c'eſt vn grand mal de viure en Neceſſité. 84. a
Neige que c'eſt. 515. a
comment elle ſe fait. 516. b
Neige comment ſe conſerue pour rafraichir & mettre dans le vin. 517. a
Neige pourquoy eſt molle, & comment elle ſe fait. 516. b
Neige en quoy differe de la greſle. 515. a
pourquoy il Neige & ne greſle pas en Hyuer. 515. b
Neiges ne tombẽt point en Alexandrie. 516. a
Neptune. 146. a
nommé ἐσοδίγαιος, & pourquoy. 532. a
Neron elegant en ſes vers. 482. a
Neron aagé de deux ans, lors que Seneque luy eſcriuit de la Clemence. 392. b
Neron Ceſar enuoya deux Centurions pour trouuer la ſource du Nil. 527. b
Neſtora veſcu long temps. 154. b
les ans de Neſtor. 546. b
Nicopolis, cité ruinee ſouuentefois par tremblemens de terre. 533. a
Nil abondant en eſté. 513 a b
Nil en eſté apporte force eau. 527. a
quelle eſt ſa ſource & ſon cours. 512. b
comment il inonde tout le pays. 513. b
cataractes du Nil. ibid
Noble, quel? 24. b 111. b
nul n'eſt plus Noble que l'autre, ſinon le vertueux. 24. b
Nobleſſe vraye ne vient de race, ains de l'ame 111. b
Nobleſſe ancienne a eſleué aux dignitez des hommes mal eſtimez & inutiles. 37. a
Nobleſſe vraye. 111. b 185. b
Nomentum, maiſon champeſtre de Seneque. 226. a
Nuceriane Colonie. 487. b
Nuee. 519. a
ſa definition. 493. a
pourquoy heurte les montagnes ſans tonnerre. 492. b
Nuee ſe reſoult en vent. 120. a
Numance ville forte, & ſa priſe. 430. a
les aſſiegez ſe tuent, & deffont eux meſmes par leurs propres mains. 134. b

O

OBliger qui peut? 56. a
ie ne puis Obliger que celuy qui a puiſſance de receuoir. 69. b
quelle Obligation nous auons à nos medecins & precepteurs. 54. b
Occaſion doit eſtre eſpiee. 94. a
Ocean. 64. a
cloſt le monde comme vn cercle. 460. b
Octauie ſœur d'Auguſte ayant perdu ſon fils Marcellus, veſquit tout le reſte de ſa vie en dueil. 454. b
Oebaſus vieil gentilhomme cruellemẽt traicté par Darius. 382. b
a eu trois enfans tuez par Darius. ibid.
Oenopides Chius, & ſes raiſons pour mõſtrer l'accroiſſement du Nil en hyuer. 514. b
Oiſiueté. 139. a
Voyez l'Epiſtre 19. d'vn bout à l'autre. Voyez Repos & Solitude.
Oiſiueté ſans lettres, eſt vne mort, & la ſepulture d'vn homme vif. 162. a
Oiſiueté blaſmee. 157. a
Oiſiueté rend mols les vertueux. 162. a 351. b
Olympe, montaigne deſmembree du mont Oſſa par vn tremblement de terre. 532. b
Oliues; induſtrie des laboureurs à les cultiuer. 170. b
Oneſicritus General des galeres d'Alexandre le Grand. 65. a
Opinion met tout en ſuſpends. 155. b 235. a b
toutes choſes deſpendent de l'Opinion. 156. a
Opiniõ rend nos douleurs plus griefues qu'elles ne ſont. 155. b
Opinion des Hetruſques quant aux eſlancemens des foudres. 495. b

Opinions des Stoïques, touchant les affections de l'ame. 235. a
touchát le demi-rond de l'arc en ciel. 483 a b
touchant le deluge vniuerſel, & fin du monde. 508. b 509. a
Ordre des choſes quel? 477. a
Orpheus. 177. b
Oſtia, ville ſur laquelle l'ardeur du ciel parut ſi grande toute vne nuict, que les regimens de Tibere Ceſar accoururent au ſecours. 485. a
Ours & lions ſont eſmeus à cholere s'ils apperçoiuent vne nappe. 386. b
Outrage. 433. b
difference entre Outrage & iniure. 429. a

P

PAcuuius par vſage s'acquit la Syrie. 84. a
Padouë, ville baſtie par Antenor. 458. b
Padus fleuue maintenant dit le Po. 55. b
Panetius. 104. b
Paphus, ville ſouuentesfois ruinee par tremblement de terre. 235. b
Paradoxes. 15. b 45. a 46. a 84. a 117. a 355. a 356. a 401. a 435. a 469. a 477. a 536. b
Paradoxes touchant l'eſſence de Dieu. 477. a
Paradoxe, qu'il vaut mieux ſe tuer que trainer vne vie miſerable. 154. b
Parens nous ſont rauis lors que nous commençons à les cognoiſtre & aimer. 42. b
mis au rang des biens. 134. b
Parelies quand ils ſe font: leurs preſages & qualitez. 484. a
leur definition. ibid.
des Parelies doubles: comme ils ſe font. ibid.
leurs preſages. 484 b
Parianus Artemidorus. 436. a
Parmenides philoſophe. 178. a
Parricide comment puny par les Romains. 398. a 396. a
Parſimonie. *Voyez* Frugalité.
Parthenope comment auiourd'huy appellee. 143. a
Parthes experts & droicts à tirer de l'arc. 106. b
appareil des Romains pour les guerroyer du tẽps de Ceſar. 451. a
Parthes ont vn Roy, lequel il n'eſt permis ſaluer ſans preſens. 89. b
Parthes portent les cheueux eſpars. 349. b
par les Parties on vient à la cognoiſſance du tout. 222. a
Paſithee l'vne des Graces. 3. a
Paſtor cheualier Romain diſſimule ſagement le dueil de la mort de ſon fils occis par C. Ceſar. 374. b
Patience ſinguliere de Caton. 433. a
Patrie doit eſtre aimee. 133. b 469. a
Paul Preteur, accuſé d'auoir touché ſes parties honteuſes auec l'image de l'Empereur qu'il portoit en vn anneau. 24. a
Paulina femme de Seneque. 216. b
Paulus Æmylius enuiron le tẽps de ſon triomphe vit mourir deux de ſes enfans. 458. b
Pauſanias. 38. a
Pauure ne peut eſtre qui ſe peut contenter de peu. 184. b
Pauure quel doit eſtre eſtimé. 75. b
Pauures ont beaucoup d'auantages par deſſus les riches. 421. b
Pauureté eſt propre à qui veut philoſopher. 98. a
moyens de ſupporter la Pauureté. 90. a 347. a
exemple de Pauureté heureuſe & loüable. 486. b
Pauureté n'eſt pas tant ſubiecte aux iniures de la Fortune. 422. a
Pauureté conſacree au Capitole. 202. b
neceſſaire à qui ſe veut addonner à la philoſophie. 92. a
fait ſouhaiter la mort. 509. a
eſt ioyeuſe. 471. a
maudite, moquee & meſpriſee. 234. a
Pauureté ioyeuſe eſt choſe honneſte. 75. b
Peché, quelle peine. 204. a
nul aage n'en a eſté exempt. 203. a
frequence du Peché oſte la honte. 21. a
fait vne couſtume. 73. b 398. b
cupidité de Pecher. 359. b
Pecune auec quelle mediocrité doit eſtre conioincte. 422. a
Pedo Albinouanus, & ſon plaiſant conte de Sp. Annius. 346. a
Penelope. 175. b
Peneus, fleuue, quand il commença de couler 532. b
le Pere complaiſt autrement aux enfans que la mere. 351. a
ſi le Pere doit eſtre nourry par ſon fils. 396. a
Peripateticiens ont adiouſté à la philoſophie vne quatrieſme partie, qui eſt la ciuile. 179. a
n'oſtent pas les affections, mais les moderent. 467. b
Perſes. 42. b
Perſeus Roy mené en triomphe par Paulus Æmylius. 458. b
Petreius & Iuba tuez par la main l'vn de l'autre. 351. a
Peuple cauſe ſouuent du vice. 78. b

Peuple affamé ne se flechist par aucune priere. 443. b
Phalaris tyran cruel. 70.a 365.b 401.a
exerça vn genre de supplice appellé le Taureau. 134.b
Pharos autresfois separee de la terre. 531.b
Phasis, riuiere. 470.a 514.a
Phedon. 194.a
Pheniciens habitent l'Espagne. 468.a
Phœnix oiseau ne peut naistre dans cinq cens ans qu'vne fois. 110.b
Phidias statuaire. 16.a 80.b 170.a
Philes, isle de difficile accez, & sa description. 513.a
Philetes, traistres larrons d'Egypte. 118.b
Philippe Roy de Macedoine chastie aspremẽt vn soldat pour son ingratitude. 39.a
Philositus metayer de Seneque. 83.b
Philosophe vraye, qui? 439.b
Philosophe peut estre riche. 411.a
Philosophe, & le sage en quoy sont differens. ibid.
le bon Philosophe s'arreste aux mœurs, & non aux discours. 538.a
vanité des Philosophes. 191.b
Philosophes sont affectionnez aux princes, & ne mesprisent les Magistrats. 146.a
Philosophes ne font ce qu'ils dient. 101.a 409. a b
Philosophes doiuent estre modestes en paroles. 108.b
Philosophie. 88.a 109.a 119.a 175.b 216.b 476.a
Philosophie morale diuisee en trois parties. 179. a
Philosophie qu'est-ce qu'elle enseigne. 88.b 120.b
son nom est hay & reietté. 77.a
Philosophie quel profit apporte. 101.b
Philosophie nous fait iouyr d'vne vraye liberté. 79. b
description de la vraye Philosophie. 88.b
son vsage. ibid.
n'est empeschee par la pauureté. 89.a
celuy qui s'est adonné à la Philosophie, comment se doit porter aux Saturnales, & autres iours de recreation. 90.a
Philosophie doit rechercher la pauureté. 92.a
guarit les maladies de l'ame. 120.a
demande la solitude & repos. 145.b
est vn asseuré rempart contre les troubles de l'esprit. 162.a
en quoy differe d'auec les autres arts. 197.a
nom de Philosophie. 77.a
Phrigien trompette. 256.a
Pindare tient que Delos n'estoit subiette au tremblement. 532.b
Pisistratus Tyran d'Athenes. 580.b
Plaintes iniustes enuers Dieu. 15.a
Plaisir. *Voyez* Bien-fait. 77.a
Plancus artisan. 511.a
Platon. 38.a 55.b 111.b 124.b 359.a 381.a 427.a
Platon, d'où est-il nommé tel. 126.b
les Deuins luy firent vn sacrifice apres sa mort, comme à vn Dieu, & pourquoy. ibid.
Platon donne six significations au mot Grec ὁ ὢν. 125.a
a diuisé toutes choses qui sont, en six façons. 125.b
ses Idees. ibid.
son opinion touchant les choses visibles & sensibles. 126.a
a vescu quatre vingts & vn an entiers. 126.b
sa sobrieté & bon regime. ibid.
auoit trois seruiteurs. 471.b
Pleurs sont les commencemens sous lesquels nous naissons. 447.a
Pleurer & faire vn dueil demesuré merite plutost reprehension que consolation. 209.a *Voyez les liures de la Consolation à Polybius, Marcia, Heluia.*
Pleurer vn enfant d'incertaine esperance ne sont que larmes perduës. 209.a
Pluye nulle si grande qu'elle perce la terre outre dix pieds en profondeur. 501.a
Poëtes quelle fin ont-ils? 3.b
Poëtes disent beaucoup de choses appartenans aux Philosophes. 175.a
Poëtes nourrissent leurs erreurs par leurs fables. 442.b
Poëtes sont les dieux autheurs de tout vice. ibid.
Poisson delicieux & de grand prix. *Voyez* Barbehaut.
Pollio Asinius rebute la honteuse & vilaine requeste de Mamercus Scaurus. 37.b
Pollio Asinius Orateur ne faisoit rien apres les quatre heures du soir. 426.b
son eloquence comparee à celle de Cicero. 212. a
Pollux & Castor, quels feux sont. 478. a
paroissent souuent au milieu d'vne grande tempeste, & se viennent poser sur les voiles en façon d'vne estoile. ibid.
Polybius. 446.b
Polyenus fait grand personnage par la hantise d'Epicurus. 78.a
Pompee rougissoit de face à chaque rencontre

ou assemblee de personnes. 82. b
debat de la seigneurie de Rome auec Cesar. 86. b
Pompeiens, lieu de plaisance. 140. a. b
Põpees, ville en la Campagne de Rome abysmee par extraordinaire tremblement. 524. b
troupeau de six cens brebis estouffé pres de Pompees durant vn tremblement. 533. a
Pomponius escriuain. 86. b
Posidonius : ses sentences notables. 157. a 180 b 230. b 343. a
Posidonius fait quatre sortes d'arts. 176. b
Poudre de Puteol, ou Pozzoli, si touche l'eau, deuient pierre. 505. a
Pourpre Tyrien, & sa viue beauté. 482. b
Preceptes comme se doiuent donner. 192. a & suyuant.
Preceptes de grandes choses & necessaires doiuent estre finis & certains. 492. a
Preceptes des Medecins, comment nous obligent. 55. a
Precepteurs, & leurs biens-faicts. 88. b
Precepteurs, quels doiuent estre donnez aux enfans. 231. a 371. b
Presages de l'arc en Ciel. 182 b
Presages des foudres. 493. b *Voyez* Foudre.
Presages des Parelies. 484. a b
Presages des feux tombans du Ciel. 484. b
Presens. 11. b 35. b 145. b 439. a
Presens doiuent estre tellement reglez, qu'on n'en souffre par apres necessité. 11. a
Prester, vent volage. 520. b
Preteur Vrbain prononce trois mots. 419. b
Prexaspes, & sa miserable fortune. 381. a
Priamus. 375. a
Priapus, nõ de guet donné souuent par l'Emp. C. Cesar à son Mareschal d'armee Cherea, & pourquoy. 434. a
par Priere ce que lon obtient est tres-cher. 8. a
Prince doit estre tel enuers ses subiects, qu'il veut que les Dieux soient enuers luy. 393. a
Prince debõnaire vit en toute assourãce. 395. b
pourquoy dit le Pere de la patrie. 396 a
Prince doit estre tardif à punir. 393. a
Prix de chasque chose selon le temps. 55. a
Procrustes cruel, qui prenoit plaisir à tuer les passans sans esperance de profit aucun. 401. b
contre la Prodigalité. 279. b
inuention de Prodigalité. 517. a
ceux qui Profitent és sciences sont de trois sortes. 150. a b
Promesses ne doiuent estre differees. 8. b
Proscription Triumuirale. 9. b
Protagoras dit qu'on peut disputer de toutes choses *pro & contra*. 178. a
Prouerbes. 1. Chercher querelle à vn homme las. 380 b
2. Qu'il y a autant d'ennemis qu'il y a d'esclaues. 113. b
3. l'Escrimeur à outrance prend conseil au milieu du camp clos. 94. a
4. Il se faut garder de trois choses, de la haine, de l'enuie & du mespris. 86. b
Prouidence, grand bien de la condition humaine. 126 b 351. a
Prouidence diuine en la creation & disposition des vents. 522. b
Pronocation des Roys au peuple. 224. a
Prudence suffit à la vie heureuse. 167. & suyu.
Prudence singuliere d'Auguste. 346. a
Prytanes, magistrat. 421. a
Pseudomenon. 112. b
Psychrolutes ceux qui se lauent d'eau froide. 164. b
Ptolemeus Roy d'Afrique pris & amené dans les prisons de C. Cesar Empereur de Rome. 424. a
Publius Clodius ennemy de Ciceron. 437. b
Publius Mimus : ses beaux vers touchant le mespris des biens de fortune. 79. b
Publius Octauius achete deux cens escus vn Barbehaut. 200. a
Publius Vinitius: son langage & façon de parler. 109. a
Pudeur que demonstre vn visage rougissant, fait conceuoir de belles esperances d'vn ieune homme. 82. b
Puluillus Pontife dissimule sagement de la mort de son fils. 458. b
Pylades bateleur fort renommé. 543. b
Pyrenee montagne separant la France d'Espagne. 476. b
Pyrrhoniens. 178. a 543 b
Pyrrhus maistre de certains exercices. 369. b
Pythagoras. 71. a 543. b dit que l'ame de ceux qui entrent dans vn temple, & regardent les images des dieux de fort pres, se change & fait toute autre. 194. a
Pythagoras s'abstint des animaux. 223. a
disciple de Pytagoras plaisamment mocqué. 71. a
disciples de Pythagoras gardent silence cinq ans. 119. b
Pythius cruellement traicté par Xerxes. 382. b
Pythocles. 93. b
instruction que luy donne Epicure pour l'enrichir. ibid.

Python ſerpent ne pouuoit eſtre bleſſé. 164. a

Q

Q Veſteurs. 392.b 443.a
Q eſtions inutiles reprouuees. 175. b
Voyez Subtilité.
Q Catulus ſur le tombeau duquel M. Marius fut tué. 383. a
Q. Sextius. 131. a 223. a 376. a
refuſe la dignité de Senateur que Iule Ceſar luy offroit. 205. b

R

RAbirius Poëte rapporte en ſes vers les derniers propos de M. Antoine, lors qu'il ſe tua. 51. b
Raiſon, arbitre des biens & maux. 135. b
Raiſon commune aux Dieux & aux hommes. 188. a
Raiſon parfaicte eſt le bien de l'homme. 151. b
la Raiſon & la ſocieté renforcent l'homme. 33. b
Rameau ou baſton, pourquoy apparoiſt rompu dans l'eau. 481. a
Rebilius homme infame Conſul. 13. b
comparé à Fabius Perſicus homme de meſme eſtofe. 13. b
Recognoiſſance des biens-faicts, ou Gratitude. 21. b 33. a 47. b 159. b 160. 161. a
Recognoiſſance de deux ſortes. 34. a
Recognoiſſant qui eſt? 160. a
moyen de l'eſtre. 161. b
Recognoiſtre vn bien-faict n'appartient qu'au Sage. 160. a
Recreation vtile à ceux qui eſtudient. 87. b
Regulus prins par les Carthaginois. 42. a
ſa conſtance és tourmens. 205. b
Regulus percé de cloux. 426. a
Relation aucune ne ſe fait au Senat apres les quatre heures de ſoir. 426. b
Religions eſtrangeres chaſſees du regne de Tibere Empereur. 223. b
Remedes contre la cholere. 377. a 378. b 380. a
Remedes contre les peurs & apprehenſions humaines. 147. b
Remedes contre les troubles & paſſions de l'eſprit. 419. b
Remedes contre la faineantiſe. 123. a
Remedes contre la crainte des choſes eſpouuantables. 84. a
Repoſoiſif rend la vie odieuſe. 257. a
Republique conſideree ſelon deux qualitez: 413. 414. a
Republique quand doit eſtre adminiſtree par le Sage. 413. b
Rhein fleuue, ſon origine & ſon cours. 101. a 527. a eſt fort petit au ſortir de ſa ſource. 25. a
Rhein, fleuue, ne s'enfle pas en eſté. 514. a
Rhetorique, & ſa diuiſion. 179. b
en la Cherſoneſe de Rhodes, y a vne fontaine qui par interualle de temps deuient trouble. 507. a
Rhoſne fleuue, ſa roideur au milieu meſme de ſon cours. 507. b
ne s'enfle point en temps d'eſté. 514. a
Rhodiot ietté dans vne cage par le commandement de Lyſimachus. 140. b ſon dire efféminé & laſche. ibid.
Riche aucun ne naiſt. 93. a
Riche eſt celuy qui n'a beſoin de richeſſes. 87. a
Richeſſes. 76. b 89. a 99. b 159. a 212. b 310. b
Richeſſes. 76. b pleines de ſoing. 421. a de dãgers. 86. a & d'ennuis. 159. a leur vſage & le fruict, comment peut eſtre agreable. 87. a lon vit en perpetuelle crainte pour elles. 87. a ne rabattent rien des miſeres de l'homme. 90. a ſi elle ſe peuuent appeller biens. 411. a 172. a celles qui viennent de pauureté durent longuement. 212. b ſeruent à l'homme vertueux, & comment? 410. a b ſont trompeuſes, par la confeſſion meſme de ceux qui les ont poſſedees. 227 b
Richeſſes vrayes. 227. b
Richeſſes grandes, vne pauureté qui s'accorde auec la loy de la nature. 76. b
Richeſſes ne ſe doiuent mettre entre les biens. 172. a
meſpris des Richeſſes eſt ſigne d'vn grand courage. 92. b
Riotte doit eſtre fuye. 380. b 431. b 434. a b
Robbe, pourquoy on ne change les iours de feſtes. 90. a
Rome. 170. b 185. b 224. a
Romulus mourut apres vne eclipſe de ſoleil. 224. a 469. b
Roy peut tout vendiquer comme ſien par droict ciuil. 65. b
Roy des Perſes en Syrie couppa le nez à tout le peuple. 383. b
Roys donnent beaucoup en guerre. 39. a
Royaume eſt de ne vouloir regner quand tu peux. 388. a
Royaumes ſous le ſiecle d'or eſtoient en la main des Sages. 180. b
Ruſillus, ſon luxe noté & oppoſé à Gorgonius. 171. b

Rufus Senateur, le danger où il fut pour vn mauuais souhait. 24.a
Rutila suiuit son fils Cotta en exil. 473.a
Rutilius banni en Asie. 426.a 47.a sa responce notable à celuy qui l'asseuroit de son retour à Rome à cause des guerres ciuiles. 61.b supporte constamment la sentence de son exil. 96.a 137.b son innocence. 158.a 205.b

S

SAbbats, iours ausquels Seneque ne veut qu'on allume des lampes pour l'hõneur des Dieux, parce qu'ils n'ont besoin de lumiere. 200.a b
Sabian riuage. 524.b
Sacrilege puni, comme faisant iniure à Dieu. 66.b 200.a b
Sacrilege ne peut faire iniure à Dieu. 66. 200.a
Sage ne peut receuoir iniure. 428.b ses priuileges. 429.b
quel est celuy qui se peut dire Sage. 128.a b
Sage comment peut-on estre. 104.b 151.a b
s'il est bon d'estre Sage. 236.b
Sage est-il content de soy mesme. 80.a & suyuans.
Sage tardif à parler. 108.b pourtraict du Sage Stoïque. 81.a
Sage n'est iamais sans plaisir. 228.b
Sage & vertueux se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux. 181.b quelles sont ses inuentions & recerches. 183.a les Sages auoient anciennement l'administration & le gouuernement des Estats, & donnoient des loix aux peuples 180.b peuuent par leur conferẽce & discours mutuels beaucoup profiter les vns aux autres. 225.a profitent non seulement aux autres, mais aussi à eux mesmes. 225.a vsage de la communication que les Sages ont ensemble. 226.a
Sage s'il se doit conduire par le conseil d'vn autre Sage. 225.a quand & comment il doit entreprendre le maniement de la Republique 413.b est seigneur de toutes choses. 65.a difference entre estre Sage & sagesse. 236.b 127.b 342.b comparé au Pilote bien aduisé. 86.a
Sage est le pedagogue des humains. 179.a
Sage ne fait rien outre son gré. 111.a
Sage ne prouoque iamais l'ire des grands. 86.a
Sage ne s'esleue ni deprime, ains demeure tousiours en mesme estat. 467.a
diuers effects de la Sageſſe. 182.b
Sageſſe n'est suiette aux accidẽs fortuits. 180.b quel est son dessein. ibid. c'est le but & salaire de la Philosophie. 178.b
Sageſſe que c'est. 142.b 92.b
Salles des Cesars pleines d'images. 410.b
Saluste historien aima l'obscure briefueté. 232.a
Salut prend son commencement de la cognoissance du peché. 100.a
Samnites Ambassadeurs enuoyez pour corrompre par argent Manius Curius Dictateur. 470.b
Sang doit estre tiré pour alleger la douleur de la teste. 141.a
Sang s'il a force de destourner les nuees comme se persuadoiẽt les Chalazophylaces. 515.b
Sapience que c'est. 92.b 100.b 101.b 178.b
Sapience est ce que les Grecs appellent sophie. 178.b
Sapience seule est liberté. 107.a
Sapience euite le danger du changement. 156.b
Sapience maistresse de l'ame. 182.b
Sapience qu'est-ce qu'elle enseigne. ibid.
Sapience n'est fortuite. ibid.
effects de Sapience. ibid.
Sapience est vn bien. 337.b est inseparable d'auec celuy qui la possede. 237.a
Sapience est vn art de vie. 100.b
Satellius Quadratus escornifleur & bouffon. 99.b
Satrius Secundus vassal de Sciamus, obtient la confiscation des biens de Cremutius Cordus. 463.a
Saturnales festes celebrees au mois de Decembre. 90.a
Saturne & Mars estoilles, & leurs influences ineuitables. 176.a
quelle Science vtile & neceſſaire. 64.a
Science inutile. 441.a
Scipion Æmilian: sa constance & grandeur de courage. 450.b
Scipion Æmilian baillé par son pere Paulus en adoption. 458.b
Scipion Africain: sa metairie, & ses bains. 170.b
Scipion Africain tellement pauure que la dot de ses filles fut prise du tresor du peuple. 471.b
Scipion Africain, sa pieté enuers son frere. 450.b la genereuse parole qu'il prononça en mourant. 96.b
gloire des Scipions fatale à l'Afrique. ibid.
Scorpions machines. 491.a
Scribonia tante de Drusus Libo. 140.b
Scylla, lieu dangereux en la mer. 103.b 157.a sa description. 186.b

Scyron, vent qui infecte Athenes. 522. a
Scythes vestus de panes de Renards & de rats. 181. b
Scythes nourrissent leurs cheueux. 349. b
Secrets, comme se doiuent communiquer à vn amy. 75. b
Scian, sa meschanceté & violence enuers Cremutius Cordus. 463. a
Scian ayant esté esleué par le peuple en de grands honneurs, fut mis par luy en pieces. 424. a
haine de Scian, comme aussi son amitié dangereuse. 141. b
Semence cause de toutes choses. 25. a
Semence diuine espanduë aux corps humains. 148. b
Semence nous est donnee de toutes choses. 30. a
Senateur apres l'an 60. n'est tenu d'entrer au Palais pour vaquer aux affaires publics. 444. a
Senateurs decolez à la lumiere. 383. a
Seneque a escrit des volumes de la Philosophie morale. 226. a
Seneque en sa ieunesse escriuit du tremblement de terre. 526. b
sa ieunesse tomba en la principauté de Tybere. 223. b
sa temperance, & quel profit il fit en l'eschole d'Attalus. 223. b
son equipage & suitte allant aux champs. 171. b
Seneque confesse que nostre ame est vn animal, mais nie que ses actions soient animaux. 229. a
Seneque s'abstint de l'vsage des chairs d'animaux. 223. b
integrité de Seneque. 196. b
Senecio Cornelius gentilhõme Romain. 212. b
meurt d'esquinancie. ibid.
Sentence sage & iuste d'Auguste Cesar. 389. a
Sepulture doit estre mesprisee par vn homme sage. 185. b 425. a
Serapion Philosophe: sa façon de parler. 108. b
Serf comme doit estre traicté par son maistre. 113. 114. a
Serf comme doit estre commandé. 397. a
en quoy est different auec la personne libre. 398. b
Serfs iettez aux Murenes pour estre deuorez. 397. a
Seriphe isle sauuage. 467. b
Seruilius Vatia choisit vne metairie pour passer sa vieillesse. 122. a
lac de Seruilius, lieu où lon despoüilloit & tuoit ceux que Sylla auoit proscripts. 352. b
Seruitude Persienne. 10. b
Seruitude n'est vilaine, sinon celle laquelle est volontaire. 114. b
exemple de Roys & grands seigneurs tombez en Seruitude. 114. a. b
Seuerité par continuation perd son authorité. 398. b
Seureté ou asseurãce est le bien du sage. 432. b
Sextius Philosophe. 127. b 146. b
entroit en conte auec soy-mesme tous les soirs, de ce qu'il auoit dit ou fait le iour. 388. a
Sextus Papinius foüetté pour plaisir par Cesar. 383. a
Sextus Pompeius: sa constance és aduersitez. 450. b
Sicile. 437. b isle separee de l'Italie par vn petit destroit de mer. 460. a iadis continente à la terre. ibid.
Siciliens adolescens sauuerent leurs peres de l'embrasement du Montgibel, les portans sur leurs espaules. 27. b
Similitudes. 64. a 86. a 118. b 132. b 142. a 145. b 151. b 172. b 161. a 232. b 353. b 361. a 395. a 399. a 419. a 439 b 482. a 493. a 450. b
Sinnis, pirate fort cruel, foüettoit ceux qu'il prenoit & les iettoit au feu. 401. a
Sisyphe. 97. a
Sobrieté: sa loüange. 46. b
peut allonger la vieillesse comme à Platon. 126. b conserue la santé. 87. a
quelle Societé doit estre fuye. 11. a
fruicts de la societé humaine. 33. a
Socrates. 26. a 96. a 142. b 216. b 218. b 361. a 366. a 380. b 420. b 426. a 434. b
Socrates precepteur d'Æschines. 4. b
Socrates disputa en la prison sans vouloir sortir. 96. a
Socrates demeura trente iours en prison attendant la mort. 140. b
surmonta le venin. 205. b
touſiours ioyeux. 218. b
iusques à la mort disputa de la mort. 353. a
Soif: esmeut la cholere. 380. b
Soleil luit aussi bien pour les meschans que pour les gens de bien. 35. b
comment l'eclipse du Soleil se cognoist. 484. a
Solitude à qui est vtile, & à qui nuisible? 81. 82. a
diuers effets de la solitude. 122. a 426. b
Solitude nous persuade tous maux. 98. b
Solon establit par ses loix vne egalité dans la ville d'Athenes. 180. b
Sommeil profond oste les songes. 120. b
Sommeil neceſſaire pour delasser. 426. b
Sophistes, gens pernicieux à la societé humaine. 224. b
Sophismes inutiles à la vie humaine. 328. a

Sotion Philoſophe. 223.a 57.b 437.b
Souhaits. 57.b d'Auguſte Empereur. 437.b
de Cicero. 437.b
d'vn Athenien condamné pour vn ſouhait par Demades. 61.b
de Liuius Druſus. 438.a
de Mecenas. 213.a
Souhait mauuais puni comme crime. 61.b
Voyez Vœux.
beaucoup de Soulphre ſous terre. 521.a
Souuenir & ſçauoir ſont differens. 105.a
Spectacles & ieux publics ſe faiſoient ſoir & matin à Rome. 78.b
Speuſippus philoſophe : ſon opinion touchant le ſouuerain bien. 168.b
Spurius Annius: ſa diſſolution & vie deſreglee, faiſant du iour la nuict. 346.a
Statilia veſquit 99. ans. 154.b
Stilpon Philoſophe : ſa reſponſe genereuſe au Roy Demetrius Polyorcetes. 81.b 429.b
Crates fut ſon auditeur. 82.a
Stipulation oblige l'achapteur & vendeur. 21.a
Stoiciens. 132.a 401.a 413.b
Stoiciens, combien differens des autres philoſophes. 428.a
Stoiciens graues & ſententieux en leurs diſcours. 104.b
Stoicienne inſtitution. 13.a *Voyez*, Paradoxe.
Stoicienne eloquence & ſon langage. 84.b
Stoicienne doctrine touchant les ingrats. 36.a
Straton inquiſiteur de la nature. 528.b
Styx, fleuue veneneux en Arcadie. 505.b
Subſolanus vent. 522.a
Subtilité ennemie de verité. 178.a
Superbe vituperee. 10.b 42.b 61.a
Superſtition payenne condamnee meſme par Seneque. 200.a
inſtruction contre la Superſtition. 200.b
Supplice nocturne inouy. 383.a
Sylla ingrat. 46.a rougiſſoit furieuſement. 82.b fit couper la gorge en vn coup à ſept mille citoyens Romains. 395.a fut le premier qui donna des lions detachez dans le Cirque, qui paruant eſtoient couplez. 164.b print les armes bien à propos, & les poſa bien à propos. 458.a
Sylla fort heureux. ibid.
Sylla cruel. 375.a 383.a 395.a
Syracuſe ville. 460.a
Syrie ſubiette aux tremblemens de terre. 185.a rauagee par l'Empereur Auguſte. 437.b
Syrtes, goulfre dangereux. 464.a
Syrtique nation ſe loge l'Eſté en lieux ſouſterrains, à cauſe de la chaleur. 181.b

T

TAbleau du tric & trac de ce monde. 375.a
Talthybius nonce des Dieux. 550.a
Talus inuenteur de la ſcie. 181.a
Tamuſius a compoſé des Annales peu honneſtes: comparees par Seneque à la longue vie d'aucuns. 191.a
Tarentum ville plaiſante, dont l'air & le ciel eſt fort doux. 419.a
Tarquin Roy des Romains. 13.a
Taupe, pourquoy ſans yeux. 503.a
Taureau eſmeu par la couleur rouge. 386.b
Tauromenitan riuage. 157.a
Teleſchorus Rhodien, traicté cruellement par Lyſimachus, & tenu dans vne cage comme vne beſte, apres luy auoir fait couper le nez & les oreilles. 382.b
Temperance, mere de la ſanté. 104.a *Voyez* Sobrieté.
Temperance de Seneque. 223.a
Temple dedié par Auguſte Ceſar au vent Circius. 522.a
Temps irreparable. 223.b
Temps circonſcrit & determiné à vn chacun pour croiſtre & pour mourir. 143.a
Temps coule viſtement. 116.a 459.b
Temps conſiſte en trois parties. 349.a
Tentyrites, comme ſe rendent maiſtres des crocodilles. 513.b
Terre, element, partie du monde. 488.a
Teſtament. 51.a 234.a.b
Thales philoſophe : ſon opinion touchant les vents Eteſiens. 514.a touchant les tremblemens de terre. 527.a
Thalia troiſieſme des Graces. 3.b
Thaſſo, iſle dont lon tire le porphyre. 170.b
Theatre Neapolitain. 151.a
Themiſon & ſa ſecte. 197.a
Theodore & Achillas autheurs de la mort de Cn. Pompee. 365.a
Theodore philoſophe conſtant contre les menaces d'vn tyran. 425.a
Theoph. ſes preceptes touchant l'amitié. 75.b
Theophraſte, & ſa ſentence touchant les eaux. 502.a
Thera iſle miſe en lumiere par tremblement de terre. 531.a
Thermopyles deſtroit fort renommé. 59.b
Tombeau des Lacedemoniens. 163.b
Theutons perdus & deffaits ſur les Alpes par Marius. 360.b
Thia, iſle nouuellement apparue du temps de Seneque. 531.a

Thoroſca iſle naiſſante par tremblement de terre. ibid.
Thrace region. 42 b
Thucydide. 532.a
Tillius Cimber adonné au vin, ſçeut neantmoins bien taire la coniuration faite ſur la mort de Ceſar. 165.a 386.a
Timagenes ennemi de l'heur de Rome. 185.b eſtant diſgracié bruſle les liures qu'il auoit compoſé des geſtes de Ceſar. 384.b
Titus Arius ſurprend ſon fils en parricide, & quelle punition il en fit. 396. a
Titus Manlius, ſa pieté grande enuers ſon pere qui l'auoit banni de ſa maiſon. 27.b
Tiuoli, lieu fort agreable pour la douceur de l'air. 31.b
Tonnerre. 492.b
Tõnerre, ſes eſpeces & merueilleux effets. ibid.
pourquoy les nuees heurtent les montagnes ſans Tonnerre. ibid
comment l'air eſt propre à former les Tonnerres. 493.a
Tonnerre, ſa definition, & comment il ſe fait. 497 b
deux ſortes de Tonnerre. 492.b
Tranquilité, qu'eſt-ce. 418.a
que faut faire pour l'auoir. ibid. & 122.a
Trafic d'eau & de glace. 517. b
Traſymene, lac. 365 b
Tremblemens de terre ne viennent pas de l'ire de Dieu, mais des cauſes naturelles. 526.a
des Tremblemens de terre par ſecouſſe. 531.b
Tremblement eſt cauſé par le vent, & comment. ibid.
villes abiſmees par Tréblement de terre. 532.a
opinions diuerſes des Philoſophes touchant la cauſe des Tremblemens. 527.a 530. 531. 532. a.
Tremblement de terre, d'où vient. 526.b
combien de ſortes de Tremblement de terre. 531.b
Triſteſſe compagne de la cholere. 365.b
Tubero pauure, & ſe contente de peu. 202.b 205.b 342 b
Tullius Marcellinus ſe laiſſa mourir de faim. 153.b
Tuſculo metairie recommandee pour la douceur de l'air. 31.b
Tybere Ceſar, & ſa ſentence notable. 9.a
Tybere fils de Liuia. 200. a porta la mort de ſon fils fort conſtamment. 455.b 459.a
Tyberius Gracchus. 459.b
Tygris fleuue, & ſon cours ſouſterrain. 217.
Tyran n'eſt Roy. 395.a en quoy different l'vn de l'autre. ibid.
pouuoir des Tyrans court & brief. 395.a
vray portraict des Tyrans. 395.b
le grand danger qu'ils courent. 395 a
maxime des Tyrans. ibid.
Tyr ville ruinee par tremblement de terre. 525. a
Tyriens habitent l'Afrique. 468.a

V

VAgellius poëte : quelques ſiens vers alleguez. 526.a
de la Vague & ſa definition. 518.b
Valerius Aſiaticus Conſul. 492.b
Valerius Coruinus Meſſala. 441. a
Valeriens, & leur famille. 441.b
Valgius & ſon opinion refutee touchant le Montgibel, qu'il appelle vnique 117.b
Vanité du monde depeinte au vif. 85.b 476.b
Vanité des richeſſes accompagnee de conuoitiſe & diſſolution. 234.a
Vanité des philoſophes. 191.b
Vanité des hommes qui remettẽt au lendemain les affaires. 113.a
Varron le plus ſçauant des Romains. 469.a
Varus cheualier Romain grand gauſſeur, & qui donnoit des picquans brocards. 346.a
Vatinius meſchant garnement. 193.a 428.a
plaiſant gauſſeur. 434.a comment il euitoit les brocards de ſes ennemis. ibid.
Vedius Pollio engraiſſoit les lamproyes du ſang humain. 389.a 397.a
Velleius. 511.a
Venin a ſerui quelquefois de remede. 12.b
celuy qui le donne fait mal, encor qu'il ne nuiſe. 430.b
Vente, qu'eſt-ce. 44.b
contract de Vente eſt du droit des gens. 5.a
Ventes que font les Magiſtrats de la Iuſtice. 5.a
Vent qu'eſt-ce. 518.a
different de l'air. 519. a
Vents, quand, & d'où ils prouiennent. ibid.
combien de ſortes de Vents. 521.b
des Vents qui ſortent des cauernes & lieux concaues. 521.a
Vents de douze eſpeces ſelon Varron. 521.b
autant de Vents que l'air a de parties. 522.a
Vents, à quelle fin creez de Dieu, & diſpoſez en diuers endroits de l'vniuers. 522. b
Vents creez à bonne fin ſont conuertis à mauuais vſage par les hommes. 523.b
Veuts s'engendrent d'vne nuee rompuë & creuee. 520.b

Vents Etesiens, à quelle heure se leuent. 520.a
pourquoy ne soufflent qu'en esté. ibid.
Vents dits Ecnesies, comment se font. ibid.
Vent de tourbillon comment s'engendre. 519.b
Vent ne vient pas tousiours du costé du soleil. 520.a
Vent de tourbillon, quels endroits il bat principalement. 519.b
Vents de quelle façon se font. 519.a
prognostique de Vent selon Democrite. 518.b
difference entre vent & esprit. 519.a
Ventre n'a point d'oreilles. 443.b
Venus à pour compagnes les Graces. 3.a
Verité, qu'est-ce? 45.b
exploration de la Verité difficile. 38.a
Verité se tient couuerte & cachee dans des profonds abysmes. 64.a
Verité se monstre à tous. 105.a
Verité de quelque costé qu'ō la tourne est tousiours vne. 158.b
son parler simple. 117.a
Verité condamne souuent vn criminel. 361.a
Verre, vaisseau. 516.a
Vertu. 28.b 174.a 182.b 186.a 229.a 407.a 408.a 420.b 510.a
Vertu: ses principaux offices & effects. 182.b
diuisee en deux parties. 194.b
seule donne vn plaisir perpetuel & certain. 99.b
consiste au milieu. 11.b
à tous ouuerte. 22.a 33.b
en soy parfaite. 15.b
porte son prix en soy mesme. 161.a
ne cerche le gain. 28.b
postposee à la volupté par les Epicuriens, mais à tort. 28.b
agreable mesme aux meschans. 33.a
se fait voir à tous. 33.b
d'integrité asseuree & ioyeuse parmy mesmes les fausses opinions & propos qu'on a d'elle. 34.b
ne s'esteint iamais en l'homme, ains y laisse quelque impression. 70.a
souuent esprouuee s'acquiert beaucoup de force. 84.a
belle de soy mesme n'accroist ni ne decroist pour la beauté ou laideur du corps. 133. 134.a
effect de la Vertu monstré par vne belle comparaison. 135.a
Vertu exerce sa puissance sur des choses perdurables. ibid.
aime plus ceux qui sont affligez. ibid.
suffisante pour rendre la vie heureuse. 186.a 188.a
esleue l'homme par dessus tout ce qui est du monde. 172.b
difficile à trouuer, & a besoin de guide. 510.a
maistresse de l'ame. ibid.
moyen de l'honorer. 233.a
la Vertu qu'vne extréme necessité fait naistre dans nous est tres-apre & violente. 395.b
Vertu ne s'acquiert qu'auec trauail. 151.a
Vertus sont à desirer d'elles mesmes, non pour aucun espoir de profit. 35.a
Vertus sont pareilles. 135.b
Vertueux ne meurt iamais trop tost. 157.a
se contente de peu, & est preferable aux plus industrieux. 181.b
bonne resolution du Vertueux contre la mort. 190.a
difference entre la vie heureuse des dieux, & celle des hommes Vertueux. 189.a
qualitez de l'ame Vertueuse. 233.b
resolution d'vn homme Vertueux. 230.b
Vestales Vierges departent leur vie en diuers seruices. 413.b
Vice. 77.b 122.b 369.a 417.a 421.b 442.b
Vice a son defenseur. 235.b
Vices abondent és lieux publics. 366.a
Vices ne sont en vn seul lieu. 5.a
tous Vices sont en tous, mais non pas tous remarquez en vn seul homme. 35.a b
Vices tousiours mauuais desplaisent. 43.b
Vices viennent sous apparence de vertu. 117.a
Vices comment se discernent d'auec la vertu? 64.b
Vices nuisent par l'attouchement. 421.b
dompter les Vices est grande victoire. 500.a
personne ne confesse ses Vices. 120.a
Vices & playes de l'ame se doiuent manier aussi doucement que les playes du corps. 73.a
Vices sont rompus & dissipez par le trauail. 123.a
Vices cachez sont les plus dangereux. ibid.
Vice a regné en tous les siecles. 203.a
Vices approchez de la vertu luy donnent lustre. 341.b
les Vices abregent nostre vie. 436.b
Vices se laissent vaincre à la vertu. 41.b
Vices flaistrissent les forces de l'esprit. 228.b
Vice commun aux ieunes gens d'ssolus. 345.b
Vie briefue. 47.b 104.a 113.a 116.a 209.b 436.a 439.b
Vie heureuse qu'est-ce, & le moyen d'y paruenir 186.a elle n'est imparfaite si elle est honneste. 153.b 155.a 168.b

Vie ne se fait heureuse par la longueur. 47.b
Vie n'est que crainte. 102.b qu'vn supplice. 448.b qu'vn chemin à la mort. 449.a
Vie pleine de diuers accidens. 459.a
trois sortes de Vie. 415.a
Vieillards oisifs ne font que trainer leur vie. 190.a
Vieillesse maladie incurable. 224.a
elle a ses plaisirs & douceurs. 83.b
la faut conseruer. 217.a
Vin allume le courroux. 370.b
Vin congelé par la foudre, rend fol celuy qui le boit. 497.a
Vin deffendu aux enfans de Platon. 370.b
Viuant selon nature n'est iamais pauure, 88.b
Viure est-il bon? 26.a
Viure selon nature difficile. 110.b
bien Viure se peut trouuer en tout lieu. 100.a
Viure en necessité mal. 84.a
Vlysses n'a pas esté si asseuré & certain patron de sagesse que Caton. 428.a
Vniuers se diuise en trois. 487.b
Volesus Proconsul d'Asie, & son acte cruel. 365.b
Vœux, quels se doiuent faire? 58.b 137.b
Voyez Souhaits.
Vœux superflus & iniurieux. 58.a
Vœux publics au commencement du regne de Neron. 392.a
Vœux publics sont seurs. ibid.
Vœux, les vns occultes, les autres manifestes. 137.b
Voix, qu'est-ce? 489.a
Voix viue profite plus que la lecture des liures. 78.a 105.a
Volonté qui se change facilement tesmoigne vn esprit inconstant. 88.a b
Volupté. 64.b 83.b 217.b 235.a 348.a
nulle Volupté certaine. 18.b
Volupté briefue & fragile. 64.b
Voluptez, ou passees ou futures, sont nuisibles. 99.b
Volupté du sage & du fol contraire. 407.a
Volupté de deux sortes. 64.b 156.b
Volupté ordinairement conioincte auec meschanceté. 406.b
loüange de Volupté tres-dangereuse, & pourquoy. 407.a
Voluptez naturelles comment sont differentes des vicieuses. 407.b
Volupté se peut vnir auec la vertu, & comment. ibid.
Vray & vray-semblable sont differens, & comment. 339.a
Vsuriers de bien-faicts. 71.b
Vtile de nature rendu nuisible par l'abus des hommes. 523.b
rien de Vuide au monde. 503.b
Vulcan à qui Iupiter rompit la cuisse. 548.b
Vulturnus vent. 522.a

X

Xanthippe femme de Socrates luy versa vn pot à pisser sur la teste. 434.b
Xenocrates, son opinion touchant le souuerain bien. 168.b
Xenophantus chantant, esmeut Alexandre en telle sorte qu'il mit la main aux armes. 165.a
Xerxes denonça la guerre à la Grece. 59.a vtile conseil que Demaratus Lacedemonien luy donna. 59.b son acte cruel & inhumain enuers Pythius. 382.b
Xerxes, pourquoy pleura. 443.a

Y

Yoire, ou croist. 173.b
Yuresse plaisante. 345.b
Yurongnerie. 5.a 164.a
Yurongnerie ordinairement accompagnee de cruauté. 166.a
Yurongnerie folie volontaire. 165.b
Yurongnerie reprochee à Caton. 427.a
Yurongne peut bien aucunesfois celer vn secret. 165.a
difference entre Yurongne & yure. 164.b
exemple d'Yurongnes discrets & auisez. 165.a

Z

Zaleucus, & ses loix, sont infiniement loüees. 180.b
Zeno fait bien à vn indigne, pour l'auoir promis. 31.b
natif de la ville d'Elea. 178.a
perd tous ses biens par vn naufrage. 425.a
Zeno autheur de la secte Stoïcienne. 471.b
Zephyre vent. 521.a
Zodiaque, & ses planettes. 538.a

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.